



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

~~Arch~~
Arch
S

SOCIÉTÉ
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

(LA PROVINCE) D'ORAN

FONDÉE EN 1878

BULLETIN
TOME XXXIII. — 1913

Bull. 1913-14
Plac. 1913
Bull. 1913-14
En 1913
pages 487-488
1913

ORAN

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

1913

DT

298

085622

6-33-34

621886

27.10.55

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITÉ ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1912-1913

MM. ARAMBOURG Camille.
BÉRENGER (Command^t).
DANGLES.
DÉCHAUD.
DOUMERGUE.
FABRE.
FLAHAULT.
HUOT.
JULLIAN Charles.
LEMOISSON.

MM. LEVAIN.
DE PACHTERE.
PELLET.
PÉREZ.
POCK.
PONTET.
POUSSEUR.
RENÉ-LECLERC.
ROUX-FREISSINENG
SANDRAS.
TOURNIER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président :

1^{er} Vice-Président :

2^e Vice-Président :

Secrétaire général :

Trésorier :

Bibliothécaire-archiviste :

Secrétaire pour la Section géographique :

Secrétaire-adjoint id.

Secrétaire pour la Section archéologique :

Secrétaire-adjoint id.

MM. DOUMERGUE.

FLAHAULT.

DÉCHAUD.

BÉRENGER.

POCK.

TOURNIER.

LEMOISSON.

ARAMBOURG.

Abbé FABRE.

DE PACHTERE.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. DOUMERGUE.
FLAHAULT.
DÉCHAUD.

MM. BÉRENGER.
LEMOISSON.
Abbé FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

MM. DANGLES.
PONTET.
SANDRAS.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "

au 1^{er} Mars 1913

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.
G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien
ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris.
Le général LYAUTEY, Résident général de France au Maroc.
-

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.
Maurice VARNIER, Haut Commissaire du Gouvernement de
la République, Oudjda (Maroc Oriental).
-

MEMBRES D'HONNEUR

- MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.
LE MAIRE D'ORAN.
A. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, 15, rue
Washington, Paris.
René CAGNAT, membre de l'Institut, 10, rue Stanislas, Paris.
Le Colonel MARCHAND, explorateur, 20, rue du Comman-
dant Marchand, Paris.
-

PRÉSIDENT HONORAIRE

- M. MONRIEU Théogène, avocat, 3, rue El Moungar, Oran.
-

MEMBRES HONORAIRES

- | | |
|--------------------------|---------------------------|
| MM. BINGER, explorateur. | MM. NANSSEN, explorateur. |
| CARON, id. | TRIVIER, id. |
| FOURCADE, id. | VERMINCK, id. |
| MONTEIL, id. | |
-

MEMBRES CORRESPONDANTS¹

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 10, rue Decamps, Paris (XVI^e).
D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
DOUÏTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
FLAMAND J.-B.-M., professeur à la Faculté des Sciences, 87, rue Michelet, Alger.
GENTIL L., maître de conférences à l'Université de Paris, Sorbonne, 65, boulevard Pasteur, Paris.
MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.
-

MEMBRES A VIE¹

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 100 francs

- MM. AZAN P., capitaine détaché à la Section d'Afrique de l'État-Major de l'Armée, 5, avenue Franco-Russe, Paris.
BERTHON Paul, capitaine, 169, rue Saint-Jacques, Paris.
BONNARD, avocat, Tunis.
CHEYLARD, chef de bataillon en retraite, Bois-la-Reine, Mustapha-Alger.
DELINON, directeur de la Compagnie du Gaz, Barcelone.
GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 14, rue Pclouze, Paris.
GÖYR, topographe principal en retraite, 31, cours Saint-André, Grenoble.
MASSENET, ingénieur civil, 27 bis, quai d'Orsay, Paris.
PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, Oran.
PASTORINO, notaire, 1, rue Ampère, Oran.
THORIN, propriétaire, 4, rue Zola, Alger.
-

¹ MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

MEMBRES TITULAIRES

- MM. AMILLAC Albin fils, chirurgien-dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran.**
 AMOROS Thomas, négociant, Gambetta, **Oran.**
 ANDUZE, agent de la C^{le} Transatlantique, boulevard Malakoff, **Oran.**
 ANENÛ, capitaine au 4^e Régiment de Tirailleurs, La Goulette.
 ANGLAND Jean, chef de section aux Chemins de fer algériens de l'État, rue Molière, quartier Saint-Pierre, **Oran.**
 ANRG, directeur de l'Hôtel Continental, **Oran.**
 ARACIL (abbé), vicaire à la Cathédrale, **Oran.**
 ARAMBOURG Camille, ingénieur I. N. A., domaine Saint-Joseph, **Oran.**
 ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.
 ARBOIX, inspecteur, chef du Service Topographique, **Oran.**
 ARGENT Paul, vétérinaire de l'Abattoir, **Oran.**
 ARNOULD Alfred, commis des Postes, Bureau Central, **Oran.**
 AUBERT, lieutenant au 2^e Régiment Étranger, Bou Denib.
 AUZAS, professeur au Lycée, 4, rue Vieille-Mosquée, **Oran.**
- BALANDE François, entrepreneur de serrurerie, 95, rue d'Arzew, **Oran.**
 BALONGUE, commis des Postes et Télégraphes, **Oran.**
 BARBER, consul d'Angleterre, pl. de la République, **Oran.**
 BARRIN, instituteur, Hammam-bou-Hadjar.
 BARISAIN, négociant en matériaux de construction, boulevard et place Sébastopol, **Oran.**
 BARTHÉLEMY, pharmacien, 54, rue Philippe, **Oran.**
 BARTHOLOMÉ, directeur des Tramways électriques, **Oran.**
 BARTHAS, pharmacien, conseiller général, adjoint au Maire, boulevard Oudinot, **Oran.**
 BARTOLI fils, propriétaire, 7, r. de la Vieille-Mosquée, **Oran.**
 BASCHING, général gouverneur de la place d'Oran, rue de Wagram, **Oran.**
 BASTOS Manuel, manufacturier en tabacs, 24, rue Miranchaux, **Oran.**
 BAUDRY, ingénieur des usines Michelin, Clermont-Ferrand.
 BAUDRY, capitaine au 14^e Régiment d'Infanterie, Toulouse.
 BEAUDOU, propriétaire, 15, boulevard Charlemagne, **Oran.**
 BEAUPREY, président de la Chambre de Commerce, 62, rue de Mostaganem, **Oran.**
 BEUR Fr., négociant en vins, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran.**
 BEL Alfred, directeur de la Mèdersa, Tlemcen.

- M^{me} BELON, propriétaire, Saint-Denis-du-Sig.
 M. BEN DANOÛ César, clavelisateur, Méchéria.
 M^{me} BEN DAOUD (V^{ve}), villa Ben Daoud, portes de Mascara, **Oran.**
 MM. BEN DAOUD, capitaine en retraite, 1, avenue Loubet, **Oran.**
 BENDJO Prosper, négociant, 32, boulevard National, **Oran.**
 BENRAHOÛ MOHAMED, fondé de pouvoirs de la maison Bel-Hadj, Nemours.
 BEN SAAD, étudiant en pharmacie, 54, rue Philippe, **Oran.**
 BENTAYOU Xavier, négociant en vins, membre de la Chambre de Commerce, boulevard Lescure, **Oran.**
 BÉRENGER, chef de bataillon de réserve, 12, rue Beauprêtre, **Oran.**
 BERNARD, capitaine, détaché à la Section d'Afrique de l'État-Major de l'Armée, 144, boul. St-Germain, Paris.
 BERNAUER Louis, négociant en bois, rue de Mostaganem, **Oran.**
 BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Belle-Côte.
 BESSIÈRE Adrien, receveur des Contributions diverses, Sainte-Barbe-du-Tlélat.
 BETHENOD, propriétaire, faubourg de Miramar, **Oran.**
 BEUGNOT, capitaine, commandant le 2^e escadron de Spahis Sénégalais à Saint-Louis, p^r Dakar (Afrique Occident^{le}).
 BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE LA MOSQUÉE, École Karguentali, 40, rue d'Arzew, **Oran.**
 BIBLIOTHÈQUE DU BUREAU ARABE, Lalla-Maghnia.
 BIBLIOTHÈQUE DES CLASSES D'HISTOIRE DU LYCÉE, **Oran.**
 BIBLIOTHÈQUE DE LA NEW-YORK PUBLIC LIBRARY, New-York.
 BIDAINE Paul, administrateur des Colonies, Dakar.
 BIENABE Justin, comptable au Service Topographique, **Oran.**
 BISTER P., interprète judiciaire, Relizane.
 BIZET Albert, ingénieur-architecte, Djenan Kssel et Haud, rue Marey prolongée, Alger. Hôtel Continental, **Oran.**
 BLANCHET, négociant, rue de l'Hôtel de Ville, **Oran.**
 BLET, professeur au Lycée, **Oran.**
 BOLELLI, inspecteur primaire, 41, boul. Sébastopol, **Oran.**
 BONIFAY Paul, propriétaire, 1, rue de la Paix, **Oran.**
 BONIS Gabriel, capitaine d'artillerie en retraite, délégué financier, 5, rue de la Fonderie, **Oran.**
 BORIES Auguste, délégué financier, Mostaganem.
 BORNE, officier d'administration de 1^{re} classe du Service du Génie, à Sétif.
 BOSQ P., négociant, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran.**
 BOUTY Joseph, pharmacien, Tlemcen.
 BOYER DE CHOISY (DE), commis aux Hypothèques, 18, rue du Fondouck, **Oran.**

MM. BRUGAT, docteur en médecine, directeur de la Santé,
42, boulevard National, **Oran**.

BRUNET, professeur de dessin, 10, rue de Gènes, **Oran**.

BRUNET Camille, géomètre principal en retraite, Maison
Blanche, près Maison Carrée.

BRUNET Pierre, ingénieur E. C. P., 101, r. de Mostaganem, **Oran**.

BRUSTLIN Henri, ingénieur-constructeur, 72, r. d'Arzew, **Oran**.

BUZENET Jean, propriétaire, Brédéah.

BUZENET René, agent commercial, Tanger.

CAMALONGA, propriétaire, domaine d'Arbal (Saint-Maur).
CAMARA OFICIAL DE COMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION
DE MELILLA.

CANAL J., ingénieur civil, villa Miramar, Carthage
(Tunisie).

CAPUCCI, receveur des Postes et Télégraphes en retraite,
Calvi (Corse).

CARCONO Jérôme, professeur à la Faculté des Lettres,
directeur du Service des Antiquités, Alger.

CARDONA, chancelier du Consulat d'Espagne, boulevard
Charlemagne, **Oran**.

CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole, Tlemcen.

CABLI, agent général d'assurances, 18, boulevard Charle-
magne, **Oran**.

CARIMANG, propriétaire, délégué financier, Saïda.

CARTEAUX Octave, officier d'administration en retraite,
24, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.

CASANI Joseph, armateur, rue Canrobert, Miramar
supérieur, **Oran**.

CADEILLIER, inspecteur d'Académie, Agen.

CAULIER Jules, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, quar-
tier Saint-Pierre, **Oran**.

CAYARD no Barnett, courtier en grains, r. El-Moungar, **Oran**.

CERCHI CIVIL, Ain Temouchent.

CHABALD Paul, commis principal des Postes et Télé-
graphes, **Oran**.

CHANDILLIER Georges, propriétaire, 6, boulevard du
9^e Zouaves, **Oran**.

CHASSON (abbé), curé de L'Hillil.

CHAPELIN, propriétaire, rue Marie-Thérèse, **Oran**.

CHARREUX Jacques, officier interprète au Bureau des Affaires
Indigènes, Talla-Maghnia.

CHATELAIN Louis-Armand, propriétaire, 24, rue Kimbourn,
Oran.

CHATROUSSE Abel, administrateur des Affaires Indigènes,
détaché à la Préfecture, **Oran**.

- MM. CHOLET Alfred, ingénieur-directeur des Services des Chemins de fer de la ligne Blida-Berrouaghia (O. A.), Blida.
- CHRISTAUD Joseph, directeur d'assurances, **Oran.**
- COHEN-SOLAL A., docteur en médecine, 10, boulevard Seguin, **Oran.**
- COHEN-SOLAL E., professeur au Lycée, 30, boul. Seguin, **Oran.**
- COIGNARD Paul, ingénieur des A. et M., 40, rue Alsace-Lorraine, **Oran.**
- COLOMBANI Jules, docteur en médecine, place de la Bastille, **Oran.**
- COMMON, avoué, 40, boulevard Seguin, **Oran.**
- CONSEIL MUNICIPAL DE PERRÉGAUX.
- CONSEIL MUNICIPAL DE RELIZANE.
- CONSEIL MUNICIPAL DE SAINT-DENIS-DU-SIG.
- CONSEIL MUNICIPAL DE SIDI-BEL-ABBÈS.
- CONSTANTINI, inspecteur des Douanes, 27, rue de Mostaganem, **Oran.**
- COTTENEST Gaston, capitaine, chef de bureau du Service des Renseignements du secteur Chaouïa, Casablanca.
- COUGET Léopold, attaché à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.
- COUR A., professeur à la Médersa, Tlemcen.
- COURCELLE Abel, docteur en médecine, 26, b. Malakoff, **Oran.**
- COURRECH, directeur de l'École du faub. d'Eckmühl, **Oran.**
- CRUCK Eugène, rédacteur à l'*Echo d'Oran*, 28, rue d'Arzew, **Oran.**
- DALBÉRA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, **Oran.**
- DANGLES Victor, géomètre du Service Topographique, 4, rue Saint-Louis, **Oran.**
- DARMON Moïse de Guenoun, mercier, 3, pl. d'Armes, **Oran.**
- DÉCHAUD Édouard, secrétaire-archiviste de la Chambre de Commerce, place de la République, **Oran.**
- DECKERS, armateur, agence Laurens-Deckers, Alger.
- DECRIEN Constant, propriétaire, Sidi-bel-Abbès.
- DELAGE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la circonscription Ouest, rue La Tour d'Auvergne, **Oran.**
- DELHOMME, lieutenant au Service des Renseignements, Sétat par Casablanca (Maroc).
- DEMAS Dominique, architecte-voyer, Tiaret.
- DEROS Julien, négociant, pl. Garbé, maison Ribeton, **Oran.**
- DEBRIEN Louis, ingénieur-chimiste, 1, rue Auber, **Oran.**
- DESCHAMPS, adjudant-chef à Casablanca (Maroc).
- DESCOURS, propriétaire, délégué financier, maire, Saint-Denis-du-Sig.
- DESSEAUX Louis, négociant en bois, boul. Fulton, **Oran.**

MM. DIDIERE, vérificateur du Service Topographique en retraite, jardin Welsford, **Oran**.

DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, boulevard Seguin, **Oran**.

DOUMERGUE, professeur au Lycée, 2, rue Manégat, **Oran**.

DREVETON Julien, propriétaire, Nemours.

DUNIS, docteur en médecine, Saint-Denis-du-Sig.

DUPUY Charles, propriétaire, membre de la Chambre de Commerce, 3, rue de Lyon, **Oran**.

DURAND, professeur au Lycée, 16, boul. Sébastopol, **Oran**.

DURET Ferdinand, avocat, délégué financier, 2, rue de la Bastille, **Oran**.

DUTARTRE, commandant en retraite, directeur de la Villa de Convalescence, Eckmühl, **Oran**.

DUZAN, docteur en médecine, maire, Saint-Leu.

ELGHOZI Moïse, négociant, 40, boulevard National, **Oran**.

ELIKER, ingénieur de la voie à la C^{ie} des Chemins de fer de l'O. A., Sidi-bel-Abbès.

EMERAT, négociant, conseiller général, 14, boul. Seguin, **Oran**.

ENGEL, ingénieur civil E. C. P., 32, boul. National, **Oran**.

ESTAUNÉ, secrétaire-adjoint de la commune mixte, Montagnac.

ETIENNE Engène, député, ministre de la Guerre, 11 bis, rue Saint-Dominique, Paris.

EVÈQUE (L') du diocèse, **Oran**.

EYNARD, directeur du Service de l'Intendance, 1, rue Général Joubert, **Oran**.

FABRE (abbé), curé de la paroisse de Saint-Louis, **Oran**.

FABRE, receveur des Contributions diverses en retraite, Port-aux-Poules.

FABRE LA MAURELLE, commis principal aux Chemins de fer de l'Etat, 81, rue de Mostaganem, **Oran**.

FARJON Ernest, propriétaire, rue du Chemin de Fer, **Oran**.

FÉBAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.

FLAUBERT, ingénieur E. C. P., 2 bis, boulevard Charlemagne, **Oran**.

FLEUREM Georges, avocat agréé au Tribunal de Commerce, 9, rue de Marivaux, Paris.

FLOTTE DE ROQUEVAURE (R. DE), chef du Service des Cartes au Gouvernement général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière, Alger.

FOUR, capitaine au 2^e Bataillon de Chasseurs à pied, Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

FOULD Alfred-Israël, propriétaire, 9, boul. National, **Oran**.

- MM. FOULQUIER, docteur en médecine, 9, rue de Mostaganem, **Oran.**
 FOUCHE Léon, imprimeur, rue Thuillier, 4, **Oran.**
 FOURNAL, médecin-major, Fez (Maroc).
 FOURMIER P., capitaine aux Affaires Indigènes, Oulad Djellal, par Biskra (Constantine).
 FRANÇAIS Léopold, propriétaire, 26, rue d'Orléans, **Oran.**
 FRONTY, directeur du Crédit Lyonnais, **Oran.**
- GABRIEL Charles, courtier en vins, Eckmühl, **Oran.**
 GALAN (abbé), curé de Saint-Engène, **Oran.**
 GAME Louis, juge de paix, Arzew.
 GAQUIÈRE, lieutenant du Service des Affaires Indigènes, Haut Commissariat, Oudjda (Maroc).
 GAROBY Edouard, secrétaire général de la Préfecture, **Oran.**
 GAROBY Jean, professeur à la Médersa, 26, boulevard Bon-Accueil, Alger.
 GASQUET Camille, notaire, boulevard Seguin, **Oran.**
 GAUBERT, directeur des Contributions Diverses, place de la République, **Oran.**
 GAUDEFROY-DEMOMBYNES, professeur à l'Ecole Coloniale, 9, rue Bara, Paris (VI^e).
 GAUDIBERT, docteur en médecine, rue Lahitte, **Oran.**
 GAUTHIER, capitaine du Service des Affaires Indigènes, chef de l'annexe de Laghouat.
 GAY, secrétaire général de la Mairie, **Oran.**
 GÉRARD E., propriétaire, Palikao.
 GIBOU Émile, entrepreneur de travaux publics, Saïda.
 GIRARD, propriétaire, maire de Sidi-Chami, 11, rue Pélistier, **Oran.**
 GIRAUD Aimée, villa Fanny, faubourg Delmonte, **Oran.**
 GIRAUD Edmond, avoué, Alger.
 GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'Hôpital civil, 30, boulevard Seguin, **Oran.**
- M^{lle} GLOTZ, professeur agrégée au Lycée de Jeunes Filles, 7, rue d'Arzew, **Oran.**
- MM. GOGNALONS, officier-interprète, 2, rue Auber, Alger.
 GOUT Louis, receveur de l'Enregistrement, Sidi-bel-Abbès.
 GRANDJEAN, directeur de l'École de la rue Mirauchaux, **Oran.**
 GREUZARD Charles, 10, rue de la Pépinière, Paris, (8^e).
 GRIGIER Jules, contrôleur des Domaines à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.
 GRIGIER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh.
 GROSS Eugène, publiciste, secrétaire de la Rédaction de *l'Echo d'Oran*, **Oran.**

MM. GSELL, professeur au Collège de France, 92, rue de la Tour, Paris.

GUÉMINO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran**.

GUGLI, Paul, directeur des Messageries Nationales, rue des Jardins, **Oran**.

GUILHON, publiciste, rue Dufour prolongée, **Oran**.

GUILLEMIN, préparateur au Lycée, 3, rue Vieille-Mosquée, **Oran**.

GUILLET, général de brigade du cadre de réserve de l'État-Major de l'Armée, 108 bis, rue d'Arzew, **Oran**.

GUILLOT Maurice, professeur-adjoint au Lycée, **Oran**.

GURAND, avoué, 18, rue Belleville, **Oran**.

GUYON, agent d'assurances, Mostaganem.

HABU HACÈNE ALLAL, instituteur en retraite, officier de l'Instruction publique, 10, rue Léoben, **Oran**.

HAMBURGER Jules, avocat, 2, rue Seguin, **Oran**.

HASSAN Léon, négociant, 3, rue Saint-Félix, **Oran**.

HURTZ Désiré et fils, imprimeurs, 20, boul. Malakoff, **Oran**.

HENRICH, receveur à l'Abattoir, **Oran**.

HENRYS P., colonel, commandant la cavalerie des troupes du Maroc Occidental, Casablanca (Maroc).

HÉROULE Amédée, propriétaire, rue de Mostaganem, villa Sauzède, **Oran**.

HURSON, général de division du cadre de réserve, Secaux (Seine-et-Oise).

HOUON père, propriétaire, 4, rue Beauprêtre, **Oran**.

HUERTAS Raphaël (chanoine), aumônier des SS. Trinitaires, 4, rue de Berlin, **Oran**.

HUMMEL Edmond, propriétaire, 33, rue d'Arzew, **Oran**.

HUOT Charles, capitaine, 40, boulevard Seguin, **Oran**.

HUOT Louis, ingénieur à la Compagnie des Eaux, 10, rue Ampère, **Oran**.

IBRAHIM BEN BENSALLEH BEN HAMIDA, conseiller municipal, **Oran**.

ISAAC Pierre, caissier-adjoint du Mont-de-Piété, **Oran**.

JAYS, directeur du Crédit Foncier et Agricole, boulevard du Lycée, **Oran**.

JAKSAHLON Edmond, propriétaire, 35, boul. Seguin, **Oran**.

JAKSAHLON Louis, docteur en médecine, 16, rue de la Paix, **Oran**.

JACQUELIN Ferdinand, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew, **Oran**.

JANMAUD, professeur, 19, rue Saint-Martin, Monbéliard.

MM. JEANNEY, chef d'escadron d'artillerie, 37, boulevard Sébastopol, **Oran**.

JOBERT, manufacturier, maire de la ville de Mostaganem.
JOLIET (abbé), curé de Gambetta, **Oran**.

JONCHAY (SARTON DU), lieutenant-colonel directeur des
Etablissements hippiques, Alger.

JOUINOT-GAMBETTA, colonel du 6^e Régiment de Chasseurs
d'Afrique, Mascara.

JULIEN André, étudiant, 27, boulevard Marceau, **Oran**.

JULIEN Louis, propriétaire, 18, quai Duperré, La Rochelle.

JULLIAN Charles, vice-consul de Russie, place de la République, **Oran**.

KALFON-PIMIENTA, négociant, 38, boulevard National, **Oran**.

KARSENTY Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard
Seguin, **Oran**.

KIENER, ancien juge, Eckmühl, **Oran**.

KLEIN, directeur de l'usine à huile de Delmonte, **Oran**.

KOEBEL, directeur de la brasserie l'*Algérienne*, **Oran**.

KRIEGER Édouard, contrôleur principal des Contributions
directes, boulevard de Tivoli, **Oran**.

LACAVE-LAPLAGNE Jean, administrateur de la commune
mixte d'Ammi-Moussa.

LAFFARGUE, administrateur-adjoint, Saint-Cloud.

LAFFORÊT, ingénieur, entrepreneur, Oudjda (Maroc).

LAMOTHE (DE), lieutenant-colonel, hors cadre, Service des
Renseignements, Casablanca (Maroc).

LAMUR Louis, propriétaire, délégué financier, conseiller
général, rue de Mostaganem, **Oran**.

LARNAUDE, professeur au Lycée de Garçons, **Oran**.

LAURENT, conseiller général, Perrégaux.

LAURET François, pharmacien, place du Marché Karguentah, **Oran**.

LEBON Paul, médecin-major de 1^{re} classe à l'Hôpital
militaire, Alger.

LE CAMUS Pierre, architecte, rue Alsace-Lorraine, maison
Berr, **Oran**.

LECLÈRE, capitaine au 35^e Régiment de Ligne, Belfort.

LECOCQ, professeur d'histoire, rue Bel-Abbès, Tlemcen.

LEDENT, propriétaire au Télagh.

LEGEAS, capit. en congé, 50, rue Nationale, Constantine.

LEGENDRE, payeur princip^l à la Trésorerie d'Afrique, **Oran**.

LEMAIRE Marius, ingén^r E. C. P., 3, r. de la Paix, **Oran**.

LEMOISSON, professeur au Lycée, **Oran**.

MM. LERÉ, général de brigade commandant la subdivision, Tlemcen.

LEVIN, ingénieur, directeur des Travaux de la Ville, **Oran**.

LEVÉ, général, commandant le territoire militaire d'Aïu-Sefra.

LEVET, commis principal des Postes et Télégraphes, **Oran**.

LÉVY, J. S., négociant, 51, boulevard National, **Oran**.

L'HUILLIER Maurice, architecte, rue El-Moungar, **Oran**.

LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-bel-Abbès.

LLABADOR Oct., licencié en droit, agent maritime, Nemours.

LOGE MAÇONNIQUE « L'UNION AFRICAINE », 26, boulevard Sébastopol, **Oran**.

LOUMAGNE, pharmacien, boulevard Seguin, **Oran**.

LOUBIÈS, officier d'administration, Debdou (Maroc).

LYAUTEY H., général, Résident Général de France au Maroc, Rabat.

MALAUSSENE Alzéari (DE), ingénieur E. C. P., directeur de la C^{ie} du Gaz, Dieppe.

MANTOZ, directeur des Contributions diverses en retraite, avenue Loubet, **Oran**.

MARVAL, docteur en médecine, 47, boul. National, **Oran**.

MARCHAND Xavier, propriétaire, 105, rue d'Arzew, **Oran**.

MARÉGLANO, notaire honoraire, 7, r. Edgard Weber, **Oran**.

MARGOT, officier interprète du Service des Renseig^{ts}, Fez.

MARONNEAU, pharmacien-major de 1^{re} classe, Hôpital militaire, Saint-Mandé (Seine).

MARTIN Ferdinand, avocat, 16, rue Lahitte, **Oran**.

MARTINEZ Antoine, greffier en chef du Tribunal civil, boulevard de Tivoli, **Oran**.

MASSON, comptable à la Recette Municipale, 25, rue de Tlemcen, **Oran**.

MAURY, chef de bataillon au 32^e d'Infanterie, Tours.

MAYAUDON, notaire honoraire, rue Paixhans, **Oran**.

MERLIN, directeur de la Banque d'État, Oudjda (Maroc).

MESRINE Charles, avoué, rue El-Moungar, **Oran**.

METZ (DE), maire de Lamoricière.

MEZIAT, négociant en vins, 7, rue de la Paix, **Oran**.

MICAL, négociant en vins, aven. de la Petite Vitesse, **Oran**.

MICHELIER, colonel au 29^e Régiment d'Infanterie, Autun.

MILSON, ingénieur civil des Mines, village Carteaux, **Oran**.

MOLLE, docteur en médecine, rue Edgard Weber, **Oran**.

MONBRUN, avocat, 3, rue El-Moungar, **Oran**.

MONZON, inspecteur des Contributions Diverses, H. C. ;
chef du Service des perceptions et régies chérifiennes,
Oudjda.

- MM. MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.
Moy Antoine, directeur de l'Ecole primaire supérieure,
Sidi-bel-Abbès.
- NASSAUD, sous-préfet, Mascara.
- NAVARRÉ H., négociant, rue de Tlemcen, **Oran**.
- NEHLIL, officier-interprète à la Résidence générale, Rabat.
- NESSLER, consul d'Autriche-Hongrie, boulevard de l'Indus-
trie, **Oran**.
- NICOLAÏ, capitaine de port en retraite, 10, r. d'Orléans, **Oran**.
- NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Lamoricière.
- OLIVA, avocat, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
- OLIVIER Henri, propriétaire, boulevard d'Iéna, maison
Sanchez, **Oran**.
- OTTEN Jean, directeur de l'usine cotonnière de Saint-
Eugène, **Oran**.
- OUDEI, général de division, du cadre de réserve, à Durtal
(Maine-et-Loire).
- PACHTERE (DE), professeur au Lycée, 2, rue Soleillet, Alger.
- PAGAN G., ingénieur E. C. P., secrétaire de la Direction
de l'O. A., 25, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
- PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran**.
- PAIRE, docteur en médecine, 6, rue Ampère, **Oran**.
- PALLU de LESSERT, avocat, 17, rue de Tournon, Paris.
- PARIEL, capitaine, chef de bureau des Affaires Indigènes,
Beni-Ounif.
- PARIENTÉ, docteur en médecine, 6, boul. Seguin, **Oran**.
- PASCALET Jules, négociant, Oudjda.
- PASCALIN Charles, président du Tribunal de Commerce,
boulevard Seguin, **Oran**.
- PASSERON, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, faubourg
Saint-Eugène, **Oran**.
- PEDOUSSAUD, avenue Raynal, Mostaganem.
- PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran**.
- PÉQUIGNOT, administrat^r de la brasserie l'Algérienne, **Oran**.
- PEREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topogra-
phique, **Oran**.
- PEREZ Henri, banquier, pl. Garbé, maison Ribeton, **Oran**.
- PETIT Claude, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées,
conseiller général, Mascara.
- PEYRAS, employé à la Compagnie des Chemins de fer de
l'Ouest Algérien, 17, rue Chabrière, Sidi-bel-Abbès.
- PEYSSONEL Octave, inspecteur des Domaines à la Direction
de la Dette Marocaine, Tanger.

- MM PIFRART Alexandre, administrateur-adjoint, Têlagh.
 PIVOULET, notaire, conseiller général, 1, r. de la Paix, **Oran**.
 POCK, caissier de la succursale de la *Caisse Nationale d'Épargne*, **Oran**.
 PONLET, directeur des Contributions directes, rue de la Bastille prolongée, **Oran**.
 PORTUÉ Raymond, propriétaire, Frendah.
 POURADIER DUTEL, général commandant la 14^e Division d'Infanterie, Belfort.
 POUSSEUR, directeur de la C^{ie} du Gaz, 36, b. National, **Oran**.
 PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses, Nemours.
 PRAT Clément, négociant, boulevard Seguin, **Oran**.
 PRINCETEAU Henry, rédacteur à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.

QUÉVREUX Clément, Luissier, Le Têlagh.

- RAHAL MOHAMMED BEN M'HAMED, caïd de Nédroma.
 RAMIER, conseiller général, rue El-Moungar, **Oran**.
 RECOING Maurice, topographe, 21, boul. Sébastopol, **Oran**.
 RENAUD A., proprié^{re}, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
 RENÉ-LECLERC, directeur du Service des Renseignements commerciaux à la Résidence générale, Jardin du Télégraphe, Rabat (Maroc).
 RÉUNION DES OFFICIERS, **Oran**.
 RÉUNION DES OFFICIERS, Beni-Ounif.
 REY, lieutenant au 2^e Régiment Etranger, Fez.
 ROBERT Edouard, proviseur du Lycée, **Oran**.
 ROGNON, secrétaire général de la Préfecture, **Oran**.
 ROLLAND Wilhem, chef de bataillon, La Rochelle.
 ROMAN Noël, directeur des Postes et Télégraphes, **Oran**.
 ROULEAND, propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
 ROUSSET, sous-inspecteur de l'Enregistrement, 9, rue Thierry, **Oran**.
 ROUSSET Louis, propriétaire-viticulteur, 13, rue de Mostaganem, **Oran**.
 ROUX FRÉSSINENG, avocat, 2, boul. du 2^e Zouaves, **Oran**.
 ROZIES Casimir, instituteur, Tizi.
 RUSSI, docteur en médecine, vice-consul d'Italie, quai Sainte Marie, **Oran**.

- SABATHIER, avocat-défenseur, conseiller général, Tlemcen.
 SARGOLU I, agent général d'assurances, 32, boulevard National, **Oran**.
 SAINT GERMAIN, sénateur d'Oran, 1, rue Blanche, Paris.

- MM. SAINTPIERRE Charles, négociant, faub. Saint-Charles, **Oran**.
 SAJOUS, topographe de circonscription du Service Topographique, Tiaret.
 SANDRAS, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, **Oran**.
 SAULGEOT, propriétaire, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 SAUREL Jules, fils, avoué, Sidi-bel-Abbès.
 SAY Louis, lieutenant de vaisseau de réserve, Port-Say.
 SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, Mascara.
 SCOTTI, armateur, 3, rue de Rome, **Oran**.
 SECRÉTANT, professeur au Lycée, **Oran**.
 SECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION, **Oran**.
 SÉNAC Antonin, fondé de pouvoirs de la maison Bernauer, rue du Chemin de Fer, **Oran**.
 SERRET Gaston, vérificateur-adj. des Douanes, Casablanca.
 STÉGEL E., marchand tailleur, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
 SI MOHAMMED SKIREDJ, secrétaire à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.
 SIMONIN, inspecteur des Chemins de fer algériens de l'État, avenue Loubet, **Oran**.
 SISSON Jean, chef d'exploitation des mines de Sidi Khamber, par Sidi Mesrich (Constantine).
 SMADJA Gaston, négociant, 21, rue Saint-Félix, **Oran**.
 SOIPEUR, propriétaire, Tlemcen.
 SOULEYRE, docteur en médecine, 37, boul. Seguin, **Oran**.
 SOULIER, docteur en pharmacie, inspecteur des pharmacies du département, 44, boulevard Seguin, **Oran**.
 STÉPHANOPOLI, vice-président du Conseil de Préfecture, **Oran**.
 STORTO, négociant, 33, boulevard Seguin, **Oran**.
 SUREAU Emile, agent-voyer d'arrondissement, Bel-Abbès.
- TAFANELLI, professeur au Collège, Tlemcen.
 TARDY, architecte, rue de la Vieille-Mosquée prolongée, maison Ross, **Oran**.
 THIÉBAULT, conservateur des Hypothèques, 16, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 THOMAS, directeur de la succursale de la Banque Thibaud et C^{ie}, **Oran**.
 TOLÉDANO Isaac, négociant, 51, boulevard National, **Oran**.
 TOURNAYRE, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
 TOURNÉ, receveur principal des Douanes, rue du Crève-Cœur, **Oran**.
 TOURNIER, agent de la *Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique*, place de la République, **Oran**.

MM. TROTIN Albert, propriétaire, domaine d'Hamiza, Arzew.
TROUIN César, député d'Oran, 8, rue Miromesnil, Paris.

VATIER Ernest, lieutenant de vaisseau de réserve, 16, rue
du Rocher, Paris.

VALERIAN Louis, architecte de la Ville, 14, rue Charles-
Quint, **Oran**.

VALETTE, syndic de faillites, 2, rue Schneider, **Oran**.

VALLOIS, capitaine en retraite, Arzew.

VALEIS [DE], officier d'administration en retraite, villa
Louise, Saint-Eugène, **Oran**.

VARNIER Abel, administrateur-adjoint de commune mixte,
Montagnac.

VARNIER Maurice, Haut Commissaire du Gouvernement de
la République, Oudjda.

VENISSI René, administrateur de commune mixte,
contrôleur général adjoint des services de la Sûreté, au
Gouvernement général de l'Algérie, 29, rue Hoche, **Alger**.

VIALA Eugène, interprète judiciaire, Aïn-Temouchent.

VISSOT René, officier vétérinaire, Guercif (Maroc).

VIVÉ Camille, avocat, Bordj Ménéaïel (Alger).

VOISOT, capitaine d'artillerie hors cadre, chef du Bureau
du Service des Renseignements, Oudjda.

WEIL, grand rabbin, 6, rue Irénée, **Oran**.

WIBRATTE, ingénieur des Ponts et Chaussées, 6, rue du
Rocher, Paris.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France et Algérie :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commer- ciale.	Douai.	Montpellier.
Alger.	Dunkerque.	Nancy.
Bordeaux.	Le Havre.	Nantes.
Bourges.	Lille.	Rochefort.
	Lorient.	Rouen.
	Lyon.	Toulouse.
	Marseille.	

Étranger :

Anvers.	Edimbourg.	Manchester.
Berne.	Genève.	Munich.
Bruxelles.	Helsingfors.	Neuchâtel.
Bucarest.	Le Caire.	New-York.
Budapesth.	Lisbonne.	Rio de Janeiro.
Buenos-Ayres.	Londres.	S ^t -Pétersbourg
Copenhague.	Madrid.	Washington.

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Office du Gouvernement général de l'Algérie. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Études algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales. — Le Mois colonial et Maritime.

- Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie.
 Autun. — Société Éduenne.
 Bône. — Académie d'Hippone.
 Constantine. — Société Archéologique.
 Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
 Dax. — Société de Borda.
 Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
 Lyon. — Faculté des Sciences. — Société d'Anthropologie.
 Saint-Dié. — Société philomatique Vosgienne.
 Saint-Hippolyte de Caton (Gard). — Revue épigraphique d'Esperandien.
 Saïgon. — Société des Études Indo-Chinoises.
 Sousse. — Société Archéologique.
 Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.
 Tunis. — Institut de Carthage.

Étranger :

- Almeria. — Sociedad de Estudios almerienses.
 Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
 Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
 Helsingfors. — Fennia.
 Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de Ciencias.
 Leipzig. — Revue de la Société orientale allemande de linguistique.
 Madrid. — Real Academia de la Historia.
 México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto Geológico.
 Naples. — Società Africana d'Italia.
 Rome. — École française. — Accademia dei Leincei. — Istituto Archeologica Germanico-Romana.
 Saint-Pétersbourg. — Société impériale d'Archéologie.
 Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
 Toronto. — The Canadian Institute.
 Upsala. — Institut Géologique de l'Université.

Abonnements :

- Les Annales de Géographie.*
Revue de Géographie de Ch. VELAIN.
L'Afrique française.
Le Tour du Monde.
L'Anthropologie.
Atlas du Relief de la Terre.
-

BERGUENT (Ras-el-Aïn)

1904-1906

AVANT-PROPOS

Cette étude, rédigée au début de 1910, est un exposé historique de l'occupation de Berguent et de nos relations avec les tribus de la région pendant les deux années qui ont suivi notre installation.

Une description du pays et une biographie des habitants fixés aux environs immédiats des eaux de Ras-el-Aïn en constituent le cadre.

Des considérations économiques devaient obligatoirement y trouver place en raison des rapports étroits qui lient dans ces régions notre action politique et le développement économique du pays sur lequel elle s'exerce, l'un étant l'aboutissant de l'autre ; elles font l'objet d'un chapitre spécial.

Enfin si dans ce travail, limité aux années 1904 et 1906, j'ai fait entrer le récit des opérations militaires de 1857 et 1859 dans la région qui nous intéresse, c'est pour opposer nos méthodes d'action politique à ces deux époques différentes.

Dans le texte, les dénominations de Berguent et de Ras-el-Aïn, qui désignent le même lieu, sont employées indifféremment.

Ces appellations ont autrefois donné matière à controverse. On est allé jusqu'à prétendre que c'était pour masquer l'occupation d'un territoire incontestablement marocain d'après le traité de 1845, que le poste établi à Ras-el-Aïn des Beni Mathar avait été dénommé Berguent. C'est inexact et il n'y a en aucune substitution de nom.

Berguent est le nom d'un oued situé à 3 kilomètres environ à l'ouest des sources de Ras-el-Aïn ; en amont il porte le nom d'oued Charef et, en aval, ceux d'oued El Haï et oued Za. C'est sur le bord de l'oued Berguent que la colonne du commandant Henrys vint s'établir le 15 juin 1904. Elle a pris le nom de son bivouac. Et c'est parce que ce nom lui avait été donné dans les

premiers rapports officiels qu'il lui fut maintenu même après le transfert du camp près des sources de Ras-el-Aïn, sur l'emplacement de la redoute actuelle.

L'accord franco-marocain du 4 mars 1910 est le premier texte diplomatique qui ait identifié ces deux appellations ; il y est question du « poste de Ras-el-Aïn des Beni Mathar, dit Berguent, lequel se trouve en territoire marocain ».

L'été de 1906, auquel s'arrête cette étude, termine une période bien nette de notre action politique : la prise de contact proprement dite.

A cette époque, après l'occupation temporaire de Matarka, il ne reste plus de tribus en marge de notre influence.

Le terrain étant défriché il ne restait plus qu'à le faire fructifier — ce fut l'œuvre des années qui suivirent.

Par l'étendue des résultats acquis et par l'autorité de notre prestige l'année 1907 marque l'époque la plus brillante de notre œuvre de pénétration dans la région de Berguent. L'occupation d'Oudjda et des Beni Snassen, puis celle de la Moulouya et de Debdou portèrent au développement de Berguent des coups successifs de plus en plus sensibles.

Ce poste eut le sort commun à tous ceux qui ne tirent leur intérêt que de leur situation politique et militaire et qui périssent dès qu'ils cessent de jouir de cette situation spéciale.

Il n'avait pas pour survivre les ressources d'une colonisation agricole.

Aujourd'hui le centre de Berguent a perdu une grande partie de ses habitants qui se sont portés vers l'Amalat d'Oudjda, région neuve, où il y avait des affaires en perspective.

Sa garnison n'a plus que l'effectif nécessaire à la garde du poste. Son marché, concurrencé par des marchés nouveaux, a perdu bon nombre de ses clients.

Au point de vue politique son action régionale ne s'étend plus que sur les Beni Mathar, les Oulad Sidi Abdelhakem, les Oulad Sidi Ali ben Chenafa, les Oulad Bakhti et les gens de la Zouia de Gnefait.

Berguent connut plusieurs régimes administratifs. Jusqu'à la fin de 1909 il a fait partie de la commune mixte de Méchéria, et de celle d'El Aricha en 1910 ; le 11 avril 1911 il a été érigé en poste indépendant et rattaché au commandement de la Région Nord des Confins Marocains ; il fait partie du Cercle d'Oudjda depuis le mois de janvier 1912.

Novembre 1912.

LIEUTENANT GAQUIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I^{er}

Aperçu Géographique de la Région de Berguent

(Voir Cartes Pl. III et IV)

Les Hauts Plateaux algériens sont prolongés vers l'ouest, au delà du djebel Sidi El Abed et du Chott Gharbi, par une région de « gara » ou « gada » que les nomades ont coutume d'appeler le Dahra.

Le Dahra est limité :

Au nord, par la gada de Debdou (Gadet el Graa) et la chaîne montagneuse occupée par les Oulad Amor, les Beni Bou Zeggou et les Beni Yala ;

A l'ouest, par le Rekkam et les rides montagneuses qui bordent la rive droite de la moyenne Moulouya : Chebka Taïeb ou Bou Rouba, Chebka Takroumet ;

Au sud, par les Chebkas de Tendirara et de Tioudadin et les contreforts orientaux du Haut Atlas qui séparent les bassins de l'oued Guir et de l'oued Charef.

Le Dahra marocain est un plateau de même nature que les Hauts Plateaux algériens, mais son aspect en diffère par la présence des gara. Ces gara sont des sortes de tables horizontales, nues et rocailleuses, dressées à 100 ou 150 mètres au-dessus de la plaine environnante. (Pl. I, fig. 1.) Leur altitude moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 1.050 mètres environ. Leurs dimensions sont très variables. Parfois elles se présentent sous la forme d'un simple mamelon à sommet aplati auquel on donne le nom de « Golb » ou « Guelib »¹.

¹ M. A. Cour, dans une étude sur la région de Berguent (Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran, Tome XXIX, Fascicule CXVIII), fait la description géologique suivante de ces garas :

« L'origine de ces garas n'est pas bien connue. La grande steppe de l'alfa a,

Le thym avec toutes ses variétés et l'alfa constituent à peu près l'unique végétation de cette contrée. Il faut y ajouter quelques tamarins dans les fonds d'oued et quelques térébinthes ou « betoum » qui se rencontrent par petits groupes dans les dayas du plateau entre le chott Charbi et l'oued Charef.

Pendant quelques semaines, au printemps, une abon-

en amont de l'oued Berguent, une altitude moyenne de mille à douze cents mètres depuis El Aricha jusqu'au pied des monts de Dehdou et des collines du Bekam. Cet immense plateau est formé de dépôts alluvionnaires ou lacustres à assises paraissant parfaitement horizontales d'après les alleurements des tranchées des oueds. Ces assises paraissent dues aux apports successifs des produits de l'érosion subie par les masses montagneuses qui les limitent, érosion qui dure encore de nos jours. Les dépôts alluvionnaires sont composés de cailloux roulés, de graviers, de limon gris ou jaunâtre intercalés à différents niveaux de couches gypseuses. Ces couches se répètent un grand nombre de fois et présentent des types variés suivant leur degré de compacité et de cohésion. Elles sont tantôt meubles, tantôt à forme de conglomérats compacts, tantôt rocheuses, et constituent dans les dépressions entre les chaînes de montagnes des plateaux à étages successifs. La surface de ces plateaux est souvent formée d'une couche dure de calcaire agglomérant des éléments siliceux. C'est dans ces derniers endroits que se forment les *garas*. L'eau d'un oued en hiver, a d'abord pénétré par infiltration la couche dure, l'a dégarnie en dessous, des terres molles (argiles siliceuses ou grès mélangés de cailloux) qui la supportaient. La partie de la couche dure attaquée s'est effondrée, puis a été entraînée. L'eau a ainsi, à la longue, scié des lits de torrents dont les berges ont été maintenues à peu près par la carapace calcaire qui les protégeait. Lorsque cette carapace a été suffisamment dure pour résister à l'infiltration, l'eau l'a dégarnie en dessous, et, creusant de plus en plus son lit a formé de véritables cascades. Les berges des oueds ont parfois la forme de véritables falaises sur lesquelles on peut compter facilement les diverses couches sédimentaires. Entre la couche tendre supérieure et celle qui est immédiatement au-dessous on trouve souvent une couche saline dont l'épaisseur varie de quelques millimètres à plusieurs centimètres, suivant les lieux. C'est un dépôt laissé par les eaux d'infiltration entre deux couches de sol d'inégale densité.

Mais ce n'est pas sur les seules rives des oueds que l'on trouve des *garas*. Quelquefois la steppe se trouve brusquement coupée comme si la carapace calcaire s'étant effondrée à quelques mètres plus bas. Ce sont les orages violents et terribles de cette région, aidés de l'action des vents, qui ont dégrainé de leurs terres les pentes du plateau jadis insensiblement inclinées. La partie calcaire est restée en l'air surplombant la pente raide. Elle s'effondre parfois sous son propre poids.

D'autre part, M. Louis Gentil, dans son rapport au *Comité du Maroc* de janvier 1906, s'exprime ainsi : « De même, je rapporterai au Pliocène la plus grande partie des gadas comprise entre la chaîne des Beni Bou Zeggou et celle du djebel Sidi el Abed. Ces gadas sont formées de dépôts alluvionnaires ou lacustres en terrasses argilo-sableuses, avec cailloutis, et sont parfois couronnées, comme dans la gada de Berguent par des calcaires lacustres qui recouvrent de plus de 150 mètres le fond de la vallée de l'oued El Haï.

— Les alluvions du fond des vallées sont pléistocènes... »

dante floraison de marguerites jaunes, d'iris sauvages et de scabieuses recouvre les flancs des gara. Cette note souriante est malheureusement éphémère et le paysage reprend bien vite son habituel aspect désolé.

Au point de vue hydrographique le Dahra est tributaire de la Moulouya par l'oued Charef qui le traverse en diagonale.

L'oued Charef¹ prend naissance sur les pentes orientales du Haut Atlas, non loin d'Haci el Ahmar, dans le pays des Aït Bou Chaouen ; il suit une direction générale sud-ouest nord-est pendant environ 160 kilomètres jusqu'à hauteur de Ras-el-Aïn où il prend le nom d'oued Berguent² puis d'oued El Haï³ ; changeant ensuite de direction à angle droit il va, vers le nord-ouest, se jeter dans la Moulouya sous le nom d'oued Za.

Il ne commence à couler régulièrement qu'à partir de l'oued Berguent. En amont, il s'est creusé un lit dans un couloir, large parfois de plusieurs kilomètres, entre des berges escarpées qui s'élèvent jusqu'à une centaine de mètres au-dessus du fond de la vallée. Dans cette partie de son cours l'oued Charef ne coule qu'après de fortes pluies et pendant quelques jours seulement, mais avec tous les caractères d'un torrent.

En dehors de ces périodes, l'eau ne se rencontre plus que dans des r'dirs dont plusieurs restent utilisables pendant une grande partie de l'année⁴.

Toutefois, à Matarka et à Oglat Cedra on rencontre, à trois mètres de profondeur, une nappe aquifère qui donne naissance à d'importantes ogla (réunion de puits).

Les principaux affluents de l'oued Charef sont :

a) A gauche, l'oued Sidi Ali et l'oued Betoum qui convergent vers une région rigoureusement horizontale appelée Mechettet⁵ où ils n'ont plus de lits marqués et où les eaux de pluie s'épandent dans toutes les directions. Ce n'est que plus loin, à partir de Rosfet El Kerma, au pied du mamelon du Tiskennit, que l'on retrouve le lit de l'un d'eux, l'oued Sidi Ali, qui se jette dans l'oued El

¹ *Charef* : vieux, usé.

² Berguent en berbère signifie : noire.

³ *Haï* : vivant, en activité.

⁴ R'dirs de Rosfet el Hanich, Rosfet el Hamra, Lalla Harrama, Magrounat.

⁵ Par suite de la stagnation des eaux résultant du défaut de pente et de la nature argileuse du sol, la traversée du Mechettet par temps de pluie est des plus pénibles sinon impossible pour les animaux et les piétons.

Haï, à 16 kilomètres au nord-ouest de Ras-el-Aïn. Ces oueds ne coulent pas en permanence, mais ils renferment de nombreux r'dirs, principalement en amont du Mechettel.

b) A droite : 1° l'oued Mesakhska, qui sert de déversoir au plateau compris entre le djebel Sidi el Abed et le chott Gharbi et se jette à Ras-el-Aïn ; 2° l'oued Ouzien, qui vient de Magonra et dans la vallée duquel on rencontre : le puits Deshayes, le puits du 1^{er} Bataillon d'Afrique et le puits d'Ouzien.

En dehors de ces vallées on trouve de l'eau en bordure de la gada de Debdou et du djebel des Oulad Amor à Hacı Bon Henmaonen¹, Hacıen Dieb², Aïn Jouima³, Sidi Smahin⁴, Hacı Mekhnès⁵, Oglat Meridja⁶, et sur le versant sud du djebel des Beni Yala, aux Aouïnet (Aïoun Beni Yala) et à Hacı Okba.

Mais de tous ces points d'eau, le plus intéressant de beaucoup est celui de Ras-el-Aïn, l'Aïn des Beni Mathar. C'est la véritable source de l'oued El Haï (Pl. I, fig. 2) qu'elle alimente au moyen d'un déversoir de 4500 de longueur. Les sources, qui sont innombrables, se trouvent à 2^k800 à l'est de l'oued Berguent ; elles jaillissent sur une étendue de 1.500 mètres carrés environ et forment un large bassin à fond très mouvant de 1^m50 à 2 mètres de profondeur. L'eau est légèrement magnésienne ; elle s'élève à une température de 26°.

Des barrages en terre ont été construits par les indigènes, Beni Mathar, Cheurfa, Mehaya, pour irriguer leurs terrains : un caïd-el-ma préside à une équitable et judicieuse répartition des eaux dans les nombreuses segnias qui sillonnent le millier d'hectares de terres irrigables de la plaine des Beni Mathar.

1 Une source captée dans un bassin.

2 Un des quatre puits de 3^m50 de profondeur. — Dieb est le nom d'un Doui Meïou qui le premier a creusé des puits en ce point.

3 Source peu abondante à mi-pente du rebord oriental de la gada du Mekkan.

4 Un puits de 3^m50 de profondeur près de la koubba de Sidi Smahin, centre des Beni Oual.

5 Un puits et une *chirah* (eau affleurante).

6 Remont d'une centaine de puits de 3 mètres de profondeur. Eau excellente.

CHAPITRE II

Les Habitants : Beni Mathar, Cheurfa, Zoua Gheraba

I. — BENI MATHAR

Il semblerait que dans un pays qui a l'heur de posséder des richesses aussi précieuses que celle de ses eaux, eût dû s'établir une population de pacifiques sédentaires, uniquement préoccupés de regarder mûrir leur orge, leur blé, leur sorgho, leur maïs, de râtisser leurs champs de fèves, de citrouilles, de navets et de surveiller l'état de leurs bâtardeaux. Il n'en est rien.

Avant notre installation à Ras-el-Aïn, les Beni Mathar cultivaient peu ou point ; ils élevaient quelques vagues troupeaux de bœufs et de moutons et tiraient le plus clair de leurs revenus de l'attaque à main armée. Détrousseurs de caravanes et coupeurs de routes, tels étaient ces gens que haïssaient naturellement tous leurs voisins, sauf peut-être les Mehaya dont ils suivaient le sort et avec lesquels ils avaient de nombreux points de ressemblance. Pour expliquer jusqu'à un certain point ce caractère, il faut dire qu'ils avaient subi l'influence des temps et du milieu. Cette région de l'oued Charef longtemps tiraillée entre le sultanat chérifien de Fez et le royaume ture de Tlemcen fut toujours sillonnée de bandes pillardes, insoumises et insaisissables. Les Beni Mathar hurlèrent avec les loups, et pour subsister ils durent montrer d'autant plus de ruse qu'ils étaient plus faibles.

Notre arrivée dans le pays fit cesser cet état de banditisme. Les Beni Mathar durent modifier leur condition de vie ; ils se remirent à cultiver leurs terrains, augmentèrent leurs troupeaux, entrèrent en relations avec les commerçants en bestiaux venus du Tell et leur servirent d'intermédiaires, si bien qu'aujourd'hui leur aisance s'accroît d'une façon constante.

Les anciens coupeurs de routes sont devenus pour nous de bons auxiliaires.

Leurs terrains de parcours sont limités par le chott Gharbi, Sahel el Korricha, Magonra, Tionli, djebel Beni Yala, Meridja et Oglat Cedra. (Voir carte Pl. III.)

Ils payaient autrefois au Sultan les impôts zekkat et achour (1 % environ) et lui faisaient en outre don d'un cheval chaque année au nom de toute la tribu.

Il est très difficile d'avoir des données précises sur l'origine et l'histoire des Beni Mathar. Il n'est venu à aucun d'entre eux l'idée de consigner ces renseignements par écrit. Ceux que nous possédons ont été transmis oralement dans les familles ; ils ont subi les déformations imputables au radotage des vieilles gens qui les transmettaient et aux défaillances de mémoire de ceux qui les recueillaient.

Les Beni Mathar sont des Arabes ; ils racontent qu'ils sont venus de Segniet el Hamra¹ (sauf la fraction des Djerabna qui viendrait de Sfissifa près d'Aïn-Sefra) il y a environ trois siècles sous la conduite d'un nommé El Ghazi ould Ahmed². A Sahibat Beni Mathar (oued Bon Lardjem) la migration se partagea en deux ; une partie alla se fixer sur le territoire de la commune mixte actuelle de Saïda ; l'autre partie vint s'établir à Ras-el-Aïn.

A son arrivée à Ras-el-Aïn, El Ghazi ould Ahmed trouva le pays occupé par une fraction des Haouara. Il entra en lutte avec elle et la vainquit. Les Haouara se retirèrent vers l'ouest, sans six tentes qui formèrent la fraction des Oulad Ali Ben Abbou³.

Un nommé « Djidel » exerça le commandement des Beni Mathar, après El Ghazi ould Ahmed, à une époque indéterminée. Il se fit construire une maison dont les ruines existent encore près du marabout de Sidi Tahar. Puis les Beni Mathar passèrent sous la domination de Bou Zian ech Chaoui⁴, caïd des Ahlaf qui résidait à Za (Taourirt). Bou Zian ech Chaoui se rendait de temps en temps à la casbah de Tenezat, dans le pays des Beni Ouragh

¹ D'où le nom d'Oulad el Heïmeur donné à l'une des fractions des Beni Mathar.

² Les descendants d'El Ghazi ould Ahmed formèrent une fraction des Beni Mathar qui porta le nom d'Oulad el Ghazi.

³ Les Beni Mathar donnent encore le nom de Haouara aux Oulad Ali Ben Abbou.

⁴ Bou Zian ech Chaoui vivait au temps du sultan Mouley Abderrahman. Son autorité s'étendait sur toutes les tribus de la rive droite de la Moulouy et quelques tribus de la rive gauche.

pour y rendre la justice et percevoir l'impôt que venaient lui verser les notables des Beni Mathar : Moussa Ben El Hadj, des Oulad Aïssa ; Tahar Ben Achour, des Oulad Hammadi ; Zenati, des Oulad El Heïmeur.

Puis, en 1850, à la suite de l'insoumission répétée de Bouzian ech Chaoui et des Ahlaf dont les Djouad fournissaient jusqu'alors les caïds à une grande partie du commandement de Taza, l'empereur Mouley Abderrahman pour les punir leur retira ce privilège. Les Beni Mathar, Ouled Bakhti, Ouled Amor, Ouled El Mihdi, Beni Chebel, Sedjaa, Beni Ouragh et Beni Bou Zeggou qui dépendaient alors du commandement de Taza furent rattachés au commandement d'Oudjda qui appartenait à cette époque au caïd Si Ali Ben El Guennaoui, mais était exercé en fait par son khalifa Si Mohammed Ben Khedda.

Quelque temps après l'avènement du sultan Mouley el Hassan (1874) les Beni Mathar furent placés sous la dépendance des caïds des Mehaya ; c'est ainsi qu'ils eurent pour les commander : El Hadj Bou Bekeur jusqu'en 1885, puis El Hadj Saheli jusqu'en 1893, et El Hadj Miloud jusqu'à l'occupation de Ras-el-Aïn.

Les Beni Mathar vivent sous la tente ; en cas d'alerte ils se réfugient avec leurs troupeaux dans de vastes casbahs en pisé derrière les murs desquelles ils peuvent hardiment défier leurs agresseurs. Leurs silos sont creusés à proximité immédiate des casbahs, ou même à l'intérieur.

Il existe près de Ras-el-Aïn six casbahs construites à peu près sur le même modèle :

- 1° Casbah des Oulad Ben Aïssa ;
- 2° Casbah des Oulad El Heïmeur ;
- 3° Casbah d'El Hadj Bou Bekeur (des Mehaya) ;
- 4° Casbah des Fokra ;
- 5° Casbah des Oulad Hammadi ;
- 6° Casbah des Cheurfa ;

Les deux premières sont les plus anciennes ; elles sont antérieures à l'année 1800.

La casbah d'El Hadj Bou Bekeur fut édifiée vers 1877, alors qu'El Hadj Bou Bekeur ould Mimoun était caïd des Mehaya et des Beni Mathar.

L'autorisation d'ériger cette construction fut donnée

au caïd des Mehaya par le sultan Mouley el Hassan « pour permettre aux agents de l'autorité et aux défenseurs de la cause chrétienne de pouvoir résister avec succès aux auteurs de désordres, le cas échéant ». D'où son nom de Casbah el Maghzen.

Les frais de construction furent supportés à la fois par les Beni Mathar et les Mehaya qui durent verser de ce fait 4 douros espagnols par tente.

À notre arrivée à Ras-el-Aïn ce fut cette casbah que les Beni Mathar nous proposèrent d'occuper.

La construction des trois dernières ne remonte qu'à une quinzaine d'années.

Elles sont constituées par une enceinte carrée ou rectangulaire de 80 à 100 mètres de côté. Les murs, de 4 à 5 mètres de hauteur, sont percés de meurtrières. Les angles sont bastionnés ainsi que la porte d'entrée ouverte au milieu de l'une des faces. Certaines de ces casbahs ne renferment qu'une simple cour à l'intérieur de leurs murs, d'autres contiennent des gourbis pour les gens et les récoltes.

La casbah des Cheurfa est, à ce point de vue, la plus intéressante.

Les Cheurfa s'en partagent la propriété avec :

- El Maati, originaire de l'intérieur du Maroc,
- El Bachir ould Guéttah, Hamyani dissident,
- El Arbi Ben Medjbeur, de Moghar.

Chacun des co-propriétaires a séparé par des murs la part qui lui revenait. Les Cheurfa possèdent à eux seuls les trois cinquièmes de l'immeuble. Les gourbis sont loués aux gens de passage et principalement aux femmes de mauvaise vie. La casbah a été construite sur le « harim » du marabout Sidi Brahim, malgré les protestations de ses descendants.

Près de la casbah des Oulad Ben Aïssa et des ruines de l'ancienne demeure de Djidel s'élèvent les kouhbas de Sidi Daoud et de Sidi Tahar. Sidi Daoud était originaire de Kenadsa et vivait au v^e siècle de l'hégire : c'est tout ce qu'on sait de lui ; mais la légende nous apprend qu'un indigène ayant accusé un de ses coreligionnaires de lui avoir mangé une chèvre, il fut convenu qu'ils iraient tous les deux prêter serment sur le tombeau de Sidi Daoud. À peine étaient ils arrivés sur le lieu saint, que des hêlements de chèvre se firent entendre dans le ventre de l'accusé.

Sidi Tahar Ben Mahi était le petit-fils de Sidi Ben Abder-

rahman qui fut le plus influent des marabouts de Guefaït ; c'était le frère de Sidi Taïeb Ben Mahi, arrière-grand-père de Si Hammouada Ben Hamza¹, marabout actuel de Guefaït.

Il était originaire de la tribu des Flittas. Étant à Fez où il faisait ses études coraniques chez les Skalliin, son professeur lui conseilla de se rendre dans le Dahra. Il vint à Ras-el-Aïn et, avec l'appui des Beni Mathar qui organisèrent une petite harka, il razzia tous les biens de son frère Sidi Taïeb, à Bab Saïd près de Meridja. Quelque temps après les deux frères se réconcilièrent. Sidi Tahar fixa sa résidence à Ras-el-Aïn où il acquit une très grande influence. Il reconstruisit la maison de Djidel et y demeura.

Un an après sa mort, en 1800 de l'ère chrétienne, ses fils allèrent chercher des maçons à Fez pour lui faire ériger une belle koubba qui est aujourd'hui malheureusement bien délabrée. Ils continuèrent d'habiter la maison de leur père, mais lorsqu'elle tomba en ruines, ils ne prirent plus la peine de la faire restaurer.

Les Beni Mathar sont d'assez tièdes musulmans. Au point de vue religieux ils sont affiliés aux Kadrias et aux Ouled Sidi Cheikh ; ils reconnaissent également comme chefs religieux les marabouts Sidi Mohammed Ben Ali de Kerzaz, Sidi M'hammed Ben Bou Zian de Kenadsa et Sidi El Hadj Larbi d'Ouazzan.

Deux petites fractions maraboutiques vivent accolées aux Beni Mathar, avec lesquels on les confond habituellement bien qu'elles n'aient avec eux aucun lien de parenté ; ce sont les Oulad Ben Abderrahman (7 tentes) et les Kodja (12 tentes).

Sur les Oulad Ben Abderrahman nous n'avons que peu de renseignements ; ils sont originaires des Flittas et ont conservé des relations avec leurs frères établis aux environs de Relizane.

Les Kodja ont pour ancêtre Mohammed Bel Abbès des Oulad Sidi Ahmed El Medjdoub de Gélyville qui vint s'installer à Ras-el-Aïn il y a six générations. Il fit souche, et aujourd'hui les Oulad Sidi Ahmed El Medjdoub comptent 8 tentes, plus 4 tentes de serviteurs ou agrégés.

Cette petite fraction est la pépinière des cadis des Mehaya

¹ Si Hammouada Ben Hamza est mort en janvier 1910. Son fils, Si Hamza Ben Hammouada lui a succédé comme chef de la zaouïa de Guefaït.

et des Beni Mathar ; c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de Kodja. La charge de cadi est héréditaire dans cette famille. Les Kodja ont payé pendant quelque temps l'impôt zekkat à El Hadj Saheli, caïd des Mehaya et des Beni Mathar ; mais ils ne prennent jamais part au paiement des dias avec les autres Beni Mathar. Ils cultivent à Ras-el-Aïn des terrains acquis par voie d'achat. Ils ont conservé des relations avec leurs frères de Géryville et vont de temps en temps visiter le tombeau de leur ancêtre à Asla.

Par leurs coutumes, les Beni Mathar ne se distinguent pas des autres tribus voisines.

Le fractionnement des Beni Mathar est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Oulad El Heimour (97 tentes)	{ Oulad Daoud. Oulad Kaddour. Fokra
Oulad Hamuadi (50 tentes) ..	{ Aouachir. Oulad El Ghazi. Djerabaa.
Oulad Ben Aïssa (74 tentes)...	{ Oulad Ali Ben Abbou Oulad Ali Oulad Ben Naceur. Oulad Mhammed
Merabetin (49 tentes).....	Oulad Ben Abderrahman et Kodja

II. — CHEURFA

A côté des Beni Mathar vivaient également à Ras-el-Aïn, depuis 1881, un petit groupe de Cheurfa. Leur mauvais esprit, leur hostilité à notre égard, l'imprécision de leur nationalité, nous causèrent de très fréquents ennuis que leur petit nombre semblerait à priori ne pouvoir justifier.

Le 24 janvier 1881, cinq cavaliers des Cheurfa ayant mortellement blessé Si Mohammed Ben Mohammed Ben Miloud, frère du chef de la zaouïa de Tient, le Sultan Mouley El Hassan manifesta aux Cheurfa tout son mécon-

tentement pour les difficultés qu'ils ne cessaient de lui créer par suite des plaintes incessantes de notre gouvernement, et leur prescrivit d'aller camper à Ras-el-Aïn des Beni Mathar après avoir livré au marabout de Tiont les individus qui avaient tué son frère.

MM. de Lamartinière et Lacroix, dans les *Documents sur le Nord-Ouest Africain*, ont fait l'historique de cette petite tribu jusqu'en 1894. Nous renvoyons à cet ouvrage¹.

En 1894 on comptait à Ras-el-Aïn 41 tentes de Cheurfa.

Deux ans plus tard les frères de Mouley Kaddour constituant un douar d'une vingtaine de tentes rentrèrent sur le territoire algérien. Il ne resta à Ras-el-Aïn que deux douars de Cheurfa Oulad Mouley Ali.

1° Douar de Mouley Ismaïl Ben Ali : 12 tentes ;

2° Douar de Mouley Sliman ould Mouley Abdelkrim : 10 tentes.

Ils firent peu parler d'eux par la suite.

Ils prirent part dans le camp du Maghzen aux premières luttes contre la rébellion de Bou Hamara. Mais ils s'en lassèrent bien vite et tandis que les Ouled Mouley Ismaïl Ben Ali retournaient s'établir entre Ras-el-Aïn et El-Aïoun des Beni Yala, les frères de Mouley Sliman ould Mouley Abdelkrim obtenaient l'autorisation de se fixer à Kerbaïa (Annexe d'El Aricha).

Les premiers, à notre arrivée à Ras-el-Aïn, ne nous témoignèrent pas plus de sympathie qu'autrefois. Nous dûmes même, comme nous le verrons plus loin, prononcer leur expulsion de notre voisinage à la suite de l'agression commise sur une caravane d'Ouled Amor par une colonne du Maghzen qu'ils avaient guidée. Cette décision fut d'ailleurs rapportée quelque temps après par mesure de bienveillance.

III. — ZOUA GHERABA

Un autre élément gravitait également autour de Ras-el-Aïn : les Ouled Sidî Cheikh Gheraba ou Zoua Gheraba, groupés avec quelques autres agrégés, des dissidents pour la plupart, autour de Si Allal ben Cheikh ben Taïeb, leur chef. Nous renverrons également le lecteur, pour l'historique très détaillé de ce groupement jusqu'en 1896, aux

¹ Tome II, pp. 323 à 341.

Documents sur le Nord-Ouest Africain de MM. de Lamarinière et Lacroix¹.

Si Allal, né en 1862, avait hérité de la baraka après la mort de son frère Si Maamar, tué au combat de Nelich (juin 1874). En raison de son jeune âge, le commandement effectif des Zoua Gheraba fut exercé par son cousin Si Sliman ben Kaddour, ex-agma de Géryville et ex-agma des Hamyan, en dissidence depuis 1873.

En 1883, Si Sliman ben Kaddour fut trahituellement assassiné par douze cavaliers des Aït Bou Chaouen qui lui avaient offert l'hospitalité dans leur douar.

Si Allal devint alors le chef effectif des Zoua Gheraba.

En 1895 l'un de ses conseillers, Si Zaoui Ben Mohammed des Oulad Boudouaïa (Oulad Sidi Abdelhakem) par son attitude hostile vis-à-vis du bachagha Si Eddin et du caïd d'El Abiodh Sidi Cheikh, facilita le départ en dissidence d'un certain nombre de tentes de Medabih.

A leur rentrée sur notre territoire, en 1897, Si Allal dirigea contre elles une razzia du côté d'Oulakak.

C'est peu après cet événement que le chef des Zoua Gheraba fit faire à la subdivision d'Aïn-Sefra des offres de soumission par Si Zaoui Ben Mohammed et Si Lala Ben Mekallech.

Ses relations avec les autorités françaises devinrent plus suivies à partir de juin 1900. A ce moment, pour s'attacher ce grand chef religieux, le Gouvernement général lui alloua un traitement annuel de 6.000 francs.

Depuis cette époque, soit qu'il campât sur notre territoire ou au delà de la frontière, le groupement de Si Allal servit d'État tampon entre nos tribus des Hauts Plateaux et les gens de l'Ouest. Nous pûmes l'apprécier comme élément de sécurité.

En janvier 1903, Si Allal réussit à amener les Beni Guil à rendre aux Hamyan des animaux qu'ils leur avaient volé et même à conclure avec eux un pacte d'alliance et de paix. Un miad des Beni Guil était même venu chez lui à cet effet, mais le but ne fut pas atteint par suite du refus de l'agma El Habib d'entrer en relations avec les Beni Guil par son intermédiaire.

Depuis le début de ses relations avec nous, Si Allal s'est toujours employé à nous rendre les populations de l'Ouest moins hostiles.

En février 1904 il amena les Beni Mathar à signer une convention nous donnant toutes facilités pour ouvrir le marché mixte de Ras-el-Aïn et assurer la police de la région.

En juin de la même année, sur la simple demande qui lui en fut faite, Si Allal avec ses proches, plus de cent cavaliers et presque autant de fantassins, se joignit à la colonne du Chott Gharbi.

A cette époque le groupement constitué autour de lui comprenait :

ZOUA GHERABA	Oulad Sidi Abdelhakem	Oulad Sidi Kaddour...	8 tentes
		Oulad Sidi Zian.....	30 —
		Maabda	30 —
		Oulad Aziz	40 —
		Oulad Boudouaïa	5 —
		Oulad Sidi Bou Hafs	12 —
	DISSIDENTS	Oulad Sidi Mohammed.....	10 —
		Oulad Sidi El Hadj Brahim.....	14 —
		Amour. — Souala	5 —
		Oulad Djerir. — Oulad Hamida	3 —
	Trafi. — Rozna		15 —
	Hamyan	Megan	8 —
		Sendan.....	10 —
		Oulad Embarek.....	18 —
	Rezaïna. — Rezaïna		12 —

Les autres Zoua Gheraba se trouvaient partie à Géryville sous le commandement du caïd Hamza Ben Kaddour, partie avec Bou Amama qui fut un moment l'ami de Si Allal, mais qui se brouilla avec lui au moment où ce dernier commença à nous faire des avances.

Si Allal a épousé :

1° La fille d'El Hadj Larbi Ben Zian des Oulad Boudouaïa ;

2° La sœur de Sliman Ben Kaddour (la mère de Si Mohammed ben Taïeb) ;

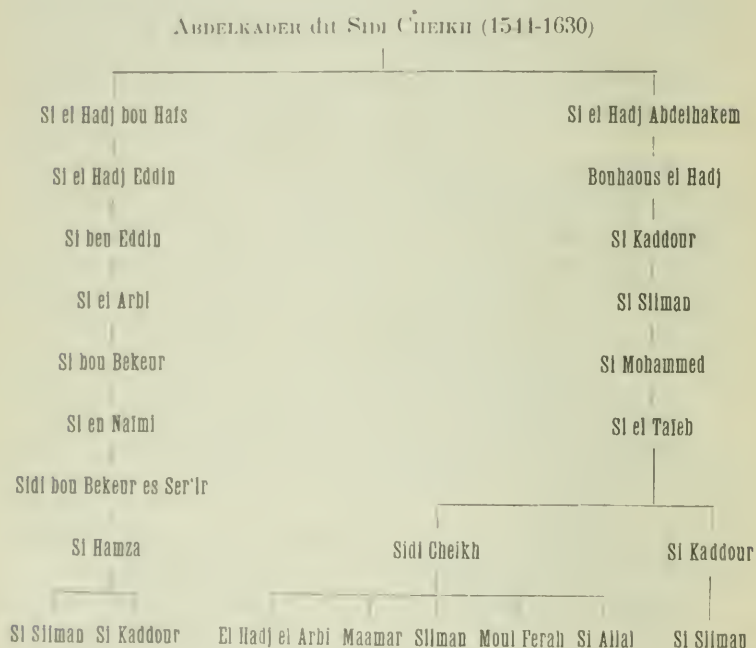
3° La fille d'El Hadj El Gourari des Rezaïna ;

4° Une femme d'une famille des Oulad Embarek.

Si Allal, en sa qualité de chef des Zoua Gheraba, a une grosse influence maraboutique ; il a des serviteurs en Algérie chez les Rezaïna, les Oulad Serour, les Oulad Embarek, les Sendan et les Ghiatra ; au Maroc chez les

Mehaya, les Oulad El Hadj, les Haouara, les Sedjaa, les Beni Guil, les Domi Menia, les Oulad Djerir et les Berabers.

Nous donnons ci-après la généalogie des Oulad Sidi Cheikh extraite de l'ouvrage déjà cité de MM. de Lamartinière et Lacroix.



CHAPITRE III

Considérations Économiques

Agriculture. — Commerce. — Marché. — Centre

L'exposé du développement économique de la région de Ras-el-Aïn eut dû suivre l'exposé de notre action politique, celui-ci expliquant celui-là. Mais nous avons pensé que les étapes marquantes de notre action politique resser-

taient suffisamment du texte du présent chapitre pour que ce dernier puisse être traité à cette place. Cette disposition a permis de grouper, dans la première partie de ce travail, toutes les considérations d'ordre géographique, la suite étant réservée aux considérations d'ordre purement politique et militaire.

*
* *

Les terrains de culture de Ras-el-Aïn, délaissés presque entièrement par leurs propriétaires, en raison de l'insécurité régnant depuis fort longtemps dans la région, furent remis en valeur après notre installation dans le pays.

Il existe à Ras-el-Aïn une étendue de plus de mille hectares de terres fertiles, entre les mains des Beni Mathar et des Cheurfa. Six cents hectares seulement sont cultivés. Les trois quarts, situés le long de l'oued El Haï et de l'oued Mesakhska, sont irrigués par des ségnias dans lesquelles la répartition de l'eau est faite par un caïd-el-ma.

Le dernier quart n'est pas irrigué.

Les modes de culture des Beni Mathar sont assez rudimentaires.

En novembre, ils grattent légèrement le sol avec des charrues arabes auxquelles ils attellent des ânes ou des vaches. Ils procèdent ensuite à un hersage sommaire et sèment le blé et l'orge.

Après ces opérations, les Beni Mathar s'éloignent généralement des eaux de Ras-el-Aïn et étalent leurs campements à la recherche de pâturages pour les troupeaux.

Ils reviennent au début de l'été ; la récolte de l'orge et du blé a lieu généralement en juin. Les dépiquages se font en répandant les gerbes sur une aire battue et en les faisant piétiner par les animaux.

Les récoltes sont ensuite emmagasinées dans des silos creusés à proximité ou à l'intérieur des casbahs, et placés sous la surveillance permanente d'un gardien.

Après cette première récolte, les terrains sont labourés de nouveau et semencés en juillet, de maïs, millet et sorgho. Cette deuxième récolte se fait en octobre.

Toutes ces récoltes sont généralement de belle venue, grâce à la facilité de l'irrigation.

Les Beni Mathar affectent quelques parcelles de terrain

aux cultures maraîchères : fèves, navets et citrouilles ; ces dernières atteignent des proportions volumineuses.

Les Beni Mathar et les Cheurfa ne cultivent que pour leur consommation. La culture européenne est à peine représentée.

On ne rencontre dans la plaine des Beni Mathar qu'une dizaine de parcelles complantées d'arbres d'une superficie respective très minime. Ces parcelles forment de rares taches vertes disséminées à grands intervalles dans la vallée. Les seuls arbres que l'on y rencontre sont des figuiers, des abricotiers et quelques trembles.

A proximité des sources de Ras-el-Aïn, les Beni Mathar ont abandonné le terrain nécessaire à l'installation de potagers pour les corps de troupes de la garnison ; toutes les variétés de légumes y sont cultivées.

Par décision du Gouverneur général en date du 23 novembre 1904, une pépinière communale a été créée à côté de ces jardins avec une subvention annuelle de mille francs ; le Comité du Maroc y a affecté gracieusement des charrues françaises pour en montrer l'usage aux indigènes.

Les essais faits dans cette pépinière ont été satisfaisants pour tous les légumes ; la pomme de terre en particulier donne de bons résultats.

Le peuplier, le mûrier, l'acacia, le mélia et la plupart des arbres fruitiers y viennent très bien, tout au moins au début. Les sujets à racines pivotantes montrent quelques signes de souffrance quand la racine atteint certaines couches magnésiennes. L'expérience ne pourra être probante qu'au bout de quelques années.

La culture de l'olivier de Bohême doit être particulièrement encouragée. Cet arbuste, qui est d'un aspect agréable, pousse très vigoureusement et peut constituer des barrières aux vents très violents qui soufflent presque continuellement à Berguent, et à l'abri desquelles on pourra cultiver les plantes plus fragiles.

La luzerne croît merveilleusement et elle a l'avantage d'assainir les terrains à salpêtre qui sont nombreux. Par contre, les essais de culture du coton et du tabac n'ont pas donné de résultats.

Si les Beni Mathar arrivaient à s'affranchir, grâce à nos exemples et à nos conseils, de leur esprit de routine et de leur apathie, ils tireraient un parti beaucoup plus avantageux de leurs terrains.

Le tableau ci-dessous donne un relevé de la production en céréales pendant l'année 1906.

SUPERFICIES CULTIVÉES (en hectares)	Blé	450	Cultures irriguées : 3/4. Cultures non irriguées : 1/4. Le maïs, le millet, le sorgho sont cultivés dans les chaumes. La surface ensemencée n'est donc que de 600 hectares.
	Orge	150	
	Divers (maïs, millet, sorgho)	100	
QUANTITÉS RÉCOLTÉES (en quintaux)	Blé	3.500	
	Orge	900	
	Divers (maïs, millet, sorgho)	200	

Nous donnons également ci-après quelques renseignements météorologiques relevés à la station de Berguent en 1907 ; ils peuvent être considérés comme une moyenne normale.

MOIS	TEMPÉRATURE MAXIMA		TEMPÉRATURE MINIMA		PLUIE en MILLIMÈTRES
	MOYENNE	EXTRÊME	MOYENNE	EXTRÊME	
Janvier.....	13,7	17,0	— 5,0	— 7,0	1,0
Février.	11,8	24,0	— 1,1	— 5,0	16,0
Mars.....	20,0	28,0	1,7	— 5,0	21,0
Avril.	22,8	34,0	6,2	2,0	6,0
Mai.	28,5	37,0	7,4	3,0	17,4
Juin.	38,0	43,0	15,0	6,0	0,0
Juillet.....	38,7	45,0	13,0	8,0	0,0
Août.	40,0	46,0	»	»	12,0
Septembre .	33,0	40,0	12,9	8,0	48,5
Octobre	24,9	33,0	8,0	4,0	17,5
Novembre ..	19,5	28,0	5,1	1,0	9,4
Décembre ..	17,2	22,0	2,1	— 3,0	12,2

Nous avons dit plus haut (page 38) que la culture européenne était à peine représentée à Berguent. La plaine de Ras-el-Aïn ne se prête pas, en effet, à une exploitation agricole de quelque importance : les pluies y tombent en quantité insuffisante pour permettre une culture profitable en dehors des zones irriguées et, d'autre part, il n'existe qu'une très minime superficie de terrains irrigables disponibles. Mais il y a lieu de signaler une exploitation pouvant peut-être présenter de l'intérêt, celle de l'alfa qui se rencontre en grande quantité et belle qualité au nord de la ligne Magonra-Berguent-Meridja-Foum Bezzouz jusqu'aux abords de la plaine d'Angad, à une distance relativement courte de la mer, cent kilomètres environ de Port-Say ou de Nemours.

*
* *

Avant notre installation à Ras-el-Aïn, ce point n'était pas un lieu de transactions commerciales : toutefois pendant la période comprise entre 1878 et 1885, un marché s'y était tenu, créé artificiellement par El Hadj Boubekeur, caïd des Mehaya et Beni Mathar.

Dès les premiers jours de l'occupation, cinq commerçants qui avaient suivi la colonne installèrent leur déballage près de la casbah des Mehaya ; ils vendaient leur pacotille aux Beni Mathar, gens de Guefaïl et Zona de Si Allal qui apportaient de leur côté des œufs, des volailles, des moutons et des bœufs nécessaires à l'alimentation de la troupe. (Pl. II, fig. 1.)

Les affaires de ces cinq commerçants qui représentaient l'élément sédentaire commercial de la région furent brillantes : dès le mois de juillet 1904, l'un d'eux arrivait à faire 600 francs de recettes par jour.

En août 1904, la présence à proximité de notre camp de la famille et des serviteurs du marabout de Guefaïl augmenta sensiblement le mouvement des affaires du marché quotidien.

À la fin d'août, on comptait à Berguent dix commerçants, dont un israélite de Dehdou.

Ces commerçants améliorèrent peu à peu leur installation et augmentèrent leurs approvisionnements en étoffes et produits d'épicerie très prisés des indigènes de la région.

La construction de pistes reliant Berguent à El Aricha, en permettant le ravitaillement par charrettes, donna un nouvel essor au commerce naissant.

Le mouvement commercial s'accrut considérablement à la fin de 1905, par suite de la venue sur notre marché de tribus qui jusqu'alors s'étaient tenues loin de nous.

Voici d'ailleurs le rapport que le commandant du groupe mobile de Berguent rédigeait le 17 décembre 1905 :

Peu après le début de notre installation à Berguent, un courant commercial qui s'accroît d'une façon constante s'est établi.

Les besoins de ravitaillement du poste en ont été le point de départ.

Les Beni Mathar d'abord, puis peu après les différentes fractions avec lesquelles nous entrons en relations sont venues offrir des animaux dont avaient besoin les troupes d'occupation.

Autour de ce noyau sont venus se grouper rapidement les israélites de Debdou, commerçants avisés, déjà en relations avec leurs coreligionnaires de Tlemcen. Ils ont rapidement compris le parti qu'ils pouvaient tirer de notre présence à Berguent pour y écouler aux indigènes de la région les marchandises qu'ils vendaient plus difficilement à Debdou, en raison de la concurrence et de l'éloignement des clients.

Peu à peu, suivant leur exemple et sortant de leur isolement systématique, les indigènes nomades venaient vers Berguent et y amenaient non seulement leurs animaux, mais y apportaient encore du bois, du beurre, du thé, du sucre, du café.

Certains d'entre eux, les Ouled Amor, y apportaient des nattes dont il se fait un commerce considérable vers Tlemcen, à tel point que les chariots venus de l'Est arrivent à trouver un chargement pour le retour.

Ce mouvement commercial a pris une extension si sérieuse qu'il est pour nous un des meilleurs agents d'influence, et que, pour obtenir l'autorisation de fréquenter notre marché, des groupes jusque là hostiles se sont décidés à faire droit à nos revendications.

En résumé, à l'heure actuelle, au lieu du vide systématique qui se faisait autour de nous, à notre arrivée, nous nous trouvons en présence de gens disposés à venir commercer avec nous et avec ceux qui se sont mis sous notre protection. Ce mouvement a dépassé les besoins du poste et l'on en trouve la meilleure preuve dans la présence à Berguent de magasins ne contenant que des articles indigènes.

Les tribus qui sont en relations commerciales avec nous et fréquentent le plus habituellement le marché de Berguent sont : les Beni Mathar, les Zoua Gheraba, les Ouled Amor, les Beni Yala, les Beni Guil et une fraction des Oued Sidi Mohammed Ben Ahmed.

*
* *

Un marché hebdomadaire fut installé à la fin de 1905 et fixé au dimanche ; quelque temps après il fut reporté au jeudi pour permettre aux mêmes commerçants de pouvoir fréquenter le marché d'El Aricha (lundi) de la même semaine.

La venue de quelques courtiers européens du Tell influa avantageusement sur les affaires et provoqua sur notre marché un afflux de moutons dont les Beni Guil, les Oulad Sidi Ali Bou Chenafa et les Zoua de Si Allal trouvaient un écoulement rémunérateur.

Le dédonnement à El Aricha de certaines marchandises à destination de Berguent détermina un plus grand nombre d'indigènes de l'Ouest à venir s'approvisionner chez nos marchands à des prix plus avantageux que sur n'importe quel autre marché.

Cette activité commerciale s'accrut à mesure que nos relations avec les tribus de l'Ouest s'améliorèrent.

Le commandant du groupement de Berguent écrivait le 1^{er} juillet 1906 :

Depuis trois mois l'activité commerciale du centre a doublé par suite de la sécurité qui règne dans la région. Tous les conflits qui existaient avec les tribus de l'Ouest ont été réglés à l'amiable et toutes ont regagné l'aman pour fréquenter notre marché. Gens des Beni Yala, des Beni Bou Zeggou, du Mekkam, des Sedjaa et des Mehaya, de la plaine de Tafrata et des bords de la Moulouya viennent régulièrement. Le chiffre des affaires du trimestre précédent a été de 200.000 francs.

Le tableau suivant extrait de l'*Exposé de la Situation des Territoires du Sud*, nous donne la statistique commerciale du centre de Berguent pendant l'année 1906 en même

temps qu'il nous indique les matières sur lesquelles a porté le mouvement commercial.

DENRÉES		QUANTITÉS	VALEUR
			(en francs)
IMPORTATIONS	Blé et orge	2.000 quintaux	40,000 »
	Farines et semoules... ..	300 —	15,000 »
	Pâtes alimentaires	150 —	12,000 »
	Café	60 —	15,000 »
	Huiles	26 hectolitres	2,860 »
	Boissons	3.000 —	90,000 »
	Bougies	25 quintaux	1,750 »
	Pétrole.....	25 hectolitres	1,625 »
	Allumettes	250 grosses	1,500 »
	Tissus et cotonnades... ..	»	160,000 »
	Savons.....	300 quintaux	21,000 »
	Tabac	»	3,000 »
	Divers	»	25,675 »
TOTAL.....			452,710 »
EXPORTATIONS	Bœufs.	1,500	135,000 »
	Moutons	40,000	720,000 »
	Laines	2.000 quintaux	180,000 »
	Dattes	309 —	1,950 »
	Divers	»	4,500 »
TOTAL.....			1,041,450 »

Le développement commercial du centre de Berguent ne fut pas sans porter ombrage aux commerçants de Melilla qui se voyaient délaissés au profit de ceux de Berguent par une partie de leurs clients habituels.

Le journal de Melilla *El Telegrama del Rif* soulignant cette situation dans un article paru le 31 mars 1907 sous la signature de M. Pablo Vallesca :

LE MARCHÉ DE BERGUENT OU RAS-EL-AÏN

Tout le monde sait que pendant les derniers mois de l'année 1904, les Français voulant mettre à exécution une des parties du plan d'expansion commerciale et territoriale vers l'ouest et le sud de l'Algérie, se sont emparés de Ras-el-Aïn en plein territoire marocain et que par la suite le point fut baptisé du nom de Berguent, seule appellation qui lui reste aujourd'hui.

On sait également que ce mouvement en avant a été exécuté à la faveur de certains méfaits, pas absolument démontrés, qui auraient été commis en territoire algérien par des bandits marocains dont l'existence est encore moins démontrée. Ceci est évident, puisqu'après plus de deux ans d'actives recherches, les Français eux-mêmes n'ont jamais pu découvrir les malfaiteurs en question.

On sait enfin qu'une occupation d'abord toute provisoire comme l'est aujourd'hui celle d'Oudjda prend la tournure de vouloir se faire définitive. Cela est démontré par le fait que les tentes de campagne du premier camp se sont transformées d'abord en baraques en bois, puis ensuite en un fortin et finalement en un grand quartier défensif à l'abri duquel s'élèvent de jour en jour quelques petites et modestes habitations dont la réunion formera bientôt un village.

De plus, un marché ayant lieu une fois par semaine y a été établi depuis la fin de l'an dernier.

Et finalement à une date encore peu éloignée l'autorité locale a distribué des terres et des grains pour ensemençer ces terres à des gens des Mehaya afin de les obliger à fixer leur résidence en ce point.

Ce que l'on sait moins et dont on ne se préoccupe guère, c'est l'effet que tout cela peut avoir sur le mouvement commercial de Melilla.

L'ouverture du marché de Berguent signifie, pour notre place, la perte de nos meilleurs clients.

La région de Debdou, par sa richesse agricole et pécuniaire, était celle qui faisait chez nous les plus forts achats. Aujourd'hui les tribus qui y vivent vont s'approvisionner au marché français qui est plus près pour eux que celui de Melilla. Le

tableau ci-après indique que les indigènes y trouvent une économie d'argent et de temps qui n'est pas négligeable.

ARTICLES	PRIX	
	A MELILLA	A DEBDOU
Sucre.....	0 fr. 75 le pain	0 fr. 80 le pain
Café	1 fr. 50 le kilo	1 fr. 25 le kilo
Thé	3 fr. 00 —	3 fr. 00 —

ARTICLES	PROVENANCE	
	A MELILLA	A DEBDOU
Bougies	Anglaises	Françaises
Tissus	—	—
Cotonnades.....	—	—

Charge de chameau de Melilla à Debdou : 35 pesetas.

Charge de chameau de Berguent à Debdou : 15 pesetas.

Il faut de plus tenir compte que les articles qui entrent et sortent par Berguent ne paient aucun droit de douane du côté marocain.

Quant aux distances voici la situation :

Melilla	0	Berguent	0
Ouled Settout.....	6 heures	Mekkam.....	12 heures
Beni Bou Yahï....	12 —	Debdou..	6 —
Za	10 —		
Debdou..	10	De Berguent à Deb-	
		dou	18 heures
De Melilla à Deb-		en terrain plat et sans oueds.	
dou	38 heures		

De même façon et pour des motifs identiques, nous avons perdu, il y a quelques années, la clientèle des tribus situées sur la rive droite de la Moulouya.

Le journal de Melilla *El Telegrama del Rif* soulignait cette situation dans un article paru le 31 mars 1907 sous la signature de M. Pablo Vallesca :

LE MARCHÉ DE BERGUEUT OU RAS EL-AÏN

Tout le monde sait que pendant les derniers mois de l'année 1904, les Français voulant mettre à exécution une des parties du plan d'expansion commerciale et territoriale vers l'ouest et le sud de l'Algérie, se sont emparés de Ras-el-Aïn en plein territoire marocain et que par la suite le point fut baptisé du nom de Berguent, seule appellation qui lui reste aujourd'hui.

On sait également que ce mouvement en avant a été exécuté à la faveur de certains méfaits, pas absolument démontrés, qui auraient été commis en territoire algérien par des bandits marocains dont l'existence est encore moins démontrée. Ceci est évident, puisqu'après plus de deux ans d'actives recherches, les Français eux-mêmes n'ont jamais pu découvrir les malfaiteurs en question.

On sait enfin qu'une occupation d'abord toute provisoire comme l'est aujourd'hui celle d'Oudjda prend la tournure de vouloir se faire définitive. Cela est démontré par le fait que les tentes de campagne du premier camp se sont transformées d'abord en baraques en bois, puis ensuite en un fortin et finalement en un grand quartier défensif à l'abri duquel s'élèvent de jour en jour quelques petites et modestes habitations dont la réunion formera bientôt un village.

De plus, un marché ayant lieu une fois par semaine y a été établi depuis la fin de l'an dernier.

Et finalement à une date encore peu éloignée l'autorité locale a distribué des terres et des grains pour ensemençer ces terres à des gens des Mehaya afin de les obliger à fixer leur résidence en ce point.

Ce que l'on sait moins et dont on ne se préoccupe guère, c'est l'effet que tout cela peut avoir sur le mouvement commercial de Melilla.

L'ouverture du marché de Berguent signifie, pour notre place, la perte de nos meilleurs clients.

La région de Dehdou, par sa richesse agricole et pécuniaire, était celle qui faisait chez nous les plus forts achats. Aujourd'hui les tribus qui y vivent vont s'approvisionner au marché français qui est plus près pour eux que celui de Melilla. Le

tableau ci-après indique que les indigènes y trouvent une économie d'argent et de temps qui n'est pas négligeable.

ARTICLES	PRIX	
	A MELILLA	A DEBDOU
Sucre.....	0 fr. 75 le pain	0 fr. 80 le pain
Café	1 fr. 50 le kilo	1 fr. 25 le kilo
Thé.....	3 fr. 00 —	3 fr. 00 —

ARTICLES	PROVENANCE	
	A MELILLA	A DEBDOU
Bougies	Anglaises	Françaises
Tissus	—	—
Cotonnades.....	—	—

Charge de chameau de Melilla à Debdou : 35 pesetas.

Charge de chameau de Berguent à Debdou : 15 pesetas.

Il faut de plus tenir compte que les articles qui entrent et sortent par Berguent ne paient aucun droit de douane du côté marocain.

Quant aux distances voici la situation :

Melilla	0	Berguent	0
Ouled Settout.....	6 heures	Mekkan.....	12 heures
Beni Bou Yahia....	12 —	Debdou..	6 —
Za	10 —		
Debdou..	10 —	De Berguent à Deb-	
		dou	18 heures
De Melilla à Deb-		en terrain plat et sans oueds.	
dou	38 heures		

De même façon et pour des motifs identiques, nous avons perdu, il y a quelques années, la clientèle des tribus situées sur la rive droite de la Moulouya.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I^{er}

Evénements Politiques et Militaires survenus dans la région de Ras-el-Aïn de 1842 à 1904

Nos relations avec les tribus marocaines de la région de Ras-el-Aïn ne commencèrent qu'après l'occupation définitive de Tlemcen (janvier 1842).

Abd-el-Kader avait rassemblé en territoire marocain, où il s'était réfugié, des contingents qui furent une première fois défaits au combat de la Sikkak (21 mars 1842) ; il revint à la charge quelques jours après avec de nouveaux contingents que lui amenait Si Hamza Ben Taïeb, marabout de Guefaït, mais la rencontre qu'il eut avec nos troupes sur l'oued Zitoun, le 9 avril 1842, fut aussi malheureuse pour lui. Si Hamza Ben Taïeb fut blessé dans cette rencontre et dès lors il devint pour nous un auxiliaire dévoué, cherchant toutes les occasions de faciliter nos rapports avec les tribus marocaines, mettant toujours son influence au service de notre cause ; par la suite, cette manière d'être fut adoptée comme règle de conduite dans cette famille maraboutique. L'occupation de Seldou (1844) nous permit d'entrer en relations plus intimes avec les tribus de la région qui nous occupent.

Parmi celles-ci, la tribu des Mehaya fut celle qui nous témoigna la plus durable hostilité.

Par contre, l'ensemble des Beni Mathar garda vis-à-vis de nous une attitude généralement correcte, si bien qu'ils purent être autorisés en décembre 1850 à faire paître et labourer sur notre territoire et à venir acheter des grains chez nous.

En 1850, notre frontière fut agitée par les incursions répétées d'audacieux pillards comprenant principalement des Mehaya et des Beni Yala, et aussi quelques Beni Mathar.

Le général de Montauban, commandant la Subdivision de Tlemcen, demanda à plusieurs reprises au Général commandant la Division d'Oran l'autorisation d'aller châtier ces malfaiteurs sur leur territoire, mais ses propositions ne furent pas acceptées.

A la fin de l'année suivante, les Beni Mathar firent amende honorable : une députation conduite par l'agha des Beni Snouss, Si Ben Abdallah, comprenant les chioukh Ben Addou, Ali ould Moumen, El Guenfoud et les principaux notables de la tribu, vint se présenter à Tlemcen au général de Montauban ; elle lui exprima les bonnes intentions de la tribu à notre égard et le pria de lui accorder le pardon pour tous les méfaits passés. En signe de soumission le miad remit au général un cheval de gada.

Le général de Montauban accorda l'aman aux Beni Mathar et remit à leurs chioukh quelques cadeaux : haïks, belras, chechias.

Les Mehaya firent une démarche semblable trois ans plus tard.

En 1857 nos tribus frontières eurent à souffrir, comme en 1852, des agressions nombreuses des gens du Zegdou¹ et des Mehaya.

Les Oulad en Nehar furent razziés au commencement de mai 1857 par les Zegdou et Mehaya, puis le 23 mai 1857, à Taerziza, par les Mehaya. Le lendemain, un petit poste que nous avions installé à Oglat Nadja (Chott Gharbi) comprenant 6 cavaliers, 6 fantassins, 1 caporal et 1 soldat de Tirailleurs fut enlevé par 50 cavaliers Mehaya : quelques-uns de nos hommes purent s'échapper, les autres furent pris ou massacrés. Enfin de nombreux groupes armés de Mehaya circulant à proximité d'El Aricha, y faisaient régner la plus grande insécurité. Dans ces diverses agressions, les Beni Mathar étaient représentés par quelques cavaliers.

Une vigoureuse répression était nécessaire : elle ne se fit pas attendre.

Le commandant Bachelier, commandant supérieur du Cercle de Sebdoû, rencontra en mai 1857, entre Trarid et Tendrara, des campements comprenant deux douars de Mehaya, un douar de Beni Guil, un douar d'Oulad Sidi Ali

¹ On nommait ainsi la confédération des tribus indépendantes situées au sud-ouest de la province d'Oran et comprenant : les Beni Guil, les Amour, les Ouled Djerir, les Doui Menia et les Beraber.

Bou Chenafa, un donar de Hamyan dissidents et leur enleva 30.000 moutons et 400 chameaux.

En outre, le général de Beaufort, le nouveau commandant de la Subdivision de Tlemcen, qui s'était porté dans l'Ouest avec une colonne fortement constituée en goums et cavalerie régulière tomba sur les campements des Mehaya (250 tentes) installés sur l'oued El Haï, à quelques lieues au nord de Ras el-Aïn et leur enleva 15.000 moutons et un butin considérable. Plusieurs tentes de Beni Mathar qui se trouvaient parmi les Mehaya furent razzées elles aussi. Cette tribu recevait le châtiement qu'elle avait mérité par sa participation aux actes d'hostilité dirigés contre nous.

Dès le mois de juin 1857 les Beni Mathar vinrent à Tlemcen solliciter notre pardon.

Cette rapide et énergique répression fit renaître la sécurité sur notre frontière. Aussi le général de Ligny qui avait succédé au général de Beaufort put faire du 1^{er} au 11 mars 1858 une grande tournée pacifique par Sebdou, R'dir El Botticha, El Aricha, R'dir Bou Terklin, Kasdir, Mengoub, Mesakhscha, Magoura et Sidi Djilali, au cours de laquelle il reçut des députations des tribus de l'Ouest.

Les chioukh des Beni Mathar se présentèrent au commandant de la colonne à son passage à Magoura. Ils exprimèrent à nouveau leurs bonnes intentions et nous offrirent quelques moutons. Ils manifestèrent le désir de rapprocher leurs campements de nous et de s'installer à Sidi Djilali, ce qui leur fut accordé.

Au début de 1859 les notables des Beni Mathar vinrent saluer à El Aricha le Commandant de la Subdivision de Mascara et le Commandant Supérieur du Cercle de Sebdou et les entretenir de leurs affaires.

Les 3 et 4 juin 1859 le capitaine Colonien, commandant supérieur du Cercle de Géryville, qui passait à Magoura au cours d'une reconnaissance, reçut à son camp les principaux chefs des Mehaya et des Beni Mathar qui sollicitèrent son arbitrage pour la solution d'un différend au sujet de la propriété des terres de Ras-el-Aïn. Le capitaine Colonien fut assez heureux pour obtenir entre les Beni Mathar et les Mehaya une réconciliation qui assurait aux premiers la tranquille possession de Ras-el-Aïn. A ce propos les Beni Mathar exprimèrent leur désir de nous voir nous installer sur leur territoire.

Mais le départ d'une grande partie des troupes d'Algérie pour la guerre d'Italie avait enhardi nos adversaires : des

émisaires circulaient dans les tribus pour prêcher la guerre sainte ; leur mot d'ordre était : « Plus de répression possible de la part des Français ; l'heure de leur expulsion est arrivée ! » Dans le courant de l'été 1859, les Beni Snassen, Angad, Beni Yala, Zekkara, Beni Hamil, Beni Mathar, Mehaya, Beni Guil devinrent plus audacieux et inondèrent de bandes armées nos cercles de Marnia et de Sebdo. Les pertes sensibles éprouvées par la colonne Bachelier près de Sidi Zaher (31 août 1859) accrurent encore leurs espérances.

Dès le retour d'Italie de nos troupes algériennes, trois colonnes furent constituées : l'une à Marnia sous les ordres du général de Martimprey, commandant supérieur des forces de terre et de mer, dite colonne du Nord, l'autre à Sebdo sous les ordres du général Durrieu, commandant la Subdivision de Mascara, dite colonne du Sud, enfin une troisième colonne à Aïn Ben Khelil sous les ordres du chef de bataillon de Colomb, commandant supérieur du Cercle de Gélyville.

Le commandant de Colomb atteignit les Beni Guil le 3 novembre 1859 et leur enleva 20 chevaux, 30 bœufs, 125 ânes, 730 chameaux, 10.095 moutons, 2.930 chèvres, indépendamment des animaux qui furent remis à titre d'indemnité aux propriétaires des chevaux et chameaux morts pendant l'expédition. En outre les Beni Guil se virent infliger une contribution de guerre de 100 francs par tente.

La colonne du général Durrieu entra en campagne le 25 septembre 1859. Nos troupes parcoururent tout le pays compris entre Sidi Djilali et Ras-el-Aïn. Elles séjournèrent pour la première fois en ce dernier point les 9, 10 et 11 octobre 1859. Partout, à notre approche, les rassemblements marocains se dispersèrent et s'enfuirent précipitamment devant nous. Nos goums lancés en bandes battirent le pays à des distances considérables dans l'ouest et ramenèrent de ces excursions des troupeaux et des prisonniers. Mais les Mehaya campés sur le haut oued Sidi Ali ne purent être atteints au cours de cette tournée. Les Beni Mathar seuls n'avaient pas fui. A notre arrivée à Ras-el-Aïn ils s'empressèrent de demander l'aman. Comme nous n'avions pas de faits très graves à leur reprocher et qu'ils avaient déjà perdu 5.000 moutons dans les incursions de nos goums, l'aman leur fut accordé.

La colonne du général Durrieu alla ensuite se reconstituer à Sebdo par Mechra El Archa, Tionli et Sidi Djilali.

De Tionli, le général Durrien adressait au général de Martimprey le rapport suivant :

Tionli, le 13 octobre 1859.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre dépêche datée de Tlemcen le 11 octobre courant, 5 heures du soir.

Je resume ici mes opérations depuis le 25 septembre, époque à laquelle ont été réunis à Sebdon les éléments qui composent ma colonne dont vous connaissez la situation par l'état-major de la division.

Parti de Sebdon pour Sidi Djilali avec la conviction d'une réunion des contingents des Maïa, Beni Yala, Angad, Beni Bou Zeggon, Sedjaa, qui me venaient de tous côtés à la fois, je me suis avancé de ce dernier point avec quatre jours de vivres, 600 hommes d'infanterie (les sacs portés), la cavalerie et mes gounms, et me suis porté par une marche de jour et de nuit sur l'oued Sidi Ogba. La prétendue réunion n'existait que dans l'esprit des Arabes. Chaque contingent était à la garde de sa tribu. Les Maïa de Ras-el-Aïn à Meridja, trop loin pour être entrepris du point où j'étais arrivé, avec l'infanterie comme appui. Cependant de mon bivouac des 27 et 28 septembre, des partis de gounms lancés dans toutes les directions ont fait du butin, tué du monde, pris des chameaux et jeté le désordre à dix lieues à la ronde.

Ramené à mon camp de Sidi Djilali par le manque de vivres, n'ayant tiré que quelques coups de fusil insignifiants à la porte de mon camp contre des Beni Mathar cherchant à reprendre des troupeaux emmenés par le gounm, j'ai employé le temps où mes chevaux ont été chercher des vivres à Sebdon, à vider des silos où les Maïa ont emmagasiné leurs grains, chez les Beni Hamchil, opération complète qui a donné de l'orge au gounm un peu affamé (plus de 500 charges de chameaux). Ravitaillé, je suis parti avec toute ma colonne pour Ras-el-Aïn où je suis arrivé le 4 après un bivouac sans eau. La note ci-jointe vous donnera des détails intéressants sur le point qui n'avait jamais été visité. Les Beni Mathar sont des gens faibles et sans défense : leur caïd Guenfond avait été pris en défendant son troupeau. Je n'avais rien à faire contre eux. Je les ai autorisés à rester sur les bords de Ras-el-Aïn et de Mengoub ; les Beni Mathar confirment les renseignements qui placeraient l'ennemi à l'oued Betoum et l'oued Sidi Alx. J'ai renoncé à lancer ma cavalerie à une pareille distance.

Après un séjour de deux jours à Ras-el-Aïn, j'ai pris la route de Tiouly par Mechra El Oehra, me rapprochant des Beni Yala. Partout le pays est vide autour de moi ; les Angad sont chez les Sedja. Pas un chouaf de l'ennemi à l'horizon, pas un coup de fusil ni de jour ni de nuit, pas une bête volée dans ce pays classique du vol. La démoralisation la plus manifeste existe chez les populations marocaines de la frontière ; les relations sont interrompues entre les tribus. Les nôtres ont repris la confiance que l'ennemi semblait avoir avant la sortie de la colonne de Sebdu.

Demain je vais à Timsionin, puis à Djilali et Sebdu où je licencierai les goums et les bêtes fatiguées pour reconstituer de nouveaux goums et de nouveaux transports et me tenir prêt à vous seconder quand vous agirez sur les montagnes au nord des Beni Snassen.

Si Hamza Mouley Taguafeït, que vous connaissez, s'est mis en relations avec moi et m'a envoyé son oncle avec des fruits pour me parler en faveur de ses serviteurs religieux. Je l'ai engagé à s'adresser à vous.

Le commandant de Colomb et Si Hamza étant fatigués de leur pointe sur Mengoub, et n'ayant rien devant eux, je les ai fait rétrograder sur Tismoulin pour s'y reconstituer et se tenir prêts à marcher au premier ordre de ma part. Ils ne seront en mesure que dans dix ou douze jours.

Voilà, mon général, le résumé de ce qui s'est passé depuis mon entrée en opérations. Ce n'est pas du temps perdu, c'est une situation complètement changée. Je laisse les Maïa reprendre confiance et revenir au Chott. Je renvoie le goum des Hamyan les observer de ce côté, et, à la première nouvelle de leur retour, je pointerai sur eux avec la cavalerie seulement.

Je n'ai avec moi aucun élément administratif. J'ai bien fait un sous-intendant, mais il me manque un comptable ; le général commandant la division m'en a bien promis un, mais je n'en ai aucune nouvelle. Cependant il est peut-être à Sebdu. J'écris pour le savoir.

La note sur Ras-el-Aïn n'étant point achevée, je vous l'enverrai plus tard.

Je suis avec respect, etc.

Le Général de brigade commandant la colonne,

DURRIEU.

A Monsieur le général de Martimprey, commandant supérieur des forces de terre et de mer.

La note sur Ras-el-Aïn annoncée par la lettre du général Durrien n'a malheureusement pu être retrouvée dans les archives de la section des affaires indigènes de l'état-major de la Division d'Oran où ont été puisés les renseignements qui figurent dans ce chapitre.

La colonne du général Durrien alla donc se ravitailler et se reconstituer à Sebdou ; à la fin d'octobre 1859 elle reprit la direction de l'ouest.

Après les brillants avantages obtenus chez les Beni Snassen par le général de Martimprey, la cavalerie du corps expéditionnaire du Nord se porta à El Aïoun Sidi Mellouk, dans la nuit du 3 au 4 novembre 1859. Les divisions d'infanterie se portèrent le 4 novembre à Sidi Bou Houria ; le 5 elles traversaient la plaine d'Angad et furent rejointes par la division de cavalerie chez les Zekkara. La colonne entière se porta à Tinsi.

Toutes les tribus nomades marocaines qui n'avaient pu encore être châtiées, menacées par l'ouest et le nord se rejetèrent vers le sud par les défilés des montagnes des Zekkara et des Beni Yala.

Le 5 novembre 1859, 50 douars en fuite dont 10 appartenant aux Mehaya et 40 aux Angad marocains débouchèrent dans le Dahra par le col du Metroh. Mais au même instant la cavalerie et les goums de la colonne du général Durrien survinrent et attaquèrent résolument l'émigration. Acculés dans une vallée étroite et difficile, les Angad et les Mehaya tentèrent en vain de s'opposer à notre cavalerie. Poussés par nos escadrons, femmes, enfants, combattants s'entassèrent sur un plateau à l'entrée du Foug Bezzouz. Une charge vigoureuse à l'arme blanche pénétra dans ce pêle mêle où tout ce qui portait un fusil fut sabré. L'ennemi perdit 300 hommes environ et deux bannières ; nous fîmes sur lui des prises considérables : nos goums revinrent chargés d'un riche butin.

Le produit de la razzia comprenait 673 chameaux, 120 bœufs ou vaches, 2.530 moutons.

Le gros des Mehaya ne put malheureusement pas être atteint malgré les pointes de cavalerie lancées très loin dans l'ouest.

Quelques chionkh des Mehaya, dans le but d'arrêter la poursuite de nos troupes, avaient pris le soin de se rendre au camp du général Durrien et avaient fait espérer au général que leurs frères viendraient lui demander l'aide.

Voici le compte rendu que le général Durrien adressa au

général de Martimprey de son bivouac de Gara Soltana le 10 novembre :

Sultana (Oued El Haï), le 10 novembre 1859.

Mon Général,

Les Mahia ont manqué à leur parole, et la courte entreprise contre eux est restée sans résultat. La cavalerie a dépassé Meridja de dix lieues, et s'est portée jusqu'à Beremily, chez les Ouled El Hadj, au delà de Teniet Bezouz, où j'espérais qu'on les trouverait en fuite vers Taferata.

Point de trace, point d'indices de présence des Mahia depuis trois jours au moins sur tout l'immense espace parcouru. Chacun fait des conjectures sur leur direction mais tout le monde l'ignore. Je ne puis comprendre leur conduite ; la tribu était déjà en fuite quand les chefs sont venus à mon camp, sans doute pour arrêter un mouvement de ma part ; en cela ils n'ont pas dérangé mes combinaisons ; je suis reparti à leurs trousses dès que j'ai été assez débarrassé et reposé pour le faire. Les conditions ont-elles été trop dures ? C'est possible ; seraient-ils venus à meilleur compte ? J'en doute.

Je suis disposé à croire qu'ils ont été vers le khalifa Si Hamza, dont ils sont les serviteurs religieux ; on peut espérer de les amener par cette voie à des arrangements qui intéressent la tranquillité de la frontière ; j'en écris à Si Hamza qui s'est ouvert à moi, du reste, à cet endroit.

Le sabot du cheval de Chasseur français s'est imprimé sur le sol à vingt lieues à l'ouest de l'oued El Haï ; nulle tribu ne peut à l'avenir dormir tranquille dans ce rayon ; la situation des Mahia y reste insoutenable pour eux ; nous les aurons par Mascara, je suis très disposé à le croire.

J'ai reçu votre lettre m'invitant à me trouver le 13 à Tlemcen ; j'y serai. Je laisserai demain la colonne au lieutenant-colonel Michel, qui la conduira le 11 à Okba, le 12 à Tionly et le 13 à Sidi Djilali ; il emmènera les otages. Les Zekkara sont ici ; je les amènerai à Tlemcen, leurs affaires regardant Maghnia plus que Seldou. Je vous amènerai le marabout Si Hamza Muley Teguaféit : c'est un homme remarquable de sens et de sagesse, à consulter pour les arrangements de la frontière.

J'ai donc été victime du respect de la parole donnée. Ai-je eu tort ? Peut-être. Ces gens sans foi ni loi ne méritent pas tant de délicatesse. Cependant il est beau de faire venir dans son camp, sur une simple lettre d'aman, les plus acharnés ennemis ;

je ne crois pas qu'il faille détruire ce prestige de la parole française.

J'ai remis aux Zekkara une lettre d'aman qui les autorise à rentrer dans leur pays. Je vous prie de vouloir bien confirmer cette lettre et leur faire connaître que vous l'avez approuvée. Leurs chefs viendront avec moi jusqu'à Tlemcen avec leurs deux gada. En raison de leur dispersion et du mal qui leur a été fait, je pense qu'il est équitable de ne les compter qu'à 300 tentes, bien qu'ils en possèdent davantage (100 fr. par tente).

Je suis avec respect, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Général commandant la colonne du Sud,

DURRIEU.

Monsieur le Général de division commandant les forces de terre et de mer.

Cette lettre, comme celle que nous avons reproduite plus haut datée de Tionli, fait ressortir l'attitude amicale et l'intervention heureuse du marabout de Guefaït, Si Hamza Ben Taïeb. Ce personnage religieux, à la suite de la première incursion du général Durrien dans la région de Bas-el-Am, avait sollicité notre générosité et notre pardon en faveur des tribus qui servaient sa zaouïa. Le général lui avait conseillé de soumettre directement sa requête au général de Martimprey et, à ce propos, Si Hamza Ben Taïeb adressa au général de Martimprey une lettre dans laquelle il lui exprimait toute sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait retirés de notre amitié. Cette lettre est reproduite dans la notice de M. A. Cour sur la « région de Berguent » à laquelle nous avons déjà fait allusion¹.

¹ Si Hamza s'exprimait ainsi :

« Louange à Dieu seul !

(Cachet de Si Hamza)

« Que Dieu fasse durer le pouvoir protecteur de l'illustre Chef investi du commandement général des affaires (de l'Algérie), le célèbre, l'élevé, le général (en marge : ou plutôt maréchal) de Martimprey, commandant le territoire d'Alger ! Que Dieu vous assiste ! Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde du Tré-Haut et sa bénédiction ! Ensuite, tout le monde sait que l'amitié comme la haine se transmet aux successeurs. Or, vous n'ignorez point les relations qui ont existé entre le Gouvernement français et nous, relations d'amitié et même d'affection depuis le séjour du général Rubeau à Tlemcen et du maréchal Bugeaud à Alger. Ces deux personnages nous ont rendus de bons et de bons services ; tous les hauts fonctionnaires de leur

Si Hamza Ben Taïeb accompagna le général Durrien à Tlemcen où il fut présenté au général de Martimprey. Le pardon pur et simple qu'il demandait pour les Mehaya, Zekkara, Beni Yala, ses serviteurs religieux, ne fut pas accordé, mais pour reconnaître les bons services qu'il nous avait rendus, il reçut à titre gracieux une somme de 1.450 francs sur le produit de la razzia du 5 novembre.

Après la vigoureuse offensive du général Durrien, les Mehaya, les Zekkara, les Beni Yala et les Angad s'empres-

Gouvernement ont fait de même. Ils n'ont fait aucune attention à nos mauvais procédés à leur égard lorsque nous nous présentâmes pour les combattre et que nous tombâmes entre leurs mains*. Bien au contraire, — que Dieu les comble de bienfaits pour leur action et par faveur pour nous ; — ils nous ont traité comme on traite l'hôte qui vient vous visiter. Leur générosité nous a ébloui et nous avons été confus de la beauté de leur acte. Puis, lorsque le général de Montauban est venu en Algérie, il a été avec nous dans les mêmes termes et peut-être des termes meilleurs. Nous n'avons point oublié l'amitié de tous ces personnages. Lorsque votre lieutenant, le général Durrien, commandant de Mascara est venu et a campé à Ras-el-Aïn Beni Mathar, il a ordonné de respecter les biens de nos khonans qui s'y trouvent, les a fait traiter avec bienveillance, les a protégés en raison de nos relations de vieille amitié, connues de lui, avec votre Gouvernement. Nous en avons été excessivement heureux et nous lui avons envoyé quelques-uns de nos frères pour lui apporter en retour le tribut obligatoire de notre reconnaissance. Le général s'est beaucoup réjoui de leur venue. Nous lui avons demandé le pardon et l'oubli pour ce qui est arrivé sur votre frontière de la part de quelques esprits obtus de chez les Beni Yala. Nous avons demandé le pardon parce qu'ils figurent parmi nos serviteurs religieux. Ils ont chez eux la recommandation écrite que nous leur avons faite, d'observer le pacte qui existe entre le Gouvernement français et nous. Mais quelques insensés de chez les Mchaïa les ont entraînés hors du bon chemin. Ce sont ces derniers qui sont les auteurs des troubles. Certainement, si nous avions été auprès des Beni Yala, nous ne les aurions pas abandonnés à de pareils désordres. Nous nous trouvions, à ce moment, dans notre pays et ils étaient loin de nous. C'est ce qui explique qu'ils aient été punis par le péril dans lequel ils sont tombés.

« Lorsque nous avons adressé cette demande à votre lieutenant, le général Durrien, celui-ci nous a fait savoir que cette affaire ne pouvait être tranchée par lui ; que les faits avaient été portés à votre connaissance pour être premièrement examinés par vous et soumis complètement à votre décision. Voici donc notre demande et il est préférable qu'elle soit portée auprès de vous-même. Nous désirons que vous mainteniez notre amitié avec vous ; que vous accordiez, par faveur pour nous, le pardon à ces gens. Depuis que nous avons été en relations, vous n'avez jamais donné d'ordres contraires à nos demandes.

« Le général Durrien nous a informé que vous nous connaissiez bien par suite de nos relations avec le général Bou Arraoua. Nous avons loué Dieu à cette nouvelle. Qu'il accorde ses faveurs à votre lieutenant et à vous même ! Qu'il en soit ainsi en raison de notre amitié et de nos bonnes relations ! Salut.

« 16 Rabi I an 1276 (13 octobre 1859). »

* Allusion à la bataille de l'oued Zitoun (9 avril 1842).

sèrent de nous demander l'aman. Il leur fut promis moyennant le versement d'une contribution de guerre de cent francs par tente pour les Beni Yala, les Zekkara et les Angad. Les Mehaya furent taxés à 500.000 francs, soit 500 francs pour chacune des mille tentes ; en outre nous exigeâmes que cette tribu vint camper près d'El Aricha et qu'elle nous livrât 23 otages.

Ces conditions étaient particulièrement sévères pour les Mehaya ; ils cherchèrent bien à obtenir un adoucissement mais le Général commandant la Subdivision de Tlemcen leur fit connaître en termes énergiques qu'il était trop tard pour compter sur notre générosité.

Il leur écrivait vers le 10 décembre 1859 :

Déménagez ; marchez et les donars des cheikhs en tête.

Les donars s'établiront à El Aricha.

La tribu en entier, entre ce point et Meugoub.

Là nous répartirons 500.000 francs qui s'augmenteront de 1.000 francs par jour après le dixième jour.

Pas un centime de rabais.

N'écrivez plus que pour accepter ou refuser, car plus d'aman pour vos envoyés, plus de réponses à vos lettres.

Les Mehaya nous livrèrent leurs otages et se mirent en route vers l'Est à la réception de la lettre du général de Ligny. Toutefois une fraction réfractaire de 80 tentes qui refusait de souscrire à nos conditions se sépara de la masse et alla s'établir dans la plaine d'Angad près de Sidi Moussa Ben Abdelali.

Le 20 décembre 1859, le général de Ligny atteignit ces campements avec une colonne de 4 escadrons de Chasseurs, 3 escadrons de Spahis et 600 gendarmes. Tous les Mehaya armés furent tués ; ils étaient cinquante-quatre ; les tentes et les troupeaux restèrent entre nos mains. Nous reproduisons ci-dessous le rapport sur cette opération adressé par le général de Ligny au Général commandant la Division d'Oran :

Au camp Hammam Bel Kheir, le 23 décembre 1859.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport sur notre opération des 19 et 20 décembre contre les Mahias.

Vous avez reconnu l'utilité de ma marche, car vous l'avez

approuvée, je suis bien aise néanmoins de rappeler la situation qui l'a déterminée.

L'impôt de guerre rentrait difficilement; je sentais des tiraillements partout, et comme je vous l'ai exposé, il me semblait important de prouver aux tribus qui ont pris des engagements envers nous que nous n'avions pas désarmé, et que la force qui les avait amenées à composition était encore entre nos mains.

L'ensemble de la tribu des Mahias s'acheminait insensiblement vers l'Est, témoignant beaucoup de défiance, cherchant à gagner du temps et fondant quelque espoir sur l'intervention de Si Hamza, de Géryville, pour obtenir des conditions meilleures que celles que je leur avais faites. En même temps quelques douars de cette même tribu renonçant à tout accommodement et protestant contre la conduite de la masse, descendaient vers l'Angad et venaient s'établir sur les pentes des Zekkara donnant ainsi un dangereux exemple à tous nos voisins et à ceux-là même dont les retards pour se libérer m'inquiétaient.

Les chefs des Mahias m'avaient averti de la présence de ces douars dans l'Angad et engagé à leur courir sus; je les fis reconnaître.

C'était peu de chose comme population, car ils ne représentaient guère que 80 tentes, mais leur châtimement devant avoir une grande portée politique, je me décidai à marcher. Le 18, à 11 heures du matin, ayant réuni tous les renseignements nécessaires, et m'étant bien fixé sur les distances à parcourir et les directions à prendre, je donnai, par voie télégraphique, des ordres pour la concentration des escadrons de cavalerie de la subdivision et pour la réunion des goums.

Le lendemain 19, à la même heure, j'avais à mon camp 3 escadrons de Chasseurs, 1 de Spahis et à la smala de Sidi Medjahed se trouvaient réunis 1 escadron de Chasseurs et 2 de Spahis. A 4 heures de l'après-midi, toutes ces troupes et 600 chevaux de gourd, dont 400 de Maghnia et 200 de Tlemcen, étaient rendus à Sidi Zaher où j'avais fait arriver des approvisionnements d'orge et de vivres suffisants.

A la nuit close, je quittai Sidi Zaher. Sachant que j'avais un terrain très difficile à parcourir, je fractionnai mes troupes en deux portions devant marcher sur les traces l'une de l'autre mais ne pas s'attendre après chaque passage de col, de ravine ou de tout autre accident.

La première portion, composée de 3 escadrons de Chasseurs, prit la tête, sous les ordres de M. le commandant de Colongeon; je marchai avec elle.

La deuxième portion se composait d'un escadron de Chas-

seurs, de 3 escadrons de Spahis et de tous les goums ; M. le lieutenant-colonel Bachelier en avait le commandement. Nous partîmes avec la pluie et marchâmes pendant douze heures sans qu'elle nous quittât un seul instant.

Pour éviter les donars des Angad, de Beni Yâla et des Zekkara, il me fallut remonter assez haut l'oued Zouïa, couper près de sa naissance le ruisseau de Rouban, franchir l'oued Chaïr, à deux lieues au sud d'Oudjda, et cheminer dans un terrain affreux dont une obscurité profonde grossissait encore les accidents. Je ralliai mon monde plusieurs fois pendant la nuit, cependant, une heure avant le jour, ma seconde colonne n'était plus sur mes traces ; je la savais dans la plaine et j'étais sûr dès lors de la retrouver au jour.

Le moment décisif était enfin arrivé, les donars étaient encore en place.

Bien que n'ayant sous la main que 3 escadrons de Chasseurs, je me décidai à agir, et négligeant 25 à 30 tentes sur ma gauche, je marchai au galop sur un groupe de soixante-cinq qui se trouvaient établies dans une sorte d'entonnoir formé par trois versants de la montagne des Zekkara. Les Chasseurs chargèrent à fond sur les donars ; une partie des escadrons mettant pied à terre garnit les pentes, couronna les crêtes, tandis que les autres s'engageant corps à corps avec les fuyards, les sabraient impitoyablement.

Au bout d'un quart d'heure, pas un homme des Mahias ne donnait signe de vie ; tout ce qui était en état de porter les armes avait été tué, et les tentes remplies de butin, restaient, ainsi que les troupeaux, entre nos mains.

En ce moment arrivait ma seconde colonne dont la présence devait m'ôter toute inquiétude sur la retraite.

Cette retraite se fit sans un seul coup de fusil, car il ne restait pour protester, ni homme ni fusil. J'ai fait compter les cadavres, ils étaient au nombre de cinquante-quatre ; nous avons en deux chevaux tués et deux blessés ; un brigadier de Spahis a été contusionné.

Pendant que j'opérais sur la fraction principale, M. le lieutenant Surtel, officier d'Affaires arabes d'un grand mérite, qui commandait les goums, enlevait les vingt-cinq tentes que j'avais négligées le matin. Le but que je m'étais proposé était donc complètement atteint.

Je ralliai en conséquence toute ma colonne à une demi-lieue environ des mirabouts de Sidi Moussa Ben Abd-el-Ali et vers 10 heures je repris la route de Sidi Zaher où nous arrivions tous à 6 heures du soir.

J'ai été très content de la troupe. Les Chasseurs ont particulièrement bien fait ; le commandant de Colougcon les a parfaitement conduits pendant la longue et pénible marche de la nuit, les a engagés avec beaucoup d'entrain, et vaillamment guidés dans l'action, soit à pied, soit à cheval.

MM. le lieutenant-colonel Bachelier, les chefs d'escadrons Cornat et Dastugues ont été ce qu'ils sont d'habitude.

Le caïd Mohammed Bel Kassem, des Beni Bou Saïd, m'a rendu de grands services ; c'est lui qui a fait les reconnaissances et s'est chargé de guider notre marche.

Le caïd Mohammed Ben Ismaïl mérite aussi une mention pour la manière dont il a conduit les goums de Tlemcen.

Veuillez agréer, etc.

Le Général commandant la subdivision de Tlemcen,

DE LIGNY.

Au début de 1860, les tribus qui avaient jusqu'alors apporté du retard au paiement de la contribution de guerre s'empressèrent de souscrire à toutes nos conditions. Les Mehaya bénéficièrent en janvier 1860 d'une réduction d'amende de 250.000 francs, après que l'on se fut rendu compte de l'exagération de l'évaluation de leurs tentes.

Pour la suite de l'exposé des événements politiques et militaires de cette région jusqu'en 1894, nous prions le lecteur de vouloir bien se reporter aux *Documents sur le Nord-Ouest Africain* de MM. de Lamartinière et Lacroix, tome I, chapitre III (Étude des tribus placées entre la frontière et la Moulouya), tome II, chapitre III (Historique des Hamyan), chapitre IX (Origine historique et rôle politique des Oulad Sidi Cheikh).

De 1894 à 1904, il n'y eut dans la région envisagée aucun événement méritant une mention spéciale. Les bonnes dispositions de Si Allal, à partir de 1898, y furent pour nous, comme nous l'avons dit, un élément de sécurité.

Par contre, toute l'attention de notre politique se porta vers le Sud, où l'anarchie chronique de l'État voisin y déchaînait de continuelles actes d'hostilité. Après l'occupation des oasis sahariennes, des mesures diplomatiques furent envisagées pour faire cesser l'état de trouble régnant sur nos confins et faciliter nos relations commerciales entre les deux pays. C'est alors que furent signés le Protocole de 1901 et les Accords de 1902. Ces documents seraient restés lettres mortes par suite de l'incapacité ou de la mau-

vaise volonté du Maghzen chérifien, si nous ne nous étions enfin décidés, à partir de cette époque, à regarder la question marocaine en face et à prendre des mesures propres à faire cesser tout d'abord les actes d'hostilité que les documents diplomatiques avaient été impuissants à écarter.

CHAPITRE II

L'Occupation de Bergueut

L'article 3 de l'accord du 20 avril 1902 « intervenu entre » les chefs des deux missions constituant la Commission « franco-marocaine chargée d'assurer les résultats visés » dans le protocole signé à Paris le 20 juillet 1901 » spécifie qu'un marché mixte sera établi à Ras-el-Aïn, point connu pour appartenir aux Beni Mathar (Ahel Ras-el-Aïn).

C'est en vue de l'application de cette clause que, le 28 février 1904, le Commandant Supérieur du Cercle de Méchéria passa avec les Beni Mathar la convention suivante :

En présence du capitaine du Jonchay, commandant supérieur du Cercle de Méchéria, Si Allal ben Cheikh ben Tayeb, parlant au nom du Gouvernement chérifien, les notables de la Djemaâ des Beni Mathar, Mohammed ould ben Addon, dit « Ahmar Laya », Cheikh Brahim ould ben Brahim, Mohammed ben Achour suppléant Djelloul ould ben Moussa, Mohammed ould ben Mahi ben Talha, Habib ould Ahmed ben Moussa, ont reconnu ce qui suit :

1° La tribu des Beni Mathar s'engage à livrer gratuitement et sans aucune location une parcelle de terrain destinée à l'installation d'un marché à Ras el Aïn ; la tribu abandonnera également à titre gratuit l'eau nécessaire aux commerçants qui s'installeraient à Ras el Aïn, pour leur usage et pour abreuver leurs animaux ;

2° La tribu désignera l'une des casbah de Ras-el-Aïn pour le casernement d'un poste de cavaliers de Si Allal et de Hamyan. Cette affectation est faite à titre gracieux ;

3° Si les deux gouvernements jugeaient nécessaire, par la suite, d'installer à Ras-el-Aïn une force militaire ou de police dans un bâtiment qui serait édifié à cet effet, la tribu fournirait gratuitement le lot de terrain sur lequel cette construction serait élevée ;

4° La tribu désignera deux cavaliers entretenus par ses soins dont l'un résidera auprès de Si Allal et l'autre auprès de l'agha El Hadj el Habib. Ces cavaliers seront chargés d'assurer le service des renseignements et des communications entre le lieu de leur résidence et Ras-el-Aïn ;

5° Les commerçants peuvent s'installer librement sur le territoire de Ras-el-Aïn, pour y commercer. Ils peuvent y construire, et la tribu s'engage à assurer le respect de leurs personnes et de leurs biens ;

6° La tribu enverra à Méchéria un miad, dans le but de marquer ses bonnes relations avec les populations de l'Est et de régler les revendications pendantes entre elle et les Hamyan ;

7° La tribu est admise à l'usage des pâturages, sur le territoire des Hamyan, en quelque point que ce soit, et réciproquement les Hamyan jouiront des pacages jusqu'aux alentours de Ras-el-Aïn ;

8° Dans le cas d'une opération de police des goums Hamyan, la tribu s'engage à y participer au moyen de ses contingents à cheval et à pied, de même qu'elle s'oblige à aviser l'agha El Habib et Si Allal de toutes nouvelles utiles, telles que mouvements de djich, etc. ;

9° Les Beni Mathar, tout en affirmant leur loyalisme à l'égard du Gouvernement Marocain, expriment le souhait d'être placés sous la surveillance de l'autorité française en vue du maintien de la paix sur leur territoire, et du développement du centre de Ras-el-Aïn.

Ils sollicitent des représentants de l'autorité française, présents à cet accord, de faire parvenir à l'autorité supérieure l'expression de ces desiderata, de même qu'ils prient Si Allal d'intervenir auprès du Gouvernement Marocain afin d'être soumis à la surveillance des autorités françaises, tout en restant sous la suzeraineté et l'administration intérieure du Sultan.

Le présent accord a été conclu à Ras-el-Aïn le 28 février 1904 ;

les notables des Beni Mathar ne sachant pas signer ont apposé, en signe d'acceptation, une croix et ont requis acte de cette formalité auprès des signataires ci-après :

Capitaine TOULAT, chef du Bureau Arabe de Méchéria, représentant le Commandant Supérieur du Cercle de Méchéria,

L'Officier interprète MARCHAND,

L'Agha EL HADJ EL HABIB,

SI ALLAL BEN CHEIKH BEN TAYEB, des Zoua Gheraba,

SI LALA BEN MFKALLECH, —

SI ZAOUÏ OULD MOHAMMED, —

Mais la mise en pratique des différents programmes et conventions élaborés par le Protocole de 1901 et les Accords de 1902 en vue de « l'amélioration de la situation militaire, financière et économique du Maroc, du développement des relations commerciales entre les deux pays voisins et du raffermissement de la sécurité dans la zone de contact de ces deux pays » allait trouver un obstacle presque insurmontable dans les lenteurs, les procédés dilatoires habituels et l'incapacité du Maghzen Chérifien.

À l'époque qui nous occupe, le Maghzen, plongé dans l'anarchie, se trouvait aux prises avec le parti, sans cesse grandissant, du prétendant Bou Hamara, le faux Mouley M'hammed. La lutte était sérieuse et ne tournait pas à son avantage.

En effet, malgré l'appui effectif que nous n'avions cessé de prêter au Maghzen en lui permettant d'utiliser nos bateaux et notre territoire pour transporter ses troupes dans l'amatat d'Oudjda, en lui fournissant des armes et des munitions pour combattre l'insurrection, en mettant à sa disposition les capacités de nos instructeurs de la Mission Militaire, en donnant asile à ses nationaux dès que leur situation devenait critique au delà de la frontière, ses affaires étaient allées de mal en pis pendant l'année 1903.

Voici d'ailleurs un aperçu succinct des événements :

Le 13 avril 1903, le Prétendant vint à bout de la mehalla chérifienne d'El Aurani en s'emparant de la casbah de Djenada, dans le Riff. Ce même jour, Mouley Arafa, oncle du Sultan, placé à la tête de l'expédition qui, d'Oudjda, devait prendre Mouley M'hammed à revers pendant qu'El Aurani le combattait de front, se réfugia sur le territoire algérien et, quelques jours après, s'embarqua à Beni Saf pour rentrer à Tanger.

Le 25 avril, l'amel Si Ahmed ben Kerroum, devant les

progrès de la rébellion, dut quitter Oudjda où le Prétendant nomma aussitôt un pacha et se fit proclamer Sultan. Désarmé, Si Mohammed Torrès, représentant du Maghzen à Tanger, sollicita un secours de troupes françaises pour protéger Oudjda. Nous esquivâmes l'invitation. D'ailleurs, le 11 août, l'autorité du Maghzen put être rétablie tant bien que mal à Oudjda, grâce à l'arrivée d'un contingent de 1.200 hommes de troupes marocaines transporté par bateau français de Tanger à Nemours et conduit de Nemours à Oudjda par le capitaine Larras de notre Mission Militaire au Maroc. Mais la situation générale ne s'améliora guère, et devant les menaces des tribus rebelles, Er Rekina, successeur de Mouley Arafa comme représentant du Sultan à Oudjda, nous demanda, le 18 septembre, de tenir deux bataillons d'infanterie et 500 cavaliers prêts à entrer à Oudjda dès qu'il en ferait la demande officielle.

Le 28 octobre, nouvelle et sérieuse aggravation :

Le sultan Abd-el-Aziz qui depuis de longs mois tentait, à la tête d'une mehalla, de s'ouvrir la route de Fez à Taza, ramenait dans sa capitale ses troupes battues et découragées après une retraite rendue pénible par les attaques furieuses des tribus berbères hostiles.

Quelques jours après, la garnison chérifienne de Taza fit sauter la ville et se jeta dans l'Est où elle put faire sa jonction avec les contingents d'Er Rekina.

Ces événements ne manquèrent pas d'avoir une grosse répercussion dans l'amalat d'Oudjda, car ils semblaient consacrer le triomphe définitif du Prétendant. Du coup on vit s'étendre l'insurrection.

A la fin de mai 1904, un facteur nouveau entra en ligne de compte.

Notre vieil ennemi Bou Amama vint mettre au service du Prétendant son influence religieuse, sa « horma » et ses contingents ; son fils Si Tayeb guerroyait depuis quelques temps déjà pour le compte du Rogui.

Bou Amama s'installa à Aïn Reggada entre les Zekkara et les Beni Yala pendant que Bou Hamara disposait ses contingents à la casbah de M'soun et annonçait sa marche prochaine vers l'Est.

Le plan du Prétendant et de son allié Bou Amama était, pour le début de l'été, de consolider leur autorité sur les berbères du nord du Dahra, Oulad Amor, Oulad Bakhti, Beni Bou Zeggou, Beni Yala, Zekkara, dont une partie restait encore soumise au Maghzen, et de travailler ensuite

les tribus de la plaine : Oulad Sidi Ali bou Chenafa, Oulad Sidi Mohammed ben Ahmed, Beni Guil, Beni Mathar et Mehaya. Ils se seraient pour cela installés à Ras-el-Aïn, sur la route par laquelle on accède librement de la Moyenne Moulouya et du territoire des Beni Guil aux Hauts Plateaux algériens.

La présence de ces éléments de désordre, à proximité de nos tribus algériennes, devait nous inspirer de sérieuses réflexions, car Bou Hamara et son allié Bou Amama se présentaient alors avec un programme nettement xénophobe et particulièrement anti-français.

N'est-ce pas en effet pour protester contre l'intrusion des influences européennes à la Cour de Fez que Mouley M'hammed avait levé l'étendard de la révolte ? Et n'étions-nous pas ses adversaires au même titre que le Maghzen qui trouvait en Algérie une base excellente pour ses opérations de guerre et auquel nous prêtions le concours le plus efficace résultant d'une politique de double et mutuel appui tirée des Accords et consacrée par le vœu du Parlement ?

Quant à Bou Amama il n'avait cessé d'exciter nos ennemis par ses prédications et de leur fournir le concours de ses Chambaa, comme au siège de Taghit et au combat d'El Mouggar.

On comprend donc qu'il eût été fort imprudent et même coupable de laisser ces deux dangereux adversaires s'installer à Ras-el-Aïn d'où ils n'auraient pas manqué de jeter le trouble dans nos tribus de l'Annexe d'El Aricha et du Cercle de Méchéria.

Il était en outre nécessaire d'instituer à la limite occidentale des terrains de parcours de nos tribus une force de police capable de mettre un frein aux razzias continuelles entre les Hamyan et les Beni Guil. Et cela devenait d'autant plus urgent qu'après la razzia effectuée le 18 février 1904 par les Hamyan sur les Beni Guil, il avait été jugé nécessaire, pour éviter tous nouveaux incidents, de faire rétrograder vers l'Est les campements Hamyan qui s'étendaient habituellement jusqu'à la pointe ouest du Chott Gharbi.

D'autre part, les Beni Mathar qui, précédemment, avaient montré de bonnes dispositions à notre égard, avaient fait volte-face après ce mouvement rétrograde de nos tribus et pris nettement parti pour Bou Amama.

Ahmar Lahya, le notable le plus influent de la tribu et 40 cavaliers des Beni Mathar avaient rejoint le vieil agitateur à Aïn Reggada dès que celui-ci s'y était installé.

Ce furent ces diverses considérations : exécution de certaines clauses des Accords, dangers de la proximité du Rogui et de Bou Amama, nécessité de reprendre le contact avec les Beni Mathar et d'instituer entre les Beni Guil et les Hamyan un « *modus vivendi* » permettant à ces derniers de reprendre leurs anciens terrains de parcours, qui amenèrent la concentration à Mengoub¹ d'une reconnaissance placée sous les ordres du chef d'escadrons Henrys, chef d'état-major de la Subdivision d'Aïn-Sefra.

Le 15 juin 1904, alors que la reconnaissance se portait au nord-ouest de Mengoub à la recherche d'un point d'eau plus abondant, les notables des Beni Mathar vinrent se présenter au commandant Henrys ; ils l'informèrent que les contingents qu'ils avaient envoyés auprès de Bou Amama venaient de rentrer à Ras-el-Aïn ; ils réclamèrent notre protection et nous prièrent de venir nous établir à proximité de leurs campements.

La reconnaissance du Chott Gharbi vint le même jour camper sur les bords de l'oued Berguent, à quelques kilomètres au sud-ouest de Ras-el-Aïn ; peu après, le camp fut transporté à proximité des sources de Ras-el-Aïn afin de pouvoir utiliser la casbah mise par les Beni Mathar à notre disposition comme dépôt d'approvisionnement et réduit de la défense.

Si Ahmed Er Rekina avait donné, au nom du Sultan, son acquiescement à ce mouvement. Il espérait, grâce à notre présence à Ras-el-Aïn qui devait considérablement gêner les mouvements de Bou Amama, pouvoir en finir avec l'agitateur et avait pris ses dispositions pour tenter un vigoureux coup de main sur ses campements.

Il avait même fait la promesse, mais ne la tint pas, d'envoyer des contingents à Ras-el-Aïn pour coopérer à notre action de police.

Le 17 juin 1904, ce chef marocain adressait la lettre suivante au Général commandant la Subdivision d'Aïn-Sefra :

Rebia et Tsani 1322 (17 juin 1904).

De la part du serviteur de sa Majesté Chérifienne Si Ahmed

¹ A 44 kilom. au sud-est de Ras-el-Aïn, à l'extrémité ouest du Chott Gharbi.

Er Rekina à Monsieur le Général Commandant la Subdivision d'Ain-Sefra.

(Compliments et formules d'usage)

Votre serviteur reconnaissant El Hadj el Habib ould Mebkhout, m'a fait part de vos vœux et de l'expression de l'ennui que vous éprouvez en présence de la rébellion actuelle. Vous vous êtes montré jaloux de marquer votre désir de bon voisinage et d'amitié vis-à-vis de nous au point que vous avez considéré comme votre ennemi quiconque nous était hostile et comme votre ami celui que nous regardions comme tel.

Nous avons constaté votre aide et votre sincère affection, manifestées selon les règles du bon voisinage surtout entre deux gouvernements amis comme les nôtres depuis longtemps. Vous avez été éprouvés comme nous-mêmes par l'agitateur Bou Amama dont les désirs, s'il plaît à Dieu, n'auront pas de réussite, notre seigneur et maître Mouley Abd-el-Aziz existant et Dieu nous fournissant les moyens nécessaires pour mettre fin à la discorde et aux troubles.

L'agitateur Bou Amama qui n'a d'autre souci que de semer le désordre est campé entre deux montagnes très rapprochées. La colonne le guette, dans l'espoir d'un décret divin qui débarrassera le pays de cet homme qui depuis longtemps trouble la paix.

Nous avons appris que votre colonne s'était portée sur la frontière. Nul doute que ce fait n'ait la plus grande importance étant donné ce qu'il sait de votre puissance devant laquelle il a dû fuir de son pays. Peut-être Dieu décrètera-t-il à son égard la fin de ses méfaits.

Nous serions heureux que vous nous écriviez en vue de resserrer les liens entre les deux Gouvernements. Nous sommes fidèles à l'amitié et à l'accord des deux Gouvernements.

Signé : AHMED REKINA.

Mais plus tard, le Sultan, désapprouvant Er Rekina, fit remettre entre les mains de notre Ministre à Tanger une protestation contre cette occupation.

Le Ministre de la Guerre, à la suite d'une délibération du Conseil des Ministres, fit connaître, à la date du 23 juillet 1904, qu'il approuvait les mesures prises et qu'il y avait lieu de considérer la colonne qui occupait Ras-el-

Aïn comme y étant parvenue par application du droit de suite ». Le 30 juillet 1904 le Président du Conseil des Ministres donna l'ordre télégraphique d'évacuer Ras-el-Aïn.

Mais la situation politique de la région allait prendre une nouvelle orientation par suite de l'arrivée du Préfet à Taourirt et des événements très prochains qui se préparaient. Notre départ n'eût pas manqué de provoquer un revirement immédiat des Beni Guil, Beni Mathar, gens de Guefaït et Beni Yala chez lesquels notre œuvre de pénétration commençait déjà à porter ses fruits ; il aurait livré toute la région comprise entre Ras-el-Aïn et Forthassa aux entreprises des gens de l'entourage de Bou Amama, c'est-à-dire aux éléments de désordre qui avaient entrepris tous les coups de main des deux dernières années.

Enfin notre départ de Ras-el-Aïn, coïncidant avec l'approche de la mehabla du Rogui, aurait permis aux tribus environnantes d'accréditer le bruit que nous redoutions de nous trouver aux prises avec les contingents de ce faux sultan qui se vantait de débarrasser pour toujours son pays de l'étranger ; il aurait rendu dans l'avenir la reprise de contact avec ces tribus à peu près impossible. Aussi, en raison de ces considérations, le Gouvernement décida, à la date du 6 août 1904, que le retrait de nos troupes n'aurait lieu que par échelons et, quelques jours après, il laissa au Gouverneur Général de l'Algérie toute initiative pour déterminer le moment opportun auquel il y aurait lieu de commencer cette évacuation.

Notre action dans la région de Ras-el-Aïn trouva une vive opposition au Parlement où M. Jaurès exprima ses craintes d'un « engrenage » aux pires conséquences¹.

Mais les explications de MM. Delcassé, Étienne et Thomson remirent heureusement les choses au point et le Gouvernement décida que l'évacuation de Ras-el-Aïn, admise en principe, ne deviendrait possible que du jour où le Maghzen chérifien serait en mesure de remplacer nos troupes par une force suffisamment instruite et encadrée pour faire régner l'ordre et la sécurité dans la

¹ Discussion à la Chambre des Députés de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 (séances des 8 et 10 novembre 1904) et du budget des Affaires Étrangères (séance du 20 novembre 1904).

région et garantir nos tribus frontières contre les incursions des gens de l'ouest¹.

1 M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, précisa la situation dans une communication qu'il fit au *Temps* le 8 décembre 1904 : « Le général Lyantey apprit en juin dernier que les forces combinées de Bon Amama, notre vieil ennemi, et du prétendant Bou Hamara, réunies non loin d'Oudjda, menaçaient la tribu des Hamyan qui est à nous, et se préparaient à occuper dans la zone frontière le point très important de Ras-el-Aïn qui commande les deux principales routes de la région, celle de l'oued Charaf et celle du Chott Charbi. Fallait-il attendre cette occupation pour ensuite organiser une véritable expédition de défense alors surtout qu'il s'agissait d'un marché mixte où notre présence préventive semblait parfaitement légitime ? Je ne l'ai pas pensé. Avec mon approbation et aussi celle de Si Rekina, représentant du Maghzen à Oudjda, qui, comprenant l'avantage que le Maroc pouvait tirer de cette manifestation contre l'ennemi, avait promis d'envoyer un caïd et un détachement marocain rejoindre nos troupes, Lyantey occupa près de Ras-el-Aïn la casbah de Berguent depuis longtemps abandonnée et déserte. A la date du 23 juillet, le Ministre de la Guerre, en exécution d'une délibération du Conseil des Ministres, approuvait les mesures prises, marquant seulement que, jusqu'à nouvel ordre, il fallait « considérer la colonne qui occupait Ras-el-Aïn comme y étant parvenue par application du droit de suite ». Tout à ce moment m'autorisait donc à penser que la présence de nos troupes à Ras-el-Aïn était de nature à affirmer notre politique de coopération avec le Sultan et ce, sur un point désigné comme marché mixte, comportant, par conséquent, une police mixte, sur un point enfin que menaçait directement Bou Amama, rebelle algérien.

Vous savez comment cette situation se modifia et que le Maghzen adressa une protestation à M. de Saint-Aulaire, premier secrétaire de la Légation de France, contre la présence de nos troupes à Ras-el-Aïn. Presque en même temps, il rappelait Si Rekina, ce qui prouve entre parenthèses que ce dernier avait consenti à notre action. Le Gouvernement français reconnut que les raisons qui nous avaient conduits à ce point gardaient leur valeur et que, pour rendre possible le retrait de nos troupes il fallait au moins que le Sultan fût capable de nous garantir contre les coups de main combinés de ses sujets et de Bou Amama. Alors, mais alors seulement, nous pourrions nous dispenser et nous nous en féliciterions, et la Commission du Budget s'en féliciterait avec nous, de prendre des mesures de préservation dont le Maghzen s'émouvait parfois. Si donc, je n'ai contre l'évacuation ultérieure de Ras-el-Aïn aucune objection de principe à énoncer, je reste libre de déterminer le moment où cette mesure pourra être prise sans mettre en péril nos intérêts. Et, d'accord non seulement avec le Gouvernement, mais aussi avec la Légation de Tanger, j'estime que l'évacuation ne sera possible que si M. Saint-René Taillandier obtient du Maghzen l'envoi à Bas-el-Aïn, au moment du départ de nos troupes, d'une force marocaine suffisamment nombreuse et solide, commandée par des officiers français, capable enfin de défendre cette frontière, d'agir contre l'ennemi commun, de garantir à nos tribus Hamyan la jouissance de leurs terrains de parcours, d'interdire à l'insurgé Bou Amama la possession d'un point stratégique d'où il pourrait nous menacer gravement.

Si j'ai évoqué le souvenir de ce petit incident, qu'on a bien à tort qualifié de conflit, ce n'est pas, croyez-le, dans le seul dessein de rappeler les raisons de toutes sortes qui m'ont déterminé à faire mienne la proposition du général Lyantey d'occuper Bas-el-Aïn. C'est pour montrer par un exemple combien

C'est sous ce régime qu'a continué à subsister la colonne d'occupation dite « Groupe Mobile du Chott Gharbi » puis « Colonne Mobile d'Observation de Ras-el-Aïn » et enfin « Groupe Mobile de Berguent ».

Après les opérations du général de Martimprey sur la frontière algéro-marocaine, le *Moniteur Universel* publia, à la date du 27 novembre 1859, le communiqué officiel suivant :

Le corps expéditionnaire du Maroc vient de repasser la frontière après avoir pleinement atteint le but que l'empereur avait

nos forces militaires obéissent à des instructions étroites, combien peu elles cèdent au désir légitime de poursuivre leurs avantages. La création du poste mobile de Ras-el-Aïn a eu pour conséquence la création d'une école et d'un dispensaire aussi suivis l'un et l'autre. Le commerce augmente rapidement, les transactions longtemps impossibles recommencent. Ce ne sont pas là œuvres de guerre. Quant au fameux « engrenage » qui devait, disait-on, nous entraîner d'opération en opération jusqu'au cœur du Maroc, je ne pense pas qu'il reste personne pour en parler sérieusement. Certes notre tâche pacificatrice eût été bien facilitée si, avec l'aveu du Maghzen nos troupes avaient eu une certaine liberté de rayonnement autour de Ras-el-Aïn, si elles avaient pu repousser nos adversaires communs, protéger les tribus amies. Mais très soucieux de ne fournir au Sultan pas même un prétexte de protestation, j'ai donné au général Lyautey l'ordre formel de s'en abstenir. Et, *une fois en cinq mois*, la garnison de Ras-el-Aïn a fait, contrainte et forcée, une manifestation au dehors, celle de Guefait, manifestation esquissée plutôt qu'achevée puisque, malgré les supplications du marabout qui lui demandait de rester à Guefait pour le protéger contre les ennemis du Maghzen, le commandant Henrys, chef du détachement, refusa et revint à Ras-el-Aïn, consentant seulement à emmener le marabout avec lui, ce qui valut à notre protégé de voir sa maison brûlée par Bou Amama notre irréductible adversaire.

Vous voyez par ces quelques faits combien, dans cette région, tout est enchevêtré, combien pour arriver à quelque chose, il est nécessaire de s'entendre.

A cette entente nous avons, depuis quinze mois, loyalement travaillé, convaincus qu'en la pratiquant nous assurons à la frontière une tranquillité dont notre politique au Maroc ne peut que bénéficier.

Car des troubles à la frontière ne faciliteraient certes pas la pénétration pacifique. Et la sécurité de l'une est la condition de l'autre. Le Maghzen d'autre part ne peut méconnaître les services que nous lui rendons et la bonne volonté que nous lui témoignons. C'est ainsi, qu'en ce moment même, 2.000 réfugiés marocains, en fuite devant les cavaliers du Prétendant, réfugiés que nous nourrissons et à qui nous permettons, non sans beaucoup de gêne, de séjourner sur les terrains de parcours de nos tribus. Ce sont là des arguments que, dans son prochain voyage à Fez, mon éminent ami, M. Saint-René Taillandier, qui remplit avec tant de distinction la mission difficile dont il est chargé, ne manquera pas de faire valoir. Et, bientôt, je l'espère, le Sultan comprendra le service que lui rend le général Lyautey en pacifiant une région où les troupes françaises sont la seule force organisée contre Bou Hamara, prétendant au trône d'Abd-el-Aziz et Bou Amama, rebelle à l'autorité de la France.

assigné à ses opérations. Il ne s'agissait point d'extension territoriale qu'aucun intérêt ne commandait d'ailleurs, mais seulement d'infliger une punition sévère et décisive aux tribus marocaines qui avaient fait incursion en août et septembre derniers dans les cercles de Lalla Maghnia et Nemours.

A cette époque on n'avait nullement songé à exploiter les bénéfices du succès de nos armes. On pensait généralement que le Maroc était destiné à tomber dans la zone d'influence de l'Espagne et l'on s'en désintéressait.

On s'en désintéressa longtemps encore, soit que nos activités militaires ou coloniales s'exerçassent sur d'autres théâtres, soit que notre action au Maroc dût être gênée par des oppositions étrangères.

C'est ainsi que les tribus avec lesquelles nous avions pris contact en 1857 et 1859 avaient été à peu près entièrement délaissées. Aussi, au moment de l'occupation de Ras-el-Aïn, dûmes-nous entreprendre une reprise en mains complète des tribus que nous trouvions en face de nous : Zekkara, Beni Yala, Beni Bou Zeggou, Ouled Bakhti, Ouled Amor, Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed, Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, etc.

Dans l'intervalle un principe nouveau s'était fait jour, celui de la pénétration pacifique, qui devait nous permettre, avec plus de temps c'est vrai, mais avec moins d'efforts, d'arriver au résultat désiré.

Peu après notre arrivée à Ras-el-Aïn, les tribus qui avaient tout d'abord escompté que notre séjour y serait de courte durée, qui s'étaient réjouies de nos difficultés avec l'Allemagne dans le courant de l'année 1905 et pendant les négociations d'Algésiras avaient laissé tomber peu à

¹ Dans ses *Expos Diplomatiques*, le *Temps* s'exprime ainsi à la date du 13 mars 1906 :

« Depuis que la politique allemande, cessant de se désintéresser des questions méditerranéennes, a inauguré au Maroc une action anti-française, nous avons pu constater chez les tribus marocaines et algériennes des dispositions nouvelles qui, si elles se développent, deviendront pour nous un danger.

Dès le lendemain de la visite de Guillaume II à Tanger, le représentant du Maghzen à Oujda recevait l'ordre de cesser ses relations amicales avec les autorités françaises. Il, trois semaines après, l'Amel de Figuig, au reçu d'une lettre du Pacha de Tanger, prescrivait aux gens de Zenaga, qui, la veille encore, nous témoignaient une absolue fidélité, de ne pas se compromettre avec nous, l'heure approchant où les Allemands viendraient remplacer les Français. Ce n'était là qu'un commencement. Depuis lors, ces phénomènes se sont multipliés et précités. Plus récemment, le Pacha de Tanger

peu leur opposition systématique, grâce à un méthodique travail d'approvisionnement, et s'étaient rapprochées de nous.

Deux ans suffirent pour asseoir solidement notre influence dans la région. Ce résultat était atteint dès le milieu de 1906. Il avait été facilité par l'insuccès du Rogui dans l'amalat d'Oudjda, sa retraite sur la rive gauche de la Moulouya, et par l'attitude de plus en plus conciliante de Bou Amama à notre égard.

Dans un exposé de notre œuvre politique dans la région de Berguent, il n'est pas possible de faire abstraction des événements qui ont marqué la lutte de Bou Hamara contre le Maghzen dans l'amalat d'Oudjda : les tribus de notre hinterland y ont en effet toutes été plus ou moins mêlées en fournissant aux adversaires l'appoint de leurs contingents, de leurs ressources ou de leur influence. Les fluctuations du sort des armes entre les belligérants se sont profondément répercutées dans leur sein.

Nous exposerons donc tout d'abord et aussi succinctement que possible, les péripéties de ce conflit pendant la période comprise entre les étés de 1904 et de 1906, avant

« a écrit de nouveau à l'Amel de Figuig que le Sultan, appuyé par l'Alle-
 « magne, allait exiger de la France l'évacuation des Oasis Sahariennes
 « occupées en 1900. En même temps, la nouvelle a été adressée aux tribus
 « frontières, nouvelle qui émanait des représentants du Maghzen et qui s'est
 « répandue avec la rapidité qui caractérise en pays musulman la transmission
 « de toute information politique, que les Allemands débarquaient à Agadir
 « des armes destinées aux populations du Tafilalet. Le Gouverneur de cette
 « province, Mouley Rehid, a été avisé de se tenir prêt à la guerre de déli-
 « vrance. On a ajouté que Bou Amama allait lui aussi se mettre en mouvement
 « contre nous. Le 18 février, quand le Poste Français de Beni-Onnif a tiré
 « des salves pour saluer l'élection de M. Fallières, l'Amel de Figuig a fait
 « sortir sa petite garnison. Il a dit : « D'ici peu, grâce aux Allemands, nous
 « aurons, nous aussi, l'occasion de nous réjouir ». Et il a fait tirer des salves
 « en l'honneur de cette espérance.

« A Kenadsa, le marabout qui avait sollicité et accepté joyeusement la
 « construction d'une infirmerie indigène (prévue par le programme de péné-
 « tration pacifique naguère approuvé par M. Laurès) a, depuis l'intervention
 « allemande à Tanger et à Fez, refusé de nous laisser donner suite à ce projet,
 « qui portait atteinte a-t-il dit, à « la terre d'Abd el Aziz ». Les Doui Menia,
 « que nous avions toujours administrés de leur libre consentement, ont
 « commencé à se plaindre de nous. Ils ont fait courir le bruit qu'on nous
 « forcerait bientôt d'abandonner Talaza et Berguent. Comme pour des raisons
 « d'ordre administratif, la mise en exploitation du chemin de fer de Ben
 « Zireg s'est trouvée retardée, l'Amel de Figuig a affirmé que c'était par suite
 « d'une « interdiction » à nous adressée par le Sultan, d'accord avec l'Alle-
 « magne, »

(Le Temps, 15 mars 1906, *Propos Diplomatiques*).

d'entreprendre le récit de notre action sur les tribus qui nous occupent plus particulièrement.

CHAPITRE III

Le Mouvement Rogniste à partir de 1904

Nous avons résumé précédemment les phases de la rébellion de Bou Hamara jusqu'au moment de notre intervention dans la région de Bas-el-Aïn.

A cette époque le Rogni se trouvait à la casbah de M'soum et annonçait son intention de franchir prochainement la Moulouya pour combattre le Maghzen dans la région d'Oudjda.

Si Taïeb ould Bou Amama, qui se trouvait depuis quelque temps déjà dans l'amalat d'Oudjda, bloquait El Aïoun Sidi Mellouk avec des contingents rognistes des Sedjaa et des Beni Mahion. Mais le 15 mai 1904, ses contingents furent taillés en pièces à Aïn-Berdil par une colonne commandée par l'amel d'Oudjda Si Ahmed Ben Kerroum et El Aïoun Sidi Mellouk fut dégagé.

Une quinzaine de jours auparavant, Bou Amama, quittant les environs de Matarka, était remonté vers le Nord et s'était installé chez les Zekkara, à Aïn Reggada d'abord, puis à Tinsi, avec un millier de fusils (Chambaa, Amour, Ouled Sidi Cheikh Gheraba, Beni Mathar, Mehaya, Sedjaa, Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, Beni Yala, Zekkara).

En juin 1904 le Maghzen d'Oudjda semblait vouloir en finir avec Bou Amama avant l'arrivée du Prétendant. Si Bekina s'était montré très heureux de notre installation à Bas-el-Aïn qui barrait la retraite du marabout vers le Sud. Pendant toute la deuxième quinzaine de juin et les premiers jours de juillet 1904, il nous fit espérer de sa part une action imminente contre les contingents de Bou Amama et insista pour que nous poussions nos goums alliés (Beni Guil et Zoua Gheraba de Si Allal) à Guefaïl afin de

prendre l'agitateur à revers, pendant qu'il l'attaquerait de front. Mais cette attaque fut toujours différée¹.

Le 15 juin 1904 Bou Amama, en apprenant la concentration de la colonne mobile du Chott Gharbi, nous avait adressé la lettre suivante :

30 Rabia 1^o 1322.

Bou Amama aux autorités supérieures, le Commandant de la colonne, Khalifa du Général Commandant à Aïn Sefra, le Commandant de Méchéria, le Commandant d'El Aricha,

Après les salutations d'usage :

Je désire que vous m'accordiez la paix, la tranquillité et le bien, que nos caravanes puissent circuler librement, et que vous me donniez l'aman complet comme cela existait autrefois entre nous et les autorités avec qui nous vivions en paix. Soyez assurés que de notre côté vous n'aurez que le bien.

Salut.

Son conseiller Delbrel confirmait ces bonnes dispositions dans une correspondance adressée au chef d'Annexe d'El Aricha, mais nous pûmes nous convaincre aisément que cette démarche manquait de sincérité et que le marabout menacé par le Maghzen ne l'avait faite que pour gagner du temps.

En même temps il dissuadait les tribus de l'Ouest d'entrer en relations avec nous, agissait clandestinement sur nos alliés nouveaux, et faisait activement surveiller nos mouvements par des contingents installés dans le djebel Beni Yala.

Il adjurait le chef de la harka qui avait assiégé Taghit en 1903 de tenter contre nous une diversion dans le Sud ; c'est lui également qui avait fait courir le bruit qu'une harka de Berabers se rassemblait pour razzier les campements des Beni Guil, bruit qui avait pris assez de consistance pour empêcher une partie des Beni Guil de venir se joindre à nos goums de Ras-el-Aïn.

¹ Une fois cependant, ce projet d'action combinée fut sur le point de se réaliser. Le 4 juillet 1904, au signal convenu d'Er Bekina (un feu allumé sur le sommet du Bou Kelloun) le groupe mobile du chott Gharbi se porta aux Aouinettes. Ce même jour la mehalla d'Oudjda se mit en route pour tomber sur les campements de Bou Amama, mais elle ne s'engagea que mollement, et, dans la nuit, nous apprenions qu'elle avait rétrogradé sur Oudjda. Notre colonne rentra le 5 juillet à Berguent.

A la fin de juillet 1904, Bou Hamara ayant franchi la Moulouya vint s'installer à Za avec 1.500 cavaliers et un nombre plus grand de fantassins des Ghiata, Guelaya, Beni Bou Yahî, Metalsa, Beni Mahiou, Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed. Quelques jours après, il porta son camp à Mestigmer cherchant à gagner à sa cause les Beni Bou Zeggou encore indécis.

Le 19 août 1904 les événements furent brusqués par le massacre d'une ambassade du Rogni que le caïd Hoummada des Beni Bou Zeggou fit opérer, dans sa maison, sous sa direction.

Le même jour, Bou Hamara s'installa avec ses contingents dans la plaine de Tancheurfi au milieu des Beni Bou Zeggou.

Pendant ce temps, Bou Amama faisait razzier, sur l'oued Guenfouda, une petite zaouïa appartenant au marabout de Guefaït, qui avait dû se réfugier auprès de nous après les événements du 9 août dont nous parlerons plus loin. Il entretenait d'incessantes correspondances avec les Beni Mathar et les Beni Guil qui lui promettaient leur concours s'il venait avec le Rogni dans leur région. Il faisait annoncer que nous évacuerions prochainement Ras-el-Aïn et que lorsqu'il aurait réglé les affaires d'Oudjda et de l'Ouest, il nous ferait réintégrer nos anciennes limites. On racontait dans son entourage que nous avions renoncé à tout projet d'occupation du Maroc et que nous rentrerions dans la *somme versée au Sultan pour l'achat de son pays*¹.

En septembre 1904 Bou Hamara vint assiéger El Aïoun Sidi Mellouk défendu par une mehalla chérifienne. Une colonne sortit d'Oudjda sous le commandement de Bouchta El Baghdadi pour débloquer la casbah, mais, le 25 septembre 1904, elle fut rejetée en désordre sur Taforalt. Deux jours après, la garnison d'El Aïoun Sidi Mellouk ayant fait une sortie pour donner la main à Bouchta El Baghdadi fut défaite à son tour et perdit 40 hommes tués et 106 prisonniers. La casbah d'El Aïoun Sidi Mellouk était aux mains du Prétendant.

Pendant ces opérations Bou Amama n'avait pas quitté Tinsi et n'avait envoyé à son allié que la moitié de ses

¹ Le 10 juin 1904 le Sultan avait conclu un emprunt de 62 millions $\frac{1}{2}$ avec intérêt de 5 % amortissable en 36 ans à la Banque de Paris et des Pays Bas.

cavaliers. Peu après, la colonne de Bouchta El Baghdadi se replia sur Oudjda : le Prétendant porta son camp à Aïn Sfa. Il reçut la soumission de tous les Beni Snassen qu'il frappa d'une contribution de 57.000 francs.

Après tous ces succès, le Rogui et Bou Amama, qui s'était installé à Metlili, se concertèrent et résolurent de demander au Gouvernement français l'évacuation de Ras-el-Aïn et l'abandon à leur sort des tribus marocaines qui étaient entrées en relations avec nous ; en cas de refus la guerre nous serait déclarée. Dans ce but, le Prétendant envoya dans les diverses tribus ralliées à sa cause un goum de 400 cavaliers pour recruter de nouveaux contingents. Il interceptait au moyen d'un goum de 800 cavaliers toutes communications entre Saïdia et Oudjda qu'il avait l'intention d'occuper avant toute intervention française. Mais Bou Amama, quelque temps après, se ravisa et déclara au Rogui qu'il était tout à fait dans ses vues en ce qui concernait la campagne contre le Maghzen, mais qu'en raison d'engagements antérieurs il ne pouvait le favoriser dans ses desseins hostiles contre nous.

Le 29 octobre 1904, les Beni Ourrimèche infligèrent au Rogui un sanglant échec entre Souk El Arba et Aïn Berdil. Un grand nombre de ses partisans l'abandonnèrent à la suite de cet insuccès. Mais la victoire qu'il remporta quelques jours après à Aïn Sfa sur les Sedjaa du parti Maghzen vint de nouveau rétablir la situation à son avantage.

A la fin de décembre, la mehalla du Rogui s'installa à Madjen Bakhta et Bou Amama, sur les instances pressantes de son allié, se porta à Sidi Moussa Ben Abdelali.

Bouchta El Baghdadi avait été privé de son commandement après son insuccès d'El Aïoun Sidi Mellouk, et remplacé par Mouley Bou Bekeur, oncle du Sultan. Mais celui-ci, dont les dispositions étaient loin d'être guerrières, fut bientôt rappelé à Tanger et remplacé provisoirement par l'amel d'Oudjda Si Ahmed Ben Kerroum.

Le 31 décembre 1904 un goum de 500 cavaliers Rouaga tenta en vain de s'emparer de la casbah de Saïdia. Le 1^{er} janvier 1905, avant le lever du jour, le camp de Bou Hamara fut attaqué à l'improviste par 200 cavaliers du Maghzen qui y jetèrent le désordre et rentrèrent rapidement à Oudjda : ils en repartirent presque aussitôt avec toute la colonne du Maghzen et les contingents des tribus, envahirent de nouveau le camp du Prétendant et le pillèrent.

Encouragé par ces succès, le Maghzen renouvela son

opération le 3 janvier 1905, mais l'intervention d'un goum de 300 cavaliers de Bou Amama, qui se présenta sur le flanc des assaillants, jeta l'épouvante dans leurs rangs et les força de se replier en désordre, avec de grosses pertes. Cette victoire ne put cependant empêcher un revirement des Beni Snassen. Le 8 janvier 1905 les Beni Ourrimèche attaquèrent au col de Taforalt un convoi de 150 têtes et 125 prisonniers provenant du combat du 3 janvier que le Prétendant envoyait à Melilla. L'escorte dut abandonner les têtes, les prisonniers et tous les mulets du convoi. Puis les Beni Snassen mirent en fuite tous les caïds nommés par le Rogui et firent leur soumission au Maghzen.

En présence de cette attitude hostile le Prétendant dut décamper : il alla s'établir auprès de Bou Amama à Djenan El Hadj Saheli (17 janvier 1905), d'où il continua à préparer l'attaque d'Oudjda et à augmenter ses contingents. C'est à cette époque que Si Tayeb ould Bou Amama noua des intrigues avec le Maghzen dont il recevait d'importantes sommes d'argent : finalement, dans les derniers jours de mars 1905, il fit défection et s'enfuit au moment où la nouvelle de sa trahison parvenait au Rogui.

Le 9 avril 1905 eut lieu une attaque générale d'Oudjda. Au nord les contingents des Beni Bou Zeggou, des Sedjaa, des Zekkara furent arrêtés par le goum des Angad et des Sedjaa ralliés ; au centre l'artillerie du Maghzen arrêta la colonne que conduisait le Rogui en personne ; au sud les contingents des Beni Bou Hamdoun et des Beni Hamilil renforcés par ceux de Bou Amama purent se glisser entre Sidi Yahia et Oudjda et arriver jusque sous les murs de la ville ; mais l'artillerie arrêta là encore l'élan de cette colonne, ce qui permit aux troupes du Maghzen de reprendre l'offensive et de refouler les assaillants.

Après cette tentative infructueuse, le Rogui se retira sur ses campements de Djenan El Hadj Saheli. Son échec jeta un certain désarroi parmi ses partisans. Son lieutenant Bou Hacera qui s'était rendu chez les Ouled Amor, les Beni Guil, les Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed, les Beni Ouchguet et les Beni Fachet pour y lever des contingents ne put se faire suivre que de 35 cavaliers. D'autre part les Beni Yala, les Beni Bou Zeggou et les Zekkara manifestaient un mouvement de recul assez prononcé.

Quant à Bou Amama, lassé d'une existence de lutttes et d'agitation, il se montrait désireux de rentrer en grâce auprès du Maghzen. Le bruit courait même que c'était sur

son ordre que son fils Tayeb s'était enfui afin d'aller négocier son pardon.

Cette époque fut marquée par un revirement dans l'état de nos relations avec le Maghzen. Méconnaissant les services de toutes sortes que nous n'avions cessé de lui rendre et dont l'un des derniers était le concours de nos instructeurs d'artillerie qui avaient sauvé Oudjda lors de l'attaque du 9 avril 1905, le Maghzen, influencé par la tapageuse intervention de l'empereur d'Allemagne à Tanger, ne nous témoignait plus qu'hostilité. L'amel d'Oudjda, de son côté, montrait une mauvaise volonté constante soit à empêcher ses ressortissants de commettre des méfaits contre nos nationaux, soit à régler les différends qui surgissaient.

Dans son entourage on répandait les nouvelles désoobligeantes suivantes :

Le Sultan est actuellement en mauvais termes avec le Gouvernement français, parce que ce dernier est entré en relations avec le Rogui, veut prendre son parti, lui vend des armes, des munitions et facilite le commerce des Algériens avec lui. Le Sultan est entré dans une violente colère lorsqu'il a appris cela et a renvoyé le représentant français à Fez, disant qu'il ne pouvait plus tolérer sa présence. D'ailleurs, dès maintenant, le gouvernement chérifien n'a plus besoin des Français. Il débarque ses troupes, ses munitions et approvisionnements chez lui grâce au concours des Prussiens auxquels il va donner des fonds pour construire un port à Saïdia, une immense casbah en ce point et un chemin de fer de Saïdia à Oudjda. Les Français n'auront pas un pouce de terrain au Maroc et la colonne de Berguent va être expulsée incessamment, le Sultan l'ayant demandé aux Prussiens et aux Anglais.

Le Prétendant au contraire s'efforçait de nous montrer des sentiments amicaux et traitait royalement les Français, touristes ou commerçants, qui allaient le visiter.

En raison de l'attitude inamicale des autorités chérifiennes nous arrêtàmes, en juin 1905, des convois d'armes et de munitions destinés à la mehalla d'Oudjda et qui avaient été débarqués à Nemours pour gagner Oudjda par notre territoire. Mais la pression qu'exerçaient sur nous le prince Radolin à Paris et le chancelier de Bulow à Berlin, à une époque critique, ne nous permit pas de persister dans cette voie de représailles justifiées.

En juin et juillet 1905 de fréquents engagements qui

restèrent plutôt à l'avantage du Maghzen, eurent lieu entre les troupes chérifiennes et les contingents du Rogui. Le plus sérieux se produisit le 9 juillet sur les bords de l'oued Isly avec de nombreux morts et blessés de part et d'autre. Le caïd Si Mohammed Ben Youcef des Zekkara, cousin de l'agha Si Mouley d'Aïn Sefra, qui combattait dans les rangs des Rouaga, fut parmi les tués.

Le Rogui dont l'étoile commençait à pâlir et les ressources à diminuer, se retira lentement vers l'Ouest. Le 18 juillet 1905 il se trouvait à El Aïoun Sidi Mellouk, au commencement de septembre dans l'oued Mestigmer où il n'avait plus autour de lui que 150 cavaliers et 500 fantassins, en octobre à Za. Quelque temps après il repassa la Moulouya et s'établit à Selonan.

La retraite du Prétendant eut pour conséquence que, par crainte de représailles, les Beni Yala et les Zekkara, qui avaient été les plus fermes soutiens de la rébellion, envoyèrent des contingents au Maghzen d'Oudjda, que les Mehaya, dont la plupart des notables avaient trouvé la mort dans les rangs de la mehabla du Prétendant, se rapprochèrent eux aussi du Maghzen et qu'une partie de ceux qui se trouvaient avec Bou Amama l'abandonnèrent.

Profitant de ce que le départ du Rogui laissait un grand nombre de tribus sans appui et sans force, le Maghzen multiplia ses sorties pour les ramener à sa cause. Le 1^{er} novembre 1905 une colonne du Maghzen pénétra jusque dans le Dahra où, près de Meridja, elle attaqua et pillà une caravane d'Oulad Amor et lui tua 17 hommes.

Bou Amama était resté campé depuis plusieurs mois chez les Beni Bou Zeggou sans prendre une part active à la lutte. Il fut cependant sérieusement éprouvé à deux reprises : un rezzou de Chambaa de sa zaouïa qui revenait du Sahara fut rencontré le 27 janvier 1906 sur l'oued Nesly par le groupement de Berguent qui lui tua douze hommes, fit deux prisonniers et lui reprit 800 chameaux ou mehara, 22 fusils, 21 rahlas et tous les bagages. Quelques jours après, une de ses caravanes qui se rendait à Melilla fut attaquée par les contingents du Maghzen à Moul El Bâcha et perdit 35 hommes tués. Après ces malheurs Bou Amama multiplia ses témoignages de bon vouloir à notre égard, reniant à grand bruit les fauteurs de désordre qui quittaient sa zaouïa pour inquiéter notre frontière. Cette attitude s'accrut au printemps de 1906 : il nous écrivait régulièrement pour affirmer son désir d'entretenir

avec nous de bonnes relations. Quelque temps après il nous donna une preuve de ses bonnes dispositions : le 7 mai 1906, des chameaux avaient été volés dans l'oued Mesakhska à des Mehaya que nous protégeions. Une trentaine de chameaux avaient été conduits à la zaouïa. Sur notre demande il s'empessa de les faire restituer ; cinq chameaux avaient été vendus aux Sedjaa par les voleurs, il fit rendre l'argent ; de plus il restitua cinq autres chameaux en les prélevant sur son propre troupeau.

Dès lors nous n'eûmes plus qu'à nous louer de son attitude. Il y gagna que, sur notre intervention, son fils Si Tayeb, emprisonné à Fez à la suite de ses intrigues et de sa duplicité, fut relâché et recueilli sur notre territoire, Bou Amama s'en montra très touché et adressa ses remerciements au Gouverneur Général dans les termes suivants :

Bou Amama à M. le Gouverneur Général de l'Algérie.

Louanges à Dieu seul.

Au très grand, très élevé, très honoré Monsieur le Gouverneur Général de l'Algérie, que le salut soit sur vous et qu'il parvienne jusqu'à vous que nous n'oublierons jamais les bontés que vous avez eues pour notre fils Tayeb. Que Dieu augmente votre bien ! Vous, Français, vous êtes des hommes de bien, des êtres de cœur et de parole. La France est grande et généreuse ; elle ne tient pas rigueur aux gens de leurs actes passés.

Nous vous remercions des efforts que vous avez faits pour obtenir l'élargissement de notre fils Tayeb des prisons des Moghrebins. Que Dieu vous récompense et vous paie en grâces les efforts que vous avez faits pour parvenir à ce but.

Nous adressons un nouvel appel à votre générosité et vous supplions d'agir envers notre fils comme vous avez fait avec ses compagnons.

Qu'il lui soit permis de vivre sur le territoire français le plus rapproché de nos régions. C'est ce qui nous tenait à cœur de vous demander.

Nous vivrons désormais dans le pacte de l'amitié.

Le 16 ramadan sacré de l'an 1324 correspondant au 3 novembre 1906.

Cachet en bleu du Cheikh Bou Amama El Arbi.

Il devait obtenir l'amnésie l'année suivante.

Quant au Prétendant il n'avait pas bougé de Selouan ; ses contingents continuaient à avoir quelques escarmou-

ches avec les troupes du Maghzen, avec des alternatives de succès et de revers.

En juin 1906, époque à laquelle nous arrêtons cet exposé, aucun événement n'est venu modifier d'une façon sensible la situation des belligérants.

Certaines tribus de notre hinterland croient toujours à la possibilité d'un retour prochain du Prétendant et évitent de s'engager à fond. La cause roguiste compte encore des partisans parmi les Beni Guil, les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, les Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed, les Ahl Debdou, les Ouled Amor, les Oulad Bakhti et les Beni Bou Zeggou.

Par contre les Beni Yala, les Zekkara et les Mehaya ont à peu près abandonné cette cause. Quant aux Beni Mathar ils ne voient plus d'autre autorité possible que la nôtre.

Enfin la conférence d'Algésiras, qui venait de se dénouer d'une façon heureuse pour nous, devait donner au Maghzen une opinion plus haute de la position mondiale de notre pays et l'inciter à renoncer à son opposition.

Nous allons entreprendre l'exposé de notre action politique sur la région de Berguent; mais, avant, une remarque s'impose.

Pour faire cesser les troubles qui avaient agité notre frontière en 1857 et 1859, nous avions employé la manière forte : razzias et grosses contributions de guerre. Ces répressions énergiques n'entretenaient chez les indigènes qu'un sentiment de crainte salutaire.

Mais en 1904 lorsque nous eûmes acquis une notion plus juste des droits que nous conféraient au Maroc nos douze cents kilomètres de frontière commune nous changeâmes de méthode.

A l'occupation brusque du pays, écartée par de multiples raisons, devait faire place un programme de pénétration pacifique consistant à amadouer les populations à accroître leur bien-être, à faire cesser l'insécurité nuisible au développement de leurs affaires, sans jamais donner l'impression de la faiblesse et pour cela avoir à notre disposition une force armée suffisante pour appuyer au besoin notre parole et maîtriser les récalcitrants. C'est dans cet esprit que s'est exercée notre action politique sur tous les points de la frontière.

(A suivre.)



1. — USE AIE DE LA GADA.

2. — POINT D'EAU DE RAS-EL-AÏN.



La naissance du centre de Berguent

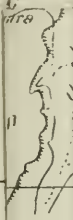
1. — LE CAMP ET LES MERCANTIS, AU DÉBUT DE 1905.
2. — LE VILLAGE EUROPÉEN, EN AOÛT 1905



E10
Amney
bezzen
bun
O. 12. 50
D. 11. 11
Iss
del Kass

C ORIENTAL

(PARTIE SUD)

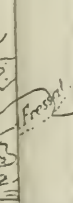


ouvert

ouedj
1201

Botinal ledde

Muthou Bou Boumeiad



5 mètres et 5^m50. Le cadre est constitué par une assise de



MAROC ORIENTAL

(PARTIE SUD)

D'après la Carte de la Frontière Algéro-Marocaine au $\frac{1}{100\,000}$ éditée par le Bureau Topographique de la Division d'Oran

Plateau entièrement découvert thym et al.





SUR QUELQUES VESTIGES DE RUINES ROMAINES

de Bou-Tlélis et d'Arbal

Dans mes courses géologiques il m'a été donné de rencontrer quelques vestiges de ruines romaines qui me paraissent n'avoir pas été citées par les auteurs qui se sont occupés de la *Maurétanie Césarienne*. Peut-être le peu d'importance de ces ruines les a-t-il fait négliger. Je crois néanmoins qu'il y a un certain intérêt à les signaler. Incompétent en la matière, mon seul but, en publiant cette note, est d'attirer sur ces vestiges l'attention des archéologues. Voici les stations que j'ai relevées :

1° A Bou-Tlélis (*Crispae*). — A 2 kilomètres au sud-est du village, en bordure de la Grande Sebkhâ, sur une éminence dominant le lac de dix-sept mètres (Carte État-Major 50.000°, feuille de Lourmel, cote 97) se trouvent les constructions bien effacées d'une construction romaine qui indiquent l'emplacement d'un poste-vigie (?) assez important. La butte étant cultivée, il est bien difficile de se faire une idée exacte des dimensions des quatre faces de la construction. (Une dizaine de mètres de côté.) Au nord existe une excavation qui lors de mon passage était comblée avec des sarments. Une orge très haute ne m'a pas permis de prendre des mesures. Sur les pentes se trouvent quelques grosses pierres de taille. J'ai su depuis que le propriétaire du terrain avait fait quelques fouilles ; elles n'ont rien donné.

2° Arbal (*Regiae*). — A plusieurs kilomètres de la grande station romaine d'Arbal j'ai noté les vestiges suivants :

1° Dans le Hammar Msiba (Carte État-Major 50.000°, feuille d'Arbal). — A ¼ kilom. 500, au sud-est du domaine d'Arbal, au sud du H' Msiba, presque à la naissance de l'oued Krendak, sur une très légère éminence située à environ deux cents mètres au sud de la cote 710, se trouvent les restes d'une construction romaine dont il est difficile de saisir l'affectation. Les ruines, au ras du sol, forment un rectangle bien défini dont les côtés mesurent 5 mètres et 3^m50. Le cadre est constitué par une assise de

pierres de taille de largeur quelque peu inégale (0^m50 à 0^m60 environ). Deux de ces pierres sont remarquables par leur longueur, l'une mesure 2^m50 avec une épaisseur visible de 0^m50, l'autre, 2 mètres. Les pierres formant les deux côtés de l'angle nord-ouest de l'assise sont presque toutes en place, mais celles de l'angle opposé sont toutes ou déplacées ou éparses à distance.

À l'intérieur du carré on voit, parallèle à la plus grande pierre et distante de 1^m40, une pierre de taille longue de 1^m50. L'intervalle est recouvert de petits moellons. Cette pierre marque peut-être l'emplacement d'un escalier.

L'indigène qui vit sur le terrain m'a déclaré n'avoir jamais vu de « chiffres », c'est-à-dire de lettres, sur les pierres.

2° Bassin romain (feuille Arbal). — Plus près d'Arbal, à 3 kilomètres au S.-S.-E., l'oued Tametraïa débouche dans la plaine en faisant un coude brusque, presque un angle droit. Au coude aboutit, sur la rive gauche de l'oued, un petit ravin qui descend de la cote 414, et dans lequel se trouve une petite source marquée par un peuplier (Aïn-Safsaf). Les côtés de l'angle formé par l'oued Tametraïa et le petit ravin de Safsaf limitent un mamelon d'apparence très rocheuse et que domine, à la hauteur de la source, une mesure indigène en ruines.

C'est à quelques mètres de cette mesure, vers l'est, que se trouve un bassin creusé dans la roche vive du calcaire sahélien. La cavité rectangulaire a été assez irrégulièrement taillée. Ses dimensions approximatives sont : longueur, 2 mètres ; largeur, 1^m50 ; profondeur, 0^m60. En avant et en arrière les parois montrent les échancrures par lesquelles arrivait et sortait l'eau amenée d'une source très peu importante et située dans un ravin peu éloigné.

3° Carrière de pierre (feuille Arbal). — Dans la région d'Arbal les calcaires les plus compacts se trouvent dans un massif de collines, sans nom sur la carte, situé à 3 kilomètres au sud-est d'Arbal. Le point culminant est marqué par la cote 588. Le massif est traversé du sud-ouest au nord-est par un sentier qui passe sous la cote 588. Il est aussi coupé par un ravin qui aboutit à l'oued Tangroutah. Dans l'angle nord-ouest formé par le sentier et le flanc gauche du ravin, à une distance peu éloignée, se trouve une belle carrière qui n'a guère pu être exploitée que par les colons de Begiaïe.

F. DOUMERGUE.

TABLES

POUR SERVIR

aux Calculs de Concordance des Ères chrétienne et musulmane
et à la Résolution de Divers Problèmes

INTRODUCTION

En me livrant à des études d'histoire, j'ai été amené à rechercher la correspondance des dates fournies par les auteurs musulmans ou par les documents arabes avec le calendrier grégorien. Il existe bien des tables, calculées par M. Bernouin, qui indiquent à simple lecture la concordance des dates grégoriennes et hégiriennes, mais elles ne commencent qu'à 1689 et sont par conséquent insuffisantes. A l'époque de mes recherches, je n'avais pas encore eu connaissance du travail de Chaillet publié en 1867 dans la *Chrestomatie arabe* de Bresnier et qui donne une solution générale de la question ; je dus donc, pour atteindre le but poursuivi, étudier les éléments d'une table de concordance. Par la suite, il m'a paru utile de réunir quelques documents relatifs aux calendriers grégorien et arabe, ainsi qu'aux méthodes de calcul de concordance, afin de faciliter la résolution des différents problèmes qui peuvent se poser lorsqu'on entreprend des recherches sur l'histoire des peuples musulmans.

Les tables de Chaillet sont d'un emploi facile, malheureusement les cas particuliers n'y sont pas toujours mis suffisamment en évidence. Ces tables donnent des résultats erronés pour la période s'étendant du 5 octobre au 31 décembre 1582 inclus.

Mes tables, qui font suite à celles de Chaillet, sont un peu plus compliquées ; bien que n'offrant aucune difficulté, leur emploi exige quelques opérations supplémentaires.

Par contre, elles montrent clairement le mécanisme des périodes bissextiles ou embolismiques ; elles s'appliquent à tous les cas et suppriment les erreurs signalées plus haut.

La table hégirienne de M. Delpech, qui est jointe à cette étude, a paru dans une revue algérienne en langue arabe intitulé *El-Takouïm el-Djezaïri*. Ce travail m'a été signalé par M. l'officier interprète Bercher, qui a bien voulu m'en faire une traduction, ce dont je le remercie sincèrement.

La table hégirienne de M. Delpech est en quelque sorte un calendrier perpétuel, non seulement susceptible de rendre des services d'ordre général, mais aussi, dans les cas de recherches historiques, de faciliter l'interrogatoire des informateurs dont on veut recueillir les souvenirs. Cette table n'indique pas les années embolismiques ; leur connaissance est pourtant nécessaire.

Il y avait tout intérêt à compléter ce recueil de documents en faisant, pour l'ère chrétienne, un travail semblable au précédent. C'est pourquoi j'ai dressé une table grégorienne perpétuelle, qui est organisée comme la table hégirienne de M. Delpech et d'après les mêmes principes ; elle est à utiliser dans les cas analogues. Pour simplifier son emploi, les années bissextiles ont été mises en évidence ; elles sont marquées d'un astérisque.

L. VOINOT.

CONCORDANCE DES CALENDRIERS GRÉGORIEN & MUSULMAN

par L. CHAILLET¹

ÉLÉMENTS DES DEUX CALENDRIERS

Ère chrétienne

Pendant plus de cinq siècles, les chrétiens n'eurent pas d'ère particulière. En 532, un moine de l'église romaine, nommé Denis-le-Petit, proposa la fixation d'un point de départ destiné à servir de base aux calculs ecclésiastiques. Il admit que Jésus-Christ était né le 25 décembre de l'année 753 de la fondation de Rome. Négligeant les sept jours compris entre cette date et le premier jour de l'année suivante, il prit pour commencement de l'ère chrétienne le 1^{er} janvier de l'an de Rome 754. Tel est le principe suivi de nos jours.

Jusqu'en 1582, les chrétiens se réglèrent sur l'année romaine qui comptait, après la réforme dite Julienne, opérée par Jules César l'an 45 avant Jésus-Christ, 365 jours un quart divisés en douze mois, répartis de la manière suivante :

Janvier	31	Avril	30	Juillet	31	Octobre	31
Février	28	Mai	31	Août	31	Novembre	30
Mars	31	Juin	30	Septembre	30	Décembre	31

Le quart de jour négligé formait tous les quatre ans un jour supplémentaire, intercalé dans le mois de février la veille du sixième jour avant les calendes de mars, ou *sexto calendas*. Ce jour fut appelé *bissexta calendas*. De là le nom de bissextile, donné à l'année de 366 jours.

¹ Cet article, cité in-extenso, est extrait de : L. J. BRESNIER, *Chrestomatie arabe*, Alger, Constantine et Paris, 1867 ; pp. 506 à 514.

Mais les astronomes ayant démontré que le soleil accomplit sa révolution en 365 jours 0,2422, on reconnut que Jules César avait attribué à l'année une trop longue durée en la portant à 365 jours 0,25. Dès lors, son système d'intercalation devenait défectueux, en donnant trop d'années bissextiles. Par suite de ce système, on constata notamment que l'équinoxe de printemps, qui avait été fixée au 21 mars par le concile de Nicée, en 325, se trouvait avoir rétrogradé de dix jours en l'année 1582.

Le pape Grégoire XIII, qui attachait une grande importance à consacrer la décision du concile de Nicée fixant la fête de Pâques au dimanche après l'équinoxe de printemps (21 mars), modifia le calendrier Julien et changea le système d'intercalation. Il décida que les années séculaires, qui jusqu'alors étaient toutes bissextiles, ne le seraient que de quatre siècles en quatre siècles : il retrancha en même temps les dix jours qui se trouvaient en excédent. Cette modification, qui prit le nom de réforme grégorienne, eut lieu le 5-15 octobre 1582. Elle fut adoptée en France le 19-20 décembre de la même année.

Ère musulmane

Les musulmans font commencer leur ère le jour où Mahomet, se dérochant aux poignards des Coraïchites, s'enfuit de la Mecque, accompagné d'Abbon-Bekr, pour se réfugier à Yatrib, nommé aujourd'hui Médine. Cette fuite (en arabe hidjra, d'où est venu le mot hégire), eut lieu, selon l'opinion la plus accréditée, le vendredi 16 juillet 622 après Jésus-Christ. Les astronomes arabes et quelques historiens la placent au jeudi 15 juillet. Nous avons adopté la manière de compter des Turcs, c'est-à-dire le 16 juillet.

Les musulmans règlent la période annuelle sur le cours de la lune, et prennent pour durée de leurs mois une lunaison, dont chacune s'effectue en 29 jours et demi et une fraction. Douze lunaisons de 29 jours et demi donnent un total annuel de 354 jours.

D'après ces bases, les mois sont alternativement de 30 et de 29 jours.

Si l'on ne compte pour chaque lunaison que 29 jours et demi, la fraction négligée produit au bout d'un certain temps une augmentation notable qui forme des jours. Pour rétablir l'équilibre les astronomes arabes ont imaginé

une période de 30 années dans laquelle ils intercalent 11 années de 355 jours. Le jour complémentaire s'ajoute, tous les deux ou trois ans, à la fin du mois de Doul-Hidja qui termine l'année. Cette addition a été appelée embolisme.

L'année ordinaire de 354 jours se nomme en arabe *bacila* (année plate) et celle de 355, *kabice* (année remplie).

Les années embolismiques dans la période de 30 ans sont : la 2^e, la 5^e, la 7^e, la 10^e, la 13^e, la 16^e, la 18^e, la 21^e, la 24^e, la 26^e, la 29^e.

CONCORDANCE

Après avoir ainsi établi les bases des deux calendriers grégorien et musulman, nous avons cherché un moyen d'arriver facilement à trouver la concordance entre toutes les dates données dans les deux ères. Nous avons dressé dans ce but les deux tables suivantes, dont l'usage sera indiqué ci-après.

TABLE N° 1

A retrancher du total général des jours, lorsque l'on convertit des années chrétiennes en années musulmanes :

227.016

(Ce chiffre représente le nombre de jours écoulés depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'au premier jour de l'ère musulmane).

ANNÉES

2^e SECTION

MOIS 1 ^{re} SECTION				ANNÉES	RÉDUCTION EN JOURS	ANNÉES	RÉDUCTION EN JOURS	SIÈCLES 3 ^e SECTION					
N ^o D'ORDRE DES MOIS	MOIS	RÉDUCTION EN JOURS						PÉRIODES DE 100 ANNÉES	RÉDUCTION EN JOURS				
		Années ordinaires	Années bissextilles										
				1	365	48	17,532						
				2	730	52	18,993						
				3	1,095	56	20,454						
1	Janvier.....	31	31	4*	1,461	60	21,915	600	219,150				
2	Février.....	59	60	8	2,922	64	23,376	700	255,675				
3	Mars.....	90	91	12	4,383	68	24,837	800	292,200				
4	Avril.....	120	121	16	5,844	72	26,298	900	328,725				
5	Mai.....	151	152	20	7,305	76	27,759	1,000	365,250				
6	Juin.....	181	182	24	8,766	80	29,220	1,100	401,775				
7	Juillet.....	212	213	28	10,227	84	30,681	1,200	438,300				
8	Août.....	243	244	32	11,688	88	32,142	1,300	474,825				
9	Septembre..	273	274	36	13,149	92	33,603	1,400	511,350				
10	Octobre...	304	305	40	14,610	96	35,064	1,500	547,875				
11	Novembre..	334	335	44	16,071			1,580	577,095				
12	Décembre..	365	366					1,582	577,815				
				* A partir de ce chiffre tous les nombres indiquent des années bissextiles				1,600	584,390				
								1,700	620,914				
								1,800	657,438				
								1,900	693,962				
								2,000	730,487				
								2,100	767,011				
								2,200	803,535				

Le premier jour de l'ère chrétienne correspond au samedi 1^{er} janvier 734 de la fondation de Rome

Ordre dans lequel se sont succédés les jours depuis le commencement de l'ère chrétienne :

SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI
1	2	3	4	5	6	7

TABLE N° 2

A ajouter au total général des jours, lorsque l'on convertit des années musulmanes en années chrétiennes :

227.016

(Ce chiffre représente le nombre de jours écoulés depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'au premier jour de l'année musulmane).

ANNÉES

Formant le Cycle lunaire. — 2^e SECTION

PÉRIODES
de 30 Années
ou Cycles lunaires
3^e SECTION

MOIS
1^{re} SECTION

MOIS				ANNÉES		RÉDUCTION		PÉRIODES	
1 ^{re} SECTION						EN JOURS		de 30 Années	
								ou Cycles lunaires	
								3 ^e SECTION	
N ^o D'ORDRE DES MOIS	MOIS	RÉDUCTION EN JOURS		1	354	16*	5.670	PÉRIODES DE 30 ANNÉES	RÉDUCTION
		Années ordinaires	Années remplies						
				2*	709	17	6.024		
				3	1.063	18*	6.379		
				4	1.417	19	6.733	60	21.262
1	Moharrem .	30	30	5*	1.772	20	7.087	90	31.893
2	Safar	59	59	6	2.126	21*	7.442	120	42.524
3	Rebiâa I . .	89	89	7*	2.481	22	7.796	150	53.155
4	Rebiâa II. . .	118	118	8	2.835	23	8.150	180	63.786
5	Djoudada I	148	148	9	3.189	24*	8.505	240	85.018
6	Djoudada II	177	177	10*	3.544	25	8.859	300	106.310
7	Redjeb . . .	207	207	11	3.898	26*	9.214	390	138.203
8	Châabane . .	236	236	12	4.252	27	9.568	480	170.096
9	Ramdane . .	266	266	13*	4.607	28	9.922	570	201.999
10	Choual . . .	295	295	14	4.961	29*	10.277	660	233.882
11	Doul-Kada . .	325	325	15	5.315	30	10.631	750	265.775
12	Doul-Hidja .	354	355	* Les chiffres marqués d'un astérisque indiquent les années remplies. Le premier jour de l'ère musulmane correspond au vendredi 16 juillet 622 après Jésus-Christ.				840	297.668
								930	329.561
								1.020	361.454
								1.110	393.347
								1.200	425.240
								1.260	446.502
								1.290	457.133
								1.380	489.026
								1.410	510.288

Ordre dans lequel se sont succédés les jours depuis le commencement de l'ère musulmane :

VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI
1	2	3	4	5	6	7

Application

CORRESPONDANCE D'UNE DATE GRÉGORIENNE AVEC UNE DATE MUSULMANE.

Le 6 janvier 985 de l'ère grégorienne étant donné, en chercher la correspondance avec le calendrier musulman.

Première Opération

Calculer le nombre de jours que contient cette date au moyen de la table n° 1, savoir :

900 années grégoriennes donnent	328.725 jours
84 années grégoriennes donnent	30.681 —
Janvier	6 —

Total .. 359.412 jours

Deuxième Opération

Retrancher de ce total les 622 années qui ont précédé l'hégire (621 ans, 6 mois, 15 jours).

Soit en jours .. 227.016 jours

Reste .. 132.396 jours

Troisième Opération

Réduire en années musulmanes au moyen de la table n° 2 (soustraire du reste précédent).

Pour 300 ans .. 106.310 jours

Reste ... 26.086 jours

Pour 60 ans ... 21.262 —

Reste ... 4.824 jours

Pour 13 ans .. 4.607 —

Reste ... 217 jours

Pour 7 mois .. 207 —

Reste ... 10 jours

Total des années : 373 ans, 7 mois, 10 jours.

La date cherchée sera donc le 10^e jour du 8^e mois (châabane) qui suit l'année 373, soit le 10 châabane 374.

CORRESPONDANCE D'UNE DATE MUSULMANE AVEC UNE DATE GRÉGORIENNE.

Le 10 châabane 374 étant donné, en trouver la correspondance avec le calendrier grégorien.

Première Opération

Établir le total des jours au moyen de la table n° 2, savoir :

300 années musulmanes donnent	106.310 jours
60 années musulmanes donnent	21.262 —
13 années musulmanes donnent	4.607 —
7 mois et dix jours donnent	217 —

Total ... 132.396 jours

Deuxième Opération

Ajouter à ce total les 622 années qui ont précédé l'hégire.

Soit en jours .. 227.016 jours

Total ... 359.412 jours

Troisième Opération

Réduire en années grégoriennes au moyen de la table n° 1 (soustraire du total précédent).

Pour 900 ans .. 328.725 jours

Reste ... 30.687 jours

Pour 84 ans .. 30.681 —

Reste ... 6 jours

Total des années : 984 ans, 6 jours.

Le 10 châabane correspond ainsi au 6^e jour du mois de janvier qui suit l'année 984, soit le 6 janvier 985.

GRÉGORIEN ET MUSULMAN

Observations sur les Tables

La première section des deux tables représente, par mois, le nombre de jours écoulés depuis le commencement de l'année, pour les années communes ainsi que pour les années bissextiles ou embolismiques.

La deuxième section, destinée aux années, donne le nombre de jours renfermés dans 1, 2, 3, 4, 8 années, jusqu'à 96 pour l'ère chrétienne et dans la série 1 à 30 de l'ère musulmane.

La troisième section représente le nombre de jours contenus dans une quantité déterminée de siècles dans la table n° 1, et de périodes de 30 années lunaires dans la table n° 2.

S'agit-il de réduire en jours une date donnée, il faut décomposer cette date d'après les subdivisions des tables. Il est nécessaire de diminuer toujours d'une unité le chiffre de l'année sur laquelle on opère, afin d'éviter une erreur, puisque la dernière année de ce millésime n'est jamais complète.

La deuxième section de la table n° 1, à partir du chiffre 1, indique les années bissextiles. Si l'on opère sur une époque de ces années postérieure au 28 février, on prendra le nombre des jours de cette année dans la colonne qui leur est consacrée à la première section de la table n° 1.

Le nombre 227.016, placé en tête de chacune des deux tables, représente la quantité de jours écoulés depuis l'origine de notre ère jusqu'au premier jour de l'hégire. Ce nombre doit être retranché du total des jours obtenu quand on réduit les années grégoriennes en années musulmanes, et ajouté, lorsque le calcul a pour objet la conversion des années musulmanes en années grégoriennes.

CONCORDANCE DES CALENDRIERS

Détermination des Jours de la Semaine

Pour trouver la désignation du jour de la semaine auquel correspond une date cherchée, nous proposons le moyen suivant :

Le premier jour de l'ère musulmane étant un vendredi, les sept jours initiaux de la première année furent :

VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI
1	2	3	4	5	6	7

(Voir la table n° 2.)

Si nous plaçons un numéro d'ordre sous chacun de ces jours, nous établissons une série de sept chiffres pouvant les représenter dans l'ordre où ils se sont trouvés primitivement rangés.

Lorsqu'on veut déterminer le nom du jour d'une date quelconque, on divise par 7 le nombre total des jours que représente cette date, et le chiffre restant indique, d'après la table ci-dessus, le nom du jour cherché : s'il n'y a pas de reste, le jour est un jeudi.

Soit à déterminer quel jour de la semaine était le 12 moharrem 1195 de l'hégire. Cette date présente en jours écoulés 195.126, qui, divisés par 7, donnent 60.446 pour quotient et 4 pour reste. On a vu dans la table ci-dessus que 4 représente un lundi, et l'on en conclut que le 12 moharrem 1195 était un lundi.

Le même mode d'opération est applicable aux années grégoriennes, dont la première a commencé un samedi, ce qui modifie ainsi la série.

SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI
1	2	3	4	5	6	7

(Voir la table n° 1.)

L. CHAILLET.

AUTRE MÉTHODE

pour obtenir la Concordance des Dates grégoriennes et hégiriennes

Les tables ci-après diffèrent sensiblement des précédentes. Pour dresser ces tables, j'ai pris comme origine des calculs le premier jour de l'hégire, et non le commencement de l'ère chrétienne, puisque le problème de la concordance ne se pose qu'à partir de l'apparition du calendrier musulman.

Les nombres fondamentaux des tables, à l'aide desquels on effectue les principales opérations, correspondent à une division en mois, années, dizaines d'années et siècles, des périodes écoulées depuis le début de l'hégire. Dans les tableaux indiquant la décomposition en années et dizaines d'années des périodes séculaires de chaque ère, il n'est pas tenu compte des années bissextiles ou embolismiques : ces années sont mises en évidence dans des tableaux spéciaux. Cette disposition peut paraître moins commode que celle adoptée par Chaillot ; elle a pourtant l'avantage de donner quelques renseignements intéressants, qui ne se trouvent pas dans ses tables, tout en conservant la division habituelle du temps en siècles et fractions décimales de siècle.

TABLES DE CONCORDANCE

La table I permet de réduire en jours une période quelconque de l'ère chrétienne, à partir du 16 juillet 622, début de l'ère musulmane.

La table II est organisée de façon qu'on puisse effectuer la même opération sur une période quelconque de l'ère musulmane, à partir du premier jour de cette ère.

Inversement, ces deux tables servent à déterminer les périodes de chaque ère correspondant à un nombre de jours donné ; on conçoit donc, dans ces conditions, qu'en les rapprochant, il soit facile de calculer la concordance des calendriers grégorien et musulman.

La table III est commune aux deux ères ; elle fait connaître le jour correspondant à une date pour laquelle on a déjà établi le nombre de journées écoulées depuis le début de l'ère musulmane.

TABLE I

Ère Chrétienne

A			B		C				D				
SIECLES	ANNÉES terminant les périodes séculaires	NOMBRE DE JOURS à la fin de chaque période	ANNÉES	SOUS-RE DE JOURS à la fin des années ou dizaines d'années non compris les jours bissextiles	N° D'ORDRE DES SÉRIES	ANNÉES BISSEXTILES de la période séculaire			MOIS	NOMBRE DE JOURS A LA FIN DE CHAQUE MOIS			
										Année ordinaire	Année bissextile	Année 622	Année 1582
7 ^e *	700	28,659	1	365	1	4	52	100*	Janvier.....	31	31	»	31
8 ^e	800	65,184	2	730	2	8	56		Février.....	59	60	»	59
9 ^e	900	101,709	3	1,095	3	12	60		Mars.....	90	91	»	90
10 ^e	1000	138,234	4	1,460	4	16	64		Avril.....	120	121	»	120
11 ^e	1100	174,759	5	1,825	5	20	68		Mai.....	151	152	»	151
12 ^e	1200	211,284	6	2,190	6	24	72		Juin.....	181	182	»	181
13 ^e	1300	247,809	7	2,555	7	28	76		Juillet.....	212	213	17*	212
14 ^e	1400	284,334	8	2,920	8	32	80		Août.....	243	244	48	243
15 ^e	1500	320,859	9	3,285	9	36	84		Septembre..	273	274	78	273
16 ^e	1600	357,384	10	3,650	10	40	88		Octobre....	304	305	109	294**
17 ^e	1700	393,898	20	7,300	11	44	92		Novembre..	334	335	139	324
18 ^e	1800	430,422	30	10,950	12	48	96		Décembre..	365	366	170	355
19 ^e	1900	466,946	40	14,600									
20 ^e	2000	503,471	50	18,250									
21 ^e	2100	539,995	60	21,900									
			70	25,550									
			80	29,200									
			82	29,920*									
			90	32,850									
				32,840*									

* A partir du 16 juillet 622 (c'est de l'ère musulmane). L'année 622 ne comprend donc que 170 jours.

* Sauf : 1 700
1 800
1 900
2 100

* Le mois commence le 16.

** Manquent les jours 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14 octobre.

* Les nombres suivis d'un astérisque sont à employer quand on opère sur les dates comprises entre 1582 et 1600.

TABLE II

Ère Musulmane

E		H		K										O					
ANNÉES terminant les périodes séculaires	NOMBRE DE JOURS à la fin de chaque période	ANNÉES	NOMBRE DE JOURS à la fin des années ou dizaines d'années ou compris les jours embolismiques	N° D'ORDRE DES SÉRIES	ANNÉES EMBOLISMIQUES PAR PÉRIODE SÉCULAIRE												MOIS	NOMBRE de jours à la fin de chaque mois	
					Période à indice 1				Période à indice 2				Période à indice 3					Année ordinaire	Année embolis- mique
100	35.437	1	354	1	1	31	61	91	2	32	62	92	3	33	63	93	Moharrem ..	30	30
200	70.873	2	708	2	4	34	64	94	5	35	65	95	6	36	66	96	Safar	59	59
300	106.310	3	1.062	3	6	36	66	96	7	37	67	97	8	38	68	98	Rebiâa I. . .	89	89
400	141.747	4	1.416	4	9	39	69	99	10	40	70	100	11	41	71		Rebiâa II ..	118	118
500	177.183	5	1.770	5	12	42	72		13	43	73		14	44	74		Djoumada I .	148	148
600	212.620	6	2.124	6	15	45	75		16	46	76		17	47	77		Djoumada II.	177	177
700	248.057	7	2.478	7	17	47	77		18	48	78		19	49	79		Redjeb	207	207
800	283.493	8	2.832	8	20	50	80		21	51	81		22	52	82		Châabane ..	236	236
900	318.930	9	3.186	9	23	53	83		24	54	84		25	55	85		Ramdane . . .	266	266
1000	354.367	10	3.540	10	25	55	85		26	56	86		27	57	87		Choual	295	295
1100	389.803	20	7.080	20	28	58	88		29	59	89		30	60	90		Doul-Kada . .	325	325
1200	425.240	30	10.620	30	M												Doul-Hidja . .	354	355
1300	460.677	40	14.160	40	PREMIÈRE ANNÉE EMBOLISMIQUE ET INDICE DES PÉRIODES SÉCULAIRES (Chiffre souligné)														
1400	496.113	50	17.700	50	SIÈCLE		MILLÉSIMES				SIÈCLE		MILLÉSIMES						
1500	531.550	60	21.240	60	1 ^{er}		2				9 ^e		801						
		70	24.780	70	2 ^e		103				10 ^e		902						
		80	28.320	80	3 ^e		201				11 ^e		1003						
		90	31.860	90	4 ^e		302				12 ^e		1101						
					5 ^e		403				13 ^e		1202						
					6 ^e		501				14 ^e		1303						
					7 ^e		602				15 ^e		1401						
					8 ^e		703				16 ^e		1502						

TABLE III

Commune aux deux Ères

Restes correspondant aux différents jours de la semaine :

VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI
1	2	3	4	5	6	7

Usage des Tables

1° CALCULER LA CORRESPONDANCE D'UNE DATE DE L'ÈRE MUSULMANE AVEC L'ÈRE GRÉGORIENNE

Soit à chercher la correspondance du 10 Châabane 374.

Calculer le nombre de jours depuis le début de l'ère musulmane, à l'aide des différents tableaux de la table II, en faisant la décomposition en siècles et années. On opère d'abord sur les 373 ans complètement écoulés :

Tableau E	300	} 373 ans	106.310
Tableau H	70		24.780
Tableau H	3		1.062

Les chiffres ci-dessus ne comprennent pas les jours supplémentaires des années embolismiques de la période séculaire en cours, il y a lieu d'en trouver le nombre pour l'ajouter. En se reportant au tableau M, on voit que le siècle en cours, le quatrième, a une période embolismique à indice 2. Le tableau K montre que dans cette période l'année 73 est embolismique et qu'elle est la 27° depuis le début de la période.

Tableaux M et K 27

Reste à trouver le nombre de jours compris dans l'année en cours, ce qui est facile avec le tableau O, et à faire le total de tous les nombres obtenus.

Tableau O 217

Total 132.396 jours

Lorsqu'on est en possession de ce premier résultat, il faut, pour obtenir la date grégorienne, procéder aux opérations inverses à l'aide des tableaux de la table I.

On cherche d'abord le nombre d'années grégoriennes entières contenues dans 132.396 jours ; il suffit pour cela de prendre dans les tableaux A et B les chiffres qui se rapprochent le plus de ce nombre, ainsi que des restes successifs, et de lire en regard les années correspondantes.

	132.396		
Tableau A	101.709	900	} 984 ans
1 ^{re} Différence	30.687		
Tableau B	29.200	80	
2 ^e Différence	1.487		
Tableau B	1.460	4	} 27 jours
3 ^e Différence :....			

Le reste obtenu est trop fort, car les jours supplémentaires des années bissextiles n'ont pas été comptés dans la période séculaire en cours. On lit dans le tableau C que l'année 84 est bissextile et qu'elle est la 21^e de cette période.

Tableau C 21

4^e Différence 6 jours

Il reste donc 6 jours pour l'année en cours dont le millésime est $984 + 1 = 985$. Dans ce cas spécial, il n'est même pas nécessaire de se reporter au tableau D pour voir que la date cherchée est le 6 *Janvier* 985.

2^o CALCULER LA CORRESPONDANCE D'UNE DATE DE L'ÈRE GRÉGORIENNE AVEC L'ÈRE MUSULMANE

Soit à chercher la correspondance du 6 *Janvier* 985.

La marche à suivre est identique à celle qui vient d'être exposée. A l'aide de la table I, on commence par calculer

le nombre de jours écoulés, depuis le début de l'ère musulmane, pendant les 984 années grégoriennes complètes.

Tableau A	900	} 984 ans	101.709
Tableau B	80		29.200
Tableau B	4		1.460

Chercher le nombre de jours bissextiles négligés dans la période séculaire en cours, ce nombre est à ajouter.

Tableau C	21
-----------	----

Quant à l'année en cours, il n'est pas nécessaire, dans ce cas particulier, de consulter le tableau D pour faire la décomposition en jours.

Le chiffre cherché est évidemment	6
-----------------------------------	---

Total 132.396 jours

Chercher ensuite, dans la table II, le nombre d'années musulmanes entières contenues dans 132.396 jours.

	132.396		
Tableau E	106.310	300	} 373 ans
1 ^{re} Différence	26.086		
Tableau II	24.780	70	
2 ^e Différence	1.306		
Tableau II	1.062	3	
3 ^e Différence	244	jours	

Les jours supplémentaires des années embolismiques de la période séculaire en cours ayant été négligés, ce reste est trop fort. Les tableaux M et K font connaître que la 73^e année du iv^e siècle de l'hégire est embolismique et qu'elle est la 27^e de la période.

Tableaux M et K	27
-----------------	----

4^e Différence 217 jours

Il reste par conséquent 217 jours de l'année en cours dont le millésime est de $373 + 1 = 374$.

Pour l'année en cours, la table O indique qu'il y a 207 jours écoulés en fin redjeb, il reste donc 10 jours à reporter au mois suivant, qui est châabane, et la date cherchée est le 10 châabane 374.

3° CALCULER LE JOUR DE LA SEMAINE CORRESPONDANT
A UNE DATE DONNÉE
DE L'ÈRE MUSULMANE OU DE L'ÈRE GRÉGORIENNE

Après avoir fait la transformation en jours indiquée dans les exemples précédents, on divise le nombre obtenu par 7.
Soit le 10 châabane 374 correspondant au 6 janvier 985.

$$\begin{array}{r|l}
 132.396 & 7 \\
 62 & \\
 \hline
 63 & 18.913 \\
 09 & \\
 26 & \\
 \hline
 \text{Reste } \dots\dots\dots & 5
 \end{array}$$

La table III donne immédiatement la solution. Le jour correspondant au reste 5 est un mardi, on a donc :

Mardi 10 châabane 374.

Mardi 6 janvier 985.

OBSERVATIONS

Les exemples ci-dessus dispensent de toute autre explication. Les tables sont établies de manière à permettre le calcul de concordance d'une date quelconque, elles indiquent en particulier les anomalies provenant des modifications apportées au calendrier grégorien. Néanmoins, pour s'en servir avec facilité, il est utile et même indispensable de savoir exactement sur quelles bases ont été établis les calendriers grégorien et musulman, afin de bien saisir la signification des différents tableaux, surtout de ceux ayant trait aux années bissextiles et embolismiques. Avec un peu d'habitude, l'emploi des tables est aisé et suffisamment rapide.

L. VOINOT.

Traduction d'un article du *Et-Takouim el-Djezaïri*, intitulé

TABLE HÉGIRIENNE PERPÉTUELLE

de M. DELPECH¹

La table hégirienne perpétuelle est le résultat des recherches de M. Delpech, sous-intendant militaire en retraite. Ce travail a paru en 1912 dans une publication annuelle en langue arabe, qui a pour titre *Et-Takouim el-Djezaïri*² (almanach algérien) et est dirigée par MM. Mahmoud Kaboul et Louis Boudet, qui ont bien voulu permettre de reproduire la table de M. Delpech dont M. Bercher a fait la traduction.

Cette table est destinée à faire connaître le nom inconnu d'un jour d'une date connue, et l'année inconnue lorsqu'on connaît le jour et le mois.

Il est nécessaire dans ce dernier cas de connaître à peu près l'année qu'on cherche.

LA TABLE HÉGIRIENNE

Cette table se divise en deux tableaux. Le premier comprend deux parties : la partie supérieure où sont les dizaines d'années jusqu'à 1529 de l'hégire, la partie inférieure où sont les lettres correspondant aux années. A droite et à gauche sont des chiffres de 0 à 9.

Le second tableau, qui constitue la table proprement dite, comprend deux parties. Dans la première partie sont les six premiers mois, dans la seconde les six derniers mois de l'année.

Les tableaux composant la table hégirienne sont donnés, ci-après.

¹ *Et-Takouim el-Djezaïri*, Alger, 1911, pp. 33 à 40.

² Direction et administration, 14, rue Michelet, Alger. Prix : 2 francs.

2^e TABLEAU (1^{re} Partie)

REBIAA I 3			SAFAB 2			MOHARREM 1							G	F	E	D	C	B	A
26	19	12	5	27	20	13	6	29	22	15	8	1	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche
27	20	13	6	28	21	14	7	30	23	16	9	2	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi
28	21	14	7	29	22	15	8	1	24	17	10	3	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi
29	22	15	8	1	23	16	9	2	25	18	11	4	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi
30	23	16	9	2	24	17	10	3	26	19	12	5	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi
24	17	10	3	25	18	11	4	27	20	13	6	6	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi
25	18	11	4	26	19	12	5	28	21	14	7	7	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi
REBIAA II 4			DJOUMADA I 5			REBIAA II 4							G	F	E	D	C	B	A
28	21	14	7	30	23	16	9	2	24	17	10	3	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche
29	22	15	8	1	24	17	10	3	25	18	11	4	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi
23	16	9	2	25	18	11	4	26	19	12	5	5	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi
24	17	10	3	26	19	12	5	27	20	13	6	6	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi	Mercredi
25	18	11	4	27	20	13	6	28	21	14	7	7	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Jendi
26	19	12	5	28	21	14	7	29	22	15	8	1	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi
27	20	13	6	29	22	15	8	1	23	16	9	2	Vendredi	Jendi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Samedi

2° TABLEAU (2° Partie)

RAMDANE 9			CHAABANE 8					REDJEB 7					G	F	E	D	C	B	A		
24	17	10	3	25	18	11	4	27	20	13	6	Samedi Dimanche Lundi Mardi Mercredi Vendredi	Vendredi	Jedi	Mercredi	Dimanche Lundi Mardi Mercredi Vendredi Samedi	Mardi	Lundi	Dimanche		
25	18	11	5	26	19	12	5	28	21	14	7		Samedi	Vendredi	Jedi		Mercredi	Dimanche	Mardi	Lundi	Dimanche
26	19	12	6	27	20	13	6	29	22	15	8		Lundi	Dimanche	Samedi		Jedi	Vendredi	Mercredi	Mardi	Dimanche
27	20	13	7	28	21	14	7	30	23	16	9		Mardi	Lundi	Dimanche		Samedi	Vendredi	Jedi	Mardi	Dimanche
28	21	14	8	29	22	15	8	1	24	17	10		3	Mercredi	Lundi		Dimanche	Samedi	Vendredi	Mercredi	Dimanche
29	22	15	9	30	23	16	9	2	25	18	11	4	Jedi	Mercredi	Mardi	Lundi	Dimanche	Jedi	Dimanche	Dimanche	
30	23	16	10	1	24	17	10	3	26	19	12	5	Vendredi	Jedi	Mercredi	Mardi	Dimanche	Samedi	Dimanche	Samedi	

DOUL-HIDJIA 12			DOUL-KADA 11					GHOUAL 10					G	F	E	D	C	B	A			
26	19	12	5	28	21	14	7	29	22	15	8	1	Samedi Dimanche Lundi Mardi Mercredi Vendredi	Vendredi	Jedi	Mercredi	Dimanche Lundi Mardi Mercredi Vendredi Samedi	Mardi	Lundi	Dimanche		
27	20	13	6	29	22	15	8	1	23	16	9	2		Samedi	Vendredi	Jedi		Mercredi	Dimanche	Mardi	Dimanche	Dimanche
28	21	14	7	30	23	16	9	2	24	17	10	3		Lundi	Dimanche	Samedi		Vendredi	Jedi	Mercredi	Dimanche	Dimanche
29	22	15	8	1	24	17	10	3	25	18	11	4		Mardi	Lundi	Dimanche		Samedi	Vendredi	Mercredi	Dimanche	Dimanche
30	23	16	9	2	25	18	11	4	26	19	12	5		Mercredi	Mardi	Dimanche		Dimanche	Vendredi	Jedi	Mercredi	Dimanche
24	17	10	3	26	19	12	6	27	20	13	7	8	Jedi	Mercredi	Lundi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Mercredi	Dimanche		
25	18	11	4	27	20	13	7	28	21	14	8	9	Vendredi	Jedi	Mardi	Dimanche	Samedi	Vendredi	Mercredi	Dimanche		

Usage de la Table

Pour se servir de la table, on cherche dans le premier tableau la lettre correspondant à l'année que l'on veut : ces lettres sont A, B, C, D, E, F, G. Une fois l'année trouvée dans la partie supérieure, on descend dans la même colonne jusqu'à o, si l'année se termine par une dizaine, et jusqu'au chiffre correspondant, si l'année se termine par des unités.

Exemple : soit à chercher la lettre correspondant à l'an 1300.

Nous cherchons d'abord 1300 dans la partie supérieure du tableau I. Puis nous descendons jusqu'à la lettre qui correspond au o, dans la même colonne (partie inférieure du tableau) nous trouvons que la lettre est A.

Ceci fait, connaissant la lettre correspondant à l'année, chercher le nom du jour dont on connaît le quantième.

Soit le 15 ramadan 1208. La lettre correspondant à 1208 est le F. Se reporter alors au tableau II, voir le chiffre 15 dans le mois de ramadan. Suivre la ligne vers la droite jusqu'à ce qu'on arrive au jour correspondant dans la colonne F. On trouve : mercredi.

Autre exemple. — Vous savez qu'un crime a été commis l'an dernier (1329), un dimanche des derniers jours de chonal. Vous voulez savoir le quantième. Les derniers jours sont du 20 au 28. Recherchez au tableau I la lettre correspondant à 1329. Vous trouvez B. Dans le tableau II vous cherchez le dimanche dans la colonne B correspondant aux trois derniers mois. Vous suivez la ligne à gauche jusqu'à la colonne « chonal » et vous trouvez 21 (ou 28).

Remarque. — Le mois de Doul-Hidja dans les années ordinaires est de 29 jours. Dans les années embolismiques il est de 30 jours.

Pour traduction conforme :

BERCHIER.

OBSERVATIONS SUR LA TABLE HÉGIRIENNE

Les indications figurant dans les tableaux sont rangées de droite à gauche, dans l'ordre inverse de celui qui est habituellement suivi. Cela provient de ce que ces tableaux sont traduits de l'arabe et que c'est le sens dans lequel s'écrit cette langue. Il a d'ailleurs fallu conserver leur disposition pour qu'ils restent en concordance avec le texte, puisque ce texte n'est lui-même qu'une traduction. Il suffit d'être prévenu pour que cette anomalie soit sans inconvénients.

Les années embolismiques ne sont pas indiquées dans la table de M. Delpech. Pour savoir de suite si une année est embolismique, il suffit de se reporter aux tableaux K et M de mes tables de concordance.

Les musulmans ont l'habitude de mesurer le temps écoulé en prenant leurs grandes fêtes religieuses comme points de repère, aussi est-il bon de connaître les dates auxquelles elles sont célébrées. Ces fêtes, qui reviennent à époques fixes, ont lieu aux dates suivantes :

Aachoura, le 10 moharrem.

Mouloud, le 12 rebiâa I.

Aïd es Sghir, le 1 choul.

Aarafa, le 9 doul-hidja.

Aïd el Kebir, le 10 doul-hidja.

Cette liste complète la table hégirienne et permet d'en tirer un meilleur parti ; on peut s'en rendre compte par les exemples ci-dessous.

1^{er} Exemple. — Dans le courant de moharrem 1331, on apprend qu'un fait intéressant, dont on désire connaître la date, s'est produit quatre années auparavant, le surlendemain de l'aïd el kebir.

On voit immédiatement que la date cherchée est le 12 doul-hidja 1326 ; la table hégirienne fait connaître que ce jour était un mardi.

2^e Exemple. — En fin 1330 de l'hégire, un musulman se souvient que sa tribu a fait une grande razzia, il y a environ trente ans, un vendredi, quatre jours avant la fête du Mouloud.

Le Mouloud se célébrant le 12 rebiâa I, la razzia a eu lieu un vendredi 8 rebiâa I, aux alentours de 1300. En consultant la première partie du tableau II de la table hégirienne, on trouve que ce jour est caractérisé par la lettre G. On cherche alors dans le tableau I l'année la plus voisine de 1300 qui corresponde à cette lettre ; c'est l'année 1302. La date de la razzia est donc le vendredi 8 rebiâa I 1302.

L. VOINOT.

TABLE GRÉGORIENNE PERPÉTUELLE

Cette table est une adaptation à l'ère chrétienne de la table hégirienne de M. Delpech. Elle est précédée d'une liste indiquant les principales fêtes chrétiennes avec les dates de leur célébration ; l'utilité de cette liste est évidente, car ces fêtes sont souvent citées dans les anciens documents français.

LES FÊTES CHRÉTIENNES

1° Fêtes fixes.

Circoncision, le 1^{er} janvier.
Epiphanie, le 6 janvier.
Baptême de Notre Seigneur, le 13 janvier.
Visitation de la Vierge, le 2 juillet.
Transfiguration de Jésus-Christ, le 2 juillet.
Assomption, le 15 août.
Nativité de la Vierge, le 8 septembre.
Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre.
Toussaint, le 1^{er} novembre.
Présentation de la Vierge, le 21 novembre.
Immaculée Conception, le 8 décembre.
Noël, le 25 décembre.

2° Fêtes mobiles.

Pâques ; le premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps, du 22 mars au 25 avril. (Le deuxième dimanche avant Pâques est dit dimanche de la Passion, celui précédant Pâques dimanche des Rameaux et celui qui suit cette fête dimanche de Quasimodo.)

Ascension ; le jeudi suivant le cinquième dimanche après Pâques, du 30 avril au 3 juin.

Pentecôte ; le septième dimanche après Pâques, du 10 mai au 13 juin.

Trinité ; le huitième dimanche après Pâques, du 17 mai au 21 juin.

Fête-Dieu ; le jeudi suivant le huitième dimanche après Pâques, du 21 mai au 25 juin.

LA TABLE GRÉGORIENNE

De même que la table hégirienne, elle comprend deux tableaux. Le premier tableau indique les lettres caractérisant les différentes années ; le deuxième tableau fait connaître les jours qui, suivant l'année, correspondent à chaque quantième de mois. Dans le premier tableau les millésimes ne se suivent pas toujours sans interruption ; la cause de ces irrégularités apparentes tient aux complications introduites dans le calendrier par la réforme grégorienne.

2^e TABLEAU (1^{re} Partie)

Jusqu'au 28 février les dates des années ordinaires et des années bissextiles se confondent.
 A partir du 29 février les dates suivies d'un astérisque se rapportent aux années bissextiles et les autres aux années ordinaires.

A	B	C	D	E	F	G	JANVIER	FÉVRIER	MARS
Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	1 8 15 22 29 2 9 16 23 30 3 10 17 24 31	5 12 19 26 6 13 20 27	5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	2 9 16 23 30 3 10 17 24 31	6 13 20 27	6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	4 11 18 25 5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28	1 8 15 22 29 2 9 16 23 3 10 17 24 4 11 18 25	8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28	2 9 16 23 3 10 17 24 4 11 18 25	9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	6 13 20 27 7 14 21 28	3 10 17 24 4 11 18 25	10 17 24 31 11 18 25 31*
Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	7 14 21 28	4 11 18 25	11 18 25 31*

A	B	C	D	E	F	G	AVRIL	MAI	JUIN
Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	2 9 16 23 30 3 10 17 24 31 4 11 18 25 31*	7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	4 11 18 25 5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31*
Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	3 10 17 24 31 4 11 18 25 31*	8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31*
Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	4 11 18 25 31*	9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31*
Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	5 12 19 26 6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	10 17 24 31 11 18 25 31*	7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31*
Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	6 13 20 27 7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	11 18 25 31*	8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31*
Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	7 14 21 28 8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	12 19 26 31 13 20 27 14 21 28 15 22 29 16 23 30 17 24 31*	9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*
Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	8 15 22 29 9 16 23 30 10 17 24 31 11 18 25 31*	13 20 27 14 21 28 15 22 29 16 23 30 17 24 31*	10 17 24 31 11 18 25 31*

Les dates suivies d'un astérisque se rapportent aux années bissextiles et les autres aux années ordinaires

A		B	C	D	E	F	G	JUILLET			AOUT			SEPTEMBRE							
								2	9	16	23	30	6	13	20	27	3	10	17	24	30*
Dimanche		Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	1*	8*	15*	22*	29*	5*	12*	19*	26*	2*	9*	16*	23*	
Lundi		Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	3	10	17	24	31	7	14	21	28	4	11	18	25	
Mardi		Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	2*	9*	16*	23*	30*	6*	13*	20*	27*	3*	10*	17*	24*	
Mercredi		Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	4	11	18	25	31*	1	8	15	22	5	12	19	26	
Jedi		Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	3*	10*	17*	24*		7*	14*	21*	28*	4*	11*	18*	25*	
Vendredi		Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	5	12	19	26		2	9	16	23	6	13	20	27	
Samedi		Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	6*	13*	20*	27*		3*	10*	17*	24*	7	14	21	28	
								7	14	21	28		4	11	18	25	8	15	22	29	
								8	15	22	29		5	12	19	26	1	8	15	22	29*
								1	7	14	21*	28*	4	11	18*	25*	2	9	16	23	30
																	1*	8*	15*	22*	29*

A		B	C	D	E	F	G	OCTOBRE			NOVEMBRE			DÉCEMBRE							
								1	8	15	22	29	5	12	19	26	3	10	17	24	31
Dimanche		Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	2	9	16	23	30	6	13	20	27	4	11	18	25	30*
Lundi		Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	1*	8*	15*	22*	29*	5*	12*	19*	26*	3*	10*	17*	24*	
Mardi		Mercredi	Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	3	10	17	24	31	7	14	21	28	5	12	19	26	
Mercredi		Jedi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	2*	9*	16*	23*	30*	6*	13*	20*	27*	4*	11*	18*	25*	
Jedi		Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	4	11	18	25	31*	1	8	15	22	6	13	20	27	
Vendredi		Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	3*	10*	17*	24*		2	9	16	23	5*	12*	19*	26*	
Samedi		Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jedi	Vendredi	5	12	19	26		3	10	17	24	7	14	21	28	
								6	13	20	27		4*	11*	18*	25*	6*	13*	20*	27*	
								7	14	21	28		5	12	19	26	7	14	21	28	
								8	15	22	29		6*	13*	20*	27*	8	15	22	29	
								1	7	14	21	28	4	11	18	25	1	8	15	22	29*
																	2	9	16	23	30
																	3*	10*	17*	24*	29*

Usage de la Table

Son emploi est analogue à celui indiqué pour la table hégirienne de M. Delpech.

Dans le tableau I, les lettres correspondant à des années bissextiles sont indiquées à l'aide d'un astérisque. Si les recherches portent sur une année bissextile, il faut utiliser dans le tableau III les dates également suivies d'un astérisque.

L'année 1582, à laquelle il manque 10 jours au mois d'octobre, constitue un cas particulier. La solution de ce cas est indiquée dans la table I.

Pour toutes les autres opérations, les explications données à propos de l'usage de la table hégirienne sont suffisantes pour faire comprendre celui de la table grégorienne.

Les indications relatives aux fêtes mobiles ne sont pas suffisamment précises pour permettre leur utilisation dans tous les cas ; elles peuvent néanmoins servir lorsque, pour une année déterminée, on connaît la date de l'une de ces fêtes.

Capitaine L. VOINOT.

RENSEIGNEMENTS ÉCONOMIQUES & SCIENTIFIQUES

concernant la CHAOUÏA¹

Mois de Septembre et Octobre 1912

1° *Mercuriales.* — Pendant les mois de septembre et août 1912 les tableaux des mercuriales dressés par le Service des renseignements de la Chaouïa présentent, pour le marché de Casablanca-banlieue, les variations suivantes :

	SEPTEMBRE		OCTOBRE	
	P. H.		P. H.	
Chameaux	300 »	» »	» »	par tête.
Bœufs	130 »	160 »	» »	—
Chevaux	350 »	» »	» »	—
Mulets	400 »	» »	» »	—
Anes	80 »	75 »	» »	—
Moutons	22 »	22 »	» »	—
Chèvres	17 »	17 »	» »	—
Blé	18 »	20 »	» »	le quint.
Orge	10 »	14 »	» »	—
Pois chiches.....	17 »	14 »	» »	—
Maïs	10 »	9 50	» »	—
Fèves	13 50	17 »	» »	—
Lin	» »	30 »	» »	—
Coriandre	» »	24 »	» »	—

2° *État comparatif des produits des marchés de la Chaouïa.* — Les états comparatifs donnent pour les neuf marchés de la Chaouïa les chiffres suivants :

	Produits 1911	Produits 1912	Excédent 1912
	P. H.	P. H.	P. H.
Septembre	45.465 86	55.622 80	10.156 94
Octobre	47.499 03	50.746 15	3.247 12
TOTAUX	92.964 83	106.368 95	13.404 06
Pour les huit premiers mois l'excédent a été de			83.346 15
Pour les dix premiers mois il s'élève donc à....			96.750 21

Les marchés de Settat, Ben Ahmed et surtout celui de Boulhaut continuent à donner les plus forts excédents. Le marché de Sidi Ali est en déficit croissant.

¹ Voir Bull. juin, septembre et décembre 1912.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES EN CHAOUÏA

STATIONS	ALTITUDES mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE moyenne	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		VENTS		NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	NOMBRE de jours	DIRECTION des Nuages	FORCE de 0 à 9		
SEPTEMBRE													
Casablanca ...	20	761,8	16,8	24,5	20,6	16,0	82	4,6	2	N	1,5	1,5	
Ben-Rechid ...	220	738,8	11,0	25,3	18,2	»	72	8,5	7	N E	2,6	4,5	Brouillard intense le 2
Sidi-Ali	18	762,9	15,2	26,0	20,6	»	72	1,7	3	N. O	3,5	3,5	2 jours brouillard ; coups de vent
Mechra-b -Abbon ..	330	740,0	20,9	39,9	29,9	»	»	»	3	N. S	1,5	1,0	3 coups de vent ; 3 jours de pluie
Dar Chafai ...	400	722,2	17,3	31,8	24,5	9,6	58	159,4	4	N. O	2,3	2,4	3 jours de pluie violente ; 1 jour vent violent.
Settat	370	729,3	15,7	30,9	23,3	16,6	74	18,7	2	N	2,2	1,6	1 coup de vent
Ben Ahmed ..	600	706,8	13,3	27,9	20,6	9,7	62	15,3	4	»	2,7	3,7	Sirocco le 11 ; 2 coups de vent.
Boulhaut	300	721,3	12,7	26,9	19,8	13,9	71	13,9	5	N. NE	2,7	4,6	9 jours brouillard ; orage le 13
OCTOBRE													
Casablanca ...	20	761,8	14,1	22,0	18,0	13,8	83	43,0	5	N	1,3	1,6	2 jours brouillard.
Ben-Rechid ...	220	739,7	7,8	21,6	14,7	»	78	40,0	8	N. E	2,3	4,0	5 jours brouillard.
Sidi-Ali	18	764,1	13,1	24,8	18,9	»	75	4,0	3	N. O	3,8	2,7	8 coups de vent ; 8 jours brouill.
Mechra-b -Abbon ..	330	746,4	11,3	23,6	17,5	»	38	»	4	N. S	1,5	1,4	4 jours de pluie légère ; 6 jours sirocco.
Dar Chafai ...	400	722,4	14,1	28,3	24,2	7,9	61	»	»	N O	1,5	1,5	2 coups de vent.
Settat	370	724,0	13,7	25,5	19,6	12,6	76	111,0	5	N. E	2,5	1,5	3 jours sirocco.
Ben Ahmed ..	600	708,3	9,9	24,1	17,0	9,1	67	39,0	6	»	1,7	3,0	1 coup de vent.
Boulhaut	300	722,7	9,5	22,7	16,1	16,4	71	37,0	4	N O	3,3	2,4	2 coups de vent.

NOTICE HISTORIQUE

sur la Part contributive

de la Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran

à la connaissance de l'Empire du Maroc¹

La *Société de Géographie d'Oran* a été fondée en 1878 par le lieutenant de vaisseau Trotabas. En 1882 elle fut transformée en *Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran* et, dès lors, sous l'impulsion du savant archéologue, commandant Demaeght, elle prit un rapide développement. Dès 1878 elle publia un Bulletin trimestriel purement géographique, puis de 1882 à 1885, un Bulletin de géographie et un Bulletin d'archéologie. A partir de 1886 elle revint au principe de la publication d'un seul recueil : le *Bulletin trimestriel de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran* dont la publication n'a jamais été depuis interrompue.

En 1913 la Société entrera dans sa 36^e année d'existence.

Elle a publié jusqu'ici 133 fascicules trimestriels formant la matière de 32 volumes annuels d'une moyenne de 400 à 600 pages.

Depuis 1905 elle fait tirer à part, au moins à 50 exemplaires, tous les mémoires *inédits* insérés dans le Bulletin.

La Société possède 2.030 ouvrages comportant environ 5.000 volumes.

La bibliothèque est ouverte aux sociétaires tous les jours de 5 à 7 heures.

A ce jour l'effectif des membres de la Société comprend :

Membres honoraires	30
Membres payants	400
Total	430

Sociétés correspondantes et bibliothèques auxquelles est fait aussi le service du Bulletin 100

¹ Cette notice a été établie à l'occasion de l'Exposition universelle de Gand, la Société ayant accepté de participer à l'organisation de la section marocaine.

Le chiffre du budget de la Société s'élève à environ 6.000 francs, après être resté longtemps au-dessous de 4.000 francs. C'est donc avec des ressources relativement restreintes que la Société a poursuivi la mission que ses fondateurs lui avaient assignée.

*
**

Le but des fondateurs de la *Société de Géographie d'Oran* avait été d'apporter une contribution modeste à l'étude de l'Algérie et particulièrement à celle de la région oranaise. Mais dès 1878, les dirigeants de la Société avaient compris que l'avenir de l'Algérie devait être assuré par l'expansion de l'influence française au sud et à l'ouest de la province d'Oran. Il était donc indispensable que les régions limitrophes fussent soumises à l'autorité de la France. Dans ce but il devenait nécessaire de pousser au moins à la conquête scientifique et morale des régions sahariennes et aussi de celles de la frontière algéro-marocaine toutes soumises à l'autorité effective ou nominale du Sultan du Maroc. A cet effet, dès 1878, l'action de la *Société de Géographie* se manifesta sous diverses formes :

1° D'abord, elle attira l'attention de ses membres et du public sur l'utilité qu'il y avait à poursuivre l'étude du Sahara. Ce fut M. Camille Sabatier qui, le premier, publia dès 1880, une série d'études sur les régions sahariennes. Depuis nombreux ont été les mémoires traitant du Sahara. Le Bulletin de la Société en a publié une bonne part.

2° En même temps que la Société poussait à l'étude du Sahara elle s'attachait à l'idée de la construction d'un chemin de fer transsaharien qui relierait l'Oranie au Soudan français. Elle soutint énergiquement le projet de tracé par la vallée de l'oued Messaoud (O. Saoura) qui avait à la fois un intérêt économique et politique. La voie ferrée devait traverser les régions les plus peuplées du Sahara et nous permettre de surveiller sur toute son étendue la frontière algéro-marocaine.

Le contrôleur des Mines Bouty, secrétaire général de la Société, fut la cheville ouvrière de cette œuvre partielle de la Société. Pendant vingt ans il soutint le projet avec autant d'énergie que de compétence. Enfin il eut la satisfaction de voir amorcer le Transsaharien : le 31 août 1901

la section d'Aïn-Sefra à Duveyrier était ouverte à l'exploitation. Le 3 août 1903 la locomotive arrivait à Beni-Ounif.

Mais à Beni-Ounif s'arrêta, jusqu'à nouvel ordre, l'amorce du Transsaharien ; par suite de considérations politiques et militaires la voie ferrée sortit de la vallée de la Zousfana pour obliquer à l'ouest. On estima qu'il y avait intérêt à se diriger vers l'Océan Atlantique, surtout dans le but d'enserrer le Maroc par le sud et de séparer les tribus du nord de celles des régions sahariennes.

Le 4 février 1905 la locomotive arriva à Ben-Zireg ; le 21 avril 1906 à Colomb-Béchar.

Il est à souhaiter que le nouveau projet de Transafricain reprenne la voie momentanément abandonnée par le Transsaharien.

L'étude des divers projets concernant le Transsaharien avait suscité une heureuse émulation. De nombreux savants, des explorateurs, des officiers étudièrent les divers côtés de la question et l'étude technique se fit parallèlement aux études géographiques et scientifiques. Aussi pendant plus de dix ans le Bulletin de la Société put-il publier toute une série de mémoires sur les régions sahariennes.

3° L'intérêt de la Société se porta ensuite sur l'Extrême-Sud Oranais.

Lorsque le drapeau français fut planté sur les kasbahs de toutes les oasis, que la voie ferrée eut facilité les relations du nord avec le sud, des officiers des postes créés, des professeurs en mission, des explorateurs apportèrent une nouvelle contribution à l'étude des oasis de l'Extrême-Sud Oranais et du Sahara central. Le Bulletin de la Société accueillit et publia un grand nombre de mémoires du plus haut intérêt sur le Figuig, le Touat, le Gourara, le Tidikelt, l'Adrar, etc., régions toutes tributaires de l'empire du Maroc.

L'installation du poste de Colomb-Béchar permit surtout l'exploration de tout le bassin du Guir jusqu'à sa ligne de séparation avec celui de la Moulouya et une reconnaissance par renseignements de la région plus occidentale. Sur ces régions notre Bulletin a eu la primeur d'intéressants itinéraires du Haut Guir vers la Haute Moulouya et de Béchar au Tafilalet.

4° Enfin et en dernier lieu, la Société après s'être occupée des régions sahariennes dans les hinterlands

algérien et marocain, a dirigé son attention sur les confins algéro-marocains du nord et sur le Maroc lui-même. De nouvelles études tout aussi passionnantes que les précédentes ont été réservées au Bulletin de la Société.

En 1902, la Société attira tout particulièrement l'attention du grand public sur le Maroc en mettant au concours la publication d'une : « Géographie du Maroc » avec prime de 500 francs. Elle couronna l'œuvre de M. J. Canal. Ce premier travail d'ensemble fut édité aux frais de la Société et parut en 1902.

Depuis et de jour en jour les études concernant le Maroc ont pris une très grande extension et notre Société a eu la bonne fortune d'en publier un certain nombre. Aussi les bulletins des dernières années contiennent-ils des travaux de plus en plus intéressants sur la frontière algéro-marocaine, sur la région de la Moulouya, sur la Chaouïa, etc. Au premier rang il faut citer : *Oudjda et l'Amalat* de M. le capitaine Voinot, ouvrage qui comporte 600 pages et 26 planches de plans et illustrations dont la publication a imposé de très grosses charges à la Société.

Dans le Bulletin de 1913 commence la publication d'une étude intéressante de M. le lieutenant Gaquière sur la région de Berguent.

En 1912 la Société a mis au concours les sujets suivants :

1° Pour 1913 : Géographie et histoire de la Chaouïa jusqu'en 1912.

2° Pour 1914 : Histoire politique, militaire et économique des ksours de l'Extrême-Sud : *Duveyrier à Beni-Abbès et du bassin du Haut Guir*.

La Société ne s'est pas bornée à publier des travaux d'ordre purement géographique, elle a aussi encouragé l'étude de toutes les branches ayant des rapports avec la géographie et l'histoire : ethnographie, archéologie préhistorique et romaine, histoire, sciences économiques, islamisme, etc. Seules les études archéologiques n'ont guère bénéficié des facilités offertes aux recherches géographiques et scientifiques, car jusqu'ici les documents relatifs à l'occupation romaine paraissent très rares dans le Maroc oriental. Mais les travaux du commandant Denneaght sur la *Géographie comparée de la Maurétanie Césarienne qui correspond au département d'Oran*, sur les

inscriptions, monnaies, documents de cette grande province romaine et son *Catalogue Archéologique du Musée d'Oran* seront une base précieuse pour tous ceux qui étudieront les confins algéro-marocains.

Les travaux considérables tels que les *Fastes des Provinces Africaines* de Tissot, les *Gouverneurs des Maurétanies* de M. Pallu de Lessert d'abord imprimés comme ceux de Demaeght dans le *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* seront d'un grand secours pour ceux qui voudront poursuivre des recherches archéologiques dans la *Maurétanie Tingitane* (Maroc).

Telle est l'œuvre intéressante que, avec des ressources modestes, la *Société de Géographie d'Oran* a accompli de 1878 à 1913. Comme par le passé elle continuera dans sa modeste sphère d'action à travailler pour la plus grande France.

La liste ci-après, énumérant les travaux publiés dans le *Bulletin de la Société* de 1878 à 1913 montrera toute l'étendue de la part contributive de la Société à l'étude des questions marocaines.

Oran, le 15 mars 1913.

E. LEMOISSON.

LISTE DES TRAVAUX

publiés dans le Bulletin de la Société

et relatifs au Sahara, à l'Extrême-Sud Oranais et au Maroc

SAHARA & EXTRÊME-SUD ORANO-MAROCAIN¹

1° GÉOGRAPHIE

- SABATIER Camille. — Mémoire sur la géographie du *Sahara Central*. — B. 1878-1880, p. 271.
- POMEL. — Etat actuel de nos connaissances sur la géologie du *Soudan*, de la *Guinée* et du *Sénégal*. — B. 1878-1880, p. 365.
- DEMAEGHT. — Notes sur l'*Adrar*. — B. 1878-1880, p. 391.
- SABATIER Camille. — *Sahara Méridional*. — B. 1881-1882, p. 20.
- GUENARD. — Description sommaire du ksar de *Moghrar Tatani*. — B. 1881-1882, p. 77.
- GASTRIES (DE). — Notes sur *Figuig*. — B. 1881-1882, p. 242 (avec tracé des différentes routes).
- FOUREAU. — Excursion dans le *Sahara Algérien* (avec carte). — B. 1883, p. 78.
- ROUHIL. — Le *Sud Oranais* et le *Touat*. — B. 1891, p. 33.
- DUVALX (capitaine). — *Zousfana, Guir, Saoura*. — B. 1902, p. 12.
- CAYARD (capitaine). — Le ksar de *Beni-Ounif*. — B. 1905, p. 413.
- BÉRENGER (capitaine). — Note sur la région de *Beni-Abbès* (2 cartes). — B. 1906, p. 415.
- ALBERT F. — Notes sur la tribu des *Zoua*. — B. 1907, p. 161.
- PIROT H. — Reconnaissance du *Menakeb* (1 carte). — B. 1909, p. 21. T.
- VOINOT L. — Le *Tidikelt* : Étude sur la géographie, l'histoire et les mœurs du pays (5 cartes, 18 pl.). — B. 1909, pp. 185, 311, 419. T.
- BERNARD (lieutenant). — Les routes vers la *Moulouya* (1 carte, 1 pl.). — B. 1910, p. 69. T.

¹ La lettre T indique que la Société a fait faire un tirage à part du mémoire.

- GOGNALONS. — Un ksar berbère dans la *Saoura* : *Igli* et ses habitants (1 carte, 1 pl.). — B. 1910, p. 183. T.
- PRIOU H. — Les points d'eau de la région nord de l'erg du *Gourara* (1 carte, 1 pl.). — B. 1910, p. 204. T.
- BERNARD (lieutenant). — Notes sur l'*oued Gheris* et ses affluents. — B. 1910, p. 347. T.
- OUSTRY M. — Notes sur le *Haut Ziz*. — B. 1910, p. 374. T.

Cartes

- CASTRIES (DE). — Tracé des différentes routes accédant à *Figuig*. — B. 1881-1882, p. 249.
- COLONIEU (colonel). — De *Géryville* à *Figuig* et retour, en 1868. — B. 1891, p. 319.
- ROUIRE. — D'*Oran* au *Touat* (croquis). — B. 1891, p. 365.
- DUVAUX (capitaine). — Itinéraires de *Duveyrier* à *Taghit*, à *Igli* et *Kesbat*. — B. 1902 (h. t.).
- BÉRENGER (capitaine). — Région de *Beni-Abbès* (2 cartes). — B. 1906 (h. t.).
- ALBERT F. — *Zaouïa de Kerzaz*. — B. 1906, p. 47.
- PRIOU. — Reconnaissance dans l'ouest du *Sahara central*. — B. 1909 (h. t.).
- VOINOT. — Carte du *Tidikelt*. — B. 1909 (h. t.).
- VOINOT. — Plans et cartes des oasis : *Foggaret ez Zouu*, *Foggaret el Arab*, *El Qouari*, *In Salah*. — B. 1909 (h. t.).
- VOINOT. — Plans et cartes des oasis : *In Ghar*, *Tit*, *Aoulef-Timokten*. — B. 1909 (h. t.).
- VOINOT. — Plans et cartes des oasis : *Akabli*, *In Belbel*, *Matriouen*. — B. 1909 (h. t.).
- GOGNALONS. — Environs d'*Igli-Taourta*. — B. 1910 (h. t.).
- PRIOU. — Carte des points d'eau de la région de l'erg du *Gourara*. — B. 1910 (h. t.).
- BERNARD (lieutenant). — Croquis schématique des régions de l'ouest du *Cercle de Colomb*. — B. 1910 (h. t.).

2° TRANSSAHARIEN

- KRAMER (commandant). — Du Transsaharien par la vallée de l'*Oued Messoud*. — B. 1878-1880, Tome 1, p. 123.
- TROTABAS. — Considérations maritimes au sujet du *Transsaharien*. — B. 1878-1880, p. 139.
- GUÉS. — Le *Transsaharien* au point de vue commercial. — B. 1878-1880, p. 190.
- GUÉS. — Les Anglais et le *Transsaharien* (*loc. cit.*), p. 196.

DEMAEGHT. — Le *Transsaharien* et la nouvelle brochure de M. Duponchel (*loc. cit.*), p. 202.

DEMAEGHT. — Le tracé du général Colonien et le tracé occidental (*loc. cit.*), p. 206.

DEMAEGHT. — Le *Transsaharien* (*loc. cit.*), p. 235.

JACCOLIOT. — Conférence sur le *Transsaharien* (*loc. cit.*), p. 335.

JOUANE. — Note sur le système de voie à adopter pour le *Transsaharien* dans la partie qui traversera les sables, avec croquis (*loc. cit.*), p. 335.

DUPIN. — Le *Soudan* au point de vue du *Transsaharien* (*loc. cit.*), p. 429.

BOUTY J. — Le *Transsaharien*. — B. 1881-1882, p. 20.

BOUTY J. — État de la question du *chemin de fer transsaharien* (*loc. cit.*), p. 69.

A partir de ce moment Bouty, secrétaire général de la *Société de Géographie d'Oran*, se spécialise dans la question et pendant vingt ans fait de la propagande par tous les moyens.

BOUTY J. — Un mot de réponse à la *Revue Géographique Internationale* au sujet de la question du *Transsaharien* (*loc. cit.*), p. 217.

MALLET. — Les oasis jalons à propos du *Transsaharien*. — B. 1883, p. 110.

BOUTY J. — Nouvelle démonstration de la possibilité du *chemin de fer transsaharien*. — B. 1884, p. 87.

BOUTY J. — Documents concernant le projet de *chemin de fer transsaharien*. — B. 1887, p. 22.

BÉDIER. — Le *Sahara Niger ou Transsaharien*. — B. 1888, p. 1.

BOUTY J. — Notes complémentaires relatives à la conférence sur le *chemin de fer transsaharien*, faite au Congrès de Géographie de Paris en 1889 (avec carte). — B. 1890, p. 7.

BOUTY J. — *Chemin de fer transsaharien* : Avant-projet concernant la section entre Aïn-Sefra et Igly. — B. 1891, p. 127.

BOUTY J. — Encore la question du *Transsaharien* : Quelques mots de réponse à la brochure de M. Fock. — B. 1891, p. 545.

SIMON (capitaine). — Trois rapports du lieutenant-colonel de Colomb sur la question du *commerce transsaharien*. — B. 1905, p. 167. T.

Cartes

BOUTY J. — Carte représentant le tracé du *chemin de fer transsaharien* par l'ouest de l'Algérie. — B. 1881-1882, p. 32.

BOUTY J. — Carte indiquant le tracé du *chemin de fer trans-saharien*. — B. 1890, p. 77.

3° ETHNOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE

BAJOLLE. — La question saharienne. — B. 1891, p. 145.

DUVAUX (capitaine). — Notice sur des inscriptions recueillies à *Taghit* (Sud Oranais). — B. 1901, p. 306 (avec 4 pl. h. t.).

PETIT. — Les tumuli d'*Aïn-Sefra*. — B. 1905, p. 285. T.

ALBERT. — La zaouïa de *Kerzaz*. — B. 1906, p. 475. T.

VOINOT L. — Notes pour servir à l'étude de l'ethnographie ancienne du *Sahara Central*. — B. 1908 (15 pl., 1 carte). T.

4° AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE, COLONISATION

X... — Rapport sur les caravanes qui ont fait le voyage du *Gourara* en 1886-1887. — B. 1887, p. 179.

DUVAUX (capitaine). — *Le Tlaïa* (avec planches). — B. 1901, p. 171.

FLYE DE SAINTE-MARIE. — Le commerce de l'agriculture au *Touat*. — B. 1904, p. 345.

SIMON (capitaine). — Trois rapports du lieutenant-colonel de Colomb sur la question du *commerce transsaharien*. — B. 1905, p. 167. T.

Les caravanes du *Sud Oranais* en 1904-1905. — B. 1905, p. 311.

— en 1906-1907. — B. 1907, p. 119.

— en 1907-1908. — B. 1908, p. 99.

— en 1908-1909. — B. 1909, p. 506.

CANAVY (capitaine). — Note sur le commerce de *Colomb-Béchar* avec l'*Ouest*. — B. 1906, p. 69. T.

POIRMEUR (lieutenant). — Les possibilités agricoles du *Sud Oranais*. — B. 1906, p. 343. T.

MARTIN (capitaine). — Les transactions commerciales dans l'annexe de *Beni-Abbès* en 1905. — B. 1906, p. 360. T.

ALBERT F. — Importation de blé et d'orge dans l'annexe de *Beni-Abbès* (avec graphique). — B. 1906, p. 365.

ALBERT F. — Importation des moutons et chèvres. — B. 1906, p. 365.

DOUMERGUE. — La houille dans l'Extrême-Sud Oranais. — B. 1908, p. 82.

5° DIVERS

- GUICHARD (D^r). — L'infirmerie indigène de *Beni-Ounif*. — B. 1906, p. 133. T.
- BERNARD et M. GEORGE. — Guide du Saharien. — B. 1907, p. 279. T.
- FOLEY. — Note sur le fonctionnement de l'infirmerie indigène de *Beni-Ounif*. — B. 1908, p. 167.
- BÉRENGER (capitaine). — Instruction pour la conduite d'une colonne dans le Sud (avec planch.). — B. 1908, p. 273. T.
- DESCHAMPS. — Le *Méhariste saharien* (2 pl.). — B. 1909, pp. 78, 253, 279. T.
- MARGOT E. — Organisation actuelle de la justice à *Figuig*. — B. 1910, p. 495.

MAROC

1° GÉOGRAPHIE

- SABATIER Camille. — Note sur le pays des *Tiffa*. — B. 1883, p. 15.
- CANAL. — La *frontière marocaine*. — B. 1884, p. 83.
- MERCIER. — Quelques notes sur le *Tafilalet* et itinéraire de *Tafilalet à Fez et Mequinez*. — B. 1885, p. 79.
- BREUILLE (DE). — Mission militaire envoyée au *Maroc* en 1882. — B. 1885, p. 157.
- CANAL. — *Oudjda*. — B. 1886, p. 237.
- M'HAMMED BEN RAHVAL. — A travers les *Beni Snassen* (avec carte). — B. 1889, p. 5.
- MARIE. Waille. — De *Tanger* à *Tunis*. — B. 1891, p. 471.
- BOYER A. — D'*Oran* au *Maroc* en torpilleur. — B. 1892, p. 263.
- CANAL. — Itinéraire d'*Oran* à *Tanger*. Les colonnes d'Hercule. — B. 1893-1894-1895-1896-1897.
- BERNARD Augustin. — Documents pour servir à l'étude du *Nord-Ouest Africain*. — B. 1897, p. 243 ; 1898, pp. 257, 293.
- CANAL. — Géographie du *Maroc*. (*Publication à part*) 1902.
- MOULÉRIAS. — La ville de *Fâz* (conférence). — B. 1904, p. 1.

- EL HACHEMI BEN MOHAMMED. — Etude sur l'Oued Draa supérieur. — B. 1907, p. 150. T.
- RENARD Ed. — De *Tanger* à *Fez*. Récit de voyage. — B. 1907, p. 287.
- COUR. — Notes sur la région de Berguent (1 carte, 4 pl.). — B. 1909, p. 31. T.
- BÉCERRA M. — La région des *Guelaya* (Rif) et le chemin de fer de *Melilla* aux mines des *Beni Ifrou* (Traduit de l'espagnol par M. C. AUCHER (1 carte, 1 pl.). — B. 1909, p. 367. T.
- DOUTTÉ. — A *Rabat* chez Abdelaziz. Notes prises en 1907. — B. 1910, p. 21.
- LECOCQ A. — Le *Maroc occidental*. — B. 1910, p. 259. T.
- GAQUIÈRE (lieutenant). — Les *Beni bou Zeggou* (1 carte, 1 pl.). — B. 1910, p. 491. T.
- REY (lieutenant). — La haute plaine du *Tamlett* (1 pl.). — B. 1911, p. 553. T.
- VOINOT L. (capitaine). — *Oudjda* et l'*Amalat* (26 pl. et cartes). — B. 1911 et 1912, pp. 93, 237, 409, 21, 153. T.
- GAQUIÈRE (lieutenant). — Berguent (Ras-el-Aïn). — B. 1913, p. 21 (2 cartes, 4 pl.). *En publication*.

Cartes

- ‡ — Itinéraires de *Mazaghan* à *Maroc* et de *Maroc* à *Mogador* (Soueïra). — B. 1885, p. 222.
- CANAL. — Plan des *Iles Zafarines*. — B. 1886, p. 12.
- CANAL. — Côte occidentale entre la *Moulouïa* et le *Kiss*. — B. 1886, p. 12.
- CANAL. — Frontière du *Maroc*. Bassin du *Kiss*. — B. 1886, p. 14.
- CANAL. — Itinéraire de la route de *Marnia* à *Oudjda*. — B. 1886, p. 252.
- CANAL. — Plan de la ville d'*Oudjda*. — B. 1886, p. 256.
- X ‡ — *Fas* et ses environs d'après les documents fournis par Jules Erckmann, capitaine d'artillerie, ancien chef de la mission française au Maroc. — B. 1888, p. 124.
- ‡ — Carte des *Beni Snassen* et la frontière marocaine d'après l'itinéraire et les notes de Si M'hammed ben Rahhal. — B. 1889, p. 1.
- FIDEL. — Carte des pays soumis et insoumis au Maroc. — B. 1903, p. 57.
- FIDEL. — Carte du Maroc. — B. 1903 (h. t.).
- MORLIÉRAS. — Carte provisoire des *Skhara*. — B. 1905 (h. t.).
- ALBERT. — Voies commerciales du Maroc. — B. 1906 (h. t.).

- ALBERT. — Tableau d'assemblage des tribus du Sahel atlantique. — B. 1906 (h. t.).
- BAUGER. — Zone de parcours et fractionnement des Beni Guil. — B. 1907 (h. t.).
- VOINOT. — Carte du Sahara central indiquant la répartition des vestiges anciens. — B. 1908 (h. t.).
- COUR. — Croquis de la région de Berguent. — B. 1909 (h. t.).
- BÉCERRA M. — Carte de la région des *Guelaya* (Rif) et le chemin de fer de *Melilla* aux mines des *Beni Ifrouir*. — B. 1909 (h. t.).
- X. — Croquis du *Maroc septentrional*. Zones d'influence française et espagnole (*loc. cit.*), p. 392.
- GAQUIÈRE. — Croquis du territoire des Beni bou Zeggou. — B. 1910 (h. t.).
- VOINOT. — Plan des environs d'Oudjda. — B. 1910 (h. t.).
- VOINOT. — Plan des environs d'Oudjda. — B. 1911 (h. t.).
- VOINOT. — Vue panoramique prise du minaret de la mosquée d'Oudjda. — B. 1911 (h. t.).
- VOINOT. — Les traces des anciennes enceintes d'Oudjda. — B. 1911 (h. t.).
- VOINOT. — Plan d'Oudjda en 1880. — B. 1911 (h. t.).
- Oudjda-ville en 1911. — B. 1911 (h. t.).
- Oudjda-jardins en 1911. — B. 1911 (h. t.).
- REY. — Plaine du Tamlett. — B. 1911 (h. t.).
- VOINOT. — Plans de la bataille d'Isly, des combats d'Achouen, de Taforalt, de *Foum Sefrou*. — B. 1912 (h. t.).
- GAQUIÈRE. — Carte du Maroc oriental (partie sud). — B. 1913 (h. t.).
- GAQUIÈRE. — Carte des environs de Berguent. — B. 1913 (h. t.).

2° ETHNOGRAPHIE

- MOULIÉRAS. — Une tribu zénète antimusulmane au Maroc : Les Skara. — B. 1903-1904-1905, pp. 195, 233, 1.
- ALBERT F. — Les *Oulad Djerir*. — B. 1905, p. 381. T.
- ALBERT F. — Les tribus du *Sahel Atlantique*. — B. 1906, p. 117. T.
- GOGNALONS. — Une fraction des *Ghenamena* dans la banlieue de Fès : les *Ouled Atssa*. — B. 1906, p. 354. T.
- ALBERT F. — Situation et fractionnement des Brabers (O. Ziz). — B. 1906, p. 371. T.
- BAUGER. — Zone de parcours et fractionnement des *Beni Guil* (avec carte). — B. 1907, p. 19. T.

EL HACHEMI BEN MOHAMMED. — Note sur la tribu des Zoua. — B. 1907, p. 161.

EL HACHEMI BEN MOHAMMED. — Traditions, légendes, poèmes sur *Figuig*. — B. 1907, p. 243.

3° ARCHÉOLOGIE

DEMAEGHT. — Note sur la *Moulouya* : frontière entre les *Maures* et les *Massesytiens*, entre les *états* de *Bogud*, entre les *Maurétanies Césarienne* et *Tingitane*. — B. 1884, p. 94.

LECOCQ A. — La *Maurétanie Tingitane* et le partage de l'Empire Romain en 293. — B. 1909, p. 481. T.

VOINOT L. — Les tumuli d'*Oudjda* (2 pl.). — B. 1910, p. 516. T.

LECOCQ A. — Le commerce de l'*Afrique romaine* (1 pl.). — B. 1912, pp. 293, 447. T.

4° HISTOIRE, DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

CASTONNET DES FOSSES H. — Le chérif de *Ouazzan*. — B. 1885, p. 41.

DU PATY DE CLAM A. — Situation militaire au Maroc (trad. d'un article d'une revue allemande). — B. 1885, p. 178.

CANAL. — Les troubles de la *frontière marocaine* (mars-avril 1886). — B. 1886, p. 112.

CANAL. — *Oudjda*, son histoire. — B. 1886, p. 239.

CANAL. — Notes généalogiques sur Mouley Hassan, empereur du Maroc et sur Si El Hadj El Arbi Abd-es-Selam, chérif d'*Ouazzan*. — B. 1888, p. 306.

DELPHIN. — Rectifications au document précédent. — B. 1889, p. 103.

GODEFROY-DEMOMBYNES. — Saints et savants du Mar'eb. — B. 1897, p. 273.

LABROSSE (lieutenant). — Opinion des Espagnols sur le Maroc. — B. 1905, p. 419.

ROMAGNY. — Le rôle de la *France* au *Maroc*. — B. 1906, pp. 175, 273, 497. — B. 1907, p. 164.

MOUGIN (capitaine). — Résumé de nos rapports avec les représentants du Makhzen et les populations de la zone frontière algéro-marocaine depuis vingt ans. — B. 1910, p. 402. T.

VOINOT L. (capitaine). — *Oudjda* et l'*Amalat*. — B. 1911, pp. 93, 237, 409 ; 1912, pp. 21, 153 (26 pl.). T.

BERNARD (capitaine). — Lettre de Fez. — B. 1912, p. 113.

Traité franco-espagnol du 27 novembre 1912. — B. 1912, p. 562.
GAQIÏRË (Lieutenant). — Berghent. — B. 1913. T.

5° AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE, COLONISATION

- DEMAEGHT. — De la nécessité d'un entrepôt franc à *Tlemcen*. — B. 1878-1880, p. 198.
CASTONNET DES FOSSES H. — Les intérêts français au Maroc. — B. 1885, p. 17.
M'HAMMED BEN RAHHAL. — Mémoire sur la création d'un marché franc à *Marnia*. — B. 1892, p. 493.
DEMAEGHT. — Voyage d'études à la *frontière marocaine*. — B. 1896, pp. 22, 187 ; 1897, p. 30.
FIDEL Camille. — Les intérêts économiques de la France au Maroc. — Le commerce du *Maroc* en 1902. — B. 1902, pp. 315, 451 ; 1903, p. 13.
MARIAL W. — La question marocaine au point de vue algérien. — B. 1904, p. 124.
DÉCHAUD Ed. — Les douanes marocaines. — B. 1907, p. 367.
AUCHER. — Note sur les exploitations minières dans le Rif. — B. 1909, p. 393. T.
RENÉ-LECLERC. — La situation économique de la France au Maroc en 1908. — B. 1909, p. 531 ; 1910, pp. 102, 232, 429. T.
Renseignements scientifiques et économiques sur la Chaouïa. — Observations météorologiques (Service des Renseignements). — B. 1912, pp. 253, 414, 558.
Essai de culture de coton en Chaouïa (Service des Renseignements). — B. 1912, p. 256.
LECOQ A. — Le commerce de l'*Afrique romaine* (1 pl.). — B. 1912, pp. 293, 447.
MOREAU. — Les terres agricoles de la Chaouïa. — B. 1912, p. 550.

6° DIVERS

- DELPHIN. — Fâs, son Université et l'enseignement supérieur musulman. — B. 1888, p. 271.
VIALA. — Lettre des *Oulama* de Fêz (traduction). — B. 1903, p. 241.
VIALA. — Lettre adressée par le Prétendant aux notables de la ville de Taza (avec fac-similé). — B. 1904, p. 210.

PRODUCTION ARTIFICIELLE DES PLUIES

par le Système H. DESSOLIERS

M. Hippolyte Dessoliers, ingénieur et colon à Ténès, poursuit depuis plus de trente ans des études scientifiques dont le but est de provoquer en Algérie l'application de certaines théories nouvelles. Si ses idées hardies ont trouvé des adeptes, elles ont aussi parfois rencontré d'ardents critiques.

Depuis deux ans M. Dessoliers s'emploie à faire entrer dans le domaine de l'expérience son système de production artificielle des pluies de chaleur. Il a exposé le principe de son système dans une brochure qui a pour titre : *Production des pluies de chaleur à l'aide de revêtements flottants formant aire de surchauffe solaire au milieu des nappes d'eau avec une grande tour conique au centre pour coordonner l'appel et engendrer une trombe ascendante d'air humide*¹.

Il m'est difficile à cette place d'entrer dans les développements dont le savant ingénieur accompagne l'exposé de sa théorie et la description de l'appareil destiné à l'application ; aussi, je me bornerai à reproduire le passage le plus important de sa brochure, celui relatif au principe base du système.

Pour produire la pluie, il est sûrement préférable, sans qu'il soit nécessaire de se livrer à un calcul quelconque, de refroidir des masses d'air très humides et de ne point les laisser se diluer dans des masses atmosphériques peu chargées de vapeur ; il faut donc exclure le refroidissement par mélange et le long cheminement au-dessus des terres. Seules les aires d'appel implantées au milieu des étendues d'eau, ou des grands marécages, permettent d'atteindre ce résultat.

Nous nous plaçons donc dans les meilleures conditions de réussite, en adoptant cette solution.

Reste à voir s'il est vraiment possible, sans grande dépense ni complication, de contraindre de grandes masses d'air humide à s'élever haut dans le ciel.

¹ Brochure in-4°, 30 p. Alger, Ad. Jourdan, 1910.

Sans contestation, sans hésitation possible, rien n'est plus aisé ; il suffit que l'homme le veuille pour que cela soit ; tout concourt en effet, à rendre son intervention omnipotente.

En premier lieu, à température égale, l'air est d'autant plus léger qu'il est plus humide ; c'est là un point décisif ; cet air humide va s'élever spontanément dans le ciel si l'on facilite sa convergence, son accumulation vers un centre déterminé, au lieu de le laisser se diluer par petits paquets dans l'atmosphère.

En second lieu, au plus l'air est humide, au plus il est apte à capter une fraction plus grande des rayons solaires, pendant tout le cours de son ascension vers le zénith. Cette précieuse propriété physique lui permet de monter plus haut, d'atteindre les régions du ciel plus froides, de se délester ensuite, sous forme de pluie, d'une plus grande quantité de vapeur.

Rien de plus manifeste dès lors, qu'il suffit de faire converger vers un puissant centre d'appel, la strate d'air humide qui frôle la surface des eaux.

Pour atteindre économiquement ce résultat, que faut-il faire ? Sinon étaler, au milieu des étendues d'eau, un revêtement opaque aux radiations solaires et de faible capacité calorique ; composé par exemple de tronçons de roseaux, et circonscrit par une enceinte flottante ou fixe.

Sous l'influence des rayons solaires, ce revêtement va s'échauffer un peu plus que les eaux périphériques, qui, elles, laissent pénétrer ces rayons solaires dans toute leur masse, une colonne d'air un peu plus chaud, un peu plus humide s'élèvera donc au-dessus.

Pour plus de sûreté implantons au milieu de cette aire de surchauffe et de surévaporation, un grand cône métallique à parois en tôle, tronqué vers le sommet. Dès le soleil levé, ses parois, vu leur faible capacité calorique, leur inclinaison, s'échaufferont promptement, et du sommet va jaillir, tant que le soleil brillera, une colonne d'air à plus haute température que l'atmosphère ambiante.

Cette tour va servir de centre de coordination, pour les courants d'air humide qui affluent à sa base de tous les points de l'horizon ; elle les solidarise sous forme de tourbillon ascendant, grâce aux canaux en spirale dont elle est armée, et ce tourbillon, en raison de sa puissance vive de rotation, sera très apte, tout comme un gyroscope, à maintenir son axe de rotation vertical, à résister aux brises, à monter très haut. Il engendrera par suite, en raison de son fonctionnement continu pendant toute la durée des beaux jours, d'imposants massifs nuageux producteurs de pluie.

La théorie est séduisante ; reste à savoir si elle est d'une application pratique et facile. Je n'ai pas la prétention de la discuter. Je tiens tout simplement à signaler la brochure.

Elle intéressera certainement ceux qui sont quelque peu familiarisés avec les sciences physiques.

M. H. Dessoliers ayant demandé à expérimenter son système sur un lac d'Algérie, le grand lac salé de Misserghin lui fut désigné. Malheureusement le lac ne se prête guère à une expérience concluante puisqu'il est à sec pendant une grande partie de l'année. Aussi, après examen des lieux, M. Dessoliers a dû renoncer à utiliser la sebkha.

Il est regrettable que l'expérience n'ait pu être tentée aux environs d'Oran où on l'aurait suivie avec le plus grand intérêt. Souhaitons vivement qu'elle soit entreprise ailleurs, soit dans un lac, soit dans une baie calme de la mer.

Si l'expérience donnait des résultats satisfaisants il y aurait lieu d'examiner s'il ne serait pas possible d'utiliser le grand lac salé en provoquant la formation d'une nappe persistante. On sait que la disparition rapide de l'eau est surtout due à l'action des vents qui la déplacent tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest. On pourrait retarder l'évaporation totale en élevant des digues qui maintiendraient l'eau dans la partie qui reste sans cesse inondée en hiver. Les limites extrêmes pour l'emplacement des digues seraient perpendiculaires à Aïn-Beida à l'est et à Brédéah à l'ouest.

F. DOUMERGUE.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LES ESCARGOTIÈRES KJØKKENMØEDINGS DE LA RÉGION DE TÉBESSA, par A. DEBRUGE, 1 brochure in-8, 11 p. et 9 planches. (Extrait des *Comptes rendus du VII^e Congrès préhistorique de Nîmes, 1911*, pp. 190 à 200). Le Mans, Imp. Monnoyer, 1912.

Dans une communication faite au Congrès Préhistorique de Nîmes, M. Debruge, de Constantine, a résumé les résultats des fouilles qu'il a pratiquées dans les escargotières de Tébessa. Son exposé qui ne diffère guère de la description parue dans le *Recueil de la Société Archéologique de Constantine*, en 1911, n'a eu sans doute pour but que d'attirer sur cette question l'attention des confrères français qui s'occupent de la préhistoire nord-africaine.

Les escargotières, reconnues d'abord par M. Latapie, sont de grands amas d'escargots, restes de l'alimentation des primitifs habitants de la région de Tébessa. Ces buttes, bien reconnaissables de loin à leur teinte noirâtre, sont relativement nombreuses. Elles sont caractérisées par une assez grande abondance de silex taillés dont les diverses factures rappellent tout aussi bien celles de la fin du paléolithique que celles du néolithique. De nombreux poinçons en os accompagnent les objets en silex.

Les faits les plus frappants sont l'absence de poterie et la rareté relative des restes de vertébrés ayant servi à l'alimentation.

M. Debruge attribue ces escargotières à deux époques, l'une la plus ancienne, se rapportant au Magdalénien et à l'Aurignacien avec persistance de quelques types moustériens (toujours le mélange si fréquent en Algérie) ; l'autre, plus récente, représentée par un outillage de petites dimensions mais de facture rappelant l'industrie précédente.

L'absence de poterie paraît devoir faire attribuer les escargotières à la fin du paléolithique. La présence des restes d'une espèce d'éléphant, du gnou, du zèbre (espèce qu'il serait bon de préciser, Pongel ayant déjà décrit un cheval zébré *Equus Maurelaniensis*) semble aussi donner à ces dépôts un cachet d'ancienneté. Néanmoins l'attribution au paléolithique ne me paraît pas démontrée.

Aussi quel que soit le puissant intérêt qui s'attache aux découvertes de MM. Latapie et Debruge, il reste un grand problème

à résoudre, celui de savoir si les dépôts sont paléolithiques ou néolithiques.

Pour ma part, je ne vois dans ces escargotières que des analogues des foyers de plein air que j'ai déjà signalés en Oranie et dont la faune et l'industrie quoique du même âge peuvent varier avec les régions. Si l'absence de poterie semble devoir les faire attribuer au paléolithique, je n'en persiste pas moins à croire qu'il faudra se résigner à les classer dans le néolithique. Toutefois je ne les assimile nullement aux kjøkkenmøddings.

Cette difficulté d'attribution montre bien qu'il n'est guère possible d'adopter en Algérie, ainsi que je l'ai écrit depuis longtemps, la classification d'Europe.

La question n'est donc pas résolue. Toutefois je ne doute pas que de nouvelles découvertes de M. Debruge éclairciront bientôt le mystère qui plane sur les escargotières. L'ardeur que notre savant confrère apporte dans ses recherches nous est un très sûr garant que le succès couronnera ses efforts.

Et puisque l'occasion m'en est offerte, je la saisis pour rendre hommage au savant modeste, au chercheur infatigable qui, depuis plus de vingt ans, fouille dans tous ses recoins la province de Constantine et dont le nom restera inscrit en lettres d'or dans les annales de la préhistoire algérienne.

F. DOUMERGUE.

ROMANISATION DE L'AFRIQUE (Tunisie, Algérie, Maroc), par le P. J. MESSAGE, des Pères Blancs, vol. in-8° raisin (viii-208 pp.). — Editeur : Gabriel Beauchesne, Paris.

Ce travail conclut à la faillite de la romanisation de l'Afrique, ou au moins des deux Maurétanies ; c'est-à-dire à l'échec de l'assimilation par les Romains des indigènes de ces pays.

A quelques nuances près, c'est l'opinion de la plupart, sinon de la totalité des historiens qui ont traité cette question.

Gaston Boissier dit dans son *Afrique Romaine* : « Il y avait « dans cette race (celle des aborigènes) un mélange de qualités « contraires qu'aucune autre n'a réunies au même degré : elle « paraissait se livrer et ne se donnait pas entièrement, elle « s'accommodait de la façon de vivre des autres et au fond « gardait la sienne ; en un mot, elle était peu résistante et très « persistante. »

Stéphane Gsell termine ainsi son ouvrage sur les *Monuments antiques de l'Algérie* : « La civilisation gréco-latine, qui avait « pénétré en Afrique depuis tant de siècles, qui y avait brillé « d'un si vif éclat, s'était heurtée, sur bien des points, à l'indif-

« féréence des autochtones ; elle n'avait pas eu assez de prestige
 « pour leur faire oublier le passé, pour modifier entièrement
 « leurs mœurs. »

Cagnat déclare : « Malgré cinq cents ans de soumission à
 « Rome et de rapports constants avec ses magistrats, ses soldats,
 « ses colons, les Berbères n'ont jamais rien désappris, rien
 « abandonné. »

Edouard Cat dans son *Essai sur la Province Romaine de Maurétanie Césarienne* démontre que : « Les Romains avaient occupé
 « insuffisamment les montagnes et n'avaient pas eu d'action
 « sur les indigènes réfugiés au milieu de ces grandes forte-
 « resses naturelles ; de là les troubles fréquents qu'on entrevoit
 « dans les textes des historiens et dans les inscriptions. »

D'autre part il est presque inutile de dire que les Carthaginois
 qui, avant les Romains, n'occupaient sur la côte des Maurétanies
 que quelques points isolés, n'ont pu avoir aucune influence sur
 les Berbères.

On peut remarquer de plus que dans la période historique un
 seul peuple, les Arabes, a su opérer leur conquête intime au
 point de vue religieux. Les moyens employés ont été, suivant
 l'occasion, persuasifs ou violents ; mais il faut reconnaître que
 l'unité de foi a été obtenue. Cependant les tribus, politiquement
 et administrativement, ont toujours gardé une semi-indépen-
 dance.

Et l'auteur se demande : « La France a-t-elle mieux réussi que
 « Rome dans cette fusion de races. » Il ne le pense pas, et comme
 lui, nous ne le pensons pas ; mais il est convaincu que dans
 l'avenir le christianisme pourrait arriver à un résultat que la
 neutralité religieuse du gouvernement français n'a pu obtenir
 encore.

Cela est peu probable. En effet, la Rome païenne avait une
 religion accommodante et accueillante pour les dieux des
 peuples conquis ; le Panthéon italique donnait une large hospi-
 talité à toutes les divinités barbares qui ne manifestaient point
 une trop forte insociabilité ou des tendances trop subversives.
 Et malgré cela les Romains ne se sont jamais assimilés les âmes
 africaines.

Au contraire, la religion chrétienne, par principe, n'accepte
 pas de partage, elle ne fraternisera donc jamais avec l'isla-
 misme. Aussi nulle part dans le monde elle n'a eu de grands
 succès sur la foi musulmane ; l'expérience est faite ; si bien
 que presque toutes les tentatives privées de prosélytisme ont
 échoué et ont été abandonnées dans l'Afrique du Nord. D'autre
 part, l'Etat français neutre ne lui accordera jamais son appui.
 Le christianisme n'a pas pu convaincre, et il ne pourra vraisem-
 blablement pas vaincre.

Donc, pas plus que Rome et plutôt moins qu'elle, nous ne

pourrions pénétrer l'intimité de nos Musulmans par la voie des croyances religieuses.

Y arriverons-nous par d'autres moyens ?

L'accoutumance, notre désir de la justice égale pour tous, l'instruction répandue par nos écoles, notre tolérance, le souci que nous avons de leurs intérêts matériels seront-ils suffisants pour créer un jour chez nos sujets arabo-berbères la mentalité de la moyenne de nos concitoyens, c'est-à-dire pour amener leur assimilation ?

Rome a donné aux Africains pendant cinq siècles la prospérité, la paix civile et religieuse ; et cependant ils sont restés impénétrables et hostiles. Pourrions-nous leur offrir davantage ?

Le P. Mesnage a tracé dans ce livre un chapitre magistral de l'histoire de l'Afrique du Nord, appuyé d'une documentation sérieuse. Il a réuni en un faisceau quantité de renseignements épars que l'histoire et l'archéologie ont pu fournir sur le sujet spécial qu'il a étudié ; il a créé ainsi une œuvre d'une haute valeur scientifique.

P. ENGEL.

ORAN Y MAZALQUIVIR, por Federico ORANOS ALCALA DEL OLMO, coronel de Infanteria de Marina, corresponsal de la *Real Academia de la Historia*. — Carthagena, levantina de Artes graficas, 1912.

Le livre de don Federico Obaños est, à proprement parler, l'histoire de la domination espagnole à Oran et à Mers-el-Kébir.

Dans une brève introduction, l'auteur déplore le manque de méthode témoigné par les gouvernements espagnols qui se sont succédé dans les derniers siècles, et qui ont abouti à de brillantes expéditions, glorieuses pour les armes espagnoles, mais à des conquêtes passagères, parce qu'elles n'étaient suivies d'aucun effort pour les conserver, d'aucune action civilisatrice par l'établissement de relations commerciales ou de liens d'intérêt, enfin d'aucune tentative de pénétration dans l'intérieur du pays. Aussi après avoir possédé tous les ports du littoral africain sur la Méditerranée, de Tripoli à Gibraltar, l'Espagne ne possédait plus sur cette côte que Centa, Velez de la Goméra, Alhucemas, Melilla, et depuis 1847 les Chafarines, lorsque le traité d'Algésiras a marqué une nouvelle étape dans les efforts civilisateurs de la vieille Europe.

L'auteur exprime l'espoir que l'Espagne sera plus heureuse dans la mission que lui ont créée les événements récents.

Le chapitre I^{er} est consacré aux expéditions dirigées contre la côte barbaresque par l'illustre cardinal Ximénès de Cisneros,

archevêque de Grenade (1505 à 1509), sous le règne de Ferdinand et Isabelle.

Dès l'effondrement du royaume arabe de Grenade, et à peine Boabdil avait-il remis cette ville au roi d'Espagne Ferdinand (1492), celui-ci, décidé à prendre l'offensive contre les Maures d'Espagne, envoyait Lorenzo de Padilla explorer le royaume de Tlemcen, puis entreprenait une expédition qui débarqua le 11 septembre 1505 au cap Falcon. Elle attaqua le fort de Mers-el-Kébir, qui capitula, mais les Espagnols, commandés par D. Diégo Fernandez de Cordova, sont mis en déroute à Misserghin où ils avaient tenté une démonstration (juillet 1507). A son tour le caïd d'Oran est repoussé dans son attaque contre Mers-el-Kébir. Une armada de secours commandée par D. Pedro Navarro, et accompagnée de Ximénès en personne, vint au secours de Mers-el-Kébir, et s'empara d'Oran le 19 mai 1509.

Puis l'auteur résume les nouvelles conquêtes réalisées par les Espagnols sur d'autres points de la côte barbaresque, la lutte contre les frères Barberousse, et l'avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne.

Le chapitre II résume l'expédition victorieuse de Charles-Quint à Tunis contre Kheireddine, puis son désastre d'Alger, la perte de Tripoli et de Bougie, et il arrive au siège d'Oran et de Mers-el-Kébir par le dey d'Alger Hassan (avril-juillet 1563), places victorieusement défendues par le comte d'Alcaudète et son frère D. Martin de Cordoba.

Puis, pendant un siècle, Oran et Mers-el-Kébir jouissent d'une paix relative.

Dans le chapitre III l'auteur raconte la reprise d'Oran et de Mers-el-Kébir sur les Espagnols par le bey de Mascara Mustapha ben Chelagroum, en 1708, puis l'expédition envoyée en 1732 par Philippe V, qui reconquit Oran et Mers-el-Kébir et s'y maintint malgré les attaques incessantes du bey de Mascara.

Le chapitre IV rappelle la désastreuse tentative des Espagnols contre Alger en 1775. De son côté, Oran a toujours à se défendre des entreprises du bey de Mascara, qui l'assiège. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, un terrible tremblement de terre détruit la plus grande partie de la ville. Cette épouvantable catastrophe ne peut réduire l'énergie des troupes espagnoles ; dans les plus difficiles circonstances elles réussissent à tenir tête aux attaques quotidiennes du bey de Mascara, et celui-ci se retire enfin devant les renforts arrivés de la péninsule.

Les négociations avec le dey d'Alger pour l'abandon d'Oran font l'objet du chapitre V ; la trêve n'interrompt d'ailleurs pas les attaques du bey de Mascara, qui remet de nouveau le siège devant la ville d'Oran.

Enfin le chapitre VI relate la magnifique défense de la place d'Oran et la levée du siège, puis la lamentable conclusion de cette grande aventure de l'occupation espagnole ; c'est l'abandon définitif d'Oran et de Mers-el-Kébir après trois siècles de lutttes

héroïques, de faits d'armes les plus glorieux pour les armes espagnoles. La gloire ! Voilà l'unique fruit recueilli par l'Espagne !

C'est la pensée qui inspire l'auteur, lorsque dans son épilogue il rend hommage à la France, plus avisée et peut-être plus heureuse, qui a fait de l'Algérie en quatre-vingts ans une possession enviable, « *muestra de las conquistas que logran la constancia y el trabajo al amparo de las armas* ».

L'œuvre de don Federico Obaños est suivie de nombreuses pièces justificatives, qui occupent 100 pages du volume, et qui sont empruntées pour la plupart aux archives générales de la Marine espagnole et aux archives historiques nationales ; ces sources et leur nature même leur donnent une grande valeur documentaire. Celles relatives soit aux derniers sièges d'Oran, soit au tremblement de terre du 9 octobre 1790, sont de nature à intéresser les Oranais les plus indifférents aux études historiques.

Non seulement le livre de D. Federico Obaños mérite d'être lu par tous les Oranais, mais il devra être consulté par tous ceux qu'intéresse l'histoire d'Oran pendant l'ère moderne. C'est d'ailleurs une œuvre éminemment sincère, impartiale et honnête.

E. FLAHAULT.

LES COLONIES ATTRIBUÉES À CÉSAR (*Coloniae Juliae*) DANS L'AFRIQUE ROMAINE, par G. PALLU DE LESSELT, in-8° de 6, 82 pages, Paris 1912. (Extrait des *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, Tome LXXI).

On sait que César créa de nombreuses colonies extra-italiques. L'auteur veut rechercher « ce qu'il a fait réellement ou ce que d'autres ont fait en son nom après sa mort ». Son étude comprend trois parties.

I. — Faut-il, selon l'opinion courante, attribuer à César la création de toutes les *Coloniae Juliae* ? Non, car

a) Des cités qui ont pris le nom d'un empereur, leur parrain, gardent ce nom en devenant colonies. Le prince bienfaiteur ou fondateur du municipe ou de la cité pérégrine passe facilement pour le créateur de la colonie.

b) Des cités changent leur nom pour reculer leur origine.

c) D'autres *Julii* que César ou Auguste ont pu donner leur nom à des colonies : Philippe l'Arabe ou Maximin par exemple.

Donc « si le nom de *Julia* rend possible l'attribution d'une colonie à César, il ne la rend en aucune façon certaine ».

II. — Les arguments tirés en dehors du surnom ne sont pas

plus concluants. Ni M. Kornemann, qui se base sur des inscriptions, ni M. Barthel qui invoque des preuves juridiques, ni Mommsen qui admet Tibère et Caligula parmi les fondateurs, ne peuvent expliquer la divergence entre la liste des colonies Juliennes et une liste célèbre de Pline.

III. — L'auteur étudie, l'une après l'autre, les Colonies Juliae et leur origine. Voici quelques-unes de ses conclusions.

Carthage aurait été primitivement une ville indigène créée par César, ainsi que le pensait Mommsen. On ne sait rien du statut de Cirta (Constantine) mais on a l'impression que César abandonna tout simplement son territoire à Sittius. Sicca-Veneria (Le Kef) devint peut-être colonie sous Auguste. Assuraš, Utrea, Simithus et Thabraca sont des municipes devenus plus tard colonies tout en gardant leur nom. Pour les quatre Cirtenses Coloniae, rien n'autorise à croire que leur création remonte avant la fin du 1^{er} siècle. Hippo-Diarrhytus (Bizerte), d'abord ville libre, devint colonie sous Auguste ou Tibère. Thysdrus (El-Djem), d'abord municipe, devint colonie à une date inconnue, peut-être sous Gordien.

M. Pallu de Lessert n'a pas cherché à donner des conclusions définitives, mais à poser des règles de méthode à suivre. Il n'en a pas moins contribué à renouveler la question tant par la discussion des formules trop radicales qu'on a voulu imposer, que par son enquête personnelle sur l'origine des Colonies Juliennes.

A. JULIEN.

VOYAGE A L'ILE MAJORQUE, par M. Jules LECLERCQ, 1 vol. 278 pages,
16 gravures et 1 carte hors texte, Plon Nourrit, Paris 1912

M. Jules Leclercq a parcouru la terre entière : il a visité l'Amérique, l'Océanie, les Indes, le Maroc, l'Île-de-France, le Spitzberg, etc., etc. ; ayant fait plusieurs fois le tour du monde, notre voyageur avait bien le droit de se reposer un peu, aussi ne s'est-il offert en dernier lieu qu'un simple déplacement de touriste en allant visiter Majorque, la plus grande des Baléares.

Pour cette île, comme il l'a fait pour les nombreux pays par lui parcourus, il a voulu fixer ses souvenirs dans un joli volume de près de 300 pages, orné de 16 gravures et d'une carte.

Si la lecture de ce livre n'apporte pas à la science géographique des éléments d'étude inédits, du moins il nous charme par la netteté de l'exposition et la facilité du style.

Comme dans un cinématographe les paysages défilent sous nos yeux et ces pages simples et précises nous donnent une telle impression de vérité qu'il semble en fermant le livre que l'on

a vu toutes ces choses, parcouru toute l'île et fréquenté ses habitants.

Avant d'entreprendre son exploration insulaire, M. Leclercq nous mène d'abord à Barcelone ; après nous avoir fait visiter la ville et ses environs il s'embarque sur le *Bellver*, petit vapeur qui, trois fois par semaine, fait le service de Barcelone à Palma ; une nuit lui suffit pour parcourir les 50 lieues qui séparent le continent de Majorque où l'attendent des paysages enchanteurs.

C'est d'abord la baie de Palma, son port et la ville elle-même avec ses vieux palais, ses maisons roses bordant des rues étroites envahies par une population croisée de sang maure, exubérante, active et gaie.

Chose rare en territoire espagnol, on n'y rencontre pas de mendiants.

Après la visite de la ville vient celle des environs : Bellver, Bendinat, Raxa et Valldemora, où se déroula la lamentable odyssée de Georges Sand et de Chopin.

Partout on rencontre des ruines qui rappellent l'occupation arabe ; l'auteur en profite pour nous raconter la conquête de l'île par les troupes espagnoles de don Jaime, l'expulsion des Musulmans et la longue et courageuse lutte des Majorquais contre les pirates barbaresques ; lutte que rappellent les nombreuses *atalayas*, ou tours de guet, qui couronnent les points élevés des côtes.

Pour visiter Majorque dans toute son étendue, M. Leclercq, voyageur attentif et soucieux de bien voir, ne veut pas prendre les chemins de fer qui sillonnent l'île du nord au sud et de l'est à l'ouest ; il entend faire son exploration à pied ou en voiture. Par une température sénégalienne, dans d'affreuses carretas que traînent avec peine de tristes rossinantes, par des routes inexistantes, il s'élève du sud au nord, visitant au passage l'agréable Miramar, l'heureuse Soller, Polensa et Acudia, petites villes très pauvres semées dans des paysages qu'embellissent dans la plaine une riche végétation semi-africaine et sur les hauteurs de superbes échappées sur une mer d'un bleu céleste.

Vaincu par la chaleur torride, les durs cahots et les auberges inhospitalières, M. Leclercq se décide à prendre à Puebla le chemin de fer qui le conduit à Manacor d'où il va visiter les merveilleuses grottes d'Orta et du Dragon, puis il rentre à Palma par Falanitz et San Salvador.

Il quitte l'île dorée en la proclamant avec Georges Sand un des plus beaux pays de la terre et en nous laissant le désir d'aller visiter à notre tour cette perle de la Méditerranée.

DAHIR CHÉRIFIEN

règlementant les Recherches Archéologiques au Maroc¹

Louange à Dieu seul.

(Grand sceau de Moulay Youssef).

A nos serviteurs intègres, les Gouverneurs et Caïds de notre Empire Fortuné.

Que l'on sache par les présentes — puisse Dieu Très Haut en illustrer la teneur — que Notre Majesté Chérifienne :

Considérant qu'il importe dans l'intérêt commun de protéger avec soin les vestiges du passé qui touchent à l'histoire de Notre Empire ainsi que les choses artistiques qui contribuent à son embellissement.

A décrété ce qui suit :

TITRE I. — DES IMMEUBLES

ARTICLE PREMIER. — Les ruines des constructions antiques antérieures à l'Islam, celles des palais de nos prédécesseurs, leurs enceintes et leurs dépendances, les monuments religieux ou profanes ayant un caractère historique ou artistique, etc., sont placés sous la surveillance spéciale du Maghzen qui en assurera la conservation.

ART. 2. — Ils pourront faire l'objet de décrets de classement, dans des conditions qui seront déterminées ultérieurement.

Les effets du décret de classement suivront l'immeuble classé dans quelques mains qu'il passe.

ART 3. — Tous ceux des immeubles classés appartenant au Maghzen, tels que les ruines des villes anciennes, les forteresses et remparts, les palais de nos prédécesseurs et leurs dépendances, etc., ainsi que tous ceux, telles les mosquées, koubba, médersa, etc., ayant un caractère habous public, seront inaliénables et imprescriptibles tant qu'ils n'auront pas fait l'objet d'un décret de classement.

ART. 4. — Tous ceux des immeubles classés faisant l'objet au profit de tiers de droits réels régulièrement établis resteront la

¹ Publié dans le *Bulletin Officiel du Protectorat de la République Française au Maroc*, n° 5, du 29 novembre 1912.

propriété des ayants droit ; mais ils seront, dans l'intérêt de leur conservation, soumis aux servitudes ci-après définies.

ART. 5. — Les propriétaires des terrains dans lesquels existent ou seront découverts des monuments d'art ou d'antiquité, ne peuvent, à défaut d'une autorisation préalable et écrite du Maghzen, donner à ces monuments aucune destination susceptible de les endommager ou de les altérer. Il leur est également interdit de faire autour de ces monuments aucune fouille, construction ou aménagement qui mettrait en péril leur conservation ou altérerait leur caractère.

ART. 6. — Le Maghzen peut faire exécuter d'office à ses frais, après avis préalable au propriétaire, les travaux nécessités par la conservation du monument. Si l'exécution de ces travaux causait préjudice au propriétaire, il y aurait lieu à indemnité fixée par expertise.

ART. 7. — Les servitudes d'alignement ou autres entraînant la destruction partielle, la dégradation ou le remaniement des édifices ne sont pas applicables aux immeubles classés.

Les décrets de classement pourront, s'il y a lieu, déterminer, autour des édifices, une zone de protection où tous travaux nuisibles à la conservation ou au caractère des monuments seraient interdits.

TITRE II. — DES INSCRIPTIONS

ART. 8. — Les inscriptions historiques sculptées, gravées ou écrites, en quelque lieu qu'elles soient, à quelque époque qu'elles appartiennent et en quelque langue qu'elles soient rédigées, sont considérées comme monuments de l'histoire de notre empire et, comme telles, assimilées aux immeubles définis plus haut.

ART. 9. — Elles pourront, comme ces immeubles, faire l'objet de décrets de classement.

ART. 10. — Les inscriptions non classées suivent le régime des objets mobiliers d'art et d'antiquité ci-après définis.

TITRE III. — DES OBJETS D'ART OU D'ANTIQUITÉ

ART. 11. — La conservation des objets d'art ou d'antiquité (statues, vases, fragments de colonne, fers ouvragés, pièces de céramique, mosaïques, bois sculptés, etc.) étant d'intérêt général au même titre que celles des monuments historiques, ces objets sont également placés sous la surveillance du Gouvernement.

ART. 12. — Il est interdit de les détruire, dénaturer ou déplacer sans autorisation du Gouvernement quel qu'en soit le propriétaire.

ART. 13. — Ceux découverts dans notre empire ne pourront en sortir sans une autorisation spéciale.

TITRE IV. — DES FOUILLES

ART. 14. — Quiconque a l'intention de faire des fouilles d'antiquité sur son propre fonds ou sur celui d'autrui, ne peut les entreprendre sans en avoir obtenu l'autorisation du Maghzen.

ART. 15. — Le Gouvernement peut mettre à cette autorisation les conditions qu'il juge utile notamment en ce qui concerne l'exécution des fouilles, leur surveillance et la propriété des objets à découvrir.

En aucun cas les entrepreneurs de fouilles n'auront droit à plus de la moitié des objets découverts.

Quiconque prendra connaissance des présentes en devra assurer l'exécution.

Rendu à Rabat le 16 Doul Hejja 1330 (26 novembre 1912).

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 6 JANVIER 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, TOURNIER, POCK, PELLET, D^r SANDRAS, PÉREZ, LEMOISSON, ARAMBOURG, LEVAIN.

Absents excusés : MM. Abbé FABRE, DANGLES, RENÉ-LECLERC, CAUDRILLIER, DE PACHTERE, PONTET.

Absents : MM. DÉCHAUD, JULIAN, POUSSEUR, HUOT, ROUX-FREYSSINENG.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le Président présente ses souhaits et vœux du Nouvel An à ses collègues du Comité : « Puisse l'année qui commence, ajoute-t-il, être favorable, à vous tous, à tous les vôtres, à tous les sociétaires. Qu'à tous elle apporte santé et bonheur. Je fais aussi des vœux, — et j'espère qu'ils seront exaucés, — pour que notre chère Société continue à se développer dans sa prospérité. »

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Sont acceptés comme membres titulaires :

M^{lle} GLOTZ, MM. BALANDE François, BENTAYOU Xavier, COGNARD, COUGET, GUILLOT, HUOT Louis, MARTINEZ Antoine, MOY PEYSSONNEL, PRINCETEAU, ROUSSET Louis, SERRET, SI MOHAMMED SKIREDJ, SISSON, VINSOT et le CERCLE CIVIL d'AIN-TÉMOUCHENT, présentés dans la séance du 2 décembre 1912.

Sont acceptées les démissions de MM. LENOIR, ARDITTI, REY, inspecteur principal du P.-L.-M. en retraite, capitaine ROBIX, qui ont quitté la province d'Oran sans espoir de retour.

Il est ensuite procédé à la radiation de quelques sociétaires dont les cotisations sont trop en retard.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BEN DAOUD, capitaine en retraite, conseiller municipal, 1, avenue Loubet, à Oran, présenté par MM. Béranger et Pock.

M. BERNAUER Louis, négociant, rue de Mostaganem, à Oran, présenté par MM. Arambourg et Flahault.

M. BIZET Albert, architecte à Alger, présenté par MM. Levain et Doumergue.

CAROPINO, professeur à la Faculté des Lettres à Alger, présenté par MM. Doumergue et de Pachtere.

M. CHRISTAUD Joseph, directeur d'assurances à Oran, présenté par MM. Pock et Béranger.

M. COMMON, avoué à Oran, présenté par MM. Monbrun et Doumergue.

M. FLEUREAU Georges, avocat agréé au Tribunal de Commerce de Paris, présenté par MM. Doumergue et Tournier.

M. FRANÇAIS Léopold, propriétaire, rue d'Orléans, à Oran, présenté par MM. Pock et Flahault.

M. JARSAILLON Édouard, propriétaire, boulevard Seguin, présenté par MM. Pock et Flahault.

M. MESRINE, avoué à Oran, présenté par MM. Monbrun et Doumergue.

Le Président communique une lettre de la *Société Khédivale de Géographie du Caire*, qui nous fait part du décès de M. le docteur FREDERICO BONOLA BEY, secrétaire général de la Société.

Le Comité s'associe au deuil de la Société du Caire et décide que les condoléances de notre Société lui seront transmises.

L'Académie d'Hippone invite notre Société à se faire représenter aux fêtes qu'elle donnera du 10 au 13 mai prochain à l'occasion de son cinquantenaire. Il sera statué sur cette question dans une séance ultérieure.

Le Comité d'organisation du X^e Congrès international de *Géographie* nous rappelle que le Congrès se tiendra à Rome du 27 mars au 3 avril 1913.

Donnant suite à des demandes du Président, les Ministres de l'Instruction Publique et des Travaux Publics ont fait don à notre bibliothèque d'un lot important d'ouvrages d'archéologie et d'une série de cartes et de travaux géologiques concernant le littoral français de la Méditerranée et de la Corse.

MM. FLAHAULT, BEAUDOIN, JULES LECLERC, PALLU DE LESSERT, FREDERICO ORAÑOS, DEBRUGE ont offert des ouvrages importants et des brochures intéressantes.

De vifs remerciements sont votés à nos généreux donateurs.

M. HALOUA, directeur du journal *l'Écho de Marania*, sollicite l'autorisation de reproduire dans son journal le travail de M. BARRIN intitulé : « *Fouilles des Grottes de la Mouillah* » et publié dans notre Bulletin (mars 1910).

L'auteur ne faisant pas d'opposition le Comité défère au désir de M. HALOUA.

M. DOUMERGUE donne lecture d'un dahir (décret) chérifien du 29 novembre 1912 qui règle les recherches archéologiques dans l'empire marocain.

Ce curieux document sera reproduit dans le prochain Bulletin¹.

La *Société d'Enseignement par l'Aspect* nous a retourné la lanterne à projections. Il sera donc statué à la prochaine séance sur la question faisant l'objet de la lettre communiquée à la séance de juillet.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DANGLES, PELLET, D^r SANDRAS, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON.

Absents excusés : MM. Abbé FABRE, ARAMBOURG, CAUDRILLIER, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, HUOT, JULIAN, LEVAIN, POUSSEUR, ROUX-FREYSSINENG.

Le procès-verbal de la séance précédente est adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour le Président présente les vives félicitations du Comité à ceux des collègues qui ont été l'objet d'une distinction honorifique : à MM. POCK, trésorier et DANGLES, qui ont été promus officiers de l'Instruction Publique ; à M. PELLET, qui a reçu les palmes d'officier d'Académie.

M. le capitaine L. VOINOT, dont la collaboration au Bulletin nous est si précieuse, a été aussi promu officier de l'Instruction Publique.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. le capitaine BEN DAUD, BERNAUER LOUIS, BIZET, CARCINO, CRISTAUD, COMMON, FLEUREAU, FRANÇAIS Léopold, JARSAILLON Édouard, MESRINE, présentés dans la séance précédente.

Sont proposés comme membres titulaires :

Madame veuve BEN DAUD qui a demandé à prendre la place de feu le colonel BEN DAUD.

¹ Voir p. 140.

M. PASCALIN, président du Tribunal de Commerce, présenté par MM. Tournier et Doumergue.

M. PRAT, négociant, présenté par MM. Bérenger et Flahault.

Le Comité décide d'inscrire M. VARNIER, haut commissaire du Maroc oriental à Oudjda, comme vice-président d'honneur de la Société.

M. le Président annonce qu'une subvention de 300 francs est accordée à la Société pour 1913 par le Haut-Commissariat du Maroc oriental. Les plus vifs remerciements du Comité seront transmis à M. VARNIER.

M. le Président lit ensuite une lettre de M. CANAL qui se rappelle aux bons souvenirs de ses anciens collègues et évoque le temps déjà bien lointain où, avec le regretté commandant DEMAEGIT, ils assumaient presque à eux seuls la rédaction du Bulletin.

L'échange de notre Bulletin avec celui de la *Société Américaine de Géographie de Washington* (Connecticut) est adopté.

Le général LYAUTEY, résident de France au Maroc, a décidé de faire représenter le Maroc à l'Exposition universelle de Gand qui doit s'ouvrir à la fin d'avril 1913. M. TERRIER, secrétaire général du Comité de l'Afrique française et M. LADREIT DE LACHARRIÈRE ont été chargés d'organiser la section marocaine.

M. TERRIER nous demande de faire participer notre Société à l'organisation de cette section, et, pour cela, de lui fournir les documents que nous possédons relatifs au Maroc. Il s'agit surtout de montrer le patient labeur de ceux qui depuis de longues années ont préparé l'avènement du Protectorat.

Le Comité accorde avec plaisir le concours demandé. Une Commission composée de MM. D^r SANDRAS, BÉRENGER, LEMOISSON et TOURNIER est chargée de s'occuper de la question et de se mettre en rapport avec les délégués.

Le Comité reprend ensuite la question qui avait été réservée au sujet de la demande à nous adressée par M. le Président de la Société d'Enseignement par l'Aspect. Cette Société sollicite de la nôtre une subvention ou, à défaut, la délégation d'un membre du Comité à son Conseil des Directeurs.

Après un examen approfondi de la question, le Comité décide qu'il ne peut donner l'appui matériel demandé. Quant à l'appui moral il ne voit pas sous quelle forme il pourrait l'apporter au Conseil des Directeurs. Il lui paraît que d'autres Sociétés ayant un programme identique à celui de l'Aspect seraient mieux qualifiées que la Société de Géographie pour apporter un concours utile.

Dans ces conditions il ne peut que regretter de ne pouvoir déférer au désir exprimé par la Société d'Enseignement par l'Aspect.

Le Président nous fait connaître que MM. SOULEYRE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Bône, et Hippolyte DESOULLES ont offert pour la bibliothèque un certain nombre de leurs publications. M. le Gouverneur général nous a fait parvenir

cinq cartes dont trois feuilles de la nouvelle carte au 200.000° dressée par le Service cartographique du Gouvernement général.

Le Comité vote l'achat de la *Géographie Humaine* de BRUNHES, du 11^e fascicule de la *Terre de Suess*, et des ouvrages de MM. BATTANDIER et TRABUT sur la *Flore de l'Algérie*.

M. le lieutenant GAQUIÈRE a envoyé un important travail sur la région de Berguent. M. FLAHAULT, qui a été chargé d'examiner le manuscrit conclut à sa publication dans notre Bulletin. Ce qui est adopté.

M. le Trésorier présente ensuite son projet de budget pour l'année 1913. Il fait remarquer que les dépenses sont augmentées des prix à attribuer aux concours. Ce projet dont le détail est donné ci-après est approuvé.

Budget pour l'exercice 1913

RECETTES

Cotisations	4.300	»
Subventions	1.150	»
Arrérages des fonds de réserve	550	»
TOTAL	6.000	»

DÉPENSES

Impression et brochage du Bulletin	2.600	»
Affranchissement du Bulletin	200	»
Frais de recouvrement	200	»
Frais d'expédition et de correspondance du Bureau ..	100	»
Imprimés et frais de bureau	100	»
Reliure et brochage	200	»
Prix offerts au Lycée de garçons	100	»
Conférences	100	»
Abonnements et achats d'ouvrages	450	»
Prix pour les Concours, médailles	300	»
Provision pour recherches archéologiques	50	»
Frais d'élections (imprimés, affranchissements)	100	»
Loyer	660	»
Impôts, assurance, éclairage, entretien	200	»
Traitement du gardien	360	»
Dépenses diverses et imprévues	280	»
TOTAL	6.000	»

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 3 MARS 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, BÉRANGER, POCK, TOURNIER, D^r SANDRAS, PELLET, PONTET, LEMOISSON, ARAMBOURG.

Absents excusés : MM. FLAHAULT, Abbé FABRE, DANGLES, PÉREZ, CAUBRILLIER, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, HUOT, JULLIAN, LEVAIN, POUSSEUR, ROUX-FREYSSINENG.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président rappelle que la Société a perdu dans le courant de février deux de ses plus anciens membres, M. Laurent FOUQUE et M. le docteur FABRIÈS. Le Comité charge M. le Secrétaire général d'adresser aux familles les douloureux regrets que nous ont causés ces décès. Des notices nécrologiques leur seront consacrées dans le Bulletin en cours d'impression.

Sont acceptés comme membres titulaires : Madame veuve BEN DAOUN et MM. PASCALIN et PRAT présentés dans la séance de février.

M. VARNIER Maurice, Haut-Commissaire du Gouvernement de la République à Oudjda, remercie le Comité de lui avoir accordé le titre de vice-président d'honneur de la Société et l'assure de nouveau de tout son dévouement.

MM. BIZET et FLEUREAU remercient le Comité de les avoir admis comme membres de la Société.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BUZENET René, agent commercial à Tanger, présenté par MM. Buzenet Jean et Dangles.

M. DESSEAUX Louis, négociant en bois, boulevard Fulton, à Oran, présenté par MM. Pitollet et Pock.

Il est décidé que la Société sera représentée au Congrès International de Géographie de Rome par M. Augustin BENNAUD qui accepte d'être délégué. La cotisation réglementaire de 25 francs est votée.

M. GORT, membre de la Société, qui habite Grenoble sera prié de vouloir bien représenter la Société au Congrès des Sociétés Savantes qui se tiendra cette année à Grenoble du 13 au 16 mai.

Au sujet de la participation de notre Société à l'organisation de la Section Marocaine à l'Exposition de Gand, M. LEMOISSON est chargé de dresser la liste des publications de la Société et de les faire précéder d'un court historique. Ce travail paraîtra au Bulletin, ce qui permettra d'en faire un petit tirage à part qui sera mis à la disposition de M. Terrier.

L'Académie d'Hippone nous avait conviés aux fêtes de son cinquantenaire. En raison de l'éloignement, aucun membre n'a pu accepter de se rendre à Bône. M. le Secrétaire général est chargé d'exprimer tous nos regrets au Comité de l'Académie.

M. le Président rend compte des entrées dans la bibliothèque.

M. L. GENTIL a envoyé quelques plaquettes.

M. BEAUCHESNE, éditeur, l'ouvrage de M. Mesnage qui a pour titre *Romanisation de l'Afrique*. Cet important travail fera l'objet d'une notice bibliographique.

M. le Gouverneur général nous a fait parvenir la *Statistique des Douanes de l'Algérie* pour les dix dernières années.

La Société a acheté : Sauvage, *Poissons fossiles d'Oran*, ouvrage très rare où sont décrits et figurés les poissons des carrières de Raz-el-Aïn-Noisieux¹.

M. BLANCHET, instituteur à Aïn-el-Turck, nous fait part de la découverte dans les environs du village d'importantes ruines berbères. Une notice lui sera demandée pour le prochain Bulletin.

La place manquant dans le dépôt des Bulletins des Sociétés d'échange, l'augmentation du nombre des rayons est décidée.

M. le Président rappelle que le renouvellement du tiers du Comité doit avoir lieu au mois de mai conformément aux statuts. La première circulaire, celle du 15 mars, sera adressée à tous les sociétaires en temps opportun.

Les membres du tiers sortant en 1913 sont :

MM. ARAMBOURG, DÉCHAUD, LEMOISSON, PELLET, PONTET, ROUX-FREISSINENG, D^r SANDRAS.

Il y aura lieu aussi de combler les deux sièges laissés vacants par MM. ENGEL et D^r GASSER.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

¹ Pendant le 1^{er} trimestre 1913 il est entré en bibliothèque 111 publications.

DOCTEUR FABRIÈS

Le docteur Fabriès qui vient de succomber à une longue et douloureuse maladie appartenait, depuis trente-trois ans, à la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* dont il était un des plus anciens et des plus fidèles associés.

Doné d'un tempérament énergique, d'une vigueur physique exceptionnelle et d'une intelligence vive et claire Fabriès, s'il eût consenti à prendre le repos qu'exigeait son âge, eût pu jouir encore de quelques belles années au milieu de sa famille et de ses nombreux amis ; mais il a voulu mourir sur la brèche et ne s'est arrêté que lorsque ses forces l'ont définitivement trahi.

Il eût devant la mort, dont il sentait les douloureuses approches, la résignation et la sérénité d'un homme qui quitte la vie avec la conscience d'avoir accompli tout son devoir.

C'est qu'en effet il est à peine possible de rappeler dans une brève notice toutes les fonctions qu'il a occupées, tous les emplois qu'il a remplis, d'énumérer toutes les œuvres, toutes les Sociétés dont il faisait partie.

Désigné à sa sortie du Val-de-Grâce pour venir dans la division d'Oran, il y gagna ses galons de médecin major de 2^e classe, en prenant part aux rudes colonnes des généraux Chanzy et Legrand et en prodiguant ses soins aux typhiques lors de la terrible épidémie de 1868.

Démissionnaire en 1872, il se fixa à Bel-Abbès où il remplit successivement et souvent simultanément les fonctions les plus absorbantes et les plus diverses, qu'il s'agit de médecine, d'hygiène, de politique, de sciences ou d'agriculture.

Au milieu de tous ces travaux il n'oubliait pas la médecine militaire qu'il n'avait quitté qu'à regret, et remplissait avec sa conscience habituelle les fonctions de médecin major de 1^{re} classe de l'armée territoriale.

C'est en cette qualité qu'il reçut, en 1885, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Dans ces conditions on comprend sans peine que la mort de cet homme de bien ait été un deuil public pour Bel-Abbès et que ses funérailles aient revêtu un caractère imposant, toute la ville ayant tenu à l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

A tous les témoignages d'estime et de sympathie qui ont salué la dépouille de Fabriès, la *Société de Géographie* tient à joindre son affectueux souvenir et ses condoléances attristées.

D^r G. SANDRAS.

LAURENT FOUQUE

Le 17 février s'est éteint à l'âge de 71 ans, après une longue maladie, M. Laurent Fouque, un de nos plus anciens sociétaires. M. Laurent Fouque faisait partie de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* depuis 1885.

Très absorbé par ses entreprises de grands travaux et par l'accomplissement de ses divers mandats électifs, M. Fouque ne participa jamais à l'administration de notre Compagnie, mais il ne cessa de s'y intéresser. Chaque fois qu'il en avait l'occasion il s'informait de la marche de la Société.

M. L. Fouque était surtout connu comme homme politique. Il avait été conseiller général et maire d'Oran et depuis représentait le canton de Nemours à l'Assemblée départementale. Les habitants de Nemours, Nédroma et Marnia se rappelleront longtemps ce qu'ils doivent à leur regretté représentant. La ville d'Oran n'a pas oublié que M. L. Fouque fut un maire énergique et économe des deniers publics.

Le hasard des affaires avait fait de M. L. Fouque en 1890 un maître-imprimeur. En 1894, il devint l'imprimeur de la Société. Dès le début il s'intéressa à l'œuvre scientifique poursuivie avec autant de talent que de ténacité par le regretté commandant Demaeght ; avec les faibles ressources lithographiques qu'on possédait alors, il fit de son mieux pour faire du Bulletin de la Société une publication présentable. Depuis, avec l'active collaboration de son fils Léon, il avait amélioré le matériel typographique et lithographique et, petit à petit, la maison Fouque s'est appliquée à faire du Bulletin une œuvre typographique remarquée. En 1903 il céda l'imprimerie à son fils et se retira des affaires.

Laurent Fouque fut surtout un homme de caractère ; sa plus belle qualité était la franchise ; s'il aimait à conseiller ses amis, il ne leur célaît pas la vérité. Plus enclin à une critique sévère mais juste qu'à une admiration de commande, il n'aima guère à flatter les passions des foules pour susciter leur enthousiasme et provoquer leurs ovations. Il travailla toujours en silence pour ses mandants.

En résumé, Fouque fut toute sa vie un homme dans toute l'acception du mot. Aussi a-t-il emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu ; ses obsèques imposantes en furent la meilleure preuve.

Au nom de la *Société de Géographie*, nous nous faisons un devoir de renouveler à sa veuve, à ses enfants, à toute sa famille l'expression de nos condoléances attristées.



Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archeologie d'Oran

La Société de Géographie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Concours annuel pour 1914, 1915, ... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène).*

Un prix de 50 francs et un diplôme de médaille de vermeil (ou une médaille de vermeil), une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribués aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1914 : *Géographie et histoire de la Chaouïa jusqu'en 1912.*

3° Pour 1914 : *Histoire politique, militaire et économique des Hauts-Plateaux oranais et histoire particulière des postes du Kreider, Méchéria, Aïn-Sefra.*

Le même travail concernant les Ksours de l'Extrême-Sud : *Duveyrier à Beni-Abbès et bassin du Haut-Guïr.*

Un prix de 100 francs ou une médaille d'or sera attribué au meilleur mémoire sur chacun des trois sujets. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

4° Pour 1915 : *Histoire d'Oran avant l'occupation française, établie surtout avec des documents inédits.*

Pour 1916 : *Histoire de la ville d'Oran de l'année 1848 au recensement de 1911.*

Un prix de 300 francs (ou une médaille d'or d'égale valeur) sera attribué au meilleur travail sur chacun de ces deux sujets.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

BERGUENT (Ras-el-Aïn)

1904-1906

(Suite et Fin)

CHAPITRE IV

La prise de contact avec les Tribus et Groupements
de la région de Berguent de juin 1904 à juin 1906

I. — BENI MATHAR

Les Beni Mathar avaient paru mettre de l'empressement à conclure avec nous, le 28 février 1904, le pacte dont il a été question au début de cette étude.

Quelques jours avant sa conclusion, les Hamyan avaient exécuté sur les Beni Guil une grande razzia à la suite de laquelle il avait été jugé nécessaire, afin d'éviter de nouveaux conflits entre les deux confédérations voisines, de faire rétrograder provisoirement vers l'Est les campements Hamyan qui s'étendaient alors jusqu'à la pointe occidentale du chott Gharbi.

Ce mouvement de recul occasionna un revirement immédiat chez les Beni Mathar : pensant sans doute que nous allions nous désintéresser des choses de leur pays, ils embrassèrent la cause du Rogui et de Bou Amama ; Ahmar Lahya, leur cheikh le plus en vue et 40 cavaliers de la tribu rejoignirent le vieux marabout à Aïn Reggada.

Au moment de la constitution du groupe mobile du chott Gharbi, le commandant Henrys avait reçu du général Lyautey, commandant la Subdivision d'Aïn-Sefra, les instructions suivantes concernant les Beni Mathar dont la reprise de contact devait être l'un des premiers objectifs à atteindre :

La convention passée avec les Beni Mathar de Ras-el-Aïn au mois de février dernier leur sera de nouveau présentée en stipulant que nous nous réservons d'en exiger, selon les circonstances, l'exécution intégrale. Mais pour le moment et dans la

pratique, nous ne considérerons comme applicables que les clauses suivantes :

1° Libre disposition éventuelle de l'une des casbahs de Ras-el-Aïn pour l'installation d'un contingent du Maghzen et du goum des Hamyan, du goum d'El Aricha et de cavaliers de Si Allal, avec prévision d'un logement pour un officier du Service des Affaires indigènes venant en mission temporaire pour assurer l'entente avec les Beni Mathar ;

2° Réserve éventuelle d'un terrain à titre gracieux pour la construction d'un poste de police au cas où les deux gouvernements jugeraient utile d'en établir un ;

3° Désignation par la tribu de deux cavaliers, entretenus par ses soins, dont l'un résidera à Méchéria et l'autre à El Aricha, pour assurer la réciprocité de l'exécution des conventions et le service des renseignements et des communications ;

4° Envoi à Méchéria d'un miad pour marquer les bonnes relations et régler les questions en cours ;

5° Usage réciproque des pâturages entre les Hamyan et les Beni Mathar ;

6° Obligation d'aviser Méchéria et El Aricha de toutes nouvelles utiles telles que djionch, mouvements de nos adversaires et coopération éventuelle à toute opération de police dans la région.

Le 15 juin 1904 au matin, alors que la reconnaissance se trouvait entre Mengoub et l'oued Charef, tous les notables des Beni Mathar conduits par Ahmar Lahya, qui s'était détaché de Bou Amama avec ses 40 cavaliers à l'annonce de notre approche, vinrent assurer le commandant Henrys de leurs bonnes dispositions et implorer notre protection. Ils exprimèrent le désir que nous laissions en permanence au milieu d'eux un contingent de nos troupes pour les protéger contre les représailles de Bou Amama.

Dès notre arrivée à proximité de leurs tentes, les Beni Mathar s'empressèrent de venir nous vendre de la paille, des œufs, du lait, etc.

Le commandant Henrys réunit les notables le 17 juin et leur présenta les conditions de la nouvelle convention ; ils en acceptèrent immédiatement toutes les clauses et insistèrent tout particulièrement sur la nécessité de l'occupation immédiate de Ras-el-Aïn par un groupe composé de Hamyan, Ouled Nchar et Angad d'El Aricha, Zoua Gheraba. Ils affirmèrent leur ferme intention de s'associer à

l'œuvre de mise en valeur de leur centre, qui ne pouvait être assurée, disaient-ils, qu'à l'abri de la protection française marquée par la présence permanente à Ras-el-Aïn d'une force de police à laquelle ils donneraient tout leur appui.

Ils marquèrent nettement leur souci d'échapper totalement à l'action du représentant chérifien d'Oudjda, insistant sur ce point « *qu'ils voulaient être sous la main des autorités françaises et n'avoir à suivre que leurs seules indications* ». Ils promirent en outre de fournir, en raison des dépenses qu'entraînerait pour nous l'entretien d'une force de police, une assistance en vivres et en espèces que nous déterminerions dès que l'aisance commencerait à reparaitre chez eux. Le lendemain de cette entrevue, les notables arrêtaient avec le commandant Henrys le choix d'une casbah à aménager en vue de l'installation d'une force de police : ce fut la casbah d'El Hadj Bou Bekeur qu'ils nous désignèrent. (Pl. V, fig. 1.)

Quand, à la fin du mois de juin 1904, le général Lyautey vint visiter le camp de Ras-el-Aïn, les Beni Mathar lui firent les mêmes protestations de dévouement ; ils lui demandèrent avec une insistance extrême de maintenir jusqu'à nouvel ordre des troupes dans la région pour les garantir contre les agressions dont ils souffraient depuis si longtemps et leur permettre de reprendre en paix leurs cultures et leur commerce ; ils réclamèrent vivement l'établissement du marché mixte sur lequel ils comptaient pour amener dans la région la prospérité et une paix définitive.

Pendant les premiers mois de notre installation à Ras-el-Aïn, les Beni Mathar se joignirent aux gens de Si Allal pour la formation de postes de protection éloignée et coopérèrent à nos premières tournées de police ; c'est ainsi que cinq de leurs chioukh marchèrent dans nos rangs à la première affaire de Guefaït, que 25 cavaliers de cette tribu se joignirent à nos goums, sans y avoir été invités, pour la deuxième marche sur Guefaït et que, de même, à la reconnaissance qui se dirigea vers Tendirara, à la fin de novembre 1904, ils nous fournirent 35 de leurs cavaliers.

A vrai dire nous trouvâmes bien chez eux, au début surtout, un peu d'opposition, mais seulement chez les gens de peu d'importance et chez ceux que notre présence empêchait de se livrer à leurs actes de brigandage. Il serait sans intérêt de rapporter les menées de quelques protestataires isolés et de malandrins qu'une attitude énergique

suffit à faire cesser. Par contre les kebars et tous les personnages présentant une certaine surface étaient des partisans sincères de notre influence.

Les efforts de Bou Amama d'abord, puis, plus tard, ceux des agents de l'amel d'Oudjda, ne parvinrent pas à détacher les Beni Mathar de nous.

Au début de mars 1906, le caïd El Hadj Miloud des Mehaya, à son retour de Fez, annonça aux Beni Mathar que le Sultan l'avait investi des fonctions de caïd des Mehaya et des Beni Mathar et leur prescrivit de lui envoyer une ambassade à Oudjda. Ce personnage leur laissait en outre entendre que nous évacuerions Berguent dans un délai maximum de six mois. Mais les Beni Mathar firent la sourde oreille à ses propositions. Outre qu'ils étaient trop liés à notre cause, ils ne se souciaient aucunement de se donner un nouveau chef : l'autorité est chez eux très morcelée et chaque chef de fraction est jaloux du commandement qu'il exerce sur le petit groupe de ses frères.

Leur soumission aux autorités françaises leur valut d'être en butte aux coups de main des partisans du Maghzen : c'est ainsi que dans la nuit du 29 au 30 mars 1906 un djich de 26 hommes des Sedjaa, Beni Yala, Oulad Bakhti, Mehaya, agissant à l'instigation du marabout de Guefaït inféodé au Maghzen depuis son départ de Berguent, tomba sur les troupeaux des Beni Mathar entre Botimat El Seïd et le col du Metroh. L'objectif du djich était les troupeaux du caïd Ahmed Ben Bou Zian des Beni Yala qui, par crainte des représailles du Maghzen auquel il n'avait pas voulu se rallier, avait obtenu notre autorisation de venir camper avec les Beni Mathar aux environs de Berguent avec une quinzaine de tentes et ses troupeaux. N'ayant pas rencontré les troupeaux des Beni Yala, les malfaiteurs s'en prirent à ceux des Beni Mathar. Ceux-ci pour reprendre leurs biens durent engager une lutte avec les djicheurs, au cours de laquelle le cheikh Mohammed Ben Talha des Beni Mathar fut tué et trois hommes de la tribu blessés. Leurs adversaires perdirent quatre tués et deux prisonniers.

La mort du cheikh Mohammed Ben Talha fut un événement regrettable. Jouissant d'une réelle influence dans la région il nous rendait de bons services et cherchait toujours à entretenir la paix dans la région.

Les chionkh nous déclarèrent très franchement que ce coup de main n'avait été exécuté contre eux qu'en raison des relations qu'ils entretenaient avec nous, mais ils nous

affirmèrent que, malgré tout, ils ne trahiraient pas la parole donnée. Ils tinrent en effet leurs engagements.

Le fractionnement des Beni Mathar est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Oulad El Heïmeur (97 tentes) .	{ Oulad Daoud. Oulad Kaddour. Fokra.
Oulad Hammadi (50 tentes) . . .	{ Aouachir. Oulad El Ghazi. Djerabaa.
Oulad Ben Aïssa (74 tentes) . . .	{ Oulad Ali Ben Abbou. Oulad Ali. Oulad Ben Naceur. Oulad Mhammed.
Merabetin (19 tentes)	{ Oulad Ben Abderrahman. Kodia.

II. — MEHAYA

La cause de Bou Amama trouva des adeptes parmi les Mehaya.

En juin 1904 :

Cinquante tentes environ des Oulad Abid avec le caïd Bou Souar ;

Quatre-vingts tentes environ des Haddada avec le cheikh Ould Bou Hafs et les Halalfa avec le cheikh Embarek ould Mohammed Embarek étaient groupés autour de Bou Amama. Il s'agissait pour nous, puisque les rognistes représentaient au début le parti hostile à notre influence, de détacher ce groupement de la cause de la rébellion.

Dès le 16 juin 1904, au lendemain de notre arrivée à Ras-el-Aïn, M. Delbrel adressait au capitaine Lagrange, commandant du goum d'El Aricha, une lettre dans laquelle il le priait de porter à la connaissance du Général commandant la Subdivision d'Aïn-Sefra, que les Mehaya campés avec Bou Amama étaient prêts à opter pour le Gouvernement français du jour où nous établirions notre domination

dans le Dahra et à Bas-el-Aïu. Mais à Si Allal et aux chionkh des Beni Mathar qui s'étaient chargés d'agir sur eux et de les engager à se rapprocher de nous, les deux chefs de groupe de ces Mehaya dissidents, Bon Souar et Cheikh Ould Bou Hafs, répondirent simplement en protestant de leur sympathie à l'égard des Français.

Dans le parti resté fidèle au Maghzen des symptômes de désaffection se manifestèrent à la fin de l'été 1904, à la suite de la mise à mort, par ordre des autorités d'Oudjda, de quelques notables de la tribu. Quelques mécontents exprimèrent leur intention de réclamer notre protection à la suite de cet acte de rigueur. Et après les succès importants remportés par le Rogui en septembre 1904, un plus grand nombre d'entre eux songèrent sérieusement à passer sur notre territoire.

L'exode commença le mois suivant par le groupe de Ben Ahmed, frère du caïd El Hadj Miloud ould Bon Bekeur, après une razzia effectuée par 100 Chambaa de Bon Amama. Ces Mehaya vinrent s'installer dans l'annexe d'El Aricha à Haci Sidi Mohammed. Ils furent suivis quelques jours après par 80 tentes de l'entourage du caïd El Hadj Miloud (Achache, Ouled Barka et Oussata) qui vinrent s'établir au sud du Teniet Sassi et par un autre groupe qui fut installé près de Taerziza. Quelques tentes vinrent également se placer sous l'autorité de Si Allal.

Le travail de désagrégation que poursuivait Si Allal auprès des Mehaya roguistes n'eut pas de résultats sensibles et ne put en tous cas dissuader ceux-ci de prendre part aux coups de main que tentaient sur notre frontière les gens de l'entourage de Bon Amama ; ainsi, le 26 décembre 1904, un djich de ces Mehaya attaqua sur la piste d'El Aricha à Berguent, à hauteur du Teniet Sassi, une caravane comprenant 3 israélites, 5 sokhars, 16 chameaux et 2 mulets chargés de marchandises, qui se rendait à Berguent. Un israélite fut tué et les animaux et les marchandises enlevés.

Les choses restèrent dans cet état pendant le cours de l'année 1905.

Au début de 1906, El Hadj Miloud ould Bon Bekeur se rendit à Fez auprès de Mouley Abd el Aziz ; il en revint en mars porteur d'une lettre d'investiture du Sultan lui conférant le caïdat de tous les Mehaya et des Beni Mathar.

Nous avons vu au chapitre précédent que les Beni Mathar ne firent aucun cas de son invitation à le reconnaître comme caïd. Quant aux Mehaya ils étaient trop disséminés

et désunis pour qu'un groupement sous l'autorité d'un chef unique pût être réalisé.

Et ce ne fut que l'année suivante, en 1907, que les Mehaya, à l'exception de ceux du caïd Bou Souar et du cheikh Ould Bou Hafs qui restaient groupés autour de Bou Amama, vinrent entretenir les autorités françaises, à Berguent, de leur désir d'acquiescer sous notre protection une situation plus stable et une plus grande sécurité.

Le fractionnement des Mehaya est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Mehaya Cheraga ou Ouled Barka (227 tentes).....	Ouled Embarek. Rehamna. Ouserfan. Ouled Mâamar } Halalfa. Ouled Khelifa } Haddada
Mehaya el Oust ou Oussata (216 tentes)....	Doui Khelifa. Ouled Kari. Ouled Abid Zouala.
Achache (331 tentes).....	Oulad Selim. Chouaker. Ouled Braz.

III. — BENI YALA

Au moment de l'occupation de Ras-el-Aïn les Beni Yala étaient tous engagés dans le mouvement d'opposition au Maghzen.

Ils étaient d'ailleurs obligés de fournir leurs contingents à Bou Amama qui avait installé ses campements chez eux, à Aïn Reggada.

Ils étaient partagés en deux camps :

1° D'un côté les Beni Yala Cheraga (Bou Helalen, Mezghenam) avec le caïd Ahmed ben Bouzian, franchement partisans du Rogui et de Bou Amama ;

2° D'un autre côté les Beni Yala Gheraba, caïd Mohammed ber Rabah, constitués par la fraction des Oulad Moussa

ben Amor et le petit groupement des El Meharech subissant momentanément l'influence de Bou Amama. Ceux-ci paraissaient facilement ébranlables et, dès notre arrivée dans la région de Ras-el-Aïn, ils firent des protestations de paix auprès de Si Allal et des Beni Mathar.

Bou Amama avait fractionné les contingents des Beni Yala en trois groupes installés aux cols du Metroh, des Aouïnet et de Djerrada.

Les groupes des ailes manifestaient à notre égard des sentiments nettement hostiles ; au centre se trouvaient les Oulad Moussa ben Amor.

Les 4 et 5 juillet 1904, le commandant Henrys se rendit en reconnaissance aux Aouïnet¹. Malgré les sentiments pacifiques qu'ils avaient précédemment affirmés, les Oulad Moussa ben Amor tirèrent quelques coups de feu sur l'avant-garde à l'approche de notre reconnaissance. Puis, après cette manifestation et grâce à l'intervention de Si Allal ils vinrent exprimer au commandant Henrys leurs bonnes dispositions et leur désir d'entrer plus intimement en relations avec nous.

Cependant, malgré leurs protestations d'attachement à Si Allal et à la cause française, les Beni Yala évitèrent de s'engager à fond ; ils ne cessèrent de se montrer très attentifs à tout ce qui se passait du côté du Rogui. On conçoit d'ailleurs que cette attitude était dictée par le souci de ne se compromettre irrémédiablement avec aucun des partis.

À la suite du meurtre de deux Beni Mathar commis en janvier 1905 au milieu des campements des Beni Yala Gheraba, nos relations avec cette fraction furent momentanément interrompues.

Puis, au début de septembre 1905 (le Rogui s'était alors éloigné vers l'Ouest) les Beni Yala Gheraba adressèrent au Commandant du Groupement de Berguent une lettre dans laquelle ils se disaient toujours observateurs fidèles du pacte d'amitié conclu l'année précédente et sollicitaient l'autorisation de venir de nouveau commercer à Berguent. Paraissant oublier volontairement que la suspension de nos relations avec eux était due au meurtre de deux Beni Mathar dont ils ne voulaient pas nous donner réparation, ils prétextaient que s'ils s'étaient abstenus depuis quelque temps de fréquenter le poste de Berguent, c'était en

¹ Voir la note de la page 75.

raison des événements qui s'étaient déroulés pendant l'hiver aux environs d'Oudjda et de la crainte de voir Bou Amama et le Rogui revenir dans leur pays.

Il leur fut répondu que notre marché ne leur serait rouvert qu'après qu'ils nous auraient donné satisfaction pour le meurtre des deux Beni Mathar.

Leur miad vint à Berguent le 10 septembre 1905 avec toutes les réparations demandées. Les relations antérieures furent reprises.

L'hostilité des Beni Yala Cheraga s'était manifestée le 13 juillet 1904. Ce jour-là les contingents installés au col de Djerrada ouvrirent le feu sur notre poste de gnomiers en surveillance au sud du col et blessèrent légèrement le caïd Yahia bel Abbès, d'El Aricha, qui commandait le goum. Nos gnomiers repoussèrent vivement leurs agresseurs et leur prirent 30 bœufs.

La retraite du Rogui vers l'Ouest à partir de juillet 1905 et la crainte des représailles des gens du Maghzen qui en était la conséquence, engagèrent les Beni Yala Cheraga, jusqu'alors hostiles, à tenter auprès de nous des démarches en vue d'un rapprochement.

En août 1905, quelques-uns d'entre eux tatèrent le terrain et vinrent demander aux autorités de Berguent l'autorisation de se rendre dans l'Est pour s'y adonner aux travaux de l'alfa. Ils déclarèrent que leurs contribuables souhaitaient de pouvoir venir commercer à Berguent, mais que la présence de Bou Amama à proximité de leurs campements les avait empêchés jusqu'à ce jour de mettre leur projet à exécution.

Il leur fut répondu que leurs frères pouvaient compter sur notre bienveillant accueil.

Le danger croissant qu'ils apercevaient du côté d'Oudjda et l'exemple des Beni Yala Gheraba les engagèrent à venir quelques semaines plus tard faire officiellement un acte de soumission. Ils se joignirent au miad des Beni Yala Gheraba le 10 septembre 1905 et sollicitèrent notre protection contre les représailles possibles du Maghzen. Nous leur accordâmes l'autorisation qu'ils souhaitaient de conduire leurs troupeaux dans la zone de protection du poste de Berguent et d'attendre les événements au milieu des campements des Beni Mathar.

Le caïd Ahmed ben Bouzian, accompagné de 15 tentes avec leurs troupeaux, profita peu après de cette autori-

sation. Il craignait un sort semblable à celui du caïd Si Ali ould Si Mohammed ben Yoncef des Zekkara (parti roguiste) qui, le 21 octobre 1905, venait d'être razié ainsi que ses partisans par les Zekkara du caïd Mohammed ben Ramdan nouvellement rallié au Maghzen. C'est d'ailleurs ce qui faillit lui arriver : mais le parti qui devait le razié dans la nuit du 29 au 30 mars 1906 n'ayant pas rencontré ses troupeaux tomba sur ceux des Beni Mathar (voir page 66).

Les avances faites aux Beni Yala par les autorités chérifiennes d'Oudjda gagnèrent à leur cause une partie d'entre eux.

Pendant les mois qui suivirent, la tribu fut livrée à de profonds tiraillements entre partisans du Rogui et partisans du Maghzen : ces derniers finirent par triompher.

Au milieu de 1906, les Beni Yala étaient plus préoccupés de ces luttes intestines que de notre action. Cependant, à cette époque nous avions pu nouer des relations avec la totalité de la tribu : mais notre influence n'y pénétra effectivement qu'à partir de juillet 1908, époque à laquelle un détachement de troupes du poste de Berguent fut installé aux Aouïnet.

Le fractionnement des Beni Yala est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Beni Yala Cheraga	Bon Helalen. Mezghenam.
Beni Yala Gheraba	Ouled Moussa ben Amor El Meharech.

IV. — BENI BOU ZEGGOU

Le caïd Hoummada Ben Mokhtar des Beni Bou Zeggou nous fit des avances dès notre arrivée à Bas-el-Aïn.

Par l'intermédiaire du marabout de Guefaït, son porte-parole, il nous tenait au courant de toutes les nouvelles intéressantes sa région et nous rendait ainsi de réels services.

Il était attaché au Maghzen : mais dans sa tribu un

groupe de 500 tentes s'était séparé de lui pour embrasser la cause du Prétendant. Parmi ces dissidents se trouvaient les Beni Yala Sfassif qui, bien que de même origine que les autres Beni Yala, campaient à proximité des Beni Bou Zeggou et suivaient leur fortune.

C'est avec un groupe de cette fraction qu'un de nos goums, composé d'Amour et de Beni Guil, en surveillance à l'est de Guefaït, échangea des coups de fusil le 4 juillet 1904. Nos goumiers leur tuèrent deux hommes et razièrent une centaine de bœufs.

Cependant quelques jours après, le 11 juillet 1904, un notable des Beni Yala Sfassif, Taïeb Ahmed, se disant le délégué de toute la fraction, se présenta au commandant Henrys lors d'une visite qu'il fit au poste de goumiers installé près de Guefaït et l'assura que ses frères avaient le désir d'entretenir de bonnes relations avec nous et de venir commercer à Ras-el-Aïn. Mais ces promesses ne furent suivies d'aucun effet.

A la fin de juillet 1904 le marabout de Guefaït nous transmit une lettre du caïd Hoummada qui, apprenant l'arrivée du Rogui à Za et se sentant menacé, demandait l'appui de notre colonne pour arrêter la marche de Bou Hamara. Le caïd terminait sa lettre par ces mots : « Ma signature apposée ci-dessous témoigne que je demande (le concours des Français) contre le Prétendant si leur appui vient du Maghzen et du Gouvernement français. »

Au début du mois d'août 1904 la mechalla du Rogui vint camper près de la casbah de Mestigmer. Le but du Prétendant était de gagner les Beni Bou Zeggou à sa cause par des négociations d'abord et par la force si elles échouaient.

Quelques jours après l'arrivée de Bou Hamara à Mestigmer, un émissaire des Beni Bou Zeggou se présenta à Berguent. Le caïd Hoummada, nous dit-il, l'avait chargé de nous remettre une lettre dans laquelle il demandait encore l'appui de nos forces pour s'opposer à l'action du Rogui, nous promettant même des vivres pour nourrir nos gens et une casbah pour les abriter : mais en passant à Guefaït, le 9 août, les Ouled Bakhti lui avaient enlevé la lettre dont il était porteur.

Les déclarations de cet émissaire étaient très vraisemblables étant donné les relations que nous entretenions avec le caïd des Beni Bou Zeggou.

L'émissaire fut chargé de demander au caïd Hoummada confirmation de sa lettre et de lui faire comprendre en outre qu'il ne devait pas compter sur notre appui effectif.

N'ayant pu recevoir de secours ni de nous ni du Maghzen d'Oudjda, le caïd Hoummada se décida à dénouer la situation par la fuite après s'être cruellement vengé de son adversaire.

Une députation de 83 cavaliers de l'entourage du Rogui s'était rendue chez lui, à Dar Tancherfi ; elle devait emmener sa petite fille qu'il avait promise en mariage à Bou Hamara. Dans la nuit du 18 au 19 août 1904 toute la députation fut massacrée¹.

¹ Voici la version qui fut donnée de cet événement et que nous avons relatée (*Les Beni Bou Zeggou*, lieutenant GAGUEN, — *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Arch. de la Province d'Oran*, Tome XXX, Fascicule CXXV, 1910).

Le caïd Hoummada parut tout d'abord vouloir se plier aux sollicitations de l'entourage du Rogui et de quelques notables des Beni Bou Zeggou qui le poussaient à se soumettre à l'agitateur, puis il invita Bou Hamara et ses dignitaires à venir dans sa maison pour célébrer par une grande fête le pardon qui lui était accordé. Il devait même à cette occasion remettre à son nouveau maître une de ses petites-filles que le Rogui lui avait demandée en mariage.

Bou Hamara ne vint pas ; il envoya son beau-père Si Salah et ses principaux caïds et notables, lesquels, avec leur suite, formaient un groupe de 83 cavaliers. Après le festin qui leur fut servi, les hôtes furent répartis par petits groupes dans les chambres de la maison du caïd Hoummada, puis à un signal donné, pendant la nuit, ils furent tous égorgés.

Malgré d'après des renseignements émanant de l'entourage même du caïd, la tragédie se serait déroulée d'une façon un peu différente dans ses détails. Le caïd Hoummada ne serait pas le promoteur du massacre qui aurait été conçu par le fils d'Hoummada, Mohammed ould Hoummada, et exécuté dans les conditions suivantes : A l'arrivée des contingents du Rogui dans l'oued Mes-tigmer, le caïd Hoummada, après avoir vainement sollicité l'appui du Maghzen et même de nos forces, jugea qu'il lui était impossible de résister au Pré-tendant ; il prit la résolution de se soumettre. Des négociations eurent lieu d'abord officiellement, et lorsque le caïd Hoummada se crut assuré d'être favorablement accueilli par Bou Hamara, il se présenta à son camp amenant avec lui des mulets chargés de présents et une de ses filles qu'il devait lui offrir en mariage. Bou Hamara refusa de recevoir lui-même le caïd Hoummada et l'adressa à son vizir Si Salah. Ce dernier ne se montra pas satisfait des présents qui étaient apportés et poussa l'exigence jusqu'à demander pour la beauté, Hoummada se décida à se plier à toutes ces prétentions et invita le Pré-tendant et tous les gens de marque à venir chez lui célébrer par une fête le mariage projeté. C'est alors que Mohammed ould Hoummada, trouvant exagérées les exigences du Rogui et aussi peu confiant dans l'aman qui devait lui être accordé, fit part à son père du projet de faire disparaître tous les gens du Pré-tendant réunis chez eux et de résister ensuite jusqu'à la mort. Hoummada accepta cette proposition, mais jugea plus prudent de gagner Oudjda avec toute sa suite. C'est ainsi que 11 caïds du Rogui et les gens qui les accompagnaient, en tout 83 personnes, trouvèrent la mort.

Après cet acte tragique, le caïd Hoummada, sa famille, sa suite, soit 300 personnes environ, profitant des montures des victimes et de quelques mulets que l'on avait fait amener, prirent la fuite précipitamment.

Quarante cavaliers du Rogui furent lancés à leur poursuite jusqu'à l'oued Bou R'dim mais ne purent rattraper les fuyards.

Le lendemain, le Rogui vint s'installer avec sa mehalla à Tancheurfi. Il pilla la maison du caïd Hoummada et investit à sa place El Mahi ould Ameer.

D'Oudjda où il s'était réfugié le caïd Hoummada continuait à nous entretenir de ses affaires. Il nous faisait dire en particulier qu'il avait laissé tous ses biens à Dar Tancheurfi, qu'il espérait bien y retourner un jour, mais que ce ne pouvait être qu'avec l'appui des Français. Ses espérances ne se réalisèrent pas ; il mourut un an après les événements qui avaient ensanglanté sa casbah.

Parmi les Beni Bou Zeggou qui avaient suivi le caïd Hoummada dans sa retraite, tous ceux qui étaient capables de porter les armes s'enrôlèrent dans les rangs de la mehalla chérifienne d'Oudjda. Après la mort du caïd Hoummada ce groupement se rallia aux sentiments gallophobes des autorités chérifiennes.

Les Beni Bou Zeggou roguistes, uniquement préoccupés d'une lutte à laquelle ils étaient contraints de prendre une part effective, se détachaient peu à peu de nous.

Au milieu de l'année 1906, l'ensemble de la tribu non seulement avait cessé toutes relations avec nous mais même nous était devenu hostile. Ce ne fut que trois ans plus tard qu'il devint possible de faire tomber l'opposition qui s'était élevée contre notre pénétration.

V. — OULED BAKITI ET ZAOUÏA DE GUEFAÏT

Nous avons eu l'occasion, au cours d'un chapitre précédent traitant des événements militaires de la région de Ras-el-Aïn après 1842, de signaler les services rendus à notre cause par le marabout de Guefaït Si Hamza Ben Taïeb. Son fils et successeur Si Hammouada Ben Hamza, arrière-petit-neveu de Sidi Tahar ben Hahi dont le tombeau s'élève près de Berguent (Pl. V, fig. 2) persista dans cette attitude amicale. A notre arrivée à Ras-el-Aïn nous trouvâmes en lui un précieux auxiliaire.

Dès qu'il eut connaissance, par l'intermédiaire de Si Allal, de l'arrivée de notre reconnaissance à Ras-el-Aïn, il adressa au commandant Henrys une lettre dans laquelle il protestait de son dévouement au Gouvernement français et offrait ses bons offices auprès des populations soumises à son influence.

Son fils Si Hamza se rendit quelques jours après à notre camp pour confirmer verbalement les dispositions amicales de son père et insister sur son désir d'être utile à la cause française.

À la fin de juin 1904, Si Hammouada Ben Hamza vint saluer le général Lyautey à Berguent et lui remettre spontanément la lettre d'investiture et le cachet qu'il tenait du Bogui.

Le 11 juillet 1904, le commandant Henrys se rendit près de Guefaït où se trouvait installé un de nos postes de surveillance. Il y reçut la visite des chioukh de deux fractions des Ouled Bakhti, les Ababda et les Hababeha qui, pour la première fois, prenaient contact avec nous.

Les Ouled Bakhti étaient des serviteurs religieux du marabout de Guefaït, mais ils lui manifestaient de la tiédeur dans leurs sentiments lui reprochant certaines exactions. Ils étaient rognistes et prêts à céder aux sollicitations des agents de Bou Hamara. Les deux notables, se disant autorisés à parler au nom de toute la tribu, exprimèrent au commandant Henrys leur désir de vivre en paix avec nous et de venir commercer à Berguent. Ils firent ressortir qu'en raison du manque d'autorité et de l'anarchie qui régnait dans leur pays, ils n'avaient pu cultiver leurs terrains depuis sept années et qu'ils étaient très désireux d'y voir renaître la sécurité par une protection française. Des paroles de paix leur furent prodiguées, et aussitôt quelques indigènes de la tribu amenèrent à Berguent des nattes d'alfa et du bétail. Mais les chioukh s'abstinrent d'y venir malgré nos encouragements.

D'ailleurs l'attitude des Ouled Bakhti ne tarda pas à démentir leurs promesses.

Dans le courant du mois de juillet, les Ouled Bakhti reçurent des lettres du Prétendant leur annonçant sa prochaine arrivée à Za et leur ordonnant en conséquence de rassembler leurs contingents et de réunir une imposition s'élevant jusqu'à 25 francs et un kilog de farine par tente.

El Hadj Abdelkader, dit « Bou Hacera », lieutenant du Bogui, circulait dans le Mekkam avec un goum de 80 cava-

liers (Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed, Beni Fachel, Beni Ouchguel, Ouled Amor) et cherchait à y recruter des contingents. Après le licenciement du goum des Amour et des Beni Guil vers la mi-juillet 1904, notre poste d'observation vers le nord-ouest fut constitué par 40 gnomiers des Hamyan et des Zoua de Si Allal, et installé à Botimat El Caïad, sur l'oued El Haï, à une douzaine de kilomètres à l'est de Guefaïl.

Le marabout de Guefaïl, qui nous renseignait ponctuellement, attirait particulièrement notre attention dans les premiers jours d'août 1904 sur les évolutions de Bou Hacera et sur ses intentions hostiles à l'égard de notre poste de gnomiers de Botimat El Caïad.

Le 6 août 1904 Si Hammouada, craignant pour lui-même l'hostilité de Bou Hacera, en raison de ses attaches avec nous, réclamait à Si Allal l'appui de ses cavaliers et cent chameaux pour son déménagement.

Le lendemain Bou Hacera vint à Guefaïl le sommer de prendre parti pour le Prétendant et inviter les Ouled Bakhti à réunir leurs contingents.

Le 8, les Ouled Bakhti se groupèrent en armes autour de Bou Hacera.

Ce même jour un détachement de nos troupes comprenant : 150 hommes de la 21^e compagnie montée de Légion, la section d'artillerie de montagne, 30 cavaliers du 2^e Spahis, alla camper aux Grandes Cascades (16 kilomètres au nord-ouest de Berguent) pour exécuter le lendemain une corvée de bois.

Le 9 août au matin ce détachement se mit en route et descendit l'oued El Haï pour se rendre à une coupe de bois, à quelques kilomètres en aval.

Le commandant Henrys, escorté du peloton de spahis et de quelques moghazenis, devança le détachement pour aller visiter le poste de gnomiers et faire une reconnaissance topographique. A 7 heures du matin on entendit en avant une vive fusillade.

C'était Bou Hacera qui, pensant que nous avions évacué Berguent et que notre poste de gnomiers de Botimat El Caïad ne constituait plus qu'une simple arrière-garde que nous ne soutiendrions pas, avait attaqué ce poste avec un goum fort de cent à cent cinquante cavaliers. Notre poste se replia devant le goum de Bou Hacera qui le serrait de près et lui avait déjà tué un homme et enlevé cinq chameaux chargés d'orge.

Les fantassins des Ouled Bakhti venaient derrière Bou Hacera.

Le goum de Bou Hacera fut arrêté par les 30 spahis du lieutenant Holtz qui mirent pied à terre sur le bord de l'oued El Haï et ouvrirent le feu sur son flanc droit. Il se replia lentement sur les fantassins établis à l'entrée des gorges de Guefaït (Pl. VI, fig. 1) suivi par les spahis et nos gounmiers.

La compagnie montée et la section de montagne recevaient l'ordre de continuer le mouvement en avant : un peloton de la compagnie montée accélérât l'allure et prenait les devants. L'arrivée de ce renfort, décelé par la poussière, accentua le mouvement de retraite de Bou Hacera. A 10 heures du matin, notre détachement s'arrêtait à sept kilomètres en amont de Guefaït ; le contact était maintenu par les cavaliers.

A 1 heure de l'après-midi, un émissaire de Si Hammonada, qui avait réussi à traverser les gens de Bou Hacera vint nous dire que le marabout était cerné dans sa maison et menacé de mort ainsi que tous les siens par les Ouled Bakhti, qu'il nous suppliait de venir en toute hâte le délivrer.

A 3 h. 1/2 la marche en avant fut reprise ; les cavaliers et les piétons de Bou Hacera se replièrent rapidement devant nous et, vers 5 heures du soir, le détachement arrivait à Guefaït. Les Ouled Bakhti s'enfouirent dans la montagne avec leurs troupeaux : quelques-uns d'entre eux se réfugièrent dans la casbah d'où ils menacèrent de nous attaquer si nous ne nous replions pas aussitôt. L'artillerie de montagne ouvrit le feu à 800 mètres sur la casbah qui fut alors complètement évacuée. Bou Hacera avait eu deux hommes tués ; nous n'avions subi aucune perte.

Notre détachement passa la nuit sur place ; le lendemain il se remit en marche pour rentrer à Berguent, emmenant avec lui le marabout, les gens de la zaouïa (300 personnes), de nombreux troupeaux et trois otages des Ouled Bakhti¹.

Après notre départ la maison du marabout fut mise au pillage et ses jardins furent dévastés par les Ouled Bakhti et les cavaliers de Bou Hacera. (Pl. VI, fig. 2.)

Si Hammonada, installé à Berguent près de notre camp, ne cessait de réclamer le concours de nos troupes pour aller retirer de Guefaït, avec des chameaux que lui

¹ Ces otages furent remis en liberté en janvier 1905.

avait prêtés Si Allal, les objets et en particulier les grains qui avaient échappé au pillage de sa zaouïa. Les dispositions suivantes furent alors prises pour lui donner satisfaction :

Le 17 août au soir un détachement comprenant 100 hommes du 2^e Zouaves, 150 hommes de la 21^e compagnie montée de Légion, 50 artilleurs de la section de montagne, 40 spahis, sous les ordres du commandant Baumelle, du 2^e Zouaves, alla camper aux Petites Cascades (11 kilom. nord-ouest de Berguent) ; le 18 ce détachement se porta aux environs de Botimat El Caïad pour y faire du bois et servir au besoin de soutien au marabout. Ce même jour il fut rejoint par le commandant Henrys, le marabout de Guefaït et une partie des gens de la zaouïa, Si Allal et son goum, 35 moghazenis.

Le 19 août au matin, le goum et le maghzen se mirent en marche précédant la caravane du marabout, et, comme on avait appris dans la nuit du 18 au 19 que les Ouled Bakhti avaient toujours des intentions hostiles, on fit suivre de loin le détachement Baumelle.

Les Ouled Bakhti retranchés derrière les rochers dominant la maison de Si Hammouada et les silos accueillirent nos goumiers par un feu nourri dès qu'ils arrivèrent à proximité des jardins de la zaouïa.

Les spahis renforcèrent le goum et furent rejoints peu après par le détachement Baumelle. L'artillerie envoya quelques obus sur la position occupée par les Ouled Bakhti et l'infanterie escalada les crêtes pour tourner l'ennemi. Celui-ci se replia et fut poursuivi pendant quelque temps par nos troupes qui prirent position de 9 heures du matin à 2 heures et demie du soir afin de permettre l'enlèvement des grains et le chargement des chameaux.

Cette opération terminée, le détachement se replia sur Berguent où il rentra le 21 août.

Nous avions eu un brigadier indigène de spahis blessé.

Dans cette journée nous n'avions pas eu affaire à Bou Hacera. Celui-ci, après son échec du 9 août, s'était retiré au Mekkam. Quelques jours après il rejoignit Bou Hamara, à Mestigmer, avec un nombre insignifiant de cavaliers.

Le marabout de Guefaït et les gens de son entourage restèrent à proximité de notre camp jusqu'à la fin de l'année 1904. A plusieurs reprises nous lui remîmes des secours en argent pour pallier sa grande misère qui allait en s'accroissant. Le 17 janvier 1905, il quitta, sur sa

demande, la région de Berguent et fut autorisé à se rendre avec tous ses gens et ses biens dans la tribu des Beni Ouassine (Cerele de Marnia).

Peu après, obéissant aux sollicitations des autorités chérifiennes, il alla camper près d'Oudjda. Son attitude à notre égard fut inspirée par la suite, plutôt par son désir de se ménager les bonnes grâces du Maghzen que par le sentiment de la reconnaissance qui nous était due.

Il alla ensuite séjourner à Guenfouda, dans une situation obscure et misérable. Enfin, en avril 1909, Si Hammouada put être réinstallé dans sa zaouïa de Guefaït, grâce à notre appui.

Dans les premiers jours de septembre 1904, les Oulad Bakhti écrivirent à Si Allal pour obtenir la mise en liberté des otages et le pardon de l'autorité française. Ils ajoutaient que la crainte du Rogui les empêchait de faire auprès de nous aucune démarche officielle et donnaient à entendre que si nous allions nous installer chez eux, ils ne manqueraient pas de faire le nécessaire pour s'assurer notre protection. Puis leurs demandes de soumission en restèrent là, et ils ne firent plus aucune démarche jusqu'en juillet 1905. Ils se tenaient même farouchement à l'écart de nous.

La libération de leurs otages, en janvier 1905, dont nous espérions un effet heureux, ne les fit pas sortir de leur réserve.

En juillet 1905 ils nous demandèrent l'autorisation de fréquenter notre marché. Mais comme ils étaient compromis dans une affaire de vol d'un cheval au douar du Maghzen, il leur fut répondu que l'autorisation qu'ils sollicitaient était subordonnée au règlement de cette affaire.

Le caïd El Amraoui, des Oulad Amor, fit de pressantes démarches auprès d'eux pour les amener à nous accorder satisfaction, mais il ne put y parvenir. Les Ouled Bakhti, inféodés aux Ouled Amor, étaient des vassaux peu soumis.

Les rapports devinrent même, à cette époque, très tendus entre les deux tribus par suite du refus des Ouled Bakhti d'envoyer leurs contingents au Rogui. Une réconciliation eut lieu le 3 août 1905 : les kebar des Ouled Bakhti vinrent prêter serment de fidélité et d'obéissance au caïd El Amraoui. Mais celui-ci ne les en razzia pas moins le 25 août, pour les punir de leur désobéissance.

En septembre 1905 les Ouled Bakhti adressèrent une nouvelle lettre à Si Allal. Ils le priaient d'user de son influence auprès des autorités de Berguent pour permettre

à quatre de leurs notables de venir se présenter à nous ; ils prétendaient être disposés à payer les indemnités qui leur seraient demandées pour se libérer des méfaits qui pesaient sur eux. Mais ils ne donnèrent aucune suite à ce projet.

Après la demande de soumission qu'ils avaient faite en septembre 1904, les Ouled Bakhti s'étaient ravisés parce que les brillants et rapides succès du Rogui avaient fait naître chez tous ses partisans l'espoir d'un triomphe définitif.

En septembre 1905 le Rogui était en retraite vers la Moulouya ; mais cette fois c'était la crainte des représailles possibles de la part du Maghzen qui, en retenant leur attention du côté d'Oudjda, les amenait à se désintéresser momentanément de nous.

Enfin le règlement de l'incident de Sidi Smahin, où, le 31 décembre 1905, des Ouled Amor avaient ouvert le feu sur un de nos détachements¹, entraîna les Ouled Bakhti dans la voie de la conciliation. Ce règlement eut lieu le 17 février 1906.

Trois jours après, le 20 février 1906, un miad d'Ouled Bakhti se présenta à Berguent et nous accorda toutes les réparations exigées.

L'aman leur fut alors accordé. De ce moment ils se mirent à fréquenter notre marché qui tira profit de la venue de ces nouveaux clients.

Le fractionnement des Ouled Bakhti est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Ouled Bakhti Fouaga (118 tentes)	Ababda. Ouled Slama. Hababcha.
Ouled Bakhti Tahta (140 tentes)	El Querarâa. Ouled el Mahi. Ouled Khelifa

VI. — OULED AMOR

Les Ouled Amor adoptèrent vis-à-vis de nous, au début, une attitude fermée et même hostile. Ils avaient reçu du

¹ Incident relaté pages 175-176.

Prétendant la même lettré que les Oulad Bakhti, leur pressant de lever des contingents et la mouna.

Bou Hacera n'avait pu grouper autour de lui qu'un petit nombre d'Ouled Amor et dès qu'il quitta le Mekkam pour aller rejoindre le Prétendant à Mestigmer, ces Ouled Amor refusèrent d'aller combattre hors de leur pays et l'abandonnèrent.

Ils prirent part avec les Ouled Bakhti et Bou Hacera au pillage de la zaouïa de Si Hammouada et prêtèrent encore leur concours aux Oulad Bakhti à la deuxième affaire de Guefaïl (19 août 1904).

Au début de septembre 1904, en même temps que les Oulad Bakhti, ils nous firent connaître par l'intermédiaire de Si Allal leur désir de se faire pardonner leur hostilité ; eux aussi ajoutaient que la crainte des représailles du Rogui les empêchait, pour le moment, de s'engager à fond avec nous.

Bou Hamara, après s'être rendu maître des Beni Bou Zeggon, adressa aux Ouled Amor des appels pressants pour qu'ils lui envoient leurs contingents qu'il désirait associer à l'action projetée contre El Aïoun Sidi Mellouk. Malgré leur répugnance à quitter leur pays, ils ne purent se dispenser d'envoyer auprès du Prétendant un goum d'une vingtaine de cavaliers.

Après la défaite du Rogui chez les Beni Ourrimèche, le 29 octobre 1904, les Ouled Amor qui combattaient dans ses rangs l'abandonnèrent à l'exception du caïd Mohammed ould Kaddour, dit « El Amraoui », et de 4 cavaliers. Mais après le succès qu'il remporta à Aïn Sfa, quelques jours après, ils retournèrent auprès de lui. Malgré toutes ces palinodies auxquelles les contraignaient les événements, les Oulad Amor ne cessaient de dépêcher secrètement auprès de Si Allal des émissaires pour garder le contact.

Nous leur avions d'ailleurs fait connaître que nous ne leur tenions pas rigueur de la participation de quelques-uns d'entre eux aux affaires de Guefaïl et que nous les engageions à venir à Berguent pour commercer et apprendre à nous connaître.

A la fin de novembre 1904, trois indigènes de cette tribu vinrent nous faire la déclaration suivante qui reflétait l'opinion générale de tous les Oulad Amor :

A part une vingtaine de cavaliers de nos frères qui sont actuellement avec le Rogui, tous les autres Oulad Amor sont rentrés

chez eux. Nous ne labourons pas pour deux raisons : d'abord cela nous est impossible car continuellement le Rogui fait appel à nos contingents, les renvoie, puis les fait venir de nouveau ; il est donc inutile que nous commencions des travaux de labour que nous serions forcés d'interrompre. Ensuite, si nous semencions, il est fort probable que nous serions razzés par l'un ou l'autre parti, et toute notre peine serait inutile. Dans ces conditions nous n'avons qu'un moyen de subsister, qui est de venir sur vos marchés vendre nos bœufs et nos moutons ; c'est la seule chose que nous demandons. Si nous marchons avec le Rogui, c'est bien par force ; il a pris parmi nous 14 otages qu'il a emprisonnés dans la casbah d'El Aïoun Sidi Mellouk afin d'être continuellement renseigné par leur intermédiaire sur notre façon d'agir et de penser. Il leur a dit d'ailleurs que le jour où nous ferions des avances aux Français il les massacrerait. Nous sommes obligés d'exécuter ses ordres.

Aujourd'hui nous sommes venus uniquement tous les trois vendre sur votre marché du sucre et du thé que nous avons acheté au Mekkam à des Sedjaa qui avaient été les chercher à Melilla.

Peu à peu nous les vîmes venir en plus grand nombre sur notre marché. Puis, enhardis par la bienveillance qu'ils trouvaient auprès des autorités de Berguent, ils ne se contentèrent plus de venir commercer pour leur propre compte, mais se firent les intermédiaires des populations de l'Ouest pour apporter sur notre marché des bestiaux, de la laine, des nattes d'alfa, du beurre, etc. Malgré cela ils s'abstenaient soigneusement de tenter un rapprochement officiel de peur de se compromettre et ne cessaient de proclamer hautement leur dévouement à la cause du Rogui.

Nos relations avec les indigènes de cette tribu eurent à souffrir pendant quelques semaines, en juillet 1905, de leur mauvaise volonté à régler une affaire de vol d'une jument au douar du Maghzen. Puis, au début du mois suivant, le différend ayant été solutionné à notre satisfaction, notre marché leur fut ouvert à nouveau.

A ce propos, le caïd El Amiraoui entra pour la première fois en relations épistolaires avec nous.

L'attachement des Oulad Amor à la cause du Rogui les exposa aux représailles du Maghzen après la retraite du Prétendant vers l'Ouest.

La mechalla d'Oudjda était devenue audacieuse après l'éloignement de ses ennemis.

Dans les derniers jours d'octobre 1905, une colonne composée de 300 cavaliers et de 200 piétons quitta Oudjda avec l'intention de tenter un coup de main sur les Rouaaga du Dahra, principalement sur les Oulad Sidi Ali Bou Chenafa.

Elle rencontra le 1^{er} novembre 1905, à Oglat El Hamira, près de Meridja (35 kilom. ouest de Berguent) une caravane revenant de notre marché, comprenant 30 Oulad Amor, 2 Beni Mathar et 1 Juif de Debdou établi à Berguent.

La caravane fut attaquée aussitôt et pillée ; argent, vêtements, armes, chevaux, bêtes de somme, marchandises, tout fut enlevé. La caravane perdit en outre 17 hommes tués.

La colonne passa la nuit du 1^{er} au 2 novembre à Meridja ; le 2 elle remonta l'oued El Betoum pendant 30 kilomètres, mais, ayant appris que les tribus se tenaient sur leurs gardes, elle coupa l'oued Sidi Ali pour atteindre les Tiskennit. De ce point elle se porta sur l'oued El Haï où elle passa la nuit à 20 kilomètres au nord-ouest de Berguent et regagna le nord par le Metroh. Les Oulad Amor et leurs marabouts (Oulad Sidi Ali Ben Samah) nous adressèrent, à la suite de cette attaque, des lettres de protestation contre l'attitude du Maghzen à leur égard, alors que nous leur avions assuré qu'ils pourraient sans crainte venir commercer sur notre marché. Puis ils s'abstinrent rigoureusement pendant quelques semaines de paraître à Berguent.

Cette incursion du Maghzen venant exercer des représailles à proximité de nos postes était de nature à plonger dans une profonde inquiétude les tribus qui nous avoisinaient, et à compromettre l'œuvre d'apaisement et d'attraction que nous poursuivions.

Cette agression ne pouvait pas être présentée comme un acte de police intérieure entre tribus marocaines, car elle avait été dirigée contre une caravane qui venait de quitter notre marché et qui se trouvait, par ce fait, accréditée auprès de nous.

Malheureusement la situation politique extérieure nous obligeait à une extrême circonspection dans nos rapports avec le Maghzen qui persistait dans son attitude inamicale.

Nous nous efforcâmes de prouver aux Oulad Amor notre absolue bonne foi dans l'agression d'Oglat El Hamira. Ils reprirent confiance et revinrent sur notre marché à partir du 11 décembre 1905.

A la fin de décembre, un miad d'une dizaine de notables parmi lesquels le fils du caïd El Amraoui et quelques marabouts du Mekkam se présenta à Berguent pour nous demander :

1° Que les gens qui avaient pris part au coup de main du 1^{er} novembre 1905, parmi lesquels Ahmed ould Mouley Ismaïl des Cheurfa et son douar, un certain nombre de Mehaya, El Hadj Bou Medien Ben Khatir des Sedjaa (instigateur de la razzia) qui étaient réfugiés sur notre territoire, soient mis en demeure de les dédommager des pertes qu'ils avaient subies et de leur verser la dia. Ils nous demandaient en outre de les expulser ;

2° Que le jour du marché soit fixé au dimanche de chaque semaine ;

3° Que nous prenions des mesures pour que les gens ne soient pas inquiétés sur les routes de notre marché.

Ils reçurent une demi-satisfaction à leur première demande. El Hadj Bou Medien, les Mehaya compromis, Mouley Ismaïl et son douar (12 tentes) furent mis en demeure de quitter la région de Berguent : ils se retirèrent dans les environs d'Oudjda, mais aucune indemnité pécuniaire ne fut exigée d'eux, comme le crut l'amel d'Oudjda qui présenta à ce sujet une réclamation par la voie diplomatique. Le jour du marché fut fixé au dimanche comme les Oulad Amor l'avaient demandé. En ce qui concerne la troisième demande il fut décidé que pendant quelque temps un détachement circulerait dans le Dahra entre Berguent et le Mekkam au moment où les caravanes d'Oulad Amor, allant au marché de Berguent ou en revenant, se trouveraient dans cette région.

Dès le 29 décembre 1905 ce système de protection commença à fonctionner.

Une reconnaissance comprenant : 1 peloton de la compagnie montée de Légion, 50 tirailleurs, 20 spahis, 20 moghazenis, sous les ordres du capitaine Muller du 1^{er} Etranger, commandant la compagnie montée, quitta Berguent pour aller le premier jour à Oglat El Hamira, le deuxième jour à Sidi Smalün et retour à Oglat El Hamira ; le troisième jour elle devait rentrer à Berguent. Elle avait atteint le 30 décembre le point extrême de son itinéraire où elle s'était établie en halte gardée ; elle commençait son mouvement de repli sur Oglat El Hamira lorsque quelques coups

de feu furent tirés sur les vedettes par les Oulad Amor qui allumèrent aussitôt des feux (signaux d'alarme) et se rassemblèrent au nombre d'environ deux cents.

Au bout de trois heures d'attente et d'efforts nous pûmes enfin entrer en relations avec les groupes hostiles. Ils nous envoyèrent deux émissaires qui accompagnèrent la reconnaissance jusqu'à Berguent. Ceux-ci prétendirent que nos agresseurs de Sidi Smahin n'étaient que des bergers qui, ignorant les dispositions arrêtées avec leurs notables à Berguent, avaient cru avoir affaire à la mehalla d'Oudjda. Les émissaires furent renvoyés au Mekkam avec mission de dire à leur caïd que nous exigeons la venue d'un miad dans un délai de huit jours pour fournir des explications sur l'incident, présenter les excuses de la tribu et offrir les réparations que nous jugerions nécessaires.

Aucune démarche n'ayant été faite dans les délais fixés, une caravane de 40 Oulad Amor fut saisie sur le marché de Berguent et gardée à titre d'otage.

Le 20 janvier 1906 un miad composé de Si Mohammed Ben Othman, cousin du caïd et d'un certain nombre de marabouts des Oulad Sidi Ali Ben Samah se présenta à Berguent.

Ces notables s'excusèrent de leur retard causé par des dissidents qui avaient surgi dans la tribu ; ils offrirent leurs regrets de la méprise de Sidi Smahin et se montrèrent disposés à nous accorder toutes les réparations. Il fut alors décidé qu'une reconnaissance se rendrait sur les lieux de l'agression, où un miad viendrait apporter une diffa de quinze moutons et présenter de nouvelles excuses.

Cette reconnaissance eut lieu du 15 au 18 février 1906 sous les ordres du commandant Pein.

Les Oulad Amor ne vinrent pas au rendez-vous fixé à Sidi Smahin. Notre reconnaissance avait déjà pris la route du retour lorsqu'un miad se présenta enfin, composé du frère, du fils et du khodja du caïd et de deux notables, l'un des Oulad Amor, l'autre de la zaouïa du Mekkam. Ils nous présentèrent de nouveau les excuses de la tribu et nous offrirent douze moutons et deux pots de miel. Nous obtînmes satisfaction. Un pacte d'amitié fut conclu et les otages furent libérés.

A cette époque un courant commercial s'était définitivement établi entre Berguent et le Mekkam. Nous étions entrés en contact intime avec les notables de la tribu ; nous

avons solutionné à notre satisfaction divers petits différends et obtenu des promesses écrites de rapports amicaux. Ce résultat avait été facilité par la sagesse et l'intelligence avec laquelle Si Mohammed Ben Abdelkader, marabout des Oulad Sidi Ali Ben Samah et le caïd El Amraoui avaient envisagé la situation nouvelle créée par notre présence à Berguent. Nous eûmes toujours à nous louer de nos rapports avec le chef de la zaouïa du Mekkam. Son influence était il est vrai peu étendue, mais il la mit toujours au service de l'ordre et fit tous ses efforts pour améliorer nos relations avec les Oulad Amor.

Chez le caïd El Amraoui nous trouvâmes la dose de sympathie conciliable avec son attachement à la cause du Rogui et les sentiments des gens de sa tribu. Ceux-ci entretenaient contre nous une franche hostilité ; ils tenaient bien à venir commercer sur notre marché, mais n'admettaient pas de réciprocité et désiraient s'en tenir à des relations purement commerciales.

Si nous n'avions pas encore pu amener cette tribu à complète récipiscence nous le devions à la trop grande réserve sur laquelle nous nous étions tenus vis-à-vis d'eux, attitude qui est toujours interprétée par les indigènes comme un sentiment de faiblesse. L'hostilité des indigènes vient presque toujours de l'ignorance qu'ils ont de nos moyens d'action. Alors qu'au début de l'été de 1906 nous avions déjà montré nos troupes à Guefaïl, chez les Beni Yala, dans l'oned Nesly, au pied de la gada de Debdou, à Matarka, nous nous étions toujours abstenus de paraître sur la gada des Oulad Amor dont le pied se trouve à 50 kilomètres de Berguent.

Et cependant ils avaient montré à régler l'incident de Sidi Smahin une mauvaise volonté évidente. Leur miad ne se présenta à Berguent qu'après un acte coercitif de notre part : la saisie d'une de leurs caravanes ; ce miad manqua volontairement au rendez-vous que nous lui avions donné à Sidi Smahin ; enfin ils ne nous versèrent même pas intégralement l'amende insignifiante que nous avions fixée.

Nous eûmes encore par la suite de nouvelles difficultés avec cette tribu. Et ce n'est que du jour où nous nous décidâmes à frapper dans ses campements une fraction qui s'était livrée à des actes d'hostilité (janvier 1910) que la «*digne élevée contre notre pénétration* » suivant l'expres-

1 Incident de Jouïma.

sion employée par les Ouled Amor eux-mêmes, a commencé à s'effriter.

Le fractionnement des Ouled Amor est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Ouled Youb ben Yahia (91 tentes)	Ifekouyen. Irandanen. Ouled el Khier. Issaïden.
Ouled Amor ben Ali (139 tentes)	Ibelkheiren. Ioussaïden. Herroyen. Ichchouyen. Iayaden.
Souaïkh (180 tentes)	Atsamena. Iksouyen. Idardar. Ouled Isghi.
Ouled Youb (80 tentes)	Ouled Yacoub. Iberkanen
Beni Ouragh (50 tentes)	
Fractions maraboutiques (100 feux)	Ouled Sidi Ali ben Samah. Ouled el Bakhtaoui. Ouled Sidi Belgacem Azeroual.

VII. — BENI GUIL

Pendant le cours de l'année 1903, les Beni Guil participèrent avec les Chambaa de Bon Amama, les Doui Menia et les Oulad Djerir à presque tous les attentats qui troublèrent à cette époque nos confins sud oranais.

Les Hamyan du Cercle de Méchéria avaient en outre à subir de leur part des incursions et des vols incessants.

Une énumération de leurs méfaits montrera à quel point leur voisinage était inquiétant.

Le 22 mars 1903, 15 Beni Guil enlevèrent aux Beni

Metharef (Hamyan) un troupeau de 320 moutons ; un cavalier des Hamyan fut tué au cours de la poursuite, qui ne donna d'ailleurs aucun résultat.

A la même date, 11 Beni Guil enlevèrent un troupeau de moutons aux Oulad Mansourah (Hamyan) ; 12 cavaliers se mirent à leur poursuite, les rejoignirent et obtinrent la restitution de leurs animaux, à l'exception de 130 moutons qu'ils durent abandonner à leurs adversaires.

Le 25 mars, 6 Beni Guil enlevèrent 4 chameaux et 5 bœufs aux Oulad Mansourah, à Kasdir, dans les campements de l'Agha-de Méchéria. Quarante cavaliers des Hamyan organisèrent une poursuite et réussirent à enlever aux Beni Guil une centaine de chameaux ; mais ils durent pour cela livrer un combat au cours duquel ils eurent deux hommes blessés, six chevaux tués et trois chevaux blessés.

Le 29 mars, un petit convoi du Maghzen fut attaqué entre Ksar El Azoudj et Fendi par une soixantaine de fantassins des Beni Guil et des Oulad Djerir. Nous eûmes 3 tirailleurs et 5 légionnaires tués, 1 officier, 2 spahis et 2 légionnaires blessés. Le djich nous enleva 8 chameaux, 8 fusils modèle 1886 et quelques effets.

Le 6 mai, une harka de Beni Guil, Ouled Djerir et Bera-ber comprenant 1.500 hommes dont 600 cavaliers attaqua notre convoi de ravitaillement de Beni Abbès et nous enleva 500 chameaux ; nous eûmes 20 sokhars tués et 15 sokhars blessés.

Le 6 septembre 1903, pendant que les habitants indigènes de Sfisifa se trouvaient à Aïn-Sefra, une harka de Beni Guil composée de 500 cavaliers et de 250 piétons fit irruption dans le ksar à la pointe du jour et enleva les femmes, les enfants et 5.000 moutons.

Le mois suivant nos Hamyan furent victimes d'une razzia de la part des Beni Guil et des Oulad Djerir qui leur enlevèrent plus de 5.000 têtes de bétail ; au cours de la poursuite, qui resta infructueuse, nous eûmes plusieurs moghazenis tués.

Le 4 novembre 1903, 50 moghazenis et 250 goumiers Hamyan rencontrèrent à Djorf Aziza sur l'oued Bon Lardjem une harka comprenant plus de 800 fantassins et une soixantaine de cavaliers des Beni Guil, Chambaa et Oulad Djerir de l'entourage de Bon Amama. Cette harka avait été organisée par Bon Amama dans le but d'attaquer notre poste d'Aïn ben Khelil. Après un combat au cours duquel nous

côtes 6 tués et 3 blessés, la harka fut repoussée avec des pertes importantes.

D'autre part l'Agha de Méchéria El Hadj El Habib el Mebkhout poursuivit jusque dans leurs douars les djionch des Beni Guil qui étaient venus tenter des razzias dans les campements des Hamyan ; les Beni Guil subirent des pertes très sensibles ; de notre côté le caïd des Akerma fut tué et les deux fils de l'Agha furent blessés.

Le 10 janvier 1904, à l'instigation du caïd Abderrahman el Youbi, un miad de Beni Guil se rencontra à Figuig avec Si Mouley, agha d'Aïn-Sefra, et manifesta le désir d'entretenir dorénavant de meilleures relations avec nos indigènes.

Cette délégation se rendit ensuite à Aïn-Sefra où elle fut reçue par le général Lyautey, commandant la Subdivision. Elle se mit en rapports avec les caïds des Hamyan pour le règlement des difficultés pendantes, et quitta Aïn-Sefra le 31 janvier 1904 après avoir promis de vivre désormais en paix avec nos tribus.

Ce miad représentait à peu près la moitié de la confédération des Beni Guil. Un peu après, la fraction des Oulad Hadji, qui ne s'était pas fait représenter à l'entrevue d'Aïn-Sefra, envoya une députation au Commandant supérieur du Cercle de Béchar pour obtenir l'autorisation de fréquenter nos marchés. Le dédouanement des denrées de première nécessité (sucre, café, thé, etc.) permettait à nos voisins de l'Ouest de s'approvisionner chez nous à des prix déliant toute concurrence ; les Beni Guil comprenaient tout l'intérêt de ces dispositions ; aussi, dès le printemps de 1904, vit-on venir sur nos marchés, et particulièrement à Beni Oumif, leurs caravanes de plus en plus nombreuses.

Malgré le pacte conclu à Aïn-Sefra en janvier 1904, la paix complète n'avait pu s'établir entre les Hamyan et leurs voisins les Beni Guil.

Le 18 février 1904, les Hamyan organisèrent une razzia sur les Beni Guil, auxquels ils enlevèrent pour une valeur de 350.000 francs de troupeaux, chevaux, armes, tentes et matériels divers.

Tenant compte de la démarche pacifique et des promesses que venaient de faire les Beni Guil, une restitution partielle leur fut accordée.

Elle eut lieu le 17 mai 1904 à Aïn-Sefra en présence de l'Agha Si Mouley. Les Beni Guil étaient représentés par Abderrahman, caïd des Ouled Youb ; Cheikh Ahmed ould

Ali, Sliman Ben Hida, Mouley Milond Ben Kadour, des Ouled Farès ; Cheikh Ahmed bel Kebir, El Hadj Smaïn ben Mehenni, des Ouled Brahim.

Il leur fut restitué : 23 chevaux, 53 fusils, 530 flidj (pièces de tentes), 73.500 francs en espèces.

Les Beni Guil se retirèrent très satisfaits de cet arrangement.

Ces razzias continuelles ne pouvaient être enrayées que par la présence, à proximité du territoire des Beni Guil, d'une force de police semblable à celle qui avait été installée à Béchar le 13 novembre 1903, et à Forthassa Gharbia un peu plus tard. On envisagea donc l'installation d'un groupement dans la région de Mengoub (Chott Gharbi) et, en attendant, la garnison d'Aïn ben Khelil fut portée à 2 compagnies d'infanterie légère d'Afrique et 1 peloton de spahis ; une compagnie montée de Légion était créée à Méchéria.

Ces mesures donnèrent confiance à nos Hamyan ; en outre la rude leçon infligée aux Beni Guil avait porté ses fruits.

D'autre part, les Zoua Gheraba qui, durant quelques mois, avaient abandonné leur chef pour faire cause commune avec les Beni Guil vinrent de nouveau se grouper autour de Si Allal.

Le personnage le plus en vue des Beni Guil était, à cette époque, Abderrahman Ould M'hammed ben bel Lhassen dit Abderrahman « el Youbi ».

C'était un homme très vigoureux qui s'était acquis une grande réputation de bravoure.

Il avait été investi par le Sultan, en 1892, du titre de caïd des Ouled Youb, mais son influence s'étendait sur toute la confédération.

Il nous était très favorable et il faisait depuis quelque temps tous ses efforts pour améliorer nos relations avec les Beni Guil.

C'est lui, comme nous l'avons vu, qui avait conduit le miad des Beni Guil à Aïn-Sefra en janvier 1904. Pour nous donner une nouvelle preuve des bonnes intentions de ses frères, il nous promit de lever un fort contingent de Beni Guil et de se joindre avec ce goum à la colonne d'observation du Chott Gharbi.

Les contingents des Beni Guil se rassemblèrent, en effet, à Djorf Aziza, le 16 juin 1904, au nombre de 700 hommes ; mais, à la suite d'une discussion et, peut-être aussi, à

cause des bruits de formation d'une harka de Berabers qui aurait profité de leur absence pour enlever leurs troupeaux, une partie des Beni Guil quitta Djorf Aziza le 17 juin 1904 pour rentrer dans ses campements.

Le caïd Abderrahman amena néanmoins à Ras-el-Aïn, au début de juillet, un goum de 177 cavaliers des Ouled Youb, Ouled Farès et Ouled Brahim. Quelques jours après, ce goum fut renforcé par 30 cavaliers et 50 fantassins des Ouled Ahmed ben Abdallah.

Ces contingents furent installés, avec ceux des Amour, en poste de surveillance à l'est de Guefaït.

Ils furent licenciés dans le courant de juillet 1904.

Le Rogui comptait chez les Beni Guil d'assez nombreux partisans ; il avait délivré des cachets de caïd aux notables dont les noms suivent :

Abdelkader ben Taïeb, des Alaouna (Ouled Ahmed ben Amor) ; Ali ould Ahmed ben Larbi, Ould Benni Ould bou Dalla, Rogba ould Monssa, des Ouled Ahmed ben Abdallah ; Mohammed ben Dahman, Abderrahman ben Houmin, des Ouled bel Lhassen ; Hammadi ould Abdallah, des Ouled Ali Ben Yassin ; Ahmed ben Djenfi, des Ouled Djabeur.

Il faisait faire une propagande active pour les déterminer à cesser leurs relations avec nous.

Cette propagande porta quelques fruits.

Le 13 novembre 1904, 80 tentes des fractions : Alaouna (Ouled Ahmed ben Amor) ; Ouled Ali, Ouled Djilali (Ouled bel Lhassen) ; Ouled Belkacem, Ouled Embarek (Ouled Youb), s'éloignèrent vers l'Ouest sans aucune provocation de notre part.

En raison de ce flottement, une reconnaissance composée d'une partie des effectifs du groupe mobile de Ras-el-Aïn, d'un goum de Zoua Gheraba et de Beni Mathar, se porta le 30 novembre 1904 vers Tendrara où elle fit sa jonction avec un détachement venu de Forthassa.

Cette pointe était destinée à ramener les fugitifs dans le devoir. Mais elle provoqua au contraire la fuite d'un certain nombre d'autres tentes.

Pour les punir de cette marque de défiance, la reconnaissance s'empara d'une caravane de 21 chameaux chargés de vêtements et de dattes, appartenant aux Ouled Embarek.

Le 24 décembre 1904, à l'approche d'une de nos reconnaissances qui se dirigeait vers le Tiskennit, ce groupement

qui était campé dans le Founn Taoura s'enfuit vers l'intérieur de la gada.

Il comprenait alors : 60 tentes des Ouled Ahmed Ben Abdallah, 60 tentes des Ouled Bel Lhassen, 40 tentes des Alaouna (Ouled Ahmed ben Amor), 25 tentes des Ouled Belkacem, 15 tentes des Ouled Embarek.

Ces dissidents étaient tous dominés par leur attachement à la cause du Rogui dont ils escomptaient un succès définitif, et auprès duquel ils avaient envoyé quinze de leurs notables. Ils nourrissaient l'espoir de nous voir bientôt évacuer Ras-el-Aïn.

Puis, l'approche de la période des neiges dans une région dont ils redoutaient les rigueurs de la température pour leurs troupeaux et la sagesse de quelques-uns d'entre eux qui envisageaient le cas où le Rogui serait vaincu, les poussèrent à tenter une réconciliation avec nous pour jouir librement de leurs parcours du Dahra.

Cette démarche, à laquelle participèrent tous les Beni Guil, sauf les Ouled Ahmed Ben Abdallah, eut lieu à Defilia, près de Figuig, du 8 au 12 janvier 1905. La députation s'y rencontra avec l'agha Si Mouley auquel elle fit des protestations de dévouement à notre cause. Les Beni Guil jurèrent solennellement de travailler sans relâche au maintien de la paix et de la tranquillité, de rester sourds à l'appel des séditeux et de prêter leur concours le plus dévoué au Gouvernement français qui les avait si généreusement accueillis.

Ils s'engagèrent en outre à nous fournir dans toutes les occasions l'appui de leurs goums, à donner la chasse aux djiouch et aux rezzous qui traverseraient leur territoire pour tomber sur nos indigènes et à déférer à toutes les réquisitions que nous pourrions avoir à exercer chez eux.

Quant aux Ouled Ahmed ben Abdallah qui avaient négligé de se faire représenter à l'entrevue, malgré l'invitation qui leur en avait été faite, il fut décidé qu'on les considérerait comme étrangers à la confédération.

Enfin tous les Beni Guil Beni Ghomeracen reconnurent comme chef le caïd Abderrahman el Youbi.

Encore une fois nous avons pu apprécier le dévouement du caïd Abderrahman el Youbi qui avait facilité comme l'année précédente cette démarche des Beni Guil. Malheureusement il mourut le 3 mai 1905 à Djorf Lakhdar.

Il était venu se faire soigner à l'hôpital militaire d'Aïn-

Sefra d'où il était sorti complètement guéri ; mais, en arrivant dans sa tribu, il mourut d'une façon subite.

Le groupement des dissidents resta néanmoins dans la gada de Debdou et n'en continua pas moins à observer vis-à-vis de nous une attitude très réservée.

Mais il ne tarda pas à s'élever dans son sein des discordes provoquées par les compétitions et les ambitions de ceux qui aspiraient à une investiture officielle du Prétendant.

La facilité et la prodigalité avec laquelle Bou Hamara distribuait les lettres d'investiture et les titres encourageaient ces ambitions. Le cheikh El Mehdi, des Ouled Ahmed ben Abdallah, qui, après le départ de ses frères vers l'Ouest, avait été maintenu à Berguent en résidence forcée, fut renvoyé dans sa tribu, à la fin de janvier 1905, dans l'espoir qu'il ramènerait à nous le groupe dissident.

Pendant son absence, El Mamoun Ould Ahmed ben Yahia avait été nommé par le Rogui caïd des Ouled Ahmed ben Abdallah : il se disputait la prédominance dans cette tribu avec le cheikh Ali Ould Ahmed ben Larbi, qui avait reçu lui aussi un cachet du Rogui.

D'autre part le cheikh Abdelkader ben Tayeb des Alaouna, investi par le Rogui, voyait son autorité morale battue en brèche, dans le groupement, par la concurrence d'El Mamoun Ould Ahmed ben Yahia et du cheikh Ali Ould Ahmed ben Larbi.

Après son retour dans sa tribu, le cheikh El Mehdi que l'on avait surnommé « El Krounil » (partisan du colonel Mac Lean et par conséquent d'Abd el Aziz) s'efforça à son tour de reprendre une place marquante au milieu de ses frères. Chez les Ouled Bel Lhassen on remarquait les mêmes conflits d'autorité entre Mohammed ben Dahman et Abderrahman Ould el Houmin, surnommé par dérision « Caïd Kheimto » (Caïd de sa tente).

Cependant, tous ces Beni Guil se trouvèrent unis dans la même complicité à la suite d'un coup de main dirigé contre les Hamyan.

Dans la nuit du 20 au 21 avril 1905, 146 chameaux appartenant aux Akerna (Hamyan) furent volés au pâturage, à quelques kilomètres à l'ouest du Tseniet el Hamri : par un djich composé de Beni Guil dissidents et d'Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed, et emmenés dans la gada de Debdou.

1. A l'est de Fortassu Gharbia.

Tous les Beni Guil campés dans la gada se solidarisèrent avec les malfaiteurs en refusant, soit de s'éloigner d'eux, soit de faire opérer la restitution des animaux volés.

Quant aux autres Beni Guil, ils étaient restés fidèles à leurs engagements. Ils fréquentaient assidûment nos marchés et nos relations avec eux allaient en s'améliorant de jour en jour.

Le fractionnement des Beni Guil est le suivant :

GROUPES	TRIBUS	FRACTIONS
BENI GOUNEN	Ouled Brahim (495 tentes)	Ouled M'hammed (Ouled Brahim proprement dits). Ouled Ali ben Lahcen. Ouled Ramdan. Ouled Chaïb.
	Ouled Farès (717 tentes).	Ouled Farès proprement dits. Ouled Bel Lahcen.
	Ouled Ahmed (887 tentes)	Ouled Ahmed ben Amor. Ouled Ahmed ben Abdallah.
BENI GHOMERACEN	Ouled Youb (700 tentes).	Ouled Belkacem. Ouled Embarek. Ouled Badda. Ouled Slama. Ouled Djabeur. Ouled Raho. Ouled Ber Raho.
	Ouled Hadji (420 tentes).	Ouled el Amouri. Ouled M'hammed ben Naceur. Ouled Amama. Ouled Ali ben Yassin.

VIII. -- GROUPEMENT HOSTILE DE LA GADA DE DEBDOU

I. Ouled Sidi Ali Bou Chenafa. — II. Beni Guil dissidents.

III. Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed

Dans nos démêlés avec le groupement de la gada de Debdoù, nous allons avoir affaire, en dehors des Beni Guil, à deux tribus nouvelles, les Ouled Sidi Ali bou Chenafa et

les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed qui jusque là s'étaient tenues à l'écart de nous. Les principaux motifs de cette attitude d'abstention étaient vraisemblablement l'éloignement de leurs parcours habituels et leurs sympathies pour le Roguï à une époque où, représentant encore l'idée anti-française, celui-ci remportait des succès qui pouvaient faire croire à son triomphe définitif.

Le groupement hostile, c'est-à-dire celui au milieu duquel les djicheurs du Tseniet el Hamri avaient conduit le produit de leur razzia, avait, à la fin d'avril 1905, la composition suivante :

- 1° Ouled Sidi Ali bou Chenafa, 500 tentes ;
- 2° Beni Guil (Ouled Ahmed ben Abdallah, Ouled Belkacem, Ouled Embarek, Alaouna, Ouled Bel Lhassen), 250 tentes ;
- 3° Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed, 200 tentes.

Les renseignements recueillis désignaient comme auteurs du vol quatre indigènes des Ouled Ahmed ben Abdallah et Si Larbi ould Ahmed Ben El Mokaddem, fils d'un cheikh des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed. Nous avions invité tous ceux qui désavouaient les malfaiteurs à s'éloigner sans retard du lieu où ils campaient.

1. Ouled Sidi Ali Bou Chenafa. — Quelques mois après notre installation à Ras-el-Aïn, les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa qui s'étaient tenus jusque là sur la réserve demandèrent au caïd Abderrahman el Youbi des Beni Guil d'intervenir auprès de nous pour être autorisés à fréquenter nos postes. Malgré nos assurances que leurs démarches recevraient satisfaction ils gardèrent quelque temps encore une attitude expectante.

Plus tard, le désir d'obtenir la restitution d'une dizaine de chameaux dont le vol était imputé aux Hamyan leur fournit l'occasion de causer directement avec nous.

La razzia du Tseniet el Hamri survint peu de temps après. Invités à prendre parti, ils s'empressèrent de désavouer les coupables, de protester de leur innocence et de leurs bonnes intentions et de demander l'aman.

Il leur fut posé comme conditions :

- 1° D'éloigner leurs campements de ceux des gens de désordre ;
- 2° De prendre l'engagement d'entretenir avec nous des

relations suivies et de nous renseigner sur tous les actes hostiles dirigés contre nous ;

3° D'envoyer un miad à Berguent pour nous entretenir de leurs intérêts.

Ils souscrivirent sans hésitation à toutes ces clauses ; l'aman leur fut alors accordé (juillet 1905).

Ce rapprochement mécontenta les Beni Guil dissidents qui, à la fin d'août 1905, à titre de représailles, leur enlevèrent 400 moutons. Les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa ne purent se faire restituer qu'une partie du troupeau, mais pour s'indemniser du reste ils organisèrent un contre djich qui razzia 11 chameaux. Des pourparlers furent ensuite engagés et les parties se restituèrent leurs prises réciproques.

Le 26 septembre 1905, des Mehaya de l'entourage de Beni Amama attaquèrent une de leurs caravanes qui revenait du marché d'El Aricha, et tuèrent Si Aïssa ben Ahmed, notable des Ouled Bou Ras. Cette agression était d'autant plus regrettable pour nous qu'elle avait été commise sur notre territoire. Notre intervention énergique fit obtenir aux Ouled Sidi Ali Bou Chenafa toutes les réparations qui leur étaient dues.

Quelque temps après ils faillirent être victimes d'une entreprise plus sérieuse.

Le Maghzen leur avait gardé rancune de leurs sympathies pour le Rogui. La colonne chérifienne qui, le 1^{er} novembre 1905, avait pénétré dans le Dahra et attaqué une caravane d'Ouled Amor¹ avait, à son départ, pris pour objectif les campements des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa établis dans le triangle Berguent-Oglat Cedra-Hacien ed Dieb, et ce n'est qu'à l'annonce que ces campements étaient sur leurs gardes qu'elle avait fait demi-tour.

Pour se mettre à l'abri de semblables incursions, les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa allèrent s'installer plus au sud, vers Saheb el Kennouda et Thorradet ed Defa. Et quand les pâturages se furent appauvris dans cette région, ils allèrent camper à Matarka.

Mais malgré leur éloignement, ils ne cessaient pas de nous tenir très régulièrement au courant de leurs affaires et de nous témoigner la plus entière confiance.

Par la suite nous n'eûmes plus qu'à nous louer de leur attitude.

¹ Voir page 174.

Nous n'avions eu aucune difficulté à amener à nous cette tribu grâce à la bonne volonté dont elle avait fait preuve.

Le fractionnement des Oulad Sidi Ali Bou Chenafa est le suivant :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
Oulad Ghoziel	Ouled Moussa. Ouled Youcef. Ouled Kaddour. El Homor. El Guetaïat. Djebabra
Ouled Bou Ras	Ouled Bou Ras { Negazza. El Houafa. Touama. El Haouameur. Er Reggaa.

II. Beni Guil dissidents. — Au moment du vol du Tseniet El Hamri, le cheikh El Mehdi, des Ouled Ahmed ben Abdallah et deux de ses coreligionnaires qui se trouvaient à Méchéria pour le règlement d'un différend avec les Hamyan, y furent retenus comme otages. Puis à la fin de juillet 1905, sur la prière des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa, à qui nous venions d'accorder l'aman, et après que nous eûmes acquis la certitude que le groupe d'El Mehdi n'avait pris aucune part à la razzia, ce cheikh et ses deux compagnons furent remis en liberté.

Déjà, dans le courant de juin, pour nous prouver qu'il ne se solidarisait pas avec les malfaiteurs, ce groupe avait quitté la gada de Debdon et était venu s'installer à côté des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa.

Nous avions accordé aux dissidents un délai expirant le 1^{er} juin 1905 pour effectuer la restitution des chameaux des Akerma.

Puis sur la demande des Ouled Ahmed Ben Abdallah, qui affirmaient leur intention de faire restituer les prises, mais prétextaient de sérieuses difficultés pour réunir les animaux volés, ce délai fut prorogé jusqu'au 3 juillet.

Ce n'était là, de la part des dissidents, qu'une manœuvre pour gagner du temps.

Nous savions qu'ils recélaient encore deux mulets du Train des Equipages Militaires volés à Ben Zireg le 29 avril 1905. Leurs djiouch circulaient dans le Dahra à l'affût de tous les coups de main. L'un d'eux rencontra dans l'oued El Betoum un indigène des Hamyan et le tua. Un autre djich composé d'une vingtaine d'hommes des Ouled Ahmed Ben Abdallah, Ouled Belkacem et Ouled Embarek enleva à Kasdir (Chott Gharbi), dans la nuit du 4 au 5 mai 1905, 21 chameaux appartenant aux Ouled Khelif (Hamyan).

Nous pûmes heureusement tirer une vengeance immédiate de ce nouveau méfait. Une des victimes du vol en ayant apporté la nouvelle à Berguent, le 5 mai, à 8 heures du soir, 35 moghazenis partirent aussitôt dans la direction de l'Ouest pour couper la route aux djicheurs. Le 6 mai, à la pointe du jour, le djich était découvert marchant sur Aïoun Delaguena. Les Beni Guil voyant leur retraite coupée par le mouvement du Maghzen abandonnèrent leurs prises et cherchèrent à s'enfuir.

Vigoureusement attaqués par nos cavaliers, ils eurent six des leurs tués et durent abandonner entre nos mains, en dehors des 21 chameaux, 5 chevaux et 7 fusils.

De notre côté, nous eûmes deux moghazenis tués.

Le même jour, à 7 heures du soir, le Maghzen rentrait à Berguent avec toutes ses prises¹.

Aux lettres leur notifiant le nouveau délai de restitution, les Beni Guil répondirent qu'ils avaient toujours l'intention de rendre les chameaux volés restant en leur possession, mais qu'un cinquième des prises ayant été prélevé par les caïds et envoyé au Prétendant et à Bou Amama, il appartenait à ceux-ci de décider de l'emploi qu'ils feraient de leur part.

L'attitude du Prétendant dans cette question fut assez conciliante. Redoutant pour ses alliés nos justes représailles, il les exhortait à restituer leurs prises. Le caïd Mamoum ould Ahmed ben Yahia, des Ouled Ahmed ben Abdallah, qui se trouvait auprès de lui, fut chargé de faire part à ses frères de ce désir. Les fractions compromises répondirent que les dommages qu'ils avaient subis au début de 1904 lors de la razzia des Hamyan n'ayant été réparés qu'en partie, ils suppliaient le Prétendant de les laisser agir à leur guise.

¹ Cet engagement est connu sous le nom d'affaire de l'oued el Betoum.

Le Rogni se désintéressa alors de la question.

L'échéance du 3 juillet arriva sans que la moindre restitution ait été opérée. Mais à cette date le bloc hostile avait subi un commencement de désagrégation.

Vers la mi-juin en effet, les Alaouna nous avaient envoyé un émissaire pour nous faire savoir qu'ils seraient désireux de se rapprocher des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa qui vivaient en paix avec nous, et qu'en tous cas ils se sépareraient complètement des fauteurs de désordre.

Le 2 juillet 1905, ce fut au tour des Ouled Bel Lhasen de nous adresser une demande d'aman dans laquelle ils manifestaient, eux aussi, le désir de venir camper près des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa ou près de leurs frères du Sud, dans la région de Toudrara. En attendant ils s'étaient séparés des fractions compromises et avaient établi leurs campements à une vingtaine de kilomètres d'elles, dans l'oued Bou Hennaouen.

Les tendances de rapprochement de ces deux tribus s'accrochèrent durant le mois de juillet.

Leurs demandes d'aman devenant de plus en plus pressantes et paraissant sincères, le pardon leur fut accordé, sous la condition qu'ils se sépareraient définitivement des fauteurs de troubles, qu'ils nous informeraient de leurs déplacements, et nous signaleraient tous les actes répréhensibles de leurs voisins.

À la fin de juillet, un miad de chacune de ces deux fractions vint à Berguent sceller un pacte d'amitié.

Il ne restait plus dans le groupement hostile que les Ouled Belkacem, les Ouled Embarek et une partie des Ouled Ahmed ben Abdallah.

Bien que la restitution de nos chameaux n'ait pas été effectuée à la date convenue, aucune répression ne fut exercée contre les tribus compromises. L'attentat avait été commis sur nos sujets et sur notre territoire, l'application du droit de suite était donc parfaitement justifiée ; cependant nous n'en usâmes pas dans l'espoir qu'une politique d'apprivoisement et de dissociation qui avait déjà réussi avec les Alaouna, les Ouled Bel Lhasen et une partie des Ouled Ahmed ben Abdallah, nous conduirait au résultat désiré tout en évitant de motiver des rancunes durables chez nos adversaires du moment.

Le 9 juillet 1905, le caïd Mamoun ben Yahia des Ouled Ahmed ben Abdallah (groupe dissident) fut tué dans un

engagement qui eut lieu entre les troupes du Maghzen et celles du Prétendant. Il eut pour successeur Ali ben Ahmed.

Les Ouled Ahmed ben Abdallah, les Ouled Belkacem et les Ouled Embarek restaient groupés près de Taraout (Gadet el Graa). Ils gardaient leurs moutons à proximité de leurs campements et avaient envoyé leurs chameaux dans la vallée de la Moulouya pour les préserver des piqures de grosses mouches très nombreuses dans la gada. Ils évitaient soigneusement de faire descendre leurs troupeaux dans le Dahra.

A la fin d'août 1905, ne craignant plus nos représailles qui avaient toujours été différées, ils devinrent plus audacieux et se risquèrent hors de leur repaire.

Ils razzièrent d'abord les Ouled Sidi Ali Bon Chenafa pour les punir d'avoir abandonné leur cause et d'avoir fait la paix avec nous.

Puis ce fut au tour des Toulal (Ouled el Hadj) auxquels un rezzou de 30 cavaliers et de 80 piétons des Ouled Ahmed ben Abdallah, Ouled Belkacem, Ouled Embarek et Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed enleva 5.000 moutons le 4 septembre 1905. Les Beni Guil vivaient jusqu'alors en bonne intelligence avec les Ouled el Hadj et avaient même récemment conclu avec eux un pacte d'amitié ; il n'y avait eu aucune provocation de la part des Ouled el Hadj, mais les Beni Guil prétendirent avoir agi par ordre du Rogui.

A cette même époque, toutefois, les Beni Guil dissidents adressèrent au Commandant du groupement de Berguent des lettres traitant de la restitution des chameaux des Akerma.

Il leur fut répondu ce qui suit :

Vous dites que vous n'avez jamais fait de pacte avec nous, directement ni autrement. Mais vous oubliez que l'année dernière, vous et vos frères des autres fractions Beni Guil avez promis de vivre en paix et bonne intelligence avec l'autorité française et les tribus qui lui obéissent, et en raison de cette promesse vous avez été autorisés à venir vous installer près de nous et de ces tribus. Ensuite, sans aucun motif, sans que vous ayez subi aucun préjudice de notre part ni de celle de nos gens, vous avez fui vers l'ouest. Sans provocation et sans motif, vous avez volé les tribus qui nous sont soumises. Vous avez oublié tout cela !

Le caïd Boudjemaa, des Ouled Belkacem et Ouled Embarek nous fit la réponse suivante :

Vous nous avez pris une caravane de 21 chameaux chargés de quatorze charges de vêtements, objets divers, dattes, une jument, cinq fusils et une femme qui avait trois enfants et dont nous ignorons encore le sort. Nous n'avons reçu qu'une partie des chameaux pris à vos gens.

.... Si vous voulez vivre en bons termes avec nous, envoyez une lettre signée de vous, qui n'avez qu'une parole en laquelle nous avons confiance. Dites-nous où vous voulez que nous nous rencontrions. Nous n'avons aucune foi dans les Hamyan depuis qu'ils nous ont spoliés avec le capitaine du Jonchay.

Le caïd Boudjemaa faisait allusion à la prise exécutée au mois de novembre 1904, quand une partie des Beni Guil s'était enfuie devant nos troupes.

Comme au mois de juin précédent, cette correspondance et ces promesses n'avaient encore pour but que de gagner du temps et d'endormir notre surveillance, afin de pouvoir évacuer, sans risques, la gada de Debdou où la pauvreté des pâturages commençait à se faire sentir. Vers le 10 octobre 1905, en effet, les Beni Guil dissidents quittèrent la gada en bloc avec les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed : ils allèrent s'établir au sud de Matarka en manifestant leur intention de s'éloigner encore et de rejoindre les Aït Bouchaouen campés aux environs d'Haci el Hamar, car le bruit courait, avec persistance, qu'un goum Hamyan se concentrait à Méchéria pour opérer contre eux.

Un peu après, les Ouled Ahmed ben Abdallah se décidèrent enfin à entrer dans la voie de la conciliation. Ils étaient partagés en deux groupes, comme nous l'avons dit précédemment. Le groupe du cheikh El Mehdi, qui avait obtenu l'aman, campait dans la région de Golb Mharroug et continuait d'entretenir avec nous des relations amicales : le groupe du caïd Ali ben Ahmed campait dans la région du Fourn Aggaï. Ce dernier groupe qui avait reçu en partage 29 chameaux provenant du vol de Tseniet el Hamri nous en restitua seize et nous promit de nous remettre les treize autres dans un délai de quinze jours, après lequel il nous demanderait l'aman. Mais cette promesse ne fut pas suivie d'effet.

Les Beni Guil dissidents passèrent l'hiver mélangés aux

Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed et aux Aït Bou Chaouen dans le Feidj Hameïda.

Les affaires étaient dans cette situation quand fut décidée la tournée de Matarka.

III. Ouled Sidi Mohammed Ben Ahmed. — Les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed s'étaient abstenus de tout contact avec nous lors de l'occupation de Ras-el-Aïn. Mais en mars 1905, la fraction des Ouled Sghir commença à nous faire quelques avances.

Deux indigènes des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed avaient participé à la razzia du Tseniet el Hamri. Ils appartenaient à la fraction des Ouled Sidi Ahmed (Ouled M'hamed) : l'un d'eux, Si Larbi ben Ahmed ben el Mokaddem, était le fils du cheikh de la fraction.

Aussitôt après la razzia, les Ouled Sghir nous firent savoir qu'ils n'y avaient pris aucune part et qu'ils observaient fidèlement les engagements qui les liaient à notre gouvernement. Ils ajoutaient que les autres fractions des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed leur tenaient rigueur des relations qu'ils entretenaient avec nous.

Leur cheikh s'exprimait ainsi :

Mes frères les Ouled Sghir ont approuvé les engagements que j'ai pris avec vous, mais les Ouled Sidi Ahmed m'ont désapprouvé et sont dissidents.

Les Ouled Sghir furent en conséquence exceptés des mesures envisagées à l'égard des fauteurs de troubles et de leurs complices.

Les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed cherchèrent à s'excuser en nous écrivant que Si Larbi ben Ahmed el Mokaddem ne faisait plus partie de leur tribu, et qu'il avait quitté l'entourage de son père depuis deux ans.

En août 1904, en effet, Si Larbi Ben Ahmed suivait la fortune de Bou Hacera ; il prit part avec lui à l'attaque de notre goum de Botimat el Caïad, le 9 août 1904, et eut même un cheval tué sous lui au cours de cette affaire. Depuis cette époque il campait soit avec les Ouled Ahmed ben Abdallah (Beni Guil), soit dans l'entourage de Bou Hamara.

Mais par leur refus de s'éloigner des campements des coupables, les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed manifestèrent leur solidarité avec eux. Ils ne firent d'ailleurs

aucun effort pour nous faire restituer les animaux détenus par un des leurs.

Le 4 septembre 1905 ils prêtèrent leur appui aux Beni Guil pour razzier les Toulal (Ouled el Hadj).

À la fin de ce mois, ils firent courir le bruit qu'ils allaient s'éloigner des Beni Guil dissidents et s'établir aux environs de Matarka.

En effet, vers le 10 octobre, ils quittèrent la gada, mais en se joignant à la migration des Beni Guil dissidents dans le voisinage desquels ils restèrent campés.

À cette époque nous reçûmes la visite de Si Mohammed ben Ali ben Achour el Mokaddem, fils du cheikh des Ouled Sghir qui vint renouveler les protestations d'amitié de ses frères et nous annoncer que les Ouled M'hammed avaient l'intention de nous envoyer un miad pour solliciter l'aman.

Les intentions des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed étaient très flottantes, mais nous pouvions cependant discerner dans l'esprit de cette tribu une tendance à la détente.

Après les fortes pluies tombées dans tout le Dahra, au commencement de novembre 1905, ils auraient certainement cherché à étaler leurs campements vers le nord, aux abords de la gada où ils séjournent presque continuellement, si l'incursion de la mehalla d'Ondjda dans la région de Meridja, le 1^{er} novembre 1905, ne les avait obligés de rester groupés et de s'appuyer même sur les Beni Guil pour résister, le cas échéant, aux colonnes chérifiennes.

En février 1906, les Ouled M'hammed nous demandèrent l'autorisation d'envoyer un miad à Berguent : ce miad se présenta le 13 mars : il était composé de Si Sghir bel Bachir et Si Mohammed Belgacem. Ces notables nous annoncèrent que le fils du kebir Si Ahmed ben el Mokaddem avait reçu 45 chameaux comme part de razzia, qu'il campait avec les Beni Guil dissidents et qu'il ne voulait pas réintégrer sa tribu d'origine.

Nous leur donnâmes un délai d'un mois pour nous restituer 45 chameaux ou leur valeur, soit 6.750 francs.

Le miad nous laissa espérer qu'une solution interviendrait dans le sens indiqué, mais le délai expira sans qu'aucune restitution ait été opérée. Le 14 avril, les Ouled M'hammed nous écrivirent qu'il ne fallait pas douter de leurs bonnes intentions, qu'ils éprouvaient de grandes difficultés pour réunir les chameaux qui devaient nous être

remis, et qu'ils n'avaient pu jusqu'à présent en rassembler que la moitié.

Telle était la situation au moment où il fut enfin reconnu que nous ne pourrions obtenir le règlement de cette affaire qu'en allant l'exiger au milieu même des campements des coupables.

Le fractionnement des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed est le suivant :

GROUPES	FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS
HADJADJ	Onled Seghir	Ouled Achour. Ouled el Hadj ben Seghir. Ouled Mohammed ben Ali (ou Ouled ben Abdallah). Ouled Seghir ben Ali. Ouled Ben Tayeb. Ouled Ahmed. Beni Oual.
	Onled Bou Zian	Ouled Ahmed ben Bouzian. Ouled Nouali.
OULED M'HAMMED	Ahel Djemaa Seghir (ou Ouled Sidi Ahmed) . . .	Ouled Taleb. El Mekaddim. Ouled Abdekkader. Ouled Tayeb ben Belgacem. Ouled El Hend. Ouled Hammou ben bou Tayeb. Ouled Rabah. Ouled Djeddi.
	Ouled Djemaa el Kebir (ou Ouled el Mahjoub).	Ouled Seghir ben Ahmed. Ouled M'hammed ben Mahjoub. Aouachir ould Damek. Ouled El Bekri.

IX. — RÈGLEMENT DE MATARKA

Après un an d'efforts, nous avons réussi à désagréger une partie du groupement hostile. Les Ouled Sidi Ali Bon Chenafa, les Ouled Seghir des Oulad Sidi Mohammed ben Ahmed, et parmi les Beni Guil : les Maonna, les Ouled Bel Lhassen et une fraction des Ouled Ahmed ben

Abdallah, avaient désarmé, puis sollicité et obtenu l'aman. Mais nous n'avions pu obtenir la restitution que de 16 chameaux sur les 146 qui nous avaient été enlevés.

Il était grand temps, sous peine de passer pour dupes, de terminer ce litige et d'appuyer nos prétentions autrement que par des menaces, d'autant plus que les Beni Guil et les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed pouvaient encore augmenter la distance qui les séparait de nous.

Il fut donc décidé que nous nous rendrions en force au milieu des campements des dissidents pour exiger la restitution immédiate de leurs prises.

En conséquence, le Général commandant le territoire d'Aïn-Sefra prescrivit la concentration à Matarka de détachements de troupes :

1° De Berguent comprenant : 1 compagnie de tirailleurs, 1 compagnie montée de Légion, 35 spahis, 50 moghazenis ;

2° De Forthassa comprenant : 1 compagnie montée de Légion, 20 moghazenis ;

3° De Méchéria comprenant : 50 spahis, 50 moghazenis.

Ces troupes étaient rassemblées à Matarka le 12 mai 1906 sous les ordres du chef de bataillon Pein, commandant supérieur du Cercle de Méchéria.

En outre, Tendirara fut occupé par 30 hommes du 1^{er} Bataillon d'Afrique, et Oglat Cedra par 20 hommes du même Bataillon.

Le 21 mai, la colonne de Matarka fut renforcée par 40 moghazenis de Beni-Onnif avec les groupes mixtes d'El Ardja et de Bou Aïech (80 hommes).

Enfin du 26 au 29 mai, un escadron du 1^{er} Spahis formant l'escorte du général Lyautey, commandant le territoire d'Aïn-Sefra, séjourna également à Matarka.

La reconnaissance fut précédée par un courrier du Général commandant le territoire adressé aux djemaa des Ouled Embarek et Ouled Belkacem, enjoignant aux Ouled Belkacem d'avoir à verser les deux parts de prises qu'ils avaient recues sur le vol du Tseniet el Hamri, après quoi les deux fractions obtiendraient l'aman.

Le cheikh Ahmed ould Ali, des Ouled Farès (Beni Guil), s'était chargé de faire restituer les chameaux détenus par les Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed et les Ouled Ahmed ben Abdallah.

Dès notre arrivée à Matarka, les Ouled Embarek, les Ouled Belkacem, les Ouled Ahmed ben Abdallah et les

Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed nous firent savoir que la restitution serait opérée le jour que nous leur indiquerions.

Nous leur fixâmes la date du 26 mai, jour de l'arrivée à Matarka du général Lyautey.

Au jour convenu, les Ouled Belkacem amenèrent leurs deux parts, et le cheikh Ahmed ould Ali présenta les parts des Ouled Ahmed ben Abdallah et des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed, avec des délégués de ces deux fractions.

Une petite difficulté surgit au moment du versement ; le djicheur des Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed avait, pour exécuter la razzia, emprunté un cheval aux Ouled Embarek, qui avaient reçu pour cela une demi-part en plus. Cette demi-part manquait.

Il fut décidé que les Oulad Embarek l'amèneraient le 30 mai à Ilaci el Aricha, où devait passer ce jour-là le général Lyautey rentrant à Aïn-Sefra. Les Ouled Embarek furent exacts au rendez-vous avec leur versement.

La restitution était complète ; elle avait eu lieu au taux de remplacement de 100 francs ou 6 moutons par chameau. L'aman fut accordé à toutes les fractions.

La dislocation des troupes eut lieu le 2 juin 1906.

Pendant notre séjour à Matarka nous avons eu à sévir contre les Ouled Bel Lhassen à la suite de deux actes de brigandage :

1° Dans la nuit du 19 au 20 mai, un djich enleva 3 fusils 86 sous une tente de légionnaires de la Compagnie montée de Forthassa. Les traces furent suivies jusqu'à un douar d'Ouled Sidi Ali Bou Chenafa auxquels nous prîmes 30 chameaux ;

2° Le surlendemain, un indigène tenta de pénétrer nuitamment dans la tente du lieutenant Aveline du 2° Spahis. Les traces de cet indigène traversaient un douar d'Ouled Sidi Ali Bou Chenafa pour aboutir dans un campement d'Ouled bel Lhassen.

Il fut établi que les voleurs de fusils n'avaient pénétré chez les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa que pour détourner nos soupçons, et que les djicheurs appartenaient effectivement aux Ouled Bel Lhassen.

Les 30 chameaux des Ouled Sidi Ali Bou Chenafa leur furent restitués et nous retînmes 50 chameaux aux Ouled Bel Lhassen pour ces deux attentats.

Le 1^{er} juin, à 9 heures du soir, la veille de notre départ

de Matarka, le Cheikh des Ouled Bel Lhasen nous remit 3 fusils 86 en bon état. Il rentra en possession de ses chameaux.

Nous eûmes également l'occasion de donner aux Sedjaa une preuve de notre bonne foi et de notre équité en leur faisant restituer 25 chameaux volés qui avaient été retrouvés dans un douar d'Ouled Mansourah (Hamyah). Ces derniers prétendaient les avoir achetés.

L'impression produite par ce règlement fut excellente. Les indigènes avaient acquis une telle confiance en nous, que le 2 juin, au moment où la colonne quittait Matarka, les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa et les Alaouna sollicitèrent notre arbitrage pour une affaire de meurtre qui les divisait depuis plus d'une année.

Un terrain d'entente put être trouvé et il fut convenu que les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa paieraient, dans le délai de deux mois, une dia de 4.000 francs aux Alaouna. Cette affaire ne fut définitivement réglée qu'en août 1908.

L'occupation provisoire de Matarka avait été fructueuse en résultats heureux. Nous avions obtenu le règlement pacifique d'une affaire qui, depuis un an, séparait les Hamyah et les Beni Guil. Nous avions reçu les assurances de paix des tribus de l'Ouest, Beni Guil Gheraba et Ouled Sidi Mohammed ben Ahmed, qui jusque là s'étaient montrées généralement hostiles.

Cette manifestation prudente et ferme de notre force, dans un pays d'anarchie, donnait confiance aux tribus ralliées, qui se rendaient compte que nous étions capables d'aller, au loin, les protéger contre des ennemis communs.

Elle donnait à réfléchir aux gens de désordre qui ne se sentaient plus à l'abri de nos représailles. Et pour ces raisons elle était susceptible d'entraîner dans la voie de la conciliation, d'autres tribus encore hésitantes.

Enfin la demande spontanée d'arbitrage, présentée par les Ouled Sidi Ali Bou Chenafa et les Alaouna prouvait que notre esprit de justice était apprécié des gens de l'Ouest.

X. — SI ALLAL

Dans presque toutes nos négociations avec les tribus marocaines de l'Ouest, nous avons pu apprécier l'intervention heureuse de Si Allal, qui mit son influence au

service de notre cause avec un dévouement véritable, sinon toujours désintéressé.

Quoi qu'il en soit, il fut toujours pour nous un intermédiaire utile.

Nous avons déjà parlé du rôle qu'il joua dans la convention passée avec les Beni Mathar en février 1904.

En juin 1904, sur la simple demande qui lui en fut faite, il se joignit au goum de la colonne du Chott Gharbi avec ses proches parents, cent cavaliers et presque autant de fantassins.

Jusqu'en septembre 1904, époque à laquelle les Zoua Gheraba durent se diriger vers le sud-ouest pour rechercher des pâturages, Si Allal fournit à Gara Sultana, sur la piste de Guefaït, à Ouzien, et sur la piste de Tiouli, au nord de Magoura, des postes mixtes de cavaliers et de fantassins qui surveillaient le pays et nous servaient d'émissaires.

Si, au début de notre installation à Ras-el-Aïn et surtout après le départ des goums Hamyan le 30 juin, nous n'avions pas eu les postes de garde des Zoua Gheraba, notre existence à Berguent eût été précaire et la nécessité se serait imposée, pour nous y maintenir, soit de lever de nouveaux goums, soit de renforcer l'effectif des troupes régulières.

C'est par l'entremise de Si Allal que les Beni Yala entrèrent en relations avec nous en 1904.

Il prêta l'aide effective de ses gnomiers et de ses chameaux à notre allié le marabout de Guefaït les 9 et 19 août 1904.

Et c'est encore par son intermédiaire que les Ouled Amor et les Ouled Bakhti nous firent leur demande de pardon en septembre 1904.

Mais nous ne fûmes pas ingrats à son égard, et pour le récompenser des services que nous savions reconnaître, on envisagea en sa faveur des mesures de trois sortes :

1° Avantages pécuniaires :

Si Allal touchait depuis l'année 1900 un subside annuel de 6.000 francs. Par décision du Gouverneur général en date du 25 janvier 1905 ce subside fut porté à 12.000 francs *« en raison des services qu'il nous avait rendus au moment de notre installation à Berguent, et des pertes qu'il avait subies et des charges dont il était grevé pour entretenir son Maghzen et ses principaux serviteurs »*.

2° Distinctions honorifiques :

Sur les instances pressantes du Gouverneur général, Si Allal fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 16 mars 1905.

En outre, en mai 1906, il fut nommé commandeur du Nichan Iftikhar.

3° Commandement effectif :

Si Allal ambitionnait particulièrement la création en sa faveur d'un grand commandement constitué à l'instar de ceux qui avaient été accordés à ses cousins de la branche de l'Est, par agrégation de tribus algériennes.

Cette question était envisagée de la façon suivante par le général Lyautey, dans une lettre qu'il adressait au Commandant de la Division d'Oran le 12 février 1905 :

Il reste enfin la question du commandement. Je crois sincèrement qu'elle ne peut être envisagée que d'une seule façon, c'est-à-dire dans la constitution ultérieure, si les circonstances le permettent, d'un commandement en avant. Je veux dire par là d'un commandement qui, ayant pour base d'abord et bien entendu, les Zoua Gheraba qui suivent sa fortune, engloberait progressivement les fractions des tribus de l'ouest (Mehaïa et autres) installées de bon gré ou réfugiées sur notre territoire, puis, plus tard, des nouvelles tribus, soit inféodées régulièrement aux Ouled Sidi Cheikh soit même relevant actuellement, au moins nominalemeut, du Sultan, qui seraient installées dans des régions où notre influence, notre action et notre autorité se seraient étendues, ou qui demanderaient elles-mêmes à venir à nous.

Mais cette solution ne peut être envisagée que pour le cas où la situation politique se modifierait en notre faveur et où d'accord avec le Maghzen et la Légation de Tanger, il nous serait loisible d'étendre notre liberté d'action et d'être chargé de la police plus à l'ouest que nous ne le pouvons actuellement, sous une forme mixte qui serait à déterminer. En tous cas, je crois qu'il faut absolument écarter l'idée de la constitution d'un commandement pour Si Allal par agrégation de tribus nettement algériennes et déjà installées et administrées sur notre territoire.

A ces propositions, le Gouverneur général répondit par la lettre suivante adressée le 3 mars 1905 au Commandant de la Division d'Oran :

En ce qui concerne la constitution d'un grand commandement, j'estime également comme vous qu'il n'est pas possible de

placer sous les ordres de Si Allal certaines tribus qui relèvent déjà d'un autre grand chef indigène, et certaines autres qui sont avant tout soucieuses de conserver leur indépendance vis-à-vis du chef des Zoua Gheraba et qui n'accepteraient pas volontiers l'obligation de quitter les terrains sur lesquels elles vivent en ce moment pour être transférées plus à l'ouest, à proximité du nouveau chef qui leur serait imposé.

En résumé, l'organisation actuelle de l'Algérie est telle qu'il n'est plus possible d'y créer un grand commandement pour Si Allal. Il nous appartient de le faire comprendre à ce personnage.

Par contre, il sera peut-être utile à nos intérêts de lui attribuer un commandement dans l'ouest lorsqu'on donnera aux tribus de cette contrée l'organisation prévue par M. le Ministre des Affaires étrangères dans sa dépêche dont je vous ai donné connaissance le 13 février sous le numéro 202, mais c'est là une question qui ne saurait être résolue immédiatement.

Cette question de commandement reçut une première solution le 14 octobre 1907. A cette date, les Zoua Gheraba ayant fait individuellement leur soumission à la France¹, par application de l'article 7 du traité de 1845, furent constitués, par décision du Gouverneur général, en une tribu rattachée au Cercle de Méchéria qui prit le nom d'Ouled Sidi Abdelhakem.

Si Allal en fut le caïd.

Puis, par décision du Gouverneur général, en date du 21 mars 1908, le caïdat passa aux mains de son fils aîné Si Mohammed ben Taïeb, et Si Allal fut nommé agha honoraire de Berguent.

Si Allal nous avait incontestablement rendu de grands services au moment de notre installation à Berguent et pendant la période de prise de contact.

Mais, ainsi qu'il est advenu pour tous les grands chefs indigènes, les services qu'il fut appelé à nous rendre devinrent de moins en moins importants à mesure que l'appropriation des tribus voisines s'accroissait et que la sécurité s'affirmait dans notre hinterland.

Par contre l'ambition de ce personnage alla toujours en augmentant.

¹ Moins : 14 tentes d'Ouled Sidi El Hadj Brahim ; 10 tentes d'Ouled Sidi Mohammed ; 3 tentes d'Ouled Sidi Abdelhakem qui, jalouses de leur indépendance, avaient quitté le groupement de Si Allal en mai 1905 pour rejoindre Bou Amama.

Le Chef de Poste de Berguent donnait, en 1908, sur Si Allal, l'appréciation d'ensemble suivante qui dépeint parfaitement ce chef indigène :

Jouit d'une certaine influence due à son caractère maraboutique, mais nonchalant et peu intelligent, ne fait rien pour l'accroître.

Rallié à notre cause, il manifeste dans sa manière de servir, plutôt le souci de ses intérêts personnels qu'un dévouement inspiré par une réelle sympathie à notre égard. Vaniteux et suffisant, il prodigue volontiers les promesses, mais n'a cure de les transformer en réalités. Il est toutefois un intermédiaire utile, parfois indispensable dans nos rapports avec les tribus de l'ouest. Son aide peut ne pas toujours être aussi efficace qu'elle devrait être ; son hostilité serait à coup sûr très gênante.

TROISIÈME PARTIE

Mesures militaires destinées à assurer la police dans la région

Le Groupe Mobile de Berguent

I. — COMPOSITION

En 1904, la reconnaissance du Chott Gharbi placée sous les ordres du chef d'escadrons Henrys, chef d'état-major du général commandant la subdivision d'Aïn-Sefra avait été divisée en trois groupes.

Le premier groupe, sous les ordres du capitaine Toulat, chef du bureau des Affaires indigènes de Méchéria, comprenait :

Goum : 6 officiers, 472 cavaliers, 256 fantassins, 100 moghazenis (Hamyan) ; 16 spahis des Affaires indigènes.

Cavalerie : 1 officier, 20 spahis du 2^e Régiment (Détachement d'Aïn Ben Khelil).

Total : 7 officiers, 855 hommes.

Le deuxième groupe, commandé par le capitaine Met, de la 21^e compagnie du 2^e Étranger, comprenait :

Infanterie (21^e compagnie montée du 1^{er} Étranger) : 4 officiers, 193 hommes, 112 mulets.

Cavalerie (2^e Spahis) : 2 officiers, 40 hommes.

Service médical : 1 médecin aide-major, 2 hommes, 4 mulets.

Total : 7 officiers, 347 hommes.

La concentration de ces deux groupes eut lieu le 11 juin 1904 à Oglat Nadjâ. Ils bivouaquèrent le 12 à Oglat Moussa, le 13 à Kasdir et Hacı El Hamra, le 14 à El Merir et Mengoub.

Le 14 juin, le troisième groupe commandé par le capitaine Lagrange, chef d'annexe d'El Aricha, atteignit El Merir.

Il comprenait :

Goum d'El Aricha : 2 officiers, 110 cavaliers, 90 fantassins.

Goum de Si Allal : 30 cavaliers, 100 fantassins.

Total : 2 officiers, 330 hommes.

Le 15 juin, les trois éléments de la reconnaissance étaient concentrés sur les bords de l'oued Berguent, à quelques kilomètres au sud-ouest de Ras-el-Aïn, et le 16 la reconnaissance vint établir son camp à Ras-el-Aïn.

Ce même jour, la majeure partie des goumiers, soit :

100 moghazenis de Méchéria, 400 goumiers de Méchéria, 50 goumiers d'El Aricha, 25 goumiers de Si Allal, furent poussés à cinq kilomètres à l'est de Guefaït et établis en poste de surveillance.

Un autre poste de goumiers protégeait le camp au nord, au débouché du col de Djerrada.

Au début de juillet 1904, les goums Hamyan dont l'affiliation religieuse aux Ouled Sidi Cheikh pouvait devenir gênante en face des contingents de Ben Amama, furent en partie licenciés et remplacés par un goum des Amour (Aïn-Sefra) et des Beni Guil.

L'effectif des contingents auxiliaires de la colonne d'observation était le suivant à la date du 3 juillet :

1° Goum Hamyan : 100 moghazenis, 200 goumiers :

2° Goum Amour : 110 cavaliers, 400 fantassins commandés par Ahmed ben Yoncef, frère de l'agha Si Mouley :

3° Goum Beni Guil : 177 cavaliers commandés par le caïd Abderrahman El Youbi :

4° Goum d'El Aricha : 130 cavaliers, 170 fantassins :

5° Goum de Si Allal : 70 cavaliers, 20 fantassins.

Le 12 juillet les Ouled Ahmed Ben Abdallah (Beni Guil) nous envoyèrent 30 cavaliers et 50 fantassins.

Dans le courant de juillet 1904, la reconnaissance fut renforcée par deux compagnies du 2° Zouaves (commandant Baumelle) venues d'El Aricha, et par une section d'artillerie de montagne.

L'appoint de ce renfort permit de licencier les goums d'El Aricha, des Amour et des Beni Guil.

Après ce remaniement le groupe mobile se trouva constitué de la façon suivante :

CORPS	OFFICIERS	TROUPE	CHEVAUX	MULETS
Maghzen	»	100	100	»
État-Major.....	6	4	13	»
2 ^e Zouaves : 10 ^e et 11 ^e Compagnies.....	8	307	5	»
1 ^{er} Étranger : 21 ^e Compagnie montée...	4	196	4	116
Section d'Artillerie de montagne.....	1	57	4	32
2 ^e Spahis : 3 pelotons	3	61	66	»
Train des Équipages	»	6	1	10
Service de Santé	1	4	»	»
Service des Subsistances.....	1	4	»	»
TOTAL...	24	739	193	158

Le 30 octobre 1904 l'une des deux compagnies de zouaves fut relevée par une compagnie du 2^e Tirailleurs d'El Aricha. Les éléments du groupe mobile de Berguent se modifièrent peu à peu pour atteindre une constitution répondant aux principes élaborés par le général Lyautey qui avait été l'organisateur de ces heureuses formations.

Ces principes se trouvent exposés dans son « Rapport d'ensemble sur l'organisation de la zone limitrophe algéro-marocaine » du 7 décembre 1908.

Le général Lyautey s'exprimait ainsi :

ORGANISATION DE LA POLICE

PRINCIPES SUR LESQUELS REPOSE L'ORGANISATION DÉJÀ EXISTANTE

Le principe fondamental sur lequel repose la police actuellement pratiquée sur la frontière algéro-marocaine est « qu'on se garde par le mouvement ».

L'application de ce principe a consisté essentiellement dans la création d'un petit nombre de grands postes, fortement constitués et ravitaillés, servant de base d'action à grands rayons à des *groupes mobiles* battant constamment le pays en avant et reliant leur action d'une façon que l'on peut comparer au croisement des feux des phares sur une côte.

Cette organisation a été substituée au système antérieur consistant en un chapelet de petits postes trop faibles pour avoir une action rayonnante, et auxquels, malgré leur proximité relative, il était impossible d'empêcher le passage des incursions. Ils formaient comme une *Muraille de Chine* avec tous les inconvénients que présente ce genre de défense, et n'avaient aucune efficacité effective pour la protection du pays.

Les postes actuels, sièges de groupements mobiles, sont soutenus en arrière par quelques postes où peuvent se concentrer des troupes de réserve et des approvisionnements.

La composition des groupes mobiles est variable suivant les régions : les éléments légers et rapides y dominent là où les espaces à surveiller sont plus vastes, c'est-à-dire dans le Sud et au centre.

Ils sont plus rapprochés et plus solidement constitués en infanterie là où la population est plus dense, plus fixée au sol, et dans les massifs montagneux, c'est-à-dire au Nord.

Mais, avec des proportions variables, ils comportent toujours les éléments suivants :

Les *éléments extra-légers* destinés à l'exploration, à la protection éloignée, à la poursuite, constitués par les goums et les maghzen à cheval, les escadrons de cavalerie et, au Sud, les compagnies sahariennes.

Les *éléments légers* pouvant porter rapidement des fusils à grande distance et servir d'appui et de repli à la cavalerie ; ce sont les compagnies montées et les tirailleurs allégés parmi lesquels sont constitués des groupes francs spéciaux pour tenir certaines régions déterminées. Ils sont généralement accompagnés de mitrailleuses et d'artillerie de montagne.

Les *éléments de réserve* pouvant servir d'appui aux précédents mais destinés surtout à assurer la garnison des postes ; ils sont constitués par l'infanterie européenne, spécialement par des compagnies de Légion.

Ils sont appuyés par l'artillerie de campagne. Pour employer l'expression si heureuse du général d'Amade, dans ces groupements mobiles se trouvent « accumulés de la force et du mouvement ».

La force est constituée par le groupe mobile. Le mouvement

est assuré par l'absence à peu près complète de convois, les troupes étant entraînées à se contenter du minimum, à laisser tout impedimenta, et à emporter avec elles quatre jours de vivres. Les postes sont largement approvisionnés. Tantôt le ravitaillement est porté aux reconnaissances en des points déterminés ; tantôt, le plus souvent possible, il est fait appel aux indigènes des régions que l'on va visiter pour des achats sur place, ce qui crée ainsi un mouvement commercial, fait bénéficier les indigènes de l'action de police et parfois même sert d'appât aux réfractaires chez qui l'attrait du gain triomphe de l'hostilité. C'est dans ces conditions qu'ont toujours été faites les reconnaissances des groupes mobiles de Berguent, Forthassa et Colomb ; c'est ainsi que vient de procéder le commandant Canton dans sa tournée dans le Haut-Guir et l'oued Haïber.

A Berguent, ces divers éléments étaient représentés de la façon suivante :

1° Éléments extra-légers : 1 maghzen de 85 cavaliers, 1 escadron de spahis de 125 sabres ;

2° Éléments légers : 1 compagnie montée de Légion (200 hommes), 1 compagnie de Tirailleurs allégés (200 hommes) ;

3° Éléments de réserve : 1 peloton de Légion à pied, 1 section de 80 de montagne (Défense de la place avec équipes de Légion et de Tirailleurs).

II. — EMPLOI

Berguent est situé à 40 kilomètres du djebel des Beri Yala, à 45 kilomètres de Guefaïl, à 50 kilomètres du Mekkam, à 110 kilomètres des ondulations qui limitent le Dahra à l'ouest, et à 110 kilomètres de Matarka.

C'est dans cette zone ainsi délimitée que s'exerce l'action de police du groupe mobile de Berguent ; d'après les distances que nous avons indiquées plus haut, il est facile de se rendre compte que si l'on ne stationne pas plus d'un jour en l'un des points extrêmes de la zone d'action, les reconnaissances ne peuvent excéder une durée de huit jours.

Les troupes peuvent emporter sur elles et leurs animaux leurs huit jours de vivres ; un seul ravitaillement en orge en cours de route est suffisant. Ainsi les convois sont réduits au strict minimum et le groupe conserve toute sa mobilité.

Nous citerons comme exemple d'emploi du groupe mobile de Berguent, la reconnaissance effectuée du 23 au 30 janvier 1906 sous les ordres du commandant Pein, au cours de laquelle un rezzou de Chambaa de Bou Amama fut détruit à l'oued Nesly, le 27 janvier 1906, et nous renverrons pour son exposé de détail à la *Revue de Cavalerie* (livraison de mars 1906) ou à l'extrait que la librairie Berger-Levrault a fait éditer.

Cette affaire au cours de laquelle nous pûmes reprendre Soo chameaux aux Chambaa eut un salutaire effet dans toute la région ; non seulement elle fit perdre à la zaouïa de Bou Amama l'envie d'organiser de nouveaux rezzous, mais encore elle accrut la confiance des tribus ralliées et désarma bien des hostilités.

Pendant la période qui a été étudiée tous nos efforts avaient tendu à faire de Berguent un « centre d'attraction » pour les tribus marocaines de la région. La méthode appliquée pour atteindre ce résultat a été définie dans les instructions adressées par le général Lyautey au commandant Pierron à l'occasion de l'occupation de Béchar, à la fin de 1903. Ces instructions qui constituent plutôt un programme économique que militaire étaient les suivantes :

1° Ce qui doit déterminer avant tout notre installation à l'ouest de l'oued Béchar, c'est l'idée que nous devons y constituer un « centre d'attraction » et non un « pôle de répulsion », que tous nos efforts, ceux de tous vos agents, doivent tendre non seulement à maintenir sur place les habitants qui s'y trouvent, mais encore à y faire revenir le plus tôt possible ceux qui s'en seraient éloignés et à en attirer d'autres.

Le proscrire de la façon la plus formelle, et, du reste, vos vues personnelles me donnent toute assurance à cet égard, toute rigueur intempestive, toute brutalité, toute exaction.

Il faut que dès l'abord, ces gens sentent que nous apportons chez eux la paix, que nous venons les protéger et que les gens paisibles ont tout intérêt à venir s'installer à notre abri ;

2° Aussitôt qu'il sera possible il importe de donner à notre installation une orientation économique en faisant de notre premier poste un centre de trafic, en y attirant les caravanes, en cherchant à créer un mouvement d'affaires vers Ben Zireg, Figuig et Beni Onnif, bref en donnant l'impression que nous n'apportons pas seulement des promesses de sécurité, mais de prospérité matérielle. A cet égard vous verrez s'il n'y aurait pas

moyen d'entretenir des relations avec le Tafilalet, relations dont on pourrait peut-être jeter les bases dès maintenant. Il vous appartient d'examiner s'il n'y aurait pas intérêt à provoquer des israélites de cette région à venir s'installer à bref délai auprès de nous et à former ainsi les premiers et les plus efficaces agents d'échange entre les régions de Figuig et le Tafilalet.

Il me semble d'ailleurs que le concours du marabout de Kenadsa avec lequel il y a intérêt à reprendre le contact sans retard et qu'il faudrait déterminer à revenir le plus tôt possible du Tafilalet, doit être un de nos facteurs les plus favorables ;

3° Ne perdez pas de vue, dès l'origine, que notre établissement à l'ouest du djebel Béchar ne consiste pas seulement dans l'occupation d'un point mais d'une zone. Ce dont il s'agit ce n'est pas de créer un poste militaire mais un centre d'action et d'influence. Il faut que très prochainement toute la région se sente dans notre main matériellement et moralement ; matériellement par l'action rayonnante des forces mobiles, moralement par l'acceptation de notre domination de la part de tous les groupements qui ont à venir y faire leurs récoltes ; il faut à leur tour leur faire sentir les avantages économiques de notre voisinage, de manière à ce qu'ils n'abandonnent pas leurs points de culture comme ils l'ont fait depuis notre établissement sur la Zousfana, mais à ce qu'ils les reprennent et même les développent.

Votre établissement à l'ouest du djebel Béchar doit en effet avoir pour première conséquence la sécurité complète de la ligne de la Zousfana et par suite la réduction des postes qui entraînera la réduction notable des convois, cause principale de toutes les difficultés actuelles et le retour aux convois libres. Il faut que très rapidement notre progression vers l'ouest se chiffre par une économie. Cette considération a été le motif essentiel et doit en être l'éclatante justification.

CONCLUSION

Le Poste de Berguent a répondu largement au but qui avait motivé sa création.

Nous résumerons, en quelques mots, les résultats obtenus au bout des deux premières années d'occupation : ce sera la conclusion de ce travail.

Ces résultats sont d'ordre *militaire, politique et économique*.

a) *Au point de vue militaire.*

Berguent complétait au Nord la ligne des postes de protection de la frontière algérienne avec Beni Abbès, Taghit, Colomb, Beni Ounif et Forthassa Gharbia. Concurremment avec ce dernier poste, créé en mars 1904, il maintenait les Beni Guil dans les limites de leurs terrains de parcours d'où ils étaient sortis trop souvent, en 1903, pour jeter le trouble parmi les populations de notre territoire.

Il avait interdit aux bandes de Bou Amama et du Rogui l'accès des Hauts Plateaux algériens à une époque où ces deux agitateurs ne cachaient pas leurs intentions agressives à l'égard de nos tribus.

La présence à Berguent d'un groupement mobile avait ramené le calme sur nos confins Nord-Algéro-Marocains.

b) *Au point de vue politique.*

Le rétablissement de la sécurité, première conséquence de l'occupation, permit de poursuivre, dans les limites du programme de pénétration pacifique, une action politique qui fut féconde en résultats heureux.

Les Beni Mathar et les Zona Gheraba avaient été les ralliés de la première heure ; successivement les diverses autres tribus avaient laissé tomber leur hostilité systématique du début et pris confiance en nous.

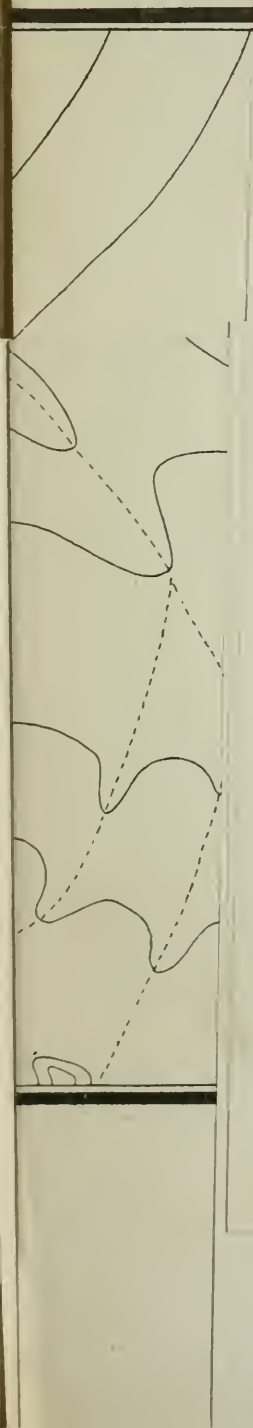
Le prestige de l'autorité française s'imposa rapidement à elles, parce qu'elle symbolisait les principes de Force, d'Ordre, de Justice.

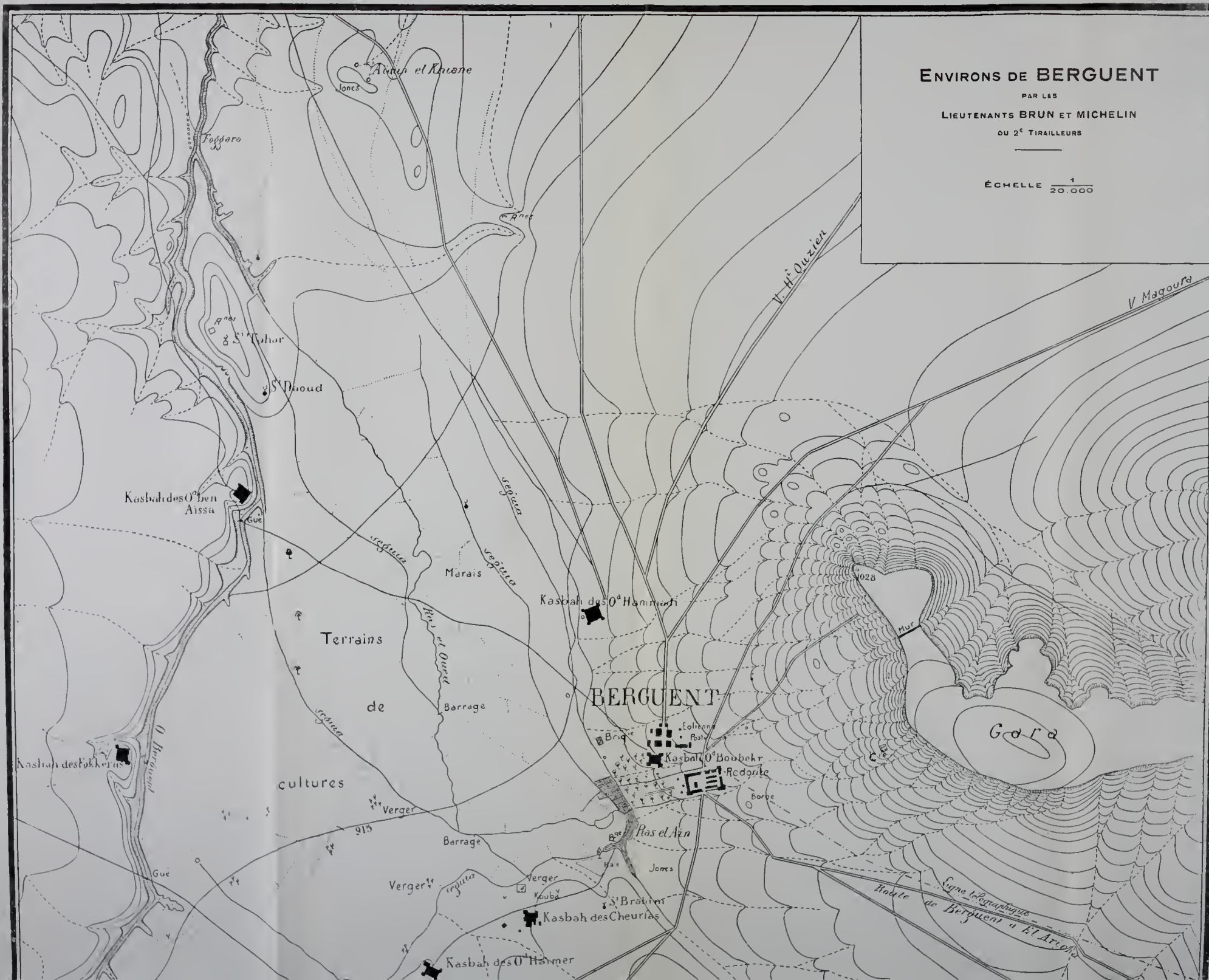
L'occupation temporaire de Matarka (mai 1906) a marqué le couronnement de cette œuvre politique. A cette époque, en effet, notre influence s'était définitivement établie sur tous les groupements du Dahra marocain.

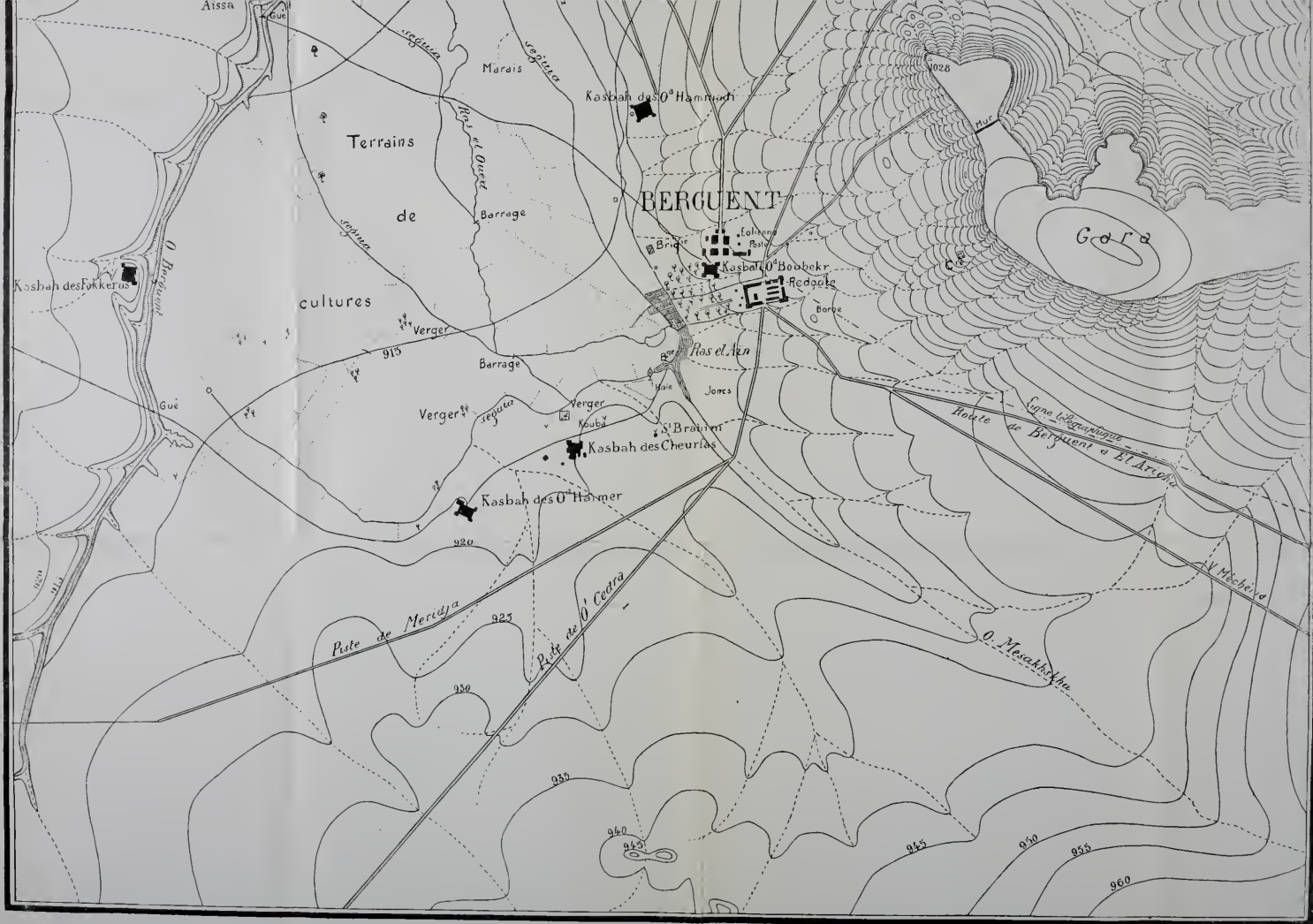
c) *Au point de vue économique.*

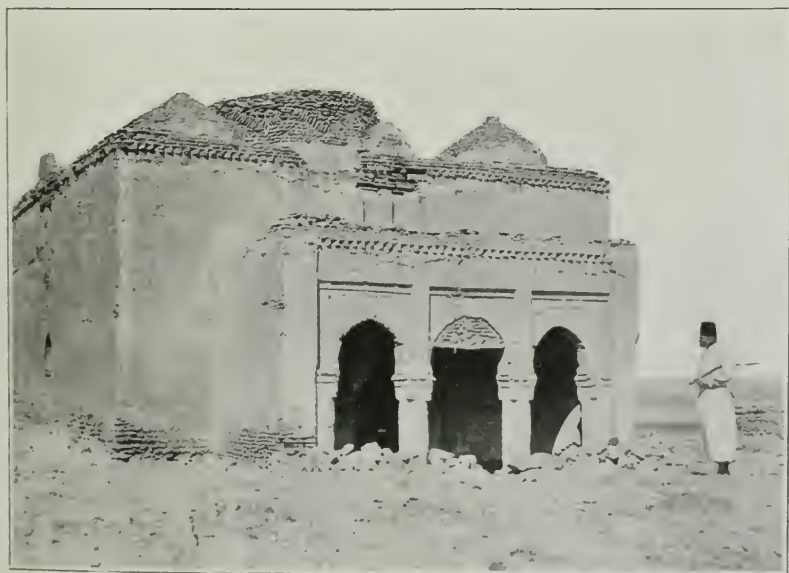
La création du centre commercial de Berguent a été la réalisation au point de vue français de la clause des Accords de 1902 relative au marché-mixte de Bas-el-Aïn.

Le poste de Berguent a bien été le véritable « centre d'attraction » de tout le Dahra marocain dont il drainait tous les produits.









1. — PORTE D'ENTRÉE DE LA CASBAH D'EL HADI BOUREKEUR A BERGUENT.

2. — MABAROUT DE SIDI TAHAR PRÈS BERGUENT.





1. — LES GORGES DE L'OULED EL HAY (O. Z^o), A GUEFAT.

2. — LA MAISON DE MARABOUT DE GUEFAT.



Le mouvement commercial du marché de Berguent a très vite dépassé le chiffre d'un million d'affaires par an, non compris les transactions effectuées directement dans les tribus, grandes productrices de moutons et de laine.

Le développement commercial de ce marché offrait des espérances telles, que la Chambre d'Agriculture d'Oran avait cru devoir émettre le vœu que la route départementale d'Arzew à El Aricha soit prolongée jusqu'à Berguent « dont le commerce augmentait de jour en jour » et que cette route soit doublée d'un chemin de fer à partir de Bedeau. Elle avait décidé d'appeler d'une façon toute spéciale l'attention de l'Administration sur cette question.

Mai 1910.

Lieutenant GAQUIÈRE.

AU MAROC ORIENTAL

Depuis l'établissement de notre protectorat sur le Maroc, l'intérêt s'est détourné des régions de l'Est où avait commencé notre pénétration, vers celles de l'Ouest où un champ tout nouveau s'ouvrait aux activités avides. Cependant les pays situés sur la rive droite de la Moulouya n'ont pas cessé de se développer et leur transformation est par endroits si rapide que, pour en fixer les étapes, il est utile d'en faire de temps en temps un bref tableau. Sans doute un témoignage des progrès accomplis est régulièrement enregistré : les statistiques commerciales expriment une des faces du développement économique. Mais on néglige l'état de l'agriculture, qui est cependant la base de la richesse à venir comme de la richesse présente.

Dans la partie cultivable du Maroc oriental, celle qui continue le Tell oranais, la plaine et la montagne s'opposent dès l'abord, tant par leurs aptitudes agricoles que par leur mode d'exploitation. Les céréales et la vigne appartiennent aux plaines, — plaines littorales ou hautes-plaines intérieures, — alors qu'aux montagnes sont propres les arbres fruitiers dans les vallées, les chèvres et les moutons sur les pentes herbeuses. D'autre part, en présence des invasions multiples et de l'insécurité, les anciennes populations, berbères, zénètes, se sont réfugiées dans les montagnes : pendant les dernières années, les guerres incessantes amenées par le voisinage de la France, par le Rogni Bou Hamara, ont continué à faire le vide dans les plaines. Le peuplement européen a commencé l'occupation des espaces à demi désertés. Par suite de ces circonstances, nous trouvons aujourd'hui dans les plaines, qu'elles transforment, les méthodes culturales des Européens ; en montagne subsistent, presque immuables dans leur perfection relative, les procédés traditionnels des Berbères.

Outre cette opposition générale de la plaine et de la montagne, les conditions climatiques et hydrologiques font distinguer la plaine de Trifa de celle des Angad, la montagne des Beni Snassen de celle des Zekkara et des

Beni-bou-Zeggou. Un simple coup d'œil — sur la carte ou sur le pays, — renseigne à cet égard. Exposés aux vents humides, malgré l'écran des Kbdana, les Trifa reçoivent 300 à 350 ^m/_m de pluie ; ils ont des sources, surtout à l'Ouest ; l'oued Berkane les traverse, et il a toujours de l'eau. Les Angad, enserrés entre les Beni-Snassen et les Zekkara, isolés de toute influence maritime, ne reçoivent que des pluies faibles et irrégulières (environ 250 ^m/_m) ; les oueds qui les sillonnent ne sont souvent que des vallées sèches.

Entre Beni-Snassen et Zekkara, même différence.

Le massif des Beni-Snassen est proche de la mer, et son altitude moyenne en fait un condensateur assez puissant. Mais il capte souvent au passage, ainsi que le Rif oriental, les nuages qui auraient pu arroser les monts des Zekkara et des Beni-bou-Zeggou. En l'absence d'observations météorologiques précises et suivies, ces considérations sont confirmées par l'aspect du pays, qui montre en même temps la différence de la richesse du sol.

Dans les espaces en friches des Trifa, de gros jujubiers qui prouvent l'importance de la couche de terre végétale, de puissants lentisques, de grosses scilles maritimes ; dans les Angad, au contraire, des graminées brûlées par le soleil, de maigres jujubiers, et surtout les touffes vert-gris de *m'tenem*, qui donnent une impression frappante de pauvreté. De même, tandis que les riantes vallées des Beni-Snassen sont bordées de peupliers et de lauriers, de figuiers et de grenadiers, tandis que leurs pentes voient croître des térébinthes et des caroubiers, des thuyas et des chênes-verts, les vallées des Zekkara ont des pâturages et quelques céréales ; sur les pentes s'élèvent d'âpres genévriers ou des buissons de genêts, et partout chez eux la roche pointe.

Comme il était naturel, la colonisation s'est inégalement attaquée aux deux plaines.

Le défrichement des Trifa est aujourd'hui fort avancé : la partie de la plaine située au pied des montagnes, autour du centre de Berkane, a la première été mise en valeur. La sécurité y était plus grande, à cause du voisinage des postes de Martimprey et de Berkane, et l'irrigation plus facile. A vrai dire, l'irrigation n'est pas nécessaire, dans les Trifa, à la culture des céréales ; mais elle donne plus de certitude à la récolte, augmente le rendement. Pour en apprécier le bienfait, il n'est qu'à comparer, après quinze

jours sans pluie, les avoines dures, hautes et vertes qui viennent d'être irriguées, et les champs jaunâtres, plus clairsemés qui les avoisinent.

La terre est acquise avec le droit de *chirb*, le droit d'eau. Mais, comme la région n'avait jamais été sérieusement exploitée, il n'y a pas de règles précises pour la répartition et l'usage de l'eau. Les riverains de l'oued Berkane ont tâché de régler la question à l'amiable, ils ont fait quelques conventions ; au surplus, c'est le règne de la matraque : celui qui parle haut et qui place à la prise de sa séguia un gardien énergique peut compter qu'il conservera son tour tant qu'il lui faudra de l'eau. Les plus ingénieux construisent des séguias nouvelles ou en restaurent d'anciennes pour aller capter l'eau plus amont ; mais le passage sur les terres du voisin amènent des discussions : quelle fraction de l'eau amenée cèdera-t-on en paiement ? Pour le moment ces discussions sont encore rares, mais leur fréquence et leur acuité croîtront à mesure que la colonisation s'étendra. L'autorité militaire s'interpose parfois pour défendre la justice ; mais comment définir la justice en cette matière délicate ? Est-ce l'antériorité des droits, l'étendue des terres possédées, la longueur des berges sur l'oued, le genre de cultures faites, qui constitue un titre ? Si l'autorité militaire s'en réfère à l'autorité civile d'Oudjda, elle ne trouve pas là de principes plus fixes que les siens.

Il ne faut pas d'ailleurs se laisser hypnotiser par le problème de l'irrigation, puisque les cultures essentielles sont possibles en terre sèche, et que le sud de la plaine peut compter sur l'eau de l'oued, l'ouest sur de nombreuses sources qui naissent dans les ravins descendant à la Moulouya. Quant à la partie nord de la plaine, proche des collines nues de Guern-ech-Chems et du littoral sablonneux des Ouled-Mansour, elle aura comme ressource une nappe d'eau abondante qui affleure dans les dépressions où se trouvent des marais. Quelques puits ont déjà été creusés : ils se multiplieront quand la colonisation s'avancera¹.

La région actuellement cultivée est en bonne partie entre les mains françaises². Ça et là, quelques champs en friches

¹ Quelques colons pensent déjà à créer près des puits des champs de légumes, de primeurs ; la réalisation de ce projet est, bien entendu, subordonnée à l'ouverture d'un port, débouché immédiat de la région, et à l'établissement de communications directes rapides avec la France.

² On peut l'évaluer à 14 ou 15.000 hectares sur 30.000.

au sujet desquels la discussion des prix se poursuit entre indigène et Européen. La main-d'œuvre est espagnole ou rifaine. Les Espagnols sont chargés des travaux les plus délicats, ils sont conducteurs de charrues, chefs mécaniciens ; ils prennent le défrichement à l'entreprise dans des conditions spéciales, avantageuses à la fois pour le colon et pour l'entrepreneur, grâce à la grosseur des lentisques et à la difficulté des transports. En effet, comme dans toute la région le charbon importé est très cher, on fait avec les lentisques un charbon de bois dont la valeur couvre les frais du défrichement¹.

L'outillage des colons est très remarquable, absolument moderne. Des locomobiles, dont la puissance atteint 120 chevaux, actionnent les défonceuses à palettes ; on réduit la puissance pour la traction des grandes charrues à six socs qui permettent des labours profonds d'un mètre. Le labour, voilà la grande préoccupation. Aussi ceux des colons qui n'ont pu se procurer un matériel si coûteux louent-ils à leurs voisins le service des machines. L'usage des labours de printemps est général. La terre, presque vierge, ne nécessite pas encore d'engrais pour les céréales ; comme les autres cultures sont peu importantes actuellement, le fumier fourni par la cavalerie de Berkane peut suffire.

Les céréales cultivées par les Européens sont le blé et l'avoine ; les orges qu'on voit entre Martimprey et Regada appartiennent aux indigènes. Les rendements sont assez élevés, pour le blé de 12 à 14 quintaux. Les cultures autres que les céréales n'occupent pas encore de grandes étendues. On essaie quelques plantes fourragères, betterave, luzerne, vesce. Des plants de coton sont reçus pour la troisième année, fait rare dans l'Afrique du Nord, et fort intéressant à noter ; ce sont des variétés égyptiennes dont le rendement brut atteint 1.500 kilogs à l'hectare. Comme il n'y a pas dans le pays d'usine à égrener, la production étant à ses débuts, on envoie le coton aux coopératives d'Algérie, à Oran ou à Orléansville. Quelques hectares de géranium rosat ont été plantés. La guerre des Balkans, en

¹ Le mètre cube de bois est payé 1 fr. 50 ; il pèse 3 quintaux en moyenne, et ces 3 quintaux donnent un quintal de charbon valant 4 fr. 50. En général, les Espagnols qui défrichent font le charbon ; ils reçoivent comme salaire la moitié de la production, qui leur est rachetée sur place pour 3 fr. 50 le quintal.

Brut le défrichement revient environ à 250 fr. l'hectare.

réduisant beaucoup la production d'essence de rose, a permis aux colons de conclure des contrats avantageux. Enfin la difficulté des communications et le prix élevé des transports expliquent le développement de la vigne et de certaines légumineuses, pois cassés (gesse), pois pointus (pois chiche). Le vin consommé est maintenant fabriqué sur place, et l'on ne peut plus noter pour les pois, base de l'alimentation des Espagnols et des Arabes, les prix simultanés de 20 francs le quintal à Marseille et de 40 francs à Berkane.

L'élevage est jusqu'à présent peu important dans les Trifa, à cause de l'impossibilité de mettre les troupeaux à l'abri des coups de main. Presque chaque nuit, les Rifains passaient la Moulouya, capturaient le bétail qu'ils pouvaient rencontrer, pénétraient même à l'intérieur des fermes isolées pour voler les mulets et repassaient le fleuve avec leur butin. Mais un poste vient d'être installé près du gué le plus fréquenté, et il est à prévoir que ce danger sera bientôt écarté. La sécurité permettra l'extension de l'élevage, double source de profits pour le propriétaire qui aura de plus en plus besoin d'engrais. La sécurité amènera aussi la dispersion dans la plaine de la population¹ groupée autour des centres, à l'exception de quelques indigènes trop pauvres pour que leur gourbi puisse tenter les pillards et qui d'ailleurs se dissimulent et s'abritent derrière les figuiers de Barbarie.

La plaine des Angad, sur laquelle s'étaient portées les convoitises des spéculateurs et des colons, est loin d'avoir réalisé les espérances fondées sur elle et d'atteindre la prospérité des Trifa. Moins favorisée comme sol² et comme climat, elle a de plus souffert d'une situation politique très instable, décourageante. Aussi la mise en valeur est-elle fort peu avancée. Il faut faire une exception pour les jardins d'Oudjda. Ces jardins délicieux, qui réjoignent le voyageur las de la plaine aride et brûlée de soleil, sont des bosquets d'oliviers, de figuiers et de grenadiers qui poussent librement, jamais taillés. A leur pied, des orges, des légumes, du maïs. Là, nous voyons à la fois les bienfaits de la protection d'une enceinte fortifiée et les bienfaits de l'eau. Car cette oasis florissante est due aux

¹ Il y a environ dans les Trifa de 8 à 1000 Européens et 3.000 indigènes.

² Sauf à l'est d'Oudjda, où le tuf volcanique rappelle les environs de Martimprey.

sources abondantes de Sidi-Yahia, à 6 kilomètres d'Oudjda. Une organisation minutieuse (qu'a étudiée en particulier l'interprète Martinot) fixe l'emploi de l'eau¹. Suivant ce fractionnement particulier aux problèmes de l'irrigation, la masse de l'eau est divisée en 408 parts ; le tour de chaque propriétaire revenant tous les 17 jours, et représentant le débit d'un tiers de la source pendant le quart d'une demi-journée. Mais ici la possession de l'eau est distincte de celle de la terre ; et la vente du surplus d'eau inutilisée par les propriétaires donne lieu à des abus, surtout en période de sécheresse. Il est déplorable que cette source si précieuse, dont le débit varie de 15 à 35 mètres cubes à la minute, c'est-à-dire de 20 à 50.000 mètres cubes par jour, suivant les saisons, n'irrigue que 600 hectares de jardins. C'est que les séguias qui l'amènent à Oudjda sont mal entretenues, laissent l'eau s'infiltrer dans le sol ou se répandre sur les pistes qui les longent ; c'est aussi qu'une bonne partie de l'eau est accaparée ou volée par les malins ou par les forts ; c'est enfin que les spéculations à la « bourse de l'eau » découragent les naïfs, les *meskines* qui s'y rendent.

Hors Oudjda, il n'y a pas d'arbres dans la plaine. Quelques oliviers sur l'oued Taïret en amont de Zraïf, sur l'oued Isly à Sidi Moussa, quelques genévriers et quelques pistachiers à l'ouest d'El Aïoun, voilà toute la végétation arborescente des Angad. L'eau manque ; les oueds tarissent peu après leur sortie des montagnes ; l'oued Isly ne recommence à couler qu'au nord d'Oudjda, sous le nom d'oued Bou Naïm ; à l'ouest, l'oued Bou Redim qui passe près d'El Aïoun est presque toujours à sec ; l'oued Ksob n'a d'eau qu'au voisinage de la Moulouya. On trouve bien quelques sources (El Aïoun ? Sidi Mellouk), mais elles sont rares et peu abondantes. On a aménagé des séguias pour amener dans la plaine l'eau des montagnes ; mais les levées des bords s'effondrent, le fond se crevasse. Il faut surtout compter sur l'eau du ciel.

La plus grande partie de la plaine est donc encore en friche. Et l'incertitude qui règne sur la propriété des terres retarde l'exploitation du pays. Un grand nombre de ceux qui, après l'occupation d'Oudjda, voulurent acheter des terres dans les Angad, ignoraient tout de la propriété musulmane. Dans leur hâte, ils ne se préoccupèrent pas

1 Cf. Bull. de Soc. de Géog. d'Oran, Voiror, l'Anatol d'Oudjda, 1912.

2 « Des Sources, »

toujours de la validité des ventes qui leur étaient faites ; la spéculation a favorisé ces achats sans contrôle, et, à l'heure actuelle, beaucoup d'acheteurs attendent encore leurs titres de propriété¹.

Quoique les terres situées au pied des montagnes soient plus humides, les Angad, qui n'ont pas oublié les razzia des Zekkara et des Beni-Snassen, préfèrent cultiver le centre de la plaine pour éviter un voisinage dangereux. Quant aux colons, ils sont groupés autour de nos postes, El Aïoun, Mestigmar, Taourirt, qui leur garantissent la sécurité, et qui sont pourvus d'eau. Entre Naïma et El Aïoun, la Compagnie française du Maroc a une exploitation importante.

Les cultures sont presque exclusivement des céréales, l'orge, comme toujours, étant cultivée par les indigènes, le blé, surtout par les Européens. Quelques vignobles viennent d'être plantés, l'un d'entre eux, chose curieuse, l'a été par le pacha d'Oudjda. Ceci fait supposer que l'influence française pourra s'exercer sur les indigènes. Il est fort souhaitable qu'elle s'exerce en effet, car la culture arabe ne s'est pas modifiée dans les Angad ; elle est extrêmement rudimentaire ; l'araire de bois est seul utilisé ; les soins culturaux sont réduits au strict minimum, et, dans les champs grattés légèrement avant les semailles, le grain lève au milieu des pierres, des jujubiers, des mauvaises herbes. Non seulement il faut apprendre aux indigènes à défricher complètement et à nettoyer leurs champs, mais il est particulièrement nécessaire, dans ces terres qui manquent d'eau, de leur inculquer des procédés perfectionnés. Dans les Angad, comme dans le Sersou algérien par exemple, il faut, pour avoir de belles moissons, ou tout simplement pour s'assurer une récolte, appliquer les méthodes du dry farming, emmagasiner dans le sol les pluies bienfaisantes d'automne et d'hiver. Si les colons peuvent habituer les indigènes aux labours de printemps, la transformation des Angad se poursuivra rapidement, et tout danger de disette sera désormais évité.

Les Beni-Snassen font un contraste absolu avec les Angad ; c'est là qu'on peut voir les jardins les plus beaux. Aïn Sefrou, le Zegzel sont des coins exquis, à la fois riches et enchanteurs. Sur les bords d'un oued dont les eaux

¹ Un règlement d'administration publique a enfin réglé depuis peu les formalités requises pour la vente et l'achat des terrains indigènes.

ruissellent parmi les cailloux ou les rochers avec ce bruit clair et gai des ruisseaux de France qu'on oublie en Afrique, se pressent les arbres fruitiers, les cultures vivrières. La nappe onduleuse des orges, quelques carrés de luzerne forment un fond épais de verdure ; le gris des oliviers se mêle au rose fauve des grenadiers, l'amandier brillant s'échappe de la pierre près du figuier tordu, l'acacia pâle au feuillage souple avoisine le sombre caroubier aux branches rigides : les pommiers, les cognassiers, les pêcheurs mêlent leurs fleurs blanches, roses, violettes ; un palmier parfois¹ érige son tronc élancé. Et l'on évoque l'oasis ; mais ce n'est pas le lent balancement des palmes qui la rappelle, c'est la puissance et la variété de la végétation groupée sur un petit espace, ce sont les soins empressés, minutieux dont témoignent les cultures, c'est — il faut bien le dire — la pauvreté du pays environnant.

La culture principale de ces « oasis », celle dont la renommée s'est répandue en Algérie, non sans émouvoir les producteurs de Blida, c'est la culture des orangers. Les oranges du Zegzel, avec ou sans pépins, à peau fine ou à peau épaisse, sucrées ou parfumées, sont très savoureuses. Une enquête entreprise sur la demande des Chambres d'agriculture d'Algérie et sur les ordres du général Lyautey a déterminé l'espèce de ces beaux fruits et leur origine, due probablement à des importations de Blida. Aussi n'y a-t-il pas grande utilité à prélever des greffes sur les orangers du Zegzel, comme les Algériens songeaient à le faire. Sans doute, le climat, le sol et les soins qu'ils reçoivent ont donné aux orangers des Beni-Snassen des qualités particulières. Pour le profane, ce sont de très beaux arbres rangés en lignes régulières sur les espaces à peu près plats de la vallée : ils forment parfois de véritables bosquets d'une épaisseur remarquable, ils charment à la fois le passant par leurs fleurs et par leurs fruits. Tout autour se pressent des citronniers, des mandariniers, des abricotiers. A leurs pieds aboutissent les petites séguias branchées sur l'oued en amont et conduites en pente imperceptible, tout droit malgré les formes capricieuses de la vallée. Tantôt les petits canaux d'argile sont collés à fleur de rocher, tantôt ils sont surélevés, minuscules aqueducs, pour franchir une dépression, tantôt ils sont creusés dans le sol. A tous les niveaux, ils débouchent, apportant l'eau fécondante. Des murs de

¹ Sur le versant sud seulement.

pierres sèches, de hauteur inégale, soutiennent les terrasses, leur donnent l'horizontalité nécessaire à la circulation de l'eau. Et toute cette patiente architecture, invisible au premier coup d'œil, témoigne de la science, du travail traditionnels.

Passionnément attachés à leur terre, comme leurs frères les Kabyles du Djurdjura, les Beni-Snassen la cultivent jalousement. La colonisation n'a pas pénétré ici et n'y pénétrera probablement jamais. Il n'y a pas d'espace cultivable qui soit vacant. Et quelque prix qu'on lui offre de son jardin ou de son champ le Beni-Snassen ne le cède pas. Les Européens, très rares, qui sont fixés dans le pays, font des recherches minières ou occupent des points stratégiques comme Taforaît. D'ailleurs la population indigène est beaucoup plus nombreuse, beaucoup plus dense que dans les plaines¹. Cette population vit groupée dans des villages en communautés plus importantes et bien plus homogènes que les douars des plaines. Il y aurait, pour un officier de Taforaît, connaissant la langue chella, une étude très intéressante à faire sur ces tribus énergiques, dont l'existence concentrée sur un territoire restreint, dans des conditions originales, a accentué les caractères particuliers. Les villages sont situés dans les élargissements des vallées ; les petites maisons très basses, adossées à la montagne, en dessinent les moindres inflexions ; leurs murs de pierres sans ciment, du même rouge ou du même gris que les roches environnantes se confondent avec le sol dénudé. Les haies bleuâtres de gros figuiers de Barbarie encerrent et défendent l'habitation. Sur la petite terrasse blanche, le fourrage est étalé pour sécher ; une treille étend ses rameaux au-dessus d'une cour étroite. Des marmots crient et se battent, des femmes jacassent ; mais à l'approche de l'étranger tout se tait et le village semble dormir au grand soleil, veillé par les chiens qui aboient.

Pour voir la vie, c'est à la source qu'il faut s'arrêter : comme dans toutes les régions maghrébines, l'activité s'y concentre. Les femmes y viennent battre leur linge, puiser l'eau dans de grosses jarres contenant plus de vingt litres, qu'elles portent sur le dos, remontant de temps en temps le fardeau d'un coup de reins. Là aussi les ânes viennent boire, et les agneaux, et les chevreaux. Mais les ressources pastorales sont maigres : le Kabyle n'est pas berger ; pour

¹ On évalue à 50 ou 60,000 le nombre des Beni-Snassen.

lui, il y a mieux à faire que de garder les troupeaux. Cependant les pâturages ne manqueraient pas : malgré les soins dont il est l'objet dans les coins privilégiés où s'est accumulée la terre végétale, le sol des Beni-Snassen dans son ensemble n'est pas riche ; les pentes calcaires sont abruptes et rocheuses ; mais les sommets se prêteraient à l'élevage ; ils ne portent guère de forêts, à l'exception du Ras-Foughal et de plusieurs montagnes des Beni-Ourimèche ; la brousse couvre les régions d'altitude élevée, brousse où domine, suivant l'exposition, le guendoul¹ (sorte de genêt épineux d'Afrique), le sumac, ou plus bas le palmier-nain.

Chez les Zekkara, les grands espaces non cultivés sont la règle ; et ils ne sont guère susceptibles d'être cultivés un jour. Ici, le sol est plus pauvre, les pluies moins abondantes, la population plus clairsemée. La vie pastorale prédomine. Trois villages seulement, formés de gourbis et de maisons ; les autres agglomérations sont de petits groupes de tentes, huit ou dix en général, qui peuvent se déplacer. Tout est subordonné aux troupeaux, car ils sont l'unique richesse des Zekkara. Pas de gros bétail, peu de chèvres, des moutons. Quelques gazelles à l'état sauvage.

Ces populations simples, sobres, très retirées, sans rapports non seulement avec l'Européen, mais avec leurs voisins marocains dont les séparent leur particularisme et la tiédeur de leur foi islamique, vivent presque uniquement des ressources de leur pays, et avant tout des produits de l'élevage. Du mouton rôti ou bouilli, du lait, du beurre, des oignons, des truffes sauvages ressemblant à des pommes de terre, un peu d'orge pour faire le pain et pour nourrir leurs chevaux, voilà qui leur suffit. La terre le leur donne sans peine ; presque sans culture. Dans les vallées un peu larges, l'oued Metferki, l'oued Tinzi, les champs d'orge ont une certaine extension. Dans des coins plus riches et bien abrités, poussent des amandiers, quelques oliviers, quelques figuiers. Ces bosquets jettent une note gaie et animée dans le paysage plutôt austère et monotone.

Mais c'est la vie des troupeaux qui règle la vie même des Zekkara. Tout le jour les bêtes paissent sur les pentes aux environs du douar, gardées par les jeunes gens et les petits garçons. Peu avant la tombée de la nuit, on les ramène pour la traite ; les femmes sortent alors des tentes, rangent leurs brebis sur deux rangs et passent rapidement de l'une

¹ Calycotome intermédiaire.

à l'autre. Le lait des chèvres est mélangé à celui des brebis. Les bêtes se dispersent ensuite pour paître un instant encore ; c'est le moment où elles mangent le plus, elles font des provisions pour la nuit. Pour éloigner les chacals et les autres animaux ravisseurs, les Zekkara allument de grands feux. Puis on masse tout le troupeau dans l'enceinte du donar ou à portée des tentes ; on fait entrer dans la tente les agneaux les plus jeunes avec leur mère, et la nuit se passe sous la garde vigilante des chiens ; les hommes d'ailleurs ne se couchent que fort tard et ne dorment que d'un œil. C'est déjà l'existence de l'habitant des Hauts-Plateaux et même du Sahara. Quoique sédentaires, ils montrent pour le travail du sol l'indifférence des nomades ; comme les nomades, les seuls produits qu'ils importent sont la semoule, le café, le thé, le sucre et la bougie ; comme chez les nomades, les femmes suffisent à fournir le vêtement et la tente en tissant la laine et l'alfa.

Les Beni-bou-Zeggou sont plus cultivateurs que les Zekkara : ils descendent parfois en plaine pour soigner quelques champs et quelques jardins, par exemple du côté de Mestigmar. Mais leur vie ressemble singulièrement à celle des Zekkara, quoiqu'elle s'écoule dans un pays plus accidenté, plus vert et plus boisé.

Ces Trifa, qui nous montrent les progrès réalisés en peu de temps par l'action française, ces Angad où l'œuvre reste encore presque entière à accomplir, ces Beni-Snassen où le labeur humain a tiré des fruits si riches d'un sol pauvre, ces Zekkara et ces Beni-bou-Zeggou où les hommes ont su réduire leurs besoins aux ressources maigres d'une nature avare font du Maroc oriental un pays très varié dans ses aptitudes, dans ses productions, dans le genre de vie de ses habitants, un pays curieux et attachant où le présent fait bien augurer de l'avenir.

Avril 1913.

MARGUERITE GLOTZ.

Ruines Berbères des Environs d'Aïn-el-Turek

De temps immémorial des peuples ont occupé le littoral algérien où ils ont laissé, par endroits, des traces de leur occupation.

La riche et grande plaine des Andalouses, enserrée entre le cap Lindless, la pointe Saint-Roch et la chaîne du Murdjadjo, se trouve dans une trop belle situation pour qu'elle n'ait pas été habitée dès les temps les plus reculés. Les stations préhistoriques signalées sur plusieurs points de la plaine le prouvent surabondamment¹.

Après le passage des Vandales notre région connut une période de prospérité ainsi qu'en témoignent les nombreuses ruines berbères d'Aïn-el-Turek et les ruines romaines des Andalouses (*Castra Puerorum*). Si ces dernières sont connues depuis longtemps, nul, à ma connaissance n'a fait connaître les ruines berbères d'Aïn-el-Turek.

Les Berbères, dont les Kabyles et les Marocains sont des descendants directs, vivaient à Aïn-el-Turek à une époque qu'il est difficile de préciser, mais probablement antérieure à l'invasion arabe.

Les ruines de leurs villages se trouvent sur des hauteurs dominant la plaine et à proximité d'un point d'eau.

On sait que les agglomérations berbères étaient entourées et défendues par des murs formés de deux rangées parallèles de grandes dalles placées verticalement et espacées de 0^m60 à 0^m80. L'intervalle entre les deux rangées de dalles était comblé avec de la terre et des pierres.

La même disposition est présentée par les murs des villages d'Aïn-el-Turek. D'abord un long mur principal s'étend sur toute la longueur du village. De ce mur partent des murs semblables formant soit une enceinte d'une surface très étendue, tantôt se réduisant aux dimensions d'une simple chambre. Dans ces enceintes, où l'on ne pénétrait que par une seule ouverture, les Berbères y logeaient la famille, parquaient le bétail et conservaient le grain dans des silos.

Les murs, lorsqu'ils ne dépassent pas le niveau du sol ou

1 PALLARY. — *Catalogues des stations préhistoriques du département d'Oran*,
DOUMERGUE. — *Contributions au Préhistorique de la province d'Oran*.

lorsqu'ils sont recouverts par les broussailles sont difficiles à distinguer : seules quelques dalles verticales émergeant du sol nous en font reconnaître l'emplacement.

Les silos très nombreux se ressemblent tous ; ils ont une profondeur et un diamètre de 2 mètres à 2^m50.

Les ruines berbères des environs d'Aïn-el-Turck indi-

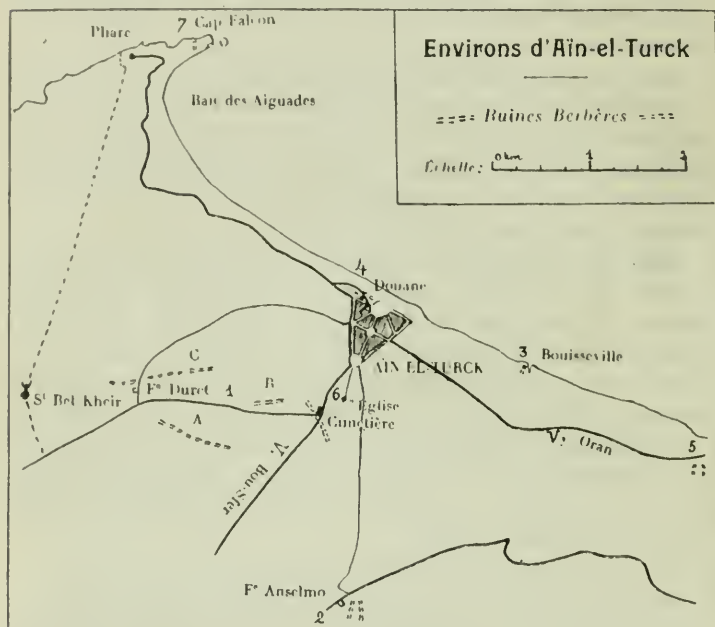


Fig. 1

quées sur la carte (fig. 1) peuvent, d'après leur importance, être classées dans l'ordre suivant :

- I. — Ruines de la Daya.
- II. — Ruines de la ferme Anselmo.
- III. — Ruines de Bouisseville.
- IV. — Ruines de la Douane.
- V. — Ruines de Saint-Roch.
- VI. — Ruines de l'Eglise.
- VII. — Ruines du Cap Falcon.

I. — RUINES DE LA DAYA

Ces ruines sont les plus importantes, elles forment trois agglomérations, A, B, C, situées sur les trois mamelons de

la Daya (carte fig. 1 et plan fig. 2). L'agglomération B est moins importante que les deux autres.

Agglomération A. — Cette station est située sur la montagne Pochet ; les ruines qui jonchent le sol sur une longueur de 1.200 mètres et sur une largeur de 200 à 250 mètres, commencent à la sapinière de M. Vassas pour se terminer à la cote 65 au versant ouest de la grande Daya. J'y ai relevé plus de 60 silos. A la cote 80, aux environs du four à chaux, les silos sont placés côte à côte et un certain nombre communiquent aujourd'hui entre eux sur une longueur de plus de 50 mètres¹.

Parmi les nombreux restes de murs encore debout il faut citer deux murs de 75 mètres de long, un de 30 mètres et un emplacement rectangulaire marqué par des murs de 70 mètres et de 50 mètres. D'autres murs d'enceinte, recouverts par les broussailles ou cachés sous les décombres, sont encore çà et là représentés par des témoins.

En août 1912, pendant les travaux de défoncement de la propriété Vassas, je relevai dans le sous-sol, au pied de la montagne Pochet, le lit d'un ancien cours d'eau, probablement l'ancien lit de l'oued El Bachir. A proximité de ce lit, M. Vassas me fit remarquer la présence d'un mur berbère qui longe le cimetière et va se perdre très loin dans la plaine où on le retrouve sous la couche arable.

Agglomération B. — Les ruines de l'agglomération B s'étendent sur une longueur d'environ 200 mètres. Les murs sont cachés sous les décombres. Les silos y sont tous comblés.

Agglomération C (fig. 2). — Ce village est le plus important des villages de la région². Long de 1.200 à 1.300 mètres, large de 200 à 250, il domine au nord l'ancienne ferme Duret et s'étend un peu à l'est de la cote 62. Lui seul peut nous donner une idée exacte de ce qu'était un village ber-

¹ Ces communications sont récentes. Les lapins ont commencé les ouvertures dans le tuf. Les chasseurs de porc-épic n'ont fait que les agrandir il y a une dizaine d'années.

² Ce village avait autrefois une longueur de 2 kil. 500, il s'étendait jusqu'au marabout de Sidi bel Kheir. Les anciens d'Aïn-el-Turck se rappellent fort bien ; d'ailleurs les murs se retrouvent encore par places à une très faible profondeur. Du marabout Sidi bel Kheir à la ferme Duret les terrains ont été défrichés et la pierre des murs servit à la construction des fermes de la Daya et du centre de Bou-Sfer.

bère. Certains murs sont très bien conservés, les dalles parallèles et placées verticalement y atteignent parfois une hauteur de 1 mètre à 1^m50. Le four à chaux¹ situé à la cote 69 est entouré de nombreux silos à moitié comblés.

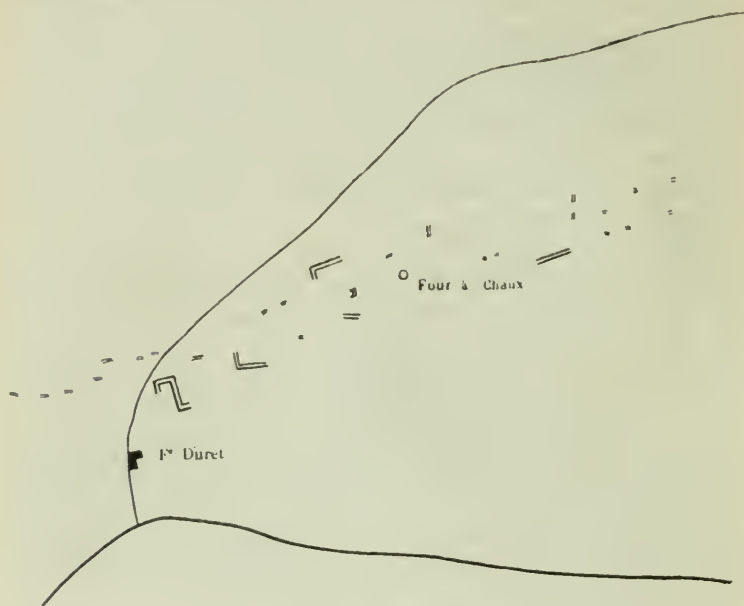


Fig. 2. — AGGLOMÉRATION C

A proximité, une pièce carrée de 2 mètres de côté environ dont l'ouverture est dirigée vers l'ouest, excite la curiosité. Parmi les nombreuses murailles, relevons encore un emplacement enserré entre trois murs de 36^m, 46^m, 85^m ; une muraille de 50 mètres de long coupée à angle droit par une autre de 20 mètres ; une autre de 30 mètres coupée par un mur de 25 mètres ; deux autres murs de 40 mètres et 80 mètres.

II. — RUINES DE LA FERME ANSELMO

Ce village avait une très grande étendue, malheureusement il est impossible de retrouver des enceintes entières

¹ Les fours à chaux datent de 1850 environ. Les chaufourniers de cette époque, attirés par la blancheur des pierres, ont essayé d'en extraire la chaux ; leur teneur en calcium étant insignifiante, ils abandonnèrent leur industrie.

et des murailles d'une longueur appréciable. Les créateurs du centre de Bou-Sfer et des fermes Combet et Anselmo trouvèrent presque à pied d'œuvre la pierre nécessaire à la construction des maisons.

Ce village est enserré entre le ravin situé à 200 mètres à l'est de la ferme Anselmo et celui qui est dominé par la cote 202. Il occupe les deux points du mamelon. Les silos sont très nombreux sur la pointe qui domine la ferme et l'ancienne route d'Oran aux Andalouses.

III. — RUINES DE BOUISSEVILLE

Dominant la mer au nord. Ce village admirablement défendu à l'époque berbère est limité à l'est par le ravin Bailly au fond duquel coule un ruisseau d'eau assez potable.

Du ravin partent deux murs : l'un parallèle à la mer à une longueur de 80 mètres ; l'autre, qui lui est perpendiculaire, a 75 mètres de long. L'épaisseur des murs est de 0^m80. Quelques silos se retrouvent dans l'enceinte.

La plupart des pierres verticales, très visibles encore en 1907, ont presque disparu. Elles ont servi à la construction des villas de Bouisseville.

IV. — RUINES DE LA DOUANE

Ce village berbère est celui qui a subi les déprédations les plus lointaines. A une certaine époque les Musulmans enterrèrent leurs morts à proximité et enlevèrent peu à peu les dalles verticales des murs berbères qu'ils placèrent sur les tombes¹. Nous ne retrouvons aujourd'hui que deux murs parallèles, l'un de 41 mètres de long, l'autre de 20. Épaisseur, 0^m80. Un autre mur partant du ravin de la Douane lui était perpendiculaire ; il est visible encore dans le jardin Montaut et se poursuit sous les immeubles Ricard, Nouzille et Jean Perrin. La superficie de ce village était de 1 hectare environ. De nombreux silos s'y retrouvent.

¹ Les Arabes prétendent que ce cimetière a été abandonné à l'arrivée des Turcs et que de génération en génération se perpétua l'idée qu'un marabout, du nom de Sidi Mohammed Moula el Bahar, y avait sa sépulture. C'est en l'honneur de ce saint que M. Saint-Cyr fit construire, il y a quelques années, la koubba actuelle.

V. — RUINES DE SAINT-ROCH

Les ruines de Saint-Roch, dénommées à tort « Ruines romaines » sur le plan de la propriété Grandjean, ne sont que des ruines berbères qui disparaîtront complètement avant quelques mois. Depuis le lotissement de l'ancienne propriété Soulié, une équipe extrait la pierre des ruines berbères pour l'empierrement des chemins de Saint-Roch. Ce hameau était peu important : on n'y retrouve actuellement qu'un mur de 25 mètres de long placé face à la mer, coupé perpendiculairement par deux murs de 6 mètres de long formant trois enceintes d'environ 50 mètres carrés. Un silo est visible dans l'enceinte de l'est face à la grotte dominant le ravin. L'enceinte ouest a son ouverture dirigée vers le Santon.

VI. — RUINES DE L'ÉGLISE

Les ruines de la station de l'Église sont disséminées autour du four à chaux et de l'ancien moulin. Elles sont presque toutes enfouies sous la terre. Le four à chaux, le moulin et les masures qui entourent l'église sont construites avec les pierres des murs berbères.

VII. — RUINES DU CAP FALCON

Ruines insignifiantes mais qui prouvent suffisamment que la pointe du cap Falcon était barrée par une muraille transversale.

Objets trouvés

Je ne me suis jamais livré à aucune fouille, mais à la surface du sol on trouve des meules brisées et des débris de poteries. Ces dernières années pendant l'élargissement de la route des villas, M. Saint-Cyr recueillait dans l'enceinte berbère de la Douane deux vases (fig. 3 et 4). Tous deux sont en terre cuite; le plus petit n'a qu'une anse : il contenait de la terre rougeâtre et des ossements d'oiseaux.

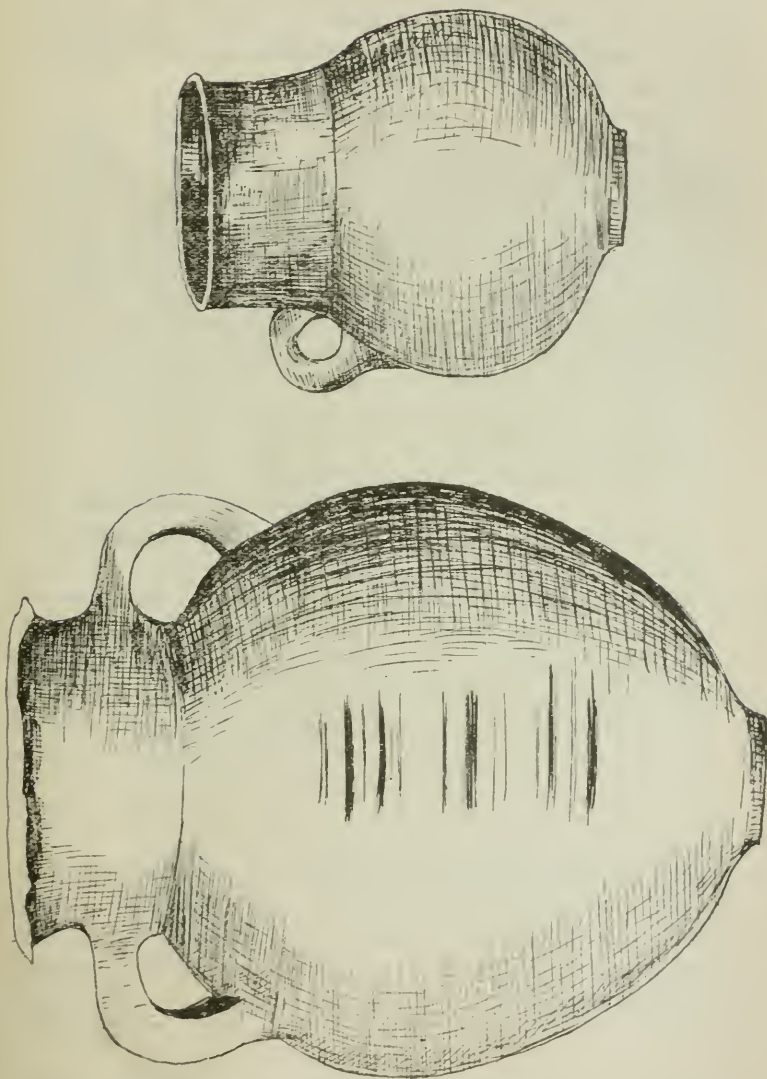


Fig. 3 et 4. — VASES DE LA STATION BERBÈRE DE LA DOUANE.

Le plus grand à deux anses était rempli de la même terre et contenait des débris d'une boîte crânienne humaine, une broche en cuivre si altérée qu'elle tombait en miettes en la touchant, un bracelet composé d'un alliage où dominait le cuivre, un morceau de fer à cheval formé de plaques accolées, mais mal forgées et se brisant au toucher. A la surface du vase on distingue vaguement la trace de 21 bandes circulaires de couleur marron et noir.

Des meules brisées se retrouvent fréquemment surtout au village A (montagne Pochet). Lorsqu'elles étaient entières, ces meules avaient un diamètre de 0^m40 environ. Elles étaient rondes et percées d'un trou cylindrique en leur milieu. Ces meules ont été probablement taillées dans le grès coquillier du quaternaire marin qui borde la plage, entre la ferme Emerat et le rocher de la Bretonne. Ainsi s'expliquerait la présence dans cette région de très anciennes carrières que la mer submerge par les gros temps de nord-est.

Aïn-el-Turck, avril 1913.

FERDINAND BLANCHÉ,

Directeur de l'Ecole d'Aïn-el-Turck.

Les Origines Romaines d'*Albulae* (Aïn-Temouchent)

Note sur une Inscription récemment découverte

A la fin de février 1913, des ouvriers occupés à transplanter des arbres dans la partie occidentale de l'ancien bivouac d'Aïn-Temouchent découvraient un bloc de pierre grossièrement taillé qu'ils commençaient à débiter pour l'extraire quand le docteur Auzimour, qui passait, reconnut sur un des morceaux déjà détachés quelques lettres. Il fit retourner la pierre, la fit transporter chez lui, recomposer entièrement. C'est donc grâce à ses bons soins qu'Aïn-Temouchent doit d'avoir conservé une pièce fort intéressante, l'inscription commémorative de la fondation du centre antique qui s'élevait sur l'emplacement de la bourgade actuelle¹.

L'inscription est gravée sur une belle pierre calcaire de grain fin², à l'intérieur d'un cartouche à bords épais. Remarquablement conservée à quelques lettres près, elle est de grands³ caractères soignés, rarement ligaturés ; ses mots sont presque tous séparés par des points triangulaires. C'est un document africain daté d'écriture si caractéristique que nous n'avons pas jugé inutile de le reproduire en photographie (Pl. VII).

On doit lire :

Imp(erator) Caesar, Divi Trajani Par|th[ic]i fil(ius), Divi Nervae Nepos | Trajanus Hadrianus Aug(ustus), | pontifex max(imus), trib(uniciae) pot(estatis) iii, [co(n)s(ul)] | iii, praesidium Sufatave per coh(ortem) | i Flavia(m) Musulaniorum factum | sub cura L(ucii) Sei Avili, proc(uratoris) Aug(usti).

¹ Sur la localité romaine d'*Albulae*, voir GSELL, *Atlas Archéologique de l'Algérie*, feuille 31 (Tlemcen) avec les Addituns.

² Dimensions : Longueur, 1^m 20 ; hauteur, 0^m 62 ; épaisseur, 0^m 30. — L'inscription est enfermée dans un cadre de 0^m 68 x 0^m 45.

³ Hauteur des lettres : 0^m 05 à 0^m 06.

L'inscription, du temps d'Hadrien, est datée plus précisément de 119 par la mention de la troisième puissance tribunicienne de cet empereur. Elle est donc de quelques années à peine plus récente que la borne milliaire de Trajan trouvée en 1911 à Saint-Denis-du-Sig¹.

Ce sont là les deux plus anciennes inscriptions d'Oranie dont on puisse fixer l'âge.

Celle d'Aïn-Temouchent nous fait connaître un nouveau procurateur de Maurétanie Césarienne, L. Senis Avitus, dont nous ignorions jusqu'au nom. Désormais on peut non seulement porter Senis Avitus sur la liste trop courte des gouverneurs de cette province, mais aussi voir en lui le successeur immédiat de Q. Marcius Tarbo, ce général éprouvé qui fut envoyé, dès les débuts du nouveau règne, comme procurateur de la Césarienne, pour y mater une grande révolte des indigènes.

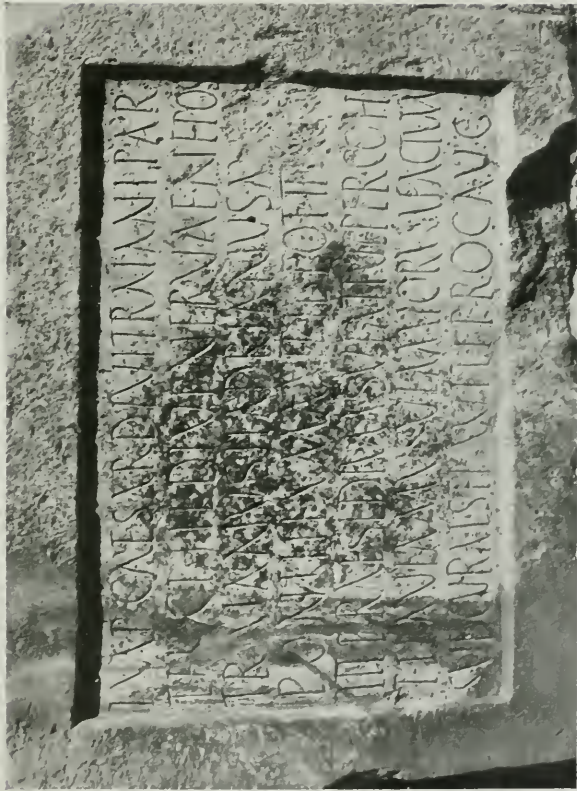
Peut-être L. Senis Avitus recueillit-il de lui une succession tranquille. Du moins pour assurer cette paix présida-t-il à la construction sur l'emplacement actuel d'un poste (*praesidium*) qui fut édifié par la première cohorte des Musulames.

On pensait bien que la cité antique d'*Albulae* avait été ville de garnison romaine ; mais on ne la savait pas d'origine militaire. Il n'y a pourtant point à s'en étonner, car *Albulae* est située par l'itinéraire d'Antonin sur cette grande route jalonnée de forts et de postes qui courait d'un bout à l'autre de la Maurétanie Césarienne de *Calama* jusqu'à *Rapida Castra*.

Bien plus il est désormais assuré que cette voie fut sur tout son parcours, même dans l'Oranie occidentale, le boulevard de défense de la Césarienne avant que le *limes* ait été, sous Septime Sévère et ses successeurs immédiats, porté plus avant dans l'intérieur au sud du Tessala et de l'Onarsenis.

DE PACHTERE.

¹ Abbé FARRÉ. — Découverte d'une borne milliaire à Saint-Denis-du-Sig (in *Bull. Soc. d'Oran*, juin 1911, p. 201).



NOUVELLE INSCRIPTION TROUVÉE A Allouac (Ais-Femougent)

A propos d' « OUDJDA ET L'AMALAT »

La troisième incursion de Bugeaud sur le territoire marocain en 1844

Lorsque j'ai rédigé l'étude ayant pour titre « Oudjda et l'Amalat », je n'ai pu, malgré toutes mes recherches, trouver aucun document précis sur les marches faites par Bugeaud en territoire marocain pendant la deuxième semaine de juillet 1844. Il n'existe plus en Algérie d'archives se rapportant à cette période ; quant aux nombreuses chroniques qui étaient seules à ma disposition, elles citent des quantités de faits, mais sans les relier nettement entre eux. J'ai néanmoins cherché à faire un historique succinct de cette opération du maréchal, en faisant toutefois remarquer dans un renvoi que ma rédaction était douteuse¹. Depuis cette publication, il a paru sur la campagne de 1844 un livre composé à l'aide des archives du Ministère de la Guerre ; l'auteur s'est servi notamment des historiques des corps ; c'est une étude militaire très complète². Ce livre permet de rectifier les erreurs de ma première rédaction ; le texte relatif à la troisième incursion de Bugeaud en territoire marocain doit être ainsi rétabli³ :

Du haut du pilon auquel est adossé Marnia, on apercevait un rassemblement considérable dans la plaine d'Angad, entre les montagnes des Beni Snassen et celles des Zekara ; le maréchal décida de remonter de nouveau l'Oued Isly le 7 juillet pour aller l'attaquer. Le 8, un fort groupe de cavaliers vint reconnaître la colonne, qui arrivait sur le djorf El Akhdar ; les Marocains étaient établis à Koudiet Abderrahman et l'émir Abdelkader se

¹ Bull. de la Soc. de Géogr. d'Oran, 1911, p. 476 et tirage à part, p. 318, renvoi 1.

² LATREILLE. — *La campagne de 1844 au Maroc*. Paris, 1910.

³ Bull. de la Soc. de Géogr. d'Oran, 1911, pp. 474, ligne 5, à 476, ligne 18, et tirage à part, pp. 316, ligne 5, à 318, ligne 18.

trouvait dans les environs avec 300 ou 400 chevaux. Le maréchal ordonna de faire demi-tour pour attirer les Marocains et, lorsqu'ils prononcèrent leur attaque, la colonne se retourna contre eux et les classa le long de l'oued Isly, tuant une cinquantaine d'hommes ; les Français ne perdirent que deux hommes et trois chevaux. Le 9 juillet, Bugeaud dressa son camp à Guenfouda, sur le haut oued Isly, au pied sud-est des montagnes des Zekara : Abdelkader, qui était réfugié dans ces montagnes, les abandonna et le maréchal fit vider ses silos. Le 11 juillet, la colonne poussa une pointe vers le Sud à la poursuite des émigrés de la daïra, avec lesquels elle eut un engagement ; l'infanterie, commandée par Bedeau, dut entrer en ligne pour dégager la cavalerie qui était aux prises. Quelques jours auparavant, l'interprète Léon Roches avait écrit à l'émir à l'occasion de la décoration d'un de ses prisonniers, le trompette Escoffier. En lui accusant réception de sa lettre, l'émir disait son intention de terminer la guerre par une nouvelle alliance, que son khalifa Bon Hamidi aurait pleins pouvoirs pour discuter avec le maréchal. Le 11 juillet dans la matinée, Bon Hamidi, suivi d'une centaine de cavaliers, se présenta aux avant-postes et demanda à parler à Léon Roches : ils eurent une entrevue à l'arrière-garde pendant que l'armée était en marche. Cette rencontre n'eut rien d'officiel, les interlocuteurs restèrent à cheval, car Bon Hamidi avait peur d'être reconnu par les cavaliers marocains, qui auraient donné connaissance de sa démarche au caïd d'Oudjda. L'entrevue fut sans résultat. Bon Hamidi, ayant vu arriver une troupe de cavaliers qu'il dit être des Marocains du corps d'armée d'Oudjda, demanda à se séparer en tirant des coups de fusil pour leur donner le change.

Le 12 juillet, Bugeaud fit faire par Pélissier une reconnaissance dans la direction du col de Djerada et ramena sa colonne à Sidi Moussa, dans la plaine d'Angad : une quarantaine de cavaliers d'Abdelkader suivirent la colonne d'assez loin. Le 13 juillet, le maréchal se porta sur Sidi Abdallah ben Si Youb en longeant le pied nord du djebel Metsila. Pendant la marche, les troupes françaises furent suivies par des cavaliers nombreux et audacieux : une embuscade leur fut tendue, mais elle échoua par suite d'une maladresse. Le 14 juillet, Bugeaud chargea Bedeau d'aller avec trois bataillons prendre contact avec le caïd

d'Oudjda, afin d'empêcher la population de fuir à l'approche de la colonne française. Celle-ci campa à Sidi Yahia et respecta la ville et les habitants d'Oudjda ; la garnison marocaine avait abandonné la kasba. Le 15 juillet, Bugeaud ramena ses troupes à la frontière, il s'arrêta sur l'oued Bou Erda, vers Sidi Zaher.

Hamida, le nouveau caïd d'Oudjda, s'empressa d'entrer en relations avec le maréchal ; il lui écrivit en accusant El Guennaoui d'être seul responsable des événements.

Capitaine L. VOINOT.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN
 du 1^{er} Décembre 1912 au 1^{er} Juin 1913
 ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromètre trié moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		Direction des nuages	Force (de 0 à 9)	NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours					
Décembre (1912).....	733,9	10,5	21,5	16,0	13,7	70,0	433,2	5,0	S. E.	1,1	2,9	16,5	20
Janvier (1913).....	732,3	11,7	22,6	17,1	14,9	70,0	436,5	7,5	S. W.	1,1	3,0	15,5	18
Février —	731,3	10,4	21,2	15,8	13,7	69,0	442,6	11	S. E.	1,2	3,6	16,5	24
Mars —	731,2	9,0	19,8	14,4	7,9	68,8	387,2	6,0	S. E.	1,5	3,0	16,5	21
Avril —	727,9	8,7	19,8	14,2	7,7	68,0	464,1	18,0	S. E.	1,2	3,0	15,5	14
Mai —	727,5	13,2	24,0	18,6	11,1	73,0	347,0	9,5	S. E.	1,1	3,0	15,4	8
TOTAUX.....	—	—	—	—	—	—	94,5	37	—	—	—	—	105

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} décembre 1912 au 1^{er} juin 1913

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1912 au 1 ^{er} juin 1913
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1912 au 1 ^{er} juin 1913
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	1	2	2	3	5	3	3	7	3	4	5	2	3	9	1	0	11	6	70
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	2	0	0	2	0	2	0	0	3	3	0	0	2	0	0	3	0	17
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	12	11	22	6	11	10	11	8	19	7	11	15	11	12	16	10	10	11	213
S. S. E.	3	3	2	1	0	0	2	2	0	2	2	0	1	0	0	1	0	1	20
S.	5	5	3	1	1	7	2	4	3	6	1	10	1	2	5	6	3	5	73
S. S. W.	1	1	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	4
S. W.	8	4	2	20	12	9	7	5	3	9	5	4	11	5	8	12	4	8	136
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	1	2	0	0	0	0	1	1	0	0	1	0	3	0	0	2	0	0	11
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	28	28	28	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546

Ch. LHULLIER

RENSEIGNEMENTS ÉCONOMIQUES & SCIENTIFIQUES

concernant la CHAOUÏA¹

Mois de Novembre et Décembre 1912

1° *Mercuriales.* — Pendant les mois de novembre et décembre 1912 les tableaux des mercuriales dressés par le Service des renseignements de la Chaouïa présentent, pour le marché de Casablanca-banlieue, les variations suivantes :

	NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
	P. H.		P. H.	
Chameaux	»	»	325	» par tête.
Boeufs	155	»	175	» —
Chevaux	»	»	400	» —
Mulets	»	»	500	» —
Ânes	70	»	75	» —
Moutons	20	»	24	» —
Chèvres	16	»	15	» —
Blé	19	»	19	50 le quint.
Orge	13	50	14	» —
Pois chiches	14	»	15	» —
Maïs	10	»	10	» —
Fèves	10	»	12	» —
Lin	30	»	13	» —
Coriandre	23	»	23	» —

2° *État comparatif des produits des marchés de la Chaouïa.* — Les états comparatifs donnent pour les neuf marchés de la Chaouïa les chiffres suivants :

	Produits 1911		Produits 1912		Excédent 1912
	P. H.		P. H.		P. H.
Novembre	42.446	50	48.527	20	6.080 70
Décembre	40.074	55	52.904	45	12.829 90
TOTAUX	82.521	05	101.431	65	18.910 60
Pour les dix premiers mois l'excédent a été de ..					96.750 21
Pour les douze mois il s'élève donc à					115.660 31

Les marchés de Settât, Ben Ahmed et Boulhaut continuent à donner les plus forts excédents. Un nouveau marché assez important, El Boroudj, est porté sur les dernières mercuriales.

¹ Voir Bull. juin, septembre, décembre 1912 et mars 1913.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES EN CHAOUÏA

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

239

STATIONS	ALTITUDES mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE moyenne	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		VENTS		NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	NOMBRE de jours	DIRECTION des Nuages	FORCE de 0 à 9		
NOVEMBRE													
Casablanca ...	20	765,6	9,5	19,4	14,5	11,0	82	12,2	2	E	1,0	1,8	3 jours brouillard.
Ben-Rechid ...	220	742,3	3,5	20,8	12,2	»	67	24,0	4	N E	1,6	3,0	3 jours brouillard.
Sidi-Ali	18	764,3	9,2	24,3	16,8	»	80	13,2	4	N	3,4	4,2	14 jours brouill. ; 3 coups de vent.
Mechra-b -Abbou ...	330	753,5	5,5	20,9	13,4	»	48	»	1	N. S	1,7	1,5	Pluie fine le 14
Dar Chafai ...	400	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	Appareils transp. à El-Boroudj. Observations non recueillies.
Settat	370	727,6	6,7	25,0	15,9	10,4	69	gouttes	3	N	2,7	1,0	2 jours brouillard.
Ben Ahmed ..	600	713,2	6,8	20,5	13,6	6,3	58	13,2	4	»	3,0	1,9	
Boulhaut	300	725,2	6,5	20,3	13,4	11,1	66	12,0	2	N	2,3	2,3	2 jours brouillard.
DÉCEMBRE													
Casablanca ...	20	766,3	6,2	17,3	11,7	9,5	86	18,9	4	S. E	1,0	1,9	2 jours brouillard.
Ben-Rechid ...	220	743,3	1,1	15,3	8,2	»	77	15,1	5	N. NE	2,0	4,0	3 jours brouill. ; 1 coup de vent.
Sidi-Ali	18	764,8	5,8	19,1	12,4	»	76	45,0	5	N	2,0	4,0	3 jours brouill. ; 1 coup de vent.
Mechra-b -Abbou ...	330	757,5	3,0	17,0	10,0	»	54	»	3	N. S	3,0	3,1	3 jours pluie.
El-Boroudj ...	400	723,6	»	»	15,2	6,5	67	»	2	NE. NO	2,2	2,8	1 jour brouill. ; 2 gelées blanch.
Settat	370	729,4	5,3	19,2	12,2	9,9	83	39,0	5	N	2,0	1,5	1 gelée blanche ; 1 tonnerre.
Ben Ahmed ...	600	711,5	5,6	14,1	9,8	6,3	70	34,8	6	»	3,0	1,0	2 coups de vent violent ; 3 jours brouillard.
Boulhaut	300	726,6	7,8	18,1	11,4	10,7	72	19,3	2	N. NE	3,0	2,7	2 coups de vent.

COMPARAISON DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

faites en 1912 à Casablanca et à Oran

Il nous a paru intéressant de rapprocher les observations faites en 1912 à Casablanca, et publiées dans le Bulletin, de celles relevées à la station de l'Hôpital militaire d'Oran. Il sera facile en consultant les tableaux ci-contre de comparer les moyennes mensuelles et annuelles et d'en tirer les conclusions utiles.

On pourra aussi comparer ces chiffres avec ceux fournis par les observations de la station de Santa-Cruz.

Il est surtout intéressant de rapprocher les moyennes annuelles des trois stations pour l'année 1912.

	TEMPÉRATURE			HUMIDITÉ relative	PLUIE en m/m	JOURS
	Minima	Maxima	Moyenne			
Casablanca	12,7	21,4	16,9	79,0	372,0	60
Hôpital Militaire, Oran.	14,4	21,3	18,0	67,0	272,6	79
Santa-Cruz	14,3	24,6	17,9	73,8	197,0	45

On remarquera que la plus forte moyenne des maxima est donnée par les observations de Santa-Cruz. Et encore que la quantité de pluie qui tombe sur la ville d'Oran est bien plus élevée que celle qui tombe sur Santa-Cruz.

Le même phénomène s'est produit pendant la campagne agricole 1912-1913 (septembre à mai).

L'Hôpital militaire a noté 297 millimètres d'eau et Santa-Cruz seulement 211,5. Dans la plaine à 3 kilomètres d'Oran, M. Arambourg a observé 369 m/m 55.

F. DOUMERGUE.

Moyennes comparées des Observations faites en 1912 à Casablanca et à Oran

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

241

MOIS	STATION DE CASABLANCA (Altitude: 20 mètres)							STATION DE L'HOPITAL MILITAIRE D'ORAN (Altitude: 52 mètres)								
	TEMPÉRATURE			HUMIDITÉ RELATIVE	PLUIE		VENT — FORCE 0 à 9	NÉBULOSITÉ 0 à 10	TEMPÉRATURE			HUMIDITÉ RELATIVE	PLUIE		VENT — FORCE 0 à 9	NÉBULOSITÉ 0 à 10
	MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE		MINIMUM	MAXIMUM			MOYENNE	EN mm par jour	NOMBRE de jours		MINIMUM	MAXIMUM		
Janvier.....	9,0	16,0	12,5	82	125,7	14	3,0	2,1	9,4	16,7	13,0	72	57,7	14		3,0
Février.....	10,2	19,7	14,9	76	107,0	12	2,6	2,0	11,9	19,1	15,5	68	8,1	9		2,0
Mars.....	9,8	19,2	14,5	74	22,2	8	2,0	1,6	12,4	19,6	17,5	68	18,2	5		2,8
Avril.....	11,1	19,6	15,8	72	34,8	6	2,0	2,1	12,5	21,5	17,0	62	20,0	12		2,3
Mai.....	16,2	22,9	19,5	74	4,5	1	3,0	2,2	16,8	23,2	19,8	63	1,2	5		1,0
Juin.....	16,0	23,5	19,8	79	g.	4	2,1	1,7	18,7	24,7	21,7	62	3,0	3		1,0
Juillet.....	17,1	24,1	20,6	80	g	2	2,6	2,2	20,2	26,3	23,2	65	g.	»		0,8
Août.....	16,6	24,3	20,4	82	»	»	1,6	1,3	20,8	27,7	24,3	66	g.	»		1,0
Septembre..	16,8	24,5	20,6	82	4,6	2	1,5	1,5	17,6	23,8	20,7	73	17,6	7		2,0
Octobre....	14,1	22,0	18,0	83	43,0	5	1,3	1,6	15,1	21,5	18,3	74	87,4	12		3,0
Novembre..	9,5	19,4	14,5	82	12,2	2	1,0	1,8	10,2	17,3	13,8	69	41,4	11		2,3
Décembre..	6,2	17,3	11,7	86	18,9	4	1,0	1,9	7,4	14,9	11,2	70	18,0	1		2,3
Moyennes annuelles.	152,6	252,5	202,8	948	372,9	60	22,7	20,1	14,4	21,3	18,0	67,6	272,6	79		2,0
	12,7	21,4	16,9	79			1,97	1,8								

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE DE ROME

La *Société de Géographie d'Oran* m'a fait l'honneur de me désigner pour la représenter au *X^e Congrès International de Géographie*, qui s'est tenu à Rome du 27 mars au 3 avril 1913, sous le haut patronage de S. M. le roi d'Italie et la présidence du marquis Raffaele Cappelli, président de la *Société Royale Italienne de Géographie*. Ce Congrès dont le siège avait été fixé par le Congrès de Genève de 1908, et qui devait d'abord se tenir en octobre 1911, avait été retardé pour diverses causes, mais cet ajournement n'a pas nui à son éclat et de nombreux géographes de tous pays s'y sont rendus. La France y était représentée, entre autres personnalités géographiques, par le général Bourgeois, directeur du Service géographique de l'armée ; MM. les ingénieurs Ch. Lallemand et J. Renaud ; MM. Vidal de la Blache, Em. de Margerie, Camena d'Almeida, Guillaume Grandidier, P. Helbronner, Georges Blondel, Paul Labbé, etc. La Société de Géographie d'Alger avait choisi comme délégué M. Armand Mesplé, son président.

La séance d'ouverture du Congrès eut lieu au Capitole, dans la salle historique dite « des Horaces et des Curiaces », sous la présidence du roi. Des discours furent prononcés par le syndic de Rome, M. Nathan, le marquis R. Cappelli, et le ministre de l'Instruction publique, M. Credaro. En l'absence du prince Roland Bonaparte, qui, au dernier moment, avait été empêché d'assister au Congrès, le professeur O. Nordenskjöld a remercié en français, au nom des délégués étrangers. Les séances ordinaires se sont tenues à l'Université, les réunions du matin étant, comme d'usage, consacrées aux discussions générales, les réunions de l'après-midi aux séances des sections.

Les discussions générales les plus intéressantes ont porté sur la carte internationale du monde au millionième dont s'étaient déjà occupé les précédents Congrès. M. Penck proposa pour la première fois cette carte au Congrès de Berne en 1891, et depuis lors l'idée est en voie de réalisation. Diverses résolutions ont été arrêtées au Congrès de Londres pour la dimension des feuilles, la projection à employer, le choix des signes conventionnels, la gamme des teintes pour les diverses zones d'altitudes et de profondeurs. La carte doit être hypsométrique, les hachures étant exclues pour la représentation du terrain. On a adopté d'un commun accord le système métrique, le méridien de Greenwich et l'alphabet latin : « Si l'adoption du méridien de

Greenwich¹ constitue une concession de notre part, celle du système métrique par les Anglais et les Américains nous donne sur un point plus important ample satisfaction. Il existait une certaine connexité entre les deux questions, résolues désormais dans un sens favorable à l'unité et à la clarté. »

Une conférence internationale officielle s'est réunie à Londres en 1909 pour s'occuper de la carte au millionième. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis ont déjà publié un certain nombre de feuilles ; d'autres pays ont suivi, et au Congrès de Rome étaient exposées diverses feuilles du Japon et de l'Argentine. Le général Bourgeois a présenté au Congrès la nouvelle carte du Maroc à 1/1.000.000² que vient d'éditer M. Henry Barrère et qui est établie d'après la division adoptée pour la carte internationale³. Le commandant de Vasconcellos, délégué du Gouvernement portugais, a annoncé que son pays préparait une carte au millionième des colonies portugaises. Le colonel Shidjouma, délégué du Gouvernement japonais, a proposé que la carte d'une partie de l'Orient chinois fût confiée au pays qu'il représentait. Différentes critiques sur les feuilles déjà publiées ont été formulées par M. J. Renaud, ingénieur hydrographe, et par le colonel Byström, délégué de l'Institut géographique militaire suédois. Enfin, sur la proposition du général Bourgeois et de M. Penck, le Congrès de Rome a demandé qu'une nouvelle conférence officielle internationale, à laquelle tous les Etats civilisés seront invités, se réunisse à Paris vers la fin de l'année courante pour régler un certain nombre de questions de détail et remédier aux disparates qui ont été constatées. Londres reste le centre officiel d'impression pour tout ce qui regarde la carte au millionième.

M. Ch. Lallemand a fait une intéressante communication sur la nouvelle carte internationale d'aviation à 1/200.000⁴ dont l'Aéro-Club de France a déjà publié une dizaine de feuilles. Il a insisté sur la nécessité d'adopter un système uniforme pour les signes conventionnels et les règles de construction.

Le général Schokalski a rappelé qu'il convient, sur toutes les cartes nouvelles, d'indiquer la projection et l'échelle, conformément au vœu du Congrès de Berlin.

Une commission internationale avait été nommée à Genève pour étudier la transcription des noms géographiques ; la question n'a pas fait de grands progrès. Le professeur Ricchieri a demandé qu'il soit publié un alphabet phonétique modèle. Le professeur B. Semenov a présenté un projet d'*Index nominum geographicorum universalis* avec système unique de transcrip-

1 P. VIDAL DE LA BLACHE. — *La carte internationale du monde au millionième* (Annales de Géographie, 1910, T. XIX, p. 3).

2 *Carte du Maroc à 1/1.000.000*, dressée sous la direction de Henry Barrère, 4 feuilles, 5 couleurs. Paris, 1913.

tion en lettres de l'alphabet latin, sans accents ni signes accessoires ; il a parlé des essais de transcription des noms géographiques russes élaborés par la *Société Impériale Russe de Géographie*.

Le professeur Em. Chaix, de Genève, a exposé comment l'Atlas de l'érosion, d'abord prévu par le Congrès de Genève, s'est transformé en un *Atlas général des formes du relief terrestre*. La commission, composée de MM. Jean Brunhes, Chaix et de Martonne, a établi le plan de la publication, trouvé un éditeur (M. Boissonnas, de Genève) et publié un fascicule-spécimen renfermant des photographies et des notices qui permettent de se rendre compte de l'intérêt que présentera ce bel ouvrage.

Le professeur Eug. Oberhümmer, de l'Université de Vienne, M. Almagia, de l'Université de Padoue, et M. Chaix ont entretenu le Congrès de l'utilité qu'il y aurait à constituer des recueils systématiques de cartes anciennes, du Moyen-Age et de la Renaissance, en employant les moyens actuels de reproduction photographique ; les recueils publiés antérieurement sont en effet insuffisants et incomplets, ou épuisés et très coûteux.

Le professeur Gerhard Schott, de Hambourg, et le commandant Drechsel, secrétaire général du Comité international pour l'exploration des océans, ont parlé des essais faits en Allemagne pour intéresser les compagnies de navigation à l'exploration scientifique de l'Atlantique. Il conviendrait tout d'abord d'effectuer dans l'Atlantique nord des expéditions préparatoires pour étudier les variations périodiques des couches d'eau jusqu'à la profondeur de 1.000 mètres, en même temps qu'on poursuivrait des observations sur la température et la salinité de la surface.

M. Helbronner a exposé l'ensemble des travaux qu'il exécute à titre personnel depuis plus de dix ans dans les Alpes françaises, pour les décrire complètement au point de vue mathématique. Dix campagnes ont été effectuées (1903-1912), et il en faudra encore six ou sept pour embrasser toute la surface entre le lac Léman et la Méditerranée. De magnifiques projections illustraient cette conférence.

Le docteur Loczy, de Budapest, résuma les travaux de la *Société Hongroise de Géographie* pour l'exploration du lac Balaton, commencés en 1891 et aujourd'hui achevés.

Les explorations polaires ont fourni, comme d'ordinaire, un assez notable contingent de communications. Le général Schockalski exposa les travaux des officiers de la Marine impériale russe dans l'Océan glacial. Le D. O. J. Skaltum, vice-président de la *Société Norvégienne de Géographie*, parla des explorations topographiques et géologiques du Spitzberg depuis 1906. M. Stefansson entretint le Congrès des résultats des expéditions arctiques depuis 1908 et d'un projet canadien d'expédition arctique. M. L. Bridgman, de New-York, fit une conférence sur les

explorations de l'amiral Peary dans le Groënland occidental, explorations qui ont eu pour couronnement la conquête du Pôle Nord. Le docteur W. S. Bruce, d'Edimbourg, parla du développement de nos connaissances sur les terres antarctiques et exposa le plan d'une expédition arctique écossaise qui se propose de traverser le continent polaire.

Nous ne saurions résumer ici tous les travaux des sections ; on en trouvera l'analyse dans les comptes rendus du Congrès. Parmi les sujets de nature à intéresser nos confrères de la Société de Géographie d'Oran, signalons, dans la section II (Géographie physique), les communications du professeur Mazelle, de Trieste, sur les vents périodiques dans l'Adriatique, la bora et le sirocco ; du professeur Brückner sur les résultats des campagnes de la Najade dans l'Adriatique ; du professeur Ricchieri sur la nomenclature italienne des fonds sous-marins ; du général Schokalski sur la définition de l'Océanographie ; du professeur G. Platana sur les récentes éruptions de l'Etna ; du docteur E. Ricci sur l'éocène du bassin de Derna en Cyrénaïque ; dans la section III (Biogéographie), de M. Descombes sur la lutte contre la dénudation du globe ; de M. Toniolo sur la limite polaire de l'olivier et sa valeur comme limite de la région climatique méditerranéenne ; de M. Béguinot sur les types biologiques de la flore de Lybie ; dans la section IV (Anthropogéographie), les indications de M. Knoff sur les méthodes à employer pour évaluer la population d'un pays où il n'existe pas de recensement.

Parmi les ouvrages, brochures et cartes généreusement distribués aux membres du Congrès, citons un *Historique de la Société Royale Italienne de Géographie* (fondée en 1867) ; un *Guide de Rome et des environs*, avec plan et carte ; une carte de l'embouchure du Tibre à 1/30.000^e, indiquant les variations de la côte aux diverses époques ; une carte des monts Albains à 1/75.000^e ; des feuilles de la carte d'Italie du Touring-Club italien à 1/250.000^e ; un catalogue des cartes d'Afrique de la direction centrale des Affaires coloniales au Ministère des Affaires étrangères ; une étude sur l'état d'avancement du cadastre publiée par le Ministère des Finances ; une notice sur la contribution de la Marine royale italienne aux études géographiques ; deux beaux volumes, texte et planches, contenant le rapport de M. Mario Baratta à la *Société de Géographie Italienne* sur la catastrophe séismique de Calabre et de Messine ; des notices de M. Filippo Eredia sur le climat de Rome (1782-1910) et sur la Climatologie de Tripoli et Bengasi.

Une série d'excursions aux environs de Rome, gracieusement offertes aux congressistes, ont occupé la journée du dimanche 30 mars ; elles ont été favorisées par un temps splendide et un ciel de printemps. Parmi les congressistes, les uns sont allés à Tivoli, d'autres à Ostie, d'autres enfin aux Castelli Romani et à

la région éruptive des lacs d'Abano et de Nemi, aussi curieuse pour le géographe que séduisante pour le touriste. Après le Congrès, une excursion générale a été organisée en Sicile ; après avoir visité Naples, le Vésuve et Pompéi, les congressistes ont vu Palerme, Catane, Syracuse, Taormine et l'Etna, enfin Tripoli. Ce voyage laissera à ceux qui l'ont fait de délicieux souvenirs.

Il convient encore de mentionner une visite à l'Institut international d'agriculture fondé en 1905 par le roi Victor-Emmanuel III et installé à l'ancienne villa Borghèse, devenue la villa Umberto. Comme l'a dit le marquis Cappelli, qui reçut les congressistes, en améliorant l'agriculture, en restaurant le culte de la terre, *la gran madre comune*, on combattra efficacement le malthusianisme et on permettra aux hommes de suivre le conseil biblique : « Croissez et multipliez ». C'est là une conclusion à laquelle les Algériens souscriront volontiers.

Le Congrès, avant de se séparer, a décidé, sur l'initiative de la *Société Impériale Russe de Géographie*, qui lui a été transmise par le général Schokalski, que la prochaine réunion aurait lieu à Saint-Petersbourg, probablement en septembre 1916. Des excursions sont projetées en Crimée, dans le Caucase, le Turkestan, voire même dans l'Altaï. Heureux les géographes qui verront ces merveilles !

Tout l'intérêt des Congrès internationaux n'est pas dans les séances, et un de leurs buts est de permettre aux géographes de tous les pays de se rencontrer et d'échanger leurs idées. Il convient en terminant de remercier nos collègues italiens de l'accueil si cordial et si distingué que nous avons reçu d'eux et qui nous a rendu particulièrement agréable le séjour de la Rome moderne, la troisième Rome, comme disent les Italiens, digne héritière de la Rome antique et de la Rome médiévale.

AUGUSTIN BERNARD.

LE 51^e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Tenu à Grenoble les 13, 14, 15 et 16 Mai 1913

Le 51^e Congrès des Sociétés Savantes a été ouvert à Grenoble le mardi 13 mai, à 2 heures de l'après-midi, dans la grande salle de la Bourse du Commerce, sous la présidence de M. Omont, membre de l'Institut, inspecteur général des Bibliothèques, conservateur à la Bibliothèque Nationale, entouré d'une nombreuse assistance parmi laquelle nous avons remarqué : MM. Héron de Villefosse, membre de l'Institut ; Vidal de La Blachie, membre de l'Institut ; Fournier, doyen de la Faculté de droit, membre de l'Institut ; Harmand, avocat à la Cour d'appel de Paris ; Anlard, professeur à la Sorbonne ; Cordier, membre de l'Institut ; Jobin, professeur au Muséum d'histoire naturelle ; Marcel Reymond, correspondant de l'Institut ; Charles Bellet, président de la Société d'Archéologie de la Drôme ; Kilian, professeur à la Faculté des Sciences ; Roman, correspondant de l'Institut, etc.

Après avoir donné lecture du décret ministériel ordonnant les travaux du Congrès, le président donne la parole à M. Petit-Dutaillis, recteur de l'Université de Grenoble, pour diverses communications intéressant les congressistes qui se sont ensuite rendus dans les différentes salles affectées aux séances des sections.

Le programme du Congrès en répartissait les travaux de la manière suivante :

- 1^o Une section de philologie et d'histoire (jusqu'en 1715) ;
- 2^o Une section d'archéologie ;
- 3^o Une section des sciences économiques et sociales, comprenant : (a) Sciences économiques et sociales, (b) Histoire moderne (depuis 1715) et histoire contemporaine ;
- 4^o Une section des sciences comprenant les mathématiques, la physique, la chimie, la météorologie, la médecine et l'hygiène, la géologie, la zoologie et la botanique ;
- 5^o Une section de géographie.

Des séances ont été tenues simultanément dans chaque section le 13, le 14 et dans la matinée du 16 mai. La journée du 15 avait été réservée à des excursions projetées pour la Chartreuse et le

circuit du Graisivaudan, excursions qu'un temps constamment pluvieux n'a pas du tout favorisées.

La séance de clôture, qui avait d'abord été prévue pour le samedi 17 mai, a été tenue dès le vendredi soir au Théâtre Municipal, sous la présidence de M. Léon Bérard, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Parmi les communications figurant à l'ordre du jour des séances du Congrès, beaucoup se sont trouvées avoir une réelle importance tant par leur nature ou leur objet qu'en raison des discussions et développements auxquels elles ont donné lieu. Pour les unes comme pour les autres nous devons nous borner à de brèves mentions. Nous ne citerons d'ailleurs que les travaux qui entrent dans le cadre des études de notre Société. On remarquera qu'il n'y a pas été question de l'Algérie ou de choses particulières soit à l'Algérie, soit au Maroc. M. Merlin seul a communiqué une note sur la Tunisie.

Dans la section d'archéologie d'intéressantes communications ont été faites au cours de la première séance, par M. Bizot, sur « Le temple d'Auguste et de Livie à Vienne » ; par M. Toutain, sur les fouilles et découvertes faites à Alésia ; par MM. les docteurs Epery et Espérandieu, sur « Les fouilles de La Croix-Saint-Charles au mont Auxois (Alésia) en 1912 ».

M. Prou donne ensuite lecture d'une note de M. le chanoine Bonno sur des monnaies et une statue gauloises trouvées à Bonray (Seine-et-Oise) et termine en parlant d'un mémoire de M. de Laigne sur « Aix-les-Bains à l'époque gallo-romaine ».

Dans la séance de mercredi matin, on a entendu les communications de M. Begouen sur « Les sculptures, dessins et gravures de la caverne de Tuc d'Audoubert à Montesquiou-Avantès (Ariège) » ; du chanoine Bonno, sur « Le mobilier funéraire du cimetière gallo-romain d'Etrépilly (Seine-et-Marne) » ; de MM. Guénin, Hénault, G. Rouxel, sur divers sujets et, de M. Muller, des développements sur ses études et découvertes concernant l'histoire de la ville de Grenoble et de ses environs.

Le soir, d'autres communications ont été faites, par M. l'abbé Arnaud d'Agnel, sur les « Meubles et costumes provençaux du xiii^e siècle, d'après des inventaires inédits des archives communales de Marseille » ; par le chanoine Bonno, sur « Le tableau du maître-autel de l'église de Bussières (Seine-et-Marne) » ; de M. Marcel Raymond, sur « L'Art mérovingien et carolingien en Dauphiné ».

Dans une dernière séance, tenue le vendredi matin, MM. Henri Ferrand et J. Roman ont discuté sur les points douteux du parcours de la voie romaine entre Briançon et Valence. M. de Gériu-Ricard a parlé des monuments lapidaires de Dié en Dauphiné et M. Pilloy, un archéologue de grand mérite, a donné lecture d'un consciencieux travail sur « Une importante construction monumentale du i^{er} siècle à Saint-Quentin ». MM. Poullain et abbé

Sautel ont entretenu l'assistance, le premier, d'une *Villa agraria* romaine à Condé-sur-Iton (Eure), le second des curiosités archéologiques de Vaison. La séance prend fin sur la communication faite par M. Pron, d'une note de M. Merlin concernant un plat à sujet figuré trouvé dans les déblais de l'amphithéâtre d'El-Diem en Tunisie. Le sujet dont il s'agit représente Priam suppliant Achille de lui rendre le cadavre d'Hector ; un troisième personnage semble être la captive Brizéis. M. Toutain fait remarquer que ce sujet se retrouve sur de nombreux monuments de la même époque.

Dans la section des sciences naturelles, les intéressantes communications de M. Collin sur la « Monographie d'un gisement fossilifère dans le dévonien de la presqu'île de Crozon (Finistère) » ; de M. Evesque, sur la géologie du Béage (Ardèche), des environs de Massegros et de Soulage (Lozère) ; sur le lias des environs de Largentière et d'Aubenas (Ardèche) ainsi que sur le trias et le lias de la vallée de l'Auzonet. De M. Gougeaud, sur « La région des améthystes dans les monts du Livradois ». De M. H. Giraud, sur « Quelques nouveaux horizons paléontologiques aux environs d'Alais ». De M. Sarran d'Allard, sur « Le jurassique supérieur et le néocomien inférieur entre Ruoms et Vogüé (Ardèche) », et sur « Le bassin permien de Largentière ».

Dans la première séance de la section de géographie, M. Cordier, membre de l'Institut, a lu une « Notice sur le général de Beylié » mort au service de la patrie en passant les rapides du Mékong.

M. Anthiaume, correspondant du Ministère, a donné connaissance d'« Un curieux plagiat cartographique au xvi^e siècle ».

Dans la séance de mercredi matin on a entendu une communication de M. E. Belloc, membre du Club Alpin Français, sur « Les calas du bassin occidental de la Méditerranée ». Ce sont des criques de forme circulaire, c'est-à-dire de petites baies dont l'entrée est resserrée entre les pointes du rivage. On ne les signale que sur le littoral cantabrique.

En l'absence de l'auteur, M. E. Coquidé, ingénieur-agronome à Boulogne-sur-Seine, le secrétaire de la section donne lecture d'un travail sur « Les limites et les divisions de la Picardie ». On fait ensuite une analyse sommaire de certains « Documents relatifs aux variations des glaciers dans les Alpes françaises », documents recueillis par M. Letouneulier, archiviste de la Haute-Savoie.

M. de Saint-Saud, correspondant du Ministère à la Roche-Chalais, fait une fort curieuse communication en faisant connaître « Un important nœud hydrographique espagnol : le pic de *Tres Aguas* (Cantabrie) », communication au cours de laquelle il a été amené à signaler les inexactitudes de certaines cartes espagnoles. La séance s'est terminée sur une analyse faite

par le secrétaire de la section d'un travail de M. Chauvigné intitulé : « Itinéraire du voyage en France du cardinal d'Aragon en 1517 ».

Dans la séance du soir, il a d'abord été question de l'« Histoire des forêts du Briançonnais » par M. Pierre Buffaut, puis M. Dehéraïn donne connaissance de « L'œuvre géographique d'un officier de l'armée d'Égypte, l'adjoint du génie Theviotte ». M. Henri Ferrand parle du « Catalogue des cartes anciennes du Dauphiné jusqu'au XIX^e siècle ». M. G. Carpentier, professeur au lycée de Saint-Quentin, fait communication de son « Rapport sur une mission en Scandinavie (Finlande, Suède et Norvège) ».

Une dernière séance a été tenue le vendredi matin au cours de laquelle deux communications ont été faites : l'une par M. Haillant, correspondant du Ministère sur les « Limites géographiques de quatorze faits linguistiques recueillis de vive voix dans quatre-vingt-cinq localités du centre des Vosges » ; l'autre, par M. Jacquet, conservateur de la bibliothèque municipale de Saint-Omer, sur le « Vocabulaire d'un patois franc-comtois ».

La séance générale de clôture, qui a eu lieu le vendredi soir, a été un véritable régal littéraire. Trois discours ont été prononcés. Dans le premier, M. Petit-Dutaillis, recteur de l'Université de Grenoble, après avoir, au nom de toute l'assistance, remercié le Sous-Secrétaire d'État d'avoir bien voulu présider la séance de clôture du Congrès, fait de très intéressantes remarques pédagogiques et exprime l'espoir de voir les Sociétés locales favoriser les études d'histoire en encourageant les instituteurs dans leurs recherches parmi les archives municipales.

Dans le second, M. Pfister, professeur d'histoire à la Sorbonne, reconnaît les mérites et rend hommage à l'Université de Grenoble ainsi qu'aux savants du Dauphiné.

Dans un troisième et dernier discours, M. Léon Bérard donne l'assurance de la collaboration des pouvoirs publics dans les œuvres par lesquelles « des savants et des lettrés continuent de maintenir au milieu de nous, par leurs travaux et leur vie, le goût et le respect des choses de l'esprit, le prestige de la haute culture ». Au nom du Gouvernement de la République il salue les congressistes comme « des hommes qui contribuent à assurer l'avenir de l'intelligence française ».

A. GOYT,

*Délégué de la Société de Géographie
et d'Archéologie d'Oran.*

LE CINQUANTENAIRE DE L'ACADÉMIE D'HIPPONE

La Société de Géographie et d'Archéologie de Bône, qui s'est donné le titre justifié d' « *Académie d'Hippone* » a célébré ses noces d'or par de splendides manifestations d'art, particulièrement brillantes, qui se sont déroulées du 10 au 14 mai dernier inclus.

Le Bureau de l'Académie d'Hippone, si dignement présidé par le savant et trop modeste M. Chevreux, ayant à ses côtés M. l'ingénieur Delarue, vice-président, Brudo et Danichel, secrétaire général et commissaires des fêtes, a procédé, le samedi 10 mai, dans la salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville, à la réception des délégués des Sociétés étrangères auxquels la bienvenue fut souhaitée avec la plus confraternelle cordialité. M. le docteur Baissas, président de la Société Archéologique de la Drôme, et M. Canal, délégué par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran et par l'Institut de Carthage, répondirent à cette réception par des remerciements de circonstance.

Le dimanche 11 mai, à 8 heures du matin, le Congrès fut officiellement ouvert en présence de M. Gouzy, sous-préfet de Bône, et de nombreux délégués de Sociétés françaises et étrangères, par le président M. Chevreux, et ensuite par M. le Dr Bulliod, 1^{er} adjoint au maire et président du Comité spécial des fêtes.

M. Delarue, l'un des vice-présidents de l'Académie d'Hippone, fit ensuite, dans une tenue littéraire des plus remarquées, l'exposé de la naissance de cette Société et de ses cinquante années de recherches et de travaux si hautement appréciés. Puis M. Canal, de la Société de Géographie d'Oran et de l'Institut de Carthage, fit une conférence religieusement écoutée et qui parut intéresser vivement l'auditoire, sur *l'Emplacement de la bataille de Zama*.

Puis, sous la conduite d'un Comité spécial dirigé par MM. le capitaine Maîtrot et le caïd Brahim Mardaci, les congressistes visitèrent la vieille ville arabe, toute remplie d'anciens souvenirs, et allèrent ensuite saluer avec émotion le glorieux drapeau du 3^e Tirailleurs, dans cette salle d'honneur du régiment aménagée dans le style arabe le plus pur par le capitaine Ménétrier.

Le lundi matin, M. Horluc, inspecteur d'Académie, délégué par le Ministre de l'Instruction publique, après un discours délicat et élogieux pour l'Académie d'Hippone, présida cette nouvelle séance plénière du Congrès et procéda à la remise des

récompenses décernées aux lauréats des concours ouverts à l'occasion du cinquantenaire¹.

Mademoiselle Henriette Prax déclama, avec un art parfait, une ode à saint Augustin écrite spécialement pour la circonstance par M. Prax, son père. Mademoiselle Prax fut chandement applaudie. M. Horluc, au nom du Bureau de la Société, lui offrit une superbe gerbe de fleurs avec un diplôme de félicitations et de souvenir.

Ensuite c'est l'abbé Martin, missionnaire de Lyon, qui, en une rapide et agréable causerie, développe un exposé très applaudi de ses inlassables recherches et de ses savantes études, au cours desquelles il a recueilli des milliards de mots en toutes langues sur les *idiomes lybiques*.

La séance fut levée en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à 8 heures, aux ruines d'Hippone. Les congressistes, toujours sous la conduite de M. le capitaine Maitrot et de plusieurs dames de Bône, qui avaient bien voulu se joindre à lui, continuèrent la visite de la ville, de ses principaux monuments et de la petite banlieue.

L'après-midi de ces deux journées fut consacrée à des réunions sportives et le champ de courses de l'Alilich vit des *Hipponensiennes* aussi brillantes que celles que put admirer, il y a plusieurs siècles, le peuple de la vieille cité latine.

Le mardi 13 mai a été une des journées les plus occupées, par la visite de la vieille Hippone et de la basilique de Saint-Augustin, le matin, par le défilé historique, la fête et bataille de fleurs et le banquet de clôture, le soir.

Dès 8 heures du matin, cinq cents personnes, où dominaient surtout les dames, s'étaient donné rendez-vous à l'ancienne propriété Chevillot récemment acquise par la ville de Bône et devenue le musée archéologique de la ville.

Là, M. le chanoine Leroy, chapelain d'Hippone, souhaite la bienvenue aux assistants sur cette terre sacrée d'*Hippo-Regius*, sur ce sol antique qu'a immortalisé et consacré l'épiscopat du grand Augustin.

Puis il laisse la parole à l'infatigable et érudit capitaine Maitrot, un jeune savant dont l'Académie d'Hippone s'enorgueillit à juste titre, qui nous guide avec une science merveilleuse des choses du passé, en expliquant l'origine de toutes ces nobles ruines, de tous ces précieux trésors à peine fouillés, qui ne représentent qu'une faible partie de tous ceux que recèle encore cette terre couverte d'un superbe bois d'oliviers. Ces travaux à peine ébauchés, dit-il, ces explications forcément sommaires, ne peuvent être que la préface d'un premier chapitre dans l'histoire de cette cité royale qu'a illustrée saint Augustin.

¹ M. Canal oublie d'ajouter qu'un 1^{er} prix lui a été décerné pour son *Etude sur Hippone*. (Note du G. de R.).

Quel merveilleux conteur, quel guide précieux que ce jeune capitaine Maitrot, archéologue de première force, à la parole douce, convaincante, impressionnante, qui nous a tenu pendant deux heures consécutives, de ruine en ruine, sous le charme de ses évocations dites en un langage si clair et si disert, sous ces captivantes frondaisons. Qu'il reçoive ici tous nos plus sincères remerciements.

Les visiteurs se transportèrent ensuite vers le sommet de la colline, dans les citernes d'Hippone, où les attendait de nouveau le chanoine Leroy, un autre puits de science aussi sympathique que modeste, comme tous les érudits. Il nous fit admirer ces vastes et solides constructions romaines édifiées avec ces soins qu'apportaient les Romains aux travaux d'hygiène et d'alimentation, précieux réservoirs dont la ville a pu aménager une grande partie pour recevoir les eaux du Bon-Glès.

Enfin, à la suite du nouveau guide, l'abbé Leroy, nous escadons les dernières pentes de la colline où les oliviers se font déjà plus rares afin, sans doute, de laisser nos yeux s'émerveiller de la beauté grandiose de ce paysage biblique.

Nous arrivons à la basilique ; nous pénétrons aussitôt sous les voûtes sacrées de ce superbe monument et notre digne guide nous en retrace brièvement l'histoire, nous rappelant la « pieuse erreur de Mgr Dubuche qui croyait l'avoir édifiée sur l'emplacement de la « *Basilique de la paix* » que M. Maitrot venait de nous montrer plus bas. Il nous rappelle l'initiative féconde du cardinal Lavigerie, voulant donner à Bône un pendant des cathédrales de Carthage et d'Alger ». Il nous fait admirer la beauté des marbres onyx d'Algérie qui composent le maître-autel et la chaire, pièces de sculpture merveilleuses de conception et de fini.

La promenade se termine vers midi par une visite à l'hospice des vieillards fondé par le cardinal Lavigerie.

Le soir, à 2 heures, nous sommes conviés à assister dans la tribune officielle adossée au théâtre, au défilé du Cortège historique, qui laissera dans notre mémoire, avec la visite à Hippone, le plus agréable des souvenirs.

Sous nos yeux défile d'abord l'époque phénicienne ressuscitée en un char aux draperies grises ornées de « thirses et de lotus et traîné par des bœufs ». Sur le char sont les prêtres en robe blanche serrée par la large ceinture bleue à long pan central, la tête couverte de la coiffure des Pharaons. Leurs longues trompettes droites aux lèvres, ils chantent le triomphe de la déesse Tanit, qui, debout derrière eux, se tient majestueuse et solennelle, entourée de mignonnes prêtresses au voile safrané tenant en main le sceptre d'or au miroir symbolique.

Ici, nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole au journal bônois *La Dépêche de l'Est* qui, mieux que nous ne saurions le faire, a fait la description de ce brillant cortège dû à l'infatigable zèle et à l'incébranable ténacité du capitaine Maitrot,

aidé de plusieurs dames de la ville, qui ont su donner un admirable et merveilleux divertissement historique, qui aurait risqué, dans d'autres mains moins habiles, de tomber dans le ridicule d'une mascarade, chose qui a été très heureusement évitée par une adaptation historique des mieux imitées.

« Ensuite vient l'époque numide représentée par de sveltes et audacieux cavaliers de Massinissa tenant d'une main les rênes de leurs fringantes cavales et de l'autre leur redoutable lance au double harpon.

« Voici maintenant la période romaine en un remarquable triptyque rappelant ses trois aspects principaux : l'époque impériale, un char encadré de licteurs, les faisceaux sur l'épaule, portant, au milieu d'une garde prétorienne, l'empereur Hadrien, le bienfaiteur d'Hippone, lauréat d'or, les épaules couvertes d'un manteau sombre. Puis l'époque de l'empire décadent, un groupe de cavaliers aux manteaux flottants blanc et bleu qui rappellent l'administration de l'exarque Boniface installée à Bône. Enfin la Bône chrétienne rappelée par un char représentant la *Basilique de la Paix*. Derrière le char se tenaient des moines vêtus de bure et des lévites tenant en mains la palme du martyr. Sous une arche en coupole, le grand saint Augustin avec sa barbe blanche, en habit épiscopal somptueux, portant la croix et coiffé de la mitre ; à ses pieds se tient une jeune chrétienne portant dévotement le livre sacré, entourée de quatre brebis du Bon Pasteur tenues par quatre enfants ravissantes de jeunesse et de sainteté.

« Les sombres époques qui suivirent n'étaient pas évoquées avec un relief moins saisissant : l'époque vandale et byzantine, par Gélimer et Bélisaire. L'époque berbère, avec sa *Kahena* droite, fière, énergique, fanatiquement dressée contre l'invasisseur arabe, une main sur un trône fait de chêne-liège, l'autre sur une large épée de l'époque arabe. L'époque arabe est représentée par une authentique nouba, aux sous traînants et nasillards que scandent les battements du tambour ; elle précède le valeureux Sidi-Okba, le conquérant de l'Ifrikia, entouré de ses guerriers.

« Ensuite défile sous nos yeux l'époque des descentes à main armée, dans le port de Bône et sur les côtes d'Afrique, pratiquées par les Toscans, les Espagnols, les Catalans, cavaliers et fantas-sins farouches, aux morions de fer, aux uniformes jaunes et rouges et armés de la hallebarde.

« L'époque turque est représentée par un char attelé de mules où les conquérants Barberousse et son frère Khérédine se tiennent fiers, audacieux, précédés de troupes en casque et cuirasse entourant l'étendard à crinière de cheval.

« Enfin l'époque des *Compagnies d'Afrique* représentées par Alexandre Deval dans son habit d'ambassadeur et son bicorne, avec sa suite de traillants. L'époque française est évoquée par deux chars bien originaux et bien caractéristiques : l'un représentant la casbah de Bône, au pied de laquelle les valeureux

capitaines d'Arnaudy et Yussouf, avec une troupe de marins et un détachement du 21^e léger, se préparent à tenter le coup d'audace qui fit flotter nos trois couleurs sur les remparts de Bône. L'autre char est le symbole de la ville présente et future figurée par une belle barque rappelant le port, avec tout autour des spécimens de tous les produits de la région ; le tout traîné par trois superbes attelages fastueux et riches qui portent avec le char trois groupes charmants de jeunes marins, de petites Arabes aux costumes chatoyants et bariolés et de mignonnes petites Françaises habillées de blanc, la poitrine barrée d'écharpes tricolores. »

Tout cela était d'un goût parfait, point criard et faisait plaisir aux yeux.

La fête populaire se terminait alors par une bataille de fleurs favorisée par les plantureuses floraisons du mois de mai.

Le soir un banquet superbement ordonné réunissait soixante-dix convives dans la salle Yerri. Au haut du fer à cheval, à la place d'honneur, se trouvaient le président Chevreux ayant à sa droite Madame Amor, M. Gouzy, sous-préfet, Madame Dumont, M. Bulliod, 1^{er} adjoint au maire ; Madame Canal, M. Delarue, M. Canal, etc. A sa gauche, Madame Bulliod, l'abbé Leroy, Madame Boissaye, MM. Hinglais, Horluc, Bosco, etc.

Au champagne, la série des toasts est inaugurée par un très beau discours du chanoine Leroy, vice-président de l'Académie d'Hippone remerciant tous les assistants de leur concours et de leur aimable présence tout en exprimant des regrets sur l'absence des fervents de l'archéologie que sont MM. Cagnat, Balluc, le docteur Carton, le R. P. Delattre et tant d'autres. Il est heureux de constater la présence à ces fêtes de la science et de l'art antique, de M. l'inspecteur d'Académie Horluc, représentant le Gouvernement, ainsi que le sous-préfet Gouzy, des délégués MM. Hinglais, Baissas, Canal, Bosco, abbé Martin, etc.

M. l'adjoint Bulliod remercie les congressistes venus à Bône et les organisateurs de la fête si splendidement réussie. M. le Sous-Préfet adresse ses chaleureuses félicitations aux organisateurs qui ont conçu et préparé ces fêtes ; il porte un toast à M. Poincaré, président de la République. MM. Hinglais et le docteur Baissas remercient au nom des délégués et des Sociétés savantes qui les ont fait participer à ces inoubliables fêtes du cinquante-naire de l'Académie d'Hippone, qui resteront gravées en un très durable souvenir dans la pensée de tous les assistants.

Bône, le 15 mai 1913.

J. CANAL,

*Délégué par la Société de Géographie
et d'Archéologie d'Oran.*

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

DOCUMENTS POUR SERVIR À L'ÉTUDE DES PORTS ET DE L'ENCEINTE
DE LA CARTHAGE PUNIQUE, par M. le D^r L. CARTON, in-8° de 138 pages.—
Ernest Leroux, éditeur. Paris, 1913.

L'auteur pense avec raison que l'étude des ports de Carthage est d'une importance capitale pour connaître l'emplacement véritable de la ville. C'est dans ce but qu'il a étudié les vestiges qu'on a pris pour des quais et qu'il croit être des fortifications. Ces blocs énormes alignés pendant deux kilomètres et perpendiculairement à la côte servaient, non à déposer les marchandises, mais à fermer et défendre le port. Appien lui-même se contredit plusieurs fois sur ce point, et présente beaucoup de textes obscurs, interprétés différemment par les auteurs.

Aussi combien on s'entend peu sur la situation des ports de Carthage. Beulé les place tous deux, le militaire et le marchand, aux lagunes du lazaret, Jal les voudrait vers le Nord, Oëller situe le port marchand au Sud, Cecil Thor à l'Est et en pleine mer, d'autres enfin pensent que ces ports s'étendaient sous la colline de Bordj-Djedid.

Falbe semble bien avoir deviné le vrai emplacement.

M. le docteur Carton étudie avec soin une ligne de pierres énormes et taillées qui formait la construction la plus vaste de Carthage. On peut lui donner le qualificatif de mur cyclopéen. Il commence au pied du cimetière de Sainte-Monique, vers le Nord, pour finir au Dar-Bessis. Ces ruines présentent : 1° un puissant môle de 75 mètres de longueur abritant un petit port ; 2° une forteresse placée à l'angle des enceintes terrestre et maritime ; 3° une muraille de soutènement destinée à porter un immense escalier ; 4° une tour ou poterne pour défendre la passe ; 5° une forteresse à l'extrémité sud.

Tout ceci appartient à la première partie de la ligne des blocs cyclopéens. La deuxième partie du mur, qui comprend surtout le port marchand, présente moins de détails. On y a relevé des thermes romains du temps d'Antonin et de nombreuses stèles de Tanit.

L'auteur s'excuse, en terminant, de n'avoir pu toujours distinguer les époques de la construction du mur principal et de ses

annexes. Mais il a posé quelques sérieux jalons qui permettent de se rendre compte des ruines de la Carthage antique, avant que le temps ou les hommes aient fait disparaître les vestiges du passé.

Abbé FABRE.

LES PORTS DE CARTHAGE, par M. VENTRE, in-8° de 58 pages
Tunis, Librairie Fortin

Depuis deux siècles et demi que les savants ont commencé à rechercher l'emplacement des ports de Carthage, les fouilles et les études critiques ont souvent renouvelé la question sans la résoudre. M. Ventre ne prétend donc pas apporter des solutions définitives. Il expose, sous une forme brève et précise, les résultats des travaux de ses prédécesseurs et leurs hypothèses. Lui-même prend souvent position, en proposant des conclusions nouvelles. Son idée maîtresse est qu'il ne faut pas trop exclusivement étayer les recherches sur les fouilles ; les textes anciens peuvent aussi être très utiles, surtout ceux d'Appien, qui fournissent des renseignements nombreux et sûrs.

Son travail débute par une chronologie commode mais, peut-être, trop étendue (elle va jusqu'à Charles-Quint) et néanmoins incomplète. (Pourquoi en exclure Caraceala qui donna son nom à Carthage ? (C. I. L. VIII 1220 ?) Il mérite d'y figurer tout autant que Titus.)

L'auteur fait ensuite le récit de la troisième guerre punique, des perfidies de Massinissa, de la suprême convulsion de Carthage et de la mort romantique de la femme d'Asdrubal. Les citations d'Appien font bien ressortir le génie de Scipion en poliorcétique.

Après cette partie historique, M. Ventre étudie le rivage de Carthage avant et après l'installation des Tyriens, puis l'emplacement des ports puniques, romains et byzantins. De pareils travaux ne peuvent se résumer. Il faut les suivre sur la carte et ne pas omettre un détail pour saisir la valeur de l'ensemble. Du reste l'auteur se borne parfois à poser des questions et indique souvent les emplacements à l'aide des numéros qui ne correspondent qu'à ses deux croquis. Il sait tirer heureusement parti de la disposition des tombes puniques, des débris de murs et de tous les vestiges archéologiques. Là, il tient compte des sondages (p. 31), ailleurs il sait remarquer l'adaptation d'une plage aux escales phéniciennes (p. 29).

La Carthage de Didon était bien une série de ports, de murs et d'abris, comme le remarquait déjà Cicéron.

L'opinion courante qui place les ports puniques aux marais, semble la plus satisfaisante bien qu'encore imparfaite.

Les ports furent-ils construits en pleine mer ou creusés dans les terres ? Il n'est qu'une façon de concilier Festus et Servius, c'est de supposer que, par rapport à la ligne de côte, une partie fut taillée vers l'intérieur, l'autre bâtie en pleine mer.

Grâce aux travaux archéologiques et surtout au récit d'Appien, l'auteur s'attache ensuite à fixer l'emplacement du pomerium, des limites de la taenia, du goulet, de l'entrée approximative des ports, de l'île de l'amirauté, de l'arsenal, du quai extérieur, etc., et à établir la concordance de ses hypothèses et du récit de l'attaque de la ville par Scipion, tel qu'il est dans Appien.

Le travail de M. Ventre est un travail sérieux qu'on sent préparé par des lectures et, surtout, par l'étude minutieuse des lieux. Quelques conclusions en sont, peut-être, hâtives, mais l'ouvrage n'en est pas moins, tel qu'il est, d'une utilité évidente pour tous ceux qui voudront aborder l'étude encore bien incertaine des ports de Carthage.

Il faudrait pour résoudre ce grand problème procéder selon le vœu de M. Clermont Ganneau, « à un nivellement précis du terrain permettant d'en établir une coupe méthodique, en même temps qu'à des fouilles terrestres et des sondages sous-marins sur certains points qui jouent un rôle essentiel dans les diverses hypothèses très divergentes mises en ligne jusqu'à ce jour ». (Ac. des Inscriptions, 28 mars 1913.)

C'est là le critérium qui permettra de juger à sa valeur exacte les études de M. Ventre sur les ports de Carthage.

ANDRÉ JULIEN.

LA CAMPAGNE DE 1852 CONTRE LES BENI SNASSEN, par le capitaine L. VOISOT. (Extrait de la *Revue Africaine*, n° 287, 4^e trim. 1912), chez A. Jourdan, Alger, 1913. — Une brochure de 38 pages avec un croquis au 1/100,000 et pièces justificatives.

Cette publication comprend deux parties :

1^o *Le récit de la campagne de 1852.* — Durant les années 1851 et 1852 les tribus berbères des Beni Snassen, à l'instigation de El Hadj Mimoun ould El Bachir, firent de nombreuses razzias sur la frontière oranaise. Le général Pélissier, commandant de la Division d'Oran, songea à organiser une grande expédition au cœur même du pays des Beni Snassen afin d'assurer définitivement la paix des frontières, mais il ne put obtenir l'autorisation. Il confia alors au général de Montauban, commandant la subdivision de Tlemcen, le soin de châtier les

tribus les plus compromises, en particulier celle des Beni Drar qui campaient près des sources du Kiss. Après une marche de nuit, le général de Montauban surprit le 10 avril 1852 les Beni Drar, fit razzier par sa cavalerie quinze de leurs douars et rentra à Tlemcen.

A la suite d'une nouvelle agitation provoquée par El Hadj Mimoum ould El Bachir, le général de Montauban concentra une colonne sur les bords du Kiss et le 15 mai infligea une défaite sanglante aux tribus marocaines sur le cours inférieur de l'oued Aghbal. Le caïd d'Oudjda ouvrit des négociations qui traînèrent en longueur. Le général de Montauban franchit de nouveau le Kiss le 15 juin, fit razzier la plaine de Triffa et pénétra dans les montagnes où un corps à corps terrible s'engagea au col de Tizi-Ali ; sur les cadavres des Marocains, les Français retrouvèrent des objets ayant appartenu aux chasseurs du 8^e bataillon d'Orléans, massacrés à Sidi-Brahim. Huit jours après, les Marocains se reformèrent sur les hauteurs d'Aghbal. Le général de Montauban décida de pénétrer au cœur même des montagnes ; le 24 juin, il attaquait les Marocains à Mezoughez, entre l'oued Kiss et l'oued Aghbal et les poursuivait jusqu'au sommet même du djebel Achaouen ; c'est à ce combat, le plus désastreux de tous pour les Marocains, que l'on donne le nom de combat d'Achaouen ou de Taredjirt. Le caïd du Rif vint le 2 juillet demander l'aman.

2^o *Les pièces justificatives* — comprenant les rapports du Commandant de la Division d'Oran au Gouverneur général de l'Algérie, de ce dernier au Ministre de la Guerre et enfin le récit très curieux du cadî Mohammed El Yacoubi des Beni Khaled qui, tout jeune, fut le témoin oculaire de ces événements.

Cette publication de M. le capitaine Voinot est une nouvelle contribution à son étude si intéressante sur *Oudjda et l'Amalat*.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 7 AVRIL 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, abbé FABRE, DANGLES, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON, ARAMBOURG, LEVAIN.

Absents excusés : MM. FLAHAULT, D^r SANDRAS, DE PACHTERE, PELLET, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. HUOT, JULIAN, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.
Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. BUZENET René et DESSEAUX Louis présentés dans la séance du 3 mars.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BARISAIN, négociant en matériaux de construction à Oran, présenté par MM. Bérenger et Déchaud.

M. FOUQUE Léon, libraire imprimeur à Oran, présenté par MM. Doumergue et Pock.

M. MOXON, chef du Service des perceptions et régies chérifiennes à Oudjda, présenté par MM. le capitaine Voinot et Doumergue.

M. PASCALIN, président du Tribunal de commerce nous remercie d'avoir été admis comme membre de la Société.

La Société de Borda de Dax nous fait part du décès de son président.

Le Comité s'associe à ce deuil et charge le Secrétaire général de transmettre ses condoléances à la Société de Dax.

Au sujet des élections, le Secrétaire général fait connaître que

les membres du Comité soumis à la réélection ont tous accepté de demander le renouvellement de leur mandat.

En réponse à la circulaire envoyée à tous les membres titulaires invités à nous faire connaître s'ils demandaient à faire partie de notre Comité, quatre ont répondu affirmativement. Ce sont :

- MM. DUPUY Charles, membre de la Chambre de commerce d'Oran ;
- KRIÉGER, contrôleur principal des Contributions directes à Oran ;
- LAMUR, président de la Société d'agriculture ;
- SOULIER, docteur en pharmacie, inspecteur des pharmacies départementales.

L'Assemblée générale pour le renouvellement et le complément du Comité est fixée au dimanche 4 mai.

L'Assemblée générale devant avoir lieu avant le premier lundi du mois, la réunion ordinaire du Comité se tiendra le vendredi 2 mai, à l'heure habituelle.

Au sujet des concours en 1913, deux mémoires seulement nous sont parvenus.

Un a été déjà récompensé par la Société ; l'autre n'étant pas au point a été retourné à son auteur en l'engageant à terminer son travail pour l'année prochaine.

Ensuite nous nous sommes occupés des questions à mettre au concours pour 1914 et 1915. (Le programme adopté a été donné dans le Bulletin de mars 1913.)

M. LEMOISSON, secrétaire de la Commission de l'Exposition de Gand, nous lit son rapport qui est approuvé. Le Comité lui adresse toutes ses félicitations.

La bibliothèque a reçu :

- De la Direction d'agriculture de Tunisie, sept ouvrages ;
- Du Prince de Monaco, trente volumes et brochures ;
- De M. le docteur Carton, sept brochures ;
- Du capitaine Voinot, une brochure intitulée : *La campagne de 1852 contre les Beni Snassen*.

Elle a acheté :

- CAT : *La Maurétanie Césarienne* ;
- CAGNAT : *Traité d'épigraphie*.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

DU 2 Mai 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, PÉREZ, PONTET, ARAMBURG.

Absents excusés : MM. Abbé FABRE, DANGLES, PELLET, RENÉ-LECLERC, D^r SANDRAS, LEMOISSON, DE PACITERE, LEVAIN.

Absents : MM. HUOT, JULIAN, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

En ouvrant la séance le Président fait part de la perte que la Société vient de faire en la personne de M. Péquignot qui était sociétaire depuis l'année 1891. Une notice nécrologique lui sera consacrée dans le prochain Bulletin. Le Comité charge en outre le Secrétaire général de transmettre les condoléances à la famille.

M. LÉON FOUQUE remercie des condoléances adressées à la famille et de la notice nécrologique consacrée à son père.

M. DOUMERGUE, au nom du Comité, adresse ses plus vives félicitations à M. PÉREZ, promu chevalier du Mérite Agricole ; à M. PONTET, directeur des Contributions directes, qui a obtenu une promotion de classe. Il annonce que M. DE PACITERE a obtenu une part du prix Berger destiné à récompenser le meilleur travail de l'œuvre la plus méritante concernant la ville de Paris et que M. COUR, professeur à la Médersa de Tlemcen, vient d'être désigné pour occuper la chaire d'arabe de Constantine. Le Comité est tout heureux d'apprendre ces bonnes nouvelles.

MM. BARISAIN, LÉON FOUQUE et MONZON présentés à la séance d'avril sont admis comme membres titulaires.

Sont proposés pour être admis comme membres titulaires :

M. GRÉGOIRE, notaire, présenté par MM. Pock et Gasquet.

M. PAGAN, ingénieur E. C. P., secrétaire de la Direction de l'O. A., 25, rue Alsace-Lorraine, présenté par MM. Levain et Flahault.

M. SUQUET, ingénieur, 4, rue El-Moungar, présenté par MM. Levain et Flahault.

La BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE HARWARD, CAMBRIDGE, (Etats-Unis).

La bibliothèque de la Société a reçu la visite de MM. Hartert Walter de Rothschild, deux grands naturalistes anglais et du professeur Persom, archéologue suédois.

Les comptes du trésorier sont acceptés ; ils laissent un excédent de 259 fr. 24.

M. le Proviseur du Lycée de garçons nous communique le rapport des élèves ayant bénéficié des bourses de voyage. Deux élèves en ont profité. Un s'est rendu en Allemagne et a fait un récit fort intéressant ; l'autre s'est rendu en Angleterre où il s'est fixé.

Le président propose de faire le service du Bulletin à la Faculté de Sciences de Grenoble qui a offert à la Société la collection des travaux de la Faculté. Le Comité accepte.

La monographie de M. VEISSIÈRE sur la commune de Noisy-Bains est soumise au Comité du Bulletin.

Le Comité accepte la proposition de M. CANAL qui nous offre de représenter la Société aux fêtes données par l'Académie d'Hippone à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation.

Le Président annonce que la Société a reçu du Gouvernement général un intéressant ouvrage intitulé : *Le travail de la laine en Algérie*, par MM. Bel et Ricart. Il fait ressortir tout l'intérêt de ce genre de publications et charge M. Flahault de faire un compte rendu du travail de notre collègue.

La bibliothèque a encore reçu :

De la Direction générale des travaux publics de Tunisie : *Etudes de paléontologie tunisienne*, 2^e part., par L. Pervinquière.

De l'Université de Grenoble : *Les travaux du laboratoire de géologie de la Faculté des Sciences* comprenant 14 fascicules.

M. Pérez nous a offert la *Nature* de 1880, 1^{er} trimestre, qui contient deux articles du colonel Périer sur la jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne.

Il a été aussi fait l'acquisition de :

La Céramique primitive, de L. Franchet ;

Les Volcans et les tremblements de terre, de A. de Lapparent.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 45.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DU 4 MAI 1913

Procès-Verbal de la Séance

Le quatre mai mil neuf cent treize, à neuf heures et demie du matin, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* régulièrement convoqués se sont réunis en Assemblée générale, au siège de la Société, 7, rue Schneider, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Le Président ouvre la séance en donnant connaissance des articles des statuts qui règlent la tenue de l'Assemblée générale et indique qu'il y a lieu, conformément à l'ordre du jour, de procéder à l'élection des membres du Comité dont le mandat est expiré et de ceux démissionnaires.

Cette formalité remplie, il invite l'Assemblée à nommer les trois scrutateurs qui, en vertu des prescriptions des articles 21 et 23, § 3 du règlement, doivent procéder au décompte des votes reçus par correspondance.

Sont désignés : MM. le capitaine BEN DAÛUD, TOURNIER, et DE VALOIS, qui entrent immédiatement en fonctions.

Pendant cette opération, le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale de 1912 qui, mis aux voix, est adopté.

Il lit ensuite une lettre de M. le général Lyantey qui remercie la Société des félicitations que lui a adressées l'Assemblée générale en mai 1912, à l'occasion de sa nomination comme Résident général au Maroc.

Le Président, prenant la parole, fait l'exposé des progrès réalisés pendant l'année. Des applaudissements soulignent la fin de son allocution.

Il donne à nouveau la parole au Secrétaire général pour la lecture de son rapport sur la situation morale et matérielle de la Société pendant l'année 1912.

Mis au voix, l'Assemblée l'approuve et vote des félicitations à son auteur.

M. FLAUBAULT, vice-président, donne lecture de son rapport sur les concours. Il indique que si cette année il y a eu peu de mémoires produits, cela tient probablement au peu de temps dont disposaient les candidats, mais qu'ils seront certainement plus nombreux l'année prochaine.

Le Trésorier lit son rapport et présente les comptes de l'exer-

cice 1912. L'acceptation des comptes et du budget, mise aux voix, est adoptée et l'Assemblée adresse à M. Poek toutes ses félicitations pour son dévouement et la bonne tenue de ses écritures.

L'Assemblée décide le dépôt au fonds de réserve de la somme de 200 francs provenant des excédents.

A 10 heures, après la lecture de tous les rapports, la séance est suspendue pour permettre aux membres présents de voter.

Le dépouillement des votes a donné les résultats suivants :

Bulletins déposés : 117. Nuls : 0. Blancs : 0.

Suffrages exprimés : 117.

Ont obtenu :

MM. ARAMBOURG	115	voix
D ^r SANDRAS	114	—
LEMOISSON	113	—
LAMUR	108	—
DÉCHAUD	107	—
PONTET	107	—
PELLET	104	—
KRIEGER	103	—
DUPUY Ch.....	100	—
ROUX-FREISSINENG	91	—
SOULIER	75	—

M. le Président proclame les résultats des élections et annonce que :

MM. ARAMBOURG, D^r SANDRAS, LEMOISSON, LAMUR, DÉCHAUD, PONTET, PELLET, KRIÉGER sont élus pour trois ans.

MM. DUPUY Ch. et ROUX-FREISSINENG sont élus pour deux ans.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

1^o RAPPORT DE M. DOUMERGUE, PRÉSIDENT

Messieurs,

Il appartient à M. le Secrétaire général de vous rendre compte de la marche de la Société pendant l'année 1912. Je n'ai nullement l'intention d'empiéter sur ses attributions, mais, avant de lui donner la parole, je tiens à remplir les devoirs qui incombent au président.

D'abord je dois des remerciements bien sincères à tous ceux qui ont bien voulu rester fidèles à notre chère Société : en nous continuant leur précieux concours moral et financier ils nous ont montré non seulement qu'ils restent attachés à une œuvre d'intérêt général, mais encore qu'ils sont disposés à la soutenir si elle ne s'écarte pas de la voie que ses fondateurs lui ont tracée.

Mes sentiments reconnaissants s'adressent aussi aux sociétaires nouveaux qui sont venus grossir nos rangs. Je remercie tout particulièrement ceux qui ont bien voulu assister à cette Assemblée générale ou y participer par correspondance.

Ce premier devoir accompli, je tiens à résumer les grandes lignes de l'œuvre administrative du Comité pendant l'année écoulée. Nous n'avons pas fait des merveilles, mais nous nous sommes efforcés de faire pour le mieux. Notre principale préoccupation a été d'accroître l'effectif des membres de la Société : nous y avons réussi, le chiffre de 400 qui avait été perdu depuis deux ans a été rattrapé. Nous tâcherons de nous y maintenir.

Cette augmentation d'effectif nous assure une plus-value de recettes qui va se grossir d'une subvention du Haut Commissariat du Maroc oriental. Aidés des subventions que veulent bien nous continuer le Gouvernement général, le Conseil général et la Chambre de commerce, nous serons donc en mesure de faire face aux dépenses que nécessiterait la publication soit de travaux particuliers importants, soit de ceux dont nous avons mis les sujets au concours.

Les efforts du Comité ont ensuite porté sur l'augmentation des ressources de notre bibliothèque. Du 1^{er} octobre au 1^{er} mai, il est entré 148 ouvrages et brochures, le plus grand nombre offerts par divers Ministères, le Gouvernement général, le Gouvernement tunisien et par des savants éminents qui ont bien voulu répondre gracieusement à nos sollicitations.

Par la voie des achats nous avons acquis des ouvrages de première nécessité qui auraient dû se trouver depuis longtemps sur les rayons de notre bibliothèque. Le crédit destiné aux achats a été augmenté sur le budget de 1913, nous avons procédé déjà à de nouvelles acquisitions, d'autres suivront si vers la fin de l'année nous pouvons entrevoir quelques disponibilités.

Pour le moment, géographes et archéologues sont à peu près satisfaits. Il nous reste à mettre à la disposition des travailleurs les ouvrages nécessaires à l'étude des diverses questions qui intéressent le département d'Oran et relatives à l'histoire, aux sciences naturelles et économiques.

Nous avons mis de l'ordre dans le service des échanges et toutes les publications arrivent aujourd'hui régulièrement au siège social où elles sont mises aussitôt à la disposition des sociétaires.

L'année passée j'avais manifesté l'intention de remplir les formalités nécessaires pour obtenir la reconnaissance d'utilité publique. Etant données les difficultés à surmonter le Comité y

a renoncé. Nous ne sommes pas assez riches pour songer à immobiliser notre capital.

Dans l'administration de nos ressources financières nous n'avons reculé devant aucune dépense utile, mais nous n'avons pas oublié qu'il est des économies nécessaires. Nous avons à cœur d'assurer l'avenir de la Société et de réserver des ressources à nos successeurs. Personnellement je ne serai jamais avec ceux qui ne se préoccupent que du présent.

Les services administratifs ont été centralisés et tous les vendredis les membres du Bureau se réunissent pour régler sans délai les questions concernant la correspondance courante. Aussi je ne saurais trop témoigner ma reconnaissance à mes collègues, secrétaire général, trésorier et bibliothécaire qui sont mes collaborateurs de tous les instants.

Mes remerciements vont aussi à mes collègues du Comité dont l'assiduité aux séances mensuelles ne s'est pas relâchée. Jamais depuis huit ans nous n'avons eu à renvoyer une séance, le quorum ayant toujours été dépassé.

A tous je renouvelle l'expression de ma plus cordiale reconnaissance.

2° RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

sur les Travaux de la Société pendant l'année 1912-1913

Messieurs et chers Collègues,

Parmi les nombreuses obligations que m'imposent les règles statutaires, il en est une qui m'est particulièrement agréable : c'est celle de vous rendre compte du fonctionnement de notre Société, au point de vue moral et matériel, pendant l'année écoulée. Ne voulant pas trop retenir votre attention, je vais résumer les résultats obtenus grâce à la collaboration et au dévouement infatigable des membres du Comité et de tous les sociétaires unis dans une même pensée, qui est le développement et le maintien du bon renom de la Société. Mais avant de commencer cette analyse, permettez-moi d'adresser un dernier hommage à ceux que la mort a définitivement séparés de nous.

Une notice nécrologique ayant été publiée dans notre Bulletin les noms et les qualités de chacun sont connus et je ne les rappellerai pas. Cependant, je tiens à signaler que quelques-uns faisaient partie de notre Société depuis les premières années de sa fondation et que d'autres ont pris une part active à tous nos

travaux, et nous sommes heureux de rendre hommage au dévouement à notre Société et à la sûreté de leur jugement. De tous nous conserverons un précieux souvenir. Nous leur adressons un suprême adieu et à leurs familles nos douloureux regrets. Ce pieux devoir accompli j'entre dans le vif du sujet.

I. Effectif numérique de la Société. — La Société, fondée en 1878, entre dans sa trente-sixième année d'existence. L'effectif au 1^{er} mai 1912 était de 384, à ce jour il est de 400, soit une augmentation de 16 unités.

II. Réunions du Comité administratif. — Les séances de votre Comité, régulièrement suivies, ont été de onze avec une moyenne de présence de douze membres. Nous enregistrons cette proportion avec d'autant plus de satisfaction que plusieurs membres, en raison de leurs occupations, ne peuvent pas toujours assister à nos séances.

III. Bulletin. — Notre périodique a paru aux dates prévues par notre règlement. Celui de 1912 est tout aussi intéressant que ceux des années précédentes.

Nous avons terminé la publication du très important ouvrage de M. le capitaine Voinot sur *Oudjda et l'Amalat*, qui a été tiré à part et forme un volume de 585 pages accompagné de vingt-six planches.

M. le Gouverneur général de l'Algérie a bien voulu féliciter l'auteur et la Société.

Cette publication a occasionné à la Société une grosse dépense qu'elle n'a pas à regretter, le travail ayant répondu aux espérances.

Pendant l'année écoulée, il a été inséré dans le Bulletin quinze mémoires inédits et à peu près autant de notices.

Nous les rappellerons brièvement regrettant ne pouvoir vous donner une analyse plus détaillée sans crainte d'abuser de vos moments. Nous vous les présenterons dans l'ordre suivant :

A. LECOCQ : *Le Commerce de l'Afrique romaine.* — Cet important travail a certainement été fort goûté non seulement par le monde commercial et industriel, mais aussi par tous ceux qui s'occupent de colonisation, car il fait ressortir les efforts faits par les Romains pour mettre en valeur leur colonie de l'Afrique du Nord qui était le grenier de l'Italie, et les relations maritimes avec toute la région méditerranéenne.

M. A. BAUDIN, continuant les recherches commencées en 1908, nous a donné les résultats des fouilles faites, en 1910, des abris préhistoriques de la Monillah, près Marnia. Ce travail apporte une bonne contribution à la préhistoire de l'Algérie.

M. G. AUMOURG nous a fourni une description détaillée des Grottes de l'Aïdour, situées au portes d'Oran, découvertes en décembre 1911. Cette notice a été lue avec le plus vif intérêt.

Nous devons à M. le Docteur BORIES une notice sur les tremblements de terre d'Arzew, dans laquelle il nous indique la marche des secousses sismiques et les dégâts matériels commis qui ont été peu importants.

Nous avons publié, dans le Bulletin de décembre 1912, le traité conclu avec l'Espagne le 27 novembre 1912 qui délimite les zones d'influence de chaque puissance dans l'Empire chérifien et les conditions d'après lesquelles chacune d'elles pourra exercer son action dans les zones qui leur sont attribuées.

L'heureuse solution de cette question va nous permettre de nous livrer complètement à la pacification, à l'organisation et à la colonisation de ce vaste domaine, ce qui permettra à des collaborateurs dévoués de nous donner des travaux inédits sur l'Empire chérifien encore peu connu malgré les relations des explorateurs qui l'ont visité.

Nous avons reçu de M. le capitaine COTTENEST, chef du Bureau des Renseignements de la Chaouïa, des renseignements scientifiques et économiques sur cette région ; des observations météorologiques sur la même région pour les mois de janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet et août 1912.

M. le colonel RÉDIER nous a communiqué un essai de culture du coton en Chaouïa effectué, en 1911, à Casablanca, par M. le commandant Designy.

Enfin à M. MOREAU, pharmacien major, nous devons une étude sur les terres agricoles de la Chaouïa, fort utile à consulter par les agriculteurs.

Les études archéologiques et épigraphiques ont tenu aussi place dans notre Bulletin.

Nous avons publié : 1° de MM. DE PACHTERE et BOUYSSOU, une notice archéologique sur deux bornes milliaires découvertes dans la région de Charrier, département d'Oran, et sur deux inscriptions trouvées non loin des bornes milliaires dont nous venons de parler ; 2° de M. Camille VIRÉ, une notice également sur une borne milliaire romaine mise à jour à Takdempt près de Dellys. Cette découverte confirme que la *Rusuccurn* antique était à Dellys, ce qui jusqu'à ce jour avait été controversé.

Les régions de Tiaret et de Saint-Leu sont toujours intéressantes à parcourir à cause des restes de l'occupation romaine que l'on y trouve. De la première, MM. S. FABRE et DE PACHTERE nous ont donné la traduction d'une inscription nouvelle mise à jour au milieu de matériaux employés pour la construction d'un mur ; de la seconde, M. ENGEL nous a décrit une inscription funéraire romaine.

Comme les années précédentes, MM. GUILLAUME et LUELLIER nous ont communiqué les relevés des observations météorologiques de la station de Santa-Cruz pendant l'année écoulée.

M. TOURNIER, notre bibliothécaire, a dressé pour notre bulletin

des tableaux sur le mouvement de la navigation du port d'Oran et de ceux de l'Oranie, ainsi que des passagers pendant l'année 1910 ; des statistiques : 1° sur le mouvement commercial des ports du département d'Oran pendant l'année 1911, comparé au mouvement de l'année 1910 ; 2° sur les produits agricoles de 1910 ; 3° le dénombrement de la population d'Oran du 5 mars 1911.

Enfin MM. DOUMERGUE, LEMOISSON, DÉCHAUD, ARANBOURG, A. BEL, J. GAROBY, BLET, BERTHON, abbé JOLIET, ENGEL, sous forme de comptes rendus bibliographiques, nous ont donné l'analyse d'ouvrages gracieusement offerts à la Société.

La valeur des travaux publiés dans notre Bulletin fait qu'il continue à jouir de la considération des corps savants.

La réunion des quatre fascicules de l'année 1912 forme un volume de 600 pages et 36 cartes et planches d'illustrations.

IV. Concours. — Nous avons repris la tradition des concours de monographies qui avait été interrompue. Le programme détaillé a été inséré au numéro de juin 1912. Nous avons le ferme espoir, s'ils sont régulièrement maintenus, qu'ils donneront des résultats, qu'ils susciteront des initiatives et stimuleront des bonnes volontés qui ne savent où se produire.

V. Bibliothèque. — Vers la fin de l'année elle s'est augmentée d'une trentaine de bons ouvrages; au 31 décembre, elle comptait 1969 numéros ; au 1^{er} mai, le n° 2078 a été enregistré. Toujours désireuse de favoriser les recherches et de faciliter les études, la Société recevra avec reconnaissance les ouvrages ou documents qu'on voudra bien lui adresser.

VI. Conclusion. — Tel est notre bilan pour l'année 1912. Malgré l'exposé rapide que je viens d'en faire il est permis de constater l'effort accompli et les progrès réalisés, nous devons nous en féliciter, car ils nous permettent d'avoir confiance en l'avenir.

Nous persévérons dans cette voie de façon que notre Société continue à mériter la faveur dont elle jouit parmi les groupements similaires.

Mais pour maintenir l'essor pris par notre Bulletin, nous devons faire un effort financier considérable. Pour le réaliser, chacun de nous doit faire une propagande incessante auprès de ceux qui ne demandent qu'à être sollicités pour venir à nous.

Dans notre tâche ardue nous sommes secondés par la Colonie, l'Assemblée départementale, la Chambre de Commerce et le Haut Commissariat du Maroc oriental. Nous avons besoin du concours de tous, principalement des Pouvoirs publics à qui, ce qui m'est agréable à dire, nous n'avons jamais fait appel en vain. L'appui moral et financier reçu est, certes, la meilleure récompense de la Société. Nous nous efforcerons de continuer

à mériter cette confiance en travaillant pour le plus grand bien de la science et en nous appliquant à faire connaître la province d'Oran et le Maroc.

Le Secrétaire général,

BÉRENGER.

3^e RAPPORT SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1912

Notre Société avait mis au concours pour le 31 mars 1913, une Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran.

Une seule monographie a été présentée et ce travail ayant été déjà récompensé par la Société, le Comité n'a pas cru devoir lui attribuer une deuxième récompense. L'auteur a d'ailleurs reconnu le bien-fondé de cette décision.

D'autres auteurs s'étaient intéressés à l'appel du Comité. L'un d'eux n'a pu présenter que les notes relatives à un travail en préparation ; il lui a été conseillé de les mettre au point pour l'année prochaine.

Deux autres ont fait savoir qu'ils n'avaient pu terminer leur travail dans le délai imparti.

Enfin, cinq autres ont demandé le plan programme des monographies.

Il résulte de cet exposé que le temps a surtout manqué aux auteurs, peu nombreux d'ailleurs et pour la plupart fonctionnaires auxquels leurs occupations professionnelles laissent peu de loisirs ; mais les concours étant annuels, ils peuvent consacrer à la rédaction de leurs monographies tout le temps qui sera nécessaire à la préparation de leur travail.

La deuxième question mise au concours était : *Géographie et Histoire de la Chaouïa jusqu'en 1912*. Aucun travail n'a été présenté.

Les délais fixés pour la présentation des autres travaux mis au concours n'expirent qu'en 1914 et 1915.

Si le concours a donné pour l'année 1912 un résultat négatif, on peut constater que plusieurs travailleurs se sont mis à l'œuvre, et l'on doit espérer que l'année prochaine le Comité aura à examiner leurs travaux. Il en ressort dès maintenant ce résultat satisfaisant, que les concours peuvent stimuler les bonnes volontés et provoquer la mise au jour de quelques bons

travaux, même dans un pays où les hommes d'étude, non seulement sont très clairsemés, mais jouissent en général de très peu de loisir.

E. FLAHAULT.

4° RAPPORT DU TRÉSORIER

Messieurs et chers Collègues,

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation les comptes de l'année 1912.

Comme vous voudrez bien vous en rendre compte par les deux tableaux des recettes et des dépenses ci-joints, nos recettes ont suivi une marche normale ; les cotisations ont légèrement dépassé la somme prévue au budget, les subventions nous ont été accordées selon nos prévisions et quelques autres recettes imprévues nous ont permis de rembourser à la caisse de réserve une partie des avances faites pour les publications de la Société.

Les dépenses se sont sensiblement rapprochées des chiffres prévus par le budget. Notre Bulletin, toujours très intéressant et toujours très demandé, ne dépasse que d'une soixantaine de francs le chiffre fixé.

Dans ces conditions, notre exercice se clôture normalement par un excédent de recettes sur les dépenses de 259 fr. 24.

C'est, en vertu de l'article 14 des statuts, l'Assemblée générale, qui doit décider l'emploi de cette somme ; je suis à votre disposition pour exécuter votre décision¹.

Je vous prie aussi de vouloir bien approuver, après vérification, les comptes que je vous sou mets.

Oran, le 4 mai 1913.

Le Trésorier.

Signé : E. POCK.

¹ L'Assemblée générale a décidé de verser 200 francs à la Caisse de Réserve.

RECETTES (1912)

DÉTAIL DES ARTICLES	RECETTES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Reliquat au 1 ^{er} janvier 1912	104 67	»
Cotisations Membres perpétuels 100 » Membres ordinaires 4 208 65 Droit d'entrée 33 »	4 341 65	4 200 »
Subventions	1 150 »	1 150 »
Arrérages des fonds de réserve	535 35	550 »
Vente de Bulletins	89 60	mémère
Intérêts des fonds déposés en compte courant au Crédit Lyonnais	29 45	mémère
TOTAUX	6 250 72	5 620 »

DÉPENSES (1912)

DETAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Impression et brochage du Bulletin.	2 662 08	2 600 »
Affranchissement du Bulletin.	159 32	200 »
Frais de recouvrement	184 75	200 »
Frais de correspondance du Bureau	148 70	100 »
Imprimés administratifs et frais de bureau	66 25	100 »
Reliure et brochage	197 »	200 »
Subvention au Lycée pour bourses de voyage	100 »	100 »
Conférences (frais occasionnés par les)	78 »	100 »
Abonnements (104,00) et achat d'ouvrages pour la bibliothèque (205,50)	309 50	300 »
Concours	24 20	50 »
Provision pour recherches archéologiques	»	50 »
<i>A reporter.</i>	3.929 80	4.000 »

DÉPENSES (1912 suite)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
<i>Reports.</i>	3.929 80	4.000 »
Frais d'élections (imprimés et affranchissement)	94 40	100 »
Loyer	660 »	660 »
Impôts, Eclairage, Assurance, Entretien.	196 13	200 »
Indemnité annuelle au gardien de la bibliothèque	360 »	360 »
Dépenses diverses et imprévues	115 80	580 »
Versement à la Caisse de réserve (arrérages des fonds de réserve 1912)	535 35	»
Remboursement à la Caisse de réserve (cotisation de membre à vie)	100 »	»
TOTAUX	5.991 48	5 900 »

RÉSUMÉ

Recettes.	6.250 72
Dépenses	5.991 48
Excédent.	259 24

RÉUNION DU COMITÉ ADMINISTRATIF

DU 19 MAI 1913

Élection du Bureau

Présidence de M. le Dr SANDRAS, doyen d'âge

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

L'ordre du jour comporte seulement l'élection du Bureau.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, Dr SANDRAS, Abbé FABRE, LEMOISSON, POUSSEUR, PÉREZ, PONTET, ARAMBOURG, LEVAIN, KRIÉGER.

Absents excusés : MM. DANGLES, DUPUY, LAMUR, PELLET, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. HUOT, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG.

Le Président donne lecture des articles des statuts et du règlement se rapportant à l'élection du Bureau.

Le Secrétaire général lit ensuite la partie du procès-verbal de l'Assemblée générale du 4 mai 1913 concernant l'élection des nouveaux membres du Comité.

Cette formalité étant remplie, M. le docteur SANDRAS annonce qu'il va suspendre la séance afin de s'entendre pour la répartition des fonctions.

Avant M. DOUMERGUE, président sortant, demande la parole et s'exprime à peu près en ces termes :

« Messieurs, vous savez dans quelles circonstances j'ai été obligé de prendre la présidence : vous savez aussi que je n'ai jamais eu l'intention de m'imposer dans des fonctions que je n'ai acceptées qu'à titre provisoire, mes occupations professionnelles ne me laissant pas assez de loisirs pour consacrer à l'administration de la Société et à la préparation du Bulletin tout le temps nécessaire. Je fais de mon mieux, mais malgré ma bonne volonté je ne puis continuer à m'imposer sans danger pour ma santé un pareil surmenage. J'ai aussi besoin de revenir à mes études personnelles que j'ai dû forcément négliger.

« Je verrais donc sans déplaisir un d'entre vous, plus libre de son temps, occuper le fauteuil présidentiel. Je l'assure d'avance de mon concours le plus absolu, s'il n'est guidé que par le souci du bien de notre chère Société. »

M. le docteur SANDRAS se faisant l'interprète du Comité répond à M. Doumergue que personne, en ce moment, ne peut le remplacer, qu'il est la cheville ouvrière de la Société et le prie de

vouloir bien rester à la tête de la Société qu'il dirige avec tant de dévouement et de compétence ; il le prie d'accepter encore, pendant un an, la présidence.

La séance est suspendue et M. DOUMERGUE quitte, pendant quelques instants, la salle de réunion pour laisser ses collègues discuter en toute liberté.

Élection du Président. — A la reprise de la séance, on procède immédiatement à l'élection du président. Le dépouillement donne les résultats suivants :

Membres présents : 15.

MM. DOUMERGUE	14 voix.
Docteur SANDRAS	1 —

En conséquence, M. DOUMERGUE est réélu président pour l'exercice 1913-1914.

M. DOUMERGUE remercie le Comité de lui avoir conservé sa confiance qu'il s'efforcera de mériter en continuant à assurer du mieux qu'il lui sera possible le bon fonctionnement et le développement de la Société. Cette péroraison est unanimement applaudie du Comité tout entier qui adresse à son Président ses plus vives félicitations.

Élection du Bureau. — Les membres du Bureau sont élus au scrutin de liste.

Sont élus :

1 ^{er} Vice-Président :	M. FLAHAULT	14 voix.
2 ^e Vice-Président :	M. DÉCHAUD	14 —
Secrétaire général :	M. BÉRENGER	14 —
Trésorier :	M. POCK	14 —
Bibliothécaire :	M. TOURNIER	14 —
Sect. de Géographie \	Secrétaire : M. LEMOISSON...	14 —
	Secrétaire-adjoint : M. ARAMBOURG..	14 —
Sect. d'Archéologie \	Secrétaire : M. l'abbé FABRE.	14 —
	Secrétaire-adjoint : M. de PACHTERE.	15 —

Commission des Finances. — Il est ensuite procédé, également au scrutin de liste, à l'élection de la Commission des finances, le Trésorier ne prenant pas part au vote.

Sont élus à l'unanimité :

MM. DANGLES, PONTET, D^r SANDRAS.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire général,

Le président doyen d'âge,

Signé : BÉRENGER.

Signé : D^r SANDRAS.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 2 JUIN 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, PELLET, D^r SANDRAS, POUSSEUR, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON, LEVAIN, KRIÉGER.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, DANGLES, DUPUY, Abbé FABRE, LAMUR, DE PACHÈRE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. HUOT, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président souhaite la bienvenue à M. KRIÉGER récemment élu membre du Comité.

Il rappelle que le Bureau a fait une visite à M. le Préfet à l'occasion des réceptions officielles.

M. Charles DUPUY remercie d'avoir été nommé membre du Comité. Il compte prendre part à ses travaux lorsqu'il sera rentré d'un voyage qu'il fait au Maroc.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. GRÉGOIRE, PAGAN et SUQUET présentés dans la séance précédente.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BROUSSES Clément, directeur de l'Institution de Sonis, à Sidi-Bel-Abbès, présenté par MM. Flahault et Pock.

M. JAFFET, avoué, 18, boulevard Seguin, à Oran, présenté par MM. Bérenger et Monbrun.

M. MILHE-POUTINGON, propriétaire et maire, Rio-Salado, présenté par MM. Bérenger et Pellet.

La BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE LA VILLE DE TLEMSEN.

Le Président communique une lettre de M. Louis GENTIL qui offre de nous donner un article sur le Canada qu'il va parcourir à l'occasion du Congrès international de géologie. Le Comité laisse à M. Gentil le choix d'un sujet de géographie générale pouvant convenir à notre Bulletin qui, en principe, n'insère que des travaux sur l'Algérie et le Maroc.

M. DE PAYER, chef de la Mission Arctique française, sollicite de notre Société une subvention pour l'aider à mener à bien la campagne qu'il se propose d'entreprendre sous peu dans les régions arctiques. Le Comité aurait été très heureux de pouvoir

accueillir favorablement cette demande, mais les ressources de la Société ne permettent pas de subventionner raisonnablement une œuvre de cette importance. Le Comité ne peut donc qu'exprimer tous ses regrets et souhaiter que de puissants concours, en particulier le concours de l'État, permettent la réussite d'une entreprise qui peut être fertile en découvertes précieuses pour la science.

M. GORT, délégué de notre Société de Grenoble, nous a envoyé le compte rendu des travaux de ce Congrès.

Nous avons aussi reçu celui de M. Augustin BERNARD, délégué au Congrès de Rome.

Enfin M. CANAL nous a donné un compte rendu des fêtes d'Hippone auxquelles il a dignement représenté notre Société.

Au concours qui a eu lieu à l'occasion des fêtes notre savant collègue a obtenu un premier prix pour son *Etude sur Hippone*.

A nos trois délégués, le Comité adresse l'expression de ses sentiments les plus reconnaissants. Leurs rapports seront publiés dans le Bulletin en cours d'impression.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. Bel. Le Comité n'en acceptant pas certains termes passe à l'ordre du jour.

En vue d'une publication possible, la monographie de Noisy-Bains par M. VEINIÈRES est soumise au Comité du Bulletin.

M. Augustin BERNARD est délégué pour représenter notre Société au *Congrès National des Sociétés françaises de Géographie* qui se tiendra à Paris du 15 au 19 juillet prochain.

Notre éminent collègue a accepté cette mission, sous réserves, que ses fonctions à la Sorbonne, en période d'examens, lui en laisseront le loisir.

Une subvention de 50 francs est accordée à l'élève du Lycée de garçons d'Oran qui sera désigné pour jouir cette année d'une bourse de voyage en Allemagne.

Des volumes de prix sont offerts aux élèves des Cours Industriels et de l'Ecole pratique de commerce d'Oran.

Depuis la dernière séance, la bibliothèque a reçu :

Gsell : *Texte explicatif des Planches archéologiques de Delamarre*.

Les belles Planches archéologiques de Delamarre que notre bibliothèque a le bonheur de posséder font partie du grand ouvrage : *Exploration scientifique de l'Algérie*. Malheureusement ces planches n'ont pas été accompagnées d'un texte par l'auteur. M. Gsell a pu grâce à sa grande connaissance de l'Algérie romaine combler cette lacune ; il a complété le travail de Delamarre. Le savant archéologue doit en être bien remercié. Notre bibliothèque possède donc aujourd'hui le texte et les planches.

Marius Ventre : *Les ports de Carthage*.

M. le lieutenant DELHOMME annonce l'envoi d'un travail sur Settât (Maroc).

En fin de séance M. DOUMERGUE présente la carte géologique

de Saint-Denis-du-Sig que vient de publier le Service de la Carte géologique de l'Algérie. Les études relatives à cette carte ont été faites, par M. Erlmann pour la partie située au sud de la voie ferrée, par M. Doumergue pour celle qui s'étend au nord. La feuille du Sig se raccorde au sud de celle de Saint-Cloud dont elle complète le bassin tertiaire et surtout pliocène. M. Doumergue annonce en outre que la feuille d'Arzew est sous presse et que les levés des feuilles de Loumel, Rio-Salado et Arbal comprenant tout le bassin de la grande Sebkha sont terminés.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 45.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

Mouvement de la Bibliothèque

1^{er} Semestre 1913

1° PÉRIODIQUES

Pour les publications périodiques, voir la *Liste des Sociétés correspondantes*. (Bull. 1^{er} trimestre 1913, p. 19.)

2° NON PÉRIODIQUES

(Dons et Achats)

GÉNÉRALITÉS

BAUR (Paul). — Transcription de l'arabe en français. Méthode nouvelle permettant d'écrire en caractères arabes sans études préalables avec la plus grande facilité, broch. in-8°, 11 p. Oran, L. Fouque, 1913.

BAUR (Paul) et ABOUBEKR ABDESSELAM. — Mon interprète. Dialogues français-arabes (Algérie, Maroc, Tunisie), broch. in-8°, 801 p., 132 p. Oran, L. Fouque, 1913.

BRUNES (Jean). — La géographie humaine. Essai de classification positive, principes et exemples, 1 vol. broch. in-8°, 801 p., 272 grav. et cartes, 2^e édition. Paris, Félix Alcan, 1912.

BUREAU DES LONGITUDES. — Connaissance des temps. Extrait à l'usage des écoles d'hydrographie et des marins du commerce pour l'an 1913, br. in-8°, 118 p. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

CAGNAT (René). — Cours d'épigraphie latine. 3^e édition et supplément. 1 vol. in-4°, 505 p., 20 fig., 2 pl. Paris, Albert Fontemoing, 1898.

COSTANTIN (J.) et L. DUFOUR. — Flore des champignons pour la détermination facile de toutes les espèces de France et de la plu-

part des espèces européennes. 4^e édition, 1 vol. in-8°, 319 p., 4.702 fig., 1 pl. Paris. Librairie générale de l'Enseignement, 1912.

DESSOLIERS (Hippolyte). — Production des pluies de chaleur à l'aide de revêtements formant aire de surchauffe solaire au milieu des nappes d'eau avec grande tour conique au centre pour coordonner l'appel et engendrer une trombe ascendante d'air très humide, broch. in-8°, 29 p. Alger, A. Jourdan, 1910.

FRANCHET (L.) — Céramique primitive. Introduction à l'étude de la technologie. Leçons professées à l'école d'anthropologie en 1911, broch. in-4°, 160 p., 26 fig. Paris, Paul Gauthier, 1911.

GENTIL (Louis). — Rapport sur l'attribution du prix Prestwich. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), in-8°, 3 p. Mâcon, Protat frères, 1911.

— Allocution prononcée à la Société Géologique de France le 15 janvier 1912. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), in-8°, 4 p. Mâcon, Protat frères, 1912.

— Notice biographique sur Louis Grandeau, broch. in-8°, 3 p. Berlin, Internationale Mitteilungen für Bodenkunde, 1912.

LAPPARENT (A. de). — Volcans et tremblements de terre, broch. in-8°, 376 p. Paris, Bloud et C^{ie}, 1912.

MOXICO (S. A. S. le Prince Albert de). — Sur une expérience entreprise pour déterminer la direction des courants de l'Atlantique. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°. 4 pages, Paris, Gauthier-Villars, 1885.

— Sur une expérience entreprise pour déterminer la direction des courants de l'Atlantique Nord. 2^e campagne de l'« Hirondelle ». (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1886.

— Sur les courants superficiels de l'Atlantique Nord. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1887.

— Sur les résultats partiels des deux premières expériences pour déterminer la direction des courants de l'Atlantique Nord. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1887.

— Expériences de flottage sur les courants superficiels de l'Atlantique Nord. (Congrès international des sciences géographiques 1889), broch. in-8°, 14 p. Le Mans, Monnoyer, 1890.

— Sur l'alimentation des naufragés en pleine mer. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1888.

— Sur les recherches zoologiques poursuivies durant la 2^e campagne scientifique de l'« Hirondelle », 1886. (Extr. des

Comptes rendus de l'Académie des Sciences), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1887.

— Résultats des campagnes scientifiques du yacht l'« Hironnelle ». (Exposition Universelle de Paris 1889), broch. in-4°, 31 p., 19 fig. Paris, Imprimeries Réunies, 1889.

— Sur les premières campagnes scientifiques de la « Princesse Alice ». (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 5 p. Gauthier-Villars, 1895.

— Sur la 2^e campagne scientifique de la « Princesse Alice II ». (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1895.

— La 4^e campagne scientifique de la « Princesse Alice II ». (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Sciences*), in-4°, 5 p., 1 fig. Paris, Gauthier-Villars, 1903.

— La 5^e campagne scientifique de la « Princesse Alice II ». (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1904.

— Sur la 8^e campagne scientifique de la « Princesse Alice II ». (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Sciences*), in-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1907.

— Sur une nouvelle carte de l'Atlantique Nord. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 5 p. Paris, Gauthier-Villars, 1892.

— Projet d'observations météorologiques sur l'Océan Atlantique. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Gauthier-Villars, 1892.

— Notes de géographie biologique marine. Communication faite au VII^e Congrès international de géographie à Berlin en 1899, broch. in-8°, 12 p. Berlin, Wilhelm-Greve, 1900.

— Sur les lancements des ballons sondes et des ballons pilotes au-dessus des océans. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1905.

— Expériences d'enlèvement d'un hélicoptère. (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*), in-4°, 2 p. Paris, Gauthier-Villars, 1905.

— Der Fortschritt der Meereskunde, broch. in-4°, 8 p. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1908.

RAVENEAU (LOUIS). — *Annales de Géographie*, 2^{es} tables décennales, 1902-1911, broch. in-8°, 86 p. Paris, A. Colin, 1912.

REGNARD (P.) — Sur l'emploi de nasses pour des recherches zoologiques en eaux profondes et sur un dispositif destiné à éclairer les eaux profondes. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-8°, 7 p. Paris, Gauthier-Villars, 1888.

RICHARD (Dr J.) — Le Musée océanographique de Monaco, broch. in-8°, 24 p. Imprimerie de Monaco, 1899.

— Les campagnes scientifiques de S. A. S. le Prince Albert de Monaco, broch. in-8°, 189 p., 116 figures. Imprimerie de Monaco, 1910.

— H. S. H. The Prince of Monaco (with portrait). (Extr. de *The Scottish Géographical Magazine*), broch. in-8°, 4 p. Edinburgh, 1907.

RAVERET-WATEL (C.) — Atlas de poche des poissons de mer de la France et de la Belgique, 1 vol. in-18°, 257 p., 72 pl. Paris, Léon Lhomme, 1909.

RICHARD (Dr J.) — Pêches maritimes. Sur la campagne scientifique de la « Princesse Alice » en 1901. (Congrès Maritime international de Copenhague 1902), broch. in-8°, 25 p. Paris, Association internationale de la Marine, 1902.

SAUERWEIN (Charles). — La carrière d'un navigateur. ALBERT 1^{er}, prince de Monaco. Conférence faite à l'Athénée, le 4 mai 1903. (*Société d'Océanographie du golfe de Gascogne*), broch. in-8°, 34 p. Bordeaux, Gounouilhon, 1903.

SCHRADER (F.) et Charles SAUERWEIN. — Sur l'emploi du tachéographe Schrader pour les travaux d'hydrographie. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1903.

Service Géographique de l'Armée. — Rapport sur les travaux exécutés en 1906, broch. in-8°, 50 p., 21 pl. Paris. Imprimerie du Service Géographique de l'Armée, 1907.

SISS (Ed.) — La face de la terre. Traduit et annoté sous la direction de Emmanuel de Margerie. Tome III, 2^e partie, broch. in-8°, 426 p., 124 fig., 2 cartes. Paris, A. Colin, 1911.

Travaux du Laboratoire de Géologie de la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble, 7 tomes, broch. in-8° avec de nombreuses figures, cartes et planches. Grenoble, Allier frères, 1894-1912.

SOUTEYRE (A.) — Le grand navire à minerai de fer. (Extr. de la *Revue Scientifique*), broch. in-8°, 41 p. Paris, A. Davy, 1912.

— L'avenir des pays désertiques. (Extr. de la *Revue Scientifique*), broch. in-8°, 94 pages, 5 figures. Paris, Chamerot et Renouard, 1900.

VOIXOR (Cap. L.) — Tables pour servir aux calculs de concordance des ères chrétienne et musulmane et à la résolution de divers problèmes, broch. in-8°, 30 p. Oran, L. Fouque, 1913.

AFRIQUE DU NORD (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara)

Archives Marocaines. — La Dahouat au Nachir de Ibn Askar. Sur les vertus éminentes des cheikhs du Magrib au x^e siècle (Traduction A. Grunlle), broch. in-8°, 342 pages. Paris, E. Leroux, 1913.

Association française pour l'avancement des sciences. — La Tunisie : Agriculture-Industrie-Commerce, 2 vol., 675 p. Paris, Berger Levrault, 1900.

BATTANDIER et TRABUT. — Flore de l'Algérie contenant la description de toutes les plantes signalées jusqu'à ce jour comme spontanées en Algérie et catalogue des plantes du Maroc. Vol. I, Dicotylédones, 825 p. ; vol. II, Monocotylédones, 256 p. Alger, A. Jourdan, 1890-95.

— Atlas de la flore d'Alger. Iconographie avec diagnoses d'espèces nouvelles, inédites ou critiques de la flore atlantique. Phanérogames et cryptogames acrogènes, fasc. I, 16 p., 11 pl. : fasc. II, 16 p., 12 pl. Alger, A. Jourdan, 1886-1895.

— Flore de l'Algérie : Catalogue des lichens par C. Flagey. Catalogue des algues par F. Debray. Catalogue des diatomées de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie par P. Petit, broch. in-8°, 270 p. Alger, A. Jourdan, 1896-97.

— Flore analytique et synoptique de l'Algérie et de la Tunisie, broch. in-8°, 460 p. Alger, A. Jourdan, 1904.

BATTANDIER (J.-A.) — Flore de l'Algérie. Supplément aux phanérogames, broch. in-8°, 90 p. Alger, Imp. Agricole et Coloniale, 1910.

BEL (A.) et P. RICARD. — Le travail de la laine à Tlemcen, broch. in-8°, 359 p., 234 fig., 1 pl. Alger, A. Jourdan, 1913.

BEL (Alfred). — Fouilles faites sur l'emplacement de l'ancienne mosquée d'Agadir (Tlemcen). (Extr. de la *Revue Africaine*), broch. in-8°. 23 p., 1 pl. Alger, A. Jourdan, 1913.

BERTHOLOX (D^r). — Note sur quatre crânes humains trouvés par M. Debruge à Tébessa. (Extr. des *Comptes rendus du 7^e Congrès préhistorique de Nîmes*), broch. in-8°, 8 p. Le Mans, Mounoyer, 1912.

BIZET. — Oran et son histoire (1509-1913). (in *L'Afrique du Nord illustrée*), broch. in-f°, 22 p. Alger, Fontana, 1913.

CAGNAT (René). — Cours d'épigraphie latine, 3^e édition, 1 vol. in-4° avec supplément, 505 p., 20 fig., 2 pl. Paris, Albert Fontemoing, 1898.

— L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, 2 vol. in-4° (2^e édition), 802 p. Paris, Imp. Nationale, 1912.

CARTON (D^r). — Le palais souterrain d'Amphitrite à Bulla Regia. (*Association française pour l'avancement des sciences*), broch. in-8°, 12 p., 3 fig. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

— Documents pour servir à l'étude des ports et de l'enceinte de la Carthage punique. (Extr. de la *Revue Tunisienne*), broch. in-8°, 136 p., 3 pl. Paris, E. Leroux, 1913.

— L'olivier sauvage. Un chapitre de la lutte entre la brousse et la culture dans l'Afrique du Nord. (Extr. des *Comptes rendus du Congrès National des Sociétés françaises de Géographie*), broch. in-8°, 18 p., 7 fig. Lille, Danel, 1912.

— L'hydraulique dans l'antiquité en Barbarie. (Extr. de la *Revue Tunisienne*), broch. in-8°, 10 p. Tunis, Imp. Rapide, 1912.

— Statues en terre cuite de grandeur naturelle trouvées à Hammam Lif (Tunisie). (Extr. du *Bull. de l'Académie d'Hippone*), broch. in-8°, 8 p. Bône, Thomas, 1912.

— Le Nord-Ouest de la Tunisie. Ruines romaines, forêts, montagnes, colonisation. (Guide illustré publié par les soins du Comité d'initiative du Nord tunisien), broch. in-18°, 33 p. Souk-el-Arba, 1912.

CAR (Edouard). — Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne, broch. in-4°, 314 p. avec 1 carte. Paris, E. Leroux, 1891.

CONVENTION FRANCO-ESPAGNOLE. — Projet de loi portant approbation de la convention conclue à Madrid le 27 novembre 1912 entre la France et l'Espagne en vue de préciser la situation respective des deux pays à l'égard de l'empire chérifien présenté au nom de M. Armand Fallières par M. Raymond Poincaré, broch. in-8°, 47 p. Paris, Imp. de la Chambre des Députés, 1912.

DEBRUGE (A.). — Les escargotières Kjøkkenmøddings de la région de Télessa. (Extr. des *Comptes rendus du 7^e Congrès préhistorique de Nîmes*), broch. in-8°, 18 p., 9 pl. Le Mans, Monnoyer, 1912.

FACHEUR (L.). — Documents statistiques réunis par l'Administration des douanes sur le commerce de l'Algérie, années 1901 à 1910, broch. in-4°, 310 p., 6 pl. Alger, Imp. Agricole et Coloniale, 1912.

FÉRAUD (L. Charles). — Le Sahara de Constantine. Notes et Souvenirs, 1 vol. in-8°, 525 p. Alger, A. Jourdan, 1887.

GENTH (Luis). — La geologia de Marruecos y la génesis de sus grandes cordilleras, version espagnole de Vicente Vera. (Extr. de

Bol. Real Soc. Geografica de Madrid), broch. in-8°, 47 p. Madrid, Imprenta de la Intendencia é Intervencion Militares, 1912.

GSELL (Stéphane). — Recherches archéologiques en Algérie, 1 vol. in-8°, 434 p., 8 pl. Paris, E. Leroux, 1893.

— Texte explicatif des planches de l'Atlas archéologique de Ad. H. Delamare. (*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-45*. Archéologie), broch. in-8°, 189 p. Paris, E. Leroux, 1912.

Gouvernement Général de l'Algérie :

Le Tourisme dans l'annexe de Beni-Ounif. (Suppl. au *Bull. de l'Office du Gouvernement général de l'Algérie*), broch. in-8°, 18 p. Beaugency, Barillier, 1911.

— Le Tourisme dans le Cercle de Bou-Sâada. (Suppl. au *Bull. de l'Office du Gouvernement général de l'Algérie*), broch. in-8°, 14 p. Beaugency, Barillier, 1912.

— Le Tourisme dans l'Aurès. (Suppl. au *Bull. de l'Office du Gouvernement général de l'Algérie*), broch. in-8°, 26 p. Beaugency, Barillier, 1912.

HOUDAS (O.) — Ethnographie de l'Algérie, broch. in-18°, 124 p., 6 fig. Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1886.

LAOUST (P.) — Etude sur le dialecte berbère du Chenoux comparé avec ceux des Beni-Menacer et des Beni-Salah. (*Publication de la Faculté des Lettres d'Alger*), tome I, broch. in-8°, 197 p. Paris, E. Leroux, 1912.

LECLERC (René). — Le Maroc. Notice économique, 2^e édition. (Bibliothèque Marocaine, 1^{re} série), broch. in-8°, 91 p., 1 carte. Paris, Paul Geuthner, 1912.

LECOQ (André). — Le commerce de l'Afrique romaine. (Extr. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 194 p., 1 carte. Oran, L. Fouque, 1912.

LEMOISSON. — Liste des travaux publiés dans le Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran et relatifs au Sahara, à l'Extrême-Sud Oranais et au Maroc, précédée d'une notice historique, publiée à l'occasion de l'Exposition Universelle de Gand, broch. in-8°, 16 p. Oran, L. Fouque, 1913.

LORIN (Henri). — L'Afrique du Nord (Tunisie-Algérie-Maroc), broch. in-18°, 442 p., 27 fig., 3 cartes, Paris, A. Colin, 1908.

MESNAGE (le Père J.) — Romanisation de l'Afrique. Tunisie-Algérie-Maroc, broch. in-8°, 228 p., 2 cartes. Paris, Gabriel Beauchesne, 1913.

— L'Afrique chrétienne. Evêchés et ruines antiques d'après les manuscrits de Mgr Toulotte et les découvertes archéologiques

les plus récentes (Description de l'Afrique du Nord entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts), 1 vol. in-4°, 592 p., 3 cartes. Paris, E. Leroux, 1912.

MÉZIÈRES (Marc de). — Aperçu sur la situation économique du Maroc et ses liens commerciaux avec la France. (*Publication de la Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M.*), broch. in-8°, 78 p., 29 fig. Alger, F. Montégut, 1912.

MOREAU. — Les terres agricoles en Chaouïa, in-4°, 16 p., 1912.

OBANOS (Federico). — Orân y Mazalquivir, broch. in-12°, 317 p. Cartagena, Levantina de Artes graficos, 1912.

PERVINQUÈRE (L.) — Etudes de paléontologie tunisienne. I. Céphalopodes des terrains secondaires. 1 vol. grand in-4°, 438 p. avec atlas de 27 pl. Paris, F. R. de Rudeval, 1907.

— Etude géologique de la Tunisie centrale, 1 vol. in-4°, 352 p., 78 fig., 3 pl. Paris, F. R. de Rudeval, 1903.

— Rapport sur une mission scientifique dans l'Extrême-Sud tunisien (frontière tuniso-tripolitaine), broch. in-8°, 62 p. Tunis, Imp. Centrale, 1912.

POUYANNE (M.) — Note sur la région ferrifère des Ouelhassa, broch. in-8°, 38 p., 1 carte (sans date).

RÉGENCE DE TUNIS. — Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. Notice sur la Tunisie, broch. in-8°, 110 p., 6^e édition. Tunis, Imp. Tunisienne, 1911.

— Guide illustré du touriste. Kaïrouan, Sbeïtla, le Djérid, broch. in-8°, 134 p. Tunis, Imp. Tunisienne, 1911.

— Congrès oléicole de Sousse, 14-16 avril 1910. Compte rendu général. (Extr. du *Bull. de la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation*), broch. in-8°, 238 p. Tunis, Imp. Centrale, 1911.

— Direction générale de l'Enseignement. Conférences sur les Administrations tunisiennes par MM. de Dianoux, Serres, Patoux, Berge, Auterrien, Dubourdiou, Marcassin, Hugon, De Fages, Gauckler, Cheylus, Versini et Boule, faites à l'Hôtel des Sociétés savantes, à Tunis, broch. in-8°, 557 p., 2^e édition. Sousse, Imp. Française, 1902.

ROBINET. — L'Ensilage et les réserves fourragères en Tunisie. Conférence faite à la Société des Agriculteurs de Tunisie, broch. in-8°, 25 p. Tunis, Imp. Centrale, 1912.

SABATIER. — Essai de détermination anthropologique des deux types ou races confondus sous le nom moderne de Kabyles, broch. in-8°, 11 p.

SAUVAGE (M.) — Mémoire sur la faune ichtyologique de la période tertiaire et plus spécialement sur les poissons fossiles

d'Oran (Algérie) et sur ceux découverts par M. Alby à Licata en Sicile, 1 vol. in-8°, 272 p., 104 fig., 18 pl. Paris, G. Masson, 1873.

SOULEYRE (A.) — Le Transsaharien : Son utilité, ses conditions d'établissement et d'exploitation, broch. in-8°, 106 p., 1 carte. Paris, Berger-Levrault, 1911.

TISSOT (Ch.) — Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. Chorographie, réseau routier. (Ouvrage publié d'après les manuscrits de l'auteur avec des notes et additions et un atlas par Salomon Reinach), tome II, broch. in-4°, 868 p. Paris, Imprimerie Nouvelle, 1888.

TOPINARD (M.) — Les types indigènes de l'Algérie, broch. in-8°, 56 p.

VENTRE (Marius). — Les ports de Carthage, broch. in-18°, 58 p. Tunis, A. Fortin, 1913.

VOINOT (Capitaine L.) — La campagne de 1852 chez les Beni-Snassen. (Extr. de la *Revue Africaine*), broch. in-8°, 38 p. Alger, A. Jourdan, 1913.

WELSCH (Jules). — Les terrains secondaires des environs de Tiaret et de Frenda (Oran), 1 vol. in-8°, 204 p., 1 carte. Lille, Le Bigot frères, 1890.

WERRY (F.) — Rapport sur la culture du coton en Algérie, broch. in-8°, 60 p. Tunis, Imp. Centrale, 1912.

ÉDOUARD PÉQUIGNOT

Le 21 avril 1913, la Société a perdu un de ses membres les plus dévoués, Edouard-Auguste Péquignot, qui faisait partie de notre Compagnie depuis 1891. Né à Strasbourg, le 31 mars 1850, notre collègue était âgé de 63 ans. Après de sérieuses études de chimie à la Faculté de sa ville natale, il vint, en 1885, en Algérie comme directeur des Salines d'Arzew où il resta jusqu'en 1910. Pendant cette période de quinze ans il s'occupa de l'organisation et de l'exploitation de la Saline ; il en fit un des principaux centres industriels du département.

Péquignot n'était pas seulement un industriel et un administrateur, il était aussi géologue. C'est surtout à ce titre qu'il est de notre devoir de signaler l'œuvre de notre regretté confrère. Il étudia tout particulièrement le bassin de la Saline et les environs d'Arzew. En 1895, il résuma dans le Bulletin de la Société les résultats de ses recherches sur la géologie et les faunes du pliocène et du quaternaire de la région d'Arzew. Il avait réuni de riches collections dans le musée des Salines. En 1894, il publia encore une brochure très intéressante intitulée : *Conférence sur le sel*.

Le Gouvernement avait reconnu les mérites de Péquignot en le nommant officier d'Académie en 1896, officier de l'Instruction publique en 1907.

Malheureusement la santé de notre collègue était depuis longtemps chancelante. En 1910 il dut abandonner les Salines dont le climat lui était de plus en plus défavorable. Il vint à Oran où il accepta les fonctions d'administrateur délégué de la brasserie *L'Algérienne*. Là il put mettre de nouveau à profit son activité.

Bon et accueillant sous des dehors d'apparence rude, Péquignot laisse la réputation d'un homme de labeur, de science et de devoir. Au nom de la Société je renouvelle à sa veuve, à ses enfants, à tous les siens l'expression de nos condoléances attristées.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Concours annuel pour 1914, 1915, ... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène).*

Un prix de 50 francs et un diplôme de médaille de vermeil (ou une médaille de vermeil), une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribués aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1914 : *Géographie et histoire de la Chouïa jusqu'en 1912.*

3° Pour 1914 : *Histoire politique, militaire et économique des Hauts-Plateaux oranais et histoire particulière des postes du Kreider, Méchéria, Aïn-Sefra.*

Le même travail concernant les Ksours de l'Extrême-Sud : Duveyrier à Beni-Abbès et bassin du Haut-Guir.

Un prix de 100 francs ou une médaille d'or sera attribué au meilleur mémoire sur chacun des trois sujets. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

4° Pour 1915 : *Histoire d'Oran avant l'occupation française, établie surtout avec des documents inédits.*

Pour 1916 : *Histoire de la ville d'Oran de l'année 1848 au recensement de 1911.*

Un prix de 300 francs (ou une médaille d'or d'égale valeur) sera attribué au meilleur travail sur chacun de ces deux sujets.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

ERRATA

VOINOT — *Tables de concordance*. Bull. 1^{er} trim. 1913, p. 108.

Au lieu de Transfiguration de J.-C., le 2 juillet, lire le 6 août.

AVIS DE CONGRÈS

Le II^e Congrès Espagnol de Géographie Coloniale et Mercantile se tiendra à Barcelone du 10 au 15 novembre 1913.

Le règlement du Congrès est déposé à la bibliothèque de la Société.

La cotisation pour les membres adhérents est de 10 francs.

Le Congrès sera divisé en trois sections :

1^o Section scientifique : Géographie physique et historique ;

2^o Section économique : Production, commerce, transports ;

3^o Section coloniale :

a) Territoires d'occupation de l'Afrique du Nord ;

b) Possessions de l'Afrique du Nord occidentale ;

c) Colonies libres.

NOTICE

SUR

SETTAT ET LA RÉGION DE SETTAT

La Chaouïa est, du Nord-Ouest au Sud-Est, nettement divisée en deux parties : région de la pénéplaine basse qui s'étend jusqu'à l'Océan, région du plateau aux bords ravinés qui s'enfonce vers le Tadla. Settât placé à la limite des deux pays sert de lien entre eux.

Par sa situation sur la grande route de Casablanca à Marrakech, en un point où convergent toutes les routes venant du Sud et du Sud-Est et suivies par les gens du Tadla, les Beni-Meskin, les Sraghna, les Rehamna, les habitants du Haouz et les Berbères de la montagne, elle acquiert l'importance réservée à un lieu de passage obligé et de séjour fréquent.

C'est la seule grosse agglomération à l'intérieur de la Chaouïa et elle mérite le nom de ville.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

(Carte Pl. VIII)

Settât se trouve par $37^{\circ}70$ de latitude nord et $11^{\circ}10$ de longitude ouest. Son altitude est de 370 mètres.

La ville est bâtie au fond d'une sorte de cuvette drainée par l'oued Bou Moussa et creusée dans le plateau des Mzamza qui domine brusquement la plaine de Ber Rechid, à 5 ou 6 kilomètres au nord de Settât. L'oued est formé de la réunion de deux branches, larges ravins qui prennent naissance assez loin de la ville et lui amènent en hiver les eaux d'Ali Moumen, celles d'Aïn Senia et d'Aïn Beïda.

D'autres ravins, ceux de la rive gauche, courts et très

inclinés, ceux de la rive droite plus sinueux et moins rapides, échancèrent seulement les bords du plateau et sont presque toujours à sec. Le plateau s'élève au-dessus de Settât d'environ 40 mètres, et dans toute la partie qui avoisine la ville à l'Ouest et à l'Est, il se présente sous l'aspect de dos arrondis séparés par des thalwegs profondément creusés, dirigés S.-O. N.-E. qui débouchent dans la plaine.

Ce plateau prend à une quinzaine de kilomètres de Settât, vers le Sud, une allure générale moins tourmentée et remonte lentement dans la direction du Tadla.

GÉOLOGIE

Ainsi qu'il ressort des hypothèses de M. L. Gentil, si la partie du plateau des Mzamiza, voisine de Settât, est la partie la plus basse, elle est cependant au point de vue géologique la plus récente.

La disposition en falaise sur la pénéplaine tertiaire de la Chaouïa littorale permet de voir assez nettement, aux environs de Settât, les diverses assises de la formation.

Mises à nu par la petite vallée surimposée de l'oued Bou Moussa, apparaissent des argiles fortement colorées et des marnes compactes, qui appartiennent probablement à la série liasique ; au-dessus, presque horizontales, les strates du crétacé s'étagent, formant des couches de dureté et de consistance très différentes : calcaires blancs plus ou moins marneux, grès bruns assez durs et sables jaunâtres.

L'épaisseur de ces couches est faible et l'étendue de leurs affleurements est fréquemment coupée par les ravins signalés ci-dessus. Elles font sans doute partie du sénonien inférieur. Les autres dépôts crétacés rencontrés plus à l'intérieur, calcaires à silex, calcaires blancs compacts, sont plus anciens.

Quant à la plaine qui s'ouvre à 6 kilomètres au nord de Settât (plaine de Ber Rechid), elle appartient en ce point, comme en presque toute sa surface, au pliocène, reposant en couches d'importance très variable sur le silurien qui émerge en certains endroits.

La couche superficielle du pliocène est dans cette région un calcaire grésenx alternant avec des marnes peu argi-

teuses. La décalcification favorisée par l'humidité et par l'abondante végétation herbacée a produit sur les différents calcaires du plateau et de la plaine des résultats identiques qui ont abouti à la formation des « tirs » dont la fertilité est si réputée ¹.

Étroitement dépendante des conditions du ruissellement l'épaisseur de la bande de tirs est très irrégulière ; l'entraînement par des pluies rares, mais très fortes suffit à accumuler dans les dépressions la terre enlevée sur les crêtes. Aussi voit-on souvent affleurer en plaques rocheuses l'assise qui lui sert de base, sur les flancs des ravins ou au sommet des croupes.

L'expérience et l'analyse ont affirmé la qualité exceptionnelle de ces terres noires dans lesquelles la richesse chimique s'unit à la précieuse faculté de conserver l'humidité. Leur composition présente de nombreuses variantes — puisqu'elles proviennent de roches différentes — mais offre presque toujours tous les éléments de la fertilité ; la surabondance d'argile qui pourrait être nuisible est corrigée le cas échéant par une plus grande quantité d'humus et la chaux serait, si elle manquait, facilement fournie par les marnes des gisements voisins. (Voir MOREAU : *Analyse des terres de la Chaouïa* ².)

HYDROGRAPHIE

Settat possède d'assez abondantes ressources en eau.

Avant son entrée à Settat, l'oued qui traverse la ville est presque toujours à sec, mais il reçoit à Settat même l'eau suffisante pour le faire couler jusqu'à son arrivée dans la plaine de Ber Rechid.

Les pluies d'hiver le font d'ailleurs démesurément grossir et le rendent à certains moments infranchissable. Mais ces crues n'ont que peu de durée et ne nécessiteront pas de travaux de régularisation.

L'alimentation naturelle en eau est donc faite à Settat par la source.

¹ Voir les ouvrages de M. GENTH pour la géologie du territoire de Settat.

² Bull. Soc. Géogr. et Arch. d'Oran, année 1912, p. 557.

Cette source à laquelle la ville doit son origine est réellement importante. Elle forme dans l'intérieur de la ville un assez large bassin découvert, à côté duquel a été installé une chambre de captage avec pompe. L'eau passe ensuite dans des abreuvoirs et des lavoirs, se déverse dans l'oued Bou Moussa et sert aux irrigations des jardins qui, sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, bordent l'oued à sa sortie de Settât. (Débit total de la source : 580 litres par minute, comprenant : chambre de captage, 165 litres environ ; griffons du bassin, 415 litres environ.)

Deux autres sources abondantes sont assez proches de la ville pour être employées à son alimentation : Aïn Nezarh (débit 360 litres à la minute), à 6 kilomètres au Sud-Est ; Aïn Ali Moumen, à 6 kilomètres au Sud. Les eaux d'Aïn Nezarh sont amenées à Settât par une ségnia qui, autrefois abandonnée, a été réouverte récemment. Grâce à des travaux, actuellement terminés, elle est grossie de l'apport des eaux d'Ali Moumen. Le drainage du marais qui entoure la source d'Ali Moumen permettra d'augmenter considérablement le débit actuellement utilisable de cette source, qui n'est que de 130 litres environ à la minute.

En dehors de ces sources, la population de Settât se ravitaillait à d'assez nombreux puits (60 environ), profonds en moyenne d'une dizaine de mètres et creusés çà et là suivant les besoins (coût une trentaine de francs). L'eau est bonne, mais la proximité fréquente de fosses et de puits perdus souille vraisemblablement un certain nombre de ces puits. La nappe ne baisse en été que de quelques centimètres.

Les jardins à l'intérieur de Settât sont arrosés, soit par les ségnias d'Aïn Nezarh-Ali Moumen, soit grâce à six sénias ou norias qui montent l'eau dans de larges puits formant bassins et sont actionnées par des manèges mus par des chameaux.

CLIMATOLOGIE

Le climat de Settât est plus sec que celui du littoral et les maxima de l'été y sont assez élevés. En revanche les minima et l'humidité sont relativement faibles. La quantité de pluie (597 ^m/_m) est relativement très élevée. Le tableau ci-après donne un aperçu des variations annuelles.

RELEVÉ des OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à SETTAT au cours de l'année 1912

MOIS	PRESSION BAROMÉTRIQUE moyenne	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		VENTS		NEBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
		MINIMA	MAXIMA	MOYENNE			NOMBRE de m/m	NOMBRE de jours	DIRECTION des Nuages	FORCE de 0 à 9		
Janvier.....	734,6	6,0	16,4	11,2	»	72,5	177,5	18	»	2,3	10,0	
Février.....	733,6	9,2	21,3	15,2	»	65,0	171,3	10	»	2,5	»	
Mars.....	734,0	9,5	24,3	16,9	8,5	89,0	13,1	»	N.	»	4,3	Passage des cigognes, le 27; Floraison oliviers, le 29.
Avril.....	732,4	8,4	22,6	15,5	»	72,0	66,5	5	N. N.-O.	2,0	3,8	4 jours sirroco; Éclipse, le 17, de 10 h. 25 à 12 h.
Mai.....	731,8	13,1	28,5	20,8	»	60,0	»	»	N. N.-O.	2,0	1,0	1 ^{er} 3, moisson de l'orge.
Juin.....	730,9	14,7	29,3	22,0	»	63,0	5,0	1	N. N.-O.	2,4	1,4	2 jours brouillard, les 21 et 27.
Juillet.....	730,2	16,4	28,8	22,6	13,7	68,0	»	»	N.-O.	2,9	0,8	2 jours de vent.
Août.....	731,0	18,2	31,7	24,9	15,4	67,0	»	»	N.	2,0	0,8	2 jours sirroco; 1 coup de vent; 3 jours brouillard, les 9, 10 et 12.
Septembre....	729,3	15,7	30,9	23,3	16,6	74,0	18,7	2	N.	2,2	1,6	1 coup de vent.
Octobre.....	724,0	13,7	25,5	19,6	12,6	76,0	111,0	5	N.-E.	2,5	1,5	Sirroco 3 jours.
Novembre.....	727,6	6,7	25,0	15,9	10,4	69,0	leg.	3	N.	2,7	1,0	2 jours brouillard.
Décembre.....	729,4	5,3	19,2	12,2	9,9	83,0	39,0	5	N.	2,0	1,5	1 gelée blanche; 1 orage.
TOTAUX....							597,0	49				
MOYENNE....				19,9								

FLORE

La flore est extrêmement riche et à côté d'espèces vulgaires présente des spécimens très intéressants, soit par leur seule existence sous cette latitude, soit par les différences qu'ils offrent avec les variétés rencontrées dans d'autres régions. « C'est ainsi que telles plantes qui, en France, sont herbacées, atteignent le port de sous-arbrisseaux ; le botaniste serait tenté dans un examen superficiel de décrire comme espèces nouvelles des espèces déjà connues, mais atteignant des dimensions anormales dues à la fertilité du sol et aux conditions climatiques exceptionnelles¹. »

Les arbres sont très rares, car la faible épaisseur du sol au-dessus du roc est un obstacle à la végétation arborescente. Ils sont groupés en quelques jardins au bord des oueds (oued de Settât, Bled Tamedrost) et autour des sources (Aïn Ali Moumen, Aïn Beida, Aïn Nezarh). Ce sont surtout des figuiers et des grenadiers, au milieu desquels figurent des oliviers, des caroubiers et quelques palmiers. Il n'y a autour de Settât à peu près pas d'arbres isolés et les grandes étendues cultivées n'y sont même pas coupées de buissons.

Au printemps, la floraison simultanée d'un grand nombre d'espèces dont les individus apparaissent en groupes compacts étale sur toute la région de vastes plaques multicolores aux tons vifs jusqu'à ce que le soleil de juin qui les brûle rapidement ne laisse subsister que la verdure des palmiers nains et des asphodèles, plantes plus résistantes et d'ailleurs dominantes aux environs de Settât.

Après les premières pluies d'automne, la végétation reprend et se maintient assez vivace pendant tout l'hiver.

FAUNE

La faune est celle de tout le reste de la Chaouïa et les animaux sauvages n'existent à peu près pas aux abords de Settât, le sol dénudé ne leur offrant aucun abri.

¹ Voir la *Flore de la Chaouïa*, par M. le Pharmacien-Major MOUTAT et les travaux de M. le Professeur PIVAN de l'Académie de Poitiers.

Les grands oiseaux de proie sont rares.

Il n'y a pas à Settât ou dans la région de races spéciales d'animaux domestiques.

Ainsi qu'il a été dit, les chameaux viennent du Sud. Les chevaux sont élevés sur place et sont achetés aussi au Mزاب, au Tadla et dans le Haouz.

Les ânes sont très communs. D'innombrables chiens vivent dans les douars ; le sloughi est rare et n'appartient guère qu'aux chefs indigènes et grands propriétaires qui les emploient pour la chasse.

L'apiculture est moyennement développée et donne de bons résultats.

Il n'y a pas d'élevage de vers à soie ; le mûrier fait totalement défaut.

CHASSE

Les chasseurs peuvent trouver autour de Settât quelques lièvres et quelques compagnies de perdreaux, ainsi que des oiseaux de passage, mais le manque de remises ne permet guère au gibier, assez peu chassé jusqu'ici, de se développer beaucoup.

HISTORIQUE

(Renseignements fournis par M. l'officier interprète CARLOTTI)

Settât doit son nom à la source d'« Aïn Settât » autour de laquelle s'est élevée la ville. Depuis les temps les plus reculés, cette source a été très fréquentée ; les fractions desquelles elle dépendait faisaient payer aux autres fractions et aux étrangers un droit d'usage : la « zettala », d'où le nom d'Aïn Settât¹.

L'origine de la ville date du règne de Moulay Ismaël.

Il n'y eut primitivement qu'une enceinte destinée à abriter le harem du Sultan au cours de ses voyages entre

¹ Aucune valeur ne doit être accordée à certaines étymologies fantaisistes d'après lesquelles le nom de Settât viendrait par exemple de *settach* (dix-sept), etc... Elles sont en général basées sur des fautes de langage ou d'orthographe.

Fez et Marrakech. De cette époque datent aussi les casbahs de Médiouna et de Bou Laouan construites dans le même but. L'enceinte était formée par les murs crénelés qui entourent actuellement la casbah.

Les Djeddour et les Ould Ghennem, fractions de la tribu des Mzamza, se partageaient alors les terrains environnant la source.

Ce n'est que plus tard, sous le caïd Si El Ghazi, que de nouvelles constructions furent entreprises, constituant la ville actuelle. Investi d'un commandement considérable, ce caïd appela autour de lui de nombreuses familles des Ouled bou Rezg et les chionkhs de ses tribus furent tenus de s'établir autour de l'enceinte bâtie par Moulay Ismaël. Si El Ghazi éleva une maison à l'intérieur, les chionkhs construisirent des « biont ».

Les successeurs d'El Ghazi, les caïds El Bahloul Kebir Bel Madani et surtout El Hadj Maati firent continuer la construction de Settât. A ce dernier sont dus : le mur de l'enceinte extérieure et ses portes, les boutiques qui bordent la rue centrale et les murailles qui entourent les jardins au nord de la ville le long de l'oued.

LES CAÏDS

Les commandements confiés aux caïds de Settât ont été fort variables et ont compris depuis la seule tribu des Mzamza jusqu'à la totalité de la Chaouïa ou même davantage.

1^{er} Caïd. — Le premier caïd dont le souvenir soit conservé est ALI BEN LHASSEN EL MEDIOU SI qui fut nommé par Moulay Ismaël dans des circonstances dont le récit tient de la légende ou du conte oriental :

Moulay Ismaël venant de Marrakech était arrivé à Médiouna par une pluie battante. Parmi les gens venus pour le saluer, un pauvre berger, Ali Ben LhasSEN, lui offrit le premier un abri ; le Sultan ayant accepté, Ali fit de son mieux les honneurs de son humble gourbi, tuant le mouton qui était son seul bien. Touché d'une hospitalité à la fois si simple et si généreuse, Moulay Ismaël lui promit une récompense. En partant, il lui remit une lettre à n'ouvrir que le jour où les Chaouïa seraient convoqués à Fez.

Au jour dit, Ali Ben LhasSEN ouvrit la lettre qui lui

enjoignait de se rendre à Fez à cheval pour se présenter au Sultan.

Misérablement vêtu, ayant tout vendu pour se procurer la monture prescrite, bafoué et bousculé à son arrivée devant le palais du Sultan, dont on lui refusait l'entrée, il fut mis en prison et dépouillé de son cheval. Aperçu pourtant par un vizir bienveillant, il réussit grâce à sa lettre à se faire présenter au Sultan. La récompense promise lui fut alors donnée ; c'était un *daher* le nommant *caïd* de toute la Chaouïa qu'il commanda pendant quarante ans et à la satisfaction de tous.

2° *Caïd* : EL GHAZI BEN MADANI EL MZAMZI. — Nommé par Moulay Sliman (1790-1822), obtint par ses mérites le plus grand commandement vu jusqu'alors (toute la Chaouïa étendue jusqu'au delà de Rabat, les Chtouka, le Tadla et la région Chleuh avoisinante). Il habitait Settât et avait trois *khalifas* : un à Rabat, un à Boujad et un à Casbah Tadla. Il laissa une grande réputation de justice et de bonté ; à lui est due la création de Settât.

Destitué par Moulay Abderrahman (1822-1869), il mourut à Rabat.

3° *Caïd* : EL BAHLOUL BEN BAHLOUL (Mzamza). — Réunit sous son commandement les Oulad Bou Rezg Mzaniza, Oulad Saïd, G'dna, Oulad Bou Ziri, Oulad Sidi Ben Daoud, Ziaida et les Chtouka.

4° *Caïd* : AHMED BEN AZOUZ (Mzamza) (1834-1839). — Il fit, vers 1835, construire la casbah d'Aïn Beida (route de Guicer, à 7 kilomètres de Settât), mais pillant sa tribu, dépouillant les voyageurs, il se rendit odieux à tous ; la siba se déclara, il fut chassé de sa casbah qui fut démolie et dont les ruines subsistent.

5° *Caïd* : CHAFAÏ (1839-1845). — Peu connu, a laissé peu de souvenirs.

A partir de cette époque, les *caïds* de Settât n'ont plus guère que le commandement des Mzanza, les Oulad Bou Ziri, Oulad Saïd, etc., leur ayant été enlevés à la suite des périodes de siba dans les tribus.

6° *Caïd* : KEBIR BEN MADANI (1845-1877). — Neveu de Bahloul dont il avait été *khalifa*.

7° *Caïd* : EL HADJ MAATI (1877-1908). — *Caïd* des Mzanza et Guedana. Par la durée de son commandement dont

l'époque est encore toute récente, mais surtout par le développement qu'il imprima à la ville de Settât, El Hadj Maati a laissé un souvenir très vivant chez les Mzamza dont le caïd actuel est son fils Ali ould El Hadj Maati.

Très dévoué à Abdel Aziz, il fut amené à nous faire bon accueil, et facilita de son mieux notre installation à Settât.

8^e Caïd : ALI OULD EL HADJ MAATI. — Actuellement en fonctions, nommé caïd des Mzamza en 1908. Il occupe encore une partie de la casbah, mais s'est fait construire dans la ville une très vaste maison d'habitation. Il possède en commun avec les 85 héritiers d'El Hadj Maati une grande partie des immeubles de Settât, et aux Mzamza, d'immenses espaces bien cultivés.

HABITANTS. — DESCRIPTION DE LA VILLE

HABITANTS

Settât est situé au milieu de l'importante tribu des Mzamza : ses habitants proviennent en grande partie des fractions Mzamza qui primitivement occupaient l'emplacement de la ville : les Djeddour (partie est et sud) et les Ouled Ghemam (partie ouest et nord).

Les étrangers venus peu à peu se grouper autour du noyau autochtone formèrent d'abord des nzalas séparées¹, mais ils se mêlèrent par suite au reste de la population, et seuls les noms des quartiers montrent aujourd'hui d'où venaient ces étrangers.

Ce furent surtout des Doukkala, des Krakra, Smaala, Cherkaoua et aussi des Draoua.

Les juifs qui s'établirent dans le Mellah construit par le caïd El Kebir Ben Madani arrivèrent principalement de Denmat, des Sraghna et de la montagne. Etablis depuis longtemps, certains ont acquis de grosses fortunes sur lesquelles, il faut le dire, on faisait aux périodes de siba d'importants prélèvements.

Une petite quantité des juifs de Settât viennent aussi des villes du littoral : Mazagan, Rabat et Casablanca.

¹ *Nzala* : quartier, groupe de maisons, de gourbis, etc.

A l'heure actuelle ils ne demeurent plus tous dans le Mellah devenu trop exigu. Un vaste espace servant primitivement de fondouk avait été occupé par eux (petit mellah), mais à la suite d'inondations, ils durent évacuer presque complètement cet emplacement et formèrent, à proximité de la route de Casbah Ben Ahmed, le *Mellah Barrani*.

La population actuelle (février 1913), sans compter la garnison, se décompose en : 146 Européens (51 hommes, 46 femmes et 49 enfants des deux sexes), 1.372 indigènes musulmans, 514 juifs. Total : 2.032 habitants.

DESCRIPTION DE LA VILLE

(Pl. IX)

L'agglomération de Settât est composée d'un noyau de constructions bâties à la mode arabe, blanchies à la chaux et couvertes en terrasse ; ce noyau est entouré d'une ceinture de « nzalas » groupement de noualas¹ où figurent aussi quelques maisons isolées.

Les constructions sont :

1° *La Casbah*. Ancienne demeure du caïd El Hadj Maati, entourée d'un mur crénelé de 8 mètres environ de hauteur ; elle est occupée actuellement partie par le caïd de Settât Ali Bel Hadj Maati, partie par l'ambulance militaire et divers services ;

2° Une centaine de petites boutiques réparties sur les deux côtés de la route Casablanca-Marrakech qui traverse Settât en formant une large rue centrale (largeur 30 m.) et aussi sur le côté ouest de la route Settât-Guicer ;

3° *Le Mellah* adossé à la casbah, habité exclusivement par des juifs ;

4° Environ 200 maisons d'habitation appartenant à des indigènes de Settât et habitées par eux ou louées à des Européens. De ces maisons dépend parfois un jardinet ;

5° Une vingtaine de maisons récemment construites pour les besoins des Européens et occupées par eux ;

6° Des casernements militaires placés au nord de la ville ;

¹ *Nouala* : hutte de chaume, parfois assez vaste, qui est le mode d'habitation le plus répandu en Chaouïa.

7° Un groupe de bâtiments d'utilité publique : école, infirmerie, etc., actuellement en construction.

Une partie des murs entourant la ville a subsisté : les trois portes de Marrakech, de Guicer et de Ber Rechid sont conservées.

Des rues et des places ont été aménagées dans Settât et comprennent :

La large avenue citée ci-dessus (route de Casablanca à Marrakech) dénommée « *Avenue du Capitaine Loubet* ».

Deux grandes places situées à droite et à gauche de cette avenue au sud de la ville :

Place d'Armes, qui sert de marché intérieur et possède un marché couvert avec bascule. De là part la route de Settât à Guicer où s'embranchent une nouvelle amorce de la route de Marrakech.

Place de France, au bas de laquelle se trouve la source et d'où partent la route des Oulad Saïd et la rue de Marrakech.

Diverses rues : rue de Paris, rue de l'Infirmerie indigène, rue Sidi El Oughimi, etc., donnent de l'air à la ville et en permettent l'assainissement. De larges boulevards ont été projetés en bordure de la ville du côté est.

Un très vaste jardin public avec pépinière, situé au centre de la ville (place de France), est en cours d'installation.

NZALAS

Très peu de nonalas subsistant dans l'intérieur de la ville, des agglomérations de huttes de chaume, de gourbis divers ont été formées en dehors. Elles portent des noms particuliers et comprennent elles-mêmes différents quartiers.

Ce sont :

Nzala Chikh Ben Amor. — Située à l'ouest de la ville, côté nord de la route des Oulad Saïd, elle est habitée par des Oulad El Hadj M'Barek ; Chekaoua.

Nzala Oulad Si El Kebir. — Située à l'ouest de la ville, côté sud de la route des Oulad Saïd, on y trouve des Doukkala ; Smala ; Krakra.

Nzala Sidi El Ghelimi : entre l'ouest et la rue centrale (Avenue du Capitaine Loubet).

Dar Saboun : au nord-est de la ville.

Nzala Oulad Si El Rhazi : au sud-ouest de la ville.

Kaimout : au sud de la ville près de la route de Guicer.

Mellah Barrani : à l'est de la ville, route de Ben Ahmed.

Ainsi que les divers quartiers de la ville auxquels elles sont rattachées, ces nzalas sont placées sous la surveillance de mokedems qui sont responsables de leur propreté et de leur sécurité assurée par des assas de nuit.

HABITATIONS INDIGÈNES

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. — CARRIÈRES

Les noualas qui sont les habitations les plus répandues aux alentours de Settat sont constituées par une carcasse de perches de fenouil ou de roseaux couverte de chaume. Rares dans la région, les hautes tiges de fenouil sont apportées de chez les Ourdigha et vendues sur les marchés où l'on trouve également des roseaux provenant des Beni Agrine. Un certain nombre de grandes noualas sont montées sur murettes et constituent un abri relativement confortable.

Le prix moyen d'une nouala est de 60 p. h.¹.

La tente ou kheima est faite de bandes de « felij » cousues ensemble, fabriquées dans les douars avec de la fibre de doum (palmier nain). Ces bandes qui peuvent être employées dans les maisons pour recouvrir le sol se vendent quelquefois sur les marchés.

Toutes les maisons sont bâties à la mode arabe avec le toit en terrasse. Les murs sont le plus souvent en pisé fait de tuf tassé dans une sorte de caisson. Crépées ensuite à la chaux, ces constructions sont assez solides si l'enduit est suffisant.

Les bâtiments en pierre sont en général mal faits, les maçons indigènes employant surtout de très petites pierres qu'ils mélangent sans méthode avec quelques gros blocs ;

¹ P. H. ou p. h. = peseta hassani ; r. h. = réal hassani, monnaies officielles du Maroc. Le réal = 5 pesetas et vaut, suivant le cours, de 4 fr. à 4 fr. 30 environ. Le guerch = 1/4 p. h., soit 0 fr. 20.

l'ensemble ne tient que grâce à un mortier très riche en chaux.

Les bois employés sont des fûts mal équarris et des « brournis », perches de jeune thuya de 2^m50 de longueur et de 0^m08 de diamètre environ venant de la région boisée des Mdakra et vendus assez cher sur les marchés. La consommation considérable de ces « brournis » est une des causes de la ruine des forêts avoisinant la Chaouïa. Ils seraient très-avantageusement remplacés par des planches et des chevrons pour la construction des toitures.

Les matériaux de construction importés et achetés à Casablanca (fers à T, madriers, chevrons, planches, tôles, ciment.....) sont encore peu employés par les indigènes. Leur prix de revient est assez élevé. (Voir ci-après.)

On trouve sur place en abondance la pierre à bâtir et la chaux :

La pierre à bâtir extraite des carrières ouvertes à Settat même est de grain variable, allant d'un grès assez dur à un calcaire grossier, friable et médiocre. On trouve aussi une sorte de « pierre d'Angoulême » très facile à scier et à tailler qui durcit à l'air et fournit de forts beaux moellons.

La chaux est fabriquée un peu partout ; un grand nombre d'indigènes savent construire les fours à chaux ; la bonne pierre abonde dans les couches superficielles et le combustible employé (doum) n'est pas coûteux.

Le plâtre (qu'on pourrait fabriquer avec le gypse dont un gisement existe aux Ouled Bou Ziri) n'est guère utilisé par les indigènes et les Européens s'en procurent à Casablanca.

Le sable est extrêmement rare ; on le remplace tant bien que mal par du tuf criblé.

La tuile n'est pas employée (toutes les maisons étant couvertes en terrasses), non plus que la brique. Les carreaux de ciment servent pour les revêtements ou dallages de luxe, dans les constructions indigènes où le sol est plus ordinairement fait d'une sorte de béton non reconvert.

Les boiseries (portes, fenêtres) peuvent être fournies par les menuisiers indigènes qui les fabriquent en général avec des bois médiocres provenant de vieilles caisses, par exemple.

Des ferrures de qualité inférieure, importées, se trouvent en vente à Settat chez les marchands de quincaillerie.

PRIX DE REVIENT A SETTAT DES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

MATÉRIAUX de CONSTRUCTION	PRIX	OBSERVATIONS
Chaux.	20 ^f le mètre cube	Se trouve sur place.
Pierre à bâtir. ..	5 ^f le mètre cube	Id. Prix moyen variable suivant qualité.
Plâtre.....	110 à 120 ^f la tonne	Vient de Casablanca.
Ciment.....	150 ^f la tonne	Id.
Carreaux de ciment...	32 ^f le cent environ	Id.
Madriers	2 ^f 60 le mètre courant	Id. Prix sujet à de fréquentes variations
Planches	4 ^f 25 le mètre carré	Id.
Fers à T	30 à 31 ^f le quintal	Id.
Tôles ondulées...	4 ^f 50 à 4 ^f 75 la tôle de 2 ^m 13	Id.

PRIX DES LOYERS

Une grande maison louée au mois ou à l'année se paie de 25 à 26 r. h. par mois. Il y a environ vingt-cinq de ces maisons.

Une boutique donnant sur une des grandes rues et pouvant être utilisée par des Européens : 6 r. h. par pièce et par mois.

Une chambre dans une des « nzalas » extérieures 1 r. h. à 1 r. h. 1/2.

Les noualas suivant leur qualité sont louées jusqu'à 2 r. h. par mois.

COMMERCE. — MARCHÉS

COMMERCE

Le commerce en dehors des marchés est un petit commerce de détail assez actif.

A côté des maisons françaises (épiceries, bazars, etc.) figurent une centaine de boutiques indigènes où se vendent les produits manufacturés et importés que l'on trouve dans tout le Maroc : cotonnades venant surtout d'Angleterre et d'Allemagne, porcelaines, verrerie, quincaillerie, sucre, thé, épicerie, etc. Un certain nombre de ces boutiques contiennent des effets d'habillement indigène (caftans, serouals, etc.), parfois aussi des cuirs venant de Marrakech.

Les autres sont des cafés maures très rudimentairement installés.

Le mouvement de ce petit commerce est difficile à évaluer ; il donne satisfaction à ceux qui l'entreprennent, mais ne paraît pas susceptible d'extension dans l'état actuel de la ville.

Les marchands indigènes paraissent d'ailleurs s'occuper de leurs affaires avec une assiduité très modérée. Leurs boutiques sont comme d'habitude de petites pièces qui ne comportent pas de logements ; ils n'y passent guère que six à huit heures où la conversation avec les voisins et avec les gens qui passent tient plus de place que le commerce proprement dit.

MARCHÉS

Le marché hebdomadaire de Settât se tient le dimanche (Souk el Had) sur un vaste emplacement en pente situé au nord-est de la ville et adossé contre elle près de la porte de Ber Rechid.

Un autre marché quotidien a lieu sur la place d'Armes, au-dessous d'un « marché couvert ». A ce marché ne figurent en général que des denrées alimentaires produits de Settât même et des environs immédiats (pain, légumes, charbon, etc.) ; il sert à l'approvisionnement journalier de la ville.

Le Souk el Had, au contraire, est fréquenté non seulement par des indigènes des abords de Settât, mais encore par des gens de toutes les tribus environnantes : Oulad Bou Ziri, Oulad Sidi Ben Daoud, Mzab, Oulad Saïd, etc. Certains, en assez grand nombre, viennent du Tadla sud, des Sraghna, des Rehamna. Sans être aussi bien approvisionné que les marchés de Casablanca, il offre des ressources qui manquent le plus souvent dans les marchés de l'intérieur.

Placé entre les marchés du vendredi et du mardi de Casablanca, il reçoit les vendeurs qui n'ont pas écoulé leurs marchandises à Casablanca le vendredi et qui, rentrant chez eux, s'arrêtent, ou ceux qui comptent pousser jusqu'à la côte si les acheteurs font défaut au Souk el Had.

Au total, 4.500 indigènes environ, allant et venant, assistent au Souk el Had de Settât y apportant une grande animation.

Il s'y fait un assez gros trafic de grains. On y trouve du bétail : bœufs, moutons et chèvres, quelques chevaux, des ânes et tous objets confectionnés dans le pays : charrues, bâts, tellis, nattes de palmier nain, plats, poteries, etc. Fruits et légumes y sont apportés de fort loin. Des bouchers, des marchands de peaux, de laines, y sont également nombreux. Et les boutiques de juifs, marchands de cotonnades, ferblantiers, forgerons et autres artisans ambulants y forment des groupes importants.

On vend très peu d'objets de provenance européenne à cause de la proximité de Casablanca qui approvisionne suffisamment les marchés de l'intérieur.

Le trafic total du marché de Settât (y compris le petit marché quotidien) peut être évalué à 1.500.000 pesetas hassani par an.

DROITS DE MARCHÉ

La perception des droits de marché est confiée à un adjudicataire dont les bénéfices peuvent être difficilement appréciés. L'élévation constante du produit du marché de Settât proportionnellement plus considérable que celle des autres marchés prouve son développement important :

2.625 pesetas hassani en janvier 1911.			
2.900	—	—	1912.
3.750	—	—	1913.

TARIF DES DROITS DE MARCHÉ

ÉNUMÉRATION DES OBJETS OU DENRÉES	DROIT A PERCEVOIR
Chevaux, juments, poulains, mulets, mules	1/20 { 5 % du prix de vente payé, par moitié, par le vendeur et l'acheteur.
Anes, ânesses, chameaux, chamelles	
Beufs ou vaches, veaux	
Moutons, chèvres	1 guerch.
Oufs (le cent)	2 grouch.
Peaux de tous animaux	5 % du prix de vente.
Bois	2 grouch par charge de chameau.
Charbon	1 guerch par charge d'âne.
Draps, étoffes, tapis, vêtements (sur le marché)	5 % du prix de vente.
Draps, étoffes, tapis, vêtements (à la criée sur la voie publique)	Id.
Henné (en gros)	Id.
Fruits secs	Id.
Fruits frais (excepté le raisin)	Id.
Raisins frais (la charge)	1 guerch.
Beurre en gros, huile, sucre	5 % du prix de vente.
Miel (en gros)	1 guerch par table de vente.
Boulangers (marchands de pain)	Id.
Bouchers	2 grouch par étal.
Gondron	1 guerch par guerba.
Foin, herbages	1 guerch par charge.
Laines	5 % du prix de vente.
Blé	5 grouch par charge de chameau
	2 grouch par charge d'âne.
Orge, maïs	3 grouch par charge de chameau
	1 guerch par charge d'âne.
Légumes... /	2 grouch par charge de chameau
Sel en gros \	1 guerch par charge d'âne.
Denrées ou marchandises au détail exposées en vente sur le marché, sur la voie publique ou sous une tente, tente magasin vendant au détail : sucre, café, thé, tabacs, etc. ; tentes où sont vendus beurres, fruits, légumes et denrées, ou servant d'atelier, de boutique, pour cafetier, barbier, forgeron, etc.	2 grouch par tente.
Commerçant ou industriel établi en plein air vendant au détail les denrées ou marchandises indiquées ci-dessus ou exerçant une profession quelconque	1 guerch par marché.
Guerrah (vendeur d'eau)	Id.

INDUSTRIE

Il n'existe actuellement à Settat, chez les indigènes, aucune industrie à proprement parler.

Dans la ville et dans les douars environnants, on fabrique les objets d'usage courant nécessaires à la vie journalière (étoffes, ustensiles grossiers, nattes, etc.).

Une fabrique de savon qui a donné son nom au quartier du Dar Saboun fonctionnait il y a une vingtaine d'années ; elle appartenait à des juifs et l'installation a été totalement détruite lors d'une période de siba.

Les Européens n'ont jusqu'ici essayé que de petites entreprises : moulins mus par une locomobile ou par un moteur à explosion.

Les ressources locales semblent devoir surtout favoriser les industries intéressant l'agriculture, lesquelles pourraient d'ailleurs prendre une grande extension.

Le travail du palmier nain, sa transformation en crin végétal ou en tout autre produit manufacturé est sans doute susceptible de donner de bons résultats. Le palmier nain pousse en abondance dans la région et son arrachage aiderait en outre au défrichement du sol arable.

La main-d'œuvre indigène non spécialisée est payée environ 1 p. h. 75 à 2 p. h. par jour.

MESURES ET POIDS

MESURES ITINÉRAIRES

Il ne faut évidemment pas s'attendre à ce que la notion de la mesure des distances par le système métrique soit encore répandue chez les indigènes ; malgré cela, cette

notion commence à ne plus leur être tout à fait étrangère ; le service dans les goums ou dans les formations auxiliaires a introduit chez quelques-uns la mesure des distances par pauses de marche et même par kilomètres. Mais ce ne sont là que des exceptions.

Pour les grands trajets, on compte naturellement par étapes, gîtes et points d'eau.

Pour les distances plus petites, on emploie parfois le « mhrig aoud », longueur que peut parcourir un cheval au grand galop sans arrêt. Cette mesure est, on le voit, des plus variables, mais la distance exprimée ainsi est en moyenne de 5 kilomètres.

Au-dessous, il n'y a que des mesures à base humaine :

La « gama », très employée pour les mesures de hauteur ou de profondeur. C'est exactement la brassé, 1^m62 environ.

Le « khetoua », le pas : 0^m75.

Le « draa », la condée : 0^m50 ou un peu moins.

Puis viennent les mesures faites avec la main et les doigts :

Le « chber », le pan : 0^m21 environ.

MESURES DE SUPERFICIE

Les mesures de superficie ne sont pas employées en affaires, mais seulement pour la fixation de l'impôt, aussi la connaissance en est-elle peu répandue. Quelques indigènes (fellah) ont une expérience particulière de cette estimation qu'ils font à vue et ils sont consultés en cas de besoin.

Ces mesures sont :

La grande charrue : espace que peut pendant la saison des labours labourer une charrue attelée de deux chevaux.

La charrue moyenne ou charrue de bœufs, que laboure une charrue attelée de deux bœufs, d'un cheval et d'un bœuf ou d'un chameau et d'un bœuf.

La petite charrue ou charrue d'ânes, labourée par une charrue attelée d'ânes ou d'un âne et d'un chameau.

On conçoit tout ce qu'a d'imprécis une pareille méthode de mesure. Dans les réponses d'indigènes interrogés sur leur évaluation, on rencontre parfois des écarts considé-

rables : aussi l'introduction de nos mesures de superficie est-elle vivement à souhaiter.

On peut cependant à titre de renseignement donner les équivalences suivantes :

Grande charrue	10 à 12 hectares
Charrue moyenne	8 à 10 —
Petite charrue	6 à 8 —

MESURES DE CAPACITÉ

(Grain. — Sel. — Huile)

Les mesures de capacité pour les grains sont basées sur celles du système métrique qui ont été introduites par nous et sont universellement adoptées.

Elles portent les noms suivants :

Baoui	2 doubles décalitres
Karoui	1 double décalitre
Demi-Karoui	1 décalitre
Temna	1/4 de karoui ou 5 litres.

Pour la transformation en poids, on peut adopter le tableau ci-dessous :

NOM DES DENRÉES	POIDS DU KAROUI ou double décalitre	NOMBRE DE KAROIS aux 100 kilogs
Fenugrec..	16 kilogs	6 karois 25
Lin	14 —	7 — 14
Pois chiches.	16 —	6 — 25
Fèves	14 —	7 — 14
Blé	16 —	6 — 25
Orge	11 —	9 — 09

Pour le sel au détail on se sert d'une mesure spéciale dite « stati » qui vaut 1 litre 25 environ.

Le seul liquide vendu chez les indigènes est l'huile pour laquelle on emploie « l'ouquia » (environ 1 décilitre).

Nota. — Le mètre cube commence à être utilisé à Settât pour les pierres sous le nom de « metro ». Il sert parfois aussi pour la chaux qui se livre et se paie plutôt par fournées.

POIDS

Le système de poids est assez compliqué.

En dehors du quintal qui sous le nom de « quantar » est employé en général pour 50 kilogrammes, il se compose de différents poids portant le même nom, mais ayant une mesure variable suivant la denrée mesurée. Ces mesures comportent habituellement des fractions (demi et quart) ; ce sont le r'tal et l'ouquia.

On distingue le r'tal el atari, ou livre d'épicier, équivalant au poids de 20 r. h. et le r'tal el khacri, livre des légumes, poids de 65 r. h. environ¹.

L'ouquia n'est employée que pour le beurre et le miel. L'ouquia de beurre est le poids de 120 r. h., l'ouquia de miel, celui de 240 r. h.

Ces diverses mesures, le plus souvent très inexactement représentées par une masse de fer ou par des pierres sont plus variables ici que dans les grandes villes où elles sont contrôlées par un « mthasseb » ; mais l'introduction de nos mesures et de nos poids a été tentée et semble avoir à Settât assez de succès ; il y a lieu de supposer que l'emploi s'en généralisera d'ici peu.

Nota. — D'autres mesures pour les achats en gros sont purement conventionnelles et n'ont aucune base régulière : le chouari ou charge d'âne pour le charbon, les légumes, les fruits ; le tellis ou charge de chameau pour les grains (8 à 10 baoui).

Un certain nombre de marchandises se vendent au cent. La viande se vend par morceaux débités de gré à gré.

¹ Denrées mesurées avec le r'tal el atari : Sucre, thé, bougies, laine, poil de chèvre, clou de girofle, beignets, etc...

Denrées mesurées avec le r'tal el khadri : Toutes sortes de légumes et de fruits verts ou secs, huile.

PRIX MOYEN DES OBJETS ET DENRÉES A SETTAT

NATURE des DENRÉES OU OBJETS	MESURES	PRIX en P. II.	OBSERVATIONS
Orge.....	baoui	2,50	Les prix ci-contre sont les prix moyens. Cours variable. (Voir les mercuriales.)
Blé	—	7,50	
Maïs	—	2,50	
Pois chiches.....	—	5,00	
Graine de lin	—	7,50	
Coriandre	—	1,25	Poids 500 gr. environ.
Fenugrec.....	—	3,00	
Fèves	—	2,50	
Lentilles	—	6,00	
Kesra (pain arabe)	le pain	0,25	
Sucre	le r'tal a.	2,50 env. 0,50	
Thé.....	—	5,00 à 6,00	
Huile	le r'tal kh.	3,00	
Beurre	ouquia	13,00	
Bougies	le r'tal a.	0,50	
Dattes	le r'tal kh.	2,00	
Figues sèches.....	—	1,50	
Noix	le cent	0,75	
Noix décortiquées	le r'tal a.	4,00	
Raisins secs	—	2,00	
Henné	le r'tal kh.	4,00	
Clou de girofle	le r'tal a.	1,50	
Ail	—	1,50	
Piments rouges	le cent	1,00	
Figues de Barbarie	—	0,50	
— fraîches	r'tal	0,50	

NATURE des DENRÉES OU OBJETS	MESURES	PRIX en P. H.	OBSERVATIONS
Raisin.....	chouari r'tal	12,50 1,00	Variable.
Oranges.....	le cent	8,00	
Grenades.....	—	2,50	
Abricots.....	r'tal	0,75	Id
Concombres, pastèques, melons ..	la pièce	0,05 à 1,00	Suivant la taille et la qualité.
Oignons (gros).	le cent	8,00	
— (petits).....	le paquet	0,05	
Œufs.....	le cent	6,00	Variable (l'eau entière avec la tête.)
Charbon.....	le chouari	7,50	
Laine.....	la toison	8,10	
— lavée.....	r'tal	1,25	Cotonnades importées d'Angleterre et d'Allema- gne surtout
Sel.....	tellis stati	20,00 0,75	
Goudron épais.....	l'outre	10,00	
— clair.....	r'tal	3,00	Cotonnades importées d'Angleterre et d'Allema- gne surtout
Savon noir.....	—	2,00	
Toile de coton blanche...	le draa	0,50 env.	
— de couleur	—	1,50 à 3,00	Cotonnades importées d'Angleterre et d'Allema- gne surtout
— p. turbans.	—	0,25 env.	
Mouchoirs de toile...	le mouchoir	0,25	
— en soie.....	—	6,00 à 10,00	Provenant de Marrakech
Savates en cuir p. hommes dites « belra »	la paire	7,50	
— brodées p. femmes dites « cherbill »	—	10,00 env.	

USTENSILES DIVERS

		P. H.
Jarre en terre cuite.....	la pièce	1 25
Plat à ragoût avec couvercle.....	—	0 50
Plat pour faire le pain.....	—	0 50
Pot en terre.....	—	0 25

OUTILS AGRICOLES ET RÉPARATIONS, FERRAGE DES CHEVAUX

	P. H.
Charrue pour cheval	10 00
Charrue pour âne ou bœuf.....	5 00
Soc de charrue	3 00
Réparation d'un soc de charrue	1 00
Ferrage d'un cheval	2 00

BOIS DIVERS

Bois divers (piquets, etc.)	prix variable
Broumis	25 p. h. le cent

OBJETS CONFECTIONNÉS EN DOUM (PALMIER NAIN)

	P. H.
Nattes (suivant la taille)	2 50
Bât (barda)	5 00
Tellis	7 50 à 10 00
Couffins	1 00
Mesure pour l'orge (skoula = 1 tellis environ). ..	2 50
Van (Midouna)	0 50
Felij (les 10 m. environ)	4 00

CHAUFFAGE

Le bois faisant défaut autour de Settât, on y brûle du charbon apporté des parties boisées qui sont peu à peu dévastées (bords de l'Oum er Rebia, de l'oued Kaïban, etc.).

L'extraction des racines de jujubier qui demande un travail assez pénible a permis cette année de suffire aux demandes du Service des Subsistances Militaires, mais les indigènes ne se servent guère de ces racines comme combustible et préfèrent le palmier nain qu'ils arrachent facilement et le charbon qu'ils achètent au marché. Les Européens brûlent également du charbon et aussi du pétrole dont le prix est très variable suivant le cours à Casablanca.

COLONISATION URBAINE ET RURALE

Le mouvement d'immigration et d'émigration des indigènes est trop peu marqué pour pouvoir jusqu'ici donner lieu à une statistique. Pourtant, la population indigène de Settât a subi pendant ces dernières années un accroissement assez important dû à l'augmentation des besoins en main-d'œuvre.

La plupart des Européens fixés à Settât sont des commerçants établis : les colons proprement dits n'y existent pas encore.

Quarante-six individus isolés et familles européennes se trouvaient à Settât en décembre 1912, se décomposant en :

Français	33
Espagnols	4
Italiens	6
Allemand	1
Suisse	1
Grec	1

Sur ces 46 Européens ou groupes d'Européens :

5	sont arrivés en	1908
3	—	1909
5	—	1910
10	—	1911
23	—	1912 dont 17 Français.

Les tentatives faites par eux doivent en général avoir réussi, puisque trois Européens seulement sont repartis après s'être fixés à Settât. Sur les 46 Européens actuellement à Settât, tous les étrangers et un certain nombre de Français avaient débuté au Maroc dans d'autres localités.

Parmi les nouveaux arrivés se trouvent quelques militaires retraités ou libérés à la fin de leur service militaire au Maroc.

Les entreprises ou établissements sont les suivants :

Banque	1
Hôtel, Café, Restaurant	3
Bazars avec débit	3

Coiffeur	1
Débites de boissons	6
Epiciers	3
Charcutiers	2
Commerce des peaux.....	1
Carriers-maçons	2
Menuisier	1

Le reste de la population européenne occupe des emplois divers (au Service des Renseignements par exemple).

Settat est très fréquemment visité par des représentants de diverses firmes commerciales qui y possèdent soit des maisons en ville, soit des propriétés rurales.

C'est en effet un centre agricole extrêmement important et les résultats obtenus par les indigènes avec leurs moyens encore rudimentaires sont excellents.

L'exploitation directe n'a été tentée par des Européens que dans de très faibles proportions ; quelques jardins de cultures maraîchères, un essai de plantation de vigne sont seuls à signaler ; l'élevage des porcs entrepris par quelques commerçants donne de bons résultats.

La participation des colons ne s'est guère faite jusqu'à présent que par l'achat de la terre dont la culture continue dans les mêmes conditions qu'auparavant ; l'association agricole aide le propriétaire à couvrir les frais de l'exploitation.

Une maison existe parfois sur les terres achetées par des Européens, mais jusqu'ici elle reste habitée par des indigènes et il n'existe pas aux abords de Settât d'installation agricole modèle.

Les propriétés des colons ou sociétés commerciales autour de la ville sont d'environ 300 hectares, représentant une valeur approximative de 50.000 francs.

Les prix d'achat ont été très variables. Ils sont actuellement les suivants :

Bonnes terres tirées	150 à 200 fr. l'hectare
Terres sahel défrichées	80 fr. l'hectare
Terres sahel non défrichées..	20 à 50 fr. l'hectare

L'association agricole permet d'acquérir l'expérience du pays sans engager trop de capitaux, mais l'achat, puis l'exploitation directe amèneraient un gros rendement de

ces terres excellentes encore incomplètement défrichées. Il serait d'ailleurs très possible d'installer des fermes européennes, même à une certaine distance de la ville : le pays est très sûr et les indigènes feraient très bon accueil aux colons qui ne prétendraient pas s'approprier indûment leurs biens et viendraient seulement exploiter leurs propres domaines.

Il faut convenir que la constitution de ces domaines est dans l'état actuel des choses assez difficile. La complication des questions de propriété et surtout l'absence à Settât même d'une agence privée pouvant servir d'intermédiaire entre acheteurs et vendeurs ont été malheureusement un obstacle suffisant pour écarter plusieurs Européens venus dans le but de faire de la colonisation rurale et qui se sont dirigés sur d'autres points.

CONDITIONS DU TRAVAIL. — SALAIRE DES OUVRIERS

La journée de travail est habituellement à Settât de dix heures pour les ouvriers européens et de onze heures pour les ouvriers indigènes.

Les Européens : maçons, menuisiers, plâtriers sont payés de 12 à 15 francs par jour.

Les indigènes : maçons, menuisiers, forgerons, de 4 à 6 p. h. par jour : carriers, terrassiers, de 3 à 4 p. h. par jour : manœuvres, de 1,50 à 2 p. h. par jour.

La plupart des ouvriers européens ne viennent jusqu'ici à Settât qu'avec la certitude d'y trouver du travail. Ils peuvent y vivre en dépensant de 3 à 5 francs par jour.

Le paiement des salaires se fait à la semaine.

Le travail des enfants (14 à 17 ans environ) est utilisé surtout chez les Européens qui les engagent comme domestiques ou comme « garçons » dans leurs débits ou magasins. Ils sont payés de 20 à 30 p. h. par mois et nourris.

L'apprentissage existe en de faibles proportions chez les forgerons, menuisiers et tailleurs indigènes. Les séances pratiques de travaux manuels de l'école franco-arabe pourront préparer de jeunes enfants à l'apprentissage.

ÉTAT ACTUEL DE LA PROPRIÉTÉ IMMOBILIÈRE

Aucune modification n'a été apportée à l'état de la propriété immobilière depuis notre occupation.

Des acquisitions de terres ont été faites par des Français ou par des étrangers depuis cette époque. Elles sont régulières dans le fond et dans la forme, ce qui est parfois long à réaliser.

Il faut en effet tout d'abord que le vendeur produise des titres de propriété (moulkia) et de plus que ces titres soient incontestés, ce qui est le cas exceptionnel, ou reconnus valables. Il faut ensuite que la propriété soit bien délimitée et délinée par un acte devant adouls. Ce n'est qu'après que le cadî pourra passer l'acte de vente, si le représentant du Maghzen (en l'espèce le pacha de Casa-blanca) autorise la vente, les terrains n'appartenant pas au Maghzen.

Les questions de co-propriété et de co-héritage compliquent souvent ces cessions par vente.

Alors que la propriété est, en tribu, familiale et collective, à Settât et aux environs immédiats, l'habitat étant différent, une sorte de régime urbain y a constitué le plus souvent la propriété individuelle, ce qui a facilité la vente à des étrangers, inusitée dans les tribus.

A cause des transactions assez nombreuses, on remarque à Settât l'exercice fréquent du droit de « chefaa » sous forme de préemption en cas d'indivis.

Dans le cas de la propriété collective familiale, transmise par héritage, le nombre des participants est en général considérable et va jusqu'à quatre-vingts.

Habituellement, chacun régit sa part de propriété et donne parfois sa procuration à un « oukil » (membre de la famille ou non) en cas de transaction.

Les mineurs ont un tuteur testamentaire ou un tuteur désigné d'office par le cadî.

Les femmes mariées ont presque toujours leur mari comme oukil.

Il est d'usage d'ailleurs que les procurations soient particulières et données pour les besoins de la cause.

On s'explique facilement que ces co-propriétés donnent

lieu à de nombreuses contestations ; aussi semble-t-il qu'on doive arriver à remplacer par la propriété et l'exploitation individuelles le système familial, là où, comme à Settât, le souci de la sécurité n'oblige plus à des groupements souvent si peu conformes aux intérêts particuliers.

Pourtant, là où la terre est la propriété de la tribu, la notion de la propriété individuelle n'existe pas et n'a aucun motif de s'introduire actuellement.

Autour de Settât, la propriété foncière est morcelée par fractions de une, deux charrues. (Voir : *Mesures locales*). Les grandes terres d'un seul tenant sont très rares.

Il y a une assez grande quantité de terres vacantes qui pourraient être cultivées suivant les procédés usités dans le pays ; c'est faute de ressources suffisantes (animaux de labour, etc.) que ces terres restent incultes. L'association agricole qui a augmenté de plus d'un tiers depuis 1907 peut remédier en grande partie à cet état de choses en fournissant aux propriétaires les moyens de mettre leurs terrains en valeur.

Le prix de vente a considérablement haussé durant ces dernières années :

Le prix moyen de l'hectare en ville a passé de 150 p. h. en 1906 à 300 p. h. en 1912.

Le prix moyen de l'hectare à la campagne a passé de 80 p. h. en 1906 à 160 p. h. en 1912, ce qui met la charrue à 600 r. h. en moyenne en employant les termes courants.

CULTURES EN GÉNÉRAL

Les indigènes s'adonnent à des cultures variées : celle des céréales, considérée d'ailleurs comme une obligation religieuse, est de beaucoup la plus importante.

L'outillage agricole se réduit à la charrue dont le modèle est celui qu'on rencontre couramment en Algérie et en Tunisie. Les labours sont faits à 10 centimètres environ de profondeur.

Si les indigènes ne se servent pas actuellement d'un outillage plus complet et plus perfectionné, c'est seulement parce qu'ils ne le connaissent pas encore ; tout laisse

prévoir qu'ils utiliseront volontiers, par la suite, de meilleurs instruments. C'est ainsi qu'un certain nombre d'entre eux ont adopté le chariot récemment introduit dans le pays.

Les engrais ordinaires (fumiers) sont utilisés, mais les terres, riches en général, ne réclament guère d'amendement. Une culture plus intensive pourra peut-être amener les indigènes à faire usage des phosphates dont on signale la présence dans les environs de Guicer et d'El Boroudj.

Les cultures se divisent en deux catégories :

« *El Griba* », cultures premières pour lesquelles les semailles sont faites le plus tôt (blé, orge, fèves).

« *El Mazouzia* » ou « *El Bernicha* », cultures plus tardives pour lesquelles les semailles sont faites en second lieu (lin, pois chiches, fenugrec, coriandre, lentilles).

Un certain assolement est employé chez les propriétaires qui ont plus de terres qu'ils n'en ont besoin pour leur consommation propre. Il comporte l'alternance entre « *griba* » et « *bernicha* » ; exemple : blé, pois chiches, lin, orge, etc.

CÉRÉALES

Comme il est dit précédemment, la culture des céréales est, dans la région de Settat, de beaucoup la culture la plus importante. Elle donne d'ailleurs d'excellents résultats. Le sol s'y prête à peu près partout et de grands espaces actuellement non défrichés pourraient encore être utilisés pour cette culture, mais il va sans dire que les meilleures terres sont presque toujours cultivées et que ce qui reste est d'une moins bonne qualité.

A moins de circonstances spéciales (sécheresse, etc.), la récolte est habituellement satisfaisante ; aucune maladie du grain ne sévit dans la région.

Aux alentours de Settat, la proportion observée dans la culture est de deux cinquièmes de blé pour trois cinquièmes d'orge. Le maïs et le millet suivent de très loin.

La culture des céréales est actuellement en progression ; elle est faite d'après les méthodes indigènes (semailles sous raies) qui donnent un bon rendement. La culture à l'euro-péenne ne pourrait peut-être l'augmenter qu'assez peu.

On sème environ 120 kilos d'orge et 100 kilos de blé à l'hectare.

La récolte moyenne exprimée en mesures vulgaires du pays est pour le blé :

30 tellis, soit 250 à 300 baoui par grande charrue
20 tellis, soit 160 à 200 baoui par charrue moyenne
10 tellis, soit 80 à 100 baoui par petite charrue
autrement dit 35 hectolitres par hectare.

Pour l'orge :

40 tellis, soit 350 baoui par grande charrue
25 tellis, soit 200 à 250 baoui par charrue moyenne
12 tellis, soit 100 (env.) baoui par petite charrue
autrement dit 45 hectolitres par hectare.

Le blé pèse en moyenne 80 kilos l'hectolitre, l'orge 55 kilos.

Le plus souvent, les « charrues » sont ensemencées moitié en blé, moitié en orge, surtout chez les petits propriétaires qui ne possèdent qu'une charrue. Ils mettent alors en silos le surplus de leur récolte. Chez un grand nombre d'indigènes ce surplus est assez considérable pour donner lieu à un très important mouvement d'exportation sur Casablanca.

Une certaine quantité d'orge est achetée sur place par le Service des Subsistances Militaires. (En 1912, 5.000 quintaux au prix moyen de 11 francs le quintal).

REMARQUE SUR LES BLÉS

Les blés cultivés dans la région de Settât sont des blés durs. Les indigènes distinguent trois variétés auxquelles ils donnent des noms particuliers qui se rapportent à la forme de l'épi :

La première variété (très bonne qualité) est dite « blé hadiricha » ; son grain est gros et court ; elle pousse surtout dans les bonnes terres.

La deuxième (bonne qualité) est dite « blé zerreah » ; son épi est plus long et moins rempli, son grain est plus allongé.

La troisième dite « blé dradia » a un épi court et épanoui et un grain plus petit dont la peau est un peu rouge. C'est la qualité employée en général par les boulangers à cause de son prix peu élevé.

- CULTURES DIVERSES

A côté des céréales, les indigènes cultivent par ordre d'importance : le lin, les pois chiches, les fèves, le fenugrec et le coriandre.

A l'exception des fèves, presque entièrement consommées sur place¹, toutes ces cultures sont faites en vue de l'exportation.

Le lin cultivé appartient à l'espèce des lins d'hiver ou lins chauds dont la graine est estimée et la tige médiocre. Aussi n'en récolte-t-on à Settât que la graine. Les tiges séchées sont données comme fourrage aux chameaux.

Le fenugrec « helba » est vendu en grains à Casablanca, les tiges desséchées sont utilisées comme combustible.

Le coriandre « cosber » dont la production est assez faible est également exporté.

CULTURES FOURRAGÈRES

Les prairies naturelles n'existent autour de Settât qu'en très faible quantité. On n'en trouve guère que d'étroites bandes, près des sources, le long des oueds et dans les fonds humides.

Les terrains en friche sont utilisés comme pâturages, et lorsque l'année est sèche ces ressources deviennent très insuffisantes.

Les fourrages artificiels pourraient donc rendre les plus grands services dans cette région ; le terrain se prêterait assez bien à leur culture. Les indigènes les ignorent totalement ; ils fauchent un peu la végétation haute et abondante du printemps, mais ne la conservent pas.

Dans les années normales, la production est juste suffisante pour les besoins locaux ; pendant la saison sèche où ne subsistent comme verdure que des plantes à feuilles épaisses et à bulbe, le palmier nain et les tiges d'asphodèle, le bétail bovin peut souffrir considérablement. (Voir *Bétail*.)

Les moutons se nourrissent mieux et consomment alors l'herbe courte et l'asphodèle, mais le gros bétail, les chevaux, les chameaux ne mangent en ces périodes que de la

¹ La soupe du matin dite *harira*, mets très répandu, est faite en grande partie avec des fèves.

paille (teben) conservée en meules par chaque douar pour ses besoins.

La vente en est rare et se fait au prix de 5 à 10 r. h. la meule suivant la taille.

Le Service des Subsistances Militaires a acheté à Settât, en 1912, 1.000 quintaux environ de paille au prix de 2 fr. 25 le quintal.

CULTURES MARAÎCHÈRES. — IRRIGATIONS

La culture maraîchère est très en honneur à Settât. Sans parler des petits jardins installés dans les fonds bien arrosés (Bled Tamedrost) ou autour des sources (Aïn Nezahr) il y a, à proximité immédiate de la ville, de beaux jardins, particulièrement en bordure de l'oued Bou Moussa. Ces jardins, biens du Maghzen autrefois, sont passés dans les mains du caïd et de quelques riches propriétaires qui ne s'en défont guère, sauf à des prix très élevés.

On y cultive toutes les espèces de légumes des régions tempérées : pommes de terre, patates, topinambours, choux-raves, carottes, navets, pois, salades diverses, etc. Des plantations de figuiers et de grenadiers voisinent avec les carrés de culture ; on voit là aussi des oliviers fort beaux, mais non taillés, non soignés et dont le rapport est nul.

Les légumes fournis sont vendus à Settât même, et la consommation de la ville, de la garnison et des environs immédiats suffit jusqu'ici comme débouché.

Mais cette culture locale est susceptible d'extension ; les jardins qui convrent une vingtaine d'hectares environ pourraient occuper une surface bien plus grande, si l'irrigation était mieux organisée et si l'on employait pour le jardinage d'assez vastes espaces où les céréales prennent une place précieuse.

Actuellement, les indigènes se contentent d'utiliser très incomplètement les eaux provenant de Settât ; ils se les partagent par entente amiable, et cela d'autant plus facilement que les maraîchers voisins sont d'ordinaire au service d'un même propriétaire.

Des méthodes de culture intensive de ces jardins produiraient d'excellents résultats, grâce à leur exposition excellente et à la possibilité de les irriguer suffisamment, même en plein été.

PRODUITS NATURELS UTILES

LE DOUM OU PALMIER NAIN

Le « doum » ou palmier nain abonde dans la région soit dans les terrains incultes, soit même dans les terres cultivées où on laisse subsister de nombreux bouquets.

Si ces touffes prennent quelque place dans les champs, elles offrent du moins l'avantage de conserver la rosée et d'entretenir une légère humidité dans des terres qui ont souvent à souffrir de la sécheresse.

Le doum est employé à de nombreux usages :

On en brûle les feuilles et les racines pour chauffer les fours à pain, les fours à chaux, les hammams, etc. Les feuilles arrachées dans les terrains en friche et destinées à cet usage se vendent, non choisies, 0 p. 75 la charge.

Les feuilles médianes arrachées à part sont tressées et valent 0 p. 50 le cent.

Quant aux racines elles ne sont enlevées qu'au cours des travaux de labour ou de défrichement et constituent un combustible assez bon.

Prix : 2 p. 50 la charge de chameau, 1 p. la charge d'âne.

En outre la partie fibreuse travaillée par les femmes des douars sert à fabriquer les bandes appelées « felij » avec lesquelles sont faites les tentes (kheima).

On tresse avec les feuilles de doum des cordes de toute grosseur et on confectionne des nattes, des tellis, des couflins, des bâts, etc., objets d'un usage constant, extrêmement répandus chez les indigènes.

LE BÉTAIL

L'élevage n'est pas très important autour de Settât même à cause de la qualité des terrains qui sont plutôt employés pour la culture et ne fournissent, ainsi qu'il a été dit, que des pâturages rares et médiocres.

BOVINS

Ce n'est que dans la région des Araïr (sud-est de Settat) et surtout dans les terres du « sahel » entre Settat et Ber Rechid (Moualîn el Grar, etc.), qu'on trouve des éleveurs à proprement parler, envoyant leurs produits à Tanger pour l'exportation et possédant de 150 à 200 têtes de bétail.

Les autres indigènes n'ont guère que deux ou trois taureaux ou vaches (les plus aisés, un peu plus) avec lesquels ils labourent. Ils ne les vendent en général que devant un pressant besoin d'argent.

Les indigènes ne font aucune différence entre leurs divers sujets au point de vue de la race. Du reste la production locale ne suffisant pas à leurs besoins, ils achètent souvent des bovins venant des Doukkala, des Abda, du Haouz et obtiennent ainsi des croisements extrêmement variés, toujours assez petits. La saillie est gratuite.

En tribu, le lait est parfois donné, jamais vendu. Il sert à l'alimentation des veaux et génisses et à la fabrication du beurre qui est vendu au marché. A Settat on peut exceptionnellement en trouver, d'ailleurs en très petite quantité, à 0 fr. 30 le litre.

Le prix ordinaire des bovins est le suivant :

Bœufs, sujets de première qualité : 60 r. h. et plus.

Taureaux, sujets de première qualité : 50 r. h. environ.

Taureaux, sujets moyens : 35 à 40 r. h. environ.

Vaches, sujets de première qualité : 30 r. h.

Vaches, sujets moyens : 25 r. h.

OVINS

Il n'y a pas de différence entre la race des ovins de Settat et celle des régions voisines, mais on distingue nettement les moutons de Settat de ceux du Tadla, plus petits et plus gras.

L'élevage du mouton ne produit aux environs de Settat que la quantité nécessaire à la consommation locale, mais le reste du territoire offre une surproduction assez abondante.

La laine et les peaux sont emportées à Casablanca et aussi sur les marchés ruraux où des commerçants en gros les achètent 2 p. h. à 2 p. h. 50 la toison complète.

Le prix des moutons est de 15 à 20 p. h.

CHÈVRES

Les chèvres sont assez rares ; outre que le terrain n'est guère propice à leur élevage, il y a dans les pâturages une sorte de « skoum » asperge sauvage, qui est, dit-on, malsaine pour les chèvres et les tuerait parfois.

Le prix moyen des chèvres à Settat est de 12 p. h.

PORCS

L'élevage des porcs a été entrepris depuis quelques années par un certain nombre d'Européens qui possèdent actuellement, en tout, 228 porcs prêts à être vendus, 156 truies et 234 petits.

Le bénéfice qu'ils en tirent est fort élevé, 100 % environ. Un porc rapporte à peu près 30 fr. par an. Le prix moyen est de 1 franc le kilo (animal vendu sur pied à Settat et poussé à un poids de 70 à 80 kilos).

L'exportation sur Casablanca n'a pas été faite jusqu'ici, les animaux sont tués à Settat où se fabrique la charcuterie vendue sur place et expédiée dans les postes des environs.

Le rapport de cet élevage pourrait être fort augmenté s'il était fait dans des conditions méthodiques, dans des porcheries bien installées. Actuellement les porcs ne se nourrissent que de ce qu'ils trouvent dans la campagne, régime insuffisant qui amène souvent la mort de jeunes sujets.

Vota. — Pour des raisons d'hygiène publique, les troupeaux doivent être maintenus à une distance de 2 kilom. au moins de la ville.

CHEVAUX

On ne trouve à Settat comme chevaux que ce qui est nécessaire aux habitants ; dans la tribu des Mzanza, il y avait, en 1912, 151 chevaux, 521 juments et 122 poulains. Un grand nombre proviennent de l'extérieur : Tadla, Haouz, Abda.

L'indigène, comme pendant l'hiver 1912-1913, se défait assez facilement de son cheval, si le fourrage devient rare et coûteux.

On ne rencontre pas à Settât un modèle de cheval bien défini ; la plupart des sujets sont communs, l'encolure est courte et très épaisse, la ligne de dessus généralement bonne, la croupe suffisamment longue mais abattue ; les aplombs sont assez bons, la membrure forte ; la taille est de 1^m50 à 1^m60.

Avec leur tempérament lymphatique, leurs membres habituellement tarés par un travail prématuré, ces chevaux sont inférieurs à ceux que l'on trouve couramment en Algérie. Il est vrai qu'ici le cheval n'est que peu employé comme animal de luxe et que, même alors, une déformation du goût fait rechercher des chevaux gros et gras, sans tenir compte de leur manque de qualités.

L'installation à Settât d'un dépôt de remonte et d'étalons permet d'espérer de bons résultats. Les croisements bien compris faits avec les étalons anglo-arabes, syriens et arabes barbes transformeront rapidement la race du pays en lui donnant plus de distinction, de sang et d'allure. Le modèle et les lignes pourront être améliorés et on peut ainsi espérer fournir des chevaux pour la remonte des régiments de spahis et de chasseurs d'Afrique et aussi en obtenir qui soient utilisables pour l'artillerie de campagne.

Les prix de vente présentent entre eux, suivant les sujets et aussi suivant l'époque, des écarts considérables. Il va, à quelques exceptions près, de 50 à 100 ou 110 r. h.

CHAMEAUX

Il n'y a pas d'élevage de chameaux dans la région de Settât.

Les plus riches propriétaires en ont au plus une quinzaine qu'ils emploient ou louent pour les transports.

Les chameaux sont amenés un peu des Rehamna et surtout du Sous, après les moissons. On distingue les chameaux de la Chaouïa et des régions voisines, habitués à manger de l'orge quand le pâturage fait défaut (appelés « beldi ») et ceux du Sous qui, en arrivant, n'y sont pas accoutumés « mouggarî ». On oblige d'ailleurs ceux-ci à manger de l'orge et ils s'y habituent assez rapidement.

Les chameaux utilisés pour les transports portent en moyenne 150 kilos, mais les plus forts portent facilement davantage.

On emploie aussi le chameau pour les labours, on l'attelle alors souvent soit avec un bœuf, soit avec un âne.

Le poil de chameau n'est pas recueilli.

Le prix moyen des chameaux à Settat est de 375 p. h.

ÉPIZOOTIES

SOINS DONNÉS AUX ANIMAUX. — ASSISTANCE VÉTÉRINAIRE

L'état sanitaire des animaux est habituellement bon. Il n'ont guère à souffrir que de la sécheresse, mais elle peut, lorsqu'elle se prolonge comme en 1912-1913, amener un appauvrissement notable chez les bovins surtout.

Depuis la maladie du pied nommée « bou fder » qui a sévi il y a une dizaine d'années, aucune épizootie n'a été signalée, sauf le « rhoch » (mal de ventre) qui atteint quelquefois les ovins, cause parmi eux une mortalité assez élevée (20 à 30 %), mais est de peu de durée.

Le chameau n'a pas dans la région de Settat de maladie particulière.

Les soins donnés aux animaux, le cas échéant, dérivent des méthodes empiriques ou de la superstition.

Le goudron, l'huile, le sel, jouent un grand rôle dans la médication des animaux, comme d'ailleurs dans celle des personnes. Les pointes de feu sont aussi employées : le « bou sfer » ou jaunisse se soigne, par exemple, par des pointes de feu sur le dos et des saignées aux oreilles de la bête que l'on frotte ensuite de sel. La diarrhée, par une marque au feu, grande comme un réal, au flanc droit, etc.

Mais on croit aussi protéger les animaux de la maladie en récitant un verset du Coran ; si une femelle refuse d'allaiter son petit, on l'emmène en un lieu saint, on y prend une poignée de terre qu'on place dans un morceau de toile et qu'on attache au cou de la bête, etc.

Un service d'assistance vétérinaire est en cours d'organisation ; il y a lieu de supposer que les indigènes prendront facilement l'habitude de conduire leurs bêtes malades au vétérinaire.

VOIES DE COMMUNICATION

MOYENS DE TRANSPORT

Settat est un nœud important de voies de communication.

Tout le sud-est de la Chaouïa est desservi par des pistes qui y ont leur origine et bon nombre de voies provenant de la plaine de Ber Rechid viennent s'y rencontrer.

Les principales routes rayonnant autour de Settat sont :

Route Casablanca-Marrakech : Route de Ber Rechid à Settat, route de Settat à Mechra ben Abbou.

Route Settat-Guicer : Dar Chafaï-El Boroudj ; Dar Chafaï-Mechra ben Khallou-Sraghna.— Ouallatou-El Boroudj-le Tadla sud.

Toutes deux sont des pistes améliorées de 30 mètres de largeur limitées par des fossés ; elles sont très carrossables.

Route de Settat aux Ouled Saïd.

Route de Settat à Casbah Ben Ahmed par Ras el Aïn.

Assez bonnes routes très accidentées, carrossables.

PISTES

Avec les routes existent plusieurs pistes :

Piste de Settat à Talouit et Souk el Thnin par Ali Moumen (dessert la tribu des Ouled Bou Ziri). Bonne piste carrossable.

Piste de Settat à Sidi Barka : Assez bonne, médiocrement carrossable (double la route de Mechra ben Abbou jusqu'à 14 kilomètres de Settat).

Piste de Settat à Dar Mahachat : Médiocre (dessert la plaine à l'ouest de la route de Settat-Ber Rechid).

Piste de Settat à Sidi El Aïdi : Assez bonne (dessert la plaine à l'est de la route Settat-Ber Rechid).

Piste de Settat à Casbah Ben Ahmed par Sidi Mohammed Ben Bahloul : Piste non carrossable très accidentée ; plus courte que la route par Ras el Aïn.

La route principale est en somme celle de Ber Rechid-Settat-Mechra ben Abbou, puisque c'est une section de la

grande voie Casablanca-Marrakech. Les améliorations successives qui y ont été apportées par le Service des Renseignements en ont fait une route presque toujours utilisable ; mais les grandes pluies la détériorent considérablement et jusqu'au moment où elle sera transformée en une route empierrée, elle pourra être parfois difficile.

La route de Settat-Guicer est celle qui doit attirer l'attention en second lieu.

TRANSPORT DES MARCHANDISES

Le transport des marchandises se fait presque exclusivement à dos de chameau, au prix moyen de 1 r. h. par chameau et par jour : le retour devant être payé, le prix de revient varie suivant la durée du déplacement. Il est possible de traiter à forfait.

Prix des Transports :

Settat-Casablanca : 15 p. h. par chameau, soit 10 p. h. le quintal.

Settat-Marrakech : 60 p. h. par chameau, soit 40 p. h. le quintal.

Le transport par voitures, jusqu'à présent très coûteux, est resté presque entièrement réservé au service des transports militaires. Prix approximatif, 0 fr. 06 à 0 fr. 07 par quintal et par kilomètre.

Les travaux préparatoires pour la construction d'un chemin de fer à voie étroite de Ber Rechid à Settat ont été entrepris (automne 1912), mais il est question d'abandonner ce projet.

TRAVAUX PUBLICS

Dans la mesure de ses moyens, depuis l'occupation, le Service des Renseignements a fait exécuter à Settat les travaux de première urgence ; la ville a été assainie, les routes empierrées, les abords de la source aménagés,

l'écoulement des eaux convenablement assuré. Des pompes et des abreuvoirs ont été mis à la disposition de la population, très empressée à les employer ; les travaux de remise en état d'anciennes séguías ont donné d'excellents résultats et permettent l'entretien des jardins de la partie sud de la ville.

Mais il reste dans la ville même à achever de combler de grandes fondrières creusées autrefois par les habitants qui ont pris sur place leurs médiocres matériaux de construction (terre et tuf pour les murs en pisé).

Il y aura lieu aussi de dégager le Mellah dont les rues tortueuses sont déjà mieux tenues et dont les recoins malpropres ont presque totalement disparu.

Les rues, tracées aussi bien que possible, permettent d'élever des constructions convenables ; de plus l'emplacement du petit Mellah déblayé peu à peu pourra être utilisé pour la création d'un quartier neuf devant la casbah.

De très grands travaux restent à entreprendre en dehors de la ville. Les communications sont encore précaires et il sera indispensable de les assurer :

1° Par une bonne route entre Casablanca et Settat et entre Settat et Mechra ben Abbou ;

2° Par le chemin de fer de Casablanca à Settat.

Les routes ne sont en effet que des pistes aménagées rendant d'excellents services, mais insuffisantes pour permettre les charrois par tous les temps.

D'autre part la lenteur des convois de chameaux et leur prix élevé en font un système de transport tout à fait insuffisant.

La position très favorable de Settat lui donnera les moyens de devenir un grand centre lorsqu'elle disposera d'une bonne route et de la voie ferrée.

Le système d'alimentation en eau pourra être radicalement transformé par la captation et l'adduction souterraine des eaux d'Aïn Nezarh ou d'Ali Moumen. Des travaux de ce genre avaient déjà été réalisés du temps du caïd El Kebir Bel Madani.

Une « khtatra » (canalisation souterraine) réunissant des sortes de puits (cf. foggara du Sud Algérien) drainait la vallée de la branche est de l'oued Bou Moussa (route de Guicer) et amenait une eau abondante à la Casbah du caïd et dans les jardins ; elle commençait à Aïn Khtar, source

assez peu importante dont les eaux s'infiltrèrent presque immédiatement (Bir ed Jdour de la carte au 1/100.000°).

Vers 1898, au cours d'une période de désordres, on cessa de procéder à son entretien, assez pénible, et la canalisation s'est comblée peu à peu.

Une tentative avait été faite pour amener l'eau dans les jardins du Dar Khalifa par le même procédé, mais les travaux sont restés inachevés.

ÉTAT SANITAIRE

Dominée de tous côtés ou à peu près par des collines, la ville de Settât doit à sa situation d'être assez bien protégée contre les vents d'Ouest. Sa température s'en ressent ; le froid y est moins vif en hiver que dans la plaine de Ber Rechid ou sur les rives de l'Oum er Rebia, et les brouillards y sont bien moins fréquents que sur la côte. L'été y est très supportable et la chaleur moins élevée que dans d'autres villes de l'intérieur, Fez ou Meknès, par exemple.

Settât est, ainsi qu'on l'a dit, abondamment pourvue d'eau. On trouve dans la ville même et dans les environs de nombreuses sources dont l'eau est potable, quoique un peu calcaire. Chaque douar, presque chaque maison possède un puits, mais la nappe d'eau n'est pas profonde, partant facilement souillée ; aussi, bien que les indigènes s'en contentent ordinairement comme eau de boisson, elle est sujette à caution.

La topographie médicale de la région ne diffère pas sensiblement de celle du reste de la Chaouïa avec cette importante restriction que le paludisme semble y être moins fréquent.

On trouve très peu de moustiques, soit en ville, soit même sur le bord des oueds, et la recrudescence de fièvres que l'on a observée en 1912, au mois de septembre (et qui paraît se produire chaque automne) ne doit atteindre que des sujets déjà touchés par la malaria.

On ne s'étonnera pas d'y trouver, comme ailleurs au Maroc, un nombre considérable de gens atteints de gale, de teigne et de syphilis. Ce sont ici des affections inhé-

rentes soit à la malpropreté, soit aux mœurs des indigènes et il ne faut pas songer à les en débarrasser avant longtemps.

A remarquer le petit nombre de conjonctivites granuleuses : si les conjonctivites banales sont fréquentes et dues pour la plupart à la malpropreté, les granulations nous ont paru bien plus rares qu'en Algérie.

Quant à la variole, elle devient de plus en plus rare, grâce à la vaccination et l'on peut espérer que cette affection sera presque entièrement supprimée du cadre nosologique.

La fièvre typhoïde a souvent atteint à Settât le contingent français : beaucoup de ces cas ne se sont pas manifestés sous une forme épidémique, il faut plutôt y voir des cas sporadiques chez les hommes la plupart du temps surmenés et prédisposés par une mauvaise hygiène alimentaire. Malgré tout, il sera prudent ici comme ailleurs de recourir à la vaccination antityphoïdique et de ne consommer que de l'eau bouillie ou filtrée.

Enfin l'année 1912 s'est signalée par l'éclosion à diverses reprises d'épidémies de peste, soit dans les environs (Ouled Saïd, Ouled Sidi Ben Daoud), soit aux abords de la ville même. Ces ponssées épidémiques ne sont que les manifestations d'un état endémique déjà ancien, sans doute, car il est probable que la peste existe depuis longtemps au Maroc. Si la mortalité indigène est relativement considérable, l'élément européen a jusqu'ici été entièrement respecté. L'isolement des malades et douars contaminés ainsi que la vaccination anti-pestense permettront de voir, sans peine, disparaître cette maladie.

L'assistance médicale indigène s'exerce à Settât sous forme de consultations données à l'infirmerie indigène et d'hospitalisation des malades. Il vient à l'infirmerie une moyenne de 900 malades par mois, et les jours de marché surtout sont pour les indigènes des environs l'occasion de venir demander un conseil ou un médicament.

Enfin on vient d'installer récemment à Settât un asile de nuit qui permet de donner un gîte à tous les miséreux de passage. Ils étaient auparavant obligés de concher dehors et paraissent apprécier fort ce moyen d'assistance. Il serait à souhaiter qu'on puisse encore élargir les murs qui les reçoivent, car leur nombre augmente de jour en jour.

Dans tout ce qui précède, on peut voir que la situation sanitaire de Settat qui est observée de très près se trouve préférable à celle de la plupart des villes du Maroc et qu'elle est très favorable au développement de la colonisation européenne.

INSTRUCTION PUBLIQUE

Il existe actuellement à Settat une école franco-arabe donnant des résultats satisfaisants. Elle comporte trois classes : une pour les enfants européens, deux pour les indigènes.

1^o Classe européenne. — L'enseignement y est donné suivant les méthodes et les programmes en vigueur en France. Cette classe est mixte : elle comprend 23 élèves, filles et garçons, quelques-uns français, en majorité italiens et espagnols, répartis en deux cours : cours élémentaire (7 élèves) et cours préparatoire (16 élèves).

2^o Classes indigènes. — Une des deux classes est réservée à l'enseignement du Coran et de la langue arabe, l'autre à l'enseignement du français (langage, lecture, écriture, calcul).

La classe se divise en deux cours : cours des « petits » et cours des « grands ». Le cours des petits assiste le matin à la classe d'arabe, le soir à la classe de français ; l'inverse a lieu pour le cours des grands.

Des séances pratiques de jardinage (2 fois par semaine) et de menuiserie (2 fois par semaine) ont été organisées.

Les enfants indigènes fréquentant l'école ne sont actuellement qu'au nombre de 35 (garçons), les locaux ne permettant pas d'en réunir davantage, mais la construction d'une nouvelle école permettra d'augmenter considérablement ce nombre ; les enfants viennent en effet très volontiers à l'école et les parents les y envoient d'eux-mêmes sans aucune pression.

Le personnel de l'école comprend : un directeur spécialement chargé de l'enseignement du français aux indigènes, un instituteur (militaire) français (classe européenne), un maître indigène (classe d'arabe).

Ce personnel sera renforcé suivant les besoins ; il y a lieu de supposer que l'école franco-arabe deviendra sous peu fort importante.

Une école israélite a fonctionné pendant quelque temps à Settât, les cours ont été interrompus et repris depuis deux mois environ.

CULTES

1° *Culte catholique*. — Le service du culte catholique est actuellement assuré par un Père franciscain détaché de Casablanca. La construction d'une chapelle a été envisagée.

2° *Culte musulman*. — Il existe à Settât cinq mosquées.

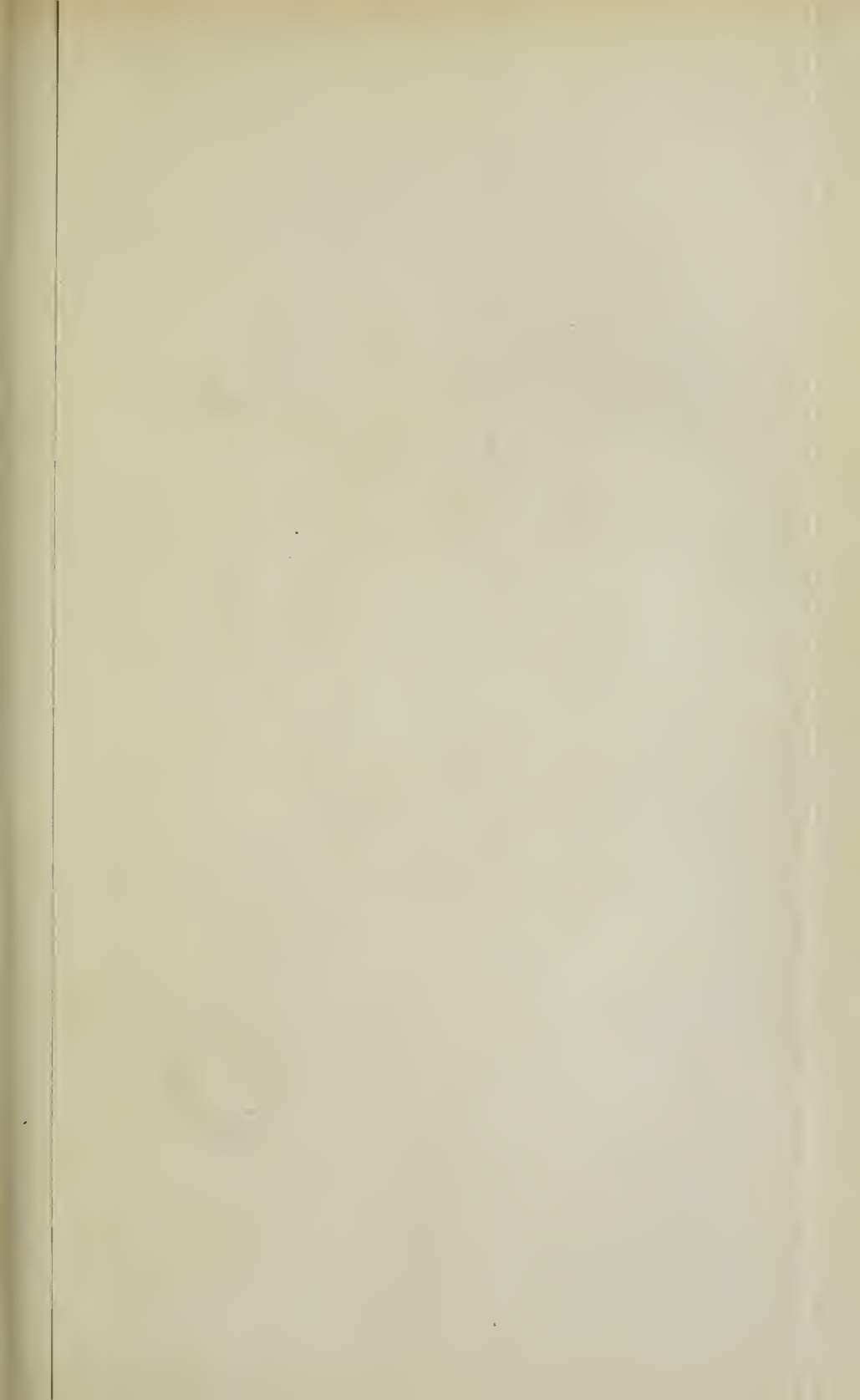
La plus importante est la Djemâ El Khtba ou Djemâ El Kebir, située à l'intérieur de la casbah. Les mosquées de Sidi El Ghelimi et du Khalifa Abdesselam sont peu fréquentées ; la mosquée des Ouled El Ghazi n'est plus qu'une école coranique, de même que la Djemâ Si Ahmed Ben El Mâti, qui est la plus ancienne de toutes.

A l'intérieur de la ville et à ses abords immédiats on trouve un certain nombre de marabouts (koubba) et de sanctuaires. Les koubba sont celles de Sidi El Ghelimi (casbah), Sidi Bouabid (ouest de la ville), Moulaï Ahmed et Sidi Abd el Kerim (est de la ville). Les « honach » de Sidi El Arbi el Kerkouchi, de Lalla Aïcha, de Sidi Abdesselim sont situées autour de Sidi Bouabid.

Un bassin à ablutions est installé à peu de distance de la source.

Le personnel du culte comprend plusieurs mueddin, un iman et un nadir qui administre les biens habous sous la direction du cadî. Le revenu des biens habbous est de 1.500 pesetas hassani par an environ.

Un assez grand nombre d'indigènes de la ville appartiennent à des confréries religieuses : confrérie de Sidi Ahmed Tidjani, dont le fondateur, originaire d'Aïn Mahdi, près de Ouargla, mourut à Fez ; celle de Sidi Abdallah Naciri, originaire des Doukkala et celle de Sidi Ahmed Ketani.





PLAN DE SETTAT (MAROC)

Le pèlerinage de La Mecque n'est fait que par un très petit nombre d'habitants de Settât (cinq ou six par an au maximum).

3° *Culte israélite*. — Deux ou trois petites synagogues existent au Mellah, desservies par trois ou quatre rabbins.

AVENIR DE SETTAT

Il ne paraît pas prématuré de prédire à Settât un développement important et prochain.

La ville a pour elle sa situation au milieu d'un pays dont la fertilité est déjà partout connue ; son emplacement est favorable à son extension et le site, pour n'être pas très pittoresque, est assez verdoyant et rompt avec la monotonie de la Chaouïa. Un climat agréable et des ressources nombreuses y rendent la vie facile.

Sans rivaliser avec les villes commerçantes du littoral, Settât a son avenir propre comme centre agricole, où se rassembleront avant d'être dirigés sur la côte les produits abondants de tout l'arrière-pays (bétail, grains, phosphates, etc.).

Il est à prévoir que le traitement sur place de ces produits (minoteries, etc.) créera un mouvement industriel qui nécessairement fait encore défaut.

On ne saurait donc trop encourager les entreprises diverses que pourraient tenter les Européens ; les renseignements que nous venons de donner montrent que le champ leur est largement ouvert, et que Settât leur offre toutes les chances de succès qu'on peut demander à un pays neuf qui s'est si volontiers ouvert au progrès.

Février 1913.

Lieutenant DELHOMME,

du Service des Renseignements du Maroc Occidental.

Les Origines Romaines d'*Albulae* (Aïn-Temouchent) et la Frontière de Maurétanie Césarienne au II^e Siècle¹

Note sur une Inscription récemment découverte

A la fin de février 1913, des ouvriers occupés à transplanter des arbres dans la partie occidentale de l'ancien bivouac d'Aïn-Temouchent découvraient un bloc de pierre grossièrement taillé qu'ils commençaient à débiter pour l'extraire quand le docteur Auzimour, qui passait, reconnut sur un des morceaux déjà détachés quelques lettres. Il fit retourner cette masse, la fit transporter chez lui, recomposer entièrement. C'est donc grâce à sa diligence qu'Aïn-Temouchent doit d'avoir conservé une pièce fort intéressante, l'inscription commémorative de la fondation du centre antique qui s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle².

L'inscription est gravée sur une belle pierre calcaire de grain fin³, à l'intérieur d'un cartouche à queues d'aronde, aux bords épais. Remarquablement conservée à quelques lettres près, elle est de grands caractères soignés⁴, rarement ligaturés ; ses mots sont presque tous séparés par des points triangulaires. C'est un document africain daté d'écriture si caractéristique que nous avons cru bon de le reproduire en photographie (Pl. VII)⁵. On doit lire :

Imp(erator) Caesar, Divi Trajani Par|th[i]ci fil(ius), Divi Verrae nepos | Trajanus Hadrianus Au[g(ustus)], | pontifex max(imus), trib(uniciae) pot(estatis) iii, [co(n)s(ul)] | iii, praesidium Sufative per coh(ortem) | i Flavia(m) Musulamiorum factum | sub cura L(ucii) Sei Ariti, proc(uratoris) Aug(usti).

¹ Un accident survenu au moment du tirage du dernier Bulletin nous a obligé à couper cette note. Etant donné son intérêt, nous la reproduisons en entier. (N. D. L. R.)

² Sur la localité romaine d'*Albulae*, voir Gsell, *Atlas Archéologique de l'Algérie*, feuille 31 (Tlemcen), n° 9, avec les Additions.

³ Dimensions : Longueur, 1^m 20 ; hauteur, 0^m 62 ; épaisseur, 0^m 30. — L'inscription est enfermée dans un cadre de 0^m 68 x 0^m 45.

⁴ Hauteur des lettres : 0^m 05 à 0^m 06.

⁵ Pl. VII. (Voir Bull. de juin).

L'inscription, du temps d'Hadrien, est datée plus précisément de 119 par la mention de la troisième puissance tribunitienne de cet empereur. Elle est donc de quelques années à peine plus récente que la borne milliaire de Trajan trouvée en 1911 à Saint-Denis-du-Sig¹. Ce sont là les deux plus anciennes inscriptions d'Oranie dont on puisse fixer l'âge.

Celle d'Aïn-Temouchent nous fait connaître un nouveau procurateur de Maurétanie Césarienne, L. Seius Avitus, dont nous ignorions jusqu'au nom. Désormais on peut non seulement porter Seius Avitus sur la liste trop courte des gouverneurs de cette province, mais aussi voir en lui le successeur immédiat de Marcius Turbo, ce général éprouvé qui fut envoyé, dès les débuts du règne d'Hadrien, comme procurateur de la Césarienne², pour y mater une grande révolte des indigènes³.

Peut-être L. Seius Avitus recueillit-il de lui un héritage tranquille. Du moins, pour assurer cette paix, présida-t-il à la construction, sur l'emplacement actuel d'Aïn-Temouchent, d'un poste (*praesidium*) qui fut édifié par la première cohorte des Musulames.

On pensait bien que la cité antique d'*Albulae* avait été ville de garnison romaine⁴ ; mais on ne la savait pas d'origine militaire. Il n'y a pourtant point à s'en étonner, car *Albulae* est située par l'itinéraire d'Antonin sur cette grande route jalonnée de forts et de camps qui courait d'un bout à l'autre de la Maurétanie Césarienne de *Calama* jusqu'à *Rapida Castra*⁵.

1 Sur cette inscription, voir un article de M. l'abbé Fabre dans le *Bull. d'Oran*, 1911, p. 201 et suiv. J'en reprendrai prochainement l'étude.

2 On pouvait jusqu'ici douter du titre qu'avait porté Marcius Turbo pendant sa campagne d'Afrique. Mais sur une inscription tout récemment découverte à Sour-Djouab (*Rapidum*) il est désigné comme procurateur. — Cf. *Bull. arch. du Comité*, 1911, pp. 93 et 135.

3 Spartien, *De vita Hadriani*, 5, 8.

4 On y a trouvé plusieurs inscriptions relatives à des soldats (GSELL, *Atlas arch.*, feuille 31 (Tlemcen), p. 2, col. 2).

5 *Itinéraire d'Antonin*, éd. Parthey et Pinder, pp. 15-16. Pour reconnaître immédiatement le rôle militaire qu'a joué cette route, il suffira d'indiquer quelques-uns des postes qu'elle desservait d'est en ouest : *Rapida CASTRA* (Sour-Djouab), *Tamaricetum PRAESIDIUM* (non loin de Sonagi), *Thanaaramusa CASTRA* (Berronaghia), *OPPIDUM novum* (Duperré), *Tigara CASTRA* (El Kherba), *CASTELLUM Tingitanum* (Orléansville), *Gadnum CASTRA* (près de Saint-Aimé), *Ballene PRAESIDIUM* (L'Hillil), *CASTRA nova* (Perré-

Bien plus il est désormais assuré que cette voie fut sur tout son parcours, même dans l'Oranie occidentale, le boulevard de défense de la Césarienne avant que le *limes* ait été, sous Septime Sévère et ses successeurs immédiats, porté plus avant dans l'intérieur, au sud du Tessala et de l'Ouarsenis¹.

Cette ligne stratégique était constituée au II^e siècle. Dès le règne de Commode, entre 182 et 185, on travaillait à sa réfection totale, comme l'attestent deux inscriptions de rédaction presque semblable qu'on a trouvées, l'une aux

gaux). Plusieurs bourgades que reliait la voie ne portent pas en leur nom l'indice d'une origine militaire. Pour ne citer à titre d'exemples que des localités de l'Oranie moderne, c'est le cas de *Mina* (Relizane) de *Tasaccura* ou *Tasaccora* (Saint-Denis-du-Sig), de *Regiae* (Arbal), de *Dracones* (Hamman-bou-Hadjar) et précisément d'*Albulae* (Aïn-Temouchent). Mais en ces lieux mêmes on a trouvé souvent des ruines de fortins romains ou des inscriptions relatives à des soldats. (Voir GSELL, *Atlas archéologique*, aux localités indiquées). Enfin, si certains centres ont pris le nom de la rivière, *Mina* ou *Tasaccura*, qui débouchait en plaine à l'endroit où ils ont été établis, c'est qu'ils furent sans doute à l'origine des postes qui gardaient l'issue vers le plat pays des vallées de montagne.

1 Arbal (*Regiae*) était un des postes de cette frontière. On y a trouvé jadis, rédigées par des *praepositi limitis*, deux dédicaces à Diane dont on ne possède malheureusement plus aujourd'hui que les copies. Même les deux inscriptions se ressemblent assez en leur tenor pour que Willmanns (au *C. I. L.*, VIII, 9791) ait émis l'idée qu'elles pouvaient être deux copies différentes d'un même original. Il suffira de citer les deux textes (*C. I. L.*, VIII, 9790, 9791) pour se rendre compte que la défiance de Willmanns à l'égard du second, assez incorrect sans doute, est peu justifiée : *Dianae victrici* | *C. Iul(ius) Maximus* | *proc(urator) Aug(ust)i* | *praepositus limitis*; et : *Dianae Aug(ustae)* | *sac(rum)*, | *Q(uintus) Maximus* | *praep(ositus) lim(itis)*. En tous cas la première de ces inscriptions a été lue encore en estampage à la bibliothèque d'Alger par Willmanns et l'on peut très bien ne tenir compte que d'elle. Il est impossible de fixer sa date. Cependant, comme cette dédicace est adressée à une divinité païenne, rédigée en style fort simple, comme elle émane d'un procureur impérial, on serait immédiatement tenté de l'attribuer à haute époque si le dédicant ne portait ce titre de *praepositus limitis* que la *Notitia dignitatum* donne précisément aux commandants des districts territoriaux de la frontière africaine (Voir Mommsen, *Das römische Militärwesen seit Diocletian* dans les *Ges. Schriften*, VI, p. 275, n° 7). Mais en admettant même que ce titre de basse époque ne soit pas un legs de temps plus anciens et que les chefs (*praepositi*) de cavalerie et d'infanterie auxiliaires n'aient pas été quelquefois aussi dès le haut empire (voir par exemple *C. I. L.*, VIII, 9047) des commandants de marche, il est certain que les ingénieurs militaires du IV^e siècle rétablirent en Afrique les lignes et arrière-lignes de la défense romaine sur l'emplacement des boulevards qu'avaient successivement fait aménager les empereurs des deux premiers siècles de l'empire. Par conséquent, même si l'inscription d'Arbal est par hasard contemporaine de la *Notitia dignitatum*, le *limes* dont *Regiae* était une des places était beaucoup plus ancien.

environs d'Aumale¹, l'autre à Aïn-Temouchent même². C'est donc qu'elle servait encore de frontière à la Maurétanie Césarienne et que depuis assez longtemps déjà elle remplissait cet office.

On attribue sa création à l'empereur Hadrien³. Cette hypothèse se fortifie de deux découvertes récentes qu'on a faites à Sour-Djouab. Un milliaire de l'an 124 récapitule exactement les distances qui séparent *Rapidum* (Sour-Djouab) d'*Auzia* (Aumale) vers l'Est, et de *Thanar(amusa castra)* (Berrouaghia), vers l'Ouest⁴. Cette borne doit être une des premières qu'on ait placées sur la voie nouvelle. Tout près d'elle, au voisinage d'un retranchement, qui peut avoir enfermé le premier camp de *Rapidum*⁵, on a sorti de terre une autre inscription qui nomme Marcius Turbo, procureur de la Césarienne dès l'avènement d'Hadrien⁶. On est tenté de penser qu'elle commémorait la fondation de cette place dont, au témoignage d'un document lapidaire plus anciennement connu, on devait achever la construction en 122⁷.

Mais jusqu'ici toutes ces trouvailles heureuses n'avaient été faites qu'à Sour-Djouab. Elles permettaient de reconnaître en Hadrien l'empereur qui fonda sans doute *Rapidum* et le relia par une route à deux camps voisins. Mais, si tout le faisait supposer, rien pourtant ne laissait affirmer encore qu'on lui devait l'aménagement complet du boulevard de toute la Césarienne. L'inscription d'Aïn-

¹ C. I. L., VIII, 20816. Cette inscription a été trouvée au site qu'indique M. Gsell dans l'*Atlas archéologique*, feuille 14 (Médéa), n° 99. Elle est ainsi conçue : *Imp(erator) Caesar M(arcus) Aurel(ius) Commodus | Antoninus Aug(ustus) P(ius) Germanicus Sarmaticus Brittanicus | maximus, securitati provincialium suorum consulens, | turres novas instituit et veleres refecit oper(a) militum | [s]uorum, curante | Cl(audio) Perpetuo, proc(uralore) suo.*

² C. I. L., VIII, 22629 : *Imp(erator) Caesar M(arcus) Aurelius Commodus | Antoninus Aug(ustus) P(ius) Sarmatic(us) Germa(nicus) Brittanicus, | burgis novis provincia munita mil[ita]ria contapsa velustate restituit | per...* Comme le remarquent les rédacteurs du C. I. L. à propos de cette dernière inscription, ces deux documents où Commode est appelé *Pius*, mais pas encore *Felix*, ont dû être gravés entre 183 et 185.

³ CAGNAT. — *L'armée romaine d'Afrique*, 2^e édition, pp. 611-612, et GSELL, en dernier lieu, dans l'article *Thanaramusa* de la *Revue africaine*, LIII, 1909, p. 23.

⁴ Cette inscription, publiée d'abord au *Bull. arch. du Comité*, 1908, p. CCXLVI, a été étudiée par M. Gsell dans la *Revue africaine*, LIII, 1909, pp. 20 et suiv.

⁵ BALLU, d'après CHARRIER, dans le *Bull. arch. du Comité*, 1911, p. 93.

⁶ Voir p. 341, n° 2.

⁷ C. I. L., VIII, 20833.

Temouchent nous en assure désormais. Si, à cette extrémité de la province connue à l'autre, on travaillait en 119 à défendre la voie romaine, c'est qu'entre *Rapidum* et le *praesidium Sufative* on élevait en même temps les remparts de toutes ces places dont l'itinéraire d'Antonin nous indique bien souvent, avec le nom même, l'origine et le caractère militaires.

Mais si Hadrien fut le patron de cette grande œuvre, ce n'est pas à dire qu'il en ait eu l'idée première. S'il a fortifié la route, il ne l'a pas créée. Il n'a pas conçu le projet magnifique d'annexer à la province la riche vallée du Chélif et les fertiles plaines sublittorales de l'Oranie. Ce mérite revient aux empereurs du 1^{er} siècle, et surtout à Trajan. Déjà, pour protéger la Mitidja, Auguste installait à l'issue du défilé d'Adélia la colonie de *Succhabar* (Miliana)¹ qui surveillait en même temps, sans y toucher, le chemin naturel que le Chélif ouvre vers l'Ouest. Après l'annexion de la Maurétanie, pour mieux couvrir la côte cherchellose, mais aussi pour incorporer au territoire romain les bonnes terres d'Affreville et des Attafs que baigne le fleuve, Claude installait ses vétérans dans la colonie d'*Oppidum novum* (Duperré)². Vers le même temps, au plus tard sous Vespasien, *Tigava*, avec son camp³, fermait le long défilé où le Chélif s'étrangle jusqu'aux approches d'Orléansville. C'est là sans doute que, sous les Flaviens, s'arrêtèrent les ambitions romaines sur cette vallée, car Pline l'ancien qui énumère les ports antiques de la côte oranaise, ne connaît aucune localité dans l'intérieur au delà vers l'ouest de *Tigava*⁴.

Mais sous Trajan déjà, la grande route frontière de la Césarienne était lancée au moins d'Orléansville jusqu'aux

¹ Pline l'ancien, V, 21.

² Pline l'ancien, V, 21.

³ L'itinéraire d'Antonin (p. 16) signale sur la même route *Tigava municipium* et *Tigava castra*, le premier à 30 milles (distance trop forte) à l'ouest, le second à 2 milles à l'est d'*Oppidum novum*. Il est infiniment probable que l'itinéraire fait ici erreur et qu'il n'a jamais existé sur cette voie qu'un *Tigava* qui devint municipale après avoir été un camp. PRIST, V, 21, ne connaît qu'une localité de ce nom. Sur cette question, voir Gsell, *Atlas archéologique*, feuille 13 (Miliana), n° 64.

⁴ Il suffit d'indiquer ici les conclusions d'une étude sur les étapes de l'occupation romaine de l'Afrique. — Sur la valeur et la précision de la description géographique de la Maurétanie Césarienne par Pline l'ancien, voir D. Ditlefsen, *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen*, dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, fasc. 14, Berlin, Weidmann, 1908, pp. 13, 24, 26, 58, 59, 61.

frontières actuelles du Maroc, puisque la borne milliaire de Saint-Denis-du-Sig, posée sous Trajan entre 112 et 116¹, fixe la distance qui sépare *Tasaccura* de *Regiae*. Il est très légitime de supposer que c'est Trajan même, cet empereur conquérant, qui décida l'occupation de la basse vallée du Chélif et des plaines côtières d'Oranie jusqu'au pied de l'Ouarsenis et du Tessala. C'est lui sans doute qui, vers l'Ouest, prolongeait la chaussée romaine jusqu'aux confins de la Tingitane où elle rejoignait la côte vers *Calama*. C'est encore lui qui, au delà les monts de Médéa, de Blida, la lançait par *Rapidum* et *Auzia* vers les hauts plateaux algérois² à la rencontre de la voie frontière de cette Afrique numidienne qu'il avait aussi, par le tracé d'un nouveau boulevard méridional, agrandie de tout l'Aurès, du Zab et d'une partie du Hodna³. Dans sa pensée, c'était conquérir que de faire avancer des deux parts le chemin amorcé par ses prédécesseurs. Peut-être même l'audace de cette invasion routière parut-elle provocatrice aux Maures et les poussa-t-elle à cette grande révolte dont Hadrien, aux premiers jours de son règne, dut confier la répression à Marcins Turbo.

Cependant si l'idée, dangereuse à réaliser, d'une plus grande Césarienne comme d'une plus grande province d'Afrique, revient à Trajan qui fixa de plus vastes limites au nom romain dans la Berbérie, le mérite d'Hadrien, en cette Maurétanie, comme sur bien d'autres frontières de l'empire, fut non seulement de se tenir à une ligne qu'il était possible et avantageux de garder, mais aussi d'en faire un boulevard de défense que son prédécesseur n'avait pas eu le temps d'aménager. La découverte de l'inscription d'Aïn-Temouchent nous apporte un nouveau témoignage sur cette politique à la fois prudente et pratique.

Le *praesidium Sufative* porte, comme bien d'autres camps sur cette voie, un nom indigène. Car on peut reconnaître

1 L'empereur Trajan porte en cette inscription le titre de *co(n)s(ul) vi*, mais pas encore celui de *Parthicus*, ni même celui d'*Optimus* que M. l'abbé Fabre a cru y découvrir.

2 Il est à remarquer en effet que l'inscription de Sour-Djouah qui nomme Marcins Turbo est presque contemporaine de l'avènement d'Hadrien. Il se peut donc que les travaux du camp de *Rapidum* et l'aménagement de la voie romaine qui le desservait soient antérieurs à cet empereur.

3 CAENAT. — *L'armée romaine d'Afrique*, 2^e édition, pp. 44 et 598-603 et GSELL, *Le fossé des frontières romaines dans l'Afrique du Nord* dans les *Mélanges Boissier*, p. 233.

en cet adjectif barbare, *Sufative* un radical tout proche parent de celui sur lequel sont formés *Sufetula* et *Sufes* (*colonia Sufetana*). Il est du moins certain que le mot *Sufative*, comme ces deux autres, renferme la racine libyque *Suf* qui se retrouve quelquefois dans la toponymastique ancienne de l'Afrique du Nord¹. Or, « *Souf* signifie eau courante dans divers dialectes berbères². » Le *praesidium Sufative*, établi sur l'oued Senane, a sans doute pris son nom de la rivière dont il gardait la vallée tout comme ceux de la *Mina* et de la *Tasaccura* se sont appliqués aux deux postes établis sur leurs bords³.

A cette localité romaine qui, dès sa naissance, en 119, portait le nom de *praesidium Sufative*, on en connaissait déjà un autre, celui d'*Albulae*, qu'elle possédait moins d'un siècle après puisqu'il est cité par l'itinéraire d'Antonin. En aurait-elle donc eu deux ensemble ? Ou bien la ville se serait-elle appelée d'autre façon que le camp aux portes duquel elle s'édifia ? Il est bien plus logique d'admettre que le mot latin a bientôt supplanté l'indigène qu'il fit peut-être oublier.

A supposer cette éviction, on imagine quelle dut être l'histoire du centre antique au premier siècle de son existence. Commandant l'oued Senane, le site d'Aïn-Temouchent garde si bien la route qui monte vers l'Isser et Tlemcen et descend à l'opposé vers la mer prochaine que les Romains, comme plus tard les Français au début de leur occupation, y ont d'abord établi sur leur boulevard de défense une simple redoute peuplée de soldats. Mais, ainsi placé à la croisée de deux chemins, au milieu d'un riche terroir volcanique, le poste, par la sécurité qu'il offrait au commerce et à la culture, devait attirer et retenir la population. Ainsi naquit près de lui, comme aux abords de *Rapidum*⁴, une bourgade habitée par d'anciens soldats et des indigènes, les uns retenus par les liens d'habitude ou

¹ On trouve justement sur cette grande voie frontière de la Mauretanie Césarienne dont nous fixons dans cet article l'âge et le rôle militaire, le nom de la cité de *Sufasar*. En outre, la notice de 484 nous fait connaître (*Maur. Cæs.*, n° 3 et 87) deux *episcopi Sufarilani* dans la même province. Cf. Gsell, *Atlas archéologique*, feuille 13 (Miliana), n° 75.

² Gsell, *ibid.*

³ Le mot *Sufal* dont dérive l'adjectif *Sufative* renferme la terminaison *-al* ou *-ath* qu'on retrouve dans beaucoup de noms de fleuves africains, *Masath*, *Iharat*, et sous une forme grecque, *Μαλῶν*, *Ναῶν*.

⁴ L'histoire du premier siècle de *Rapidum* est illustrée par l'inscription du C. I. L., VIII, 26834.

de famille près du camp où ils avaient servi, les autres fixés par l'intérêt en ce marché nouveau que les troupes enrichissaient et gardaient. Mais, tandis que la nouvelle cité de *Rapidum*, qui construisait ses remparts sous Marc-Aurèle, conservait le nom de l'ancienne redoute que ses murailles englobaient, la ville de l'oned Senane, qui survécut peut-être au *praesidium Sufative*, devint en tout cas assez indépendante de lui pour prendre un nom nouveau : *Albulae*. Que cette désignation s'explique par la présence au voisinage d'Aïn-Temouchent de grandes carrières de pierre blanche encore exploitées de nos jours¹, ou plutôt encore par l'existence en cette région de sources thermales calcaires², un fait du moins apparaît certain : le mot d'*Albulae* est de forme et de sens latins. Rien qu'à constater ce changement de dénomination, on mesure les progrès qu'en cinquante ou cent ans, la romanisation avait faits dans la contrée. C'est ainsi, que dans le même délai, en notre Algérie française, Aïn-Temouchent, d'abord simple blockhaus, est devenu un marché, puis une petite ville commerçante d'où les troupes ont disparu.

Mais l'œuvre antique apparaît d'autant plus merveilleuse qu'elle fut inaugurée par une troupe d'indigènes. C'est en effet la *cohors i Flavia Musulamiorum* qu'on savait déjà servir en Maurétanie³, dans la Césarienne⁴, en l'année 107⁵, qui construisit ce poste et y tint garnison la première. Or ces Musulames, Numides des hauts plateaux de Tébessa, avaient été sous Tibère les meilleurs auxiliaires du rebelle Tacfarinas. Ils s'agitaient encore sous Claude⁶. Et pourtant tandis que la vie urbaine se développait à peine sur le sol de cette tribu⁷, les Flaviens⁸ levaient déjà la jeunesse

1 DEMAEGH, dans le *Bulletin arch. du Comité*, 1889, p. 140.

2 Il y a dans la région d'Aïn-Temouchent des sources thermales dont deux au moins étaient fréquentées dans l'antiquité : celles de *Tepidae* (bains de Sidi Abdelli) et de *Dracones* (Hamman-bou-Hadjar). Les eaux d'Hamman-bou-Hadjar ont des vertus comparables à celles d'Acque Albule près de Rome (*Aquae Albulae*). Il n'y a pourtant pas actuellement de source de cette espèce à Aïn-Temouchent même.

3 *C. I. L.*, VIII, 4879.

4 *C. I. L.*, 20978.

5 *Ibid.*

6 Aur. Victor, *De Caesaribus*, 4. — *Epitome*, 4. — Sur les Musulames, voir GSELL, *Atlas archéologique*, feuille 18 (Souk-Ahras), n° 519, avec une bibliographie.

7 Les villes de cette région, *Madauros*, *Cillium*, *Ammaedara*, sont devenues des colonies sous les Flaviens.

8 La cohorte des Musulames que nous connaissons porte l'épithète de *Flavia*.

musulame pour le service des armes romaines en Maurétanie. Un peu plus tard, sous Trajan et Hadrien, quelques années seulement après avoir fixé ces descendants de pâtres nomades dans les limites étroites d'un territoire diminué¹, l'administration romaine appelait à l'autre bout de la Berbérie l'une de leurs cohortes, non seulement à lutter contre des frères de race, mais même à fonder au milieu des vaincus de la veille le poste militaire dont devait naître une cité. Ainsi le Numide à peine soumis, à peine romanisé dans ses villes nouvelles ou dans les camps, servait à dompter, puis à gagner le Maure rebelle. Ce n'est pas le moindre intérêt de cette inscription d'Aïn-Temouchent que de nous avoir permis d'illustrer d'un exemple nouveau les procédés de la politique indigène des Romains dans l'Afrique du Nord.

F.-G. DE PACHTERE.

¹ Bornes du temps de Trajan fixant les limites du territoire musulame dans le *C. I. L.*, VIII, 4676, l'*Année épigraphique*, 1898, n° 39 et 1907, n° 1901. L'inscription au *C. I. L.*, VIII, 10607-10609 ne doit pas être une borne-limite.

LA POPULATION DE L'ORANIE

d'après le Dénombrement de 1911

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Les opérations du dénombrement de la population sont d'autant plus intéressantes à suivre que non seulement elles constituent périodiquement une sorte de bilan moral du pays, mais encore parce qu'elles permettent, dans une colonie en plein développement comme l'Algérie, de suivre les évolutions du peuplement et d'en fixer d'une façon très satisfaisante les tendances et les aspirations.

Le dénombrement de 1911 marquera une étape intéressante car il apportera une contribution précieuse à l'appréciation si controversée des effets de la loi de 1889. Rappelons que cette mesure législative très libérale donne entre autres dispositions la nationalité française au fils d'étranger né en France ou en Algérie, y résidant, qui n'a pas répudié à sa majorité la qualité de Français, ou qui, ne résidant pas, réclame la nationalité de Français dans l'année de sa majorité ou encore fait son année de service sans revendiquer la nationalité d'étranger.

Il sera facile de suivre, en comparant la réduction constante du nombre des étrangers, malgré des apports appréciables provenant des pays d'origine, le déplacement causé par cette loi qui francise automatiquement la presque totalité des enfants d'étrangers nés dans ce pays, et auquel ils sont généralement aussi sincèrement attachés que les descendants des Français d'origine eux-mêmes.

En prenant comme base d'examen les opérations de 1891 pratiquées au lendemain du vote de la loi et en rapprochant les chiffres obtenus, on constate que le nombre des étrangers se maintient difficilement jusqu'en 1906 et décroît ensuite malgré que l'immigration fournisse un contingent important qui n'est pas inférieur à 6.000 personnes par an

en moyenne pour l'ensemble de la population étrangère en Algérie.

Les recensements comparés ont donné pour la colonie entière les résultats suivants :

	En 1911	En 1906	En 1891
Français	563.919	398.622	274.417
Etrangers	189.112	216.996	215.793
Israélites	70.271	64.615	47.459
Indigènes.....	4.740.526	4.477.788	3 576.013
	5.563.828	5.158.051	4.113.682

Les chiffres qui précèdent accusent un état de prospérité d'autant plus remarquable que l'augmentation de la population constatée qui est d'environ 80.000 unités par an pour l'ensemble du territoire est due pour une large part aux excédents des naissances sur les décès.

Le problème de la natalité s'est du reste posé dès la première heure de la conquête comme devant dans sa solution assurer l'avenir et la prospérité de la colonie.

Dès ses débuts, la natalité algérienne, et alors que le pays était plutôt pauvre, s'annonça comme devant subir, au point de vue de sa densité, l'influence de l'Espagne et de l'Italie beaucoup plus que celle de la France. C'est ainsi que pour la première période 1830-1845 les naissances s'élèvent à 26 p. 1.000 ; pendant la seconde période 1836-1841, la progression s'accroît et la natalité atteint 35 p. 1.000, enfin de 1841 à 1853, on obtient le chiffre de 36 p. 1.000.

De 1854 à 1861 on obtient avec 43,3 p. 1.000 le point culminant de cette courbe qui mettait la natalité algérienne à un rang exceptionnellement élevé. Depuis cette époque la situation s'est modifiée, le nombre des naissances a marqué une tendance bien nette à se rapprocher de la moyenne des pays d'origine de ses auteurs. C'est ainsi qu'en 1877 on constate seulement 3,60 par 100 habitants ; pour la période 1877-1896 le taux tombe à 3,36, et enfin depuis cette dernière date jusqu'à nos jours la moyenne descend à 2,29.

C'est-à-dire que c'est au moment où le pays se développe, où la propriété se fixe, où les fortunes s'établissent que la natalité se ralentit et se place dans une position presque normale entre celle de la France qui est extrêmement basse et celle de l'Italie et de l'Espagne qui lui sont sensiblement supérieures.

Par contre, les apports par l'immigration diminuent rapidement, ce qui permet à l'excédent des naissances bien que décroissant de prendre une place chaque jour plus prépondérante dans les nouveaux éléments de peuplement de la colonie.

Cette constatation nous est d'autant plus agréable à faire que la part prépondérante prise par la natalité dans la mise en valeur de la colonie dissipe les inquiétudes que pouvait faire naître pour notre suprématie nationale l'envahissement étranger.

L'examen des documents dressés à la suite du recensement de 1911 fait ressortir que c'est le département de Constantine qui est le plus peuplé, 2.324.376 habitants : celui d'Alger, 1.862.258 habitants et celui d'Oran 1.377.194 habitants seulement.

Si, pour l'ensemble de la population, l'Oranie est désavantagée en raison de la faible densité de la population indigène, par contre elle se place en tête de ligne en ce qui concerne le nombre des Européens dont le chiffre total de 756.605 se répartit de la façon suivante :

Département d'Oran	323.651	habitants	
— d'Alger	271.767		—
— de Constantine..	155.654		—
Territoires du Sud	5.533		—

En examinant de plus près les très nombreux tableaux publiés par le Gouvernement Général, on constate que c'est le département d'Oran qui renferme le plus d'étrangers : 102.065 dont 93.360 Espagnols ; puis viennent Alger avec 58.268 étrangers dont 39.456 Espagnols et Constantine avec 28.779 étrangers dont 19.969 Italiens. Par rapport aux résultats enregistrés en 1906¹ ces chiffres accusent une diminution dans le nombre des étrangers de 34.661 dans le

¹ Pour les territoires du Nord seulement, les Européens n'ayant pas été décomptés dans les territoires du Sud lors des recensements antérieurs.

département d'Oran ; de 14.901 dans celui d'Alger et seulement de 911 dans celui de Constantine.

Les Israélites se répartissent de la façon suivante : département d'Oran (Nord et Sud), 30.095 ; d'Alger, 21.173 ; de Constantine, 19.003.

Le nombre des Français naturalisés s'accroît naturellement non seulement des apports de la Légion étrangère, mais surtout des effets de la loi de 1889.

Notons encore que l'effectif des Français d'origine est passé de 124.814 en 1906 à 129.259 en 1911 dans le département d'Alger ; de 89.616 à 97.079 dans celui d'Oran et de 78.034 à 77.370 dans celui de Constantine.

Il est bon de faire remarquer que durant la dernière période quinquennale le nombre des Français ou naturalisés a progressé de 165.297 unités alors que celui des étrangers a diminué de 27.884 unités. Ce résultat est la conséquence très naturelle de la situation que nous venons d'exposer sous une forme très sommaire et indique avec quelle rapidité se constitue sur cette terre, encore si nouvellement conquise à la civilisation, un peuple nouveau plein de vigueur et d'avenir.

Les résultats du dernier recensement confirment l'observation faite il y a quelques années déjà¹ que dans le département d'Oran tous les villages voient grossir leur population. Et ce ne sont plus ceux qui sont dans les environs immédiats du chef-lieu. En Oranie, il n'y a ni centralisation, ni dispersion excessive.

La ville d'Oran n'absorbe pas à son profit toutes les forces vives du département. Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, Mascara, Saint-Denis-du-Sig sont en pleine prospérité. Dans tous les arrondissements il se produit comme une poussée irrésistible de l'élément européen débordant l'élément indigène, le refoulant, et lorsque à chaque dénombrement on voit s'enfler les statistiques, s'élever la densité régulièrement, partout et toujours on est étonné et ravi.

Cette constatation nous allons encore la faire en examinant les tableaux de peuplement relatifs aux communes du département d'Oran.

¹ Victor DEMONTÈS. — *Le peuple algérien*.

LE DÉPARTEMENT D'ORAN

La distribution administrative du département d'Oran ne s'est pas sensiblement modifiée durant les cinq dernières années. On a simplement enregistré la création de deux nouvelles communes de plein exercice.

Comme précédemment on compte en territoire civil cinq arrondissements : Oran, Mascara, Mostaganem, Sidi-Bel-Abbès et Tlemcen ; deux subdivisions en territoire militaire, Mascara et Tlemcen, une dans les territoires du Sud, celle d'Aïn-Sefra.

Le nombre des communes est de 108 pour le territoire civil et de cinq pour les territoires militaires ou ceux du Sud.

La superficie totale du département est de 18.209.907 hectares dont :

5.544.077	hectares en territoire civil
1.045.627	— en territoire militaire

Celle du territoire du Sud se répartit de la façon suivante :

Aïn-Sefra	606.200	hectares
Béni-Ounif	600.000 ¹	—
Cercle de Méchéria	2.194.503	—
Cercle de Géryville	2.919.500	—
Cercle de Colomb-Beni-Abbès et Taghit	4.000.000	—
Cercle de Timimoun et de Touat ...	1.300.000	—

La superficie totale de l'Oranie atteint donc :

Territoires du Nord et du Sud	6.589.704
Extrême-Sud	11.620.203

ce qui représente sensiblement le tiers de l'étendue du territoire entier de la France. Malheureusement la mise en valeur du sol, et surtout le peuplement ne sont pas en harmonie avec cette immense étendue de terre et de sable.

¹ Ces chiffres sont très approximatifs en raison de l'absence de frontière vers l'Ouest.

D'après les chiffres du recensement de 1911 la population de l'Oranie se décomposait de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	97.979	}	220.586
		Étrangers naturalisés français..	93.412		
		Israélites naturalisés français..	30.095		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	93.360	}	102.065
		Italiens	3.158		
		Anglo-Maltaïis	168		
		Autres	5.379		
INDIGÈNES	{	Arabes	944.464	}	1.030.068
		Berbères	63.817		
		Marocains	19.442		
		Tunisiens	113		
		Autres	2.232		
Population comptée à part					24.475

La population totale de l'Oranie s'élève donc à 1.377.194 habitants dont :

Territoires du Nord	1.230.195
Territoires du Sud.....	146.999

Si la progression de la population qui découle de la comparaison des chiffres qui précèdent avec ceux de 1906 accuse une situation satisfaisante, on ne peut moins faire cependant que de regretter que les Français d'origine ou leurs descendants n'aient vu leur nombre s'accroître que de 989 unités en cinq ans.

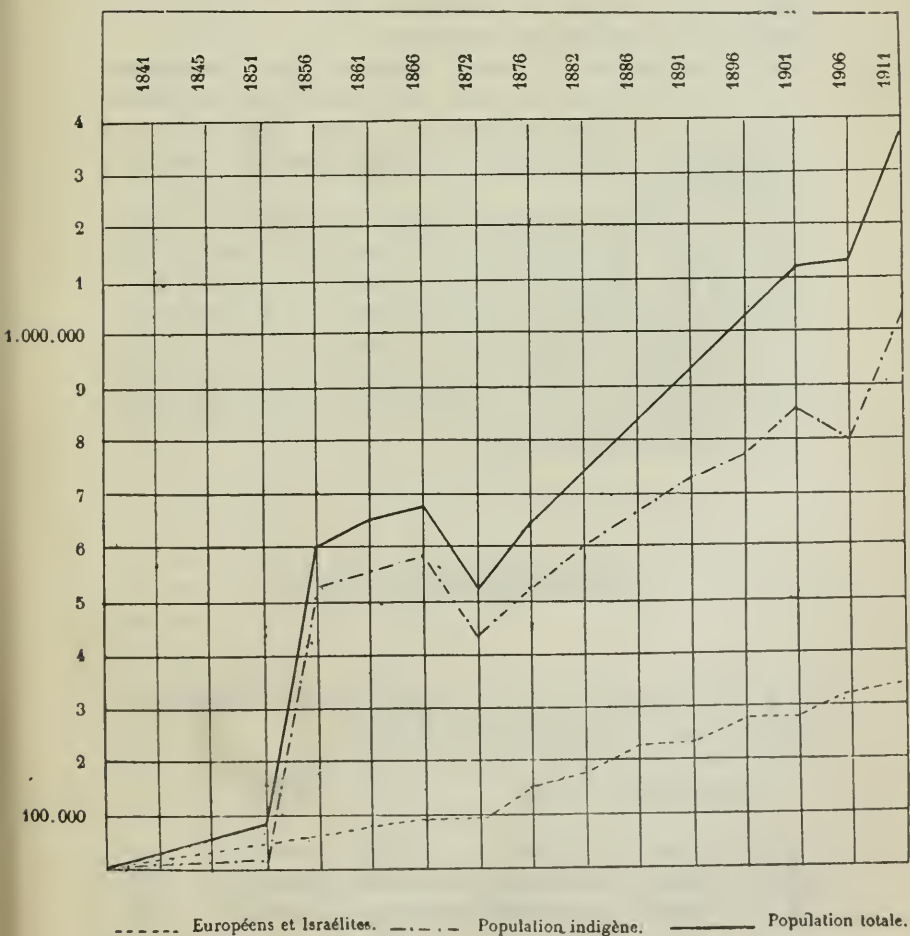
Malgré cette ombre au tableau de notre prospérité naissante, il faut espérer que la natalité algérienne sera suffisante pour peupler un jour le pays si celui-ci est toujours en mesure de faire face à ses obligations.

L'essai tenté de la conquête jusqu'à ce jour a été satisfaisant, mais il a besoin de donner de nouvelles preuves de son efficacité.

On est parti de rien pour arriver à un résultat. Cette première étape était la plus facile à accomplir puisque le terrain de la lutte était dégagé des plus gros obstacles ; mais il s'agit dans l'avenir de poursuivre cette œuvre au milieu des difficultés croissantes qui naîtront pour les couches futures de l'âpreté toujours plus grande de la lutte pour la vie. Le peuple algérien triomphera-t-il des difficultés

accumulées sur sa route ? L'exemple de l'activité et de l'esprit d'initiative qu'il donne en toute circonstance permet de mettre en lui toute notre confiance.

Pour permettre une comparaison plus étendue des indications qui précèdent et surtout de tirer de ces rapprochements les déductions logiques qu'ils comportent, nous avons résumé dans le graphique ci-après le mouvement du peuplement de l'Oranie, 1° considéré dans son ensemble, 2° pris au point de vue indigène, 3° groupant le reste de la population, Français, étrangers, et Israélites.



Les courbes inscrites au graphique qui précède font ressortir qu'alors que le peuplement indigène subit les destinées du pays, se ralentit en temps de crise agricole pour reprendre avec plus d'énergie aux jours de prospérité, l'accroissement du nombre des Européens se poursuit plus lentement mais avec une parfaite régularité, et que ce mouvement ascendant n'a jamais subi de recul, même durant les crises qui se sont produites en 1867 lors de la famine ou en 1870-71-72 au moment de la guerre et de l'insurrection des indigènes. On peut voir dans cette particularité le témoignage de l'effort continu et fécond qui pousse en avant notre œuvre de civilisation et lui permet d'accomplir sa tâche malgré le développement constant du nombre des indigènes.

Les perspectives d'avenir seraient plus rassurantes encore si nous pouvions avoir la certitude que la production agricole qui fait aujourd'hui la seule richesse du pays se complètera sous peu du développement de l'industrie dans la colonie.

Il est véritablement regrettable de constater combien notre œuvre en Algérie est en retard à ce point de vue. Y a-t-il des impossibilités absolues à l'exploitation sur place de certains de nos produits ? Nous ne le pensons pas et c'est pourquoi nous faisons des vœux pour la réalisation d'une nouvelle branche d'activité sociale qui permettrait à la population de l'Oranie de prendre une plus grande et plus fructueuse expansion.

ARRONDISSEMENT D'ORAN

L'arrondissement d'Oran renferme 40 communes de plein exercice et 2 communes mixtes.

Sa superficie est de 590.029 hectares.

Sa population compte :

FRANÇAIS	)	Français d'origine	45.068	)	120.458
		Étrangers naturalisés français.	60.156		
		Israélites naturalisés français . .	15.234		
		A reporter	120.458		

		<i>Report</i>	120.458
ÉTRANGERS	{	Espagnols	57.299
		Italiens	2.116
		Anglo-Maltaï	129
		Autres	2.812
			62.356
INDIGÈNES	{	Arabes	127.832
		Berbères	730
		Marocains	8.114
		Tunisiens	104
		Autres	440
			137.220
		Population comptée à part	6.988
		Population totale	327.022
		habitants.	

Ville d'Oran. — Si les siècles ont légué au chef-lieu du département beaucoup de gloire, ils ne lui ont laissé par contre que le souvenir de sa grandeur et de sa prospérité passées. Dix fois prise d'assaut et dix fois rasée en moins de dix siècles, Oran se trouvait dans un état lamentable lors de l'occupation française, et il ne fallut rien moins que les ressources multiples qu'elle offrait pour lui permettre de renaître de ses cendres et de prendre en quelques années le magnifique développement qui en a fait la deuxième par-rang d'importance, mais la plus active, au point de vue commercial, des cités de l'Algérie.

Lors de l'arrivée de nos troupes le 4 janvier 1831, la ville ne formait dans certains quartiers qu'un amas de ruines. La population se composait alors d'un seul Européen, de 3.500 juifs, de 200 maures et de 250 nègres, soit en tout moins de 4.000 habitants alors qu'aujourd'hui on en compte plus de 125.000.

La commune d'Oran a été créée par ordonnance du 31 janvier 1848 et une loi du 24 juin 1900 a annexé à son territoire les îles Habibas. Son territoire a une superficie de 5.415 hectares.

Sa population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	23.770
		Étrangers naturalisés français	33.783
		Israélites naturalisés français	11.492
			69.045
		<i>A reporter</i>	69.045

		<i>Report</i>	69.045
ETRANGERS	{ Espagnols	27.835	31.241
	{ Italiens	1.309	
	{ Anglo-Maltaïes	104	
	{ Autres	1.993	
INDIGENES	{ Arabes	14.881	17.737
	{ Berbères	335	
	{ Marocains	3.227	
	{ Tunisiens	39	
	{ Autres	255	

Population comptée à part 5.063

Population totale 123.086
habitants contre 106.517 habitants recensés en 1906.

La progression considérable constatée dans la population d'Oran n'a rien d'exceptionnel et la comparaison des recensements opérés depuis quarante ans indique les accroissements qui se sont produits au cours des huit périodes quinquennales considérées.

Les chiffres enregistrés sont les suivants :

Population de la ville d'Oran :

En 1872	41.130 habitants.	
En 1876	49.368, en plus,	8.238
En 1881	59.377	10.009
En 1886	63.929	4.552
En 1891	74.231	10.302
En 1896	80.941	6.710
En 1901	88.235	7.294
En 1906	106.517	18.282
En 1911	123.086	16.569

L'augmentation moyenne constatée depuis 1872 est supérieure à deux mille personnes par an et les dix dernières années ont donné des résultats particulièrement brillants puisqu'elle atteint 34.851 habitants, ce qui représente près de 3.500 individus de plus par an.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la prospérité du chef-lieu n'est pas constituée au détriment des autres centres du département, comme on pourra en juger par

l'examen des tableaux qui suivent et dont les résultats sont généralement satisfaisants.

COMMUNES	DÉNOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS	EN PLUS	EN MOINS
	Européens	Indigènes	Total	de 1906	pour 1911	pour 1911
Aïn-el-Arba.....	1.545	2.484	4.029	1.790	2.239	»
Aïn-el-Turek	1.157	217	1.374	1.221	153	»
Aïn-Kial.....	624	2.010	2.634	2.196	438	»
Aïn-Témouchent.....	5.693	3.517	9.210	7.614	1.606	»
Arcole	477	489	966	941	25	»
Arzew.....	5.040	1.577	6.617	6.548	69	»
Assi-Ameur	324	84	408	374	34	»
Assi-ben-Okba	881	136	1.017	887	130	»
Assi-bou-Nif.....	422	199	621	561	60	»
Bou-Henni	531	1.709	2.240	2.102	138	»
Bou-Sfer	1.621	718	2.339	2.050	289	»
Bou-Tlélis	2.082	3.005	5.087	4.638	449	»
El-Angor.....	1.855	688	2.543	2.718	»	175
Er-Rahel	1.247	1.795	3.042	2.853	189	»
Fleurus	1.020	234	1.254	1.018	236	»
Guiard	802	2.043	2.845	2.511	334	»
Hamman-bou-Hadjar ¹ ..	1.923	3.423	5.346	5.294	52	»
Kléber	674	122	796	1.041	»	245
Laferrière	676	1.248	1.924	2.380	456	»
Legrand.....	503	452	955	909	46	»
Lourmel.....	2.008	3.783	5.791	4.740	1.051	»
Mangin	264	1.337	1.601	1.485	116	»
Mers-el-Kébir.....	3.699	232	3.931	2.687	1.244	»
Misserghin	2.268	1.550	3.818	4.675	»	857
Mocta-Douz	462	1.405	1.867	1.937	»	70

¹ Une partie du douar Oued Berkèche a été rattachée à la Commune.

COMMUNES	DÉNOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS de 1906	EN PLUS pour 1911	EN MOINS pour 1911
	Européens	Indigènes	Total			
Oued-Imbert	1.005	3.300	4.305	3.948	357	»
Perrégaux.....	7.337	5.757	13.094	10.168	2.926	»
Rio-Salado	3.251	3.545	6.796	5.580	1.216	»
Sainte-Barbe-du-Tlélat .	1.837	2.144	3.981	3.981	»	»
Saint-Cloud.....	4.270	1.756	6.026	5.605	421	»
Saint-Denis-du-Sig.....	9.086	4.807	13.893	12.087	1.806	»
Saint-Leu	2.228	3.499	5.727	5.350	377	»
Saint-Louis.....	1.123	1.515	2.638	2.447	191	»
Saint-Maur.....	627	4.132	4.759	4.490	269	»
La Sénia	1.394	343	1.737	1.480	257	»
Sidi-Chami	865	677	1.542	1.522	20	»
Tafaraoui.....	301	5.097	5.398	6.083	685	»
Tiaret (mixte)	6.110	5.180	11.290	7.660	3.630	»
Valmy	488	477	965	920	45	»
Aïn-Témouchent (mixte)	3.082	17.392	20.474	20.747	»	273 1
Saint-Lucien (mixte). .	1.756	25.405	27.161	25.568	1.593	»

Tous les centres de l'arrondissement à cinq exceptions près sont en sensible accroissement et la plus-value réalisée atteint 23.377 personnes, contre une diminution de 1.620 unités due à des modifications de circonscriptions territoriales ou à des événements locaux qui n'ont aucun rapport avec le développement général du pays. Le bénéfice délimitatif ainsi réalisé atteint 21.667 personnes.

On remarquera que les principaux centres de l'arrondissement accusent une très notable augmentation de population, ce qui établit bien comme nous l'avons dit plus haut que le développement aussi heureux que rapide de la

1 Une partie du douar de l'Oued Berkèche a été rattachée à Hammam-bou-Hadjar.

ville d'Oran ne nuit en rien à la prospérité des centres qui l'environnent.

On verra par la suite que le même mouvement d'expansion se dessine dans l'Oranie entière.

ARRONDISSEMENT DE MASCARA

L'arrondissement de Mascara a été réorganisé par décret du 27 janvier 1874. Il comprend 7 communes de plein exercice et 4 communes mixtes¹.

Sa superficie est de 1.671.789 hectares.

Sa population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	11.921	{	21.699
		Étrangers naturalisés français..	7.348		
		Israélites naturalisés français ..	2.430		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	6.940	{	7.814
		Italiens	189		
		Anglo-Maltaïes	7		
		Autres	678		
INDIGÈNES	{	Arabes	169.477	{	171.339
		Berbères	218		
		Marocains	1.581		
		Tunisiens	2		
		Autres	61		
Population comptée à part				2.798	
Population totale				203.650	
habitants.					

Cette région produit des vins à haut degré très recherchés dans le commerce. Les céréales occupent également une large place dans la culture et font l'objet d'import-

¹ L'arrondissement de Mascara a été diminué de la Commune de Méléchéria qui a été rattachée aux Territoires du Sud.

lantes transactions. Dans son ensemble le pays est prospère et les brillants résultats des dernières campagnes agricoles ont considérablement amélioré la situation matérielle du pays.

Ville de Mascara. — Cette cité a occupé une large place dans l'histoire de l'Algérie et au lendemain même de la conquête la résistance d'Abd-el-Kader dont elle était la capitale, lui donna une nouvelle importance. Bien qu'elle n'ait été occupée par les Français qu'en 1841 seulement, la ville de Mascara prit un rapide essor et ne tarda pas à devenir la grande métropole du Sud, situation qu'elle conserva jusqu'au moment où la construction et le prolongement du chemin de fer porta notre centre d'action infiniment plus loin. Néanmoins Mascara continua de se développer, puisant dans les ressources nombreuses qui l'entouraient les puissants éléments d'une prospérité qui ne s'est jamais démentie et qui s'affirmera encore davantage dans l'avenir.

La commune de Mascara a été créée par décret du 17 juin 1854 modifié par celui du 22 mai 1885. Son territoire présente une superficie totale de 9.213 hectares.

La population urbaine se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	4.134	}	7.886
		Étrangers naturalisés français..	2.362		
		Israélites naturalisés français ..	1.390		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	1.850	}	2.284
		Italiens	91		
		Anglo-Maltaïes	6		
		Autres	337		
INDIGÈNES	{	Arabes	12.731	}	13.258
		Berbères	31		
		Marocains	452		
		Tunisiens	»		
		Autres	44		
Population comptée à part					826
Population totale					24.254
habitants.					

En 1906 le chiffre de la population s'élevait à 22.934 et en 1901 à 20.914.

Les progressions constatées sans être exceptionnellement actives accusent une continuité qui témoigne de la prospérité sûre de ce centre plein d'avenir.

Le peuplement des centres de l'arrondissement est généralement en avance sensible sur les résultats constatés il y a cinq ans ainsi qu'en témoignent les chiffres ci-après :

COMMUNES	DÉNOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS	EN PLUS	EN MOINS
	Européens	Indigènes	Total	de 1906	pour 1911	pour 1911
Aïn-el Hadjar	1.214	448	1.662	1.811	»	149
Dublineau	643	990	1.633	1.607	26	»
Oued-Taria	691	616	1.307	1.128	179	»
Palikao	1.101	1.246	2.347	1 700	647	»
Saïda	5.819	3.862	9.681	9.728	»	47
Thiersville	524	662	1.186	851	335	»
Cacherou (mixte)	1.690	34.876	36.566	34.561	2.005	»
Frenda (mixte)	1.725	25.608	27.333	25.474	1.859	»
Mascara (mixte)	2.530	50.790	53.320	50.237	3.083	»
Saïda (mixte)	3.406	38.983	42.389	40.123	2.266	»

On enregistre une plus-value de 10.400 unités de laquelle il y a lieu de retrancher le léger fléchissement constaté dans les chiffres de la population d'Aïn-el-Hadjar et de Saïda. Cette région est en plein développement et tous les éléments de la population concourent à l'augmentation qui s'est produite et qui est sensiblement égale à celle qui s'est produite au cours de la période de 1901-1906.

ARRONDISSEMENT DE MOSTAGANEM

L'arrondissement de Mostaganem qui est le plus peuplé du département grâce à l'appui d'une population indigène extrêmement importante dans cette partie de l'Oranie a été constituée par décret du 27 juillet 1849. Il compte vingt communes de plein exercice et 7 communes mixtes.

Sa superficie est de 2.034.081 hectares.

Sa population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	17.498	}	25.699
		Étrangers naturalisés français..	5.813		
		Israélites naturalisés français ..	2.388		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	7.595	}	8.262
		Italiens	327		
		Anglo-Maltais	20		
		Autres	320		
INDIGÈNES	{	Arabes	328.420	}	329.691
		Berbères	422		
		Marocains	828		
		Tunisiens	3		
		Autres	18		
Population comptée à part					3.475

Population totale 367.127
habitants.

Cette région est avant tout agricole et les cultures très importantes en vigne et en céréales qui y sont faites alimentent des marchés très fréquentés tels que ceux de Relizane et de Tiaret. Bien que cette dernière commune dont le développement est merveilleux appartienne administrativement à l'arrondissement d'Oran, elle relève au

point de vue économique du centre de Mostaganem qui y puise de sérieux éléments de prospérité.

Ville de Mostaganem. — L'histoire nous a rapporté la splendeur et la puissance de Mostaganem sous l'autorité des Tures. Malgré les vicissitudes d'une existence marquée de guerre et de révolte, cette cité presque millénaire est arrivée jusqu'à nous parée d'une partie de son ancienne splendeur. Grâce à un riche hinterland, aux ressources multiples d'une région agricole de premier ordre, la ville de Mostaganem a trouvé les éléments d'une prospérité qui s'affirme chaque jour et lui permet d'espérer dans un avenir prochain à une situation privilégiée dans cette Oranie si belle et si féconde.

Cette commune a été créée par ordonnance du 31 janvier 1848.

Sa superficie est de 4.079 hectares.

Sa population peut être décomptée de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	3.725	{	7.573
		Étrangers naturalisés français..	2.689		
		Israélites naturalisés français ..	1.159		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	2.971	{	3.152
		Italiens	107		
		Anglo-Maltaïes	8		
		Autres	66		
INDIGÈNES	{	Arabes	10.101	{	10.205
		Berbères	47		
		Marocains	56		
		Tunisiens	»		
		Autres	1		
Population comptée à part					1.236
Population totale					23.166
habitants.					

habitants.

Contre, en 1906, 22.011 et en 1901, 17.956.

Malgré un ralentissement sensible dans le peuplement du chef-lieu, le reste de l'arrondissement accuse une situation très favorable en harmonie du reste avec les résultats

antérieurement constatés ainsi qu'en témoignent les chiffres ci-après :

COMMUNES	DÉNOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS	EN PLUS	EN MOINS
	Européens	Indigènes	Total	de 1906	pour 1911	pour 1911
Ahoukir	118	2.222	2.640	2.013	627	»
Aïn-Sidi-Chérif	218	1.188	1.406	1.359	47	»
Aïn-Tedelès, ...	915	1.866	2.781	2.883	»	102
Bellecôte	122	1.180	1.302	1.310	»	8
Bellevue	275	2.302	2.577	2.662	»	85
Blad-Touaria	310	2.096	2.406	2.371	35	»
Bosquet	356	2.350	2.706	2.560	350	»
Bouguirat	649	165	1.114	1.004	10	»
Hillil	474	2.112	2.586	2.467	119	»
Inkermann	908	5.021	5.932	5.189	743	»
Mazagran	613	1.061	1.674	1.697	»	13
Noisy-les-Bains	568	2.581	3.149	2.237	912	»
Pélissier	316	2.314	2.630	2.249	381	»
Pont-du-Chéliff	94	3.066	3.160	3.141	19	»
Relizane	4 930	6.173	11.103	9.079	2.024	»
Rivoli	753	1.653	2.406	2.324	182	»
Saint-Aimé	466	1.045	1.511	1.209	302	»
La Stida	759	1.323	2.082	2.040	42	»
Tounin	199	1.828	2.027	1.934	93	»
Ammi-Moussa (mixte) ..	563	54.021	54.584	59.588	»	5.004
Cassaigne (mixte)	1.207	28.419	29.626	27.449	2.177	»
Djebel-Nador (mixte) ..	1.195	33.063	39.258	33.802	5.456	»
Mina (mixte)	931	48.522	49.453	46.015	3.438	»
Renault (mixte)	682	30.988	31.670	29.340	2.330	»
Tiaret (mixte)	3.013	33.198	36.211	24.582	11.629	»
Zemmorah (mixte)	2.302	44.426	46.728	40.169	6.558	»

On constate pour la deuxième période quinquennale une augmentation de 40.807 habitants de laquelle il faut distraire une moins value de 5.212, qui porte presque entièrement sur la suppression des douars Dar-Bosseri, Tidda et Kéria, qui ont été rattachés à la commune mixte de Tiaret.

L'excédent définitif qui s'élève à 35.595 unités est d'autant plus digne de retenir l'attention que les mêmes résultats pour la période précédente n'atteignaient que 19.489 unités.

ARRONDISSEMENT DE SIDI-BEL-ABBÈS

Cette partie de l'Oranie est réputée pour ses céréales et notamment pour ses blés tendres ou tuzelles dont la réputation s'étend bien au delà des frontières de la colonie. Par un labeur opiniâtre, par une méthode excellente, les propriétaires de cette région ont mis en complète valeur des terres riches du reste, et leurs cultures sont citées comme des modèles. Les résultats matériels d'une œuvre aussi parfaite sont des plus satisfaisants, et aucune région de la colonie ne réunit, sinon plus de fortunes, du moins plus de personnes jouissant d'une large aisance.

L'arrondissement qui compte 16 communes de plein exercice et 2 communes mixtes a été organisé par décret du 27 juillet 1875.

Sa superficie totale est de 813.762 hectares.

Sa population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	12.115	{	27.196
		Étrangers naturalisés français..	12.961		
		Israélites naturalisés français ..	2.120		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	14.277	{	15.094
		Italiens	256		
		Anglo-Maltaïes	6		
		Autres	555		
<i>A reporter</i>					42.290

		<i>Report</i>	42.290
INDIGÈNES	{ Arabes	60.260	63.749
	{ Berbères	95	
	{ Marocains	2.392	
	{ Tunisiens	2	
	{ Autres	1.000	
	Population comptée à part	2.377	
	Population totale	108.416	
	habitants.		

Ville de Sidi-Bel-Abbès. — Bien que de fondation relativement récente, puisqu'elle n'a été ouverte à l'action de la colonisation qu'en 1847, cette ville a pris un rapide essor et chaque dénombrement marque une nouvelle et heureuse étape vers un développement qui s'annonce comme magnifique. La ville, qui est bien construite, donne l'impression réconfortante d'une agglomération pleine d'activité et de vie.

La commune a été constituée par décret du 31 décembre 1856.

Sa superficie totale s'élève à 8.284 hectares.

Sa population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{ Français d'origine	5.064	14.943
	{ Étrangers naturalisés français..	8.300	
	{ Israélites naturalisés français ..	1.579	
ÉTRANGERS	{ Espagnols	6.106	6.701
	{ Italiens	155	
	{ Anglo-Maltaï	4	
	{ Autres	436	
INDIGÈNES	{ Arabes	5.741	7.344
	{ Berbères	35	
	{ Marocains	639	
	{ Tunisiens	2	
	{ Autres	927	
	Population comptée à part	1.954	
	Population totale	30.942	
	habitants.		

En 1906 le recensement accusait 29.088 et en 1901, 25.739 habitants.

L'augmentation constatée se ressent comme dans le reste de l'Oranie du ralentissement qui a été la conséquence des années très difficiles que l'agriculture a eu à traverser antérieurement à l'époque du recensement. Au cours de cette crise un certain nombre de colons avaient renoncé aux cultures pour rechercher d'autres travaux ou des emplois vers le chef-lieu du département et jusque dans la métropole. Cette crise passagère a fait place à une situation extraordinairement brillante dont les heureux résultats seront constatés au cours du recensement de 1916.

La distribution de la population dans chacune des communes de l'arrondissement est la suivante :

COMMUNES	DÉNOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS de 1906	EN PLUS pour 1911	EN MOINS pour 1911
	Européens	Indigènes	Total			
Bonnier	260	1.771	2.031	1.945	86	»
Boukanéfis	1.158	315	1.473	1.306	79	»
Chanzy	1.073	1.108	2.181	2.089	92	»
Détrie	1.458	1.421	2.879	2.810	69	»
Lamtar	666	196	862	915	»	53
Mercier-Lacombe	1.146	3.177	4.623	3.750	873	»
Palissy	894	824	1.718	1.441	277	»
Parmentier	781	495	1.276	Centre crée par décret du 9 octobre 1906		
Prudon	833	279	1.112	938	74	»
Tabia	604	207	811	787	24	»
Tassin	782	388	1.170	1.049	121	»
Télagh	1.474	735	2.209	2.082	117	»
Ténira	512	1.859	2.371	2.344	27	»
Tessala	361	2.045	2.406	2.265	141	»
Les Trembles	835	2.245	3.080	2.841	239	»
Mékerra (mixte)	2.051	18.913	20.964	»	»	»
Télagh (mixte)	5.458	20.427	25.885	22.724	3.161	»

Les augmentations constatées ne sont pas très considérables puisqu'elles n'atteignent pour 17 communes que 5.380 unités, mais par contre cet arrondissement offre la particularité de n'avoir qu'un seul centre ou une moins value se soit produite, celui de Lamtar, et le déchet constaté est trop mince pour arrêter longtemps l'attention. Du reste cette région possède une richesse et une fécondité suffisantes pour nourrir une population agricole beaucoup plus dense encore que celle qui la peuple.

ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

Si l'arrondissement de Tlemcen a occupé dans l'histoire de l'Oranie la plus large place, non seulement par les luttes gigantesques qui ont mis tant de fois aux prises les rois maures et les sultans du Maroc, mais encore par le souvenir de sa civilisation et de sa richesse, par contre il n'a pas encore pris depuis la conquête dans la production générale du pays la place qui semble légitimement lui revenir. Cette situation qui semble due en grande partie à l'insuffisance des moyens de communications, se modifiera prochainement grâce à l'ouverture de voies ferrées et de routes qui traverseront de fécondes régions qui sont jusqu'ici restées inexploitées.

La superficie de cet arrondissement qui a été reconstitué par décret du 20 janvier 1874 est de 434.316 hectares divisée en 7 communes de plein exercice et en 3 communes mixtes.

La population se décompose de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	7.377	}	20.371
		Étrangers naturalisés français..	6.108		
		Israélites naturalisés français ..	6.886		
ÉTRANGERS	)	Espagnols	5.601	/	6.052
		Italiens	128		
		Anglo-Maltaïes	6		
		Autres	317		
A reporter					26.423

	<i>Report</i>	26.423
INDIGÈNES	{ Arabes	95.101
	{ Berbères	30.456
	{ Marocains	4.455
	{ Tunisiens	2
	{ Autres	65
	Population comptée à part	2.039
	Population totale	158.541
	habitants.	

Ville de Tlemcen. — Tlemcen a mérité par les beaux vestiges de son ancienne splendeur, par la beauté des derniers et merveilleux témoins de l'art arabe qu'elle renferme, par la richesse et la puissance de sa végétation, par le pittoresque de ses sites, d'être comparée à Grenade, et les hommages incessants que lui rendent tous ceux qui l'ont vue sont les plus sûrs témoignages de son charme et de sa beauté. Particularité assez rare à constater en Algérie : notre occupation n'a pas fait disparaître l'industrie algérienne si primitive peut-être, mais si gracieuse et si originale dans ses productions. La population tlemcenienne tire de cette production et de celles que notre civilisation a apportées avec elle des ressources suffisantes pour prospérer ainsi qu'en témoignent les chiffres ci-après.

La commune a été constituée par décret du 17 juin 1854.

Sa superficie en y comprenant 6 centres européens ou indigènes qui y sont rattachés est de 14.756 hectares.

On compte :

FRANÇAIS	{ Français d'origine	3.624	}	11.554
	{ Étrangers naturalisés français..	2.488		
	{ Israélites naturalisés français ..	5.442		
ÉTRANGERS	{ Espagnols	706	}	771
	{ Italiens	47		
	{ Anglo-Maltaïes	»		
	{ Autres	18		
INDIGÈNES	{ Arabes	25.525	}	26.011
	{ Berbères	54		
	{ Marocains	394		
	{ Tunisiens	»		
	{ Autres	38		
	<i>A reporter</i>	38.336		

<i>Report</i>	38.336
Population comptée à part	1.538
Population totale	39.874
habitants.	
Contre 39.757 en 1906 et 35.382 en 1901.	

La progression réalisée est faible mais elle est en partie rachetée par un développement assez satisfaisant des communes agricoles, ainsi qu'en témoignent les chiffres contenus dans le tableau ci-après :

COMMUNES	DENOMBREMENT DE 1911			RÉSULTATS de 1906	EN PLUS pour 1911	EN MOINS pour 1911
	Européens	Indigènes	Total			
Béni-Saf.	3.824	5.562	9.386	7.304	2.082	»
Descartes	957	194	1.151	Commune créée par décret du 5 décembre 1910		
Hennaya	1.044	2.034	3.078	2.934	144	»
Lamoricière	1.415	978	2.393	2.160	233	»
Nemours	1.828	2.811	4.639	4.260	379	»
Pont-de-l'Isser	788	3.682	4.470	4.493	»	23
Sebdou (mixte) ¹	1.473	21.764	23.237	22.754	483	»
Nédroma (mixte).	771	33.405	34.176	32.322	1.854	»
Remchi (mixte)	1.998	33.638	35.636	33.483	2.153	»

L'accroissement de la population a atteint 7.328 unités et un seul centre, celui de Pont-de-l'Isser, a enregistré une faible diminution de 23 unités. On peut espérer une sérieuse augmentation de population dans un avenir prochain, lorsque la contrée sera mieux desservie et que d'immenses étendues d'excellentes terres qui sont actuellement à peu près délaissées seront mises en valeur.

¹ Portait antérieurement au 26 janvier 1907 le nom de commune mixte d'Ain-Fezza. Cette commune mixte a été diminuée du centre de Descartes, érigée en commune de plein exercice et des superficies prélevées sur le douar des Ouled Mimoun pour l'agrandissement de ce centre.

TERRITOIRES DE COMMANDEMENT

Les régions frontières du département d'Oran ont dû en raison des difficultés fréquentes qui se produisaient avec les populations marocaines limitrophes et avec celles de l'Extrême-Sud, et aussi à cause de la nécessité de disposer de moyens d'action puissants et rapides, être laissées sous le régime de l'autorité militaire. Ces régions désignées sous le nom de territoires de commandement relèvent de deux subdivisions : celles de Mascara et de Tlemcen.

Subdivision de Mascara. — Cette division administrative a été diminuée depuis le dernier recensement d'une importante partie de son territoire par le rattachement du cercle de Méchéria aux territoires du Sud.

Une seule commune indigène fait encore partie de cette subdivision, c'est celle d'Aflou dont la superficie est de 771.000 hectares et dont la population se répartit de la manière suivante :

FRANÇAIS ou NATURALISÉS	ÉTRANGERS	INDIGÈNES	POPULATION TOTALE	POPULATION de 1906	DIFFÉRENCE EN PLUS en 1911
habitants	habitants	habitants	habitants	habitants	habitants
186	12	21.322	21.520	20.814	706

On constate dans ce peuplement une moins value de 193 unités européennes depuis le dernier recensement ce qui représente sensiblement le 50 % des chiffres constatés en 1906. Cette situation est due, en grande partie tout au moins, au ralentissement qui s'est produit dans le commerce des bestiaux.

Subdivision de Tlemcen. — Cette subdivision compte deux communes mixtes d'une étendue relativement peu considérable, mais par contre comportant une population

importante et un mouvement commercial extrêmement actif.

Ces deux divisions administratives présentent les particularités suivantes :

COMMUNES	SUPERFICIES	FRANÇAIS ou NATURALISÉS	ÉTRANGERS	INDIGÈNES	POPULATION TOTALE	POPULATION de 1906	DIFFÉRENCE EN PLUS en 1911
	hectares	habit.	habit.	habit.	habit.	habit.	habit.
El-Aricha . .	149.670	153	199	7.710	8.062	8.019	43
Lalla-Maghnia . .	121.957	2.318	1.220	31.102	34.640	33.277	1.363
TOTAUX . .	274.627	2.471	1.419	38.812	42.702	41.296	1.406

Les chiffres qui précèdent accusent en ce qui concerne les Européens une diminution de 673 personnes pour la commune d'El-Aricha et une augmentation de 1.307 unités pour Lalla-Maghnia.

En résumé la population des territoires de commandement se répartit de la façon suivante :

FRANÇAIS	{	Français d'origine	1.490	{	2.657
		Étrangers naturalisés français..	391		
		Israélites naturalisés français ..	776		
ÉTRANGERS	{	Espagnols	1.274	{	1.431
		Italiens	69		
		Anglo-Maltaïes	»		
		Autres	88		
INDIGÈNES	{	Arabes	53.981	{	60.134
		Berbères	4.094		
		Marocains	1.547		
		Tunisiens	»		
		Autres	12		
Population comptée à part				1.217	
Population totale				65.439	
habitants.					

TERRITOIRES DU SUD

Les territoires du Sud ont été organisés par la loi du 24 décembre 1902, qui a fixé la composition et la limite de ces territoires, les a dotés de la personnalité civile et leur a attribué un budget autonome distinct de celui de l'Algérie.

La colonie du Sud qui est placée comme celle du Nord sous l'autorité du Gouverneur Général est divisée en quatre territoires, dont un dépend géographiquement de l'Oranie, à la tête de chacun desquels est placé un commandant militaire dont les attributions sont sensiblement les mêmes que celles attribuées aux chefs des territoires de commandement dans la zone du Nord.

Le seul territoire qui peut être rattaché à ceux du département d'Oran est celui d'Aïn-Sefra.

Ce territoire peut être divisé de la façon suivante :

COMMUNES	SUPERFICIE	FRANÇAIS ou NATURALISÉS	ÉTRANGERS	INDIGÈNES	POPULATION TOTALE
	hectares	habitants	habitants	habitants	habitants
Aïn-Sefra	1.206.200	946	352	10.176	11.474
Méchéria	2.094.503	475	132	21.558	25.165
Géryville	2.919.500	696	192	42.785	43.673
Colomb-Béchar	1.000.000	387	380	15.832	16.599
Timimoun	1.300.000	2	"	41.505	41.507
TOTAUX	11.520.203	2.506	1.056	137.856	141.418
	Population comptée à part				5.581
	Population totale				146.999

Aucun des précédents recensements n'a fourni de preuves suffisantes de sincérité en admettant que ceux de 1911 aient une certaine valeur pour permettre une comparaison utile dans le mouvement de la population. Néanmoins en admettant même des erreurs dont les comptages de la Métropole ne sont pas exempts, les chiffres contenus dans le tableau qui précède sont de nature à jeter un jour suffisant sur l'importance de nos territoires de l'Extrême-Sud.

Il est bon d'ajouter que les surfaces territoriales pour si considérables qu'elles soient, n'ont qu'une valeur relative, les terres susceptibles d'être mises en valeur se bornant à quelques oasis où se cultivent avec des palmiers, un peu d'orge et quelques arbres fruitiers.

RÉCAPITULATION

Malgré quelques défaillances — peu importantes du reste — l'ensemble des communes de l'Oranie est nettement en progression et dans certaines régions, les améliorations constatées présentent une réelle importance.

Cette situation est d'autant plus digne de retenir l'attention que le dénombrement de 1911 est venu au lendemain d'une série d'années calamiteuses qui avaient jeté le découragement et écarté de la terre un grand nombre de bonnes volontés et avaient ainsi privé le plus grand nombre des centres d'une population ouvrière qui avait dû rechercher ailleurs un travail que l'insuffisance des récoltes ne leur permettait plus de trouver sur place.

Le tableau ci-après fait ressortir l'ensemble des mouvements de la population durant les cinq dernières années :

ARRONDISSEMENTS	EUROPÉENS		INDIGÈNES		DIFFÉRENCES			
	en 1906	en 1911	en 1906	en 1911	en plus pour 1911		en moins pour 1911	
					Européens	Indigènes	Européens	Indigènes
Oran.....	157,464	182,814	124,299	137,220	25,350	12,921	»	»
Mascara.....	32,070	29,513	178,019	171,339	»	»	2,557	6,680
Mostaganem.....	35,435	33,961	304,909	329,691	»	24,782	1,174	»
Sidi-Bel-Abbès.....	38,661	42,290	39,713	63,749	3,629	24,036	»	»
Tlemcen.....	26,233	26,423	123,234	130,079	190	6,845	»	»
Territoires de Commandement.	4,340	4,088	58,161	60,134	»	1,973	252	»
Territoires du Sud ..	»	3,562	»	137,857	3,562	137,856	»	»
	294,203	322,651	828,335	1,030,068	32,731	208,413	4,283	6,680
En moins					1,283	6,680		
Augmentation définitive de la population de 1906 à 1911....					28,448	201,733		

Il ressort des chiffres qui précèdent qu'en Oranie la population indigène est trois fois plus forte que la population européenne, et que les accroissements constatés durant la dernière période quinquennale suivent une courbe absolument semblable : le gain de la population européenne représentant environ le tiers de celui de la population indigène. A ne simplement rapprocher que ces derniers chiffres on serait naturellement amené à conclure que le développement des éléments de peuplement des deux races se poursuit parallèlement dans des conditions absolument semblables. Cette interprétation des statistiques serait erronée, car il faut tenir compte que la plus-value constatée chez les indigènes est exclusivement due aux excédents de la natalité, tandis que les Européens doivent pour maintenir leurs effectifs faire appel aux apports de l'étranger.

Un rapide examen des différents chiffres qui précèdent permet de constater que la population indigène accuse de constantes plus-values, et on peut admettre comme certain que les mesures qui sont constamment prises pour améliorer leurs conditions morales et matérielles aideront au développement d'un peuple qui évolue de la plus heureuse façon près de notre civilisation, et qui puise dans notre présence des éléments de prospérité qui lui manquaient avant l'occupation française.

La colonisation poursuit son œuvre civilisatrice et étend chaque année son action sur des zones nouvelles. A l'heure actuelle sur l'immense étendue de plus de 18 millions d'hectares qui forme l'Oranie, 1.600.000 hectares — c'est-à-dire moins d'un dixième — sont livrés à la culture. Si on tient compte des surfaces réservées aux forêts — près d'un million d'hectares — celles des montagnes du Tell, les steppes des Hauts-Plateaux, les sables ou les hammada du désert, en un mot toutes les parties qui ne peuvent être mises en valeur, soit encore à peu près 14 millions et demi d'hectares, il resterait à livrer à l'agriculture dans un avenir plus ou moins éloigné, une superficie à peu près égale à celle actuellement en pleine production, et si l'accroissement de la population se poursuit parallèlement au développement de la puissance agricole du pays, ce qui se produit depuis de longues années, le nombre des habitants de l'Oranie peut doubler sans que les facultés productrices du pays soient inférieures aux besoins de ses nouveaux enfants.

Ces perspectives qui satisfirent les ambitions de ceux qui furent les premiers témoins du développement de notre colonie ne suffiront très probablement pas à répondre aux besoins des populations futures, alors se posera le problème de la mise en valeur des steppes des Hauts-Plateaux. Pourra-t-on un jour livrer à la charrue ces immensités désolées ? Pourra-t-on demander à ces terres qui ne produisent que les éléments de maigres pâturages, des récoltes riches et abondantes ? Il appartient à l'avenir seul de répondre à cette double question.

CONCLUSIONS

Sur 365 communes de plein exercice, mixtes ou indigènes que compte l'Algérie entière, l'Oranie en renferme 114 ; sur une superficie totale de 57.528.855 hectares, sa part atteint 18.209.907 hectares ; dans ces deux cas, notre département se trouve à peu près normalement doté, mais la situation se modifie d'une façon moins satisfaisante quand les comparaisons portent sur les chiffres de la population. L'Algérie compte à l'heure actuelle 5.563.828 habitants et le département d'Oran seul 1.381.920, soit moins du quart de la population totale. Cette particularité fâcheuse est incontestablement due à la faiblesse numérique de la population indigène.

Il est à considérer que les chiffres de la population évoluent dans un sens très favorable, et que la transformation administrative se poursuit dans des conditions très satisfaisantes. Le nombre des communes augmente d'une manière à peu près régulière par l'émancipation de centres actuellement rattachés à d'autres centres administratifs. C'est ainsi que les communes mixtes, loin de détenir exclusivement des agglomérations indigènes comptent dans leurs territoires des villages européens d'une réelle importance.

On peut citer comme se trouvant dans ce cas :

Commune mixte d'Aïn-Témouchent : Arlal (569 hab.) ;
Les Trois-Marabouts (708) ; Hammeau-Perret (284).

Commune mixte de Saint-Lucien : Saint-Lucien (1.165 habitants) ; Ouggaz (322).

Commune mixte de Cacheron : Cacheron (105 hab.) ; Dombasle (435) ; Sonis (163) ; Uzès-le-Duc (611).

Commune mixte de Frenda : Frenda (2.377 hab.) ; Martimprey (417).

Commune mixte de Mascara : Aïn-Farès (245 hab.) ; Aïn-Fekan (217) ; Froha (255) ; Matemore (155) ; Maoussa (289) ; Tizi (362).

Commune mixte de Saïda : Franchetti (443 hab.) ; Charrier (355) ; Kreider (290) ; Marhoum (276).

Commune mixte d'Ammi-Moussa : Ammi-Moussa (614 hab.) ; Guillaumet (114) ; Uzès-le-Duc (611).

Commune mixte de Cassaigne : Cassaigne (954 hab.) ; Lapasset (335) ; Ouillis (385).

Commune mixte de Djébel-Nador : Trezel (1.224 hab.).

Commune mixte de la Mina : Clinchant (490 hab.) ; Nonvion (238) ; Sahouria (316) ; Sirat (158).

Commune mixte de Renault : Renault (978 hab.) ; Hamadena (180).

Commune mixte de Tiaret : Guertonfa (182 hab.) ; Palat (632) ; Prévost-Paradol (534) ; Trumelet (664) ; Waldeck-Rousseau (316) ; Pomel (88).

Commune mixte de Zemmorah : Zemmorah (1.476 h.) ; Ferry (445) ; Mendez (268) ; Montgolfier (758) ; Kenenda (74).

Commune mixte de Mekerra : Baudens (493 hab.) ; Boulet (146) ; Boutin (329) ; Deligny (44) ; Sully (187).

Commune mixte de Têlagh : Bedeau (1.311 hab.) ; Berthelot (18) ; Bossuet (326) ; Magenta (536) ; Rochambeau (495) ; Slissen (313) ; Tirman (1.080).

Commune mixte de Sebdoû : Aïn-Fezza (111 hab.) ; Aïn-Tellont (252) ; Terni (59).

L'avenir trouvera dans ces soixante centres dont certains sont en pleine prospérité, les éléments utiles au

développement du pays et d'autres villages en cours de préparation viendront remplacer ces réserves et assureront ainsi dans l'avenir la continuité de l'effort qui a déjà donné des résultats si satisfaisants.

Au sujet de cette prospérité qui atteste si nettement le génie colonisateur de notre race, qu'il nous soit permis de dire que contrairement à certaines allégations la population européenne ne déserte pas en masse nos centres agricoles, et que sur 111 communes de l'Oranie prises comme exemple, nous n'en trouvons que 25 enregistrant une moins value souvent insignifiante ainsi qu'en témoignent les chiffres ci-après :

Arrondissement d'Oran : Arcole (23 habitants en moins en 1911) ; Arzew (210) ; El-Ançor (295) ; Kléber (227) ; Misserghin (420) ; Oued-Imbert (130) ; Tafaraoui (38) ; Motta-Douzi (3) ; Valmy (55). Total, 1.401 habitants.

Arrondissement de Mascara : Aïn-el-Hadjar (171 habitants en moins en 1911) ; Dublineau (6) ; Saïda (905). Total, 1.082 habitants.

Arrondissement de Mostaganem : Bellocôte (20 habitants en moins en 1911) ; Inkermann (9) ; Pont-du-Chéliff (17) ; La Stidia (11) ; Blad Touaria (18) ; Mina (38). Total, 113 habitants.

Arrondissement de Sidi-Bel-Abbès : Mercier-Lacombe (235 habitants en moins en 1911) ; Lamtar (44) ; Tabia (10) ; Tassin (38) ; Tenira (111). Total, 438 habitants.

Arrondissement de Tlemcen : Sebdo (1.065 habitants en moins en 1911) ; Nédromah (15). Total, 1.080 habitants.

Soit en tout 4.114 habitants.

Ce dernier chiffre ne doit pas être pris comme exact dans son entier, c'est ainsi que la diminution constatée dans la commune mixte de Sebdo est due pour 957 unités au détachement du centre de Descartes qui a été érigé en commune de plein exercice.

En réalité le nombre des Européens dont ont été diminués certains centres agricoles de l'Oranie de 1906 à 1911 n'excède pas 3.000 et encore faut-il tenir compte que le précédent recensement a eu lieu à la fin d'une longue et pénible période durant laquelle l'agriculture et la viticul-

ture algériennes ont vu diminuer la production et par suite les besoins de main-d'œuvre.

Il est fort probable que le comptage de 1916 donnera des résultats beaucoup plus satisfaisants et que la légère brèche — qui représente à peine 1 % — faite dans la population agricole sera comblée et que tous les centres sans exception accuseront une nouvelle et importante plus-value.

La prospérité de notre département est aujourd'hui trop grande pour que le pays tout entier ne s'en ressente pas de la façon la plus favorable. Malgré les crises les plus graves et les plus imprévues, la mise en valeur agricole, commerciale et industrielle du pays se poursuit avec trop de bonheur depuis près d'un quart de siècle pour que nous puissions douter de son merveilleux avenir, et c'est pourquoi nous attendons plein de confiance le témoignage officiel prochain des progrès réalisés.

Oran, le 25 juillet 1913.

ED. DÉCHAUD,

Secrétaire général de la Chambre de Commerce d'Oran.

MOUVEMENT DE LA NAVIGATION

DANS LES

PORTS

du Département d'Oran

MOUVEMENT COMMERCIAL



Mouvement de la Navigation du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1911

INDICATION du PAVILLON	ENTRÉES		SORTIES		Entrées et Sorties réunies	
	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage
Français.. . . .	2,372	1,697,223	2,368	1,692,667	1,740	3,389,890
Anglais	743	1,326,727	737	1,312,064	1,480	2,638,791
Autrichien	135	280,471	137	283,602	272	564,073
Allemand	142	219,629	143	221,568	285	441,197
Italien	126	173,249	130	175,196	256	348,445
Espagnol	326	139,120	321	138,026	647	277,146
Norvégien	78	103,495	79	105,134	157	208,629
Grec	44	73,466	46	75,076	90	148,542
Danois	71	70,701	72	71,550	143	142,251
Belge	39	50,196	40	50,493	79	100,680
Suédois	22	24,381	21	23,413	43	47,794
Hollandais	18	12,621	18	12,621	36	25,242
Russe	12	11,471	12	11,471	24	22,942
Égyptien	1	595	1	595	2	1,190
Portugais	4	474	5	684	9	1,158
TOTAUX en 1911.	4,133	4,183,819	4,130	4,174,160	8,263	8,357,979
— en 1910.	3,609	3,176,811	3,608	3,172,508	7,217	6,349,322
DIFFÉRENCE 1911.	n	n	n	n	+ 1,046	+ 2,008,657

relevé total du Mouvement des ports du département d'Oran, pendant l'année 1911
(Entrées et sorties réunies)

DÉSIGNATION DES PORTS	ENTRÉES		SORTIES		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIES	
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE
Oran	1,133	4,183,819	4,130	4,174,160	8,263	8,357,979
Mers-el-Kebir	400	16,135	399	46,093	799	92,228
Mostaganem	639	274,482	639	273,550	1,278	548,032
Arzew	111	254,253	113	255,952	824	510,205
Beni-Saf	318	220,117	320	222,077	638	442,194
Nemours	303	126,813	303	126,412	606	253,225
Houâine	35	19,215	35	19,215	70	38,430
Kiss-Adjeroud	91	12,860	90	12,858	181	25,718
Totaux en 1911	6,330	5,137,694	6,329	5,130,317	12,659	10,268,011
Totaux en 1910	5,636	4,078,745	5,679	4,055,548	11,315	8,144,293
Différence en plus	694	1,058,951	650	1,074,769	1,344	2,113,718
Différence en moins	»	»	»	»	»	»

STATISTIQUE DU MOUVEMENT COMMERCIAL DES PORTS

du département d'Oran, pendant l'année 1912

comparé au mouvement de l'année 1911, et par nature de marchandises

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES		UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1912	Totaux en 1911
			de France	de l'Etranger et des Colonies		
Animaux vivants	bêtes de somme..	Tête	1.789	4.380	6.169	1.900
	Bestiaux	race bovine..	631	3.904	4.535	13.802
		ovine et autres	371.105	838	371.943	539.389
Peaux brutes fraîches ou sèches...		Kilog.	677.600	252.300	929.900	798.000
Laine en masse.....		»	1.658.700	189.900	1.848.600	3.214.000
Poissons de mer	frais	»	167.200	4.000	171.200	113.500
	salés ou conservés..	»	200.600	360.200	560.800	960.400
Os, sabots, cornes de bétail		»	773.700	79.000	852.700	667.800
Céréales en grains	froment	Quintal	623.807	22.201	645.808	1.039.677
	avoine.....	»	261.472	28.610	290.082	508.692
	orge.....	»	228.681	150.628	379.312	618.312
	maïs.....	»	215	588	803	3.412
Farine de froment.....		»	11.391	56.518	97.909	80.200
Sémoles en gruau		Kilog.	296.800	1.961.100	2.257.900	1.026.600
Légumes secs et leurs farines.....		»	199.100	1.820.000	2.319.100	5.470.500
Pommes de terre.....		»	523.400	1.162.100	1.685.500	2.394.000
Fruits frais de table.....		»	10.935.200	5.962.100	16.897.300	7.126.100
Mars de raisin et moûts.		»	2.621.400	148.500	2.769.900	1.047.700
Fruits secs ou tapés.....		»	275.400	176.600	452.000	523.200
Graines et fruits oléagineux		»	604.100	4.200	608.300	632.700
Tabac en feuilles.....		»	»	19.200	19.200	5.500
— fabriqué.....		»	29.500	937.910	967.410	341.500
Huile fixe d'olives.....		»	303.900	163.900	467.800	90.000
— de graines grasses...		»	18.197	190.203	208.400	236.500

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1912	Totaux en 1911
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
ésines et produits résineux	Kilog.	532.200	67.900	600.100	711.700
clines, herbes et fleurs médicinales.	»	21.218	11.320	35.538	37.700
ège.....	»	167.000	129.000	296.000	26.100
oton.....	»	2.600	3.100	6.000	7.600
rin végétal.....	»	2.998.800	33.463.100	36.461.900	28.712.300
ffa.....	»	208.300	97.054.200	97.262.500	88.355.900
corces à tan.....	»	2.616.500	1.227.000	3.843.500	4.442.800
égumes frais.....	»	10.137.000	546.900	10.683.900	12.165.300
ouvrages.....	»	31.807	11.259.000	11.291.307	10.162.300
on.....	»	13.809.093	138.500	13.947.593	12.459.100
rilles.....	»	326.800	220.500	547.400	674.700
istelles.....	Litre	4.280.100	200	4.280.300	3.907.700
in ordinaire.....	»	223.041.200	5.859.600	228.900.800	251.620.400
— de liqueurs.....	»	686.100	57.300	743.400	330.500
ux-de-Vie et spiritueux (alcool pur)	»	912.524	1.298.200	2.210.724	1.089.100
sprits de toutes sortes...	»	699.956	43.920	743.956	307.700
arbres bruts.....	Kilog.	906.400	82.300	988.700	491.500
acolin, terre à infusoires...	»	126.800	860.000	986.800	1.126.200
liques, plâtre, chaux, ciments...	»	»	4.650.000	4.650.000	6.457.000
oudron minéral.....	»	»	402.000	402.000	467.000
de fer.....	»	33.973.000	486.214.000	520.187.000	510.928.300
de cuivre.....	»	»	»	»	»
de plomb.....	»	30.000	670.000	700.000	133.300
de zinc.....	»	1.500.000	4.829.000	6.329.000	5.574.300
el brut et raffiné.....	Quintal	33.729	5.409	39.138	38.657
ie de vin.....	Kilog.	1.185.200	986.800	2.172.000	2.045.000
artre brut.....	»	274.000	279.900	553.900	394.000
ouvrage en sparterie.....	»	283.100	41.300	324.400	78.700
olis postaux.....	Nombre	72.436	8.004	63.391	63.391

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1912	Totaux en 1911
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux (bêtes de somme... ..)	Tête	699	1 111	1,711	2,111
vivants (Bestiaux / race bovine... ..)	»	173	3,206	3,379	13,111
	»	97	112,753	112,850	186,511
Viandes salées et conservées... ..	Kilog.	112,900	295,400	318,300	529,711
Graisses animales autres que de poissons... ..	»	669,900	1 000	673,900	1,010,111
Beurre et fromages... ..	»	1,131,300	319,200	1 453,500	1,186,611
Poissons de mer salés ou conservés	»	779,000	365,600	1,011,600	1,316,311
Céréales en grains... ..	Quintal	13,476	113,869	127,345	116,111
Farines... ..	»	4,127	»	4,127	5,511
Semoules et pâtes d'Italie... ..	Kilog.	512,500	200	512,700	258,211
Riz... ..	»	3 520,700	1,086,000	1 606,700	2 633,511
Légumes secs et leurs farines... ..	»	3,381 200	871 700	1 455 900	1,137,611
Marrons et châtaignes... ..	»	631 600	28,400	660,000	511,711
Pommes de terre... ..	»	9,860,100	7 007 700	16,867,800	3,125,211
FRUITS DE TABLE / frais... ..	»	326,200	1 217 400	1,543,600	1,063,711
	»	380,600	129,100	809,700	851,711
Sucres... ..	»	16,636,600	10,200	16 646,800	15,639,711
Cafés... ..	»	700	3,193,900	3,191,600	2,517,711
Chocolat... ..	»	159,100	500	159,900	355,711
Poivre, cannelle, muscade, clous de girofle, macis et vanille... ..	»	7,000	89,300	96,300	113,811
Thés... ..	»	5,100	227,700	233 100	198,011
Tabacs en feuilles ou en côtes... ..	»	»	632,000	632 000	593,711
Tabac fabriqué... ..	»	12,100	1,400	13,500	7,011
Huile fixe d'olives... ..	»	118,300	178 900	597,200	215,711
Huiles de graines grasses... ..	»	5,771,200	388,000	6,162,200	6,030,711
Bois à construire... ..	1,000 K.	21,022	18,266	42,288	33,711
Merrains de chêne et autres	Kilog.	1,268,000	998,000	2,266,000	2,388,711

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1912	Totaux en 1911
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Légumes frais ou conservés	Kilog.	280.600	452.100	752.700	762.200
Vins ordinaires.....	Litre	543.900	3.500	547.400	225.000
Vins de liqueur.....	"	431.900	23.700	455.600	434.200
Alcool, eaux de vie et esprits de toutes sortes..	"	3.176.400	1.100	3.177.500	3.350.000
Eaux minérales.....	Kilog.	1.668.100	18.200	1.686.300	1.704.000
Matériaux de construction	"	102.928.000	112.200	103.040.000	64.382.900
Soufre.....	"	4.570.000	1.021.000	8.591.000	4.071.000
Houille crue et agglomérée	Quintal	22.690	4.346.480	4.369.170	4.309.180
Huiles minérales raffinées.	Hectol.	31.865	19.281	51.146	36.153
Huiles lourdes.....	Kilog.	1.435.200	23.200	1.458.400	1.204.700
Fers, fontes et aciers..	"	30.142.800	995.100	31.137.900	18.702.600
Carbure de calcium.....	"	1.722.300	"	1.722.300	1.416.900
Sulfate de cuivre.....	"	428.900	"	428.900	528.100
Superphosphates et engrais.....	Quintal	131.563	73.201	204.764	250.551
Savons de parfumerie et autres...	Kilog.	6.413.600	900	6.414.500	5.680.600
Chicorée brûlée ou moulue....	"	607.900	"	607.900	402.600
Bougies de toutes sortes..	"	1.472.000	2.900	1.474.900	2.432.100
Poterles, faïences et porcelaines...	"	6.760.100	625.300	7.385.400	5.880.300
Verres et cristaux.....	"	3.491.700	89.100	3.580.800	3.118.800
Fils, ficelles et cordages..	"	1.084.600	75.200	1.159.800	1.272.000
Sacs vides en jute.....	"	4.163.800	147.000	4.310.800	3.748.000
Tissus de lin et de chanvre	"	163.200	200	163.400	133.300
— de coton.....	"	1.893.600	7.576	1.901.176	3.722.700
— de laine.....	"	209.900	16.400	226.300	174.400
— de soie.....	"	12.500	418	12.918	2.954
Vêtements et lingerie.....	"	224.200	13.008	237.208	263.681
Papier et ses applications	"	5.542.800	25.400	5.568.200	4.610.800
Peaux et pelleteries ouvrées.....	"	678.500	62.500	741.000	628.900

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1912	Totaux en 1911
		de France	de l'Etranger et des Colonies		
Bijouterie et horlogerie...	Kilog	51.228	697	51.925	54.985
Machines et mécaniques..	»	3.627.200	2.124.600	5.771.800	6.895.600
Autres ouvrages en métaux	»	11.226.100	517.500	11.743.600	13.806.800
Meubles et ouvrages en bois	»	1.715.800	192.100	4.907.900	3.932.200
Ouvrages de vannerie, de sparterie et de corderie..	»	216.500	354.100	570.600	404.000
Carrosserie.....	»	589.900	159.600	749.500	769.100
Bimbeloterie, tabletterie et brasserie..	»	461.500	41.338	502.838	398.057
Colis postaux.....	Nombre	322.022	7.976	329.998	310.062

HERBORISATIONS ORANAISES

Sous ce titre, au mois de juin 1890, j'ai donné dans la *Revue de Botanique* (Bulletin de la Société Française de Botanique), qui était alors publiée à Toulouse, les listes des plantes qu'on pouvait récolter dans les environs immédiats d'Oran. La brochure étant devenue très rare et les jeunes botanistes ne la trouvant plus en librairie, j'accède au désir que m'ont manifesté plusieurs confrères en publiant une deuxième édition.

J'ai hésité longtemps à refondre mon premier travail, car ne m'occupant guère de botanique depuis dix ans, je ne puis, sans crainte de me tromper, rectifier les dénominations de certaines espèces critiques et fixer leur synonymie. Aussi me suis-je borné à remplacer quelques dénominations anciennes en me servant des publications récentes de MM. Battandier et Trabut.

J'ai été aussi incité à publier cette deuxième édition par les changements survenus dans la banlieue d'Oran. L'extension du faubourg Gambetta, par exemple, fait disparaître une de nos plus riches stations botaniques ; des espèces localisées ont disparu, d'autres doivent être recueillies sur des points plus éloignés : les nombreux chemins ouverts dans la forêt des Planteurs permettent d'établir un plan plus commode d'exploration, etc. J'ai donc dû modifier la plupart des itinéraires, signaler de nouvelles stations et, pour faciliter les recherches, donner des listes plus longues. J'ai voulu avant tout être utile. Puisse ce modeste travail satisfaire ceux qui voudront l'utiliser.

Avant d'aborder l'objet principal de mon étude, je tiens à rappeler quelques conseils que je donnais dans mon premier mémoire.

Grâce à MM. Battandier et Trabut les botanistes algériens ont aujourd'hui à leur disposition des ouvrages qui

leur permettent de déterminer à peu près toutes les espèces qu'ils peuvent récolter.

Le catalogue des espèces algériennes est, par le fait, publié. Il faut maintenant établir leur aire de dispersion. Tous les efforts des botanistes doivent donc être consacrés à l'étude de la Géographie botanique de l'Algérie. Ils ne doivent pourtant pas oublier que la Botanique descriptive est loin d'avoir dit son dernier mot. Chacun, dans son champ d'action, doit soigneusement relever les espèces qui y croissent, les étudier, et noter les variations qu'elles présentent. Les résultats de ces recherches devront être consignés dans des monographies locales, voire même dans des flores régionales. Les monographies permettront d'établir des *Cartes phytogéographiques* comme celles que M. R. Maire, le savant professeur d'Alger, a commencé à dresser pour certaines régions de l'Algérie.

Les seuls travaux qui traitent spécialement de la végétation d'Oran sont les suivants :

1° *Cosson* : D'Oran au chott El-Chergui. 1853.

2° *Trabut* : D'Oran à Méchéria. Plantes remarquables. 1887.

3° *Debeaux* : Plantes rares ou critiques de la flore oranaise. (Association française pour l'avancement des sciences, 1888).

4° *Debeaux* : Régions botaniques de l'arrondissement d'Oran. (Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, 1889.)

5° *Doumergue et Bousquet* : Herborisations à faire, en avril, autour d'Oran. (in *Oran et l'Algérie*, 1888.)

6° Session extraordinaire tenue à Oran par la *Société Botanique de France* en avril 1906. — Rapport sur les herborisations de la Société par M. Ch. Flahault.

Munby, Cosson, MM. Battandier et Trabut ont cité dans leurs ouvrages de nombreuses localités relatives à la flore oranaise.

Les deux premiers travaux embrassent un trop vaste territoire pour être détaillés. Ceux de M. Debeaux, limités à une bien moindre étendue, donnent un aperçu plus exact de la végétation d'Oran.

Je n'aurais même pas beaucoup à ajouter à ceux de ce

dernier si le champ d'étude n'était pas plus vaste, et si je ne voulais faire de ce travail tout simplement un guide qui facilitera, aux botanistes, la recherche des principales espèces de la flore d'Oran.

La végétation des environs immédiats d'Oran est constituée par trois flores bien distinctes :

La flore maritime, la flore tellienne et la flore des sebkhas ¹.

La flore maritime est la plus riche en espèces spéciales. Elle ne quitte guère le littoral.

La flore tellienne est plus variée. Elle comprend, surtout au voisinage de la mer, des espèces très intéressantes. Elle a de grandes affinités avec celle des parties espagnole et française du bassin méditerranéen.

La flore des sebkhas n'est pas riche. En revanche, elle offre quelques espèces de la plus grande rareté.

Je ne dirai rien de la topographie générale du cadre de mon étude. Je ne donnerai que les détails les plus indispensables pour herboriser fructueusement. Il suffira de se reporter à la carte au 1/50.000^e pour retrouver presque toutes les localités que je citerai.

De même je ne puis songer à donner pour chaque localité toutes les espèces qui y croissent. Je citerai pour les herborisations importantes le plus possible d'espèces intéressantes et, pour les autres, les espèces les moins répandues.

Toutes les plantes que j'énumère dans ce travail et non suivies d'un astérisque ont été, à peu d'exceptions près, récoltées ou vues par moi.

Mes excellents confrères MM. Faure et Ch. d'Allaizette, qui herborisent à Oran, le premier depuis une dizaine d'années, le second depuis deux ans, ont bien voulu me communiquer leurs listes d'herborisations, ce dont je les remercie bien sincèrement. Dans ces listes j'ai relevé un certain nombre d'espèces très intéressantes que je signale dans mon travail en les faisant suivre d'un ou deux astérisques. J'aurais pu en citer un plus grand nombre, mais

¹ On appelle sebkhas des lacs salés à sec pendant l'été. Ils sont entourés de prairies salées et marécageuses.

n'ayant pas les échantillons à ma disposition, M. Faure étant en France, je n'ai pas cru pouvoir accepter plusieurs dénominations se rapportant à des espèces non citées par MM. Battandier et Trabut dans leurs ouvrages sur la flore de l'Algérie.

Il est à souhaiter que M. Faure publie une revue critique des espèces et variétés nouvelles pour la flore d'Oran.

Pour déterminer les plantes algériennes trois ouvrages sont aujourd'hui indispensables :

1° *Flore analytique et synoptique de l'Algérie* par MM. Battandier et Trabut (1904) ;

2° *Flore descriptive de l'Algérie* des mêmes auteurs (1888-1895) ;

3° *Supplément aux Phanérogames* par M. Battandier (1910).

Les botanistes familiarisés avec les plantes de la flore algérienne consulteront avec avantage :

4° *Contributions à la connaissance de la Flore du nord de l'Afrique* par M. Murbeck Sw. (1897-1900 et 1905) Lund.

PREMIÈRE PARTIE ¹

ORAN

On peut herboriser à Oran toute l'année. Le printemps est la saison que le botaniste voyageur devra choisir de préférence.

La campagne se couvre de verdure en octobre ou en novembre, après les premières pluies. Les mois d'octobre, novembre et décembre offrent déjà plusieurs liliacées. A la Noël la *Clematis cirrhosa* suspend ses clochettes blanches aux branches des buissons de la fontaine de Noisieux. En janvier, les *Arisarum simorrhinum*, *Narcissus pachybolbus*, *Corbularia monophylla*, *Romulea*, etc., montrent leurs belles fleurs. En février les espèces sont déjà fort nombreuses.

Enfin le printemps arrive. Alors le botaniste peut ramasser jusqu'à 150 plantes dans une journée. En juin, le nombre des espèces diminue sensiblement ; en juillet et août, il est très réduit. En revanche, les espèces estivales constituent avec celles de l'hiver la véritable végétation spéciale du littoral algérien. C'est en été que le botaniste doit avoir le feu sacré pour aller, sous les feux d'un soleil de 40 à 50°, remplir sa boîte d'espèces rares.

C'est en cette saison que l'on devra visiter plus spécialement les sebkhas. Les staticées et surtout les salsolacées y dominent.

Trois centres de végétation doivent, avant tout, être explorés à Oran :

- 1° Le littoral ;
- 2° Le Djebel Murdjadjo ;
- 3° Les sebkhas.

¹ Quand j'ai publié les *Herborisations* je pensais donner plus tard une 2^e partie comprenant les récoltes à faire en dehors d'Oran, du Cap Falcon à la Macta. Peut-être le ferai-je un jour si quelque confrère ne s'y décide pas.

Dans ces trois centres, le botaniste récoltera, dès la première année, des matériaux suffisants pour se faire une idée à peu près exacte de la végétation oranaise. L'année suivante, il pourra rayonner tout autour, mais sans trop s'écarter. Puis, il prolongera tous les ans le rayon du cercle de ses recherches.

LITTORAL D'ORAN

Littoral de l'Est

Le littoral d'Oran peut être divisé en deux parties : le littoral de l'Ouest et le littoral de l'Est.

Aux abords immédiats de la mer le littoral de l'Ouest (route de Mers-el-Kébir) n'offre rien de bien intéressant au point de vue botanique. Il est d'abord constitué par des falaises dolomitiques, très escarpées et inaccessibles, qui, sans interruption, s'étendent du fort Lamoune au pont de Sainte-Clotilde. Bien rares sont les espèces localisées sur les rochers abrupts de ces falaises.

Au delà la côte s'abaisse brusquement et une terrasse de marnes cartenniennes, dont la flore est assez pauvre s'étale jusqu'à Saint-André et domine, à peu de hauteur, la ligne de rivage dont la courbe gracieuse limite la rade.

Au-dessus des falaises liasiques et en arrière de la terrasse miocène se dressent les hautes pentes du Santa-Cruz et du Cirque de Mers-el-Kébir qui seront étudiées plus loin.

A l'Est le littoral est d'abord formé de falaises presque à pic sur la mer (de la Batterie Blanche et l'Ancienne Batterie Espagnole), puis par des falaises séparées du rivage par une longue et assez large terrasse de grès et de dunes comme sous le nom de Batterie Espagnole.

Les falaises sont dominées par le plateau rocheux (grésosablonneux) de Gambetta qui se continue par le plateau d'Arcole traversé par la route de Canastel ou de Kristel.

Le littoral à l'Est d'Oran est la région la plus facile à

parcourir. On devra le visiter souvent surtout à la fin de l'hiver et au printemps. Il offre trois parties à explorer :

- 1° Le plateau ;
- 2° Les falaises de Gambetta ;
- 3° La Batterie Espagnole : dunes et falaises.

1° LE PLATEAU

Le plateau s'étend de la Batterie Blanche jusqu'à la pointe Canastel. Je n'étudierai que la partie comprise entre la Batterie Blanche et la Briqueterie. Pour la facilité de l'étude je subdiviserai le plateau en trois parties :

- 1° La Batterie Blanche et le Ravin Blanc ;
- 2° Le plateau de Gambetta ;
- 3° Le plateau dominant la Batterie Espagnole.

J'ai dû modifier les anciennes divisions, car le développement du quartier Gambetta fait petit à petit disparaître les terrains incultes de l'ancien Hippodrome. Il faudra désormais aller vers l'Est pour rechercher certaines espèces ayant disparu des abords de Gambetta.

Herborisations dans le Ravin Blanc et à la Batterie Blanche

Tramway de Gambetta jusqu'aux portes.

A la sortie des portes, on tourne à gauche et on suit le rempart jusqu'à la voie ferrée qui passe dans le Ravin Blanc. On traverse la voie, on visite les talus de la tranchée, puis on monte sur le plateau de la Batterie Blanche.

Les abords du fort sont aujourd'hui à peu près entièrement cultivés et toute la zone non militaire va être occupée par la nouvelle usine à gaz.

La surface sur laquelle on peut herboriser est très restreinte. On peut néanmoins trouver dans le Ravin Blanc ou sur le plateau de la Batterie Blanche les espèces suivantes :

En Janvier

<i>Helianthemum virgatum</i> Desf.	<i>Erodium Mmbyanum</i> R. et R.
— <i>floribundum</i> Pom.	= <i>E. Mauritanicum</i> C. et D R.
= <i>H. rubellum</i> Pers. (<i>ex p.</i>).	<i>Egonia cretica</i> L.

<i>Calendula parviflora</i> Raf.	= <i>R. Clusiana</i> Lge. Fleurs
<i>Romulea bulbocodium</i> Seb. et	très grandes.
Maur. et var. dioïca.	<i>Gagea Granatelli</i> Parl.

En Février

<i>Ranunculus flabellatus</i> Desf.	<i>Fedia Cornu-copiæ</i> Gœrtn.
<i>Hypecoum procumbens</i> L.	<i>Calendula suffruticosa</i> Vahl ^{1, 2}
<i>Glancium corniculatum</i> Curt.	<i>Centaurea involucrata</i> Desf.
var. <i>phoeniceum</i> Batt.	<i>Spitzelia cupuligera</i> D R.
<i>Fumaria pallidiflora</i> Jord. ¹	<i>Hyoscris scabra</i> L.
— <i>media</i> Lois. ¹	<i>Crepis taraxacifolia</i> Thuill.
— <i>densiflora</i> D C. var.	<i>Veronica cymbalaria</i> Bod. ¹
= <i>F. bracteosa</i> Pom.	<i>Phelipæa mauritanica</i> D R.
— <i>parviflora</i> Lam. ¹	<i>Tencrium pseudo-chamapitys</i>
<i>Carrichtera vellæ</i> DC.	Desf.
<i>Cordilocarpus muricatus</i> Desf.	<i>Iris sysirinchium</i> L.
<i>Alyssum maritimum</i> L.	<i>Asphodelus fistulosus</i> L.
<i>Matthiola parviflora</i> R. Br.	— <i>microcarpus</i> Viv.
<i>Arenaria spathulata</i> Desf.	<i>Tulipa fragrans</i> My.
var. <i>Oranensis</i> Batt.	= <i>T. Celsiana</i> Red.
<i>Hedysarum pallidum</i> Desf.	<i>Stipa tortilis</i> Desf.

En Mars

<i>Spergularia Munbyana</i> Pom.	<i>Catananche lutea</i> L.
<i>Trifolium stellatum</i> L.	<i>Rhagadiolus stellatus</i> Gœrtn.
<i>Astragalus scorpioides</i> Pourr.	<i>Convolvulus pseudo-siculus</i>
— <i>epiglottis</i> L.	Cav.
var. <i>pedunculata</i> Batt.	<i>Linaria triphylla</i> Mill.
<i>Lathyrus ochrus</i> L.	— <i>reflexa</i> Desf.
<i>Hedysarum capitatum</i> Desf.	et var. <i>albiflora</i> .
— <i>spinosissimum</i> Sibth.	<i>Lavandula multifida</i> L.
et Sm.	<i>Marrubium alysson</i> L.
<i>Vaillantia hispida</i> L.	<i>Stachys hirta</i> L.
<i>Centranthus calcitrapa</i> L.	<i>Emex spinosa</i> Camp.
— <i>C. Clausonis</i> Pomel.	<i>Beta maritima</i> L.
<i>Anacyclus clavatus</i> Pers.	<i>Muscari comosum</i> L.
var. <i>inconstans</i> Batt.	<i>Allium roseum</i> L.
<i>Periderea fuscata</i> Webb.	<i>Ammochloa pungens</i> Desf.

¹ Talus de la voie ferrée.² Il est bien difficile de délimiter les variétés de cette plante que l'on a élevées au rang d'espèce. La forme des fruits est très variable et si sur certains pieds les akènes rostrés manquent entièrement, sur d'autres on rencontre des capitules fructifères à akènes plus ou moins rostrés ; il est donc bien difficile de séparer nettement le *C. suffruticosa* du *C. Balansac*, qui sont reliés par des formes intermédiaires.

En Avril

<i>Papaver somniferum</i> L. (rare).	<i>Bupleurum glaucum</i> R. et Cast.
— <i>hybridum</i> L.	= <i>B. semicompositum</i> L.
<i>Helianthemum niloticum</i> Pers.	<i>Evax astericiflora</i> Pers.
<i>Frankenia laevis</i> L.	<i>Centaurea eriophora</i> L.
<i>Neslia paniculata</i> Desv.	<i>Hedypnois polymorpha</i> DC.
<i>Erodium ciconium</i> W.	<i>Convolvulus tricolor</i> L.
— <i>chium</i> W.	<i>Phelipæa Muteli</i> Schultz.
<i>Rhodalsine procumbens</i> J. G.	— <i>lutea</i> Desf. rare.
<i>Spergularia Doumerguei</i> Fouc.	<i>Statice Thonini</i> Viv.
var. <i>flexilis</i> Fouc.	<i>Thesium humile</i> Vahl.
— <i>Munbyana</i> Pom.	<i>Scilla Peruviana</i> Desf.
et form. stat. <i>radicans</i> Fouc.	<i>Allium vernale</i> Tim.
<i>Trigonella Monspelica</i> L.	<i>Avena eriantha</i> DR.
<i>Aizoon hispanicum</i> L.	<i>Vulpia geniculata</i> L.
<i>Mesembryanthemum nodiflorum</i> L.	<i>Egyplos ovata</i> L.
	— <i>ventricosa</i> Tausch.

En Mai

<i>Lepidium Draba</i> L.	<i>Centranthus calcitrapa</i> L.
<i>Melilotus parviflorus</i> Desf.	var. <i>Clauseri</i> .
<i>Medicago pentacycla</i> DC.	<i>Carduus pycnocephalus</i> L.
— <i>truncatula</i> Gœrtn.	<i>Notobasis Syriaca</i> Cass.
— <i>littoralis</i> Rhode.	<i>Kentrophyllum boricum</i> B. R.
<i>Tamarix gallica</i> L.	<i>Tencrium polycepalum</i> Pom.
<i>Bunium mauritanicum</i> B. et R.	= <i>T. Polium</i> (<i>ex p.</i>).
<i>Ptychotis ammoides</i> Koch.	<i>Polygonum Bellardi</i> All.

En Juin

<i>Capparis ovata</i> Desf. f. <i>canescens</i> .	<i>Centaurea calcitrapa</i> L.
<i>Hippomarathrum crispatum</i> Pom.	<i>Silybum Marianum</i> Gœrtn.
<i>Thapsia garganica</i> L.	<i>Onopordon macracanthum</i> Schousb.
<i>Kundmania sicula</i> DC.	<i>Verbascum sinuatum</i> L.
<i>Carlina corymbosa</i> L.	<i>Tencrium bracteatum</i> Desf.

En Juillet

<i>Lactuca saligna</i> L.	<i>Chenopodium Vulvaria</i> L.
<i>Nicotiana glauca</i> Graham.	<i>Atriplex mauritanicus</i> B. et R.

En Août

<i>Atriplex halimus</i> L.	<i>Salsola vermiculata</i> L.
<i>Salsola oppositifolia</i> Desf.	var. <i>microphylla</i> Moq.

En Septembre

Imula graveolens L. *Phragmites gigantea* Gay.

En Octobre-Novembre

Passerina hirsuta L. *Leucojum autumnale* L.
Scilla autumnalis L. *Narcissus serotinus* L.

En Décembre

Leucanthemum glabrum B. R. *Iris alata* Poir.

Herborisations sur le Plateau de Gambetta

Tramway jusqu'au faubourg Gambetta.

Le plateau de Gambetta s'étend au Nord et au Nord-Est du faubourg. Je lui donnerai pour limite orientale celle de la commune d'Oran qui passe par l'Ancien Télégraphe d'Aloudja.

Le plateau de Gambetta très uniforme est facile à parcourir. Aux abords de la falaise qui le termine au Nord se trouvent de petites dunes fixées sur lesquelles croissent quelques espèces très intéressantes, telles que :

<i>Matthiola tristis</i> R. B.	<i>Orlaya maritima</i> Koch.
var. <i>coronopifolia</i> .	<i>Asphodelus tennifolius</i> Cav.
<i>Malcolmia arenaria</i> DC.	<i>Ammochloa pungens</i> Desf.
var. <i>biloba</i> M. Pom.	<i>Glenopsis pectinella</i> Del.
<i>Lotus creticus</i> L.	et var. <i>convivens</i> Hack.

Sur le plateau rocheux et dans les terres cultivées, on pourra recueillir :

En Janvier

<i>Matthiola tristis</i> R. Br., var.	<i>Romulea bulbocodium</i> Seb. et
M. <i>coronopifolia</i> DC.	Maur. ¹
<i>Thrinicia tuberosa</i> DC.	— <i>Columnae</i> Seb. et
<i>Thymus Munbyanus</i> B. et R.	Maur.
<i>Micromeria inodora</i> Benth.	<i>Iris alata</i> Poir.

¹ Le genre *Romulea* est très embrouillé et il est bien difficile de se reconnaître dans les diverses espèces que l'on a citées en Algérie. MM. Battandier et Trabut (*Flore syn.*) citent d'Oran *R. ligustica* Parl. et M. Battandier (*Suppl.* 1870, p. 86) donne en outre *R. umidica* Jord. et Four., qui me paraît bien voisin de *R. Columnae* Seb. et Maur.

Asphodelus fistulosus L.

Allium chamæmoly L.

En Février

Adonis microcarpa DC.

Asteriscus maritimus Mœnch.

Psychine stylosa Desf. (accidentel).

Periderea fuscata Webb.

Carrichtera vella DC.

Calendula parviflora Raf.

Brassica Tournefortii Gouan.

Rhaponticum acanthe Desf.

Diplotaxis auriculata DR.

Spitzelia cupuligera DR.

Malcolmia arenaria Desf., var.
= M. biloba Pom.

Pieridium bicolor Pom.

Matthiola parviflora R. B.

var. littoralis Nob.

Reseda stricta Pers.

Crepis intybacea DC.

var. Reuteriana Mull.

Nonnæa nigricans DC.

Helianthemum lavandulæfo-
lium DC. var. latifolium Nob.

Convolvulus althæoides L.

— salicifolium Pers.

— lineatus L.

Fumana glutinosa Boiss.

Linaria reflexa Desf.

Silene bipartita Desf., var.
lasiocalyx S-W. et God.

Salvia clandestina L.

— Behen L.

— controversa Ten.

Sagina apetala L.¹

Euphorbia heterophylla Desf.

Lotus creticus L.

= E. terracina L.

Smyrnium olusatrum L.

Asphodelus fistulosus L.

Gagea Granatelli Parl.

Orchis saccata Ten.

Ammochloa pungens Desf.

En Mars

Papaver Rhœas L.

Cerastium glomeratum Thuill.

— hybridum L.

Lœflingia micrantha B. et R.*

Fumaria officinalis L.

(cf. L. hispanica L.).

— parviflora Lam.

Oxalis cernua Th.

— densiflora DC.

var. microphylla Batt.*

— bracteosa Pom.

Lupinus hirsutus L. (rare).

— agraria Lam.

Astragalus scorpioides Pourr.

Neslia paniculata L.

— bæticus L.

Reseda lutea L.

Vicia cuneata Guss.*

Helianthemum niloticum Pers.

Lathyrus angulatus L.*²

Geranium molle L.

Hippocrepis multisiliquosa L.

Erodium moschatum L'Hér.

Hedysarum capitatum Desf.

— chium W.

— spinosissimum Sibth.

Silene rubella L.

et Sm.

— lusitanica Desf.

Torilis nodosa Gœrtn.

¹ Battandier (*Supplément aux Phanérogames*, 1910) cite du bord de la mer, Oran, Rachgoun, une autre espèce, *S. maritima* L. var. *apetala*; *S. Rodriguezii* Willk. ? que je ne connais pas.

² Près la Batterie Gambetta.

* Récoltes de M. Faure - ** Récoltes de M. d'Allaizette.

<i>Valerianella discoidea</i> Lois.	<i>Anagallis collina</i> Schousb.
<i>Chrysanthemum segetum</i> L.	<i>Plantago lagopus</i> L.
— <i>coronarium</i> L.	— <i>lanceolata</i> L.
<i>Senecio mauritanicus</i> Pomel	— <i>serraria</i> L.
<i>Centaurea involucreta</i> Desf.	— <i>albicans</i> L.
— <i>involucreta</i> × <i>infestans</i> . ¹	— <i>psyllium</i> L.
<i>Carduus pteracanthus</i> DB.	<i>Emex spinosa</i> Camp.
— <i>pycncephalus</i> L.	<i>Thesium humile</i> Vahl.
<i>Hedynois polymorpha</i> DC.	<i>Euphorbia falcata</i> L.
— <i>cretica</i> W.	<i>Asphodelus tenuifolius</i> Cav
<i>Hyoseris scabra</i> L.	<i>Dipcadi serotinum</i> Medik.
<i>Croserium picroides</i> Desf	<i>Orchis acuminata</i> Desf.
<i>Crepis bulbosa</i> Frœl.	= <i>O. coriophora</i> L.
<i>Nonnaea micrantha</i> B. et R.	<i>Ophrys speculum</i> Link.
<i>Lithospermum apulum</i> Vahl	— <i>bombyliflora</i> Link.
— <i>arvense</i> L.	<i>Juncus bufonius</i> L.
<i>Linaria triphylla</i> Mill.	<i>Stipa barbata</i> Desf. ²
<i>Lamium amplexicaule</i> L.	<i>Poa annua</i> L.
	<i>Festuca cerulescens</i> Desf.

En Avril

<i>Nigella Damascena</i> L.	<i>Melilotus leiosperma</i> Pom.
<i>Rapistrum Linneanum</i> B. et R.	— <i>parviflora</i> Desf.
<i>Sisymbrium Irio</i> L.	<i>Medicago marginata</i> W.
— <i>Columnæ</i> Jacq.	<i>Trifolium angustifolium</i> L.
<i>Reseda lutea</i> L.	— <i>Cherleri</i> L.
<i>Lavatera cretica</i> L.	— <i>scabrum</i> L.
<i>Erodium ciconium</i> W.	-- <i>tomentosum</i> L.
— <i>malacoides</i> Willd.	— <i>spinosum</i> L.
<i>Silene cerastoides</i> L.	— <i>procumbens</i> Sm.
— <i>tridentata</i> Desf.	= <i>T. agrarium</i> L.
— <i>inflata</i> Sm.	<i>Tetragonolobus purpureus</i>
— <i>brachypetala</i> Reich.	Mench.
— <i>muscipula</i> L.	<i>Lotus edulis</i> L.
— <i>pteropleura</i> B. et R.	<i>Anthyllis vulneraria</i> L.
<i>Alsine tenuifolia</i> Grantz.	var. <i>Dillenii</i> Schultz.
var. <i>arvatica</i> Batt.	— <i>tetraphylla</i> L.
— <i>montana</i> Fenzl (rare).	<i>Astragalus epiglottis</i> L.
<i>Spergularia Bocconeii</i> Fonc.	— <i>sesameus</i> L.
<i>Paronychia argentea</i> L.	— <i>hamosus</i> L.
<i>Herniaria cinerea</i> DC.	<i>Lathyrus cicera</i> L.
<i>Polycarpon tetraphyllum</i> L.	— <i>annuus</i> L.
<i>Melilotus sulcata</i> Desf.	— <i>ochrus</i> DC.

¹ Un seul pied trouvé entre les parents et nommé par M. Faure (21 mars 1907).² Cette espèce se trouvait au nord de l'ancien Hippodrome. Elle a sans doute disparu. Elle existe près de la Tour Maussion.

<i>Lathyrus affinis</i> Guss.*	<i>Antirrhinum orontium</i> L.
<i>Scorpiurus vermiculata</i> L.	<i>Linaria reflexa</i> Desf. var. <i>lutea</i> .
— <i>sulcata</i> L.	— <i>micrantha</i> Spr.
<i>Poterium Magnolii</i> Sp.	<i>Marrubium vulgare</i> L.
<i>Bupleurum glaucum</i> Rob. et Cast.	— <i>alysson</i> L.
<i>Orlaya maritima</i> Koch.	<i>Stachys hirta</i> L.
<i>Vaillantia muralis</i> L.	<i>Plantago lagopus</i> L.
<i>Pallenis spinosa</i> Cass.	— <i>coronopus</i> L.
<i>Filago spathulata</i> Presl.	— <i>Bellardi</i> All.
<i>Anacyclus clavatus</i> Pers.	<i>Statice echinoides</i> L.
<i>Anthemis Boveana</i> J. Gay.	<i>Euphorbia peplus</i> L.
<i>Chrysanthemum coronarium</i> L.	— <i>segetalis</i> L.*
<i>Cardopathium amethystinum</i> Spach.	<i>Ornithogalum Narbonense</i> L.
= <i>C. corymbosum</i> Spach.	<i>Orchis fragrans</i> Poll.
<i>Galactites Duriei</i> Spach.	= <i>O. coriophora</i> L.
<i>Hypochaeris arachnoidea</i> Poir.	<i>Polypogon Monspeiense</i> L.
<i>Campanula Erinus</i> L.	<i>Bromus giganteus</i> Desf.
<i>Convolvulus arvensis</i> L.	— <i>madritensis</i> L.
<i>Achusa italica</i> Retz.	<i>Sclerochloa dura</i> P. Beauv.
<i>Echium confusum</i> de Coincy.	(moissons, rare).
	<i>Scleropoa hemipoa</i> Del.
	<i>Lolium multiflorum</i> L.

En Mai-Juin

<i>Silene argillosa</i> My* (rare).	<i>Centaurea melitensis</i> L.
<i>Dianthus velutinus</i> Guss.	— <i>calcitrapa</i> L.
<i>Spergularia Munbyana</i> Pom. var.	<i>Cnicus benedictus</i> L. (rare).
<i>Haplophyllum Buxbaumii</i> Jus.	<i>Kentrophyllum boeticum</i> B et R.
<i>Ononis biflora</i> Desf.*	<i>Silybum Marianum</i> Gært.
<i>Melilotus infestans</i> Guss.	<i>Onopordon macranthum</i> Sch
<i>Vicia atropurpurea</i> Desf.*	<i>Thrinicia hispida</i> Roth.
<i>Pistorinia intermedia</i> B. et R.	<i>Lycium Mediterraneum</i> Dun.
<i>Eryngium ilicifolium</i> Desf.	<i>Ballota hirsuta</i> Benth.
<i>Bupleurum protractum</i> L. et Hoff.	<i>Chenopodium urbicum</i> L.
<i>Bifora testiculata</i> Hoffm. (rare).	<i>Polygonum aviculare</i> L.
<i>Atractylis cancellata</i> L.	<i>Cytinus hypocistis</i> L.
<i>Centaurea algeriensis</i> Coss. et DR.	<i>Lepturus incurvatus</i> L.
— <i>infestans</i> DR.	<i>Ctenopsis pectinella</i> Del. var. <i>connivens</i> Hack.
	<i>Ægylops ovata</i> L.

En Juillet

<i>Zizyphus lotus</i> L.	<i>Chenopodium album</i> L.
<i>Coryza ambigua</i> DC.	— <i>opulifolium</i> Schr.
<i>Nicotiana glauca</i> Grahm.	— <i>murale</i> L.

<i>Salsola kali</i> L.	<i>Amaranthus retroflexus</i> L.
<i>Amaranthus deflexus</i> L.	— <i>sylvestris</i> Desf.

En Août

<i>Tribulus terrestris</i> L.	<i>Amaranthus albus</i> L.
<i>Heliotropium Europæum</i> L.	<i>Scilla maritima</i> L.
<i>Solanum nigrum</i> L.	<i>Allium Cupani</i> Raf.
var. <i>villosum</i> Lam.	— <i>spherocephalon</i> L.
<i>Crotophora tinctoria</i> Juss.	var. <i>arvense</i> Parl.

En Septembre

<i>Thymelea arvensis</i> Lam.	<i>Pancratium foetidum</i> Pomet.
var. <i>salsa</i> My.	<i>Scilla undulata</i> Desf.
<i>Leucoium autumnale</i> L.	

En Octobre

<i>Asparagus horridus</i> L.	<i>Scilla autumnalis</i> L.
<i>Merendera filifolia</i> Camb.	— <i>pulchella</i> My.

En Novembre

<i>Ranunculus bullatus</i> L.	<i>Narcissus serotinus</i> L.
<i>Micromeria inodora</i> Benth.	— <i>elegans</i> Sp.

En Décembre

<i>Bellis annua</i> L. var. <i>micro-</i>	<i>Bellis sylvestris</i> Cyr.
<i>cephala</i> Lge.	

On peut visiter aussi les broussailles comprises entre la route d'Arcole et Saint-Eugène en traversant le Ravin Blanc à sa naissance. Elles ne m'ont offert rien de bien intéressant. On y trouve en février et mars :

<i>Stachys arvensis</i> L.	<i>Ophrys lutea</i> L.
<i>Orchis papilionacea</i> L.	— <i>tenthredinifera</i> W.

J'y ai vu aussi, mais en rares échantillons :

<i>Fritillaria oranensis</i> Pomet.	<i>Pancratium foetidum</i> Pomet.
<i>Narcissus pachybolbus</i> DR.	

Sur le terrain de l'hippodrome de Saint-Eugène M. Faure a recueilli :

En Mars-Avril

<i>Helianthemum intermedium</i>	<i>Onobrychis crista galli</i> Lam.
Thilo.	<i>Plantago serraria</i> L.
<i>Astragalus hamosus</i> L.	<i>Lamarekia aurea</i> Coss.

*En Mai**Lupinus hirsutus* L.*Eryngium triquëtrum* Desf.

Plateau dominant la Batterie Espagnole

Lorsqu'on herborise à la Batterie Espagnole on revient souvent par le sentier qui, de la première bergerie, conduit par la falaise sur le plateau. On rentre par la route de Canastel à Oran.

Ce plateau est assez pauvre. On peut néanmoins y récolter :

*En Février**Anemone palmata* L.*Orehis fragrans* Poll.*Arenaria spathulata* Desf.*Ophrys fusca* Cav.*Thymus munbyanus* B. et R.— *speculum* Link.*Rosmarinus lavandulaceus* de— *bombyliflora* Link.Noë, var. *littoralis* Dbx.— *tenthredinifera* W.*En Mars**Adonis microcarpa* DC.= *H. rubellum* Pers.*Helianthemum floribundum**Erophaca bætica* L.

Pomel.

Linaria virgata Desf.*En Avril**Rapistrum Linnæanum* B. R.*Tillicea muscosa* L.*Silene Behen* L.*Bulliardia Vaillantii* DC.*En Mai**Dianthus Kremeri* B. et R.*Scabiosa monspeliaca* L.*Mucizonia hispida* DC.— *semipapposa* Salzm.*Lythrum thymifolium* L.*Anthemis Boyceana* J. Gay.*Bupleurum glaucum* R. et Cast.*Centaurea calcitrapa* × *involuta* Faure. ¹= *B. semicompositum* L.*Vicia calcarata* Desf. **Tolpis dichroa* Jord. * ²*En Juin**Thymelea arvensis* Lam.
var. *salsa* My. **Teucrium polycephalum* Pom.

¹ Une seule touffe qui a disparu (Faure), 20 mai 1906.

² Le *Tolpis dichroa* Jord. est, d'après M. Faure, voisin du *T. barbata* que je n'ai jamais vu à Oran.

En Septembre-Octobre

Scilla unculata Desf.
— *pulchella* Munby.

Sc. obtusifolia Desf.

En Décembre

Narcissus elegans Sp.

2° LES FALAISES DE GAMBETTA

On désigne sous ce nom les falaises maritimes, presque à pic, qui s'étendent de la Batterie Blanche à l'ancienne Batterie Espagnole et dont la mer baigne le pied. La partie inférieure est constituée par des marnes sahéliennes, la partie supérieure par des grès pliocènes. Entre les deux il y a des suintements dont le principal est celui de la *Cueva del Agua*. Le niveau aquifère entretient surtout une végétation estivale.

Pour visiter ces falaises on prend le chemin qui longe à l'Est l'enclos de la nouvelle usine à gaz et qui aboutit au sentier de la *Cueva del Agua*. Ce sentier descend par la falaise jusqu'à la mer. De la source on se dirige de préférence vers l'Est. Le côté ouest n'offre rien de particulièrement intéressant.

Le parcours de ces falaises est assez dangereux. L'eau suintant partout, les éboulements sont fréquents et certains passages trop étroits sont franchis difficilement. Il est prudent de ne s'y aventurer que lorsque le terrain est relativement sec. On devra visiter, surtout en été, les points humides où quelques espèces forment encore des touffes ou de petits tapis de verdure.

Sur ces falaises on peut récolter en dehors des plantes communes :

En Janvier

Brassica fruticulosa Cyr.
Silene pseudo-atocien Desf.

Lavandula dentata L.

En Février

Lavandula multifida L.

En Mars

<i>Lycium intricatum</i> Boiss.	<i>Pinus halepensis</i> Mil. (rare).
<i>Calendula suffruticosa</i> Vahl.	<i>Juncus acutus</i> L.

En Avril

<i>Anthemis chrysantha</i> J. Gay.	<i>Lagurus ovatus</i> L., var. <i>cylindraceus</i> Nob.
<i>Galium aparine</i> L.	
<i>Orobancha Bovei</i> Reut.	<i>Adiantum Capillus-Veneris</i> L.

En Mai

<i>Nasturtium officinale</i> (rare).	<i>Sonchus pustulatus</i> W.
<i>Silene Behen</i> L.	— <i>maritimus</i> L.
<i>Spergularia Munbyana</i> Pom. ¹	= <i>S. hieracioides</i> W. et Lge.
<i>Helosciadium nodiflorum</i> Koch	<i>Samolus Valerandi</i> L.
<i>Lythrum Grefferi</i> Ten.	<i>Succeda fruticosa</i> Forsk.
<i>Notobasis Syriaca</i> Cass.	<i>Schœnus nigricans</i> L.
<i>Centaurea Fontanesi</i> DR.	<i>Polypogon littorale</i> Sm., var. <i>ascendens</i> Coss.

En Juin

<i>Capparis ovata</i> Desf.	<i>Helichrysum Fontanesii</i> Camb.
<i>Linum maritimum</i> L.	= <i>H. rupestre</i> Raf.
<i>Hypericum tomentosum</i> L.	<i>Scolymus hispanicus</i> L.
et var. <i>palustre</i> Batt.	<i>Hyoscyamus albus</i> L.
<i>Genista umbellata</i> Desf.	<i>Anagallis repens</i> Pomel.
<i>Bupleurum Balansæ</i> B. et R.	= <i>A. tenella</i> L.
<i>Daucus gummifer</i> Lam. ²	<i>Plantago macrorrhiza</i> Poir.
— <i>hispidus</i> Desf.	<i>Statice cyrtostachya</i> de Gir.
<i>Scabiosa maritima</i> L.	<i>Cyperus distachyos</i> All.

En Juillet

<i>Nicotiana glauca</i> Graham.	<i>Setaria verticillata</i> P. B.
---------------------------------	-----------------------------------

En Août-Septembre

<i>Inula crithmoides</i> L.	<i>Salsola vermiculata</i> Forsk.
— <i>viscosa</i> Aiton.	var. <i>microphylla</i> Moq. Taud.
<i>Trachelium cœruleum</i> L.	<i>Atriplex halimus</i> L.
<i>Ficus carica</i> L.	— <i>hastata</i> L.

¹ Batt. et Trab. (in *Suppl. Flore synoptique*, p. 409) indiquent à « Oran » *Sp. pycnorrhiza* Foucaud (*Sp. macrorrhiza* My.). Foucaud a décrit cette espèce sur une plante de l'herbier Pomel, provenance « Oran ». C'est une plante du groupe *Sp. media*.

² Le type se trouve plutôt sur les falaises maritimes de la Batterie Espagnole; aussi, au col de Santa-Cruz.

En Septembre

Isolepis Savii Seb. et Maur., *Erianthus Ravennæ* Rich.
var. *stolonifera* Nob.

3° BATTERIE ESPAGNOLE

Tramway jusqu'à Gambetta.

On désigne sous le nom de Batterie Espagnole la bande littorale qui s'étend du vieux fort à la pointe Canastel et qui, sauf la vieille batterie, se trouve sur le territoire de la commune d'Arcole. Elle comprend une terrasse légèrement mamelonnée en grande partie couverte de sables et de dunes qui forment un véritable labyrinthe. La terrasse s'étale au pied de hautes falaises de grès pliocènes distantes d'environ 300 mètres de la ligne de rivage. Du côté de la mer elle domine une falaise maritime de 15 à 20 mètres à peu près inabordable, très pauvre en espèces. Il faut une grande habitude du terrain pour retrouver les stations des espèces les plus rares.

Pour se rendre à la Batterie Espagnole on prend au pont de Gambetta la route de Canastel que l'on quitte à environ 1.500 mètres, pour aller passer contre et à l'Est de la nouvelle batterie Gambetta. De là un sentier de moins de cent mètres conduit au bord de la falaise ; il est continué par un mauvais raidillon qui, à pic, descend au vieux fort. On peut aussi descendre à 200 ou 500 mètres plus à l'Est, soit par le chemin muletier des carrières soit par le mauvais sentier de la Ferme.

Le mieux est de descendre par le raidillon de la Batterie Gambetta, de visiter les falaises et les pentes aux abords du sentier et d'herboriser ensuite dans les environs du vieux fort. On peut remonter par le chemin muletier des carrières. Plus tard on poussera vers l'Est jusqu'à la ruine de la première bergerie. Pour cela on prendra un bon sentier qui, continuant le chemin des carrières, traverse la terrasse sur toute sa longueur en serrant la falaise. A la bergerie on pourra remonter par un large sentier qui, tout proche, gravit la falaise pour aboutir sur le plateau. Enfin on pourra, si on dispose d'une journée, aller jusqu'à la Briqueterie (Le Cagnaret) et monter par un autre sentier qui aboutit aussi au plateau. On rentre à Oran par la route de

Canastel soit directement, soit en herborisant sur le plateau qui domine la Batterie Espagnole et dont il a été déjà question.

La Batterie Espagnole offre plusieurs espèces très intéressantes :

Autour du Vieux Fort :

Matthiola tricuspidata R. Br.	Calendula Balanœ B. et R.
Silene ramosissima Desf.	Phelipœa lutea Desf.
Retama Bovœi Sp.	

Après la petite source située sur le sentier où l'on voit très bien la lunachelle pliocène reposer sur les marnes sahéliennes on trouve dans un bas-fond à gauche :

Coronilla repanda Guss.	Linaria atlantica B. et R.
Anacyclus linearilobus Boiss.	Gynomorium coccineum L.
Jasione glabra DR.	(sur les Salsola).

Sur les falaises :

Genista spartioides Sp.

A la Batterie Espagnole il faut explorer séparément :

1° Les dunes ;

2° Les falaises.

Herborisations aux Dunes de la Batterie Espagnole

Les principales espèces à recueillir sont :

En Janvier

Lavandula dentata L.

En Février

Matthiola tricuspidata R. Br.	Cerinthæ gymandra Gasp.
Retama Bovœi Sp.	Rumex bucephalophorus L.
Fedia Cornu-copie Gærtn.	Gagea Granatelli Parl. (var. ?)
Senecio mauritanicus Pom.	

En Mars

Ranunculus flabellatus Desf.	Malcolmia arenaria Desf. var.
Brassica Tournefortii Gn.	= M. biloba Pom.

- Matthiola tristis* R. Br. var.
 = *M. coronopifolia* DC.
Helianthemum rubellum Per.¹
Alsine tenuifolia L.
 var. *arvalica* Batt.
Lavatera cretica L.
Fagonia cretica L.
Ruta bracteosa DC.
Lotus creticus L.
Erophaca boetica Boiss. (rare).
Bellis atlantica B. et R.
Calendula Balansæ B. et R.
Anthemis chrysanthia Gay.
Centaurea fragilis DR.
Picridium discolor Pom.
 var. *littorale* Nob.
Crepis bulbosa Tausch.
Anagallis collina Schousb.
- Asterolinum stellatum* L.
Antirrhinum orontium L.
Linaria atlantica DR.
 — *reflexa* Desf. var.
 albiflora.
Phelipæa lutea Desf.
Emex spinosus Camp.
Euphorbia heterophylla Desf.
 = *E. terracina* L.
 — *exigua* L.
Iris sisyrinchium L.
Muscari maritimum L.
Amnuchloa pungens Desf.
Ctenopsis pectinella Desf.
 var. *connivens* Hack.
Juniperus macrocarpa Sibth
 Sm. (un jeune pied).²

En Avril

- Papaver Rhæas* L.
 — *hybrida* L.
Ceratocarpus umbrosus DR.
Rapistrum Linneæanum B. et R.
Cistus heterophyllus Desf.
 — *Munbyi* Pomel.
 — *monspeiensis* L.
Fumana glutinosa Boiss.
Reseda stricta L.
 var. *Reuteriana* Mull.
Erodium munbyanum Boiss.
 = *mauritanicum* C. et DR.
 — *solaninum* Tod.
 = *E. laciniatum* W.
Silene ramosissima Desf.
Arenaria spathulata Desf.
 var. *Oranensis* Batt.
Leclungia hispanica L. var.
Polycarpon alinaefolium DC.
Ononis cherleri DC. var.
Linum strictum L.
 var. *laxiflorum* G. G.
- Medicago littoralis* Rhode.
Lotus edulis L.
Astragalus boeticus L.
Hedysarum pallidum Desf.
 — *capitatum* Desf.
Coronilla repanda Guss.
 — *juncæa* L.
Hippocrepis ciliata W.
 — *multisiliquosa* L.
Anacyclus linearilobus B. et R.
Leucanthemum arenarium
 Pomel.
Silybum Marianum Geertn.
Crepis taraxacifolia Thuill.
 var.
Campanula erinus L.
Cerithe gymnandra Gasp.
Erythraea suffruticosa Gris.
Jasminum fruticosum L.
Linaria heterophylla Desf.
Orobanche curvata Pom.
Thymus Munbyanus B. et R.

¹ Batt. et Trabut (Flora synoptique, p. 44) indiquent à la Batterie Espagnole *H. paniculatum* Don, et excluent *H. rubellum* du littoral. Dans ce cas les *H. paniculatum* Don, et *H. floribundum* Pom. seraient synonymes.

² Aussi un grand pied sur la falaise maritime.

Teucrium polycephalum Pom.	Allium vernale Ten.
= T. polium (<i>ex p.</i>).	Ornithogalum algeriense J.
Statice echioides L.	Dipcadi serotinum Medik.
Cynomorium coccineum L.	Gladiolus byzantinus Mill.
Aphyllanthes monspeliensis L.	Avena bromoides Gn.
Asphodelus tenuifolius DC.	Brachypodium distachyon L.
— microcarpus Viv.	

En Mai

Delphinium cardiopetalum DC. var. oranensis Deb.	Scabiosa maritima L.
Ononis serrata Forsk (var. ?) ¹	— rutæfolia Vahl.
— massesylia Pomel.	Serratula mucronata Desf.
Bonjeania recta Reich. (Le Cagnaret).	Cirsium echinatum Desf.
Psoralea bituminosa L.	Zollikoferia longiloba Boiss.
Ebenus pinnata Desf.	= Z. resedifolia Goss.
Bupleurum Balansæ B. et R.	Andryala æstivalis Pomel.
Asperula hirsuta Desf. ²	Jasione glabra DR.
Crucianella maritima L.	Coris monspeliensis L.
— angustifolia L.	Gastridium scabrum Presl.
	Cynodon dactylon L.
	Egylops ventricosa Tausch.
	— ventricosa × ovata ?

En Juin

Genista umbellata Desf.	Centaurea pubescens W.
Echinops strigosus L.	

En Juillet

Artemisia arborescens L.	Salsola vermiculata L.
	var. microphylla Moq. Tand.

En Août-Septembre

Atriplex halimus L.	Asparagus altissimus Desf.
Salsola oppositifolia Vahl (fruits).	Scilla maritima L.
	Ephedra fragilis Desf.

Herborisations aux Falaises de la Batterie Espagnole

Les pentes et les escarpements dominant les abords de l'ancienne Batterie Espagnole sont assez herbeux. Au

¹ *Ononis serrata* Forsk. ? Vu deux pieds dans le champ situé près des ruines de l'ancienne Batterie Espagnole, 31 mai 1896.

² Plante à pubescence très variable. La forme plus ou moins glabrescente (*A. denudata* Vahl.) très commune à Oran ne peut pas être élevée au rang d'espèce

delà la végétation est plus pauvre mais elle offre quelques bonnes plantes.

Sur les falaises on peut récolter :

En Janvier

Bellis sylvestris Cyr.

Ulex africanus Webb.

En Février

Ranunculus rupestris Guss.
= *R. blepharicarpos* Batt.
non Boiss.

Brassica fruticulosa Cyr.

Succowia Balearica Medik.

Genista cephalantha Sp.

— *spartioides* Sp.¹

Valeriana tuberosa L.

Centranthus calcitrapa L. var.

Hyoseris radiata L.

Rosmarinus lavandulacens de
Noë, var. *littoralis* Dbx.¹

Globularia alypum L.¹

Ophrys fusca Cav.

var. *grandiflora* Nob.

Carex halleriana Asso.

En Mars

Alyssum maritimum L.

Cistus heterophyllus Desf.¹

Helianthemum origanifolium
Lam.

— *pergamaceum* Pom.

Silene glauca Pourr.

— *bipartita* Desf.

var. *lasiocalyx* Soy. W. et G.

Hedysarum pallidum Desf.

Vicia lutea L.

Fedia cornu-copie Gertn.

— *caput-bovis* Pom.

Asteriscus maritimus Moench.

Cynoglossum pictum Ait.

— *cheirifolium* Desf.

Phillyrea media L.

Lavandula dentata L.

Tamus communis L.

Juniperus phoenicea L.¹

En Avril

Du raidillon à la Ferme :

Beseda alba L.

Erodium Munbyanum B. R.

Silene cerastoides L.

Behen L. (rare).

Linum Munbyanum B. et R.

Tetragonolobus purpureus M.

Lotus prostratus Batt. non Desf.

L. *collinus* Murbeck².

Anthyllis vulneraria L.

var. *Dillenii* Sch.

Balansea Fontanesi B. et R.

Bunium mauritanicum B. R.

Bupleurum Balansea B. et R.

Lonicera implexa Ait. (rare).

Asperula hirsuta Desf. var.

Helichrysum Fontanesi Camb.

Calendula suffruticosa Vahl.²

Centaurea Fontanesi DR.

Hyoseris radicata L.

Urospermum picroides Desf.

¹ Vers la première hergerie.

² Forme se rapprochant de *C. Balansea* par quelques capitules fructifères à akènes rostrés.

<i>Trixago apula</i> Stev.	<i>Ophrys speculum</i> Link.
— var. <i>versicolor</i> .	<i>Gladolus Byzantinus</i> Mill.
— var. <i>lutea</i> .	<i>Allium vernale</i> Tinco.
<i>Thymus Munbyanus</i> B. et R.	<i>Stipa tenacissima</i> L.
<i>Parietaria officinalis</i> L.	<i>Briza maxima</i> L.
var. <i>diffusa</i> Mert. et K.	<i>Bromus macrostachys</i> Desf.

Aux abords des suintements contre lesquels passe le sentier :

<i>Papaver dubium</i> L. var.	<i>Rubia peregrina</i> L.
<i>Helosciadium nodiflorum</i> Koch.	<i>Samolus Valerandi</i> L.
<i>Lythrum Grefferi</i> Ten.	<i>Adiantum Capillus-Veneris</i> L.
<i>Smyrniium olusatrum</i> L.	

De la source à la première bergerie et en remontant par le sentier de la falaise :

<i>Reseda collina</i> D. R.	<i>Vaillantia incrassata</i> Pom.
— <i>Reuteriana</i> Mull.	<i>Phagnalon rupestre</i> D. C.
— <i>lutea</i> L.	<i>Antirrhinum siculum</i> Ucria.
<i>Cistus salvifolius</i> L.	var. <i>algeriense</i> Rouy *.
<i>Helianthemum lavandulæfo-</i>	<i>Mercurialis annua</i> L.
<i>lium</i> D. C.	<i>Aphyllanthes Monspelienis</i> L.
<i>Melandrium macrocarpum</i> B. R.	

En Mai-Juin

<i>Delphinium pentagynum</i> Desf.	<i>Acanthus mollis</i> L.
<i>Silene rosulata</i> Soy. W. et G. ¹	<i>Sideritis Guyoniana</i> B. et R.
<i>Dianthus Kremeri</i> B. et R.	<i>Prasium majus</i> L.
<i>Polygala saxatilis</i> Desf.	<i>Tencrium aureiforme</i> Pomel.
var. <i>laticarpa</i> Nob.	= <i>T. polium</i> (<i>ex p.</i>).
<i>Coronilla glauca</i> L.	<i>Statice cyrtostachya</i> de Gir. ²
<i>Asperula hirsuta</i> Desf. var.	<i>Lagurus ovatus</i> L.
<i>Artemisia arborescens</i> L.	var. <i>cylindraceus</i> Nob.
<i>Sonchus tenerrimus</i> L.	<i>Milium caeruleum</i> Desf.
var. <i>pectinatus</i> Coss. ²	

En Juillet

<i>Bupleurum gibraltarium</i> Desf.	<i>Daucus gummifer</i> Lam. ²
-------------------------------------	--

Autour des suintements :

<i>Cyperus distachyos</i> All.	<i>Atropis distans</i> L.
--------------------------------	---------------------------

En Août

<i>Crithmum maritimum</i> L. ²	<i>Daphne gnidium</i> L.
---	--------------------------

¹ Signalé par Balansa en 1851. Je ne l'ai pas retrouvé dans cette localité : mais je l'ai récolté, hors d'Oran, sur plusieurs autres points du littoral.

² Falaise maritime.

*En Octobre-Novembre**Erica multiflora* Desf.*Micromeria inodora* Benth.*Solananthus lanatus* D. C.*Scilla lingulata* Poir.*En Décembre**Arisarum sinorrhinum* D. R.*Carex halleriana* Asso.LE DJEBEL MURDJADJO ¹

Le Djebel Murdjadjo couvre de ses ramifications tout le territoire qui s'étend à l'ouest du méridien d'Oran. La partie comprise dans les limites de la commune porte le nom de Djebel Mekaad-el-Bey. L'extrémité nord-est de ce dernier est désignée sous le nom de Santa-Cruz. Le Santa-Cruz comprend deux parties : le massif du même nom et le pic d'Aïdour lesquels sont séparés par une coupure de cinquante mètres de profondeur qu'on appelle le Col. Sur le Santa-Cruz s'étale le plateau d'Almeïda, au bord duquel se trouve le marabout de Sidi-Abdelkader Morselli (428^m)². Sur le pic d'Aïdour sont échelonnés le fort Saint-Grégoire, la Chapelle et le vieux fort espagnol de Santa-Cruz qui couronne le sommet.

Ce nom de Santa-Cruz n'a rien de commun avec celui du Djebel Santon de Mers-el-Kebir. Les premiers botanistes ont à tort appliqué le nom de Djebel Santon au Santa-Cruz. Cette erreur a été la cause de recherches inutiles. Santa-Cruz est la montagne d'Oran ; le Djebel Santon est celle de Mers-el-Kebir.

Il n'existe pas de délimitations précises entre le Santa-Cruz et le Djebel Mekaad-el-Bey. On peut admettre comme limites le Chabel el Aïn Tahar Lassin — ravin du versant est, — et la tranchée dans laquelle passe le sentier de Sainte-Clotilde.

¹ *Djebel*, en arabe veut dire montagne.

² Le levé de précision au 10.000^e a donné pour le bord de la corniche au pied du marabout 425 mètres.

Au Djebel Mekaad-el-Bey appartient le bassin de Noisieux auquel on peut rattacher le Djebel Yeffri et les collines de l'ancien Polygone d'artillerie (champ de tir actuel).

Voici maintenant la liste des herborisations que l'on peut faire au Santa-Cruz et au Djebel Mekaad-el-Bey.

Pic d'Aïdour

- 1° Versant sud ;
- 2° Versant est ;
- 3° Versant nord.

Santa-Cruz

- 4° Col, escarpements rocheux et pentes du versant nord ;
- 5° Du col au marabout ;
- 6° Plateau d'Almeïda ;
- 7° Forêt des Planteurs.

Djebel Mekaad-el-Bey

- 8° Plateau et mare ;
- 9° Versant nord ou cirque de Sainte-Clotilde.
- 10° Versant est : ravin de Noisieux ;
- 11° — ravins secondaires de Noisieux ;
- 12° — Polygone.

Toutes ces localités sont très intéressantes à parcourir. Chacune d'elles offre des raretés très localisées qu'il est très difficile de retrouver. Manquant de renseignements exacts, j'en ai vainement recherché plusieurs. Je vais essayer de faciliter les recherches des botanistes futurs en précisant les localités que je connais.

Un conseil avant d'entrer en plein dans le sujet. Le fond de la végétation de la partie moyenne du massif montagneux d'Oran ne varie presque pas. Aussi je crois devoir recommander aux débutants d'herboriser le plus souvent dans les parties basses de la montagne. Le ravin de Noisieux, le Polygone, dont le parcours n'est guère pénible, offriront la majeure partie des plantes de la région montagneuse d'Oran. On ne devra d'abord monter au Santa-Cruz que pour y recueillir, à certaines époques, les raretés que l'on y trouve. Plus tard, on devra le visiter soigneusement

et souvent. Chaque course fournira quelque plante intéressante.

Pour presque toutes les excursions à faire au Santa-Cruz, il faut se rendre au col. Deux voies y conduisent. La plus courte, mais la plus pénible, est celle qui de la porte Saint-Louis et par le plateau de la Lunette monte par un sentier très raide sur le flanc sud du pic d'Aïdour. En moins d'une heure, on arrive au sommet de la montagne. L'autre, bien plus longue, — le chemin du col — monte en zigzag à travers la forêt des Planteurs. Le chemin est assez large mais non carrossable.

Le chemin du col est assez difficile à trouver. Il faut d'abord se rendre à l'ancienne maison de garde. Pour cela on peut partir de la porte Saint-Louis, où on prend le chemin qui traverse le champ de manœuvres des zouaves, monte derrière la Casbah, borde le flanc gauche d'un profond ravin, pénètre dans la forêt, passe à côté de la nouvelle maison de garde et aboutit derrière l'ancienne : tout près s'embranché le chemin du col.

Mais le plus simple est de rejoindre le chemin du col en sortant de la ville par la porte Raz-el-Aïn. A trente pas de la porte on prend à droite le nouveau et large chemin qui, de la porte Raz-el-Aïn, conduit directement à la forêt des Planteurs et se continue en allée sous bois jusqu'à l'ancienne maison forestière.

Du col partent trois sentiers : celui du Marabout à l'Ouest, celui du Vieux Fort à l'Est, celui du versant marin au Nord.

Le Djebel Mekaad-el-Bey peut être abordé par la magnifique route stratégique carrossable d'environ 6 kilomètres ouverte par les Services de la Guerre. Cette route s'élève par des lacets à travers les Planteurs jusqu'au plateau qu'elle parcourt jusqu'à la cote 512.

On peut en une bonne demi-journée partir de la porte Raz-el-Aïn, suivre le grand chemin stratégique en herborisant, gagner le marabout par le plateau, descendre au col, rentrer à Oran soit par le raidillon, soit par le chemin du col à l'ancienne maison forestière, soit enfin par le versant nord du pic d'Aïdour qui est parcouru par deux bons chemins qui viennent aboutir au plateau de la Lunette : l'un passe entre la chapelle et la batterie Saint-Grégoire, l'autre au-dessous de la batterie. On rentre à Oran par la porte Saint-Louis.

1° PIC D'AÏDOUR

Herborisations sur le Versant Sud

On sort par la porte Saint-Louis¹. On suit le chemin de la Batterie Saint-Grégoire jusqu'au petit plateau de la Lunette. Là, on quitte le chemin, on passe un peu à droite du vieux petit fortin et on se dirige tout droit vers le sentier du col que l'on voit distinctement s'élever sur le flanc sud du pic.

Le plateau de la Lunette et les abords du sentier donneront le plus grand nombre des plantes que je vais citer. Il faut toutefois explorer le flanc du coteau depuis le fond du ravin à gauche jusqu'au massif dolomitique qui supporte le vieux fort de Santa-Cruz.

On peut récolter :

En Janvier

<i>Carrichteria Vellæ</i> DC.	<i>Atropa frutescens</i> L.
<i>Helianthemum virgatum</i> Desf.	<i>Lavandula dentata</i> L.
<i>Asteriscus maritimus</i> Mœnch.	— <i>multifida</i> L.
<i>Lactuca spinosa</i> Lam.	

En Février

<i>Helianthemum origanifolium</i> Lam.	<i>Lycium intricatum</i> Boiss.
<i>Erodium guttatum</i> Desf.	<i>Scrofularia canina</i> L.
<i>Egonia cretica</i> L.	<i>Phelipæa mauretanica</i> C. et DR.
<i>Lotononis lupinifolia</i> Willk.	<i>Ajuga pseudo-iva</i> Rob. et Cast.
var. <i>intermedia</i> Pomel.	<i>Allium chamaemoly</i> L.
<i>Tetragonolobus purpureus</i> Mœnch.	<i>Asphodelus microcarpus</i> Viv.
	— <i>listulosus</i> L.
<i>Galium saccharatum</i> All.	<i>Iris sysirinchium</i> L.
<i>Calendula marginata</i> W.	<i>Romulea bulbocodium</i> Seb. et Maur.
var. <i>acutifolia</i> B. et R.	<i>Lygenum spartum</i> L.

En Mars

<i>Fumana levipes</i> Spach.	<i>Dipcadi serotinum</i> Med. *
<i>Anthyllis tetraphylla</i> L.	<i>Gagea Granatelli</i> Parl.
<i>Lathyrus clymenum</i> L.	<i>Lamareckia aurea</i> Coss.
<i>Echium confusum</i> de Coincy.	

¹ En avril, on peut aussi récolter près de la porte *Sp. munbyana* Pom. forme *Reverchoni* Foucaud ; en juin, *Spergularia Bocconei* Foucaud = *Arenaria Bocconi* Sol.

En Avril

- | | |
|---|-----------------------------------|
| <i>Silene cerastoides</i> L. | <i>Micropus bombycinus</i> Lag. |
| — <i>tridentata</i> Desf. | — <i>supinus</i> L. |
| — <i>nocturna</i> L. | <i>Urospermum picroides</i> Desf. |
| var. <i>brachypetala</i> Reich. | <i>Pieridium vulgare</i> Desf. |
| <i>Spergularia diandra</i> Heild. | <i>Hyoseris scabra</i> L. |
| — <i>Munbyana</i> Pom. | <i>Echium plantagineum</i> L. |
| <i>Astragalus epiglottis</i> L. | <i>Antirrhinum orontium</i> L. |
| — <i>hamosus</i> Desf. | — <i>calycinum</i> Chav. |
| — <i>sesameus</i> L. | <i>Celsia laciniata</i> Poir. |
| <i>Trigonella monspeliaca</i> L. | <i>Orobanche minor</i> Sutt. |
| <i>Lotus prostratus</i> Batt. n. Desf. | <i>Stipa parviflora</i> Desf. |
| — <i>edulis</i> L. | — <i>gigantea</i> Lag. |
| <i>Hedysarum pallidum</i> Desf. | — <i>tortilis</i> Desf. |
| <i>Onobrychis trilophocarpa</i> DR. | <i>Brachypodium distachyon</i> L. |
| <i>Mucizonia hispida</i> DC. | var. <i>platystachyon</i> Coss. |
| <i>Vaillantia hispida</i> L. var. <i>incrassata</i> Batt. (V. Pomel). | <i>Brachypodium ramosum</i> L. |

En Mai

- | | |
|--|--|
| <i>Linum strictum</i> L. | <i>Centaurea involucreta</i> Desf. |
| <i>Mesembryanthemum nodiflorum</i> L. | <i>Catananche cærulea</i> L. |
| <i>Aizoon hispanicum</i> . | <i>Teucrium flavum</i> L. |
| <i>Sedum altissimum</i> Poir. | — <i>bracteatum</i> Desf. |
| — <i>album</i> L. var. <i>micranthum</i> Batt. (S. Bast.). | <i>Plantago albicans</i> L. |
| <i>Scabiosa maritima</i> L. | <i>Ephedra altissima</i> Desf. fruits. |
| var. <i>villosa</i> Coss. | <i>Oryzopsis cærulescens</i> Desf. |
| <i>Coleostephus macrotus</i> DR. | <i>Avena barbata</i> Brot. |
| <i>Galactites tomentosa</i> Mench. | — <i>sterilis</i> L. |
| <i>Echinops Bovae</i> Boiss. | — <i>eriantha</i> DR. |
| | <i>Bromus fasciculatus</i> Presl. |
| | <i>Andropogon hirtus</i> L. |

En Juin

Daucus gummiifer Lam. Plus commun au col où il est typique.

En Juillet

Bupleurum gibraltarium Lam. Dans les éboulis du fort.

En Septembre

Artemisia herbo-alba Asso var. *oranensis* Deheaux. ¹

¹ Très rare. Au deux petits pieds en juillet. Les Arabes qui l'emploient pour usage médical l'ont fait presque disparaître. Il y a lieu de la respecter.

Dans le même mois, on peut récolter en fruits :

Salsola oppositifolia Desf. *S. vermiculata* L.
var. *microphylla* Moq.

Herborisations sur le Versant Est

Le versant de la Chapelle et de la Batterie Saint-Grégoire n'offre rien de bien particulier, on n'y récolte guère que des plantes se trouvant au sud et au nord. Toutefois quelques espèces intéressantes y sont assez communes :

En Janvier

Lavandula multifida L.

En Février

Matthiola parviflora R. Br. *Genista Duriei* Sp.
Erodium guttatum Desf.

En Mars

Scrofularia canina L. *Euphorbia serrata* L.

En Avril

Arenaria emarginata Brot. ** *Stipa parviflora* Desf.
Vaillantia incrassata Pom. — *gigantea* Lag.
Aceras pyramidalis Rehb. **

En Mai

Galactites Duriei Sp.

En Juin

Andropogon hirtus L.

En Juillet

Capparis ovata Desf. *Eryngium campestre* L.
Bupleurum gibraltarium Lam. *Carlina corymbosa* L.

Herborisations sur le Versant Nord

Le versant nord du pic d'Aïdour est formé d'une haute muraille rocheuse et de pentes herbeuses qui descendent jusqu'à la mer. Pour visiter le versant nord, on peut commencer à l'Est en passant par l'un des chemins de la Batterie Saint-Grégoire ou bien monter au col et suivre la direction inverse.

Le versant nord n'offre rien de bien particulier. Toutes

les plantes que j'y ai récoltées se retrouvent sur les escarpements et les pentes à l'Ouest du col. Je ne les énumérerai pas. Je citerai toutefois quelques espèces plus spéciales :

En Mai

Aux abords du col et des deux côtés :

<i>Dianthus siculus</i> Presl.	<i>Euphorbia calcarea</i> Coss.
<i>Ononis serrata</i> Forsk.	<i>Scrofularia hispida</i> Desf.
<i>Seriola laevigata</i> Desf.	<i>Acanthus mollis</i> L.
var. <i>pinnatifida</i> Nob.	

En Juin

Sur le bas des pentes :

<i>Echinops strigosa</i> L.	<i>Galactites Duriaei</i> Sp.
-----------------------------	-------------------------------

En Juillet

Calamintha nepeta Link. Sous la Chapelle.

En Septembre

Smilax mauritanica Desf. Eboulis sous le fort.

2° SANTA-CRUZ

Herborisations au Col et sur le Versant Nord

On monte au col que l'on explore à droite et à gauche. On peut aller jusqu'au fort par un bon chemin et revenir au col. Puis on suit vers l'Ouest le pied de la muraille rocheuse peu étendue. Après avoir visité les rochers et le sommet des pentes, on rejoint le long chemin en zigzag qui descend jusqu'à la route d'Oran à Mers-el-Kebir aux abords des Bains de la Reine.

Les pentes du versant nord sont très herbeuses, boisées et suffisamment humides. Aussi la majeure partie des orchidées des environs d'Oran y ont-elles élu domicile. Malheureusement l'ombre des pins fait disparaître par places la végétation luxuriante de ce coin privilégié.

Voici maintenant les principales plantes que l'on peut trouver sur le versant nord de Santa-Cruz :

En Février

Au pied des rochers :

Styracium olusatrum L.

Sur les pentes :

<i>Thlaspi perfoliata</i> L.	<i>Orchis lactea</i> Poir.
<i>Rhamnus alaternus</i> L.	— <i>cordata</i> Willd (rare).
<i>Bellis rotundifolia</i> B. et R.	= <i>Gemmaia diphylla</i> Parl.
<i>Leucanthemum glabrum</i> B. R.	— <i>longibracteatus</i> Biv.
<i>Fritillaria oranensis</i> Pomel.	(rare).
<i>Orchis longicirris</i> Link.	<i>Ophrys tenthredinifera</i> Willd.
= <i>O. undulatifolia</i> Biv.	

En Mars

Sur les rochers :

<i>Polypodium vulgare</i> L. (rare).	<i>Ruscus hypophyllum</i> L.
--------------------------------------	------------------------------

Sur les pentes :

<i>Ranunculus blepharicarpos</i>	<i>Sonchus mauritanicus</i> Boiss.
Batt. non Boiss.	<i>Tamus communis</i> L.
— <i>flabellatus</i> Desf.	

En Avril

Au col et au pied des rochers :

<i>Papaver dubium</i> L.	<i>Coronilla glauca</i> L.
<i>Silene pseudo-atocion</i> Desf.	<i>Lycium intricatum</i> Boiss.

Sur les rochers :

<i>Poterium ancistroides</i> Desf.	<i>Picridium vulgare</i> Desf.
<i>Saxifraga oranensis</i> My. ¹	var. <i>giganteum</i> Nob.
<i>Lonicera implexa</i> Ait.	<i>Antirrhinum siculum</i> L.
<i>Asteriscus maritimus</i> Moench.	var. <i>diminutum</i> Pom.
var. <i>erectus</i> Nob.	— <i>calycinum</i> Lam. *
<i>Helichrysum Fontanesi</i> Camb.	<i>Teucrium flavum</i> L.
	<i>Ceterach officinarum</i> Willd.

Sur les pentes :

<i>Succowia balearica</i> Medick.	<i>Phelipæa Muteli</i> Schultz.
<i>Rapistrum orientale</i> DC.	<i>Ophrys fusca</i> Link.
var. <i>confusum</i> Pomel.	— <i>lutea</i> Cav.
<i>Ferula communis</i> L.	— <i>speculum</i> Link.

En Mai

Au col :

Frankenia lœvis L.

¹ J'ai vu dans l'herbier Lenepveu des échantillons de *S. Atlantica* Boiss., provenant de Santa-Cruz, 30 mars 1854. Je n'ai pas retrouvé cette espèce qui peut bien exister sur les escarpements du fort.

Sur les rochers :

<i>Silene gibraltarica</i> Boiss.	<i>Phagnalon saxatile</i> Cass.
<i>Dianthus siculus</i> Presl.	= <i>P. lepidotum</i> Pom.
<i>Umbilicus gaditanus</i> Boiss.	<i>Seriola laevigata</i> Desf.
<i>Athamanta sicula</i> L.	var. <i>pinnatifida</i> Nob.
<i>Galium brunnæum</i> My.	<i>Campanula mollis</i> L.
<i>Putoria brevifolia</i> DR.	<i>Acauthus mollis</i> L.
	<i>Linaria marginata</i> Desf. **

Sur les pentes, au pied des rochers :

<i>Melilotus macrocarpa</i> DR.	<i>Arrhenatherum erianthum</i> B.
<i>Eryum pubescens</i> DC. *	et R.
<i>Rumex thyrsoides</i> Desf.	

Sur les rochers, entre la route de Mers-el-Kebir et le fort Lamoune (ancien tunnel) :

Cheiranthus incanus L.

En Juin

Au col :

<i>Daucus gummifer</i> Lam.	<i>Scolymus hispanicus</i> L.
<i>Microlophus Delestrei</i> Sp.	
et var. <i>albiflorus</i> .	

Sur les rochers :

<i>Poterium verrucosum</i> Spach.	<i>Helichrysum Fontanesi</i> Camb.
<i>Asperula longiflora</i> G. G.	

Tout à fait au bas des pentes, aux Bains de la Reine, sur les rochers au bord de la route :

Statice cyrtostachya de Gir. (rare).

En Juillet

Au col :

<i>Carlina corymbosa</i> L.	<i>Statice delicatula</i> de Gir.
-----------------------------	-----------------------------------

Au fort Lamoune :

Statice gummifera DR. †

Sur les pentes :

Asparagus acutifolius L.

† Signalé par Durrien, je ne l'ai pas revu, mais il peut se trouver sur les falaises escarpées de Lamoune à la Reine.

En Novembre

Sur les pentes :

Scilla lingulata Poir.

Narcissus serotinus L.

— *elegans* Sp.

En Décembre

Sous les rochers :

Arisarum simorrhinum DR.

Herborisations du Col au Marabout

Du col, un sentier monte directement au plateau d'Almeïda sur lequel se trouve le marabout.

Ce sentier, que l'on escalade en un quart d'heure, n'offre guère de plantes intéressantes, mais sur le grand morne rocheux dont il suit le pied on peut récolter :

En Janvier

Rosmarinus laxiflorus de Noë, var. *reptans* O. Deb.

En Février

Osyris quadripartita Salzm.

En Avril-Mai

Ferula tingitana L.

Prasium majus L.

Boucerosia munbyana Decsue
(fruits en juin).

Ornithogalum sessiliflorum
Desf.

Antirrhinum calycinum L.*

Ceterach officinarum W.

En Juillet

Salsola vermiculata L., var. *microphylla* Moq. Tand.

En Septembre

Asparagus albus L.

Scilla autumnalis L.

En Novembre

Ceratonia siliqua L.

Aristolochia glauca Desf.

Artemisia herbo-alba Asso.
var. *oranensis* Dbx. ¹

Ephedra altissima Desf.

¹ Paraît avoir disparu.

Herborisations au Plateau d'Almeïda

Le plateau d'Almeïda, ainsi que je l'ai déjà dit, couronne le massif de Santa-Cruz. Il s'étend au Sud jusqu'à la tranchée du sentier d'Oran à Sainte-Clotilde. Sa longueur est d'environ 800 mètres, sa largeur moyenne de 150 mètres. Ses bords tombent à pic et forment deux corniches l'une à l'Ouest, l'autre à l'Est, faciles à explorer et qui dominent les pentes. La corniche de l'Est est assez haute, 5 à 20 mètres, celle de l'Ouest, 2 à 5 mètres. Au bord de celle de l'Est se trouve le marabout de Sidi-Abdelkader Morselli, auprès duquel se trouve un point géodésique à la cote 425.

On peut atteindre le plateau d'Almeïda soit par le sentier du col, soit par l'ancien sentier d'Oran à Sainte-Clotilde qui s'embranché sur le grand chemin stratégique, soit enfin en suivant ce dernier chemin jusqu'au plateau et en revenant vers le Nord par l'embranchement qui aboutit au marabout.

On peut revenir soit par l'un des mêmes chemins soit par un long sentier forestier qui près du marabout descend en zigzag sur la pente N.-O. et rejoint, sur le flanc nord du Santa-Cruz, le chemin de la Batterie Saint-Grégoire.

Le plateau du marabout est très rocheux, mais horizontal et uniforme. La couche de terre végétale peu épaisse n'y remplit que de légers creux, aussi le nombre des espèces qui y croissent est assez restreint. Il faut visiter le plateau et les corniches.

Sur le plateau on trouve :

En Février-Mars

<i>Erucastrum varium</i> DR.	<i>Asphodelus acaulis</i> Desf.
var. <i>montanum</i> DR.	<i>Fritillaria oranensis</i> Pomel.
<i>Cistus heterophyllus</i> Desf.	<i>Tulipa flagrans</i> My.
<i>Genista cephalantha</i> Sp.	<i>Orchis lacteus</i> Poir.
<i>Ulex africanus</i> Webb.	<i>Ophrys tenthredinifera</i> Willd.
<i>Valeriana tuberosa</i> L.	— <i>lutea</i> Cav.
<i>Jasminum fruticans</i> L.	— <i>Scolopax</i> Cav.
<i>Rosmarinus lavandulaceus</i> de	var. <i>picta</i> Rehb.
Noë, var. <i>reptans</i> Debx.	<i>Carex halleriana</i> Asso.

En Avril

<i>Genista erioclada</i> DR.	<i>Medicago turbinata</i> W.
<i>Ononis sicula</i> L.	— <i>pentacycla</i> DC.
<i>Medicago scutellata</i> All.	<i>Leus esculenta</i> Moench.

Andryala æstivalis Pomel.	Cytinus hypocistis L.
Asterolinum stellatum Link.	Phalangium algeriense B. R.
Orobanche Spartii Guss.	Ornithogalum bæticum Boiss.
Quercus coccifera L.	Gladiolus byzantinus Mill.

En Mai

Helianthemum lavandulæfo- lium DC. var. angustifolium Nob.	Galium Bovcei B. et R. Phagnalon saxatile Cass. Serratula mucronata Desf. Centaurea pubescens Willd. Catananche cœrulea L. Celsia laciniata Poir. Euphorbia sulcata Lois. Iris Fontanesi G. G.
Lychnis cœli-rosa Desv. var. aspera Poir.	
Sedum album L. var. micran- thum Batt. (S. Batt.).	
Mucizonia hispida Batt.	
Ptychotis ammoides Koch.	

A partir du mois de juin il n'y a que peu de plantes à glaner sur le plateau. On y trouve pourtant :

En Juin-Juillet

Lepidium graminifolium L.	Scolymus hispanicus L.
Dianthus mauritanicus Pom.	Allium sphærocephalon L.
Bupleurum Balansœ Boiss.	var. arvense (Parl.).
Kentrophyllum bæticum Bois.	— Fontanesi Gay.
Carlina corymbosa L.	— pallens L.

En Juillet-Août

Helianthemum Pomeridianum Dun.	Bupleurum Gibraltaricum L. Calamintha candissima My.
Gypsophylla compressa Desf. var. glomerata Nob.	

En Septembre

Scilla undulata Desf.

En Octobre

Callitris quadrivalvis Vent.

Sur les escarpements et au pied de la corniche du marabout dominant la forêt des Planteurs on peut récolter :

En Mars

Cheilanthes fragrans Hook.

En Avril

Olea Europea L.

En Mai

<i>Capparis spinosa</i> L. et var.	<i>Mesembryanthemum nodiflorum</i> L.
<i>Frankenia laevis</i> L.	<i>Galium brunneum</i> My.
<i>Silene Pomeli</i> Batt.	<i>Putoria brevifolia</i> DR.
<i>Dianthus sicularis</i> Presl.	<i>Phagnalon sordidum</i> DC.
<i>Rhamnus oleoides</i> L.	— <i>saxatile</i> Cass.
var. <i>glabra</i> ,	<i>Osyris quadripartita</i> Salzm.
— f. <i>angustifolius</i> ,	<i>Euphorbia calcarea</i> Coss.
— var. <i>pubescens</i> ,	<i>Ornithogalum sessiliflorum</i>
— et les 2 formes,	Desf.
<i>Poterium ancistroides</i> Desf.	<i>Adiantum capillus-Veneris</i> L.

En Juin-Juillet

Linum nummularium B. et R.

Sur les escarpements et le haut des pentes de la corniche de l'Ouest on ne récolte que quelques espèces intéressantes :

En Février-Mars

Ranunculus rupestris Guss. *Bellevalia dubia* R. et Sch. ¹

En Avril

Ononis arborescens Desf. *Allium rupestre* Stev. ¹

En Mai

Carthamus multifidus Desf. *Sideritis guyoniana* B. et R.

En Juin

Putoria brevifolia DR. *Galactites tomentosa* Mœnch.
Velezia rigida L.

En revanche, après la tranchée, la flore devient plus riche. Les pentes se continuent en contournant la baie de Mers-el-Kebir et forment ce qu'on appelle le cirque de Sainte-Clotilde qui sera étudié plus loin.

Herborisations à la Forêt des Planteurs

La forêt des Planteurs couvre le flanc est de Santa-Cruz et une bonne partie du flanc sud-est du djebel Mekaad-el-Bey. Elle est entièrement complantée de *Pinus halepensis* L. Sa plus grande longueur n'atteint pas 2 kilomètres. Sa plus

¹ Chemin forestier en lacets du marabout à Sainte-Clotilde (Faure).

grande largeur est d'un kilomètre sous le marabout. La forêt des Planteurs était il y a quelques années assez difficile à parcourir ; il fallait avoir une grande pratique du terrain pour s'y retrouver, des sentiers, de petits chemins la parcourant dans tous les sens formaient un véritable labyrinthe. Depuis l'ouverture de la grande route stratégique et de nombreux chemins forestiers l'exploration en est rendue très facile. Deux ou trois promenades suffisent pour se faire une idée à peu près exacte de la topographie de la forêt.

Depuis une quinzaine d'années de nombreuses plantations de pins ont été faites dans la direction de l'Ouest, elles atteignent les hauteurs qui dominent la fontaine Noisieux.

Pour herboriser aux Planteurs, il faut d'abord gagner le point central qui est l'ancienne maison forestière où, à peu de distance, on peut prendre soit la grande route stratégique qui se dirige vers l'O.-S.-O. et s'élève par des lacets jusqu'au plateau tout près de la mare, pour aboutir à la cote 512¹, soit le chemin du col en direction N.-N.-O., soit, un peu au-dessous, le chemin du Belvédère qui va couper l'Ardoisière.

Il y a peu de plantes le long des chemins, mais de distance en distance, au passage des ravins, se trouvent de petits centres de végétation dans lesquels se concentre presque toute la flore. Toutefois quelques rares espèces se maintiennent sous les pins. Leur recherche est assez pénible car les pentes très raides sont recouvertes d'aiguilles de pin sur lesquelles on marche difficilement.

Sous les Planteurs, dans les ravins auprès de la Casbah, on peut aussi trouver quelques espèces intéressantes. Voici les espèces que l'on peut récolter sur les principaux parcours.

De la porte Raz-el-Aïn à la forêt des Planteurs. Sortie par la porte Raz-el-Aïn.

De la porte à l'entrée de la forêt on peut récolter :

En Janvier

Oxalis lybica Viv.

¹ Une partie de cette route est très mal située sur la carte d'Elal-Major (révision de 1902) : elle est portée à flanc de coteau à la place du chemin forestier qui aboutit à la fontaine Noisieux, tandis qu'elle est sur le plateau.

En Février

<i>Diploaxis auriculata</i> DR.	<i>Euphorbia serrata</i> L.
<i>Taraxacum obovatum</i> DC. Un seul pied (cimetière arabe).	<i>Erodium guttatum</i> Desf.

En Avril

<i>Spergularia heterosperma</i>	<i>Vicia hybrida</i> L.
Heild. var.	<i>Rubia peregrina</i> L.
— diandra Heild.	<i>Marrubium vulgare</i> L.

En Mai

<i>Rubus discolor</i> W. et Nees. (jardins).	<i>Scolymus hispanicus</i> L.
	<i>Chlora grandiflora</i> Viv.
<i>Opuntia ficus Indica</i> Haw.	<i>Asphodelus fistulosus</i> L.
<i>Carduus pycnocephalus</i> L.	

En Juin

<i>Dianthus prolifer</i> L.	<i>Salvia bicolor</i> Desf. (rare),
<i>Eryngium campestre</i> L. (cime- tière).	champs.
	<i>Salsola oppositifolia</i> Desf.
<i>Carlina corymbosa</i> L.	<i>Atriplex parvifolia</i> Lowe.
<i>Convolvulus arvensis</i> L.	<i>Polygonum aviculare</i> L.
<i>Verbascum sinuatum</i> L.	

En Juillet

<i>Fœniculum piperitum</i> DC.	<i>Agave americana</i> L. (subsp.).
<i>Salsola vermiculata</i> L.	
var. <i>microphylla</i> Moq. Tand.	

Autour de l'ancienne maison forestière on peut trouver quelques bonnes plantes :

En Avril

<i>Ononis ornithopodioides</i> L.	<i>Lens esculenta</i> L.
<i>Onobrychis trilophocarpa</i> var.	<i>Vaillantia hispida</i> L.

En Mai

<i>Amberboa muricata</i> DC.	<i>Plantago amplexicaulis</i> Cav.
------------------------------	------------------------------------

Dans un ravin au nord de la *nouvelle* maison forestière et contre :

En Mars-Avril

<i>Orchis atlantica</i> Willd. * (rare).	<i>Orchis cordata</i> Willd. ** (rare).
--	---

En Septembre

Pancreatium foetidum Pomel. = *P. collinum* C. et DR.

En Novembre

Ephedra altissima Desf.

Et plus bas, en mai :

Trifolium lappaceum L.*

Thrinicia maroccana Pers.*

En suivant la grande route, de l'ancienne maison forestière jusqu'à l'embranchement du sentier de Noisieux, on peut récolter aux abords de la route et sur quelques paquets de rochers, à peu près toutes les plantes des Planteurs et du plateau d'Almeïda :

En Février

ErUCA vesicaria L.

Lavandula Stoechas L.

Rhus pentaphylla Desf. (rare).

— *dentata* L.

Lotononis lupinifolia Willk.

— *multifida* L.

var. *intermedia* Pom.

Rosmarinus laxiflorus de Noë.

Tetragonolobus purpureus

var. *reptans* Dbx.

Mench.

Arisarum simorrhinum DR.

Anthyllis tetraphylla L.

Orehis papilionacea L. (rare).

Fedia cornucopie L.

Asphodelus microcarpus Viv.

— *caput-bovis* Pom.

Le lentisque (*Pistachia Lentiscus* L.), commence à fleurir en février.

En Mars

Sinapis hispidula Sch.

Calycotome intermedia DC.

Brassica fruticulosa Cyr.

Centranthus calcitrapa L.

Erucastrum varium DR.

Bellis sylvestris Cyr

Viola arborescens L.

— *pappulosa* Boiss. ?

f. *albiflora* (rare).

— *atlantica* B. et R.

Reseda collina J. Gay.

— *rotundifolia* B. et R.

Cistus Monspelienensis L.

Sonchus mauritanicus Boiss.

— *heterophyllus* Desf.

Picridium vulgare Desf.

Lavatera maritima L.

et var. *intermedium* Sch.

Arenaria spathulata Desf.

Bip.

var. *orandensis* Batt.

Convulvulus althaeoides L.

Silene cerastoides L.

— *lineatus* L.

— *tridentata* Desf.

Withania frutescens Pauq.

Egonia cretica L.

Anagallis collina Schousb.

Genista cephalantha Sp.

Globularia alypum L.

Ophrys speculum Link.
— *lutea* Cav.

Gladiolus Byzantinus Mill.
Ceterach officinarum W.

En Avril

Papaver dubium L. var.
Cordilocarpus muricatus Desf.
Iberis parviflora My. *
Carrichteria vellea DC.
Succowia balearica Medick.
Alyssum maritimum L.
Sinapis alba L.
— *hispida* Sch.
Helianthemum lavandulæfo-
lium DC.
— *pergannaceum*
Pom.
Fumana glutinosa Boiss.
— *levis* Spach.
Malva parviflora L.
Silene divaricata Clem.
Spergularia Munbyi Pom.
Polycarpum tetraphyllum L.
Paronychia nivea DC.
Linum Munbyanum B. et R.
— *strictum* L.
Ruta chalepensis L.
Rhamnus oleoides L.
Genista Durici Sp.
— *eriodlada* DR.
Lotononis lupinifolia Willk.
var. *intermedia* Pom.
Ononis sicula Guss.
— *ornithopodioides* L.
— *cherleri* Desf.
Melilotus sulcata Desf.
— *leiosperma* Pom.
Medicago minima Lam.
— *Braunii* GG.
— *truncatula* Gertn.
Trifolium resupinatum L.
— *tomentosum* L.
Lotus edulis L.
— *prostratus* Batt. n. Desf.
Anthyllis vulneraria L.
Astragalus epiglottis L.
Vicia lutea L.
Lathyrus clymenum L.

Scorpiurus sulcata L.
Hippocrepis ciliata W.
Hedysarum pallidum Desf.
— *capitatum* Desf.
Bunium incrassatum B. et R.
Rubia peregrina L.
Galium Boeckii B. et R.
— *aparine* L.
Vaillantia hispida L.
Asteriscus maritimus Moench.
Pallenis spinosa Cass.
var. *aurea* Salzm.
Filago spathulata Presl.
Phagnalon lepidotum Pom.
— *rupestre* DC.
— *sordidum* DC.
Calendula marginata W.
var. *acutifolia* B. et R.
Serratula mucronata Desf.
Galactites tomentosa Moench.
— *Durici* Spach.
Hedypnois polymorpha DC.
var. *crepidiformis* Reich.
Hyoseris scabra L.
— *radiata* L. (rochers).
Rhagadiolus stellatus W.
Catanauche cœrulea L.
Urospermum picroides Desf.
Spitzelia cupuligera DR.
Zollikoferia spinosa Boiss.
= *Lactuca* Lam.
Crepis taraxacifolia Thuill.
Campanula Erinus L.
— *mollis* L.
Echium grandiflorum Desf.
— *confusum* de Coincy.
Cynoglossum cheirifolium L.
Scrophularia canina L.
Antirrhinum siculum Ueria.
var. *diminutum* Pom. (ro-
chers).
Linaria simplex DC.
Prasium majus L. (rochers).

Marrubium vulgare L.	Smilax aspera L.
Ballota hirsuta Benth.	Phalangium algeriense B. R.
Teucrium polium L.	Lygeum spartum L.
var. polycephalum Pom.	Oryzopsis miliacea L.
Teucrium bracteatum Desf.	Ampelodesmos tenax Vall.
— pseudo chamæpitys L.	Koeleria phleoides Vill.
Ajuga pseudo-iva R. et Cast.	Dactylis glomerata L.
Coris Monspelienensis L.	Bromus scoparius L.
Plantago psyllium L.	— madritensis L.
Thymelea nitida Desf.	Brachypodium distachyum L.
Aristolochia glauca Desf. (rochers).	Scleropoa rigida L.
Asparagus horridus L.	Lepturus filiformis L.

En Mai

Helianthemum lavandulæfolium DC.	Deckerra aculeata Sch.-Bip.
var. angustifolium Nob.	Campanula dichotoma L.
Ononis arborescens Desf.	— Kremeri B. et R.
— brachycarpa DC.	Chlora grandiflora Viv.
Lotus prostratus Batt. n. Desf.	Prasium majus L.
Ruta angustifolia Pers.	Teucrium crispum Pom.
Rubia peregrina Poir.	— flavum L.
Asperula hirsuta Desf. var.	Melica Magnolii G. G.
Figalo lutescens Jord. *	Andropogon hirtus L.
Atractylis cancellata L.	Stipa parviflora Desf.
Kentrophyllum boëticum Bois.	Lamarckia aurea L.

En Juin

Linum Munbyanum B. et R.	Centaurea nemoralis Jord. ¹
Sedum altissimum Poir.	Helminthia Balanœ C. et DR. ²
Eryngium triquetrum Desf.	Brachypodium ramosum L.
— mauritanicum Pom.	

En Juillet-Août

Margotia gummiifera Lge.	Atractylis gummiifera L.
Daucus maximus Desf.	

En Octobre

Erica multiflora L.	Micromeria inodora Benth.
---------------------	---------------------------

En Décembre

Carex Halleriana Asso.

¹ Trouvée une seule fois par M. Faure.

² Espèce indiquée comme rare par M. Faure. Je n'ai jamais vu cette plante dans la région montagneuse.

Chemin du col. — Derrière l'ancienne maison de garde, le chemin monte à droite jusqu'au col. On le suit en explorant les abords. Ce n'est guère que vers le col et sous la corniche du marabout que la végétation est un peu fournie. De la maison de garde au col les plantes intéressantes sont rares. On peut y récolter pourtant :

En Février

Arisarum simorrhinum DR. *Ophrys speculum* Link.

En Mars

Cordylocarpus muricatus Desf. *Orchis papilionacea* L.
Sinapis hispida Schousboë.

En Avril

Galium murale All. *Filago fuscescens* Pom.

En Mai

Ruta angustifolia Pers. *Campanula dichotoma* L.
Crupina erupinastrum Vis. — *Kremeri* B. et R.

En Août

Helianthemum pomeridianum *Atractylis gummifera* L.
Dun.

Chemin du Belvédère et de l'Ardoisière. — Entre le Belvédère et l'Ardoisière, il y a un centre de végétation assez important, car cette partie de la forêt est relativement fraîche. On pourra y récolter bon nombre des plantes citées sur la grande route stratégique.

En Mai

Lygeum spartum L. *Milium coerulescens* Desf.

En Juillet

Capparis spinosa L. *Lactuca saligna* L.
= *C. ovata* Desf. *Allium pallens* L.
Daucus gummifer Lam. *Andropogon birtus* L.

En Août

Inula viscosa Ait.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

- I. — *LES SCHISTES TAILLÉS DU NIORO (Soudan)*, par F. DE ZELTNER, (*Anthropologie*, t. xxiv, 1913).
- II. — *OBJETS EN PIERRE POLIE DE L'AÏR (Sahara Soudanais)*, du même auteur (*Bull. de la Société d'Anthropologie de Paris*, décembre 1912).
- III. — *LES GRAVURES RUPESTRES DE L'AÏR*, du même auteur (*Institut français d'Anthropologie*, 23 octobre 1912).

I. — Dans le premier de ces articles, M. de Zeltner décrit l'industrie lithique dont il a découvert les vestiges dans la région du Marigot de Nioro. L'auteur signale deux gisements importants ; dans le premier les poteries sont abondantes, mais « on ne saurait leur assigner une date tant leur matière première et leur technique sont identiques à celles usitées aujourd'hui ». D'ailleurs, et, avec raison, M. de Zeltner se garde d'établir un parallèle quelconque entre les objets qu'il a découverts et les types européens dont ils sont les homologues ; « en l'absence de tout fossile, il serait prématuré de leur appliquer la chronologie des gisements d'Europe ». Tous les instruments décrits sont en schistes taillés, grossièrement en général, quoique présentant parfois quelques retouches. M. de Zeltner y a reconnu des haches, pointes de lance dont certaines rappellent le type solutréen, disques, racloirs, etc. Tous les gisements signalés sont de surface et localisés sur un espace relativement restreint. « Cette industrie est due à des ouvriers de culture néolithique, qui habitués dans un autre pays à travailler les roches dures ont été transportés à Nioro où ils ont utilisé les matériaux qu'ils avaient sous la main... »

II. — Le deuxième article est relatif aux bracelets de pierre polie que portent au bras certaines peuplades nigériennes, et surtout les Touaregs. L'auteur a eu la curiosité de faire exécuter devant lui un de ces bracelets par un ouvrier d'Agadez, capitale de l'Aïr. C'est la technique employée par cet artiste qu'il décrit dans son intéressant article. M. de Zeltner a d'ailleurs découvert des pièces analogues dans les gisements préhistoriques de la vallée du Sénégal. Cette industrie représente le dernier vestige d'une civilisation lithique autrefois très développée dans ces régions, ainsi qu'en font foi les divers objets retrouvés par l'auteur et dont il donne la description.

III. — Au cours de son dernier voyage dans l'Aïr, M. de Zeltner a découvert un certain nombre de gravures rupestres. Ces gravures sont de trois sortes : 1° Inscriptions en caractères *tifinar* ; 2° Représentations anthromorphes, parfois réalistes, le plus souvent schématiques et figurant des individus d'une peuplade assurément très voisine des Touaregs actuels, à en juger par les détails du costume fidèlement reproduits. L'auteur attribue ces gravures à des bergers d'une race à un stade d'évolution analogue à celui des Touaregs « sauf peut-être en ce qui concerne l'usage du fer ».

Les trois articles dont il vient d'être rendu compte forment une heureuse contribution à l'étude du préhistorique de régions encore peu étudiées, mais d'autant plus intéressantes à connaître et à comparer, à ce point de vue, à notre préhistorique algérien. Il faut d'autre part féliciter M. de Zeltner de la prudence avec laquelle il s'est abstenu de tenter l'application prématurée des classifications adoptées ailleurs, application qui, basée sur de simples analogies morphologiques, serait demeurée tout à fait douteuse en l'absence de documents fournis par la stratigraphie ou la paléontologie.

C. ARAMBOURG.

MON INTERPRÈTE (Grammaire, Dialogues français-arabes, Vocabulaire), par Paul BAUR et ABOUBEKR Abdesselam, 1 vol. petit in-8° de poche, L. Fouque, Oran, 1913.

Le mouvement intellectuel et économique occasionné par la conquête du Maroc a fait éclore, tout comme jadis la conquête de l'Algérie, un certain nombre de manuels français-arabes destinés à faciliter aux Européens nouvellement installés (employés, commerçants, agriculteurs) les relations avec les indigènes. Pour être pratiques, de tels ouvrages doivent avoir un format portatif ; donner tous les mots essentiels tout en éliminant les termes moins nécessaires ; fournir les indications grammaticales indispensables, sans fatiguer l'esprit du lecteur.

Ces difficultés semblent ne pas avoir rebuté les auteurs de *Mon Interprète*. Bien mieux, on pourrait croire qu'ils ont pris plaisir à les heurter de front. Leur système de transcription des mots arabes avec des caractères français a été établi avec beaucoup de soins et une grande simplicité : il permet aux débutants de se rapprocher de la vraie prononciation tout en pouvant remplacer les caractères latins par les lettres arabes correspondantes. Il permet à tout lecteur d'utiliser le vocabulaire des dialogues dans n'importe quel centre où il pourra se familiariser avec la prononciation locale.

Si réduite que soit la partie consacrée à la grammaire, les indi-

eations sont d'une précision exacte que plus d'un livre savant pourrait envier. Cette partie se termine par une liste des mots interrogatifs et de quelques vocables usuels. Nous aurions aimé y trouver une page de plus consacrée aux locutions adverbiales ou conjonctives rassemblées en un tableau. Il est vrai que le lecteur peut les relever dans le courant des dialogues.

Ceux-ci, rédigés plus spécialement pour les fonctionnaires, officiers ministériels, agents des grandes administrations privées sont composés avec beaucoup de clarté, de précision et de pureté dans les termes. Nous sommes persuadés qu'ils rendront de très grands services à ceux qui se lancent dans l'étude de l'arabe vulgaire ; ils leur fourniront des modèles parfaits de phrases usuelles.

Le vocabulaire qui termine l'ouvrage ne renferme que les mots les plus usités dont les diverses formes importantes n'ont pas toutes trouvé place dans les dialogues. On y trouve les synonymes les plus employés d'un certain nombre de termes usuels.

Ce petit livre, dans la série des ouvrages du même genre, se distingue par le choix de sujets de dialogues excessivement pratiques, la pureté de la traduction, la clarté pour l'étude des règles. Il n'en faut pas plus pour lui valoir auprès du gros public un succès bien mérité.

A. COUR.

BOU HANIFIA. SES EAUX THERMALES, par M. François Behr, 1 brochure de 36 pages in-16, avec 7 illustrations. L. Fouque, Oran, 1913.

En une élégante petite plaquette éditée par la maison Fouque, M. F. Behr a publié une intéressante monographie de la station thermale de Bou Hanifia (département d'Oran). Ce n'est pas un travail original, et l'auteur s'en défend, mais c'est une mise au point aussi concise que bien ordonnée. Le but de M. Behr a été surtout d'attirer l'attention sur une de nos stations thermominérales, à juste titre, les plus réputées. On ne peut que féliciter M. Behr de son intervention et souhaiter que son appel soit entendu.

Il est évident que si les stations thermales de l'Oranie, — dont trois au moins peuvent rivaliser par les vertus curatives de leurs eaux avec les meilleures de la France, — offraient plus de confort aux malades, si quelques coins ombragés en égayaient les abords, elles seraient moins délaissées. On y attirerait non seulement les malades, mais encore les bien portants qui, n'ayant pas le temps d'aller en France, iraient jouir de quelques jours

de repos dans une station où ils trouveraient un hôtel bien tenu et quelques bosquets pour s'y reposer à l'ombre et au grand air.

Il est à souhaiter que le Département aide la Commune Mixte, propriétaire de l'établissement, à mettre en valeur cette richesse naturelle.

F. DOUMERGUE.

TEXTES EXPLICATIFS DES PLANCHES, de Ad. DELAMARE, chef d'escadron d'Artillerie, membre de la Commission Scientifique de l'Algérie, par Stéphane GSELL, professeur au Collège de France, 1 vol. in-8° de 193 pages, E. Leroux, Paris, 1919.

Notre bibliothèque a la bonne fortune de posséder un volume contenant les planches exécutées par le commandant Delamare. Cet ouvrage paru, il y a plus d'un demi-siècle, sous le titre de : *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845 (Archéologie)*, comprend 193 planches. Il devait être accompagné d'un texte explicatif par Delamare et Léon Rénier. Ce texte n'a point été rédigé et souvent l'archéologue moderne est fort embarrassé pour identifier ou expliquer tel ou tel dessin de Delamare.

M. Gsell a voulu faciliter l'étude de ces planches. C'est dans ce but qu'il a composé le texte explicatif que la librairie Leroux vient d'éditer. M. Gsell a voulu être bref et pour ne pas surcharger ce texte explicatif, il renvoie souvent au tome VIII du *Corpus*, ou encore à ses ouvrages, *Les Monuments Antiques de l'Algérie* et *l'Atlas Archéologique de l'Algérie*.

De plus, M. Gsell mentionne d'autres planches ou dessins se trouvant dans les collections de la Sorbonne, du Louvre ou au Musée d'Alger. Il faut remarquer que le mot dessin n'est pas le mot propre, car les dessins au crayon sont rares dans le travail original de M. Delamare.

Ce sont surtout des sépias ou des aquarelles qu'exécuta l'auteur. Ce ne fut que plus tard, pour les mettre en planches, que Delamare en fit des dessins bien réduits ou des croquis.

Delamare était bien placé pour exécuter un ouvrage de cette importance. Outre son titre officiel qui lui ménagait la facilité d'explorer le pays et ceci au début de la conquête, alors que beaucoup de monuments existaient encore, Delamare était chargé de plus de réunir et de conserver les sculptures et débris de l'art antique. Il put ainsi les étudier à loisir et les dessiner.

Ajoutons qu'il eut cependant quelques difficultés et un fonctionnaire qui fut sans doute Bugéaud, impatienté par les réclamations, au sujet de ces monuments, mit cette note-ci : « Ces savants mettent le désordre partout avec leurs exigences, dans l'intérêt de leurs grands travaux, qu'ils ne publient jamais. »

Le Comité de direction de l'Ecole pratique de commerce remercie la Société pour les prix qu'elle lui a accordés.

Le Président donne lecture d'une lettre de la Société de géographie commerciale de Barcelone qui nous invite à participer au *Second Congrès espagnol de géographie coloniale et mercantile* qu'elle organise pour le mois de novembre.

Le Comité décide de demander à M. Delinon, directeur de l'usine à gaz de Barcelone et membre à vie de notre Société, s'il serait disposé à la représenter. La cotisation de 25 francs est votée en principe.

La bibliothèque a reçu dans le courant de juin :

De M. le docteur Brégeat un lot de volumes du Bulletin de l'Association française pour l'avancement des sciences ;

De MM. Aboubekr Abdesselam, Baur, Bel, Darvaux, Voinot et Zeltner divers ouvrages et brochures.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Président présente deux manuscrits : l'un qui a pour titre *Settat* et dû à M. le lieutenant Delhomme ; l'autre, sur le Maroc oriental par M^{lle} Marguerite Glotz. Il annonce que M. Déchaud prépare pour le prochain Bulletin une étude sur la situation économique du Maroc. Il donne ensuite la composition du Bulletin du 3^e trimestre. Et à ce sujet il dit qu'il se propose de publier une deuxième édition revue et augmentée de ses *Herborisations Oraïaises* qui sont épuisées. Il demande au Comité s'il veut bien accepter ce travail pour le Bulletin. L'insertion est autorisée.

En fin de séance, M. DOUMERGUE présente la feuille géologique d'Arzew qu'il a dressée en collaboration avec M. FICHET. Cette carte continue à l'Est celle d'Oran et les deux comprennent tout le massif montagneux du littoral qui s'étend de Bon Sfer à Arzew.

Le levé de cette feuille a présenté de grandes difficultés car le territoire qu'elle embrasse est non seulement des plus accidentés, mais encore peu abordable. Le massif montagneux comprend les djebel Krichtel, Borosse et Orousse dont la constitution géologique rappelle en grande partie celle du Murdjado d'Oran : les schistes crétacés (barrémien et néocomien) y sont surmontés d'un pli liasique (marbres de Kléber et mines de fer de Krichtel) déversé au Sud. Les schistes barrémiens ont fourni sur plusieurs points une riche faune de petites ammonites pyrénaises caractéristiques de l'étage.

L'ordre du jour étant épuisé, le Comité s'ajourne au premier lundi d'octobre.

La séance est levée à 6 h. 30.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

CHARLES JULLIAN

Le 27 juillet 1913 la Société a encore perdu un de ses membres Ch. Jullian. Notre regretté collègue faisait partie de la Société et du Comité depuis l'année 1897. D'abord assez assidu aux séances, il les suivit ensuite très irrégulièrement. Trop absorbé par l'énorme mouvement d'affaires qu'il avait créé, souvent en voyage, il ne pouvait plus suivre nos travaux. Armateur, négociant, vice-consul de Russie et de Grèce, membre de plusieurs Conseils d'administration de grandes sociétés, etc., il ne suffisait pas à la tâche qu'il avait imposée à son activité débordante. Malgré le souci des affaires, Ch. Jullian n'avait cessé de s'intéresser aux choses de l'esprit, il savait que l'instruction sous toutes ses formes est le levier moral qui implantera en Algérie l'influence française. Non seulement il aimait notre Société et s'y intéressait, mais encore il apportait tout son concours à l'œuvre de l'Alliance française dont il présidait depuis de longues années le Comité régional d'Oran.

Une rapide maladie a mis fin brusquement à une vie si bien remplie. Notre regretté collègue n'a pu jouir du repos qu'il avait bien gagné.

A sa veuve, à ses enfants, à son frère, à tous les siens, la Société renouvelle l'expression de ses condoléances attristées.

ÉTUDE

SUR LE

DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE L'ALGÉRIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La Direction des Douanes de l'Algérie a eu récemment l'excellente idée de publier en un fort gros volume *les Documents statistiques sur le Commerce de l'Algérie de 1901 à 1910*. Cet ouvrage est complété par une série de tableaux, peut-être un peu concis, mais assurément suffisants pour suivre l'évolution du commerce et de la navigation du pays de 1831 à 1900. Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt d'analyser une partie de ces tableaux, et de présenter sous une forme moins ardue que celle adoptée par l'Administration, des chiffres qui attestent l'immensité de l'œuvre accomplie grâce à l'esprit d'initiative et au courageux labeur de nos colons. Nous n'abuserons pas des citations, car d'une façon générale nous n'aimons pas en France — et aussi en Algérie — la statistique, et nous ne l'aimons pas parce qu'elle nous inspire un peu d'appréhension. On doit regretter que cette science — qui est l'auxiliaire obligatoire de toutes les connaissances humaines — n'ait pas un meilleur sort.

Elle joue en effet un rôle considérable dans notre vie nationale. L'Histoire reçoit d'elle des chiffres lumineux qui montrent la réalité des choses ou leur imposture. La Géographie lui doit ses meilleurs matériaux, ceux qui, formés de termes définis rigoureusement, échappent à la

versatilité des jugements des hommes, et ne sont altérés ni par l'influence des temps, ni par celle des lieux. Enfin, l'économie politique s'enrichit de ses travaux et lui demande continuellement les faits numériques et les supputations qui servent de base à ses théories ou qui en justifient les déductions.

Un de nos éminents économistes, Moreau de Jonnes, a donné une excellente définition de la statistique : « la statistique, a-t-il dit, est la science des faits naturels, sociaux et politiques exprimés par des termes numériques ». Elle a pour objet la connaissance approfondie de la société, considérée dans sa nature, ses éléments, son économie, sa situation et ses mouvements.

Malheureusement son abord est un peu rude et souvent même ceux qui pourraient la rendre plus aimable négligent la forme pour le fond.

On a souvent fait aussi aux statisticiens le reproche d'interpréter les chiffres pour les besoins de la cause. Il est incontestable que la statistique, comme toutes les autres sciences positives, réclame une très grande honnêteté, non seulement dans la comparaison des chiffres, mais encore dans la déduction des conséquences qui en découlent.

Le mouvement commercial d'un pays n'est pas défini suivant les règles d'un système rigide. Il faut au contraire reconnaître et déplorer les trop nombreuses méthodes de travail employées, car c'est ainsi qu'il est possible, sinon de frauder sur les chiffres, du moins de leur faire parler un langage un peu spécial. Mais il serait injuste de faire peser des cas particuliers sur une science qui a rendu de grands services à notre pays, et lui en rendrait de bien plus grands encore si elle était mieux connue.

En ce qui nous concerne, nous avons employé les abondants matériaux à notre disposition avec le seul souci de tracer un tableau fidèle de l'accroissement de la puissance commerciale que l'Algérie a pu atteindre en un peu plus de trois quarts de siècle de lutttes et d'efforts héroïquement soutenus.

Nous avons pris, pour servir de base à nos évaluations, les chiffres du commerce général — c'est-à-dire la totalité des marchandises entrées ou sorties du pays — dans le but de mettre en évidence la part appréciable qu'apportent à la fortune générale les marchandises ne faisant que transiter par nos ports et notamment celles qui alimentent les si précieuses relations que nous entretenons avec les

marchés qui se trouvent au delà de nos frontières du Sud et de l'Ouest.

Le Commerce général a donné lieu, de 1831 à 1910, à un mouvement d'affaires représentant 26 milliards 329 millions, alors que le commerce spécial — les marchandises produites ou consommées dans le pays — n'a atteint que 25 milliards 349 millions. La part du commerce de transit s'élève donc à 979 millions et représente un peu moins de 4 % de l'activité générale. Pour si modeste qu'elle soit, cette participation nous a semblé avoir sa place dans une analyse qui n'est qu'un coup d'œil jeté sur le chemin parcouru au moment même où le nombre des années écoulées apporte un recul suffisant pour nous permettre d'apprécier les résultats de nos méthodes de civilisation et de pénétration économique.

LES ERREURS DU PASSÉ

On a dit fort justement qu'il faut aux peuples de grandes idées pour les préserver des grandes passions qui produisent des fautes ou des crimes. Une idée confisque toutes les forces à son profit. Nous avons traversé au début de la conquête des épreuves particulièrement graves et l'existence même de la nouvelle colonie a été plusieurs fois mise en jeu. Ce qui a manqué à ces époques déjà lointaines, c'est cette idée directrice, une méthode dans l'effort commun à réaliser, et cependant si nous voulons bien regarder ce but, cet effort a existé, il existe encore, il est près de nous, et sollicite notre attention : c'est le développement économique de l'Algérie.

Pendant près de trois quarts de siècle, notre colonie a vécu sous une tutelle tellement étroite, qu'elle n'a jamais eu à compter avec son initiative et ses ressources propres; la bourse de la Mère Patrie faisant face, quelquefois un peu chichement, à tous ses besoins ; par contre, elle a été dotée dès sa plus tendre enfance de toutes les prérogatives

politiques dont jouissent seules les plus anciennes organisations sociales.

Il résultait de cet état de choses que les questions économiques — qui touchent cependant de si près à la prospérité du pays — étaient généralement délaissées au profit de luttes politiques, irritantes et stériles. On ne discutait pas sur des faits, mais sur des mots ; on ne s'occupait pas du pays, mais des hommes : cependant, les paroles s'envolent et les hommes passent, tandis que le bien accompli dans le pays reste.

La bonne politique, la vraie, n'est que la tendance des situations naturelles et des intérêts nationaux. On ne la fait pas, elle se fait d'elle-même, et c'est pourquoi, malgré toutes leurs erreurs, les peuples reviennent toujours à une plus juste conception des choses, surtout quand les événements les y poussent, et c'est ainsi que les Algériens ont pu se ressaisir.

La création des Délégations Financières, d'abord, du budget spécial ensuite, ont révélé aux Algériens que l'heure des discussions spéculatives était passée, et que le moment était venu, non pas seulement d'étudier en commun les ressources dont la colonie disposait, mais encore de rechercher les moyens de développer ces ressources en mettant en œuvre tous les éléments de production qu'elle possédait. Aujourd'hui, émancipée, l'Algérie doit jeter un regard en arrière, se rendre compte de ce qui a été fait et déduire ensuite de l'expérience acquise ce qui lui reste à faire pour accomplir intégralement sa tâche.

Ce retour vers le passé pourrait évoquer bien des fautes, mais révéler aussi tant d'efforts si libéralement dépensés, tant d'initiatives hardies, qu'on ne saurait regretter les erreurs commises. Mais si on ne s'arrête pas à de stériles regrets, par contre devra-t-on songer à l'avenir et étudier l'évolution que doit effectuer la colonie pour obéir aux lois immuables qui mènent les peuples et les pays à travers les siècles.

Le moment est d'autant mieux choisi d'établir notre bilan, que grâce aux grands emprunts qu'elle a contractés, la colonie est à même de mettre son outillage économique : chemins de fer, routes, ports, barrages à la hauteur de ses besoins présents et futurs. L'Algérie se trouve donc au tournant de son histoire, après avoir produit avec la seule

force de sa fécondité, elle va être exploitée méthodiquement ; certaines de ses richesses jusqu'ici négligées faute de moyens d'action, vont à leur tour concourir à sa prospérité. C'est au seuil de cette ère nouvelle qu'il faut marquer un point de départ en nous inspirant du passé, pour juger le présent et présager de l'avenir.

Il ne faut pas oublier que le point de départ a été modeste. L'Algérie de 1830 ne ressemblait en rien au grenier d'abondance dont Rome s'enorgueillissait ; les cultures se bornaient généralement aux seuls besoins des indigènes et se trouvaient être particulièrement réduites.

Les premiers essais ne furent pas heureux et il fallut toute l'énergique persévérance des colons français pour lutter contre les déceptions, la lièvre et les constantes déprédations des indigènes. Après dix-sept ans de lutttes et d'efforts, l'armée avait vaincue la révolte et les colons avaient conquis la Mitidja ; c'est alors que le pays commença à se développer.

On plante des arbres, on fait des premiers essais de coton, les plantations de tabac se développent pendant que quelques émigrants, originaires du Midi, introduisent les premiers pieds de vignes, origine bien modeste de notre magnifique vignoble.

Puis suit la crise provoquée par les incertitudes que font naître les sentiments arabophiles de Napoléon III et il faut aller jusqu'après la Guerre pour constater une reprise dans l'expansion des cultures algériennes.

De 1870 à 1895 se place la période de peuplement intense ; le séquestre, mis sur les tribus après l'insurrection de 1871, a mis à la disposition de l'État de vastes étendues de terres, et des achats faits aux indigènes ont complété les ressources dont on disposait. C'est ainsi que durant cette période de vingt-cinq ans 643.546 hectares ont été affectés à la colonisation et sont aujourd'hui cultivés pour 277.446 hectares en céréales, 49.113 en vignes et 7.737 en jardins. Le reste est en terrains de parcours et sert à l'élevage.

L'Algérie, sans être encore dans toute la plénitude de sa force de production, est relativement très prospère et son développement économique s'affirme chaque jour davantage par la mise en valeur de richesses nouvelles.

On ne saurait mieux fixer l'importance réelle de la production algérienne qu'en empruntant aux statistiques

quelques chiffres, qui peuvent être considérés comme une moyenne raisonnable.

Nous constatons ainsi que le rendement des céréales s'élève de 30 à 40 millions de quintaux.

La vigne, qui occupe une large place dans l'activité du pays, produit de sept à huit millions d'hectolitres de vin. On exporte près de cent mille quintaux d'huile d'olives. La récolte des figues représente un tonnage beaucoup plus élevé encore.

Enfin la culture des légumes et des fruits destinés à être exportés comme primeurs prend un développement considérable.

Les pommes de terre primeur font l'objet de transactions importantes et constituent un nouvel élément de prospérité pour les colons placés dans des régions favorables à la culture de ces farineux.

A cette nomenclature des produits de la terre, nous pourrions ajouter les minerais, les marbres, les alfas, et tant d'autres richesses que nous exportons malheureusement à l'état de matière première et qu'il serait cependant si intéressant pour la prospérité du pays de pouvoir transformer sur place.

La question n'est pas nouvelle et des essais multiples trop souvent malheureux, ont été faits ; mais doit-on déduire une impossibilité absolue de ces échecs ? Nous ne le pensons pas et nous estimons au contraire que si les exploitations industrielles tentées n'ont pas donné les résultats qu'on en espérait, c'est que ces affaires étaient frappées d'un vice de constitution qui leur enlevait toute chance de succès. Il n'y a pas de raison du reste pour que ce qui réussit au delà de la Méditerranée ne puisse se réaliser en deçà.

Nos colons ont montré ce qu'on pouvait faire dans ce pays avec de la persévérance et du travail et les résultats acquis témoignent de ce qu'on peut obtenir, et c'est pourquoi il nous semble indispensable que notre œuvre de civilisation se complète dans un sens plus large et aussi plus profitable pour le pays.

ORIGINES COMMERCIALES

Rechercher les origines commerciales de l'Algérie ce serait sûrement écrire l'histoire de ce pays lui-même, car au temps des deys les échanges affectaient plus souvent le caractère de la piraterie d'Etat que celui du commerce.

S'il nous était possible d'en retracer les grandes lignes, car l'organisation algérienne ne différerait en rien de ce qui se pratique encore de nos jours au Maroc, il nous serait par contre difficile d'en préciser l'importance, car les documents officiels font complètement défaut. Du reste, ces considérations rétrospectives n'auraient qu'un intérêt très relatif puisque le développement agricole et économique de l'Algérie est entièrement l'œuvre de la civilisation française.

En s'en tenant aux événements qui ont marqué notre action depuis la conquête, on possèdera une documentation suffisante pour suivre les évolutions du pays durant plus de trois quarts de siècle.

L'histoire économique de l'Algérie peut se diviser en quatre grandes époques ayant chacune un caractère nettement défini et une influence particulière sur la vie du pays.

C'est, tout d'abord, la longue, mais certainement peu intéressante période qui précède la conquête. C'est la continuation des siècles de traite, de piraterie et d'échanges, sans ordre et sans progrès.

Le commerce de la Régence avec le dehors était difficile et ne se faisait que sous le bon plaisir du gouvernement qui fixait bien les droits d'importation à 5 et 10 %, selon l'origine de la marchandise et la faveur accordée, en vertu de conventions dont quelques nations avaient acheté l'avantage, mais les garanties promises n'étaient pas toujours respectées, et l'étranger, habituellement considéré comme ennemi, n'échappait souvent à une ruine complète qu'au moyen de sacrifices et de présents dont il payait la bienveillance du Dey et des membres

influent de son Divan. D'un autre côté, le beylick s'était réservé le monopole de la majeure partie des produits du pays, dont l'exportation était prohibée, et ne pouvait avoir lieu qu'en vertu d'autorisations spéciales, comme la chose se pratiquait au Maroc encore aujourd'hui.

Les affaires avec la Régence se ressentaient naturellement de cette situation fâcheuse et c'est ainsi que les transactions n'offraient que très peu d'intérêt. On cite, cependant, la période de 1792 à 1796, pendant laquelle les provinces méridionales de la France manquèrent de blé et durent faire appel à la production algérienne. On signale également qu'en 1814, le port d'Arzew exporta, à lui seul, 40.000 bœufs destinés à l'armée anglaise, opérant en Espagne.

On estime généralement que les exportations de la Régence, qui acquéraient accidentellement une certaine importance, n'excédaient pas un million et demi à deux millions.

Les importations en Berbérie s'élevaient, d'après les statistiques de la Chambre de Commerce de Marseille, à 2.200.000 francs en 1814, dont la moitié pour les produits français, et en 1822 à 6.500.000 francs, dont 1.500.000 francs seulement représentaient la part de notre pays.

Les chiffres qui précèdent témoignent du peu d'intérêt qui s'attache à cette période de l'histoire économique du pays et justifie la hâte que nous avons de passer à une période plus active.

De 1830 à 1855, c'est la conquête ; la colonisation, à peine entreprise, ne constitue qu'un élément secondaire dans l'activité du pays. Le grand consommateur est le soldat, la production est presque nulle. On discute pendant vingt ans sur l'opportunité de l'abandon ou de la conservation de l'Algérie.

Dans la seconde période — de 1856 à 1880 — la France accomplit sa grande œuvre civilisatrice. Le pays, délimitivement pacifié, est mis en valeur ; de toutes parts naissent des villages, et si les premières tentatives faites ne sont pas toujours heureuses, il faut constater, cependant, qu'elles restent le germe d'un état de choses plus prospère. Les voies de communications se sont multipliées, et dans un certain nombre de régions déjà le rail a fait sentir son heureuse influence.

Enfin de 1880 à 1912, c'est l'exploitation rationnelle

des richesses de la colonie. Les essais ont donné des résultats définitifs, les routes et les voies ferrées se sont multipliées, des ports nombreux permettent le facile écoulement des produits.

PREMIÈRE PÉRIODE 1830-1855

Rien ne faisait prévoir, au moment où le maréchal de Bourmont venait de châtier si énergiquement le geste insolent de Hussein, que la colonie nouvelle prendrait un jour une place prépondérante dans l'existence de la France et contribuerait à sa grandeur par le sang de ses enfants et la richesse de ses produits.

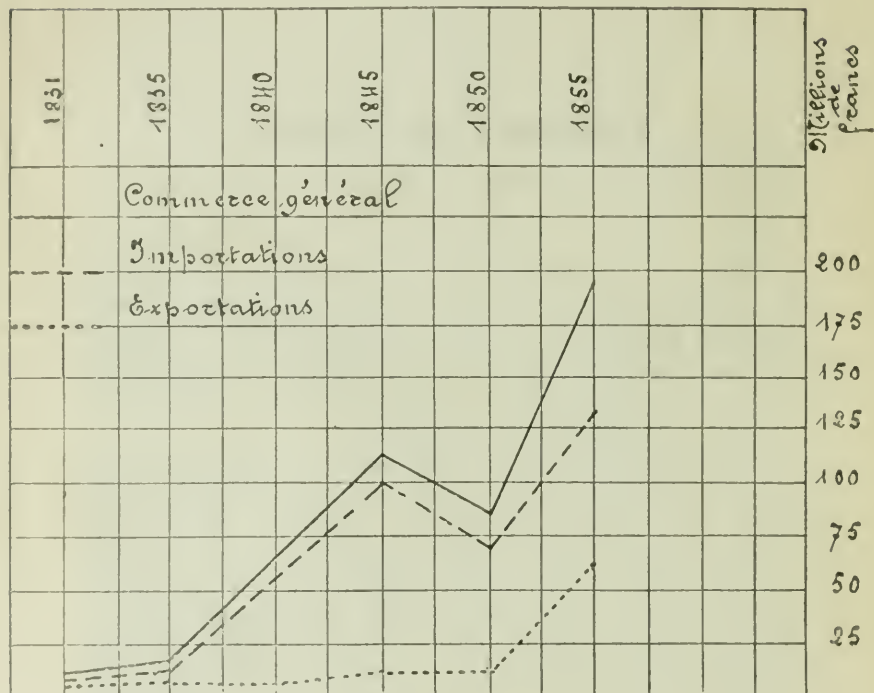
Le commerce, tout d'abord localisé dans les ports, suivait péniblement nos armes ; des aventuriers venus d'un peu partout furent les premiers artisans du développement économique du pays. Les résultats obtenus ne furent pas satisfaisants, ainsi qu'en témoignèrent les très intéressantes statistiques¹ publiées peu après l'occupation, par les soins de l'Administration Militaire. Ces publications constituent de vastes et précieuses mines à renseignements où les historiens futurs puiseront d'utiles indications sur les événements qui ont marqué la conquête, la pacification et la mise en valeur du pays.

Dans les circonstances actuelles, nous n'avons pas cru utile de rapporter les chiffres cités parce que nous estimons qu'il n'y a aucun enseignement à tirer de leurs comparaisons. Les importations varient suivant l'importance des opérations militaires dans le pays et des effectifs de troupes appelées à y opérer ; les exportations insignifiantes sont sujettes à toutes les épreuves qui atteignent si durement la mise en exploitation d'un pays mal connu par des colons inexpérimentés.

Cependant nous avons résumé l'ensemble de la vie économique de l'Algérie, durant ce premier quart de

¹ Tableau de la situation des Etablissements français dans l'Algérie.

siècle, dans un graphique qui donne une impression saisissante des conditions qui ont marqué la naissance de la prospérité de notre colonie.



Le rapprochement des trois tracés fait ressortir le peu d'importance des exportations durant la période considérée. Ce n'est, en effet, que lors de la mise en valeur du pays que ce courant se dessine plus vigoureusement.

Pendant la période de 1831 à 1835, le mouvement commercial de l'Algérie — qui dépasse actuellement un milliard — s'est élevé en moyenne annuelle à près de 11 millions, dont plus de 9 millions représentent le chiffre des importations et environ 2 millions celui des exportations. Il faut dire, cependant, que les importations de 1831, y compris celles des premiers mois de l'occupation en 1830, n'ont pas excédé 6 millions et demi, tandis qu'elles se sont élevées graduellement jusqu'à plus de 8 millions et demi en 1834, et jusqu'à près de 17 millions en 1835. Cette augmentation du double, d'une année à

l'autre, s'explique par l'attente où l'on était alors du nouveau tarif de douane.

Sous le régime de l'ordonnance du 11 novembre 1835, le mouvement des importations et des exportations prend un caractère plus prononcé. Les importations s'élèvent progressivement dans l'intervalle de huit années (1836 à 1843) de 22 millions et demi à près de 79 millions. Si la France participe à ce mouvement ascensionnel, comme dans la période précédente, les pays étrangers, soit d'une manière directe, soit par l'intermédiaire des entrepôts français, prennent la plus grande part dans les importations algériennes. Ainsi, sur les 79 millions qui représentent les importations de 1843, les pays étrangers ont figuré pour 47 millions, et la France pour 32 millions seulement. Une grande disproportion se manifeste également dans la moyenne générale annuelle des importations pour toute la période de 1836 à 1843, c'est-à-dire que sur un chiffre moyen annuel de 51 millions, l'étranger a importé pour 30 millions, et la France pour 21 millions. Durant la même période, les exportations de l'Algérie se sont élevées de 3.435.000 fr. en 1836, à 7.782.000 fr. en 1843. La moyenne générale annuelle a été de 4.865.000 fr., valeur à peu près partagée entre la France et les pays étrangers.

On voit, sous ce régime, les importations générales de l'Algérie atteindre le chiffre de 83 millions en 1844, de 79 millions en 1845, de 115 millions en 1846, pour redescendre à 96 millions en 1847, à 86 millions en 1848, à 65 millions en 1849 et 72 millions en 1850, soit un chiffre de 88 millions pour la moyenne générale de 1844 à 1850. On se rappelle que la moyenne annuelle de la période de 1836 à 1843 n'avait pas dépassé 51 millions. Quant aux exportations d'Algérie, elles prennent un peu plus de développement sous le régime des ordonnances de 1843 et dans les dernières années surtout. Du chiffre de 7.780.000 francs en 1843, elles s'élèvent progressivement à celui de 13.700.000 francs en 1848; et la moyenne annuelle pour la période de 1844 à 1850 est de 9.800.000 francs. Ces rapports commerciaux avec la Mère Patrie étaient entravés par des facilitations exorbitantes pour l'une et sans raison d'être pour l'autre, tandis que pour ses productions les plus essentielles, telles que les céréales et les farines, l'Algérie se voyait dominée et écrasée chez elle par la production étrangère, ce qui brisait du même

comp l'essor de son commerce d'échanges et celui de son agriculture.

La loi du 11 janvier 1851 vint mettre heureusement fin à une crise qui menaçait la colonie jusqu'au plus profond de sa vie commerciale et agricole. Dès 1855, on constate que les importations dépassent le chiffre de 105 millions. Jamais elles n'avaient été aussi élevées, sinon en 1846, époque de la fièvre des spéculations en Algérie, époque aussi de nos plus grands armements militaires en ce pays. La part de la France dans les importations de 1855 a été de 82 millions et la part de l'étranger de 23 millions. Mais ce en quoi la législation de 1851 a été surtout utile à l'Algérie, c'est pour ses exportations, qui se sont élevées graduellement de 10 millions en 1850, à plus de 49 millions en 1855, savoir : 37 millions à destination de France, 6 millions à destination de notre armée d'Orient, et 6 millions à destination de l'étranger. Les importations réunies de l'Algérie, en 1855, ont présenté une valeur de près de 155 millions.

Si dans les débuts de la conquête les éléments de trafic n'étaient pas suffisants pour créer des courants commerciaux de quelque importance, il faut reconnaître que les essais de réglementation douanière qui lui furent appliqués contribuèrent dans une large mesure à éloigner de ce nouveau centre de richesses des initiatives qui auraient pu faciliter son développement.

Ces régimes d'essais peuvent être divisés en quatre grandes périodes relevant chacune d'une organisation nouvelle et indiquant des préoccupations dans lesquelles le développement de la nouvelle colonie ne semblait pas jouer un rôle prépondérant.

La première période comprend les années 1831 à 1835, pendant lesquelles des arrêtés du Gouverneur Général constituèrent la base du régime commercial de l'Algérie avec les contrées transméditerranéennes. La seconde période, ouverte par l'ordonnance royale du 11 novembre 1835, embrasse huit années, de 1835 à 1843. La troisième période, ouverte par les ordonnances du 16 décembre 1843, compte sept années, du 1^{er} janvier 1844 au 31 décembre 1850. La quatrième période, enfin, a vu s'ouvrir le régime consacré par la loi de douane du 11 janvier 1851, et comprend les faits commerciaux correspondant aux années 1851 à 1855.

Chacune de ces réglementations amène avec elle des

modifications profondes dans le régime antérieur, et leur instabilité fait naître dans le commerce des craintes dont le pays, déjà peu prospère, supporte lourdement les conséquences.

La première mesure douanière adoptée — un arrêté du Général en chef de l'armée d'occupation du 22 septembre 1830 — avait imposé un droit de 8 % sur les marchandises d'origine étrangère importées en Algérie par bâtiments français ou algériens, à l'exclusion des bâtiments étrangers. Un autre arrêté en date du 30 octobre 1830 permit aux navires étrangers d'importer indistinctement les marchandises d'origine française et d'origine étrangère, mais en assujettissant les unes et les autres au droit de 8 %. En vertu du même arrêté, les marchandises françaises apportées par bâtiments français ne devaient payer que 4 %. C'était une faveur accordée au pavillon national plutôt qu'à la marchandise métropolitaine.

L'arrêté du 17 octobre 1830 imposa une taxe de 1 % de la valeur sur les produits algériens exportés par des navires étrangers.

L'arrêté du 11 novembre 1835 fit disparaître les droits qui frappaient les marchandises françaises et frappa d'une taxe de 12 ou 15 % les marchandises étrangères prohibées en France. Les marchandises non prohibées devaient payer le cinquième ou le quart des droits fixés par le tarif métropolitain. Ces taxes différentielles s'appliquaient suivant que les marchandises étrangères arrivaient des entrepôts français ou directement des pays étrangers.

Un régime de faveur était réservé à un certain nombre d'articles. Cette ordonnance modifia les taxes de sorties pour l'étranger lesquelles furent assimilées — sauf les grains et farines — à celles appliquées en France.

Durant la période qui suivit l'application de cette tarification, les exportations à destination de la France consistaient exclusivement en produits algériens, en produits français et en produits étrangers tirés des entrepôts réels, alors que le régime de l'ordonnance de 1835 avait été plus favorable au commerce des pays étrangers qu'au commerce de la France et au commerce de l'Algérie, et l'on dut songer à y apporter des modifications indispensables.

Deux ordonnances datées du 16 décembre 1843 furent prises pour mettre fin aux abus qui étaient signalés de toutes parts. L'une a réglé les importations en Algérie de

la manière suivante : 1° admission en franchise des produits du sol et de l'industrie de la France et des produits étrangers nationalisés en France par le paiement des droits, ainsi que des grains et des farines, des légumes secs, des matériaux de construction, bois, métaux et pierres, des chevaux, des bestiaux, des plants d'arbres, des graines pour semence, venus de l'étranger ; 2° aggravation de droits pour beaucoup de produits étrangers tels que tissus de coton et de laine, poterie de grès lin, sucres bruts, cafés, fourrages, etc., etc. ; 3° prohibition pour d'autres produits étrangers, tels que sucres raffinés, armes, munitions et projectiles de guerre, contrefaçons en matières de librairie, de typographie et de gravure. La seconde ordonnance a réglé les importations d'Algérie en France. La plupart des produits bruts et naturels de la colonie avaient à payer la moitié des droits fixés par le tarif métropolitain pour la provenance étrangère la plus favorisée. Les produits de l'Algérie, expédiés en France, étaient affranchis des droits de sortie. Les produits expédiés à l'étranger, à l'exception des grains et des farines, jouissaient aussi de la franchise. En résumé, aggravation de taxe sur les marchandises étrangères importées dans la colonie, pour favoriser les marchandises similaires françaises ; et, d'un autre côté, abaissement du tarif pour certains produits algériens importés dans la métropole, les autres continuant à être considérés comme produits étrangers.

Le nouveau régime douanier inspiré de l'esprit de protection le plus étroit devait soulever, en Algérie, d'unanimes et légitimes protestations. Sous l'empire de cette tarification, la colonie avait à lutter contre une triple impossibilité : impossibilité de vendre chez elle ses propres produits, qui y rencontraient la concurrence des produits similaires étrangers apportés librement ; impossibilité de les expédier avec avantage à l'étranger, où ils étaient considérés comme produits français, et, à ce titre, frappés de droits de douane ; impossibilité, enfin, de les vendre en France, d'où on les repoussait comme produits étrangers, et où, tout au moins, on leur appliquait des tarifications onéreuses, au lieu de leur ouvrir les portes à doubles battants. Cette situation n'était pas tenable pour l'Algérie, où les efforts les plus persévérants et les plus énergiques se voyaient constamment paralysés, et où capitaux et labours allaient s'engloutir inutilement dans

les entreprises de la colonisation. On voyait ainsi la terre la plus fertile du monde condamnée à la stérilité et à une fatale impuissance, et tout le monde sentait la nécessité d'apporter à cette situation un remède prompt et efficace. C'est sous l'empire de cette préoccupation que fut préparée la loi du 11 janvier 1851. On avait proposé un moyen aussi simple que rationnel ; c'était d'assimiler entièrement l'Algérie et la France sous le rapport commercial, en sorte qu'il pût y avoir entière liberté d'échanges entre les deux pays. On eut rendu applicable en Algérie le tarif français pour défendre tout à la fois la colonie et la métropole contre les efforts de la production étrangère, et pour donner à leur propre production les plus grands développements possibles.

C'était aussi le moyen d'appeler en Algérie les capitaux et les bras, qui fondent les grandes entreprises coloniales et opèrent avec d'autant plus de fruit qu'ils trouvent, pour se mouvoir, un terrain plus net et plus dégagé d'entraves. De toutes parts on criait à l'Algérie : « Produisez donc et donnez des preuves de votre fécondité, afin que l'on puisse avoir foi en vous. » L'Algérie répondait à la France : « Je le veux bien, mais la condition essentielle et vitale de toute production étant la certitude d'écouler le produit, ouvrez-moi vos marchés, sans restriction et sans limite, comme les miens sont ouverts aux productions métropolitaines, et je vous fournirai, bientôt, les preuves que vous me demandez. » Une première satisfaction fut donnée à l'Algérie ; on limita à ses produits naturels, proprement dits, la faculté qu'elle demandait pour toute sa production, soit agricole, soit industrielle. L'expérience a prouvé que c'était lui créer d'autres embarras, par la nécessité de distinguer entre telle et telle production, et gêner ainsi l'essor général du travail colonial. Il faut, cependant, se hâter de reconnaître que la loi de douane du 11 janvier 1851 fut un très grand bienfait pour l'Algérie. C'était un premier pas dans la voie de l'assimilation commerciale, et il devait en résulter bientôt le plus excellent fruit. En effet, l'agriculture algérienne avait vu s'ouvrir devant elle le marché français, où des débouchés immenses s'offraient à ses produits. Elle en profita, et la France accueillit avec bienveillance et satisfaction ces témoignages de sa fécondité. La loi douanière de 1851 eut un autre effet avantageux pour l'Algérie, celui d'écarter du marché colonial les produits étrangers qui faisaient à sa production

agricole une concurrence désastreuse, notamment les céréales en grains et en farines, qui furent assujetties à la tarification de l'échelle mobile française. Ce qui frappe tout d'abord, c'est depuis l'application du nouveau régime que les produits d'origine française prennent dans les apports généraux de la colonie une part comparativement beaucoup plus grande que celle des produits étrangers, qui fléchit de plus de moitié dans le cours de la période 1851-1855. Ainsi, la moyenne annuelle des importations algériennes pour toute cette période s'élève à plus de 78 millions. La part de la France dans ce chiffre est de 62 millions, et celle de l'étranger de 16 millions ou de $1/5$ seulement. Dans la période précédente, la part de l'étranger s'était élevée à plus de $2/5$ des importations.

Nous avons cru devoir nous étendre un peu longuement sur les résultats de la première période pour faire ressortir le développement que prit la colonie sous l'influence de la loi de 1851 qui, sans être aussi libérale qu'on aurait pu le désirer, constituait cependant une très grande amélioration sur les régimes antérieurs.

Au point de vue des résultats matériels, on trouve dans l'accroissement rapide du chiffre des exportations la preuve de la fécondité de cette terre algérienne, naguère si décriée et qu'on songeait, quelque dix ans avant la fin de cette période, à abandonner.

L'avenir devait, du reste, confirmer ces premières indications et les heureux résultats obtenus pendant ce premier quart de siècle devaient s'affirmer rapidement pour atteindre l'importance qu'ils ont aujourd'hui : importance qu'on n'aurait jamais osé rêver.

Nous allons maintenant entreprendre l'examen des événements — considérables et quelquefois tragiques — qui se sont déroulés durant la deuxième période.

DEUXIÈME PÉRIODE 1856-1880

A l'Algérie militaire allait succéder une colonie de travailleurs ; l'épée faisait place à la charrue, le courageux

labeur de nos colons allait faire de merveilleux jardins, là où n'existaient que friches et marais.

Instruits par les premières et souvent cruelles leçons du passé, nos pionniers apportaient à leur œuvre de colonisation une prudence et une méthode qui leur avaient fait défaut au début. Le temps des expériences et des emballements fongueux était passé ; on en était arrivé au régime rationnel de la mise en valeur du sol et on allait enfin obtenir des résultats concluants.

Le mouvement commercial des vingt-cinq premières années s'était élevé à 1.742 millions, celui de cette seconde période devait atteindre 6.228 millions et ce résultat est d'autant plus à retenir que les réductions considérables apportées dans les effectifs militaires et la cessation des campagnes avaient eu pour résultat de causer une moins value considérable dans les importations qui ne se composaient dans les débuts, presque exclusivement que d'objets destinés à l'armée. L'augmentation de la population civile, l'organisation du travail sur une grande partie du territoire, la construction de nombreux villages, l'extension prise par les grands centres, dont la population décuplait en quelques années, furent autant d'éléments qui contribuèrent au développement du mouvement économique.

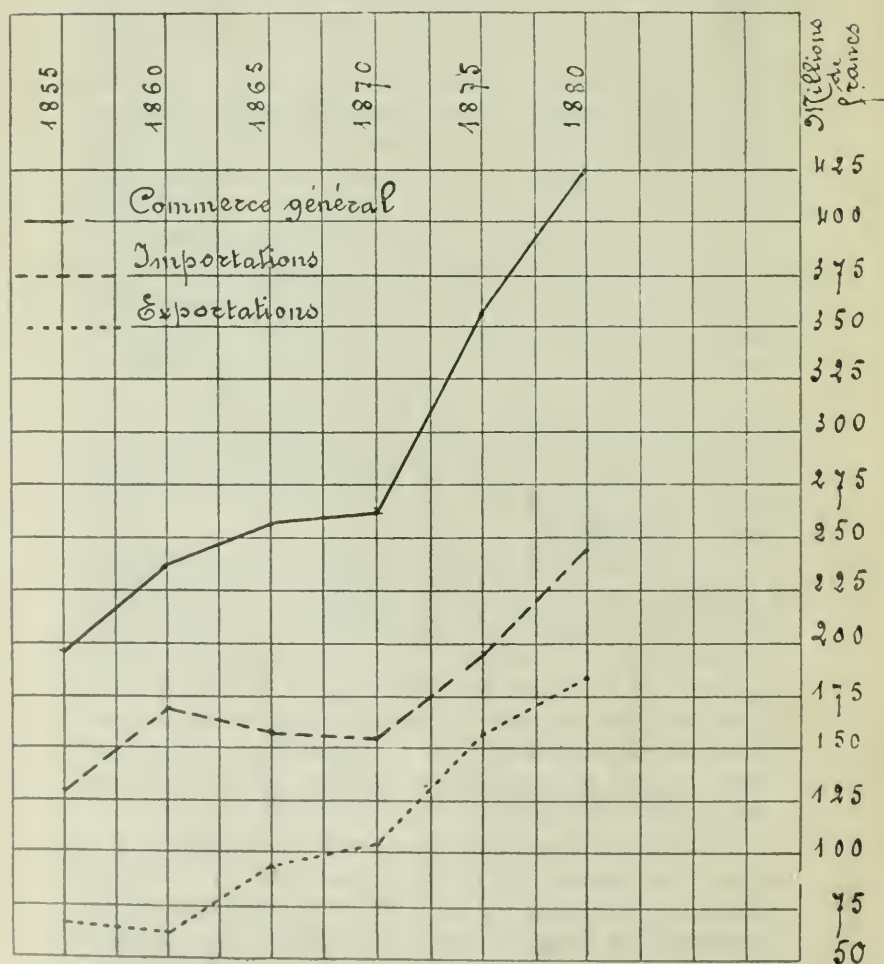
Il faut ajouter que le régime douanier de 1851 fut successivement amélioré par les décrets de 1860 et 1863 et finalement transformé de la plus heureuse façon par la loi du 17 juillet 1867 dont le régime très libéral a suffi à nos besoins, jusqu'à ce jour, sous réserve de quelques légers amendements.

Le décret du 25 juin 1860 ouvrait le sud de l'Algérie à l'importation des produits originaires du Sahara et du Soudan. On espérait ainsi voir renaître le commerce avec les caravanes du Soudan et trouver des débouchés pour les produits de notre industrie ; cette prévision ne se réalisa pas ; les caravanes continuèrent à prendre la route du Maroc, de la Tunisie et de la Tripolitaine, contrées où elles avaient la facilité de vendre les esclaves qui constituaient le principal élément de leur commerce.

Ce n'est que beaucoup plus tard, c'est-à-dire sous le régime des décrets des 17 décembre 1896 et 1^{er} février 1902, que l'Algérie a pu conquérir commercialement son hinterland et étendre jusque fort loin, dans les oasis sahariennes et au cœur même du Maroc, son influence

économique. Mais la réalisation de cette importante amélioration appartient à la quatrième période, et ce n'est que dans le chapitre prochain que nous en étudierons les résultats.

Nous allons entreprendre l'analyse aussi succincte que possible du mouvement des importations et des exportations pendant la période qui nous occupe, en traçant tout d'abord un graphique qui résume l'ensemble des opérations effectuées durant les vingt-cinq années que compte la seconde période économique de l'Algérie.



Bien que la Mère Patrie et l'Algérie aient traversé, durant cette période, les plus douloureuses épreuves, le mouvement commercial suit dans ses lignes générales une progression très nette et pleine de promesses, qu'un avenir prochain devait réaliser. Mais cette prospérité subit des temps d'arrêt et la colonie naissante vit à diverses reprises sa prospérité compromise.

Comme la chute d'Abdelkader et la pacification relative du pays avaient donné le signal de la réduction des effectifs militaires en Algérie, les guerres de Crimée, d'Italie et du Mexique vinrent à leur tour enlever à l'armée d'Afrique la plus grande partie de ses forces, réduisant ainsi dans des proportions considérables le pouvoir de consommation de la colonie naissante. De 1857 à 1866, on enregistre, sauf pour 1859 et 1860, une moins value considérable qui ramène le pays à près de dix ans en arrière. Mais, dès 1867, le mouvement ascensionnel des importations s'affirme et partant de 175 millions atteint 242 millions en 1880, avec un temps d'arrêt pendant l'année fatale. Le pouvoir de consommation de l'Algérie s'est donc considérablement développé en quelques années et ce résultat est dû, non seulement à l'augmentation de la population civile résultant de l'extension des territoires de colonisation, mais encore à cette particularité que l'usage d'un certain nombre de nos produits se généralise dans les milieux indigènes.

La répartition du mouvement commercial reste sensiblement la même que durant la période précédente et la prédominance des marchandises françaises sur celles provenant de l'étranger s'affirme au point de réduire ces dernières à leur minimum malgré la loi essentiellement libre échangiste de 1867. C'est que le commerce algérien a déjà évolué : il a noué des relations et dessiné des courants, suivant les goûts des consommateurs qui ont apporté de la Mère Patrie une préférence marquée pour les produits nationaux. Il faut également reconnaître que sous le coup de la concurrence, nos industriels et nos fabricants ont diminué leurs prix et les ont sensiblement ramenés à ceux de leurs concurrents étrangers.

Nos exportations, c'est-à-dire le bilan de la production algérienne, accusent à leur tour une vigueur qui ne se relâche qu'aux heures douloureuses des insurrections de 1864 et 1871 et de la terrible guerre de 1870. Nous vendions en 1856 pour 90 millions de marchandises ; ce chiffre

s'élève à 75.309 en 1861, et à 71.466 en 1866, mais cette année là fut largement déficitaire et laissa des ruines qui furent d'autant plus longues à combler que les événements calamiteux qui atteignirent si douloureusement la France et l'Algérie paralysèrent toutes les initiatives et arrêlèrent pour un temps le mouvement d'expansion qui devenait précisément, à cette heure, fort intéressant.

Néanmoins, on enregistre encore 148 millions en 1871 et 175 millions en 1876. Ce dernier chiffre se maintient presque sans changement jusqu'à la fin de notre premier demi-siècle d'occupation.

L'accroissement enregistré est dû en grande partie au développement des cultures et notamment de celles des céréales, à la mise en exploitation des importantes mines de fer de Mokta-el-Hadid, à Bône, puis de celles de Beni-Saf, à une exploitation plus intense des produits naturels tels que les lièges et l'alfa dont l'exportation commencée en 1862 avait pris, dès 1868, une réelle importance. Pendant la guerre de sécession, la culture du coton s'étendit rapidement et les planteurs en tirèrent de précieuses ressources, car les quantités récoltées atteignirent en 1866, année la plus florissante pour cette culture, près de 900.000 kilogrammes ; le tabac algérien reçoit le meilleur accueil dans les usines de l'État et les cuirs, les peaux, le miel, et tant d'autres produits complètent la liste des richesses que l'Algérie est heureuse de mettre à la disposition de la Mère Patrie.

De toute part se manifeste une activité et un esprit d'initiative qui fait bien augurer de l'avenir. Un événement considérable, qui ébranla jusqu'aux plus puissantes fortunes d'une partie de la France, se produisit sous la forme de l'apparition du phylloxéra, et l'Algérie, toujours prête à accueillir toutes les bonnes volontés, à donner asile à tous les bras sans ouvrage, vit s'ouvrir une ère nouvelle. Des cultivateurs du midi de la France, ruinés par le fléau, s'en vinrent en Algérie et y fondèrent des vignobles. Ces essais ayant donné d'excellents résultats furent repris et étendus et l'Algérie compta, à dater de 1880, un nouvel élément de prospérité.

Ce constant développement de notre production a pour

heureuse conséquence de diminuer sensiblement l'écart entre les importations et les exportations. C'est ainsi que pour les deux périodes précitées on enregistre les chiffres suivants :

Pour 1830-1855, mouvement commercial : 1.749 millions ; excédent des importations : 1.463 millions.

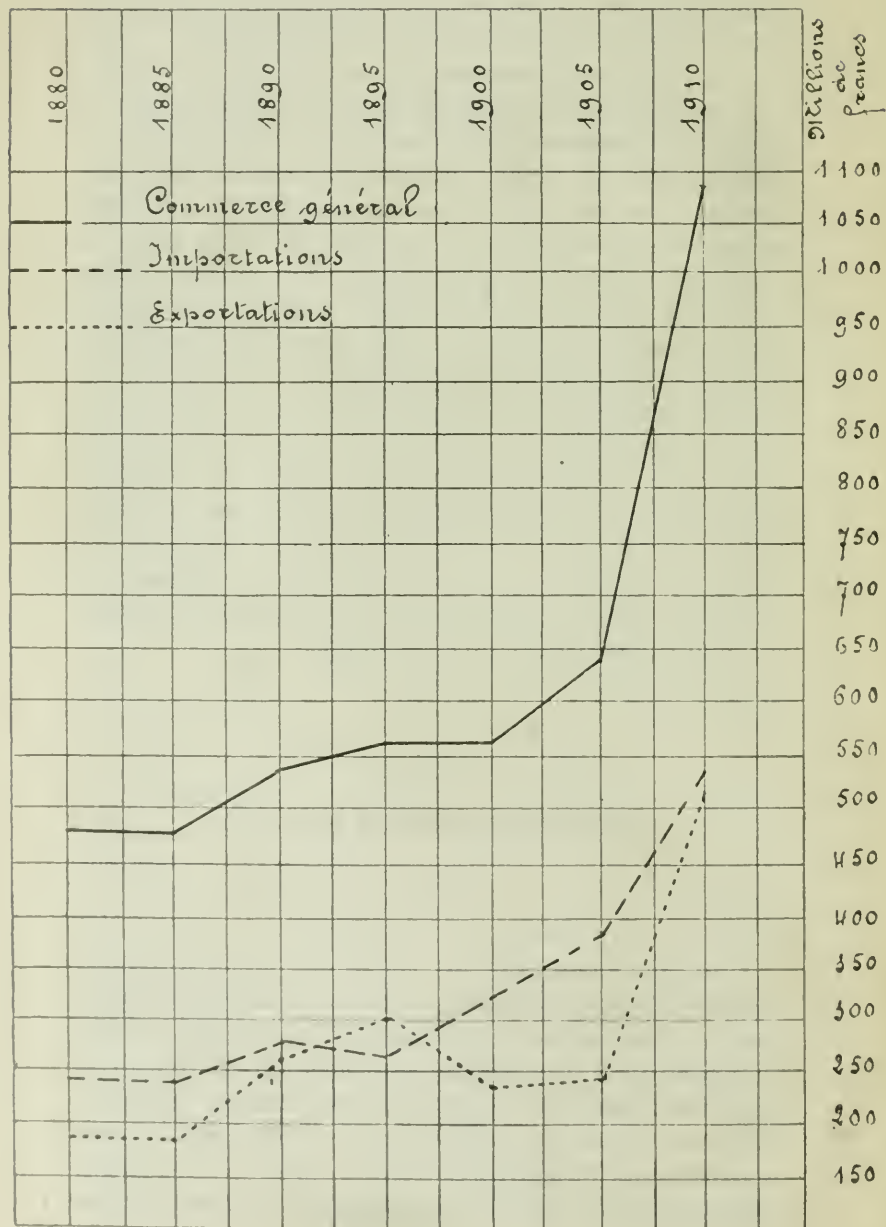
Pour 1856-1880, mouvement commercial : 7.229 millions ; excédent des importations : 1.513 millions. Comme on le voit le mouvement économique s'est presque quintuplé pendant les vingt-cinq dernières années, alors que l'excédent des importations sur les exportations a à peine augmenté de moins de 4 % pendant la même période. On constate même ce phénomène assez curieux qu'en 1872 et en 1873 les exportations dépassent les importations d'une somme globale de 41.227.000 francs. Cette situation était due à des années exceptionnellement prospères, au cours desquelles non seulement l'Algérie ne demandait pas à la métropole un certain nombre d'articles dont elle avait besoin, mais encore elle lui vendait des excédents considérables de céréales et à des prix excessivement rémunérateurs. Plus tard, des écarts semblables devaient encore se produire, mais encore trop peu nombreux et trop peu importants pour avoir une influence heureuse sur notre développement économique.

TROISIÈME PÉRIODE 1880-1910

Après un demi-siècle de tentatives, souvent infructueuses, l'Algérie entre enfin dans une période plus active par ses entreprises, plus féconde en résultats. Cette évolution ne s'est cependant pas produite, sans avoir été précédée d'une série de quinze années durant laquelle la colonie semblait se recueillir pour se lancer dans la voie nouvelle qui s'ouvrait devant elle.

L'examen des courbes du graphique ci-après indique

d'une façon très précise les origines du mouvement ascensionnel qui s'est produit durant les dix dernières années.



En 1881, les importations s'élèvent à 226 millions et les exportations à 149 millions ; dix ans plus tard les résultats acquis accusent un état à peu près stationnaire pour les importations (272 millions en 1890) ; par contre les exportations qui reflètent très nettement les progrès accomplis dans la mise en valeur du pays s'élèvent pour la même année 1890 à 260 millions, ce qui constitue une augmentation de près de 100 % dans ce laps de temps relativement court.

À compter de cette date, la prospérité du pays s'affirmera très nettement avec de légères alternatives de faiblesse par moment et le chiffre de nos exportations s'élèvera à 245 millions en 1900 et 544 millions en 1910, ce qui constitue encore une plus-value de 100 % durant la dernière période décennale.

Les importations, sans bénéficier d'une situation aussi florissante, accusent cependant une progression constante qui n'est en somme que la conséquence de l'augmentation du pouvoir d'achat que la colonie trouve dans l'écoulement de ses produits à des prix rémunérateurs. En 1900 nous avons reçu pour 323 millions de marchandises et en 1910 nos achats atteignent 543 millions. Cette dernière année marquera dans l'histoire du développement économique du pays, car l'Algérie aura bouclé son premier milliard d'affaires.

Il est utile de faire remarquer qu'il ne faut pas attacher à cet événement, heureux sans doute, une importance par trop considérable. L'accroissement des chiffres ne correspond pas à une progression réelle dans la production, mais bien à une élévation, qu'il est permis de considérer comme excessive, dans les prix de vente des vins et des céréales.

Les vignobles des départements d'Alger et d'Oran sont envahis par le phylloxéra et malgré l'ardeur d'une lutte sans trêve et d'importants travaux de reconstitution dans les zones ravagées, les étendues complantées en vignes ont une tendance marquée à être en régression.

Les dernières années n'ont pas été très favorables aux céréales et dans leur ensemble les récoltes n'ont pas été au-dessus d'une production moyenne.

Par contre, les cultures de fruits et légumes primeurs destinées à alimenter les marchés de la Métropole ont pris, surtout en Oranie, une extension considérable.

Bon nombre de colons ont remplacé avec avantage leurs vignes par de vastes cultures d'artichauts et de petits pois.

Ces éléments de production joints aux ressources naturelles assez variées dont le pays dispose, lui ont permis de supporter, sans trop de peine, les années d'épreuves qui ont été le résultat de la sécheresse ou la mévente des vins.

Malgré des crises partielles avec lesquelles il est sage de compter dans des pays essentiellement agricoles, l'écart considérable dans les débuts qui existait entre le chiffre des importations et celui des exportations, tend à diminuer et durant quatre années nos ventes ont été plus importantes que nos achats : 37 millions en 1895 ; 10 millions en 1897 ; 18 millions en 1899 et près de 2 millions en 1910. Il est évident que cette plus-value de 68 millions est faible, si on considère que durant les trente dernières années, les transactions se sont élevées à 17 milliards 248 millions et que les importations ont dépassé les exportations de 1 milliard 676 millions.

L'infériorité presque constante de nos exportations sur nos importations, compliquée de l'exode estivale qui draine chaque année hors de l'Algérie des sommes importantes maintient en effet, dans la colonie, une circulation monétaire d'autant plus précaire que la monnaie fiduciaire dont elle dispose n'a cours que dans l'Afrique du Nord. Qu'une mauvaise récolte de céréales se produise et aussitôt ce pays, ordinairement producteur par excellence, devient importateur, du même coup il perd le bénéfice des sommes qu'il aurait encaissées et se trouve dans l'obligation de faire face à des achats à l'extérieur.

Il ne peut payer en or puisqu'il n'en existe pas dans le pays, et encore moins en billets de banque puisqu'ils n'ont pas cours. Il fait appel aux banques et c'est sur l'encaisse de celles-ci que porte tout d'abord la diminution du stock monétaire ; elles sont bien obligées, en effet, de rembourser leurs billets en espèces puisque les paiements extérieurs ne peuvent s'effectuer qu'avec du numéraire quand les compensations de papier ne suffisent pas.

Pour défendre leur encaisse métallique contre les attaques trop fréquentes et trop multipliées, les banques sont alors amenées à relever le taux de l'escompte. Mais cette mesure, qu'elles peuvent du reste aggraver à volonté,

resserre le crédit, et, ce faisant, décourage de plus en plus les achats au dehors en même temps qu'elle stimule les ventes.

L'Algérie a eu grandement à souffrir de cette situation, et il serait utile de rechercher la possibilité d'éviter le retour de crises semblables. Les difficultés que le commerce a eu récemment à surmonter ne témoignent pas d'un ralentissement dans nos affaires, tout au contraire.

Dans son rapport pour 1906, la Chambre de Commerce de Hambourg, après avoir constaté que le mouvement économique avait pris un nouvel et puissant essor, s'inquiète de la crise monétaire et propose d'y remédier.

« Un symptôme particulier de l'année 1906 a été la rareté du numéraire qui s'est fait sentir principalement pendant la seconde moitié de l'année, produisant un relèvement anormal du taux de l'escompte. Cette raréfaction du numéraire s'explique par la quantité immense de marchandises circulant en Allemagne et à l'étranger par le relèvement des prix d'un grand nombre de ces marchandises. D'autre part, des capitaux qui avaient été mis précédemment à la disposition du marché financier allemand par des pays étrangers ont été retirés, ces pays en ayant besoin pour leur propre compte. En raison de cet état de choses, on souhaite l'extension, en Allemagne, du système du clearing, afin que le marché financier allemand ne soit pas inutilement privé de sommes qui se bornent à circuler. Ainsi l'on pourrait, même sans le secours d'aucune loi nouvelle, utiliser dans une plus large mesure les comptes de clearing de la Reichsbank et les étendre au trafic des bureaux de poste de l'Empire, qui absorbe actuellement une grande quantité de numéraire. »

L'Algérie pourrait s'inspirer des considérations de la Chambre de Commerce de Hambourg, et rechercher si elle ne pourrait pas, à son tour, atténuer les effets d'une circulation monétaire trop active en réduisant le plus possible l'usage du numéraire dans les transactions.

Dans certains pays et notamment en Angleterre — où comme chez nous les importations sont plus élevées que les exportations — tous les commerçants, tous les industriels et même un grand nombre de cultivateurs, opèrent dans leurs transactions bien plus encore avec des lettres de change ou des billets à ordre, donnés et reçus, qu'avec de la monnaie effective ; où il existe dans toutes les grandes

villes des clearing house (bureaux de liquidation), dans lesquels les banquiers viennent échanger et compenser les uns par les autres les billets échus, de manière à ce qu'il ne reste jamais à solder en numéraire que de faibles appoints : où l'on trouve, en outre, dans chacune de ces mêmes villes une ou plusieurs banques, près desquelles tous les négociants ou industriels ont des comptes ouverts, qui les dispensent de garder en caisse aucune réserve en numéraires pour faire face à leurs besoins imprévus. Il s'effectue ainsi journellement une masse incalculable d'échanges avec une quantité de numéraire comparativement assez faible.

C'est vers une organisation semblable que doivent tendre nos efforts, car il est indispensable pour la stabilité des affaires que des élévations de change aussi brutales et aussi inopinées que celles qui se sont manifestées à la fin de 1912 ne se reproduisent plus. Le crédit de notre colonie doit être assez bien établi pour qu'il lui soit possible de vivre sous un autre régime que celui qui est appliqué aujourd'hui dans les mêmes conditions qu'il y a un demi-siècle et qui donne des résultats si fâcheux.

Il est bon de ne pas oublier que si la théorie de la balance du commerce a fait son temps dans les pays qui trouvent dans des relations commerciales multiples et l'intérêt des fonds placés à l'étranger une compensation à la moins value de leurs sorties, il n'en est pas de même en Algérie où l'industrie touristique, qui est cependant pour certain pays un élément de recettes important, ne compense pas les sommes que les algériens exportent chaque année à l'étranger.

LES MARCHÉS FRANCS

Si l'importance des transactions effectuées sur les marchés francs de l'interland algérien n'est pas de nature à influencer l'ensemble du mouvement économique du

pays, par contre les résultats obtenus valent la peine d'être signalés par leur conséquence au point de vue du développement de l'influence politique et économique de la France au Maroc. Ces résultats, qui accusent une progression incessante, sont le fruit de longs efforts et de mesures — souvent malheureuses — dont il n'est peut-être pas sans intérêt de retracer les grandes lignes.

Dans les débuts de la conquête, une double ligne de douane était organisée sur chacune de nos frontières. Le Sud de l'Algérie était fermé à toute importation étrangère. Les parties de la frontière saharienne qui ne pouvaient être l'objet de la surveillance directe du service des douanes étaient gardées par des chefs indigènes spécialement commissionnés à cet effet.

Par décret du 25 juin 1860, cette organisation prit une certaine extension et la frontière du Sud fut ouverte à l'importation des produits originaires du Sahara et du Soudan. On espérait ainsi voir renaître le commerce avec les caravanes du Soudan et trouver des débouchés pour l'industrie française. Cette prévision ne se réalisa pas ; les caravanes continuèrent à prendre la route de Mogador, de la Tunisie et de la Tripolitaine, contrées où elles avaient la faculté de vendre les esclaves qui constituaient le principal élément de leur commerce.

Bien qu'infructueux, cet essai consacrait en somme le principe de l'extension de notre action commerciale vers le Sud, et marquait la première étape des transformations successives qu'allait subir la réglementation douanière pour en arriver au régime des ports francs, et c'est à ce titre qu'il mérite d'être rappelé.

Il restait, en effet, beaucoup à faire pour dégager la colonie des règlements qui entravaient son développement sans autre avantage qu'une apparence de protection pour les producteurs de la métropole. La première mesure prise dans ce sens fut la loi du 17 juillet 1867, qui fit disparaître les droits qui pesaient sur une partie des produits naturels de l'Algérie à leur entrée en France et consacra définitivement la liberté des échanges entre la métropole et sa nouvelle colonie. Nous ne retiendrons, de cette loi, que les dispositions relatives au sujet qui nous occupe, et qui se trouvent résumées dans l'article 6 de la loi, qui dispose que les produits naturels ou fabriqués, originaires de la Tunisie, du Maroc, ou des régions sahariennes, sont admis en franchise en Algérie lorsqu'ils sont importés par terre,

sauf les écorces à tan d'origine tunisienne, dont l'importation reste interdite :

Quant aux marchandises qui sont de provenance, mais non d'origine tunisienne, marocaine, ou saharienne, elles restent soumises à leur importation dans la colonie par terre aux mêmes droits que si elles étaient importées par mer.

Grâce à ces dispositions, il est enfin permis d'organiser des relations commerciales avec les pays voisins, et créer le courant qui doit offrir à notre commerce de nouveaux débouchés.

Comme conséquence, et pour favoriser encore les échanges et donner aux transactions un plus grand développement, l'oasis de Biskra est déclarée pays franc, pour l'exportation, vers le Sud, des marchandises ne payant pas plus de 20 francs de droits de douane et d'octroi de mer en Algérie ; quatre ans plus tard cette franchise était accordée au sucre et au café que les nomades achetaient au Maroc et en Tripolitaine. Les abus les plus répréhensibles furent commis, et dix ans plus tard, en 1884, le poste franc de Biskra fut supprimé.

La situation venait cependant d'évoluer, et la franchise accordée au port espagnol de Mèlilla, en permettant l'introduction des produits par ce point en exemption de droits, allait porter un coup fatal à notre commerce dans le Sud et l'Ouest. Nos produits, déjà plus chers que ceux de nos concurrents étrangers, surchargés de droits, ne devaient pas lutter longtemps contre l'invasion allemande, anglaise et belge.

Peu de temps après Mèlilla avait drainé tout le commerce du Tafilalet, de la vallée de la Moulouya, du Garet, et d'une grande partie du Rif. La situation devenait extrêmement grave.

Il suffisait de se rendre à Oudjda, la grande ville commerciale de la frontière orano-marocaine, pour juger du peu de place qu'occupaient les marchandises françaises dans les transactions du pays. Les Anglais, les Allemands, les Espagnols, étaient les maîtres exclusifs d'un marché dans lequel nous ne complions que pour quelques paquets de bongies et quelques mètres de cotonnades.

Et cependant, les produits importés de l'étranger, venant de Tanger, avaient une très longue route à parcourir. Les transports se faisaient à dos de bêtes de somme et étaient

soumis à tous les dangers d'un pays sans police. Les caravanes étaient contraintes de payer tribut à des chefs de brigands si elles voulaient échapper au pillage. Les Marocains du bassin de la basse et haute Moulouya avaient donc intérêt à venir s'approvisionner chez nous. Ils auraient allégé leurs marchandises des frais considérables de transport et les affranchissaient des aléas du vol de grands chemins.

Malgré ces graves dangers et ces frais considérables d'un côté, les avantages incontestables de recourir au voisin le plus proche de l'autre, la partie du Maroc formant notre frontière Ouest refusait de recourir à notre marché, et il faut bien le reconnaître, elle avait raison au point de vue de ses intérêts. En effet, nos produits, grevés de droits considérables de douane, ne pouvaient être livrés à la consommation qu'avec cette énorme majoration ; or, ces droits suffisaient pour que les Marocains d'Oudjda aient eu avantage à acheter à Tanger et surtout à Mèlilla.

Un seul moyen permettait de mettre fin à cette situation déplorable : établir sur le point le plus rapproché de la frontière, un entrepôt, où les marchandises arriveraient affranchies de tous droits.

C'est sur cette base que l'étude de la question fut confiée à une commission spécialement désignée à cet effet.

Cette étude devait porter sur les articles de vente courante au Maroc, dans l'Extrême-Sud et dans les oasis sahariennes.

A la suite d'études très approfondies, la Commission présenta un projet qui fut soumis aux ministres compétents. Aucune solution n'avait été donnée aux propositions présentées, lorsque intervint la loi des finances du 16 avril 1895, qui solutionnait l'affaire d'une façon relativement très satisfaisante. Cette loi dispose à son article 15 qu'un règlement d'administration publique déterminera les catégories de marchandises susceptibles d'être expédiées en exemption des droits de douane et d'octroi de mer des ports d'Algérie à destination des contrées situées en dehors du territoire soumis au régime des douanes et de l'octroi de mer.

Il appartenait à l'Administration de donner une sanction pratique à cette loi, et il faut reconnaître qu'elle ne perdit pas de temps pour présenter les propositions qui constituaient la réglementation actuelle sur les ports francs.

Le décret du 17 décembre 1896 a organisé le transit en Algérie, en franchise, de certains produits à destination du Maroc et des oasis sahariennes.

Les marchandises appelées à bénéficier de ce régime de faveur sont les suivantes :

1° Les sucres bruts ou raffinés originaires des colonies françaises, les sucres bruts exportés directement des fabriques de la métropole, les sucres bruts ou raffinés expédiés de la métropole, à la décharge des comptes d'admission temporaire de produits indigènes ou des colonies françaises ;

2° Les cafés, thés, poivres, cannelles, clous et griffes de girofle, macis, muscades, piments et huiles minérales importés directement en France ou en Algérie d'un pays hors d'Europe ;

3° L'alcool contenu dans les parfumeries alcooliques, les vernis à l'alcool et tous autres produits d'origine française retenant de l'alcool à l'état de mélange ;

4° L'alcool employé à la préparation des médicaments, produits chimiques et autres produits d'origine française, obtenus au moyen de la dénaturation de l'alcool.

Pour bénéficier de l'exemption, les marchandises doivent être expédiées de l'un des ports du Kiss-Adjeroud, Nemours, Oran, Arzew, Mostaganem, Alger, Bougie, Philippeville ou Bône, à destination des contrées situées en dehors du territoire soumis au régime des douanes et de l'octroi de mer.

Un décret du 1^{er} février 1902 a admis au bénéfice des dispositions qui précèdent — en ce qui concerne Aïn-Sefra seulement — les toiles de coton pur, unies, écrues ou blanchies, pesant plus de 5 kilos aux 100 mètres carrés ; les guinées originaires des établissements français de l'Inde et les thés de toute provenance.

Enfin, pour compléter cet ensemble de mesures, la ligne Oran et Arzew à Beni-Ounif de Figuig, et prolongements, a été ouverte au transit international. Il importe de remarquer que l'expression transit international ne doit pas être prise à la lettre, mais qu'il s'agit simplement d'un régime d'exception qui permet de transporter une marchandise en suspension de droits non seulement d'une frontière à une autre, mais aussi d'un bureau frontière à une autre douane de l'intérieur, et inversement, et même

d'un entrepôt à un autre. Cette dénomination est donc inexacte et susceptible de créer une confusion dans l'esprit de bien des gens.

Ce qui distingue le transit international du transit ordinaire, c'est la dispense de déclaration en détail, la substitution d'une reconnaissance sommaire des colis à la vérification effective prescrite par la loi.

Les colis sont transportés à la gare sous escorte, enfermés dans des wagons préalablement agréés par l'administration des douanes, plombés après chargement, et acheminés vers leur point de destination sous l'entière responsabilité des compagnies de chemins de fer. Celles-ci sont seules admises à effectuer des transports sous ce régime spécial qui constitue un avantage appréciable pour l'expédition des marchandises destinées aux marchés francs du Sud.

Les résultats acquis grâce à cette réglementation plus libérale sont relativement satisfaisants. Les documents statistiques des douanes donnent à ce sujet des indications que nous ne pouvons que rapporter.

« La valeur des marchandises à destination du Maroc et des oasis sahariennes ayant transité en franchise, qui était de 677.000 francs en 1901 s'est élevée, pendant la période décennale 1901-1910 à une moyenne de 1.966.000 francs, soit une augmentation de 190,4 %.

« Si l'on complète ces chiffres en ajoutant la valeur des marchandises étrangères acheminées sur le Maroc, en transit, sous le régime du droit commun, la moyenne annuelle des expéditions ressort à 2.530.000 francs. »

Les progressions constatées durant les dix dernières années portent principalement sur les articles suivants : sucre raffiné, 67 % ; café, 136 % ; thé, 667 % ; poivre, 69 % ; huiles minérales, 800 %. Par contre les sucres bruts, autrefois si recherchés dans la clientèle marocaine accusent un recul de 37 %.

Ce mouvement commercial se manifeste presque exclusivement — 98 % — sur la frontière Orano-Marocaine.

Mais il faut retenir qu'en s'en tenant aux seules marchandises exportées par la frontière, les chiffres cités par le service des douanes ne donnent qu'une idée très approximative des opérations, et que le trafic qui nous occupe présente en réalité une importance infiniment supérieure. A ne considérer que les résultats de l'année 1912, la Chambre de Commerce d'Oran publie, d'après les

statistiques des autorités militaires, une étude d'ensemble de laquelle il ressort que les opérations effectuées ont été les suivantes :

Marchés de Marnia, El-Aricha, Allou...	20.941.417 fr.
Marchés de Gélyville, Aïn-Sefra	7.153.518
Marchés de l'Extrême-Sud	13.548.246
Soit un total de	41.643.181
Ce résumé donnait en 1911	38.527.628

La plus-value qui ressort de la comparaison des chiffres ci-dessus est de... 3.115.553 fr.

auxquels chiffres viendront s'ajouter les résultats de Méchéria qui manquent, ce qui ramènera l'ensemble des opérations effectuées à un total bien supérieur à ceux constatés à la suite des derniers exercices.

Cette amélioration dans la situation se maintient du reste et il résulte des derniers renseignements reçus que le commerce a progressé d'environ un tiers dans le Sud.

Il s'agit d'une augmentation constante survenue malgré la disparition des troupes ; cette proportion énorme, 2.000.000 environ d'échanges nouveaux en un an sur un commerce total de 7 millions, promet de prévoir, pour la fin de l'année à Colomb-Béchar, un mouvement commercial qui ne sera pas loin, sans troupes consommatrices, d'atteindre au double des chiffres antérieurs avec les troupes consommatrices.

Cette constatation appelle naturellement l'attention de tous ceux qui connaissent la question sur l'intérêt qu'offrirait le prolongement de la voie ferrée vers les oasis du Tafilalet, qui commerceront aujourd'hui en grande partie avec Fez, et où nos exportateurs trouveraient un champ d'action d'une certaine importance. M. le Ministre de l'Intérieur, interrogé, a fait, au sujet de la réalisation de cette immense amélioration, les déclarations suivantes :

« Aujourd'hui que la région est entièrement pacifiée et paraît entrée dans la transformation économique, le chemin de fer de Colomb-Béchar à Kénadza offre un intérêt politique stratégique et économique incontestable. »

Il faut espérer que la ligne sera prolongée non pas

seulement jusqu'à Kenadza, ce qui ne ferait que porter atteinte à Colomb-Béchar sans grand bénéfice pour personne, mais jusqu'au Tafilalet son terminus naturel, le grand marché du Sud-Marocain.

RÉSUMÉ

Il n'est peut-être pas sans intérêt, après avoir suivi l'exposé un peu hâtif du développement économique de ce pays, qui est encore au seuil de sa puissance et de sa richesse, d'embrasser d'un seul regard le chemin parcouru.

Les documents statistiques du service des douanes font ressortir que le commerce algérien a suivi, dans son ensemble, pour chacune des huit périodes décennales qui suivent l'occupation de l'Algérie, la progression suivante :

De 1831 à 1840,	25 millions de fr. par an en moyenne		
1841 à 1850,	92	—	—
1851 à 1860,	162	—	—
1861 à 1870,	244	—	—
1871 à 1880,	382	—	—
1881 à 1890,	431	—	—
1891 à 1900,	539	—	—
1901 à 1910,	753	—	—

Les moyennes qui précèdent prises sur des périodes de dix années apparaissent dégagées des fluctuations accidentelles et précisent le développement constant et régulier du mouvement commercial de l'Algérie qui a doublé en trente ans.

Il est utile de faire remarquer que d'après les mêmes sources de renseignements qui précèdent, la part des achats effectués par la colonie à la Mère Patrie s'accroît

sans cesse et atteint actuellement 85 % du total de nos importations. Par contre nos débouchés vers les pays étrangers augmentent d'une façon sensible et représentent environ 25 % de l'ensemble de nos exportations. Il est bon d'ajouter que ces envois concernent surtout des matières premières, minerais de fer, de plomb et de zinc, alfa, marbres, des produits manufacturés, tel que le crin végétal et enfin depuis peu, des quantités assez considérables de moûts de raisins foulés.

Les pays étrangers avec lesquels nous faisons des affaires peuvent être classés d'après les moyennes annuelles établies suivant la dernière période décennale dans l'ordre suivant :

Importation en Algérie : Grande Bretagne (10 millions), Maroc (9 millions), Brésil (7 millions), Espagne (6 millions), Tunisie (5 millions), Etats-Unis (4 millions), Italie (3 millions), Russie et Autriche (2 millions et demi), Allemagne, Turquie et Roumanie (2 millions).

Exportation d'Algérie : Grande Bretagne (15 millions), Belgique (20 millions), Tunisie (8 millions), Allemagne (7 millions), Italie (5 millions), Pays-Bas (5 millions), Russie, Autriche-Hongrie, Maroc, Espagne (chacun 3 millions), Indo-Chine et Etats-Unis (chacun 2 millions).

Comme on a pu en juger par les moyennes citées plus haut, l'Algérie occupe une place prépondérante dans les transactions commerciales de la France ; elle est parmi ses meilleurs clients et fait plus d'affaires avec elle que toutes les autres colonies réunies. C'est ainsi que, d'après de très intéressants tableaux publiés par l'Institut colonial de Marseille, le mouvement global du commerce des vingt-trois colonies françaises s'est élevé en 1912 à 1.294.424.385 francs, alors que l'Algérie seule accuse un trade de 1.313.372.000 francs. Si on ajoute à ce chiffre les résultats des opérations de la Tunisie, 310.949.188 francs et celles du Maroc, 227.543.620 francs, on arrive à cette constatation très flatteuse que sur un chiffre global d'affaires faites par la Mère Patrie avec ses colonies de 3 milliards 294 millions — le quart du mouvement commercial de la France — l'Afrique du Nord figure, à elle seule, pour près des deux tiers, soit exactement 1 milliard 852 millions.

Ces merveilleux résultats obtenus — en un peu plus

d'un demi-siècle — car le développement réel du pays ne remonte pas au delà — témoignent de la fécondité et des ressources multiples de ce pays si souvent calomnié, et cependant si digne de sympathies et d'encouragements.

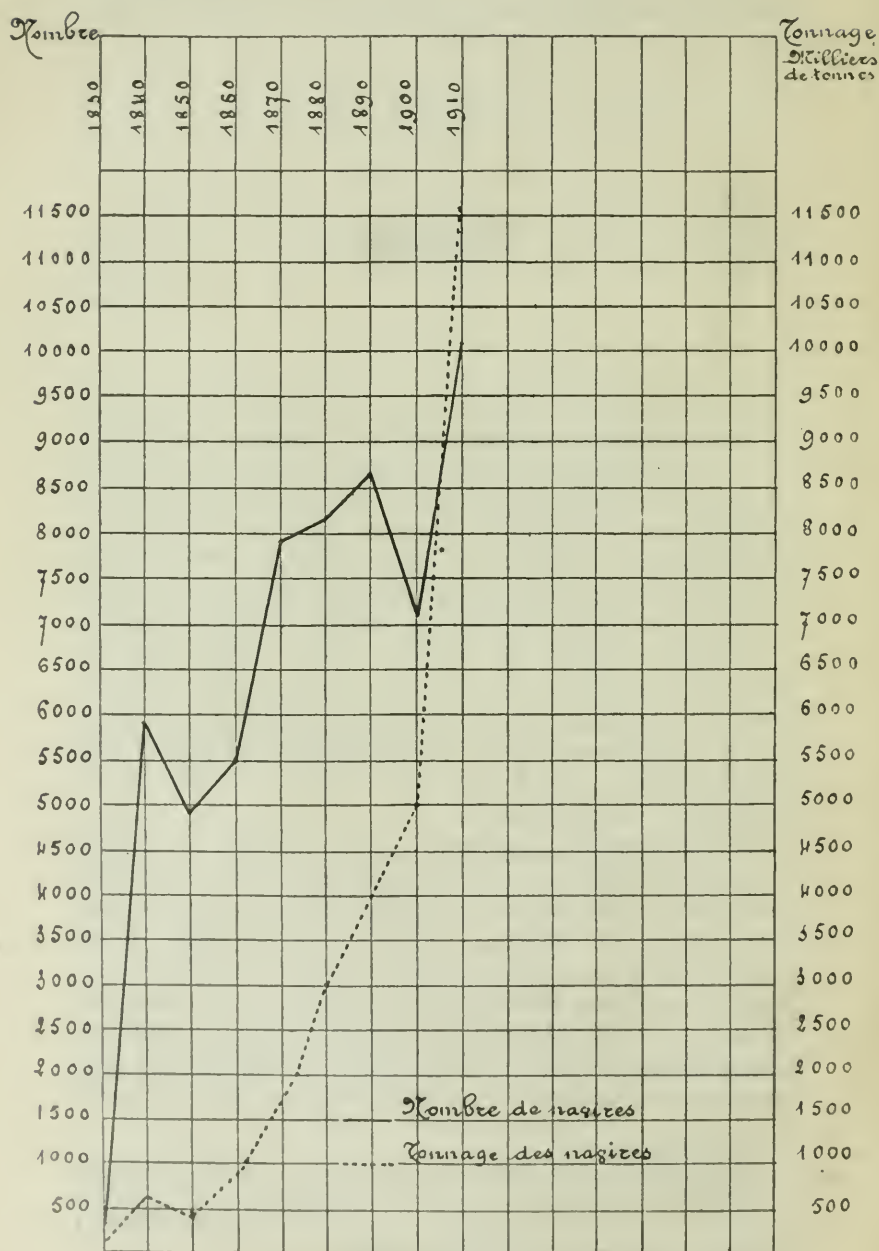
NAVIGATION

Le mouvement maritime des ports et rades de l'Algérie est d'autant plus intéressant à étudier que non seulement il précise au point de vue de la situation matérielle de la colonie les indications fournies par les statistiques commerciales, mais encore, parce qu'il permet de suivre de très près l'évolution qu'a subie la marine marchande en ce qui concerne le tonnage des navires. C'est ainsi que si le tonnage moyen de chaque navire fréquentant un mouillage algérien n'était que de 114 tonnes en 1831, il atteint 1.143 tonnes en 1910. On peut déduire des chiffres qui précèdent que les navires actuellement employés sont dix fois plus grands que ceux dont on disposait au lendemain de la conquête.

Il s'est naturellement établi entre le nombre des navires desservant l'Algérie et le développement de leur tonnage une relation dont il est indispensable de tenir compte dans l'évaluation du développement du pays. Nous avons résumé dans un graphique aussi simple que possible, les copieux tableaux dressés par le service des douanes, et bien que la force des chiffres nous ait obligé à rendre le tracé du nombre des navires ¹ mille fois plus réduit que celui de leur tonnage, on suivra aisément la très grande

¹ Ces chiffres ne comprennent que les navires ayant réellement effectué des opérations d'embarquement et de débarquement dans les ports algériens, à l'exclusion des relâcheurs. Les tonnages de ces derniers faussent les statistiques et rendent toute comparaison sérieuse impossible.

différence qui se manifeste dans le développement de cette partie de notre richesse.



Dès les débuts de la conquête, la navigation s'exerce en toute liberté. Aucune loi ne la réglemente : tous les pavillons du monde concourent au développement de cette nouvelle conquête. Le ravitaillement de l'armée, dont l'importance croît chaque jour, appelle toutes les activités sans emploi. Les navires dont on dispose à cette époque sont de faible tonnage, aussi pour faire face aux besoins du moment, leur nombre s'accroît-il dans des proportions fantastiques. Il passe en effet, de 338 en 1831, à 4.999 en 1840, quant au tonnage il suit à peu près le même mouvement ascendant ; en dix ans, le nombre des navires s'est multiplié par 15 et celui des tonnages est 14 fois plus élevé.

La seconde période décadaire accuse le seul fléchissement sur le mouvement de la navigation qu'on ait eu à enregistrer depuis la conquête. De 5.803 navires et 592.062 tonnes en 1841, le mouvement tombe à 4.940 navires et 498.619 tonnes en 1850, après avoir atteint 8.474 navires et 797.528 tonnes en 1846. Cette situation était évidemment le résultat de l'incertitude qui régnait en France au sujet de l'avenir de la nouvelle conquête et de la réduction des effectifs qui en était la conséquence.

Le mouvement de la navigation de l'Algérie avec la France et les pays étrangers n'a pris réellement d'importance que depuis 1851. Un fait intéressant s'est produit au cours de cette période, c'est l'ouverture des relations maritimes entre l'Algérie et les ports du Nord et de l'Ouest de la France. Les débuts furent modestes puisqu'on ne comptait que 6 navires en 1851.

Le cabotage, qui pouvait être indifféremment pratiqué par les navires français ou étrangers, prit un développement considérable vers la même époque et participa pour une part importante à la prospérité des ports algériens.

Les quatre périodes suivantes ne présentent rien de particulier. Le mouvement de la navigation s'est développé d'une façon à peu près régulière malgré les crises et les douloureuses épreuves que l'Algérie eût à subir au cours de ces quarante années. La vitalité de ce pays est telle qu'il supporte, sans trop de peine, les événements les plus graves et que si son développement marque parfois un temps d'arrêt, il reprend rapidement sa marche ascendante et regagne par un vigoureux effort le temps perdu.

Le mouvement de la navigation dans l'ensemble des

ports algériens que nous avons laissé à 5.506 navires et 669.518 tonnes en 1860, s'élevait, en 1900, à 7.229 navires et 4.620.740 tonnes. La dernière période décennale verra ces chiffres progresser d'une façon extraordinaire pour atteindre, en 1910, 10.202 navires et 11.644.882 tonnes.

Il est bon de dire que cette augmentation de tonnage, très élevée, ne correspond ni aux besoins ni même aux éventualités du commerce algérien, elle est la conséquence d'une situation moins intéressante puisqu'elle est due pour la majeure partie à l'appoint des navires venus en escale — principalement Alger — lesquels laissent à la colonie des bénéfices qui sont loin d'être en rapport avec la majoration qu'ils apportent dans ses statistiques.

On est cependant amené à constater non seulement par un rapprochement des chiffres, mais encore par un examen plus serré de la question que le matériel naval affecté au trafic franco-algérien reste en harmonie avec les besoins du pays et on peut ajouter qu'en ce qui concerne le transport des voyageurs, nos lignes ont été dotées, depuis quelques années, d'unités remarquables par leur luxe et leur rapidité.

Notre colonie qui est — île immense dans un continent — isolée loin de tout pays de production ou de consommation, attend tout de l'au delà du grand chemin liquide sur lequel s'acheminent sa fortune et ses destinées. Elle doit donc associer dans un même souci de ses besoins et de son avenir les évolutions de sa marine marchande, de son commerce et de son agriculture. Ces trois grands facteurs de sa prospérité doivent se développer en harmonie pour que ce pays, jeune par son crédit et par sa mise en valeur, poursuive, sans heurt, sa magnifique marche en avant.

Oran, le 30 Septembre 1913.

Ed. DÉCHAUD,

Secrétaire de la Chambre de Commerce d'Oran.

AU MAROC

NOTES SUR LE DOMAINE MAKHZEN

La plus grande partie du Domaine de l'Etat est actuellement entre les mains d'usufruitiers ou de locataires. Cette situation, qui semble, à première vue, avantageuse pour le Makhzen, n'est pas cependant sans gêner considérablement la gestion du Domaine, car si, parmi ces occupants, quelques-uns détiennent des contrats réguliers de location ou d'usufruit, d'autres — et ils sont nombreux — sont usufruitiers sans qu'aucun contrat ait été établi, souvent même sans qu'aucune redevance ait pu être obtenue d'eux, dans beaucoup de cas sans que la régularisation de leur situation ait pu être faite par la passation de contrats de location, enfin presque toujours sans que leur dépossession ait pu être prononcée.

Les contrats anciennement consentis par le Makhzen et dont se prévalent encore aujourd'hui ces occupants sont de différentes sortes. Ce sont, pour la plupart :

1° *Des contrats dits à 6 % ;*

2° *Des reconnaissances de droits de clé (Meftah ou Sarouth, Guelsa, Zina ou Mouâine) ;*

3° *Des tenfidat comportant : a) le « tenfid iktâa » (de concession), b) le tenfid intifâa (de jouissance), ou c) le tenfid kira (de location).*

En voici la définition accompagnée de quelques notes sur les droits que confèrent à leurs bénéficiaires ces genres de contrats.

1° DES CONTRATS DITS A 6 %

Définition.

Les immeubles faisant l'objet de ces contrats sont entre les mains de gens qui ont demandé au Makhzen de construire pour eux, sur un terrain makhzen, des immeubles dont souvent ils ont indiqué le plan. Le Makhzen construisait à ses frais l'immeuble, en général, un « heri » (magasin), et le bénéficiaire payait en retour un loyer dont le montant était égal au 6 % de la valeur de la construction. Le loyer ainsi fixé n'était pas modifié, alors même que des aménagements ou des réparations avaient été faits postérieurement à la passation du contrat et bien que cette augmentation fût légalement permise, ainsi qu'on le verra plus loin.

Cette construction était autorisée par une lettre chérifienne adressée aux Oumana (administrateurs) de la douane du lieu où la construction devait être faite¹. Cette lettre était presque toujours ainsi conçue :

الحمد لله وحده
 خدامنا الارضيين امناء مرسى ... البحر وستره بالله و فيكم الله
 وسلام عليكم و رحمة الله و بعد فشد طالب من جانبي العالي
 بالله التاجر ... بناء هري له هناك بسترة في المايتر و عليه
 فينا مركم ان تبنيه له بالحساب المذكور بمحل يناسب بناوة
 له به بعد عقد كنظر ادة بنايه معه علي الشروط التي تعقد مع
 امثاله و السلام بتاريخ ...

Louange à Dieu seul ! A nos serviteurs agréables au Très Haut, les Oumana du port de... le bien gardé par Dieu. Puise Dieu vous protéger ! Salut et miséricorde divine sur vous !

Ensuite, le tajer² Un tel, a demandé à Notre Majesté, Dieu l'élève, la construction, pour son compte et dans votre port, d'un heri à 6 %. Nous vous ordonnons donc de le lui construire à raison de ce taux, dans un endroit qui convienne à sa construction, après avoir passé avec lui un contrat aux conditions habituellement imposées à ses semblables.

Et salut ! A la date du

¹ Les Oumana de la Douane étaient en quelque sorte les receveurs des finances de l'ancien Makhzen.

² Tajer : négociant, terme pris pour désigner tout européen.

A la réception de cette lettre, les Oumana passaient avec l'intéressé, devant les adoul (notaires) un contrat généralement ainsi rédigé :

الحمد لله وحده *

وصلى الله على سيدنا محمد وءاله وصحبه وسلم *

فلما صدر الاذن الشريف للامينين الارضين السيد... والسيد... ان يعثدا مع التاجر... كنظرا ادة بناء حري بحساب سنته في المايته على الشروط التي تعثد عليها مع امثاله حضر الامينان المذكور ان امثالا الامر الشريف لدى شهيديه واشهد احما انهما عثدا مع التاجر المذكور كنظرا ادة حري بالمساحة التي... بمدينته... حرسها الله على ان يكتري مدة ستة عشر عاما بحساب سنته في المايته فيما يصير عليه ويلتزم اداء كرايه بالحساب المذكور مدة ثمانية اعوام سواء عمره او عطله و اذا اراد اخلاء بعد الاعوام الثمانية الاولى وقبل انصرام الاعوام الثانية فانه يعطى واجب سنته كاملة عاجلا ويحاز الهري للجاناب العالي باللك ايتصرف فيه بما شاء من الكره او غيره ويكون في مدة بدايه يطلع علي صاير كل يوم فحضر التاجر المذكور وقبل ذاك كله فبولا تماما كما رضى ان يرد الصابر ريبالا بصرف الوقت وما يدرج فيه واشتروط الامينان عليه ان لا يحدث فيه شيئا ولا يجعل فيه شيئا من نذرة و ان يحدث فيه شيئا او جعله فانه يضيع فيه ولا يحسب له فيه بشي على جاناب المخزن ولا سبيل له الى اخذه عند اخلايه بل يسلمه بجاناب المخزن كما اشترطا عليه ان لا يحدث فيه امرا متخالفا لامور الاسلام كمكينته اكمر وما اشبهها واذا احدث شيئا من ذلك فيرفعه ولا يثقل منه بوجه من الوجوه وانه مهما طلب مبتاح الهري يحسب عليه كساره تماما كمل بناوة ام لا فبرضى ذاك كله والتزمه التزاما تماما على فاعدة الكنطراة وحكما وسيلهما يعرفوا فدره وشهد به عليهم من الشهادة به باتم في الامينين و بحال صحة وجواز في التاجر وعرفهم بتاريخ...

Lonange à Dieu seul ! Que Dieu répande ses grâces sur Notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons et qu'il leur accorde le salut !

L'ordre chérifien étant parvenu aux Oumana, que Dieu les protège, Es-Sid... et Es-Sid... de passer avec le tajer Un tel un contrat portant construction d'un heri, à raison de 6 % et aux conditions imposées à ses semblables en pareil cas, les Oumana sus-dits ont — pour se conformer au dit ordre — comparu devant les deux témoins instrumentaires (du cadi) et ont requis d'eux témoignage contre eux-mêmes qu'ils ont conclu avec le tajer sus-dit un contrat de construction d'un heri à l'endroit qui est... dans la ville de... la bien gardée par Dieu (aux conditions suivantes) :

Le tajer prendra à bail ce heri durant seize années, moyennant un loyer équivalent au 6 % des dépenses faites pour la construction et s'engagera à payer le loyer ainsi déterminé pendant huit années, et ce, qu'il occupe l'immeuble ou l'abandonne.

S'il désirait évacuer le magasin après l'expiration des huit premières années et avant la fin des huit dernières, il serait tenu de verser immédiatement le montant d'une année entière de loyer et le magasin reviendrait alors au Makhzen, que Dieu l'élève, qui en disposera à son gré, soit pour le louer, soit pour tout autre chose.

Tant que dureront les travaux de construction, le dit tajer aura la faculté d'examiner les dépenses journalières de cette construction.

Celui-ci a comparu et a accepté tout ce qui vient d'être indiqué. Son acceptation est complète. De même qu'il a consenti à rembourser (en loyer) le montant des dépenses en prenant pour base de calcul le rial (douro) au cours du jour.

Les Oumana lui ont imposé comme condition la défense d'ajouter ou de faire quoi que ce soit, à ses frais, dans le heri en question.

S'il y faisait ou y ajoutait quelque chose, ce qu'il aurait dépensé serait perdu pour lui et il ne lui en serait tenu aucun compte par le Makhzen. De même que ces dépenses ne lui donneraient aucun droit à leur remboursement au moment de sa sortie de l'immeuble. Il serait, au contraire, tenu d'en faire l'abandon au Makhzen.

Ils lui ont également interdit d'introduire dans le dit heri un objet quelconque qui serait prohibé par la religion musulmane, comme (par exemple) une machine à fabriquer les liqueurs, ou quelque chose de semblable.

S'il ne se conformait pas à cette interdiction, il serait tenu d'enlever ce qu'il aurait installé sans que cela puisse lui donner droit à une indemnité à quelque titre que ce soit.

Le loyer commencera à courir entièrement du jour où le locataire demandera la remise de la clé de l'immeuble, que la construction soit terminée ou non.

Il a accepté tout cela et s'y est formellement engagé, conformément à ces (genres de) contrats, à leur forme et procédure.

Tous les comparants connaissaient l'importance de leur acte.

Témoignage a été porté sur ce qui précède : 1° Vis-à-vis des Oumana en ce qui concerne le témoignage qu'ils ont requis ; 2° Vis-à-vis du dit tajer en ce qui concerne son état de santé et de capacité légales. Leur identité a été établie.

Fait à la date du.....

La durée de ces contrats, comme nous venons de le voir, était généralement de seize ans.

A l'expiration de cette durée, l'immeuble devait — semble-t-il — légalement et logiquement revenir au Makhzen, mais dans la plupart des cas il a été impossible à ce dernier de reprendre son bien et le locataire a continué à en jouir.

Le Makhzen a-t-il le droit de reprendre possession de l'immeuble à l'expiration du contrat ?

On admet dans certaines villes du Maroc — on du moins est-ce là une thèse soutenue par les intéressés — que le Makhzen ne peut reprendre possession de l'immeuble à l'expiration du contrat que si le locataire ne paie plus son loyer.

Cette thèse est justement réfutée par un savant jurisconsulte de Fez, dont l'opinion fait autorité dans tout le Maghreb, le chikh Es-Sid Ahmed ben El Mouaz, qui a dit à ce sujet :

Tous les biens dont le Makhzen a cédé la jouissance à des tiers, ou qu'il a concédés moyennant un loyer déterminé, peuvent être repris par lui, *quand il le veut*, sans aucun empêchement légal, sous cette (seule) réserve que — dans le cas de nouvelles constructions ou d'autres travaux effectués par l'occupant, en vertu d'une autorisation expresse du Makhzen — cet occupant a le droit de faire estimer ces travaux et d'en toucher le prix en évacuant les lieux, étant entendu qu'il a été autorisé à faire ces améliorations.

كل ما سجد المخبزن الا لتبعا به للغير او نهضة للغير بكرا
معين فاكف للمخبزن في ارجاع ذاك و فتسا شاء من غير
مانع شرعى الا ان يكون المنهذ له بيدة تصریح مخبزنى بالاذن
في زيادة بناء و نحوه فهذا حينئذ له الحق في تفويم ما زاده
و قبض قيمته عند رفع بده عن المحلل لكونه ما ذونا فيما فعله

Il faut cependant remarquer que si le Makhzen éprouve des difficultés à reprendre son bien à l'expiration du contrat c'est dû — souvent — à ce que :

1° Le Makhzen n'a pas conservé une copie du contrat : l'original (seule preuve des conventions), est resté entre les mains du locataire qui — il faut tenir compte de la mentalité toute spéciale de ce pays — s'est cru en quelque sorte délié de tout engagement vis-à-vis de son bailleur ;

2° On a aussi négligé de faire respecter par le locataire la clause du contrat qui stipule qu'il ne pourra procéder, à ses frais et sans l'autorisation du Makhzen, à des réparations ou transformations de l'immeuble.

Fort de cette tolérance, et se prévalant précisément de ce qu'il avait fait des améliorations à ses frais sans que le Makhzen soit intervenu pour l'en empêcher, l'occupant n'a pas tardé à se considérer comme libre de disposer à son gré de l'objet de son contrat et, par conséquent, de continuer à l'occuper en dépit de l'expiration de son bail.

Cependant, en droit, nous venons de le voir, il pouvait ne pas être laissé en jouissance à la fin de son contrat et son bail pouvait parfaitement être résilié.

Le Makhzen a-t-il également le droit de renouveler le contrat et d'augmenter le loyer ?

Le Makhzen pouvait non seulement reprendre son bien, mais encore, s'il le désirait, renouveler le contrat et, au besoin, augmenter le loyer.

C'est encore l'opinion du savant Fassi déjà cité, lequel s'exprime ainsi :

Étant donné que les immeubles loués par contrats à 6 %, ont été édifiés par le Makhzen, de ses propres deniers, sur son domaine, et qu'il les loue pour une durée limitée, il a le droit,

ان الابنية المكتورة بستة في المائة حيث المخزن هو الذي يبنها في ارضه بماله وبعدها بالكراء للمكتريين على مدة محدودة فالحق له اذا كملت المدة ان يجدد عهدة اخرى وكذلك الحق له اذا ظهر اليخس في الكراء الاول وطالبت المدة ان يزيد فيه بما يشهد العرف انه عدل اليخس فيه ولا افراط لان العمل الجار في هذه الابنية بين المخزن وبين المكتريين ليس هو كعمل الاستيجار في اراضي

à l'expiration du contrat de conclure un nouveau bail et, s'il est manifeste que le loyer primitif est trop bas, il a également le droit, au bout d'un long laps de temps, d'en augmenter le taux dans des proportions jugées par la coutume équitables et non exagérées ; car le contrat passé, en l'espèce, entre le Makhzen et les locataires ne ressemble pas à l'amodiation des terrains makhzen à laquelle est attribué un caractère de permanence, le sol appartenant en ce cas au Makhzen, celui qui y construit étant un particulier bénéficiant de la perpétuité de l'occupation.

Il s'agit au contraire, ici, de terrains appartenant au Makhzen et de constructions par lui créées. Dès lors, il ne se conçoit point que le loyer soit d'une durée permanente. Le Makhzen a (done) parfaitement la possibilité d'en augmenter le taux équitablement s'il semble qu'il soit trop inférieur et rien ne peut légalement l'en empêcher comme cela est de toute évidence.

Le Makhzen peut-il augmenter le loyer, en cours de bail, s'il y a eu de sa part réparations ou améliorations ?

A fortiori cette augmentation de loyer est-elle permise en cours de bail s'il y a eu de la part du Makhzen réparations ou améliorations. C'est encore l'opinion du chikh Ben Mouaz qui dit :

Pour ce qui est de la majoration à faire subir au locataire dans un immeuble régi par un contrat à 6 %, il est statué

المخزن الماحمول على التثنية كما تقدم لأن الاستيجار تكون فيه الأرض للمخزن والباقى فيه للغير وهذه المسئلة لأرض فيها أرض المخزن والبناء بناؤه فلا يتصور فيها الكراء على التثنية والحد واما بل من حق المخزن ان يزيد في الكراء بالعدل اذا ظهر فيه بخس والامانع له من ذلك شرعا كما هو واضح *

١ واما احداث الزيادة على المكثري في عقود ستة في المايمة اذا زاد المخزن في ابنيتها فينظر الى الشئ الرايد على ما هو معين في العقد اولا فان كان مما تعتبر منهجته بالمخزن له الحق في زيادة قدر من الكراء مناسبة له وان كان ذلك الشئ الرايد انما هو تحسينات وتزيينات للمحل لا تعتبر فيها منهجة ضرورية زائدة فلا يظهر وجه لزيادة الكراء بسببها حينئذ كما يعضده العرف الجارى *

d'après la nature des augmentations apportées à ce qui a été prévu au contrat ; si ces augmentations sont considérées comme constituant une réelle utilité le Makhzen a le droit de majorer le loyer proportionnellement (aux avantages résultant de ces augmentations), mais s'il ne s'agit que d'améliorations et embellissements ne comportant pas une utilité stricte, on ne voit pas de motif justifiant une majoration de loyer comme le confirme la coutume en vigneur.

Et certes, Si Ahmed Ben El Mouaz est logique, le loyer (kira) est bien la compensation, l'équivalence des profits retirés de ce qui est matériel.

Il semble donc bien qu'il faille apprécier l'utilité stricte retirée par un locataire d'un immeuble qu'il a loué au Makhzen et il paraît juste que si l'immeuble est partiellement inutilisable le montant du loyer doit subir une réduction équivalente à la partie que le locataire ne peut utiliser, de même que le loyer paraît devoir être augmenté si les profits du locataire ont augmenté du fait des améliorations.

C'est là d'ailleurs un principe nettement posé par les jurisconsultes musulmans et que nous retrouvons entièrement dans le savant ouvrage « *El Amaliat El Fassia* » *الأماليات الفاسية* du chikh Si Abderrahmane El Fassi, au commentaire qu'il fait de ce passage de la « *Tohfa d'Ibn Accem* »¹ :

Il est permis de convenir qu'on paiera d'avance le loyer d'un moulin, du moment que l'on n'aura pas à craindre que l'eau vienne à manquer.

Conclusions.

Ainsi donc le contrat à 6 % ne devrait être considéré que comme une location ordinaire qui donne le droit au bailleur c'est-à-dire au Makhzen, de :

1° Reprendre possession de l'immeuble à l'expiration du contrat ;

2° Renouveler le contrat et augmenter le taux du loyer s'il estime que le taux primitivement fixé est réellement trop bas ;

¹ وحاز شرط المئدر في الارحاه * بحيث لا ينحشى
انقطاع الماء *

3° Augmenter le loyer en cours de bail si des améliorations utiles ont été faites à l'immeuble.

2° DES RECONNAISSANCES DE DROITS DE CLÉ (MEFTAH OU SAROUTH, GUELSA, ZINA OU MOUAÏNE)

Définition.

L'emploi des termes « Meftah » (ou « Sarouth »)¹, « Guelssa », « Zina » (ou « Mouaïne »), s'applique au droit de menfâa مَنْفَاة (usufruit) acquis pour une durée permanente par contrat primitif passé avec le propriétaire du sol.

On emploie le mot « *meftah* » (clé) pour signifier le droit qu'a le bénéficiaire d'entrer, de sortir et fermer la porte de la boutique ou des locaux qu'il occupe ; « *guelssa* » (du verbe « *gueless* », altération de *djeless* جَلَسَ s'asseoir) pour indiquer le droit pour le bénéficiaire de s'asseoir, de stationner dans la boutique et « *zina* » (ou *mouaïne*) — garniture, ornement — pour rendre soit l'idée du matériel et des ustensiles qui garnissent les locaux, soit celle des bâtisses et plantations existant sur les terres faisant l'objet de l'amodiation³.

Les mots « *guelsat-el-hanout* » et « *mouaïne* » sont donc synonymes.

D'après le sens que l'usage a consacré, on veut dire par acheter la « *guelssa* », acheter le droit de s'asseoir (*gue-louss*), de se tenir dans la boutique. Ce droit est acquis à perpétuité et est transmissible, ainsi que nous le verrons plus loin, par voie de vente, donation, héritage, etc. L'acquéreur de ce droit est traité comme le locataire d'un terrain à usage de plantations ou de bâtisse. Le proprié-

¹ *Sarouth* est synonyme de *Meftah* au Maroc.

² Le ج se prononce volontiers ش ici. Ex. : On dit Guellouli pour Djellouli, Guebbas pour Djebbas, etc...

³ Le chikh Es-Sid Abdelqader El Fassi, auteur des *En Naouzil* الناويزل et commentateur de plusieurs ouvrages de droit explique que « l'on emploie le mot *maïne* (singulier de *mouaïne*) lorsqu'il s'agit de locaux contenant du matériel et des ustensiles et *guelssa* ou *meftah* quand on l'applique à des locaux n'en contenant pas.

فد يعبر بالماعون في المواضع التي فيها آلات ومساكن
و يعبر بالجلسة في المواضع التي لاماعون فيها أعني و
مثلها المحتاج *

taire du sol n'a pas le droit, selon certains jurisconsultes, de lui faire évacuer les lieux ; il ne peut que lui imposer un loyer raisonnable, c'est-à-dire qui ne soit ni inférieur ni supérieur à celui que paient ses semblables ; ce loyer peut, naturellement, varier suivant les époques.

De même que « acheter les monaâïne », ou la « zina », signifie acheter le matériel de la boutique pour rester dans celle-ci définitivement.

L'acheteur peut faire, ou ne pas faire, dans cette boutique, en cas de vétusté, les réparations nécessaires, et le propriétaire du bien-fonds ne peut que lui imposer un loyer égal à celui que paient ses semblables.

Le propriétaire de ce droit dispose donc du bien à sa guise, et à sa mort, ses droits peuvent se transmettre héréditairement.

Historique du droit de clé.

M. le docteur Sammé, dans un article intitulé : « *Le droit de clef* » et publié par la *Dépêche Coloniale*, a donné l'histoire de l'institution de ce droit. Nous détachons de cet article le passage suivant :

..... C'est en 1684 que les Anglais abandonnèrent Tanger. La kasbah appartenait au Makhzen qui en fit don, selon une des bases de la propriété marocaine, le « *cittaq* »¹ aux personnes ayant conquis Tanger sur les infidèles. Ces premiers propriétaires morts, les terrains allèrent en partie à des particuliers, en partie furent convertis en habous et donnés à La Mecque.

La mosquée ayant besoin d'argent songea à faire fructifier son bien de façon fort habile. L'abandon de commerce et de population rendant improductive la propriété de ces terrains, la mosquée y construisit quelques échoppes, quelques maisons qu'elle loua à très bon compte, en suppliant les locataires ; cette location s'appelle donner la clef...

Ce droit ne tarda pas à entrer dans la pratique et fut sanctionné par la coutume.

¹ Le *cittaq* (donation par le Sultan au profit des croyants ayant conquis des territoires à l'Islam) était de trois sortes :

1° Il pouvait être fait à titre de : possession transmissible ou non transmissible, héréditaire ou non héréditaire, définitive ou temporaire ;

2° Il pouvait être fait à titre usufructier ;

3° ou à titre d'usage (pour les carrières, les mines et le sous-sol).

(Note de l'auteur).

L'évacuation des lieux est-elle possible ?

Le droit de clé ayant été acquis à perpétuité et étant transmissible héréditairement, l'évacuation des lieux est impossible d'après les juriconsultes.

Le chikh Sidi Abdelqâder El Fassi, déjà nommé, s'exprime ainsi à ce sujet ¹ :

Dans les temps présents, et même précédemment, l'usage a prévalu parmi les propriétaires immobiliers et les administrateurs de biens habous en particulier, de ne point faire évacuer les lieux à celui en faveur de qui le contrat a été consenti.

Cet usage a été consacré par eux en raison des avantages qu'ils y ont trouvés, si bien que personne ne peut être mis à la place du bénéficiaire, sauf désistement de sa part, le sol étant considéré à leurs yeux comme ayant fait l'objet d'une amodiation perpétuelle.

D'autre part, l'auteur du *Taoudih التوضيح* dit nettement, qu'en raison de l'usage qui a prévalu de ne point faire vider les lieux aux bénéficiaires de ces contrats qui sont considérés comme y ayant un droit de préférence, le principe de la permanence de l'occupation est admis sans qu'il y ait lieu d'en faire l'objet d'une clause écrite ².

Et il semble bien que ce soit justement ce privilège de priorité résultant de l'antériorité de la possession qui a fait rechercher le droit de clé par le public.

La vente du droit de clé est-elle permise ?

Le droit de clé n'est donc qu'un droit de menfaâ (usufruit) acquis en vertu d'un contrat de louage à titre permanent. Ce droit est cessible et les juriconsultes s'accordent pour reconnaître la légalité de cette cession.

١ انه وقع التما لو والاصطلاح في هذه الاعصار بل وفيلها من اصحاب الاصول ولا سيما اهل الاحباس انهم لا يخرجوا من وفعت له عسدة في ذلك وفرروة على ذلك الوجه فلا يدخل غيره مدخله الا ان رجع نزاعه عنه وانما فعلوا ذلك لما راوه من الصلحة لهم في ذلك فهو عندهم على التيقية *

٢ ان التيقية ملاحظة من غير ان تكون شرطا مذكورا يعني لثبوت العرف والاصطلاح على عدم اخراج اصحاب العسدة المذكورة لكونهم احق بها من غيرهم *

Sidi Abdelqader El Fassi dit notamment à ce propos, dans ses « *En-Nuouzil* » النوازل :

Le principe est que celui qui est propriétaire du droit de menfaâ a le droit de l'exercer par lui-même ou de le céder à un autre. Ce droit peut, de sa part, faire l'objet de ventes, donations, transmissions héréditaires, etc...

Le chikh Meïara, sur le même sujet, déclare :

L'autorisation de la vente du droit de guelsa est passée dans la pratique. Les juriconsultes paraissent y avoir envisagé l'intérêt du bailleur et du preneur. Si l'on se demande en quoi consiste l'achat effectué, je répondrai que l'acheteur a ainsi acquis le droit de propriété de menfaâ, tout en devenant cessionnaire du bail conclu primitivement pour une durée permanente avec le propriétaire du bien-fonds, tout comme lorsqu'il s'agit de l'achat des enkadh (constructions) et des plantations existant sur les terrains makhzen et habous amodiés. L'acte d'achat comprend à la fois le bail et la location, ce qui est admis dans le rite malékite.

Fixation du loyer.

Le taux du loyer du sol est basé sur les arrangements pris primitivement par le propriétaire du sol avec celui qui a contracté ce droit d'« usufruit permanent ».

En cas de contestation sur l'augmentation du loyer, on établit une moyenne que l'usufruitier est tenu de payer et que le propriétaire est obligé d'accepter. L'estimation réelle du droit d'usufruit ne pourrait se faire qu'avec le consentement de l'usufruitier qui peut absolument se soustraire à cette estimation.

١ و الشاعذة ان من ملك المذبحه فله التصرف فيها بنفسه او توليتها غيره ويصح منه البيع والهبة والميراث وغير ذلك *
 ٢ جرى العمل بجواز بيع الجلسه وكانهم لاحظوا في ذلك مصلحة المكترين معا فان قيل ان المشتري الذي اشتراها ما هو هذا الشيء الذي اشتري فقلت انه اشتري المنفعة المتماكة مع توليته الكراء المعثود مع رب الاصل اولا على التبعية كما في شراء الا نفاض والعرض في ارض المخزن او الحبس المستاجرة فعند شرايه يكون شاملا لبيع وادارة وذاك جاز في مذهب مالك *

A ce sujet, le chikh Et Taoudi Ben Souda, un des commentateurs de la *Tohfa d'Ibn-Acem*, a répondu par la « feloua » (consultation juridique) ci-après à une question qui lui était posée sur le point de savoir si le propriétaire du sol pouvait imposer à l'usufruitier tel loyer qu'il lui plairait¹ :

..... Cette pratique est inconnue pour les biens habous. La possibilité pour le propriétaire d'agir de la sorte à l'égard du planteur ou du propriétaire du droit de « guelsa » ou de Mouaâïne, aboutirait à la désertion des marchés par suite de l'élévation à un taux exorbitant du montant des « gueza »² (redevances) et des loyers.

Conclusions.

Il résulte de ces avis que :

- 1° Le droit de clé est un contrat à perpétuité, cessible, et transmissible héréditairement ;
- 2° Son bénéficiaire ne peut être contraint à évacuer les lieux ;
- 3° La mutation de ce droit est permise.

3° DES TENFIDAT

Définition.

Le « tenfid » est un acte de donation ou de jouissance fait par le Sultan en faveur d'une personne. Il en existe trois sortes :

- 1° Le « *tenfid iktuâ* » ou de concession.

Le bénéficiaire, dans ce cas, jouit de l'immeuble en toute propriété et sans aucune restriction.

- 2° Le « *tenfid intifaâ* » ou de jouissance.

Le bénéficiaire a alors simplement la jouissance révo-

فإن هذا ليس بمعلوم في الاحساس ولو كان الحكم ان
يتحكم صاحب الاصل في العارس وفي ملك المواعين و
الجلسات لادى ذلك الى اخلاء الاسواق بسبب رفع الا
جزية و لا كبرية الى فوق الغاية *

² Gueza (ou guezia), altération de djezia. جزية.

cable de l'immeuble dont il perçoit — s'il y a lieu — les loyers à son profit.

3° Le « *tenfid-et-kira* » ou de location.

Le bénéficiaire paie au Makhzen un loyer fixe et, dans ce cas, comme dans le cas précédent, le Makhzen peut reprendre son bien.

On pourrait ajouter à ces trois sortes de *tenfid*, le *tenfid-et-guich*¹ ou de concession aux tribus militaires.

Dans ce cas le bénéficiaire donne en échange au Makhzen ses services militaires et peut céder sa concession à la condition que le nouveau bénéficiaire soit en état de fournir au Makhzen les mêmes services militaires — et par conséquent qu'il soit musulman. Cette concession peut être révoquée si le bénéficiaire cesse ses services.

Du « tenfid iktââ ». — Historique de sa constitution. — Droits qu'il confère au donataire.

La donation de la nue-propriété et de l'usufruit consenti par le Makhzen est appelée : « *iktââ-et-temlik* » إقطاع التملك (donation définitive et constitution de propriété). Elle est basée, ainsi que toutes les libéralités, sur de nombreux versets du Coran².

Qu'elles soient faites par considération pour la personne du donataire ou « en vue de Dieu et de la récompense dans l'autre vie », ces donations sont parfaitement légales et recommandées — nous venons de le voir — par le « Législateur par excellence » (le Prophète).

En résumé, l'*iktââ* est rangé parmi les actes admis par la loi musulmane et les anciens errements consacrés par l'Islam.

On raconte³ que le Prophète donna en fief à Ouâil ben Hidjir une terre dans le Hadramout, à Blal ben El Harats El Madani, tout le Akik et les mines d'El Keblia, à Saâda

¹ *Guich*, altération de *Djich* جيش colonne, troupes militaires.

² Entre-autres les suivants : ان الله يامر بالعدل ولا حسان
« Dieu ordonne d'user d'équité et de bienveillance », et :
ان تقرضوا الله فريضاً حسداً يضاعفه لكم « Si vous prêtez à Dieu gracieusement, il vous doublera votre prêt. »

(On sait que ces versets ont été révélés à la suite de la donation faite par Abou-Dahdah d'un jardin lui appartenant).

³ Cf. Ben El Mouaz.

un puits situé dans le désert d'El Djaàrania et à Ayas ben Ktada El Ambri un réservoir.

On rapporte aussi ¹ que le Prophète avait donné aux Beni Refaà une terre qu'ils se partagèrent ensuite.

Les khalifes orthodoxes et les monarques de l'Islam ne font donc que suivre dans leurs concessions les prescriptions coraniques.

Comme tous les donataires à titre privé, le bénéficiaire du « *tenfid iklâa* » devient propriétaire de l'objet de la donation et y est substitué aux droits du propriétaire — en l'espèce le Makhzen. Il n'est plus possible de rapporter la concession définitive ni de reprendre le bien ainsi concédé, que le propriétaire l'ait aliéné ou non.

Et cela semble juste. Quiconque a été constitué propriétaire d'un immeuble par un moyen légal — et nous venons de voir que le « *tenfid iklâa* » est une constitution légale de propriété — doit avoir le droit de faire de sa propriété ce que bon lui semble.

Il peut la garder ou l'aliéner par vente, par donation simple ou amodière ou par tout autre acte de libéralité, dit Ben El Mouaz ².

Des autres genres de tenfid. — Droits du donateur.

Nous avons vu en les définissant, que les « *tenfid intifaà* », « *tenfid-el-kira* » et « *tenfid-el-guich* » donnaient au Makhzen le droit de reprendre son bien.

Et, en effet, rien ne semble l'en empêcher, ni la longue possession, ni le maintien des héritiers du concessionnaire en la possession de ce droit d'usufruit.

Le concessionnaire ou ses héritiers ne peuvent invoquer les droits de possession s'il est reconnu que le Makhzen est le vrai propriétaire et que la concession a été conférée par lui à titre usufruitaire.

Le fait possessoire ne pourrait être retenu que si l'origine de la propriété n'était pas connue.

Quand cette origine est connue, que l'on sait, par exemple, que le possesseur n'est entré en possession que par suite d'une location, d'une cession ou autres cas simi-

¹ Cf. Ben El Mouaz.

² *يبيع في ملكه ماشاء من املاك او ثبوت ببيع او هبة او صدقة او غير ذلك من سائر وجوه التبرعات **

laïres, il ne fait aucun doute que les droits qu'il invoque ne peuvent être pris en considération, y eût-il même possession prolongée.

Du moins trouvons-nous les éléments de cette opinion dans le précis de Sidi-Khelil et notamment dans « *El Amaliat El-Fassia* » qui s'expriment ainsi ¹ :

La certitude du droit de propriété est une condition à laquelle est subordonnée l'admission des preuves du demandeur. Ces preuves ne peuvent être admises que si l'on ignore qu'un autre que lui est propriétaire. De même, la constatation des droits d'origine de l'occupation est une condition dont dépend l'efficacité du fait possessoire, car la possession ne fait foi que si l'origine de l'occupation est inconnue. Quand elle est connue, qu'il s'agit, par exemple, d'une cession pour habitation ou quelque acte similaire, le fait possessoire n'infirme pas les arguments du demandeur et devient, même, comme inexistant, ... le possesseur alléguerait-il même qu'il a acheté....

Le chikh Ed-Dessouli dit, en effet, que ² :

Cette simple allégation ne saurait suffire ; il lui faudrait absolument établir ses droits, faute de quoi il aurait à supporter le loyer afférent à toute la période (de la possession), suivant un chiffre fixé par les experts.

De même, l'auteur de l'ouvrage *El Ouatsaïk-El Medj-mouâ* الوثايف المجموعة dit à ce sujet ³ :

.... La possession prolongée ne pourrait lui servir, prétendit-il même avoir acheté.

De la transmissibilité des tenfidat par voie d'héritage ou par voie de mutation à titre onéreux ou à titre gratuit.

Nous venons de voir que les biens makhzen sont donnés

1 ان ثبوت اصل الملك شرط في قبول بيعة التام الا اذا لم يعلم ان اصل ذاك الملك اعميرة وثبوت اصل المدخل شرط في اعمال حيازة الكمايز اذ لا يعمل بحيازة الا اذا جهل اصل مدخله اما اذا علم باسكان ونحوه فهذه الكمايز لا تنقطع حجة التام بل هي حينئذ كالعدم *

2 ولا تدفع دعوى الشراء بشواه بل الابد من اثباته ذاك فان لم يشته فعلية الكراء في جميع المرة بما يشواه اصل المعرفة *

3 لم يدعه طول الكمايز واو ادعى شواهد *

en tenfid soit définitivement (en toute propriété) soit à titre usufruituaire seulement.

Dans le premier cas, le donataire devient propriétaire comme il a déjà été dit ; le bien concédé est alors transmissible héréditairement et peut être aliéné par lui dans les mêmes conditions que toutes les propriétés privées, par tous les modes de mutations, à titre onéreux ou à titre gratuit.

Dans le second cas, le Makhzen a le droit de reprendre le bien qu'il a donné, car il en a conservé la nue-propriété et le bénéficiaire de l'usufruit ne peut ni l'aliéner ni le céder, par vente ou autrement ; l'usufruit n'est dans ce cas, que personnel et ne saurait, à un titre quelconque, être transmis à une autre personne.

C'est ce que constate le chikh Abdelqader El Fassi, dont l'opinion a été rapportée au cours de ces notes, et qui a relevé, à ce sujet, la différence qui existe entre l'*intifaâ* (usufruit) et le domaine utile (*menfaâ*) transmissible à autrui.

Selon El Qarafi — dit-il — l'*intifaâ* consiste en ce que le bénéficiaire doit jouir, lui-même, exclusivement, de ce droit, tandis que la « *menfaâ* » est plus générale, le bénéficiaire pouvant exercer ce droit personnellement ou bien en transmettre la jouissance à un tiers moyennant une équivalence telle qu'un loyer ou sans compensation comme le prêt à usage.

Du droit de l'usufruitier au remboursement des travaux faits par lui à l'immeuble concédé, en cas de révocation du tenfid.

Le Makhzen a donc le droit de reprendre ce qu'il a concédé à titre usufruituaire, mais il ne peut cependant le faire — si le texte du tenfid a autorisé l'usufruitier à augmenter les constructions existantes — que sous la réserve du droit que possède ce dernier de faire estimer ces travaux et d'en toucher le prix lorsqu'il est mis en demeure d'évacuer.

C'est l'opinion du chikh Ben Mouaz qui a déjà été mentionnée au paragraphe des contrats à 6 % et qui

« فإل الشراعي مانصه * تملیک لا انتفاع ان یباشر هو بنفسه فقط و تملیک المنفعة اسم من ذلک فیبایع بنفسه و یمکن غیره من الا انتفاع بعوض کما لا جاریة و غیر عوض کالعارية * »

semble s'appliquer également au cas qui nous occupe : j'en rappelle ici le texte :

Tous les biens dont le Makhzen a cédé la jouissance à des tiers ou qu'il a concédés moyennant un loyer déterminé peuvent être repris par lui quand il le veut, sans aucun empêchement légal, sous cette (seule) réserve que, dans le cas de nouvelles constructions ou d'autres travaux effectués par l'occupant en vertu d'une autorisation expresse du Makhzen, cet occupant a le droit de faire estimer ces travaux et d'en toucher le prix en évacuant les lieux, étant donné qu'il a été autorisé à faire ces améliorations.

Conclusions.

Le « *tenfid iktlaâ* » est donc définitif et complet et, parlant, transmissible à n'importe quel titre. Les autres genres de *tenfid* : *iutifaâ*, *kira* ou *guich* ne sont que personnels et non transmissibles. Le Makhzen peut, s'il le veut, reprendre l'objet de la concession.

Telles sont les opinions de quelques savants marocains sur ces questions. Bien qu'imparfaites, et peut-être réfutables, il m'a paru intéressant de les faire connaître.

Tanger, juin 1913.

JULES GRIGUER.

Note sur Quelques Relations de la Préhistoire de la Région de Constantine avec celle des Environs d'Oran

Continuant la série de ses remarquables découvertes préhistoriques, M. Debruge vient d'en publier les résultats dans trois brochures que je vais examiner.

Les conclusions auxquelles s'est arrêté mon savant confrère méritent d'attirer l'attention de tous ceux qui recherchent les origines des populations barbaresques. Aussi il m'a paru utile, non seulement de signaler, à ceux qui s'intéressent à la préhistoire de l'Oranie, les belles découvertes de M. Debruge, mais encore, d'essayer de faire quelques rapprochements entre certaines industries lithiques de la région de Constantine et d'autres des environs d'Oran.

Si les résultats obtenus ne permettent peut-être pas encore de trancher des questions depuis longtemps débattues, ils apportent tout au moins de sérieuses données pour le problème à résoudre.

M. Debruge se garde d'ailleurs de conclure définitivement, il se borne à contribuer, pour une large part, à l'œuvre commune et, soumettant ses observations à l'appréciation de ses confrères, il est toujours prêt à accepter leurs objections présentées sous une forme courtoise. On ne saurait trop l'en féliciter.

1° STATION DE MECHTA-CHATEAUDUN (MECHTA-EL-ARBI).— Cette station est une escargotière que M. Debruge a fouillée en collaboration avec M. G. Mercier. Les résultats des fouilles ont été publiés dans le *Recueil de la Société Archéologique de Constantine* 1.

La découverte la plus importante est celle de trois crânes dont M. le docteur Bertholon a fait une étude très savante qui fait l'objet d'un travail publié à la suite de celui de MM. Debruge et Mercier.

M. le docteur Bertholon conclut à l'existence d'une race africaine *néanderthaloïde*.

1 La station préhistorique de Mechta-Châteaudun, par MM. A. Debruge et G. Mercier, 1 broch. in-8°, 23 p., 10 pl. (Extrait du *Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine*, vol. XLVI, 1912). Ce travail est suivi d'une Note sur l'ossuaire de Mechta-el-Arbi, par M. le D^r Bertholon, 13 p., 2 pl.

Absolument incompetent, je ne me permettrai pas de disenter ces résultats anthropologiques.

Le mobilier et l'industrie de l'escargotière de Mechta-el-Arbi ne me paraissent pas offrir des caractères bien différents de ceux des escargotières de Tébessa, déjà décrites par M. Debruge : il y a encore abondance de lames à encoches, de lames à bec de perroquet, de poinçons en os et absence de poterie. Les auteurs signalent, comme nouveautés, un gros outil en os fait d'une « côte » (Pl. IX et X), et une série de coquilles d'escargots percées de trous faits intentionnellement. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que l'os ouvré n'est certainement pas une côte. Les côtes n'ont pas de talon atténué et sont courbes. N'ayant pas vu la pièce, je ne puis me prononcer, pas plus d'ailleurs que sur l'origine des trous des hélices.

De la description des fouilles, je ne retiendrai que les conclusions qui sont résumées dans l'amicale réplique suivante des auteurs :

« Contrairement à l'opinion émise par M. Doumergue ¹, qui persistait, jusqu'ici, à classer ces curieux gisements dans le néolithique ², malgré l'absence de poteries, il résulte incontestablement de nos constatations et de nos recherches, que l'industrie contemporaine de la formation de l'escargotière de Mechta est *paléolithique*. La présence de *Bos primigenius*, qui a disparu de très bonne heure, nous en est encore un témoignage. La taille des silex, les pointes, les grattoirs, les couteaux-scie, offrent tous les caractères de l'industrie monstérienne... ³. »

Le témoignage paléontologique sur lequel s'appuient cette fois mes savants confrères, ne fera pas changer ma manière de voir, car le tableau des espèces, dont les restes ont été trouvés à Mechta-el-Arbi, est loin de présenter, dans son ensemble, un grand caractère d'ancienneté. Voici la liste des animaux cités :

Bubalus boselaphus Pallas (Le bubale).

Bos laurus L. var. *primigenius* Rüt. (Le grand bœuf).

B. laurus var. *ibericus* Sanson (Le bœuf d'Algérie).

Erinaceus algirus Duvernoy (Le hérisson d'Algérie).

Felis ocreata Gmelin (Le chat ganté).

¹ Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, 1^{re} trim. 1913, p. 130.

² J'ai dit : « Je persiste à croire qu'il faudra se résigner à les classer dans le néolithique. » Ce qui n'est pas une affirmation.

³ Recueil Soc. Constantine, pp. 303-304.

Gazella dorcas L. (La gazelle des plaines).

Gazella var. *kevella* Pallas (La gazelle des montagnes).

Vulpes vulpes L. var. *Atlantica* Wagn. (Le renard d'Algérie).

Ammotragus Cervia Pall. (Le mouflon) ¹.

Cette liste suggère aux auteurs les appréciations suivantes :

« Certaines espèces, le bubale, le grand bœuf, ont disparu depuis l'âge paléolithique. D'autres, la gazelle des plaines et celle des montagnes, le mouflon et l'autruche, ont déserté depuis longtemps les parages des Hauts-Plateaux constantinois ; seuls le mouflon et la gazelle des montagnes se rencontrent encore dans la chaîne qui borde le Sahara, au Sud de l'Algérie. »

La liste des animaux cités et les déductions qu'en tirent les auteurs sont loin de me convaincre. Sauf les bœufs, les autres espèces sont encore vivantes dans la province d'Oran. Seul le bubale devient très rare et paraît s'être réfugié définitivement dans les confins algéro-marocains de l'Extrême-Sud. J'en ai acheté une peau fraîche à El-Aricha, en 1897, j'en ai vu un tout jeune amené au Kreider, vers la même époque. Il y a peut-être encore en captivité dans les pépinières du Kreider, des sujets capturés jadis dans la plaine d'alfa.

La disparition de l'autruche est un peu moins récente. En 1884, des autruches ont poudu aux abords du chott El Gharbi. En 1887, un sujet a été tué près de Méechéria.

Le hérisson, le chat ganté, la dorcade, le kevel, le renard d'Algérie sont encore communs et le mouflon lui-même ne peut être considéré comme une espèce émise.

Restent les bœufs. Je laisse tout de suite de côté le *Bos ibericus* de Sanson, auquel appartiennent les races actuelles de l'Algérie et dont il est très difficile de séparer la forme ancestrale sur des matériaux toujours insuffisants. Le grand bœuf seul est réellement un fossile bien connu. Par sa taille, il se rapproche du *Bos taurus* variété *primigenius* Rütimeyer des gisements d'Europe.

Mais avant d'accepter cette dénomination pour les matériaux recueillis en Algérie, il faudrait préciser.

On sait que le regretté et savant géologue Thomas

¹ Avec l'énumération des espèces, il serait utile de citer les pièces ostéologiques recueillies, car de nombreux ossements sont encore inconnus.

avait décrit, sous le nom de *Bos primigenius mauritanicus*, un bœuf gigantesque dont les restes, très incomplets, avaient été trouvés dans l'oued Seguin.

A tort ou à raison, Pomel (in Matériaux : Bœufs-Taureaux), n'a pas fait état de la sous-variété créée par Thomas. Il a décrit, sous le nom de *Bos opisthonomus*, tous les restes de grands bœufs qu'il a pu étudier. Non seulement il n'a pas accepté l'existence en Algérie de la var. *primigenius* type de Rütimeyer, mais encore il n'a pu considérer la sous-variété de Thomas comme distincte de son *Bos opisthonomus*.

A cette dernière espèce il a donc rapporté tous les ossements de grands bœufs récoltés en Algérie, surtout en Oranie, où les restes du bœuf opisthonyme sont très répandus dans les grottes et les foyers. Personnellement, j'en possède plusieurs caisses.

Il faudrait donc, avant de conclure, démontrer d'abord que le *Bos mauritanicus* de Thomas et le *Bos opisthonomus* de Pomel sont deux types distincts et, ensuite, que le premier est plus ancien que le second.

Il est bon de rappeler que Pomel n'a fait que reprendre le nom sous lequel Hérodote a décrit un grand bœuf qui vivait dans le pays des Garamantes¹. Il estimait que l'animal visé par le célèbre historien grec était le descendant direct de l'espèce fossile, ce qui n'impliquerait pas une grande ancienneté².

Je crois que l'insuffisance des matériaux connus concernant la sous-variété de Thomas ne permet pas d'en tirer de grands enseignements. Il n'en est pas de même pour le *Bos opisthonomus* qui est représenté en Oranie dans presque tous les gisements néolithiques ou subnéolithiques. C'est surtout l'abondance de cette espèce qui m'incite à ne pas trop vieillir nos foyers de plein air qui me semblent bien contemporains des escargotières de l'Est.

En résumé je ne vois pas, dans les ossements de Mechta-el-Arbi, une preuve paléontologique suffisante pour attribuer la formation du gisement à une des époques du paléolithique, surtout à une époque voisine du Monstérien. En outre j'estime que la faune de Mechta-el-Arbi a un caractère moins ancien que celle des

¹ Hérodote, — *Histoire*, Liv. IV, Chap. CLXXXIII.

² Il est une espèce qui devait se rencontrer dans les escargotières de l'Est; c'est le bœuf antique (*Bubalus antiquus* Duvernoy) dont les ossements ne sont pas faciles à distinguer de ceux du *Bos opisthonomus*.

escargotières de Tébessa à Elephas, Equus, Catoblepas. Les auteurs, au contraire, la croient plus ancienne.

Evidemment, au point de vue de la classification, la déduction que je tire des données paléontologiques du gisement de Mechta ne concorde pas avec celle tirée des silex de facture paléolithique. C'est là l'éternelle question qui embrouille la préhistoire en Algérie ; partout où l'on trouve la lame de silex, plus ou moins bien artistement travaillée et les formes qui en dérivent, partout c'est le chaos.

Si donc on peut admettre que tous les instruments sont de *facture* aurignacienne ou magdalénienne, rien ne permet d'affirmer qu'ils sont d'âge paléolithique.

Un seul caractère paraît devoir être pris encore en considération : c'est l'absence de la poterie. Il est indéniable que ce caractère a une importance capitale en Europe, mais en Algérie je le crois, jusqu'à preuve du contraire, de valeur secondaire. Des foyers d'Oran, où les escargots ne manquent pas, je pourrais reproduire une planche de lames à encoche identiques à celles de la planche V du travail de MM. Debruge et Mercier et l'accompagner d'une planche de magnifiques poteries ornementées.

On me permettra de rappeler que l'*asilien* de Piette, de l'avis de son éminent créateur, peut être considéré comme presque dépourvu de poterie et que Déchelette (*Manuel d'Archéologie*) le place à l'aurore du néolithique. Je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même en Algérie.

2° LES OUTILS PÉDONCULÉS DE AÏN-EL-MOUHAAD. — Dans une autre note ¹ M. Debruge revient sur la station d'Aïn-el-Mouhaad dont l'industrie « énigmatique » rappelle celle de certaines stations de surface des environs d'Oran. Cette industrie est caractérisée par des disques, des lames épaisses, des pointes de flèches grossières et des grattoirs pédonculés. Les objets sont les uns en quartzite, les autres en silex, tous taillés sur une seule face. La facture de la taille a visiblement un cachet moustérien ; seules les pointes de flèches en silex ont quelques rapports avec l'industrie néolithique tout en restant taillées sur une seule face, ce qui n'est pas, on le sait, un criterium. Il est bon

¹ Les outils pédonculés de la station préhistorique de Aïn-el-Mouhaad (département de Constantine), par A. Debruge, 1 broch. in-8°, 15 p. avec fig. (Extrait des Comptes Rendus du 8^e Congrès préhistorique de France, session d'Angoulême, 1912), pp. 355 à 368.

toutefois de remarquer que le pédoncule des silex est assez souvent retouché sur le pourtour.

Dans son travail, mon confrère admet « qu'il y a beaucoup de rapport entre les industries de Gafsa, signalées par MM. Boudy et Capitan¹ et de Aïn-el-Mouhaïd ». N'ayant pas vu les matériaux de Gafsa je ne saurais me prononcer. Toutefois je me permettrai de faire une modeste remarque. D'après la description stratigraphique donnée par MM. Boudy et Capitan, la couche de « lehm » de 2 à 3 mètres renfermant des pointes pédonculées paraît être en concordance avec les couches sous-jacentes de poudingues à industrie acheuléo-moustérienne : elle aurait, par conséquent, — comme les couches inférieures nettement paléolithiques, — subi les effets « du soulèvement partiel qui vers le milieu du quaternaire redressa à environ 45° toutes les couches du dépôt ».

Il est difficile d'admettre que l'homme néolithique ait été contemporain du « soulèvement partiel » cité. Si donc la position des poudingues de Gafsa n'est pas due à un accident géologique local, — relativement récent et n'affectant qu'une étendue restreinte, — on doit considérer que les dépôts sédimentaires concordants et redressés à 45° sont antérieurs à la période néolithique.

Je reviens à l'étude de M. Debruge.

On pourrait figurer des environs d'Oran des instruments et des pointes pédonculées qui ne diffèrent que par leurs dimensions moitié moindres des échantillons de Mouhaïd que M. Debruge a bien voulu me communiquer.

Aussi je ne puis hésiter à reconnaître un lien de parenté très rapproché entre les industries d'Oran et d'Aïn-el-Mouhaïd. L'industrie d'Oran pourrait simplement marquer une évolution dans l'art de la taille peut-être facilitée par la nature des silex.

En Oranie, malgré un cachet d'ancienneté, cette industrie n'a été recueillie qu'à la surface et aucune preuve stratigraphique n'est venue jusqu'ici confirmer ou infirmer cette ancienneté.

A Aïn-Mouhaïd, M. Debruge a recueilli des échantillons jusqu'à 0^m 10 de profondeur. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu le loisir de pousser plus profondément ses

¹ D'CAPITAN et BOUDY. — *Le Préhistorique dans le Sud Tunisien (Congrès préhistorique de Monaco, 1906)*, p. 114.

recherches. Il y aurait grand intérêt à ce qu'une mission spéciale lui soit confiée pour les continuer.

En concluant, M. Debruge se montre encore indécis sur l'âge à attribuer à ces précieux documents. Il se « borne à comparer ». Cela ne m'étonne pas. C'est cette industrie qui, depuis vingt ans, me paraît antérieure à Oran à celle des grottes. C'est l'incertitude de l'âge qui doit lui être attribuée qui rend toute classification rationnelle du préhistorique algérien impossible.

L'attribution d'un âge à l'industrie de Mouhaàd restait donc encore problématique quand M. Debruge a apporté avec la note suivante une nouvelle et importante contribution à l'étude de la question.

3° STATION PRÉHISTORIQUE DU DJEBEL OUACH¹. — Dans cette brochure, M. Debruge, qui a décidément la main heureuse, décrit des matériaux qu'il a récoltés sur le fond de l'étang du djebel Ouach, près de Constantine, exceptionnellement à sec pendant l'été de l'année 1912. Cette industrie est caractérisée par des quartzites taillés de facture dérivant du chelléo-moustérien et évoluant vers la pointe de flèche pédonculée en quartzite dont il a recueilli et trouvé plusieurs ébauches. Il n'y a pas de doute ; cette industrie rappelle celle d'Aïn-Mouhaàd et M. Debruge a raison quand il l'en rapproche et lui reconnaît un caractère relativement plus ancien. Il se base aussi sur ce fait important qu'il a déjà signalé « cette primitive et grossière industrie » dans les couches inférieures des grottes d'Ali Bacha, des Ours et du Moufflon, industrie qui était accompagnée d'une faune ancienne.

Il conclut qu'il y a lieu de reconnaître à l'industrie de toutes ces stations des caractères moustériens, dont les différences de détail marquent les diverses phases du progrès dans l'art de travailler la pierre.

Si réellement, ainsi que l'indique M. Debruge l'industrie des couches inférieures des trois grottes est du même type que celle des stations de plein air, le caractère paléolithique des stations à quartzites et pointes pédonculées semble devoir être admis.

Pour ma part, étant donné les belles trouvailles de mon

¹ La station préhistorique du djebel Ouach (près Constantine), par A. Debruge, 1 broch. in-8°, 11 p. avec 7 pl. (Extrait du *Recueil des Not. et Mém. de la Soc. Arch. de Constantine*), vol. XLVI, 1912.

distingué confrère, je ne puis que persister dans le pressentiment que j'ai toujours eu, que l'industrie des quartzites et des pointes grossières pédonculées des stations de surface était antérieure à celle de nos grottes néolithiques. Malheureusement jusqu'ici, dans la province d'Oran, aucun dépôt alluvionnaire n'a fourni des preuves stratigraphiques et paléontologiques indiscutables. Tout ce que je puis affirmer, c'est que dans nos grottes, où l'on trouve les silex par centaines, jamais je n'ai rencontré un éclat de quartzite pas plus dans les diverses couches néolithiques qu'à la surface. Ce qui est plus curieux, c'est que la station de surface du Polygone d'Oran à quartzites et silex grossiers avec quelques pointes de flèches pédonculées, se trouve aux abords de deux de nos plus belles grottes : celle du Polygone et celle des Troglodytes. Il me paraît inadmissible que les naturels qui utilisaient le quartzite ne se soient pas réfugiés, au moins pendant le mauvais temps, dans la grotte du Polygone, située à 200 mètres. Or, on n'a pas trouvé des restes de leur industrie à la surface des dépôts néolithiques.

En revanche, le fond de certaines grottes, à couche archéologique très épaisse, a offert quelques spécimens de facture grossière ancienne. C'est ainsi que la grotte des Troglodytes a donné des ébauches d'instruments grossiers en calcaire, quartzite et silex, que les inventeurs n'ont pu « assimiler qu'au Moustérien »¹. De même, la couche inférieure de la grotte de la Mouillah a donné des pièces de « facture nettement moustérienne », quelques-unes en silex, les autres en quartzite².

Il est impossible de ne pas être frappé de l'importance de ces observations : on ne peut nier qu'il existe des rapports étroits entre les faits constatés dans certaines grottes profondes de l'Oranie et dans celles du département de Constantine. Tout paraît donc indiquer que l'industrie du quartzite à pointes de flèches pédonculées est antérieure à la véritable industrie néolithique. J'estime que M. Debruge a raison de la rapporter au paléolithique.

F. DOUMERGUE.

¹ PAULARY et TOMMASINI. — *La grotte des Troglodytes (Oran)*, in *AFAS*, Marseille 1891, pp. 673-679.

² FABIEN. — *Fouilles des abris préhistoriques de la Mouillah (près Marnia)*, Deuxième campagne, (in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*), 1912, p. 391.

Note sur les Tumuli et Quelques Vestiges d'Anciennes Agglomérations de la Région d'Oudjda

LES TUMULI

Ainsi que je l'ai exposé dans un précédent travail¹, les anciens tumuli ne sont pas rares dans la région d'Oudjda. Indépendamment de ceux qui se trouvent en assez grand nombre aux alentours de la ville, il en existe encore beaucoup d'autres sur le territoire s'étendant à la périphérie.

Ayant eu à circuler dans tous les sens, depuis la plaine d'Angad jusqu'aux Hauts-Plateaux de Berguent, et, de la frontière algérienne aux montagnes des Beni bou Zeggou, j'ai noté tous les tumuli aperçus ; mais, faute de loisirs, j'ai dû presque toujours me contenter d'un examen superficiel, sans avoir la possibilité d'entreprendre des recherches suivies et méthodiques.

Malgré ce manque d'observations, une simple énumération des tumuli peut présenter quelque utilité ; si incomplète que soit la liste obtenue, elle donne néanmoins une idée de leur répartition sur le territoire envisagé. D'autre part, il est probable qu'une partie de ces tumuli est appelée à disparaître devant les progrès de la colonisation ; c'est une raison de plus pour les repérer pendant qu'il en est encore temps.

Le résultat des fouilles faites dans les tumuli voisins de la ville d'Oudjda permet de supposer que le mobilier de tous les monuments analogues du territoire environnant doit être également fort pauvre² ; comme on le verra plus loin, le seul d'entre ces derniers que j'ai eu l'occasion de fouiller ne contenait même pas d'ossements. Les tumuli rencontrés sont de forme circulaire, plutôt aplatis ; hors des abords d'Oudjda, je n'ai trouvé aucun autre type.

¹ et ² L. VOISOT, — *Les Tumuli d'Oudjda*, in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1910, pp. 516 à 528.

Emplacement des Tumuli

Les tumuli observés dans la région d'Oudjda depuis 1910 sont, suivant leur situation, classés dans l'un des neuf groupes ci-dessous : dans chaque groupe l'ordre adopté va de l'Est à l'Ouest. Les remarques particulières, qui ont pu être faites sur certains tumuli, sont indiquées au cours de leur énumération.

1° *Plaine d'Angad :*

Un tumulus sur la frontière, sur l'ondulation dite Ragueb el Babouche, à environ trois kilomètres au sud-est de Zoudj el Beghal.

Plusieurs tumuli sur la frontière, sur l'ondulation rocheuse dite Rokbet el Klakh, près du pont du chemin de fer de Marnia à Taourirt sur l'oued Bouchetat, sur la rive gauche de l'oued.

Un tumulus sur la frontière, dit Kerkour el Miad par les Marocains et Kerkour Sidi Hamza par les Algériens, dans la plaine dénommée El Hafaïr, au nord de la maison cantonnière de la route de Marnia à Oudjda.

Plusieurs tumuli au sommet de la falaise escarpée de la rive gauche de l'oued Bou Naïm, au lieu dit Djorf el Baroud.

Un tumulus au bord de la piste de l'oued Taïret à Oudjda, entre l'oued et le monticule de Zeraïg qui est situé à l'est de Sidi Yahia.

Deux petits tumuli plats et un grand d'un plus fort relief, au lieu dit El Byiaïd, dans la plaine, à environ cinq kilomètres à l'est d'Oudjda.

Un groupe de tumuli au milieu de vestiges de très anciens murs, au lieu dit Dahar el Byiaïd, à environ deux kilomètres au nord-est de Sidi Yahia.

Plusieurs tumuli entre le djebel El Hamra et l'Aïn Serrak, le long de la route carrossable d'Oudjda à Berguent.

Grands tumuli au sommet de Koudiet Mouley Tayâa, à environ un kilomètre à l'ouest de la route carrossable d'Oudjda à Berguent et au nord-ouest d'Aïn Serrak.

Deux tumuli contre la piste d'Oudjda à Hassi Abou Mra (un de chaque côté) au lieu dit Tol ou Ntol, au-dessus de Kerch el Begra.

Un tumulus à Koudiet Bou Halou, au-dessus et au nord

de la piste d'Oudjda à Djenane El Hadj Sahli, à l'endroit où elle franchit le col situé entre le djebel Semmara et le Bou Halou.

Groupe de tumuli sur une ondulation à l'ouest d'Hassi Abou Mra, dans la plaine comprise entre l'oued Isly et le djebel El Hamra.

Nombreux tumuli, dont beaucoup en mauvais état, à Hassi Abou Mra, au nord et près de la piste passant en ce point.

Un tumulus sur l'ondulation dite Ragneb Feidet el Mezaïda, dans la plaine comprise entre l'oued Isly et le djebel Semmara.

Quelques tumuli, dont un grand, sur la crête rocheuse dite Meghsel el Akhal, sur la rive droite de l'Isly, au-dessus de son confluent avec l'oued Ben Sguir.

Un tumulus à côté de la piste d'Hassi Abou Mra, à Sidi Moussa, entre ces deux points.

Deux tumuli sur la berge droite du haut oued Isly, un peu en aval des jardins de Sidi Moussa.

Un tumulus sur une ondulation de la rive gauche de l'oued Isly, à côté du sentier dit Mehadj Roua, à environ un kilomètre et demi du confluent des oued Isly et Ben Sguir.

2° *Lisière sud de la plaine d'Angad, au pied des montagnes :*

Un tumulus sur la rive gauche de l'oued Taïret, en face de l'oued Rouban, à côté de la piste de Taïret à Oudjda¹.

Assez nombreux tumuli, généralement disséminés, à la pointe nord-ouest du djebel Metsila ; l'enceinte de quelques-uns est marquée par de grosses pierres enfoncées dans le sol avec une très faible saillie.

Plusieurs tumuli sur la rive gauche du haut oued Isly, au milieu des vestiges d'anciens murs du ksar Aadja, vers la sortie nord du défilé entre le djebel Metsila et les montagnes des Zekara.

Deux tumuli à El Djemdjem, sur la rive gauche du haut oued Isly, légèrement en aval des précédents, à côté de vestiges d'anciens murs. Un de ces tumuli est peu visible et ne semble pas très régulier. L'autre est circulaire et a 5^m 50 de diamètre ; il est constitué par une enceinte extérieure, faite avec de grosses pierres enchassées dans le

¹ Il en existe d'autres dans la haute vallée de l'oued Taïret, je les ai signalés antérieurement. L. VOISOT. — *Les Tumuli d'Oudjda (loc. cit.)*.

sol, et une enceinte intérieure de 2 mètres de diamètre en grandes dalles fichées, l'intervalle entre les deux enceintes est garni avec des pierres de dimensions moyennes. La fouille entreprise au centre de ce dernier tumulus, sur toute la surface comprise à l'intérieur de la petite enceinte, n'a rien fait découvrir d'intéressant. Après une faible couche de terre meuble on a extrait de larges dalles posées à plat, puis, à 0^m.40 de profondeur, on a atteint le rocher naturel sans trouver aucune trace de sépulture.

Plusieurs tumuli au pied nord des montagnes des Zekara, sur la rive gauche de l'oued Mesteferki et le long de la piste conduisant à Bou Ladjeraf.

Un tumulus sur l'ondulation dite Ragueb el Ghorab, près d'un térébinthe, au nord et au voisinage du djebel El Hamra qui prolonge vers le nord le djebel Bou Ladjeraf.

3° Bord ouest du plateau des Beni Snous, sur la frondière :

Plusieurs tumuli au sommet du flanc ouest du plateau des Beni Snous, à côté du col dit Teniet Remla.

4° Mouvements de terrain rocheux dits « Chebkas » entre les plaines d'Angad et de Missiouine :

Un tumulus sur le versant sud du col par où passe la piste d'Oudjda à Sidi Aïssa, entre l'oued El Haïmer et le point d'eau de Sidi Baho.

5° Plaine entre les deux premières rides montagneuses au sud de l'Angad et contreforts sud de la ride nord.

Un tumulus au bord de la piste d'Oudjda à Sidi Aïssa, un peu au nord de la sortie des montagnes des Beni Yala.

Nombreux tumuli sur une croupe rocheuse dite Hadjer el Kahla, dans les contreforts sud du djebel Metsila.

Plusieurs tumuli au pied est des montagnes des Zekara, entre Drâa el Arich et Ras el Mahiserate.

Un tumulus à Ras Taghezout, au pied sud-ouest du djebel El Aalem (cote 1024), dans les hauteurs joignant les montagnes des Zekara à celles des Beni Yala.

Plusieurs tumuli sur les rives de l'oued El Feida, vers la rencontre de la piste de l'oued El Aatchane avec celle du Metroh à Guenfounda, au pied du versant sud des montagnes des Zekara et au voisinage d'un bouquet de chênes.

Un tumulus à Kondiet Aajjour, sur le versant sud des montagnes des Zekara, un peu à l'est de la plaine du Metroh.

6° *Bord sud de la plaine de Missiouine :*

Deux tumuli sur la frontière, sur l'élévation dite Gàadet el Abed, au pied du col de Mechamiche.

Un tumulus sur la frontière, sur la hauteur entre les oueds Akkar et Guettar, sur la pointe nord des contreforts de Koudiet Debagh.

Deux tumuli au voisinage des Aouinet Ghozlane.

7° *Partie est de la plaine de Tiouli :*

Un tumulus au bord de la piste de Sidi Aïssa aux Aouinettes des Beni Yala, à hauteur de la pointe nord du Teboutet de l'Est. Une longue dalle plate est étendue au milieu de ce tumulus, sur lequel elle a peut-être été dressée autrefois.

Un tumulus sur un monticule voisin du bord sud de la piste de Sidi Aïssa aux Aouinettes des Beni Yala, à hauteur du centre du Teboutet de l'Ouest.

Un tumulus sur un replat au-dessus d'Oglat Hadjeb et Tin ; des dalles fichées de champ en dessinent le pourtour.

Un tumulus au nord de la piste de Sidi Aïssa aux Aouinettes des Beni Yala, à hauteur de la pointe ouest du Teboutet de l'Ouest.

Un tumulus au sommet du Teboutet de l'Ouest, à l'ouest de Sidi Aïssa.

Un tumulus sur l'ondulation devant Es Souk (le marché), à proximité des mines de Tiouli et au voisinage de la piste conduisant à ces mines, entre les hauteurs dites Teboutet et Mendjel el Akhal.

8° *Bord sud des montagnes du Tell :*

Un tumulus au sommet de l'ondulation située au nord de Teniet el Hanech, dépression par où passe la route de Berguent aux Aouinettes des Beni Yala, à moins d'un kilomètre à l'ouest d'Hassi el Abiod qui se trouve à côté de la route carrossable d'Oudjda à Berguent.

Deux tumuli sur une petite ondulation rocheuse du flanc gauche de Sahib en Nâam, au pied sud des derniers contreforts des montagnes des Beni Yala et à environ deux kilomètres à l'ouest de la route carrossable d'Oudjda à Berguent.

Un tumulus sur une gara, à la pointe sud des contreforts des montagnes des Beni Yala, entre l'oued El Mouater et Sahib en Nâam.

Un tumulus sur la gara de l'haouïta de Sidi Tahar bel

Mahdi, à la pointe sud des contreforts des montagnes des Beni Yala, entre la route carrossable d'Oudjda à Berguent et la piste d'Oudjda à Guefaït.

9° *Hauts-Plateaux au nord de Berguent :*

Un tumulus sur la frontière, à Garet ed Dehen, au nord-ouest de Magoura : un signal géodésique a été élevé sur ce tumulus.

Plusieurs tumuli sur la frontière, sur les deux crêtes du Kheneg el Hada, à environ cinq kilomètres à l'ouest de Magoura. La piste carrossable d'El Aricha à Berguent passe par le Kheneg el Hada.

Un tumulus sur une crête entre le Mâader Nefafikh et Kheneg el Hada, un peu à l'ouest de la frontière.

Un tumulus sur la crête au-dessus de Mechra Cedra, à environ sept kilomètres à l'ouest de Kheneg el Hada.

Un tumulus à quelques kilomètres au sud des montagnes du Tell, sur la berge gauche de l'oued Mechra el Harcha, au-dessus des redirs.

Un tumulus sur la berge gauche de Sahel el Guernina, à environ trois kilomètres au sud des hauteurs du Teniet ech Chaïr et au voisinage de la piste conduisant de Tiouli à Berguent en passant par ce col.

Il est facile de trouver les points indiqués sur cette liste en consultant la carte au 1/100.000^e de la frontière algéro-marocaine (feuilles Beni Snassen et Oudjda), ainsi que la carte au 1/200.000^e du Maroc oriental (feuille des territoires d'Oudjda et de Taourirt). Toutefois, cette dernière carte, qui est une édition provisoire établie par le bureau topographique militaire du corps d'occupation, ne se trouve pas dans le commerce.

Remarques Générales

Si l'on examine avec attention la liste précédente, on constate que les tumuli se tiennent habituellement sur les pentes inférieures des montagnes ou dans les plaines, et il ne paraît pas en exister sur les sommets élevés et abrupts : les tumuli de Teniet Bemla, situés en haut d'une puissante falaise, à environ 1.500 mètres d'altitude, ne détruisent pas cette remarque, car ils s'étalent sur le plateau des Beni Snous, lequel est, à proprement parler, une plaine très accidentée plutôt qu'une véritable mon-

tagne. Dans les plaines, les tumuli apparaissent rarement dans les bas-fonds ; ils sont presque toujours sur de petites hauteurs ou sur des ondulations rocheuses.

Par rapport à l'eau, les tumuli sont assez irrégulièrement répartis ; néanmoins, on peut dire que, dans la région tellienne, lorsqu'ils ne se trouvent pas au voisinage direct des points d'eau importants, ils n'en sont pas non plus fort éloignés. Dans tous les endroits du Tell où l'on rencontre des tumuli, des douars sont encore installés, de nos jours, d'une façon quasi permanente. Sur les Hauts-Plateaux du nord de Berguent, qui sont couverts d'immenses nappes d'alfa et ne peuvent être habitées que par des populations nomades, les tumuli semblent ne pas dépasser un certain rayon autour des points d'eau permanents ou temporaires.

LES VESTIGES D'ANCIENNES AGGLOMÉRATIONS

Dans une étude antérieure, j'ai mentionné l'existence, sur le haut oued Taïret, des ruines de deux anciennes agglomérations. Ces ruines n'attirent pas l'attention, car leur relief est insignifiant ; les murs ont croulé et les pierres qui les constituaient ont été dispersées ; néanmoins, pour un observateur prévenu, ce qui subsiste des fondations est encore très visible. Les fondations étaient faites à l'aide de grandes dalles plantées de champ et disposées sur deux rangées parallèles, dont l'écartement variait avec l'épaisseur à donner aux murs ; aussi, lorsque ceux-ci ont disparu, les pierres de la base, solidement fichées dans le sol, sont-elles restées debout. C'est à côté d'une de ces agglomérations que se trouve le très vieux cimetière connu sous le nom de *Quebourale el Yhoud*, les tombeaux des juifs ¹.

Depuis l'époque où je signalais les ruines de la vallée de l'oued Taïret, j'ai rencontré, à diverses reprises, d'autres vestiges analogues en plusieurs points de la région d'Oudjda, notamment sur le territoire des Zekara. Ayant

¹ L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat*, in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1911, pp. 363, 364 ; tirage à part, pp. 237, 238.

en l'occasion d'examiner d'un peu près certaines de ces ruines, j'essaierai de les décrire avec quelques détails.

Emplacement et Nature des Vestiges

Ksar Aadja. — A la pointe est des montagnes des Zekara, vers la partie amont du défilé où coule l'oued Isly, entre les montagnes précitées et le djebel Metsila, il y a de nombreuses traces d'anciens murs reconnaissables aux alignements de pierres levées des fondations ; les Berbères donnent à ces vestiges le nom de Ksar Aadja. Auparavant j'avais été trompé par les indications recueillies auprès des Arabes et, dans l'étude citée plus haut, j'ai dénommé ainsi les ruines en pisé qui se trouvent à la sortie du défilé ; c'est une erreur qu'il convient de rectifier, on appelle en réalité ces dernières Kasbet Oumhara¹. Cela ne modifie d'ailleurs pas les conclusions de l'étude en question, seul le nom change².

Les ruines de Ksar Aadja sont situées au pied de l'éperon appelé Drâa el Arich, au fond de la vallée de l'Isly et au voisinage de la rivière. La partie principale de l'agglomération était à la pointe nord du Drâa el Arich (A fig. 1) ; en cet endroit on voit des traces de murs qui se recoupent ; les plus importants de ces murs suivent les horizontales du terrain, de façon sans doute à tracer dans le Ksar des enceintes successives. Le mur de l'enceinte extérieure avait environ un mètre d'épaisseur ; on distingue nettement ses fondations qui, vers le nord, contournent les pentes abruptes du Drâa el Arich pour se perdre ensuite à une cinquantaine de mètres au delà. Dans cette direction les fondations sont à peu près parallèles à la rivière ; il est

¹ L. Voisot, — *Oudja et l'Amalat* (loc. cit.), p. 426 ; tirage à part, p. 268.

² De même que les Arabes, les Berbères ne savent rien de précis sur les fondateurs de Kasbet Oumhara, qui est une enceinte de pisé paraissant contemporaine de celle d'El Gour sur le bas Isly. Les Zekara disent que le nom d'Oumhara est celui d'un individu de leur tribu ayant vécu à une époque relativement récente ; ils lui attribuent la construction de la kasba.

Ce dernier terme est d'ailleurs impropre, car on appelle habituellement kasbas de petits forts organisés défensivement et munis de bastions. Or, l'enceinte dont les ruines se dressent sur la berge droite du haut oued Isly n'en comporte pas : c'est un carré à peu près régulier d'environ 100 mètres de côté. Les murailles avaient environ 0^m 80 d'épaisseur et 4 mètres de hauteur ; de grands pans sont restés debout sur les faces ouest et sud ; la maçonnerie est faite en bon pisé dans lequel on trouve des fragments de vieille poterie ; les deux parements des murs ont été crépis à la chaux. A l'intérieur de l'enceinte on distingue quelques traces de maisons.

à présumer que cette enceinte devait aller se former sur le piton dit Ras el Mahiserate.

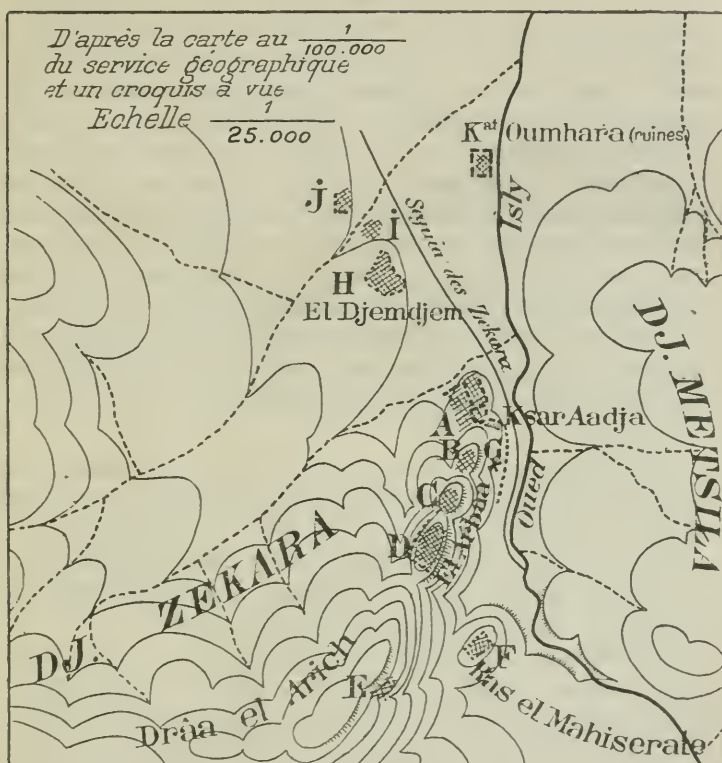


Fig. 1. — LES ANCIENNES AGGLOMÉRATIONS DU HAUT OUED ISLY

El Arbâa. — On appelle ainsi les crêtes de l'extrémité du Drâa el Arich, au-dessus de Ksar Aadja. Les pentes qui descendent de ces crêtes vers l'Angad sont d'un accès relativement facile ; celles du versant dominant l'oued Isly sont au contraire escarpées, de petites falaises les couronnent en plusieurs endroits.

Quelques maisons paraissent avoir existé autrefois sur l'éperon inférieur d'El Arbâa (B fig. 1), mais cela n'est pas très sûr ; le manque de netteté des vestiges ne permet pas de se prononcer avec certitude.

Un peu plus haut on rencontre un nouvel éperon, puis un dos d'âne ; éperon et dos d'âne sont séparés par un léger ensellement (G et D fig. 1). Ces deux mouvements

sont convertis de maisons en ruines : une quantité assez importante de pierres provenant des murs est restée sur place, ces pierres sont fortement patinées. L'examen des fondations démontre que les maisons n'étaient en général pas jointives : elles ne comprenaient qu'une chambre, dont la largeur ne dépassait guère trois mètres et la longueur était comprise entre cinq et huit mètres. Dans l'ensellement entre C et D les traces de maisons sont rares. Face à l'Isly, l'agglomération était protégée par les falaises précédemment mentionnées ; du côté opposé, on retrouve en D des vestiges d'enceinte qui s'arrêtent à l'ensellement, rien n'indique si le mur entourait également le groupe de maisons établi en C. Cette enceinte avait une épaisseur d'environ un mètre ; la face qui s'appuie à la falaise n'est pas entièrement rasée, les décombres y sont entassés en quelques points sur un mètre de hauteur.

Flanc sud-est de Drâa el Arich. — D'El Arbâa, on aperçoit des grottes dans la falaise de Tagliate, au sommet du Drâa el Arich (E fig. 1). Je n'ai pas été jusqu'à ces grottes, mais, au dire des indigènes et tous sont unanimes sur ce point, ce sont de simples excavations dont la profondeur ne dépasse pas quelques mètres.

Les Zekara racontent que l'on trouve des vestiges d'habitations à côté des grottes¹. N'ayant pas le temps de m'y rendre, j'ai prié un homme intelligent de cette tribu, qui m'accompagnait à El Arbâa, d'aller vérifier le fait. A son retour, il m'a dit avoir vu les traces de quatre ou cinq maisons semblables à celles d'El Arbâa et surtout beaucoup de silos très anciens.

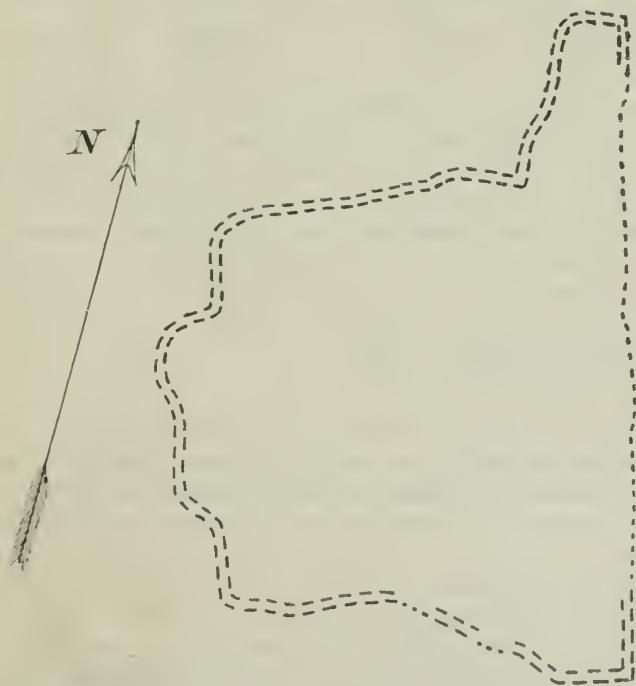
¹ Il est peu probable que les grottes elles-mêmes aient été habitées. J'ai en effet visité d'autres grottes du même genre chez les Zekara, notamment à Djorf el Yhondi (à l'ouest de Fomm Mestekerki) et sur le flanc gauche de la vallée de l'oued Tinzi, je n'y ai pas constaté de traces anciennes laissées par l'homme ; d'innombrables pigeons établissent leurs nids dans les anfractuosités de ces grottes. Je n'ai également rien vu sur les pentes.

La grotte de la vallée de l'oued Tinzi est dite *Iri n' Tâammarine*. D'après la légende, elle aurait été occupée par les Djouhal, les païens de l'époque antéislamique auxquels l'imagination populaire attribue une très grande taille ; comme preuve de cette occupation, les indigènes montrent deux pièces de bois fichées dans le plafond de la grotte et qui auraient été placées par les Djouhal pour suspendre leurs outres. La présence de ces pièces de bois, à environ cinq mètres de hauteur, n'a rien de mystérieux ; il semble que ce sont d'anciennes racines restées à l'endroit où elles ont poussé. J'ai d'ailleurs fait fouiller le sol et, jusqu'au roc, on n'a extrait que du fumier de mouton récent mélangé à de la terre.

Ras el Mahiserate. — C'est le nom d'un petit piton situé dans la partie amont du défilé de l'oued Isly et qui se détache du flanc est du Drâa el Arich (F lig. 1).

Quoique n'étant pas monté sur ce piton, j'ai néanmoins vu très nettement, depuis les hauteurs d'El Arbâa, une enceinte rectangulaire qui s'étale sur la plateforme du sommet. Les vestiges de Ras el Mahiserate sont identiques à ceux de toutes les agglomérations reconnues ; à ce sujet les renseignements que m'ont fourni les Zekara concordent. Il y aurait, en outre, autour de l'enceinte, une grande quantité d'anciens silos ainsi que les ruines de quelques maisons.

Au pied de Ras el Mahiserate, sur la berge gauche de l'oued Isly, on distingue quelques vestiges d'un mur bâti avec des pierres roulées provenant du lit de la rivière : ce mur est recouvert de terre, une seule face apparaît.



Croquis à vue
Echelle approximative $\frac{1}{2500}$

Fig. 1. — L'ENCEINTE D'EL DJEMDJEM

El Djemdjem. — Le lieu dit El Djemdjem se trouve dans la plaine entre Ksar Aadja et Kasbet Oumhara, à côté de la *seguia*¹ des Zekara et sur la rive gauche de l'oued Isly. A en juger par leur étendue, les ruines d'El Djemdjem doivent avoir eu une certaine importance (II, I et J fig. 1), mais la charrue a fait disparaître les traces de bien des murs.

A environ cinq cents mètres au sud-ouest de Kasbet Oumhara, se trouvent les restes d'une enceinte irrégulière mesurant environ 220 mètres de long sur 150 de large ; les fondations de la face est ne sont plus visibles, sauf aux extrémités (II fig. 1 et fig. 2). Il est difficile de dire si cette enceinte contenait des maisons ; aucun vestige dont l'identification soit possible ne subsiste à l'intérieur.

Un peu au nord de l'enceinte précitée, on distingue quelques traces de murs (I fig. 1) ; la surface couverte est restreinte.

En continuant dans la même direction, on rencontre enfin, à près de cinq cents mètres à l'ouest de Kasbet Oumhara, des fondations d'angle en pierres de champ ; un des murs avait plus de 1^m50 d'épaisseur et l'autre 0^m50 seulement (J fig. 1). Une meule de moulin gît sur le sol à côté de ces fondations ; cette meule, taillée dans un conglomérat existant sur place, est en assez mauvais état et fortement patinée ; son diamètre est d'environ un mètre, le trou central, très irrégulier, mesure 15 à 20 centimètres de diamètre ; elle doit être, comme les constructions, d'origine berbère.

Queber Djouhal. — Les vestiges ainsi désignés sont à environ 500 mètres au sud de la koubba de Sidi Moussa et à 200 mètres au sud-ouest de l'emplacement d'un ancien ksar, lequel était bâti près de la berge droite de l'oued Isly².

¹ *Sequia* : canal d'irrigation.

² Voir L. Vonsor, *Oudjda et l'Anulat* (loc. cit.), p. 426 ; tir. à part, p. 468. Les ruines du ksar de Sidi Moussa sont mentionnées dans cette étude comme étant d'origine inconnue, mais relativement récente. J'ai entendu depuis attribuer la création de cette petite agglomération à l'ancêtre des Oulad Sidi Moussa el Berrichi, qui est inhumé dans la koubba voisine ; cette tradition ne fait d'ailleurs pas autorité dans le pays ; elle est peu répandue. On n'aperçoit plus aujourd'hui que des traces à peine visibles de l'enceinte primitive ; le mur a complètement disparu.

Certains indigènes racontent que les fossés en mauvais état entourant cette

Queber Djouhal¹ n'est pas un tombeau, c'est tout simplement les ruines d'une maison qui avait environ 4 mètres de large sur 8 de long ; les fondations subsistent et ont été faites à l'aide de pierres fichées dans le sol. Il semble exister à côté les traces très effacées d'une autre maison.

Hauteurs de Foum Tinzi. — Sur le versant nord des montagnes des Zekara, au bord d'un replat situé à l'est de Foum Tinzi, se trouvent également des vestiges qui paraissent analogues aux précédents, autant que j'ai pu en juger au cours d'une descente rapide à la tombée de la nuit et par mauvais temps ; ces vestiges sont d'ailleurs peu nets, ils sont noyés au milieu du fouillis des pierres qui couvrent les pentes. Des indigènes disent qu'il y a sur certaines pierres des traces de chaux ; je n'ai rien remarqué de tel et il est peu probable que cette assertion soit exacte.

Dahar el Byiaïd. — L'endroit ainsi désigné est à environ 5 kilomètres à l'est d'Oudjda, au milieu de la plaine d'Angad.

A Dahar el Byiaïd, des traces de murs bâtis avec des pierres de champ sont visibles à côté d'un groupe de tumuli

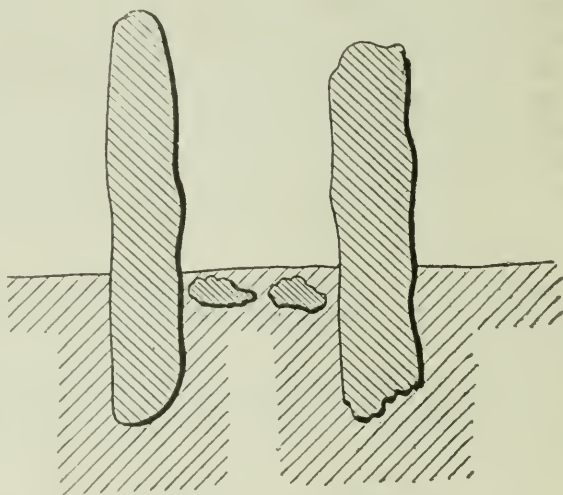
Dada Hammon. — On remarque encore les vestiges d'une agglomération dans la plaine de Missionne, non loin du col de Mechamieche, sur la crête de Dada Hammon voisine de l'ondulation dite Gâadet el Abed. En ce point, des ruines suffisamment apparentes forment un rectangle d'environ deux cents mètres de long sur cent mètres de large ; il est vrai que l'on ne peut pas affirmer si la construction des murs a été faite suivant le procédé indiqué ci-dessus, parce que l'exhaussement du sol a caché en partie leur soubassement, on ne distingue plus aujourd'hui que des lignes confuses. Il semble néanmoins qu'on est en présence d'un village contemporain de ceux précédemment décrits.

enceinte ont été creusés, il y a une quarantaine d'années, par le cheikh Ali ould Ramdan d'Oudjda, lequel a fait bâtir à l'intérieur la petite kasha dont quelques pans de murs restent debout.

¹ Queber : tombe, tombeau ; queber Djouhal signifie le tombeau des païens.

L'Organisation probable des Villages

Les traces de murs, qui subsistent à l'emplacement des anciennes agglomérations, fournissent quelques indications sur la disposition générale de ces villages; de plus, l'examen des fondations donne une idée approximative de la nature des constructions qui y étaient élevées.



Coupe au $\frac{1}{25}$

Fig. 3. — LES FONDATIONS DE L'ENCEINTE D'EL DJEMDJEM

Les murailles des habitations, des clôtures ou des enceintes étaient toutes bâties de la même façon; suivant la destination de ces murailles leur épaisseur variait de 0^m 50 à 1^m 50, les plus épaisses étaient d'habitude celles des enceintes. Comme il a été déjà dit, les murs étaient assis dans le sol au moyen de deux rangées parallèles de dalles fichées; l'espace compris entre ces dalles était très vraisemblablement rempli de pierres. Le croquis ci-dessus (fig. 3) qui donne les résultats d'une fouille faite en un point de l'enceinte d'El Djemdjem, montre bien l'originalité du procédé employé pour établir ces fondations. Au-dessus du soubassement, la partie supérieure des murs était, sans doute, de même que de nos jours, construite

avec des pierres posées à plat et empilées sans beaucoup de régularité ; ces pierres ont d'ailleurs pu être reliées entre elles avec du mortier de terre. J'ai observé chez les Zekara, autour des plantations de figuiers de Barbarie, des *dechras* de l'oued Mesteferki, de petites murettes récentes en pierres sèches qui ont été bâties de la même façon ; ce fait tend à prouver que mon hypothèse est fondée.

Les maisons élevées avec cette maçonnerie sommaire avaient la forme d'un rectangle allongé ; elles étaient beaucoup plus longues que larges (en moyenne 3 mètres de largeur sur 6 mètres de longueur) et leur hauteur devait être faible ; elles ne comprenaient qu'une seule chambre. Il est à présumer que la toiture se composait de pièces de bois, non équarries, taillées dans les arbres du voisinage et supportant des branchages recouverts de terre malaxée avec de l'eau. On peut admettre en outre que les murs étaient percés d'une ouverture unique, servant de porte, et que le sol naturel était utilisé comme plancher. En résumé, ces habitations devaient beaucoup ressembler aux misérables masures qui, dans les *dechras* actuelles du pays, sont occupées par les pauvres gens.

Au milieu des ruines d'agglomérations anciennes, surtout dans celles situées en plaine, il n'y a généralement des vestiges que d'un nombre restreint de maisons ; on fait cette remarque même aux endroits où le sol n'a pas été remué par la charrue. On rencontre d'ailleurs souvent des traces de murailles peu épaisses, qui paraissent avoir servi à enclore des surfaces habitées. Or, beaucoup de ces sortes de cours ne renferment aucun vestige de maison, il est donc probable que les occupants étaient installés dans des cabanes en branchages ayant une certaine analogie avec les *gourbis* modernes².

Dans la plupart des cas, les maisons et *gourbis* constituant les villages étaient entassés sans ordre ; il semble pourtant que, sur les hauteurs rocheuses, le grand axe des maisons était parfois orienté suivant une direction perpendiculaire à la crête. Ces villages, presque toujours de faible étendue, ne paraissent pas avoir été traversés par

¹ *Dechra*, pl. *dechour* : agglomération de maisons dans les tribus sédentaires.

² De nombreuses tribus algériennes vivent encore actuellement sous des *gourbis*. Dans l'amalat d'Oudjda, ce mode d'habitation n'est plus usité ; les sédentaires qui n'ont pas de maisons emploient pour se loger des tentes en nattes d'alfa.

des rues ; les maisons étaient rarement jointives, on pouvait circuler facilement de l'une à l'autre, au besoin en pénétrant dans les enclos lorsqu'il en existait autour des maisons.

Les agglomérations étaient, en principe, entourées de murailles continues, qui avaient généralement un mètre d'épaisseur. Dans les villages établis sur les hauteurs, il n'était pas fait d'enceinte aux endroits protégés par des escarpements¹.

Il devait exister, outre les agglomérations, des maisons isolées construites sur les terrains cultivés par leurs occupants ; tel était sans doute le cas des ruines dites Queber Djouhal.

Une dernière constatation reste à faire : toutes les ruines de la région d'Oudjda sont situées au bord ou à proximité de rivières bien pourvues en eau courante. En effet, l'oued Taïret coule en tout temps ; le haut oued Isly, qui est utilisé pour l'irrigation, doit débiter à l'étiage au moins dix mètres cubes à la minute ; en amont de Foun Tinzi, l'oued Tinzi arrose des jardins ; la rivière de Sidi Yahia, avant d'être détournée sur Oudjda, s'écoulait vers le nord et passait dans les environs de Dahar el Byiaïd ; enfin, dans la plaine de Missionne on trouve de l'eau dans la partie supérieure de plusieurs oueds, notamment dans l'oued Mechamiche, au voisinage de Dada Hammou.

Des vestiges de villages du même genre que ceux décrits ci-dessus ont été signalés en divers points de l'Oranie².

Traditions et Légendes

D'après les traditions locales, les anciens villages de l'oued Taïret auraient été habités par des Juifs, dont les tombes seraient celles appelées *Quebourate el Yhoud*. On ne dit d'ailleurs pas si ces Juifs étaient de race indigène ou bien originaires de la Palestine³.

À propos des ruines existant sur le territoire de leur tribu, les Zekara prétendent que ce sont celles de ksour bâtis par les Beni Ouattas et les Beni Merine. Les Beni Ouattas formaient une fraction des Beni Merine ; ces

¹ Cette description des anciennes agglomérations s'applique probablement aussi à celles de Tinzi et de Dada Hammou, mais cela demande à être vérifié.

² Voir les diverses publications de Mercier, Bleicher, de la Blanchère, Canal, Pellary, Doumergue, etc.

³ L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalal* (loc. cit.), p. 364 ; Girage à part, p. 238.

derniers ont fondé une dynastie marocaine qui a plus particulièrement exercé son action dans la région d'Oudjda aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Les indigènes attribuent souvent aux Beni Merine les ruines d'origine inconnue ; cela provient sans doute de ce que le merinide Abou Yacoub Youcef, qui assiégea Tlemcen et fit bâtir Mansourah, a laissé une forte impression dans le pays. Aussi cette tradition ne mérite-t-elle guère d'être retenue, d'autant que pour être aussi peu visibles il y a de fortes chances que les ruines en question soient plus anciennes.

En recherchant les raisons sur lesquelles les Zekara basent leur opinion, j'ai appris qu'un taleb de leur tribu, le nommé Belkassem ould Cheikh Ali, était réputé possesseur de papiers attribuant aux Beni Merine la construction des villages qui font l'objet de la présente note. Ce lettré, auquel j'ai demandé de me montrer ses documents, m'a présenté un exemplaire du *Foutouh Ifrikia*, imprimé à Tunis. Cet ouvrage, dont l'auteur serait El Ouakidi, est sans valeur ; c'est un récit fantaisiste de la conquête de l'Afrique par les Arabes, qui n'a aucun rapport avec l'histoire. De plus, le *Foutouh Ifrikia* ne contient pas d'indications s'appliquant spécialement aux ruines étudiées. Il convient d'ailleurs d'observer que la fraction des Oulad Berrima (Zekara) fait remonter son origine aux Beni Merine ; d'autre part, les Beni Ouattas auraient figuré, au commencement du ^{vi}^e siècle, parmi les premiers envahisseurs zénètes du massif des Beni Snassen et des plaines avoisinantes¹. Ce sont certainement ces données qui sont à la base de la tradition rapportée plus haut.

Au sujet de Ksar Aadja, quelques-uns parmi les Zekara disent qu'il a été créé et habité par leurs ancêtres. On raconte même une légende concernant ce ksar, dans lequel aurait existé une grotte renfermant des trésors. Il est à peine utile d'ajouter que cette grotte n'est plus visible ; on montre pourtant son emplacement au pied des rochers qui forment la base du Drâa el Arich (G fig. 1). On appelle cet endroit Ghar el Ghamami, du nom de l'individu qui y aurait enfoui ses immenses richesses. La croyance aux trésors cachés dans les ruines est commune à tous les indigènes de l'Afrique du Nord.

¹ L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.), pp. 315, 319, 320 ; tirage à part, pp. 189, 193, 194.

Les ruines de Ras el Mahiscrate auraient été le marché des habitants de Ksar Aadja et d'El Arbâa. Cette identification est fort douteuse ; elle a probablement été inspirée aux Zekara par la présence des nombreux silos, qui sont creusés autour de l'enceinte.

Dans le nom donné aux ruines de Queber Djouhal, on retrouve la légende bien connue, qui fait des autochtones de la période antéislamique une race de géants. Les indigènes attribuent habituellement aux Djouhal tous les vestiges dont l'ancienne utilisation n'est pas évidente.

Quant aux traces de murs de Dahar el Byiaïd, on raconte que ce sont les restes d'une ville immense qui, dans l'antiquité, occupait la cuvette d'Oudjda ; suivant des traditions rapportées par Abou Hamid el Ghezali, cette ville avait 360 portes. D'après la légende locale, les portes principales de cette cité étaient bâties sur les Semmara, à Taïret, à El Byiaïd et à Djorf el Akhdar ¹.

CONCLUSIONS

Ni les traditions locales, ni la légende ne nous fournissent des indications acceptables sur la création des anciens villages, actuellement en ruines, de la région d'Oudjda. Néanmoins, il est certain que cette création est l'œuvre des Berbères, puisqu'on constate encore chez les Zekara une survivance du procédé usité pour la construction des murailles des agglomérations en question. À l'aide des documents historiques, on peut d'ailleurs chercher à préciser la question.

Les origines des Berbères sont mal connues ; on trouve chez eux des types bruns et des types blonds totalement différents, qui mettent en évidence la diversité de leurs origines. Mais les peuplades qui ont à tour de rôle envahi la Berbérie se sont amalgamées ; elles ont adopté les mêmes mœurs, la même langue et ont fini par former une race. La fusion était complète bien avant l'arrivée des Romains en Afrique ; pour qu'il en ait été ainsi, il faut

¹ L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalut* (loc. cit.), p. 365 ; tirage à part, p. 239.

que les Berbères soient installés dans le pays depuis une haute antiquité ¹. Les populations, citées par les historiens grecs et romains comme formant des groupes à part, appartenaient toutes à cette race ; les Lybiens étaient Berbères, les Gétules Berbères, les Maures Berbères, les Numides également Berbères.

À l'aurore de leur civilisation, les Berbères étaient surtout nomades et vivaient sous des huttes mobiles ; en cas de danger, ils se retiraient dans des refuges établis sur des hauteurs escarpées et dont l'accès était interdit par des barrages faits avec des blocs de rochers. Au contact des Carthaginois, ce peuple, qui a toujours été très divisé, fut amené à se grouper ; de grands royaumes indigènes se fondèrent alors dans l'Afrique du Nord. À la formation de ces royaumes, les Berbères bâtirent quelques villes, qui remplacèrent les anciens refuges ; ces villes étaient sans doute en nombre fort restreint ².

Lorsque commencèrent les guerres puniques, au début du ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., les pays situés sur la rive droite de la Moulouya faisaient partie du royaume de Massésylie, qui avait pour capitale Siga, à l'embouchure de la Tafna ; à l'est de la Massésylie était le royaume de Massylie, vers Carthage. Les Berbères, entraînés par la force des choses dans la lutte entre Rome et Carthage, eurent des relations suivies avec ces deux villes, qui marquèrent sur eux l'empreinte de leur civilisation. C'est ainsi qu'au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., Massinissa, roi de Massylie, qui avait étendu sa domination sur la Massésylie et qui était devenu le vassal des Romains, transforma sur les côtes de nombreuses tribus nomades en tribus sédentaires et agricoles. Au ⁱ^{er} siècle av. J.-C., beaucoup de paysans berbères habitaient encore des gourbis allongés en branchages. Au ⁱ^{er} siècle de notre ère, Rome avait annexé une grande partie de l'Afrique, mais la frontière ne s'écartait guère de la côte à l'embouchure de la Moulouya ; malgré cela, la civilisation avait dû progresser dans les confins et il est probable que les Berbères des campagnes avaient commencé à construire des maisons ³.

L'influence des Romains continua à s'étendre jusqu'au ⁱⁱ^e siècle dans la partie occidentale de la Maurétanie

1 L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.), p. 352 ; tir. à part, p. 226.

2 L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat* (loc. cit.), p. 354 ; tir. à part, p. 228.

3 L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat*, pp. 351, 358 ; tir. à part, pp. 225, 232.

Césarienne ; à cette époque, leur frontière passait à Lalla-Marnia, où était bâti un poste militaire, et peut-être aussi à Oudjda. Ce voisinage ne fut pas sans influencer sur les indigènes, qui s'assimilèrent quelques procédés des conquérants ; la meule de moulin trouvée à El Djemdjem en est une preuve. Ce fut ensuite le déclin ; les Vandales chassèrent les Romains de l'Afrique et, à leur tour, ils furent expulsés par les Byzantins. Les Berbères profitèrent de ces convulsions pour reprendre leur indépendance ; livrés à l'anarchie qui convenait si bien à leur caractère, il est douteux que, pendant ce temps, ils aient réussi à imprimer un nouveau développement à leur civilisation ¹.

Au moment où les conquérants arabes passèrent en Afrique, les Berbères étaient divisés en deux groupes principaux : les Sanhadja et les Zenata. Les Sanhadja, refoulés par les Zenata, occupaient encore tout le littoral de l'Algérie et du Maroc ; les Zenata, branche plus jeune de la grande famille berbère, s'avançaient vers l'Ouest par les Hauts-Plateaux ; leur avant-garde, formée par les Beni Ifrene, paraît avoir atteint Tlemcen à la fin du vi^e siècle ou au début du vii^e siècle. Dans la région d'Oudjda se trouvaient alors des Beni Fatene, des Koumia et des Medionna ; toutes ces tribus appartenaient au groupe Sanhadja. C'est seulement dans le courant du vii^e siècle que les Zenata, poursuivant leur mouvement, envahirent le pays et prirent la place des Sanhadja ; ceux d'entre ces derniers, qui n'avaient pas été refoulés, furent absorbés par les envahisseurs ; il ne reste en effet pas trace d'eux aujourd'hui et tous les Berbères de la région d'Oudjda parlent un dialecte zénète ².

Après s'être installés sur les terres des tribus sanhadjiennes de la rive droite de la Moulouya, les Zenata bâtirent des agglomérations ; les ruines qu'ils ont laissées sont très reconnaissables. Dans ces ruines, des maçonneries en pisé de tuf mélangé de chaux voisinent parfois avec des murailles de pierre ; les premières, d'une très grande solidité, rappellent certaines enceintes, parfaitement datées, qu'a fait construire la dynastie zénète des Beni Merine, les secondes, élevées sans beaucoup d'art, sont semblables à celles que l'on trouve dans les dechras

¹ L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat*, pp. 358, 360, 361 ; tirage à part, pp. 32, 234, 235.

² L. VOISOT. — *Oudjda et l'Amalat*, pp. 367, 368 ; tir. à part, pp. 241, 242.

modernes. Les Zenata peuvent être considérés comme ayant introduit dans la région le type actuel des habitations rurales, car le premier emploi de ce type paraît coïncider avec l'époque de leur invasion ; d'autre part, les ruines étudiées sont les seuls vestiges de constructions qui marquent la transition des refuges primitifs aux anciens villages zénètes.

De tout ce qui précède, il semble donc résulter que :

1° L'existence des agglomérations, dont les ruines font l'objet de cette note, doit être placée entre le ^{II}^e siècle av. J.-C. et le ^{VIII}^e siècle de notre ère.

2° Ces agglomérations ont été créées et habitées par des Berbères Sanhadja. Ces indigènes étaient appelés Massésyliens par les Romains ; au moment de l'invasion zénète, ils appartenaient aux tribus sanhadjiennes des Beni Fatene, des Koumia et des Mediouna.

Les tumuli sont également d'origine berbère, et une certaine relation s'observe entre eux et quelques vestiges d'anciennes agglomérations.

En effet, les vestiges de Dahar el Byiaïd voisinent avec des tumuli ; des tumuli existent dans la vallée du haut oued Taïret ; on trouve des tumuli vers les ruines de Dada Hammou à Missiouine ; les tumuli sont très nombreux au pied du Metsila, à proximité des ruines du haut oued Isly ; enfin, on voit aussi des tumuli à peu de distance de Queber Djouhal. Seules les ruines de Tinzi semblent faire exception ; quoiqu'il en soit, si je n'ai pas eu l'occasion de relever des tumuli à leur voisinage immédiat, j'en ai aperçu à quelque distance.

Du fait que l'on rencontre des tumuli à côté des traces d'anciennes agglomérations, il serait évidemment hasardeux de chercher des conclusions définitives ; néanmoins, on peut logiquement supposer que certains de ces tumuli sont contemporains des agglomérations. Les Berbères auraient donc encore élevé des tumuli pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne¹, probablement jusqu'à l'époque de la conquête de l'Afrique par les Arabes.

Capitaine L. VOINOT.

¹ Voir à ce sujet : L. Voinot, *Les Tumuli d'Oudjda* (loc. cit.).

NOUVELLE INSCRIPTION DE CHANZY

Je dois à M. Parodi, instituteur à Chanzy, connaissance de l'inscription suivante, sauvée par lui, des ouvriers qui débitaient déjà la plaque sur laquelle elle était gravée ¹ :

AES M ANI
ORDINO INVIC
PHCIXXC PMIRI
P III PPOS PROC
OII DIVORVM
DINORVM PO
N C V R N E F M

M. Doumergue, président de la Société de Géographie d'Oran, a bien voulu revoir ce texte et m'en confirmer la première lecture.

C'est une inscription du temps de Gordien le jeune qu'on doit recomposer ainsi :

[Imp(eratori) C]aes(ari) M An[tonio G]ordi[a]no Invic[to] Pio F[elici Aug(usto), P(ontifici) m(arimo), trib(unicia) p(roestate) iii, p(atr) p(atriciae), [c]o(n)s(uli) proc(onsuli) [nep]oti divorum [Gor]di[a]norum po...u cur[a]n[t]e (?) F M.

Bien que l'inscription soit fruste, on peut affirmer que le lapicide qui l'a gravée était négligent. Il a oublié, aux lignes 2 et 6, d'indiquer la lettre A, qui devait être liée avec l'N dans les mots *GORDINO* et *[GOR]DINORVM*. Il se peut de même qu'il ait écrit *CVRNE* pour *CVRVE*.

L'inscription est datée de 240 par la mention de la troisième nuissance tribuicienne de l'empereur.

Cette plaque doit être une borne milliaire située sur une voie d'accès au boulevard de la frontière de Maurétanie construit sous Septime Sévère et réaménagé sous ses successeurs dont un des plus actifs en cette œuvre fut précisément Gordien le jeune.

F. G. DE PACHTERE.

¹ La pierre a été trouvée à 2,300 mètres à l'Est du « Camp romain » (voir feuille 1/50,000^e Chanzy), sur le mamelon situé sur le côté gauche du Châlet el Djna, près de la cote 740, et à moins de 200 mètres du débouché du ravin dans la plaine. (DOUMERGUE).

HERBORISATIONS ORANAISES

(Suite et Fin)

3° DJEBEL MEKAAB-EL-BEY

Le Djebel Mekaab-el-Bey offre un vaste plateau, et deux versants. Le plateau, parfaitement régulier, continue celui d'Almeïda et va en se relevant vers l'Ouest pour atteindre l'altitude de 512 mètres¹. Sur ce plateau se trouve une petite daya dont il sera question plus loin. Des deux versants, l'un, le versant nord, forme le cirque de Mers-el-Kebir ; l'autre, le versant est, continue celui des Planteurs. Le versant nord est très raide ; il est surmonté par une corniche rocheuse moins riche que celle du Santa-Cruz. Le versant oriental est plus vaste et descend insensiblement vers la plaine. En revanche il est profondément sillonné par plusieurs ravins. Le principal de ces ravins — celui de Noïseux, — est parallèle à la crête de la montagne ; il sépare le Djebel Mekaab-el-Bey du Polygone. Quatre ou cinq ravins importants, assez pénibles à parcourir, descendent du plateau dans le ravin de Noïseux. Je les appellerai ravins secondaires de Noïseux.

Herborisations sur le Plateau et à la Mare

J'ai déjà dit que le plateau continuait celui d'Almeïda après la Tranchée. Pour s'y rendre, la meilleure voie à suivre est celle de la grande route stratégique. On peut aussi monter au Marabout et visiter les deux plateaux. Enfin on peut y parvenir par l'un quelconque des ravins secondaires de Noïseux, mais ce n'est guère pratique.

Sur le plateau, à 200 mètres environ du point où la grande route y arrive et tourne brusquement vers l'Ouest, se trouve, à droite, une mare inondée pendant l'hiver (en arabe *daya*) qui, au printemps, se transforme en une belle prairie. Cette mare est très riche. On y trouve *Ranunculus trilobus*, *Myosurus minimus*, *Eryngium Barrelieri*, *Anthemis santolinoides*, *Verbena supina*, *Heleocharis palustris* var. *minor*, *Isoetes adspersa*, etc. ; aussi, *Marsilea pubescens* et *Pilularia minula* que mon ami regretté, le Dr Clary et moi, y avons retrouvés. Nous

¹ Cote rectifiée 509,2.

n'avons pu mettre la main sur les *Chara gymnophylla* et *Nitella capitata* que Balansa y a signalés en 1852.

Vers 1888 on a fait dans la mare des semis d'eucalyptus et, plus tard, de cyprès de Lambert et de chênes-lièges. Seuls les cyprès sont de belle venue. Les travaux de drainage et les arbres ont quelque peu asséché le sol, la mare a perdu de son importance et on n'y retrouve plus la plupart des espèces rares.

1° *Le Plateau*. — Les principales plantes que l'on peut récolter aux abords de la grande route, depuis l'embranchement du chemin forestier de Noisieux, jusqu'au plateau et sur le plateau sont :

En Février

<i>Ulex africanus</i> Webb.	<i>Orchis saccata</i> Ten.
<i>Genista cephalantha</i> Sp.	<i>Corbularia monophylla</i> DR.
<i>Tillea muscosa</i> L.	<i>Asphodelus acanlis</i> Desf.
<i>Leucanthemum glabrum</i> Desf.	<i>Gagea Durioi</i> Parl.
<i>Centaurea pullata</i> L.	= <i>G. chrysantha</i> DR.
<i>Solenanthus lanatus</i> DC.	<i>Fritillaria oranensis</i> Pomel.
<i>Lavandula dentata</i> L.	<i>Tulipa fragrans</i> My.

En Mars

<i>Glyceola cyclodonteia</i> Del. ¹	<i>Lavandula stœchas</i> L.
<i>Helianthemum niloticum</i> Pers.	<i>Stachys hirta</i> L.
— <i>salicifolium</i> Pers.	<i>Rumex bucephalophorus</i> L.
— <i>Egyptiacum</i> Will.	<i>Quercus coccifera</i> L.
— <i>virgatum</i> Desf.	<i>Orchis longicurvis</i> Lam.
<i>Alsine procumbens</i> Fenzl.	— <i>lactea</i> Poir.
<i>Spergulariapentandra</i> L. (<i>exp.</i>)	— <i>papilionacea</i> L.
(rare). ²	<i>Ophrys lutea</i> Cav.
<i>Paronychia nivea</i> DC.	— <i>scolopax</i> Cav.
<i>Vicia amphicarpa</i> Dorth.	— <i>tenthredinifera</i> Willd.
<i>Galium saccharatum</i> All.	<i>Asphodelus microcarpus</i> Viv.
<i>Linaria rubrifolia</i> R. et G.	

En Avril

<i>Roseda collina</i> DR.	<i>Cistus heterophyllus</i> Desf.
<i>Cistus monspeliensis</i> L.	— <i>Munbyi</i> Dum.

¹ Région de la mare d'après Debeaux. Je ne l'ai pas retrouvé.

² A 100 mètres à l'ouest de la tranchée du sentier de Sainte-Clotilde.

Ballandier (*Suppl.*, 1910, p. 29) subdivise ce type linéen et donne d'Oran *Sp. flacida* Boxburg que j'ai recueilli à Arzew.

- Cistus salvifolius* L.
 — *salvifolius* × *heterophyllus*.¹
Helianthemum lavandulæfolium Pers.
 et var. *angustifolium* Nob.
 — *pergamaceum* Pom.
 — *organifolium* Lam.
Polygala Monspelica L.
Malva sylvestris L.
Lavatera olbia L.
Silene Pomeli Batt.
Alsine montana Fenzl.
Paronychia nivea DC.
Genista erioclada Sp.
Trifolium stellatum L.
 — *glomeratum* L.
 — *scabrum* L.
Anthyllis vulneraria L.
Scorpiurus vermiculata L.
Coronilla scorpioides Koch.
Hippocrepis ciliata W.
Ebenus pinnata L.
Hedysarum capitatum Desf.
Sedum mieranthum Bast.
Mucizonia hispida DC.
Scandix australis L.
Bupleurum semicompositum L.
Ferula communis L.
Thapsia garganica L.
Putoria brevifolia DR.
- Galium Bovœi* B. et R.
 — *murale* All.
Scabiosa Monspelica L.
Micropus bombycinus Lag.
Anacyclus clavatus Pers.
 var. *inconstans* Batt.
Xeranthemum erectum Presl.
Centaurea Fontanesi DR.
Catananche lutea L.
Crepis bulbosa Tausch.
Phillyrea media L.
Calamintha graveolens Benth.
Ballota hirsuta Benth.
Stachys arvensis L.
Ajuga pseudo-iva Rob. et Cast.
Plantago lagopus L.
 — *Bellardi* All.
Thesium humile L.
Cytinus hypocistis L.²
Euphorbia falcata L.
Gladolus Byzantinus Mill.
Phalangium algeriense B. R.
Ornithogalum sessiliflorum Desf.
Lagurus ovatus L.
Milium ceruleseens Desf.
Echinaria capitata Desf.
Briza maxima L.
 var. *hirsuta* Nob.
Ægyplos ovata L.

En Mai

- Delphinium pentagynum* Desf.
Trifolium intermedium Guss.*
Hedysarum Bovœi B. et R.
 — *spinosissimum* S. et S.*
Öleocelinum Fontanesi Boiss.
Crassula rubens DC.
Crucianella angustifolia L.
Asperula hirsuta Desf.
Pulicaria odorans Rehb.
Atractylis cancellata L.
- Carduncellus pinnatus* Desf.
Leuzea conifera DC.
Onopordon macracanthum Sc.
Scolymus grandiflorus Desf.
 (1 pied).
Scorzonera coronopifolia Desf.
Andryala arenaria B. et R.
Gampanula Rapunculus L.
 et var. *strigulosa* L. et Hoff.*
Convolvulus suffruticosus Desf.

¹ J'ai vu aussi en feuilles dans la même région (aux abords de la mare) un pied de *Ciste* présentant des caractères du *Salvifolius* et du *Monspelica*.

² Vit sur les cistes et les *helianthemum* et présente des variations qu'il y aurait grand intérêt à fixer.

<i>Celsia laciniata</i> Poir.	<i>Aphyllanthes monspeliensis</i> L.
<i>Tencrium mauritanicum</i> de	<i>Orehis pyramidalis</i> L.
Noë	<i>Gastridium nitens</i> Coss.
— <i>bracteatum</i> Desf.	<i>Stipa tenacissima</i> L. (alfa).
<i>Coris monspeliensis</i> L.	<i>Elymus Caput Medusæ</i> L.

En Juin

<i>Dianthus mauritanicus</i> Pom.	<i>Centaurea pubescens</i> W.
<i>Genista umbellata</i> Desf.	<i>Microdonchus Delestrei</i> Sp.
<i>Bupleurum gibraltarium</i> Lam.	<i>Carthamus cœruleus</i> L. *
<i>Kundmania sicula</i> DC.	— <i>multifidus</i> Desf.
<i>Ferula sulcata</i> Desf.	<i>Cirsium echinatum</i> Desf.
<i>Daucus carota</i> L.	<i>Allium pallens</i> L.
— <i>maximus</i> Desf.	— <i>ampeloprasum</i> L.
<i>Galium tunetatum</i> L.	— <i>spherocephalum</i> L.
<i>Echinops spinosus</i> L.	var. <i>arvense</i> Parl.

En Juillet

<i>Helianthemum Pomeridianum</i>	<i>Carlina lanata</i> L.
Dun.	var. <i>monocephala</i> .
	<i>Calamintha candidissima</i> My.

En Août

<i>Margotia gummifera</i> Lange.	<i>Scilla undulatifolia</i> Desf.
----------------------------------	-----------------------------------

En Septembre

<i>Smilax mauritanica</i> Desf.	<i>Leucocium autumnale</i> L.
---------------------------------	-------------------------------

En Novembre-Décembre

<i>Merendera filifolia</i> Camb.	<i>Narcissus serotinus</i> L.
<i>Scilla lingulata</i> Poir.	<i>elegans</i> Sp.
	<i>Ephedra altissima</i> Desf.

2° *La Mare*. — Dans la mare on trouve les espèces intéressantes suivantes :

En Mars

<i>Astragalus Glaux</i> L.	<i>Fedia cornucopie</i> Gertn.
— <i>epiglottis</i> L.	<i>caput bovis</i> Pom.
— <i>sesameus</i> L.	<i>Picridium intermedium</i> Sch.-Bip.

En Avril

<i>Ranunculus trilobus</i> Desf.	<i>Silene Lusitanica</i> L.
<i>Silene tridentata</i> L.	<i>Medicago truncatula</i> G. G.

<i>Trifolium angustifolium</i> L.	<i>Eryngium Barrelieri</i> Boiss.
— <i>intermedium</i> Gus. **	<i>Phagnalon saxatile</i> Cass.
— <i>chierleri</i> L.	<i>Calendula stellata</i> Cav.
— <i>arvense</i> L.	<i>Galactites Duriei</i> Sp.
— <i>subterraneum</i> L. †	<i>Silybum Marianum</i> Gœrtn.
— <i>spinosum</i> L.	<i>Hedynois polymorpha</i> DC.
— <i>tomentosum</i> L.	<i>Cerinthe gymandra</i> Gasp.
— <i>glomeratum</i> L.	<i>Linaria reflexa</i> Desf.
— <i>scabrum</i> L.	<i>Plantago serraria</i> L. *
— <i>agrarium</i> L.	<i>Rumex thyrsoides</i> Desf.
<i>Lotus hispidus</i> Desf.	<i>Beta vulgaris</i> L.
— <i>ornithopodioides</i> L.	<i>Polypogon maritimum</i> W.
— <i>conimbricensis</i> Brot.	<i>Trisetum flavescens</i> P. B.
var. <i>granatensis</i> Willk.	<i>Isoetes adspersa</i> A. Br.
<i>Lathyrus sativus</i> L.	<i>Marsilea pubescens</i> Ten.
<i>Scorpiurus sulcata</i> L.	= <i>M. strigosa</i> W.
— <i>vermiculata</i> L.	<i>Pilularia minuta</i> DR.
<i>Lythrum thymifolium</i> L.	

En Mai

<i>Myosurus minimus</i> L. (rare).	<i>Allium roseum</i> L.
<i>Lychnis coeli-rosa</i> Desv.	— <i>nigrum</i> L. (rare).
var. <i>aspera</i> Poir.	<i>Ornithogalum narbonneuse</i> L.
<i>Paronychia argentea</i> Lam.	<i>Juncus pygmeus</i> Ric. ²
<i>Medicago denticulata</i> W.	<i>Carex schænoides</i> Desf.
— <i>terrebellum</i> W.	<i>Heleocharis palustris</i> R. Br.
<i>Valerianella discoidea</i> DC.	var. <i>minor</i> Coss.
<i>Pullenia spinosa</i> Cass.	<i>Phalaris paradoxa</i> L.
<i>Anthemis santolinoides</i> My.	var. <i>intermedia</i> Coss.
= <i>Ormenis nobilis</i> Gay.	<i>Gastridium lendigerum</i> L.
var. <i>eradiata</i> Batt.	<i>Avena bromoides</i> Gn.
<i>Kentrophyllum boëticum</i> Boiss.	<i>Gaudinia fragilis</i> P. B.
<i>Echinops Bovœi</i> B. et R.	var. <i>glabra</i> Gdg. *
<i>Scolymus hispanicus</i> L.	<i>Koeleria Michellii</i> Coss.
<i>Thrinchia maroccana</i> Pers. *	<i>Dactylis hispanica</i> Roth.
<i>Podospermum laciniatum</i> DC.	<i>Vulpia scinroides</i> Rth.
var. <i>intermedium</i> DC.	<i>Bromus mollis</i> L.
<i>Barkausia taraxacifolia</i> DC.	<i>Lolium perenne</i> L.
<i>Tolpis umbellata</i> Bert.	et var. <i>comosa</i> Coss.
<i>Erythrea pulchella</i> Fries. *	<i>Egylops ovata</i> L.
<i>Verbena supina</i> L.	var. <i>vulgaris</i> Coss.
<i>Anagallis arvensis</i> L.	— <i>ventricosa</i> Tausch.
<i>Rumex pulcher</i> L.	<i>Agropyrum repens</i> L.
— <i>conglomeratus</i> L.	<i>Hordeum maritimum</i> With.
<i>Polygonum equisetiforme</i> Sibl.	<i>Elymus caput Medusæ</i> L.
et Sm. *	

† Récolté par MM. d'Allaizette et Faure.

2 D'après Cossou.

*En Juin**Allium ampeloprasum* L.*Scirpus maritimus* L.*En Septembre**Asparagus acutifolius* L.**Herborisations au Cirque de Mers-el-Kebir**

On appelle ainsi le versant nord du djebel Mekaad-el-Bey. Il s'étend du Santa-Cruz à Saint-André et enserre la baie de Mers-el-Kebir. Au bas se trouvent les charmants hameaux de Sainte-Clotilde et de Roseville. Le cirque faisant partie de la commune de Saint-André de Mers-el-Kebir, j'aurais voulu remettre à plus tard la description botanique de cette localité ; mais je ne puis la séparer de celle du djebel Mekaad-el-Bey. Toutefois je ne m'occuperai guère que de la partie qui s'étend entre Sainte-Clotilde et le ruisseau de la Fontaine des Roseaux. Je la désignerai sous le nom de Cirque de Sainte-Clotilde.

Le fond du cirque est constitué par des marnes carteniennes sur lesquelles on peut récolter :

Lavatera trimestris L.*Ononis villosissima* Desf.*Pteranthus echinatus* Desf.*Beta macrocarpa* Guss.*Ononis mitissima* L.*Biarum Bovœi* Blum. (D'après— *alopecnroides* L.

Coss. et My.).

Les pentes sont constituées par des schistes jurassiques et créacés. Sur les schistes siliceux on peut trouver :

Cistus ladaniferus L.

Cette belle espèce qui a été signalée jadis par Munby entre Oran et Mers-el-Kebir, a été retrouvée par mon regretté ami le docteur Clary. Elle a été à peu près détruite pour le chauffage des fours. J'en ai revu un ou deux pieds dans la région de la Plâtrière.

En haut, les pentes sont dominées par la corniche miocène qui continue celle du plateau d'Almeïda. On y retrouve :

Bupleurum gibraltarium Lam.*Athamanta sicula* L.*Poterium anistroides* Desf.*Acanthus mollis* L.*Saxifraga orauensis* My.*Ruscus hypophyllum* L.

Et aussi :

Clematis cirrhosa L.

Hedera helix L.

Les principales espèces à recueillir dans le Cirque de Sainte-Clotilde sont :

Sur le petit plateau, au bas des pentes, entre Sainte-Clotilde et Saint-André.

En Février

Cordylocarpus muricatus Desf.

Salvia clandestina L.

Periderea fuscata Webb.

Orchis longicruris Link.

Solenanthus lanatus DC.

En Mars

Pteranthus echinatus Desf.

Thymus nummularius B. et R.

Echium grandiflorum Desf.

Euphorbia serrata L.

En Avril

Lavatera hispida Desf.

Picridium intermedium Sch.

Thapsia garganica L.

Chenopodium maritimum L.

Chrysanthemum segetum L.

Allium vernale Tineo.

Centaurea algeriensis C. et DR.

Juncus multiflorus Desf.

En Mai

Silene inflata L.

Eryngium mauritanicum Pom.

Trifolium lappaceum L.

Atractylis cancellata L.

Lotus ornithopodioides L.

Scolymus grandiflorus Desf.

En Juin

Lavatera trimestris L.

Carthamus coruleus L.

Echinops strigosa L.

Tenacium bracteatum Desf.

Carlina sulphurea W.

Scirpus australis L.

En Juillet

Atractylis gummifera L.

Centaurea eriophora L.

Carlina lanata L.

En Octobre-Novembre

Biarum Boycei Blume.

Dans le ravin, après Roseville :

En Mai

Ononis mitissima L.

Medicago marginata W.

— *breviflora* DC.

— *scutellata* All.

var. *subcordata* Batt.

— *ciliaris* W.

— *ornithopodioides* L.

Melilotus macrocarpa DR.	Linaria marginata Desf.
Aphaues cf. cornucopioides	Nepeta algeriensis de Noë.
Lag. var. glabrata Batt.	Calamintha Nepeta Link.
Lythrum Grefferi Ten.	Teucrium crispum Pom.
Ferula sulcata Desf.	— flavum L.
Amberboa muricata Cass.	Dactylis hispanicus Roth.
Seriola ætneensis L.	— f. paniculata.
Deckerra aculeata Sch.-Bip.	Cynosurus elegans Desf. form.
Campanula rapunculus L.	compactus.
— mollis L. (rochers).	Trisetum flavescens P. B.
Specularia falcata DC.	Brachypodium sylvaticum R.
Chlora grandiflora Viv.	et Sch.
Anarrhinum pedatum Desf.	

En Juin

Velezia rigida L.	Carlina corymbosa L.
Ebenus pinnata Desf.	Centaurea tagana L. (rare).
Galium tunetanum Poir.	Microdonchus salmanticus L.

En Juillet

Delphinium juncum DC.	Thymelea nitida Desf.
Fumana glutinosa Boiss.	
var. levis Willk.	

En Septembre

Odontites purpurea Don.

Herborisations au Ravin de Noisieux

Tramway d'Eckmühl jusqu'à l'Ecole Normale. — Le ravin de Noisieux longe le pied sud du dj. Mekaad-el-Bey. Pour s'y rendre, on prend la route de Tlemcen qui traverse le faubourg d'Eckmühl. Cent pas après l'Ecole Normale, on prend à droite le chemin des carrières. Ce chemin borde d'abord des vignes. Lorsqu'il sort des terres cultivées, on le quitte pour prendre à gauche un sentier mal tracé sur le sol rocheux et qui s'engage bientôt dans le ravin de Noisieux. La première fois, on éprouvera quelque difficulté à trouver le ravin. Pour ne point se tromper, il n'y a qu'à suivre les Arabes qui passent par là.

Le flanc droit du ravin de Noisieux, le seul que l'on puisse explorer complètement, est presque ininterrompu; il n'est coupé que par un petit ravin derrière la butte de tir. Les pentes, très raides, sont dominées par une haute muraille

rochense. Toutefois le flanc droit est facile à visiter, car il est parcouru par le large sentier qui aboutit à la source Noisieux. Au-dessus du flanc droit commence le plateau mamelonné de l'ancien Polygone d'artillerie qui s'étend du ravin de Noisieux à la route d'Oran à Tlemcen.

Le versant gauche du bassin de Noisieux s'étale largement et se relève insensiblement jusqu'au plateau. Plusieurs ravins, tributaires du grand ravin, l'entaillent profondément.

Le ravin de Noisieux et le Polygone devront être visités souvent. Ces deux localités se trouvant aux abords de la ville sont faciles à parcourir. En outre, elles offrent le plus grand nombre des espèces de la région montagneuse moyenne d'Oran. L'exploration des ravins secondaires achèvera d'en compléter le tableau.

Le ravin de Noisieux aboutit à la mer. On peut le diviser en trois parties :

1° Le ravin de Noisieux, de l'origine au Polygone ;

2° Le ravin d'Eckmühl, contre le quartier du même nom et à l'Ouest ;

3° Le Ravin Vert qui commence à la grande source de Raz-el-Aïn. Aux portes, le ruisseau, aujourd'hui à peu près à sec, est canalisé sous la basse ville et va se jeter dans le port.

Les principales espèces à récolter dans le ravin de Noisieux sont :

En Janvier

<i>Carriechtera vellos</i> DC.	<i>Veronica anagallis</i> L.
<i>Lavatera maritima</i> Gn.	<i>Mercurialis ambigua</i> L.
<i>Bellis silvestris</i> Cyr.	<i>Iris alata</i> Poir.
— <i>annua</i> L.	<i>Corbularia monophylla</i> DR.
<i>Borrago officinalis</i> L.	<i>Asphodelus microcarpus</i> Viv.
<i>Nonnora nigricans</i> DC.	<i>Allium chamaemoly</i> L.

En Février

<i>Ranunculus flabellatus</i> Desf.	<i>Ulex africanus</i> Webb.
<i>Alyssum campestre</i> L.	<i>Galeolome intermedia</i> DC.
<i>Koniga maritima</i> R. Br.	<i>Coronilla glauca</i> L.
<i>Eruca vesicaria</i> L.	<i>Fedia cornucopiae</i> Gertn.
<i>Helianthemum virgatum</i> Desf.	— <i>caput-bovis</i> Pomel.
— <i>pergamaceum</i> Desf.	<i>Asteriscus maritimus</i> Monch.
— <i>egyptiacum</i> Mill.	<i>Calendula marginata</i> Willd.
<i>Reseda alba</i> L.	<i>Centaurea pullata</i> L.

<i>Convolvulus lineatus</i> L.	<i>Gagea mauritanica</i> DR. †
<i>Lavandula dentata</i> L.	— <i>Duriei</i> Parl.
<i>Osyris quadripartita</i> Salzm.	<i>Romulea bulbocodium</i> Seb.
<i>Fritillaria orancensis</i> Pomel.	et Maur.
<i>Tulipa fragrans</i> My.	<i>Romulea Columnæ</i> Seb. et Maur.

En Mars

<i>Ranunculus rupestris</i> Guss.	<i>Pistachia lentiscus</i> L.
= <i>R. blepharicarpos</i> Batt.	<i>Viburnum tinus</i> L.
non Boiss.	<i>Smyrniolum olusatrum</i> L.
<i>Fumaria africana</i> Lam. (grottes)	<i>Sherardia arvensis</i> L.
<i>Cordylocarpus muricatus</i> Desf.	<i>Valerianella microcarpa</i> DC.
<i>Thlaspi perfoliatum</i> L.	<i>Phagnalon rupestre</i> DC.
<i>Brassica fruticulosa</i> Cyr.	<i>Bellis rotundifolia</i> B. et R.
<i>Cardamine hirsuta</i> L.	<i>Senecio mauritanicus</i> Pomel.
<i>Cistus heterophyllus</i> Desf.	<i>Centaurea pullata</i> L.
<i>Helianthemum guttatum</i> Mil.	— <i>involuta</i> Desf.
— <i>niloticum</i> Pers.	<i>Hyoseris radicata</i> L.
— <i>salicifolium</i> Pers.	<i>Kalfbussia orancensis</i> Pom.
<i>Viola arborescens</i> Desf.	<i>Cerinthe gymnandra</i> Gasp.
var. <i>serratifolia</i> Batt.	<i>Cynoglossum pictum</i> Ait.
<i>Erodium chium</i> W.	— <i>cheirifolium</i> L.
<i>Geranium molle</i> L.	<i>Veronica arvensis</i> L.
<i>Silene pseudo-atocion</i> Desf.	<i>Lamium amplexicaule</i> L.
— <i>cerastoides</i> L.	<i>Anagallis collina</i> Schousboë.
<i>Alsine procumbens</i> Fenzl.	— <i>arvensis</i> L.
<i>Arenaria spathulata</i> Vahl.	<i>Asterolinum stellatum</i> L.
v. <i>orancensis</i> Batt.	<i>Euphorbia Bivonæ</i> Steud.
<i>Cerastium glomeratum</i> Thuil.	<i>Ruscus hypophyllum</i> L.
<i>Sarothamnus baeticus</i> Webb.	<i>Orchis papilionacea</i> L.
(rare).	— <i>saccata</i> Ten.
<i>Genista cephalantha</i> Sp.	<i>Asphodelus microcarpus</i> Viv.
<i>Anthyllis tetraphylla</i> L.	<i>Bellevia dubia</i> R. et Sch.*
<i>Trifolium cherleri</i> L.	<i>Ruscus hypophyllum</i> L.
— <i>stellatum</i> L.	<i>Lamarekia aurea</i> Coss.
— <i>tomentosum</i> L.	<i>Grammitis leptophylla</i> Sw.
— <i>scabrum</i> L.	<i>Ceterach officinarum</i> Willd.*
<i>Astragalus sesameus</i> L.	<i>Selaginella denticulata</i> Koch.
<i>Coronilla scorpioides</i> L.	

En Avril

<i>Nigella Damascena</i> L.	<i>Papaver dubium</i> L.
<i>Ceratocarpus umbrosa</i> DR.	<i>Sinapis hispida</i> Schousb.

† Les espèces du genre *Gagea* ont été souvent mal définies et la synonymie en est très confuse. Les deux espèces de Noisieux sont bien distinctes quoique vivant l'une à côté de l'autre. Mais des échantillons de la Mare, de la Batterie Espagnole (première bergerie) ont besoin d'être revus en fleurs et en fruits.

- Sisymbrium officinale* L.
Rapistrum orientale D. C.
 var. *confusum* Pomel.
Succowia balearica Medik.
Reseda alba L.
Pumana lovipes Sp.
Polygala saxatilis Desf.
 et var. *obtusifolia* Nob.
Lavatera olbia L.
 — *cretica* L.
Geranium robertianum L.
 var. *purpureum* Vill.
Silene Pomelii Batt.
 — *glauca* Pourr.
Alsine tenuifolia Crantz.
 var. *viscidula* G. G.
Arenaria serpyllifolia L.
 var. *gracillima* Willk.
Paronychia nivea DC.
Melandrium macrocarpum
 Boiss.
Linum decumbens Desf.
 — *gallicum* L.
 — *angustifolium* L.
Ruta bracteosa DC.
Genista Duriei Sp.
 — *eriodada* Sp.
Ononis pendula Desf.
Medicago minima L.
Trifolium angustifolium L.
 — *intermedium* Guss.
 — *spinosum* L.
Anthyllis vulneraria L.
 var. *Dillenii* Sch.
 — *A. maura* Beck.
Astragalus hamosus L.
Vicia leucantha Biv.
 — *disperma* DC.
Coronilla glauca L.
Hippocrepis uni-siliquosa L.
 — *multi-siliquosa* L.
 — *ciliata* Willd.
Psium elatius Marsh.
Pistachia terebinthus L.
Crataegus rubens L.
Mucizoma hispida DC.
Poterium aneistroides Desf.
Cerium incrassatum Boiss.
- Balansea Fontanesi* B. et R.
Scandix australis L.
Mhamanta sicula L.
Cratogeomys oxyacantha L.
Saxifraga tridactylites L.
 — *orancensis* My.
Putoria brevifolia DR.
Asperula hirsuta Desf.
Rubia peregrina L.
Galium Bovae B. et R.
 — *murale* All.
Vaillantia incrassata Pom.
 — *muralis* L.
Valerianella discoidea DC.
Centranthus calcitrapa L.
 var. *clausonis* Batt.
Helichrysum Fontanesi Camb.
Chrysanthemum macrotum
 C. et DR.
Galactites Duriei Sp.
Carduus pycnocephalus L.
 — *leptocladius* DR.
Cichorium intybus L.
Seriola oetensis L.
Erythraea maritima L.
Campanula erinus L.
Olea europea L. (Rare).
Phillyrea latifolia L.
 — *media* L.
 — *angustifolia* L.
Echium grandiflorum Desf.
 — *plantaginenum* L.
Convolvulus siculus L.
Withania frutescens Pauq.
Lycium intricatum Boiss.
Antirrhinum siculum L.
 var. *algeriense* Rony.
 — *A. flexuosum* Pom.
Scrophularia laxigata Vahl.
Linaria marginala Desf.
 — *micrantha* Spr.
 — *triphylla* Mill.
Trixago apula Stev. et variétés.
Eufragia latifolia Gris.
Salvia controversa Ten.
Stachys hirta L.
Prasium majus L.
Phelipaea Muteli Reut.

Orobanche minor L.
 Rumex thyrsoides Desf.
 Thesium humile Vahl.
 Euphorbia ptericea Brot.
 — Bivonæ Steud.
 Parietaria officinalis L.
 var. diffusum Mert. et Koch.
 Mercurialis annua L.
 Urtica pilulifera L.
 Quercus coccifera L.
 et var. latifolia.
 Chamærops humilis L.
 Iris sisyrinchium L.
 Gladiolus byzantinus Mill.
 Orchis longicornu Poir. (rare).
 Aceras pyramidalis Reichb.

Ophrys fusca Link.
 et var. grandiflora Nob.
 — lutea Cav.
 — speculum Link.
 — scolopax Cav.
 — bombyliflora Link.
 — tenthredinifera Willd.
 Phalangium algeriense B. R.
 Allium vernale Tin.
 — roseum L.
 var. ambiguum G. G.*
 Melica minuta L.
 var. saxatilis Coss.
 Aira cupaniana Guss.
 Festuca caerulea Desf.
 Bromus maximus Desf.
 Elylops ovata L.

En Mai

Delphinium pentagynum Desf.
 Fumana glutinosa Boiss.
 Malva sylvestris L.
 — niceensis All.*
 Lavatera mauritiana L.*
 Silene Pomeli Batt.*
 Ononis arborescens Desf.
 — brachycarpa DC.
 Melilotus speciosa D. R. (rare).
 Psoralea bituminosa L.
 var. latifolia Batt.
 Ebenus pinnata Desf.
 Rhamnus oleoides L.
 var. genuina.
 — f. glabra.
 — f. pubescens.
 var. amygdalina Desf.
 — Alaternus L.
 Sedum altissimum L.
 — album L.
 var. micranthum Bast.
 Umbilicus gaditanus Boiss.
 Oëleoselinum Fontanesi Boiss.
 Eryngium mauritanicum Pom.
 Ptychotis annuoides Koch.
 Galium brunneum My.
 Crucianella angustifolia L.
 Scabiosa monspeliensis L.
 Pulicaria odora Rehb.

Phagnalon sordidum DC.
 — saxatile DC.
 Asteriscus aquaticus Mench.
 Pallenis spinosa Cass.
 Atractylis cancellata L.
 Xeranthemum erectum Presl.
 Centaurea Fontanesi DR.
 — infestans DR.
 Kentrophyllum baeticum Boiss.
 Silybum Marianum Gertn.
 Onopordon macracanthum Sch.
 Catananche cœrulea L.
 Seriola laevigata Desf.
 var. pinnatifida Nob.
 Pieridium intermedium Sch.
 Bip.
 Andryala arenaria B. R.
 Campanula strigulosa Link. et Hoffn.*
 Jasminum fruticans L.
 Erythraea suffruticosa Vahl.
 — pulchella Horn.
 — maritima Pers.
 Chlora grandiflora Viv.
 Echium confusum de Coincey.
 Ballota hirsuta Benth.
 Nepeta apulei Ucria (rare).
 Marrubium vulgare L.

<i>Ballota hirsuta</i> Benth.	<i>Ampelodesmos tenax</i> Vahl.
<i>Teucrium polium</i> L.	<i>Dactylis hispanica</i> Roth.
<i>Stalice Thonini</i> Viv.	<i>Briza maxima</i> L.
<i>Iris Fontanesi</i> G. G. (rare).	<i>Cynosurus elegans</i> Desf.
<i>Ornithogalum botiense</i> Boiss.	var. <i>compactus</i> .
<i>Phalaris paradoxa</i> L.	— <i>echinatus</i> L.
var. <i>intermedia</i> Coss.	<i>Brachypodium sylvaticum</i>
<i>Lagurus ovatus</i> L.	Huds.
<i>Stipa tenacissima</i> L.	— <i>distachyum</i> L.
<i>Oryzopsis miliacea</i> L.	<i>Ægyplos ventricosa</i> Tausch.
<i>Arrhenatherum erianthum</i>	var. <i>truncata</i> Coss.*
B. et R.	

En Juin

<i>Linum Mumbyanum</i> B. et R.	<i>Chenopodium urbicum</i> L.
<i>Trifolium agrarium</i> L.	<i>Suaeda fruticosa</i> L.
<i>Magydaris tomentosa</i> Moench.	var. <i>tenuissimum</i> . ¹
<i>Asperula cynanchica</i> L.	<i>Polygonum aviculare</i> L.
<i>Scabiosa maritima</i> L.	<i>Euphorbia chamaesyce</i> L.
<i>Carlina lanata</i> L.	<i>Allium pallens</i> L.
<i>Cirsium echinatum</i> Desf.	<i>Gandinia fragilis</i> L.
<i>Serratula mucronata</i> Desf.	<i>Avena bromoides</i> Gu.
<i>Scolymus hispanicus</i> L.	<i>Agrostis verticillata</i> Vill.
<i>Campanula mollis</i> L.	<i>Brachypodium ramosum</i> L.
<i>Teucrium bracteatum</i> Desf.	<i>Elymus Caput-Medusæ</i> L.
— <i>flavum</i> L.	

En Juillet

<i>Feniculum piperitum</i> DC.	<i>Lactuca saligna</i> L.
<i>Bupleurum gibraltarium</i> Desf.	<i>Calamintha Nepeta</i> Link.
<i>Daucus carota</i> L.	— <i>candidissima</i> My.
<i>Artemisia arborescens</i> Desf.	<i>Chenopodium murale</i> L.
<i>Gonystis ambigua</i> DC.	<i>Asparagus acutifolius</i> L.
<i>Carlina corymbosa</i> L.	

En Août

<i>Helianthemum Pomeridianum</i> Dum.	<i>Verbena officinalis</i> L.
<i>Hedera helix</i> L.	<i>Daphne gnidium</i> L.
	<i>Ficus carica</i> L.

En Septembre

<i>Chenopodium vera</i> Moq.	<i>Asparagus albus</i> L.
var. <i>Balanse</i> Coss. (d'après	<i>Smilax mauretanica</i> Desf.
Cosson ; non retrouvé).	<i>Scilla maritima</i> L.
	<i>Leucojum autumnale</i> L.

* Cette forme à rameaux fins, à feuilles courtes et fines doit bien ressembler à *Chenopodium Vera* que je ne connais pas. Ses fleurs avortées ne m'ont pas permis de contrôler les caractères génériques.

En Octobre

<i>Ceratonia siliqua</i> L.	<i>Micromeria inodora</i> Benth.
<i>Erica multiflora</i> L. et forme <i>umbrosa</i> .	<i>Merendera filifolia</i> Camb. <i>Callitris quadrivalvis</i> Vahl.

En Novembre

<i>Aristolochia glauca</i> Desf.	<i>Scilla lingulata</i> Poir.
<i>Narcissus serotinus</i> L.	<i>Adiantum capillus Veneris</i> L.
— <i>elegans</i> Sp.	(grottes).

En Décembre

<i>Clematis cirrhosa</i> L.	<i>Solenanthus lanatus</i> DC.
<i>Ranunculus bullatus</i> L.	<i>Iris alata</i> Poir.
<i>Anagyris foetida</i> L. (rare).	<i>Narcissus pachybolbus</i> D. R.
<i>Ulex africanus</i> Webb.	(fontaine).
<i>Leucanthemum glabrum</i> B. R.	<i>Arisarum simorrhinum</i> D. R.
<i>Calendula marginata</i> W.	<i>Carex halleriana</i> Asso.
var. <i>acutifolia</i> B. et R.	

Dans le ravin d'Eckmühl bouleversé par l'exploitation des carrières peu de plantes sont à citer. Les plus importantes sont :

Dans les carrières :

En Juillet

Nicotiana glauca Graham.

En Août-Septembre

Senecio linifolius L. *Inula viscosa* Ait.

En aval :

En Février

Lavandula multifida L.

En Mars

Corydalis heterocarpa Ball. *Ceratocarpus umbrosa* DR.

En Mai

Ornithogalum arabicum L.**

En Juin

Ononis brachycarpa DC.

En Juin-Juillet

<i>Carlina corymbosa</i> L.	<i>Verbascum sinuatum</i> L.
<i>Picnemon acarna</i> L.	<i>Andropogon hirtus</i> L.

En face le cimetière des cholériques :

Calamintha nepeta L.

Et plus bas :

<i>Lepidium graminifolium</i> L.	<i>Amaranthus albus</i> L.
<i>Statice delicatula</i> de Gir.	<i>Cyperus flavescens</i> L.

Sur le flanc gauche, aux abords de la Tour Maussion :

En Février-Mars

<i>Anemone palmata</i> L.	<i>Ranunculus hybridus</i> DC.
---------------------------	--------------------------------

Le Ravin Vert, occupé par des jardins maraîchers, est surtout intéressant à parcourir en été ; il offre alors des plantes des lieux humides et cultivés ; aussi, des espèces ubiquistes et subspontanées. On peut y récolter :

En Juillet

<i>Lepidium graminifolium</i> L.	<i>Lycium mediterraneum</i> Dun.
<i>Lavatera cretica</i> (fruits).	<i>Solanum nigrum</i> L.
<i>Spergularia heterosperma</i> Hel.	et var. <i>villosum</i> .
<i>Polycarpum tetraphyllum</i> L.	<i>Hyoscyamus albus</i> L.
<i>Oxalis corniculata</i> L.	<i>Nicotiana glauca</i> Graham.
<i>Foeniculum piperitum</i> DC.	<i>Datura arborea</i> Hortul. (subsp.)
<i>Helosciadium nodiflorum</i> Koe.	<i>Serophularia laxigata</i> Vahl.
<i>Rubus discolor</i> Weike.	var. <i>glabrescens</i> .
<i>Potentilla reptans</i> L.	<i>Veronica anagallis</i> L.
<i>Lythrum Grefferi</i> Ten.	<i>Mentha pulegium</i> L.
— <i>thymifolia</i> L. ?	var. <i>villosa</i> Benth.
<i>Bryonia dioica</i> L.	<i>Marrubium vulgare</i> L.
<i>Sambucus nigra</i> L. (en feuilles).	<i>Verbena officinalis</i> L.
<i>Conyza ambigua</i> DC.	<i>Samolus Valerandi</i> Ald.
<i>Inula erithmoides</i> L. (en feuil.)	<i>Plantago major</i> L.
<i>Centaurea Fontanesi</i> DR.	<i>Tetragonia expansa</i> Ait (subsp.)
— <i>calcitrapa</i> L.	<i>Chenopodium vulvaria</i> L.
<i>Xanthium spinosum</i> L.	— <i>album</i> L.
<i>Helminthia echioides</i> Gertn.	— <i>murale</i> L.
<i>Sonchus maritimus</i> L.	— <i>urbicum</i> L.
<i>Heliotropium Europaeum</i> L.	— <i>ambrosioides</i> L.

1 Port du *L. Grefferi*, mais plus grêle, dents externes du calice au nombre de quatre, fleurs assez grandes.

<i>Atriplex hastatus</i> L. (en feuil.)	<i>Lemna minor</i> L.
<i>Amaranthus retroflexus</i> L.	<i>Cyperus longus</i> L.
— <i>sylvestris</i> Desf.	<i>Digitaria sanguinalis</i> L.
— <i>Blitum</i> Kunth.	<i>Echinochloa crusgalli</i> L.
— <i>dellexus</i> L.	<i>Paspalum vaginatum</i> Sw.
<i>Rumex conglomeratus</i> L.	<i>Setaria verticillata</i> L.
(fruits).	<i>Agrostis verticillata</i> Vill.
— <i>crispus</i> L. (fruits).	<i>Oryzopsis miliacea</i> L.
<i>Euphorbia pubescens</i> Vahl.	<i>Glyceria fluitans</i> L.
— <i>peplus</i> L.	var. <i>plicata</i> Fr.
<i>Ricinus communis</i> L. (subsp.)	<i>Cynodon dactylon</i> L.
<i>Callitriche stagnalis</i> Scop.	<i>Scleropoa patens</i> Presl.
<i>Urtica pilulifera</i> L. (fruits).	<i>Adiantum capillus-Veneris</i> L.
— <i>membranacea</i> Poir.	

Sur les glacis du fort Saint-Philippe :

<i>Sueda fruticosa</i> Forsk.	<i>Atriplex mauritanicus</i> B. et R.
<i>Salsola oppositifolia</i> Desf.	— <i>halimus</i> L.
— <i>verniculata</i> Forsk.	
var. <i>microphylla</i> Moq.	

Herborisations aux Ravins secondaires de Noisieux

J'ai appelé ainsi les divers ravins qui, de la crête du djebel Mekaad-el-Bey, descendent dans le ravin de Noisieux. L'un des plus intéressants à explorer est celui qui, des carrières, monte à la mare. Pour s'y rendre, on prend, après l'École Normale, le chemin des carrières que l'on suit jusqu'à la première exploitation. On est au débouché du ravin.

Les deux autres ravins qui, à l'ouest, sont parallèles au précédent doivent aussi être visités : ils sont pourtant bien moins intéressants.

Le plus riche est celui près duquel passe, tout à fait à l'Ouest, la limite de la commune. C'est le ravin le plus frais des environs d'Oran. Il aboutit à la Noria.

L'exploration du versant gauche du bassin de Noisieux est aujourd'hui facilitée par un beau chemin forestier qui, du hant des Planteurs, peu après le mur formant parapet, part de la grande route stratégique pour aboutir à la Fontaine de Noisieux. Ce chemin s'enfonce profondément dans tous les ravins et il faut deux bonnes heures pour le parcourir sans s'arrêter. On peut explorer successivement les ravins et les petits plateaux qui les séparent. Le

deuxième ravin au-dessus du sentier est très riche en espèces rares. Du côté des Planteurs la flore se maintient sur les calcaires crayeux sahéliens, mais aux approches de Noisieux le terrain devient dolomitique et la végétation change quelque peu. Il y a aussi des schistes secondaires non calcaires sur lesquels croissent particulièrement :

<i>Silene divaricata</i> Clem.	<i>Lotononis lupinifolia</i> Willk.
<i>Paronychia echinata</i> Lam.	<i>Teucrium mauritanicum</i> de Noë.
<i>Astragalus edulis</i> C. et DR.	

La vaste étendue du versant gauche du bassin de Noisieux recèle certainement des espèces non encore signalées.

Les principales espèces à récolter dans les ravins secondaires sont :

En Mars

<i>Anemone palmata</i> L.	<i>Rosmarinus laxiflorus</i> de Noë.
<i>Sisymbrium erysimoides</i> Desf. (type). Sous la crête.	<i>Euphorbia ptericocca</i> Brot.
<i>Genista spartioides</i> Sp. (rare).	<i>Gagea Granatelli</i> Parl.
<i>Viburnum tinus</i> L. (très rare).	— <i>Duriæi</i> Parl.
<i>Jasminum fruticans</i> L.	<i>Fritillaria oranensis</i> Pomel.
	<i>Corbularia monophylla</i> DR.

En Avril ¹

<i>Ceratocarpus umbrosus</i> DR.	<i>Valerianella microcarpa</i> Lois.
<i>Silene glauca</i> Pourr.	<i>Scorzonera coronopifolia</i> Desf.
<i>Linum angustifolium</i> L.	<i>Orobanche condensata</i> Moris.
— <i>gallicum</i> L.	<i>Serapias lingua</i> L. (rare).
<i>Genista Duriæi</i> Sp.	<i>Ophrys lutea</i> Cav.
<i>Sarothamnus hœticus</i> Webb. ⁴	— <i>fusca</i> Link.
<i>Vicia leucantha</i> Biv.	— <i>speculum</i> Link.
<i>Lathyrus sphaericus</i> Retz.	— <i>bombyliflora</i> Link.
<i>Cratægus oxyacantha</i> L.	— <i>scolopax</i> Link.
<i>Torilis nodosa</i> Geertn.	— <i>tenthredinifera</i> W.
— <i>helvetica</i> Koch.	<i>Acrostichum lanuginosum</i>
<i>Valerianella discoidea</i> Lois.	Desf. ⁴

En Avril-Mai

De l'embranchement de la grande route au troisième ravin et surtout dans le deuxième, entre le chemin fores-

¹ Les espèces les plus rares sont suivies des chiffres 1, 2, 3 ou 4 qui indiquent : (1), plateaux entre les ravins ; (2), 2^e ravin ; (3), 3^e ravin ; (4), ravin de la Noria.

tier et le plateau on peut récolter presque toutes les plantes de la région.

- Nigella Damascena* L.
Fumaria capreolata L.
 var. *pallidiflora* Jord.
Sinapis hispida Schousb.
Reseda collina DR.
 — *stricta* Pers.
 var. *Reuteriana* Mull.
Cistus Munbyi Pomel.
 — *salvifolius* L.
Helianthemum perganiaceum
 Pom.
 — *polyanthos* Pers. ³
 — *guttatum* Mill. ³
Erodium ciconium W.
Silene divaricata Clém. ³
 — *glauca* Pourr.
 — *Pomeli* Batt.
Alsine montana Fenzl.
Herniaria cinerea L.
Paronychia echinata Lam. ³
Polycarpon tetraphyllum L.
Fagonia cretica L.
Ruta chalepensis L.
Rhamnus oleoides L.
 var. *glabra et pubescens*.
Genista erioclada DR.
Lotononis lupinifolia Willk.
 var. *intermedia* Pom. ³
Ononis arborescens Desf.
 — *ornithopodioides* L.
 — *siculum* L.
 — *pendulum* Desf.
Trigonella Monspelica L.
Melilotus sulcata Desf.
 — *macrocarpa* DR. ²
Medicago orbicularis All.
Trifolium glomeratum L.
 — *tomentosum* L.
 — *angustifolium* L.
 — *agrarium* L.
Lotus ornithopodioides L.
Astragalus pentaglottis L.
 — *edulis* C. et DR. ²
Bisserrula pelecinus L. ²
Vicia sativa L.
Vicia hybrida L.
Ervum gracile DC.
Hippocrepis ciliata W.
Ebenus pinnata L.
Hedysarum capitatum Desf.
Umbilicus gaditanus Boiss.
Balansea Fontanesi B. et R.
Ptychotis trachysperma Boiss.
Rupleurum Balansea B. et R.
Ferula sulcata Desf.
Lonicera implexa Ait. ²
Putoria brevifolia DR.
Galium Bovei B. et R.
 — *tunetatum* L. ³
Vaillantia hispida L.
Valerianella puberula DC.
Scabiosa Monspeliensis L.
Filago gallica L.
Centaurea infestans C. et DR.
Rhaponticum acule DC.
Galactites tomentosa Moench.
Tolpis umbellata Bert.
Catananche lutea L.
Seriola ætensis L.
Spitzelia cupuligera DR.
Podospermum laciniatum DC.
 f. *acutangulare* W.
Olea europea L. (rare).
Phillyrea latifolia L. ²
Erythraea centaurium L.
Chlora grandiflora Viv.
Lithospermum apulum L.
Echinum grandiflorum Desf.
Antirrhinum orontium L.
Linaria micrantha Spr.
Lavandula stoechas L.
Tenerium pseudo-chamæpi-
 tys L.
 — *mauritanicum* de Noë.
Ajuga iva L.
Asterolinum stellatum H. et L.
Coris monspeliensis L.
Plantago amplexicaulis Cor.
 — *coronopus* L.
 var. *Columnæ* Gn.

Plantago lagopus L. et var.	Melica major Sibth. et Sm.
hispanica Batt.	— Magnolii G. G.
Globularia alypum L.	Aira Cupaniana Guss.
Rumex thyrsoides Desf.	Avena bromoides Gern.
Euphorbia exigua L.	Dactylis glomerata L.
Passerina nitida Desf.	Briza major L.
Asparagus acutifolius L.	var. hirsuta Nob.
Allium ampeloprasum L. ?	Festuca cœrulescens Desf.
Gastridium lendigerum L.	Bromus macrostachys Desf.
Stipa tenuicissima L.	Callitris quadrivalvis Vent.
— tortilis L.	Cheilanthes fragrans Hook.
Oryzopsis miliacea L.	(dans les paludiers).
Milium cœrulescens Desf.	

En Mai

Delphinium pentagynum Desf.	Crupina crupinastrum Vis.
Fumana glutinosa Boiss.	Carthamus calvus B. et R.
Genista umbellata Desf.	Microlophus Delestrei Sp.
Ononis viscosa L.	Leuzea conifera DC. (Rare).
Eryum pubescens DC. 4	Boucerosia Munbyana Dees.
Hedysarum Boveri B. et R. 4	Sideritis Guyoniana B. et R.
Rubus discolor W. et Nees.	var. angustifolia Dbx.
Specularia falcata DC. 4	Arrhenatherum erianthum B.
Serratula mucronata Desf.	et R.
f. albiflora. 1 (Très rare).	

En Juin

Rosa sempervirens L. 4	Allium pallens L.
Bupleurum gibraltarium Lam.	Brachypodium sylvaticum R.
Magdalis tomentosa Koch. 4	et Sch.

En Juillet

Delphinium juncum DC.	Feniculum vulgare L.
Asperula longiflora G. G.	Calamintha candidissima Desf.
Carlina lanata L.	

En Septembre

Inula viscosa Ait.	Smilax mauritanica Desf.
Odontites purpurea Don.	

En Octobre

Scilla intermedia Guss. *	Asparagus albus L.
---------------------------	--------------------

En Novembre

Ranunculus bullatus L.	Merendera filifolia Camb.
Erica multiflora L.	Scilla lingulata Poir.
Aristolochia glauca Desf.	Narcissus elegans Sp.

En Décembre

Ophioglossum lusitanicum L.

Herborisations au Polygone ¹

Ainsi que je l'ai déjà dit, le Polygone se trouve au sud du ravin de Noisieux. Il s'étend derrière le champ de tir et comprend un large plateau rocheux, peu accidenté, coupé par des ravins assez profonds. Il est continué à l'Ouest par le djebel Yeffri. Il n'offre guère de plantes spéciales. Toutefois c'est une excellente localité sous tous les rapports. Elle est facile à parcourir et on y trouve la majeure partie des plantes de la flore de la région montagneuse moyenne¹. On peut y récolter :

En Janvier

<i>Eruca vesicaria</i> L.	<i>Centaurea pullata</i> L.
<i>Carrichtera vellæ</i> DC.	<i>Urospermum picrioides</i> Desf.
<i>Helianthemum pergamaceum</i> Pomel.	<i>Nonnea nigricans</i> DC.
— <i>virgatum</i> Desf.	<i>Linaria reflexa</i> Desf.
<i>Lavatera maritima</i> Gu.	<i>Asphodelus microcarpus</i> Viv.
<i>Bellis annua</i> L.	<i>Allium chamæmoly</i> L.
<i>Senecio vulgaris</i> L.	<i>Iris alata</i> Desf.
<i>Asteriscus maritimus</i> Mœnch.	<i>Romulea bulbocodium</i> Seb. et Maur.

En Février

<i>Ranunculus flabellatus</i> Desf.	<i>Plantago Lagopus</i> L.
<i>Diploxaxis auriculata</i> DR.	<i>Emex spinosa</i> Camb.
<i>Helianthemum Ægyptiacum</i> Mill.	<i>Rumex bucephalophorus</i> L.
<i>Fumana glutinosa</i> Boiss.	<i>Tulipa fragrans</i> My.
<i>Peridera fuscata</i> Webb.	<i>Muscari neglectum</i> Guss.
<i>Anagallis arvensis</i> L.	<i>Bellevallia dubia</i> R. et Sch.
<i>Tillæa muscosa</i> L.	<i>Gagea Granatelli</i> Parl.
<i>Plantago psyllium</i> L.	<i>Ophrys lutea</i> Cav.
	<i>Carex halleriana</i> Asso.

En Mars

<i>Cordilocarpus muricatus</i> Desf.	<i>Cistus heterophyllus</i> Desf.
<i>Sisymbrium Irio</i> L.	<i>Helianthemum niloticum</i> Pers.
<i>Matthiola parviflora</i> R. Br.	— <i>salicifolium</i> Pers.

¹ L'exploration doit avoir lieu de préférence le matin, car les exercices de tir qui ont lieu très souvent l'après-midi, rendent le parcours du Polygone très dangereux.

- Helianthemum intermedium* Thib.
 — *organifolium* Lam.
Fumana laevipes Spach.
Viola arborescens L. var.
Geranium molle L.
Erodium guttatum Desf.
 — *chium* W.
 — *cicutarium* L.
Silene rubella L.
 — *apetala* W.
Alsine procumbens Gay.
Arenaria spathulata Vahl.
 — *serpyllifolia* L.
 var. *gracillima* Willk.
Alsine tenuifolia L.
 var. *viscidula* G. G.
Paronychia argentea Lam.
Iberiaria cinerea DC.
Ulex africanus Webb.
Genista cephalantha Sp.
 — *eriodactyla* Sp.
Calycotome intermedia DC.
Anthyllis tetraphylla L.
Trigonella monspeliaca L.
Trifolium stellatum L.
 — *tomentosum* L.
 — *spumosum* L.
 — *scabrum* L.
 — *agrarium* L.
Astragalus Glaux L.
 — *epiglottis* L.
 — *sesameus* L.
Coronilla scorpioides Koch.
Scorpiurus sulcata L.
Hippocrepis multilobata L.
 — *ciliata* W.
 — *unilobata* L.
Mucizonia hispida Batt.
Bupleurum glaucum Rob. et
 Cast.
 — *B. semicompositum* L.
Crucianella angustifolia L.
- Sherardia arvensis* L.
Vaillantia incrassata Pomel.
Centranthus calcitrapa L.
 var. *Clausonis* Batt. (C. Pom.)
Fedia Cornucopiae Gaertn.
 — *Caput-bovis* Pomel.
Valerianella microcarpa Lois.
Micropus bombycinus Lag.
 — *supinus* L.
Filago spathulata Presl.
 var. *micropodioides* Lge. **
Galactites tomentosa Moench.
Carduus pteracanthus DR.
 — *pycnocephalus* L.
Centaurea involucrata Desf.
Picridium intermedium Sch.
Kalibussia oranensis Pomel.
Campanula Erinus L.
Anagallis collina Schousb.
Asterolinum stellatum L.
Convolvulus pseudo-siculus
 Cav.
Linaria micrantha Spr.
Bouladia latissuama Schultz.
Rosmarinus lavandulaceus de
 Noë var. *reptans* Dhx.
Teucrium pseudo-chamaepi-
 tys L.
Ajuga iva L.
 — *pseudo-iva* Rob. et Cast.
Rumex thyrsoides Desf.
Euphorbia exigua L.
Thesium humile Vahl.
Ruscus hypophyllum L.
Fritillaria orauensis Pomel.
Ornithogalum botanicum B. R.
Iris sisyrinchium L.
Orchis longicollis Link.
Ophrys speculum Link.
 — *habylliflora* Link.
 — *tenthredinifera* W.
Lamarekia aurea Coss.
Sphenopus divaricatus Gn.

En Avril

- Ceratocarpus umbrosus* DR.
Iberis parviflora My.
Sinapis hispida Schousboë.
- Polygala saxatilis* Desf.
 var. *obtusifolia* Nob.
Mimartia montana Fenzl.

- Sagina apetala* L.
Paronychia nivea DC.
Linum gallicum L.
 — *angustifolium* L.
 — *decumbens* Desf.
Ruta bracteosa DC.
Ononis pendula Desf.
 — *sicula* Gussone.
Anthyllis vulneraria L.
 var. *Dillenii* Sch.
 = *A. maura* Beck.
Medicago marginata W.
 — *turbinata* W.
 — *denticulata* W.
Trifolium angustifolium L.
 — *Cherleri* L.
Astragalus hamosus L.
Vicia lutea L.
Poterium Magnolii Sp.
Sedum rubens L.
 — *caespitosum* DC.
Saxifraga oranensis My.
Scandix pecten-Veneris L.
 — *australis* L.
Galium murale All.
Chrysanthemum segetum L.
Colcostephus macrotus DR.
Galacties Durioei Spach.
Hypochoris radicata L.
Andryala arenaria B. et R.
Boucerosia Munbyana Decsne.
- Convolvulus suffruticosus* Desf.
 — *lineatus* L.
Linaria rubrifolia R. et C.
Stachys hirta L.
Calamintha rotundifolia Pers.
 = *C. graveolens* Benth.
Prasium majus L.
Plantago Bellardi All.
Euphorbia falcata L.
 — *exigua* L.
 — *pterococca* Brot.
 — *Bivonæ* Steud.
Phalangium algeriense B. R.
Allium roseum L.
 — *vernale* Tin.
Dipcadi serotinum Medick.
Ornithogalum arabicum L.
Serapias lingua L. (rare).
Ophrys fusca Cav.
 — *scolopax* Link.
Orchis saccata Ten. **
Juncus bufonius L.
Lagurus ovatus L.
Aira cupaniana Guss.
Avena fatua L.
 — *barbata* Brot.
 — *eriantha* DR.
 = *A. clauda* DR.
Ceterach officinarum W.
Grammitis leptophylla Sw.

En Mai

- Delphinium pentagynum* Desf.
Ononis viscosa L.
Hymenocarpus nummularius
 (rare). (Carrières).
Sedum altissimum Poir.
 — *album* L.
 var. *micranthum* Batt. (S.
 Bast.).
Eryngium ilicifolium Desf.
 — *triquetrum* Desf.
Ptychotis ammoides Koch.
Elaeoselinum Fontanesi Boiss.
Galium brunneum My.
 — *campestre* Sch.
Scabiosa monspeliensis L.
- Scabiosa semipapposa* Salzm.
Phagnalon sordidum L.
 — *saxatile* Cass.
 — *rupestre* DC.
Asteriscus aquaticus Moench.
Catananche carulea L.
Atractylis cancellata L.
Centaurea eriophora L.
Campanula Kremeri B. et R.
Scrophularia levigata Vahl.
Bartsia apula Stev.
Celsia laciniata Poir.
Orobanche minor Sutt.
Nepeta Apulei Ucria.
Phlomis biloba Desf.

<i>Tenerium bracteatum</i> Desf.	<i>Avena sterilis</i> L.
— <i>mauritanicum</i> de Noë.	var. <i>minor</i> Coss.
<i>Statice</i> Thonini Viv.	<i>Gaudinia fragilis</i> P. B.
<i>Euphorbia chamaesyce</i> L.	<i>Bromus macrostachys</i> Desf.
<i>Ornithogalum narbonense</i> L.	<i>Egylops ventricosa</i> Tausch.
<i>Phalaris paradoxa</i> L.	et var. <i>comosa</i> Coss.
var. <i>intermedia</i> Coss.	var. <i>truncata</i> Coss.
<i>Gastridium lendigerum</i> L.	<i>Elymus caput Medusæ</i> L.

En Juin

<i>Delphinium juncum</i> DC.	<i>Cirsium echinatum</i> Desf.
<i>Velexia rigida</i> L.	<i>Picnomon acarna</i> Cass. (rare).
<i>Spartium umbellatum</i> Desf.	<i>Campanula mollis</i> L.
<i>Magydaris tomentosa</i> Moench.	<i>Tenerium flavum</i> L.
(rare).	— <i>polium</i> L.
<i>Putoria brevifolia</i> DR.	

En Juillet

<i>Helianthemum pomeridianum</i>	<i>Bupleurum gibbraltaricum</i> Desf.
Dun.	<i>Calamintha candidissima</i> My.

En Septembre

<i>Inula graveolens</i> Desf. (car- rières).	<i>Leucinum autumnale</i> L.
---	------------------------------

En Octobre-Novembre

<i>Ranunculus bullatus</i> L.	<i>Scilla lingulata</i> Poir.
<i>Thymus inodorus</i> Desf.	— <i>pulchella</i> My.
<i>Narcissus scrotilius</i> L.	<i>Merendera filifolia</i> Camb.
<i>Muscari parviflorum</i> Desf. †	

En Décembre

<i>Clematis cirrhosa</i> L.	<i>Solenanthus lanatus</i> DC.
-----------------------------	--------------------------------

PLAINE D'ORAN

Je crois devoir compléter le tableau de la végétation des environs d'Oran en donnant la liste des plantes que l'on trouve plus communément dans la plaine. La plaine

† Plateau au-dessus des grottes de Noisieux (30 octobre 1892).

s'étend entre la route de Tlemcen et celle de Mostaganem. Elle est presque entièrement cultivée. Quelques rares lambeaux de broussailles, occupant des îlots rocheux entre les routes de Tlemcen et de la Sénia, restent encore çà et là. Il faut les visiter, surtout au printemps, car on y trouve, parmi les palmiers nains, quelques échantillons d'espèces que les défrichements font disparaître.

Dans ces broussailles nous avons trouvé :

En Janvier

Anemone palmata L.

En Février

<i>Silene bipartita</i> Desf.	<i>Orchis longicruris</i> Link.
var. <i>lasiocalyx</i> S-W.	— <i>lactea</i> Poir.
<i>Muscari neglectum</i> Guss.	<i>Phalaris nodosa</i> L.

En Avril

<i>Linum decumbens</i> Desf.	<i>Salvia algeriensis</i> Desf.
— <i>grandiflorum</i> Desf.	<i>Calamintha graveolens</i> Mar.
(rare).	Bieb.
<i>Thapsia decussata</i> Pomel. 1	<i>Muscari comosum</i> Mill.
— <i>platycarpa</i> Pomel. 1	<i>Melica Magnolii</i> G. G.
<i>Carduncellus pinnatus</i> Desf.	

Le palmier nain (*Chamærops humilis* L.) fleurit en avril.

En Mai

<i>Eryngium triquetrum</i> Desf.	<i>Nepeta Apulei</i> Ucria.
<i>Scabiosa semipapposa</i> Salzm.	<i>Phlomis herba-venti</i> L.
<i>Atractylis cancellata</i> L.	<i>Ornithogalum arabicum</i> L.
<i>Campanula rapunculus</i> L.	<i>Stipa parviflora</i> Desf.
<i>Thymus Fontanesi</i> B. et R.	

Quelques pieds seulement du *Thymus Fontanesi* se trouvent dans le djebel Bou Telrich, au Sud-Est du lac Morselli.

En Juin

<i>Velezia rigida</i> L.	<i>Microdonchus salmanticus</i> L.
<i>Zizyphus Lotus</i> L.	— <i>Delestrei</i> Sp.
<i>Kundmania sicula</i> DC.	<i>Cardopatum amethystinum</i>
<i>Elaeoselinum Fontanesi</i> Boiss.	Sp.
<i>Carlina lanata</i> L.	

1 Fruits en juin.

En Juillet

Carlina sulphurea Desf.

Dans le reste de la plaine, champs, jachères, fossés, on peut récolter :

En Janvier

Silene rubella L.

et f. *albiflora*.

Echallium elaterium Rich.

var. *dioicum* Batt.

Galium saccharatum All.

Lithospermum arvense L.

Laminum amplexicaule L.

En Février

Adonis microcarpa DC.

Hypecum procumbens L.

Glancium corniculatum Curtis.

Iberis parviflora My.

Conringia orientalis L. (rare).

Reseda phytolacca L.

Silene apetala W.

Bryonia dioica Jacq.

var. *digyna* Batt.

Chrysanthemum coronarium

L. et var. *discolor* Batt.

Calendula parviflora Raf.

= *C. arvensis* L.

— *algeriensis* B. et R.

Carduus pteracanthus DR.

Rhagadiolus stellatus W.

Salvia clandestina L.

— *controversa* Ten.

Euphorbia serrata L.

En Mars

Boerhaeria hybrida DC.

Fumaria agraria Lag.

Raphanus raphanistrum L.

Diploxatis auriculata DR.

Erodium malacoides W.

— *chinum* W.

— *moschatum* L'Hér.

— *pulverulentum* Desf.

— *munbyanum* B. R.

Melilotus parviflorus Desf.

Podospermum laciniatum DC.

— *calceitrapaeifolium* Koch.

Linaria triphylla Mill.

Urtica pilulifera L.

— *membranacea* L.

Gagea Granatelli Parl.

Sclerochloa dura P. B.

En Avril

Sinapis arvensis L.

Sisymbrium runcinatum Lag.

var. *hirsutum* Coss.

— *Columnae* Jacq.

— *irio* L.

Psychine stylosa Desf.

Lepidium sativum L.

Senecioia coronopis Poir.

Malva parviflora L.

Lavatera cretica L.

Atheca longiflora B. et R.

Trifolium resupinatum L.

Trigonella polycerata L.

Vicia calcarata Desf.

Bunium incrassatum B. et R.

Capnophyllum peregrinum

Brot.

Torilis nodosa Görtz.

Filago germanica L.
 Plantago Lælingii L.
 Stachys arvensis L.

Scleropoa rigida L.
 — hemipoa Del.
 Echinaria capitata Desf.

En Mai

Platycapnos spicata Bernh.
 Lepidium graminifolium L.
 — draba L.
 Reseda Duriceana J. Gay.
 — luteola L.
 var. Gussonei Mull.
 Malope stipulacea Cav.
 Geranium rotundifolium L.
 Silene muscipula L.
 — pteropleura B. et R.
 — gallica L.
 Saponaria vaccaria L.
 Lælingia hispanica L.
 Melilotus sulcata Desf.
 Medicago truncatula Gertn.
 — pentacycla DC.

Medicago turbinata W.
 — ciliaris W.
 Trifolium subterraneum L.
 — fragiferum L.
 — lappaceum L.
 Lathyrus sativus L.
 Bupleurum protractum Link.
 — heterophyllum Link.
 Anni majus L.
 Daucus crinitus Desf.
 Asperula arvensis L.
 Pallenis spinosa Cass.
 Echium sabulicolum Pom.
 = E. confusum de Coincy.
 Convolvulus tricolor L.
 Antirrhinum calycinum Chav.
 Mentha pulegium L.

En Juin

Lavatera trimestris L.
 Dianthus serrulatus Desf.
 Tribulus terrestris L.
 Hypericum tomentosum L.
 Eryngium campestre L.
 Cnicus leptophylla L.
 Daucus aureus Desf.
 — muricatus L.
 Cynara cardunculus L.

Centaurea algeriensis DR.
 — melitensis L.
 Microlouchus salmanticus L.
 Scolymus hispanicus L.
 — grandiflorus Desf.
 Anchusa italica L.
 Polygonum equisetiforme
 Sibth. et Sm.
 — convolvulus L.
 Lolium temulentum L.

En Juillet

Feniculum piperitum DC.
 Atractylis gummifera L.
 Carthamus helenioides Desf.

Centaurea calcitrapa L.
 Lactuca scariola L.

En Octobre

Asparagus horridus L.

SEBKHAS

On sait que les sebkhas sont des lacs salés à sec pendant l'été. Dans l'arrondissement d'Oran, les sebkhas forment une ligne presque ininterrompue qui s'étend d'Er-Rahel à la Saline d'Arzew. La plus grande est celle de Misserghin qui a une longueur de 45 kilomètres sur une largeur moyenne de 8. Toutes les sebkhas sont des marais salants naturels. L'une d'elles, celle de Saint-Louis (Salines d'Arzew) produit une immense quantité de sel. Les cuvettes des sebkhas sont absolument nues. On n'y trouve qu'une seule plante *Halopeplis amplexicaulis* Boiss. Mais tout autour, au fur et à mesure que décroît le degré de salure, la végétation devient de plus en plus dense et forme de vastes prairies qui s'étendent dans la plaine.

Sur les bords immédiats des sebkhas pousse une flore spéciale composée d'un nombre bien restreint d'espèces halophytes. Dans les prairies, la végétation est assez variée. Là peuvent croître toutes les plantes auxquelles convient un excès d'humidité. Le fond invariable de la végétation est formé d'abord de salicornes, puis de salsolacées, de frankéniacées et de staticées. Petit à petit cette végétation fait place à la prairie salée propre à l'élevage avec *Dactylis repens*, *Lygeum spartum*, *Melilotus parviflorus* et *Messanensis*, *Sphenopus Gouani*.

La flore de toutes les sebkhas ne varie guère. Aussi l'étude de l'une d'entre elles suffira pour donner un aperçu à peu près exact de la flore de toutes les autres. Je n'étudierai pour le moment que celle de la Sénia (Sebkha Morselli), la plus proche d'Oran. Cette sebkha se trouve sur le territoire de la commune de la Sénia à la limite de celle d'Oran. Son extrémité nord est plus proche de la ville d'Oran que du village de la Sénia. La sebkha Morselli est formée de deux lacs, le grand et le petit, souvent réunis en hiver et qu'on appelle vulgairement lacs de la Sénia.

Herborisations aux Lacs de la Sénia

Ce n'est que de mai en septembre que l'on peut herboriser fructueusement autour des sebkhas. Toutefois les prairies doivent être parcourues dès le mois d'avril.

Trois parties sont à visiter autour des lacs de la Sénia.

1° Les abords où croît la flore spéciale qu'on appelle flore des sebkhas ;

2° Les prairies ;

3° Les fossés et les mares où l'eau séjourne jusqu'en juin.

Aux abords des lacs on peut récolter :

En Mars

<i>Hutchinsia procumbens</i> R. BR.	<i>Seneriolencanthenifolius</i> Poir.
<i>Spergularia Doumergnei</i> Fouc.	<i>Phelipæa mauritanica</i> C. et DR.
et var. <i>flexilis</i> Fouc. ¹	

En Avril

<i>Frankenia pulverulenta</i> L.	<i>Spergularia heterosperma</i> Hel.
— <i>lævis</i> L.	— <i>Munbyana</i> Pom.
— <i>corymbosa</i> Desf.	<i>Aizoon hispanicum</i> L.
<i>Spergularia diandra</i> Heild.	<i>Cynomorium coccineum</i> L.

En Mai

<i>Mesembryanthemum nodiflorum</i> L.	<i>Statice Duriæi</i> de Gir.
---------------------------------------	-------------------------------

En Juin

<i>Statice sebkharum</i> Pom.	<i>Salicornia macrostachya</i> Moq. ²
— <i>Duriæi</i> × <i>sebkharum</i> .	— <i>fruticosa</i> L.
<i>Suaeda fruticosa</i> Forsk.	<i>Halopeplis amplexicaulis</i> Boiss.

En Juillet

Suaeda pruinosa Lge. ³

En Septembre

Inula crithmoides L.

¹ Ponceau du Ravin Rouge, voie ferrée.

² Reconnaisable à ses touffes s'élargissant en cercle, à ses rameaux non fructifères assez gros, bleus, à reflets d'un glauque verdâtre ; rameaux fructifères, verts, à sommités jaunâtres. Vit au milieu de *S. fruticosa* L., lequel n'offre pas de touffes distinctes.

³ Tiges longues, raides, formant des touffes très larges ; rameaux nombreux et dressés, blancs, à feuilles très courtes et très denses. Le port rappelle celui de *Suaeda vermiculata*, mais les intermédiaires réunissent *S. pruinosa* à *S. fruticosa*, lequel est bien plus typique aux abords d'Oran. Néanmoins, les deux espèces se distinguent très bien par leur port quand elles vivent côte à côte, comme à la Sénia, le Hammoul, etc.

Dans les prairies, entre la voie ferrée et les lacs :

En Février

Gagea Granatelli Parl.	Ophrys lutea Cav.
Orchis papilionacea L.	— tenthredinifera W.

En Mars

Adonis autumnalis L. **	Bellis silvestris Cyr.
Peplis hispidula DR. †	Crepis bulbosa Cass.
Asphodelus microcarpus Viv.	

En Avril

Ranunculus trilobus Desf.	Astragalus glaucus L.
— macrophyllus Desf.	Filago fuscescens Pom.
Polygala monspeliensis L.	Senecioleucathemifolius Poir.
Silene rubella L.	Polospermum acutangulare
var. Trabuti Nob.	W. et var. subulatum DC.
Dianthus velutinus Guss.	Kalbussia oranensis Pomel.
Ononis pendula Desf.	Trivago apula Stev. var. lutea
— biflora Desf.	Plantago serraria L.
Melilotus messanensis L.	— coronopus L.
— sulcata Desf.	var. integrata G. G.
Trifolium phleoides L.	Phalaris minor Retz.
— spinosum L.	Corynephorus articulatus P. B.

En Mai

Spergularia munbyana Pom.	Echium italicum L.
et form. stat. eximia Fouc. ²	Tencrium bracteatum Desf.
— form. Reverchoni Fouc.	Juncus maritimus Lam.
Eryngium dichotomum Desf.	var. rigidus Desf.
Bupleurum glaucum R. et Cas.	Scirpus australis L.
Microclonus gracilis Pomel.	Sphenopus Gouani Trin.
Cardopatum amethystinum	Eleocharis littoralis Gm.
Sp.	Agropyrum repens P. B.
Erythraea pulchella Horn.	

En Juin

Ptychotis trachysperma Boiss.	Cressa cretica L.
Erythraea spicata Pers.	Passerina annua Spr.
Lactuca saligna L.	var. salsa My.

En Août-Septembre

Spergularia brachyphylla	Bupleurum tenuissimum L.
Fouc. et Diag.	Peucedanum Munbyi Boiss.
	Pulicaria sicula Goertn.

† Autour du petit lac, prairie (Debeaux).

² Pécusau du Ravin rouge, voie ferrée.

De l'autre côté de la voie ferrée et autour de la gare :

En Février

<i>Anemone palmata</i> L.	<i>Salvia clandestina</i> L.
<i>Anthemis fuscata</i> Brot.	var. <i>rosea</i> .

En Mars

<i>Onobrychis trilophocarpa</i> .	<i>Peganum harmala</i> L.
-----------------------------------	---------------------------

En Mai

<i>Trifolium angustifolium</i> L.	<i>Andryala arenaria</i> B. et R.
— <i>intermedium</i> Guss.	<i>Bartsia viscosa</i> L.
<i>Daucus parviflorus</i> Desf.	<i>Beta macrocarpa</i> Guss.

En Juin

<i>Helianthemum squamatum</i>	<i>Scolymus maculatus</i> L.
Pers.	<i>Statice echioides</i> L.
<i>Lythrum hyssopifolium</i> L.	<i>Monarda cylindrica</i> W.

En Juillet

<i>Zizyphus lotus</i> L.	<i>Polygonum Bellardi</i> All.
<i>Statice cynulifera</i> Boiss.	

En Août-Septembre

<i>Passerina hirsuta</i> L.	<i>Salsola vermiculata</i> L.
<i>Atriplex parviflora</i> Lowe.	var. <i>microphylla</i> Moq. Tand.
— <i>oppositifolia</i> DC.	<i>Chenopodium maritima</i> Moq.

Dans les fossés et les mares qui bordent la voie :

En Avril

<i>Tamarix africana</i> L.	<i>Carex schenoides</i> Desf.
----------------------------	-------------------------------

En Mai

<i>Zannichelia palustris</i> L. var.	<i>Scirpus maritimus</i> L. (Ravin Rouge).
<i>Althenia filiformis</i> Petit.	
<i>Ruppia drepanensis</i> Tin.	<i>Polypogon monspeliensis</i> Desf.
<i>Juncus acutus</i> L.	— <i>maritimus</i> W.
<i>Scirpus holoschoenus</i> L.	<i>Hordeum maritimum</i> With.

En Juin

<i>Polygonum flagellare</i> Spr.	<i>Chara galioides</i> DC.
<i>Juncus multiflorus</i> Desf.	— <i>aspera</i> W.
<i>Glyceria tenuifolia</i> B. et R.	<i>Nitella capitata</i> Lag.

Entre la gare et le lac se trouve l'extrémité occidentale du djebel Bou Telrich. Sur le mamelon j'ai trouvé :

En Janvier

Narcissus serotinus L.

Scilla lingulata Poir.

En Avril

Hypericum pendulum L.

Allium nigrum L.

Linaria clatinoides Desf.

En Juin

Ononis villosissima Desf.

En suivant la voie ferrée d'Oran à la Sénia, on peut recueillir soit sur la voie, soit dans les terres cultivées à droite et à gauche.

En Juin-Juillet

Echallium Elaterium L.

Lactuca scariola L.

Picnomon acarna L.

Euphorbia chamaesyce L.

Chondrilla juncea L.

Imperata cylindrica L. (gare).

L'imperata et la *chondrilla* s'y sont naturalisés. La *momordique* y abonde et, en fleurs, presque toute l'année.

On peut y trouver aussi d'autres plantes importées de l'intérieur qui disparaissent généralement. J'y ai vu :

Anarrhinum suffruticosum
Desf. (Juillet).

Plumbago Europaea L. (Sep-
tembre).

Oran, le 1^{er} juillet 1913.

F. DOUMERGUE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1^{er} Juin au 1^{er} Décembre 1913

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Juin (1913)	727,3	20,5	31,9	26,2	48,3	375,5	gouttes	3	S. E.	3,4	3,3	14,5	12
Juillet —	726,9	23,4	34,4	28,7	21,4	385,8	»	0	S. E.	3,4	2,6	13,5	11
Août —	727,1	23,8	35,3	29,6	22,2	575,1	gouttes	1	S. E.	3,1	3,0	15,0	10
Septembre —	727,3	20,0	30,3	25,4	47,8	489,6	gouttes	3	S. E.	3,0	3,2	15,0	11
Octobre —	728,1	15,6	26,4	21,0	42,8	427,0	gouttes	2	S. E.	2,9	2,0	13,5	12
Novembre —	731,0	10,3	21,5	15,9	44,9	401,7	14,5	4	S. W.	3,4	3,2	14,5	13
TOTAUX.....						2.651,7	14,5	13					69

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1913

ROSE des VENTS	Juin			Juillet			Août			Septembre			Octobre			Novembre			TOTAL'N de 1 ^{er} juin au 1 ^{er} décembre 1912	TOTAL'N de 1 ^{er} juin au 1 ^{er} décembre 1913
	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir		
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N E	0	1	3	0	11	5	0	5	1	1	7	3	1	7	3	1	6	2	79	57
E N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E	2	2	1	0	3	0	0	2	0	1	4	1	2	2	1	2	3	1	25	27
E S E	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E	17	15	10	14	9	8	16	15	21	17	14	16	16	12	12	10	6	11	201	239
S S E	1	3	2	1	1	1	0	4	0	0	0	0	1	2	2	0	1	0	17	19
S	5	1	6	5	2	3	3	0	2	4	1	4	6	1	7	1	4	6	41	64
S S W	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S W	4	5	5	11	5	14	12	5	7	7	4	6	5	7	6	13	9	10	144	135
W. S W	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	20	1
W N W	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N W	0	3	3	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	22	7
N N W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Totaux...	30	30	30	31	31	31	31	31	31	30	30	30	31	31	31	30	30	30	549	549

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LA « DAOUHAT AN-NACHIR » de IBN 'ASKAR, traduite par A. GRAULLE,
vol. XIX des *Archives Marocaines*, 1 vol. in-8°. Paris, Leroux, 1913

Jusqu'à présent, l'histoire du Maroc a été étudiée chez nous du point de vue extérieur. Ce sont surtout les relations politiques de ses dynasties avec les pays voisins qui ont préoccupé nos écrivains jusqu'au début de ce siècle. Mais la politique active de la France et des autres nations dans ce pays nous a amenés à étudier ses populations, leurs mœurs, leurs croyances. Force nous a été de rechercher des documents ailleurs que dans les histoires officielles. La collection des *Archives Marocaines* par les travaux des Joly, des Mercier, des Michaux-Bellaire et tant d'autres a certainement aidé beaucoup pour la connaissance de ces documents. Son dernier volume, en particulier, la traduction française de la *Daouhat an-Nachir* par A. Graulle, sera, dans ce but, une précieuse contribution.

Ce livre est un recueil des biographies des principaux cheikhs du Magrib au x^e siècle de l'hégire. A vrai dire, cette œuvre n'était pas inconnue. Je m'en suis moi-même beaucoup servi pour mon étude sur *l'Etablissement des Chérifs* ¹. En même temps, un arabisant anglais, M. Weir, l'a traduite en majeure partie dans son livre *The Shaikhs of Morocco in the xviith century* ².

Je sais bien que tous les arabisants n'ont pas attribué à cet ouvrage la même importance.

« La *Douhat an-Nachir*, dit M. Houdas (*Journ. Asiat.* 1905, « page 369), est une sorte de Vie des Saints, où les miracles « accomplis par ces pieux personnages tiennent une large « place et peuvent faire croire à une influence générale sur les « affaires du pays, alors qu'il s'agit, en réalité, de simples « légendes locales relatives à des faits particuliers. »

On peut faire remarquer, cependant, que dans ces vies des saints, écrites par un contemporain, il y a une foule d'allusions à des faits historiques, faits qu'elles éclairent vivement. Tel est, vis-à-vis des sultans, le rôle des marabouts prêcheurs de guerre

1 1 vol. in-8°. Paris, Leroux, 1904.

2 1 vol. in-12. Edinburgh, 1904.

sainte ou quêteurs pour le rachat des captifs musulmans (Biog. d'Al Bahlouli, etc.) ; tel encore le rôle de propagandistes de certains cheikhs pour une dynastie (Biog. d'Abou ar-Rouaïn) en faveur de laquelle ils distribuent de l'argent à la populace. Le rôle bienfaisant et pacificateur de certains cheikhs, au milieu de l'anarchie des tribus, explique leur grande influence se substituant à celle des souverains (Biog. de Sidi Mohammed b. Mobarek el Masmoudi) etc., etc. Nous voyons encore dans ces récits tout un côté de la vie publique et privée des Marocains du x^e siècle de l'hégire, de leur état d'esprit au moment où le Çoufisme triomphant, grâce à l'appui des Chérifs et des pouvoirs publics, va recouvrir de son manteau l'Afrique du Nord-Ouest ; où le culte des saints, avec toutes ses superstitions, va remplacer le véritable islam.

M. Graulle a complété sa traduction de la *Daouhal* par plusieurs appendices où il nous donne la traduction d'extraits d'ouvrages analogues, tels que la *Djadwal al Iglibas*, le *Monatti' al Asma'*, la *Mir'at al Mahasin*, etc. Cela lui permet de donner la série complète des personnages religieux marocains ayant vécu au x^e siècle de l'hégire ou ayant influencé les idées de ce siècle, comme Al Djazouli, par exemple. Il ne faut point oublier, en effet, qu'Ibn 'Askar, mort en 985 de l'hégire, n'avait pu terminer son ouvrage.

Une excellente table analytique, qui rendra les plus grands services aux travailleurs, complète cette traduction.

Puisque M. Graulle nous annonce la publication de plusieurs œuvres du même genre, il vaudra bien nous autoriser à le mettre en garde contre quelques imperfections inhérentes, presque toujours, aux ouvrages de début.

Cet auteur a voulu illustrer son texte au moyen de définitions çoufiques. C'eût été très bien si ces sortes de définitions avaient été accompagnées de leurs références. L'auteur eût dû se souvenir que le çoufisme des confréries marocaines n'est pas celui des Orientaux et que malgré de nombreux points de contact il y a un départ à faire entre les deux doctrines. Par suite, les définitions des principaux termes ne sont pas toujours semblables. C'est ce que l'on voit bien en comparant les définitions données dans la *Risala* de QOCHARI, les *Prolegomènes* d'UN KHALBOUS, l'*Ibriz* d'ABD EL AZIZ AD-DABBAGH, le *Na'at al Bidâyat* de MA AL AÏN. Les *Ta'arifat* de Djordjani (trad. par Silvestre de Sacy) valent surtout pour le Çoufisme oriental. La plupart des lettrés indigènes, peu versés dans la discussion critique, emploient cependant les définitions de ce dernier ouvrage pour satisfaire rapidement aux demandes d'information des européens.

M. Graulle donne pour chaque biographie la page où elle se trouve dans l'édition de Fez, la seule qui existe. Mais il y a des manuscrits de la *Daouhal*, notamment celui de la Bibliothèque

Nationale d'Alger, bien supérieurs à l'édition de Fez. En collationnant ce dernier manuscrit avec son texte, M. Graulle eût trouvé des variantes intéressantes et surtout eût pu combler quelques lacunes.

Quelques mots (faquih, moufti, baraka, ar-rabbani, etc.) auraient dû être traduits, au moins en note, pour ne pas laisser le lecteur non initié aux études arabes dans l'indécision sur leur véritable sens.

Notons encore :

Page 40, note 1 : « Le texte dit par erreur Abou'l Hasan... ». Le texte a raison. Bou Hassoun n'est que la forme populaire du nom Abou'l Hasan. De même on dit Rahou pour Abderrahim, Rahmoun pour Abderrahman, etc.

Page 49, note 2, le géolier ne pouvait s'exprimer en langue espagnole puisqu'il était portugais.

Page 94, ligne 1 « Al fqih ar-ràouña » ne signifie pas le *conteur* mais le *jurisconsulte le plus versé dans la transmission des traditions*.

Il y a bien quelques autres petites fautes de traduction, mais elles pèsent vraiment peu en comparaison du service rendu au gros public par cette publication. Que M. Graulle continue à mettre à sa portée des textes aussi pleins de faits intéressants, et utiles pour la connaissance de l'âme populaire marocaine, nous serons les premiers à l'applaudir.

A. COUR.

LES PRODRÔMES DE LA CAMPAGNE DE 1852 CONTRE LES BENI-SNASSEN, par le capitaine L. VOINOT. (Extrait de la *Revue Africaine*, n° 289, 2^e trim. 1913). 1 broch. de 47 p., chez A. Jourdan, Alger.

M. le Capitaine Voinot, qui a fourni une si importante et si précieuse contribution à l'histoire de l'Amalat d'Oudjda, a récemment publié, dans la *Revue Africaine*, une étude très intéressante sur les « Prodrômes de la campagne de 1852 contre les Beni-Snassen ». Grâce à la parfaite connaissance que possède M. Voinot des gens et des choses de cette turbulente région, grâce aussi à une documentation très précise, on suit sans peine la marche des événements qui amenèrent le premier châtiement des Beni-Snassen.

Ce conflit qui fut suivi d'une répression malheureusement insuffisante, débuta par des escarmouches entre tribus frontalières, et il ne fallut rien moins que les encouragements du Gouvernement de Fez pour amener la violation de territoire algérien qui décida de l'action de nos troupes.

Un demi-siècle plus tard, les mêmes causes devaient amener

les mêmes effets, mais cette fois la France devait faire montre, en occupant ces régions agitées, d'une fermeté qui lui avait trop souvent fait défaut jusqu'alors.

M. le Capitaine Voinot nous ayant déjà donné un historique très documenté de cette campagne ¹, ainsi se trouve complété l'historique des événements qui ont amené notre pays à réparer les erreurs commises par le malheureux traité franco-marocain de 1845 en reportant la frontière jusqu'à la Moulouya, sa limite historique, politique et économique.

Nous devons savoir gré à M. Voinot de l'œuvre considérable qu'il a accomplie et le féliciter d'avoir fixé, alors qu'il en était temps encore, la marche d'événements qui marqueront dans l'histoire de l'occupation française dans l'Afrique du Nord.

Ed. DÉCHAUD.

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES DANS LA BERBÉRIE ORIENTALE (Tripolitaine, Tunisie, Algérie), par MM. L. BERTHOLON et E. CHANTRE, 2 vol. in-f° dont un de texte avec 385 vignettes et 5 cartes en couleurs, et un album de 174 portraits ethniques. Rey, Lyon, 1913. 100 francs.

Dans un magistral ouvrage, luxueusement édité, M. le docteur Bertholon de Tunis et M. E. Chantre, sous-directeur honoraire du Muséum de Lyon, ont publié le résultat de leurs recherches sur l'anthropologie de la *Berbérie Orientale*.

M. Chantre, très préparé à cette étude par ses diverses explorations en Europe Orientale, en Asie et en Égypte ; M. Bertholon, par ses recherches en Tunisie. Il est bon de signaler que Madame Chantre a été la dévouée collaboratrice de M. Chantre, qu'elle l'a suivi dans la plupart de ses voyages et a pu noter de précieuses observations concernant la femme musulmane. Mademoiselle Bertholon a aussi apporté à l'œuvre le tribut de son réel talent d'artiste ; son admirable tableau représentant une belle indigène tunisienne, Mabrouka, a été reproduit en chromolithographie et sert de frontispice à l'ouvrage.

Le texte est accompagné de cinq belles cartes anthropométriques et d'un magnifique album de 174 portraits en phototypie.

Étant donné le développement que MM. Bertholon et Chantre ont donné à leur travail, il est difficile d'en faire une analyse aussi brève que concise ; chacune des nombreuses questions traitées demanderait à être particulièrement signalée.

¹ Oudja et l'Amalut. (Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran, 1911-1912).

Notre Bulletin n'étant pas une Revue, je me bornerai à signaler les principaux résultats obtenus. Les titres des divers chapitres suffiront pour montrer l'importance de l'œuvre entreprise et menée à bien par les deux savants anthropologistes.

Première partie : *Anthropométrie des hommes.*

Dans cette première partie, en dehors des détails techniques sur la morphologie des diverses parties de la tête, quelques déductions de la plus haute importance sont à retenir.

Au sujet de la taille, les auteurs concluent « que les petites tailles, 164 centimètres, sont groupées surtout sur les reliefs montagneux du littoral » ;

« Que l'élément de haute taille s'est surtout développé vers le Sud et c'est sur les Hauts Plateaux subdésertiques que la taille atteint son maximum : 172 centimètres et plus. »

La carte de la répartition de la taille montre le bien fondé de cette distinction.

Se basant sur ces observations, les auteurs admettent l'existence, dans la *Berbérie Orientale*¹, de deux éléments ethniques entrant dans la composition de la population du Nord de l'Afrique : l'un de petite taille, l'autre de grande taille.

Au sujet de la tête, les résultats des études sont encore plus intéressants. MM. Bertholon et Chantre admettent qu'il n'y a pas en Berbérie de groupe humain franchement brachycéphale; ils posent en principe que « des dolichocéphales, mais aussi des brachycéphales paraissent provenir d'un type primitif brachycéphale à peu près disparu, qui, par métissage avec les dolichocéphales, a produit une forme brachycéphale qui conserve le crâne allongé et a pris une certaine extension dans plusieurs régions ».

Et pour conclure, ils isolent trois types humains :

- 1° Un type dolichocéphale de petite taille ;
- 2° Un type brachycéphale de petite taille ;
- 3° Un type dolichocéphale de haute taille, avec croisements des types 2 et 3, de haute taille à tendance brachycéphale et formant deux sous-variétés du type 3.

Ces intéressantes conclusions ont été déduites de l'étude de 6.522 sujets adultes dont 955 femmes.

Deuxième partie : *Anthropométrie des femmes.*

Les auteurs présentent les divers types ethniques et dans la série des portraits qu'ils donnent dans le texte et dans l'album, il serait bien difficile de distinguer certaines indigènes du Sud Tunisien des Siciliennes et des Espagnoles.

¹ Il est bon de rappeler que dans tous les chapitres de leur ouvrage les auteurs ne visent que la Berbérie Orientale, mais parfois ils généralisent.

Troisième partie : *Crâniologie.*

Les études ont porté sur 400 crânes de diverses époques. Je ne retiendrai ici que les conclusions concernant les crânes les plus anciens, des crânes néolithiques provenant des escargotières de Tébessa, fouillées par M. Debruge. De l'examen des crânes anciens qu'ils ont fait, les auteurs concluent :

« La population qui vivait à l'époque néolithique, dans la région qui s'étend entre Gafsa et Tébessa, présentait les caractères suivants : taille peu élevée, tête peu allongée, face courte et large, tendance au prognathisme, courbe alvéolaire plutôt parabolique, simplification des sutures, ossature frêle. C'était donc une race petite à caractères négroïdes. »

Ils en font un type mesaticéphale négroïde.

Pour les autres éléments ethniques des périodes punique, romaine, contemporaine, la crâniométrie montre, depuis la population des dolmens, « la persistance à travers les âges des mêmes types dans une même région ».

Quatrième partie : *Affinités ethniques des types fondamentaux du Nord de l'Afrique d'après l'anthropométrie et la crâniométrie.*

Cette partie est certainement la plus intéressante de l'ouvrage. Les conclusions auxquelles aboutissent les auteurs pour ce qui concerne les conséquences des apports des immigrants Africains, Méditerranéens, Européens, Asiatiques, Israélites et surtout Arabes sont de la plus grande importance.

Pour ne pas risquer de trahir la pensée des auteurs, voici des extraits des principaux passages relatifs à cette question.

Type arabe proprement dit, p. 347. — « On s'étonnera, sans doute, de n'avoir pas encore trouvé, dans cet ouvrage, la description des Arabes de l'Afrique du Nord. Tous les auteurs parlent fort consciencieusement des Arabes et des Berbères. Nous avons donné de nombreux documents sur les Berbères et aucun sur les Arabes. Pourquoi ? La raison de notre silence est très simple : dans l'Afrique du Nord, il n'y a plus d'Arabes vrais qu'à l'état sporadique. Dans aucun groupement que nous ayons examiné, nous n'avons rencontré de sujets au type arabe suffisamment nombreux pour imposer leurs caractères à la masse. La Berbérie est un pays arabisé moralement par l'importation d'un culte, qui se double d'une organisation spéciale théocratique ; mais ce n'est pas une région, répétons-le, comportant des populations de race arabe proprement dite.

« Une forte erreur commise par les anthropologistes, à commencer par Broca, a consisté à décrire sous le nom d'Arabes des tribus berbères plus complètement islamisées que d'autres. Nous croyons avoir dans cet ouvrage, tant dans la partie anthropologique que dans la partie crâniométrique, fait justice de cette erreur. »

Et plus loin, p. 355, au sujet de l'invasion arabe :

« Cette masse envahissante comprenait certainement quelques tribus vraiment arabes, elle ne pouvait pas toute provenir d'Arabie. Les auteurs estiment la population de ce pays à 300.000 âmes au maximum. Certains auteurs disent 70.000. Les Beni Helal fournissent le contingent le plus considérable des vrais Arabes ; mais il faut le répéter, la masse qui suivait les éléments vraiment arabes étaient constituée par des nomades venus d'Égypte et de Tripolitaine. Ils étaient grands et à tête longue, comme leurs parents restés dans cette Berbérie qu'ils allaient envahir. C'est à cette composition d'une part, à la faible proportion des envahisseurs avec les envahis que l'on doit l'absence presque totale des sujets présentant le type arabe véritable.

« L'histoire, éclairée par l'anthropologie, nous montre à toutes les époques, des tribus nomades se transportant, avec des espoirs de pillage, vers celles des régions de l'Afrique du Nord les plus prospères. L'Égypte est-elle riche ? Ces barbares affluent sur ses frontières. Le Nord de l'Afrique jouit-il d'une brillante prospérité, grâce à l'organisation romaine ? Les mêmes tribus font en sens inverse le chemin parcouru par leurs ancêtres. Ce sont des mouvements de peuples de même type général, mais ce ne sont pas des éléments nouveaux qui s'infiltrèrent au milieu de populations de race différente. Telle nous paraît, en l'état actuel de nos connaissances anthropologiques, l'hypothèse la plus plausible qui se puisse émettre sur les immigrations arabes, dans le Nord de l'Afrique. »

« Nos constatations anthropométriques ne s'accordent donc pas avec l'opinion générale, qui voit dans certaines régions des Arabes dits purs ! »

Cinquième partie : *Les caractères anthropologiques des populations de la Berbérie dans leurs rapports avec l'histoire.*

Sixième partie : *Ethnographie.*

Cette partie comprend onze chapitres :

Le premier intéresse tout particulièrement ceux qui s'occupent des civilisations primitives. Les auteurs y traitent de *l'âge de la pierre* dans la Berbérie Orientale. Ils adoptent une classification chronologique des stations préhistoriques qui est loin d'avoir fait ses preuves. Ils attribuent à diverses « civilisations » des stations dont le plus grand nombre furent jadis fouillées sans méthode. Ils paraissent donc consacrer une classification que, personnellement, je me refuse à admettre, jusqu'au jour où les faits seront assez nombreux et suffisamment précis pour en démontrer le bien fondé. Pour ma part, je considère que du Monstérien au Néolithique des grottes, aucune classification sérieuse n'est possible, en Algérie, en l'état

actuel de nos connaissances. Les documents recueillis sont encore trop insuffisants.

Les chapitres suivants, relatifs à l'organisation politique et sociale, aux civilisations modernes, aux mœurs, usages, coutumes, rites, etc., donnent un aperçu général aussi précis que bien traité de l'ethnographie des Berbères.

Un résumé et des conclusions qu'il faudrait reproduire entièrement, terminent l'ouvrage.

Des remarquables conclusions auxquelles se sont arrêtés les auteurs, une se sépare par son importance et domine toutes les autres, c'est celle relative à l'unité de race dans l'Afrique du Nord. Cette conclusion étonnera tous ceux qui, en Oranie, ont cru pouvoir séparer deux types ethniques paraissant nettement distincts, non seulement par leurs caractères morphologiques (en vérité peu étudiés) mais aussi par leurs caractères ethnographiques : langage, mœurs, coutumes, religiosité, etc.

Quoique les auteurs n'aient pas étudié la Berbérie Occidentale, on ne peut mettre en doute des conclusions tirées de l'étude d'environ 8.000 sujets. Tous ceux qui n'accepteront pas cette manière de voir devront apporter dans la discussion de nouvelles preuves. Ils devront s'appuyer sur la pure méthode scientifique qui se base sur des faits nombreux et non sur des hypothèses forgées le plus souvent par de savants esprits chez lesquels l'imagination supplée aux patientes, longues et minutieuses recherches.

On ne peut donc que féliciter les auteurs d'avoir publié un travail qui fera époque dans l'histoire de l'étude scientifique de l'Afrique du Nord. L'Algérie doit leur en être reconnaissante.

Il est à souhaiter que MM. Bertholon et Chantre, qui se proposent de continuer leurs études dans la Berbérie Occidentale, mettent bientôt leur projet à exécution. Malheureusement ils ne trouveront guère en Oranie des documents tout préparés, les collections sont rares dans notre département et les anthropologues encore plus rares. Ils n'auront que plus de mérite à surmonter les difficultés.

F. DOUMERGUE.

EXPÉDITION TO THE CENTRAL WESTERN SAHARA, par Ernst HARTERT et Walter ROTHSCHILD. — 16 brochures grand in-8°. (Extraits du *From Novitates Zoologicae*, vol. XX, février-juin 1913), London.

En 1909-1910-1911, MM. Ernst Hartert et Walter Rothschild, les deux grands naturalistes anglais, ont organisé une expédition ayant pour but l'étude du Sahara Oriental. Ils ont visité

Biskra, El Oued, Gardhaïa, Touggourt et ont poussé jusqu'à In Salah. Les matériaux récoltés ont été étudiés par des spécialistes et ont fait l'objet de publications intéressantes.

Le compte rendu de l'expédition a été fait par M. Ernst Hartert.

Les mammifères ont été traités par M. Oldfield Thomas.

L'ovis lervia saharienne (subsp. nov.), par M. Walter Rothschild.

Les ruminants, par M. Ernst Hartert.

Les oiseaux, par M. Von O. Graf Zedlitz.

Les reptiles et batraciens, par M. Ernst Hartert.

Les coléoptères, par M. Von Heyden.

Les lépidoptères, par M. Walter Rothschild (2 fascicules).

Les névroptères, par le R. P. Longin Navas.

Les rhyncotes, par M. W. L. Distant.

Les siphonaptères, par MM. V. Jordan et Charles Rothschild.

Les odonates, par Von F. Ris in Rheinau Schweiz.

Les diptères, par Ernest E. Austen.

Les plantes, par M. G. Schweinfurth.

Ces diverses publications intéresseront vivement les spécialistes. Ils y trouveront non seulement l'énumération des espèces habitant le Sahara algérien, mais encore des espèces, des variétés nouvelles et surtout des observations notées par des savants de tout premier ordre.

On ne peut que féliciter les organisateurs de cette belle expédition et en particulier M. Walter de Rothschild, qui met au service de la science son immense fortune.

Une deuxième expédition, dont il sera rendu compte plus tard, a été entreprise cette année et a été poussée jusque dans l'Extrême-Sud Oranais.

Nous sommes heureux de voir que nos richesses naturelles sont étudiées par des naturalistes de tous les pays d'Europe ; mais il nous sera bien permis de regretter que de semblables études n'aient pas été, depuis longtemps, confiées à des naturalistes français. Tandis que les savants étrangers viennent explorer l'Algérie, des savants français en sont réduits, faute de moyens, à enquêter par correspondance auprès des Officiers et des Administrateurs pour savoir par exemple si le rat à trompe (*Macroscetides Rozeti* Duv.) se trouve sur le territoire de leur commandement.

F. DOUMERGUE.

L'ÎLE DE CHYPRE : Séjour de 3 ans au Pays de Paphie-Vénus, par René DELAPORTE. 1 vol. de 359 pages, chez J. Baratiier, Grenoble. — Émile Larose, Paris, 1913.

M. R. Delaporte, déjà connu par de nombreuses missions en Orient, principalement en Chypre, publie actuellement les notes et impressions qu'il a recueillies pendant un séjour de trois ans dans cette île. M. Delaporte est, avant tout, un artiste qui cherche à faire passer chez le lecteur les émotions qu'il a éprouvées, sous l'ardent soleil ou bien sous les nuits étoilées de l'Orient, devant les ruines et parmi les populations de cette terre volcanique, conquise successivement par les Phéniciens, les Grecs, les Croisés, les Vénitiens, les Génois, les Turcs et gouvernée jadis par un prince français, Guy de Lusignan. Il nous dépeint Famagouste la Gothique et son annexe moderne, Varoschia ; Nicosie aux toits fleuris ; Larnaka « ville orientale qui n'a de l'Orient que le ciel » ; Lamassol, fameuse par ses vignobles de la Commanderie, mais dévastée par les tremblements de terre. Il note le contraste géographique entre les deux versants de l'arête du Troodos ; au sud, le sol est plat, aride, sans cours d'eau, parsemé de tchifflick (fermes) et d'arbres isolés (plaines de Messaorée et de Larnaka) ; au nord, au contraire, le versant maritime est abrupt, humide, couvert d'oliviers, de térébinthes et de pins au milieu desquels se cachent des monastères ; c'est la « Suisse de Kyrenia ». Sur le Troodos (1.950 mètres) ce sont en hiver « de vastes panoramas de neige et de solitudes blanches où les pins pleurent des stalactites ; en été, ce sont des paysages aux cent verdure ». Dans les vallées, jusqu'à 1.800 mètres, se trouve l'« empire du Vin » que domine le monastère de Kykko, célèbre par son Icône.

Sous ce beau ciel de Chypre, au milieu des ruines accumulées par les envahisseurs à travers les siècles, s'agite, parmi les monastiques, les poux, les punaises, les couffis (aspics), une population hétérogène de 205.000 Grecs, 52.000 Turcs, 1.500 Maronites, 600 Arméniens, 118 Juifs, 1.500 Européens. Les différences de race et de religion provoquent des haines terribles entre ces peuples ; par haine des Turcs, les Grecs Cypriotes désirent être réunis aux Grecs de la Hellade, mais ils sont, avant tout, Cypriotes et méprisent tous les étrangers (Xenoi), y compris les Grecs de la péninsule. Au point de vue religieux, les divergences sont encore plus grandes. Les Turcs sont divisés entr'eux sur la question de l'Étqraf (main morte). Les Grecs abhorrent les non-orthodoxes (catholiques, maronites, arméniens, anglicans, presbytériens) au point de leur refuser le titre de chrétiens. « Le fanatisme religieux est terrible dans ces régions où l'on arrive à préférer celui des Turcs et celui

des Grecs. » De plus, depuis la mort, en 1900, de Sofronius, archevêque de l'Eglise indépendante de Chypre, les orthodoxes n'ont pu se mettre d'accord sur la nomination d'un successeur ; ils se sont divisés en deux camps ennemis soutenant chacun leur candidat : les deux archevêques ont fondé chacun leur gymnase de sorte que sur la question de l'archevêché se greffe celle des écoles.

Cette discorde entre les Cypriotes a paralysé le développement économique et intellectuel de l'île ; aussi M. Delaporte estime-t-il que la tutelle établie par l'Angleterre sur Chypre, depuis 1878, est un bienfait. Depuis 1900, les Anglais semblent avoir « entrepris des travaux de bons propriétaires ayant l'intention de rester à demeure » (chemins de fer, port de Famagouste, irrigation, création d'une banque agricole et d'une ferme-école).

M. Delaporte termine son étude en traitant d'une question qui fut l'objet de sa mission. Les Français sauront-ils se faire une place sur le marché Cypriote ? Les mines de cuivre qui valurent autrefois, à l'île, son nom (œs Cuprium), la richesse des terres arables, pourraient offrir à leurs capitaux de bons placements ; l'indigène achèterait volontiers des objets fabriqués en France, à la condition que ceux-ci fussent peu coûteux et à leur goût. Pour préparer ces relations commerciales, M. Hippeau, consul de France, a pensé qu'il fallait d'abord répandre la langue française en Chypre ; soutenu par le Gouvernement de la République et par l'Alliance Française, il a fait organiser des cours de français au Panchyprien de Nicosie et peu après dans les villes de Chypre. M. Delaporte, appelé au gymnase de Nicosie pour l'enseignement de la langue française, organisa des cours et conférences du soir qui obtinrent un grand succès, malgré l'opposition de quelques Grecs xénophobes.

Souhaitons, pour terminer, que les Français sachent profiter de ces efforts et reprendre, dans Chypre, l'influence qu'ils y exerçaient au temps de Guy de Lusignan.

E. LEMOISSON.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD, par A. GLEYSE
(86 gravures ou cartes dont 3 hors texte en couleurs, chez Ferran jeune,
Marseille, 1913).

Jusqu'à 1913, il n'existait aucun précis de géographie élémentaire de l'Afrique du Nord ; le présent ouvrage répond au programme d'un concours institué par la Société de Géographie de Marseille « pour mettre en lumière l'unité géographique et ethnographique de la Berbérie, ainsi que les

bienfaits de l'occupation française ». L'auteur, M. Gleyze, qui a parcouru la Berbérie, montre d'abord ce qui fait l'unité physique de cette contrée et comment la France y a repris et vient d'achever l'œuvre qu'avait fondée la puissance romaine ; puis il montre les différences de détail que l'on rencontre au point de vue du relief, des côtes, du climat, de l'hydrographie, des productions et enfin de la géographie humaine dans les trois parties de la Berbérie (Maroc, Algérie, Tunisie).

L'ouvrage de M. Gleyze n'est pas une simple nomenclature sèche et fatigante, ainsi que pourrait le faire craindre l'appellation de géographie élémentaire ; en un style élégant et avec des citations empruntées aux explorateurs ou aux auteurs les plus connus, M. Gleyze a montré la relation qui part du milieu physique et va jusqu'à l'homme. Le texte est d'ailleurs complété par des croquis, de nombreuses cartes dont trois cartes hypsométriques en couleurs, des profils, enfin par des illustrations empruntées à l'Office de l'Algérie, à la Direction de l'Agriculture de Tunis, au Touring-Club, ou faites par l'auteur lui-même ; les caractères typographiques mettent en relief les parties essentielles du texte.

Une place très importante a été donnée aux types de groupements indigènes et européens ; à l'outillage économique, au commerce intérieur et extérieur des trois régions de l'Afrique du Nord. Des comparaisons entre la situation économique telle qu'elle était à l'époque où les Français se sont établis en Algérie et en Tunisie, et la situation actuelle, font prévoir le merveilleux avenir économique du Maroc, sous le protectorat de la France.

En résumé, le livre de M. Gleyze rendra de grands services dans les écoles de l'Afrique du Nord et de la métropole ; c'est à juste titre que la Société de Géographie de Marseille lui a décerné un premier prix.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 6 OCTOBRE 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, POCK, D^r SANDRAS, KRIÉGER, LEMOISSON, PÉREZ, DANGLES, PONTET, DUPUY.

Absents excusés : MM. BÉRENGER, PELLET, RENÉ-LECLERC, DE PACHTERE, Abbé FABRE, TOURNIER, LAMUR, LEVAIN, ARAMBOURG.

Absents : MM. ROUX-FREISSINENG, HUOT.

M. FLAHAULT est désigné comme secrétaire de la séance en remplacement de M. BÉRENGER, absent.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président rappelle que pendant les vacances la Société a perdu M. Charles JULIAN qui faisait partie du Comité depuis 1897 et M. ANRIC, depuis peu à Oran. Il exprime les regrets que laissent à tous le collaborateur et le sociétaire et y associe le Comité.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BERQUE Augustin, administrateur-adjoint à Fren Dah, présenté par MM. Dangles et Doumergue.

M. CASALTA Dominique, commis dessinateur au Service Topographique, 2, rue de Paris, Oran, présenté par MM. Pérez et Dangles.

M. IVARA Albert, administrateur-adjoint à Fren Dah, présenté par MM. Dangles et Tournier.

M. MELLET Pierre, agent-voyer de circonscription à Fren Dah, présenté par MM. Dangles et Pérez.

M. l'abbé POMMIÈS, vicaire à Mostaganem, présenté par MM. l'abbé Fabre et Doumergue.

M. SCHOCROX, commis des Domaines à Tanger, présenté par MM. J. Griguer et Doumergue.

M. TORDJMAN Maklouf, notaire à Fren Dah, présenté par MM. Dangles et Pérez.

Le Président félicite M. Kriéger, membre du Comité,

contrôleur des Contributions Diverses, à l'occasion de la promotion de classe qui vient de lui être accordée.

Il fait connaître que la Société a obtenu, à l'Exposition de Gand (classe 117), un diplôme de médaille d'argent.

Il annonce que le Gouvernement Général a accordé la subvention annuelle de 500 francs.

Il lit une lettre de M. L. Gentil remerciant le Comité des félicitations qui lui ont été adressées à l'occasion de sa nomination à la Direction de l'Institut des recherches scientifiques de Rabat.

M. Delinon, étant absent de Barcelone, regrette de ne pouvoir représenter la Société au Congrès de Géographie Coloniale.

La bibliothèque a reçu pendant les vacances, de MM. Bertholon et Chantre, leur magnifique ouvrage intitulé : *Recherches Anthropologiques sur la Berbérie Orientale*.

De M. Gleyze, une petite Géographie de l'Afrique du Nord ;

De MM. Debruge, Hartert et Rothschild, de Londres, Joleand, Zeltner, diverses brochures scientifiques ;

Du Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale française, diverses publications officielles.

Des remerciements ont été adressés aux donateurs.

Le Président fait connaître la composition du prochain bulletin telle qu'elle a été arrêtée pendant les vacances.

Il dépose sur le bureau un gros travail sur les Territoires du Sud dont il rend compte et dont il propose la publication dans le bulletin de 1914. Ce qui est adopté.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures trois quarts.

Le Secrétaire de la séance,

Signé : FLAHAULT.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, TOURNIER, D^r SANDRAS, ABBÉ FABRE, DANGLES, POUSSEUR, PONTET, LEMOISSON, APAMBOURG.

Absents excusés : MM. POCK, PELLET, PÉREZ, DE PACITÈRE, LAMUR, LEVAIN, DUPUY, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. ROUX-FREISSINENG, KRIÉGER, HUOT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. BERQUE, CASALTA, IVARA, MELLET, Abbé POMMIÈS, TORDJMAN Maklouf, SCHOCRON, présentés à la séance du 6 Octobre.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. l'abbé BONPAR, professeur au Séminaire d'Eckmühl, à Oran, présenté par MM. les abbés Fabre et Joliet.

M. DELABY Numa, chef de bureau au Service Topographique, à Oran, présenté par MM. Dangles et Doumergue.

M. GUERRIER Yves, professeur d'histoire au Lycée de Garçons, à Oran, présenté par MM. Lemoisson et Doumergue.

M. HABAGUE Pierre, professeur d'histoire au Lycée de Garçons, à Oran, présenté par MM. Lemoisson et Doumergue.

Le Comité émet le vœu suivant :

Considérant que la colonisation a pris possession des territoires immédiatement au Sud de Lamoricière et de Chanzy ; qu'il y a un grand intérêt à ce que les travaux du Service Géographique de l'Armée, relatifs aux cartes au 1/50.000, soient repris dans le département d'Oran ;

Émet le vœu, que Monsieur le Ministre de la Guerre veuille bien faire reprendre ces travaux et lever les feuilles n^{os} 301, 302, 273, 330, 331, 332, classées par ordre d'importance.

Ces feuilles rendraient un grand service, non seulement à l'armée, pendant les manœuvres, mais aussi aux divers services civils qui auraient à les utiliser.

Ce vœu sera transmis directement à Monsieur le Ministre de la Guerre.

Le Président de la *Société d'Archéologie d'Arranches* nous demande de nous associer aux vœux suivants :

1^o Qu'il soit constitué un Musée public dans une salle de l'abbaye du Mont Saint-Michel ;

2^o Que ce Musée soit composé d'objets provenant du Mont Saint-Michel, ou d'autres objets, moulages et reproductions pouvant servir à l'étude de l'art français du x^e au xv^e siècle.

Le Comité approuve ces vœux et souhaite qu'ils soient pris en considération par Monsieur le Ministre des Beaux-Arts.

La bibliothèque a reçu :

De M. René Delaporte, son ouvrage intitulé : *Chypre*.

Il vote des remerciements à l'auteur.

Divers achats de livres sont décidés.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1913

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, ABBÉ FABRE, DANGLES, PÉREZ, DE PACHÈRE, PONTET, LEMOISSON, KRIÉGER, DUPUY.

Absents excusés : MM. PELLET, D^r SANDRAS, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. ROUX-FREISSINENG, HUOT, POUSSEUR, ABAMBOURG, LEVAIN, LAMUR.

Le procès-verbal de la séance du 10 novembre est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. l'abbé BONPAR, DELARY, GUERRIER, HABIAGUE, présentés à la séance précédente.

Est proposé comme membre titulaire :

M. CARLES Victor, quincailler, 1, rue de la Paix, à Oran, présenté par MM. Bérenger et Flahault.

M. CASALTA remercie d'avoir été admis comme membre de la Société.

Le Président annonce qu'il a reçu la subvention de 500 francs accordée par le Conseil Général.

Il donne lecture d'une lettre d'un voyageur chargé de mission qui s'offre à venir faire une conférence à Oran, sous les auspices de notre Société.

L'offre a été acceptée sous réserve que la Société ne pouvait prendre à sa charge que les frais d'organisation de la salle.

La bibliothèque a reçu :

De M. le capitaine Voinot, une brochure intitulée : *Les Prodromes de la campagne de 1852 contre les Beni-Snassen* ;

De M. le lieutenant Du Serre Telmon, une plaquette intitulée : *A l'orée du Tafilalet*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Comité décide l'achat de divers ouvrages :

Le dernier supplément du *Corpus* ;

L'Algérie dans l'Antiquité, par Gsell ;

Douze Notices économiques sur le Maroc ;

L'Exposition d'Art musulman d'Alger, par G. Marçais ;

Le dernier volume de *La Face de la Terre*, par E. Suess.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE

2^{me} Semestre 1913

1° PÉRIODIQUES

Pour les publications périodiques, voir la *Liste des Sociétés correspondantes*. (Bull. 1^{er} trimestre 1913, p. 19.)

2° NON PÉRIODIQUES

(Dons et Achats)

GÉNÉRALITÉS

BOTHAN (G.) — La politique française en 1866. — Les origines de la guerre de 1870, broch. in-8°, 480 p. Paris, Calmann Lévy, 1879.

MUSÉE GUIMET. — Conférences faites au Musée Guimet par MM. A. Moret, D^r Capitan, Seymour de Ricci, Ph. Berger, Com^t Espérandieu, P. Alphandery, Salomon Reinach, R. Cagnat, A. Moret et A. Foucher, 2 vol. broch. 292-272 p. Paris, Hachette et C^{ie}, 1913.

EUROPE

BERTRAND (Léon). — Contribution à l'histoire stratigraphique et tectonique des Pyrénées Orientales et Centrales. (*Publ. du Service de la Carte géologique de France*), broch. in-8°, 183 p., 40 fig., 5 pl. Paris, Baudry et C^{ie}, 1907.

DEPRAT (J.) — Etudes sur la Corse. — I. Etude pétrographique des roches éruptives sodiques de Corse. (*Publ. du Service de la Carte géologique de France*), broch. in-8°, 57 p., 16 fig., 3 pl., 1 carte, Paris, Baudry et C^{ie}, 1906.

— Etude sur la Corse. — II. Etude des roches éruptives, carbonifères et permienues du N.-O. de la Corse, (*Publ. du Service de la Carte géologique de France*), broch. in-8°, 85 p., 18 fig., 9 pl. Paris, Baudry et C^{ie}, 1907.

LECLERCQ (Jules). — Voyage à l'île Majorque, broch. in-12°, 281 p., 16 fig., 1 carte, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1912.

LÉVY (Albert-Michel). — L'Estérel. Etude stratigraphique, pétrographique et tectonique. (*Publ. du Service de la Carte géologique de France*), in-8°, 60 p., 4 fig., 8 planches, Paris, Baudry et C^{ie}, 1912.

LONGCHAMBOY (Michel). — Contribution à l'étude du métamorphisme des terrains secondaires des Pyrénées Orientales et Ariégeoises. (*Publ. du Service de la Carte géologique de France*), broch. in-8°, 68 p., 7 fig. Paris, Baudry et C^{ie}, 1912.

MARTEL (E.-A.) — Le gouffre et la rivière souterraine de Padirac (Lot). Historique, description, exploration, aménagement, 2^e édition, broch. in-8°, 172 p., 38 fig.

MARVATD (Angel). — L'Espagne au XX^e siècle. Etude politique et économique, broch. in-18°, 339 p., 1 carte, Paris, Armand Colin, 1913.

MONACO (S. A. S. le Prince Albert 1^{er} de). — Deuxième voyage au Spitzberg. (Extr. du *Bull. du Museum d'Histoire Naturelle*), broch. in-8°, 11 p. Paris, Imp. Nouvelle, 1900.

— Sur la faune des eaux profondes de la Méditerranée au large de Monaco. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1890.

NEXTEN. — Etude sur la constitution géologique de la Corse (Mémoires pour servir à l'explication de la carte géologique de France), broch. in-4°, 224 p., 31 fig. Paris, Imp. Nationale, 1897.

SEDERKOLM (J.-J.) — But et méthodes de la géographie scientifique, broch. in-8°, 16 p. Helsingfors, J. Simeli, 1912.

AFRIQUE DU NORD (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara)

ARCHIVES MAROCAINES. — (Publication de la Mission Scientifique du Maroc). Le Gharb, par Michaux-Bellaire, 1 vol. in-8°, 440 p. — Nachr al-Mathâni de Mouhammed al Gâdini,

traduction A. Graulle et P. Maillard, 1 vol. in-8°, 400 p. Paris, Ernest Leroux, 1913.

BEUR (François). — Bou-Haniffa. Ses eaux thermales, broch. in-8°, 36 p., 9 fig. Oran, L. Fouque, 1913.

BERTHOLON (L.) et CHANTRE (E.) — Recherches anthropologiques dans la Berbérie Orientale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie). Anthropométrie, Crâniométrie, Ethnographie, 1 vol. in-folio, 662 p. et 1 album de 174 planches avec 5 cartes hors texte. Lyon, A. Rey, 1912-13.

CARTON (D^r L.) — Dixième chronique archéologique Nord-Africaine (1911-12). (Ext. de la *Revue Tunisienne*), broch. in-8°, 9 p. Imp. Rapide, 1913.

BOISSIER (Gaston). — L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie, 1 vol. in-18°, 365 p., 4 pl. Paris, Hachette et C^{ie}, 1912.

DEBRUGE (A.) — La station préhistorique du Djebel-Ouach, près Constantine, broch. in-8°, 11 p. (Ext. du *Recueil des Vol. et Mém. de la Soc. Arch. de Constantine*, 1912). Constantine, D. Braham, 1913.

— Les outils pédonculés de la station préhistorique d'Aïn-el-Mouhaâd, broch. in-8°, 15 p. (Ext. du 8^e Congrès préhistorique de France). Le Mans, Monnoyer, 1913.

— La grotte Dar D'lam ou Maison de l'obscurité et plus communément Ghar-el-Hamam ou Grotte des pigeons à Fedj M'Zala, broch. in-8°, 9 p. (*loc. cit.*). Constantine, D. Braham, 1913.

DEBRUGE (A.) et MERCIER (Gustave). — La station préhistorique de Mechta-Châteaudun, avec une note sur l'ossuaire de Mechta-el-Arbi, par le D^r Bertholon (*loc. cit.*), broch. in-8°, 37 p., 10 pl. Constantine, D. Braham, 1913.

DU SERRE TELMON (J.) — L'orée du Talilalet. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géog. d'Alger et de l'Afrique du Nord*), broch. in-8°, 15 p., 2 pl. Alger, F. Montégut, 1912.

GLEYZE (A.) — Géographie élémentaire de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie), broch. in-8°, 176 p., avec fig. et 3 cartes. Marseille, Ferron jeune, 1913.

Gouvernement Général de l'Algérie :

Exposé de la situation générale de l'Algérie, présenté par M. Ch. Lutaud, Gouverneur Général de l'Algérie, en 1911 et 1912, broch. in-8°, 563-496 p. Alger, Heintz, 1913.

— Tableau des jaugeages effectués de 1901 à 1910. (Direction des travaux publics et des mines), broch. in-8°, 790 p. Alger, Imp. Algérienne, 1913.

GRIGUER (Jules). — Une tentative d'organisation postale marocaine, Dahir chérifien réglementant le service des courriers, broch. in-8°, 7 p. Tours, E. Arrault, 1911.

GSELL (Stéphane). — L'Algérie dans l'antiquité, 1 broch. in-12°, 150 p., avec carte, Alger, Ad. Jourdan, 1903.

HARTERT's (Ernst). — Expédition to the Central Western Sahara. (Ext. de *Novitates Zoologicae*), 14 broch. in-4°. (Voir notice bibliographique, page 570, du présent bulletin).

HUART (Cl.) — Histoire des Arabes. Tome II, broch. in-8°, 512 p., 1 carte, Paris, Paul Gauthier, 1913.

JOLEAUD (L.) — Sur la position stratigraphique du *Cervus pachygenys* Pomel, du quaternaire algérien. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 4 p. Mâcon. Protol frères, 1912.

— Etude de géographie géologique sur la Berbérie. (Ext. de la *Revue Africaine*), broch. in-8°, 31 p. Alger, Ad. Jourdan, 1912.

MARÇAIS (Georges). — L'exposition d'art musulman d'Alger, avril 1905, 1 album in-folio, 32 p., 22 pl. Paris, Albert Fontemoing, 1906.

Notices sur le Maroc : régions de Tanger, Casablanca, Fez, Mogador et Agadir, Mazagan, Saffi, Larache, Tetuan, Rabat et Salé, Marrakech, cercles d'Oudjda et Beni-Snassen, la Moulouya, Delldon et Beni-Guil. (Publ. de l'Office du Commerce Extérieur de la France), 11 broch. in-8°. Paris, Maréchal, 1913.

Office du Gouvernement Général de l'Algérie. — Note sur les camélidés et leur laine, broch. in-8°, 16 p. Beaugency, R. Barillier.

POUYANNE (Maurice). — La propriété foncière en Algérie, 1 vol. in-4°, 1.120 p. Alger, Ad. Jourdan, 1900.

PRÉVOST-PARABOL. — La France nouvelle, 1 vol. in-18°, 119 p. Paris, Michel Lévy frères, 1875.

Service Géographique de l'Armée. — Rapport sur les opérations de nivellement de l'Algérie et de la Tunisie, pendant les campagnes 1910 à 1913, broch. in-8°, 35 p. Paris, Imp. du Service Géographique de l'Armée, 1913.

VAN GENEP (A.) — Etudes d'ethnographie algérienne. — Les soufflets algériens. — Les poteries kabyles. — Le tissage aux cartons. — L'art décoratif. (Ext. de la *Revue d'ethnographie et de sociologie*), broch. in-4°, 104 p., 11 pl. Paris, P. Leroux, 1912.

VOISIN (Capitaine L.) — Les prodromes de la campagne de 1852 contre les Beni-Snassen. (Ext. de la *Revue Africaine*), broch. in-8°, 17 p. Alger, Ad. Jourdan, 1913.

VOINOT (Capitaine L.) — Transsaharien et transafricain. (Ext. des *Bull. de la Soc. de Géog. d'Alger et de l'Afrique du Nord*), broch. in-8°, 71 p., 1 carte. Alger, F. Montégut, 1913.

AFRIQUE

BASSET (René). — Mission au Sénégal. Etude sur le dialecte Zenaga. Notes sur le Hassama. Recherches historiques sur les Maures. (*Publ. de la Faculté des Lettres d'Alger*), 1 vol. in-8°, 630 p. Paris, E. Leroux, 1913.

BULLOCK (Frédéric). — La fondation de la colonie française de la Côte d'Ivoire, broch. in-8°, 79 p. London, Imp. du *Courrier de Londres*, 1912.

CARBOU (Henri). — La région du Tchad et du Ouadaï. Etudes ethnographiques, dialecte toubou. (*Publ. de la Faculté des Lettres d'Alger*), tome II, broch. in-8°, 277 p., 1 carte. Paris, E. Leroux, 1912.

CHUDEAU (R.) — Quelques renseignements ethnographiques sur le Sahara et le Soudan, broch. in-8°, 9 p., 4 fig.

Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale française. — Annuaire du Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française, année 1912, 1 vol. in-8°, 1.359 p., avec cartes. Paris, E. Larose, 1912.

— Recueil des suppléments au *Journal Officiel* de l'Afrique Occidentale Française. Rapports des missions. Etudes techniques, années 1910, 1911 et 1912. 3 vol. broch., 462, 312 et 430 p. Gorée, Imp. du Gouvernement Général. 1913.

MEYER (Eduard). — Chronologie égyptienne, traduction Alex. Moret, broch. in-8°, 328 p. Paris, E. Leroux, 1912.

MONACO (S. A. S. le Prince Albert 1^{er} de). — Sur une mission du comte Chaves en Afrique. (Extr. des *Comptes rendus des Séances de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1907.

— Sur un cachalot des Açores. (Extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 4 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1888.

THOULET (M.-J.) — La minéralogie d'après Hérodote, Ctésias et les monuments égyptiens. (Ext. de la *Revue des Sciences Naturelles*), broch. in-8°, 47 p. Montpellier, C. Coulet, 1883.

ZELTNER (Fr. de). — Les schistes taillés du Niéro (Soudan). (Extr. de *l'Institut français d'anthropologie*), broch. in-8°, 7 p., 1 fig. Paris, Masson et C^{ie}, 1913.

— Les gravures rupestres de l'Aïr. (Extr. de *l'Institut français d'anthropologie*), broch. in-8°, 4 p. Paris, Masson et C^{ie}, 1912.

— Objets en pierre polie de l'Aïr (Sahara soudanais). (Extr. des *Bulletins et Mémoires de la Soc. d'anthropologie de Paris*), broch. in-8°, 4 p. Beaugency, Barillier, 1912.

AMÉRIQUE

SWINGLE (Walter T.) — Le palmier-dattier et son utilisation dans les Etats du sud-ouest de l'Amérique du Nord, broch. in-8°, 56 p. Beaugency, Barillier, 1913.

— Notes sur l'emploi des explosifs en agriculture aux Etats-Unis d'Amérique, broch. in-8°, 36 p. Beaugency, Barillier, 1912.

— La maturation artificielle des dattes aux Etats-Unis, broch. in-8°, 44 p. Beaugency, Barillier, 1912.

CARTES ET PLANS

Afrique :

Carte du Maroc au 1/2.500.000 (Convention franco-espagnole du 27 novembre 1912). Paris, Hachette et C^{ie}, 1912.

Cartes d'Etat-Major au 1/100.000 :

Casablanca. — Settat. — Oulad Saïd. — Bou Beker.

Division d'Oran :

— *Carte du Maroc Oriental* (partie Sud), au 1/100.000.

— *Carte des environs de Berguent*, au 1/20.000, dressée par les lieutenants Brunn et Michelin.

— *Carte de Bou-Denib, Figuig*, au 1/500.000.

Gouvernement Général de l'Algérie :

SERVICE CARTOGRAPHIQUE DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL :

- *Feuille de Téniet-el-Had*, au 1/200.000.
- *Feuille de Boghar* — —
- *Feuille de Bou-Saïda* — —
- *Carte d'Algérie-Tunisie*, au 1/1.500.000, dressée par M. Flotte de Roquevaire.
- *Carte des Confins Algéro-Tripolitains*, au 1/1.000.000, dressée par le capitaine Charlet.

SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE :

- *Feuille de Tazmalt (Alger)*, au 1/50.000, dressée par M. Ficheur, 1912.
- *Feuille de Charon (Alger)*, au 1/50.000, dressée par M. Brives, 1912.
- *Feuille de Saint-Donat (Constantine)*, au 1/50.000, dressée par A. Joly, 1912.
- *Feuille de Saint-Denis-du-Sig (Oran)*, au 1/50.000, dressée par MM. Erlmann et F. Doumergue, 1912.

Ministère des Colonies :

SERVICE GÉOGRAPHIQUE :

- *Carte de l'Adrar des Afoghar*, au 1/500.000, dressée par le capitaine Cortier et l'adjudant Malvoux, 1912.
- *Planisphère montrant la répartition du globe terrestre entre les 24 fuseaux horaires.*

Gouvernement Général de l'Afrique Equatoriale française :

- *Côte Ouest d'Afrique. Plan de la Baie de Pointe Noire*, au 1/10.000, levé par M. Audoin, 1910.
- *Plan du mouillage de Mandji (baie du Cap Lopez)*, au 1/10.000, levé par M. Audoin, 1911.
- *Carte du Bou-Ogoué*, au 1/50.000, dressée par M. Bain de la Coquerie, 1911.
- *Plan du mouillage de la Pointe Owendou (Estuaire du Gabon)*, au 1/5.000, levé par M. Audoin, 1912.
- *Carte des lagunes de N'Dogo, Simba et Sunga*, au 1/100.000, dressée par M. Callat.

CAMILLE VIRÉ

Le 13 décembre 1913 est décédé, à Bordj-Ménaïel, à l'âge de 47 ans, M. Camille Viré, avocat, membre de notre Société. Notre bien regretté collègue était surtout connu par ses travaux archéologiques, et à ce titre, nous ne saurions passer sous silence l'œuvre qu'il a accomplie en Algérie.

Né à Lorrez-le-Bocage (Seine-et-Marne), le 7 juin 1865, Camille Viré se passionna de bonne heure pour les études historiques. Un voyage qu'il fit en Algérie, encore tout jeune étudiant, décida de son avenir. A travers les pages publiées en 1888, sous le titre : *En Algérie*, on sent chez lui le nostalgique désir de retourner en ce pays qui avait pris d'emblée tout son cœur.

Aussi, c'est avec passion que plus tard, algérien d'adoption, il en étudia l'histoire et la préhistoire dans les rares loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession d'avocat. Dans la Kabylie, et en particulier dans le canton de Bordj-Ménaïel, il récolta de nombreux matériaux, fouilla des grottes.

Ses investigations portèrent tout aussi bien sur la période préhistorique que sur les périodes lybico-berbère et romaine. La découverte d'une borne milliaire lui permit de fixer définitivement l'emplacement de l'antique *Rusucurru* et, à ce sujet, il publia une note fort remarquée dans notre Bulletin. On lui doit surtout une dizaine de notices et mémoires sur la préhistoire algérienne.

Pendant les vacances qu'il allait passer en France, il recherchait, en ces derniers temps, les énigmatiques rochers à gravures que l'on reconnaît aujourd'hui un peu partout. Il a fait dans ce domaine d'intéressantes découvertes.

Enfin il laisse presque entièrement achevée, une grande *Histoire de la Basse Kabylie et du pays des Issers*, qui sera sans doute éditée sous peu par les soins de sa famille.

C'est en plein essor, au moment où, maître de son sujet, admirablement documenté sur le pays par ses longues observations et ses fouilles en cours, il pensait prendre de plus nombreux loisirs pour se consacrer à l'histoire et à l'archéologie, que, brusquement, la maladie l'a arraché à l'affection des siens.

A sa veuve éplorée, à ses enfants, à son frère Armand Viré, nous renouvelons au nom des membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, l'expression de nos condoléances attristées.

Nous nous inclinons respectueusement sur la tombe du savant, aussi modeste que consciencieux, qui a apporté une sérieuse contribution à l'œuvre scientifique algérienne.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XXXIII. — 1913

	Pages
Bureau et Comité administratif de la Société	3
Liste générale des Membres de la Société	4
Sociétés correspondantes	19
Dahir chérifien réglementant les recherches archéologiques au Maroc..	140
Procès-verbaux des réunions de la Société	143, 260, 440, 575
Concours de la Société en 1914-1915-1916	152, 291
Assemblée générale annuelle	264
Mouvement de la Bibliothèque	281, 579
Errata	292
Avis de Congrès	292
GAQUIÈRE. — Berguent (Ras-el-Aïn). Pl. I à VI	21, 153
F. DOUMERGUE. — Sur quelques vestiges de ruines romaines de Bou-Tlélis et d'Arbal	83
L. VOISOT. — Tables pour servir aux calculs de concordance des ères chrétienne et musulmane et à la résolution de divers problèmes	85
Renseignements économiques et scientifiques concernant la Chaoûna. — Observations météorologiques	113, 238
E. LEMOISSON. — Notice historique sur la part contributive de la <i>Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran</i> à la connais- sance de l'Empire du Maroc. — Liste des travaux publiés dans le Bulletin de la Société et relatifs au Sahara, à l'Extrême-Sud Oranais et au Maroc ...	115

F. DOUMERGUE. — Production artificielle des pluies par le système H. DESSOLIERS	129
Marguerite GLOTZ. — Au Maroc oriental	212
Ferdinand BLANCHÉ. — Ruines berbères des environs d'Aïn-el-Turck	223
F.-G. DE PACHTERE. — Les origines romaines d' <i>Albulae</i> (Aïn-Temouchent) et la fronde Maurétanie Césarienne au II ^e siècle (Pl. VII)	231, 340
L. VOINOT. — A propos d'« Oudjda et l'Amalat »	233
GUILLAUME et LIEULLIER. — Observations météorologiques faites à la station de Santa-Cruz	236, 561
F. DOUMERGUE. — Comparaison des observations météorologiques faites en 1912 à Casablanca et à Oran	240
Augustin BERNARD. — Le Congrès international de Rome..	242
A. GOYT. — Le 51 ^e Congrès des Sociétés Savantes, tenu à Grenoble les 13, 14, 15 et 16 mai 1913	247
J. CANAL. — Le cinquantenaire de l'Académie d'Hippone..	251
DELHOMME. — Notice sur Settât et la région de Settât (Pl. VIII et IX)	293
Ed. DÉCHAUD. — La population de l'Oranie d'après le dénombrement de 1911	349
A. TOURNIER. — Mouvement de la navigation dans les ports du département d'Oran pendant l'année 1911. — Mouvement commercial	383
F. DOUMERGUE. — Herborisations oranaises	391, 529
Ed. DÉCHAUD. — Étude sur le développement économique de l'Algérie	443
Jules GRIGUER. — Au Maroc: Notes sur le domaine makhzen.	481
F. DOUMERGUE. — Notes sur quelques relations de la préhistoire de la région de Constantine avec celle des environs d'Oran.	499
L. VOINOT. — Note sur les tumuli et quelques vestiges d'anciennes agglomérations de la région d'Oudjda	507
F. G. DE PACHTERE. — Nouvelle inscription de Chauzy ...	528

BIBLIOGRAPHIE

	Pages
F. DOUMERGUE. — Les escargotières kjækkenmæddings de la région de Tébessa, par A. DEBRUGE.	132
P. ENGEL. — Romanisation de l'Afrique (Tunisie, Algérie, Maroc), par le P. J. MESNAGE	133
E. FLAHAULT. — Oran y Mazalquivir, por Federico OBANOS ALCALA DEL OLMO	135
A. JULIEN. — Les Colonies attribuées à César (Coloniae Juliae) dans l'Afrique Romaine, par C. PALLU DE LESSERT	137
D ^r G. SANDRAS. — Voyage à l'île Majorque, par M. Jules LECLERCQ	138
Abbé FABRE. — Documents pour servir à l'étude des ports et de l'enceinte de la Carthage punique, par M. le D ^r L. CARTON	256
A. JULIEN. — Les ports de Carthage, par M. VENTRE	257
E. LEMOISSON. — La campagne de 1852 contre les Beni-Snassen, par le capitaine L. VOINOT ...	258
C. ARAMBOURG. — I. Les schistes taillés du Nioro (Soudan). — II. Objets en pierre polie de l'Aïr (Sahara Soudanais). — III. Les gravures rupestres de l'Aïr, par F. ZELTNER ...	433
A. COUR. — Mon interprète, par Paul BAUR et ABOUBEKR ABDESSELAM	434
F. DOUMERGUE. — Bou Hanifia, ses eaux thermales, par M. François BEHR	435
Abbé FABRE. — Texte explicatif des planches de Ad. Delamare, par Stéphane GSELL	436
E. FLAHAULT. — Le travail de la laine à Tlemcen, par A. BEL et P. RICARD	437
A. COUR. — La « Daouhat an-Nâchir » de Ibn 'Askar, traduite par A. GRAULLE	563
Ed. DÉCHAUD. — Les prodromes de la campagne de 1852 contre les Beni-Snassen, par le capitaine L. VOINOT	565
F. DOUMERGUE. — Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie), par MM. L. BERTHOLON et E. CHANTRE	566

F. DOUTMERGUE. — Expédition to the Central Western Sahara, par ERNST HARTEBT et Walter ROTUSCHILD	570
E. LEMOISSON. — L'île de Chypre : Séjour de trois ans au pays de Paphie-Vénus, par René DELA- PORTE	572
— Géographie élémentaire de l'Afrique du Nord, par A. GLEYZE	573

NÉCROLOGIE

Docteur Fabriès	150
Laurent Fouque	151
Edouard Péquignot	290
Charles Julian	442
Camille Viré	586





LA PROVINCE D'ORAN

TOME XXXIV. — 1914

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOULQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

1

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITÉ ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1913-1914

MM. ARAMBOURG Camille.	MM. LEMOISSON.
BÉRENGER (Command ^t).	LEVAIN.
DANGLES.	DE PACHTERE.
DÉCHAUD.	PELLET.
DOUMERGUE.	PÉREZ.
DUPUY Charles	POCK.
FABRE (Abbé).	PONTET.
FLAHAULT.	POUSSEUR.
HUOT.	RENÉ-LECLERC.
JULLIAN Charles.	ROUX-FREISSINENG.
KRIÉGER.	SANDRAS (Docteur).
LAMUR Louis.	TOURNIER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

<i>Président :</i>	MM. DOUMERGUE.
<i>1^{er} Vice-Président :</i>	FLAHAULT.
<i>2^e Vice-Président :</i>	DÉCHAUD.
<i>Secrétaire général :</i>	BÉRENGER.
<i>Trésorier :</i>	POCK.
<i>Bibliothécaire-archiviste :</i>	TOURNIER.
<i>Secrétaire pour la Section géographique :</i>	LEMOISSON.
<i>Secrétaire-adjoint id.</i>	ARAMBOURG.
<i>Secrétaire pour la Section archéologique :</i>	Abbé FABRE.
<i>Secrétaire-adjoint id.</i>	DE PACHTERE.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. DOUMERGUE.	MM. BÉRENGER.
FLAHAULT.	LEMOISSON.
DÉCHAUD.	Abbé FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

MM. DANGLES.
PONTET.
D ^r SANDRAS.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "

au 1^{er} Mars 1914

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.
G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien
ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris.
Le général LYAUTEY, Résident général de France au Maroc.
-

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.
Maurice VARNIER, Haut Commissaire du Gouvernement de
la République, Oudjda (Maroc Oriental).
-

MEMBRES D'HONNEUR

- MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.
LE MAIRE D'ORAN.
A. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, 15, rue
Washington, Paris.
René CAGNAT, membre de l'Institut, 96, boulevard Mont-
parnasse, Paris.
Le Colonel MARCHAND, explorateur, 20, rue du Comman-
dant Marchand, Paris.
-

PRÉSIDENT HONORAIRE

- M. MONBRUN Théogène, avocat, 3, rue El Moungar, Oran.
-

MEMBRES HONORAIRES

- | | | |
|--------------------------|--|---------------------------|
| MM. BINGER, explorateur. | | MM. NANSSEN, explorateur. |
| CARON, id. | | TRIVIER, id. |
| MONTEIL, id. | | VERMINCK, id. |
-

MEMBRES CORRESPONDANTS¹

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 10, rue Decamps, Paris (XVI^e).
D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
DOUTTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
FLAMAND J.-B.-M., professeur à la Faculté des Sciences, 87, rue Michelet, Alger.
GENTIL L., professeur-adjoint à l'Université de Paris, Sorbonne, 38 bis, rue Denfert-Rochereau, Paris (V^e).
MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.
-

MEMBRES A VIE¹

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 100 francs

- MM. AZAN P., capitaine détaché à la Section d'Afrique de l'État-Major de l'Armée, 21, avenue de Suffren, Paris (VII^e).
BERTHON Paul, chef de bataillon, 169, r. S^t-Jacques, Paris.
BONNARD, avocat, Tunis.
CHEYLARD, chef de bataillon en retraite, Bois-la-Reine, Mustapha-Alger.
DELINON, directeur de la Compagnie du Gaz, Barcelone.
GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 14, rue Pelouze, Paris.
GOYT, topographe principal en retraite, 19, cours Saint-André, Grenoble.
MASSENET, ingénieur civil, 27 bis, quai d'Orsay, Paris.
PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, **Oran**.
PASTORINO, notaire, 1, rue Ampère, **Oran**.
THORIN, propriétaire, 4, rue Zola, Alger.
-

¹ MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

MEMBRES TITULAIRES

MM. AMILLAC Albin fils, chirurgien-dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran.**

AMOROS Thomas, négociant, Gambetta, **Oran.**

ANDUZE, agent de la C^{le} Transatlantique, **Oran.**

ANFRÉ, capitaine au 1^{er} Régiment de Tirailleurs, Meknès.

ANGLARD Jean, chef de section aux Chemins de fer algériens de l'État, rue Molière, quartier Saint-Pierre, **Oran.**

ARACH (abbé), vicaire à la Cathédrale du Sacré-Cœur, **Oran.**

ARAMBOURG Camille, ingénieur I. N. A., domaine Saint-Joséph, **Oran.**

ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.

ARDOIN, inspecteur, chef du Service Topographique, **Oran.**

ARGOUD Paul, vétérinaire de l'Abattoir, **Oran.**

ARNOULD Alfred, commis des Postes, Bureau Central, **Oran.**

AUBERT, lieutenant au 2^e Régiment Étranger, Bou Denib.

AUZAS, professeur au Lycée, 4, rue Vieille-Mosquée, **Oran.**

BALANDE François, entrepreneur de serrurerie, 95, rue d'Arzew, **Oran.**

BALLONGUE, commis des Postes et Télégraphes, **Oran.**

BARBER, consul d'Angleterre, pl. de la République, **Oran.**

BARBIER, receveur des Contributions diverses, rue Lamoignon, **Oran.**

BARBIN, directeur d'école, Lalla-Maghnia.

BARISAIN, négociant en matériaux de construction, boulevard et place Sébastopol, **Oran.**

BARTHÉLEMY, pharmacien, 54, rue Philippe, **Oran.**

BARTHOLOMÉ, directeur des Tramways électriques, **Oran.**

BARTIBAS, pharmacien, conseiller général, adjoint au Maire, boulevard Oudinot, **Oran.**

BARTOLI fils, propriétaire, 7, r. de la Vieille-Mosquée, **Oran.**

BASCHUNG, général, cadre de réserve, Gambetta, **Oran.**

BASTOS Manuel, manufacturier en tabacs, 24, rue Miraculous, **Oran.**

BAUDRY, ingénieur des usines Michelin, Clermont-Ferrand.

BAUGER, capitaine au 14^e Régiment d'Infanterie, Toulouse.

BEAUDOIN, propriétaire, 15, boulevard Charlemagne, **Oran.**

BEAUPUY, président de la Chambre de Commerce, 62, rue de Mostaganem, **Oran.**

BEUN Fr., négociant en vins, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran.**

M^{me} BELON, propriétaire, Saint-Denis-du-Sig.

- M. BEN DANOU César, clavelisateur, Méchéria.
- M^{me} BEN DAOUD (V^{ve}), villa Ben Daoud, portes de Mascara, **Oran**.
- MM. BEN DAOUD, capitaine en retraite, 1, avenue Loubet, **Oran**.
 BENDJO Prosper, négociant, 32, boulevard National, **Oran**.
 BENRAHOU MOHAMED, fondé de pouvoirs de la maison Bel-Hadj, Nemours.
- BEN SAAD, étudiant en pharmacie, 54, rue Philippe, **Oran**.
- BENTAYOU Xavier, négociant en vins, membre de la Chambre de Commerce, boulevard Lescure, **Oran**.
- BÉRENGER, chef de bataillon de réserve, 14, rue Beauprêtre, **Oran**.
- BERNARD, capitaine, détaché à la Section d'Afrique de l'État-Major de l'Armée, 144, boul. S^t-Germain, Paris.
- BERNAUER Louis, négoc^t en bois, r. de Mostaganem, **Oran**.
- BERQUE Augustin, administrateur-adjoint, Frenda.
- BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Belle-Côte.
- BETHENOD, propriétaire, faubourg de Miramar, **Oran**.
- BEUGNOT, capitaine, commandant le 2^e escadron de Spahis Sénégalais à Saint-Louis, p^r Dakar (Afrique Occident^{le}).
- BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE LA VILLE DE TLEMCEN.
- BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE LA MOSQUÉE, École Karguentah, 40, rue d'Arzew, **Oran**.
- BIBLIOTHÈQUE DU BUREAU ARABE, Lalla-Maghnia.
- BIBLIOTHÈQUE DE LA NEW-YORK PUBLIC LIBRARY, New-York.
- BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE HARVARD (Cambridge), Etats-Unis.
- BIDAINE Paul, administrateur des Colonies, commandant le cercle de Siguiré (Guinée Française).
- BIENABE Justin, comptable au Service Topographique, **Oran**.
- BISTER P., interprète judiciaire, Relizane.
- BIZET Albert, ingénieur-architecte, Djenan Kssel et Haud, rue Marey prolongée, Alger.
- BLANCHET, négociant, rue de l'Hôtel de Ville, **Oran**.
- BOLELLI, inspecteur primaire, 41, boul. Sébastopol, **Oran**.
- BONIFAY Paul, propriétaire, 1, rue de la Paix, **Oran**.
- BONPAR (abbé), professeur au Séminaire, Eckmühl, **Oran**.
- BONS Gabriel, capitaine d'artillerie, en retraite, délégué financier, 5, rue de la Fonderie, **Oran**.
- BORIES Auguste, délégué financier, Mostaganem.
- BORNE, officier d'administration du Génie, en retraite, directeur des Travaux de la Ville de Rabat (Maroc).
- BOSC P., négociant, rues d'Igli et de Colmar, **Oran**.
- BOUTY Joseph, pharmacien, Tlemcen.
- BOYER DE CHOISY (DE), commis aux Hypothèques, rue Duvivier, **Oran**.

MM. BRÉGEAT, docteur en médecine, directeur de la Santé,
42, boulevard National, **Oran**.

BROUSSES Clément, directeur de l'Institution de Sonis,
Sidi-bel-Abbès.

BRUNEAU, professeur de dessin, 17, boul. Malakoff, **Oran**.

BRUNEL Camille, géomètre principal en retraite, Maison
Blanche, près Maison Carrée.

BRUNIE Pierre, ingénieur E. C. P., 101, r. de Mostaganem, **Oran**.

BRUSTLEIN Henri, ingénieur-constructeur, 72, r. d'Arzew, **Oran**.

BUZENET Jean, propriétaire, boulevard du Lycée, **Oran**.

BUZENET René, agent commercial, Tanger.

CAMALLONGA, propriétaire, domaine d'Arbal (Saint-Maur).
CAMARA OFICIAL DE COMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION
DE MELILLA.

CANAL J., ingénieur civil, 5, rue Amilcar, Tunis.

CAPITALI, receveur des Postes et Télégraphes en retraite,
Calvi (Corse).

CARCOPINO Jérôme, professeur à la Faculté des Lettres,
directeur du Service des Antiquités, 40, rue Salvandy,
Alger.

CARDONA, chancelier du Consulat d'Espagne, boulevard
Charlemagne, **Oran**.

CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole, Tlemcen.

CARLES Victor, négociant, 1, rue de la Paix, **Oran**.

CARLI, agent général d'assurances, 15, boulevard Charle-
magne, **Oran**.

CARRAFANG, propriétaire, délégué financier, Saïda.

CARTEAUX Octave, officier d'administration en retraite,
24, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.

CASALTA Dominique, commis dessinateur au Service
Topographique, 2, rue de Paris, **Oran**.

CASTANIÉ Joseph, armateur, rue Canrobert, Miramar
supérieur, **Oran**.

GAULET Jules, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, quar-
tier Saint-Pierre, **Oran**.

CAVALIÉRO Barnett, courtier en grains, r. El-Moungar, **Oran**.

CERCLE CIVIL, Aïn-Temouchent.

CHABAUD Paul, commis principal des Postes et Télé-
graphes, **Oran**.

CHANDELIER Georges, propriétaire, 6, boulevard du
2^e Zouaves, **Oran**.

CHANSON (abbé), curé de L'Hillil.

CHAPELIN, propriétaire, rue Marie-Thérèse, **Oran**.

CHAREIX Jacques, officier interprète au Bureau des Affaires
Indigènes, Lalla-Maghnia.

- MM. CHATELAIN Louis-Armand, propriétaire, village Brunie, **Oran.**
CHATROUSSE Abel, administrateur des Affaires Indigènes, La Calle.
CHRISTAUD Joseph, directeur d'assurances, **Oran.**
COHEN-SOLAL A., docteur en médecine, 10, boulevard Seguin, **Oran.**
COHEN-SOLAL E., prof^r au Lycée, 30, boul. Seguin, **Oran.**
COIGNARD Paul, ingénieur des A. et M., 40, rue Alsace-Lorraine, **Oran.**
COLOMBANI Jules, docteur en médecine, place de la Bastille, **Oran.**
COMMON, avoué, 40, boulevard Seguin, **Oran.**
CONSEIL MUNICIPAL DE PERRÉGAUX.
CONSEIL MUNICIPAL DE RELIZANE.
CONSEIL MUNICIPAL DE SAINT-DENIS-DU-SIG.
CONSEIL MUNICIPAL DE SIDI-BEL-ABBÈS.
COSTANTINI, inspecteur divisionnaire des Douanes, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran.**
COTTENEST Gaston, capitaine, chef de bureau du Service des Renseignements du secteur Chaouïa, Casablanca.
COUR A., professeur à la chaire d'arabe, Constantine.
COURCELLE Abel, doct^r en médecine, 5, b. Seguin, **Oran.**
COURRECH, direct^r de l'École du faub. d'Eckmühl, **Oran.**
CRUCK Eugène, rédacteur à l'*Echo d'Oran*, 28, rue d'Arzew, **Oran.**
- DALBÉRA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, **Oran.**
DANGLES Victor, géomètre du Service Topographique, 4, rue Saint-Louis, **Oran.**
DARMON Moïse de Guenoun, mercier, 3, pl. d'Armes, **Oran.**
DÉCHAUD Edouard, secrétaire-archiviste de la Chambre de Commerce, place de la République, **Oran.**
DECKERS, armateur, agence Laurens-Deckers, Alger.
DECRIEN Constant, propriétaire, Sidi-bel-Abbès.
DELABY Nuina, chef de bureau au Service Topographique, **Oran.**
DELAGE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la circonscription Ouest, rue La Tour d'Auvergne, **Oran.**
DELHOMME, capitaine au Service des Renseignements, Casbah Tadla (Maroc Occidental).
DEMAS Dominique, architecte-voyer, Tiaret.
DEROS Julien, négociant, pl. Garbé, maison Ribeton, **Oran.**
DERRIEN Louis, ingénieur-chimiste, 1, rue Auber, **Oran.**
DESCHAMPS, adjudant-chef, au convoi auxiliaire, n° 1, Fez (Maroc).

- MM. DESCOURS, propriétaire, délégué financier, maire, Saint-Denis-du-Sig.
 DESSEAUX Louis, négociant en bois, boul. Fulton, **Oran**.
 DIDIERE, vérificateur du Service Topographique en retraite, jardin Welsford, **Oran**.
 DIRECTEUR, Hôtel Continental, **Oran**.
 DIAN Georges, officier interprète au Tchad.
 DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, boulevard Seguin, **Oran**.
 DOUMERGUE, professeur au Lycée, 2, rue Manégat, **Oran**.
 DREYTON Julien, propriétaire, Nemours.
 DUPUY Charles, propriétaire, membre de la Chambre de Commerce, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 DURET Ferdinand, avocat, délégué financier, 18, boulevard Seguin, **Oran**.
 DUTARTRE, commandant en retraite, directeur de la Villa de Convalescence, Eckmühl, **Oran**.
 DUZAN, docteur en médecine, maire, Saint-Leu.
- ELGHOZI Moïse, négociant, 40, boulevard National, **Oran**.
 ELLIKER, ingénieur de la voie à la C^{ie} des Chemins de fer de l'O. A., Sidi-bel-Abbès.
 EMERAT, négociant, conseiller général, 2, rue Irénée, **Oran**.
 ENGEL, ingénieur civil E. C. P., 32, boul. National, **Oran**.
 ESTAUNIÉ, secrétaire-adjoint de la commune mixte, Montagnac.
 ETIENNE Eugène, vice-président de la Chambre des Députés, 11 bis, rue Saint-Dominique, Paris.
 EVÊQUE (L') du diocèse, **Oran**.
- FABRE (abbé), curé de la paroisse de Saint-Louis, 31, rue de l'Eglise, **Oran**.
 FABRE, receveur des Contributions diverses en retraite, 81, rue d'Arzew, **Oran**.
 FABRE LA MAURELLE, commis principal à la Direction des Chemins de fer de l'Etat, 81, rue de Mostaganem, **Oran**.
 FARGUES Henri, lieutenant, adjoint au colonel commandant le régiment de marche du 2^e Etranger, Fez.
 FARJON Ernest, propriétaire, rue du Chemin de Fer, **Oran**.
 FÉRAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.
 FLAHAULT, ingénieur E. C. P., 37, r. de Mostaganem, **Oran**.
 FLEUBEAU Georges, avocat agréé au Tribunal de Commerce, 9, rue de Marivaux, Paris.
 FLOTTE de ROQUEVAIRE (R. DE), chef du Service des Cartes au Gouvernement général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière, Alger.

- MM. FORT, capitaine au 2^e Bataillon de Chasseurs à pied, Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
 FOULD Alfred-Israël, propriétaire, 9, boul. National, **Oran**.
 FOULQUIER, docteur en médecine, 9, rue de Mostaganem, **Oran**.
 FOUQUE Léon, imprimeur, rue Thuillier, 4, **Oran**.
 FOURNIAL, médecin-major, Fez (Maroc).
 FOURNIER P., capitaine aux Affaires Indigènes. El Oued (Constantine).
 FRANÇAIS Léopold, propriétaire, 26, rue d'Orléans, **Oran**.
 FRONTY, directeur du Crédit Lyonnais, **Oran**.
- GABRIEL Charles, courtier en vins, Eckmühl, **Oran**.
 GALAN (abbé), curé de Saint-Eugène, **Oran**.
 GAME Louis, juge de paix, Arzew.
 GAQUIÈRE, capitaine au 41^e régiment d'Infanterie, Rennes.
 GAROBY Edouard, secrétaire général de la Préfecture, **Oran**.
 GAROBY Jean, professeur à la Médersa, 26, boulevard Bon-Accueil, Alger.
 GASQUET Camille, notaire, boulevard Seguin, **Oran**.
 GAUBERT, directeur des Contributions Diverses, place de la République, **Oran**.
 GAUDEFRY-DEMOMBYNES, professeur à l'Ecole Coloniale, 9, rue Bara, Paris (VI^e).
 GAUDIBERT, docteur en médecine, rue Lahitte, **Oran**.
 GAUTHIER, capitaine du Service des Affaires Indigènes, chef de l'Annexe, El Aricha.
 GÉRARD E., propriétaire, Palikao.
 GIBOU Émile, entrepreneur de travaux publics, Saïda.
 GIRARD, propriétaire, maire de Sidi-Chami, 11, rue Pélistier, **Oran**.
 GIRAUD Amédée, villa Fanny, faubourg Delmonte, **Oran**.
 GIRAUD Edmond, avoué, Alger.
 GIRAUD Louis, avocat, 6, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
 GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'Hôpital civil, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
 M^{lle} GLOTZ, professeur agrégée au Lycée de Jeunes Filles, 83, rue d'Arzew, **Oran**.
 MM. GODCHOT, colonel, commandant le 2^e régiment de Zouaves, **Oran**.
 GOGNALONS, officier-interprète, 2, rue Auber, Alger.
 GOUT Louis, receveur de l'Enregistrement, Sidi-bel-Abbès.
 GRANDJEAN, directeur de l'École de la rue Miranchaux, **Oran**.
 GRÉGOIRE Félix, notaire, boulevard du Lycée, **Oran**.
 GREUZARD Charles, 10, rue de la Pépinière, Paris, (8^e).

- MM. GRIGUER Jules, contrôleur des Domaines à la Résidence Générale, Rabat.
- GRIGUER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh.
- GROSS Eugène, publiciste, secrétaire de la Rédaction de *l'Echo d'Oran*, **Oran**.
- GSELL, professeur au Collège de France, 92, rue de la Tour, Paris.
- GUÉRIDO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran**.
- GUERRIER Yves, professeur au Lycée, **Oran**.
- GUILHON, publiciste, rue Dufour prolongée, **Oran**.
- GUILLAUME, préparateur au Lycée, 3, rue Vieille-Mosquée, **Oran**.
- GUILLET, général de brigade du cadre de réserve de l'État-Major de l'Armée, 108 bis, rue d'Arzew, **Oran**.
- GUILLOT Maurice, professeur-adjoint au Lycée, **Oran**.
- GUIHAND, avoué, 18, rue Belleville, **Oran**.
- GUYON, lieutenant de réserve, 8^e Tirailleurs Algériens, Fez.
- HARIAGUE Pierre, professeur au Lycée, **Oran**.
- HADJ HAGÈNE ALLAL, instituteur en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, 10, rue Léoben, **Oran**.
- HARBURGER Jules, avocat, 10, boul. Charlemagne, **Oran**.
- HASSAN Léon, négociant, 3, rue Saint-Félix, **Oran**.
- HEBLIG, sous-dir^e de la *Société Générale*, r. de la Paix, **Oran**.
- HEINTZ Désiré et fils, imprimeurs, 20, boul. Malakoff, **Oran**.
- HENRION, Diégo-Suarez (Madagascar).
- HENRYS, général, commandant le cercle de Meknès (Maroc Occidental).
- HÉRELLE Amédée, propriétaire, rue de Mostaganem, villa Sauzède, **Oran**.
- HERSON, général de division du cadre de réserve, Secaux (Seine-et-Oise).
- HIRN Denis, commis principal des Postes, **Oran**.
- HOUDOU père, propriétaire, 4, rue Beauprêtre, **Oran**.
- HUERTAS Raphaël (chanoine), aumônier des SS. Trinitaires, 4, rue de Berlin, **Oran**.
- HUMMEL Edouard, propriétaire, 83, rue d'Arzew, **Oran**.
- HUOT Charles, directeur-adjoint de *l'Echo d'Oran*, 5, rue Général Joubert, **Oran**.
- HUOT Louis, ingénieur à la Compagnie des Eaux, 10, rue Ampère, **Oran**.
- IBRAHIM BEY BENSALAM BEN HAMIDA, conseiller municipal, **Oran**.
- ISAAC Pierre, caissier-adjoint du Mont-de-Piété, **Oran**.
- IVARA Albert, administrateur-adjoint, Frenda.

- MM. JAÏS, directeur du Crédit Foncier et Agricole, boulevard du Lycée, **Oran.**
 JARSAILLON Edouard, propriétaire, 35, boul. Seguin, **Oran.**
 JARSAILLON Louis, docteur en médecine, 16, rue de la Paix, **Oran.**
 JASSERON Ferdinand, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew, **Oran.**
 JAUFFRET, avoué, 10, rue Ampère, **Oran.**
 JEANMAIRE, professeur au Lycée, Besançon.
 JEANNEY, chef d'escadron, commandant l'Artillerie du Maroc Oriental, 37, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 JOBERT, manufacturier, maire de la ville de Mostaganem.
 JOLIET (abbé), aumônier du pensionnat N.-D.-des-Champs, **Oran.**
 JONCHAY (SARTON DU), lieutenant-colonel directeur des Etablissements hippiques, Alger.
 JOUINOT-GAMBETTA, colonel, commandant le régiment de marche de Spahis, Casablanca (Maroc Occidental).
 JULIEN André, étudiant, 27, boulevard Marceau, **Oran.**
 JULIEN Louis, propriétaire, 18, quai Duperré, La Rochelle.

 KALFON-PIMIENTA, négociant, 38, boulevard National, **Oran.**
 KARSENTY Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard Seguin, **Oran.**
 KEIME Emile, secrétaire rédacteur à la Mairie, **Oran.**
 KIENER, ancien juge, Eckmühl, **Oran.**
 KLEIN, directeur de l'usine à huile de Delmonte, **Oran.**
 KOEBEL, directeur de la brasserie l'*Algérienne*, **Oran.**
 KRIEGER Édouard, contrôleur principal des Contributions directes, boulevard de Tivoli, **Oran.**

 LACAVE-LAPLAGNE Jean, administrateur de la commune mixte d'Ammi-Moussa.
 LAFFARGUE, administrateur-adjoint, Saint-Cloud.
 LAFFORÊT, ingénieur, entrepreneur, Oudjda (Maroc).
 LAMOTHE (DE), lieutenant-colonel, hors cadre, chef du Service des Renseignements, Marrakech (Maroc).
 LAMUR Louis, propriétaire, délégué financier, conseiller général, rue de Mostaganem, **Oran.**
 LARNAUDE, professeur au Lycée de Garçons, Alger.
 LAURENT, conseiller général, Perrégaux.
 LAURET François, pharmacien, place du Marché Karguentah, **Oran.**
 LEBON Paul, médecin principal à l'Hôpital militaire, **Oran.**
 LE CAMUS Pierre, architecte, 25, r. Alsace-Lorraine, **Oran.**
 LECLÈRE, capitaine au 35^e Régiment de Ligne, Belfort.

- MM. LECOCQ, professeur d'histoire, rue Bel-Abbès, Tlemcen.
 LEBENT, propriétaire au Tégagh.
 LEGEAS, capit. en congé, 50, rue Nationale, Constantine.
 LEGENDRE, payeur principal en retraite, 2, boulevard
 Lescure, Oran.
 LEMOISSON, professeur au Lycée, 7, rue Dutertre, Oran.
 LEVAIN, ingénieur, directeur des Travaux de la Ville, Oran.
 LEVÉ, général, commandant le territoire militaire d'Aïn-
 Sefra.
 LEVET, commis principal des Postes et Télégraphes, Oran.
 LÉVY, J. S., négociant, 51, boulevard National, Oran.
 L'HUILLIER Maurice, architecte, rue El-Moungar, Oran.
 LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-bel-Abbès.
 LLABADOR Oct., licencié en droit, agent maritime, Nemours.
 LOGE MAÇONNIQUE « L'UNION AFRICAINE », 26, boulevard
 Sébastopol, Oran.
 LOUMAGNE, pharmacien, boulevard Seguin, Oran.
 LOUBIÈS, officier d'administration, Debdou (Maroc).
 LYAUTÉY H., général, Résident Général de France au Maroc,
 Rabat.
- MAGER Henri, ingénieur en hydrologie souterraine, 21,
 rue Henri Monnier, Paris.
 MALAUSSÈNE Alzéari (DE), ingénieur E. C. P., directeur de
 la C^{ie} du Gaz, Dieppe.
 MANTOZ, directeur des Contributions diverses en retraite,
 9, boulevard des Chasseurs, Oran.
 MARAVAL, docteur en médecine, 47, boul. National, Oran.
 MARCHAND Xavier, propriétaire, 105, rue d'Arzew, Oran.
 MARIÉGLANO, notaire honoraire, 7, r. Edgard Weber, Oran.
 MARGOT, officier interprète du Service des Renseign^{ts}, Fez.
 MARONNEAU, pharmacien-major de 1^{re} classe, Hôpital mili-
 taire, Saint-Mandé (Seine).
 MARTIN Ferdinand, avocat, 8, boul. du 2^e Zouaves, Oran.
 MARTINEZ Antoine, greffier en chef du Tribunal civil,
 boulevard de Tivoli, Oran.
 MASSON, contrôleur des Produits Communaux, 53, rue
 d'Arzew, Oran.
 MAURY, chef de bataillon au 3^e d'Infanterie, Tours.
 MAYAUDON, notaire honoraire, rue Paixhans, Oran.
 MELLÉ Pierre, agent-voyer d'arrondissement, Frenda.
 MERLIN, directeur de la Banque d'État, Oudjda (Maroc).
 MESINE Charles, avoué, rue El-Moungar, Oran.
 METZ (DE), maire de Lamoricière.
 MEZIAT, négociant en vins, 7, rue de la Paix, Oran.
 MICAL, négociant en vins, aven. de la Petite Vitesse, Oran.

- MM. MICHELER, colonel au 29^e Régiment d'Infanterie, Autun.
MILHE-POUTIGNON, propriétaire, maire, Rio-Salado.
MILSOM, ingénieur civil des Mines, Miramar, maison Béthenot, **Oran**.
MINGUET, directeur de la *Société Générale* (Agence d'Oran), **Oran**.
MOLLE, docteur en médecine, rue Edgard Weber, **Oran**.
MONBRUN, avocat, 3, rue El-Moungar, **Oran**.
MONZON, inspecteur des Contributions diverses, H. C., chef du Service des perceptions et régies chréifiennes, Oudjda.
MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.
Moy Antoine, directeur de l'Ecole primaire supérieure, Sidi-bel-Abbès.
- NASSAUD, sous-préfet, Mascara.
NAVARRÉ H., négociant, rue de Tlemcen, **Oran**.
NEHLIL, officier-interprète à la Résidence générale, Rabat.
NESSLER, consul d'Autriche-Hongrie, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
NICOLAÏ, capitaine de port en retraite, 10, r. d'Orléans, **Oran**.
NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Lamoricière.
- OLIVA, avocat, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
OLIVIER Henri, propriétaire, boulevard d'Iéna, maison Sanchez, **Oran**.
OTTEN Jean, directeur de l'usine cotonnière de Saint-Eugène, **Oran**.
OUDRI, général de division, du cadre de réserve, à Durtal (Maine-et-Loire).
- PACHTERE (DE), chargé de conférences à l'Ecole Normale supérieure, rue d'Ulm, Paris.
PAGAN G., ingénieur E. C. P., secrétaire de la Direction de l'O. A., 25, rue Alsace-Lorraine, **Oran**.
PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran**.
PAIRE, docteur en médecine, 6, rue Ampère, **Oran**.
PALLU DE LESSERT, avocat, 23, r. de Vaugirard, Paris (VI^e).
PARIEL, capitaine, chef de bureau des Affaires Indigènes, Beni-Ounif.
PARIENTÉ, docteur en médecine, 6, boul. Seguin, **Oran**.
PASCALET Jules, négociant, Oudjda.
PASCALIN Charles, président du Tribunal de Commerce, boulevard Seguin, **Oran**.
PASSERON, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, faubourg Saint-Eugène, **Oran**.
PEDOUSSAUD, avenue Raynal, Mostaganem.

- MM. PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 PEREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topographique, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 PEREZ Henri, banquier, pl. Garbé, maison Ribeton, **Oran**.
 PERROT Louis, docteur en médecine, rue de l'Alma, **Oran**.
 PETIT Claude, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller général, Mascara.
 PETIT M., capitaine, 2^e Régiment Etranger, Guercif (Maroc Oriental).
 PEYRAS, employé à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest Algérien, 17, rue Chabrière, Sidi-bel-Abbès.
 PEYSSONEL Octave, inspecteur des Domaines attaché à la Résidence Générale, Rabat.
 PIÉRART Alexandre, administrateur-adjoint, Têlagh.
 PINEL Henri, propriétaire, Bou-Tlélis.
 PITOLLET, notaire, conseiller général, 1, r. de la Paix, **Oran**.
 POCK, caissier de la succursale de la *Caisse Nationale d'Épargne*, **Oran**.
 POMMÈS Jules (abbé), vicaire, Mostaganem.
 PONTET, directeur des Contributions directes, rue de la Bastille prolongée, **Oran**.
 PORTNÉ Raymond, propriétaire, Frendah.
 POTTIER W., juge d'instruction, **Oran**.
 POUSSEUR, directeur de la C^{ie} du Gaz, 36, b. National, **Oran**.
 PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses, Nemours.
 PRAT Clément, négociant, boulevard Seguin, **Oran**.
 PRINCETEAU Henry, rédacteur à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.
 QUIÉVREUX Clément, huissier, Le Têlagh.
 RAHAL MOHAMMED BEN M'HAMED, caïd de Nédroma.
 RAMIER, conseiller général, rue El-Moungar, **Oran**.
 RECOING Maurice, topographe, 4, boul. Leseure, **Oran**.
 RENAUD A., proprié^{re}, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
 RENÉ-LECLERC, directeur du Service des Renseignements commerciaux à la Résidence générale, Jardin du Télégraphe, Rabat (Maroc).
 RÉUNION DES OFFICIERS, Aïn-Sefra.
 RÉUNION DES OFFICIERS, **Oran**.
 REY, capitaine au 2^e d'Infanterie à Aubervilliers (Seine).
 ROBERT Edouard, proviseur du Lycée, **Oran**.
 ROGNON, secrétaire général de la Préfecture, **Oran**.
 ROLLAND Wilhem, chef de bataillon, quai Duperré, La Rochelle.

- MM. ROMAN Noël, directeur des Postes et Télégraphes, **Oran**.
 ROULLAND, propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
 ROUSSET, sous-inspecteur de l'Enregistrement, 9, rue Thierry, **Oran**.
 ROUSSET Louis, propriétaire-viticulteur, 13, rue de Mostaganem, **Oran**.
 ROUX-FREISSINENG, avocat, 2, boul. du 2^e Zouaves, **Oran**.
 ROUZIÈS Casimir, instituteur, Tizi.
 RUSSI, docteur en médecine, vice-consul d'Italie, quai Sainte-Marie, **Oran**.
- SABATIER, avocat-défenseur, conseiller général, Tlemcen.
 SABOURET, agent général d'assurances, 32, boulevard National, **Oran**.
 SAINT-GERMAIN, sénateur d'Oran, 1, rue Blanche, Paris.
 SAINTPIERRE Charles, négociant, faub. Saint-Charles, **Oran**.
 SAJOUS, topographe de circonscription du Service Topographique, Tiaret.
 SANDRAS, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, **Oran**.
 SAULGEOT, propriétaire, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 SAUREL Jules, fils, avoué, Sidi-bel-Abbès.
 SAY Louis, lieutenant de vaisseau de réserve, Port-Say.
 SCHLOTTERBECK Frédéric, ingénieur, maison Brustlein, **Oran**.
 SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, Mascara.
 SCHOCRON, commis des Domaines et Mostafadat, Tanger.
 SCOTTI, armateur, 3, rue de Rome, **Oran**.
 SÉCHET, répétiteur au Lycée, **Oran**.
 SECRÉTANT, professeur au Lycée, **Oran**.
 SECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION, **Oran**.
 SÉNAC Antonin, négociant, **Oran**.
 SERRET Gaston, vérificateur-adj. des Douanes, Casablanca.
 SIÉGEL E., marchand tailleur, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
 SIMONIN, inspecteur des Chemins de fer algériens de l'État, 5, rue Sirtienne (Bab el Oued), Alger.
 SISSON Jean, chef d'exploitation des mines de Sidi Khamber, par Sidi Mesrich (Constantine).
 SMADJA Gaston, négociant, 21, rue Saint-Félix, **Oran**.
 SOIPEUR, propriétaire, Tlemcen.
 SOULEYRE, docteur en médecine, Arcachon.
 SOULIER, docteur en pharmacie, inspecteur des pharmacies du département, 44, boulevard Seguin, **Oran**.
 STÉPHANOPOLI, vice-président du Conseil de Préfecture, **Oran**.
 STORTO, négociant, 33, boulevard Seguin, **Oran**.

- MM. SUQUET, ingénieur, rue Paixhans, **Oran**.
 SUREAU Emile, agent-voyer d'arrondissement, Bel-Abbès.
- TAFANELLI, professeur au Collège, Tlemcen.
 TARDY, architecte, 17, rue de Mostaganem, **Oran**.
 THIÉBAULT, conservateur des Hypothèques, 16, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 THOMAS, directeur de la succursale de la Banque Thibaud et C^{ie}, **Oran**.
 TOLÉDANO Isaac, négociant, 51, boulevard National, **Oran**.
 TORDJMAN Maklouf, notaire, Frenda.
 TOURNAYRE, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
 TOURNÉ, receveur principal des Douanes, rue du Crève-Cœur, **Oran**.
 TOURNIER, agent de la *Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique*, place de la République, **Oran**.
 TROTIN Albert, conseiller du Commerce extérieur, domaine d'Hamiza, Arzew.
 TROUIN César, député d'Oran, 13, b. des Batignolles, Paris.
- VAFFIER Ernest, lieutenant de vaisseau de réserve, 16, rue du Rocher, Paris.
 VALÉRIAN Louis, architecte, 14, rue Charles-Quint, **Oran**.
 VALETTE, syndic de faillites, 2, rue Schneider, **Oran**.
 VALLOIS, capitaine en retraite, Daours (Somme).
 VALOIS (DE), officier d'administration en retraite, villa Louise, Saint-Engène, **Oran**.
 VARNIER Abel, administrateur-adjoint de commune mixte, Montagnac.
 VARNIER Maurice, Haut Commissaire du Gouvernement de la République, Oudjda.
 VENISSE René, administrateur de commune mixte, contrôleur général adjoint des services de la Sûreté, au Gouvernement général de l'Algérie, 29, rue Hoche, Alger.
 VIALA Eugène, interprète près le Tribunal civil, Mostaganem.
 VINSOT René, officier vétérinaire, Oudjda (Maroc).
 VOINOT, capitaine d'artillerie hors cadre, chef du Bureau du Service des Renseignements, Oudjda.
- WEIL, grand rabbin, 5, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 WIBBETTE, ingénieur des Ponts et Chaussées, 3, boulevard des Batignolles, Paris.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France et Algérie :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commerciale.	Douai. Dunkerque. Le Havre. Lille. Lorient. Lyon. Marseille.	Montpellier. Nancy. Nantes. Rochefort. Rouen. Toulouse.
Alger. Bordeaux. Bourges.		

Étranger :

Anvers. Berne. Bruxelles. Bucarest. Budapesth. Buenos-Ayres. Copenhague.	Edimbourg. Genève. Helsingfors. Le Caire. Lisbonne. Londres. Madrid.	Manchester. Munich. Neuchâtel. New-York. Rio de Janeiro. S'-Pétersbourg Washington.
--	--	---

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Office du Gouvernement général de l'Algérie. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Études algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales. — Le Mois colonial et Maritime.

- Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie.
 Autun. — Société Éduenne.
 Bône. — Académie d'Ippone.
 Constantine. — Société Archéologique.
 Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
 Dax. — Société de Borda.
 Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
 Grenoble. — Faculté des Sciences : Laboratoire de Géologie.
 Lyon. — Faculté des Sciences. — Société d'Anthropologie.
 Saint-Dié. — Société philomatique Vosgienne.
 Saint-Hippolyte de Caton (Gard). — Revue épigraphique d'Esperandieu.
 Saïgon. — Société des Études Indo-Chinoises.
 Sousse. — Société Archéologique.
 Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.
 Tunis. — Institut de Carthage. — Direction des Antiquités et
 Arts. — Direction Générale des Travaux publics du Gouvernement
 Tunisien.

Étranger :

- Almeria. — Sociedad de Estudios almerienses.
 Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
 Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
 Helsingfors. — Fennia.
 Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de
 Ciencias.
 Leipzig. — Revue de la Société orientale allemande de linguistique.
 Madrid. — Real Academia de la Historia.
 México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto
 Geológico.
 Naples. — Società Africana d'Italia.
 Rome. — École française. — Accademia dei Lincei. — Istituto
 Archeologica Germanico-Romana.
 Saint-Petersbourg. — Société impériale d'Archéologie.
 Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et
 des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
 Toronto. — The Canadian Institute.
 Upsala. — Institut Géologique de l'Université.

Abonnements :

- Les Annales de Géographie.*
Revue de Géographie de Ch. VELAIN.
L'Afrique française.
Le Tour du Monde.
L'Anthropologie.
Atlas du Relief de la Terre.
-

Territoire Militaire d'Aïn-Sefra

(SUD ORANAIS)

Exposé de la Situation Géographique, Administrative, Sociale et Financière
de 1906 à 1912

INTRODUCTION

Jusqu'à ce jour toute personne désirant avoir une idée d'ensemble sur le Territoire d'Aïn-Sefra devait se livrer à un travail considérable : consultation des nombreux documents traitant des diverses questions, coordination des renseignements trouvés, comparaison permettant de tirer une conclusion des faits constatés.

En prenant le commandement du Territoire, le général Levé se rendit rapidement compte des inconvénients que présentait cette situation ; il décida d'y remédier. Dans ce but, le général demanda au Chef de Bureau de Comptabilité des Oasis sahariennes, chargé également de la comptabilité du Territoire, de compiler tous les travaux concernant la région, d'en extraire les parties intéressantes, de les réunir dans une publication qui puisse être facilement consultée le cas échéant par toute personne s'intéressant à l'avenir de notre possession sud algérienne.

Pour faire ce travail qui a demandé deux années, il a fallu prendre connaissance de très nombreux documents, tels que :

Rapports des Chefs d'annexes ;

Rapports particuliers de différents officiers sur divers sujets ;

Exposés annuels de la situation des Territoires du Sud ;

Bulletins officiels du Gouvernement Général : Douanes, Recensements, etc. ;

Aussi, d'un certain nombre de brochures et de livres publiés sur la région.

Cette étude comprendra d'abord un aperçu géographique du

Territoire, ensuite, des renseignements sur les conditions climatiques dans lesquelles vivent ses habitants, sur le mouvement de la population européenne et indigène, sur la situation économique et les améliorations apportées à la condition des indigènes.

Elle montrera notre marche progressive en avant, l'organisation suivant la conquête, donnera une idée des ressources du sous-sol, du sol, des méthodes de culture, des essences et des plantes susceptibles de se développer dans les différentes zones, des conditions dans lesquelles se trouve placé l'agriculteur, des difficultés qu'il rencontre et des progrès déjà réalisés.

Elle mentionnera la variation du cheptel ainsi que les causes qui ont influé sur son développement, les efforts persévérants qui ont été faits. On y trouvera aussi des renseignements sur l'établissement progressif du rail, moyen le plus sûr de la pénétration pacifique, sur la création des pistes qui ont facilité les échanges commerciaux, rapproché les tribus et contribué à l'établissement de relations plus cordiales.

Enfin elle mettra en lumière ce qui a été fait au point de vue social : création de sociétés mutuelles dont le plus grand bienfait a été de réduire petit à petit l'usure et de donner aux indigènes d'un naturel insouciant quelques notions de prévoyance, construction d'infirmeries où les habitants reçoivent des consultations et des soins gratuits.

Cette étude se terminera par un projet de budget établi au titre de 1912 par ordre du général Levé, qui désirait se rendre compte des ressources spéciales du Territoire et de la situation qui lui serait faite au cas où il serait doté d'une administration indépendante.

Pour permettre de tirer des conclusions de plus en plus précises, il serait nécessaire que cette étude fût mise à jour chaque année. En attendant, il nous est agréable de constater que la situation du Territoire est bonne, que les mesures intelligentes prises par les autorités militaires avec le concours de M. le Gouverneur Général ont porté leurs fruits ; il est démontré aujourd'hui que l'Extrême-Sud Oranais peut apporter un appoint appréciable aux transactions commerciales de l'Oranie et, par conséquent, de l'Algérie.

Aïn Sefra, décembre 1913.

Capitaine MESNIER,

Chef du Bureau de Comptabilité des Oasis Sahariennes.

CHAPITRE I^{er}

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Situation. — Le Territoire militaire d'Aïn-Sefra est situé à peu près entre le 30° et le 38° de latitude Nord, le 1° et 6° de longitude Ouest. Il n'a pas de barrières naturelles et ses limites sont purement administratives ; sa superficie est d'environ 44.340.000 hectares, soit les 5/6 de celle de la France.

Il est limité par une ligne qui part de Teniet es Sassi au Nord-Ouest, passe au Sud d'El Aricha et de Bedeau, redescend vers le Sud jusqu'à Bou Guern, suit la rive méridionale du chott Chergui qu'elle traverse deux fois, passe à environ 1 kilomètre au Sud du Kreider, se dirige sur El Ami Chergui où elle coupe une troisième fois le chott entre ce point et Hamiet el Ibel, marche en ligne droite sur Sidi en Nasser, reprend la direction du Sud dans les environs de Toulala, passe à El Mail, suit un instant la vallée de l'oued Mehaïguen, puis se dirige franchement sur le Sud jusqu'à Hassi Aflisses, fait un crochet vers le Nord en suivant l'oued Aflisses jusqu'à Hassi Berbaoua, et court presque en ligne droite vers le Sud-Ouest jusqu'à Bir Tagmanant.

Du côté de l'Ouest (Maroc), la frontière n'est pas encore déterminée ; le traité de 1845 ne précise la limite entre l'Algérie et le Maroc que de la mer au Teniet es Sassi ; l'article 4 dit « qu'au delà il n'y a pas de limite territoriale à établir puisque la terre ne se laboure pas ».

Orographie. — Au point de vue de son orographie, le Territoire peut se diviser en trois zones bien caractérisées : au Nord, la région des steppes ; au centre, la région montagneuse de l'Atlas ; au Sud, la région des dunes et de la hammada.

1° *Région des steppes.* (Voir carte n° 1.) — Cette région est comprise entre le chott Chergui et la puissante muraille du djebel Mekter ; dans cette zone, les grands reliefs du sol n'apparaissent à la surface que comme de minces crêtes

sans liaison aucune, surgissant à travers les alluvions horizontales de la plaine.

Les plus remarquables alignements sont ceux qui sont formés par le djebel El Arar, le djebel Bou Kachba et le djebel Aïssa. Entre eux se creuse un grand golfe (dont la partie la plus profonde est appelée par les indigènes El Bahar, la mer) de 50 kilomètres de largeur, séparé en deux par la crête moins importante du djebel Morghad. Dans le bras occidental passe la piste de Méchéria à Forthiassa par Aïn ben Khélil ; dans le bras oriental, la route et la voie ferrée de Méchéria à Aïn-Sefra par Naama et Mékalis.

Entre le djebel Morghad et l'Aïssa se trouve la plaine de Faïdjet el Betoum, large d'environ 10 kilomètres.

La direction des crêtes est Nord-Est ; c'est aussi la direction principale de la ride du djebel Antar qui se dresse isolée à 1.550 mètres environ au-dessus du sol et se continue par le djebel Amrag, jusqu'aux rives méridionales du chott Chergui.

La surface du plateau, toute coupée de déchirures, a été dénommée Mékanen (pays des embuscades).

Le djebel Morghad, d'une longueur de 24 kilomètres environ, est prolongé au Nord dans la plaine par des contre-forts assez nombreux dont les principaux sont : le Dalaa el Afra, l'Hadjar Toual, le djebel Harraza. Vers Slissifa, au Sud, il se termine assez brusquement au Raz Thouil (2.105 mètres).

Cette montagne, difficile à franchir, ne présente qu'un seul col peu praticable, le Teniet el Meurbath ; elle est peu boisée et se trouve séparée du djebel bou Amoud par le Teniet el Begra, praticable aux cavaliers.

Le djebel bou Amoud s'étend sur une longueur d'environ 13 kilomètres, du Teniet el Begra à Slissifa, en décrivant un arc de cercle dont la convexité est tournée vers l'Est. C'est une montagne dénudée et aride qui n'offre aucune ressource ; son altitude moyenne est de 1.650 mètres.

À l'Est, on rencontre le djebel el Haïrech, séparé du Morghad par le Teniet el Ghazela, qui fait communiquer la plaine de Faïdjet el Betoum avec celle d'El Mehizen. Cette dernière, comprise entre le djebel Morghad et le djebel bou Amoud, est arrosée par l'oued Boumbata. Le djebel Haïrech, qui est légèrement boisé sur le versant Nord, s'élève à une altitude moyenne de 1.650 mètres ; il ne possède aucun point d'eau ; le seul col, le Teniet el Bahria, est impraticable.

A l'Ouest du Bou Kachba et de l'Antar, on rencontre un plateau entièrement nu, recouvert de thym¹ et d'alfa, qui s'étend au Nord jusqu'au moyen Atlas, le djebel Mikaidou, djebel el Abed entre Bedeau et Berguent, à l'Ouest jusqu'à l'oued Charef, au Sud jusqu'au djebel Doug, djebel Klakh, djebel Akhdar. Ce plateau est coupé par les chotts Gharbi et Tigri.

Le djebel Aïssa, au dire de certain auteur, porte le nom d'un chef indigène Aïssa ould Abdelkader, venu vers 1200 de Séguia el Hamra pour s'emparer du ksar et de la région de Tiout ; son tombeau se trouve à l'entrée du ksar.

Cette montagne s'étend sur une longueur d'environ 32 kilomètres, depuis le Teniet el Relem, jusqu'à la route de Méchéria à Aïn-Sefra. Elle a une altitude moyenne de 1.950 mètres mais atteint 2.250 mètres au point culminant l'Aïn Aïssa. Elle est très boisée et assez riche en pâturages dans la région comprise entre Teniet el Relem, el Merah et Alenda, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 20 kilomètres.

Le djebel Aïssa se continue vers le Nord-Est, au delà du Teniet el Relem, par des collines rocheuses qui portent les noms de djebel Souiga, djebel Thouaref et djebel Melah ; cette dernière ride d'une altitude moyenne de 1.200 mètres, borde la sebkha de Naama.

2° Région montagneuse de l'Atlas. (Voir carte n° 2) :

a) MONTS DES KSOUR. — Entre Fignig et Géryville, le relief montagneux qui constitue une barrière entre le petit Sahara du plateau et le grand Sahara du désert, consiste en une série de petits massifs qui ont une hauteur de moins en moins importante au-dessus de leur socle de hautes terres. On donne à l'ensemble de ce système le nom de chaîne des ksour, à cause des bourgs fortifiés, en partie détruits, qui en occupent les passages, mais chaque groupe de monts a une dénomination particulière.

Bien séparés les uns des autres par des oueds qui descendent des plateaux du Nord pour se perdre dans le Sahara, plusieurs de ces massifs ont en réalité la forme d'ouvrages militaires ; ils sont entourés comme d'une sorte de rempart ; vers l'intérieur ils se creusent en bassin au lieu de se dresser en pyramide ou de s'arrondir en dôme comme la généralité des montagnes.

¹ On donne vulgairement le nom de thym à une plante de la famille des composées, qui est une absinthie (*Artemisia herbo-alba* Asso). En arabe, *chich*.

Les massifs sont presque exclusivement composés de rochers de grès, fracturés, démolis, bouleversés, offrant pour ainsi dire la navrante image d'une effroyable destruction. Ce sont d'immenses ruines dont les matériaux gisent de toutes parts dans un complet désordre ; cependant, on reconnaît que les escarpements sont ordinairement orientés au Nord. Ces rochers, dépouillés de végétation, s'effritent sous l'action successive des vents, des eaux et de la chaleur ; leurs débris couvrent le plateau au-dessus duquel ils émergent.

Les montagnes dominent les plateaux d'environ 700 à 1.100 mètres ; leurs escarpements aux parois verticales leur donnent un aspect imposant, ce sont des citadelles colossales que nos troupes durent enlever de vive force. Les Amours en ont fait leur réduit ; chaque fois qu'on s'est trouvé dans la nécessité de les châtier, il a fallu pénétrer dans des gorges où nulle piste n'était tracée et en gravir les rochers sous le feu de l'ennemi embusqué.

Le djebel Mekter est, à l'Ouest, le dernier massif important de la chaîne des ksour ; il s'étend sur une longueur d'environ 28 kilomètres depuis l'oued Sefra jusqu'à l'oued Zouighi (affluent de l'oued Bridj) ; son altitude moyenne est de 1.950 mètres ; certains points atteignent 2.060, entre autres le Raz Chergui où est installé le poste optique.

Le Mir el Djebel séparé du Mekter par le col de Djeliba, remonte vers le Nord-Ouest et vient finir assez brusquement auprès de Ben Ikhon ; il a environ 12 kilomètres de longueur sur 9 de largeur. C'est un massif difficile et boisé, d'une altitude moyenne de 1.850 mètres, ne présentant aucun point d'eau important.

Le djebel Mezi, séparé du Mir el Djebel par le col de Founassa, a une direction Nord-Est Sud-Est ; il finit brusquement au Kheneg Tachfounet, sur la piste d'Hadjerat M'guil à Ich. Il a 18 kilomètres environ de longueur et une altitude moyenne de 1.700 mètres ; comme les autres massifs de cette région, il n'a pas de points d'eau proprement dits, on rencontre simplement des redirs qui se dessèchent pendant l'été.

Le col de Founassa, long de 12 kilomètres, est assez difficile ; une route carrossable y a été aménagée, elle relie Aïn Sefra à Djenien bou Rezg.

Vers le Sud-Est, les pentes de ces montagnes viennent finir dans la vallée de Moghar, entourée d'une ceinture de

montagnes rocheuses à l'aspect désolé, et dans celle de Djenien bou Rezg ; ces vallées sont limitées au Sud-Est par le djebel Zarif et le djebel Karrouba.

Les monts des ksour sont bordés au Sud par une série d'avant chaînes beaucoup moins élevées : Chebka Tadmenaïa, djebel Kardacha, djebel Keridicha, Chebka Zarouki, Chebka El Hammam.

A l'Est du Mekter et de la vallée de l'oued Namous (oued des moustiques), qui limite la haute région montagneuse du Territoire, les montagnes s'affaissent, la saillie montagneuse est réduite à d'étroits pédoncules et les passages sont faciles. Ce sont d'abord les rides qui s'étendent entre les vallées supérieures de l'oued Namous et de l'oued Gharbi : le djebel Djara, séparé du djebel Mechak, contrefort du Mekter, par le col d'Aïn el Hadjadj qu'empruntent l'oued Sefra, la piste et la voie ferrée d'Aïn-Sefra à Colomb. C'est un massif rocheux d'une altitude moyenne de 1.400 mètres, dénué de végétation, mais possédant quelques points d'eau visités par les troupeaux qui pâturent soit dans l'oued Soum, soit dans la plaine de Tiout. Il est prolongé vers le Nord-Ouest par le djebel Ghoundjaïa, dont il est séparé par le col d'El Ghar.

Le Ghoundjaïa a une altitude moyenne de 1.200 mètres. Entre cette montagne et l'Aïn Aïssa s'étend, sur une longueur de 22 kilomètres environ, une plaine qu'arrose l'oued Tiourtelt, plaine coupée par une série de collines rocheuses qui portent le nom de Dalaa Si Aïssa, Hadjerat et Tin et Dalaa ben Ghoua.

Le djebel bou Legfad, d'une altitude moyenne de 1.350 mètres, le djebel Djaber, le Djeraouin, le djebel Braam (1.615 mètres), le djebel Brissot (1.645 mètres), le djebel Tanout, sont sensiblement parallèles au Djara et au Ghoundjaïa. Le Teniet ben Reddoud sépare le Djaber du Djeraouin et fait communiquer la haute vallée de l'oued Soum avec le bassin de l'oued Gharbi.

Entre l'oued Boussemgoum et l'oued des Arbaouat, les principales rides portent le nom de djebel es Soum et djebel es Seba.

Entre la rivière des Arbaouat et l'oued Seggeur, l'aspect des montagnes est le même, ce sont : le djebel ben Noukla à l'Est des Arbaouat, le djebel el Ghiar entre Kerakda et Ghassoul, au Nord le djebel Guerdjouma dont les pentes dominent le défilé d'Aïn el Orak où passe la route de

Géryville aux Arbaouat, les djebel Makna, djebel Touila, djebel Saba et djebel ben Radouan.

Plus à l'Est, le bourrelet montagneux s'élargit présentant plusieurs chaînes parallèles : le Bou Derga, le djebel El Beiodh, le Ksel qui confine au système orographique plus imposant du djebel Amour.

Parallèlement à la chaîne du Ksel, à moins de 20 kilomètres en descendant vers le chott Chergui, on franchit le djebel Tarf qui forme une sorte d'avant chaîne entre Géryville et Sidi Nasser et à 20 kilomètres encore plus au Nord, la ride appelée Es Sekkin qui constitue la berge même du chott.

Le versant méridional de la région, entre ces diverses chaînes de montagnes et l'oued Gharbi, de la Chebka Zarouki à Brézina est constitué par une mince crête rectiligne, sorte de long mur aligné suivant les deux directions ordinaires des plissements de cette région. Ces plissements dessinent entre eux et la chaîne de montagnes des vallées, des lits d'oueds dont les eaux s'écoulent vers le Sahara par les coupures des berges méridionales.

Vers l'Est, la région n'est plus qu'un vaste plateau s'étendant vers le Sud, jusqu'aux dunes de Ben Naounou et à l'Ouest, au delà de la limite du Territoire, région de gours de formes complexes et étranges, dit Flamand, surtout dans les environs de Benoud. « El Ahmoud surgit
« au milieu de la plaine comme une forteresse égyptienne,
« vers Bab el Azadj c'est une amphore antique aux
« dimensions colossales, plus loin Mek Sliman montre des
« colonnes qui se dressent à près de 70 mètres de hauteur,
« plus loin encore se développent les grandes orgues d'une
« cathédrale cyclopéenne ». »

b) MASSIF DU FIGUIG. — Au Sud du djebel Mezi, la région est accidentée par de puissantes masses montagneuses : le Beni Smir, le djebel Soffan, le djebel Maïz, le djebel Grouz, l'Antar, le djebel Arid, le Moumen, le djebel Béchar et plus à l'Est le Mezarif.

Les géants entre tous sont le Grouz, orienté Est-Ouest entre Figuig et Aïn Chaïr et l'Antar qui dépassent 1.900 mètres; mais le djebel Béchar, le Moumen, le Mezarif, entre lesquels coule la Zousfana, encore que modestes, se dressent à 400 ou 500 mètres au-dessus de la vallée dont l'altitude est de 700 à 800 mètres.

Le djebel Béchar est long de 150 kilomètres, les cols qui permettent de le franchir sont du Nord au Sud : le Teniet et Tagnana large et très praticable, le Teniet Beni Guil, le Teniet en Nakhela, le Teniet el Korima d'un accès moins facile.

3° *Zone désertique.* (Voir carte n° 3 1.) — Au Sud de Colomb, on rencontre d'abord la région montagneuse des Chebka, Chebka Mennouna, Chebka Djihani, Chebka Rouaïa, région de forme spéciale très tourmentée, coupée de ravins et de rochers à peu près inaccessibles, puis la région des gours qui bordent le Guir aux Bahariat.

Les gours sont des éminences rocheuses en forme de cônes ou de tables qui ne sont autre chose que des vestiges de la hammada ayant résisté à l'érosion et qui se dressent en plaine aux environs des plateaux. Ils ont plusieurs kilomètres de longueur, leur altitude varie entre 60 et 100 mètres ; ils sont généralement assez espacés et forment entre eux des plaines ou des cols très larges.

Plus au Sud, s'étendent de vastes espaces stériles dont les ondulations sont à peine sensibles, couverts de gros cailloux brisés, mais où l'on trouve parfois une légère couche de sable et quelques menues touffes d'herbe dans les dépressions ; c'est la hammada, enfin à l'Est de Colomb, Beni-Ounif, les sables de l'erg.

Le grand Erg occidental s'étend des rives de la Zousfana à l'Ouest, à Hassi bou Zid au Nord, dans la vallée de l'oued Seggeur ; à l'Est, il se limite au cours caché de l'oued Seggeur et aux falaises occidentales du plateau du M'zab à El Goléa ; au Sud il vient mourir en de faibles ondulations dans la partie septentrionale de la grande vallée du Meguiden et se heurte aux falaises du Baten. De l'Est à l'Ouest, l'erg a bien près de 600 kilomètres d'étendue.

Il se subdivise en zones bien caractérisées et très inégalement réparties, mais toujours parallèles.

« Dans la vallée du Meguiden, on trouve des ergs qui viennent s'étendre jusqu'au pied des falaises du Tadmaït, vaste plateau à double étage qui sépare le bassin de l'oued Bir et celui de l'oued Saoura et qui s'avance comme un long promontoire jusqu'aux dernières oasis du Tonat. C'est une gara immense en forme de quadrilatère de 220 kilomètres du Nord au Sud et de plus de 300 kilomètres de

1 Cette carte et les photographies Pl. V et VI paraîtront dans le prochain Bulletin.

l'Ouest à l'Est. Sur trois faces, il s'élève en hautes falaises atteignant 100 mètres vers la gara Samani et la gara Kerboul, 120 à la gara Aggaïa. Sur le front Sud, les falaises ne dépassent guère 20 mètres en moyenne. Il est loin d'être uniforme, il est au contraire varié dans le détail ; ce n'est pas un plateau unique mais une série de plateaux étagés, très irrégulièrement distribués et coupés par de profondes déchirures qui sont des oueds torrentueux ¹. »

« La grande dune est une succession de petites dunes en gradins, leur orientation est à peu près la même pour une région. Les distances séparant les cifs (crêtes), sont en général très faibles, 20 mètres, 10 mètres, parfois moins. C'est en somme un peu l'aspect d'une mer démontée et qui aurait été figée.

« Les formes des cifs sont la plupart du temps des courbes se reliant les unes aux autres et parfois brusquement coupées par des crêtes perpendiculaires.

« La forme des gros massifs de dunes peut être considérée comme invariable. La dune a ses guern (pics), ses zemla (gros mamelon), ses demka (dune assez élevée formant un massif visible de très loin).

« Les feidj (vallées) ont des directions bien déterminées que l'on peut suivre sur 50 kilomètres. Ce sont ces gros massifs, ces dunes élevées en forme de pics, la direction générale des feidj formant des rides à peu près parallèles qui guident les indigènes ayant l'habitude de l'erg ². »

Enfin à l'Ouest de la Saoura, on rencontre la région montagneuse d'Ougarta, sillonnée par le djebel Raboub, le djebel Kahla, le djebel el Naama, le djebel Ghennouma et plus à l'Ouest, on trouve l'erg Raoui, l'erg Iguidi, puis au Sud l'erg Chache.

Hydrographie. — Au point de vue hydrographique, le Territoire d'Aïn-Sefra présente trois zones distinctes : 1° la région où les eaux s'écoulent vers le Nord dans les chotts ; 2° la région où les eaux se déversent dans le Sahara ; 3° le bassin Tonatien ou région des Sebkhass.

1° *Région des chotts.* — Dans cette contrée, il n'existe à proprement parler pas d'oued ; la région se fractionne en petits bassins jadis unis où les eaux ont déposé leurs sels après évaporation et qui se rejoindraient de nouveau si les

¹ G. B.-M. FLAMAND. — *De l'Oranie au Gourara.*

² Lieutenant M. BERNARD. — *Rapport de reconnaissance.*

pluies étaient plus abondantes et la température moins élevée.

Le chott Chergui, à la limite Nord du Territoire, se développe sur une longueur totale de près de 200 kilomètres et sur une largeur atteignant, vers l'Ouest, une trentaine de kilomètres. Il est divisé en deux bassins par l'ithme du Kreider utilisé pour la voie ferrée.

Il reçoit l'oued Cherafa qui concentre les eaux du djebel el Beïodh et du djebel Ksel et l'oued Kef el Ahmar qui traverse à Kheneg Azir la dernière ride formant la bordure méridionale du chott.

A l'extrémité Sud-Ouest du chott, Bou Guern jalonne la route de Méchéria à Ras el Ma. C'est là que vient finir l'oued Korima qui devient ensuite l'oued Kbout Djidat dont l'origine est au Nord de Sfisifa.

A l'Ouest de Méchéria et d'Aïn ben Khelil, on rencontre le chott Gharbi : le seul oued notable qu'il reçoit est l'oued Berremod dont l'origine se trouve près du chott Tigri.

Le chott Gharbi est composé de deux dépressions secondaires auxquelles on donnait autrefois le nom de chott des Méhaïa et de chott des Hamvans, reliées par des couloirs étroits, taillés à pic. Il est limité par de hautes falaises coupées verticalement ; de place en place s'ouvrent de larges vallées entaillant profondément les Hauts-Plateaux et au fond desquelles se montrent des lits d'oueds desséchés, roulant au moment des pluies les eaux du plateau d'El Mergueb au Nord, du djebel El Arar au Sud. Les points d'eau (Oglat Nadja, Hassi Bedrous, Oglat Morra, Oglat Moussa, etc.) sont très fréquentés.

Le chott Gharbi présente donc un intérêt de premier ordre au point de vue de l'industrie pastorale.

2° *Région du versant saharien.* — Le versant des chaînes bordières du plateau qui regarde le Sahara épanche ses eaux directement au Sud dans le désert, mais la plupart de ses cours d'eau qui gagnent la région des oasis par une succession de défilés, sont arrêtés, bus à leur sortie même des gorges de la montagne, par les cultures des oasis ; toutefois, plusieurs de ces oueds se continuent de palmeraie en palmeraie jusqu'à une assez grande distance de leur source, et là où le flot est tari complètement, le lit se reconnaît encore et se prolonge en méandres réguliers comme si l'eau venait à peine de les abandonner. Ils se perdent, enfin, dans des vasques qui se développent à une

centaine de kilomètres au Sud des chaînes bordières de l'Atlas.

La série des oueds présente dans son ensemble un parallélisme remarquable : c'est une série de grandes gouttières, larges et profondes, entaillées, dont la largeur et la profondeur décroissent graduellement de l'amont à l'aval, jusqu'à devenir presque nulles à l'entrée dans la région des grandes dunes et de l'Erg occidental.

On ne saurait mieux décrire les oueds sahariens que ne l'a fait M. Flamand dans son livre *De l'Oranie au Gourara* :

« Ce sont, dit-il, de larges dépressions bordées de falaises
« abruptes qui n'ont d'eau qu'à la saison des pluies,
« lorsque la quantité d'eau tombée dans les massifs
« septentrionaux est assez considérable pour amener une
« crue. Ce fait ne se produit pas annuellement, mais alors
« par places, l'eau météorique se maintient dans toutes
« les déclivités du sol, dans les bas-fonds argileux peu
« perméables, dans les sillons nombreux des mécheras ;
« d'octobre à avril les redirs sont presque toujours
« suffisants pour permettre l'utilisation des gras pâturages
« qui occupent le lit de l'oued.

« Si une crue se produit, c'est toujours avec une violence
« extrême, une rapidité effrayante¹ que rien ne saurait
« arrêter, les forêts d'arichs (tamaris) qui peuplent ces
« oueds sont souvent dévastées, les falaises s'écroulent, les
« berges se modifient, le sol s'érode ; ici, il se creuse, là
« les apports limono-sableux brusquement arrêtés s'élè-
« vent, la masse liquide descend tumultueusement vers le
« Sud, sa muraille mobile paraît ne pouvoir laisser
« derrière elle que ruine et dévastation, elle apporte au
« contraire la richesse et la fertilité.

« Quelques jours après une pareille inondation, tout
« reverdit, les arbres, les arbustes se recouvrent de
« feuillage, les gazons épais tapissent le sol, les fleurs
« s'épanouissent, les paysages se transforment et si l'arabe
« pasteur n'est pas ému par le seul spectacle de ce rajeu-
« nissement et de ce réveil de la nature, il n'en éprouve
« pas moins une grande joie, car c'est pour lui la
« nourriture assurée de son bétail pour de longs mois,
« c'est-à-dire l'abondance, les échanges possibles dans un
« avenir proche, son existence rendue facile, son bien-être
« certain. »

¹ Témoin l'inondation qui a ravagé Aïn-Sefra en 1904.

Les oueds qui descendent ainsi de l'Atlas saharien sont de l'Ouest à l'Est : l'oued Zousfana, l'oued Namous, l'oued Gharbi et l'oued Seggeur.

De tous, le plus important est l'oued *Zousfana* qui est le collecteur des eaux du Grouz et du Beni Smir; il ne coule à l'air libre qu'en deux points très éloignés l'un de l'autre, au col de Taghla sur 5 à 6 kilomètres, et à Taghit, sur une longueur d'environ 15 kilomètres.

Il prend sa source aux environs d'Oulakak (20 kilomètres à l'Ouest de Sfisifa) ; à El Attatch, il reçoit les eaux qui descendent de Souf Kesser, du djebel Melah, de Kheroua, dessine une longue vallée de l'Est à l'Ouest sur le versant Nord du djebel el Maïz, reçoit l'oued Tisserfin vers El Ardja, contourne à l'Est les oasis de Figuig et à 25 kilomètres plus au Sud, près de Nakhelet ben Brahmi, se réunit à l'oued Dermel. Ce dernier, qui ouvre le col de Founassa, a pour affluent l'oued Mezi qui sépare la montagne du même nom du Beni Smir et passe à Ich.

Plus au Sud, la Zousfana reçoit l'oued Fendi dont les eaux arrosent les oasis de Bou Yala et de Fendi, passe à El Morra, Taghit et arrive à Igli où elle se réunit au Guir qui descend du grand Atlas marocain, devient l'oued Saoura, nom qu'elle gardera jusqu'au Foun el Kheneg.

Dans son ensemble, la Saoura coule du Nord-Ouest au Sud-Est, resserrée sur tout son cours, entre la dune et la hammada; sa rive droite est de roc, sa rive gauche de sable. Le lit est partout marqué avec une extrême netteté, encadré de berges, véritables falaises d'abord peu élevées qui atteignent 50 mètres à Guerzim et 120 mètres à Kerzaz.

En aval de Beni Abbès, l'oued se creuse un passage dans le grès, il est envahi par la dune ou du moins par la sebkha qui en est l'avant-coureur ; à travers les mamelonnements de sable on ne le reconnaît plus qu'à la traînée de végétation arbustive.

A partir de Tamtert, le lit s'élargit en vaste cuvette où se pressent les palmiers et les ksour (Idigh, Bou Hadia, El Maja, Agdal, Bou Khelaf, etc.) et où l'on trouve de l'eau partout à une faible profondeur.

De Guerzim, la Saoura suit rigoureusement jusqu'à Timmoudi le pied de la chaîne d'Ougarta, puis s'en écarte de quelques kilomètres dans la dernière section de son cours de Timmoudi au Foun el Kheneg, arrosant Oulad Khodêir, Oulad Raffa, Timgharine, Ksabi, Hassi Abdallah.

De ce moment, elle devient l'oued Messaoud, oued

saharien banal qui traverse le désert sans en modifier le caractère, souvent méconnaissable, de continuité incertaine, conservant à peine assez d'eau pour alimenter en des points très éloignés un pâturage ou un puits saumâtre¹. L'oued Messaoud continue à courir vers le Sud mais il est bientôt envahi par les sables de l'erg Chache et disparaît.

A hauteur du groupe de Tamest, la vallée de l'oued Messaoud, qui depuis Hassi ben Ahmed n'avait aucune barrière à sa gauche, est dominée de ce côté par des falaises abruptes qui vont s'élevant jusqu'à l'extrémité du groupe de Reggan où, sous un angle de 70° environ, elles prennent la direction générale Nord-Est.

D'après M. Giry (*Le Sahara et les causes de variation de son climat*), l'oued Messaoud se jetait dans le Niger vers Tombouctou, il aurait été formé de l'oued Zousfana et de l'oued Namous.

L'oued Messaoud, constitué par le Guir, la Saoura et enfin l'oued Messaoud, est la plus grande artère du système hydrographique de cette région.

L'oued Saoura a un pendant qu'on peut appeler l'oued Tabelbalet ; il n'a pas de nom pour les indigènes qui en dénomment les tronçons visibles et ne s'intéressent pas à sa continuité évidente mais sans portée pratique. Prenant sa source vers Taouz, il coulait autrefois entre les dunes et la chaîne rocheuse, mais à partir d'El Guizéa, les dunes ont été plus envahissantes et la plus grande partie de l'oued coule sous un amoncellement de sable.

L'oued Namous provient de la sebkha de Naama ; après avoir baigné les terrains de l'oasis de Tiout, il est grossi de l'oued Sefra qui draine les eaux du versant Nord du Mir Djebel et du djebel Mekter par l'oued Bridj et ses affluents, du djebel Aïssa et du djebel Morghad par l'oued Mouïlah.

L'oued Bridj coule entre le djebel Haïrech au Nord, le Mekter et le Mir Djebel au Sud, sur une longueur d'environ 12 à 13 kilomètres ; il reçoit de nombreux oueds parmi lesquels l'oued Ferra, l'oued Sfisifa, l'oued Tebib.

L'oued Sfisifa a sa source à 40 kilomètres au Nord-Ouest de Sfisifa, vers Teniet el Hamri, dans le djebel El Arar ; il se creuse un lit irrégulier du Nord au Sud. Ses bords

¹ La tradition assure que l'oued Saoura coule tous les 18 ans jusqu'à hauteur de Taourirt dans le bas Touat.

sont taillés à pic et déchirés par un grand nombre de brèches et de fentes latérales.

L'oued Namous traverse ensuite l'Atlas saharien au Kheneg el Hadjadj, reçoit les eaux provenant du versant Sud du Mekter, passe à Moghar entre des collines rocheuses très resserrées, ne présentant d'autre végétation que quelques maigres touffes de thym et d'alfa. Il franchit, à 150 kilomètres en aval d'Aïn-Sefra, les grandes dunes de l'Erg par un lit sinueux, passe à Bouib er Rahil, Mehasser El Arbi et va se perdre en amont de Kheloua Sidi Brahimi dans les sables du grand Erg occidental.

Autrefois, paraît-il, l'oued Namous continuait vers le Sud, abreuvant Adjir Gharbi, Adjir Chergui et laissant sur sa rive gauche l'oasis des Oulad Aïssa ; il fournissait ses eaux au Touat en Nebou et à Charouin, puis, décrivant une légère boucle vers le Sud-Ouest, il retournait vers l'Ouest et débouchait dans le bas-fond, vers la corne Sud-Ouest de la grande sebkha bordée au Sud par les oasis de Deldoul et de Zoua. Peut-être allait-il ensuite rejoindre l'oued Messaoud vers Adrar, ainsi que semble le dire M. Giry.

L'oued Gharbi est formé de deux branches : la première, l'oued Asla (constitué lui-même par les oueds Messif et Mendja qui se réunissent à quelques kilomètres en amont du ksar d'Asla), coule en torrent au printemps et à l'automne, renversant tout sur son passage ; l'autre, par l'oued Djeraf, qui passe aux Arbaouat.

L'oued Djeraf n'atteint tout son développement qu'après avoir franchi la chaîne de Ghelida, au Kheneg Menhar. Il se répand alors en un large réseau de filets liquides souterrains auxquels correspondent les puits des jardins d'El Abiod Sidi Cheikh.

L'oued Gharbi parcourt une vaste plaine jusqu'aux environs de Hassi Ilérou et du ksar ruiné de Benoud, puis s'infléchit tout à coup au Sud-Est, se fraye un passage entre les plateaux d'El Abiod et de la région des Steïhat, tour à tour resserré et élargi, jusqu'à sa perte vers Baknet el Habib et la daïa Oum el Dhar.

C'est un fleuve de sable, jalonné de nombreux puits qui rendent cette route naturelle praticable en toute saison. Aussi est-ce la voie que suivent d'ordinaire les caravanes se rendant au Gourara. En 1894, il n'existait encore le long de ce cours d'eau que des puits aménagés par les indigènes Bit Thouan, Keroua, Hassi Ilérou et

Hassi el Khanfoussi ; aujourd'hui, depuis El Abiod jusqu'à la gara Guermel, les puits sont nombreux, l'eau abondante marque les étapes de 25 kilomètres en moyenne.

Dans les anciens temps, de nombreux villages étaient établis sur ses rives : Mek Sliman, Merfoua, Benoud ; en ce dernier point un des trois ksour en ruines perché sur une gara détachée des falaises voisines montre une magnifique citerne très bien conservée devenue de nos jours un lieu vénéré. (Flamand¹.)

L'oued *Seggeur* reçoit ses premières eaux du massif du ksel et des environs de Géryville même, par un réseau très développé de vallées dont la principale est celle de l'oued Ghassoul ; il passe entre le Mazzer et le plateau de Smeida, près de Si Oum el Maï, à Hassi Si El Hadj Boulanouar, et se jette dans la Daïet Hamra où il disparaît dans le sable.

3° *Région du bassin touatien.* — Enfin, dans le bassin touatien, les eaux convergent vers un bas-fond central, étagé, orienté sensiblement Nord-Est, Sud-Ouest, dont la partie supérieure est la sebkha du Gourara. Celle-ci est prolongée vers le Sud-Ouest par les sebkhas de Tsabit, de Bouda, de Timmi, de Fenoughil, puis, au delà de la limite du Territoire, par celles de Sali, des Oulad Raho, etc.

Dans la sebkha du Gourara, on reconnaît trois cuvettes : les chotts Dahrani, Chergui et Chebli.

Le chott Dahrani reçoit, du Nord-Est, une importante gouttière, connue sous le nom d'oued Salah, sur les rives de laquelle se trouvent les oasis du Tinerkouk.

Les chotts Dahrani et Chergui sont bordés, sur leur rive Est, d'une série d'oasis, tantôt arabes, tantôt berbères, du district des Kkenafsa ; sur la rive Ouest, par les oasis des Oulad Saïd.

Sur le bord oriental du chott Guebli se déroule une série d'oasis rattachées les unes aux Oulad Saïd, les autres à Timimoun.

Les oueds qui prennent naissance sur tout le pourtour du Baten ont un cours relativement restreint et ne sont en réalité que de longs ravinements, ils présentent des chutes grandioses, des cascades, des condes brusques, des barrages rocheux.

Dans cette région, on rencontre l'oued er Remel, jalonné par les oasis des Oulad Rached, Saheli, Matarfa ;

¹ (*Loc. cit.*)

après avoir gagné le Tsabit, il s'accuse par une série de bas-fonds couverts d'arbustes, atteint vers le Sud-Ouest le district de Bouda, où il se joindrait, dit-on, au plus oriental des bras de l'oued Saoura, venu lui-même de Foun el Kheneg.

Une autre ligne d'eau sort des pentes Ouest du Tadmait pour former les sebkhas de l'Aouguerout, c'est l'oued el Hadjar, plus difficile à suivre que l'oued er Remel, car il traverse des plaines de gravier complètement dénudées ; il suit la direction générale Nord-Sud, fait un coude vers l'Ouest, alimente les oasis d'Onfrane, de Kaberten et disparaît.

Ces oueds ne coulent qu'à de rares intervalles ; c'est ainsi qu'en mars 1907, l'oued Ksar el Hadj a coulé jusqu'à l'Aouguerout. Il a traversé les palmeraies de Ksar el Hadj, de Tiberkamin, d'Akbour et d'Adfour pour s'arrêter à hauteur de la palmeraie de Zaouïet Sidi Aoumer, où s'est formé un redir de 300 à 400 mètres de largeur sur 1.500 mètres de longueur.

Sur son parcours, il a enlevé les cultures heureusement rares, a déraciné quelques palmiers, détruit les murs des jardins, comblé les madjen et les séguias ; les dégâts n'ont pas été considérables et ont été réparés facilement.

Cette inondation se produit environ tous les vingt ans, au dire des gens de l'Aouguerout, et ses conséquences, bien que non comparables aux résultats des inondations du Nil, n'en sont pas moins des plus heureuses car, pendant les deux années consécutives, les récoltes de dattes et de céréales sont particulièrement abondantes.

Les oueds Baten, Bejouane, Chab el Biod, Tilsameline, El Hattal, Fouifa, Sella, Foulha, etc., coulent tous les ans et souvent plusieurs fois, ce qui procure aux quelques moutons et aux chameaux de bons pâturages pendant une partie de l'année.

Climat. — A ce point de vue, le Territoire militaire d'Aïn-Sefra peut se diviser en quatre zones : 1° la région des steppes ; 2° la région montagneuse de l'Atlas saharien ; 3° la région en bordure de l'Atlas ; 4° la région désertique.

Chacune de ces zones a un climat spécial, cependant la région des steppes et la région montagneuse de l'Atlas d'une part, la région en bordure de l'Atlas et la région désertique d'autre part, présentent beaucoup d'analogie.

Le seul caractère commun à toutes les zones, c'est l'écart

considérable enregistré entre la température diurne et la température nocturne, différence due principalement à la pureté du ciel et à l'absence de végétation qui favorisent un échauffement considérable du sol pendant le jour et un rayonnement excessif pendant la nuit. La sécheresse de l'air et l'aridité du sol rendent donc la surface du Territoire tour à tour brûlante et glacée.

On pourrait conclure de l'examen des graphiques des variations nocturnes que la région n'est pas aussi chaude que semblerait l'indiquer la température maxima, mais il faut tenir compte de la longue durée de la partie chaude du jour. Contrairement à ce qui se passe dans le Tell, le soleil se lève brusquement, les rayons dans cette atmosphère sèche sont déjà brûlants à cette heure matinale et sous la réverbération des sables et des rochers, la couche d'air voisine du sol s'échauffe rapidement à son tour.

Ici point d'évaporation qui entre en jeu pour modérer l'ardeur du soleil : dès 8 heures du matin, la chaleur est forte et le thermomètre ne cesse de monter jusqu'à 3 ou 4 heures du soir, il ne commence à descendre lentement que vers 5 heures, se maintenant longtemps après le coucher du soleil ; malgré l'activité du rayonnement, la terre n'arrive pas à se débarrasser de toute la chaleur emmagasinée pendant le jour.

Température :

1° *Zone des steppes.* — Dans cette zone, les écarts entre les températures d'hiver et d'été sont considérables. Les froids y sont souvent rigoureux et semblent d'autant plus vifs qu'ils sont propagés par des vents d'une grande violence qui ne rencontrent devant eux aucun obstacle et obligent les Nomades à chercher asile dans les vallées. La neige tombe fréquemment en hiver ; par contre, en été, la chaleur répercutée par le sol est excessive.

Quand souffle le siroco, ce vent aride passe par les nombreuses brèches des montagnes bordières et parcourt la région sans perdre de son énergie première ; les vents pluvieux du Nord, au contraire, n'arrivent que privés en grande partie de l'humidité qu'ils portaient, les pentes et les cimes des chaînes septentrionales ont arrêté les nuées au passage.

La température descend au-dessous de zéro d'une façon très inégale, suivant les années. C'est ainsi que le thermomètre marque en 1907 : — 7,4 en janvier, — 13,2 en

février, — 4 en mars ; en 1908 : — 4 en janvier et février ; en 1909 : — 7 en janvier ; en 1910 : — 4 en janvier, — 3 en février, — 2,8 en mars et — 3 en avril, — 0,8 en novembre, — 5,4 en décembre ; en 1911 : — 7 en janvier, — 1 en février ; en 1912 : — 0,3 en mars, — 3,2 en novembre, — 4,8 en décembre.

Les écarts extrêmes maxima sont constatés dans les deux mois qui suivent le solstice d'été :

Mois de juillet : 1907, 43° ; 1908, 41° ; 1909, 40° ; 1910, 41°8 ; 1911, 42° ; 1912, 44°9.

Mois d'août : 1907, 40° ; 1908, 40° ; 1909, 39° ; 1910, 40°6 ; 1911, 42°2 ; 1912, 45°4.

Mais la chaleur moyenne est également forte pendant les mois de juin (30°8), de septembre (30°4) et d'octobre (26°8). A cette époque le maximum varie de 39° à 32° mais les nuits commencent déjà à être très fraîches (de 4 à 14°).

L'écart entre les températures maxima et minima est donc de 56°2 en 1907, 45° en 1908, 47° en 1909, 45°8 en 1910, 47° en 1911, 49°7 en 1912, soit en moyenne pour la période considérée 48°4. (Voir Annexe 1, graphiques n^{os} 1, 2, 3, 4.)

2° *Zone montagneuse de l'Atlas.* — Les conditions climatiques sont à peu près les mêmes que dans la première zone mais la température descend au-dessous de zéro régulièrement pendant 6 mois de l'année, en janvier, février, mars et avril, et en novembre et décembre ; son maximum est enregistré en juillet et atteint 42° à Aïn-Sefra et 41° à Géryville.

L'écart entre les températures maxima et minima est à Géryville de 51° en 1907, 47° en 1908, 53° en 1909, 48°7 en 1910, 46°7 en 1911, 48°4 en 1912, soit en moyenne 49°1, écart supérieur à celui qui est indiqué pour le centre de Méchéria, car il fait plus froid à Géryville qu'à Méchéria.

Dans le centre d'Aïn-Sefra, cet écart est de 50° en 1907 et 1908, 54° en 1909, 41°9 en 1910, 52°6 en 1911, 51° en 1912, soit en moyenne 49°9.

Dans le territoire de Géryville, les mois de juin et d'octobre présentent seuls une température moyenne de 31° à 29° ; dans la région d'Aïn-Sefra, les mois de juin,

1 Les graphiques concernant la météorologie seront réunis en une Annexe à la fin du mémoire.

septembre et octobre sont relativement chauds (33° en juin, 32° en septembre, $26^{\circ}5$ en octobre). (Voir graphiques n^{os} 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.)

3° *Zone de bordure de l'Atlas.* — Le thermomètre marque un degré inférieur à zéro d'une façon irrégulière. La station de Beni-Ounif accuse en 1909 : — 5° en janvier, — 2° en février, — 3° en décembre ; en 1910 : — 4° en janvier, — $0^{\circ}6$ en février, — $0^{\circ}2$ en mars, — $2^{\circ}4$ en décembre ; en 1911 : — $2^{\circ}8$ en janvier, — $2^{\circ}3$ en février, — $0^{\circ}1$ en octobre, — $1^{\circ}2$ en novembre ; en 1912 : — $3^{\circ}2$ en janvier, — $1^{\circ}2$ en décembre.

Celle de Colomb-Béchar enregistre en 1907 : — 5° en janvier, — $0^{\circ}5$ en mars ; en 1910 : — 4° en janvier, — 6° en février et décembre ; en 1911 : — 7° en janvier ; en 1912 : — $3^{\circ}2$ en janvier, — $6^{\circ}1$ en novembre, — $8^{\circ}4$ en décembre.

La température maxima atteint 45° en juillet à Beni-Ounif, 46° à Colomb-Béchar. Les mois de juin, septembre et octobre sont chauds (à Beni-Ounif : $36^{\circ}5$ en juin, $34^{\circ}7$ en septembre, $28^{\circ}8$ en octobre ; à Colomb-Béchar : $38^{\circ}7$ en juin, $36^{\circ}6$ en septembre, 29° en octobre).

L'écart entre les températures maxima et minima est moins sensible que dans les deux premières zones, car il y fait moins froid, il est néanmoins de 46° pour Beni-Ounif et de 47° pour Colomb-Béchar. (Voir Annexe, graphiques n^{os} 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.)

4° *Zone désertique.* — En dépit de la latitude, c'est une région à températures extrêmes, où il fait tour à tour plus froid que sur la Méditerranée et plus chaud que sous l'Équateur.

La température descend assez régulièrement au-dessous de zéro en janvier et février, c'est-à-dire pendant les deux mois qui suivent le solstice d'hiver.

Les renseignements recueillis de 1903 à 1912 pour le Tonat sont indiqués ci-après :

Mois de janvier 1903, — $2^{\circ}8$; 1904, — $2^{\circ}8$; 1905, — 2° ; 1907, — 2° ; 1908, — $1^{\circ}3$; 1909, — 6° ; 1910, — 5° ; 1911, — 5° ; 1912, — $0^{\circ}6$.

Mois de février 1906, — 1° ; 1907, — $3^{\circ}1$; 1910, — 4° ; 1911, — 3° .

Les températures maxima sont enregistrées en juillet : en 1903, $52^{\circ}3$; en 1904, $50^{\circ}3$; en 1905, $51^{\circ}5$; en 1906, $55^{\circ}4$; en 1907, 52° ; en 1908, 50° ; en 1909, 55° ; en 1910,

52°7 ; en 1911, 49°8. Mais la température moyenne est déjà de 28°8 en mars et elle est encore de 29° en novembre.

L'écart entre le maximum et le minimum est de 54°5 en 1905 ; 54° en 1907 ; 50° en 1908 ; 56° en 1909 ; 52°2 en 1910 ; 54°8 en 1911, soit une moyenne considérable de 53°9.

L'écart n'est que de 52°5 au Gourara, par contre il s'élève à 55° dans la Saoura. (Voir graphiques n°s 21 à 32 inclus.)

Pluies :

1° *Zone des steppes et zone montagneuse.* — Dans ces régions, les pluies tombent très irrégulièrement, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'examen des graphiques n°s 33, 34 et 35.

De 1907 à 1912 inclus, la moyenne des pluies est de 312^m/^m8 dans le cercle de Méchéria, de 195^m/^m9 à Aïn-Sefra et de 321^m/^m1 à Gélyville.

Des renseignements que nous avons pu trouver dans l'étude sur le Nomadisme en Algérie, il résulterait que la moyenne des pluies était avant 1906 de 350^m/^m pour Aïn-Sefra, de 370^m/^m pour Méchéria, de 380^m/^m pour Gélyville ; il semble que l'on puisse tirer cette conclusion que les pluies sont plus rares qu'autrefois, conclusion corroborée par les dires des indigènes.

2° *Zone de bordure de l'Atlas.* — Les pluies sont encore plus rares que dans les deux premières zones et les renseignements fournis accusent une moyenne de 103^m/^m pour Beni-Ounif et 82^m/^m3 pour Colomb pendant la période 1905 à 1910, alors qu'auparavant elle était de 138^m/^m7 pour Beni-Ounif et de 96^m/^m6 pour Colomb.

La même déduction que pour la zone des steppes et la zone montagneuse est donc à tirer, mais en 1912 la quantité d'eau tombée relève la moyenne à 132^m/^m1 pour Beni-Ounif et 104^m/^m3 pour Colomb.

Cette région serait aussi peu favorisée que la région désertique au point de vue de l'eau si elle n'avait l'avantage de posséder un condensateur et un collecteur des eaux. La longue chaîne du Grouz (80 kilom. de longueur, 5 à 6 de largeur) constitue en effet un faisceau d'arêtes parallèles entre lesquelles existe un système de profondes vallées, colmatées de cailloutis jusqu'à leur tête et par conséquent servant de réservoir d'humidité et d'aqueduc souterrains.

Ce formidable écran montagneux n'est donc pas seulement le condensateur des pluies qui tombent parfois sous forme de neige, il est organisé de plus pour les emmagasiner, les acheminer, les distribuer.

3° *Zone désertique.* — Dans cette région les pluies sont exceptionnelles et dues le plus souvent à des orages ; elles ne sont en général représentées que par de larges gouttes, les grands courants atmosphériques qui portent vers le Nord de l'Afrique les vapeurs de l'Océan Atlantique n'atteignent pas cette région qui, d'autre part, est en dehors de la zone des pluies tropicales.

Les seules eaux qu'elle pourrait recevoir lui seraient donc fournies par la condensation des vapeurs sur les hautes montagnes du Nord, mais les vents et l'ardeur du soleil ne permettent pas à ces eaux de couler à la surface. Dans cette contrée, les pluies ne sont pas toujours bien accueillies car elles imprègnent les terres des jardins créés sur les sebkhas et font ressortir à la surface du sol le sel qui détruit les cultures.

Vents :

1° *Région des steppes.* — Les vents dominants dans cette région sont ceux de l'Ouest qui ont soufflé pendant 35 mois sur 67 et régulièrement pendant les 3 ou 4 premiers mois des années 1908, 1909, 1910 et 1911, puis ceux du Sud-Ouest représentés par le coefficient 12/67, généralement dans les derniers mois de l'année ; les autres vents se sont rarement fait sentir. La force moyenne du vent n'a atteint le coefficient 5 (10 à 12 mètres) qu'une seule fois, en décembre 1910.

2° *Région montagneuse de l'Atlas.* — Les courants ne sont pas les mêmes dans les deux cercles de cette région.

Dans l'Annexe d'Aïn-Sefra, les vents prédominants sont ceux du Sud, du Nord et du Sud-Ouest, représentés par les coefficients 13/76, 14/76, puis ceux du Sud-Est (10/76), du Nord-Ouest (10/76) dont 6/76 en 1912 et de l'Est (4/76). Les vents du Sud-Est ont soufflé surtout dans le courant de l'année 1909 ; ceux du Sud-Ouest au cours de 1911.

A Géryville, ce sont les vents d'Ouest qui prédominent (30/72) ; puis ceux du Sud-Est (17/72) ; et du Nord-Ouest (17/72).

La vitesse moyenne du vent a toujours été inférieure à 10 mètres.

3° *Région de bordure de l'Atlas.* — Cette région est surtout balayée par les vents du Nord (21/72 à Beni-Ounif, 20/57 à Colomb), puis viennent, dans la région de Beni-Ounif, les vents du Nord-Est (21/72), puis ceux du Nord-Ouest (20/72) et enfin du Sud-Ouest (13/72).

A Colomb ce sont au contraire les vents du Nord-Ouest qui sont plus fréquents (16/57), alors que les vents du Nord-Est qui ne sont représentés que par le coefficient 9/57; les vents du Nord-Ouest ont soufflé principalement en 1912.

La force moyenne du vent n'a mérité la cote 5 qu'en février, juillet 1909 et mai 1911. Ces vents ne sont pas constants : pendant l'été, ils règnent par périodes de 3, 6 et même 10 jours avec des intervalles à peu près analogues. La matinée est souvent calme jusqu'à 9 heures du matin, le vent de sable ne souffle qu'à partir de midi pour atteindre son maximum de violence à 5 ou 6 heures du soir. Il soulève des tourbillons de sable qui arrivent tantôt de l'Est, tantôt du Nord, qui rasant le sol à grande vitesse, charriant des grains de sable assez gros. Ces nuages de sable sont très lourds et par conséquent peu élevés, certains tourbillons ont une force considérable. On les voit souvent arriver de très loin, mais parfois ils se forment brusquement et il est difficile de les éviter.

4° *Zone désertique.* — A Beni-Abbès, ce sont encore les vents du Nord qui ont la prépondérance (44/72), puis ceux du Nord-Est (17/72), et enfin du Nord-Ouest (6/72). Les vents du Sud-Ouest n'ont été enregistrés que deux fois, en octobre et novembre 1910; ceux du Sud-Est ont soufflé quatre fois en 1912.

La force moyenne du vent n'a dépassé 10 mètres qu'une seule fois, en juin 1909.

A Timimoun, ce sont les vents du Nord-Est qui ont prédominé de beaucoup de 1903 à 1910 (51/120), suivis par les vents du Nord-Est (47/120), soit au total 98 mois sur 120.

A Adrar, même prédominance écrasante des vents du Nord-Est (61/120).

On a relevé une cote mensuelle 8 (de 20 à 25 mètres) à Timimoun en novembre 1903, la cote 6 (12 à 16 mètres) à Adrar en mars 1906, la cote 5, trois fois à Adrar en

janvier 1903, février 1904 et octobre 1905 et dix fois à Timimoun.

Évaporation.— La moyenne annuelle d'évaporation a été de $2.773^{\text{m/m}}$ à Aïn-Sefra, et de $1.500^{\text{m/m}}$ à Géryville, de 1907 à 1911.

Dans la zone désertique la moyenne s'est élevée jusqu'à $6^{\text{m}}887$ pour la période 1903-1906. Les deux extrêmes ont été enregistrés : le minimum à Timimoun en décembre 1904 avec $153^{\text{m/m}}5$, soit une évaporation journalière moyenne de $5^{\text{m/m}}112$; le maximum à Adrar en juillet 1905 avec $1.195^{\text{m/m}}2$, soit une évaporation moyenne journalière de $39^{\text{m/m}}8$.

Aucun renseignement n'est donné pour la période 1906-1909.

Tableau indiquant l'Évaporation en Millimètres

pour les différents centres de la région pour lesquels il existe des renseignements

CENTRES	ANNÉES	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE
Ain-Sefra	1907	93,0	110,0	135,9	142,7	378,5	378,5	462,2	461,3	340,0	213,0	118,9	114,8
	1908	92,9	103,5	130,5	142,7	378,5	378,5	459,5	501,2	336,9	312,9	119,3	112,8
	1909	96,5	109,1	134,0	139,1	265,3	265,3	447,9	460,1	339,8	227,4	122,1	113,7
Géryville	1907	87,0	64,3	45,2	56,5	148,3	204,4	262,2	272,1	221,5	173,0	102,2	69,2
	1908	104,05	112,6	104,3	93,6	167,4	200,4	293,6	352,2	300,5	166,2	82,7	67,8
	1909	75,4	76,3	83,1	98,7	112,5	158,2	239,1	264,0	153,7	159,6	83,0	71,4
	1911	"	"	88,4	150,6	209,9	323,2	283,2	269,6	262,4	177,8	94,8	65,3

Service météorologique.— Des stations météorologiques sont installées dans les postes ci-après :

- 1° Zone des steppes : Méchéria.
- 2° Zone montagneuse de l'Atlas : Aïn-Sefra, Géryville, El Abiod.
- 3° Zone de bordure de l'Atlas : Beni-Ounif, Colomb.
- 4° Zone désertique : Beni-Abbès, Timimoun, Adrar.

Le service des observations est placé sous la direction du médecin chef de l'hôpital ou du service des Affaires indigènes. Chaque station envoie journellement une dépêche au Gouvernement Général. Ces stations offrent le plus grand intérêt tant au point de vue scientifique qu'à celui de l'application des méthodes de culture appropriées à la région.

L'ensemble des stations constitue en effet aujourd'hui un réseau assez étendu dans lequel les données recueillies reposeront bientôt sur un assez grand nombre d'années pour qu'il soit permis d'arriver à une connaissance plus précise des conditions climatiques des régions où elles sont situées.

Ces données pourront également être mises à profit pour l'étude comparative des éléments météorologiques et par suite de la mise en valeur des forces fournies par la nature pour l'utilisation des eaux d'un sol privé de pluies.

A ces derniers points de vue, il a paru désirable de mettre quelques-unes des stations à même d'étudier, par un enregistrement continu, la direction et la force des vents qui, dans cette région, offrent, comme nous l'avons vu, une assez grande régularité dans leur vitesse, mais non dans leur direction.

Des anémomètres système Dalloz ont été envoyés en 1910 aux chefs de poste de Colomb et de Timimoun pour permettre une étude complète des vents.

CHAPITRE II

PEUPLEMENT ET COLONISATION

§ A. Peuplement. (Voir tableau du Mouvement de la population, p. 56.) — Dans tout le Territoire, la densité de la population est inférieure à un habitant par kilomètre carré ; elle comprend des Européens et des Indigènes.

La population européenne se divise : 1° en fonctionnaires et employés (en grande partie du chemin de fer) ; 2° en commerçants français ou naturalisés, européens, vivant presque exclusivement sur la garnison et dont le nombre est fonction de l'effectif ; 3° enfin, et ce sont les moins nombreux, en négociants s'occupant surtout d'affaires avec les indigènes. Cette dernière catégorie ne comprend que des Israélites algériens ou originaires du Maroc.

La population indigène se compose de Berbères, de Zenètes repoussés de la région de Tlemcen jusqu'au Touat par les Berbères Ketama et Sanhadja et les Arabes du xi^e siècle, d'Arabes nomades ou ksouriens venus de tous côtés, de Juifs islamisés venus de Palestine, de Mozabites, de Kabyles, de nègres et d'harratins¹. (Voir la décomposition en tribus, pp. 57-62.)

Annexe d'Aïn-Sefra. — Le poste d'Aïn-Sefra a été créé en 1882, à la suite de l'insurrection de Bou Amama, pour surveiller toute la région des ksour en face de Figuig qui était alors le refuge de nos ennemis, le centre de leurs approvisionnements et le point de départ de leurs incursions.

Tout d'abord on hésita sur l'emplacement à choisir entre Tiout et Sfissifa. Le lieutenant de Banière, envoyé

¹ D'après M. Piquet (*La civilisation de l'Afrique du Nord*), les populations habitant les steppes, au bord des chotts et les Oulad Sidi Cheikh seraient des tribus arabes ; les populations de la région des ksour seraient berbères. L'interprète militaire Hamet, qui a séjourné à Aïn-Sefra vers 1892, dit la même chose. D'ailleurs, beaucoup de noms de ksour ou points d'eau de la région sont d'origine berbère. Ex. : Tiout, Aïn Tiraïn, etc.

dans la région des ksour pour rechercher l'emplacement d'un nouveau poste, se prononça pour Tiout, mais le général Delebecque décida de créer le poste à Aïn-Sefra, estimant ce point mieux placé pour couvrir les débouchés de la région.

Aujourd'hui le village se compose de quatre parties distinctes.

1° Le village européen, assis sur la rive gauche de l'oued et habité par une population de Français (658), d'Espagnols (99), d'Italiens (54), d'Européens de différentes nationalités (64), de Juifs et d'Arabes étrangers ;

2° Les bâtiments militaires construits sur la rive gauche. Le mur d'enceinte provisoire en pierres sèches fut commencé le 14 décembre 1881 par nos troupes qui avaient chassé les Amours du massif montagneux entre Ich et Sfisifa ;

3° Le ksar, qui portait autrefois le nom d'Aïn-Safia (la source pure), bâti au pied des dunes et abritant la population arabe locale ;

4° Le village nègre à proximité du village européen, occupé par les Arabes étrangers qui se sont fixés à Aïn-Sefra.

Détruit en 1904 par l'inondation, le village européen a été rebâti grâce à une subvention du Gouvernement Général entre la gare et l'oued. C'est un coquet village possédant quelques maisons avec jardinets, des avenues et des rues larges et bien ombragées. L'aspect, à la descente de la gare, est assez réjouissant surtout lorsque l'on revient du Sud. (Pl. I.)

Le village qui comprenait en 1906, 201 maisons, 402 familles dont 262 européennes et 140 indigènes, ne possède plus aujourd'hui que 184 maisons et 365 familles dont 222 européennes et 143 indigènes¹.

En 1849, le ksar comprenait 200 maisons habitées par 1.000 indigènes ; en 1861 la population s'abaisse à 500 ; en 1875 à 300 ; en 1881, au moment de l'occupation, nous trouvons le ksar à peu près abandonné, 60 familles ayant émigré à Tlemcen, 6 familles s'étant installées à Oudjda, 70 autres s'étant fixées définitivement à Aïn-Nakha, dans

¹ Le nombre des familles s'est augmenté d'environ 25, depuis que le dépôt des machines a été transféré de Méchéria à Aïn-Sefra, en janvier 1904.

la région de Fez. Aujourd'hui le ksar comprend 120 maisons.

CENTRES INDIGÈNES. — Les autres ksour de l'Annexe sont ceux de Tiout, Asla, Moghar Tahtani, Moghar Foukani et Aïn-Sfissifa.

L'oasis de Tiout est à 6 kilomètres de la gare du même nom et à 7 kilomètres d'Aïn-Sefra. Excursion charmante à faire dans la palmeraie, visite aux pierres écrites (rochers sur lesquels sont gravés des dessins représentant des animaux, autruches, chameaux, et des personnages).

Asla est perché en nid d'aigle sur une colline rocheuse et entouré d'une muraille flanquée de 5 grosses tours. L'oasis renferme 1.200 palmiers croissant dans des jardins bien abrités, des vents du Nord et du Sud, par deux chaînes parallèles de collines.

CENTRE EUROPÉEN RATTACHÉ A AÏN-SEFRA : *Djenien bou Rezg*. — Il existait autrefois dans l'Annexe d'Aïn-Sefra un deuxième centre : Djenien bon Rezg.

Ce poste fut créé en mars 1885 par le général Delebecque pour couvrir les communications qui reliaient Figuig à Aïn-Sefra à travers les montagnes et surveiller de plus près l'oasis marocaine de Figuig et le pays au Sud de l'Atlas. Les travaux, interrompus, ne furent terminés qu'en 1888.

Djenien a été abandonné, car il n'avait sa raison d'être que dans la garnison nombreuse qui, autrefois, occupait ce point et qui, devant le progrès de notre occupation, l'a quitté parce qu'il avait perdu tout intérêt politique et militaire. Il n'est habité aujourd'hui que par quelques familles d'employés du chemin de fer.

Annexe de Beni-Ounif. — L'extension de l'occupation française dans les régions de l'Extrême-Sud Oranais provoqua la création d'un poste des Affaires indigènes à Djenan ed Dar le 20 décembre 1900.

Peu de temps après, le siège de ce commandement, transformé en Annexe, fut transféré à Beni-Ounif même. Ce point devint le plus important des postes destinés à assurer la sécurité de la vallée de la Zonsfana-Saoura qui est la voie naturelle de pénétration vers les Oasis sahariennes.

Le désir d'assurer le transport rapide des troupes sur la ligne des postes extrêmes, amena le Gouvernement à proposer aux Chambres le prolongement de la voie ferrée

de Duveyrier (alors point terminus) sur Beni-Ounif et vers Igli ; le premier tronçon du nouveau chemin de fer fut livré à l'exploitation le 13 juin 1903. Dès lors Beni-Ounif, où il n'existait jusque là que quelques mesures arabes, prit une très grande importance. De nombreux commerçants vinrent s'y installer, y établirent des dépôts de marchandises et s'y livrèrent à des transactions actives, non seulement avec les gens de Figuig, mais encore avec les tribus nomades de l'Ouest.

Le développement de cette agglomération fut si rapide que quatre mois après (novembre 1903) on comptait 300 habitants et que le chiffre des affaires, accusé par les négociants, atteignait 1.500.000 francs par trimestre. D'autre part, l'élément militaire auquel Beni-Ounif devait une partie de sa prospérité, comptait un effectif de près de 1.500 hommes stationnés dans la localité.

L'importance de Beni-Ounif semblait donc devoir se maintenir sinon s'accroître en raison de sa situation spéciale au point de vue politique et géographique qui en faisait un centre d'attraction et de ravitaillement pour les nombreuses tribus nomades de l'Ouest.

Un autre élément de vitalité pour Beni-Ounif se révélait : la curiosité et l'attrait qu'inspirait la visite de l'oasis de Figuig. L'excursion à travers la palmeraie et les sept ksour de Figuig est merveilleuse, surtout au mois d'avril alors que les jardins ont revêtu leur parure printanière et verdoyante ; d'après les dires de certains voyageurs, la palmeraie rivalise de beauté avec celle de Biskra. Il est presque certain aujourd'hui que sous peu sera construit à Beni-Ounif un hôtel dont le confortable ne laissera rien à désirer avec service automobile de Beni-Ounif à Figuig, installation au djorf (point d'où la vue sur l'ensemble de la palmeraie est splendide) d'un petit restaurant qui permettra de consacrer toute une journée à la visite de l'Oasis. La Compagnie des chemins de fer de l'Etat Algérien organisera des trains légers qui favoriseront aux touristes le voyage à Ounif. La Pl. III représente un des ksour : El Habib.

Au cours de 1904, mille touristes se rendirent dans cette région et séjournèrent à Beni-Ounif.

On espérait que cette localité resterait longtemps encore le siège des réserves militaires du Sud Oranais et on croyait que le sol renfermait des richesses dont l'industrie pourrait tirer parti.

Ces diverses considérations amenèrent l'Administration à sanctionner le fait accompli en prescrivant la constitution d'un centre industriel et commercial à Beni-Ounif ; cette décision fut prise le 31 octobre 1904, après avis d'une commission spéciale réunie dans cette localité.

Dans le courant de 1906, l'Administration dota Beni-Ounif de tous les services nécessaires à toute agglomération d'habitants : écoles, postes, fondouk entouré de halles pour échanges commerciaux, immeubles comprenant salle de mairie, justice de paix, et chapelle, abattoir, lavoirs, bains maures, etc. L'alimentation en eau fut assurée au moyen de puits et d'appareils élévatoires. (Pl. II.)

Mais après être passé par le maximum de prospérité, le centre de Beni-Ounif commença à décroître par suite du prolongement de la voie ferrée, de la diminution de la garnison, des causes qui sont expliquées au chapitre « Commerce ». Beaucoup de négociants quittèrent cette localité pour s'installer à Colomb ou à Bou-Denib où ils espéraient faire un commerce plus facile et plus rémunérateur.

En 1912, la population diminue encore de 40 âmes. Le village comprend 85 maisons dont un grand nombre inoccupées.

Cercle de Méchéria. — Méchéria est un ancien ksar ruiné qui possédait une source assez abondante, au pied du djebel Antar, à l'angle formé par les deux directions du massif ; aussi est-il très exposé par sa situation aux tourbillons de vent qui viennent se briser sur les flancs de l'Antar ; il était relié, par de très mauvaises pistes, à Saïda, Géryville et Aïn ben Khelil ; aujourd'hui les pistes sont très bonnes, des points d'eau nouveaux ont été créés et un village européen s'est développé rapidement à quelque distance de la redoute militaire. (Pl. IV.)

La colonne chargée de procéder à la première installation du poste arriva à Méchéria le 8 août 1881.

La population européenne a augmenté de 67 habitants entre 1906 et 1911, mais au prochain recensement on constatera forcément une diminution sérieuse par suite du transfert du dépôt des machines de l'Etat algérien à Aïn-Sefra.

La population indigène s'est accrue d'une façon assez sensible grâce à l'installation d'un village nègre où 45 familles de diverses origines se sont installées.

Il n'existe dans l'Annexe de Méchéria aucun autre groupement européen ; les tribus indigènes étant essentiellement nomades, aucun ksar n'a été bâti.

Géryville. — A l'endroit où s'élève aujourd'hui Géryville sur la rive gauche de l'oued Biod, on ne voyait au moment de l'occupation française que quelques gourbis appartenant aux Guerraridj et qu'on appelait El Biod, du nom d'un puits qui existait à l'emplacement de l'hôpital actuel.

Outre l'oued Biod, dans lequel il y avait de l'eau en permanence, deux lacs alimentés par des sources arrosaient les quelques jardins que les indigènes cultivaient autour de leurs misérables habitations.

En 1852, lorsque le colonel de Géry eut parcouru, avec une colonne formée à Mascara, tout le pays compris entre Stitten, Ghassoul et Brézina, il s'arrêta à El Biod et décida d'y créer un poste.

Dans le courant de l'année suivante, on vit s'élever rapidement des casernes et un hôpital ; tout autour de ces habitations, des Européens ne tardèrent pas à construire des maisons et ainsi fut bâtie la petite ville qui, en souvenir de son fondateur s'appelle Géryville, mais que les indigènes continuent à appeler El Biod.

La population de Géryville est très mélangée ; sur un total de 2.746 habitants, on compte 888 Européens (Français d'origine, Français naturalisés, Etrangers), 1.797 Musulmans indigènes et 61 Musulmans étrangers Kabyles, Mozabites, Marocains, Touaregs).

AUTRES CENTRES DU CERCLE : *Bouktoub.* — A 106 kilomètres au Nord-Ouest, sur la voie ferrée d'Oran à Colomb, se trouve le petit bourg de Bouktoub, comprenant une population de 190 habitants, dont 137 Européens (92 Français d'origine ou naturalisés) et 53 Musulmans indigènes. Cette petite population vit surtout du commerce de l'alfa.

El Abiod Sidi Cheikh. — Le poste d'El Abiod Sidi Cheikh fut occupé en 1895 mais aucun groupement européen ne s'y est constitué.

CENTRES INDIGÈNES. — Les ksour dépendant du Cercle de Géryville sont ceux de Chellala Gueblia, Chellala Dahrania, Boussenghoum, El Abiod Sidi Cheikh, les Arbaouat, Stitten et Ghassoul.

Cercle de Colomb-Béchar :

a) CENTRE EUROPÉEN DE COLOMB-BÉCHAR. — Les événements de 1903 dans le Sud nécessitèrent la création d'un poste intermédiaire entre Beni-Ounif et Taghit, pour couvrir la route de la Zousfana et amener les Doui Menia et les Oulad Djerir, jusqu'alors insoumis, à accepter notre juridiction conformément au protocole du 20 juillet 1901.

L'emplacement choisi fut un plateau d'où la vue est assez étendue sauf du côté de l'Ouest où elle est limitée par une série de hauteurs bordant la hammada de l'Oum es Seba.

Le poste, créé le 5 novembre 1903, s'appela d'abord Tagda, mais plus tard il prit la dénomination de Colomb (décision de M. le Gouverneur Général en date du 12 janvier 1904) en souvenir du général qui eut à lutter contre les Doui Menia et les Oulad Djerir.

Naturellement l'installation d'un commandement militaire important et le prolongement de la voie ferrée jusqu'à ce point eurent pour résultat la constitution, autour de ce poste, d'une agglomération de commerçants européens; les établissements indispensables à tout centre furent élevés et les travaux les plus urgents exécutés.

Le village de Colomb est le seul groupement européen de la région; les quelques Européens qui habitaient autrefois Taghit l'ont quitté en même temps que disparaissait la garnison. A la suite des colonnes de 1908, plusieurs familles ont quitté Colomb pour s'installer à Bou-Denib, mais le peuplement européen n'a pas diminué de ce fait, au contraire il s'est accru de 286 habitants, car de nouveaux négociants ont ouvert boutique dans cette localité soit pour fournir les troupes, soit pour commercer avec le Tafilalet, le Haut-Guir et les oasis.

A proximité du village européen se trouve le ksar de Béchar (Pl. V) et à 20 kilomètres au Nord, à l'entrée de la palmeraie, le ksar d'Onakda. Ces deux ksour ont un passé fort ancien. On garde à Béchar le souvenir d'un siège que le ksar eut à soutenir au ^{xii}^e siècle contre le sultan Moulay Ahmed Delbi, surnommé « le sultan noir » : il ne doit pas être question du ksar actuel bâti sur la rive droite de l'oued, protégé par de hautes murailles, mais de celui dont les ruines confuses, en pierres sèches, se trouvent sur la rive gauche.

On raconte en effet que les premiers occupants

s'installèrent dans un endroit dénommé Zekkour, à un kilomètre environ du ksar actuel et qu'ils quittèrent ce point parce que le ksar tombait en ruines.

En dehors de ces deux ksour, il en existe trois autres peu importants : El Ahmar, Sfissifa et Mongheul.

A 24 kilomètres de Colomb se trouve la zaouïa de Kenadsa dont le chef Si Brahim est un marabout très écouté. Le site est pittoresque, le ksar est bâti au pied de la hammada ; on y voit une très belle mosquée bâtie par un italien qui s'est fait musulman. Trois petites palmeraies existent à proximité du ksar. (Pl. VI.)

b) CENTRE DE BENI-ABBÈS. — Il n'existe dans le village dit « européen », bâti sous les murs de la redoute, que deux commerçants européens, quelques Juifs du Tafilalet, bijoutiers, deux ou trois boutiquiers arabes. Les indigènes sont répartis dans trois ksour, celui des R'nanema, celui des Abbabsa, le troisième occupé par des Harratins.

De nombreux ksour ont été construits dans le lit de l'oued Saoura, d'Igli à Ksabi, sur une longueur de 250 kilomètres.

c) OASIS SAHARIENNES. — Aucun groupement européen n'existe aux oasis ; deux Français seulement ont élu domicile au Touat pour coloniser ; les ksour sont très nombreux. (Voir tableau de la répartition de la population par tribus.)

On peut constater une diminution de population de 794 habitants au Gourara et de 224 au Touat, entre les deux recensements de 1906 à 1911.

S'il faut en croire le commandant Deporter, cette moins value aurait été bien plus sensible encore avant 1906, puis la population atteignait, d'après lui, en 1890, un chiffre de 95.008 pour le Touat et de 73.546 pour le Gourara. M. Sabatier trouvait de son côté 141.252 pour le Gourara et 120.971 pour le Touat, alors qu'en 1891, le capitaine Godron, chef d'annexe d'El Goléa, présentait des chiffres inférieurs : 15.288 pour le Gourara et 9.332 pour le Touat. Le voyageur allemand Rohlf, le seul qui ait parcouru le Touat-Gourara à cette époque, sans oser donner un chiffre même approximatif, affirmait que la région était très peuplée.

On peut attribuer cette diminution si brusque aux nombreuses invasions de sauterelles (voir chapitre XII),

qui se produisirent à des époques assez rapprochées et aux cataclysmes qui semèrent la ruine et la misère. A la suite de ces événements, les habitants durent abandonner certains ksour définitivement pour se réfugier dans des contrées plus hospitalières. Les invasions des Berabers, avides de ravir aux malheureux indigènes les vivres que la charité et la pitié avaient fait affluer des tribus voisines, contribuèrent aussi dans une large mesure à l'exode des habitants.

Les causes de la diminution constatée au cours des dernières années sont d'un autre ordre. Les ksouriens vont travailler en assez grand nombre dans le Tell et en Tunisie : quelques-uns seulement reviennent au pays, beaucoup d'entre eux s'installent dans le Tell ne laissant derrière eux que le souvenir de leur misère. Ils trouvent à s'employer dans le Nord, où leur habitude de tirer parti d'un sol pauvre les classe tout de suite parmi les bons khammès ; ils ne songent plus à revenir au pays et leur exemple devient contagieux.

Cependant la présence d'indigènes est plus que nécessaire dans un pays où les bras manquent et où le travail abonde et si la main-d'œuvre diminue, les cultures se dessèchent, les feggaguir se comblent et c'est la mort du pays.

Il est très difficile pourtant de lutter sur place contre cette tendance, car bien des départs clandestins ne peuvent être empêchés, mais il serait à souhaiter qu'une surveillance plus rigoureuse fût exercée dans le Tell.

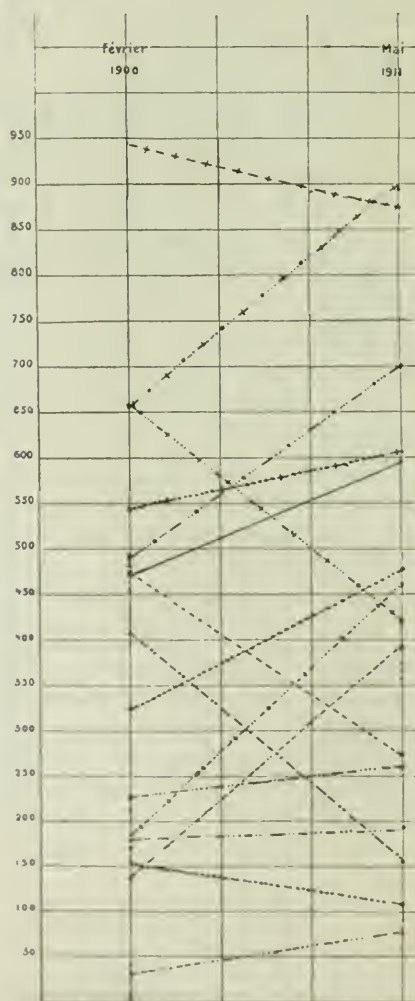
D'après un nouveau recensement effectué en 1912 au Touat, la diminution de la population serait moins importante que celle qui est indiquée par les tableaux. L'opération non terminée fin 1912 accusait déjà un chiffre de 16.039 habitants au lieu de 15.542.

Ce recensement a été ordonné en vue de suivre par la suite l'évolution des différentes classes blanche, harratine, nègre. Dès à présent on peut dire que la race des Harratins est assez prolifique : il semble qu'elle est destinée à submerger la race blanche si elle arrive à obtenir des propriétaires des terres une légère amélioration des conditions de contrat. La race nègre, par contre, semble périr.

La population tonatienne se décompose en 1911 de la façon suivante : 7.397 blancs, 6.699 harratins et 1.453 nègres.

Mouvement de la population européenne

AIN-SEFRA	Français	-----	GERYVILLE	Français	
	Autres européens	- - - - -		Autres européens	
	Ensemble	- + - + - + - +		Ensemble	+ + ... +
MECHERIA	Français		BENI-OUNIF	Français	-----
	Autres européens	- - - - -		Autres européens	- - - - -
	Ensemble	- + - + - + - +		Ensemble	+ + ... +
COLOMB	Français	-----		Français	-----
	Autres européens	- - - - -		Autres européens	- - - - -
	Ensemble	- + - + - + - +		Ensemble	+ + ... +



Détail de la Population Indigène par Cercles, Tribus ou Ksour

CERCLES ou ANNEXES	TRIBUS	FRACTIONS DE TRIBUS	KSOUR	POPULATION EN 1906		POPULATION EN 1911		
				Nomade	Sédentaire	Nomade	Sédentaire	
AIN-SEFRA	Amours.....	Mérinat.....	Aïn-Sefra.....	473	»	566	»	
		Ouled Boubekeur.....		827	»	1.104	»	
		Oulad Ahmed 1.....		194	»	»	»	
		Oulad Touni.....		253	»	243	»	
		O. Sidi Boulennar.....		553	»	661	»	
	Cheurfa.....	Souala.....	Moghar Tahiani.. Moghar Foukani.. Slissifa ² Tiout.....	1.114	»	1.179	»	
		Maghen... ..		»	848	»	819	
				»	»	267	»	233
				»	»	660	»	867
				»	»	440	»	428
	Etrangers } Divers.....	Marocains.....	»	»	559	»	592	
			»	»	379	»	561	
			»	»	674	738	»	
			»	»	196	200	»	
			»	»	183	»	16	
	TOTAUX...				3.414	4.682	4.691	3.905
					8.096		8.596	

1 Rattachés en 1911 au ksar de Tiout.

En 1849, Slissifa comptait 1.200 habitants ; en 1861, 350 ; en 1875, 145.

GÉNÉRALITÉS du ANNÉE	TRIBUS	FRACTIONS DE TRIBUS	ESOFR	POPULATION EN 1906		POPULATION EN 1911	
				Nomade	Sédentaire	Nomade	Sédentaire
	Hamyans Chafaa.....	Bekrara		1,544	»	2,524	»
		Oulad Mansourah.....		1,725	»	1,398	»
		Oulad Khelif		»	»	1,209	»
		Akerna		2,495	»	2,485	»
		Beni Metharef		1,518	»	2,454	»
		Oulad Toumit		562	»	670	»
		Megan		679	»	972	»
		Meghaoulia		882	»	1,379	»
		Frachia.....		488	»	797	»
	Hamyans non Chafaa...	Oulad Ahmed		450	»	559	»
		Oulad Embarek.....		561	»	747	»
		Oulad Farès.....		662	»	896	»
		Oulad Messaoud.....		419	»	417	»
		Oulad Serour.....		1,074	»	1,317	»
		Oulad Sendan		696	»	1,008	»
	Rezâina	Cherraga		2,612	»	2,586	»
		Cherraba		2,525	»	2,510	»
				»	14	»	132
	Marocains			»	564	»	»
	Maghizeu			»	536	»	831
	Divers	Etrangers		»	»	»	»
		Totaux.....		18,592	1,114	23,595	963
				19,706		24,558	

CERCLES ou ANNEXES	TRIBUS	FRACTIONS DE TRIBUS	KSOUR	POPULATION EN 1906		POPULATION EN 1911	
				Nomade	Sédentaire	Nomade	Sédentaire
Trafis		Derraga Cherraga Derraga Gharaba Akerna et Ouled Abdelkrim Oulad Serour Oulad Ziad Cherraga Oulad Ziad Gharaba Oulad Sidi Cheikh Oulad Sidi El Hadj Bouhafs et El Ahlod	Stitten	2.711	»	2.834	»
				2.689	»	1.761	»
				3.110	»	3.517	»
				1.715	»	1.600	»
				3.688	»	3.701	»
Oulad Sidi Cheikh Cherraga Laghouat el Ksel		Rezeigat Oulad Moumen	Ghassoul	2.218	»	2.615	»
				2.301	»	2.009	»
				3.159	»	3.875	»
				2.891	2.899	3.209	2.422
				1.411	»	1.491	»
Laghouat el Ksel		Oulad Aïssa et Brezina Guerrardj Oulad Amran Oulad Sidi El Hadj ben Ameur Makna Oulad Sidi Tifour Arkaouat	Chellala Dahrania Bou Senghoum	1.901	177	2.331	196
				789	»	1.109	»
				886	»	1.023	»
				280	»	958	»
				888	»	997	»
Ahl Outakef Ksour indépendants		Oulad Sidi Ahmed ben Medjoub	Mécheria Géryville Bou Ktoub Marocains	1.372	»	1.701	»
				»	981	»	869
				»	637	»	696
				»	861	»	1.078
				272	»	419	»
Tribus indépendantes				»	309	»	»
				»	2.036	»	1.858
				»	127	127	»
				»	»	»	53
				»	33	»	»
Maghzen				30.810	8.363	35.313	7.472
				TOTAUX...			
				39.203		42.785	

1 Supprimé et rattaché aux Oulad Sidi El Hadj ben Ahmed en 1911.

CANTONS	TRIBUS	FRACTIONS DE TRIBUS	KSOUR	POPULATION EN 1906		POPULATION EN 1911	
				Nomade	Sédentaire	Nomade	Sédentaire
BENI-OUNIF			Maghzen	»	633	»	630
			Bent-Oumifet Toudi	»	406	»	657
			Nomades	131	»	260	»
			Marocains	»	240	»	333
			TOTAUX...	131	1,279	260	1,320
				1,413		1,580	
COLOMB	Beni-Goumi		Bechar	»	300	»	452
			Ouakda	»	125	»	312
			El Ahmar	»	»	»	138
			Sfissila	»	»	»	21
			Mongheul	»	»	»	278
	Doui-Ménia (ralliés)		Bon Kaïs	»	»	»	154
			Zaouia Foukama	»	400	»	388
			Zaouia Taltania	»	220	»	250
			Taghit	»	577	»	627
			Barrebi	»	795	»	809
	Doui-Ménia soumis		Bakhti	»	181	»	152
				8,000	»	8,000	»
			Oulad Youcef	765	»	707	»
			Idersa	790	»	941	»
			Oulad Rahmoun	265	»	250	»
			Messaada	260	»	272	»
			A reporter...	10,080	2,601	10,170	3,581

CERCLES ou ANNEXES	TRIBUS	FRACTIONS DE TRIBUS	KSOUR	POPULATION EN 1906		POPULATION EN 1911	
				Nomade	Sédentaire	Nomade	Sédentaire
	Oulad Djerrir soumis ...	Oulad El Haouari	Reports...	10 080	2 601	10 170	3 581
		Oulad Dada		235	»	338	»
		Oulad Sidi Belgacem		145	»	97	»
		Oulad El Mir		150	»	203	»
		Oulad Hammou		120	»	159	»
		Oulad ben Sassi		170	»	225	»
		Oulad Kouider		180	»	134	»
		Oulad Beddjar		»	»	120	»
		Assassa		»	»	215	»
	Marocains		Colomb	»	»	80	»
			Beni-Abbes	»	608	»	304
			Igli	»	1 057	»	625
			Mazzer	»	182	»	1 082
	Ghenanema-Ghenamcha,	Oulad Hassoum		735	»	745	»
		Oulad Rezzoug		521	»	530	»
		Maadid		353	»	350	»
			Agdal	»	237	»	210
			Guerzim	»	118	»	150
			Béni-Ikhlef	»	470	»	480
			Kerzaz	»	1 100	»	1 090
			Oulad Ralfa	»	159	»	450
			Ksabi	»	»	»	250
	Ghenanema-Debahha ...	Etrangers		793	»	785	»
				»	»	»	542
			Totaux...	13 485	6 862	11 151	8 985
				20 347		23 136	

CERCLES ou ANNEXES	DISTRICTS	KSOUR	POPULATION		OBSERVATIONS
			En 1906	En 1911	
TOUAT	Timmi		2,686	2,701	Les villages dont la population est indiquée en 1906 et pas en 1911 ont dû être rattachés à leur district respectif. Le Touat était divisé en 1906 en 11 districts : Boudia, Timmi, Bou-Faddi, Tamentit, Tassalit, Tamest, Zaouïet-Koumla, Inzegmir, Sali, Reggan, El Kreibat.
	Sha		375	441	
	Boudia		1,874	2,111	
	Tamentit		1,119	853	
	Bou-Faddi		858	962	
	Fenoughil		794	763	
	Tamest		1,249	1,762	
	Sali		744	»	
	Zaouïet-Koumla		3,090	3,409	
	Zaouïet-Reggan		259	»	
	Inzegmir		1,689	2,614	
	Taourirt		284	»	
GOURARA	Adrar 1		115	188	En 1906 le Gourara était divisé en 12 districts : Tinerkouk, Oulad Saïd, El Haïba, Charouin, Teganeï, El Djersifat, Timimoun, Zoua ed Deldoun, Der'ancha, Tsabit, Aouzerout, Sha.
	En Nefis		1,200	»	
		TOTAUX . . .	16,336	15,542	
	Barka		1,189	1,323	
	Charouin		1,107	1,092	
	Deldoul		1,757	2,071	
	Kali		495	561	
	Khenafsa de l'Aougerout		1,820	1,874	
	Khenafsa du Gourara		1,401	1,413	
	Oulad Saïd		2,308	2,392	
	Tabhelkosa		2,689	2,794	
	Taghouzi		1,020	917	
	Tahantas		1,287	1,203	
	Talmine		725	707	
	Timimoun		6,031	5,429	
	Tlalet		1,422	1,416	
	Tsabit		4,934	4,815	
	Heha		645	668	
	Sahla		854	740	
	Metarfa		874	831	
	Oulad Aïssa		296	309	
	Onfrane		100	398	
	Adjedir Chergui		524	507	
	Adjedir Gharbi		502	490	
	Tim-Noumeur		24	27	
		TOTAUX . . .	32,304	31,980	

1 Adrar jouit pendant longtemps, d'après Colonicien, le rôle de capitale des Arabes ; ce n'est qu'à la fin du xvi^e siècle qu'elle perdit son rang.

§ B. Essais de Colonisation :

Annexe d'Aïn-Sefra. — En 1912, M. Bocassin, d'Aïn-Sefra, s'est installé à Tiout, au bord de l'oued Namous, pour exploiter 3 hectares et demi environ de terrain. Il a fait des essais de culture avec irrigation et sans irrigation afin de déterminer quelles étaient les espèces de blé et d'orge pouvant venir à bien dans la région.

La culture, sans arrosage, a donné les résultats suivants ; les semences avaient été mises en terre fin décembre 1912 :

QUALITE DES SEMENCES	QUANTITÉ ensemencée	RENDEMENT	OBSERVATIONS
Orge n° 13 ¹	0 ^k 500	8 ^k 500	Grain un peu maigre.
Orge n° 21 ¹	Id.	10 ^k	
Orge n° 39 ¹	Id.	9 ^k	Grain bien nourri.
Orge n° 43 ¹	Id.	nul	N'a pu arriver à maturité.
Orge Hallet Pedrignès chevalier.....	Id.	6 ^k	N'a pu arriver à son complet développement.
Orge noire d'Egypte à barbe lisse.....	Id.	médiocre	Cette orge se trouvant semée dans un terrain de gres, n'a donné de rendement que dans la partie où la terre avait une hauteur suffisante, dans cette partie le grain produit était de très belle qualité.
Orge de brasserie.....	Id.	10 ^k	Très beau grain.
Orge Albert à 6 rangs.	Id.	nul	N'a pu arriver à maturité.
Orge nue du Dahomey ..	Id.	9 ^k 500	Grain bien garni.
Orge nue de Tunis.....	Id.	11 ^k	qualité à recommander.
Blé Ily Richelle.....	Id.	°	/ Le rendement n'a pu être déterminé, le grain ayant été en partie dévoré par les moineaux
Blé Pelou de Cinda Ro- drigo.....	Id.	°	
Blé Pélissier.....	Id.	°	A fourni un très beau grain mais a été dévoré par les moineaux

Les expériences seront continuées ; cet essai de colonisation réussira certainement car M. Bocassin, qui habite

¹ Provenant de la station botanique d'Alger.

la région depuis très longtemps, avait déjà créé à Aïn-Sefra un très beau jardin et a fait des expériences pendant une douzaine d'années. C'est un colon expérimenté et un travailleur.

Cercle de Méchéria. — M. Bourdiol, habitant Rivoli, a obtenu en 1910 l'autorisation de procéder, à proximité du centre de Méchéria, sur une parcelle domaniale, et près de Mekalis, sur une surface de 50 ares environ, à des essais de culture en lignes espacées.

Les travaux entrepris en 1910, trop tard, ne donnèrent pas de résultats appréciables, ceux de la campagne 1912-1913 ont été satisfaisants en ce qui concerne les céréales (orge, avoine, blé tendre, blé dur, seigle). Le rendement des plantes fourragères (luzerne, sainfoin, maïs), des betteraves et des pommes de terre a été faible ; par contre, les fèves, pois et lentilles ont donné d'assez bons résultats.

L'idée de M. Bourdiol était de déterminer les espèces pouvant être cultivées avantageusement selon les méthodes du Dry farming.

Annexe de Beni-Ounif. — En 1909, un essai de colonisation a été tenté par un Français de la vallée du Rhône qui voulait créer quelques prairies artificielles pour s'occuper de l'élevage et du commerce des moutons.

Malheureusement il se mit à la besogne avec plus de bonne volonté que d'expérience ; aussi le manque de sens pratique et les sécheresses de 1909 et 1910 firent-elles échouer cette tentative.

Annexe de Touat-Gourara. — Un ex-adjutant de la Compagnie Saharienne du Touat eut l'heureuse idée de songer à revivifier l'oasis de Tin-Noumeur ; pour l'encourager et lui permettre de devenir une sorte de moniteur enseignant, surtout par l'exemple aux indigènes, M. le Gouverneur Général mit à sa disposition une somme de 5.000 francs.

Après avoir obtenu des anciens occupants une cession régulière de leurs droits de propriété, M. Joly fit procéder à divers travaux, notamment au désensablement sur une longueur de 5 kilomètres d'une foggara dont le débit actuel est de 17 litres à la seconde et suffirait à l'alimentation en eau de 10.000 palmiers ; c'est une des sources les plus importantes du Touat.

Grâce à son ardeur au travail, à son énergie patiente, à sa compétence et malgré les difficultés sans nombre rencontrées à chaque pas, M. Joly donna peu à peu à cette oasis une grande extension.

La superficie cultivée est aujourd'hui de 15 hectares environ, dont deux sontensemencés de blé, deux de luzerne et un de mil ; le reste est planté de palmiers (environ 5.000) et d'arbres fruitiers.

En 1908, le jardin a fourni une récolte abondante de légumes et les palmiers ont donné 30 quintaux de dattes ; en 1912, les résultats ont été encore plus satisfaisants ; la terre, très fertile, a donné des rendements considérables, le bechna et le sorgho ont atteint des dimensions inconnues dans les jardins des ksour et les palmiers ont produit 126 quintaux de dattes au lieu de 5 qu'ils avaient donnés en 1910.

Le cheptel indispensable à toute exploitation agricole est assez important pour que l'oasis vive sur ses propres ressources.

M. Joly, assassiné en 1907, a eu pour successeur M. Mermet, ex-adjudant en retraite, auquel l'oasis de Tin-Noumeur a été affermée pour une période de six ans, en attendant la majorité des fils de M. Joly.

Cet essai de colonisation est un bel exemple d'énergie et de persévérance ; c'est grâce aux qualités possédées par M. Joly que cette oasis a pu se développer en d'aussi bonnes conditions.

En 1909, le brigadier Andrieux, également de la Compagnie Saharienne, obtint l'autorisation de se retirer au Gourara. Il défonça et ensemença de céréales environ 2 hectares de terrain dont il se rendit possesseur aux environs du puits de Ramedj.

Actuellement, ses cultures sont très prospères ; le brigadier Andrieux, ayant passé 15 ans de sa vie au Sahara, possède une grande connaissance du pays, c'est un bon agriculteur et il est en outre très documenté sur l'élevage du chameau.

CHAPITRE III

SÉNATUS CONSULTÉ

Le Sénatus Consulte de 1863 n'a été appliqué qu'exceptionnellement en territoire militaire. Il avait pour but de rendre les tribus propriétaires des terres dont elles avaient la jouissance permanente et traditionnelle à quelque titre que ce soit, de délimiter le territoire des tribus et des douars pour aboutir finalement à la propriété individuelle.

La propriété individuelle n'a pas été constituée en territoire militaire car le sol propre au pâturage seulement ne comporte qu'une jouissance collective ; s'il était partagé entre les indigènes, il s'élèverait constamment entre eux des contestations.

Les opérations faites dans le Territoire d'Aïn-Sefra ont donc eu simplement pour but de délimiter les terres entre tribus appartenant au territoire civil et tribus placées sous le contrôle de l'autorité militaire.

Méchéria. — Par décret gouvernemental en date du 4 mai 1907, des travaux de délimitation ont été effectués en ce qui concerne la tribu des Beni Mathar de la commune mixte de Têlagh. Ces opérations intéressaient les tribus des Rezaïna Cherraga, Rezaïna Gheraba et Oulad Serour qui voisaient avec les Beni Mathar. Aucune solution n'a encore été donnée, l'accord n'ayant pu se faire en 1909 entre le Commandant supérieur et l'Administrateur.

L'autorité civile du département d'Oran ayant sollicité le rattachement des deux groupes des Rezaïna à la commune mixte de Saïda, la question a fait l'objet d'une enquête approfondie à la suite de laquelle le maintien des deux tribus dans le cercle de Méchéria a été confirmé. (Décision de M. le Gouverneur Général en date du 20 avril 1910.)

Les opérations concernant les tribus des Oulad Sidi Khalifa Cherraga de la commune mixte de Saïda ont été terminées en novembre 1911. La délimitation a donné lieu à un échange de nombreuses correspondances quant

à la limite Sud, limite empiétant sur celle qui a été de tous temps attribuée aux Hamyans et aux Rezaïna. La question n'est pas encore tranchée.

Géryville. — La tribu des Laghouat el Ksel et celle des Oulad Sidi Cheikh Cherraga seules ont été soumises, de 1892 à 1899, à des opérations de délimitations qui n'ont pas encore été homologuées.

Les travaux concernant la tribu des Arbaouat, effectués en 1906, doivent être révisés dans les conditions fixées par la lettre n° 727 du 3 février 1910 de M. le Gouverneur Général. Cette révision, qui devait avoir lieu en 1910, a été ajournée et devait s'effectuer en 1913.

Les travaux de délimitations ont été entrepris en 1911 entre la tribu des Oulad Sidi Khalifa Cherraga de Saïda et celle des Derraga Cherraga et Gheraba du cercle de Géryville : ils ont été poursuivis en 1912 mais le résultat n'est pas connu.

CHAPITRE IV

SITUATION ÉCONOMIQUE

Pour l'étude de cette question, il est absolument indispensable de traiter d'une manière distincte la situation de la population européenne d'une part, de la situation des indigènes d'autre part.

Les Européens sont en effet fonctionnaires ou commerçants ; la situation des premiers est toujours satisfaisante puisqu'ils sont à l'abri des fluctuations d'ordre économique qui peuvent survenir ; celle des négociants, épiciers, cantiniers, etc., dont la clientèle est composée presque exclusivement d'indigènes et de militaires, seule peut subir des variations qu'il est intéressant d'examiner.

Les indigènes sont agriculteurs ou éleveurs, ksouriens ou nomades.

Les uns vivent des produits de leurs jardins qu'ils vendent aux Européens, de l'orge qu'ils cultivent ; leur situation ne peut donc être très brillante car leurs bénéfices sont limités, mais ils peuvent avoir à souffrir du faible rendement des récoltes et des dattes, des prix de vente élevés des différentes denrées nécessaires à leur subsistance et des perturbations atmosphériques qui peuvent avoir les conséquences d'événements calamiteux.

Le bien-être des autres dépend des résultats de la campagne pastorale ; si la température a été favorable, les troupeaux seront en bon état, les moutons seront vendus à des prix élevés sur les marchés, les brebis donneront des agneaux sains et vigoureux ; si au contraire, les troupeaux ont été décimés par la maladie, par la faim, le cheptel diminuera et les prix de vente ne pourront compenser la perte subie.

Situation de la population européenne commerçante.

— Nous avons vu que la situation des négociants dépendait :
a) de celle des indigènes ; b) de l'effectif des garnisons.

a) SITUATION DES INDIGÈNES. — Cette question est traitée en détail plus loin. Quoique peu brillantes, les transactions avec les indigènes se sont améliorées au cours des années considérées mais n'ont pu compenser les moins values dues à la réduction des effectifs.

b) EFFECTIF DES GARNISONS. — L'effectif des garnisons a subi des diminutions très importantes par suite de la création de nouveaux postes sur la frontière algéro-marocaine et de l'occupation du Maroc. Aussi les négociants délaissent-ils de plus en plus un pays où ils ne trouvent plus les ressources suffisantes pour vivre ; d'ailleurs le Maroc les attire car c'est un pays neuf où ils courent des risques, c'est vrai, mais où ils peuvent réaliser de beaux bénéfices.

Sensible pour Aïn-Sefra et Beni-Ounif, l'exode des commerçants l'est beaucoup moins pour Géryville. Le centre dont la situation est la plus critique est celui de Méchéria ; les commerçants ont beaucoup de difficultés pour couvrir leurs frais et le prix de la vie matérielle augmente constamment. Après avoir présenté comme Beni-Ounif une activité commerciale assez considérable, ce centre est menacé d'être abandonné. Seul, le centre de Colomb voit son commerce prospérer de jour en jour.

La crise commerciale semble avoir atteint son maximum d'intensité, mais le malaise économique sera toujours aussi accentué.

A ces considérations il faut ajouter celles qui proviennent : 1° de la prolongation de la voie ferrée ; 2° de la sécurité des régions voisines qui ont déplacé le commerce au profit d'autres centres.

1° *Prolongement de la voie ferrée.* — Il est évident qu'à chaque étape de la voie ferrée, le commerce s'est porté au point terminus de la ligne, où les négociants ont trouvé le moyen d'établir des relations commerciales plus faciles avec les populations environnantes.

Le commerce du Tafilalet qui se faisait autrefois par Tanger et Fez s'est détourné en partie vers le chemin de fer.

Au début de notre occupation, quelques indigènes du Tafilalet se hasardèrent à apporter les produits de leur pays au point terminus de la voie ferrée. Ils vinrent d'abord par petites caravanes à Aïn-Sefra d'où ils expédiaient du filali sur Oran et surtout sur Alger.

La station de Djenien bou Rezg, puis celle de Duveyrier furent ensuite les lieux d'expédition successivement fréquentés par les indigènes. Un israélite marocain, établi à Duveyrier, affirme que certains jours il arrivait du Tafilalet dans ce centre jusqu'à 150 chameaux chargés de filali, de tacahout et de dattes. Ce même israélite faisait, à la même époque, jusqu'à 7.000 francs ou 8.000 francs d'affaires avec le Tafilalet.

Plus tard ce fut Beni-Ounif qui profita du commerce. Les caravaniers se divisaient en deux catégories : ceux qui échangeaient leur stock de marchandises chez les commerçants de Beni-Ounif contre du sucre, du thé, du café, des théières, des ustensiles de ménage en fer battu et en faïence ; ceux qui expédiaient leurs produits vers le Nord.

Aujourd'hui c'est à Colomb que se font les échanges avec le Tafilalet et le Haut-Guir. Colomb est l'intermédiaire obligé, aussi sa situation commerciale est-elle prospère. L'installation d'un poste à Meridja ne pourra qu'accroître nos relations avec le Tafilalet ; ces relations, de jour en jour plus nombreuses, sont le meilleur facteur de la pacification.

2° *Sécurité des régions voisines.* — Les relations avec les régions voisines ont été facilitées grâce à la sécurité qui y régna dès notre occupation du pays. Les marchés,

établis par nous, toujours plus en avant dans la direction de l'Ouest, ont eu pour conséquence de créer un nouveau courant commercial au détriment des anciens marchés et au profit des nouveaux. C'est ainsi que les Beni Guil viennent de moins en moins à Aïn-Sefra et fréquentent au contraire de plus en plus le marché de Berguent.

Population indigène. — La situation d'ensemble du Territoire s'est améliorée d'une manière sensible depuis 1906, en raison des mesures prises par l'administration civile et par l'autorité militaire et en particulier grâce à la constitution des sociétés de prévoyance.

Dans l'étude qui suit on verra qu'en général, la situation des nomades de la région des steppes et de la région montagneuse de l'Atlas n'a jamais donné lieu à d'inquiétudes graves, surtout dans la contrée où l'on exploite l'alfa : là les indigènes trouvant des bénéfices qui ne sont pas à dédaigner (368.000 francs en 1908 ; 450.000 en 1909 ; 420.000 en 1910 ; 405.000 en 1911 ; 445.000 en 1912). En outre, ceux qui veulent se grouper pour organiser des caravanes peuvent réaliser de sérieux bénéfices. (Voir chapitre Caravanes.)

La présence des Européens qui les emploient ou achètent aux ksonriens leurs légumes est pour eux une source de revenus. En tous cas, leur situation est autrement plus favorable qu'au temps où ils avaient constamment à redouter l'oppression dure et violente des nomades qui les pillaient et les rançonnaient à merci.

Il a paru intéressant de consigner ici, dans des tableaux spéciaux, la variation dans les différents centres du Territoire, du prix de vente des moutons, de la laine, principales ressources des indigènes, du prix d'achat du blé et de l'orge, principales denrées d'alimentation.

Prix de Vente des Moutons

CENTRES	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra	12 »	10 80	12 »	13 60	14 »	16 40	21 »
Méchéria	17 »	12 »	17 90	20 »	19 »	19 »	19 »
Géryville	18 »	»	18 »	20 »	21 80	24 70	24 90

Prix de Vente de la Laine

CENTRES	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra	»	»	0 88	0 80	0 91	0 90	0 90
Méchéria.....	»	»	»	0 80	0 85	0 99	0 94
Géryville.....	1 15	0 65	0 65	0 66	0 90	1 »	0 85

Prix d'Achat des Céréales

CENTRES		1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra .	{ Blé ..	27 »	»	27 »	32 80	28 70	27 80	30 »
	{ Orge .	»	»	18 »	22 »	21 10	23 »	23 »
Méchéria..	{ Blé ..	16 »	27 »	25 30	25 »	36 30	»	29 80
	{ Orge .	»	19 »	16 30	15 70	21 »	»	20 80
Géryville .	{ Blé ..	»	»	30 »	25 »	27 10	29 80	32 10
	{ Orge .	»	»	14 60	15 »	16 70	18 40	20 »

Région des steppes :

Méchéria. — Dans la région des steppes, tous les indigènes sont nomades.

Au début de l'année 1906, ils eurent à supporter une hausse sur le prix des grains, hausse due à la sécheresse des années précédentes ; le prix de vente des ovins ayant sensiblement diminué, leurs ressources s'en ressentirent et ils ne purent faire que des achats de grains très limités. Les pauvres se trouvèrent dans une situation digne d'intérêt qui nécessita l'organisation de chantiers destinés à leur venir en aide.

Dans le courant de l'année, grâce aux excellents pâturages, à l'absence d'épidémie, aux achats sérieux faits par les sociétés moutonnières (15 à 25 francs le mouton), la situation se releva. Aussi les indigènes organisèrent-ils de nombreuses caravanes qui se rendirent dans le Tell, à Bedeau, Saïda, Mascara, Tiaret, pour faire leurs approvisionnements.

En 1907, le cheptel subit une diminution de 1/10 de son effectif, mais les moutons et la laine trouvèrent un placement facile et avantageux. Malgré l'augmentation du prix des céréales, due à l'écoulement des produits du Tell en France, où les inondations avaient détruit de nombreuses récoltes dans le Midi, la situation matérielle fut plus satisfaisante qu'au cours des années précédentes.

Par contre en 1908, elle fut mauvaise, en raison des pertes énormes éprouvées par les troupeaux ; heureusement les sommes gagnées par les gourniers et les sokhars, les bénéfices de la campagne alfatière (180.000 francs) compensèrent en partie les dommages causés par le faible rapport des ovins.

En 1909, la situation fut médiocre, les troupeaux furent décimés par la faim et la maladie, les survivants trop maigres furent d'une vente difficile ; les indigènes furent obligés d'aller dans le Tell travailler aux moissons ; par bonheur, la cueillette de l'alfa laissa entre leurs mains 100.000 francs.

En 1911, les achats importants faits dans la région d'Oudjda à des prix avantageux (26.000 quintaux à 16 fr.), les pluies de mai, le prix de vente rémunérateur de la laine et des ovins, les ressources produites par l'alfa et par les convois de réquisition ramenèrent le bien-être. Pour la première fois, l'impôt fut payé sans difficultés et tous prêts consentis par la société de prévoyance furent entièrement remboursés.

En 1912, la situation est analogue à celle de l'année précédente ; la perception des mandats de revendications algéro-marocaines dont le montant s'élève à 102.828 francs amène plus de bien-être parmi les habitants de la région.

Région montagneuse de l'Atlas. — Dans cette contrée les indigènes sont nomades ou ksouriens, les cultures sont plus en honneur que dans la zone des steppes, surtout dans la région de Gélyville où les pluies tombent plus abondantes.

a) SITUATION DES NOMADES :

Aïn-Sefra. — En 1906, la situation fut précaire, en raison des froids rigoureux de l'hiver 1905-1906, de la neige, de la sécheresse des mois d'octobre et de novembre, de la grande mortalité qui sévit sur les troupeaux et du prix élevé d'achat des céréales ; heureu-

sement que les indigènes trouvèrent à vendre leurs moutons à des prix avantageux qui compensèrent en partie les pertes dues à la mortalité.

En 1907, les prix de vente baissèrent sensiblement, diminution imputée à tort ou à raison aux agissements des sociétés moutonnières qui, dès le début de la campagne, auraient éloigné les acheteurs et seraient restées maîtresses des marchés, obligeant ainsi les indigènes à vendre à des prix bien au-dessous de la moyenne (10 fr. 80).

Ces prix augmentèrent légèrement en 1908, par suite d'un plus grand nombre d'acheteurs dont la concurrence détermina progressivement une hausse ; la situation s'améliora donc, il en fut de même en 1909 où le prix de vente atteignit 13 fr. 60.

Médiocre en 1910 et jusqu'en avril 1911, l'état des indigènes devint satisfaisant, à partir de cette époque, grâce au prix de vente qui s'éleva à 16 fr. 40 et au grand nombre de têtes vendues sur les marchés. La vente de la laine, à des prix rémunérateurs, procura aux indigènes l'argent nécessaire pour se rendre aux Angads où ils firent leurs achats de grains dans de très bonnes conditions.

L'année 1912 fut assez bonne car le cheptel fut constamment en bon état, le prix de vente des ovins rémunérateur ; toutefois les nomades durent limiter leurs approvisionnements en raison de l'élévation du prix d'achat des grains causé par l'insuffisance de la récolte.

Géryville. — En 1908, bien que le prix des céréales se fût maintenu élevé, les indigènes se trouvèrent dans de bonnes conditions, grâce au bon état des troupeaux et au prix de vente satisfaisant des ovins ; après la moisson, la situation matérielle s'améliora encore par suite de la bonne récolte.

Quoique le rendement des céréales en 1907 et 1908 n'ait pas été merveilleux, la situation resta satisfaisante.

En 1910, le cours de la laine baissa de 1 fr. 15 à 0 fr. 65, avilissement de prix dû sans doute à la dépréciation subie par des laines du fait des fraudes auxquelles se livraient alors les indigènes.

Le cours augmenta en 1910 et atteignit 0 fr. 90 grâce à la surveillance rigoureuse exercée sur les laines ; le prix des ovins se releva également. Pourtant la situation ne fut pas très prospère car le cheptel ovin diminua dans de très fortes proportions, néanmoins elle ne donna aucune inquiétude.

Médiocre au début de 1911, l'état des indigènes ne devint satisfaisant qu'à l'automne, les campagnes moutonnières et lainières ayant été relativement rémunératrices. Cette amélioration fut due en grande partie au décret du 23 janvier 1911 interdisant l'abattage des brebis du 15 août au 31 décembre, ce qui provoqua une hausse sur le prix des ovins qui s'éleva à un taux inconnu jusqu'alors.

Médiocre également en 1912 dès le début de l'année, la situation s'améliora par la suite grâce au paiement de 345.600 francs, montant des convois de chameaux réquisitionnés au titre du Maroc Oriental. Les indigènes percurent en outre 96.700 francs comme valeur des réclamations algéro-marocaines. La campagne moutonnière fut rémunératrice, la hausse se maintint toute l'année, par contre le cours de la laine tomba de 1 fr. à 0 fr. 85.

b) SITUATION DES KSOURIENS :

Aïn-Sefra. — Les gelées du printemps 1906 ayant nui aux cultures potagères, la récolte de dattes ayant été insignifiante, la situation des ksouriens fut plus que médiocre ; elle se maintint telle au cours des années 1907, 1908, 1909 et jusqu'au mois de mai 1910, aussi l'Administration dut-elle venir en aide aux indigènes et leur distribuer de l'orge pour assurer leur nourriture (55 quintaux en 1907 ; 200 en 1909).

En 1910, les travaux de réfection de la voie ferrée, la construction d'un square, la réfection des rues, la construction d'un barrage, permirent aux ksouriens de gagner quelque argent.

En 1911 heureusement, l'état des indigènes devint meilleur grâce aux récoltes abondantes de légumes, d'orge et de dattes.

En 1912, les légumes et les fruits abondèrent, les ksouriens trouvèrent du travail dans le Tell, sur les chantiers d'Oudjda et réalisèrent des économies.

La situation ne fut précaire que pour les indigènes de Moghar qui eurent à supporter des orages d'une violence extraordinaire qui détruisirent leurs jardins.

Si l'on en croit la légende, les ksouriens d'Asla vécurent autrefois dans une ère de prospérité, mais ayant eu l'impudence de refuser l'hospitalité à un marabout de passage, ils auraient encouru la malédiction de ce saint et depuis cette époque ils ne connaissent plus que la misère,

Géryville. — Au cours des différentes années, la situation ne donna lieu à des inquiétudes un peu sérieuses que pendant l'hiver 1909-1910 où elle nécessita une subvention de 22.000 francs pour l'ouverture de chantiers de charité. Celle des ouvriers a toujours été satisfaisante car ceux qui consentent à travailler avec conscience ont toujours trouvé autant de travail qu'ils en désiraient.

Région de bordure de l'Atlas Saharien :

Beni-Ounif. — L'annexe ne comprend comme nomades que les parents des Moghazenis et comme sédentaires que les ksouriens de Beni-Ounif et de Fendi ; il n'y a pas de gens dépourvus de toute ressource, la situation se maintient satisfaisante.

Colomb :

a) **NOMADES.** — Au début de 1906, la situation des Oulad Djerir et des Douï Menia fut bonne grâce aux cultures qu'ils avaient pu étendre plus que les années précédentes ; les Beni Goumi purent cultiver dans la Zousfana auprès de Moungar ; de plus les indigènes effectuèrent des transports qui leur rapportèrent de l'argent.

En 1907, l'abondance des dattes compensa la mauvaise récolte d'orge. Grâce aux nombreux convois militaires confiés aux indigènes qui leur procurèrent 275.000 francs et aux convois libres qui laissèrent entre leurs mains 132.000 francs, la situation fut excellente en 1908 ; elle se maintint telle, toujours pour les mêmes raisons, au cours des années 1909 à 1912.

b) **KSOURIENS.** — L'état des ksouriens fut très bon au début de 1906, de nombreux jardins abandonnés depuis longtemps ayant été ensemenés à nouveau ; malheureusement les criquets dévastèrent toutes les palmeraies. Une légère compensation fut offerte aux indigènes d'Ouakda et de Béchar par leurs transactions avec les commerçants de Colomb.

Leur condition s'améliora au cours des années 1909, 1910, 1911, grâce à la récolte abondante de dattes et au rendement des jardins en légumes et fruits, mais en 1912 elle redevint médiocre en raison de la récolte presque nulle des dattes.

Région désertique. — Les populations de cette région sont par excellence sédentaires, elles se composent

d'indigènes groupés dans les ksour à proximité des points d'eau ou des palmeraies ; ces indigènes vivent du produit de leurs palmiers, se procurant, par voie d'échange, les denrées et objets de première nécessité qu'ils ne peuvent trouver sur place et vendent des tissus qu'ils confectionnent.

Saoura. — Les quantités de blé et d'orge récoltées étant loin de suffire à la population de la Saoura, cette région est tributaire du Guir, du Tafilalet et du Tell. Si la récolte est abondante, le ksourien paiera de 16 à 20 francs le quintal d'orge et de 27 à 35 francs le quintal de blé ; si au contraire la récolte est déficitaire ou nulle, le prix du quintal d'orge oscillera entre 25 et 35 francs, le quintal de blé entre 35 et 50 francs.

De 1906 à 1911, la situation des indigènes, sans être brillante, fut cependant satisfaisante. Si notre occupation ne leur a pas encore donné une sécurité absolue, si quelques djijouch peuvent encore opérer contre quelques-uns d'entre eux, du moins l'état de paix à peu près complet dont ils jouissent actuellement est bien différent de l'état de guerre constant qui était autrefois la caractéristique de la région.

Ils tirent des profits en louant leur main-d'œuvre, en se rendant pour les moissons dans le Tell, en louant leurs chameaux, beaucoup s'engagent dans la Compagnie Saharienne, ce qui leur permet d'assurer à leurs familles un bien-être inconnu jusqu'à ce jour.

En 1911 pourtant, la situation fut loin d'être favorable, car la récolte de dattes fut nulle en 1910 et les indigènes eurent à acquitter pour la première fois des impositions relativement lourdes, ils durent en outre rembourser à la société de prévoyance les prêts consentis ; aussi en résulta-t-il une gêne réelle.

En 1912, la condition des indigènes fut mauvaise ; aussi des chantiers de charité durent-ils être installés : une somme de 5.500 francs fut distribuée aux plus malheureux ; 1.000 francs furent répartis entre les ksouriens les plus éprouvés par l'orage du 27 octobre.

Touat-Gourara :

CRISE ÉCONOMIQUE DE 1906. — La crise économique, qui sévit en 1905 d'une manière générale sur toute l'Algérie, n'épargna pas les Territoires du Sud, mais nulle part elle ne présenta d'aussi graves dangers que dans les Oasis sahariennes.

Par suite d'une sécheresse prolongée, les céréales firent complètement défaut, surtout dans la région du Hout-Touat; d'un autre côté, la récolte de dattes fut au-dessous de la moyenne.

L'Administration prit immédiatement les mesures qu'exigeait la situation et n'hésita pas à imposer au budget des Territoires du Sud des sacrifices importants pour conjurer les effets de la crise.

Il convenait tout d'abord d'assurer le ravitaillement des Oasis. Sur les instances de l'autorité militaire, les tribus du Sud Oranais, qui hésitaient à se rendre aux Oasis par crainte des pillards marocains, se décidèrent à réorganiser les grandes caravanes traditionnelles.

Le commandant du Territoire d'Aïn-Sefra prit toutes les mesures de précaution nécessaires pour assurer la sécurité complète de ces caravanes qui partirent nombreuses des cercles de Gélyville, Méchéria et d'Aïn-Sefra et du poste du Kreider. Elles emportèrent au Gourara et au Touat de grandes quantités de grains, des denrées de toutes sortes et du bétail sur pied.

Les approvisionnements furent ainsi renouvelés; les grains nécessaires à l'alimentation des indigents furent achetés au moyen de subventions prélevées sur le budget des Territoires du Sud.

Pour le cas où les caravanes auraient fait défaut, l'Administration s'était préoccupée des moyens de se procurer des céréales et de les expédier ensuite aux Oasis par convois spéciaux, mais l'organisation de ces derniers fut inutile.

Les autorités locales organisèrent dans les principaux ksour des Oasis et notamment au Touat, des chantiers de charité sur lesquels furent employés tous les indigènes qui se présentèrent. Les travailleurs reçurent quotidiennement comme salaire une quantité de grains représentant le prix normal de la journée de travail.

Sur la proposition du Commandant militaire des Oasis, le Gouverneur Général accorda aux habitants de ces régions un dégrèvement égal au tiers de la lezma pour laquelle ils étaient imposés.

CRISE MONÉTAIRE. — A cette crise agricole intense mais accidentelle, s'ajoutait une cause permanente de malaise d'un caractère différent: une véritable crise monétaire paralysait en effet les transactions locales et les échanges

avec le dehors. Avant l'occupation française, les Oasis étaient le siège d'un marché dont il ne faut pas exagérer l'importance, mais dont le mouvement d'affaires suffisait à faire vivre les habitants de cette région. Les tribus du Sud marocain et du Sud algérien y apportaient du bétail et des céréales, ainsi que diverses autres denrées et produits manufacturés.

Des caravanes venaient du Niger et du Soudan avec des cotonnades, un peu de poudre d'or et d'autres matières précieuses, mais surtout avec des esclaves qui étaient ordinairement vendus sur place. Toutes ces transactions se faisaient par voie d'échange, principalement avec les dattes ; néanmoins, on avait besoin d'une monnaie d'appoint et c'est pourquoi on trouvait dans les Oasis des pièces d'argent non seulement d'origine et de type divers, mais encore entaillées, trouées, fractionnées.

Cette monnaie dite « gourari » dont le stock pouvait être évalué à 170.000 francs, ne se trouva plus utilisable du jour de notre occupation. Refusée par les caisses publiques, par les Européens et les Indigènes d'Algérie, comme n'ayant pas cours légal, elle ne pouvait plus être écoulée, qu'auprès des grandes caravanes marocaines ou soudanaises qui s'étaient éloignées des Oasis depuis l'abolition de la traite des nègres.

Dès lors, l'existence de cette monnaie dépréciée et immobilisée entre les mains de ses détenteurs causait un malaise général et donnait lieu à des agiotages et à des spéculations de la part de commerçants peu scrupuleux.

Pour mettre fin à ces embarras, le Gouverneur Général prescrivit, avec l'assentiment du Ministre des Finances, le retrait complet de cette monnaie.

A cet effet, les indigènes furent autorisés à payer en argent gourari la partie de l'impôt dont ils étaient redevables après le dégrèvement précité. Cet argent fut admis au taux de sa valeur fiduciaire pour la libération du contribuable, mais seulement à titre de dépôt de matière métallique dans les fonds du Trésor.

L'opération fut terminée en janvier 1906, le montant des versements effectués représenta une somme de 173.289 francs. L'argent gourari fut livré à l'Hôtel des Monnaies de Paris pour servir à la fonte des médailles ; cet établissement remboursa au budget des Territoires du Sud le prix du métal fin contenu dans les monnaies, prix qui égala à peu près la moitié de la valeur nominale.

Le budget des Territoires du Sud subit donc une perte de 85.000 francs ; en ajoutant à cette perte le dégrèvement d'impôts accordé (90.000 francs), les subventions versées à la commune pour la désintéresser de la perte des centimes additionnels (170.000 francs) et lui permettre de distribuer du grain aux malheureux (9.000 francs), les sacrifices que s'imposa le budget des Territoires du Sud pour conjurer les deux crises s'élevèrent donc à la somme totale de 201.000 francs.

Il restait à prendre les mesures nécessaires pour pourvoir complètement aux besoins de la circulation monétaire dans les Oasis. Il importait en effet de mettre à la disposition des habitants de ces régions, en remplacement de la monnaie gourari retirée, tout le numéraire français indispensable à la transaction. A cet effet, plusieurs convois de fonds furent organisés et transportèrent aux Oasis pour plus de 200.000 francs de numéraire ; on y envoya notamment une grande quantité de pièces divisionnaires et de billon pour faciliter les échanges du commerce local.

SITUATION DE 1906 A 1912 :

Touat. — L'année agricole 1907 fut moyenne, mais le commerce presque nul. Les grandes caravanes ayant abandonné le Touat, l'argent ne provint plus de la Compagnie Saharienne ; or, les Sahariens ne laissent guère qu'une partie de leur solde au siège de la garnison, le reste est drainé et emporté vers le Nord par les commerçants du village, par les convoyeurs d'El Goléa et d'Ouargla.

En 1909, la situation fut encore plus précaire ; nombreux furent les indigènes qui ne firent qu'un repas de dattes ; meilleure en 1910, elle fut plus satisfaisante en 1911, l'impôt étant rentré sans difficulté. De l'avis des Touatins eux-mêmes, leur condition n'avait jamais été aussi brillante depuis l'occupation française, ils n'avaient surtout jamais eu autant de numéraire.

Mais en 1912, la situation matérielle laisse bien à désirer, les récoltes de dattes et de céréales ayant été compromises par les vents chauds continus du début de l'année. Le numéraire a manqué au début et l'impôt est rentré avec difficulté. La société de prévoyance est venue en aide aux indigents. En fin décembre, le cours des céréales a baissé sensiblement par suite des apports consi-

dérables faits par les caravanes, mais la baisse a été de courte durée et les prix (blé, 60 francs ; dattes, 4 à 6 francs le double décalitre) ont été inabordables pour les petites bourses. La population a donc dû vivre chichement.

Gourara. — En 1906, la récolte fut moyenne pour l'ensemble du Gourara ; nulle dans les districts de Taghouzi et de Talmine ; par contre, elle fut abondante dans l'Aouguerout, le Tsabit, à Deghamcha et l'excédent des besoins servit à alimenter les ksour les moins favorisés.

Par suite de la mauvaise récolte de dattes dans la Saoura, les caravanes affluèrent et les habitants des ksour méridionaux, tentés par les prix avantageux qui leur furent offerts, vendirent aux caravanes toutes les dattes qui ne leur étaient pas strictement indispensables ; aussi, dès le mois de mars, les dattes étaient-elles introuvables et le prix moyen de la charge s'éleva de 27 à 60 francs.

Ce manque de prévoyance joint à une diminution importante du rendement des céréales due à la nécessité de recommencer les semailles à la suite de l'invasion des sauterelles provoqua, dès le mois de février 1907, la famine dans les ksour de Tinerkouk, de Tlalet et de Tilamine. Grâce à un secours de 5.000 francs, à l'installation de chantiers de charité et à une récolte de loul particulièrement abondante, les indigènes purent atteindre la maturité des dattes.

En 1908, la situation put être envisagée comme passable, c'est le numéraire surtout qui fit défaut par suite des achats considérables de laine faits par les ksouriens qui fabriquèrent une grande quantité de vêtements et de tissus. Ce surcroît de marchandises provoqua une diminution considérable dans le prix de vente ; c'est ainsi que les ksa se vendirent 15 francs au lieu de 20 à 25 francs.

D'autre part, les indigènes organisèrent des caravanes nombreuses qui rapportèrent de grandes quantités de sucre et de thé, denrées sur lesquelles le bénéfice est sérieux, mais dont ils ne trouvèrent pas acquéreur de suite : leur argent fut donc immobilisé.

En 1909, la crise économique prit un caractère aigu, surtout entre le moment où l'impôt fut exigé et l'époque de la récolte des dattes et nécessita l'allocation d'un secours qui permit de distribuer aux ksouriens les plus éprouvés 250 quintaux de dattes. Après la récolte qui fut satisfai-

sante, la situation s'améliora sensiblement, les indigènes vendirent à la société de prévoyance des grains en échange de numéraire et furent autorisés à rembourser en nature les prêts consentis ; en 1908, ils eurent donc entre les mains une certaine somme d'argent dont ils purent disposer à l'époque des transactions.

La crise était terminée lorsque la société de prévoyance distribua des semences aux agriculteurs pour leur permettre d'effectuer les semailles sans recourir aux emprunts usuraires en nature et sans bourse délier.

Il semblait donc que les indigènes fussent en bonne posture pour commercer avec les caravanes des Hauts-Plateaux, mais l'abondance des dattes provoqua une concurrence acharnée entre les divers ksour qui ne surent pas faire valoir leur marchandise ni s'entendre ; d'autre part, les caravanes firent de très fortes importations de marchandises, mais n'apportèrent que peu d'argent, surtout celles de Géryville. Il en résulta que les ksouriens eurent en abondance des denrées du Tell, mais pas d'argent ; pressés de payer l'impôt, ils furent obligés de vendre leurs dattes à des prix très inférieurs.

En 1911, le Gourara parut enfin sortir des crises qu'il avait traversées au cours des années précédentes ; le cours des dattes ayant été très élevé, les indigènes vendirent même une partie du stock destiné à leur alimentation sans songer aux conséquences de leur imprévoyance ; heureusement que la gêne qui en résulta ne fut pas de longue durée.

En 1912, la situation fut satisfaisante en général, la récolte des céréales fut bien inférieure à celle des années précédentes mais grâce aux réserves de dattes, constituées par la société de prévoyance et aux travaux de feggaguir entrepris pendant l'été, les habitants arrivèrent facilement à l'époque de la maturité des dattes. La récolte, également bien au-dessous de la moyenne, fut vendue à des prix rémunérateurs, mais le cours du blé et surtout des dattes en fin d'année étant arrivé à un taux élevé, il fut un moment à craindre que l'imprévoyance des ksouriens, qui comme l'année précédente avaient vendu presque la totalité de leurs produits, ne soit pour eux une cause de misère passagère lorsqu'ils auraient dépensé leur numéraire et épuisé leurs approvisionnements.

CAUSES QUI INFLUENT SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE DU TOUAT-GOURARA. — La crise qu'a subi le Touat-Gourara

peut être attribuée à des causes de deux ordres différents ; les unes sont permanentes et continuent à peser sur la situation économique, les autres n'ont été que passagères.

Causes permanentes. — a) Suppression de la traite des esclaves qui prive le pays de la main-d'œuvre et de bénéfices certains ;

b) Suppression de l'esclavage lui-même qui tend à rendre la main-d'œuvre plus exigeante ;

c) Emigration vers le Nord de gens valides qui privent le pays de bras dont il a fortement besoin ;

d) Abaissement du niveau aquifère dans les feggaguir ; ce qui nécessite des travaux d'autant plus pénibles et plus longs que la main-d'œuvre diminue.

Causes passagères. — e) Manque de numéraire dans le pays, provenant soit de la lourdeur des premiers impôts, soit du drainage de la fortune publique par les gens de la classe aisée, les commerçants, les accapareurs ou les usuriers ;

f) Nombreuses invasions de sauterelles qui ont dévasté le pays pendant trois ans consécutifs et éprouvé la force de résistance et les ressources des habitants ;

g) Insuffisance des grandes caravanes, les nomades étant retenus dans le Tell par les opérations de la frontière ;

h) Paresse, nonchalance, imprévoyance surtout des indigènes incapables de penser par eux-mêmes ;

i) Passion violente, presque incompréhensible, innée chez les habitants de certains districts pour le thé.

Remèdes à apporter. — 1° Aux causes permanentes :

a et b) La question d'humanité interdit de revenir aux errements du passé ;

c) L'émigration vers le Nord peut être enrayée grâce à une surveillance plus sérieuse ;

d) Organisation et surveillance des travaux concernant les feggaguir ;

2° Aux causes passagères : e) Recommandation aux caravaniers de se munir de numéraire en quantité supérieure à celle dont ils ont disposé jusqu'à ce jour ;

f) Entreprendre une lutte acharnée lorsqu'une invasion de sauterelles se produit ;

g) Développer le cheptel de chameaux et d'ânes de façon à ce que les indigènes puissent faire eux-mêmes leurs exportations, en attendant, encourager les grandes caravanes ;

h) Faire des efforts constants et de tous les instants pour secouer l'indigène de sa torpeur et de son indifférence :

i) Réagir contre la consommation exagérée du thé, luxe que ne peuvent s'offrir les indigènes étant donné leurs faibles ressources.

CHAPITRE V

IMPOTS

a) Européens. — Les Européens sont soumis aux taxes et impôts dus par les habitants de l'Algérie du Nord ; l'assiette est établie conformément aux lois et règlements en vigueur.

b) Indigènes. — Les impôts qui frappent les Indigènes sont les suivants : l'achour, le zekkat, le hokor, la lezma.

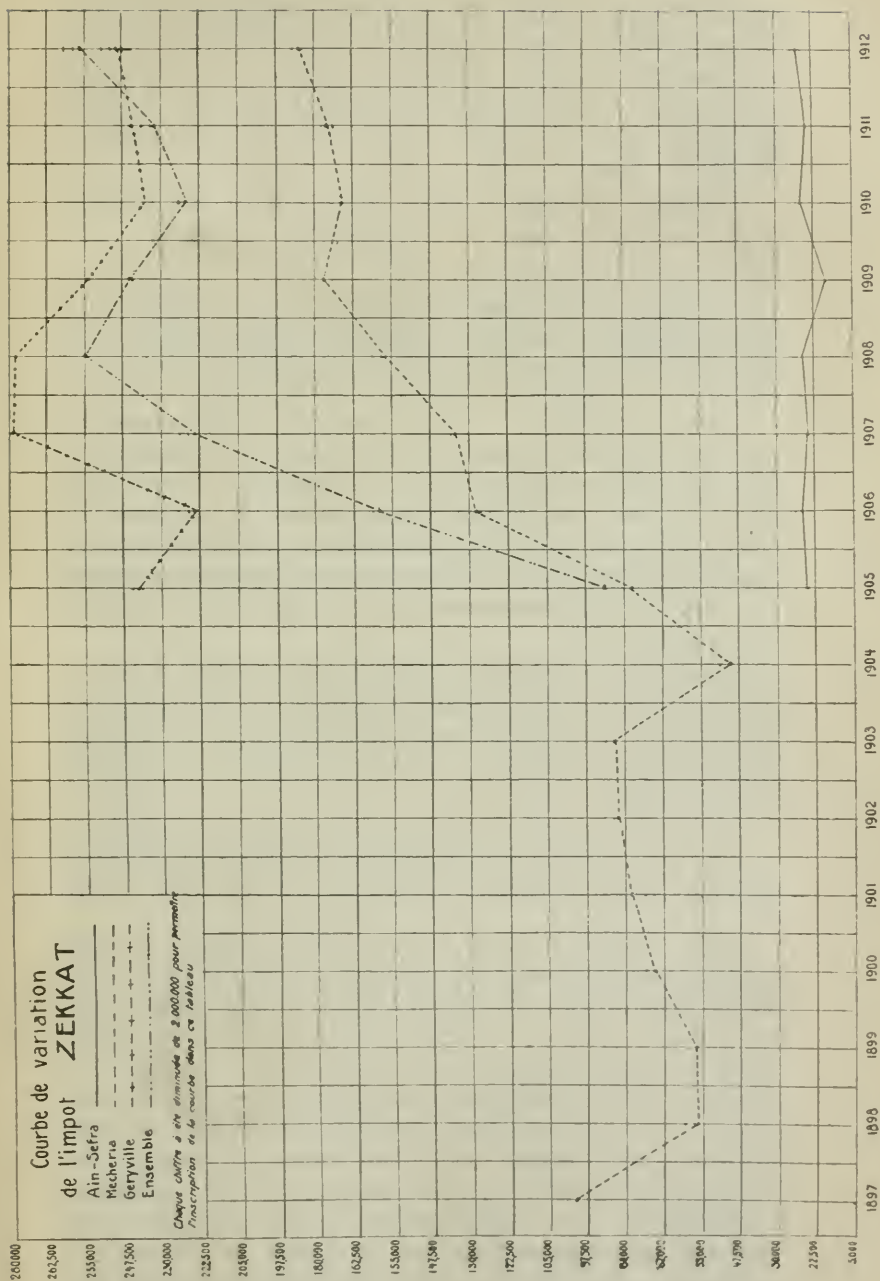
L'assiette des impôts arabes est établie par les chefs indigènes de concert avec les officiers du service des Affaires Indigènes, conformément à l'ordonnance du 17 février 1845 et au règlement qui en découle. Le recensement des matières imposables se fait en tribus ; au début de l'année, il est dressé des listes nominatives qui servent, après examen des réclamations, à l'établissement des matrices de l'impôt.

1° ACHOUR. — L'achour qui frappe les céréales, les vergers, les potagers et les cultures industrielles n'existe pas dans le Territoire en raison de la faible étendue des surfaces cultivées par chacun des indigènes.

2° ZEKKAT. — Le zekkat (impôt sur le bétail) a été établi par Mohamet en 623. Le Coran, chap. 58, verset 14, le qualifie d'aumône légale, il ordonne à tout Musulman de le payer. Le produit de cet impôt au cours des diverses années considérées est indiqué dans le tableau et le graphique ci-après ; les bases servant à l'établissement des feuilles d'impôts sont les suivantes : 4 francs par chameau, 3 francs par bœuf, 0 fr. 20 par mouton, 0 fr. 25 par chèvre.

Cet impôt n'est perçu que dans les communes mixtes.

COMMUNES	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra.) Principal	16.590 75	18.624 95	18.345 85	18.677 30	13.897 30	17.585 75	16.253 85	18.739 65
Centimes additionnels	1.990 89	2.231 99	1.800 63	1.934 98	1.439 76	3.932 17	3.634 36	4.190 18
Totaux . . .	20.300 44	22.789 19	20.146 48	20.612 28	15.337 06	21.517 92	19.888 21	22.929 83
Méchéria.) Principal	62.259 45	103.841 90	110.870 28	129.275 60	143.150 45	135.576 90	140.690 45	151.506 90
Centimes additionnels	7.471 14	12.461 39	14.782 81	28.906 02	32.036 05	30.314 99	31.458 28	33.876 94
Totaux . . .	76.180 59	127.064 62	137.972 01	158.181 62	175.186 50	165.891 89	172.148 83	185.383 84
Géryville..) Principal	163.968 45	183.633 90	228.206 55	226.233 50	206.487 15	192.868 10	197.612 90	203.793 70
Centimes additionnels	36.663 80	41.060 54	51.026 98	50.585 81	47.616 60	44.504 84	44.230 97	45.508 27
Totaux . . .	240.631 80	224.694 44	279.233 53	276.819 31	254.103 75	237.372 94	242.043 87	249.361 97
Totaux du Territoire) Principal	242.818 65	306.103 75	357.422 68	374.186 40	363.534 90	346.030 75	354.557 20	374.010 25
Centimes additionnels	46.125 83	55.756 93	67.160 42	81.426 81	81.122 41	78.752 0	79.323 61	83.635 39
TOTAUX D'ENSEMBLE . . .	288.944 48	361.860 68	424.583 10	455.613 21	444.657 31	424.782 75	433.880 81	457.675 64



En ce qui concerne le cercle de Méchéria, les renseignements que nous avons pu trouver remontent à 1897. L'impôt zekkat s'élevait en 1897 à 96.796 fr. 34 ; en 1898 à 57.028 fr. 05 ; en 1899 à 57.717 fr. 28 ; en 1900 à 67.166 fr. 01 ; en 1901 à 76.616 fr. 42 ; en 1902 à 83.480 fr. 11 ; en 1903 à 84.311 fr. 18 ; en 1904 à 51.057 fr. 95.

3° HOKOR. — L'hokor est un impôt sur les charrues, il n'est pas perçu dans le Territoire où le nombre des charrues est insignifiant.

4° LEZMA. — La lezma est un impôt sur les palmiers ; cette définition n'est pas exacte en ce qui concerne le Territoire où la lezma est un impôt global et fixe.

Annexe d'Aïn-Sefra. — Une lezma fixe de 200 francs est perçue sur la fraction des Cheurfa. De 1872 à 1874, le montant de la lezma atteignait 1.000 francs, il devait être porté à 2.000 francs à partir de 1875, mais il fut supprimé à cette époque à la suite de la protestation du Gouvernement chérifien alléguant que les Cheurfa étaient sujets marocains et que par conséquent ils ne devaient pas payer d'impôts à la France.

En raison des embarras suscités par les Cheurfa à Tiout, cette mesure de bienveillance fut rapportée en 1879, mais ces indigènes se mirent aussitôt au service de Bou Amama qu'ils suivirent partout ; 20 tentes rentrèrent cependant en 1882-1883.

En raison de leur petit nombre et de leur situation précaire, les Cheurfa ne furent imposés que pour la somme de 200 fr., par arrêté gouvernemental du 15 septembre 1884.

Annexe de Beni-Abbès. — Ce n'est qu'à partir de 1911 que la lezma fut perçue dans la Saoura Zousfana ; sa valeur est de 69.554 francs dont 46.754 francs comme impôts sur les palmiers proprement dits, 3.823 fr. 45 comme impôt global sur les troupeaux des Oulad Djerir et 32.345 francs comme centimes additionnels, 4.184 fr. 39 à titre d'impôt global sur les Doui Menia soumis (392 fr. 29 comme centimes additionnels) et 17.040 francs payés par les Doui Menia ralliés (1.520 francs comme centimes additionnels). Cet impôt global pourra d'ici peu être remplacé avantageusement par un impôt individuel.

L'impôt aurait dû être perçu à partir de 1907, mais par lettre en date du 11 juin de cette année, M. le Gouverneur

Général de l'Algérie voulut bien surseoir à l'exécution de sa première décision en raison de la misère des populations.

En 1912, la lezma a produit 46.734 fr. 56 comme principal et 4.506 fr. 26 comme centimes additionnels. Dans la Saoura, l'impôt s'élevait à 16.476 fr. 75 mais les contribuables n'ont payé que 1.005 fr. 87 en raison des remises accordées étant donné leur situation matérielle précaire.

Annexe du Touat-Gourara :

a) *Touat.* — La lezma fixée primitivement à 93.000 fr. fut réduite des $\frac{3}{10}$ en 1907, en raison de la situation misérable des indigènes. En 1908, elle subit une nouvelle réduction et son montant s'abaisse à 40.000 francs chiffre actuel.

Les ksouriens ont éprouvé quelque difficulté en 1912 pour payer l'impôt qui toutefois a été recueilli avant le 15 décembre. Une nouvelle répartition, applicable en 1913, a été faite entre les ksour du district de Timmi ; cette opération a démontré que le montant de l'impôt n'était pas en disproportion avec les ressources des indigènes.

b) *Gourara.* — La lezma fut perçue pour la première fois en 1903, mais il n'en fut réclamé aux contribuables que la moitié à titre de procédé d'accoutumance, afin de ne pas nous aliéner des populations qui, écrivait M. le Gouverneur Général, « n'avaient pas été habituées jusqu'à ce jour à « supporter des charges de cette nature et n'avaient pas « encore les ressources permettant d'y subvenir ».

En 1904, l'impôt fut perçu en totalité. La lezma, fixée d'abord à 125.000 francs pour la période comprise entre 1905 et 1906, fut réduite en 1907 à 87.500 francs. En 1905 l'impôt fut payé partie en argent gourarien (64.669 francs). En 1912 l'impôt était rentré en entier dans les caisses du Trésor à la date du 15 octobre.

MODE DE PERCEPTION DE LA LEZMA. — Jusqu'en 1911, l'impôt était perçu par quart et par trimestre, mais ce mode de paiement de l'impôt a été modifié en 1912, la règle constante en pays arabe étant de réclamer le paiement de l'impôt au moment où les indigènes ont du numéraire.

Sur la demande des chefs indigènes et en considération du principe ci-dessus, l'impôt est dû moitié en mars, à la fin de la campagne des grandes caravanes, moitié en juillet après la moisson.

DÉGREVEMENTS. — Sont seuls dégrevés de l'impôt les Moghazenis des cercles, les Sahariens, originaires des tribus du Territoire, qui possèdent des troupeaux. Ceux du cercle de Géryville sont dégrevés jusqu'à concurrence de 100 francs, ceux de Colomb sont dispensés de payer la lezma.

Enfin des dégrevements sont accordés en certaines circonstances particulières. C'est ainsi que la lezma a été diminuée de 1.238 francs en 1907, en raison des dégâts causés aux céréales par la grêle ; de 3.875 francs en 1908 par suite des dommages occasionnés aux cultures ; de 9.469 fr. 88 en 1912 pour les indigènes de la Saoura, en raison de leur situation précaire.

CHAPITRE VI

ORGANISATION TERRITORIALE

Organisation générale. — La subdivision militaire d'Aïn-Sefra fut créée par décret du 9 décembre 1894. La région des ksour fut ainsi occupée plus sérieusement et soumise à une surveillance plus rigoureuse que celle que pouvait exercer la subdivision de Mascara dont le chef-lieu était placé dans une position un peu excentrique par rapport au territoire qu'elle avait à administrer.

La nouvelle circonscription fut chargée de l'administration de tout le Sud-Ouest Oranais et put ainsi mieux centraliser les efforts partiels.

Le Territoire militaire d'Aïn-Sefra qui remplace la subdivision (décret du 12 décembre 1905) est placé sous l'autorité d'un général de brigade qui dépend directement, au point de vue administratif, de M. le Gouverneur Général de l'Algérie et, au point de vue militaire, du général commandant le 19^e Corps d'Armée.

Au point de vue du commandement, le Territoire est divisé en trois cercles : Méchéria, Géryville et Colomb, administrés par un commandant supérieur et deux annexes, Aïn-Sefra et Beni-Ounif, placés sous l'autorité

d'un chef d'annexe. Le cercle de Colomb comprend la commune de Colomb, l'annexe de Beni-Abbès et l'annexe du Touat-Gourara.

Cercle de Méchéria. — En 1854 le général Cousin Montauban créa un poste à Aïn ben Khelil afin de pouvoir surveiller plus étroitement la région occupée par les Hamyans qui dépendaient du cercle de Sebdom.

En 1878, l'idée vint d'établir un autre poste à Méchéria afin de remédier à l'inconvénient grave pour les troupes d'El Aricha d'avoir plusieurs étapes sans pouvoir se procurer de l'eau ; ce projet fut abandonné en raison des difficultés de ravitaillement.

Au printemps 1880, les résultats appréciables obtenus par le lieutenant de Castries dans sa tournée dans le Sud, démontrèrent une fois de plus l'intérêt qu'il y aurait à occuper en permanence un point du Sud-Ouest pour y maintenir notre autorité directe, mais les mêmes raisons qu'en 1878 nous forcèrent à renoncer à cette idée.

L'insurrection de 1881 amena la réoccupation du poste d'Aïn ben Khelil et l'établissement d'un autre poste à Méchéria. Bientôt on se décida à augmenter l'importance de Méchéria qui pouvait communiquer directement avec le Kreider et être ravitaillé facilement grâce à la voie ferrée que l'on devait prolonger de Saïda jusqu'au Kreider et que l'on avait l'intention de continuer plus tard jusqu'à Méchéria.

Une annexe fut créée en 1885¹, elle fut comprise pendant une certaine période dans le cercle d'Aïn-Sefra, puis transformée en cercle qui comprit l'annexe d'Aïn-Sefra ; c'est en 1904 que le cercle de Méchéria fut définitivement organisé tel qu'il est aujourd'hui.

La limite du cercle part de Teniet es Sassi, passe près d'El Aricha, de Bedeau, El Ateuch, Bou Guern, traverse le chott Chergui, passe à un kilomètre environ du Kreider, redescend vers le Sud, coupe la piste de Géryville à Méchéria à 20 kilomètres environ à l'Ouest de Tismoulin, arrive au confluent de l'oued Berdan et de l'oued Boiglat, passe à Aïn-Messif, Mékalis, Taoussera et Galoul.

¹ L'annexe était constituée par les tribus des Akerma, Bekrara, Beni Metharef, Oulad Mansourah, Oulad Serour, Megau, Oulad Toumi, Meghaoulia, Frahda, Oulad Farès, Oulad Embarek, Ghiata, Oulad Messaoud, Sendan, Ghiata Oulad Ahmed et Doni Khalifa, distraites du cercle de Sebdom. Le centre de population de Méchéria était séparé du territoire de commandement d'Oran (commune de Yacoubia).

Le cercle comprend deux groupes d'indigènes : les Hamyans qui occupèrent anciennement la vallée de la Saoura après les Beni Hassen, dont cinq tribus sont Chafaa et dix Djemba : les Rezaïna (Cherraga et Cherraba) ayant une certaine communauté avec les Hamyans, soit par leur origine, soit par leur histoire.

Cercle de Géryville. — Le cercle de Géryville a été créé le 18 août 1885 afin d'occuper le territoire habité par la tribu turbulente des Oulad Sidi Cheikh.

Il comprend la région qui s'étend au Sud du chott Chergui, dont le bord septentrional lui sert de limite depuis Bouktoub ; la limite passe ensuite à l'intersection de la route Méchéria-Géryville avec l'oued Kherba, à Aïn el Melah, pour aboutir au confluent des oueds Berdan et Boiglat ; à l'Est, elle est constituée par une ligne passant à El Ami Chergui, Hamiet el Ibel, Kheneg es Souk, la kouba de Sidi en Nasser, coupant la route Géryville-Aflou entre Sidi Tifour et Taouiala, celle de Géryville-Laghouat entre El Maïa et Sidi Tifour, se poursuivant par Daïet el Guessah, l'oued Mehaïghen jusqu'à la daïet Oum el Hadj, passant par Hassi Mestour, Hassi Gour Raoua et Hassi Mouina. Elle remonte au Nord presque en ligne droite par Mouih Salem jusqu'au confluent de l'oued Berdan et de l'oued Boiglat.

Le cercle a 160 kilomètres de largeur, on évalue environ à 5 millions d'hectares la superficie de la région administrée.

Il comprend 22 tribus et un maghzen à méhari pour la police du Sahara. Toutes les tribus sauf deux sont sous la dépendance du bachaga.

Cercle de Colomb. — C'est le 19 janvier 1904 que fut créé le cercle de Colomb.

En plus du territoire nouvellement occupé, le nouveau cercle comprit l'annexe de la Zousfana, et le cercle de Taghit qui furent supprimés.

Le cercle de Taghit avait été créé par décision du 5 août 1903, il comprenait les annexes jusqu'alors indépendantes de Dienan ed Dar qui devint annexe de Beni Ounif, de Taghit et Beni-Abbès, qui furent placées sous l'autorité d'un commandant supérieur qui résidait à Taghit.

Avant son rattachement à Taghit, l'annexe de Beni-Abbès, créée par décision gouvernementale du 1^{er} février

1901, relevait directement de la subdivision d'Aïn-Sefra. Le poste d'abord installé à Igli fut transféré à Beni-Abbès. Igli n'avait en effet qu'une importance géographique mais le véritable nœud des relations entre l'Ouest et les Oasis sahariennes était Beni-Abbès. Le développement naturel de notre influence aux Oasis nous incitait à occuper ce point qui assurait en même temps notre action sur les Ghenanema; d'ailleurs les ksouriens nous y avaient appelés à plusieurs reprises, il était d'une bonne politique d'utiliser ces dispositions favorables.

En 1908, les postes de Bou-Denib et de Bou-Anan, nouvellement créés, furent provisoirement rattachés au cercle de Colomb, mais par décision du 29 juin 1909, le général de division, haut commissaire français de la région algéro-marocaine, rendit indépendants ces deux postes et constitua le commandement militaire du Haut-Guir qui relève actuellement du Maroc Oriental.

En 1909, la commune indigène de Timimoun est rattachée au cercle de Colomb et forme l'annexe du Touat-Gourara.

Les limites du cercle de Colomb sont au Nord : une ligne partant de Ben Zireg, passant à Hassi el Mir, à Hassi Mezi, aboutissant en un point de l'oued Namous situé à environ 27 kilomètres au Sud de Mehasser el Arbi, suivant l'oued Namous pendant 80 kilomètres environ jusqu'à Kheloua Sidi-Brahim, puis passant à Hassi Mouina, Hassi Gour Raoua et Hassi Mestour ; ses limites Est et Sud sont les mêmes que celles du Territoire.

La limite administrative de l'annexe de Beni-Abbès part du Sud de la chebka Tscila, passe à Hassi Ouskir, Hassi Mouina, Taourdassa, Hassi el Hamri, Hassi Besseroud, près du Foum el Kheneg, à Hassi Diab, Oguilet Mohammed et Tabelbala.

Par décret du 23 septembre 1909, le poste du Gourara est transformé en annexe dont le chef-lieu est Timimoun et qui comprend le Gourara et le Touat, soit treize caïdats, un cheikhat, un canton et sept ksour indépendants. Cette annexe est rattachée au cercle de Colomb. Le poste du Gourara, créé en 1900, avait d'abord été rattaché à Alger en attendant la réorganisation des territoires militaires.

L'annexe du Touat-Gourara est bornée au Nord, de l'Ouest à l'Est, par une ligne passant à 10 kilomètres au Nord de Hassi Mana, à Oguilet Mohammed, Hassi Diab, près du Foum el Kheneg, Hassi Besseroud, Hassi el Hamri,

Djedid el Oustani, Hassi Mouina, Hassi Gour Raoua et rejoignant la limite Ouest du Territoire à Hassi Mestour. Ses limites Ouest et Sud se confondent avec celles du Territoire.

Annexe d'Aïn-Sefra. — En 1882, par arrêté du 20 mars, Aïn-Sefra devint le centre du cercle du même nom, créé à la suite des événements de 1881 et des déprédations continuelles commises par les Amours. En 1885, le cercle comprenait les ksour d'Aïn-Sefra, de Sfisifa, de Tiout, d'Asla, de Moghar Tahtani, de Moghar Foukani, les tribus des Oulad Boubekeur, Oulad Selim et des Souala (Amours) distraits de la commune indigène de Yacoubia (territoire de commandement du département d'Oran).

En 1885, l'annexe créée à Méchéria dépendait du cercle d'Aïn-Sefra mais au moment de la réorganisation du Territoire en 1904, elle fut transformée en cercle indépendant tandis que le cercle d'Aïn-Sefra devenait une simple annexe.

La limite de l'annexe part de Galloul, passe à Taoussera, Mékalis, Aïn Messif, au confluent de l'oued Berdan et de l'oued Boiglat. A partir de ce point elle suit les crêtes du djebel Bram, du djebel Tanout et se dirige franchement vers le Sud pour atteindre Hassi Mouina où elle reprend la direction Ouest jusqu'à Kheloua Sidi-Brahim pour remonter vers le Nord en suivant le cours de l'oued Namous jusqu'à Bouib er Rahil; elle passe ensuite près de Duvyrier et se termine à la cote 1190.

L'annexe comprend cinq tribus nomades, six ksour et un douar maghzen; toutes les tribus et tous les ksour sont placés sous l'autorité de l'agha des Amours et des ksour qui habite Tiout.

Annexe de Beni-Ounif. — L'annexe de Beni-Ounif fut organisée en 1904, elle remplaça l'annexe de Djenan ed Dar qui avait été créée par décret du 24 octobre 1901.

La limite administrative part de la cote 1190, passe à Duvyrier, suit le cours de l'oued Namous jusqu'à 27 kilomètres environ au Sud de Mehasser el Arbi, prend la direction Ouest jusqu'à Hassi Mezi, passe à Noukhila, à Hassi el Mir et atteint la voie ferrée à Ben Zireg.

L'annexe ne comprend que deux fractions: l'une nomade, Oulad Djerir, Doui Menia; l'autre sédentaire, population des ksour de Beni-Ounif, Bou Yala et Fendi.

Organisation communale. — Au point de vue administratif, le Territoire militaire d'Aïn-Sefra comprend trois communes mixtes : Aïn-Sefra, Méchéria, Géryville et deux communes indigènes : Colomb et Timimoun.

a) **COMMUNES MIXTES.** — Les communes mixtes sont administrées par une commission municipale composée ainsi qu'il suit : le commandant supérieur du cercle ou le chef de l'Annexe, président ; le chef du bureau des Affaires Indigènes ou l'officier du bureau venant immédiatement après lui, adjoint ; un adjoint spécial français ; les conseillers municipaux élus ; les caïds. Le bachaga de Géryville et l'agha des Amours et des ksour font partie de la commission qui siège à Géryville et à Aïn-Sefra. Un poste d'adjoint spécial a été créé à Bouktoub par arrêté du 7 juin 1904.

Commune d'Aïn-Sefra. — La commune mixte d'Aïn-Sefra fut créée par arrêté du 4 juin 1885. Elle était composée au début de deux sections : section d'Aïn-Sefra, section de Méchéria. Plus tard la section d'Aïn-Sefra fut au contraire rattachée à Méchéria.

En 1904, cette section communale fut distraite de la commune mixte de Méchéria et redevint commune mixte. Aujourd'hui elle comprend deux sections : 1^{re} section, centre d'Aïn-Sefra, avec les tribus des Amours et les ksour de la région ; 2^e section, centre de population de Beni-Ounif et annexe du même nom.

La commune d'Aïn-Sefra est à cheval sur les dernières crêtes de l'Atlas ; sa superficie très approximative est de 2.500.000 hectares.

Commune de Méchéria. — Nous avons déjà vu que le centre de Méchéria et les tribus qui en dépendaient constituaient autrefois une section de la commune d'Aïn-Sefra. Plus tard la commune de Méchéria comprit deux sections : 1^o le centre de Méchéria et les tribus Hamyans ; 2^o le centre d'Aïn-Sefra et les tribus Amours. La section d'Aïn-Sefra fut détachée en 1904 et depuis cette époque la commune de Méchéria a conservé la même organisation. Son étendue est celle du cercle de même nom.

Commune de Géryville. — La commune de Géryville se confond avec le cercle du même nom.

b) COMMUNES INDIGÈNES. — Les communes indigènes sont administrées par une commission municipale dont la composition est indiquée pour chaque commune.

Commune de Colomb. — La commune de Colomb comprend la région de Colomb et l'annexe de Beni-Abbès, soit 3.000 tentes environ, un maghzen de 150 cavaliers qui a remplacé la Compagnie Saharienne de Colomb supprimée et les ksour de la vallée de la Saoura.

La commission municipale est composée du commandant supérieur président, du chef du bureau des Affaires Indigènes de Colomb, du chef d'annexe de Beni-Abbès, des chefs de poste de Taghit et de Talzaza, d'un adjoint spécial, de conseillers municipaux élus, d'un notable des Oulad Djerir, des Doui Menia, d'un caïd des Beni Goumi et de l'annexe de Beni-Abbès.

Commune de Timimoun. — Cette commune fut créée en 1900 ; de novembre 1903 au 1^{er} janvier 1908, elle fut supprimée, le Touat, le Gourara et le Tidikelt, formèrent la commune des Oasis sahariennes ; puis le Gourara et le Touat furent réunis pour constituer la commune indigène d'Adrar. Enfin, en 1909, le siège de la commune fut transféré à Timimoun et la commune prit le nom de son nouveau chef-lieu. Ses limites sont celles de l'annexe du Touat-Gourara.

La commission municipale est composée du chef d'annexe du Gourara, président, du chef de poste d'Adrar, d'un officier des Affaires Indigènes et de six caïds (trois du Touat, trois du Gourara).

CHAPITRE VII

SERVICES PUBLICS

(Voir carte n° 41)

1° Postes et Télégraphes :

Aïn-Sefra. — Le bureau a été créé en 1882. Pendant longtemps il fut installé dans la redoute même, puis fut transféré dans une des maisons du village.

1 Cette carte sera donnée dans un autre Bulletin.

La localité de Djenien bou Rezg avait autrefois un bureau de recette auxiliaire créé par arrêté du 9 février 1900. Ce bureau a été supprimé par arrêté du 12 février 1906, le poste de facteur receveur auxiliaire mixte a été transformé par arrêté du 9 novembre 1907 en distribution auxiliaire dont la gestion est confiée au chef de gare.

Une distribution auxiliaire sera prochainement installée au ksar de Tiont et rendra de grands services aux indigènes de ce ksar, résidence de l'agha des Amours et des ksour.

Le service postal de Forthassa Gharbia est assuré par des moghazenis sans frais pour l'Etat.

Méchéria. — Le bureau fut créé vers 1881 et installé dans la redoute jusque vers 1905. Le bureau qui existait à Aïn ben Khelil a été supprimé par arrêté du 19 décembre 1908, le service entre ce poste et Méchéria est assuré par des moghazenis le mercredi de chaque semaine. Berguent n'est plus relié à Méchéria par le courrier.

Géryville. — Le bureau a été créé vers 1868. Le service est assuré dans le cercle par un receveur, un facteur et un surveillant à Géryville, par un facteur-receveur et un surveillant militaires à El Abiod Sidi Cheikh.

Le transport des dépêches est effectué de la gare de Bouktoub à Géryville par une voiture. En 1908, une société d'automobiles, dite « Société commerciale des Transports » s'était engagée à transporter les dépêches par voiture automobile; les avantages de ce mode de locomotion étant indiscutables, M. le Gouverneur Général de l'Algérie autorisa le transporteur à céder son adjudication et imposa à la société l'obligation de tenir en réserve pour parer aux pannes deux voitures dites jardinières, l'une à Alfaville, l'autre à Kef el Ahmar.

Le nouveau service commença à fonctionner le 1^{er} mai 1908, mais ne dura malheureusement que deux mois. Malgré la clause imposée, la société ne possédait que deux voitures, chacune d'elle devait donc effectuer journellement le trajet Géryville-Bouktoub ou inversement.

D'un mécanisme délicat, peu faites pour rouler sur une route encore mal assise et nouvellement empierrée, elles ne résistèrent pas à un effort aussi grand et la compagnie dénonça son contrat.

Le transport des dépêches sur El Abiod est effectué par des cavaliers tous les quatre jours.

Par décret du 13 mai 1901, la distribution auxiliaire de Bouktoub a été transformée en recette auxiliaire rurale.

Beni-Ounif. — Par arrêté du 30 juillet 1900, un bureau postal fut ouvert à Djenan ed Dar; ce bureau fut transféré à Beni-Ounif en même temps que le siège de l'annexe.

La distribution postale bi-hebdomadaire installée en 1910 dans les ksour de Figuig a été très bien accueillie, aussi les indigènes du ksar d'El Maïz, jaloux des avantages des ksour voisins, ont-ils demandé et obtenu en janvier 1911, l'installation d'une boîte aux lettres dans leur ksar.

Colomb. — Le bureau de Colomb a été transformé en recette simple le 8 janvier 1906.

Le courrier de Bou Denib est assuré par des moghazenis jusqu'à Bou Kaïs et par des âniers de Bou Kaïs à Bou Anan. Il serait à désirer que le transport des dépêches soit donné à l'entreprise civile de façon à ne pas immobiliser chaque semaine huit cavaliers du maghzen de Colomb. Cette solution paraît d'autant plus opportune que le Haut-Guir est détaché de l'Algérie et fait partie des confins marocains.

Colomb est relié à Timimoun (via Taghit, Beni-Abbès, Ksabi) par un courrier partant le mercredi de chaque semaine pour arriver aux Oasis le mercredi suivant.

Beni-Abbès. — Le service est assuré par un facteur-receveur militaire; les transports d'Igli à Beni-Abbès sont effectués par un entrepreneur. Vers le Sud l'exécution du service est confiée à deux convoyeurs allant l'un de Beni-Abbès à Kerzaz, l'autre de Kerzaz à Ksabi.

Une distribution auxiliaire a été créée à Ksabi par arrêté du 20 juillet 1908.

Taghit. — Depuis le 15 juillet 1909, le poste de facteur-receveur civil a été supprimé et le service confié à deux militaires, l'un chargé du service postal, l'autre du service télégraphique.

Le courrier est transporté par des méhara ou des ânes; ce dernier mode de transport paraît préférable, les ânes excitant moins la convoitise des djicheurs que les méhara.

Timimoun. — En 1906 le bureau ne comportait qu'un sergent facteur-receveur.

Depuis le transfert à Timimoun de la portion centrale de la Compagnie Saharienne et du chef-lieu de l'annexe,

le bureau de Timimoun a été transformé en recette par arrêté de M. le Gouverneur Général de l'Algérie en date du 17 juillet 1909.

Le receveur des contributions diverses remplit les fonctions de receveur des postes. Il a pour le seconder un gradé de la Compagnie Saharienne qui s'occupe pendant ses loisirs de la besogne matérielle et de la trésorerie.

La création d'un poste de facteur-receveur chargé du service télégraphique est demandée depuis longtemps afin de décharger le receveur des contributions d'une grande partie de son travail. Le jour du départ du courrier ce fonctionnaire doit assurer le service du guichet, l'expédition des lettres et d'une correspondance officielle souvent volumineuse avec les deux administrations qu'il représente.

Timimoun est relié avec le Nord par un courrier partant de ce centre samedi matin, le transport des dépêches se fait à dos d'âne de Timimoun à Charouin et à méhara de ce point à Ksabi. Le personnel se compose de quatre relais d'âniers et deux relais de méharistes habitant Charouin et payés par le budget des Territoires du Sud.

A Brimken il existe un relai d'âniers assurant le service entre cette localité et Ksabi, payés par la commune du Touat.

Entre Timimoun et Adrar il existe un service hebdomadaire ; le courrier part d'Adrar le mardi soir.

En 1907 l'autorité locale a demandé la création d'un service postal bi-mensuel entre Timimoun et El Goléa. Outre les avantages de rapidité et de sécurité, cette création aurait permis la recommandation des plis ou des lettres qui ne peut se faire par la voie de la Saoura que tous les deux mois au départ des convois militaires, mais cette demande n'a pas été prise en considération.

Pourtant cette organisation aurait rendu de grands services ; à l'heure actuelle, les militaires français de la Compagnie sont obligés de donner procuration au vague-mestre de Colomb pour retirer les chargements qui leur parviennent en ce point et faire suivre par les convois ordinaires à leurs risques et périls.

Cette solution ne garantit pas leurs intérêts et il y aurait tout avantage à charger de ce service le maghzen d'El Goléa jusqu'à Fort Mac-Mahon, point à partir duquel la Compagnie l'assurerait par ses propres moyens.

La responsabilité de l'administration des postes serait dérogée à partir d'El Goléa, le receveur des postes de cette localité n'aurait à conserver les chargements que pendant 8 à 10 jours au maximum.

L'organisation de ce service n'entraînerait aucune dépense et ne mettrait à contribution que les sentiments d'obligeance et de camaraderie du receveur des postes et du chef de poste d'El Goléa, la sécurité de la voie El Goléa-Timimoun étant absolue, les intérêts des sahariens seraient sauvegardés.

Adrar. — La création de la recette des postes date de 1904 ; la gestion en avait été confiée au receveur des contributions diverses mais depuis le transfert du bureau à Timimoun, un facteur-receveur militaire assure le service.

Adrar est le centre de trois lignes postales : Adrar-Ksabi, Adrar-Timimoun (service hebdomadaire le mardi soir), Adrar-In Salah (bi-mensuel). Sur la première de ces lignes le transport est confié à quatre bouchats méharistes, résidant à Brimken et à des âniers ; sur les autres lignes circulent seuls les ânes.

En 1912, l'itinéraire des courriers a été modifié entre Ksabi et Adrar, le service est assuré d'une manière tout aussi satisfaisante et avec moins de frais.

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE. — Les lignes télégraphiques qui desservent le Sud ont été construites par la main-d'œuvre militaire au fur et à mesure de la pénétration plus en avant lorsque la sécurité était assurée. Jusqu'à cette date les relations entre les postes n'avaient lieu que par la télégraphie optique ; aucun renseignement n'a pu être trouvé à ce sujet, aussi bien en ce qui concerne l'établissement des lignes que leur livraison à l'administration des postes et télégraphes pour les lignes au Nord de Beni-Ounif.

Aïn-Sefra. — Aïn-Sefra est desservi par les lignes télégraphiques Aïn-Sefra-Saïda-Oran, Aïn-Sefra-Ounif, Aïn-Sefra-Géryville sur laquelle s'embranche la ligne d'El Abiod.

Aïn-Sefra était reliée à Forthassa jusqu'en 1913 par une ligne télégraphique qui avait été construite en 1905.

Méchéria. — Est relié à Saïda et au Kreider par le fil 85. Le fil 304 (Oran-Aïn-Sefra-Colomb) passe dans le bureau

mais n'est utilisé que lorsque la communication est interrompue sur l'autre fil.

Géryville. — Relié par le télégraphe électrique à Saïda, à Laghouat par Aflou, à Aïn-Sefra par El Abiod.

Beni-Ounif. — Ce centre est desservi par trois sections aériennes : Ounif-Aïn-Sefra, Ounif-Colomb, Ounif-Taghit.

Colomb. — De 1904 à 1906, Colomb communiquait avec Ben Zireg mais cette ligne a été supprimée. Actuellement il est en relations avec Beni-Ounif et le Nord, avec Taghit et Beni-Abbès, avec Bou Anan et Bou Denib, cette dernière ligne établie en 1908 est exclusivement militaire, toutefois le public peut gratuitement y faire passer des télégrammes après autorisation du Commandant d'armes.

Un appareil Morse installé à Bel Hadi fait communiquer ce poste avec Colomb. Colomb est également relié à Talzaza par une ligne établie depuis février 1906 et qui s'embranché à Hassi el Haouari sur la ligne Colomb-Oran.

Une ligne télégraphique sera prochainement construite entre Colomb et Méridja.

Taghit. — Taghit est le point terminus de la ligne exploitée par l'Administration des Postes et Télégraphes à laquelle ont été remises par arrêté du 14 juin 1905 les lignes de la portion Sud-Ouest : Taghit-Beni-Ounif (construite en 1903), Taghit-Colomb.

Un poste télégraphique installé à Igli rend les plus grands services.

Touat-Gourara. — Timimoun n'est relié avec le Nord que par El Goléa, le service est assuré par des soldats du génie qui sont en outre chargés de la surveillance du secteur compris entre Timimoun et Fort Mac-Mahon ; deux télégraphistes résident à Mac-Mahon et exécutent les réparations nécessaires entre ce point et El Goléa.

La ligne est constituée tantôt par un fil de cuivre reposant sur des poteaux Nou, tantôt par un câble de campagne qui date de l'occupation et qui est supporté par des « kechbas » noyées à leur partie inférieure dans une pyramide de maçonnerie de 2^m 30 environ de hauteur.

Les communications sont souvent interrompues, surtout dans le secteur compris entre Mac-Mahon et El Goléa ; à cet endroit, le câble est enfoui dans les dunes et à chaque pluie des pertes à la terre rendent la communication impossible. La ligne est en mauvais état, elle manque

d'homogénéité, de solidité et ne peut être considérée que comme une ligne de fortune.

En 1909, la ligne a été interrompue trente fois entre les deux points extrêmes, soit en moyenne deux ou trois fois par mois, quatre interruptions ont duré cinq jours, une huit jours, deux plus de dix jours. A la suite de ces accidents la ligne a été modifiée et réparée avec soin par le Service du Génie, mais malgré ces travaux les communications ont de nouveau été interrompues en 1910 douze fois (cinq interruptions ont duré deux jours, deux ont duré trois jours, cinq plus de six jours). En 1911 on compte de nouveau trente-sept accidents, soit environ trois par mois dont la durée moyenne est de quatre jours.

Cette ligne qui a dix ans d'existence et qui a été construite avec des éléments disparates, est arrivée à sa fin ; les frais d'entretien sont considérables par rapport aux services rendus, il serait à désirer que Timimoun soit relié directement avec Adrar et avec El Goléa par la télégraphie sans fil.

TÉLÉPHONE. — Le téléphone fait communiquer Aïn-Sefra avec le poste de Forthassa ; le bureau des postes de Méchéria est relié par une ligne du même genre au bureau de la gare pour assurer la transmission des télégrammes provenant ou à destination des centres intermédiaires entre Méchéria et Bouktoub d'une part, Méchéria et Mékalis d'autre part. Colomb est relié à Bel Hadi, Safsaf.

TÉLÉGRAPHIE OPTIQUE. — L'ancien réseau optique installé dès le début de notre occupation a été conservé mais les postes ne sont plus occupés sauf ceux de Méchéria et de Géryville qui, pendant quelques mois chaque année, servent à l'instruction des sapeurs télégraphistes. Ils pourraient être employés si l'occasion s'en présentait dans le cas où les lignes télégraphiques seraient coupées.

Aïn-Sefra communique avec Méchéria par le poste de l'Aïssa, avec Djenien bou Rezg, par celui du Ras Chergui (Mekter). Un poste installé dans la redoute de Méchéria reçoit les communications d'un autre poste, point B situé dans l'Antar et qui relie ce point au Kreider, à Ras el Ma (djebel Begnira), El Abiod (djebel Mekaïda). Aïn bel Khelil, Aïn-Sefra et Géryville (bou Derga). Ce dernier centre est aussi en liaison avec Allou.

Une ligne optique relie Bel Hadi à Colomb, un poste est

installé près de Bel Hadi, un autre à Djorf Torba, un troisième à Méridja.

En 1889 il existait un poste à Foum el Kheneg (au Sud d'Aïn-Sfissifa).

*
* *

Pour terminer ce chapitre il paraît intéressant de résumer dans un tableau les recettes produites par les différents bureaux du Territoire.

	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra ..	18.014 ^f	23.608 ^f	20.930 ^f	19.926 ^f	17.768 ^f	16.776 ^f
Méchéria ..	»	11.687	12.355	11.418	12.372	10.409
Géryville ..	»	14.338	15.488	14.531	14.362	14.199
Beni-Ounif.	19.349	13.336	10.872	11.152	11.979	»
Colomb....	16.124	13.136	19.926	21.085	25.395	23.822
Timimoun .	»	»	»	»	2.597	2.778

2° Services financiers :

TRÉSORERIE. — Le service de la trésorerie est assuré sous la haute direction du trésorier général de l'Algérie et du payeur principal d'Oran :

1° A Aïn-Sefra, par un payeur particulier ;

2° A Géryville et à Timimoun, par les receveurs des contributions diverses correspondants du trésor, chargés des recouvrements et des paiements.

CONTRIBUTIONS DIRECTES. — Aucun agent du service des contributions directes ne réside dans les Territoires du Sud, les inspecteurs ou contrôleurs d'Oran se rendent dans les localités du Sud où leur présence est jugée nécessaire pour l'établissement des rôles, des contributions foncières, des patentes, des taxes principales.

Le recensement des impôts arabes et des prestations est effectué par les officiers du service des Affaires Indigènes, mais les rôles sont établis par le directeur des contributions du département d'Oran.

CONTRIBUTIONS DIVERSES. — Le service est assuré par le personnel suivant :

- 1° A Aïn-Sefra, un receveur ;
- 2° A Géryville, un receveur ;
- 3° A Timimoun, un receveur.

ENREGISTREMENT, DOMAINES, TIMBRE. — Au début de l'organisation du Territoire, les receveurs des contributions diverses d'Aïn-Sefra et de Géryville faisaient fonctions de receveurs des domaines.

En 1903, un bureau de l'enregistrement et des domaines fut installé à Aïn-Sefra ; cette création était justifiée par le fait que le bureau de Saïda dont dépendait le Territoire au point de vue enregistrement était trop éloigné des circonscriptions administratives et par l'impossibilité absolue dans laquelle se trouvait le receveur des contributions diverses d'assurer les deux services qui avaient pris beaucoup d'importance.

DOUANES. — Avant de traiter la question des douanes dans le Territoire et pour comprendre l'établissement d'une limite douanière entre deux fractions territoriales relevant du même commandement, il est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation du service en Algérie.

Les bulletins officiels de l'Algérie n'indiquent pas la date précise de l'institution de la douane dans la colonie, mais ils mentionnent toutefois son intervention dès le 9 août 1830, c'est-à-dire trente-quatre jours après la capitulation d'Alger.

En ce qui concerne les frontières de terre qui nous intéressent plus spécialement, on peut dire que jusqu'en 1843 toute liberté d'échange existait entre le Maroc et l'Algérie mais on ne tarda pas à s'apercevoir que de nombreux tissus européens, notamment des tissus anglais, empruntaient la voie du Maroc pour bénéficier de la franchise. Aussi l'ordonnance du 16 décembre 1843 interdit-elle toute importation par voie de terre. Mais en raison de l'insécurité, il fut difficile d'organiser un service régulier. L'arrêté du 15 janvier 1844 prescrivit aux chefs arabes de s'opposer à l'entrée des marchandises interdites mais la fraude trouva en eux un appui intéressé et augmenta dans de notables proportions.

Le décret du 11 août 1853 annula celui de 1843 et n'établit que des droits modérés sur les produits des deux pays limitrophes. Un service de douanes fut installé.

Cette organisation disparut complètement en 1867, la loi du 17 juillet autorisant l'entrée en franchise des produits marocains et soumettant les autres aux mêmes droits qu'à l'entrée par mer, les postes de douane furent supprimés mais rétablis en 1890 (décret du 24 juillet).

Cette organisation était absolument indispensable pour empêcher la contrebande, qui portait principalement sur le sucre, le café et le thé. En effet, bien qu'alimenté par le chemin de fer, le marché d'Aïn-Sefra ne fournissait qu'un chiffre d'exportation tout à fait infime aux oasis de Figuig distantes de 113 kilomètres d'Aïn-Sefra, alors que ces mêmes oasis servaient d'entrepôt à toutes les marchandises venues de Melilla que les Espagnols avaient déclaré port franc, à travers une région pleine de dangers, après un parcours à dos d'animaux durant plusieurs semaines. Elles y arrivaient cependant à meilleur marché qu'à Aïn-Sefra, ce qui incitait les indigènes soumis à notre domination à aller s'approvisionner à Figuig.

On a vu que c'est en 1860 que furent rapportées les mesures douanières de l'ordonnance de 1843. Une décision du 25 juin 1860 déclare la ligne Géryville-Biskra ouverte à l'importation en franchise des droits de douane des produits naturels ou fabriqués d'origine saharienne, le 8 janvier 1862 un bureau de douanes fut créé à Géryville, mais le but que l'on s'était proposé, faciliter le développement de l'influence française dans le Sud Oranais et activer le commerce d'échange avec le Sahara, ne fut pas atteint, les caravanes continuant à se rendre au Maroc où elles pouvaient vendre des esclaves. Un décret de 1884 supprima la franchise.

La question fut reprise en 1895 et un décret du 19 décembre 1896 autorisa le transit à travers la colonie de certaines marchandises à destination du Sahara et dont la sortie devait être effectuée par le bureau d'El Abiod qui remplace celui de Géryville et le bureau de Djenien bou Rezg.

Ce régime n'a subi que quelques modifications de détail en ce qui concerne la désignation et le nombre des bureaux de sortie, leur composition.

En 1900, la limite douanière passait par El Abiod, Bous-senghoum, Tiout, Aïn-Sefra, Sfisifa et Galloul. A l'heure actuelle, elle a été portée plus au Sud. Partant du Teniet es Sassi elle passe à Oglat Nadja, Aïn ben Khelil, Galloul, Sfisifa, près de Moghar, à Duveyrier, El Abiod, Oum el Naguir, décret du 5 septembre 1907. (Voir carte n° 4.)

Il existe dans le Territoire trois bureaux des douanes :

Un à Aïn-Sefra, créé en 1900, comprenant un receveur et un brigadier.

Un à Méchéria, créé en 1907, dirigé par un brigadier ruraliste.

Un à Beni-Ounif, créé en 1910.

Le bureau de Méchéria était plus important au début de l'organisation, il comprenait un receveur et un brigadier, mais en raison de la diminution notable des opérations de douane, le receveur et le brigadier ont été remplacés en 1910 par un simple brigadier ruraliste.

Le soin d'assurer la police sur la frontière douanière du Sud, en dehors des agglomérations où fonctionne un bureau des douanes, est confié au service des Affaires Indigènes. Cette police s'exerce sur toute l'étendue du rayon intérieur et de la zone extérieure de surveillance. (Arrêté du 6 décembre 1907 de M. le Gouverneur Général.)

*
* *

Par décret du 17 décembre 1896 qui créa les territoires, les bureaux étaient simplement des bureaux de sortie chargés de s'assurer que les marchandises expédiées au Maroc ou dans les Oasis, c'est-à-dire ne faisant que traverser l'Algérie, sortaient réellement de la zone assujettie.

Par le décret du 5 septembre 1907 instituant le régime douanier dans les Territoires du Sud, ils sont ouverts :

1° A l'exportation des marchandises expédiées en transit des postes algériens dans les conditions indiquées par le décret du 17 décembre 1896, complété par ceux du 1^{er} février 1903 ¹, du 13 octobre 1904 et du 9 janvier 1906, des marchandises nationales ou nationalisées, pour le paiement des droits et des produits exportés à la décharge du compte d'admission temporaire ² (sucre, café, thé, poivre, cannelle, certains alcools) ;

¹ Ce décret exempte des droits de douane et d'octroi de mer les toiles de coton pur, unies, écruës ou blanchies pesant plus de 5 kilogs les 100 mètres, les guinées originaires des établissements français de l'Inde et les thés de toute provenance.

² Par arrêté du 12 mars 1904, les dérivés du blé (semoules et farines) à destination de Figuig doivent, pour être admis au bénéfice de la décharge du compte d'admission temporaire, être escortés jusqu'au lieu de destination et les acquits à caution doivent être revêtus d'une attestation officielle du commissaire français à Figuig constatant leur arrivée au Maroc.

2° A l'importation des produits naturels ou fabriqués originaires du Sud Saharien, du Maroc, dont l'article 6 de la loi du 17 juillet 1867 autorise l'entrée en Algérie en franchise de droits ;

3° A l'importation des marchandises passibles des droits de douane ou d'octroi de mer qui utiliseraient la voie du Sud pour pénétrer ensuite dans le territoire assujetti.

Par arrêté du 16 juin 1909, le bureau de Méchéria est ouvert à l'importation des animaux des espèces chevaline, asine, ovine, caprine et porcine d'origine marocaine.

CHAPITRE VIII

JUSTICE

a) **Justice européenne.** — Le tableau ci-après donne la liste des justices de paix du Territoire militaire avec la date de leur création, l'étendue de leur ressort et les tribunaux auxquels elles sont rattachées.

SIÈGE	DATE de CRÉATION	RESSORT	TRIBUNAUX auxquels elles sont rattachées
Aïn-Sefra . .	27 janvier 1883	Annexe moins le poste de Hadjerat M'Guil.	Mascara
Méchéria . .	Id.	Etendue du cercle	
Géryville . .	10 août 1875	Id.	
Beni-Ounif.	20 octobre 1901 ¹	Etendue de l'annexe plus le poste de Hadjerat M'Guil.	
Colomb	28 juin 1906	Etendue du cercle moins Touat-Gourara, poste de Ben Zireg.	
Adrar	17 octobre 1908	Etendue du poste.	
Timimoun .	1 ^{er} janvier 1910	Etendue de l'annexe du Gourara.	

¹ Avant cette époque le siège de la justice de paix était à Djenan ed Dar.

b) Justice musulmane :

1° MAHAKMAS : *Aïn-Sefra*. — Il n'existe qu'une seule mahakma créée en 1881 ; elle est composée d'un cadi, d'un bach-adel et d'un adel.

Méchéria. — Le cercle comprend deux mahakmas, celles des Hamyans Chafaa et Hamyans non Chafaa qui existaient déjà à Seb Dou au moment où les Hamyans dépendaient de ce cercle et ont été transférées à Méchéria, la première le 1^{er} décembre 1888, la deuxième le 28 juillet de la même année.

Il existe également une mahakma-annexe créée par arrêté du 11 juin 1906, en raison du passage des Rezaïna en territoire militaire. Elle est constituée par une partie de l'ancienne mahakma des Djaafra.

Ces mahakmas comprennent un cadi, un bach-adel, un adel et un aoun. La mahakma des Rezaïna comprend un bach-adel faisant fonctions de cadi, un adel et un aoun.

Géryville. — Six mahakmas existaient en 1906 ; la mahakma des Oulad Maallah a été supprimée par arrêté du 21 août 1907 ; le nombre a été réduit à quatre par arrêté gouvernemental du 20 septembre 1911.

Colomb. — Une mahakma a été créée dans ce centre le 7 mai 1907 (arrêté du 30 avril 1907). Auparavant c'était le cadi d'Aïn-Sefra qui se rendait à Colomb deux fois par mois, pour y juger dans l'étendue de sa compétence les contestations entre indigènes de la région.

Gourara. — Jusqu'en 1911, l'organisation judiciaire a été maintenue telle qu'elle existait au moment de l'occupation.

Déjà au xiv^e siècle des cadis éclairés rendaient la justice et jouissaient d'une grande influence.

Les djemaa intervenaient dans le règlement de toutes les contestations d'intérêts et si les parties acceptaient la décision, la question était réglée.

Dans le cas contraire la djemaa les autorisait à exposer leur cas à un jurisconsulte (fakhi) qui, après avoir examiné l'affaire qui lui était soumise, donnait son avis par écrit à la djemaa, mais il ne jugeait pas et l'assemblée pouvait modifier ou non sa décision.

Souvent les deux parties après être tombées d'accord pour choisir un fakhi, ne s'entendaient plus quand il avait donné son avis confirmant par exemple les prétentions de celle que la djemaa avait déboutée de sa demande. Le réfractaire pouvait alors faire appel à un deuxième fakhi qui émettait à son tour son opinion ; les parties revenaient devant la djemaa et la question pouvait être portée devant un troisième fakhi s'il n'y avait pas entente. La djemaa donnait alors raison à la partie qui réunissait le plus de suffrages ou maintenait sa première décision.

Ce mode de justice pouvait donner des résultats satisfaisants ; les affaires traînaient en longueur, les passions se calmaient et la plupart du temps, les litiges les plus compliqués, les luttes d'intérêts les plus ardentes se réglaient à l'amiable après quelques consultations de fokha. Mais si les parties demeuraient irréductibles et si la djemaa persistait dans sa décision, l'intéressé qui croyait se trouver lésé venait s'en remettre, muni de la consultation écrite d'un fakhi, à l'administration locale du soin de régler le différend.

Le défendeur appelé présentait souvent des titres analogues à ceux du demandeur ; presque toujours, l'affaire était basée sur le droit coutumier local, très touffu, produit des traditions séculaires d'un pays formé d'éléments hétérogènes, et il était presque impossible de prendre une décision sans risque d'arbitraire ou d'erreur.

D'autre part, si cette organisation suffisait aux exigences régionales, elle était insuffisante pour régler les désaccords entre ksouriens et indigènes étrangers.

Les jugements rendus par les cadis du Gourara étaient considérés en effet par leurs confrères du Tell comme n'ayant aucune valeur légale, parce que les cadis du Gourara n'étaient pas nommés régulièrement, qu'ils n'avaient pas d'assesseurs et ne possédaient pas de cachets. Il en était de même des actes de témoignage dressés par les fokha, qui ne présentant aucun caractère d'authenticité parce qu'ils étaient simplement revêtus d'une signature, n'étaient pas admis par les magistrats du Tell.

Il arrivait même souvent que les officiers des Affaires Indigènes des postes en relations administratives avec le Gourara, demandaient au bureau de Timimoun confirmation des témoignages relatés dans ces documents, d'où lenteurs et difficultés dans le règlement des questions.

Depuis 1911 un medjelès a été constitué et règle en dernier ressort les questions qui lui sont soumises. Grâce à lui un grand nombre de différends, considérés comme insolubles, ont été tranchés. Les indigènes apprécient tous les jours les bienfaits d'une semblable institution qui empêche les procès et les querelles de s'éterniser et dont les jugements ne se départissent jamais d'une rigoureuse impartialité.

Touat. — Au Touat, l'ancienne organisation subsiste encore ; le chef d'annexe a demandé en 1907 la création d'une mahakma mais son projet n'a pas été adopté.

2° MEDJELÈS. — Il n'existait pas autrefois de medjelès dans le Territoire d'Aïn-Sefra, les indigènes étaient obligés de se rendre à Saïda, centre très éloigné et en dehors du Territoire.

Depuis le 28 mai 1907, il a été créé à Méchéria un medjelès qui se compose : 1° comme membres titulaires : des cadis des mahakmas des Hamyans et de l'Annexe d'Aïn-Sefra ; 2° comme bach-adels et adels : des bach-adels et adels de la mahakma des Hamyans Chafaa.

Son ressort comprend les circonscriptions judiciaires de : Aïn-Sefra, Méchéria et Colomb.

Le medjelès de Géryville a été constitué par arrêté du 15 septembre 1870. Il comprenait alors les tribus de Géryville, de Chellala, des Oulad Mahalla et des Derraga.

Un deuxième medjelès a été institué par arrêté de 9 juillet 1906 à Géryville ; les membres sont désignés chaque année par M. le Gouverneur Général.

Un troisième a été créé au Touat-Gourara ; il est composé des trois fokha les plus réputés du Gourara. Ils siègent à Timimoun, sous la surveillance discrète de l'autorité pendant trois jours, dans la dernière quinzaine du dernier mois de chaque trimestre. Les résultats sont satisfaisants.

(A suivre.)

ACTE DE *HORM*

délivré à un Israélite par un Saïyd marocain

La pièce que nous présentons aux lecteurs du Bulletin est jusqu'à présent, croyons-nous, unique dans les collections européennes d'actes. Elle a été délivrée à un israélite de la Haute Moulouïya par un marabout de la famille des Ziyania de Qenadsa¹. Pour faciliter la compréhension de l'utilité d'un tel acte pour son détenteur primitif il est nécessaire de quelques explications.

Dans le pays insoumis au Sultan du Maroc (pays connu sous le nom de *Blad es-Sibâ*), le territoire se trouve partagé entre un certain nombre de tribus indépendantes. Parfois les gens d'une tribu obéissent tous au même chef ; parfois la tribu est partagée en un certain nombre de clans hostiles les uns aux autres. Quelquefois encore une confédération (un *leff*) de tribus ou de fractions de tribu obéit à la même influence politique. Au milieu de l'anarchie qui résulte de ce morcellement d'autorité et de territoire, le commerce et la circulation seraient totalement impossibles sans des institutions spéciales qui rappellent en quelque sorte le moyen-âge européen. Parmi ces institutions sont la *Zetata* (péage, avec droit de circulation et protection temporaire accordé aux étrangers dans un territoire déterminé) et le *Horn* (protection permanente) accordée par les *Saïyd* (cid), chefs politiques ou politico-religieux, suffisamment puissants, à leurs clients. L'institution appelée *Zetata* est amplement connue par les récits des explorateurs en territoire marocain² ; nous n'en parlerons pas ici. Le droit de *Horn*, au contraire, n'a jamais été bien défini. Cependant un proverbe populaire, *Koull yehoudi bi saïydh* (tout juif a son saïyd, son seigneur), fort répandu dans l'Ouest Oranais et surtout au Maroc, tendrait à démontrer que la pratique du *Horn* est générale dans cette dernière région au moins pour l'élément israélite. Elle

¹ Au sujet des Ziyania voir notre article sur cette confrérie dans la *Revue du Monde Musulman*, 1910, t. XII, p. 359.

² Notamment DE FOUCAULD, DE SEGONZAC, etc.

consiste dans une sorte de protection prohibitive accordée par le *saïyd* à un individu dont ce même *saïyd* a déclaré, pour tout autre que lui-même, la personne et les biens inviolables.

Le vicomte de Foucauld, dans sa *Reconnaissance au Maroc* ¹ a donné un tableau saisissant et pris sur le vif des relations du *saïyd* avec ses juifs. Cette institution, très ancienne, est signalée par le géographe El Bekri ², dans la région d'Oudjda au xi^e siècle de notre ère ; mais elle s'applique indistinctement à tous les commerçants, juifs ou non. Léon l'Africain la signale à son tour dans diverses régions du Maroc au xvi^e siècle. Mais, à partir de cette époque, les juifs marocains et les juifs andalous expulsés d'Espagne ou de Portugal semblent monopoliser le commerce de colporteurs à travers le *Blad es-Sibâ*. La généralisation, à leur seul profit, de cette coutume, peut bien avoir donné, dès lors, naissance au proverbe populaire que nous avons cité. Eux seuls, d'ailleurs, en leur qualité de non-musulmans, laissaient pleine liberté aux privilèges féodaux de leurs seigneurs, privilèges se rapprochant de ceux de l'institution de l'esclavage. Avant l'occupation française de l'Algérie, la même institution existait dans toute la Berbérie du Nord ³.

Voyons maintenant notre acte d'après l'original Pl. VII :

TRANSCRIPTION DE L'ACTE

الحمد لله وحده

جامعة أهل دبد اعلموا باننا الدم الكران
برهيم ولد الهرمها راه دينا ودخل تحت حرمننا
وحرم الشيخ سيدي محمد بن ابي زبان وفيلنا
وهو يهودينا ومن صرة وتعد عليه باله شواله

¹ Pages 398 et suiv.

² Cf. *Journ. Asiat.*, t. XIII, p. 161 de la 3^e série et le Texte, édit. De Slane, in-8, Alger, 1858, page 88.

³ Des cas nombreux m'ont été signalés en Tunisie et en Algérie. Je n'ai pu, malheureusement, en trouver une preuve écrite. Dans la région de Tlemcen, le marabout d'Aïn el Hout était le protecteur des colporteurs juifs, qui lui payaient une redevance.

⁴ Ce texte est assez incorrect. Au lieu de **الدم** de l'original il faut lire **الدم**

Il faut lire **تعد** au lieu de **تعد**

و دعوت الشيخ سيدي محمد بن ابي زيان تتبعه
وكذلك اخوانه والسلام ومن استأجرهم على
وجه الشيخ بالله يرزقه من الدنيا والاخرة
عبدربه تعالى المهادي

و عبدربه واحد	بن	و
الشيخ محمد البدوي	احمد	و
بن ابي زيان الخندوسي	بن ابي زيان	و
	الخندوسي	

وفد وبعثنا لما ذكر اعلاه
سيد ابي مدين و ولد اخيه سيد
محمد المصطفى كسان
لـ

ابناء الشيخ سيدي محمد بن
ابي زيان الخندوسي

En marge, et en caractères hébreux :

هذا الكاغط د كتبלי سي محمد البزاوني
و سي المهدي كدباش انما بهم وديهم

TRADUCTION

Louange à Dieu seul !

A la Djemaâ des gens de Delhou.

Sachez que nous sommes la caution¹ d'El Hazan Brahim, fils d'El Harha. Il est soumis à nous² et est entré sous notre protection (*horm*) et sous celle du cheikh Sidi Mahmed ben Abi Ziyân. Nous l'avons accepté ; *il est notre juif*. Que Dieu se détourne de quiconque lui fera du mal ou empiètera sur ses

¹ Je lis אני

² J'ai traduit דיבא par une périphrase. Ce mot signifie « animal de bât ».

droits ! L'intervention ¹ du cheikh Sidi Mahmed ben Abi Ziyân ainsi que celle de ses frères en Dieu le suivra. Salut.

Quant à ceux qui, par dévotion pour le cheikh, auront accordé leur protection (à notre juif), que Dieu les pourvoie de tout bien dans ce monde et dans l'autre !

Le serviteur de Dieu, — qu'Il soit exalté !

Al Mahdi ben Ahmed ben Abi Ziyân al Quendousi.

Que Dieu le favorise de ses grâces ! Ainsi soit-il !

Le serviteur de son Dieu,

Le fils du cheikh Mahmed el Badoui ben Abi Ziyân al Quendousi.

Approuvé, ce qui est mentionné ci-dessus, par le saïyd Abi Medien et son neveu le saïyd Mohammed al Mostefa — (que Dieu leur soit favorable ! Ainsi soit-il !) — descendants du cheikh Sidi Mahmed ben Abi Ziyân al Quendousi.

En marge, en caractères hébreux, de la main du propriétaire de l'acte, sans doute pour le reconnaître au milieu d'autres papiers, et en dialecte judéo-arabe :

Ceci est le papier que m'ont écrit Si Mohammed el Bazaoui (surnom populaire pour Bonziani).
et Si Al-Mahdi comme quoi je suis leur juif.

Les personnages protecteurs mentionnés par l'acte ci-dessus sont bien connus. La confrérie de Sidi Mahmed ben Abi Ziyân est une importante puissance religieuse. Isabelle Eberhardt a décrit en termes colorés le monastère principal de cette confrérie, monastère où elle séjourna dans ses salles fraîches donnant sur un joli et mélancolique jardin arabe tout plein de roses, ses moines hospitaliers et accueillants, le ksar, où, à côté des serviteurs de la zaouïa, vit une colonie de juifs protégés par la sainteté du lieu, comme ils vivaient jadis dans le Moyen-Age chrétien « à l'ombre de la croise ² » ... Les Ziyania ont pour spécialité la protection des caravanes contre les coupeurs de routes, surtout dans les pays peu sûrs. Ce genre de service leur rapporte énormément ; aussi leurs propriétés sont nombreuses dans toute la région de l'Ouest Algérien et du Maroc Oriental. Une de leurs branches, précisément celle des personnages mentionnés dans notre acte, émigra de

¹ Le mot *٢٠٠٠* signifie ici invocation *en bien* ou *en mal* suivant l'acte de la personne à qui doit s'appliquer l'intervention du cheikh.

² Augustin Bensaïd. — *Les Confins Algéro-Marocains*, pp. 112 et suiv., 1 vol., Paris, 1911.

bonne heure dans les territoires de la Haute Moulouïya¹. Elle y a prospéré au point que certains ksour lui appartiennent complètement et qu'elle y annihile toute autre influence religieuse.

Il nous reste à signaler la manière dont le chef de clan ou le marabout accorde son *horm*. C'est par une cérémonie religieuse appelée *oua'ada* et bien connue que l'impétrant débute. Il offre en sacrifice un taureau à l'ancêtre du saïyd, c'est la *dhebiha* ; puis il s'engage à verser une redevance annuelle. Il laisse, en dépôt, dans le ksar du saïyd, sa femme ou une de ses femmes (car les juifs berbères sont polygames) et les enfants de cette femme. Il se déclare l'homme du saïyd par serment sur la Bible. Dorénavant le juif pourra circuler librement partout où s'étend l'influence de son saïyd.

A. COUR.

¹ Voir notre article de la *Revue du Monde Musulman*, cité ci-dessus, p. 589.

Conférence de M. Henri Mager

M. Henri Mager, ingénieur en hydrologie souterraine, baguettisant et pendulisant, a bien voulu faire, sous les auspices de notre Société, le 12 janvier 1914, une conférence sur le sujet suivant :

La Recherche des Eaux souterraines, des Mines et des Vestiges archéologiques par la Baguette et le Pendule.

La conférence a été donnée dans la salle du Conseil Municipal mise gracieusement à la disposition de la Société par M. le Maire. De nombreux Sociétaires d'Oran et de l'intérieur se pressaient dans la salle. La présence de cet auditoire d'élite a montré au conférencier que, dans notre bonne ville d'Oran, nombreuses sont encore les personnes qui s'intéressent aux questions scientifiques.

Avant d'aborder le sujet de la conférence, nous rappellerons que M. Mager allait traiter devant nous un sujet neuf sur lequel nous n'avions que de vagues données, que nous ne connaissions guère de la baguette que les résultats mirifiques que nous annoncent, par la voie de la presse, certains sourciers qui, nouveaux Moïses, s'offrent à vider les réserves souterraines pour inonder le sol ; ils n'aboutissent trop souvent qu'à vider l'esкарelle des colons confiants et à faire le bonheur des puisatiers.

M. Mager est à la fois un théoricien et un vieux praticien. C'est au savant et non à l'ingénieur que la Société a prêté son concours. Nous tenons à le répéter car, quelle que soit la valeur de la science technique de M. Mager, la Société ne pouvait sortir de son rôle et prendre sous son égide le praticien. Ainsi que nous l'avons écrit en annonçant la conférence « nous avons envisagé l'application possible en Algérie de méthodes qui, si elles n'ont pas fait encore toutes leurs preuves, méritent qu'on en poursuive l'étude théorique et expérimentale ».

C'est aussi l'avis de M. Mager : non seulement il ne se considère pas comme infailible, mais encore, il a déclaré loyalement que le baguettisant devait se défier de sa baguette, que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection qu'il doit tirer des conclusions des indications qu'elle lui donne.

Nous n'essaierons pas d'analyser, même brièvement, le sujet si brillamment traité par le distingué conférencier ; nous dirons surtout que M. Mager a exposé la théorie qui lui a permis d'expliquer les phénomènes de la Baguette et du Pendule. Il nous a laissé pressentir les conclusions d'un nouvel ouvrage, auquel il met la dernière main et qui aura pour titre : *Influence des Corps minéraux*. Sa théorie ouvre à la Science des horizons nouveaux, elle dresse près de l'Electricité et du Magnétisme une nouvelle Force en vibration, elle montre que les Forces sont le prolongement immatériel de la Matière et, par suite, que la Matière est faite de Forces condensées. Toutes ces Forces et ces Influences émanées de tous les corps ne peuvent être jusqu'ici étudiées que par la Baguette et le Pendule. Malheureusement ces instruments ne sont sensibles qu'entre les mains de certains hommes doués d'une faculté particulière que M. Mager appelle la *faculté d'action*.

Pour ne pas empiéter davantage sur le développement du sujet traité, voici le résumé que M. Mager a bien voulu rédiger lui-même et dont nous ne saurions trop le remercier :

Depuis de nombreuses années, j'étudie la Baguette et le Pendule.

On nomme Baguette, soit une branche en forme de fourche, soit une tige métallique de même forme qui, tenue par un homme doué d'une sensibilité surveillée, réagit en présence des courants liquides, gazeux ou électriques, et en présence d'un grand nombre de corps, plus particulièrement des métaux.

Quant au Pendule, c'est une masse pesante quelconque, suspendue soit par une cordelette, soit par un fil métallique.

Depuis le xv^e siècle, on prétendait que Baguettes et Pendules pouvaient permettre la recherche des minerais et des métaux ; depuis le xvii^e siècle, on prétendait que ces mêmes instruments, malgré leur caractère rudimentaire, pouvaient servir à la découverte des eaux souterraines.

Bien que mes études sur la Baguette et le Pendule se poursuivissent depuis plusieurs années lorsque, en 1912, j'écrivis mon *Hydrologie souterraine*, je crus nécessaire de me montrer, à ce moment, extrêmement réservé à l'égard de la Baguette et du Pendule.

Mon doute venait de certains faits, tels que celui-ci : si je tenais mon Pendule au-dessus d'une pièce en or, il décrivait des rotations dans le sens des aiguilles d'une montre ; au-dessus d'une pièce en argent, il décrivait des rotations en sens contraire ; au-dessus d'un morceau de fer, il oscillait en ligne droite. Or, si

j'enfermais la pièce d'or, la pièce d'argent, le morceau de fer dans une boîte de carton, mon Pendule, porté au-dessus du couvercle de cette boîte, ne marquait plus aucun mouvement. Je conclusais alors que rotations et oscillations étaient le résultat d'une pensée, que le Pendule girait sur la pièce d'or, parce que je pensais que son mouvement, dans cette condition, devait être une giration en sens direct.

Plus tard, au cours de nouvelles expériences, je remplaçai la boîte en carton par une boîte en bois : à travers le bois, les pièces, que je ne voyais pas, influencèrent mon Pendule aussi nettement que lorsque je les avais sous les yeux. Ma première conclusion était donc fausse : ce n'était pas ma pensée qui guidait mon Pendule, mais le carton interceptait les influences et le bois ne les interceptait pas.

Pour ne pas m'en tenir à ces constatations et ne pas conclure sur mes seules expériences personnelles, je formais le projet d'appeler tous les Bagnettisants et les Pendulisants de France et des pays voisins, notamment les praticiens suisses, belges, espagnols et anglais, à opérer devant un jury impartial, la Commission de Contrôle des expériences psychiques, qu'avait investi de larges pouvoirs le Congrès de Psychologie expérimentale tenu à Paris en 1910. C'est dans ces conditions, et sous les auspices du second Congrès de Psychologie expérimentale, que se réunit à Paris, en mars 1913, le Concours des Bagnettisants et Pendulisants.

Dans le programme des épreuves, j'avais inscrit :

1° Recherche de cavités souterraines ; moyens de distinguer les cavités souterraines sèches des cavités humides, des courants d'eau souterrains, des nappes, des poches ; 2° Recherche des eaux souterraines et plus particulièrement des eaux souterraines en mouvement ; 3° Recherche des masses métalliques enfouies dans le sol ; 4° Recherche des métaux dissimulés.

Ces expériences, pour lesquelles s'étaient fait inscrire une trentaine de praticiens, furent faites devant le jury, dont je viens d'indiquer la composition et que je présidais, devant les délégués du Ministère de l'Agriculture et les membres de divers Comités scientifiques, devant la presse, devant une assistance nombreuse et très impartiale.

Le succès fut complet. Au Bois de Boulogne, les concurrents purent délimiter les cavités souterraines au-dessus desquelles ils furent menés : il s'agissait d'anciennes carrières, dont l'expert, directeur des épreuves, possédait un plan que nul ne connaissait à l'avance, pas même les membres du jury : les concurrents purent non seulement déterminer les limites des cavités et des galeries souterraines, ils purent aussi marquer l'emplacement des piliers supportant le toit de la carrière.

À Sartrouville, le lendemain, des sourciers marquèrent avec

précision l'emplacement d'une chambre de captage, de pierrées collectrices et des filets d'eau alimentant les pierrées.

Au Château-Mirabeau, ils purent trouver dans le verger une masse de fonte qui y avait été enfouie à bonne profondeur, et, dans le Laboratoire Le Bon, ils purent identifier cinq plaques métalliques qui avaient été placées sous enveloppes fermées.

Le Concours de mars 1913 a ainsi réhabilité la Baguette et le Pendule.

Mais le nombre des Baguettisants et des Pendulisants expérimentés, — suffisamment expérimentés — est très faible ; bien que nous ayons appelé à Paris tous les praticiens de France et des pays limitrophes, seuls quatre concurrents nous ont donné une suffisante preuve de compétence professionnelle.

Il est nécessaire d'ajouter qu'un bon professionnel doit avoir expérimenté au moins pendant dix ans sur le terrain pour connaître la technique, extrêmement complexe, de l'art qu'il veut exercer.

Quelles sont les causes des mouvements des Baguettes et des Pendules aux mains de certains hommes ?

Certains hommes sont dotés de la faculté d'action, c'est-à-dire peuvent actionner Baguettes ou Pendules ; d'autres sont doués de la faculté contraire ; s'ils touchent un Baguettisant ou un Pendulisant, doué de la faculté d'action, ils paralysent ce praticien.

Le corps de l'homme doué de la faculté d'action comporte deux zones d'influences contraires. Je m'explique. Si avec la Baguette tenue d'une certaine façon, vous touchez du cuivre, la Baguette placée entre vos mains, va d'elle-même éprouver un mouvement de redressement ; si vous touchez, dans les mêmes conditions, du fer, la Baguette va s'abaisser. Or, si vous touchez avec la Baguette les différentes parties du corps d'un homme doué de la faculté d'action, vous verrez la Baguette se redresser après contact sur certaines parties du corps et s'abaisser après contact sur d'autres parties.

Les deux influences contraires, ainsi constatées sur le corps de l'homme, vont prendre position sur la Baguette, lorsque l'expérimentateur la saisira : l'une des influences se localisera sur le dessus de la tête de la Baguette, l'autre sur le dessous.

Les corps minéraux émettent comme le corps humain deux influences : celle de dessus et celle de dessous.

Lorsque l'une des influences émises par un corps minéral vient à toucher sur l'extrémité de la Baguette ou du Pendule les influences émises par le corps de l'homme, une réaction se produit, un mouvement de la Baguette se dessine.

Les corps minéraux émettent trois sortes de champs d'action : un champ vertical, qui forme au-dessus du corps comme une colonne de force en vibration ; un champ horizontal, qui prend la forme d'un plan ondoyant, d'un plan ondulé, s'étendant

parfois à de très grandes distances, à plusieurs kilomètres du corps influençant ; enfin les corps minéraux émettent un champ sous-jacent qui n'est pas le moins intéressant à étudier.

Grâce aux champs d'influence énumérés et à la propriété de certains corps de conserver les influences, j'ai pu réaliser un accumulateur d'influence ; dans un petit coffret spécial, j'ai placé une pièce en or de cinq francs ; au début de l'expérience le coffret et la pièce n'équilibraient qu'une autre pièce de cinq francs en or ; mais, au bout de quelques jours, le coffret avait accumulé des influences, et, par cette opération d'équilibre des influences que j'ai décrite dès 1907, j'ai pu constater que mon coffret avait accumulé une influence capable d'équilibrer dix francs en or, puis vingt francs, puis cinquante francs, puis cent francs. Mon coffret, qui contient une pièce en or, de cinq francs, ne contient pas à ce jour cent francs d'or matériellement, mais il équilibre l'influence de cent francs d'or. De cette première constatation découleront peut-être, à brève échéance, des conséquences très grandes ; je n'ai pas fait de l'or, mais j'en ai recueilli et constitué les apparences et la force.

La Baguette et le Pendule, entre mes mains du moins, permettent de saisir ces forces invisibles qui s'échappent de la Matière et sont, ou de la Matière libérée, comme certains l'ont prétendu, ou plutôt, comme je le crois, un *prolongement immatériel de la Matière*.

Si la Baguette et le Pendule peuvent me permettre de reconnaître la présence des eaux souterraines et des minerais, c'est que eaux souterraines et minerais jettent dans l'espace des influences que ma Baguette et mon Pendule saisissent au passage et qu'une technique, déjà précise, permet d'identifier ; c'est ainsi que je ne saurais confondre un mouvement de Baguette causé par une eau souterraine avec un autre mouvement provoqué par un minerai, que ce soit du cuivre, du fer, du nickel, de l'argent, de l'or.

En ce qui concerne les eaux souterraines on peut indiquer avec précision le passage des courants, leur largeur, le sens de l'écoulement des eaux ; on peut jalonner les deux rives et les suivre aussi loin qu'il peut être nécessaire, fût-ce sur plusieurs kilomètres ; on peut reconnaître l'origine des eaux ; mais il faut être jusqu'ici prudent dans l'appréciation des profondeurs et des débits.

Pour ce qui est des minerais, on peut, en ayant recours aux procédés de mise en état de réceptivité spéciale, reconnaître un filon et le suivre dans toute sa longueur, délimiter un gîte et en jalonner les contours : il n'est pas un seul corps, qui puisse échapper aux investigations de la Baguette ; c'est ainsi qu'on peut dessiner, à la surface du sol, la circulation souterraine pétrolifère, même lorsqu'elle gît à mille mètres de la surface.

La Baguette et le Pendule nous permettent de saisir l'invisible,

de prendre contact avec les ondes, avec les forces en vibration, et remontant des effets jusqu'aux causes, de pressentir les eaux souterraines, les métaux enfoncés, les minerais dans leurs gîtes.

Dorénavant, chaque jour, Baguettes et Pendules permettront de reculer les bornes de l'Inconnu.

Tel est, presque in-extenso, l'exposé du sujet que M. Mager a développé devant un auditoire, aussi compétent qu'attentif, et qu'il a, une heure et demie durant, tenu sous le charme de sa parole. Des applaudissements nourris soulignèrent sa péroration. C'est de grand cœur que le Président adressa, au nom de la Société et en son nom personnel, ses plus sincères félicitations et remerciements au savant et brillant conférencier.

Les assistants se retirèrent enchantés d'avoir été initiés aux mystères de la Baguette et du Pendule, mais aussi, troublés par les révélations scientifiques qu'ils venaient d'entendre.

En terminant ce compte rendu, il nous reste à souhaiter, dans l'intérêt de notre chère Algérie et de ses colons, que les baguettisants mettent à profit les nouvelles théories de M. Mager et qu'ils les soumettent au contrôle rigoureux d'une longue expérience.

Pour notre part, si nous reconnaissons que les manifestations de la Baguette sont indéniables, nous nous refusons à admettre, étant données les diverses influences qui peuvent agir sur elle, que ses indications sont infaillibles.

F. DOUMERGUE.

LE GRAPHITE A MADAGASCAR

L'Office colonial du Ministère des Colonies nous a demandé de vouloir bien signaler l'importance que prend l'exploitation du graphite à Madagascar. La note suivante, extraite du *Journal Officiel* du 10 décembre 1913, montre les avantages de cette exploitation.

Le développement considérable atteint au début de l'année 1913, par les recherches concernant le graphite, s'est encore accru pendant le trimestre qui vient de s'écouler.

Outre les régions qui ont été reconnues pour contenir des gisements de graphite et qui continuent à être bornées, il y a lieu de signaler le district d'Ambilobe, dans le nord de l'île, où des gisements ont été découverts récemment.

Jusqu'à ce jour, les recherches effectuées dans cette région ont mis à découvert des gisements à teneur en carbone élevée, 39 % au tout venant. La présence du graphite sur quelques points est une précieuse indication pour motiver la continuation de recherches dans cette région, jusqu'alors vierge de tous bornages pour ce minéral.

A signaler également dans la province de Farafangana, la découverte de gisements importants d'un graphite riche et à grosses paillettes.

Depuis le commencement de 1913, il a été déclaré 1.013 bornages et le nombre total de l'existant au 30 juin était de 1.478.

Travaux de recherches. — Malheureusement, tous ces périmètres ne sont pas encore travaillés, le plus souvent par suite du manque de bras et de capitaux. On enregistre néanmoins un avancement sérieux dans les travaux effectués sur le plus grand nombre de gisements.

Concessions accordées. — Six concessions ont été accordées pendant le deuxième trimestre 1913, ce qui porte à seize le nombre des concessions en cours. Beaucoup d'autres sont en attente de la nouvelle législation minière.

Exportations. — Comparée à l'exportation pour les deuxièmes trimestres de 1911 et de 1912, l'exportation pour le même laps de temps de 1913 accuse une augmentation importante.

Le tableau ci-dessous fait ressortir les exportations pour 1911, 1912 et 1913 (2^e trimestre) :

Exportation de graphite

2 ^e trimestre 1911.....	271.944 kilogr.	»
2 ^e trimestre 1912.....	602.456 kilogr.	»
2 ^e trimestre 1913.....	1.278.025 kilogr.	500

Ces chiffres laissent espérer, pour l'exercice en cours, une exportation bien supérieure à celle de 1912.

Il y a lieu de remarquer que la plus grande partie de cette production est donnée par les méthodes de lavage malgaches. Plusieurs usines de traitement industriel sont actuellement à l'essai et après la période de mise au point, toujours un peu longue pour des procédés qui n'ont pas encore fait leurs preuves, on est en droit d'escompter des résultats satisfaisants.

Prix de vente. — Les cours se maintiennent toujours suivant la teneur en carbone et la grosseur des paillettes, entre 400 et 800 francs la tonne.

A ce cours et en raison du prix de revient peu élevé de la main-d'œuvre, les gisements reconnus sont susceptibles d'une exploitation très rémunératrice.

Avenir du graphite à Madagascar. — Etant données la qualité et la quantité des gisements de graphite reconnus, Madagascar est appelé à devenir d'ici peu un des premiers pays producteurs de ce minéral.

Les résultats obtenus depuis les premières découvertes, ceux meilleurs encore que l'on peut attendre des nouvelles installations qui permettront d'élever encore le chiffre de production, d'autre part les recherches en voie d'exécution sur des gisements puissants encore seulement écrémés, toutes ces raisons font espérer un avenir brillant pour le graphite dans notre colonie.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

MISSION AU SÉNÉGAL, par René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, correspondant de l'Institut, Tome I, 1 vol. in-8°. Paris, Leroux, 1913.

M. R. Basset nous a donné à la fin de 1913 le dernier fascicule du T. I de sa *Mission au Sénégal*. Bénéficiaire en 1887 de la fondation Benoit Garnier que lui avait accordée l'Académie des Inscriptions, l'auteur de l'ouvrage alla l'année suivante au Sénégal pour des études sur les dialectes berbères du groupe Zenaga. L'importance de ces dialectes signalés par Faidherbe, mais insuffisamment connus, nécessitait de sérieuses recherches. Cette mission donna lieu à un rapport à l'Académie des Inscriptions¹. Parmi les documents nombreux rapportés par le savant professeur, beaucoup passèrent dans d'autres ouvrages². Mais M. René Basset ne se borna pas aux enquêtes immédiates qu'il avait pu faire. Dès son retour, tout en étendant ses recherches générales sur les divers dialectes de la Berbérie, il collectionna assidûment tous les documents sur les populations sénégalaïses qu'il avait étudiées, arabes ou berbères. Ces documents lui ont permis de développer considérablement son travail primitif et d'en faire profiter le monde savant par le volume qu'il vient de publier. Le titre rappelle le point de départ de ces travaux et le noyau autour duquel se sont groupées toutes ses recherches postérieures, historiques ou linguistiques, sur le même sujet.

Ce premier volume se divise en trois parties :

La première partie est une étude sur le dialecte Zenaga. Cette étude comprend des *Notes grammaticales* (p. 1 à 43), sur l'alphabet du groupe Zenaga comparé à celui des autres groupes berbères ; des notes sur les changements phonétiques dans les mots empruntés au Dyolof et à l'Arabe ; enfin des notes sur la morphologie du dialecte étudié. Chaque question, dans ces notes grammaticales, forme un paragraphe numéroté. Ce numéro se rapporte à un paragraphe correspondant du Mannel de langue Kabyle du même auteur. Le lecteur peut ainsi, pour chaque question, se rapporter et comparer au dialecte considéré, par les Berbérisants, comme le plus pur, ou tout au moins l'un des plus purs, celui se rapprochant le plus de la forme ancienne

¹ *Journal Asiatique*, 1888, Tome II.

² Notamment dans le *Logman berbère*, Paris, 1890, in-12 ; — *Etude sur le dialecte de Syonah*, Paris, 1890, in-8° ; — *Etudes sur les dialectes berbères*, Paris, 1893, in-8° ; — *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18°.

du Berbère alors que l'Arabe n'avait pas encore entamé et disloqué en les séparant les grandes fractions des tribus parlant cet idiome.

Des textes en dialecte Zenaga (p. 45 à 74), complètent ces notes grammaticales. Leur transcription en caractères arabes et latins facilite les recherches des lecteurs. Car, dans l'étude du Berbère, beaucoup, et surtout ceux qui travaillent avec des indigènes, se servent de la transcription en caractères arabes. Ces textes sont, pour la plupart, des fables, des récits faisant partie du folk-lore berbère pur ou berbère arabisé. M. R. Basset a pris soin de rattacher ces textes par de savantes références aux autres groupes linguistiques berbères.

Viennent ensuite un important vocabulaire Français-Zenaga (p. 75 à 195) ; un lexique des racines berbères relevées dans les textes mentionnés ci-dessus (p. 196 à 255) ; enfin un index des racines des mots d'origine arabe relevés dans ces mêmes textes (p. 256 à 280).

La deuxième partie intitulée : *Notes sur le Hassania* concerne le dialecte des tribus arabes établies comme les Zenaga, entremêlées à eux, sur les rives du Sénégal et dans les territoires au nord de ce fleuve. M. R. Basset nous donne d'abord un lexique Français-Hassania complétant et rectifiant celui donné par Faidherbe en 1887 (p. 284 à 322) ; puis un lexique Hassania-Français (p. 323 à 360). Enfin viennent des textes en dialecte Hassania (p. 360 à 404, poésies populaires et fables), accompagnés de notes riches en références à des travaux sur le folk-lore ou les dialectes des populations Nord-Africaines. Deux listes de mots (p. 405 à 435), terminent cette partie : une, donnant les noms de lieux dyolofs et arabes, se rapportant à une même localité, simultanément employés dans le Haut-Sénégal ; elle montre l'envahissement systématique des éléments ethniques arabes sur le fond des populations noires indigènes. La deuxième liste, comprenant des mots arabes passés dans le malinké, le dyolof, le bambara, le maudingue, montre l'influence de l'Arabe dans ces régions, d'abord ; elle nous fait voir ensuite les modifications phonétiques subies par l'Arabe s'introduisant au milieu des langues indigènes.

La troisième partie commence par une importante liste (p. 440 à 445), des sources imprimées ayant servi aux *Recherches historiques sur les Maures*. Cette liste sera utile à consulter par tous ceux que la question des origines de notre colonie sénégalaise intéresse. C'est, à ma connaissance, la seule liste bibliographique complète sur ce sujet.

Les *Recherches historiques* (p. 446 à 543), portent d'abord sur les rivalités entre tribus berbères ou maraboutiques et tribus arabes. Nous voyons les descendants des Lemtouna refouler ou se soumettre, sous un prétexte de conversion religieuse, les tribus nègres autochtones. Mais l'invasion arabe, au nord du Sahara,

pousse de nouveaux groupes berbères vers le Sud, qui viennent contrecarrer l'hégémonie maraboutique. Les Arabes, à leur tour, viendront jusque sur les rives du Sénégal et, après avoir renversé les pouvoirs berbères (1085 de l'hég., 1675 de J.-C.), s'établiront en suzerains dans une région où leur influence de conquérants existe encore de nos jours.

Parallèlement aux luttes arabo-berbères, les Européens voulurent établir leur influence dans ces régions. Que ce soient des Français ou des Portugais qui aient exploré les côtes du Nord du Sénégal, peu importe ; ce qui est certain c'est que les Portugais essayèrent de dominer dans la région dès 1443. Ils y fondèrent le comptoir d'Arguin. Ce comptoir passa à l'Espagne, puis aux Hollandais, puis aux Français pour revenir aux Hollandais à qui il fut maintenu par le Congrès de Ryswick en 1698, malgré les réclamations de la Compagnie française du Sénégal. Mais cette dernière ne tarda pas à étendre ses opérations sur la rive droite du fleuve. Elle se mit en relation avec les Maures Trarzas, la plus puissante confédération arabe, traita avec leur chef et fonda le poste de Portendick. Dès lors l'influence française ne cessa de s'étendre malgré la résistance des Hollandais et des Maures. Après la prise d'Arguin sur les Hollandais en 1724, la Compagnie française vit venir à elle non seulement les Trarzas mais encore les Darmankour. Vers 1760, les Anglais chassèrent les Français du Sénégal. Il devait être repris par eux dix-neuf ans plus tard.

Cette fois, les compagnies commerciales firent place aux gouverneurs nommés par l'Etat. La région Maure et Zenaga resta néanmoins livrée aux luttes intestines jusqu'à l'époque où Faïdherbe transforma la politique française dans ces pays après y avoir assis solidement notre autorité. Tous ses successeurs, continuant son œuvre, sommèrent à notre protectorat les tribus maures ou berbères de ces régions où ils établirent la paix. Les *Recherches historiques* sur les Hassania s'arrêtent à l'année 1880.

La troisième partie se termine par trois appendices de documents arabes inédits (p. 544 à 592), ayant servi pour les références des *Recherches*. Des tableaux généalogiques (p. 593 à 610), forts complets, avec leurs références aux sources qui ont servi à les établir, font suite aux documents inédits. Deux suppléments aux textes de la première et de la deuxième partie (p. 611 à 660), établis avec le même soin que les précédents, complètent le volume.

Nous ne croyons pas utile, après ce que nous venons de dire, d'insister sur la grande importance de cet ouvrage qui sera l'une des principales sources pour la connaissance ethnographique, linguistique et historique, de la Mauritanie Sénégalaise.

A. COUR.

L'INDUSTRIE DE L'ÂGE DE LA PIERRE EN MAURITANIE, par M^{me} B. Crova.
(Extrait de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, 1912), 1 broch. grand in-8°, 12 p., 2 pl. E. Leroux, Paris.

HACHES ET INSTRUMENTS EN PIERRE POLIE DES CÔTES DE LA MAURITANIE, par M. B. Crova. (Comptes rendus du *Congrès International préhistorique de Genève*, 1912), 1 broch. in-8° de 7 p. et 2 pl.

Madame B. Crova a bien voulu offrir à la bibliothèque de la Société six brochures concernant le préhistorique de la Mauritanie. A cet envoi était jointe une autre brochure de M. B. Crova, capitaine de frégate. Six de ces brochures traitent de l'âge de la pierre en Mauritanie, la septième concerne l'époque du cuivre.

Le texte de ces diverses brochures est accompagné de planches chargées de figures représentant divers instruments en silex et surtout les formes multiples des petites pointes de flèches néolithiques. Les haches polies rencontrées ont été relativement nombreuses. Les principales récoltes proviennent du cap Blanc où déjà MM. Gruvel et Chudeau avaient recueilli des silex taillés.

Parmi les instruments de taille ancienne, les types chelléens paraissent manquer, sinon être très rares ; autant qu'on peut en juger par les descriptions et des figures trop réduites, il apparaît que le matériel à instruments assez gros rappelle plutôt l'industrie à *facture* moustérienne de l'Algérie, et les diverses lames taillées, notre néolithique ancien. Comme « aucun vestige de la faune contemporaine de ces diverses industries n'a été rencontré » par les intrépides archéologues, que presque tous les objets recueillis proviennent de la surface, il est difficile de faire des rapprochements avec les faits constatés dans l'Afrique du Nord.

Sans aucun doute, ainsi que l'ont constaté M. et M^{me} Crova, le néolithique récent se trouve en abondance en Mauritanie ; mais la classification des pièces de caractère plus ancien, me paraît devoir rester encore en suspens faute de données stratigraphiques et paléontologiques.

Quoi qu'il en soit, les matériaux rapportés par M. et M^{me} Crova et les intéressantes brochures qu'ils ont publiées ont apporté une large contribution à l'étude de la préhistoire de l'Afrique Occidentale. Il y a des liens de parenté indiscutables entre les industries algérienne et mauritanienne. Il apparaît d'ores et déjà que par le Maroc on reliera au point de vue du préhistorique les industries de l'Afrique du Nord à celles de l'Afrique Occidentale. Certains instruments figurés par M. et M^{me} Crova m'incitent même à supposer que les foyers de plein air, identiques à ceux de l'Oranie, se retrouvent en Mauritanie.

F. DOUMERGUE.

SUR L'ANSE FUNICULAIRE, par M. le D^r Adrien GUÉBHARD. (Mémoires de la Société Préhistorique Française), T. II, 1 vol. in-8°, 188 pages, 36 planches, comprenant près de 600 figures. Paris, 1912.

Dans une étude illustrée de près de 600 gravures représentant des poteries anciennes, M. Guébbard a montré l'évolution des moyens de suspension des vases employés par les peuplades néolithiques, et par celles des premiers temps historiques. Il a particulièrement étudié les diverses formes de l'anse funiculaire saillante.

Par anse funiculaire l'auteur désigne : « tout artifice sur vaisselle apparemment destiné au passage de liens plutôt qu'à la simple préhension manuelle directe ».

Le premier artifice pratiqué par l'homme fut le trou ménagé à même le paroi du vase pour en faciliter le transport et la suspension. Au trou unique succéda bientôt le double trou pour suspendre les grands récipients. Mais comme ces trous affaiblissaient la résistance de la poterie en créant des points faibles, l'homme substitua au simple trou, le mamelon saillant à usage d'anse. Cette anse était entière ou le plus souvent percée d'un trou vertical, plus rarement horizontal.

L'auteur a bien voulu représenter d'Oran un tesson de poterie à mamelon plein recueilli jadis par M. Carrière et ma belle tasse néolithique de la grotte de la Forêt.

L'auteur conclut que, « à peu après sous toutes les mêmes latitudes, la même solution fut donnée à ce problème élémentaire qui cependant, en certains pays, sous l'influence de circonstances qui restent à déterminer, donna naissance à des évolutions diverses et à des formes d'anses toutes particulières, qu'il a édifiées dans diverses monographies antérieures ».

Cet ouvrage est surtout intéressant par les 36 planches qui accompagnent le texte et dans lesquelles sont rapprochés de nombreux documents éparpillés dans une multitude de travaux qu'il est bien difficile de collectionner. L'explication des planches comprend environ 150 pages. Chaque numéro est accompagné d'une courte description et d'une indication bibliographique.

Enfin une « Liste référentielle des auteurs cités » complète cet important travail. Et ce n'en est pas la partie la moins intéressante.

On ne peut donc que féliciter M. le D^r Guébbard d'avoir mené à bien cette œuvre de longue haleine.

Tous ceux qui s'occupent de céramique ancienne consulteront avec fruit le travail de notre éminent confrère.

F. DOUMERGUE.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE DU NORD, par Stéphane GSELL.— T. I, *Les conditions du développement historique ; Les temps primitifs ; La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage*.— 1 vol. in-8° de 544 pages. Hachette, 1913 : 10 fr.

Tous ceux qui, au cours de leurs études, ont pu apprécier ce que l'archéologie africaine doit à M. Gsell, attendaient, avec impatience, le début de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. On savait que ce serait une œuvre maîtresse. Préparé par une étude attentive de tous les ouvrages et articles de revue, secondé par une connaissance parfaite des lieux, qu'il a maintes fois visités, des inscriptions et des textes anciens qu'il a lus et médités, ayant déjà composé deux ouvrages d'érudition : *Les Monuments antiques de l'Algérie* et *l'Atlas archéologique*, instruments indispensables à tout travail sérieux, M. Gsell se trouvait seul en état d'écrire une œuvre synthétique, d'une facture, aussi puissante que celle de l'*Histoire de la Gaule* de M. Jullian.

M. Gsell possède cet esprit géographique que M. Brunhes aime à reconnaître dans les œuvres des historiens contemporains. Aussi consacre-t-il les premiers chapitres de son ouvrage au pays où vivra l'histoire. Pour l'étude des régions naturelles de l'Afrique du Nord, il est forcément le tributaire des géographes et ne cache pas, du reste, tout ce que sa *rapide esquisse de l'Algérie* doit, entre autres, aux travaux de MM. Bernard et Ficheur ; mais, que ce soit à propos de la dépression de Taza, de la situation favorisée de Tlemcen, de la vallée du Chélif, des bassins de Constantine et de Guelma, etc., M. Gsell sait ramener l'esprit de son lecteur à l'Afrique ancienne, objet principal de son étude. Quel attrait pouvait présenter, pour les conquérants d'autrefois, la Berbérie, véritable île isolée, que des déserts séparaient de Cyrénaïque grecque et une mer difficile de l'Europe ? Un attrait médiocre, si l'on songe à la rareté des ports hospitaliers, à la difficulté de pénétrer dans l'intérieur des terres, à la nécessité de dompter les montagnes ; cependant, l'Afrique du Nord était appelée, par sa position géographique, à subir des suprématies successives.

C'est surtout à l'aide des textes anciens que M. Gsell reprend la question controversée du climat. A l'époque historique, le Sahara était déjà un désert, mais des points d'eau plus fréquents, sans doute, permettaient de le traverser plus aisément. Sa lisière septentrionale était aussi une région sèche, quoique les montagnes dussent recevoir plus de pluies que de nos jours. Quant à la Berbérie proprement dite, ni le dessèchement des sources, fût-il même certain, ni leur pénurie dans des régions autrefois peuplées, ni le dépérissement des forêts et le déboisement, ne prouvent un changement profond

du climat, qui, somme toute, devait être peu différent du climat actuel.

La faune était, en grande partie, analogue à la nôtre. Certaines espèces furent introduites d'Orient au ^{II}^e millénaire avant notre ère. Des bêtes fauves chassées avec ardeur, des antilopes de plusieurs sortes, des bœufs sauvages d'origine inconnue, des serpents les plus divers, depuis les petites vipères ammodytes jusqu'aux pythons de grande taille, des tarentules, des scorpions et des escargots de choix, abondaient en Berbérie. La flore du Tell présentait des affinités avec celle du midi de l'Europe, celle de l'intérieur avec la flore d'Orient. Les forêts étaient, à coup sûr, plus étendues, mais le défrichement encouragé par l'Etat, l'exploitation abusive du bois, les dévastations consécutives aux guerres, enfin l'élevage du mouton et du chameau entraînèrent, sinon une modification dans le régime des pluies, du moins une augmentation du ruissellement et de ses ravages.

La culture et l'élevage étaient les seules ressources du pays. Les céréales, malgré les inconvénients du climat méditerranéen, prirent une grande extension en Berbérie, à peu près dans les mêmes régions qu'aujourd'hui. L'arboriculture y fut très florissante. Les oliviers et les oléastres, même sur les sols pauvres, la vigne sur le bord de la mer, les figuiers et les amandiers poussaient dans de bonnes conditions. Pour l'élevage, conditionné par la température et la pluie, il faut distinguer entre les régions de steppe, où il était très difficile et le Tell, où les pâturages convenaient parfaitement au bétail. En dépit des fièvres, à l'état endémique dans certaines régions, des accidents, comme les pestes et les tremblements de terre, la Berbérie offrait, en somme, des conditions favorables à la vie humaine.

Quelle était la vie des habitants primitifs de l'Afrique, quelle était même leur mentalité ? C'est ce qu'essaie de déterminer M. Gsell en se servant des travaux de MM. Flamand, Debruge, Doumergue et de M. Pallary, dont il adopte la chronologie. Il dégage les conditions d'existence des habitants des stations à ciel ouvert et des cavernes de l'époque paléolithique, étudie les industries capsienne et ibéro-maurisienne, puis la civilisation néolithique. L'industrie de la pierre, qui doit remonter à des temps très reculés, dans le Sahara et la Berbérie, s'est développée par des perfectionnements locaux et par des relations pacifiques ou belliqueuses. On ne saurait fixer la date de la connaissance des métaux, que durent introduire les Phéniciens, mais il semble que le bronze et le cuivre furent peu connus avant le fer.

Dès l'époque néolithique de véritables villages se constituèrent, dont les habitants eurent une vie sociale et religieuse. Les rites nous ont conservé des survivances de l'animisme et

du fétichisme primitifs, d'une zoolâtrie, qui n'est pas douteuse et, peut-être, d'un totémisme des singes et des céraptes.

Nous connaissons fort peu les divinités indigènes. Les Africains célébraient le culte très ancien du Soleil et celui, plus récent, de la Lune, peut-être d'origine phénicienne. M. Gsell croit que le culte Thébain d'Ammon dut s'implanter en Berbérie. Les gravures rupestres nous révèlent certaines scènes d'un caractère religieux et magique. Enfin, on trouve de véritables sépultures, dès la fin du paléolithique.

Pour connaître l'aspect des anciens Africains, il faut suppléer à l'indigence des textes, des gravures rudimentaires et même de l'ostéologie, par l'étude des indigènes actuels qui, malgré les invasions, ont gardé l'intégrité de leur type. Leur langue, dont le passé nous échappe, était parlée dans toute la Berbérie ; plus tard elle subit des infiltrations puniques, latines et surtout arabes. Elle se rattache à la famille linguistique, dite chamitique et c'est d'elle que découlent tous les dialectes berbères actuels.

Après avoir étudié la vie africaine des indigènes, M. Gsell recherche s'ils eurent des relations avec d'autres contrées. Il commence par rejeter comme légendaire l'Atlantide de Platon et dissèque le célèbre récit du chapitre XVIII du Jugurtha. Les rapprochements linguistiques ne peuvent permettre de conclure à un peuplement indien. S'il est possible que des Chananéens aient participé à la colonisation occidentale, il est douteux que les Hyksos se soient installés parmi les Lybiens. Les migrations grecques ne sont pas prouvées, mais on ne saurait nier la possibilité de relations avec les Egéens de l'âge du bronze et l'influence de l'Égypte, par l'intermédiaire des Lybiens orientaux.

Avec la colonisation phénicienne commencent les temps historiques. Les Phéniciens durent connaître les côtes dès avant le ^{xii}^e siècle, puis y créer quelques colonies, mais c'était à Carthage, colonie de Tyr, fondée vraisemblablement en 814-13, qu'était réservé de jouer un très grand rôle en Afrique. D'une étude serrée des textes, M. Gsell conclut à l'existence très probable de sa fondatrice Elissa (Didon), sœur du roi historique Pygmalion. Carthage étendit sa protection sur les colons phéniciens que ne pouvait plus soutenir Tyr en décadence. Ceux-ci, installés depuis la Phénicie jusqu'à Cadix, sur tous les points de relâche des vaisseaux de Tarshish, avaient à lutter contre l'invasion hellénique et les indigènes. Carthage, en les protégeant, leur imposa son hégémonie. En 480, son intervention contre Gélon et Théron, tyrans de Géla et d'Agrigente, finit par un désastre. Elle garda, néanmoins, ses possessions de Sicile. En Espagne, elle était, au ^{iv}^e siècle, maîtresse de la côte entre Gibraltar et Mastia, mais ne pénétrait pas dans l'intérieur des terres. En aidant les indigènes à chasser les Spartiates de Dioreus, installés au ^{vi}^e siècle en Cyrénaïque, près du fleuve

Cynips, elle affirma sa volonté de garder pour elle les rivages méridionaux du golfe syrtique. Dès le v^e siècle elle se constitua un territoire qui couvrit une partie de la Tunisie et posséda, non seulement toutes les villes échelonnées jusqu'aux colonnes d'Héraclès, mais encore Lixus et les autres villes phéniciennes entre le détroit et Mèhédia. Son œuvre grandiose s'était néanmoins heurtée aux Grecs de Sicile et de Marseille, aux Etrusques d'Italie et elle avait dû signer avec Rome, à la fin du vi^e siècle, un traité dont M. Gsell ne met pas en doute la réalité. L'ambition de Carthage ne s'arrêtait du reste pas à la maîtrise de la Méditerranée occidentale ; elle envoya des missions, au cours du vi^e siècle, pour explorer les rivages de l'Océan et y fonder des colonies. Telles furent les expéditions d'Himilcon, qui alla jusqu'à Onessant et de Hannon, qui créa six colonies sur le rivage du Maroc, une autre vers l'embouchure de la Saguia El Hamra et, à partir d'une île Cerné qui devait se trouver près du cap Juby, explora hâtivement les côtes jusqu'au voisinage de l'équateur.

L'ouvrage dont M. Gsell vient d'écrire le tome I et qui doit comprendre 6 volumes, s'annonce comme une des œuvres les plus importantes qu'ait produites la science historique française. Tant de qualités s'y trouvent réunies qu'on ne saurait en faire trop d'éloges. Le style, sans recherche d'effets, se déroule avec une élégante clarté. La méthode ne saurait être plus sûre ; M. Gsell étaye ses raisonnements sur les bases les plus solides et va droit au document. Il éclaire les textes les uns par les autres et fait un appel constant aux sciences complémentaires de l'histoire : géographie, paléontologie, anthropologie, linguistique, etc., pour ne laisser de côté aucun document digne d'intérêt. On ne saurait s'étonner de la modération de ses conclusions et des « peut-être » qui reviennent fréquemment dans son livre. C'est que, en raison de la pénurie et de la valeur relative des documents, le doute seul est scientifique et la probité de M. Gsell lui interdit d'affirmer ce qui ne peut être qu'une hypothèse.

Un archéologue autorisé a écrit de l'auteur que « même quand notre pleine adhésion lui fait défaut nous sentons que nous n'avons à opposer à ses choix, ou que des objections qu'il avait examinées d'avance, ou que des préférences également indémontrables » (J. Carcopino). C'est là le plus grand éloge que l'on puisse faire d'une œuvre, qui honore l'érudition française et inspire aux travailleurs, non seulement de l'admiration mais de la reconnaissance.

ANDRÉ JULIEN.

RAPPORT DE MISSION EN MAURITANIE (1910-1911), par R. CHUDEAU.
Supplément au Journal Officiel de l'Afrique Occidentale Française. (Rapports et documents, 18 oct. 1912, n° 88). Imp. du Gouv. Général, Gorée.

Les missions dirigées en 1908 et 1910-1911 par M. Chudeau ont permis de déterminer, dans la partie de la Mauritanie située entre l'Océan, le Bas-Sénégal, le méridien de Tidjikdja et le Rio de Oro, l'architecture du sol et les principales régions botaniques.

Au centre de la région se trouve une pénéplaine cristalline (gneiss rubanés, schistes variés avec amas de magnétite et d'oligiste ; les quartzites, par leur résistance à l'érosion forment des crêtes allongées). Vers l'E. la pénéplaine plonge sous un plateau de grès (dévonien ?) coupé par une dépression N. E.-S. W. en deux fragments, l'Adrar et le Tagant ; au pied des falaises gréseuses se trouvent de nombreux points d'eau. Au S. apparaissent des calcaires éocènes renfermant des phosphates de chaux semblables à ceux de Gafsa. Enfin à l'W. une plaine quaternaire est recouverte de dunes qui, par leur direction N. E.-S. W. forment un obstacle infranchissable aux caravanes.

Les bassins fermés jouent un rôle important en Mauritanie ; celui d'Idjil (30 kil. $\times$ 10) provient d'un effondrement et renferme une sebkha où l'on exploite le gypse et le sel ; le long de la côte, on trouve des salines qui doivent leur origine à d'anciens étangs littoraux.

La Mauritanie appartient à deux zones botaniques bien distinctes : le Sahara et le Sahel. La famille des graminées est, par le nombre des espèces et l'abondance des individus la plus importante du Sahara. Dans les bassins fermés on cultive le mil, les pastèques, l'orge ; dans les oasis, les céréales poussent à l'ombre du palmier dattier.

La faune rappelle celle du Soudan.

M. Chudeau signale des ruines berbères et portugaises près d'Atar et de Tenuaka.

Enfin dans une note jointe à ce rapport, l'auteur démontre que les deux anticlinaux du cap R'ir et d'Agadir vont se noyer sous l'Atlantique pour réapparaître aux Canaries : la séparation de cet archipel d'avec le Haut-Atlas aurait eu lieu au début du quaternaire.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 5 JANVIER 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, Abbé FABRE, PELLET, PÉREZ, LEMOISSON, ARAMBOURG, LEVAIN, KRIÉGER.

Absents excusés : MM. D^r SANDRAS, DANGLES, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DUPUY, HUOT, LAMUR, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le Président exprime à ses collègues du Comité ses meilleurs souhaits et vœux pour la nouvelle année : « Je souhaite surtout qu'elle apporte à vous tous, à ceux qui vous sont chers et à tous les membres de la Société, toutes les satisfactions désirables. Je forme également des vœux pour que notre chère Société se maintienne dans la voie prospère dans laquelle elle se développe, ce qui lui permet de rendre les services qu'on attend d'elle. »

Le procès-verbal de la séance de décembre est lu et adopté.

Est accepté comme membre titulaire :

M. CARLES Victor, présenté dans la séance de décembre.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. le colonel GONCUOT, du 2^e Zouaves, présenté par MM. Monbrun et Doumergue.

M. SÉCHET, répétiteur au Lycée, présenté par MM. Lemoisson et Doumergue.

Est acceptée la démission de M. l'intendant EYBARD, qui rentre en France.

M. l'abbé POMMIÈS remercie d'avoir été admis membre de la Société.

Le Président communique une lettre annonçant le décès, survenu le 13 décembre, de notre bien regretté collègue M. Camille VIRÉ, avocat et archéologue distingué. Le Comité s'associe aux condoléances déjà adressées à la famille par le Président.

Il annonce que M. Henri Mager, ingénieur en hydrologie souterraine, auteur d'ouvrages importants, s'offre à faire, sous les auspices de notre Société, une conférence sur la recherche des eaux souterraines au moyen de la Baguette et du Pendule. Le Comité accepte et charge MM. BÉRENGER et LEVAIN de régler les détails de l'organisation matérielle de la conférence.

En réponse au vœu concernant les feuilles d'Etat-Major au 50.000^e, M. Etienne, Ministre de la Guerre, nous fait connaître que la question est du ressort de M. le Gouverneur Général de l'Algérie, la Colonie votant les fonds nécessaires. Il est donc dans l'obligation d'en référer à M. le Gouverneur.

Les volumes envoyés à l'Exposition de Gand ont été retournés en bon état.

Un avis de l'éditeur nous informe que l'*Atlas photographique du Relief terrestre*, auquel la Société a souscrit depuis deux ans, va enfin commencer à paraître.

Le Président lit une circulaire de M. le Président du 11^e Congrès International de Géographie de Rome qui nous demande de nous associer au vœu émis, sur la proposition du général Schokolsky, pour que les cartes isolées et celles qui accompagnent les divers travaux scientifiques soient accompagnées d'une notice détaillée donnant toutes les indications nécessaires au sujet de l'échelle, du système de projection adopté, des matériaux ayant servi à la formation, etc. Le Comité s'associe à ce vœu, souvent bien difficile à réaliser en province.

Il donne ensuite lecture du projet de loi sur les Monuments historiques voté par la Chambre le 20 novembre 1913 et qui a été immédiatement soumis à l'approbation du Sénat.

Au sujet de l'art. 28, la Société Préhistorique Française propose de demander au Sénat de vouloir bien accepter les modifications suivantes :

ART. 28. — 1^o Sauf dans le cas de Société *compétente reconnue d'utilité publique* lorsque par suite de fouille... ;

2^o Sauf dans le cas où la fouille est faite par un membre d'une Société *compétente reconnue d'utilité publique*...

Le Président expose le motif de l'intervention de la Société Préhistorique et indique que ces modifications permettraient d'étendre aux Sociétés reconnues publiques seulement, les avantages que la loi accorde à l'Etat, aux départements, aux communes.

Le Comité, après délibération, estimant qu'une Société peut être compétente sans être reconnue d'utilité publique, propose et demande que le privilège réclamé pour les Sociétés reconnues

d'utilité publique soit accordé, sans restriction, à toutes les Sociétés savantes régulièrement constituées. Il décide que copie de la présente délibération sera adressée à M. le Président de la Société Préhistorique Française, à M. le Rapporteur de la loi au Sénat et à notre dévoué sénateur, M. Saint-Germain.

Une demande d'échange du Bulletin est soumise à l'examen de M. LEMOISSON.

M. le Président fait passer sous les yeux des membres du Comité la photographie prise par M. Ludovic Maurel d'un ancien mur du vieux fort Sainte-Thérèse (côté Nord). Cette construction est faite de pierres d'appareil, bien taillées, séparées par des lits de plaquettes de calcaire rouge simulant des briques. D'après M. Maurel les pierres équarries seraient d'origine romaine. Malheureusement aucune de ces pierres ne présente d'inscription. M. Maurel y voit néanmoins une preuve qu'Oran fut une grande ville romaine.

Malgré tout l'intérêt que présente la découverte de M. Maurel, nous ne pouvons pas oublier que Demaëgh (in *L'Algérie*, 1888, *Géographie Comparée de la Maurétanie Césarienne*, p. 169), a écrit : « On ne peut évidemment pas conclure de ces découvertes (quelques monnaies et trois inscriptions de peu d'importance et d'origine imprécise), qu'Oran et le fort de Mers-el-Kébir sont bâtis sur les ruines de villes romaines ; mais on ne saurait admettre cependant que les Romains n'aient pas occupé les baies du golfe de Mers-el-Kébir, les abris les plus sûrs du littoral, qu'ils appelaient *divins*, si bien situés pour servir de refuges, de points de ravitaillement et de trafic à leurs navigateurs. Notre conviction est qu'ils ne les ont pas négligés et que les ruines de leurs établissements, à Mers-el-Kébir et à Oran, ont disparu, ici encore, dans les constructions modernes. »

Un manuscrit sur la Mauritanie est soumis à l'examen de M. FLAHAULT.

Les ouvrages suivants ont été offerts à la bibliothèque :

Par M. Pérez : Un volume de la *Nature* ;

Par M. Routtier Gaston : *Ses souvenirs et croquis Madrilènes* ;

Par M. Tournier : *Les Annales Universitaires de l'Algérie* ;

Par MM. Laisné et Pascalet : les premiers numéros du journal *Le Maroc Oriental*.

M. le Président prie ses collègues d'apporter à la prochaine séance des propositions pour l'achat de livres, traitant surtout de l'Algérie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DQUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, DÉCHAUD, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, D^r SANDRAS, LEVAIN, KRIÉGER, LEMOISSON, ARAMBOURG, PÉREZ.

Absents excusés : MM. DANGLES, Abbé FABRE, DUPUY, PELLET, RENÉ-LECLERC, DE PACHTERE.

Absents : MM. HUOT, LAMUR, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président rappelle que notre sympathique collègue, M. DUPUY, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. Il lit une lettre de notre collègue qui remercie des condoléances qui lui ont été adressées au nom du Comité.

M. le Président fait aussi part du décès de M. l'abbé BREVET, curé de Tlemcen, qui a consacré les loisirs que lui laissait son ministère, à étudier la géologie de la région.

Il rappelle enfin que la France vient de perdre un de ses plus illustres enfants : FOUREAU, l'explorateur du Sahara, Gouverneur de la Martinique et membre honoraire de notre Société. Des notices seront consacrées dans le prochain bulletin à l'abbé BREVET et à FOUREAU.

Le Président présente ensuite les vives félicitations du Comité à M. le commandant BÉRENGER, secrétaire général, qui vient d'être promu officier de la Légion d'honneur, et à M. POUSSEUR, qui a obtenu la médaille d'or de la Mutualité.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. le colonel GODCHOT et SÉCHET, présentés dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BARBIER, receveur des Contributions diverses, présenté par MM. Fabre et Kriéger.

M. FARGUES Henri, lieutenant au 2^e Etranger, Fez, présenté par MM. Doumergue et commandant Bérenger.

M. le docteur PENNOT Louis, rue de l'Alma, Oran, présenté par MM. Amillac et Pock.

M. PETIT, capitaine au 2^e Etranger, à Guercif, présenté par MM. Donnergue et Arambourg.

M. PINEL Henri, propriétaire à Bou-Tlélis, présenté par MM. Donnergue et Pock.

Est admise la démission de M. BLET, rentré en France.

M. le Président de la Chambre de Commerce a fait parvenir la subvention de 150 francs que la Chambre veut bien nous renouveler tous les ans. Le Comité s'associe aux remerciements déjà transmis par M. DOUMERGUE.

M. le sénateur Saint-Germain nous a répondu au sujet du projet de loi sur la Protection des Monuments historiques. Il nous fait savoir que la loi a été votée par le Sénat le 29 décembre et promulguée le 2 janvier 1914. Il ne reste donc plus aux préhistoriens de la Métropole qu'à s'y conformer.

Cette première loi étant votée, une deuxième était, paraît-il, en préparation. M. le Président donne en effet lecture d'une circulaire de la *Société d'Anthropologie de Paris*, relative à un projet de loi concernant la création d'une Caisse des Monuments historiques. L'art. 6 de ce projet de loi stipule que tout fouilleur devra verser 150 francs par mois pour payer les frais de déplacement d'un contrôleur de fouilles. La Société d'Anthropologie demande la suppression de l'art. 6.

A l'unanimité, le Comité s'associe à la démarche de la Société d'Anthropologie. Il saisit encore une fois cette occasion pour s'élever énergiquement contre des mesures qui dépassent le but louable à atteindre et dont l'ensemble constitue l'arrêt de mort de la Préhistoire française.

L'Office Colonial du Ministère des Colonies nous demande de signaler l'importance que prend l'exploitation du graphite à Madagascar. Une note paraîtra dans le Bulletin.

La bibliothèque a reçu :

De M. le Gouverneur Général : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, T. 1, par St. Gsell. C'est le premier volume de l'important travail dans lequel le savant archéologue se propose de faire la synthèse de toutes les connaissances acquises sur l'Afrique du Nord.

De M. le Résident Général de la Tunisie : *L'Agriculture en Tunisie*, par Decker-David.

Des brochures de MM. Bertholon et Chudeau.

Le Comité décide de continuer à acquérir cette année des ouvrages et brochures concernant l'Afrique septentrionale ancienne et moderne (géographie, histoire, sciences). Une première liste est arrêtée.

Conformément à l'usage établi, il sera demandé à MM. les membres du Comité, dont le mandat expire en 1914, s'ils consentent à en demander le renouvellement.

Les membres sortants sont : MM. DANGLES, DOUMERGUE, abbé FABRE, FLAHAULT, HUOT, DE PACHTERE, POUSSEUR, RENÉ-LECLERC. A remplacer, M. JULIAN, décédé.

M. le Trésorier présente son projet de budget pour l'année 1914.

Ce projet, dont le détail est donné ci-après, est approuvé.

Budget pour l'exercice 1914

RECETTES

Cotisations	4.300 »
Subventions	1.450 »
Arrérages	550 »
TOTAL	6.300 »

DÉPENSES

Bulletin	2.900 »
Affranchissement du Bulletin	200 »
Frais de recouvrement	200 »
Frais d'expédition et de correspondance du bureau..	100 »
Imprimés et frais de bureau	100 »
Frais d'élection (imprimés et affranchissements)....	250 »
Reliure et brochage	100 »
Prix offerts au Lycée de garçons	100 »
Conférences.....	100 »
Abonnements et achats d'ouvrages	450 »
Prix pour les concours et médailles	300 »
Provisions pour recherches archéologiques	50 »
Loyer	660 »
Impôts, assurance, éclairage, entretien	200 »
Traitement du gardien	360 »
Dépenses diverses et imprévues	230 »
TOTAL	6.300 »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 2 MARS 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, TOURNIER, POCK, D^r SANDRAS, abbé FABRE, PELLET, LEVAIN, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, KRIÉGER, LEMOISSON, DE PACITERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DANGLES, DÉCHAUD, DUPUY, HUOT, LAMUR, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la séance de février est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour le Président renouvelle à M. l'abbé Fabre les condoléances qu'il lui a adressées au nom du Comité, à l'occasion de la mort de son père. M. l'abbé Fabre, qui assiste à la séance, remercie des marques de sympathie qui lui ont été témoignées en cette douloureuse circonstance.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. BARBIER, lieutenant FARGUES, capitaine PETIT, PINEL, D^r PERROT, présentés dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. HEIBLIG, directeur-adjoint de la *Société Générale* (agence d'Oran), présenté par MM. Doumergue et Fabre de Tiaret.

M. HIRN Denis, commis principal des Postes et Télégraphes, présenté par MM. Pock et Arnould.

M. KEIME Emile, secrétaire-rédacteur à la Mairie d'Oran, présenté par MM. Sabouret et Doumergue.

M. MAGER Henri, ingénieur en hydrologie souterraine à Paris, présenté par MM. Doumergue et Flahault.

M. POTTIER William, juge d'instruction à Oran, présenté par MM. Lemoisson et Pierre.

La RÉUNION DES OFFICIERS D'AÏN-SEFRA.

M. le Président annonce qu'il a reçu un mandat de 300 francs représentant la subvention que M. Varnier, Haut Commissaire du Maroc Oriental, a bien voulu nous renouveler et auquel il s'est empressé de transmettre ses plus vifs remerciements.

Il donne lecture d'une circulaire relative à la fondation Georges Hachette, document qui sera publié au Bulletin.

Il lit ensuite une circulaire de la *Société d'Anthropologie de Paris* qui nous annonce que l'art. 6 du projet de loi concernant la Caisse des Monuments historiques a été retiré par le rapporteur. Par conséquent, une première satisfaction est accordée aux Sociétés savantes. Des remerciements chaleureux ont été adressés à la *Société d'Anthropologie* pour l'activité et la diligence avec lesquelles elle a agi en cette circonstance.

Le Secrétaire général fait connaître que les membres sortants du Comité, pressentis verbalement ou par lettre, ont répondu qu'ils acceptent d'être candidats aux prochaines élections.

La circulaire à adresser le 15 mars, conformément aux Statuts, portera donc les noms de tous les membres sortants.

La bibliothèque a reçu :

De Madame Crova : 8 brochures sur la *Préhistoire de la Mauritanie*.

De M. Crova : une brochure sur le même sujet.

Des remerciements sont votés aux généreux donateurs.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

PIERRE BREVET

Le 18 janvier 1914 est décédé, à l'âge de 91 ans, M. le chanoine Pierre Brevet, curé de Tlemcen.

D'autres ont rendu un juste hommage aux belles qualités de cœur et d'esprit, à la charité inépuisable, à la valeur scientifique de celui qui, pendant 54 ans, administra la paroisse de Tlemcen. Il nous appartient plus particulièrement de proclamer les mérites de l'abbé Brevet, géologue.

Versé de bonne heure dans l'étude des sciences naturelles, l'abbé Brevet, s'intéressa, dès son arrivée en Algérie, à la géologie, ou, pour être plus exact, à la paléontologie. Ce fut un chercheur de fossiles infatigable et hors pair. C'est à lui que l'on doit la découverte des nummulites (éocène) et des ammonites pyrétiques (harrémien) d'Arlal. C'est surtout dans la région de Tlemcen et dans le bassin de la haute Tafna qu'il fit d'amples moissons. Pendant plus de 30 ans il consacra ses loisirs à parcourir le massif jurassique et y récolta de magnifiques collections. Il eut la patience de faire déterminer par des spécialistes tout ce qu'il avait récolté ; ce ne fut pas là son moindre mérite.

En juillet 1889 le Gouvernement de la République lui décernait la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Cette haute distinction récompensait à la fois l'aumônier militaire, l'homme de bien et le savant.

Encombré de matériaux, l'abbé Brevet en distribua un peu trop généreusement. Une bonne partie a été perdue pour la science ; la plus grande a été offerte en très bon état, il y a une quinzaine d'années à la Ville de Tlemcen ; elle est conservée dans une salle spéciale du Musée municipal où elle est désignée sous le nom de « Musée Brevet ».

Malheureusement l'intrépide chercheur s'est borné à récolter des fossiles ; il n'a publié aucune note géologique sur la région qu'il avait parcourue dans tous les sens ; il n'a même pas indiqué sur des cartes les points précis sur lesquels il a découvert les principaux gîtes fossilifères.

En 1895, il avait pourtant publié un ouvrage important intitulé : *Parallélisme entre la Géologie et la Bible* dont le titre dit tout le plan et le but. La première partie est un cours de géologie où il n'est pour ainsi dire pas question de la région de Tlemcen. La deuxième est l'exposé d'une doctrine philosophique tendant à concilier l'inconciliable.

En résumé, l'abbé Brevet a été un de ces dévoués et infati-

gables chercheurs de province qui consacrent leurs loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Aux satisfactions que lui donnait l'exercice de son ministère, s'ajoutaient celles que procure l'étude de la Nature. De son œuvre une partie peut rester : c'est le « Musée Brevet » à la condition que la Ville de Tlemcen prenne à cœur d'en assurer la conservation ¹.

Au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, je salue la mémoire de l'homme de bien, du savant modeste que fut le chanoine Pierre Brevet.

F. D.

FERNAND FOUREAU

La *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* vient d'être douloureusement frappée dans la personne de Fernand Foureau, l'intrépide explorateur du Sahara. Foureau s'était fait inscrire à notre groupe le 5 septembre 1881 et depuis cette époque il n'avait cessé de témoigner l'intérêt qu'il portait à nos travaux.

Soucieuse de rendre un juste hommage à la magnifique œuvre d'exploration et de conquête entreprise par la mission qu'il dirigeait, en commun avec le commandant Lamy, notre Société lui décernait le titre de membre honoraire en 1900.

Nous avons justement le droit de nous enorgueillir d'avoir possédé Fernand Foureau parmi nous, car l'œuvre qu'il a accomplie est considérable. Les résultats qu'il a obtenus sont trop précieux pour que nous ne retracions pas, même brièvement, cette magnifique carrière.

En 1877, Foureau prend contact avec les immensités désertiques qui seront son champ d'action. Il fait d'heureuses tentatives de mise en valeur des oasis de l'Extrême-Sud.

Chargé de mission par le Ministère de l'Instruction Publique, en 1881, il opère des levés d'itinéraires et entre en relations avec

¹ Cette collection de « cailloux », comme on s'est plu à l'appeler, a besoin d'être surveillée de près. On devra sans retard et périodiquement renouveler les étiquettes des échantillons dont un certain nombre ne sont plus déjà lisibles. Sans cela, dans quelques années, le Musée Brevet n'aura plus de valeur.

les Tonareg-Azdjer auxquels il demandera plus tard une collaboration bien plus active.

De 1886 à 1897, il explore en tous sens le Sahara encore mystérieux et le grand Erg, et se rend jusqu'aux portes de Ghat. A ce rude labeur, il acquiert non seulement de précieuses amitiés parmi les nomades, mais encore l'expérience des choses du désert, ce qui lui permettra de mener à bien, plus tard, l'entreprise autrement grandiose qui est le rêve de sa vie.

En 1894, un patriote éclairé, M. Renoust des Orgeries, meurt en laissant à la *Société de Géographie de Paris* un legs de 300.000 francs pour « favoriser les missions qui, à l'intérieur « de l'Afrique, pouvaient contribuer à faire un tout homogène « de nos possessions de l'Algérie, du Soudan et du Congo ».

Cette entreprise pleine de difficultés et de périls est confiée à l'homme qui a acquis par vingt ans de courses aventureuses dans le désert, par ses relations et ses connaissances, le droit d'accomplir la tâche glorieuse de faire un tout de notre empire africain. Pour cette randonnée, qui est autant une expédition militaire qu'une reconnaissance politique, Foureau s'adjoint le commandant Lamy, dont le nom restera indissolublement lié au sien, et recrute une brillante phalange de savants, d'officiers et de soldats.

Les résultats de cette mission ont apporté à la suprématie française d'immenses territoires et l'accueil enthousiaste fait à ces vaillants pionniers de notre civilisation, à leur retour en France, fut leur première et leur plus douce récompense.

Foureau fut ensuite Gouverneur aux Comores et à la Martinique.

Il succombe à l'heure même où — dans un geste peut-être un peu tardif — le Parlement venait de lui accorder une pension de 12.000 francs à titre de Récompense Nationale.

On ne saurait trop rendre hommage à cet homme de bien qui a mis toute son intelligence, toute son activité, sa vie entière au service de cette cause qui lui était si chère : étendre et consolider la puissance de la France dans cette Afrique, où notre pays retrouvera bientôt une France nouvelle. C'est un devoir agréable pour nous de rendre hommage, au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, à cette vaillance et à ce dévouement en saluant une fois encore, ce très bon Fils de notre Grande Patrie, cet ami dévoué et sincère de cette Algérie qu'il aimait tant, et où sera pieusement conservé son souvenir.

Ed. DÉCHAUD.

Fondation Georges Hachette

Cette fondation a pour but de faciliter une enquête géographique conduite de préférence en France ou dans les régions soumises à son influence et de nature à servir les intérêts français.

Elle consiste en un revenu de 1.300 francs, dont 1.000 francs pour une bourse de voyage et 300 francs pour les frais de publication du travail qui doit être obligatoirement fourni par le titulaire.

Cette bourse ne peut être attribuée qu'à un Français.

Une Commission spéciale nommée par la Commission centrale de la Société de Géographie, et dont un membre de la famille de Madame Georges Hachette fait partie de droit, est chargée d'attribuer la bourse, d'examiner au retour le travail exigé, puis, s'il y a lieu, d'en ordonner la publication et de proposer à la Commission des Prix de décerner au titulaire une médaille d'argent qui prendra le nom de médaille Georges Hachette.

La bourse peut être allouée à une personne déjà pourvue d'une mission, mais à la condition expresse que les fonds ainsi remis soient employés pour une étude déterminée et destinée à la Société de Géographie.

Les candidatures pour cette bourse seront reçues au siège de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, Paris, chaque année, avant le 15 avril.

AVIS DE CONGRÈS

La XXXII^e Session du Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie sera tenue à Brive (Corrèze), du 19 au 26 juillet 1914.

Les membres de la Société de Géographie d'Oran qui désireraient y prendre part et jouir des avantages offerts (*réduction d'usage 50 %, bateau et chemin de fer*), peuvent se faire inscrire au Secrétariat de la Société d'Oran, avant le 1^{er} juillet.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Concours annuel pour 1915, 1916, ... : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène)*.

Un prix de 50 francs et un diplôme de médaille de vermeil (ou une médaille de vermeil), une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribués aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1915 : *Histoire administrative et développement économique du Maroc Oriental depuis l'occupation française (1907)*.

Un prix de 100 francs ou une médaille d'or sera attribué au meilleur mémoire. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

3° Pour 1915 : *Histoire d'Oran avant l'occupation française*, établie surtout avec des documents inédits.

4° Pour 1916 : *Histoire de la ville d'Oran de l'année 1848 au recensement de 1911*.

Un prix de 300 francs (ou une médaille d'or d'égale valeur) sera attribué au meilleur travail sur chacun de ces deux sujets.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les sociétaires et les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

Territoire Militaire d'Aïn-Sefra

(SUD ORANAIS)

(Suite)

CHAPITRE IX

INSTRUCTION PUBLIQUE

(Voir carte n° 4 1°)

a) **Ecoles d'Européens.**— L'enseignement est donné par des maîtres européens, le nombre de classes est de 17. Ces écoles ont donné des résultats satisfaisants, ont présenté des élèves au certificat d'études et ont rendu de grands services aux Européens vivant dans le Sud Oranais.

L'école de garçons d'Aïn-Sefra a été créée par arrêté du 8 mai 1888, celle de filles par celui du 10 octobre 1894 ; une 2^e classe de garçons a été ouverte le 4 novembre 1905, une 2^e classe de filles le 1^{er} octobre 1903.

La création de l'école de garçons de Méchéria date du mois d'octobre 1890, celle de l'école de filles, de 1903 (octobre), enfin une classe enfantine a été ouverte en octobre 1907.

Méchéria a demandé depuis plusieurs années la création d'une nouvelle classe mais l'autorité académique n'a pas jugé qu'il y avait lieu de prendre cette demande en considération ; en ce moment elle n'a plus raison d'être, le transfert du dépôt des machines à Aïn-Sefra ayant diminué dans une large mesure le nombre des élèves fréquentant les écoles. Cette question se posera peut-être pour le centre d'Aïn-Sefra.

En 1871 fut créée à Géryville une école mixte, le personnel enseignant comprenait un instituteur français et un adjoint indigène. Ce dernier ne connaissant pas le français s'occupait surtout des indigènes, leur apprenait le calcul et l'arabe après 4 heures. L'école ne comprenait qu'une seule classe ; mais en 1876 on créa : 1° une école de garçons ne comprenant qu'une seule classe dirigée par

1 Cette carte paraîtra dans le Bulletin du 3^e trimestre.

un instituteur français secondé par un maître indigène ;
2° une classe de filles sous la surveillance d'une maîtresse française.

En 1895, la deuxième classe de garçons fut ouverte mais ne commença à fonctionner régulièrement qu'à partir du 1^{er} janvier 1897, date à laquelle l'adjoint indigène fut remplacé par un adjoint français.

Par décision gouvernementale du 27 avril 1901, une 3^e classe de garçons fut créée ; la 4^e classe de garçons et la 2^e classe de filles furent installées le 1^{er} octobre 1906.

Les écoles de Beni-Ounif ont été organisées par arrêté du 1^{er} octobre 1904, la classe enfantine ouverte en 1905 a été supprimée en 1908.

Une école mixte fut créée dans le centre de Colomb en 1907 mais en raison du nombre des élèves qui augmentait constamment, cette école a été supprimée en 1911 et remplacée par une école de garçons et une école de filles.

Trois classes indigènes sont annexées, l'une à l'école de Méchéria depuis 1905, les deux autres à l'école de Géryville depuis 1901 et 1906.

Le tableau ci-après donne des renseignements sur le nombre des élèves ayant fréquenté les écoles de 1906 à 1912 inclus.

ANNEES	AÏN-SEFRA			MÉCHÉRIA				GÉRYVILLE ¹			BOUKTOUB MIXTE	BENI-OUNIF			COLOMB			
	Garçons	Filles	Total	Garçons	Filles	Classe enfantue	Total	Garçons	Filles	Total		Garçons	Filles	Total	MIXTE	Garçons	Filles	Total
1906	119	121	240	47	49	»	96	191	79	270	»	29	92	121	35	»	»	35
1907	99	91	190	36	46	40	122	170	86	256	»	38	68	106	33	»	»	33
1908	90	99	189	56	37	60	153	181	89	270	27	37	38	75	68	»	»	68
1909	93	71	167	42	59	45	146	182	91	273	30	36	35	71	83	»	»	83
1910	90	66	156	55	41	59	155	191	86	280	36	42	41	83	72	»	»	72
1911	81	69	150	65	41	71	177	191	88	282	36	37	35	72	»	55	42	97
1912	75	69	144	53	21	50	127	215	87	302	28	38	42	80	»	51	45	96
Moyenne des 7 années	92	81	176	50	42	54	139	189	87	275	32	37	50	87	58	53	43	69

¹ En 1890 le nombre des élèves inscrits à l'école de Géryville était de 23 garçons, dont 7 indigènes, et 25 filles.

b) **Ecoles nomades d'Indigènes.** — Il existait autrefois dans le cercle de Géryville trois écoles nomades : celle des Oulad Sidi Cheikh créée en 1894, celles des Derraga Cherraga et des Oulad Ziad Cherraga organisées en 1897.

Ces écoles n'ayant donné aucun résultat furent supprimées et remplacées par des écoles sédentaires installées dans les ksour dont la population enfantine était suffisante pour assurer le recrutement des élèves. C'est ainsi que l'école nomade des Oulad Ziad Cherraga fut transférée aux Arbaouat le 1^{er} janvier (arrêté du 12 novembre 1903) ; celle des Derraga Cherraga à El Abiod Sidi Cheikh le 1^{er} avril 1906 (arrêté du 7 février 1906) et celle des Oulad Sidi Cheikh à Ghassoul le 1^{er} octobre 1906 (arrêté du 18 juillet 1906).

c) **Ecoles sédentaires d'Indigènes.** — Il existait en 1906 sept écoles d'indigènes, à l'heure actuelle le Territoire en possède onze ; les quatre nouvelles sont celles de Timimoun créée le 6 septembre 1907, de Boussenghoum, Chellala et Brésina organisées en 1908, sur la demande des caïds et des djemaas intéressés.

Il n'existe pas d'école française officielle à Beni-Abbès ; cependant un local a été mis à la disposition du khodja qui donne des leçons de français régulièrement chaque jour ; l'école est fréquentée par une trentaine d'enfants dont la plupart sont des fils de sahariens.

A Adrar, l'enseignement est donné par un soldat français tous les jours, sauf le vendredi et le dimanche, pendant une heure. Chaque séance est suivie d'une promenade dans les jardins du poste pour apprendre aux élèves à connaître nos légumes et nos méthodes de culture.

Avant la création de l'école officielle de Timimoun, il existait une classe fondée par le docteur Guth et dirigée par un gradé de la Compagnie Saharienne. Ce gradé avait obtenu en 1908 de bons résultats ; sur les trente-cinq élèves qui fréquentaient assidument la classe, cinq savaient lire et écrire couramment le français et connaissaient les quatre règles ; deux d'entre eux ont pu être employés par les commerçants indigènes de la localité pour faire leur correspondance et tenir leurs comptes. Huit autres lisaient, écrivaient assez bien et savaient compter.

On se demande si la dépense occasionnée par l'installation d'un instituteur secondé par un moniteur indigène est bien

compensée par les quelques résultats obtenus grâce au dévouement et au zèle des instituteurs. Il n'y a que sept mois de cours, desquels il faut déduire le nombre de jours de vacances provenant soit des dimanches et jours fériés, soit des fêtes religieuses qui sont fréquentes.

Les cours n'ont lieu que d'octobre à avril et certes les fellah qui manquent de bras seraient très heureux de pouvoir, au printemps et à l'automne, utiliser leurs enfants au lieu de les envoyer à l'école.

Le nombre des fréquentations des diverses écoles est indiqué ci-après :

DATE de la CRÉATION	AIN-SEFRA 17 Janvier 1906	TIOUT 1 ^{er} Octobre 1903	ARBAOUAT 12 Décembre 1903	GHASSOUL 18 Juillet 1906	BOUSSENGHOUM 1908	CHIELLALA 1908	BRÉSINA 1908	EL AHOD 7 Février 1906	TIMIMOUN 6 Septembre 1907
1906	48	35	46	26	»	»	»	45	»
1907	48	30	45	21	»	»	»	48	25
1908	50	30	35	23	10	32	36	40	48
1909	50	36	36	24	44	33	42	45	64
1910	50	36	36	24	44	36	40	36	90
1911	50	30	34	23	42	36	38	40	120
1912	40	33	41	24	40	36	36	40	45
Moyenne des 7 années	48	33	39	23	42	34	39	42	65

L'intervention de l'autorité locale a été indispensable pour assurer la fréquentation scolaire, surtout au début. M. Raymond Aynard dans *L'Œuvre française en Algérie* dit à ce sujet : « Sauf exception, nos musulmans ne sont
« en effet nullement attirés par les clartés que nous
« allumons près d'eux, quelquefois même ils s'en écartent
« comme font certains fauves. Au point de vue religieux,
« ils se méfient de nos leçons et, lors même qu'ils auraient
« un avantage pratique et certain à les rechercher, l'intérêt
« immédiat des parents désireux de garder auprès d'eux
« leurs enfants qui les aident, l'emporte toujours sur les
« vues d'avenir. On voit certains Arabes des douars semi-

« nomades décamper discrètement pour se mettre hors de portée d'un bâtiment scolaire fraîchement construit. »

Pareil fait n'a jamais été constaté dans le Territoire, les demandes de création d'écoles adressées par les caïds de Boussenghoum, Chellala et Brésina, semblent démontrer que dans cette région les indigènes sont très heureux de connaître notre langue. Au Sahara par contre, les élèves n'ont fréquenté l'école que parce que les chefs indigènes les y obligeaient et pour répondre à nos désirs. On peut se faire une idée de la façon dont la population envisageait en 1907 la création de l'école officielle, en citant cette phrase typique d'un caïd au moment où l'on s'efforçait de lui démontrer les avantages de cette institution : « Je pense, dit-il, que vous allez donner un traitement aux élèves qui fréquenteront l'école. »

Pendant grâce à la sage mesure prise par le chef de poste, interdiction rigoureuse aux caïds de désigner d'office les enfants de familles pauvres qui devaient suivre l'école, ce qu'ils considéraient comme une corvée, et invitation aux tolba de faire leurs cours en dehors des heures de classe de l'école française, le nombre des élèves inscrits qui n'était que de 40 au 1^{er} octobre 1909 monta très rapidement à 78. Plus de 40 élèves appartenant à la classe aisée suivirent les cours de l'instituteur français en même temps que ceux des tolba.

La moyenne des présences s'éleva à 90 en 1910, 120 en 1911.

*
* *

La méthode employée par les instituteurs est la méthode directe qui met les enfants en présence des objets nommés, leur enseigne les verbes en leur faisant effectuer l'action exprimée.

Les instituteurs combattent les prononciations défectueuses, dirigent les leçons de façon à faire causer le plus souvent possible les enfants et leur faciliter l'emploi des mots appris. Les conseils moraux font l'objet de leçons occasionnelles, soit d'un cours régulier quand les élèves ont une connaissance suffisante de notre langue.

En résumé, les résultats obtenus sont indéniables ; on est heureux de rencontrer dans les ksour de jeunes arabes s'exprimant correctement en français, fiers de montrer ce

qu'ils savent et en tirant même vanité avec cette double ingénuité qui caractérise les races inférieures et les enfants de toutes races. J'ai été moi-même témoin de ce fait, étant de passage à Chellala.

*
* *

Dans le centre et les ksour de Géryville surtout, les cours d'adultes fonctionnent régulièrement et sont très fréquentés : les jeunes Arabes de Chellala et de Boussenghoum ont demandé eux-mêmes l'ouverture d'un cours auquel assistait le caïd lui-même. Les auditeurs sont pour la plupart d'anciens élèves qui n'ont pas désappris le chemin de l'école.

Leur fréquentation atteste que la population musulmane commence à se rendre compte de l'utilité des notions élémentaires qui font l'objet de l'enseignement dans les écoles indigènes.

Au Gourara, les cours ont lieu quatre fois par semaine dans l'après-midi.

d) **Écoles libres.** — Vingt écoles musulmanes prévues, autorisées, existent dans le cercle de Géryville. (Arrêté du Général commandant la Division d'Oran en date du 5 janvier 1887.)

e) **Écoles coraniques.** — Ces écoles sont dirigées par des tolba « petits régentes et catéchistes de village, dit
« M. Aynard, qui, un long roseau à la main, font à nonner
« aux petits musulmans les versets du Coran et mouler
« aux plus savants quelques phrases du livre saint sur
« l'ardoise. Ces écoles sont des terriers pieux où les gamins
« accroupis sur des nattes ou sur la terre battue, pressent
« leurs gandourahs crasseuses et font l'échange de
« horions, de maladies et de parasites, ont un grand
« succès dans le monde indigène où elles représentent
« l'enseignement religieux accessible au vulgaire. Le
« fellah aisé qui envoie à regret son fils à l'école gratuite
« des roumis, paie volontiers les 10 ou 15 francs par an
« qui constituent la rémunération ordinaire du taleb,
« sans compter les mérites qu'il thésaurise en l'autre
« monde ».

Dans le Territoire, il existe une de ces écoles dans chaque ksar ou douar, mais les tolba ne réunissent qu'un petit nombre d'élèves qui suivent les cours très irrégulièrement. Peu instruits eux-mêmes, leur enseignement est pour ainsi dire nul.

A Beni-Ounif il existait une école à la mosquée de Si Sliman ben Smaha ; cette école a été transférée en 1908 à l'intérieur du ksar, dans un local attenant à la mosquée. Un derrer d'origine maraboutique des Oulad Sidi Cheikh y enseigne toute l'année ; il a environ 18 élèves.

Au Touat, il existe environ 27 écoles fréquentées par 450 élèves.

Le Gourara possède une centaine d'écoles dont les cours sont suivis par 2.000 élèves.

f) **Ecoles de jurisprudence.** — A Géryville, un mon-derrès enseigne quatre jours par semaine, matin et soir, la grammaire, la conjugaison, la rhétorique et le droit musulman. Il est rétribué par le budget des Territoires du Sud.

Les quatre caïds de l'annexe du Touat groupent autour d'eux une trentaine d'auditeurs auxquels ils font apprendre le droit musulman ; l'école la plus fréquentée est celle d'Ouajda, à cause de la grande réputation de sagesse du fakhi qui la dirige.

g) **Ecoles professionnelles.** — Dans les centres d'Aïn-Sefra, de Géryville et de Méchéria, l'enseignement professionnel n'est pas donné dans les écoles.

La plupart des indigènes sédentaires sont jardiniers, ils apprennent à leurs enfants la pratique de la culture ; certains indigènes apprennent le métier de maçon en travaillant avec les ouvriers européens sur les chantiers.

Les jeunes filles sont initiées par leur mère à divers travaux de tissage, les travaux manuels sont en honneur dans quelques écoles.

A Colomb, Taghilt, au Touat, l'enseignement professionnel est donné aux indigènes soit par des légionnaires soit par des ouvriers des Compagnies Sahariennes qui leur enseignent en outre quelques notions de français.

Les détracteurs de l'école professionnelle contestent que les enfants puissent acquérir dans nos classes des notions d'agriculture, n'étant eux-mêmes ni capables de s'assimiler

les théories scientifiques ni d'accomplir des travaux pratiques. Mais comme dit M. Aynard: « Il n'est pas besoin
« d'approfondir la physique et la chimie pour comprendre
« l'utilité des labours profonds et répétés, des sarclages,
« des fumures, du choix des semences. Sans doute on ne
« fera pas de ces petits campagnards des cultivateurs
« instruits et experts. L'essentiel est de leur laisser ou de
« leur donner le goût, l'amour de la terre, de les préparer
« à l'un des grands emplois de l'activité humaine, de les
« rendre un peu plus aptes à comprendre et à suivre le
« progrès agricole, à tirer meilleur parti du sol capricieux
« qui les nourrit si maigrement. »

Dans cet ordre d'idée on ne peut que féliciter les instituteurs des Arbaouat et de Timimoun qui ont su faire de leur école un instrument de propagande agricole : celui des Arbaouat, de concert avec les caïds, a fait planter ou bouturer dans les jardins des indigènes plus de 4.000 boutures d'arbres fruitiers.

Au Touat, les résultats de l'enseignement professionnel ont toujours été satisfaisants : en 1907, six apprentis ont été formés, un infirmier, un cordonnier, un forgeron, un menuisier, un maçon et un ouvrier en fer, qui se sont établis dans la région. Malheureusement l'infirmier qui avait choisi le Reggan, région complètement isolée, pour y donner des soins d'usage courant et distribuer quelques médicaments déterminés, a dû renoncer à son idée, non pas parce qu'il n'avait pas de clients (ils étaient au contraire très nombreux), mais bien parce qu'il ne pouvait obtenir d'eux le salaire rémunérateur.

En 1911, une femme indigène intelligente est capable de donner quelques soins médicaux et de pratiquer la vaccination, elle a rendu de grands services.

Par contre, l'enseignement professionnel a dû être supprimé à Beni-Abbès parce que les cours n'étaient pas suivis, les besoins des ksouriens sont fort limités et l'indigène qui apprendrait un métier risquerait fort de n'avoir ni clientèle ni travail.

CHAPITRE X

RICHESSSES DU SOUS-SOL

1° **Minerais.**— On trouve presque partout dans le Territoire des traces de cuivre, de plomb argentifère ou galène, d'antimoine et d'amiante, mais la pauvreté du minerai, les conditions défectueuses de l'exploitation ne permettent pas de songer à une entreprise sérieuse.

A signaler, à titre d'indication, l'existence dans les montagnes à l'Ouest de Beni Khelef de nombreux gisements de cuivre où l'on trouve des traces d'exploitation. Les indigènes assurent qu'à une époque qu'il est difficile de déterminer ces gisements furent mis en valeur.

CONCESSIONS DE MINES. — Deux concessions existent dans le Sud Oranais : a) la concession de Hassi ben Hendjir, à 14 kilomètres à l'Ouest d'Aïn-Sefra ; b) la concession de Melias, près de Beni-Ounif.

a) *Concession d'Hassi ben Hendjir.* — En septembre 1901, des recherches de minerai de cuivre sont entreprises par M. Euders qui obtient, par décret du 25 juillet 1904, la concession de la mine, mais cède le 1^{er} mars 1905 son autorisation à la Compagnie industrielle et minière des cuivres d'Algérie.

Des installations assez importantes sont faites : maison de maître, maisons pour ouvriers, économat, etc. ; un nombreux matériel est acheté ; mais dans le courant de l'année 1906, tout le matériel et les matériaux y compris les bois de charpente des divers bâtiments, sauf deux de la maison de maître qui est restée à peu près intacte, sont vendus et tous les travaux de recherches sont interrompus en raison des difficultés rencontrées dans l'exploitation.

La garde de la mine est assurée par un indigène.

A la fin de 1910, de nouveaux sondages sont effectués mais les travaux n'ont pas été repris.

b) *Concession du djebel Melias.* — Cette mine de plomb argentifère se trouve en territoire marocain ; le minerai paraît assez riche, il donne 70 % environ de plomb et 0 kil. 500 d'argent, par tonne de minerai.

L'ouverture de la mine n'a été précédée d'aucun travail préparatoire et il est impossible à l'heure actuelle d'avoir une idée même approximative de l'importance du gisement et de la possibilité d'une exploitation industrielle.

L'extraction du minerai est opérée d'une façon intermittente, tantôt par deux ou trois ouvriers, tantôt par cinquante, selon l'état de la caisse de l'exploitant qui se contente de faire exécuter des tranchées à ciel ouvert et d'en recueillir le minerai. Il a été extrait et expédié à Marseille, pendant l'année 1909, 250 tonnes de minerai ; en 1910, 177 tonnes ; en 1911, 90 tonnes seulement. La mine semble abandonnée, aucun travail n'a été fait depuis le mois d'octobre 1911.

PERMIS DE RECHERCHES. — De 1903 à 1906, la totalité du Territoire d'Aïn-Sefra fait l'objet de permis de recherches de mines qui sont accordés à divers prospecteurs. (Voir tableau ci-après.)

Deux prospecteurs seuls profitent de leur permis mais abandonnent bientôt les travaux qu'ils avaient entrepris en 1906, au Djebel Souïga, en 1910, à Melabed, à 40 kilomètres au Nord-Est d'Aïn-Sefra, les résultats n'ayant pas été appréciables.

En 1911 quelques travaux sont pratiqués à Chebket Charef, à Hassi Charef, au djebel Antar, dans l'oued Koufan et à El Melabed.

Tableau des Permis de Recherches délivrés de 1904 à 1910

GISEMENT	SUBSTANCE	PERMISSIONNAIRE	COMMUNE	OBSERVATIONS
Tioult.	Cuivre	Barthélémy à Paris	Aïn-Sefra	
Aïn-Sekhouna ...	—	De Traversoy à Paris	—	
Tiouretch.	—	De Boissieu à Paris	—	
Stissifi.	—	Girard d'Aïn-Sefra	—	
Aïn-Sefra.	—	Goyon d'Aïn-Sefra	—	
Oued Namous ...	—	Charbonnier d'Aïn Sefra	—	1904
Djebel Melias.	—	—	Beni-Ounif	1904.
Naama.	—	Pérouillat à Lyon	Méchéria	1906.
Melabed.	—	Bréthès à Alger	Aïn-Sefra	1904, ancien permis retiré.

GISEMENT	SUBSTANCE	PERMISSIONNAIRE	COMMUNE	OBSERVATIONS
En Nefich	Cuivre	Euders à Paris	Méchéria	1904.
Ghouiba	—	Braly à Paris	—	
Oued el Antar . . .	—	De Tournemire à Paris	—	
Toulila	—	Damon à Paris	—	
Djebel el Malha . .	—	Buisson à Paris	—	
Remba	—	Dumas à Paris	—	1904.
Kebbacha	—	Baron La Case à Paris	Géryville	1904.
Marquihat	—	De Traversoy à Paris	—	1904.
Djebel Souiga . . .	—	Viviens à Paris	Méchéria	1906.
Teniet el Defla . . .	—	Paillard à Paris	—	1906.
Djebel Tabbouna . .	—	Charbonnier d'Aïn-Sefra	—	1904.
Melabed	—	Zamora et Campy	Aïn-Sefra	1907, renou- velé en 1910.
Oued Koufan	—	Giraudin à Beni-Ounif	Beni-Ounif	1910.
Teniet Ouassa . . .	—	—	Aïn-Sefra	1912.
Aïn-Ouarka	—	Friante à Aïn-Sefra	—	Repris en 1909.
Solthan el Betoum	Plomb	C ^{ie} Moktar el Heddid	Colomb	1906.
Bou-Yala	—	Ladey à Saïda	Beni-Ounif	1910, retiré le 6 mai 1911.
Hassi Charef	—	Magnan à Alger	—	1910.
Chebket Charef . .	—	Société Minière du Sud Oranais	Aïn-Sefra	1910.
Gour Relem (sud)	—	Magnan à Alger	Géryville	1911.
Djebel Antar	—	Ladey à Saïda	Colomb	1908.
Aïn-Ouarka	Amiante	Brumaire et Rivière	Aïn-Sefra	1911.
Géryville	Combustible	Braizat à Géryville	Géryville	

ALUN. — Ce sel impur est abondant dans le Touat et le Gourara, très employé pour la teinture en jaune des dokkalis dans les ksour même, il fait l'objet d'un petit commerce avec le Nord.

Les centres de production sont : Timimoun, Tasfaout et Aïn el Chebli.

SALPÊTRE. — Le salpêtre est extrait des sebkhas de Timimoun, des Oulad M'hamoud, de Lalla Rabah, Kaberten, El Guerrara, du Timmi. Le salpêtre du Gourara est un sel blanc, brillant, formé de cristaux de 5 à 10 millimètres.

THOMELA. — On trouve dans le Touat un minéral appelé par les indigènes « thomela » et qui est employé pour la teinture en bleu, le tannage des peaux et la fabrication d'une encre indélébile. Mélangé à l'écorce de grenade, il donne une teinture noire.

OUANKAL OUI MÈNKEL. — Dans les districts de Sali et du Reggan, on rencontre une substance minérale jaunâtre servant à teindre en bleu et à renforcer le ton du henné. On signale aussi des gisements à Tasfaout et à Tioulin.

HOUILLE. — Les travaux exécutés en 1908 par le professeur Flamand, le capitaine Maury et le lieutenant Huot, ont démontré l'existence de la houille dans le triangle compris entre le djebel Béchar, la Barga et l'oued Guir.

Le premier gisement reconnu par M. J.-B.-M. Flamand (1^{er} mai 1907), est situé à Bel Haddi au pied de la Barga ; il se montre en deux points distants de 1.500 mètres et dans l'un d'eux, il présente quelques décimètres d'épaisseur. Il existe sous l'atterrissement quaternaire dans toute la région des feggaguir.

Plus tard il fut reconnu en forant des puits à Gueltat Sidi Salah (capitaine Maury).

Les travaux entrepris (puits et routes) dans la région du Guir et confiés aux Compagnies de la Légion Etrangère ont amené la découverte de nouveaux affleurements de cet étage houiller avec flore et faune fossiles remarquables, confirmant les premières observations : tels sont les points de Ghorassa et tout particulièrement celui de Hassi Batma (lieutenant Huot, capitaine Maury).

Toute la région Sud occidentale comprise entre les dernières pentes du Béchar, l'alignement crétacé du Nord et le lit de l'oued Guir, Chebket Mennouna et Chebket Djihani, est susceptible d'en présenter de nouveaux.

Les faunes marines et saumâtres et les flores recueillies rapprochent les dépôts houillers du bassin de l'oued Guir de ceux des bassins Nord européens anglo-belges. Les matériaux provenant des dernières fouilles faites à Ghorassa et à Hassi Batma ont été étudiés par MM. Zeiller et Douvillé qui ont fait un compte rendu à l'Académie des Sciences (6 avril 1910).

C'est dans les assises supérieures, dans le niveau correspondant aux grès argileux de Kenadsa, que les recherches doivent être poursuivies, depuis la base formée

de grès rouges et verts un peu siliceux jusqu'aux assises du haut plus marneuses.

Dans la partie supérieure de la formation on n'a pas rencontré d'affleurements.

Le carboniférien inférieur existe aussi au delà de la grande hammada du Tafilalet, dans les dépressions de l'oued Ziz où des fossiles et des roches ont été recueillis ; ce sont vraisemblablement les couches d'Igli qui réapparaissent, identiques à celles de la Zousfana (Huot, Guillot, Lohan).

Des échantillons de houille provenant d'un filon déconvert à Tiloula (à 15 kilomètres environ d'Aïn-Sefra, au pied du djebel Aïssa) ont été envoyés à Paris pour être examinés.

Le résultat de l'analyse faite par M. Robert, prospecteur de mines, a été le suivant :

Humidité	1,00
Soufre	0,92
Matières volatiles	9,95
Cendres	12,95
Carbone fixe	75,18

Ce charbon doit être certainement bon en profondeur s'il ne subit aucune transformation. Les cendres sont infusibles à 1.000 degrés centigrades. Un permis de recherches a été délivré à M. Creissel, inspecteur des chemins de fer et MM. Ferreri et Navasse. L'importance du filon n'a pas encore été déterminée.

2° Salines. — Il n'existe pas à proprement parler de salines dans le Territoire.

Les indigènes trouvent du sel gemme éruptif assez pur dans l'oued Malah, près de Ghassoul, à Aïn-Ouarka (Pl. XI, fig. 1), au djebel Mouilah, près des Arbaouat, à Kerakda, des gisements de sel gemme dans les monts du Ksel à Messaouer, à quelques kilomètres à l'Ouest du ksar de Kenadsa.

Le sel gemme sédimentaire est très répandu dans la région ; c'est un sel gris sali par les matières étrangères, argile et produits organiques ; il est un peu magnésien par places, mais les indigènes l'emploient tel qu'il est.

Dans la Saoura, les terrains de sebkhas isolées, en dehors du cours même de cet oued, sont peu nombreux ; il n'y a comme salines que la sebkha de Nechea, à 30 kilo-

mètres au Sud-Ouest de Kerzaz, où se ravitaillent les ksour de l'annexe ; les blocs de sel que l'on extrait se vendent régulièrement dans tous les ksour de la Saoura, à Ouaronrout, Agdal. Au Nord-Est de Guerzim, il existe à proximité de l'oued quelques endroits où le sel peut être extrait par petites quantités, mais non en blocs compacts comme dans la sebkha de Nechea.

Le chlorure de sodium se rencontre dans presque toutes les sebkhas du Touat-Gourara, notamment dans celles de Timimoun, où en certains points, il présente des plaques de 5 centimètres d'un sel très blanc et cristallisé. Au ksar de Tonki, on recueille un sel fin de très bonne qualité et très recherché. Dans les districts de Timmi et Tamentit, de vastes espaces sont couverts de sel.

3° *Carrières.* — Les indigènes n'emploient pour leurs constructions que le toub, briques d'argile dont la matière existe un peu partout. Les pierres et les dalles nécessaires aux constructions européennes sont extraites à même des montagnes ; on trouve des carrières de plâtre à ciel ouvert, mais de peu d'importance, aux environs d'Aïn-Sefra.

Des carrières de grès sont exploitées à Géryville ; on trouve du calcaire le long de la route de Bouktoub. Dans les monts du Ksel, on rencontre quelques carrières de gypse et de calcaire.

La pierre à chaux abonde dans toute la région de Colomb ; on y trouve également un peu partout des dalles de grès noirâtres facilement exploitables.

Dans l'annexe de Beni-Abbès, on a constaté en plusieurs endroits de nombreux affleurements de cristaux de gypse (bords de la Saoura, à El Begada, ksar de la R'aba, ksour de la hammada d'Ongarta et à Zeghamra).

Ces gypses, que les indigènes appellent improprement djir (chaux), par analogie avec la matière dont il a l'aspect nettement blanchâtre, sont transformés par la cuisson, en plâtre de bonne qualité, qui est employé comme enduit de leurs koubas et quelquefois même de leurs maisons.

Les abords de la hammada sur laquelle sont édifiés la redoute et le bureau des Affaires Indigènes sont constitués par quelques masses gypseuses de ce genre, mais les gisements où l'on puise pour les travaux de constructions sont situés à Ougarta et à Zeghamra.

Le djebel avoisinant l'oued fournit également des dalles en grès noirâtre dont on fait usage pour le carrelage du sol.

NITRIÈRES. — Les nitrères existent près de Meraguen et de Sba dans le Touat mais ne sont pas exploitées. Elles pourront l'être un jour lorsque les Touatien ont reconnu l'utilité du nitrate comme amendement.

4° Sources thermales. — Il existe dans le Territoire d'Aïn-Sefra une source thermale peu connue des Européens, mais fréquentée par les indigènes, c'est la source d'Aïn-Ouarka, à 45 kilom. d'Aïn-Sefra. (Pl. XI, fig. 1.)

Elle est située au pied des groupes Nord du djebel Thermarikh, dans un site pittoresque, formé d'un vaste cirque montagneux au centre duquel s'étendent deux grands lacs aux eaux claires et profondes.

Les eaux d'Aïn-Ouarka ont une température de 39° environ pour une source et de 46° pour l'autre ; elles sont chlorurées sodiques et sulfatées calciques, et d'après l'étude faite par MM. Vidal, aide-major de première classe et Delluc, pharmacien aide-major de première classe, elles se rapprochent assez comme type de celles de Bourbonnelles-Bains, en France et d'Hamam-R'hira, en Algérie.

Elles sont d'ailleurs très appréciées des indigènes qui les emploient avec succès pour le traitement de diverses maladies : rhumatismes, ulcères, affections cutanées, engorgement des viscères abdominaux consécutifs au paludisme, plaies anciennes, lésions, etc. Aussi pour faciliter l'usage de cette source, la commune d'Aïn-Sefra a fait restaurer en 1904, grâce à une subvention du budget des Territoires du Sud, l'établissement qui existait déjà en ce point, mais qu'on avait laissé tomber en ruine. Une bonne piste relie Ouarka à Aïn-Sefra.

Cet établissement, gardé par un indigène, est fréquenté par des Arabes qui y viennent toujours de plus en plus nombreux.

CHAPITRE XI

AGRICULTURE

Devise arabe :
Dieu nourrit ses enfants.

Devise française :
Labor improbus omnia vincit.

GÉNÉRALITÉS.— L'agriculture indigène rencontre dans le Sud Oranais d'énormes difficultés provenant soit de l'irrégularité des pluies (voir graphiques), soit des dégâts causés par les vents chauds du Sud ou par les sauterelles, mais surtout de la pauvreté végétative de son sol qui en fait en principe un terrain de parcours. La région est sauvage, peu fertile, les oasis, maigres et espacées ; trop rares sont les petites prairies relativement vertes et fraîches avec d'innombrables asphodèles fleurissant sur leurs tiges hautes, des tamarins vigoureux, des jujubiers sauvages, buissons touffus dont les flocons blancs et légers paraissent de loin d'énormes amas capricieux de plumes de cygne.

Il faut donc que l'indigène, pour réussir dans ses entreprises, montre une patience inlassable et une volonté énergique lui permettant de lutter victorieusement contre les nombreux ennemis de l'agriculture.

D'après les définitions données dans le *Dry Farming*, on peut diviser le Territoire en deux zones distinctes au point de vue agricole.

1° La région semi-aride ou zone des cultures non irriguées, dans laquelle les pluies quoique très irrégulières et bien insuffisantes permettent d'obtenir quelques récoltes ;

2° La région aride ou zone des cultures irriguées dans laquelle les précipitations atmosphériques sont inférieures à 250 millimètres et où les céréales ne sontensemencées qu'en terrain irrigué, sous les palmeraies ou à proximité, sur des superficies pouvant bénéficier de l'excédent d'eau nécessaire aux palmiers, soit encore dans des dépressions recevant les eaux de pluie.

Devons-nous encourager l'agriculture ? La question semble ne pouvoir se résoudre que par l'affirmative, surtout dans les pays où l'élevage est insignifiant.

Mais dans les régions où les indigènes tirent leurs revenus surtout de l'élevage, il serait à craindre que l'excès de culture ne nuise aux troupeaux. En effet, l'élevage

ne peut réussir qu'autant que les indigènes possèdent une grande mobilité, qu'ils n'hésitent pas à se déplacer pour avoir de bons pâturages et de l'eau. Ces déplacements leur coûtent d'autant moins qu'ils emmènent tout avec eux.

Du jour où l'indigène sera lié à un point par un champ qu'il aura labouré, il ne se déplacera plus que difficilement et de nomade deviendra sédentaire. Cette transformation n'est pas à souhaiter car en se faisant sédentaire, ses besoins ne pourront que grandir alors que ses ressources diminueront sûrement car jamais la culture ne pourra lui rapporter autant que l'élevage ¹.

Il faut tenir compte aussi de ce que le rôle de pasteur est celui qui convient le mieux à l'indigène des Hauts-Plateaux car, tout en lui assurant un certain bien-être, il répond mieux à l'état climatologique du pays. En diminuant la superficie des pâturages on finirait par gêner l'élevage du mouton qui a besoin de se mouvoir beaucoup pour se nourrir et fuir les intempéries des saisons.

Mais il est possible d'ajouter les ressources que donnent les céréales et les fruits à celles que donnent les troupeaux et il est désirable de développer à la fois la vie pastorale chez les nomades et la vie agricole chez les ksouriens sans qu'il en résulte de gêne ni pour les uns ni pour les autres.

Les terrains de culture, quoique limités, sont pourtant en nombre suffisant pour assurer aux agriculteurs leur nourriture et les grains nécessaires aux ensemencements.

Etant donné la sécurité absolue qui règne dans le pays, les nomades eux-mêmes peuvent très bien se livrer à quelque culture, laissant la garde de leurs champs aux vieillards ou aux khammès, comme font, dans la région de la Saoura, les Ghenanema qui nomadisent à 30, à 40 kilomètres de leurs jardins.

Les Européens établis dans les divers centres de la région ne cultivent qu'en très petite quantité les céréales. Il y aurait peut-être lieu de les inciter à développer leurs cultures. L'exemple des colons de Saïda, de Bou Rached pourrait leur servir d'encouragement car il y a quarante ans à peine, les environs de Saïda n'étaient guère plus ensemencés que ne le sont aujourd'hui ceux d'Aïn-Sefra ; le climat est sensiblement le même dans toute la contrée et la quantité d'eau ne semble pas devoir être plus

¹ On lit dans le *Mostrataf* : « Jusqu'au jour de la résurrection, le chameau sera une richesse pour celui qui le possède, le mouton une source de bénédiction et la prospérité sera attachée à la crinière des chevaux. »

considérable à Saïda que dans la région montagneuse du Territoire.

1° Zone des cultures non irriguées. — Les grandes steppes du Territoire ont un climat d'une extrême rudesse ; non seulement la quantité d'eau est très faible, mais la végétation y est arrêtée simultanément par le froid et la sécheresse. La violence des vents glacés du Nord alternant avec les sirocos brûlants, la faible hygrométrie, l'évaporation rapide, les variations diurnes formidables, souvent aussi la faible épaisseur de la terre végétale, la présence de cailloutis dans le sol sont des obstacles dont on viendra difficilement à bout quelque méthode que l'on emploie. Aussi la consommation est-elle de beaucoup supérieure à la production. (Voir tableaux, pages 168-169.)

a) MÉTHODES DE CULTURES. — Dans cette région, les terrains sont travaillés selon les méthodes indigènes et il peut sembler très difficile, dans ce pays où le régime des pluies rend aussi aléatoire la récolte des céréales, d'améliorer les procédés de culture ; pourtant rien n'est impossible et il faut s'appliquer à amener l'indigène à remplacer la trop rudimentaire charrue arabe, ou la pioche, par la charrue française, de façon à ce que les sillons soient aussi profonds que possible, afin de préparer un bon réservoir aux eaux de pluie et de permettre aux racines des plantes de se développer facilement en profondeur.

Mais une autre difficulté se présente ; pour utiliser la charrue française il faut aux indigènes des bêtes de labour plus puissantes que celles dont ils disposent. Le chameau pourrait être employé comme au Maroc mais ce sera toute une éducation à faire car les indigènes prétendent que le chameau n'est pas dressé pour ce travail, pour les décider à employer ce moyen de traction il faudra du temps et de la fermeté.

Dans le cercle de Géryville, les indigènes longtemps réfractaires ont fini par se laisser convaincre des avantages de nos charrues ; quelques-uns s'en procurèrent en 1905. Favorisées par les circonstances, les cultures des terrains labourés avec les nouvelles charrues donnèrent de bons résultats.

La comparaison du rendement obtenu avec les instruments de labour français et les outils indigènes fut un bon enseignement pour beaucoup ; aussi plus nombreux furent les agriculteurs qui se décidèrent à acheter des

charrues françaises. C'est ainsi qu'en 1910 les forgerons livrèrent près de 100 charrues, chiffre triple de celui de 1909 et qui a encore augmenté en 1911 et 1912.

L'amélioration des méthodes de culture est surtout sensible chez les Laghouat el Ksel les plus favorisés au point de vue de l'eau. En 1912, 1.000 hectares environ ont été labourés au moyen de charrues françaises au lieu de 100 en 1908 et 600 en 1910.

Les indigènes cultivent généralement bien, leurs terres sont fumées avec la litière de leurs animaux et les détritiques de toutes sortes provenant des habitations; dans les centres, ils achètent le fumier provenant des animaux de la garnison.

Ils connaissent l'assolement et le pratiquent; tous les ans, ils ensèmentent une partie de leurs jardins en orge; les terrains disponibles sont réservés pour les légumes du printemps. Après la récolte de l'orge (avril et mai), ils plantent des pommes de terre et des légumes d'hiver; font ainsi deux récoltes par an sur le même terrain.

Quelques-uns cependant n'apportent pas encore dans l'accomplissement de leur travail tout le soin désirable, ne s'occupant pour ainsi dire plus de leur champ du jour où les labours sont terminés jusqu'à l'époque de la moisson.

Les méthodes de culture indigènes donnent de bons résultats lorsque les circonstances atmosphériques sont favorables.

b) PROCÉDÉS D'IRRIGATION. — Le mode d'irrigation varie avec les eaux dont on dispose et à ce point de vue fondamental on peut distinguer plusieurs sortes d'oasis : oasis de rivières, oasis à pluies ordinaires, oasis d'excavations, oasis à sources naturelles et oasis à puits artésiens jaillissants, types qui d'ailleurs sont réunis souvent dans une même oasis.

Dans la partie de la région considérée, l'eau nécessaire pour l'irrigation est fournie par les pluies ou les oueds qui ne coulent à ciel ouvert que par intervalles, mais présentent toujours un écoulement à travers leur lit de sable ou de gravier. On utilise aussi une partie de l'eau des crues parfois trop abondantes et très irrégulières en les retenant au moyen de barrages.

Lorsque ces moyens font défaut, l'eau est puisée à bras d'hommes au moyen de guerbas ou de dispositifs à bascule ou à poulie.

Les oasis de cette région présentent donc le caractère mixte des oasis de rivière et des oasis à pluies ordinaires.

c) PLANTES CULTIVÉES : CÉRÉALES. — Les tableaux que nous donnons plus loin indiquent les surfacesensemencées et les quantités de céréales récoltées au cours des six dernières années. (Voir pages 167-168-170-171.)

Aïn-Sefra. — Les Amours, avant notre occupation, labouraient quelque peu. En 1879-1880, ils cultivèrent à Oulakak, Aïn Rahho, Aïn Mahdar, el Ahmar, dans l'oued el Hallouf, à Fendi, à Dermel et récoltèrent de l'orge, des légumes, du maïs. Depuis notre arrivée, ils ont cessé d'ensemencer en ces points.

Il y a quelques années encore, il n'existait guère sur le Territoire de l'Annexe que quelques bandes de terre arable et irrigable très disséminées. Depuis 1911, l'agriculture a fait quelques progrès, de nombreux terrains situés dans l'oued Sefra, l'oued Bridj, l'oued Mouila ont étéensemencés en orge, soit par des habitants du ksar, soit par des nomades qui sont venus se fixer à proximité de leurs terrains de culture. Chaque jour la surface cultivée s'étend grâce à l'activité déployée par les autorités locales.

La région la plus riche est sans contredit celle de Tiout où les cultures longent le lit de l'oued Namous sur une longueur d'environ 3 kilomètres, arrosées par les eaux de l'oued dont le débit est régularisé par deux barrages. La végétation y est puissante et variée, l'orge, les légumes, les fruits y poussent en abondance ; malgré cela la récolte est à peine suffisante pour assurer la consommation annuelle.

De bons terrains de culture existent dans la plaine de Faïdjet el Betoun, entre Mékalis et Aïn-Sefra, au pied de la chaîne du Morghad ; au pied de l'Aïssa, entre la piste d'Aïn-Sefra à Méchéria et la route d'Aïn-Sefra à Géryville, ainsi qu'il en résulte des expériences faites par un Européen ; dans la plaine de Tiloulat ; entre Hassi ben Houdjir et Si Sliman et dans les oueds.

Naturellement il faudrait employer la méthode du dry farming, faire des travaux préparatoires sérieux, labourer, défoncer à 40 ou 45 centimètres, bien tasser la terre, herser, faire un labour léger pendant l'été suivi d'un autre hersage et semer en octobre avant les premières pluies.

Ceci pourrait être entrepris sans nuire à l'élevage, mais ne devrait être confié qu'à des Européens, les indigènes

étant encore incapables de cultiver de grandes surfaces, mais les Européens redoutent les nombreuses et longues formalités qu'il faut remplir.

D'après les observations faites depuis dix ou douze ans par des gens expérimentés, les céréales énumérées ci-après viendraient bien dans la région : orge de Tunis, orge n^{os} 21 et 39 de la station botanique d'Alger, orge de brasserie, orge noire à barbe lisse, orge nue du Dahomey, orge arabe, blé Ily Richelieu, blé Pélessier, blé d'automne rouge à barbe. Le maïs semé entre avril et juin donne de beaux grains.

Il serait bon de semer en lignes espacées pour pouvoir procéder à des binages après chaque pluie.

Méchéria. — La population du cercle de Méchéria n'est pas une population agricole.

Quelques tribus ont l'habitude d'ensemencer chaque année les mêmes endroits qui forment les petits centres des produits de chacune d'elles ; les Oulad Serour à El Aggeur, les Megan à Meridja, les Sendan à Féritis, les Oulad Toumi à Messif, les Maghaoulia à Taoussera, les autres tribus en divers points, dans les daïas favorables à la culture.

Seuls, parmi les indigènes du cercle, les Oulad Serour s'astreignent à semer d'une façon continue ; il en résulte que les terrains défrichés sont amenblis suffisamment pour conserver assez d'humidité et produire des récoltes même pendant les années sèches alors que les autres tribus n'obtiennent rien, ce qui semble indiquer que la méthode du dry farming serait applicable même dans la zone des steppes.

Au cours de la campagne 1904-1905, des indigènes avaient fait quelques essais de culture, mais la mauvaise récolte les incita à réduire leurs cultures l'année suivante ; toutefois le rendement ayant été excellent (cinq fois la semence pour les blés tendres et six fois pour l'orge), les Arabes augmentèrent leurs ensemencements pendant l'hiver 1906-1907. Cent dix ouvriers fournirent neuf mille deux cents journées de travail, malheureusement le rendement fut bien inférieur à celui de l'année précédente.

En 1910, les ensemencements furent en progression notable sur les années précédentes mais la longue sécheresse qui se fit sentir de février à mai leur fut fort préjudiciable. Les pluies de la comète arrivèrent trop tard pour remédier à la situation défavorable.

Vers la fin de l'année, les pluies abondantes tombées dans la partie Nord du cercle, chez les Oulad Serour notamment, encouragèrent les indigènes à se remettre au travail. Grâce aux précipitations des mois de janvier et de février 1911 et malgré un défonçage rudimentaire du sol, la récolte fut de belle venue.

Les indigènes semblent disposés à mettre de plus en plus en valeur des terrains cultivables et on peut espérer obtenir encore des résultats meilleurs si l'on favorise la création de centres de culture.

Géryville. — Le cercle de Géryville peut se diviser en trois régions distinctes :

1° La région du Chott qui ne présente que des terrains salins ou improductifs ne pouvant servir qu'à l'élevage des troupeaux, entre le chott et les massifs de Maegris et les collines d'Aïn Khecheb ;

2° La région intermédiaire formée par la chaîne du Ksel. Quelques pentes de cette chaîne sont cultivées par les indigènes jusqu'en 1864, mais les résultats ne compensent pas les efforts fournis. En 1881, les travaux sont repris mais ne réussissent pas mieux. Les causes de ces insuccès sont faciles à déterminer ; sur les pentes l'eau s'écoule trop facilement au lieu d'être retenue et va se perdre dans les terrains sablonneux. Arrêtée à 5 ou 6 mètres de profondeur par une couche d'argile, cette eau s'évapore vite et la terre labourable est rapidement desséchée ;

3° La région des ksour qui s'étend jusqu'au Sahara sur le versant du djebel Amour, descendant par étages successifs vers le Sud-Est.

A part le domaine de Timendert, propriété du bachaga à titre « melk », les fermes des gorges exploitées par les Européens, les prairies du Mektar, domaine de l'Etat, les lots du périmètre de colonisation, les jardins qui avoisinent le centre, ceux des ksour, il n'existe que peu de terrains propres à la culture.

L'ensemble des terres cultivables présente approximativement 20.000 hectares.

L'irrigation est assurée par les eaux d'oueds et de sources.

Les ksouriens ont créé, autour de leurs habitations, des jardins qu'ils arrosent au moyen de puits à bascule.

Mais pour obtenir des résultats il faut vaincre la paresse et la nonchalance naturelles des Arabes. Les indigènes de Stitten cultivent leurs jardins juste pour ne pas mourir

de faim ; ceux d'El Abiod, vivant surtout du produit des ziaras que leur apportent les nombreux pèlerins qui viennent faire leurs dévotions sur le tombeau de Sidi Cheikh n'ont pas eu le courage de reconstituer complètement l'oasis détruite en 1881, ils préfèrent vivre d'aumônes que de leur travail. (Pl. XI, fig. 2.)

Plus courageux, les ksouriens des Arbaouat cultivent leurs jardins arrosés par l'oued qui ne manque jamais d'eau même en été.

Les Trafis, qui autrefois ne cultivaient pas, se sont mis à ensemençer mais les résultats sont très incertains par suite de l'irrégularité des pluies.

Le rendement des céréales en 1912 n'a pas été brillant (1 quintal 6 par hectare), bien que les semailles aient été faites dans de bonnes conditions, c'est la conséquence d'un été très sec. Malgré cet insuccès, les indigènes estimant que les pluies de l'automne étaient très favorables à l'agriculture, ont défriché de nouveaux terrains pendant la campagne 1912-1913 et étendu les surfaces emblavées dans de notables proportions.

Depuis 1897, l'agriculture a fait des progrès sérieux dans le cercle de Géryville, puisque la surface ensemençée est passée de 900 hectares à 3.760.

Zone des Cultures non irriguées

a) Tableau des Superficies cultivées (en hectares)

		1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn Sefra	{ Millet, Maïs.	56	54	99	360	360	361	310	300
	{ Orge ...	422	348	449	453	401	465	460	770
Mécheria	{ Blé	217	150	150	230	140	150	150	250
	{ Orge ...	450	250	260	180	280	1.500	1.800	2.000
Géryville 1	{ Blé . . .	660	730	745	770	685	820	757	1.192
	{ Orge ...	1.330	1.310	1.365	1.425	1.285	1.530	1.429	2.568
TOTAUX...		3.135	2.872	3.068	3.418	3.451	4.826	4.936	7.080

1 De 1897 à 1904 les surfaces cultivées dans le cercle de Géryville étaient de :

	1897	1898	1899	1900	1901	1902	1903	1904
Blé	200	240	400	400	762	721	674	500
Orge	700	1.000	1.430	1.680	1.347	1.301	1.174	1.156

b) Tableau de la Production des Céréales (en quintaux)

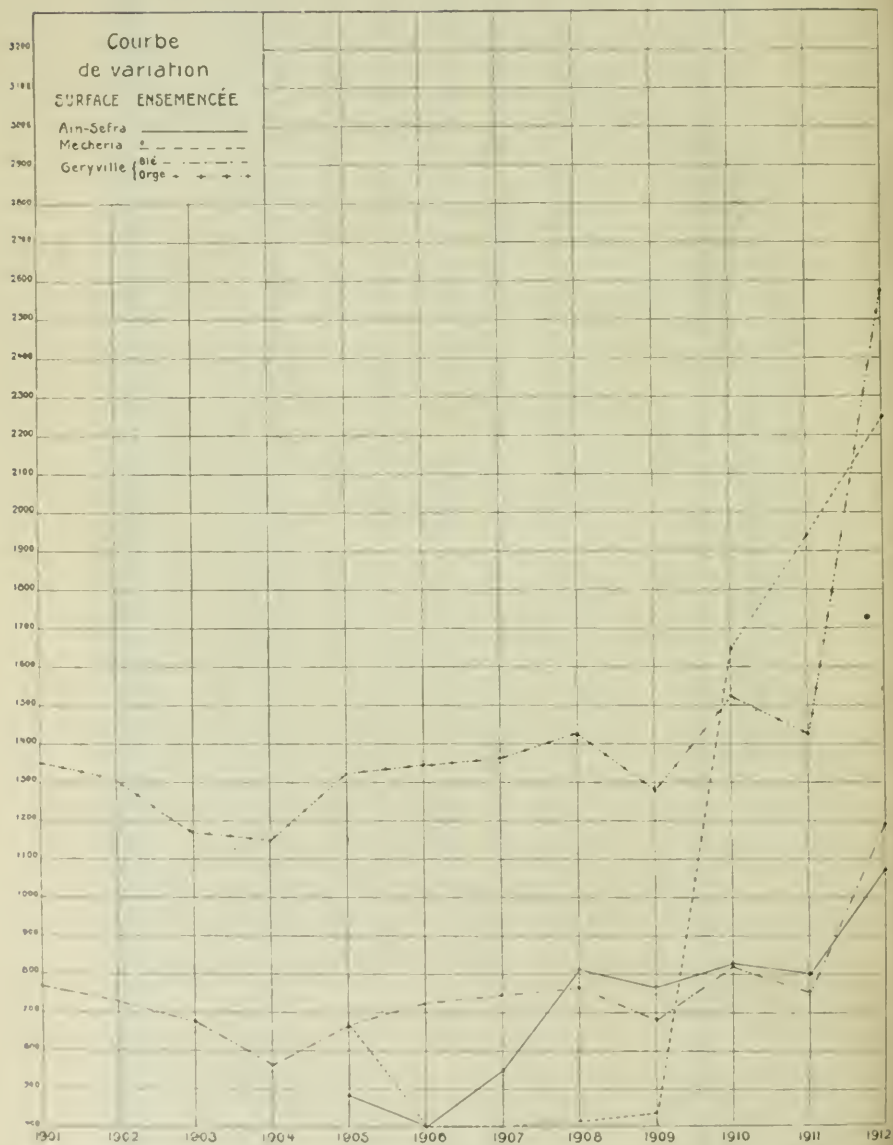
	1905			1906			1907			1908			1909			1910			1911			1912		
	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais
Aïn-Sefra																								
	1.005	241	»	2.096	223	»	2.712	139	»	2.828	138	»	3.000	130	»	3.000	143	»	3.220	148	»	3.000	130	»
Mécherla	210	450	»	275	1.350	»	650	960	»	700	1.000	»	900	»	»	460	2.700	»	1.500	2.160	»	400	4.000	»
Géryville	832	880	»	6.320	13.820	»	2.730	3.660	»	2.050	2.950	»	2.315	3.650	»	6.340	13.040	»	1.638	1.720	»	1.340	5.556	»
Totaux	1.042	2.335	241	6.595	17.266	223	3.380	7.332	139	2.750	6.778	138	3.015	7.550	130	6.800	18.740	143	3.138	10.100	148	1.740	12.556	130
	3.618			24.081			10.851			9.666			10.695			25.683			13.386			14.426		

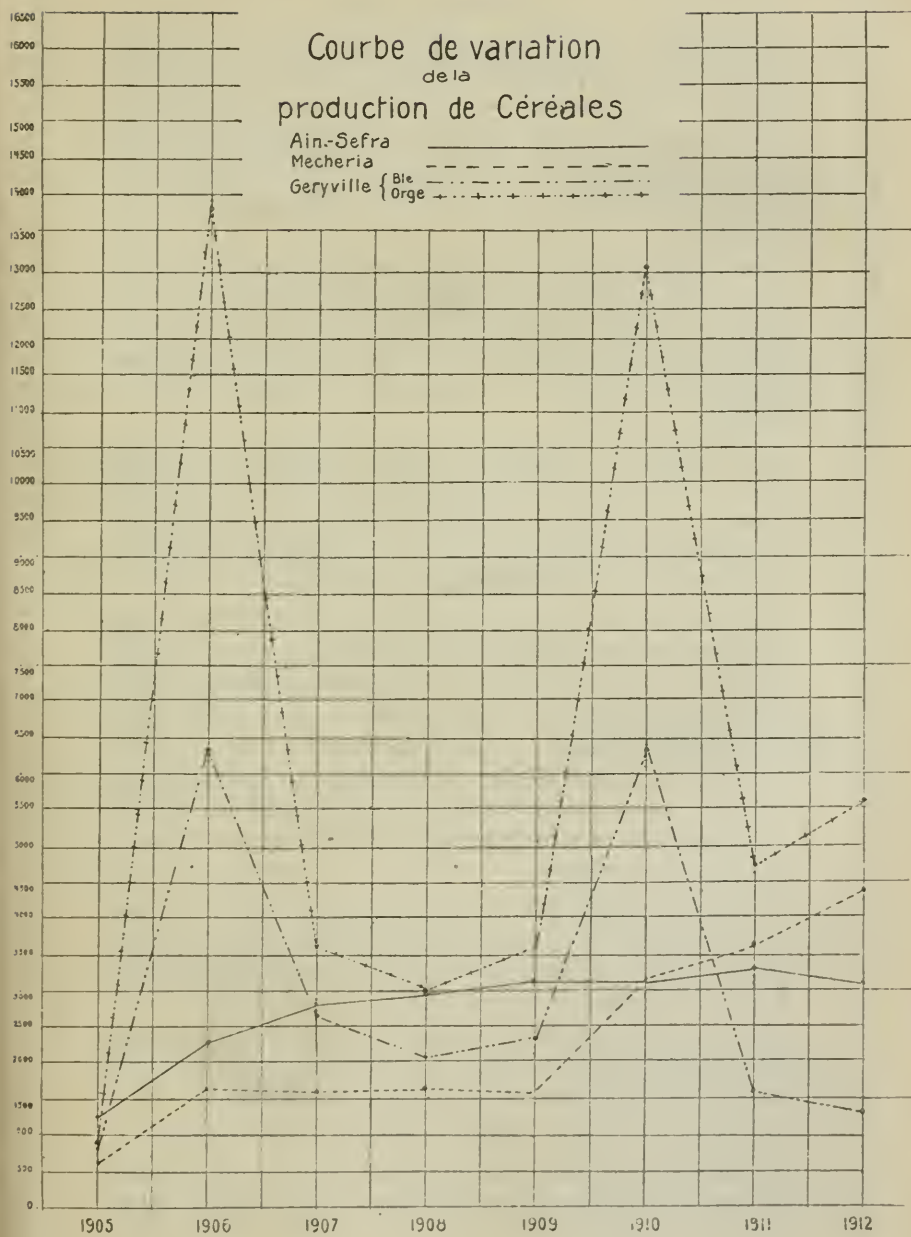
La comparaison des tableaux *a* et *b* indique que le rendement par hectare a été de 8,99 % en 1906, 8,75 % en 1907, 2,93 % en 1908, 3,61 % en 1909, 5,33 % en 1910, 3,20 % en 1911, 3,98 % en 1912.

En 1913, la production a été de 8,286 quintaux de blé et 13,469 quintaux d'orge pour Géryville ; 2,465 quintaux d'orge et 60 quintaux de maïs pour Aïn-Sefra.

c) Tableau des Importations de Céréales

	1906		1907		1908		1909		1910		1911		1912	
	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge
Aïn-Sefra	10,300	9,500	20,955	28,900	1,600	25,700	9,200	33,220	8,000	25,600	2,520	5,000	2,490	5,050
Méchéria	2,700	14,000	23,000	22,000	23,000	29,000	30,000	45,000	14,700	26,400	9,500	17,400	5,600	8,350
Géryville	1,917	7,014	2,000	4,060	2,000	5,800	3,000	6,400	1,032	2,964	2,102	5,297	2,320	4,421
Totaux	14,917	30,514	45,955	54,960	26,600	60,500	42,200	84,620	23,732	54,964	14,122	27,697	10,410	17,821
	45,431		100,915		87,100		126,820		78,696		41,819		28,231	





LÉGUMES :

Aïn-Sefra. — Les Européens, propriétaires des jardins, y cultivent tous les légumes d'usage courant. Les cultures potagères donnent d'assez bons résultats au printemps et à l'automne, mais sont peu productives pendant la saison d'été en raison de la sécheresse et de l'insuffisance de l'irrigation qui ne peut être faite qu'au moyen de puits peu abondants.

Les indigènes des ksour cultivent des légumes de toutes sortes. C'est dans l'Annexe que la culture de la pomme de terre est le plus en honneur ; elle est pratiquée depuis longtemps par les ksouriens qui en font usage pour leur alimentation et qui en trouvent facilement la vente à Aïn-Sefra.

Les indigènes emploient à cette culture une grande partie des terrains dont ils peuvent disposer et on peut évaluer à 40 hectares en moyenne la superficie plantée. Le rendement a été d'environ 7 à 8 quintaux à l'hectare et le prix de vente de 15 francs le quintal.

La production pourrait être plus considérable si les tubercules étaient laissés en terre jusqu'à leur complète maturité ; mais en raison des faibles superficies disponibles qui doivent être rendues libres le plus vite possible pour recevoir d'autres ensemencements et étant donné les besoins des marchés et les conditions plus favorables de vente, les pommes de terre sont arrachées trop tôt. Les indigènes font deux récoltes par an; la plus abondante est celle de novembre.

En 1908, les efforts de l'administration locale ont tendu à introduire dans les ksour de l'Annexe la culture des légumes plus particulièrement recherchés des Européens, tels que artichauts, asperges, céleri, choux-fleurs.

En 1909, des résultats notables ont été obtenus, surtout dans le centre d'Aïn-Sefra où les indigènes trouvent à écouler leurs produits à des prix rémunérateurs.

En 1912, la surface cultivée représente 380 hectares.

Les tableaux ci-après indiquent les légumes qui peuvent être cultivés avantageusement ainsi que l'époque de la récolte.

QUALITE DES LEGUMES	ÉPOQUE DES ENSEMENCEMENTS	OBSERVATIONS
Carottes 1/2 longues, rouges, de Chantenay.	dès février	On peut continuer les semis jusqu'en mai et récolter de fin août au 15 septembre
Carottes de St-Valéry ..		
Carottes 1 2 longues, nantaises		
Carottes rouges, longues	en août, septembre	Demande un terrain riche et des arrosages fréquents en été.
Persil		
Céleri	mars	A récolter en été ; à conserver pour l'hiver.
Choux	de février à mai	
Choux-fleurs (qualités rustiques)	avril à mai	Ne pas semer plus tard que mai, le siroco pourrait dessécher la plante avant la production des fruits.
Navets 1/2 longs.	février à mai	
Navets boucle d'or, jaunes	août à septembre	
Navets de toutes autres qualités	août et septembre	
Haricots de toutes qualités, sauf ceux de Soissons	avril à mai	
Pois de toutes qualités. .	novembre à février	
Fèves id.	octobre à fin novembre	
Cardons de Tours ou d'Espagne	mars	
Artichauts verts de Laon.	mars	Repiquer en mai, juin ; diviser les pieds et les planter du 15 mai au 15 juin.
Artichauts du Midi	mai	
Aubergines	février, mars	En couche. Récolter en juillet.

QUALITÉ DES LÉGUMES	ÉPOQUE DES ENSEMENCEMENTS	OBSERVATIONS
Tomates	janvier	En couche. Repiquer en avril ou mai. Récolter en juillet.
Piment doux et fort ...	février, mars	En couche. Couvrir la nuit en hiver. Repiquer en mai, juin. Récolter fin juin.
Courges, potirons, citrouilles	avril, mai	En place.
Melons de toutes qualités	avril, juin	En place, bien fumer.
Oignons id.	août et septembre	Repiquer en automne. On peut aussi semer sur couche en terrain abrité en décembre et janvier pour repiquer en mars-avril. Récolter fin octobre.
Echalotes	septembre et octobre	
Ail	novembre et décembre	
Bette	août	Récolter au printemps.
Topinambour	de mai au 15 juillet	
Pomme de terre	15 juin au 15 juillet	Dans un terrain bien préparé elle donne un bon rendement.
Épinards de toutes qualités	février à mai	
Tétragone ou épinards d'été	avril à juin	On peut aussi semer en septembre pour récolter en hiver.

Méchéria. — Dans le centre même, quelques jardins seulement sont l'objet de quelques soins, les légumes y viennent bien sauf pendant la période des chaleurs où, l'eau faisant défaut, il est impossible de cultiver quoi que ce soit.

On avait constaté, en 1908, quelques progrès dans certains centres indigènes, surtout à Aïn Messif, mais la culture des légumes est encore trop insignifiante pour mériter une mention particulière.

Géryville. — Le légume le plus cultivé est la pomme de terre, spécialement dans les centres de Géryville, Sidi Tifour, Bou Alem, Ghassoul, Méchéria. En 1907, la récolte a été de 4.500 quintaux ; en 1908, 76 hectares ont produit 5.000 quintaux, vendus en partie à Laghouat et à

Ghardaïa ; en 1911, 79 hectares ont été cultivés et 80 en 1912.

ARBRES FRUITIERS. — Dans un pays où les précipitations atmosphériques sont si irrégulières, les espèces arborescentes qui vont chercher l'eau très profondément dans le sol et sont mieux organisées que les plantes annuelles pour résister à la sécheresse tirent un meilleur parti du sol aride ; aussi la culture des arbres fruitiers notamment de la vigne et de l'olivier est-elle à encourager, l'olivier se développant même dans des régions où la moyenne des pluies est inférieure à 250 millimètres. L'olivier est l'arbre d'Algérie qui a le plus d'avenir, autrefois il couvrait de grands espaces, les nombreux vestiges en font foi.

Les divers arbres représentés sont le grenadier (3.600), le figuier (20.500), l'amandier (500), l'abricotier (4.000), le cognassier (500), le citronnier (250), le poirier (100), le pêcher (5.000) et l'olivier (800), le pommier, le prunier, le néflier du Japon. On cultive également quelques pieds de vigne.

Aïn-Sefra. — La commune distribue chaque année gratuitement aux indigènes qui le demandent une trentaine d'arbres fruitiers d'espèces choisies dans le but d'améliorer les espèces cultivées.

En 1904, il a été fait un essai de culture d'oliviers au lieu dit « Tiourtelt », à 28 kilomètres à l'Est d'Aïn-Sefra, dans un terrain appartenant au caïd des Souala ; 30 de ces arbres ont été plantés, ils ont repris mais quelques-uns seulement subsistent encore, les autres ayant péri en 1907.

Les poiriers plantés à Tiout en 1903 dans le jardin de l'agha ont donné en 1906 quelques fruits d'excellente qualité pesant de 200 à 250 grammes ; en 1907, l'un des fruits pesait 1 kilog 200.

Aujourd'hui ces arbres sont en plein rapport. Les poiriers dénommés « le Lectier » proviennent des pépinières de Margueritte, près de Miliana.

Dans la région, ce sont les pêcheurs qui produisent le plus à condition de ne pas être plantés dans les terrains magnésiens ; les poiriers, pruniers, pommiers, cerisiers, jujubiers, abricotiers, oliviers, figuiers, grenadiers, noyers et cognassiers viennent bien si on choisit le terrain qui leur convient.

Méchéria. — Il existait très peu d'arbres fruitiers en 1906 ; depuis cette époque le nombre s'est légèrement accru. Une olivette comprend 400 sujets dont une partie en plein rapport ; en 1910, elle a donné une production moyenne ; en 1911, une récolte très abondante ; 14 quintaux d'olives ont été vendus à Méchéria au prix de 22 francs le quintal. En 1912, la production a été satisfaisante. Il a été donné quelque extension à l'olivette au moyen de sujets de variétés rustiques.

D'après les indigènes, les oliviers produisent tous les ans.

Géryville. — La culture arborescente des espèces précoces telles que l'amandier et l'abricotier, ne réussit guère dans cette partie du Territoire où les gelées de printemps produisent des effets désastreux.

Les essais de plantations d'orangers, de citronniers, n'ont pas donné de résultats satisfaisants.

En 1910, on estime à 20.000 environ le nombre d'arbres fruitiers. En 1911, 1.000 jeunes plants d'arbres fruitiers ont été importés d'Angers ; 7 % d'entre eux ont péri, quelques-uns ont pu être greffés.

PALMIERS. — Les palmiers ne sont pas seulement la parure pittoresque des Oasis du Sud Algérien, ils en constituent surtout la principale richesse.

Les dattes, en effet, assurent, pendant la plus grande partie de l'année, l'alimentation des ksonriens et des nomades. Elles font l'objet d'un commerce d'exportation de plus en plus important.

Les palmiers constituent donc une richesse qu'il importe de sauvegarder et de développer par tous les moyens possibles.

*
**

Les palmiers de la région Nord du Territoire ne donnent que des dattes en quantité faible et de qualité inférieure qui sont consommées par les indigènes.

Ces dattes ne parviennent pas toujours à maturité. Il est intéressant à ce sujet de rappeler l'expérience tentée en Amérique par M. Walter Swingle, directeur de l'Agriculture aux Etats-Unis.

Pendant deux ans il fit de nombreux essais et parvint à se rendre compte que les vapeurs d'acide acétique donnaient

des résultats excellents pour la plupart des espèces de dattes, mais n'arrivaient pas à vaincre la résistance de l'exquise Deglet Nour.

C'est M. Freeman qui travailla les méthodes calorigènes et réussit à obtenir une maturation artificielle en plaçant les fruits pendant une huitaine de jours dans une enceinte close contenant de l'air humide à 25° ou 30°, opération qui a en outre l'avantage de leur donner la finesse et l'arome des meilleures dattes de l'Algérie.

Les variétés de dattes les plus répandues dans la région sont les suivantes :

El Ghers, la meilleure datte de la région valant 25 francs le quintal, environ 30 kilogs par palmier ;

El Feggous, datte comestible d'assez bonne qualité, valant 20 francs le quintal, 16 kilogs par palmier ;

El Khelt, datte de qualité inférieure, 8 à 10 francs le quintal, 16 kilogs par palmier ;

El Retbia, datte de bonne qualité devant être consommée fraîche, car elle ne se conserve pas ; de 12 à 14 francs le quintal.

Sur les 38.000 palmiers de l'Annexe d'Aïn-Sefra, 16.000 seulement sont en plein rapport ; les autres ne peuvent être irrigués, soit faute d'eau en quantité suffisante, soit parce qu'ils se trouvent situés dans des terrains placés au-dessus du niveau des terrains irrigables.

Ils sont répartis ainsi qu'il suit : Aïn-Sefra, 50 ; Asla, 1.200 ; Boghar Foukani, 7.500 ; Moghar Tahtani, 26.250 ; Tiout, 3.000.

Vingt-neuf mille palmiers, couvrant une surface d'environ 104 hectares sont cultivés dans le cercle de Gélyville, 26.500 sont en plein rapport.

On constate une augmentation d'environ 1.000 palmiers dans la région des Hauts-Plateaux pendant la période 1906-1912.

RÉCOLTE. — Les palmiers ont produit dans l'Annexe d'Aïn-Sefra 200 quintaux en 1906, 3.000 en 1907, 205 en 1908, 3.500 en 1909, 1.000 en 1910, 3.000 en 1911, 700 en 1912.

2° Zone des cultures non irriguées :

MÉTHODES DE CULTURE. — Dans cette zone, les ksouriens sont contraints de semer leurs céréales sous les palmiers

ou à proximité, dans des jardins situés généralement à flanc de coteau, disposition qui a sans doute incité les habitants à partager les terres cultivables en bandes horizontales dans lesquelles ils amènent l'eau d'arrosage. On conçoit aisément que l'eau nécessaire n'aurait d'effet utile, si le cultivateur la laissait s'écouler en suivant la pente naturelle des terres ; elle entraînerait rapidement au pied des coteaux dans la sebkha salée, le peu de terre arable dont il dispose.

Ces bandes horizontales sont elles-mêmes partagées en petits carrés appelés « guemmon » séparés les uns des autres par de légers talus qui n'ont d'autre but que de compléter l'effet des bandes et de faciliter le réglage de l'irrigation sur toute leur étendue.

Les terrains cultivables sont donc limités ; dans la Saoura cependant, la superficieensemencée pourrait être plus considérable, car à quelques exceptions près, l'eau abonde à une faible profondeur dans les palmeraies, mais la main-d'œuvre fait défaut. Or toute culture est subordonnée à l'arrosage et cette besogne fatigante exige des bras.

La plupart des terrains ensemencés sont, comme nous l'avons déjà dit, abrités sous les palmiers. Le rendement est certainement moins grand, car les arbres retardent un peu ou gênent la maturité en privant les cultures d'une partie de la chaleur solaire, mais par contre les céréales sont préservées des vents violents parfois très nuisibles.

Dans les parties à « culture temporaire », c'est-à-dire en dehors des palmeraies et non ombragées, on ne peut récolter que des céréales, tout autre culture en plein soleil étant irrémédiablement compromise.

Les mêmes terrains sont donc ensemencés chaque année en blé et en orge.

Dans les jardins faiblement ombragés, le terrain est souvent préparé dès la fin de moisson et reçoit du sorgho ou du mil, au Touat du tasfaout (gros mil) et du bechna (petit mil) ; à ces produits succèdent les céréales.

Les instruments agricoles des ksouriens sont rudimentaires, la « fola », sorte de hoyau très large et le « fas », petite pioche et hachette tout à la fois ; la nature du sol n'en exige pas d'autres.

En 1909, des labours furent exécutés avec une charrue française en présence d'indigènes, qui furent naturelle-

ment surpris de la rapidité et de la profondeur des sillons, mais ne songèrent nullement à remplacer leurs instruments primitifs de labour par d'autres plus nouveaux qui ne s'imposent pas, étant donné la conformité des terrains de culture. La nécessité de maintenir les guemmons horizontaux ne s'accorde pas en effet avec l'avantage de faire des labours profonds qui amènent après l'irrigation l'affaiblissement régulier des terres.

Les méthodes de culture sont traditionnelles, l'indigène y est attaché et s'y montre fort expert ; on peut les trouver routinières, mais on ne saurait contester qu'elles sont appropriées au climat et au sol.

L'emploi de la charrue ne semble donc pas pouvoir se généraliser dans cette région ; toutefois, quelques moghazenis de Beni-Ounif utilisent une charrue française prêtée par l'autorité locale. Quatorze charrues ont été distribuées aux Doui Menia de Colomb pour labourer leurs terres qui sont en terrain plat ; 50 hectares ont été défoncés par ce procédé en 1909, 60 en 1910, 100 en 1912.

Les Touatiens emploient beaucoup la jachère morte pour laisser reposer la terre et font de la culture intensive ; ils abusent de cette dernière. Ils sèment inconsciemment d'octobre à la mi-janvier, oubliant trop souvent que les superficies emblavées doivent être basées sur la quantité d'eau qui sera disponible en mars-avril et les besoins des plantes à ce moment.

SEMAILLES DANS LA SAOURA. — D'après le rapport de M. l'interprète Chareix, les semailles ont lieu à partir du 20 octobre et durent jusqu'au moment du « choula », période comprise entre le 26 novembre et le 8 décembre. Passé cette époque, les semailles sont dites tardives (mazouzi).

A partir du 23 décembre et durant quarante jours (période dénommée *elliali*), il n'y a pas avantage, disent les indigènes, à faire des semailles tardives au début ou à la fin de la période car la croissance des cultures est retardée par le froid, d'où le dicton : « Les semailles faites à la fin de la période d'*elliali* valant celles faites au début. »

Le plus souvent les cultures de blé et d'orge sont séparées, cependant, notamment quand les travaux sont confiés à des khammès, on fait des cultures qui sont dénommées « tamoukaït ». Les carrés sontensemencés de blé fourni par le propriétaire puis le khammès sème pour

son compte personnel, dans les mêmes carrés, quelque peu d'orge.

Celle-ci parvenant à maturité avant le blé est récoltée par le khammès à l'exclusion du propriétaire. Le fellah a droit en outre au 1/8 de la récolte de blé, il glane ensuite les épis tombés après la moisson (tagrit) et on lui abandonne les débris d'épis et de grains mélangés à la balle après le vannage.

RÉCOLTE ET PRÉPARATION DES GRAINS¹. — Dans les premiers jours de février, les premières feuilles d'orge sont coupées et consommées nature par les indigènes sous forme de boulettes assaisonnées parfois d'un peu de sel, c'est le « guccil ». Ce vert a, paraît-il, la propriété de combattre l'échauffement produit par les dattes.

La moisson de l'orge se fait vers le 15 avril, celle du blé fin avril et première quinzaine de mai ; on moissonne à la faucille, les javelles sont mises en meules, on les laisse sécher pendant un mois ou un mois et demi et on dépique sur place à l'aide de longs bâtons. La première guessaa dépiquée (vingtième partie du quintal) est distribuée aux pauvres à titre d'aumône pour attirer les bénédictions de Sidi Abba el Abbas, protecteur des fellah.

On moissonne parfois l'orge avant la maturité, mais lorsque les grains sont bien pleins, c'est le « znebon ». Les grains ainsi recueillis sont mis à cuire dans l'eau bouillante puis séchés au soleil, on les concasse ensuite au moulin pour obtenir une sorte de semoule grossière (dchicha) qu'on apprête comme le couscous, ce mets est appelé dans la région « taberboulet » ou « berboulet ». Les grains, au lieu d'être entassés, peuvent être réduits en farine que les indigènes consomment en l'humectant simplement d'eau froide pour former une pâte, c'est la « bssissa » (rociina du Tell).

D'autres fois on se contente de couper les épis, la paille restant sur place ; les grains sont cuits et séchés au soleil puis, décortiqués au pilon et consommés comme les grains d'orge. Ils peuvent être simplement grillés sous la cendre, c'est le « frik ».

PROCÉDÉS D'IRRIGATION. — Dans la région de Beni-Ounif, Colomb, l'irrigation est assurée comme dans la zone des

¹ Interprète Chareix. — Rapport.

cultures non irriguées mais les pluies sont moins abondantes.

Dans la partie sud, quelques points jaillissants seulement, alimentés par la couche superficielle que drainent les feggaguir, se rencontrent aux Oulad M'hamoud, à Kaberten, à Lalla Rabah ; ce sont là des oasis à sources naturelles, mais en général, l'eau nécessaire à l'irrigation est obtenue soit à l'aide de puits à bascule, soit en utilisant les feggaguir. L'oasis seule de Beni-Abbès est arrosée par une source jaillissante très abondante.

a) Puits à bascule. — Les puits à bascule sont utilisés seuls dans les ksour de la Saoura, sauf Beni-Abbès, de Talmine, Ras Hamira Seguia, Naama, Tadmelt, Taghouzi, Adjedir, Yakou, Taouenza, Héa, Degant, Tinerkouk ; ils servent à donner le complément d'eau nécessaire à l'irrigation dans les centres de Timeslane, Tala, Zaouïa Sidi Abdallah. Dans les trois quarts des oasis d'Onfrane et des Oulad M'hamoud, dans la moitié des oasis de Beni Aïssa, d'Anjellon, dans la totalité des oasis de Timeslane et Tiberkamine, ils élèvent à la hauteur des plantations l'eau amenée par la foggara en contre-bas des jardins à irriguer.

b) Feggaguir. — Les feggaguir se rencontrent surtout dans le Touat-Gourara. Quelques rares feggaguir, d'un débit excessivement faible subsistent encore dans certaines palmeraies de la Saoura, on en retrouve des traces nombreuses. Petit à petit elles se sont ensablées, faute de main-d'œuvre, et les travaux à entreprendre pour les revivifier seraient trop onéreux pour les indigènes peu fortunés.

La foggara se compose de puits espacés de 4 à 6 mètres reliés par des canaux souterrains (nefett) creusés dans le grès tendre. On cite cependant des feggaguir alimentées exclusivement par un seul puits. Tous les puits ne donnent pas de l'eau ; certains, situés près de la tête de la foggara, recueillent de véritables sources souvent abondantes ; d'autres sont alimentés par l'eau provenant des suintements des parois ; le plus grand nombre enfin, surtout dans la partie inférieure de la foggara, sont simplement des regards de la canalisation amenant l'eau à la palmeraie et permettant aux ouvriers de faire les réparations nécessaires.

Quand l'eau se trouve à moins de 2 mètres du sol, les ksouriens creusent une tranchée dans laquelle ils placent

une canalisation appelée « mejra », qui a parfois plusieurs kilomètres : elle est constituée soit au moyen de pierres taillées dans des grès tendres, soit à l'aide de pierres plates reliées par du tyn (argile), que l'on recouvre de dalles puis de terre.

En arrivant à la palmeraie, la mejra est barrée par la « kesriha » mère, dalle placée verticalement en travers du canal et percée d'ouvertures de diverses dimensions. (Pl. XII, fig. 1.)

A chacune de ces ouvertures correspond une canalisation à ciel ouvert, bientôt barrée elle-même par une kesriha secondaire qui répartit, à l'aide de petits canaux, l'eau dans les bassins des jardins (madjen), qui se remplissent deux fois par 24 heures. Ce madjen creusé dans le sol ou constitué à la surface à la partie la plus élevée se compose au Touat d'un tronc de pyramide rectangulaire reposant horizontalement sur une petite base. Les dimensions sont proportionnées à la part d'eau que le propriétaire emploie à l'irrigation de son jardin. Les faces et le fond sont garnis d'une couche épaisse de tyn ; sur une des faces, il est percé un trou faisant communiquer le madjen avec la ségnia principale qui se ramifie à travers les guemmouns successifs. (Pl. XII, fig. 2.)

Les feggaguir sont « mazzar », ou « younet », suivant que la kesriha est plus ou moins élevée au-dessus des terrains à arroser et que par suite la vitesse de l'eau dans la canalisation est plus ou moins considérable.

Les feggaguir mazzar sont très appréciées des ksouriens, car les pertes d'eau sont moins considérables dans les canalisations secondaires et l'arrosage est plus facile.

ENTRETIEN DES FEGGAGUIR. — Les feggaguir demandent un travail d'entretien constant car elles s'ensablent facilement. En effet, bien que les bouches des puits soient closes hermétiquement, le suintement de l'eau produit un travail de désagrégation qui amène des éboulements.

Les ksour qui négligent l'entretien éprouvent de graves mécomptes. Tôt ou tard, un puits s'effondre et l'eau s'accumulant dans la partie supérieure de la foggara provoque l'éboulement des autres puits ; la palmeraie est donc privée d'eau pendant plusieurs jours, souvent pendant plusieurs mois.

Pour subvenir à l'entretien de la foggara, tous les propriétaires versent chaque année comme cotisation une

certaine quantité de blé, d'orge et de dattes ; les cotisations en argent ne sont exigées que dans le cas de travaux importants.

Si par suite d'un accident, la foggara s'effondre, le ksar fait appel à des voisins qui lui fournissent tour à tour une touiza (équipe de travailleurs).

Le crédit de 6.500 francs accordé en 1912 pour l'entretien et la revivification des feggaguir a été un puissant stimulant et une aide précieuse pour les propriétaires. Il a été réparti entre ceux qui avaient revivifié des feggaguir ou creusé de nouveaux puits ou de nouvelles galeries.

L'augmentation de débit constatée dans les feggaguir subventionnées a été de 3.947 litres à la minute.

RÈGLEMENT DES EAUX. — Chaque foggara a son « canoun » écrit, qui donne la répartition de l'eau entre les divers propriétaires.

L'eau est mesurée par le « kiel el ma » à l'aide d'une « loha » (planchette de cuivre), percée de trous correspondant aux unités de mesure adoptées dans le ksar. Cette planchette étant placée en travers de la canalisation à mesurer, son rebord supérieur bien horizontal, l'équilibre de l'eau est obtenu en débouchant ou en bouchant avec du tyn un nombre plus ou moins grand de trous, de manière à ce que l'eau effleure la partie supérieure de la planchette mais sans déborder, il suffit alors de compter les trous débouchés pour avoir le débit de la canalisation.

Le curage n'augmente pas le débit normal de la foggara, il permet simplement d'obtenir le débit maximum détaillé par le canoun. Pour augmenter la quantité d'eau, il faut creuser des puits nouveaux, soit à la tête de la foggara, soit sur les côtés ; ces feggaguir secondaires s'appellent des kuara.

Quand un indigène veut creuser des puits nouveaux, il doit obtenir l'autorisation des propriétaires de l'eau. On mesure le débit avant et après les travaux ; l'entrepreneur reçoit la moitié de l'eau obtenue par son travail, et l'autre moitié est partagée entre ouvriers et propriétaires proportionnellement à l'eau qu'ils détiennent d'après le canoun.

Les unités de mesure sont différentes d'une région à l'autre et quelquefois, dans la même région, d'un ksar à un autre.

PLANTES CULTIVÉES :

a) CÉRÉALES. — Les céréales cultivées sont l'orge et le blé.

Dans la vallée de la Saoura, les variétés de blé sont au nombre de quatre¹ :

1° Le Farthas, hâtif, très apprécié des indigènes, au grain jaune clair et arrondi, très bien fourni, s'égrenant facilement ;

2° Le Bon Shiba, hâtif ;

3° Le Bou Kernafa, hâtif ;

4° Le Bou Makhlouf, tardif, grain allongé, plus petit que celui du Farthas, jaune foncé.

Il n'y a qu'une seule qualité d'orge : le « baldi », orge du pays.

Les céréales cultivées au Tonat comprennent un assez grand nombre de variétés : blé, 15 ; orge, 5 ; sorgho et mil, 3. Chaque district a ses variétés préférées. Le sorgho à balai donne de bons résultats, belles panicules et grande quantité de grains, la culture pourra être tentée par quelques propriétaires.

Dans la région avoisinant l'Erg, les labours de blé et d'orge sont insignifiants; par contre les ksouriens cultivent davantage le mil (tasfaout) et le sorgho (bechna), qui semés en août se récoltent en octobre.

Les céréales qui ne mûrissent pas sous les palmeraies trop ombragées sont consommées en vert par les animaux. En général les indigènes récoltent une partie de leurs céréales avant maturité ; cette habitude, justifiée par la crainte des moineaux, des sauterelles, de la chaleur et des vents brûlants, est déplorable, car elle diminue beaucoup le rendement et nuit au degré de conservation du grain ensaché à moitié vert.

Beni-Ounif. — La culture des céréales est très peu développée, quelques hectares seulement sont ensemencés dans les fonds de l'oued El Aonedj, 18 hectares dans les jardins de la palmeraie (2/3 par les gens de Zenaga, le reste par les Harratins du ksar) : 4 ou 5 hectares par le kébir de Fendi, dans cette oasis, et 1 hectare environ par les

¹ Rapport de l'interprète Chareix.

Oulad Djerir du centre de Colomb, autour de l'Aïn Sidi Moumen.

La sécheresse persistante de 1910-1911 n'a pas permis d'utiliser les fonds d'oued ; les labours, bien qu'ayant été exécutés avec une charrue française, n'ont donné aucun résultat.

Colomb. — Les céréales sont cultivées soit dans les régions irriguées en permanence comme dans les oasis de Béchar, Ouakda, de Kenadsa, des Beni Goumi, etc., soit dans les terrains irrigués d'une façon intermittente par suite des crues du Guir ou de la Zousfana. Le Guir, qui roule des eaux chargées d'un limon fertile, transforme de temps à autre la plaine des Bahariat en un lac qui, dans sa partie la plus large, atteint jusqu'à 10 kilomètres, ce qui lui vaut le nom de « Nil des Doni Menia ».

Les parties ensemencées ont donc une superficie qui varie beaucoup d'année en année puisqu'elle dépend de la crue des oueds, c'est ainsi qu'en 1909 aucune culture n'a pu être tentée sur les rives de la Zousfana.

L'année 1912 ayant été propice aux ensemencements, les chefs indigènes ont adressé à la société de prévoyance de nombreuses demandes de prêt pour leur permettre d'étendre leurs cultures. Les nombreux travaux d'irrigation exécutés, les dispositifs élevatoires rudimentaires établis montrent l'origine d'un mouvement qui ne pourra que s'accroître, il faut l'espérer.

La réfection d'un barrage de dérivation qui deviendra par la suite, étant donné le régime des eaux du Guir, un barrage d'imbibition superficielle, auprès du ksar de Djedid, anciennement dénommé Oulad bel Guiz, les recherches opérées dans le même sens entre Djorf Kholli et Djorf Torba démontrent un acheminement vers la mise en valeur rationnelle de 20.000 hectares de bonnes terres qui seront productives lorsqu'elles pourront être arrosées normalement.

Beni-Abbès. — Les ksouriens ne se livrent à la culture des céréales que lorsque les crues et les pluies sont assez abondantes ; malheureusement il n'y a eu qu'une crue en 1910 mais trop tardive (la Saoura a coulé jusqu'à Ksabi).

Dans les bonnes années, lorsque les pluies du Nord ont provoqué une crue du Guir, les habitants d'Igli et de

Mazzer font, à 30 kilomètres environ d'Igli, au lieu dit Bou Allas, des cultures étendues d'orge ; les Glaoua ont ainsi ensemencé jusqu'à 600 hectares de bonnes terres ; en raison de la sécheresse persistante aucun ensemencement n'a été fait en 1910 et 1911.

Étant donné le morcellement de la propriété et la dispersion des palmeraies, il est impossible de donner même approximativement les superficies emblavées chaque année.

Gourara. — Le rendement des céréales peut être évalué à 8.000 quintaux de blé, 3.375 quintaux d'orge et 3.000 quintaux de mil, soit au total 14.375 quintaux de céréales ; ce chiffre est loin de suffire à la consommation.

En effet, d'après les renseignements recueillis, les quantités nécessaires à l'alimentation des indigènes seraient de 16.200 quintaux. Si nous déduisons environ les 1.200 quintaux indispensables pour les semences de l'année suivante, la quantité moyenne disponible pour la nourriture se réduit à 1.375 quintaux, d'où un déficit de 3.025 quintaux environ correspondant au chiffre moyen des importations de céréales faites au Gourara par les caravanes. (Voir tableau des importations, page 191.)

Touat. — Nous ne possédons aucun renseignement sur les récoltes de 1905 à 1911. Celle de 1912 a été médiocre en raison des vents violents qui ont soufflé en avril et ont desséché les épis en formation.

Chaque année, aux mois d'avril et de mai, à l'époque de la maturité du drinn (*Arthratherum pungens*) les ksouriens du Nord font la récolte du loul (graine de drinn) ressemblant à un très petit millet qui donne une nourriture très saine.

La récolte du loul a produit 600 charges en 1906, 1.250 en 1907 ; c'est pour les indigènes une grosse ressource. Cette graine donne une farine succulente, estimée à juste titre et qu'on ne dédaigne que par ignorance.

Le loul est mangé sous forme de galette ou de bouillie (cassida) ; on le fait cuire avec de l'eau, du lait, du beurre, du piment et des dattes.

ENCOURAGEMENT AU DÉVELOPPEMENT DES CULTURES DES CÉRÉALES. — La région désertique n'étant pas un pays

d'élevage, il y a intérêt de premier ordre à développer le plus possible chez les sédentaires l'idée de culture.

Pour cela il faut supprimer la jachère et donner au sol les éléments qui lui font défaut.

Que manque-t-il au terrain pour qu'il puisse produire ?

1° *Au point de vue du terrain lui-même.* — L'examen d'un échantillon de terre arable, prise à Adrar dans un terrain en friche dont la couche avait 22 centimètres d'épaisseur va nous renseigner à ce sujet.

Le résultat de l'analyse a donné par kilog de terre complète à l'état sec : azote, 0 gr. 36; acide phosphorique, 0 gr. 25; potasse, 3 gr. 01; chaux, 55,19; eau, 6,60; cailloux, 70. (Analyse faite en 1911 par la station agromomique d'Alger.)

Si l'on prend comme dosage d'une terre de richesse moyenne 1/1.000 d'acide phosphorique et 1/1.000 d'azote, les chiffres de l'analyse font ressortir toute la pauvreté du sol. (Dosage d'une terre moyenne. Encyclopédie agricole. M. Diffloth.)

La seule inspection d'ailleurs des cultures révèle immédiatement cette pauvreté : les feuilles sont en effet petites, jaunes, la végétation est languissante, indice du manque d'azote; les épis et les grains sont de faible grosseur, indice du manque d'acide phosphorique.

Il manque donc au sol formé surtout de sable siliceux et de calcaire, élément fixateur des engrais par excellence, des principes fertilisants; les déjections humaines et celles du cheptel sont loin d'être en quantité suffisante. La question de l'augmentation de fertilité du sol consiste donc à fournir aux plantes les trois éléments nutritifs essentiels : la potasse, l'acide phosphorique et l'azote, c'est-à-dire, à lui donner l'humus et l'argile qui lui font défaut;

2° *Au point de vue méthodes de culture.* — Il est évident que même avec les moyens actuels les indigènes pourraient obtenir des sillons plus profonds dont l'utilité est connue.

PROGRÈS À RÉALISER. — Il est donc possible d'améliorer la culture des céréales :

1° *En suppléant au manque d'engrais :* a) Par la culture de la luzerne. — Cette plante, comme d'ailleurs toutes les

légumineuses, jouissant de la propriété de recueillir l'azote de l'air, sera un bon fertilisant ;

b) Par les nitrates. — Depuis quelque temps les indigènes du Bas-Touat commencent à employer cet amendement. Les essais à dose de 2 kilogs à l'are ont été tentés. Le rendement de la parcelle fumée ainsi a été supérieur de 8 kilogs par are au rendement de la parcelle non fumée ;

c) Par l'aggaïa qui, autant qu'on peut en juger par la végétation herbacée et le développement des épis que cette plante produit, contiendrait à la fois d'assez fortes doses d'azote et d'acide phosphorique facilement assimilable.

Cette plante pousse en grande quantité aux abords de certaines oasis, les chameaux la dédaignent.

Les expériences faites en 1910 ont donné de bons résultats ; plusieurs districts, en particulier celui des Fensoughil, sous l'impulsion intelligente de son caïd, ont nettement commencé à l'employer.

Un double résultat semble devoir être obtenu, car non seulement l'utilisation de l'aggaïa permettra l'extension des cultures, mais sa destruction dans les pâturages qu'elle envahit les améliorera très probablement. L'aggaïa possède en effet la réputation de vivre au détriment des plantes qui l'avoisinent ; certains indigènes prétendent même qu'elle fait mourir les palmiers ;

d) En prônant l'extension de l'emploi des amendements argileux dans les terrains trop sablonneux. L'argile, en effet, joue un grand rôle dans les terrains de ce genre ; elle agglutine les grains de sable et donne au sol un degré de cohésion suffisant. De plus elle retient bien l'eau, les gaz et les matières nutritives solubles, facteurs importants pour le succès de l'agriculture. L'argile nécessaire peut être prise à faible profondeur dans le sous-sol ;

e) En utilisant comme engrais les os des animaux morts :

2° *En ameuablissant plus profondément le sol.* — L'augmentation de la couche arable permettra à l'eau de s'infiltrer plus profondément dans le sol et d'être mise à l'abri de l'évaporation tout en étant à la disposition des racines des plantes ;

3° *En choisissant comme semence des grains sélectionnés mais provenant du pays ;* les expériences ayant

démontré que pour obtenir une bonne récolte il faut semer des graines de plantes déjà acclimatées dans le pays.

C'est donc vers ces buts précis que les efforts doivent être orientés : conserver aux ksouriens leurs ressources en eau qui tendent à s'amoindrir, donc entretenir et développer les feggaguir, leur prodiguer des conseils, leur procurer en abondance les grains de semence de bonne qualité.

MALADIES DES CÉRÉALES. — Dans la Saoura, les céréales sont sujettes aux maladies suivantes :

1° La « Saoura » (vraisemblablement la rouille) s'attaque aux feuilles et aux épis qui deviennent rouges ou brun foncé et répandent sur le sol une poussière rouge ;

2° La « Kohila », charbon. Le grain devient noir et se réduit en poussière fétide ;

3° Le « Kermou ». La plupart des grains sont petits, de couleur grise et la farine obtenue est de mauvaise qualité¹.

Zone des Cultures irriguées

a) Tableau des Surfaces cultivées (en hectares)

		1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Beni-Onnif..	Orge ..	24	20	25	20	30	20	20	25
	Blé	»	»	»	62	88	83	30	»
Colomb	Orge ..	90	595	100	300	367	308	100	175
	Maïs ..	»	»	»	15	45	112	26	»
Beni-Abbès	»	Maximum : 600 hectares					»	»	»
	Blé	»	»	»	»	»	»	622	708
Touat	Orge ..	»	Pas de renseignements				»	342	325
	Divers ..	»	»	»	»	»	»	387	416
	Blé	»	»	400	»	»	»	»	»
Gourara	Orge ..	»	»	225	»	»	»	745	»
	Divers ..	»	»	110	»	»	»	»	»

¹ Interprète Chareix.

b) Tableau de Production des Céréales (en quintaux)

	1905			1906			1907			1908			1909			1910			1911			1912		
	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais	Blé	Orge	Mais
Beni-Ounil .	»	250	»	»	310	»	»	500	»	»	220	»	»	410	»	»	210	»	»	260	»	»	300	»
Colomb . . .	»	1.200	»	»	8.000	»	»	700	»	100	1.750	150	620	2.125	410	286	453	170	240	120	39	40	280	33
Tout	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3.500	1.500	2.033	2.500	900	1.823
Gourara . .	»	»	»	»	»	»	3.000	3.375	3.000	»	3.000	»	3.000	1.000	»	4.800	1.800	»	2.000	1.000	»	1.500	800	»
Totaux .	»	1.450	»	»	8.310	»	3.000	4.575	3.000	100	4.970	150	3.620	3.535	410	5.086	2.463	170	5.740	2.880	2.072	1.010	2.280	1.856
	1.450			8.310			10.575			5.220			7.565			7.719			10.692			8.176		

c) Tableau des Importations de Céréales (en quintaux)

	1906		1907		1908		1909		1910		1911	
	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge	Blé	Orge
Colomb	2,068	4,082	3,375	4,000	1,980	7,055	1,098	2,100	3,120	9,833	8,913	"
Beni-Abbès	100	1,950	"	"	707	2,904	"	"	300	2,000	700	1,900
Touat	2,000	500	"	"	4,167	925	1,323	558	2,008	1,613	3,000	1,599
Gourara	"	"	2,797	"	2,150	"	1,728	"	2,968	"	4,171	"
Totaux...	4,168	6,532	6,172	4,000	9,004	10,884	4,149	2,658	8,396	13,446	16,784	3,499
	10,700		10,172		19,888		6,807		21,842		20,283	

b) LÉGUMES :

Beni-Ounif. — La culture potagère est presque nulle, la nature du sol, le manque d'eau et sa mauvaise qualité, la rudesse du climat, s'opposent au développement de la culture maraîchère. Quelques indigènes cependant récoltent des légumes, mais au prix de grands efforts car le travail est à peine rémunéré par le prix élevé de la vente.

A signaler la tentative faite à Fendi par le kébir de ce ksar qui a créé 10 jardins potagers en dehors de l'Oasis trop sablonneuse et a récolté de beaux légumes.

Colomb. — Les jardins fournissent tous les légumes nécessaires à l'alimentation des habitants, les indigènes ont tenté d'acclimater des légumes de France, dont les graines leur ont été distribuées par le service des Affaires Indigènes. Ces essais ont donné d'assez bons résultats, notamment pour les tomates, aubergines et melons.

Les expériences de culture de pommes de terre n'ont donné que de médiocres résultats, aussi bien en 1912 que les années précédentes.

Beni-Abbès. — Dans les jardins, on cultive les légumes appropriés au climat saharien : fèves, carottes, navets, piments, choux, tomates, lentilles et quelques pommes de terre ; cette dernière plante pousse avec une vigueur remarquable, mais ne produit pas de tubercules, et d'autre part ne se conserve pas.

Touat-Gourara. — Les jardins fournissent en mars et avril, des lentilles ; en juillet, des haricots blancs, des oignons, des pastèques et des courges, qui constituent l'aliment presque exclusif de l'été ; en octobre et novembre, des haricots noirs ; en décembre et janvier, des carottes, des piments, des oignons, des tomates.

L'oignon et la carotte seuls viennent parfaitement et atteignent une grosseur respectable, les autres sont en petite quantité. Il est à remarquer que les plantes à racines pivotantes donnent de bonnes récoltes.

En 1909, au printemps, un semis d'asperges a été fait ; il a parfaitement réussi et à l'arrêt de la sève, près de 1.000 griffes très belles ont pu être recueillies pour le repiquage. Il y aura là une importante ressource pour les Européens du Gourara ; si l'on n'épuise pas les griffes par des cueillettes précoces, on peut espérer avoir un beau

champ d'asperges ; le repiquage opéré de 1909 à 1912 fait prévoir une belle récolte pour 1913.

Les nombreux semis de choux, choux-fleurs, salades diverses, carottes, betteraves, haricots, petits pois, lentilles, fèves, réussissent en général très bien, les plantes, de belle venue, donnent un rendement appréciable.

Vingt kilogs de patates douces ont été demandés au service botanique d'Alger. Ce tubercule, qui a donné parfois d'excellents résultats au Sahara, pourra sans doute s'acclimater et sa culture prendre de l'extension ; les indigènes, auxquels un certain nombre de patates ont été distribuées, les ont vivement appréciées. Les feuilles de cette plante donnent en outre un fourrage très savoureux qui remplacera peut-être, si l'expérience réussit, l'orge verte et la luzerne, qui font défaut pendant l'été, c'est-à-dire au moment où ils sont le plus nécessaires.

En 1906, des essais de culture de pommes de terre ont été tentés d'octobre à février, la moitié des planches ont été arrosées abondamment, l'autre moitié, normalement; elles ont été fumées à l'aide de différents engrais. Le résultat a été le même, la récolte a été inférieure à la semence, les plantes ont donné beaucoup de fanes mais peu de tubercules.

Les variétés françaises donnent de bons résultats ; en 1912, elles ont produit deux récoltes, l'une en avril, l'autre en décembre. Mais elles demandent beaucoup de soins et d'engrais ; or, comme les indigènes sont dépourvus de fumier, le moment ne paraît pas encore venu de les répandre.

Pour toutes ces raisons, la patate semble devoir lui être préférée ; malgré cela un grand nombre de pieds de pommes de terre ont été distribués en 1912 aux indigènes pour tenter l'expérience.

La betterave potagère vient assez bien ; semée en février ou au début de mars, elle peut rester en terre jusqu'à la fin juillet, c'est-à-dire jusqu'au moment où les autres légumes font défaut. Aussi est-elle très appréciée par les indigènes. La difficulté de produire de la graine dans le pays peut seule être un empêchement à l'extension de cette culture.

Les cucurbitacées diverses n'ont guère de valeur ; la chair en est grossière, la saveur désagréable.

Les distributions de plants de choux par les jardins communaux ont eu beaucoup de succès, mais il faut s'en

tenir à la culture des choux cavaliers et des choux verts, dont on recueille les feuilles au fur et à mesure de leur développement.

Le piment semé en pépinière, puis repiqué, atteint 30 ou 40 centimètres et donne un fruit (poivron) qui a de 2 à 5 centimètres de longueur, d'abord d'un beau vert brillant puis, à la maturité, d'un rouge éclatant.

Ce fruit qui possède une saveur âcre et caustique extrêmement prononcée, est consommé vert ou sec par les Touatiens ou exporté vers le Nord.

Sa culture est à encourager dans un pays où les éléments de richesse sont si peu nombreux.

En 1912, les essais de culture des plantes potagères suivantes ont été tentés : topinambour, hélianti, daïkon ou radis du Japon, Petsaï (épinard en arbre du Mexique), chou marin, persil d'Eloï, bardane du Japon, licoïde glaciale, tétragone, etc. Certaines de ces plantes semblent devoir donner de bons résultats.

L'alkékenge vient à merveille et se rencontre déjà dans quelques jardins. (Pour plus amples renseignements sur la culture, consulter l'étude du lieutenant Nicloux, sur la culture potagère du Touat.)

ENCOURAGEMENT A LA CULTURE DES LÉGUMES. — Le seul moyen d'obtenir vite des résultats est de répandre nos méthodes de culture et nos produits, il consiste à faire aux indigènes de véritables leçons de choses, de joindre la démonstration pratique aux conseils théoriques.

Dans cet ordre d'idées, le jardinier européen de la Compagnie Saharienne se rend dans les jardins et procède lui-même aux transplantations ; il initie les indigènes aux soins réclamés par la culture des légumes français.

L'instituteur de Timimoun rend de grands services de son côté en conduisant ses élèves dans les jardins et en leur faisant un petit cours de culture pratique.

c) ARBRES FRUITIERS :

Beni-Ounif. — Pas plus que les légumes, les arbres fruitiers ne peuvent se développer, pour les raisons déjà indiquées plus haut ; le vent qui souffle en tempête pendant de longues périodes leur est aussi très préjudiciable. L'annexe ne possède que quelques pommiers, quelques pêchers, grenadiers, figuiers, tous arbres indigènes cultivés dans la palmeraie.

Olivette de Bou-Aïech. — La région de Bou-Aïech est riche en oliviers sauvages.

M. le Gouverneur Général de l'Algérie accorde en 1909 une subvention de 1.200 francs, pour la création d'une olivette. Les travaux sont confiés à un détachement de disciplinaires et dirigés par le lieutenant Paris, ancien élève de l'Ecole d'Agriculture de Grignon.

Le détachement effectue en 1909 les travaux suivants :

1° Environ 1.200 oliviers sauvages qui nécessitent de 4.000 à 5.000 greffes sont préparés pour le greffage du printemps 1910. Ces arbres sont débroussaillés, élagués, et ne portent que des branches jeunes et vigoureuses destinées à recevoir des greffes.

Tout autour des cuvettes sont aménagées pour recevoir l'eau des pluies ; la terre disponible sert à chausser l'arbre qui présente ainsi un trou entouré d'une banquette destinée à augmenter la couche végétale. Quelques betoums et caroubiers existant au milieu des oliviers sont aménagés de la même façon ;

2° Dans l'olivette proprement dite, deux grandes surfaces sont défrichées et plantées : l'une, située dans l'oued Souili, à 200 mètres environ de la piste Ounif-Béchar, elle présente une surface d'environ 2 hectares ; l'autre, d'une contenance de 50 ares est située dans le petit ravin de la gare.

La haie sèche de jujubiers qui entoure la première olivette est doublée de plantation de figuiers. Un puits, d'une profondeur de 12 mètres, est creusé et 236 trous, espacés de 10 mètres en tous les sens, reçoivent des betoums, des caroubiers, des oliviers sauvages prélevés dans les oueds voisins de Bou-Aïech ou reçus du Gouvernement Général.

Dans la seconde olivette, un puits de 11 mètres est creusé et 100 jeunes oliviers sauvages sont plantés.

En outre, à proximité de la source du poste, 2 petits jardins sont défonceés ; l'un de 4 ares, l'autre de 10 ares environ. Ils reçoivent des boutures et des semis de betoums, d'oliviers sauvages et de coton, on y cultive en outre quelques légumes.

L'oued Souili est obstrué de distance en distance par des barrages en pierres sèches qui, brisant le courant, empêchent les ravinements et forcent l'eau à s'étendre à droite et à gauche au grand profit des arbres.

Le détachement de la discipline ayant été changé de garnison en 1910, les travaux de l'olivette sont confiés d'abord à des moghazenis puis à un détachement du 2^e Étranger. Les greffages effectués au printemps réussissent très bien.

Grâce à l'amabilité du commandant d'armes de Beni-Omif, qui a bien voulu consentir à maintenir à Bon-Aïech, pendant l'année suivante, un petit détachement de légionnaires, on peut entretenir ce qui a été fait précédemment et pratiquer quelques nouveaux greffages. En 1912, l'olivette a été surveillée tantôt par des légionnaires, tantôt par des sénégalais qui ont empêché les Nomades de détruire les arbres.

RÉSULTATS DES DEUX OLIVETTES CRÉÉES PAR LE LIEUTENANT PARIS. — L'olivette située dans le ravin de la gare seule donne des résultats satisfaisants ; l'autre, plus vaste mais moins bien exposée, est envahie par le sable.

En fin d'année 1911, la situation est la suivante :

Nombre d'oliviers sauvages préparés pour être greffés.....	856
Nombre d'oliviers greffés avec succès	155
Boutures d'oliviers réussies	307
Nombre de pistachiers préparés pour être greffés	12
Nombre de pistachiers greffés avec succès.	7

Les résultats ne sont pas en rapport avec le travail fourni mais, si l'on tient compte qu'ils ont été obtenus avec une main-d'œuvre réduite et par des gens inexpérimentés et changés trop souvent, ils prouvent cependant qu'on pourrait utiliser et mettre en valeur beaucoup de ces petites vallées.

Il faudrait y placer un homme de métier qui, pendant quelques années encore, serait rétribué par la commune et qui plus tard, au contraire, verserait une redevance pour avoir le droit d'exploiter l'olivette.

Colomb. — Les grenadiers, figuiers, abricotiers, pêchers, poiriers et amandiers qui croissent au-dessous des palmiers donnent des fruits petits et de médiocre qualité.

La vigne vient très bien et donne un bon raisin.

Touat-Courara. — D'assez nombreux figuiers sont plantés au bord des bassins, leur culture est limitée, car

elle demande beaucoup d'eau. Les figues sont savoureuses et très appréciées des indigènes, en particulier, celles provenant du district de Deldoul.

Les figuiers de Barbarie ont une végétation moins rapide que dans le Tell mais atteignent néanmoins d'assez fortes dimensions.

Les abricotiers, amandiers, pêcheurs, ne sont représentés que par quelques échantillons qui donnent un produit très inférieur.

A Tamentit, pourtant, les amandiers produisent de bons fruits; les essais faits soit à Timimoun, soit dans les jardins du poste, pour acclimater les arbres fruitiers, n'ont pas donné grand résultat, les arbres se desséchant aux premières chaleurs. Le district qui semble s'adonner le plus à la culture des arbres fruitiers est celui de Tamentit qui écoule une partie de ses produits à Adrar.

Beaucoup de jardins contiennent des pieds de vigne. On récolte des raisins de qualité médiocre, sauf dans certains ksour où les plants donnent du mois de mai au mois d'octobre un fruit genre muscat assez agréable et assez parfumé.

Les pommiers, les cédratiers, les orangers reçus d'El Goléa en février 1911 sont morts en partie en raison de la salure du sol et de l'eau d'irrigation.

PALMIERS. — La culture du palmier dans les oasis est d'une importance telle qu'il paraît nécessaire de s'étendre assez longuement sur cette question ; aussi étudierons-nous ses variétés, les procédés de culture employés, les améliorations qu'il y aurait lieu d'apporter à ces méthodes.

a) *Cycle vital du palmier.* — Lorsque le drageon (rejeton du palmier) est séparé du pied, il prend le nom de « gharsa » et garde ce nom jusqu'à l'apparition de son premier régime, c'est-à-dire environ à 4 ou 5 ans.

Dès qu'il a offert un premier régime, il est dit « aardha » produisant, et il donne des fruits qui ne sont pas encore de grosseur normale. Quand il a fourni sa deuxième récolte, qu'il a été nettoyé de tous les chicots en les coupant au ras du tronc, il est dit « mekennerfa » (nettoyé). On lui maintient ce qualificatif pendant deux ou trois récoltes (4 ou 5 ans) ; il arrive alors à fournir une récolte d'importance normale, il est dénommé alors « bekra », il est en plein rapport.

Lorsque les premiers signes de vétusté apparaissent,

il prend le nom de « kebira » ; la production diminue alors de 10 %, puis enfin il décrépit, il devient « charefa ».

Il apparaît intéressant de rechercher la proportion de palmiers de chaque âge par rapport à l'ensemble.

Ces renseignements sont consignés dans le tableau ci-après, qui donne les résultats du recensement de 1906 :

		GHARSA	AARDHA	MEHENERFA	BEKRA	KEBIRA	CHAREFA	TOTAUX
GOURARA	Jardins	50.363	53.779	71 471	116.352	108.584	93 942	494.491
	Terreshumides.	10.269	5.490	9.372	14 219	12 134	10 408	61.892
	Terres sèches..	9 061	6.919	10 869	22.531	18 863	19 551	87 794
TOUTAT	Jardins	38 475	48.793	58.366	82 172	80.421	53.739	361.966
	Terreshumides.	9.450	9.076	7.753	10.733	13.789	10 083	60.884
	Terres sèches..	4.378	3.606	5 539	5 583	6.744	5.690	31 540
TOTAUX.		121.996	127.663	163 370	251.590	240.535	193 413	1.098.567
RENDEMENT.		»	»	25 k	30 k.	25 k.	5 k.	

b) *Variétés de palmiers* : 1° D'après la méthode de culture. — On peut distinguer les palmiers cultivés en palmiers de jardins, arrosés par l'eau des feggaguir ou celle des puits à bascule et en palmiers bours, qui sont par définition des palmiers non arrosés et qui produisent de l'achef.

Ceux-ci se divisent en deux catégories : les palmiers bours fumés, et les palmiers dont on ne s'occupe que pour récolter les dattes auxquels s'appliquerait plutôt la qualification de palmiers djalis usitée dans le Nord, mais presque inconnue au Gourara.

2° D'après la qualité des produits. — Les variétés de palmiers sont très nombreuses au Touat-Gourara. Le dénombrement par variétés prédominantes est indiqué dans le tableau ci-après (recensement de 1906).

	TINEKOURT	THIMBOUL	HARTANE	THIMBOUL	ADIKIL	TABERKOUTIL	TINACER	TFOAZZA	TINJELCHA	TAZEGGAL	ADJAM	OUARGLIA	DEGLA	BOUTZINE	TINBOUL	TAMBOUL	EL BEGHAL	AGHEM
Jardins	217 2 019	5 436	202 293	1 553	801	113 334	336 19 543	2 254 32 547	"	1 693	11 045 3 632	2 985	"	"	"	"	"	"
Terres humides	9	4	330	13 370	11	103	21 612	36 5 898	1 119	4 707	"	"	"	1 200	6	98	"	"
Terres seches	16	55	120	10 993	112	186	31 789	228 7 539	354	3 100	"	"	10	200	25	193	"	"
Jardins	7 331	1 320	9 433	13 748	5 808	4 227	17 817	13 180	3 392	11 303	"	1 720	3 636	"	"	"	7 327	41 228
Terres humides	1 926	1 007	2 935	2 151	45	1 748	1 467	1 988	"	8 812	"	1 412	917	"	"	"	845	730
Terres seches	115	512	1 513	515	"	1 559	758	510	160	1741	"	402	508	"	"	"	173	655
TOTAL	9 611 1 917	20 067	243 073	7 619 8 591	186 807	16 317 36 502	61 907 37 651	3 231 6 784	15 445 3 663	3 276	8 615	13 243	"	"	"	"	"	"

Certaines variétés donnent des dattes de table excellentes qui pourraient rivaliser avec celles du Souff, du Djerid, et d'Onargla : ce sont les Takerbouch, Hartane (violette, grosses et sucrées) ; Tinekout (très petites, extrêmement sucrées et parfumées) ; Degla, Tinhoud (grosses, blanches, très fermes et très sucrées), couleur jaune doré et de forme ovoïde. Elles sont plus répandues et pour que les indigènes s'intéressent à leur culture, il faudrait pouvoir créer des débouchés à leur exportation. Malheureusement, comme on en récolte que de très petites quantités, le débouché est facile à trouver.

Les dattes commerciales les plus renommées sont les Hamira (grosseur moyenne, couleur rouge ambrée, légèrement transparentes) et les Tinacer (ambre clair). Elles sont généralement sèches et très sucrées, particulièrement les premières. C'est ce qui leur vaut leur réputation auprès des caravaniers des Hauts-Plateaux, qui, en outre, les préfèrent, parce qu'elles ne s'agglomèrent pas et sont plus transportables.

Citons encore comme variétés de palmiers : les Cheikh M'hamed, dont les dattes sont d'un rouge vif, les Tadnama, les Tintakmart, espèces précoces arrivant à maturité fin mai, les Addam (dattes vertes), les Onarglia, les Ba-Makhlouf, qui sont mûres en juin. Enfin, comme dattes communes : les Adekli (dattes noires, rayées, très bonnes), les Tikerbouch (jaunes, courtes, très sucrées), les Teggaza (grosses dattes transparentes, rouges quand le palmier est près de l'eau, blanches s'il en est éloigné) ; les Timmela, Timmeddoun et Timoudjen, Takhsaïa, Tinafen, Tilemsou (dattes rouges, un peu âpres).

Dans la vallée de la Saoura, les palmiers produisent principalement des Hartane, des Cheikha (rouges, assez grosses, molles, transparentes), mais on y rencontre également les Ba-Makhlouf, d'assez médiocre qualité mais très précoces, les Amcharret, longues, noires et molles, transparentes, les Kholta ou Timbea, noires et sèches, les Feggous, jaunes, molles, transparentes, mises en mains pour l'exportation, les Tinhoud, jaunes, sèches, de très bonne espèce mais en petite quantité.

Dans la palmeraie de Colomb, il existe une soixantaine de pieds de « medjhoul », du Tafilalet. La datte medjhoul fait l'objet d'un commerce très important, surtout avec l'Angleterre, elle est vendue à Tanger 200 francs le

quintal. Son parfum est tout à fait spécial¹. Il est à souhaiter que les indigènes fassent venir des djebbars du Talilalet afin de développer la culture de cette variété de palmier.

La récolte du medjhoul doit se faire avec précaution ; lorsque le régime jauni est détaché de l'arbre, les fruits enlevés un à un, on laisse le calice « zentfa » adhérent pour en assurer la conservation. Les fruits sont ensuite exposés au soleil sur le sol pendant une huitaine de jours pour compléter la maturation et soumis également à la température de la nuit pour les raffermir. Ils sont journellement retournés de façon à ce que la maturité soit uniforme.

c) *Valeur du palmier en plein rapport.* — Les palmiers du Touat-Gourara ont une valeur qui diffère suivant les contrées. Ainsi au Tinerkouk ils valent 20 francs ; dans le Haut-Gourara, à Deloul, 40 francs ; chez les Oulad Aïssa, 30 francs ; dans l'oued Er Remel, l'oued El Hadjar, le Tsabit, 20 francs ; dans le Zaouiet et Kounda, 10 francs ; dans l'oued Henné, 5 francs ; enfin, au Sud de Sali, 5 francs est un maximum ; souvent des jardins ne trouvent pas acquéreur.

d) *Procédés de culture :* 1° Palmiers de jardins. — Les méthodes employées pour la culture du palmier sont très simples. On se contente d'une manière générale de l'arroser, de le féconder et de couper chaque année les feuilles de l'année précédente.

Quand il dépérit on l'abat et on le remplace ; on ne cherche pas à le sauver comme dans beaucoup d'oasis du Nord en faisant le lagmi. Cette pratique est presque inconnue au Gourara.

Les rejetons sont plantés en avril et mai. Dans les terrains sablonneux ou argileux, quand on peut disposer d'eau en quantité suffisante, il y a avantage à les planter aussi gros que possible. Dans les jardins du poste de Touat, des rejetons de six ans ont très bien repris.

Pendant quarante jours, les nouveaux plants doivent être arrosés journellement, puis pendant un an tous les deux jours. En été, ils doivent l'être si possible tous les deux jours et au moins tous les six jours, sauf dans

¹ Au Tafilalet, le prix varie suivant l'abondance de la récolte entre 1,75 et 4,50 l'abbar (6 k. 500). L'exportation se fait par Colomb pour les 3/4 de la récolte et par Fez pour le surplus. Le principal exportateur est Si Mohammed ben Idriss.

les sebkhas où ils peuvent ne pas être irrigués du mois de novembre au mois d'avril.

La fécondation a lieu de mars à avril.

2° Palmiers bours cultivés. — Les palmiers bours plantés soit dans les sebkhas, soit dans les bled nba ou bled berda (dépression sablonneuse où l'eau se trouve à proximité du sol) font l'objet d'une culture spéciale.

Les racines de ces palmiers atteignent l'eau de la sebkha et ont besoin, pour subsister en été d'une quantité d'eau douce bien inférieure à ceux des autres jardins ; en hiver, ils peuvent même ne pas être arrosés sans en souffrir et cette économie d'eau permet d'étendre les cultures de céréales à l'extérieur des palmeraies.

Les habitants des palmeraies situées sur les berges des sebkhas au Gourara, à l'Aougueront, au Tsabit, délaissent, de plus en plus, les anciens jardins placés à la partie supérieure des oasis et en créent de nouveaux en gagnant sur la sebkha.

La superficie totale des jardins ainsi gagnée sur la sebkha atteint plus de 40 hectares ; la culture y est plus soignée, les palmiers espacés de 6 à 8 mètres et plantés en quinconce sont d'une belle venue.

Les ksouriens de l'Erg fument leurs bours tous les deux ans à l'aide d'onguid (crottin de chameau) et de drim, qu'ils enterrent au pied des palmiers. Ces palmiers ainsi fumés produisent des dattes aussi bonnes que celles des palmiers irrigués.

Dans cette région les rejetons sont plantés très petits (gros comme la tête d'un âne, disent les indigènes).

3° Palmiers bours non cultivés. — Les bours non cultivés produisent des dattes sèches (achef) qui sont utilisées pour la nourriture des chameaux et plus rarement pour celle des ânes, des moutons et des chèvres. Durant leur séjour aux oasis, les chameaux des caravaniers font une grande consommation d'achef.

CRITIQUE DES PROCÉDÉS. — Les critiques qui peuvent être faites sont les suivantes :

- a) On ne fume pas assez le palmier ;
- b) On l'arrose d'une manière irrationnelle, sauf dans certains ksour de l'Erg (Adjedir, Taghouzi) ;
- c) On laisse beaucoup trop de rejetons se développer librement jusqu'à l'âge adulte ;
- d) On emploie pour le remplacement des palmiers charefa des rejetons peu vigoureux ;

- e) La fécondation est mal faite ;
- f) Le moment de la plantation des rejetons semble mal choisi.

MOYENS A EMPLOYER POUR REMÉDIER A CES DÉFAUTS. —

a) Les engrais, les déjections humaines, celles des animaux font défaut, il est vrai, car elles sont réservées en grande partie à la culture des céréales et des plantes potagères ; mais il serait facile toutefois de porter remède à cette situation en employant les engrais dont il a déjà été question à propos de la culture des céréales ;

b) Il serait possible de donner aux palmiers plus d'eau qu'ils n'en reçoivent. Aussi longtemps, en effet, que la récolte des céréales est sur pied, le palmier ne compte pas ; on ne se préoccupe vraiment de lui que lorsque la récolte est mûre. Alors on commence à s'apercevoir qu'il souffre d'avoir été si longtemps négligé. Au mois d'avril, la fécondation a lieu ; c'est le moment où le régime, après avoir fleuri, commence à produire des fruits. Arrosé trop tard, le palmier donnera souvent des dattes qui ne mûriront pas, de l'achef ou du khalt ; s'il y a toujours inconvénient à noyer constamment des racines, il ne peut y avoir que de grands avantages à l'arroser souvent d'une manière raisonnable. On diminuerait de beaucoup la production de l'achef qui n'est pas une datte particulière comme le croient les indigènes, mais une datte qui n'a pu mûrir et qui tombe flétrie aux premières chaleurs.

Mais l'indigène déclare qu'il n'a pas assez d'eau, que l'achef lui est nécessaire pour héberger les chameaux des caravanes puisqu'il n'y a pas de pâturages ; enfin, il ne veut pas se laisser convaincre : il a toujours vu de l'achef et ne croit pas qu'on puisse le supprimer ;

c) Sous prétexte de se ménager un choix de rejetons, les indigènes les laissent se développer librement jusqu'à l'âge adulte. Il n'est pas rare de voir des palmiers compter jusqu'à vingt rejetons de trois ou quatre ans, qui gênent évidemment beaucoup la croissance de l'arbre souche et nuisent à sa production.

C'est encore une des causes de production d'achef ; il est parfois navrant de voir dans les jardins, en mai et juin, des dattes vertes de la grosseur du ponce tomber drues comme grêle au moment de la chaleur ;

d) Les rejetons employés pour le remplacement ou même pour effectuer une nouvelle plantation sont souvent

peu vigoureux ou de variétés donnant des fruits de faible valeur. Les producteurs auraient cependant tout intérêt à cultiver surtout les variétés de dattes d'exportation ;

e) La fécondation demande aussi à être faite avec plus de soin pour diminuer la production des dattes dites « kessianes », beaucoup plus petites que les autres et de valeur alimentaire moindre ;

f) Les rejetons de palmiers sont plantés en avril et mai.

Les plantations effectuées en décembre et janvier dans les jardins d'essais du poste ont démontré que les rejetons pouvaient être plantés dès les premiers froids et que cette façon de procéder faisait presque gagner un an.

On s'est souvent demandé pourquoi les indigènes du Gourara ne procèdent qu'en octobre et en avril et mai aux plantations de rejetons ; cette façon de faire peut être attribuée à leur désir d'employer en hiver leur eau à l'arrosage des céréales, mais si l'on observe que de novembre à mars les ksouriens sont occupés par les soins que demande la culture des céréales, on aura découvert la vraie, l'unique raison de cette habitude.

Les ksouriens sont inaptes à mener de front plusieurs travaux et c'est, croyons-nous, plutôt cette inaptitude que le manque d'eau qui les incite à ne pas planter de rejetons au cœur de l'hiver.

Pourtant, presque partout la période octobre-avril est favorable aux plantations et on ne voit pas pourquoi on n'en profiterait pas. Il semble même qu'en plantant les rejetons en avril seulement, les ksouriens risquent d'éprouver certains déboires parce qu'à cette époque où le palmier adulte réclame beaucoup d'eau, le rejeton en exige aussi davantage qu'il n'en demanderait l'hiver. De plus, pendant l'hiver (novembre-décembre), les récoltes d'orge sont d'une manière générale trop arrosées et on pourrait, sans inconvénient, distraire l'eau nécessaire aux plantations de rejetons.

Enfin, les vents violents et les chaleurs précoces d'été peuvent nuire beaucoup au succès des plantations tardives.

RÉPONSES DES INDIGÈNES A CES CRITIQUES. — L'indigène reconnaît pourtant que certains palmiers situés près d'un *madjen* et d'une *ségua*, donc bien irrigués, ne produisent pas d'achef, que le Touat et le Gourara, presque seuls parmi les oasis, fournissent de l'achef en abondance ; mais il ne

veut pas consentir à rechercher les causes de ces faits évidents.

CONCLUSION. — C'est donc par la négligence des indigènes que les palmiers des jardins du Gourara fournissent une grande quantité de dattes non comestibles.

Il y a un effort sérieux à faire pour engager les ksouriens à mieux utiliser leurs ressources en eau, à détourner au profit des palmiers une partie de l'eau dont ils disposent.

Dans ce but, il faut donc songer à augmenter sérieusement leurs ressources en eau.

Pour toute question agricole on arrive toujours à cette décevante constatation : aucune amélioration du sort du ksourien ne peut être tentée si le débit des feggaguir n'est pas susceptible d'une augmentation sérieuse.

RÉCOLTES :

Beni-Ounif. — En 1906, la récolte de dattes produit 48.000 kilogs ; en 1907 et 1908, respectivement 300.000 et 200.000 kilogs, malgré les dégâts assez sérieux causés par les sauterelles. Extraordinairement belle en 1909, elle est très faible en 1910, les palmiers étant épuisés par les récoltes précédentes. L'année 1911 a été une année de dattes, le produit pourtant a été inférieur à celui de 1909. Par contre, l'année 1912 a été très mauvaise à cause de la sécheresse persistante.

Colomb. — La récolte est bonne en 1907, les arbres ayant moins souffert, qu'on aurait pu le croire, du passage des criquets. Nulle en 1908, en raison d'une nouvelle invasion de criquets, elle est très abondante en 1909, la grosse chaleur du mois de septembre et l'absence de pluies ayant été très favorables à la maturation des régimes.

Insignifiante en 1910, elle est fort belle en 1911, très médiocre en 1912.

Le nombre des palmiers recensés à Colomb et à Ouakda en 1912 est de 57.663, dont 26.010 en plein rapport.

Beni-Abbès. — La récolte, moyenne en 1906 et 1907, est très mauvaise en 1908, par suite de l'invasion des sauterelles qui causent des ravages sérieux, au moment de la floraison des régimes ; très bonne en 1909, elle est tout à fait au-dessous de la moyenne en 1910, à tel point que les indigènes doivent aller s'approvisionner au Gourara.

Gourara.— En 1909, la récolte est très bonne, on l'évalue à environ 500.000 doubles décalitres. En 1910, elle est relativement faible, environ 350.000 doubles décalitres; le nombre de décalitres disponibles à l'exportation ne dépasse pas 115.000, alors qu'il était de 200.000 en 1909. La production de 1911 est évaluée à 450.000 doubles décalitres; c'est un beau résultat si l'on songe qu'elle a été compromise par les vents violents qui n'ont cessé de souffler en mai et juin. En 1912, toujours par suite du vent, elle n'est que de 350.000 doubles décalitres, dont 100.000 sont enlevés par les caravanes.

Le nombre de palmiers en plein rapport est de 620.000 environ.

Touat. — En 1907, la récolte de dattes est belle comme quantité, mais la qualité laisse à désirer; en 1908, moyenne dans les districts de Bouda, elle est faible dans tous les autres. Belle en 1908-1909, moyenne en 1909-1910 (stock disponible 2.000 quintaux), elle est inférieure à la moyenne en 1910-1911, il est exporté 7.300 quintaux représentant une valeur de 78.000 francs. En 1911-1912, l'exportation ne porte que sur 4.026 quintaux valant 54.515 francs. Dans le cours de l'année 1912, certaines palmeraies prennent de l'extension, notamment au Fenoughil grâce à l'impulsion intelligente des caïds.

PRODUITS DU PALMIER. — Les habitants des oasis ne savent pas tirer du palmier quelques produits supplémentaires connus dans d'autres régions palmyrales. Ils ne font jamais de l'agru, ou vin de palmier, ni de miel de dattes comme dans l'oued Righ.

Les Français ont cependant tenté quelques essais fort intéressants pour obtenir du cidre de dattes. On fait macérer des dattes débarrassées de leurs noyaux et on ajoute dans l'eau un peu d'orge et de sucre; on obtient ainsi une boisson fermentée que l'on peut conserver pétillante en arrêtant la fermentation au degré voulu.

Cette boisson est d'un jaune doré, très appétissante, très acidulée et peut soutenir la comparaison avec les cidres mousseux fabriqués en Normandie avec la pomme.

Dans les pays chauds où le vin est très échauffant et revient à un prix élevé, où l'ingestion prolongée de l'eau provoque un affaiblissement de l'organisme, où l'anémie guette l'Européen, il y a peut-être là pour l'avenir le moyen

d'obtenir une boisson suffisante, tonique et susceptible d'entrer utilement dans la consommation locale.

MALADIES DES PALMIERS. — Les palmiers sont parfois attaqués par une cochenille pouvant causer des dégâts importants. Ces insectes se développent surtout sur les sujets trop abrités ou insuffisamment arrosés.

Dans le district de Bouda, les palmiers peuvent être atteints par une maladie dénommée *beyod*, les arbres malades dessèchent et meurent. L'origine de cette maladie est inconnue. Le service botanique d'Alger poursuit la recherche et l'étude des maladies du palmier.

ABANDON DES PALMERAIES. ENSABLEMENT. — Les ksouriens abandonnent leurs jardins pour en créer de nouveaux lorsque leurs palmiers trop vieux ne produisent plus ; ce moment coïncide d'ailleurs souvent avec l'envahissement des palmeraies par le sable et avec la ruine des ksour et des kasba.

On ne saurait mieux décrire le danger qui menace les palmeraies que ne l'a fait un chef d'annexe du Tidikelt : « Les tempêtes de sable mettent la dune en marche. « Poussée par les vents d'Est, elle chemine en roulant vers « l'Ouest et recouvre cultures d'abord, palmiers ensuite « dont la tête seule émerge au-dessus d'elle. Il faut l'arrêter « par des barrières artificielles faites de clayonnages de « palmes. Elle croît alors en hauteur au lieu de s'étaler. « La dune arrêtée, le ksourien peut enfin tirer parti de son « jardin ¹. »

Mais le sable finit toujours par avoir raison d'une palmeraie et tous les efforts ne peuvent que ralentir l'ensablement ; les obstacles dressés sur le passage des dunes sont toujours sûrement franchis.

Les ksouriens ont trop de tendance à protéger les avancées immédiates de leurs palmeraies et c'est souvent pour avoir voulu éloigner le danger qu'ils l'ont fait naître et qu'ils l'ont amené maladroitement sur leurs jardins, sur les ksour.

La protection éloignée peut encore être tentée en certains points, mais partout où le sable s'amoncefle formant de

¹ Rapport adressé au Gouverneur Général de l'Algérie (1905).

véritables collines prêtes à submerger la palmeraie qu'elles côtoient, il ne faut plus songer qu'à augmenter encore le nombre des barrages ce qui nécessite chaque année des travaux très pénibles et très dispendieux.

Le ksar d'Aïn-Sefra, menacé par la dune, a été protégé par des plantations faites au pied de la masse elle-même de sable. Du fumier a été répandu sur la dune et des pieds d'alfa plantés. Petit à petit les graines diverses contenues dans le fumier qui a pourri sous l'action de l'humidité ont germé et donné des plantes qui ont arrêté le sable dans sa marche. La menace d'envahissement a pu être ainsi sinon conjurée du moins retardée pour de longues années.

CHAPITRE XII

APICULTURE

Il n'existe que très peu de ruches sur le Territoire d'Aïn-Sefra. Quelques indigènes d'Aïn-Sefra et de Moghar Tahtani ont essayé de fixer dans leurs jardins des essaims qu'ils ont capturé dans les montagnes. En 1912 on comptait une vingtaine de ruches.

La flore de la plaine aux environs des lieux habités où seulement peuvent se fixer les abeilles est insuffisante pour la nourriture d'essaims nombreux. A peine épanouie, elle disparaît sous l'influence de la sécheresse et du soleil.

Les indigènes font cependant une récolte assez abondante de miel dans les montagnes où de grandes quantités d'abeilles vivant à l'état sauvage donnent un produit apprécié.

Dans les montagnes, les essaims en liberté déposent dans le creux des chênes verts et des oliviers sauvages un miel délicieux et parfumé, mais en petite quantité.

La chasse au miel est pratiquée par les indigènes, c'est

un vrai sport, car les abeilles s'établissent souvent dans des endroits d'un accès difficile.

Une subvention de 250 francs a été accordée au cercle de Méchéria pour des essais d'apiculture. Les expériences n'ont pas été concluantes mais pourraient être reprises à Aïn-Sefra où la flore est plus riche.

CHAPITRE XIII

PLANTES INDUSTRIELLES

a) Alfa :

1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — Parmi les plantes industrielles susceptibles de donner lieu dans le Territoire à une exploitation assez importante, il convient de citer l'alfa, graminée vivace dont les fortes touffes, largement circulaires, sont formées de feuilles fibreuses, hautes de 50 à 80 centimètres environ.

Les régions chaudes et arides, les terrains secs conviennent particulièrement à l'alfa.

L'alfa se rencontre en Oranie, depuis le littoral jusqu'aux versants sahariens des Oulad Sidi Cheikh ; il recouvre sous de véritables nappes verdoyantes, dénommées « mers d'alfa », les steppes rocailleuses des Hauts-Plateaux, au Sud d'une ligne passant par Sebdou, Saïda, Frenda et Tiaret.

L'alfa est très recherché pour ses fibres ; ses emplois sont multiples : on l'utilise pour la papeterie, la corderie, la vannerie, etc. Il sert à fabriquer des chaussures, des couffins, des tapis, des tentures, des tissus, mais son principal usage consiste dans la fabrication d'une excellente pâte à papier fort appréciée.

La papeterie fait une consommation d'alfa de jour en jour plus considérable, malgré la concurrence du bois, de la paille, du jute et des succédanés du chiffon.

Les principaux pays d'importation sont l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne ; la France ne possède que quelques papeteries utilisant l'alfa pour la fabrication du papier de luxe, laissant aux étrangers le bénéfice du produit de ses colonies.

Dans les régions des steppes, les peuplements d'alfa n'intéressent pas seulement l'avenir d'un commerce important, ils sont encore nécessaires à l'existence même des populations qui y vivent.

L'alfa crée dans ces régions arides des conditions favorables pour les végétaux et les animaux. Beaucoup de plantes annuelles ne poussent que grâce à la protection des touffes d'alfa et constituent ainsi les éléments principaux des pâturages que parcourent les troupeaux de moutons.

L'alfa fournit lui-même pendant une certaine période de l'année un appoint pour la nourriture des animaux : le cheval, le chameau, les chèvres sont friands de ses jeunes pousses.

L'appauvrissement des peuplements d'alfa peut donc faire courir le risque de voir assez rapidement d'immenses surfaces des Hauts-Plateaux ne plus être à même d'assurer la nourriture indispensable aux troupeaux.

Les rhizomes de l'alfa arrêtent le ruissellement sur les pentes, facilitent l'imbibition du sol ainsi que l'alimentation des sources ; ils servent également à fixer les sables et s'opposent à la formation des dunes.

Le Territoire renferme une grande partie des nappes exploitables des Territoires du Sud. Les superficies approximatives occupées par les peuplements d'alfa sont de 300.000 hectares pour le cercle de Méchéria, 1.000.000 d'hectares pour le cercle de Gélyville. Dans l'Annexe d'Aïn-Sefra on trouve de l'alfa dans la plaine de Faïdjet et Betoum dont l'exploitation peu considérable est assurée par les chantiers organisés près de la gare de Mékalis.

L'exportation de cette plante est favorisée par la voie ferrée indispensable pour assurer le transport, à des prix économiques, de cette marchandise pauvre et encombrante et son évacuation sur les ports d'embarquement.

Il paraît intéressant de rappeler que c'est en 1862 qu'un navire anglais prit dans le port d'Oran le premier chargement de cette plante ; l'exploitation ne fut réglée sur les Hauts-Plateaux que par l'arrêté du 14 décem-

bre 1888 encore en vigueur mais ayant subi depuis de nombreuses modifications.

2° AFFERMAGE DE L'ALFA. — Les terrains d'alfa des Hauts-Plateaux font partie de ces espaces vastes et incultes, dont la propriété appartient en principe à l'Etat ; celui-ci afferme à des industriels moyennant le paiement d'une redevance, le droit de faire récolter l'alfa.

Il y a là une source de salaires et de profits pour les indigènes. (Voir tableau, page 219.)

La convention est passée sous forme de location d'un emplacement pour l'installation d'un chantier d'alfa et de manipulation d'alfa ; le bail peut être renouvelé pendant neuf ans.

Depuis 1908, les modifications suivantes ont été apportées à la rédaction de ces baux :

1° Les baux sont passés au nom du Gouverneur Général de l'Algérie et non plus au nom des tribus, l'Etat ayant des droits de propriété incontestables sur les terrains incultes ou couverts d'alfa des Hauts-Plateaux ;

2° La distance à laquelle les chantiers peuvent s'établir des points d'eau a été réduite, elle est de 200 mètres ;

3° Le nombre de familles européennes pouvant séjourner sur chaque chantier fixé antérieurement à quatre est actuellement illimité ;

4° Le nombre de bascules pouvant être utilisées a été porté de une à trois.

De plus les chantiers devaient être installés autrefois dans les zones exploitables ; actuellement, ils peuvent être établis en dehors ou près de ces zones sous la réserve bien entendu de ne recevoir d'alfa que de celles dont l'exploitation est permise.

Les baux peuvent être renouvelés d'année en année pendant neuf ans et les alfatiers ont la faculté de constituer des installations permanentes sur les emplacements loués auprès des centres ou auprès des gares.

Ces modifications ont eu pour but de diminuer les frais généraux considérables nécessités par les transports et les ravitaillements, frais qui, s'appliquant à une marchandise de faible rapport, supprimaient la possibilité de bénéfices pour les petits industriels.

Aucun industriel n'a usé de la faculté d'établir des installations permanentes ; presque tous, par contre, ont fixé leurs chantiers en dehors de la zone exploitable.

Le produit des affermages est attribué aux budgets communaux et affecté aux dépenses de protection et de reconstitution des nappes d'alfa, ainsi qu'à la réalisation d'améliorations de toutes sortes, notamment l'aménagement des points d'eau.

3° EXPLOITATION. — L'exploitation de ce textile ne donne lieu qu'à des opérations très simples. L'industriel reçoit livraison de l'alfa cueilli puis pesé vert ; il le paie à l'indigène de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 le quintal, suivant les années. Lorsque l'année pastorale a été mauvaise, l'indigène se contente d'un prix de vente minime et cherche dans la cueillette de l'alfa le moyen de remédier à la situation plus ou moins misérable dans laquelle l'ont placé la sécheresse, les épidémies ou toutes autres causes de ruine. Mais au cours des bonnes années, il ne se contente plus d'un salaire modique et comme les pâturages et l'état des troupeaux ont amélioré sa situation matérielle, il n'éprouve pas le besoin de travailler. C'est à cette cause surtout qu'il faut attribuer les différences sensibles constatées dans les récoltes de l'alfa.

Un homme peut livrer chaque jour un à deux quintaux ; une femme ou un enfant peut récolter 70 à 150 kilogs. La main-d'œuvre, principalement féminine, peut donc bénéficier de salaires variant de un à deux francs par jour.

Il est procédé ensuite sur les chantiers à diverses manipulations : séchage, triage en première, deuxième et troisième qualité, bottelage, transport en gare exigeant en général peu de main-d'œuvre. Ces opérations augmentent d'environ 0 fr. 25 par quintal le coût de l'alfa. La dessiccation entraînant une perte de poids de 15 à 20 % de brins mûrs, on peut évaluer à 2 fr. 50 en moyenne le prix de revient sur place du quintal d'alfa propre à l'exportation. Cette marchandise est enfin grevée de frais assez élevés de transport vers les ports d'embarquement.

4° RÈGLEMENT D'EXPLOITATION. — L'Administration s'est préoccupée de favoriser l'essor de cette industrie. A cet effet, elle a pris des mesures pour assurer la surveillance rigoureuse de la cueillette de l'alfa et prévenir toute

exploitation abusive pouvant compromettre la conservation et la reproduction de cette plante.

Les dispositions prévues à cet effet consistent principalement :

1° Dans l'interdiction de récolter l'alfa pendant la période annuelle de germination jusqu'à la maturité des feuilles (du 1^{er} mars au 1^{er} juillet) ;

2° Les alfas des Hauts-Plateaux sont en outre soumis à des périodes de repos. A cet effet, chaque cercle est divisé en trois zones et l'exploitation n'est permise chaque année que dans une seule, à tour de rôle.

Un arrêté du 22 décembre 1899 avait divisé le cercle de Méchéria en deux zones seulement, mais il a été modifié par ceux des 4 août 1903, de 1906 et de 1908.

L'arrêté du 14 mai 1908 a eu pour but de faire des centres de Méchéria et de Bouktoub, situés sur la voie ferrée, les points de concentration des diverses zones et de faciliter ainsi l'exploitation ;

3° Enfin la cueillette de l'alfa est interdite d'une manière absolue dans les terrains sablonneux et dans un rayon de 10 kilomètres autour des centres de Géryville, Méchéria et Bouktoub, dans les pentes sablonneuses, plates ou ondulées, quelle que soit leur situation, sur tous les versants montagneux au Nord de Méchéria, à l'Ouest de la voie ferrée à partir de Krebazza, au Sud de Méchéria à l'Ouest de la route de Méchéria à Aïn ben Khelil et de la route d'Aïn ben Khelil à Mékalis.

Dans les zones exploitées, la cueillette ne peut avoir lieu que par arrachage à la main ou au bâtonnet à l'exception de tout autre instrument tranchant.

Un arrêté en date du 11 avril 1912 de M. le Gouverneur Général a modifié celui de 1908 dans le sens suivant, mais l'application a été reportée jusqu'à la campagne 1913-1914 pour sauvegarder les intérêts des alfatiers :

1° La cueillette de l'alfa est interdite dans un rayon de 20 kilomètres autour de Bouktoub ;

2° Dans les parties sablonneuses, sur tous les versants des montagnes, au Nord de la zone interdite autour de Méchéria, à l'Est de la voie ferrée sur une largeur de 2 kilomètres ; à l'Ouest de la voie ferrée sur une largeur de 5 kilomètres, sauf entre la station d'El Biod et de

Rezaïna où la bande interdite s'étendra jusqu'à la bordure Ouest d'Anger Djemel, au Sud de Méchéria, à l'Ouest de la route de Méchéria à Aïn ben Khelil et de la route d'Aïn ben Khelil à Mékalis ;

3° Interdiction d'installer des chantiers permanents, des entrepôts d'achat et de manipulation d'alfa dans les centres autres que Géryville et Alfaville.

5° LIMITES DES ZONES ALFATIÈRES :

Cercle de Méchéria. — Arrêté du 22 décembre 1899. — Le cercle était divisé en deux zones séparées par une ligne joignant Naama à Aïn Mahla.

Arrêté du 4 août 1903. — Cet arrêté constitue trois zones délimitées de la façon suivante :

1^{re} zone : Limitée à l'Est et au Nord par la limite du cercle, à l'Ouest par la voie ferrée, au Sud par une ligne joignant la station de Touifza à la source d'Aïn Mahla.

2^e zone : Au Nord par une ligne allant de la source d'Aïn Mahla à Touifza et se prolongeant jusqu'à la route de Méchéria à Aïn ben Khelil, à l'Ouest par la dite route, au Sud par la ligne Aïn ben Khelil-Naama-Aïn Mahla.

3^e zone : A l'Est par la limite des cercles d'Aïn-Sefra et de Géryville, au Nord par la ligne Aïn Mahla-Naama-Aïn ben Khelil, au Sud à partir de Mékalis par la limite administrative.

Arrêté du 10 décembre 1906. — Les nouvelles limites sont les suivantes :

1^{re} zone : Au Nord limite de l'annexe, à l'Ouest la voie ferrée, au Sud une ligne reliant la halte de Krebazza à la source d'Aïn Mahla.

2^e zone : Au Nord la voie ferrée de Krebazza à Méchéria, à l'Est une ligne joignant Krebazza à Aïn Mahla, au Sud la ligne Aïn Mahla-Naama-Aïn ben Khelil, à l'Ouest la route Aïn ben Khelil à Méchéria.

3^e zone : Au Nord la ligne passant par Aïn Mahla-Naama-Aïn ben Khelil, à l'Ouest la route Aïn ben Khelil-Mékalis, au Sud et à l'Ouest à partir de Mékalis la limite administrative.

Arrêté de 1908. — 1^{re} zone : Au Nord la voie ferrée de

Bouktoub à Krebazza puis une ligne partant de ce point se dirigeant sur le Col du Chameau et se rabattant sur Méchéria en suivant le djebel Antar, à l'Est par la limite administrative, au Sud par la piste de Méchéria à Géryville.

2^e zone : Au Nord la piste Méchéria-Géryville, à l'Ouest une ligne allant de Méchéria à Aïn Messif par Touadjeur, au Sud et à l'Est, limite administrative.

3^e zone : Limitée par quatre lignes allant de Méchéria à Aïn ben Khelil d'une part, à Aïn Messif par Touadjeur de l'autre, de Mékalis à Aïn ben Khelil à l'Ouest et Aïn Messif à l'Est. (Voir carte n^o 4.)

Cercle de Géryville. — Arrêté du 22 décembre 1899. — La région de Géryville était divisée en trois zones.

1^{re} zone : Limitée à l'Est par le chemin de Géryville à Sfisifa, au Nord par une ligne allant de Sfisifa à Bouktoub, à l'Ouest par la piste de Bouktoub à Géryville par Hassi el Hadri et El Megran.

2^e zone : Limitée à l'Est et au Nord par le chemin de Bouktoub et Géryville dans la partie comprise entre Megran et Tismoulin, à l'Ouest et au Sud-Ouest par une ligne joignant Tismoulin à Bir Sénia, et par le chemin de fer.

3^e zone : Limitée au Nord-Est par la ligne Tismoulin-Bir Sénia, au Sud par la piste de Géryville à Méchéria dans sa partie comprise entre Tismoulin et l'endroit où ce chemin coupe l'oued Sidi-Brahim, à l'Est par une ligne courbe passant près de la rive Ouest de la daïa Nedjona et aboutissant à Aïn Mahla, à l'Ouest par une ligne reliant Aïn Mahla à Krebazza, puis la voie ferrée entre Krebazza et Bir Sénia.

Arrêté de 1908. — 1^{re} zone : Limitée au Nord par la lisière Sud du chott Chergui, de Sfisifa à Bouktoub, à l'Est par la route Sfisifa à Kheneg Azir, au Sud par la piste de Kheneg Azir à Alfaville puis la route de Géryville.

2^e zone : Limitée au Nord par la piste de Kheneg Azir à Géryville, route d'Alfaville à Bouktoub jusqu'à sa rencontre avec l'ancienne route de Géryville à Bouktoub par Megran-Hassi Ouahal, Hassi el Hadri, à l'Est par la route de Kheneg Azir à Géryville, au Sud par la piste Méchéria à Géryville jusqu'à Megran et de là à l'Ouest, l'ancienne route de Géryville à Bouktoub jusqu'à sa

rencontre avec la nouvelle route de Géryville par Zouireg, Kef el Almar, Alfaville.

3° zone : Limitée au Nord par l'ancienne route de Géryville de Megran à sa jonction avec la nouvelle route, puis par celle-ci jusqu'à Bouktoub, au Sud la piste Géryville-Méchéria depuis Megran jusqu'à la limite avec le cercle de Méchéria, à l'Ouest par la limite du cercle de Méchéria. (Voir carte n° 4.)

SURVEILLANCE DE L'EXPLOITATION. — L'observation de ces prescriptions est assurée sous la haute autorité de l'Administration locale par un garde alfatier assisté de deux moghazenis. De temps à autre les officiers font une visite inopinée. Enfin tous les trois ans, il est procédé à l'inspection des zones d'alfa par un fonctionnaire des eaux et forêts désigné par le Gouverneur Général.

Dans son rapport du 24 avril 1911 ce fonctionnaire a fait remarquer que la région environnant Bouktoub devenait désertique et qu'il y avait lieu de prendre des mesures urgentes en vue de la protection de la voie ferrée, menacée d'être envahie par les sables.

Le Commandant supérieur de Méchéria insiste encore sur ce point en 1913 et dit : « Les dunes situées entre le
« djebel Amrag, le djebel Antar et la voie ferrée
« progressent peu à peu et les sables n'étant pas
« suffisamment arrêtés par les touffes d'alfa gagnent
« chaque année. En raison de l'exploitation abusive qu'il
« est difficile d'empêcher, les environs de Bouktoub, Bir
« Sénia, El Biod n'ont plus aucune végétation et
« totalement dénudés se transforment en zones désertiques
« où toutes ressources disparaissent entraînant en même
« temps la ruine des pâturages, celle des indigènes et la
« disparition d'un élément de la richesse publique dans
« la région.

« La consommation de la viande s'élève de plus en plus
« en France alors que le bétail y devient plus rare, la
« diminution du cheptel Hamyan, qui donne aux marchés
« de Marseille un sérieux appoint, aurait donc une
« répercussion en France. »

6° CHANTIERS. — Les chantiers sont organisés de la manière suivante :

Personnel européen. — Un peseur, un cantinier et un certain nombre d'ouvriers à la tâche suivant l'importance du chantier ; ces ouvriers reçoivent 0 fr. 25 par quintal d'alfa manipulé.

Personnel indigène. — Deux gardes qui reçoivent un salaire mensuel de 55 à 90 francs.

7° PRESSE A ALFA. — Un industriel a établi à Bouktoub une presse à alfa qui fonctionne depuis le 10 novembre 1908. Cette presse se compose essentiellement d'un cube en bois de frêne pouvant s'ouvrir sur le côté et à la partie supérieure et dans lequel on entasse l'alfa.

Un piston de bois placé à la partie-inférieure du cube se mouvant de bas en haut et actionné par un cheval au moyen d'un système de chaînes et de poulies, comprime l'alfa en une balle pesant en moyenne 160 kilogs. Un cheval et un homme suffisent pour assurer la manœuvre de la presse.

Le rendement journalier est de 120 balles environ ayant chacune 0^m 750 de volume. Le prix de revient de chaque balle peut être évalué à 0 fr. 60 y compris l'amortissement de la presse qui a coûté 1.500 francs.

Les avantages de ce système sont les suivants :

1° Plus grande facilité de manutention de l'alfa ; le chargement sur voiture ou sur wagon est beaucoup plus commode que celui de l'alfa en bottillons, il demande moins de temps ;

2° Les déchets en cours de route sont moindres ;

3° L'alfa arrive à Arzew, port d'embarquement, prêt à être chargé sur les navires.

Tableau indiquant les Quantités d'Alfa expédiées par les diverses Gares du Territoire (en tonnes)

	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Boukroub	5.491,700	3.229,889	4.538,835	7.348,538	7.705,383	10.480,408	11.381,591	9.776,000
El Biod	6.735,070	6.380,870	1.691,506	2.245,790	2.618,775	71,300	3.920,059	3.701,000
Méchéria	»	»	»	608,417	1.435,405	1.394,380	1.886,405	»
Naama	445,070	»	782,880	441,890	1.228,660	213,490	445,731	277,000
Mékalis	»	»	53,320	321,610	»	1.493,650	1.403,161	490,000
Aïn-Sefra	»	»	»	»	0,670	0,300	»	»
TOTAUX.	12.671,840	9.610,759	7.066,541	10.966,245	12.988,893	13.653,538	19.036,947	14.244,000
Quantités expédiées par l'Oranie	75.234,000	65.024,000	87.362,000	77.456,000	56.529,000	75.536,000	87.711,000	97.262,000

Les quantités d'alfa récoltées dans le Territoire sont donc par rapport au total de la récolte de l'Oranie dans le rapport d'environ 1/6 en 1905 ; 1/7 en 1906 ; 1/12 en 1907 ; 1/7 en 1908 ; 1/5 en 1909 ; 1/5 en 1910 et 1911 ; 1/7 en 1912.

Tableau indiquant la Production annuelle, les Salaires des Ouvriers des Chantiers
et les Sommes payées aux Indigènes

ANNEES	NOMBRE DE CHANTIERS		PRODUCTION ANNUELLE (en quintaux)		VALEUR DU QUINTAL		SOMMES DISTRIBUEES AUX AGENTS employés dans les chantiers		SOMMES DISTRIBUEES AUX INDIGENES pour paiement de l'aia	
	Mecheria	Gerville	Mecheria	Gerville	Mecheria	Gerville	Mecheria	Gerville	Mecheria	Gerville
1906	6	»	63.808	32.398	2 »	»	120.000 »	»	»	»
1907	»	»	65.377	45.388	»	»	»	»	»	»
1908	11	9	80.000	75.000	2 28	2 50	»	61.000 »	180.000 »	188.000 »
1909	»	9	50.000	110.000	2 »	2 »	»	115.000 »	100.000 »	355.000 »
1910	5	13	80.000	163.000	1 50	2 »	»	120.000 »	95.000 »	325.000 »
1911	6	11	70.000	122.848	1 75	»	»	100.000 »	160.000 »	245.000 »
1912	1	18	30.000	158.781	2 »	2 50	40.000 »	125.000 »	60.000 »	385.000 »

En 1913, la production a été de 12.000 quintaux pour Méchéria, 113.570 quintaux pour Géryville. Les sommes distribuées ont été de 135.000 francs pour Méchéria, 283.925 francs pour Géryville.

b) **Arachide.** — Cette plante est cultivée par quelques ksouriens du Touat-Gourara, mais en très faible quantité. elle donne des graines excellentes et de belle grosseur.

c) **Tabac.** — La culture du tabac n'est pas en honneur dans la zone des Hauts-Plateaux, il n'existe que quelques pieds utilisés comme plantes d'agrément.

Cette plante est cultivée dans la plupart des palmeraies de la Saoura, mais elle est de qualité inférieure et ses feuilles sont consommées exclusivement dans la région sous forme de tabac à priser.

Les tribus du Sud de l'annexe du Touat cultivent du tabac qui est consommé en partie dans les oasis, exporté en partie dans les régions d'El Goléa, Géryville et dans la Saoura (124 quintaux ont été exportés en 1908).

Le facile écoulement de cette plante sur les marchés de Timimoun a amené une extension de cette culture qui va toujours en progressant (288 quintaux en 1911).

Le tabac tonatien dose 10 % de nicotine et 25 % de cendres (expertise de la Manufacture Nationale des Tabacs). Cette forte teneur en nicotine explique la vogue de ce tabac comme tabac à priser, la nicotine donnant au tabac à priser ses qualités essentielles : force et montant.

La culture est surtout en honneur dans les districts de Tamest et de Zaouïet Koumta. Pendant la campagne 1911-1912, la surface cultivée a progressé légèrement, malheureusement la récolte a été compromise par les vents chauds. L'exportation a été de 274 quintaux représentant une valeur de 11.000 francs.

Les variétés « Herzégovine », « Maryland » et « Virginie jaune » ont fait l'objet d'essais concurremment avec le tabac indigène. De nombreux plants avaient été distribués aux fellah du district de Timni (Touat) et de Tsabit (Gourara). L'Herzégovine et le Virginie jaune ont donné des résultats inespérés surtout au Tsabit où les plants ont atteint 1^m 20 de hauteur. Les feuilles sont régulières et de belle venue.

d) **Henné** (*Lawsonia inermis*). — Assez répandu dans la Saoura, il fait l'objet d'un petit commerce d'exportation.

Il se rencontre, à l'état sauvage, au Touat ; il a de 3 à 4 mètres de hauteur ; on cueille ses feuilles en juillet, on les fait sécher au soleil et on les réduit en poudre.

Le henné est une des principales ressources des districts de Zaouïet Kounda et d'Inzegmir ; 252 quintaux ont été exportés en 1908, 270 en 1911, 180 en 1912 (déficit dû aux circonstances défavorables à la végétation).

Au cours des années antérieures à 1895, il avait été exporté pour une valeur de 9.066 francs en 1877, 13.866 francs en 1878, 300 francs en 1883, 9.040 francs en 1886, 322 francs en 1887, 11.692 francs en 1888, 4.328 francs en 1889, 4.659 francs en 1890, 7.581 francs en 1892, 3.702 francs en 1893, 8.746 francs en 1894.

Cette culture est d'un bon rapport, elle est à encourager.

Le henné est très recherché par les caravaniers du Tell ; ceux d'El Goléa en particulier l'achètent sur place à un prix rémunérateur.

e) **Pavot à opium**. — Dans presque tous les ksour du Touat-Gourara, les indigènes s'adonnent à la passion des narcotiques et se livrent à la culture du pavot à opium. Les mesures d'interdiction prises sont insuffisantes ; il est d'ailleurs à peu près impossible de surveiller cette culture qui se fait dans les cours et jardins attenant aux habitations.

f) **Chanvre**. — Le chanvre producteur du kif est cultivé dans les mêmes conditions que le pavot à opium. Les indigènes en fument les extrémités des tiges, c'est-à-dire les feuilles, les fleurs et les graines.

g) **Garance** (*Rubia tinctorum*). — Quelques indigènes des ksour de Talmine, Taghouzi, Adjedir, Oulad Aïssa et Charouin se sont mis, en 1912, à cultiver au Touat-Gourara la garance (foua). On ne peut que les encourager dans cette voie car cette plante trouvera un placement chez les fabricants de dokkalis. Cette culture était en honneur au Gourara en 1897 dans les districts de Timimoun et des Oulad Saïd.

En 1858, la garance était cultivée dans les ksour du Sud

oranaïs où elle croissait spontanément, on en trouve encore à Tiout.

h) **Sené.** — Pousse dans les jardins à l'état sauvage; il en existe deux variétés.

i) **Belbel ou Boguel** (*Anabasis articulata*). — Sert à faire du charbon, on en extrait aussi du carbonate de soude appelé « trommia ».

j) **Indigotier.** — Cultivé au Tonat et employé pour la teinture en vert des « ksa ».

CHAPITRE XIV

PLANTES TEXTILES

Coton :

CULTURE DU COTON : a) *Zones des Hauts-Plateaux et de la bordure de l'Atlas.* — Le coton n'est pas cultivé dans ces zones. Des expériences ont été tentées en 1905 à Forthassa Gharbia avec des graines de diverses provenances : coton Archimède (Mississipi), coton Horace (Louisiane), coton Milon (Mift Afifi), coton Nepes (Abassi).

Les échantillons soumis à l'examen du service botanique à Alger furent reconnus comme étant du type Upland, les quelques capsules étaient belles et le coton égrené aurait valu de 90 à 110 francs les 100 kilogs ; mais le Directeur émettait l'avis que dans le Sud, où l'on ne dispose que de faibles quantités d'eau, les cultures tendant à la

production de substances alimentaires avaient beaucoup plus d'intérêt. Les essais ont été abandonnés.

b) *Zone désertique*. — On cultive un peu de coton dans l'oued Saoura, mais la récolte est exclusivement utilisée sur place pour la confection des trames et des différents tissus pour la région. Des expériences ont été faites en 1910, les prélèvements de boutures sur des plants vigoureux ont donné d'excellents résultats.

Touat. — Depuis deux siècles environ les indigènes ont cultivé comme plantes arbustives et non comme plantes annuelles des variétés de cotonniers qui leur donnaient les fibres nécessaires à la confection de leurs tissus rayés.

M. le lieutenant Nicloux, de la Compagnie Saharienne, a fourni une étude très intéressante sur la culture du cotonnier ¹.

Voici les résultats de son étude :

Le cotonnier indigène atteint au moment de son plein développement jusqu'à 2^m 50 de hauteur ; ses racines sont pivotantes, ses feuilles palmatilobées, les fleurs sont de dimensions moindres que celles des variétés exotiques et les capsules dépassent rarement la grosseur d'une noisette.

Elles se partagent à leur maturité en trois lobes contenant la bourre et les graines ; le coton est blanc, court et adhère fortement à la graine.

La culture de cette plante est localisée au Bas-Touat, particulièrement dans les districts de Zaouïet Kounda et d'Inzegmir ; le nombre total des pieds est évalué à 60.844.

La terre ne reçoit aucune préparation et n'est pas fumée ; les graines parmi lesquelles il n'est fait aucune sélection proviennent de la récolte précédente.

Les semis ont lieu principalement en avril et en octobre, ils sont effectués soit le long des séguias, soit en billons. Dans le premier cas, les plantes, constamment irriguées, ont à partir de trois ans, et jusqu'à douze et quinze ans,

¹ Rapport établi en 1904 adressé à M. le Gouverneur Général et au Général Commandant le Territoire Militaire d'Aïn-Sefra.

une production annuelle moyenne de 200 à 300 gousses par pied, ce qui donne environ 40 à 45 grammes de coton égrené.

Dans le second cas, elles ne produisent que tous les trois ans, lorsque le terrain sur lequel elles se trouvent étant de nouveau cultivé en céréales, bénéficie à son tour de l'irrigation ; le rendement moyen est alors plus faible, 26 grammes de coton égrené environ par pied.

D'après ces données la production annuelle du coton au Touat serait d'environ 1.117 kilogs de coton égrené. Des échantillons ont été adressés à l'Association cotonnière coloniale ; le coton produit par la culture en billons a été assimilé au coton des Indes, de bonne qualité et vaudrait de 50 à 55 francs les 100 kilogs vendus au Havre. Des échantillons provenant des plants situés en bordure des séguias auraient comme valeur 92 francs les 50 kilogs sur marché du Havre. En 1912, la production a été sensiblement supérieure à celle de l'année précédente ; les fibres ont trouvé leur emploi dans l'industrie du tissu qui a été très active.

TRAVAIL DU COTON. — Le coton est travaillé par les femmes indigènes à leurs moments de loisir ; elles procèdent d'abord à l'extraction du coton des capsules ; l'égrenage est ensuite effectué au moyen d'une pierre plate de 20 à 25 centimètres de largeur sur 30 à 40 centimètres de longueur et d'un cylindre de bois ou de fer de la longueur de la pierre, de 4 centimètres de diamètre. L'ouvrière étend la bourre sur la pierre et imprime un mouvement de rotation au rouleau en le poussant devant elle, tout en opérant une pression énergique ; les graines sont ainsi séparées des fibres.

L'instrument utilisé pour le cordage est formé d'une tige de régime de palmier de 60 centimètres de longueur courbée en forme d'arc, et dont les extrémités sont maintenues par une cordelette à 25 centimètres d'écartement. Les vibrations de la corde font tomber la poussière et les corps étrangers mélangés aux fibres et donnent à celles-ci plus d'élasticité.

Le filage est effectué au fuseau. La pointe inférieure du

fuseau repose constamment dans un objet concave contenant un peu de sable, pour empêcher le fuseau de glisser pendant son mouvement de rotation. La quenouille est absolument inconnue.

PRIX DE VENTE DU COTON. — Avant l'occupation française le coton se vendait brut (avec graines et capsules) de 0 fr. 40 à 0 fr. 60 le kilog. Mais à la suite de l'importation des filés de la Métropole, les prix ont progressivement baissé et aujourd'hui le producteur ne trouve que difficilement preneur à 0 fr. 25 le kilog de coton brut et 3 francs ou 3 fr. 25 en écheveau. Actuellement les seuls acheteurs sont les fabricants de dokkalis du Gourara.

Les ksouriens préfèrent acheter un coton très médiocre connu sous le nom de gourzian, tout filé, à 3 fr. 50 ou 4 francs le kilog, que de se livrer à cette culture.

C'est contre leur apathie inintelligente qu'il faut lutter dans l'intérêt de leur industrie des tissus qui est susceptible de prendre de l'extension.

BÉNÉFICES. — Les diverses manipulations du travail du coton nécessitent un temps considérable. C'est ainsi qu'on a calculé qu'il fallait à une ouvrière 134 heures de travail pour obtenir un kilog de coton filé ; ce travail est payé 1 fr. 60.

Si on tient compte de ce que la matière utilisée revient à 2 fr. 50 et de ce que le prix de vente du coton filé est actuellement de 3 francs à 3 fr. 25, il ne reste plus qu'une moyenne de 0 fr. 90 à 1 fr. 15 pour rémunérer le travail. Le producteur serait donc en perte à la vente, mais en réalité les manipulations étant le plus souvent faites par les membres de la famille, ils réalisent comme bénéfice la différence entre le prix de vente et le prix de la matière première.

Cette situation ne laisse pas de rendre assez précaire l'avenir de la culture du coton au Touat. Toutefois il a été calculé que si un fellah se livrait à la culture rationnelle du coton indigène sur un hectare, il aurait à faire face pendant douze ans à une dépense totale de 5.212 francs ;

il percevrait en échange dans le même espace de temps 9.183 francs, soit un rendement annuel d'environ 336 francs. Cette culture serait donc assez rémunératrice par elle-même et il serait à souhaiter qu'une certaine extension puisse lui être donnée.

EXPORTATION. — Les quantités exportées sont approximativement de 3.200 kilogs de coton brut, soit 400 kilogs de coton égrené. En 1911, la production a été de même valeur qu'en 1910, mais l'exportation a diminué de 300 kilogs.

ESSAIS DE CULTURE DE COTONNIERS ÉTRANGERS. — Des essais ont été tentés en 1906 et 1907 par M. le lieutenant Nicloux afin d'acclimater au Gourara les espèces de coton de meilleure qualité ; les résultats ont été très satisfaisants. Les cotonniers ont été semés dans le courant de mars, ils ont fleuri en septembre et le coton a été récolté en octobre, novembre et décembre.

Le coton de Louisiane est le plus hâtif et le plus abondant, la capsule atteint avant l'ouverture 5 centimètres de diamètre ; ensuite vient le coton de Géorgie, dont la capsule très allongée atteint 4 centimètres de diamètre. Les cotons de Sea Island d'Égypte sont plus tardifs et donnent un rendement moins important que les précédents.

En 1909, les capsules des cotonniers de Louisiane et de Géorgie ont atteint parfois plus de 5 centimètres, les soies étaient longues, très blanches et très touffues.

RÉSULTATS DES DIVERSES EXPÉRIENCES. — Les nombreux essais poursuivis en 1911 afin :

1° De trouver un type de cotonnier rustique donnant des fibres plus longues que celles des cotonniers indigènes ;

2° De déterminer les méthodes de culture les plus simples ;

3° De déterminer si cette culture doit être permanente, annuelle ou bisannuelle, ont donné les résultats suivants :

Les semis faits à l'automne 1911, avec les variétés exotiques du Mift Afifi et Mississipi portent sur une superficie d'un hectare environ.

Les plants de Mift Afifi ont pris un plus grand développement que les plants du Mississipi, mais ont fourni une récolte moins abondante.

Le rendement a été de 2 kilogs de coton égrené pour le Mift Afifi et de 3 kilogs de coton égrené pour le Mississipi. Les fibres de ces deux variétés étaient de bonne qualité. Le Mississipi a donc donné des résultats assez satisfaisants.

La variété indigène est une variété vivace qui ne produit généralement qu'à partir de la deuxième année ; seuls les plus beaux plants ont donné quelques gousses. Une deuxième série de semis a eu lieu dans les districts de Tamentit, Bou Faddi, Fenoughil, Tamest, Zaouïet Kounda et Inzegmir au printemps 1912 avec les variétés ci-dessus.

Les parcelles ensemencées, au nombre d'une trentaine, avaient une superficie minimum d'un are. Mais les cotonniers ont presque partout été laissés sans soins, n'ont été arrosés que d'une façon insignifiante et n'ont donné que de rares gousses.

Les cotonniers de variété indigène plus rustiques se sont seuls bien développés. Tous les cotonniers provenant de la première série des semis et les plus beaux de la deuxième série ont été laissés sur place et ont été l'objet de nouvelles observations en 1913.

En résumé il résulte de ces derniers essais que le Mississipi est susceptible avec quelques soins de donner un rendement convenable, mais il semble qu'en raison des procédés de culture primitifs des Touatien, on doit momentanément s'en tenir à la culture des variétés indigènes. Cette variété rustique est très productive.

CONCLUSION. — On ne saurait évidemment songer à faire du Touat un pays exportateur de coton dans la Métropole ou le Tell, mais la culture d'une variété améliorée permettrait aux ksouriens de vendre, en réalisant encore quelques bénéfices, leur coton à des prix plus bas que les

cours actuels et d'étendre par suite leurs débouchés au Gourara, au Tidikelt, à El Goléa et à Ouargla.

Dans ces régions, en effet, la fabrication des dokkalis et autres tissus indigènes serait de nature à assurer l'écoulement de ce produit et améliorerait sensiblement la situation économique du pays.

Gourara. — La culture du coton demande trop de soins pour qu'on puisse espérer lui donner un grand développement au Gourara, les indigènes trouvant des bénéfices assurés dans la culture des palmeraies et des céréales, cultures que l'on doit principalement encourager.

Karanka (Calotropis procera). — Les essais d'utilisation des aigrettes et des fibres de cette plante ont été faits en 1912 à Adrar. Les aigrettes se filent fort bien en mélange avec le coton et la laine ; seules, elles constituent un fil peu résistant qui peut toutefois être utilisé pour la trame des tissus.

Les fibres de l'écorce sont longues, fines, résistantes et pourraient aussi être employées dans la confection de tissus mais leur extraction présente quelques difficultés, il faut avouer aussi que les moyens d'extraction ont besoin d'être perfectionnés.

(A suivre.)

LE PRÉHISTORIQUE AU MAROC ORIENTAL

NOTE SUR LA STATION DE GOUTITIR

Au Maroc Oriental, depuis fin juillet 1913, j'utilise tous mes instants de loisir à rechercher les anciens vestiges d'occupation de ces contrées, quelque peu déshéritées, qui nous semblent, à première vue, inhospitalières.

Jusqu'à présent, j'ai eu la bonne fortune, partout où j'ai bivouaqué quelque temps, de trouver sur le sol, en certains points déterminés, des *traces* du passage de *l'homme paléolithique* et surtout des *preuves* du séjour de *l'homme néolithique*. Ce sont des silex taillés, épars dans les montagnes et leurs vallées, ou bien, agglomérés en des chantiers, nettement délimités et groupés, pour former de véritables ateliers le long de certains oueds.

Qu'il s'agisse des uns ou des autres, leur classification par époques n'est guère possible puisque tous ou presque tous proviennent de la surface et que je n'ai pu, faute de temps, trouver dans les foyers aucun débris de poterie.

Je parlerai surtout, dans cette note, des silex trouvés dans les ateliers que j'ai découverts, très nombreux, dans une partie de la plaine parcourue par les Ouled Sliman, aux environs du bordj de Goutitir.

Situation. — Le bordj de Goutitir, qui doit son nom à une source (Aïn el Goutitir) située dans l'oued el Abd, à environ 3 kilomètres au Nord-Ouest, se trouve sur la voie ferrée Decauville, reliant Oudjda à Mçoun, à 20 kilomètres à l'Ouest de Taourirt. Il défend la voie contre les incursions qui pourraient sortir du massif montagneux Bled Zerga-Djebel Lessham-Chebka bou Bekiem, limité par les couloirs : à l'Est, de l'oued Za ; à l'Ouest, de l'oued el Abd ; au Nord-Nord-Ouest, de la Moulouya.

Histoire des recherches. — Pendant trois mois, j'ai pu explorer minutieusement le terrain compris entre la rive droite de l'oued el Abd et son affluent de droite, l'oued el Guettara, depuis le poste, aujourd'hui abandonné, de

Dhrissa à l'Aïn el Gouttir. C'est dans un rayon d'environ 3 kilomètres autour du bordj, que j'ai relevé les traces de huit ateliers différents, comprenant au total plus de vingt-cinq chantiers, avec plusieurs foyers visibles.

Ma première trouvaille intéressante date du 5 octobre 1913.

Je revenais de la chasse dans la Chebka bou Bekiem, où j'avais récolté une pointe de flèche à pédoncule, fragmentée, et venais de traverser le lit, à falaises escarpées, de l'oued el Guettara, me dirigeant en ligne droite sur la baraque du bordj en construction dont le toit, en tôle ondulée, me servait de point de direction, quand un amas de pierres brunnâtres, de la grosseur du poing, paraissant brûlées, attira mon attention. J'étais à environ 1.800 mètres du poste, dans la plaine où l'on ne voit d'autres pierres que celles servant au campement de la tribu des Ouled Sliman. Je me dirigeai vers les pierres et fus très surpris de constater que ce n'était rien moins qu'un atelier de silex. Ces pierres étaient, en effet, mêlées à une infinité de pièces et d'éclats dont un grand nombre étaient des lames plus ou moins retouchées. Je ramassai ce jour-là quelques belles pièces et revins, dès que possible, et à plusieurs reprises. Mes trouvailles furent très fructueuses, surtout quand j'eus découvert, à 70 mètres du premier, un second atelier beaucoup mieux approvisionné en silex entiers mêlés à des débris de cuisine : cendres et coquilles d'œufs d'antruche fragmentés, à la surface ; os calcinés, charbons, couche de coquilles d'hélix de 0^m 12 à 0^m 15 d'épaisseur et coquilles d'œufs d'antruche plus ou moins calcinées, à l'intérieur. *Les helix ont tous été ouverts au même endroit, derrière la bouche, à environ 0^m 012 du bord de la coquille. L'ouverture presque circulaire des trous a un diamètre moyen de 0^m 006. Leur agglomération et les trous régulièrement percés prouvent qu'ils ont servi de nourriture à la famille ou aux ouvriers installés sur ce foyer¹.*

Ces deux chantiers, du même atelier², formant chacun un cercle d'environ 8 à 12 mètres de diamètre, sont ceux qui m'ont donné le plus grand nombre d'outils retouchés et bien groupés.

¹ M. Debruge a signalé la même particularité dans sa brochure sur la station préhistorique de Mechta-Châteaudun (Mechta-el-Arbi).

² Les silex sont amassés en des cercles de superficie variable que j'appelle chantiers quand ils sont plusieurs assez rapprochés l'un de l'autre. Ils dépendent probablement du même atelier.

J'eus l'explication de la présence, en aussi grande quantité sur le chantier, des pierres brunâtres, environ un mois après ma première trouvaille d'atelier. Je crois qu'en plus des pierres de foyer, il faut voir là les fragments d'*enclumes* des ouvriers. En effet, à environ 3 kilomètres au Sud du bordj, au milieu d'un atelier, comprenant plusieurs chantiers, couvrant une surface de plus de 500 mètres de diamètre, sur la rive droite de l'oued el Abd, j'ai vu, en place, une grosse pierre, de même roche que les morceaux environnants, brisée en quatre morceaux encore accolés et entourée d'un cercle de fragments qui la consolidaient. Le tout est encore en partie enterré et constituait, à n'en pas douter, l'*enclume* qui s'est brisée sous les coups répétés du tailleur de silex.

Cet atelier m'a fourni entr'autres pièces le perçoir, poli à son extrémité, par frottement, probablement intentionnel (Pl. VIII, fig. 6) et la petite lame courbe, approximativement de même longueur, retouchée sur les deux bords (Pl. VIII, fig. 21). Les lames étaient beaucoup moins nombreuses qu'au premier atelier et cependant les silex sont, pour la plupart, de la même facture.

Les ravinelements immédiats de l'oued el Abd, laissant voir à découvert les pièces que j'ai pu ramasser, donnent à penser qu'il en existe d'autres, peut-être plus nombreuses, sous les apports alluvionnaires.

Silex sporadiques. — Pour chercher de nouveaux ateliers ou me rendre, pour les fouiller, à ceux déjà trouvés, je changeais fréquemment d'itinéraire de sorte que dans le périmètre parcouru, très peu de terrain resta inexploré. Mes trouvailles s'augmentèrent ainsi tous les jours. Tantôt je ramassais un grattoir assez grossier, en partie recouvert de son cortex, tantôt c'était une pointe à main de même facture, ce qui permet de supposer qu'une station de silex, de facture presque paléolithique, existait dans la région ; tantôt une pointe ou une lame, à bords retouchés, tantôt une flèche à pédoncule.

Ces pièces sporadiques, dont les plus intéressantes sont reproduites à la Pl. X, proviennent presque toutes de la rive droite de l'affluent de droite de l'oued el Guettara.

Seuls de la planche, les silex figurés sous les numéros 4 et 6, ont été ramassés entre les deux oueds el Abd et el Guettara.

Les pièces trouvées dans les ateliers ont toutes été

fabriquées avec du silex provenant probablement des calcaires à silex qui existent en amont du confluent des oueds el Abd et el Guettara.

Elles sont de deux patines différentes, selon qu'elles ont été tirées des ateliers eux-mêmes ou qu'elles ont été trouvées éparses entre des chantiers bouleversés par les ravinelements.

J'ai quitté Goutitir pour partir en reconnaissance et n'y reviendrai probablement plus car ma compagnie a été affectée à Guercif aussitôt ses travaux de route terminés. J'espère que d'autres chercheurs continueront ce que j'ai pu ébaucher et pourront aboutir au résultat que je m'étais imposé et que je n'ai pu atteindre :

Trouver dans les berges des oueds des silex en place afin de pouvoir les classer avec certitude !

DESCRIPTION DES PLANCHES. — Toutes les pièces ont été dessinées de grandeur naturelle et reposant sur leur face la plus plate, sauf la pièce représentée par la fig. 7, Pl. IX.

Planche VIII. — Les pièces figurées portant les numéros 1, 2, 3 et 4 sont des lames droites, à dos très épais, fortement abattu ; le tranchant des pièces 1 et 2 a été retouché.

Les silex 5, 6, 7, 8, 9 et 10 sont sans doute des perceurs ou poinçons ; le numéro 5 est très mince. Le 6^e a sa pointe polie, par frottement probablement intentionnel ; le 10^e est un peu torse.

Les pièces 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 sont remarquables par leur dos, finement retouché et abattu, dont la largeur est sensiblement la même que celle de la face plane (leur coupe en travers donne approximativement la figure d'un triangle équilatéral). Ces pointes triangulaires à usage de perceur ou de poinçon sont certainement les pièces caractéristiques de la station de Goutitir. Elles abondent.

La planche se termine par une jolie collection de pointes plus ou moins courbes, à bec de perroquet, comprenant quatorze pièces offrant toutes un commencement de pédoncule. Les plus remarquables : figures 21, 22, 26 et 31 sont à tranchant retouché ; figures 23, 24 et 25, à tranchant lisse. Seules, les figures 30 et 32 sont incurvées à gauche (en les faisant reposer sur leur face la plus plate).

Planche IX. — Les lames 1, 2, 3, 4, 5 et 6, à dos abattu, sont rangées par degré d'épaisseur et deux par deux selon que la face plane est d'un seul, de deux ou plusieurs plans, les moins épaisses étant celles de gauche (1 et 2).

Les figures 7 et 8 représentent deux pointes courbes incurvées à droite, la pointe de la figure 7 ayant été dessinée *reposant sur sa face plane la plus étroite* pour faire mieux ressortir sa torsion.

Les six autres pièces sont très intéressantes. D'abord, trois lames à coupe transversale triangulaire, à arête dorsale tortueuse quelquefois en zig-zag, se terminant en pointe (fig. 9 et 11) ou en lame arrondie sensiblement plate (fig. 10) ou épaisse, longue ou courte et dont les profils sont dessinés (fig. 9 a, 10 b, 11 c).

La figure 9 a ses trois arêtes également coupantes, retouchées à petits éclats dans toute leur longueur.

Vient en dernier lieu une série de trois autres pièces que je crois nouvelles également. Ce sont des lames minces, à talons très épais, quelquefois taillé en pointe et retouché (fig. 12), d'autrefois arrondi (fig. 14) et dont l'extrémité opposée est retouchée et arrondie ou pointue. Ces lames ont leurs bords tranchants. Elles sont représentées de profil (fig. 12 a, 13 b, 14 c), afin de montrer leur talon.

Planche X. — Cette planche ne contient que des silex sporadiques : une pointe à main, face à arêtes et retouches avec incrustations calcaires (fig. 1) ; une très jolie lame allongée (fig. 2) ; deux pointes de flèche à pédoncule ; la figure 3 à tranchant transversal ; la figure 5, d'une forme intéressante, arêtes parallèles sur les 2/3 environ de sa hauteur au-dessus du pédoncule ; la figure 4 représente un très joli éclat à talon ou pédoncule qui pouvait servir à l'emmanchement, la face supérieure est en partie recouverte de son cortex. Il est retouché à petits éclats du côté gauche qui était une scie ou un racloir. Le bord supérieur et le bord droit ont été taillés à grands éclats qui forment des dentelures assez prononcées.

La figure 6 est une pièce superbe, en silex rose vineux, entièrement unie sur la face inférieure qui porte le conchoïde de percussion.

CONCLUSIONS. — La station de Goutitir paraît être une des stations les plus riches du Maroc Oriental.

Bien qu'il soit impossible de classer actuellement dans une époque déterminée les silex de cette station, leur mode uniforme de taille indique nettement que les divers ateliers, auxquels j'ai eu à faire, ont été occupés à la même époque par des artistes dont l'habileté fut plus ou moins grande. Si on ajoute à cela que les silex ont une facture qui

rappelle certains instruments des foyers de plein air du Nord de l'Afrique et que la poterie paraît manquer, le classement dans le néolithique ancien semble devoir s'imposer.

Parmi ces trouvailles, trois types m'ont semblé caractéristiques. Le nombre relativement grand des silex semblables ou approchant de ces types permet de penser que nous sommes en présence non pas d'objets nouveaux mais d'instruments très en usage dans cette région et dont l'utilisation reste à trouver. Je laisse le soin de conclure à de plus érudits !

Parmi les morceaux de coquilles d'œufs d'antruche ramassés, je n'ai pu, malgré un examen attentif, en trouver un seul qui ait été ornementé ou seulement percé pour sa suspension en collier.

Je dois signaler que dans ces véritables éventaires que sont ces chantiers, je n'ai trouvé aucune pointe de flèche à pédoncule. J'en ai cependant ramassé plusieurs sur le sol, aux abords immédiats de la partie Nord de l'atelier bordant la rive gauche de l'affluent principal de droite de l'oued el Guettara, atelier qui comportait une dizaine de chantiers dont quelques-uns avec foyer, mais toutes étaient sur la rive droite de cet oued. Il semble donc possible de supposer que les pointes de flèche à pédoncule n'ont pas été fabriquées dans les mêmes ateliers que les silex trouvés à Goutifir et que, par conséquent, elles ne sont pas de la même époque.

Une question m'est venue souvent à l'esprit :

Pourquoi les ateliers découverts comportent-ils, encore en place, tant de pièces entières intactes ? C'est que les fabricants ont toujours été dans l'obligation d'abandonner des matériaux que leurs successeurs (conquérants ou malfaiteurs) n'ont pas su découvrir ou voulu employer !

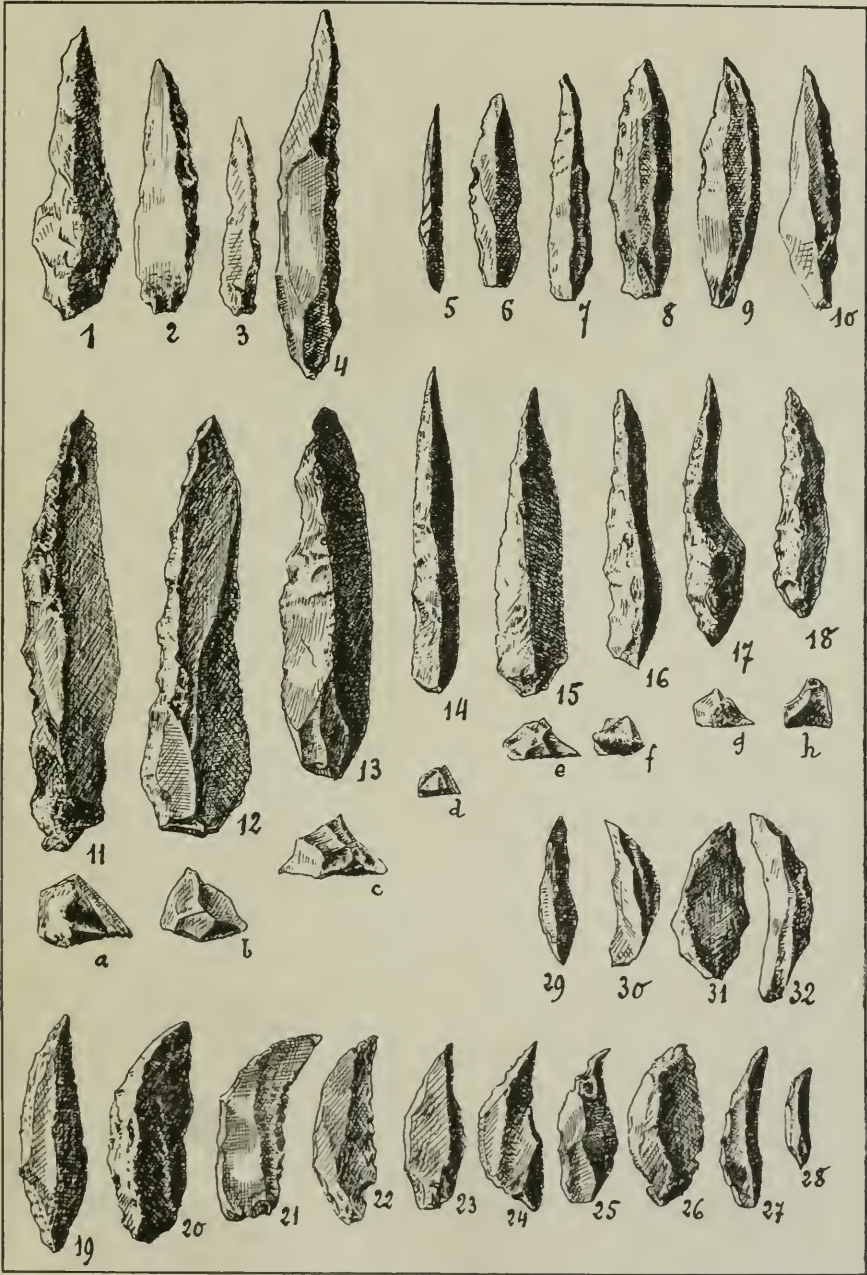
Du grand nombre d'ateliers dans un rayon aussi petit, nous devons conclure qu'un chiffre raisonnable d'habitants occupait autrefois ce pays.

Le Maroc Oriental nous cache certainement des richesses archéologiques, on arrivera, espérons-le, à les découvrir, d'autant plus facilement qu'il sera accessible dans toutes ses parties.

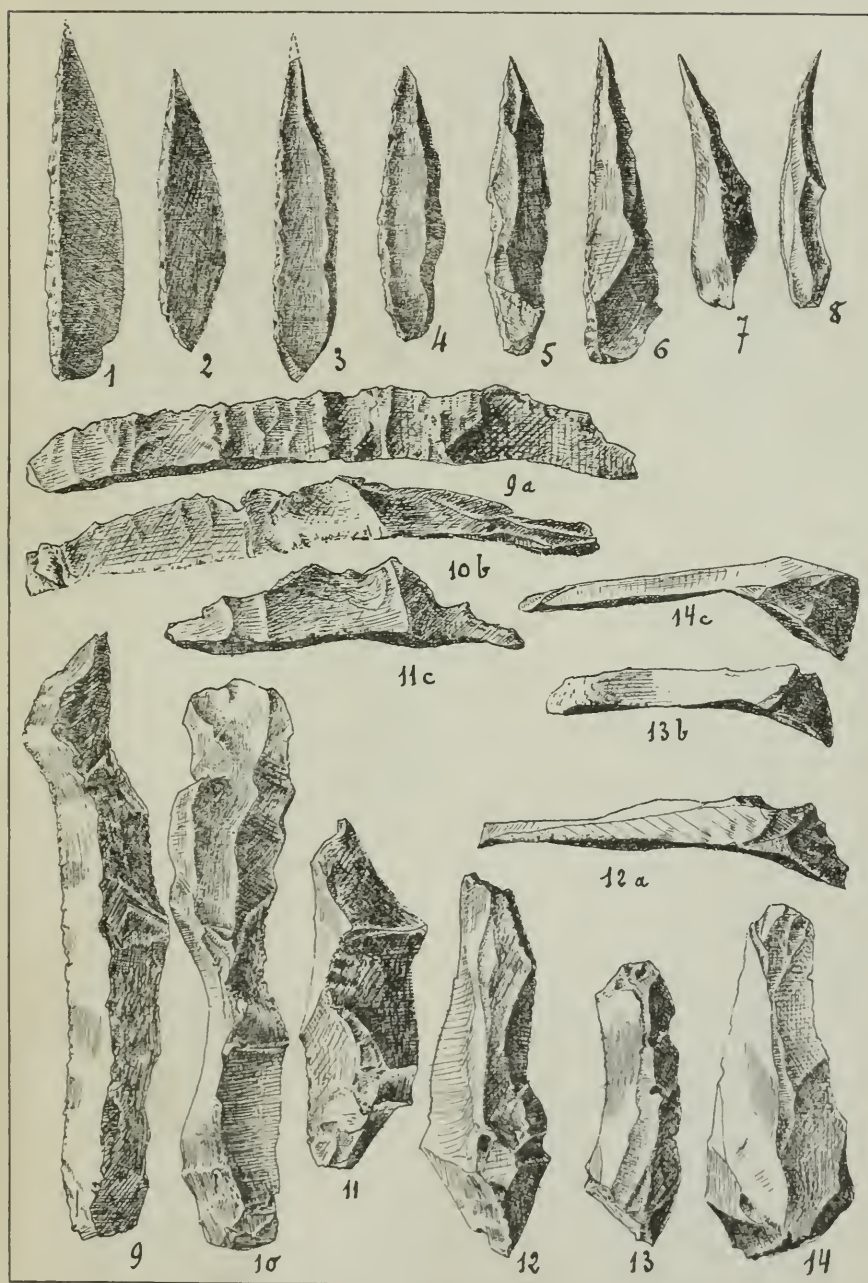
Goutifir, septembre-décembre 1913.

M. PETIT,

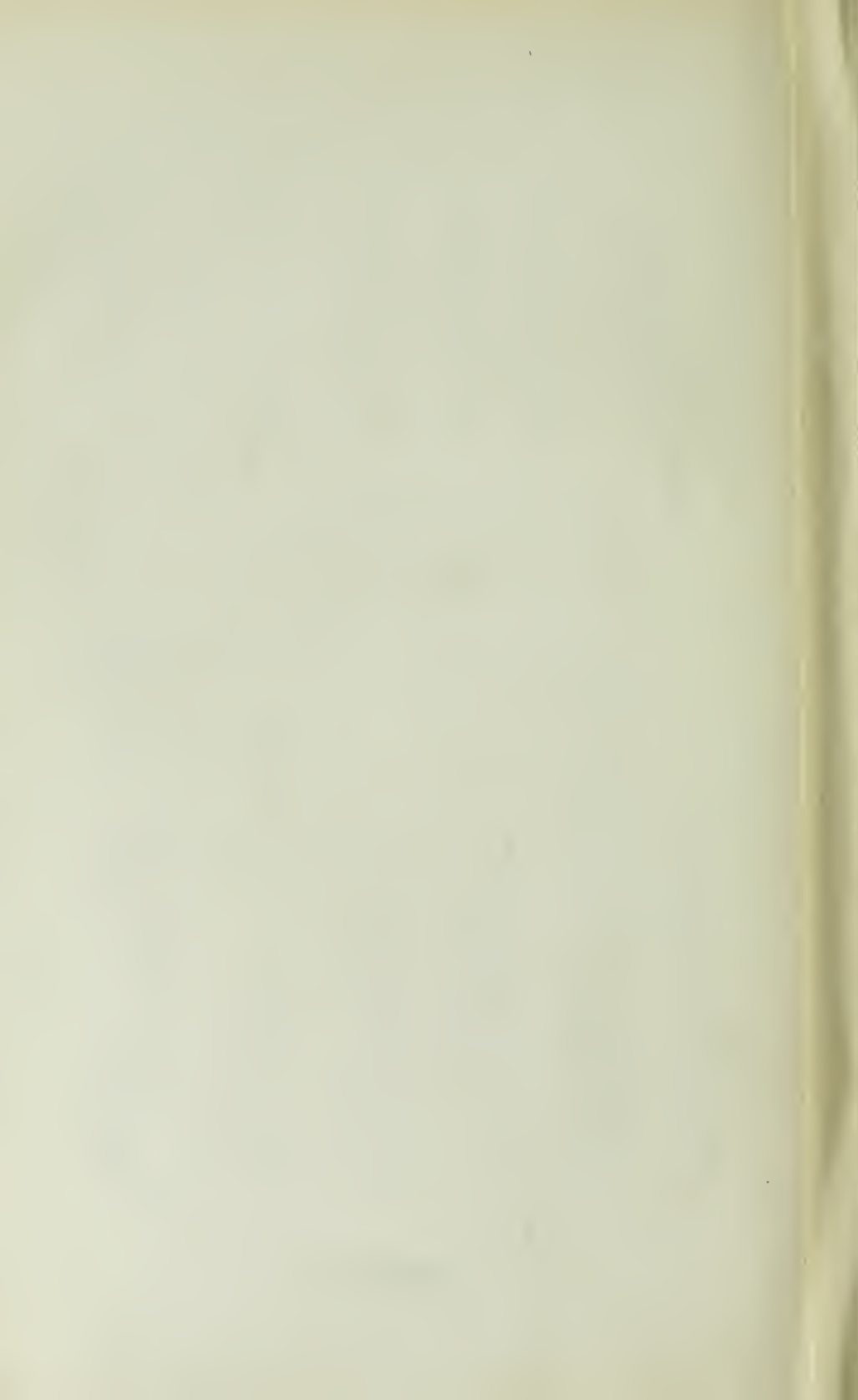
Capitaine au Régiment de Marche du 1^{er} Etranger.

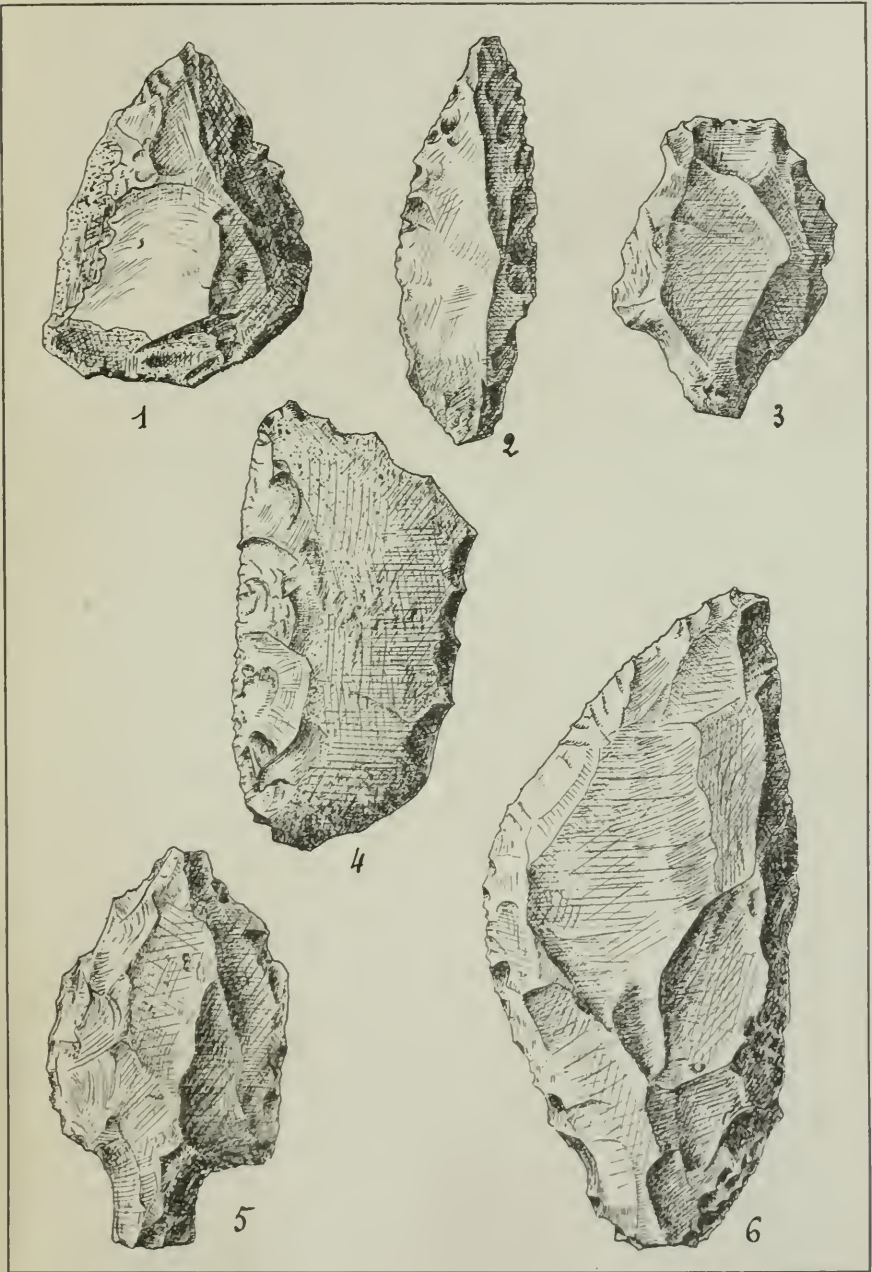


STATION DE GOUTITIR (MAROC ORIENTAL) : FOYERS



STATION DE GOUTTIR (MAROC ORIENTAL) : FOYERS





GOUTTIIR (MAROC ORIENTAL) : SILEX SPORADIQUES



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 4^{er} Décembre 1913 au 31 Mai 1914

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Décembre (1913)	734,1	8,1	18,0	6,9	67,0	283,1	30,0	9	S. E.	1,1	3,3	17,5	14
Janvier (1914)	732,4	5,5	16,6	5,8	68,0	268,0	51,7	10	S. E.	1,0	3,1	17,5	15
Février —	729,1	12,4	16,2	8,7	69,0	215,3	5,0	5	S. E.	1,3	3,3	16,5	14
Mars —	734,4	12,6	23,2	10,4	73,0	208,2	31,0	4	S. E.	1,3	3,2	15,5	13
Avril —	731,3	16,0	26,0	14,3	75,0	217,8	44,0	8	S. E.	1,2	4,7	16,0	14
Mai —	731,3	17,0	27,6	15,2	75,3	228,8	gouttes	4	S. E.	1,1	3,4	15,5	14
TOTAUX	—	—	—	—	—	1.481,2	161,7	40	—	—	—	—	84

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

(3) Neige le 2 janvier.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} décembre 1913 au 31 mai 1914

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1913 au 31 mai 1914	TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1913 au 31 mai 1914
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir		
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N E.	2	8	3	4	9	4	3	4	3	2	5	4	2	6	4	2	7	4	7	7
E N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	0	3	4	2	0	0	2	2	1	3	0	0	1	1	0	1	0	20	20
E S E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	14	9	14	11	13	10	7	12	7	13	15	17	15	19	17	17	17	17	241	241
S S E.	0	0	1	0	1	1	1	1	0	1	0	0	1	0	0	2	0	0	9	9
S.	5	8	5	2	4	4	5	7	6	3	3	4	2	2	2	6	1	3	72	72
S S W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	2	2
S W.	10	6	5	7	4	9	8	6	4	16	6	8	8	6	4	4	5	5	121	121
W. S W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	3	3
W N W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1
N N W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	28	28	28	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546	546

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LES ARABES EN BERBÉRIE DU XI^e AU XIV^e SIÈCLES, par G. MARÇAIS,
1 vol. in-8° broché, 767 p., 1 carte. Constantine, Braham, 1913

Jusqu'à présent les différents auteurs qui se sont occupés de l'histoire de l'Afrique Septentrionale au Moyen Age n'avaient point mis en relief le rôle considérable joué par les Arabes de la deuxième invasion, celle du XI^e siècle. A peu près seul, E. Mercier en avait saisi l'importance¹ ; mais, soit manque de temps, soit manque de documents, il n'avait pu que l'indiquer. Dans le présent ouvrage, M. G. Marçais s'est proposé de combler cette lacune en étudiant le rôle politique et économique de ces tribus arabes, depuis leur arrivée en Maghreb jusqu'à la fin du XIV^e siècle, c'est-à-dire pendant la période où elles ont montré leur plus grande activité.

Dans son Introduction l'auteur a d'abord passé en revue les historiens, les géographes, les voyageurs qui lui ont fourni ses sources. Après avoir étudié les groupes ethnographiques représentés dans l'Afrique du Nord, groupes indigènes ou étrangers, il nous décrit l'état politique du pays, les dynasties qui se le partagent, ses ressources économiques, sa valeur de production. Il nous montre les représentants des anciens colons romains, ceux des musulmans de la première invasion vivant disséminés au milieu des berbères et tendant à disparaître ou à se laisser absorber. Nous avons ainsi un tableau complet de la situation des pays berbères au moment de l'invasion hilalienne.

M. G. Marçais passe ensuite à l'histoire de l'Invasion Arabe proprement dite. Après avoir traité de la rupture entre la dynastie Ziride et la dynastie suzeraine, celle des Fatimides du Caire ; après nous avoir fait connaître les antécédents des tribus arabes conquérantes, il nous décrit leur marche vers l'Occident, recherche le nombre possible de leurs guerriers.

A ce moment, dans l'Afrique du Nord-Ouest déchirée par les luttes entre les diverses dynasties zirides, l'anarchie était complète. Après avoir pris pied dans le pays les Arabes offrirent leur appui tantôt à l'un, tantôt à l'autre des compétiteurs et, toujours à leur profit, achevèrent d'aider à la ruine du pays. M. G. Marçais nous décrit ici l'état de ce pays au XII^e siècle d'après le géographe contemporain Edrisi.

¹ Voir *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, T. II passim.

Les Almoravides d'abord, les Almohades ensuite, successeurs des dynasties zirides, cherchèrent à dompter les envahisseurs. Les Almohades déportèrent en masse quelques tribus, parmi les plus turbulentes, sur la côte Atlantique et les utilisèrent à leur service. Ce système devait être imité sous les dynasties postérieures et complété par des alliances matrimoniales entre les chefs arabes et les souverains qu'ils servaient. Ceux-ci leur attribuèrent des sortes de fiefs, ou *Iqta*, pour leurs tribunes et eux. Parallèlement se développe le rôle des Cheikhs des tribus. En prenant part aux luttes entre les Benou Ghaniya et les Almohades ils entrèrent définitivement dans la vie politique et économique du Nord-Ouest Africain, comme il ressort du tableau de ce pays au xiii^e siècle, d'après l'auteur de l'*Istibsar* et le *Rahla* de Tidjani.

Les dynasties Zenata des xiii^e et xiv^e siècles, quoique berbères, s'appuieront la plupart du temps sur les Arabes pour se maintenir au pouvoir. Leurs supports seront, à Tlemcen, les Benou Amir, les Souaïd ; à Fez, les Khilot et les Sofian ; en Ifrîqia, les Riah, les Doraïd, etc. Enfin, les Mérinides de Fez eux-mêmes disparaîtront sous les coups des Chérifs Hassani soutenus par les Arabes Maqil et Hosaïn du Sud Marocain.

L'ouvrage se termine par un tableau d'ensemble de l'Etat des Arabes en Berbérie, à la fin du xiv^e siècle. L'auteur fait suivre ce tableau d'une Conclusion où il rappelle les traits principaux de la vie sociale, économique, politique des populations qu'il a étudiées. Des tables généralement bien faites et une carte de la répartition des tribus arabes ou berbères complètent ce travail.

Telle est, sommairement exposée, l'esquisse de ce volumineux ouvrage, de plus de sept cents pages, présenté à la Sorbonne comme thèse de Doctorat ès lettres et qui a valu à son auteur le plus légitime succès.

A. COUR.

ORAN, SON PORT, SON COMMERCE, par Ed. Déchaud, 1 vol. broché, in-4°, 132 pages, 2 planches hors texte, des plans et de nombreuses illustrations. Oran, D. Heintz et fils, 1914. — 3 fr. 50.

M. Déchaud vient de publier, sous les auspices de la Chambre de Commerce dont il est le distingué Secrétaire, une étude sur le port d'Oran, travail qui lui avait été souvent demandé par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre cité, à sa prospérité, inséparable de celle de son port.

Nul n'était mieux qualifié que M. Déchaud pour traiter avec science et talent un sujet de cette importance. Il y a réussi.

Aussi ne saurait-on trop le remercier d'avoir fait œuvre utile. La *Société de Géographie d'Oran* lui en est particulièrement reconnaissante.

L'ouvrage débute par un aperçu préhistorique et historique concernant les origines d'Oran, qui restent toujours problématiques. En revanche, l'histoire moderne et contemporaine a permis à l'auteur d'en donner un bon résumé, agrémenté de quelques gravures anciennes et de nombreuses reproductions photographiques. Cette documentation par l'image n'est pas la moins attrayante.

Après un résumé de l'état du peuplement et de la colonisation dans le département dont les progrès rapides assurent le développement du port d'Oran et la prospérité de la ville, l'auteur entre dans le vif de son sujet qu'il traite avec la maîtrise d'un spécialiste.

Ce port, qu'il connaît dans tous les détails de son organisation et de son administration, il le décrit comme il le ferait de sa propre maison : il en fait l'historique, montre les étapes par lesquelles il a passé, énumère les diverses transformations qui, de la petite anse inhospitalière, ont fait un des plus beaux ports français.

Ce fut en 1834 que, pour tirer parti de l'abri, furent entrepris les premiers travaux. En 1848 fut décidée la construction d'un premier bassin, le Vieux Port, d'une superficie de 3 hectares. Lorsqu'il fut livré à la navigation, en 1864, il était déjà reconnu insuffisant. Un agrandissement fut jugé indispensable et bientôt commencèrent de grands travaux. En 1876 furent terminés les bassins du port que nous avons connu jusqu'en 1913. Fermé au Nord par la grande jetée du large et à l'Est par la jetée Sainte-Thérèse, le port avait une superficie totale de 30 hectares, un développement de quais de 2.192 mètres et des terre-pleins de 128.074 mètres carrés.

En 1906, commencèrent les travaux actuellement en cours d'exécution et qui doivent être terminés en 1914. L'agrandissement portera la superficie totale des bassins à 98 hectares avec, à ce jour, 246.074 mètres carrés de terre-pleins.

Ces travaux ne sont pas terminés que d'autres sont déjà à l'étude.

Pour justifier la nécessité de pareils efforts financiers, une courte statistique suffira :

En 1855, le port recevait	775	navires	jaugeant	36.000	tonnes
1865	—	1.146	—	81.465	—
1875	—	1.806	—	223.450	—
1885	—	2.063	—	690.260	—
1895	—	3.915	—	1.836.767	—
1905	—	6.328	—	4.038.179	—
1910	—	7.217	—	6.349.322	—
1912	—	7.402	—	7.316.730	—

Le tonnage des marchandises, charbon compris, était :

En 1890, de 503.316 tonnes.

En 1912, de 1.602.241 tonnes.

En 22 ans, le tonnage des marchandises a donc triplé.

Tirant parti de ces chiffres qui montrent bien le développement rapide du mouvement commercial, M. Déchaud justifie l'utilité des nouveaux travaux projetés pour créer un avant-port de 43 hectares. Ce projet ne tardera pas à être mis à exécution, la Chambre de Commerce ayant pris toutes les dispositions financières destinées à en activer la solution.

La mise en valeur intensive de l'Oranie, la fièvre commerciale, l'apport prochain par les voies ferrées des produits du Maroc Oriental justifient cette confiance en l'avenir du port d'Oran. On ne peut donc qu'applaudir à l'intelligente initiative de la Chambre de Commerce d'Oran.

A l'étude particulière du port d'Oran, M. Déchaud a joint divers chapitres sur l'outillage du nouveau port, le mouvement des autres ports du département, le commerce et la navigation, la Chambre de Commerce, les chemins de fer et les taxes perçues sur les navires, documents présentant un réel intérêt pratique. Une magnifique vue panoramique de l'ensemble du port termine l'ouvrage.

Tel est, en un résumé trop rapide, le tableau esquissé par M. Déchaud. Son livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui aiment notre bonne ville d'Oran, qui s'intéressent à son histoire, à sa prospérité, à son avenir. C'est l'apologie de l'œuvre poursuivie avec persévérance par la Chambre de Commerce et par les hommes dévoués qui en ont assuré et assurent la bonne administration.

Que pour son livre et l'œuvre utile qu'il a accomplie M. Déchaud soit remercié.

F. DOUMERGUE.

EXPOSÉ DE LA SITUATION GÉNÉRALE DU MAROC ORIENTAL A LA FIN DE L'ANNÉE 1912, MIS AU COURANT AU 31 DÉCEMBRE 1913, présenté par M. Maurice VARNIER, Haut-Commissaire du Gouvernement de la République, 1 vol. broch. in-8° de 366 pages. Heintz et fils, impr., Oran, 1914.

Il eût été bien difficile à M. Varnier de choisir un moment plus opportun pour publier cet exposé qui était impatientement attendu par tous ceux qui s'intéressent à la question marocaine. Ce travail comprend trois parties :

1^{re} Délimitation, organisation du Maroc Oriental ;

2^e Services généraux ;

3° Administration spéciale aux Territoires civils et militaires.

En outre, un Appendice pour l'année 1913.

1^{re} PARTIE. — Si, à l'Est, la délimitation actuelle ne peut être que provisoire, la limite algéro-marocaine pourrait bien rester définitive, si le tracé adopté à ce jour reçoit la consécration ministérielle. Après entente avec le Gouvernement Général de l'Algérie la frontière algéro-marocaine a été prolongée du Teniet-Sassi à la vallée de l'Oued Guir. Mais cette limite n'est que politique et ne tend en aucune façon, du moins pour le moment, à fixer des séparations territoriales, des tribus marocaines et algériennes se trouvant à cheval sur la nouvelle ligne frontière.

Pour faciliter l'administration des territoires de ces tribus, les Beni Matar, les Oulad Sidi Cheik Gheraba, les Beni Guil et les ksour d'Ich et de Fignig ont été considérés comme marocains; les Hamyans, Amors, Doui Menia, Oulad Djerir, comme algériens.

La limite prolongée et jalonnée « part du Teniet Sassi, se dirige sur Mengoub (laissant Forthassa à l'Algérie), passe en tête de l'Oued Bou Khakhal, le culmen du djebel Douz, puis englobant dans le territoire marocain Ich et Fignig, suivant la crête du djebel Grouz, la limite passe entre Talzaha à l'Algérie et Aïn Chaïr au Maroc jusqu'au djebel Zelmon : elle s'infléchit ensuite au Sud, à l'Est de Bou Anan, poste marocain, puis, peu après, par Djirf el Kholfi, elle se dirige de nouveau à l'Ouest, jusqu'au Teniet Ariatine où elle va vers le Sud à travers la Hammada, laissant à l'Algérie la vallée toute entière de l'Oued Guir dont les protocoles antérieurs attribuaient la rive droite au Maroc ».

L'établissement de cette limite administrative en évitant des conflits d'attribution a un autre résultat assez inattendu, elle arrête définitivement l'extension du territoire militaire d'Aïn-Sefra vers l'Ouest et réduit, peut-être à tort, l'importance de la subdivision.

Le statut de l'organisation administrative supérieure fait l'objet du deuxième chapitre. Le Maroc Oriental est placé sous la haute autorité du Haut-Commissaire Français, avec bureaux civil et militaire, mais relevant du Résident Général; un Haut-Commissaire Chérifien est placé près du Commissaire Français pour régler les questions intéressant les indigènes.

2° PARTIE. — Dans la deuxième partie il est traité de l'organisation et du fonctionnement des services généraux du Maroc Oriental; des renseignements précieux sont fournis sur le fonctionnement des divers services: Justice, Instruction publique, Assistance, Hygiène, Perceptions et Régies, Douanes,

Importations, Exportations, Monnaie, Domaines, Acquisitions immobilières par les Européens, Travaux publics, etc. Cette partie du travail n'est pas la moins intéressante, elle met en relief les progrès accomplis, les magnifiques résultats obtenus.

Le budget général de 1912 a été arrêté aux chiffres suivants :

Recettes.....	1.629.447	»
Dépenses.....	1.609.251	»
Excédent de Recettes	20.196	»

Au sujet du commerce général du Maroc Oriental avec l'Algérie, le tableau ci-après montre la progression des transactions :

ANNÉES	EXPORTATIONS	IMPORTATIONS	TOTAL GÉNÉRAL
1908	447.435 »	2.958.693 »	3.406.128 »
1909	3.427.073 »	6 696.947 »	10.124.019 »
1910	9.168.151 »	6.675.917 »	15.844.152 »
1911	6.782.755 »	10.250.221 »	17.032.976 »
1912	3.582.199 «	12.981.914 »	16.564.113 »

Les exportations en 1911 et 1912 ont fortement baissé pour deux raisons : d'abord, par suite de deux récoltes déficitaires ; ensuite, parce que les troupes d'occupation et la population civile consomment sur place des produits autrefois exportés : bétail, céréales, etc.

Un fait curieux à signaler c'est que la monnaie française est déjà à peu près seule utilisée par les indigènes.

3^e PARTIE. — Elle est consacrée à l'administration générale des territoires civil et militaire. Pour le territoire civil qui comprend la ville Oudjda seule, l'organisation et l'administration communales sont exposées en détail ; les progrès réalisés disent combien l'effort intelligent a été grand. Qui a vu Oudjda en 1907, qui le revoit aujourd'hui, ne le reconnaît plus ; sur l'emplacement des charniers et des mares stagnantes, dont les émanations putrides entretenaient un état sanitaire lamentable, des promenades plantées d'arbres, des squares ont été créés. Bientôt, au point de vue de l'hygiène de l'alimentation en eau, de l'éclairage électrique, « Oudjda n'aura plus rien à envier aux villes les mieux dotées de la France et de l'Algérie ».

Le territoire militaire est évidemment très étendu. L'action politique et administrative y est exercée, sous l'autorité du Haut-Commissaire Français, par le Général Commandant les troupes d'occupation.

Le territoire est divisé en Région Nord et Région Sud, chacune subdivisée en cercles et postes. A chaque section a été consacrée une courte notice indiquant ses ressources : nombre d'habitants, superficie cultivée, cheptel.

La Région Nord comprend : les territoires d'Oudjda, de Taourirt et le cercle des Beni Guil.

Le territoire d'Oudjda est divisé en deux cercles :

- 1° Cercle d'Oudjda (postes d'Oudjda, Berguent, El Aïoun) ;
- 2° Cercle des Beni Snassen (postes de Berkane, Tatoralt, Martimprey).

Le territoire de Taourirt est divisé aussi en deux cercles :

- 1° Cercle de la Moulouya (poste de Taourirt) ;
- 2° Cercle de Debdou (poste de Debdou).

Le cercle des Beni Guil ne comprend que le poste de Figuig.

La Région Sud est réduite à deux postes : Bou Denib et Bou Anan.

Le 1^{er} octobre 1913 a été créé le nouveau cercle de M'soun, avec deux postes : M'soun et Guercif-Merada.

Un chapitre spécial (chap. III) est consacré à l'action politique. Ce chapitre est du plus haut intérêt. C'est l'historique rapide des diverses phases de notre prise de contact avec les tribus marocaines, des difficultés rencontrées, des mesures prises pour les aplanir, de celles proposées pour les éviter à l'avenir, en un mot, c'est l'histoire de nos interventions armées et de nos relations diplomatiques avec les diverses tribus qui nous sont aujourd'hui soumises. Cet aperçu historique s'étend jusqu'en juin 1913.

Dans un Appendice développé sont énumérés les travaux entrepris et les résultats obtenus pendant l'année 1913. La situation est de plus en plus satisfaisante.

Tel est en résumé cet exposé de situation qui montre d'une façon lumineuse le chemin parcouru, les remarquables résultats obtenus en quelques années. L'expérience acquise en Algérie n'a pas été perdue. Les autorités militaires et civiles se sont montrées à la hauteur de leur tâche. Certes, tout n'est pas parfait, mais les difficultés qui naissent des heurts des usages marocains et de la législation française seront petit à petit aplanies ; elles ne peuvent entrer en ligne de compte pour nier les résultats merveilleux de l'action bienfaisante de la France.

Les étrangers qui nous jalourent, qui se plaisent à entraver notre action civilisatrice, feront bien de lire le livre de M. Varnier, ils se rendront compte que la France en organisant ces régions, jusqu'ici troublées par les querelles intestines, travaille non seulement pour son propre compte, comme elle en a le droit et le devoir mais aussi pour le monde civilisé ; elle ouvre ce pays aux relations européennes et mondiales.

On ne saurait donc trop rappeler, à l'occasion de la publication de cet Exposé, que tous ceux, militaires et civils, qui ont participé à l'occupation et à l'organisation du Maroc Oriental, ont bien mérité de la Patrie ; et tout particulièrement M. Varnier, Haut-Commissaire, qui a mis au service du Maroc Oriental, la longue

expérience qu'il avait acquise à la tête du Secrétariat Général du Gouvernement Général de l'Algérie.

La *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* est heureuse d'applaudir à l'œuvre accomplie par un de ses membres les plus éminents.

F. DOUMERGUE.

CARACTÈRES AGRONOMIQUES DES TERRAINS TERTIAIRES ET QUATÉNAIRES DE LA RÉGION DE MOSTAGANEM. Résumé du Mémoire présenté à la Faculté des Sciences d'Alger pour l'obtention du Diplôme d'Études supérieures (Chimie appliquée), par M. J. MASQUENÉ. Brochure in-8°, de 37 pages, une planche de coupes et une carte. Mostaganem, Eug. Prim, 1914.

Dans ce travail l'auteur, professeur d'agriculture, rend compte de l'étude qu'il a entreprise pour rechercher la valeur culturale des terres de la région de Mostaganem, région où de vastes étendues sont occupées par des sables peu fertiles et ne se prêtant guère qu'à la monoculture.

Cette étude comprend trois parties :

1° Un aperçu de la constitution géologique ;

2° Une classification des sols d'après leur composition physique et chimique ;

3° Les caractères agronomiques de ces sols et les améliorations qui peuvent leur être apportées en vue d'en tirer un meilleur parti.

L'aperçu géologique est bien résumé. Toutefois je ferai une réserve au sujet des « marnes bleues du Sahélien » qui affleurent sur la côte.

A Ouréah, par exemple, le Sahélien n'apparaît pas, ce sont les marnes *plaisanciennes* (P, a) qui supportent les grès *astiliens* (P, a et P, b, grès *marius* et grès à *helix*). Ces marnes pliocènes forment l'assise de retenue de la nappe aquifère entre Ouréah et Rivoli.

On peut donc admettre qu'en général, entre la Macta et Mostaganem le Sahélien est séparé des grès pliocènes par une assise plus ou moins épaisse de marnes bleues plaisanciennes, mais qui peuvent ne pas apparaître ou être cachées par les éboulis.

Dans la 2^e partie l'auteur présente une série d'analyses des sols, qui seront un guide précieux pour ceux qui, en vue d'un meilleur rendement, voudront amender leurs terres.

Dans la 3^e partie sont mis en relief les caractères agronomiques des sols siliceux, silico argileux, argileux du Pliocène.

des terres miocènes ou d'origine miocène et de celles du pléistocène.

Un tableau des moyennes des pluies mensuelles recueillies à Mostaganem, de 1907 à 1912, par le Service des Ponts et Chaussées, est intercalé dans ce chapitre. En 1910, la quantité de pluie tombée a été de 351 m/m 5 ; en 1908, de 553 m/m 1.

Le distingué professeur s'attache ensuite à recommander certains amendements et engrais, principalement le lupin employé comme engrais vert dans les terres sablonneuses.

En résumé, l'étude M. Manquené est un travail consciencieux que les cultivateurs consulteront avec profit. On ne peut que remercier l'auteur de leur avoir rendu ce service.

Et puisque j'en ai l'occasion, qu'il me soit permis de féliciter personnellement M. Manquené dont j'ai connu les débuts modestes ; fils de ses œuvres, livré à ses seules ressources, il est arrivé, par un labeur acharné, à se faire une situation enviable. Epris de science, il saura rendre d'autres services à la Colonie.

F. DOUMERGUE.

LE CINQUANTENAIRE DES GIRONDINS (1860-1910), par Paul-Théodore VIBERT, 1 vol. broché, in-4°, 354 pages. Paris, Schleicher frères, 1913

M. Théodore Vibert père a publié, en 1860, un poème épique en 12 chants (10.200 vers) portant pour titre *Les Girondins*.

Il semble, d'après ce qui découle des dires recueillis dans cet ouvrage, que cette publication a été discutée. Aussi le Cinquantième des Girondins est un long plaidoyer en faveur du poème. Le fils veut élever un monument, à la gloire de l'ouvrage, la *Grande Epopée nationale* de Théodore Vibert. Ce sentiment est fort honorable et nous ne pouvons qu'y applaudir ; quoi de plus beau que le respect d'un fils pour son père et M. Paul Vibert fait plus que respecter son père, il a pour lui une véritable adoration.

Résumé des conférences faites à l'occasion des Fêtes du Cinquantième, à la Mairie du VII^e Arrondissement à Paris, du 7 au 24 décembre 1910, sur la Grande Epopée nationale de Théodore Vibert, tel est le sous-titre de l'ouvrage que l'auteur a bien voulu offrir à notre Société. Nous y trouvons, en effet, des résumés de conférences sur telle ou telle partie de l'Epopée.

M. Olivier de Gourguiff parle de Charlotte Corday, M. Albert Maréchaux traite la question en général, M. Tancrède Martel parle surtout de l'assassinat de Marat, etc. M. Roger Gay a seul fait une conférence sur l'ensemble de l'Epopée; elle est imprimée in-extenso (54 pages du volume). Le conférencier fait de

nombreuses citations pour faire toucher du doigt la beauté des vers et de l'inspiration du poète, qui a, par moments, un véritable souffle lyrique.

Enfin une partie de l'ouvrage contient les articles qui ont été publiés par les journaux de toutes les opinions, républicains, gouvernementaux, légitimistes et indépendants. Tous sont d'avis que M. Vibert a montré, avant tout, un grand courage en osant publier en France un poème de 10.200 vers ; tous font un grand éloge du poème lui-même, de la versification qui est à peu près parfaite et des idées exprimées par l'auteur.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre grande Révolution trouveront dans le *Cinquantiennaire des Girondins* quelques idées sinon neuves, au moins originales. Les 350 pages sont faciles à lire, car on passe d'une page à l'autre à des styles différents, les collaborateurs étant au nombre de quarante au moins.

E. KRIEGER.

LA POSITION GÉOGRAPHIQUE D'IN SALAH, par G.-B.-M. FLAMAND ; documents pour servir à l'histoire de la cartographie du Sahara (3 cartes, 2 graphiques, 12 illustrations, 1 index). Extrait de la *Revue de Géographie*, T. VII, 1913, chez Delagrave, Paris.

In Salah, petite agglomération du Tidikelt, est pourtant devenue, grâce à sa situation géographique, la « capitale morale » de tout « l'archipel Tounien » ; c'est là que les Tounaregs ont préparé leurs coups de main contre les missions françaises, en particulier contre la mission Flamand en 1889. In Salah est aussi l'une des bases les plus importantes de la cartographie saharienne ; comme ses coordonnées variaient d'après Laing et G. Rohlf, M. Flamand fut chargé de les fixer exactement.

L'auteur donne les différentes orthographes arabe, tanaheq, européennes de In Salah, qui peuvent être ramenées à deux types : Le type berbère In Salah (lieu de Salah) et le type arabe, Aïn Salah *عين الصالح* (la source de Salah ou des saints), qui n'est qu'une déformation de l'appellation berbère. En 1787, un Allemand, Von Linsiedel signale pour la première fois Ensala ; en 1802, le major Rennellz cite Enzeleh et cherche à en établir les coordonnées. En 1875, le major Laing séjourne à In Salah et d'après ses observations astronomiques, donne les coordonnées suivantes :

27° 11' 00" lat. N.
0° 05' 15" long. W. de Paris

Ces chiffres furent contestés par les Allemands à cause du

mauvais état où se trouvaient les instruments de Laing ; mais les évaluations ultérieures, en particulier celles de G. Rohlf, fournirent des chiffres à peu près semblables pour la latitude. Les contestations portèrent surtout sur le signe de la longitude. Depuis le voyage de Laing jusqu'à la mission F. Foureau (1893-94), les cartographes attribuaient à In Salah une longitude *occidentale* : pour la première fois, Foureau lui attribua une longitude *orientale* : $0^{\circ}23'40''$. Pour faire cesser ces indécisions, M. Flamand fut chargé de faire au Tidikelt, en 1899-1900, les observations astronomiques nécessaires. En utilisant une méthode graphique nouvelle de Ch. Trépied, directeur de l'observatoire d'Alger, M. Flamand obtint les déterminations astronomiques suivantes :

	$27^{\circ} 10' 46''$	lat. N.	
par l'occultation de 65 Bélier	$0^{\circ} 7' 15''$	} d'arc long. E. de Paris	
par l'observation d'angles			
horaires du soleil	$0^{\circ} 7' 45''$		

Le chiffre de la latitude confirme donc le premier résultat de Laing. Les deux déterminations de la longitude ont donné des valeurs qui, toutes deux de même signe *oriental*, concordent à deux secondes de temps près, et donnent raison à F. Foureau. De nouvelles déterminations faites par M. Noël Vilatte ont confirmé, à quelque chose près, les chiffres et le signe de la longitude donnés par M. Flamand. En attendant que des mesures plus précises (par la T. S. F.) puissent être appliquées, il y a lieu d'admettre les valeurs approchées et surtout le signe *oriental* de la longitude présentés par M. Flamand.

Toutes les altitudes, sauf une, relevées à In Salah, depuis G. Rohlf en 1864 jusqu'à nos jours sont comprises entre les cotes 280 et 260 ; M. Flamand, des observations faites sur deux baromètres à mercure et deux baromètres anéroïdes, a déduit l'altitude 275 mètres.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 6 AVRIL 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, Abbé FABRE, DANGLES, PÉREZ, LEVAIN, KRIÉGER.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, DÉCHAUD, DUPUY, FLAHAULT, LAMUR, LEMOISSON, DE PACHTERE, PELLET, PONTET, POUSSEUR, RENÉ-LECLERC, D^r SANDRAS.

Absents : MM. HUOT, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Président adresse à M. KRIÉGER, nommé Officier d'Académie, les plus vives félicitations du Comité. M. KRIÉGER remercie.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. HEIBLIG, HIRS, MAGER, POTTIER et la RÉUNION DES OFFICIERS D'AIN-SERRA, présentés dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. MINGUET, directeur de la *Société Générale*, succursale d'Oran, présenté par MM. Doumergue et Bérenger.

M. SCHLOTTERBECK, ingénieur de la maison Brustlein à Oran, présenté par MM. Arambourg et Doumergue.

Lecture est donnée d'une circulaire du *Comité de vigilance pour la liberté des fouilles* qui nous demande de nous faire représenter à une réunion qui se tiendra à Paris à l'occasion du *Congrès des Sociétés Savantes*. Le Comité charge le Président

de donner de nouveau pleine et entière adhésion à toutes les mesures proposées.

Une proposition d'échange du Bulletin n'est pas agréée.

Lecture est donnée de la circulaire annonçant que le *Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie* se tiendra cette année à Brives, du 14 au 26 juillet 1914.

Le Secrétaire général fait connaître qu'en réponse à la circulaire du 15 mars relative aux élections, quatre candidatures se sont produites. Ce sont celles de :

MM. le général BASCHUNG, FABRE LA MAURELLE, JULIEN, SABOURET.

La deuxième circulaire sera, conformément aux statuts, envoyée avant le 15 avril.

L'Assemblée générale est fixée au dimanche 3 mai.

Cette réunion ayant lieu cette année avant le premier lundi du mois, la séance ordinaire de mai est fixée au dernier lundi d'avril.

Au sujet des concours, le Président annonce que deux monographies lui sont parvenues : l'une concerne la commune d'Aïn-el-Turek ; l'autre, celle d'Oued Taria. Ces mémoires seront examinés par la Commission du Bulletin et par les membres du Comité qui désireront participer à ce travail.

Le programme des concours pour 1915-1916 est ensuite établi. Il sera publié au Bulletin en cours d'impression¹.

Le Comité accepte le projet d'agrandissement des rayons de la bibliothèque. Il décide qu'une commission composée de MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DANGLES et TOURNIER arrêtera une liste des ouvrages qui pourraient être acquis.

La bibliothèque a reçu :

Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle, par M. Georges Marçais ;

Le Cinquantenaire des Girondins, par M. Paul-Théodore Vibert ;

Cinquante-cinq livres et brochures de M. A. Guebhard ;

Neuf brochures sur les poissons fossiles, de M. Prieur.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures 45.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

¹ Voir Bull. 1^{er} trim. 1914, p. 144.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 27 AVRIL 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, ARAMBOURG, DUPUY, KRIÉGER, LEMOISSON, PELLET, PÉREZ, PONTET, D^r SANDRAS.

Absents excusés : MM. DANGLES, LEVAIN, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. Abbé FABRE, HUOT, LAMUR, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 6 avril.

A ce sujet, plusieurs collègues font remarquer qu'ils n'ont pu assister à la séance précédente, la distribution des convocations ayant été faite par les facteurs du dimanche au jeudi.

Il est décidé que ces collègues seront portés comme excusés.

Cette modification admise, le procès-verbal du 6 avril est adopté.

Le Président fait part de la mort de M. Emile Gentil l'explorateur du Chari et de l'Oubangui et exprime les regrets que cause la disparition de celui qui a agrandi, en Afrique, le domaine colonial de la France. Une notice lui sera consacrée dans le Bulletin.

Le Président rappelle à ses collègues que M. Houdou père, qui faisait partie de notre Société depuis de nombreuses années, est décédé depuis la dernière réunion. Au nom du Comité il a exprimé à la veuve et à la famille les regrets que nous a causés cette disparition.

Passant à un sujet plus gai, le Président félicite notre dévoué bibliothécaire, M. TOURNIER qui, à l'occasion du *Congrès des Sociétés Savantes*, a reçu les palmes d'Officier d'Académie. « Je suis personnellement heureux, ajoute-t-il, d'avoir contribué à faire récompenser celui qui, depuis dix ans, m'a apporté le concours le plus dévoué dans l'accomplissement de mes diverses fonctions. »

M. TOURNIER remercie ses collègues et les assure de son dévouement.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. MINGUET et SCHLOTTERBECK, présentés dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. DANDINE Achille, propriétaire, rue d'Arzew à Oran, présenté par MM. Bérenger et Pagès.

M. le docteur-professeur HATJIDAKIS, académicien au Pirée (Grèce), présenté par MM. Doumergue et docteur Sandras.

M. MANQUENÉ, professeur à la Chaire d'Agriculture de Mostaganem, présenté par MM. Doumergue et Arambourg.

M. SÉPULCHRE, maréchal-des-logis au 2^e Spahis à Meridja, par Colomb-Béchar, présenté par MM. Doumergue et Tournier.

M. DU SERRE TELMON, lieutenant au 2^e Groupe d'Artillerie à Bou-Denib, présenté par MM. le commandant Jeanney et le lieutenant Aubert.

La Commission chargée d'examiner les manuscrits présentés au concours propose d'accorder la première récompense à l'auteur de la monographie de la commune d'Aïn-el-Turck. Le Comité approuve et charge M. DÉCHAUD de rapporter cette question à l'Assemblée générale.

La bibliothèque a reçu :

De M. Manquené, une étude sur *Les Terres agricoles de Mostaganem* ;

De M. Flamand, un travail sur *La Position géographique d'In Salah*.

Des remerciements sont votés aux auteurs.

Le service de la Carte géologique de l'Algérie vient de distribuer les feuilles d'Arzew, Mostaganem, Ténès et Sétif. M. DOUMERGUE fait remarquer que sur les quatre feuilles, deux concernent notre département. Il insiste sur l'importance de la publication de la feuille d'Arzew qui complète à l'Est celle d'Oran et montre tout le développement du Lias et du Crétacé, entre Kristel et Arzew.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DU 3 MAI 1914

Procès-verbal de la Séance

Le trois mai mil neuf cent quatorze, à neuf heures et demie, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, régulièrement convoqués, se sont réunis en Assemblée générale au siège de la Société, 7, rue Schneider, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Une trentaine de membres sont présents ; plusieurs se sont excusés.

Le Président ouvre la séance en donnant connaissance des articles des statuts qui règlent la tenue de l'Assemblée générale ; il rappelle qu'il y a lieu, conformément à l'ordre du jour, de procéder à l'élection de neuf membres du Comité.

Cette formalité remplie, il invite l'Assemblée à désigner trois scrutateurs pour commencer immédiatement le dépouillement des votes par correspondance.

Sont désignés : MM. l'abbé JOLIET, TOLÉDANO et TOURNIER, qui entrent aussitôt en fonctions.

On reprend l'ordre du jour. M. le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 4 mai 1913. Mis aux voix, le procès-verbal est adopté.

Le Président lit ensuite un rapide exposé par lequel il montre les progrès accomplis par la Société pendant ces dernières années ; il donne des indications utiles sur la marche à suivre pour assurer l'avenir de la Société. L'Assemblée approuve les idées exposées par M. DOUMERGUE et souligne par des applaudissements les parties les plus saillantes de son rapport.

Puis la parole est donnée au Secrétaire général pour la lecture de son rapport annuel sur les travaux de la Société pendant l'année 1913. Ce rapport est approuvé par l'Assemblée qui, sur la proposition du Président, vote de chaleureuses félicitations à son auteur.

M. DÉCHAUD, vice-président, lit ensuite son rapport sur les concours ouverts par la Société en 1913.

Enfin, M. le Trésorier fait l'exposé de la situation financière de la Société pour l'exercice 1913. Ses comptes administratifs sont annexés à son rapport. L'excédent des dépenses sur les recettes est de 403 fr. 04. L'Assemblée approuve les comptes et exprime sa satisfaction à M. POCK, auquel elle renouvelle sa reconnaissance pour le dévouement qu'il apporte à remplir des fonctions parfois assez ingrates.

Sur la proposition du Trésorier, l'Assemblée décide qu'une somme de 300 francs à prendre sur l'excédent, sera versée à la caisse de réserve.

La lecture des rapports étant terminée, la séance est suspendue pour permettre aux membres présents de voter.

Ont pris part aux élections, 142 sociétaires ; mais 6 votes étant parvenus en retard n'ont pu être comptés.

Le dépouillement a donné les résultats suivants :

Bulletins déposés : 136.

Suffrages exprimés : 134.

Bulletins nuls : 2.

Ont obtenu :

MM. DOUMERGUE	133 voix
FLAHAULT	129 —
Général BASCHUNG	128 —
Abbé FABRE	124 —
DANGLES	123 —
DE PACHTERE	122 —
HUOT	112 —
POUSSEUR	112 —
RENÉ-LECLERC	81 —
FABRE LA MAURELLE	57 —
SABOURET	47 —
JULIEN	24 —

En conséquence, MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, général BASCHUNG, Abbé FABRE, DANGLES, DE PACHTERE, HUOT, POUSSEUR, sont élus pour 3 ans ; M. RENÉ-LECLERC est élu pour 1 an.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 10 heures 45.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

1° RAPPORT DE M. DOUMERGUE, PRÉSIDENT

Messieurs,

S'il appartient à M. le Secrétaire général de vous rendre compte des résultats obtenus pendant l'année écoulée, il est aussi dans le rôle du Président de donner son appréciation sur la marche de la Société.

Je pourrais, en quatre mots, résumer cet exposé et vous dire : la situation est bonne ; mais, comme je ne puis me borner à cette affirmation, je tiens à l'appuyer sur des chiffres. Le petit tableau suivant montre les progrès accomplis depuis 1905, c'est-à-dire depuis l'époque où, après un fort recul, la Société a repris sa marche ascensionnelle.

Effectif : en 1905, 284 membres ; en 1913, 400 membres.

Recettes ordinaires (cotisations) : en 1905, 3.038 francs ; en 1913, 4.414 fr. 24 ; accroissement, 1.376 fr. 84.

Recettes générales (cotisations, subventions, intérêts) : en 1905, 3.835 fr. 50 ; en 1913, 6.056 fr. 35 ; accroissement, 2.220 fr. 85.

Dans le même laps de temps le capital de la caisse de réserve a été sérieusement augmenté.

Au sujet de ce capital, je tiens à répéter ce que j'ai déjà dit. Il est absolument nécessaire d'accroître la réserve qui, seule, permettra à la Société de traverser sans grand dommage les crises passagères dont elle pourrait avoir à souffrir. Pour cela il est nécessaire que ceux qui se succéderont à ce fauteuil aient comme principale ambition celle de servir les intérêts de la Société et non leur intérêt personnel.

En vous priant d'excuser cette digression, je reviens à mon sujet.

Les économies que nous avons réalisées ne nous ont pas empêché de faire les dépenses utiles. Nous avons continué à apporter tous nos soins à l'amélioration du Bulletin, nous avons augmenté les ressources de la Bibliothèque. Vous pouvez juger vous-même de la valeur du Bulletin ; je n'en parlerai pas. Au sujet de la Bibliothèque, je tiens à vous donner quelques chiffres.

En 1905, elle comprenait environ 1.400 numéros ; à ce jour elle en compte 2.300, soit une augmentation de 900 unités en neuf ans et, pour les deux dernières années seulement, 350.

Je ne crains donc pas d'être démenti quand j'affirme que la Société est prospère. Ce résultat nous le devons à la confiance que nous témoignent les sociétaires qui nous aident de leurs cotisations et les collectivités qui nous subventionnent. L'appui moral que tous nous apportent fait la force du Comité.

Mais je serais injuste et ingrat, Messieurs, si je ne reportais pas sur le Comité la part qui lui revient dans les résultats obtenus. Grâce à l'union très étroite qui règne dans son sein, grâce aux cordiales relations que ses membres entretiennent entre eux, la besogne du Bureau est rendue plus facile, surtout à mes collaborateurs immédiats : Secrétaire général, Bibliothécaire, Trésorier, desquels dépendent les services administratifs.

A tous, je dis bien sincèrement : Merci !

Il en est d'autres auxquels doivent aller nos sentiments reconnaissants et notre profonde gratitude : ce sont les collaborateurs du Bulletin. Ces savants modestes, ces hommes de science qui honorent notre Société, sont les plus grands artisans de sa prospérité ; nous leur sommes redevables de la notoriété dont jouit notre publication dans le monde savant. Aussi je me fais un devoir de leur renouveler publiquement les remerciements que je me plais à leur adresser chaque fois que l'occasion s'en présente.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous remercier d'avoir bien voulu assister à cette réunion ; ma gratitude s'étend aussi à ceux qui y ont participé par correspondance.

Au nom du Comité, en mon nom personnel, je renouvelle à tous les sociétaires l'expression de nos sentiments recon-

nissants. Forts de leur appui, dont nous sommes très honorés, nous redoublerons de zèle et d'activité pour faire vivre et prospérer notre chère Société.

2° RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

sur les Travaux de la Société pendant l'année 1913-1914

Messieurs et chers Collègues,

Une tradition, conforme du reste aux statuts, veut que le Secrétaire général fasse, tous les ans, l'exposé des travaux de la Société, pendant l'année écoulée.

Avant d'aborder cette importante question dont la lecture paraît un peu aride tant à l'auteur qu'aux auditeurs, permettez-moi de saluer la mémoire de ceux que la mort a cruellement fauchés. Je ne rappellerai pas leurs noms. Les notices nécrologiques publiées au Bulletin nous ont appris à les connaître et à apprécier les services que plusieurs ont rendu à la Société, soit comme membres du Comité, soit par les travaux qu'ils ont fournis et qui ont été fort goûtés de nous tous. Adressons-leur un touchant adieu et, à leurs familles, nos douloureuses sympathies.

Nous allons maintenant énumérer les travaux faits et nous les exposerons dans l'ordre suivant :

I. Effectif numérique de la Société. — Le souci constant du Comité a été d'augmenter ou, tout au moins, de maintenir l'effectif. Il y a réussi. Aussi, au cours de 1913, nous constatons avec une légitime satisfaction un accroissement de 16 unités, malgré le fait des pertes subies par le départ des fonctionnaires civils et militaires appelés dans d'autres résidences. Au 1^{er} mai 1913, l'effectif était de 400 membres ; au 1^{er} mai 1914, il est de 416.

II. Réunions du Comité administratif. — Les séances du Comité ont été suivies. Aucune séance n'a été remise par suite de manque de quorum. Elles ont été de onze avec une moyenne de douze membres, soit la moitié du Comité.

III. Bulletin. — Le Bulletin a continué à paraître régulièrement. Les quatre fascicules forment un volume de 590 pages.

Des études fort intéressantes sur la géographie, la géologie,

l'hydrologie, la climatologie, la démographie, l'histoire, l'archéologie, etc., y ont été publiées.

Le nombre de mémoires insérés est de quatorze avec un nombre à peu près égal de notices. Nous allons les rappeler avec une courte analyse.

Capitaine GAQUIÈRE : *Berguent (Ras-el-Aïn), Maroc Oriental*. — Cette étude nous donne une description géographique, des détails sur la population, les conditions économiques et les événements politiques qui nous ont amenés à occuper cette région. Elle est d'un haut intérêt et sera utilement consultée par les personnes appelées à parcourir ce pays.

M. le lieutenant DELUOMME, dans un travail très documenté, nous donne des renseignements fort intéressants sur *Sellat et la région de Sellat*. Il traite son sujet au point de vue géographique, géologique, hydrographique, climatologique, démographique, économique, etc. Ce travail sera un guide utile pour toutes les personnes s'intéressant à l'avenir du Maroc Occidental.

M. DÉCHAUX, dans son étude sur *La population de l'Oranie d'après le dénombrement de 1911*, nous expose les effets de la loi de 1882, accordant automatiquement la nationalité française à toute une catégorie d'étrangers et en fait ressortir les conséquences futures au point de vue politique et économique.

Dans une autre remarquable étude sur *Le développement économique de l'Algérie*, il nous fait l'historique de la colonisation depuis le début de la conquête et indique les moyens à employer pour en assurer les progrès.

La botanique a occupé une place importante au Bulletin. M. DOUMERGUE nous a donné une étude très détaillée sur les *Herborisations Oranaises*, déjà publiée mais qui était épuisée.

Dans son travail sur la gestion du domaine de l'État par le Maghzen, M. J. GRIGUER expose les différents modes de contrat de location consentis au Maroc et fait ressortir les avantages et les inconvénients qu'ils présentent.

Mademoiselle GLOTZ, qui a fait un voyage dans les Beni Snassen et Oudjda, nous a fourni des renseignements fort intéressants sur l'état de la colonisation dans cette région.

M. le capitaine VOIXOR, toujours dévoué à notre Société, en se livrant à des études d'histoire, a établi des *Tables pour servir aux calculs de concordance des ères chrétienne et musulmane et à la résolution de divers problèmes*, dont pourront tirer partie ceux qui s'occupent d'histoire musulmane.

Nous avons aussi publié du même auteur :

1° Une note faisant suite à son remarquable ouvrage *Oudjda et l'Amalat*. Dans cette note, M. Voixor nous donne des précisions sur la troisième incursion du maréchal Bugeaud, sur le territoire marocain, en 1844 ;

2° Une Note sur les *lunuli* et quelques vestiges d'anciennes agglomérations de la région d'Oudjda.

A M. LEMOISSON, nous devons une notice historique sur la part contributive de notre Société à la connaissance de l'Empire chérifien.

Une grande partie du Bulletin a donc été consacrée à des études sur le Maroc. Nous en sommes heureux parce qu'elles nous permettent de mieux connaître ce pays, appelé à un grand avenir. Aussi avons-nous été heureux de publier des *Renseignements économiques et scientifiques avec état comparatif des produits des marchés de la Chaouïa et des observations météorologiques sur la Chaouïa*, document que nous devons à l'obligeance du Service des Renseignements.

Nous avons publié aussi des études sur la préhistoire, l'archéologie et l'épigraphie :

1° De M. DOUMERGUE, une *Note sur quelques relations de la préhistoire de la région de Constantine avec celle de la région d'Oran*, dans laquelle il analyse les importantes découvertes faites par M. Debruge, résultats qui peuvent faciliter la tâche de ceux qui recherchent les origines des populations barbaresques ;

2° Du même auteur, une *Notice archéologique sur quelques vestiges de ruines romaines de Bou-Tlélis et d'Arbal* ;

3° De M. BLANCHÉ, une *Notice sur les ruines berbères des environs d'Aïn-el-Turck*, étude qui établit que cette partie d'un littoral a été occupée par les Berbères ;

4° La région d'Aïn-Témouchent, l'ancienne *Albulae* des Romains, nous fournit toujours d'intéressants documents par les découvertes que l'on y fait de temps à autre. M. DE PACHTERE, notre savant collègue du Comité, a traduit une importante inscription trouvée dans la partie occidentale de l'ancien bivouac et établissant que le centre antique s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle. Il nous a donné également la traduction d'une autre inscription romaine trouvée à Chanzy par M. Parodi, instituteur de ce centre.

Il a été aussi publié une *Note sur la production artificielle des pluies par le système Dessoliers*; une *Notice sur les comparaisons des observations météorologiques*, faites en 1911, à Casablanca et à Oran.

M. TOURNIER nous a donné, comme tous les ans d'ailleurs, la *Statistique du mouvement commercial du port d'Oran*.

MM. GUILLAUME et LIULLIER ont continué à nous fournir les résultats des *Observations météorologiques de la station de Santa-Cruz*.

Enfin, sous forme de comptes rendus bibliographiques, MM. DOUMERGUE, ENGEL, FLAHAULT, A. JULIEN, Dr SANDRAS, Abbé FABRE, LEMOISSON, ARAMBOURG, A. COUR, DÉCHAUD, nous ont fait l'analyse des ouvrages offerts à la Société.

Cet exposé succinct suffit à démontrer que, pendant l'année écoulée, le Bulletin a maintenu sa bonne réputation. Il est,

d'ailleurs, toujours recherché par les sociétés savantes et par tous ceux qui s'intéressent à l'Algérie et au Maroc.

IV. Bibliothèque. — Les efforts du Comité ont aussi porté sur l'augmentation du nombre des ouvrages de la bibliothèque, laquelle est ouverte tous les jours de 5 à 7 heures du soir.

Pendant l'année écoulée, elle a reçu 225 ouvrages (livres et brochures), les uns provenant de dons, les autres, le plus grand nombre, achetés par la Société.

V. Congrès et Concours. — La sollicitude toute particulière que la Société accorde au Bulletin et à la Bibliothèque ne l'empêche pas d'étendre son rayon d'action. En 1913, elle a participé, par délégation, au *Congrès International de Géographie* de Rome ; au *Congrès des Sociétés Savantes* de Grenoble ; aux *Fêtes du Cinquantenaire de l'Académie d'Hippone*.

Elle a pris part à l'*Exposition Universelle* de Gand où elle a obtenu un diplôme de médaille d'argent.

Enfin, elle a mis au concours plusieurs sujets intéressant notre département et le Maroc. Les résultats vous en seront donnés tout à l'heure.

VI. Conclusions. — Du rapport du Trésorier il ressort que la situation financière est satisfaisante. Ce résultat est dû à la sage administration du Comité et aussi à l'appui que la Société reçoit de la Colonie, du Département, de la Chambre de Commerce et du Haut-Commissariat du Maroc Oriental.

La Société ne pourrait pas se maintenir dans l'état de prospérité où elle se trouve si le concours des Pouvoirs Publics lui faisait défaut. Aussi leur est-elle infiniment reconnaissante de l'appui dont ils l'honorent.

En résumé, la situation morale et financière est bonne, mais pour la maintenir le Comité a besoin de l'appui des sociétaires et aussi de celui des collectivités administratives qui veulent bien nous subventionner. Avec leur aide il assurera la réalisation du double but qu'il poursuit, qui est :

1° Faire connaître le Département d'Oran, étendre son influence économique sur l'arrière-pays marocain pour le plus grand bien de l'Algérie ;

2° Mettre à la disposition des sociétaires des livres pour faciliter leurs études et un Bulletin pour y publier leurs travaux.

Le Secrétaire général,

BÉRENGER.

3° RAPPORT SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1913

Une Commission composée de MM. DOUMERGUE, président ; FLAHAULT et DÉCHAUD, vice-présidents ; BÉRENGER, secrétaire général ; TOURNIER, bibliothécaire ; DANGLES et PÉREZ, a pris connaissance avec le plus grand intérêt des travaux envoyés au titre du concours ouvert en 1913 par la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*.

Deux mémoires seulement sont parvenus :

Le premier est une monographie du centre d'Oued Taria.

Le second, qui porte la légende : *L'alcoolisme et les querelles de clocher ; ces deux monstres couvés au cabaret seront anéantis le jour où le colon voudra connaître la nature*, concerne la commune d'Aïn-el-Turck.

Le premier travail, bien qu'impliquant un effort sérieux et une documentation à laquelle on ne peut moins faire que de rendre hommage, ne remplit pas toutes les conditions du programme et la Commission malgré son sincère désir de le récompenser ne peut l'admettre.

Il est en conséquence décidé que cette monographie sera retournée avec le programme du concours afin de permettre à son auteur de la compléter dans le sens indiqué.

Le second mémoire, beaucoup plus complet, comporte une longue monographie d'Aïn-el-Turck. C'est une étude consciencieuse de cette commune. L'auteur y retrace successivement la géographie et l'histoire du pays ; il en fait une description scientifique et pratique ; il énumère ses ressources, il dépense une documentation abondante pour mettre en évidence les progrès accomplis depuis la fondation de ce village.

On ne peut reprocher à cette étude, très documentée, que de s'étendre au delà des limites d'une monographie et de renfermer des renseignements trop généraux tels que ceux relatifs à l'histoire naturelle qui s'appliquent à tous les centres du littoral algérien.

Néanmoins et pour tenir compte de l'effort considérable réalisé, la Commission a proposé d'accorder à ce travail le diplôme de médaille de vermeil et une somme de cinquante francs, ou une médaille de vermeil au choix.

Cette proposition, présentée en séance du Comité, a été adoptée. Il a été procédé à l'ouverture des enveloppes sur lesquelles étaient portées des légendes correspondantes à celles indiquées sur les mémoires et il a été constaté que le travail

récompensé était l'œuvre de M. Ferdinand BLANCHÉ, précédemment directeur de l'école d'Aïn-el-Turck et actuellement à Sidi-Bel-Abbès.

Le Rapporteur,

ED. DÉCHAUD.

4^e RAPPORT DU TRÉSORIER

Mes chers Collègues,

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation, après vérification, les comptes de l'année 1913.

Les recettes ont dépassé nos prévisions, grâce à une subvention que M. le Haut-Commissaire du Gouvernement de la République à Oudjda a bien voulu nous accorder et auquel la Société adresse ses bien sincères remerciements. L'article des cotisations est aussi en augmentation, ce qui prouve la vitalité de notre compagnie, puisque le nombre de sociétaires augmente d'une façon assez sensible, pour que cet article donne un excédent supérieur à 100 francs sur nos prévisions budgétaires.

Les dépenses excèdent les chiffres prévus au budget ; la plus forte est relative à l'impression de notre Bulletin, qui dépasse le chiffre prévu de 276 francs ; mais ne nous plaignons pas, notre publication est si recherchée que nous aurions mauvaise grâce à nous préoccuper de cet excédent de dépenses. Les autres articles se rapprochent sensiblement des chiffres du budget sauf celui de l'achat de livres qui a été dépassé, en raison du grand nombre de publications acquises pendant l'année, pour enrichir notre bibliothèque d'ouvrages scientifiques et d'actualité.

Malgré cela notre exercice se clôture par un excédent de 403 fr. 04.

D'après l'article 14 des statuts, c'est l'Assemblée générale qui doit décider de l'emploi de cette somme, en la versant en partie ou entièrement à la caisse de réserve. Je suis à votre disposition pour exécuter votre décision.

Oran, le 3 mai 1914.

Le Trésorier,

Signé : E. POCK.

RECETTES (1913)

DÉTAIL DES ARTICLES	RECETTES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Reliquat au 1 ^{er} janvier 1913	259 24	»
Membres perpétuels		
Membres ordinaires	4.414 24	4.300 »
Droit d'entrée	67 50	
Subventions	1.450 »	1.150 »
Arrérages des fonds de réserve	568 20	550 »
Vente de Bulletins	51 15	»
Intérêts des fonds déposés en compte courant au Crédit Lyonnais	31 65	»
TOTAUX	6.784 48	6.000 »

DÉPENSES (1913)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Impression et brochage du Bulletin.	2 876 25	2 600 »
Affranchissement du Bulletin.	176 49	200 »
Frais de recouvrement	205 10	200 »
Frais de correspondance du Bureau	105 10	100 »
Imprimés administratifs et frais de bureau	69 25	100 »
Frais d'élections (imprimés et affranchissement)	96 »	100 »
Reliure et brochage	192 25	200 »
Subvention au Lycée pour bourses de voyage	50 »	100 »
Conférences (frais occasionnés par les)	.	100 »
Abonnements (54 fr. 00) et achat d'ouvrages pour la bibliothèque (431 fr 50)	488 50	450 »
Concours	»	300 »
<i>A reporter.</i>	4.258 94	4.450 »

DÉPENSES (1913 suite)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
<i>Reports.</i>	4 258 94	4.450 »
Provision pour recherches archéologiques	»	50 »
Loyer	660 »	660 »
Impôts, Éclairage, Assurance, Entretien.	193 80	200 »
Indemnité annuelle au gardien de la bibliothèque	360 »	360 »
Dépenses diverses et imprévues	140 50	280 »
Versements à la Caisse de réserve (Arrérages de 1913	568 20	»
Par décision de l'Assemblée générale de mai 1913	200 »	»
TOTAUX.	6.381 44	6.000 »

RÉSUMÉ

Recettes.	6.784 48
Dépenses	6.381 44
EXCÉDENT.	403 04

RÉUNION DU COMITÉ ADMINISTRATIF

DU 11 MAI 1914

Election du Bureau

Présidence de M. le D^r SANDRAS, doyen d'âge

La séance est ouverte à 5 heures et demie, sous la présidence de M. le D^r SANDRAS, doyen d'âge.

L'ordre du jour comporte seulement l'élection du Bureau.

Sont présents au Comité : MM. D^r SANDRAS, DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, ARAMBOURG, Général BASCHUNG, DANGLES, DUPUY, Albé FABRE, KRIÉGER, LAMUR, LEMOISSON, PÉREZ, PONTET, POUSSEUR.

Absents excusés : MM. LEVAIN, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. HUOT, PELLET, ROUX-FREISSINENG.

M. le D^r SANDRAS donne lecture des articles des statuts et du règlement relatifs à l'élection du Bureau.

Le Secrétaire général lit ensuite la partie du procès-verbal de l'Assemblée générale du 3 mai, concernant l'élection des membres du tiers sortant.

Cette formalité étant remplie, la séance est suspendue pendant quelques minutes afin de permettre au Comité de discuter préalablement les candidatures aux diverses fonctions.

M. DOUMERGUE, prenant d'abord la parole, rappelle que l'année dernière et le mois passé encore, il a déclaré qu'il ne demanderait pas le renouvellement de son mandat. Il objecte de nouveau que l'insuffisance de ses loisirs, la grosse charge de l'administration de la Société et la préparation du Bulletin l'obligent à un surmenage que son état de santé ne lui permet pas de s'imposer. « Il faut, dit-il, à la tête de la Société, deux hommes se complétant l'un l'autre, se partageant la besogne ou, tout au moins, un président très dévoué, libre de son temps, ce qui n'est pas mon cas. »

M. DOUMERGUE se déclare prêt à apporter tout son concours à M. le D^r SANDRAS qui, de tous les membres du Comité, est celui qui a le plus de loisirs. « Non seulement, ajoute-t-il, notre sympathique collègue dispose de son temps, mais encore, possède les qualités requises pour faire un excellent président. Nul doute qu'il dirigerait la Société avec autant de distinction que de compétence. »

M. le D^r SANDRAS, dans une éloquente improvisation, répond que si le privilège de l'âge lui procure le plaisir de s'asseoir extraordinairement au fauteuil présidentiel, cet avantage ne lui permet pas d'y rester à titre permanent. Il ne peut donc accepter la proposition que M. DOUMERGUE lui a renouvelée à plusieurs reprises et, encore, ces jours derniers. « Voilà deux ans, dit-il en substance, que M. DOUMERGUE dirige la Société à la satisfaction de tous ceux qui en suivent de près les progrès, voilà de nombreuses années qu'il en connaît tous les détails de l'administration, il n'y a pas de raison pour que M. DOUMERGUE soit remplacé. Je propose donc de réélire M. DOUMERGUE. Mais pour lui enlever les justes raisons qu'il fait valoir, il faut qu'il soit aidé dans sa tâche et j'espère que cette fois il le sera. »

Le Comité tout entier se range à l'avis si bien exprimé par le président d'âge et demande à M. DOUMERGUE de vouloir bien conserver la présidence.

M. DOUMERGUE, visiblement ému de cette marque d'estime et de sympathie, remercie ses collègues de la confiance qu'ils veulent bien lui témoigner et, escomptant d'avance une précieuse collaboration, accepte d'être candidat.

Election du Président. — La séance est reprise et on procède à l'élection du Président.

Le résultat est le suivant :

Membres présents : 18.

M. DOUMERGUE	17 voix
Bulletin blanc	1

M. DOUMERGUE est réélu président pour l'exercice 1914-1915. Il renouvelle ses remerciements et assure une fois de plus ses collègues de son dévouement.

La question de la présidence étant réglée, on procède à l'élection des autres membres du Bureau, qui doit avoir lieu au scrutin de liste.

Avant que l'on passe au vote, M. DÉCHAUD, 2^e vice-président sortant, demande la parole pour faire part à ses collègues qu'il cède ses fonctions à M. le général BASCHUNG, lequel, plus libre de son temps, pourra apporter un concours plus actif au Président.

Le général, très touché de cette marque de sympathie bienvenue, se défend d'être entré au Comité pour y briguer des honneurs, il déclare ne pouvoir accepter la flatteuse proposition de M. DÉCHAUD, il tient à rester dans le rang où, dit-il, il a la ferme volonté de rendre autant de services comme simple membre du Comité que comme vice-président.

M. le D^r SANDRAS intervient alors et dans une charmante et judicieuse argumentation amène le général à se rendre au désir du Comité.

A son tour M. FLAHAULT, 1^{er} vice-président, déclare, que pour

les mêmes raisons que M. DÉCHAUD, il cède son fauteuil à M. le général BASCHUNG.

Enfin, M. LEMOISSON fait justement remarquer que M. DÉCHAUD doit reprendre sa place à la tête de la section de Géographie et s'efface devant lui.

M. DOUMERGUE, très touché du désintéressement de ses trois collègues, ne sait comment leur témoigner sa gratitude. En son nom personnel et au nom du Comité, il les remercie d'avoir donné un bel exemple d'attachement à la Société. Il les félicite d'avoir, une fois de plus, mis en pratique le principe qui fait la force des sociétés : ceux qui sont aux honneurs doivent être à la peine et réciproquement. Il leur en exprime toute sa reconnaissance.

Ces préliminaires terminés, on procède à l'élection du Bureau qui a lieu au scrutin de liste.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

1 ^{er} Vice-Président :	{	M. le général BASCHUNG	15	voix.
		M. FLAHAULT	3	—
2 ^e Vice-Président :	{	M. FLAHAULT	14	—
		M. le général BASCHUNG	2	—
Secrétaire général :	{	M. LAMUR	1	—
		M. BÉRENGER	17	—
Trésorier :	{	M. POCK	17	—
		M. PÉREZ	1	—
Bibliothécaire :		M. TOURNIER	17	—
Sect. de Géographie	{	Secrétaire : M. DÉCHAUD . . .	17	—
		Secrétaire-adjoint : M. LEMOISSON . .	17	—
Sect. d'Archéologie	{	Secrétaire : M. l'abbé FABRE .	17	—
		Secrétaire-adjoint : { M. ARAMBOURG . .	16	—
		{ M. DE PACHTERE . .	2	—

Commission des Finances. — L'élection a lieu également au scrutin de liste, le trésorier ne prenant pas part au vote.

MM. DANGLES, PONTET, D^r SANDRAS, membres sortants, sont réélus à l'unanimité.

Avant de se séparer, M. le D^r SANDRAS remercie les membres du Comité d'être venus en si grand nombre, réitère ses félicitations au Président et demande au Bureau le concours le plus absolu pour lui faciliter sa tâche.

A son tour, le Président remercie M. le D^r SANDRAS et souhaite que, pendant de longues années encore, il puisse occuper le fauteuil du doyen d'âge.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures 40.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président doyen d'âge,

Signé : D^r SANDRAS.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

DU 5 JUIN 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, général BASCHUNG, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DÉCHAUD, KRIÉGER, LEMOISSON, LEVAIN, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. DUPUY, LAMUR, DE PACITÈRE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. ARAMBOURG, DANGLES, abbé FABRE, HUOT, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG, D^r SANDRAS.

Il est donné lecture des procès-verbaux des séances du 27 avril et du 11 mai, qui sont adoptés sans aucune modification.

Madame HOUBOU remercie des condoléances que le Comité lui a adressées à l'occasion de la mort de son mari.

Le Président fait part de la mort de M. OLIVIER, fondateur du domaine de Bouzou à Bou-Tlélis et de M. DIDIÈRE, vérificateur en chef du bureau du Service topographique, en retraite, qui faisaient partie de notre Société depuis de nombreuses années.

Le Comité s'associe aux condoléances que le Président a adressées aux familles.

Passant à un sujet d'actualité, le Comité s'associe aux chaleureuses félicitations que le Président a adressées à M. le général Lyautey, Résident Général de France au Maroc et à M. Varnier, Haut-Commissaire à Oudjda, à l'occasion de la prise de Taza et de la jonction des deux Marocs. Il renouvelle également à M. Varnier ses plus vives félicitations pour sa nomination au grade d'Officier de la Légion d'Honneur, qui est la juste récompense des signalés services rendus au Maroc Oriental.

Le Président donne lecture des réponses du Général et de M. Varnier, toujours très dévoués aux intérêts de l'Oranie et à la prospérité de notre Société.

De chaleureuses félicitations sont également votées à M. LAMUR, membre du Comité, élu Vice-Président du Conseil Supérieur de l'Algérie.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. DANDINE, HATJIDAKIS, MANQUENÉ, SÉPULCHRE, DU SERRE TELMON, présentés à la séance du 27 avril.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. GAUROUSTE Charles, contrôleur des Contributions Diverses à Oran, place Sébastopol, présenté par MM. Barbié et Kriéger.

M. HOTBOU Albert, propriétaire, 4, rue Arago, présenté par MM. Béranger et Déchaud.

M. MYSSIOU, publiciste, présenté par MM. Flahault et l'abbé Fabre.

M. SÉGU François, contrôleur des Contributions Diverses, 14, rue Bruat, présenté par MM. Barbié et Kriéger.

Le Comité vote un crédit de 50 francs pour prix aux élèves du Lycée de Garçons. Il accorde des prix aux élèves des Cours Industriels et de l'Ecole pratique du Commerce.

Le Président donne lecture d'une délibération de la Chambre de Commerce d'Oran, en date du 19 mai 1914 et ainsi conçue :

« *Voie ferrée Oran, Zoudj-el-Beghal, Taza et Fez.* — M. le Président expose que la brillante action militaire qui vient d'ouvrir à toutes les activités la riche région de Taza et d'assurer la soudure du Maroc Oriental au Maroc Occidental, doit avoir pour conséquence logique la mise à l'étude du prolongement de la voie large de Zoudj-el-Beghal, point terminus actuel vers Taza et Fez.

« La Chambre de Commerce d'Oran a déjà appelé à différentes reprises l'attention des Pouvoirs Publics, sur la nécessité d'assurer, dans l'intérêt même de nos opérations militaires, des relations rapides et sûres entre l'Algérie et le Maroc, par l'établissement d'une voie à largeur normale susceptible de recevoir des trains importants et de réaliser des vitesses suffisantes pour assurer le transport des voyageurs dans de bonnes conditions de temps et de confort.

« Jusqu'ici, il a été répondu à ces différentes demandes que la réalisation de ce projet, dont on reconnaît l'urgente nécessité, était subordonné, aux termes des accords franco-allemands, à l'adjudication de la ligne ferrée Tanger-Fez.

« Or, il ressort des renseignements qui nous ont été fournis, que cette question est sur le point de recevoir une solution. En France, elle a déjà fait l'objet d'une délibération de la Chambre des Députés ; elle sera sous peu soumise au Sénat. De leur côté, les Cortès espagnols se prononceront sans doute avant les vacances, sur cette affaire et tout laisse à supposer que la concession définitive de la ligne pourra être donnée avant la fin de la présente année.

« Rien n'empêche donc, dès lors, que le prolongement de la ligne d'Oran vers Taza et Fez soit mis sans retard à l'étude. Il est en effet utile de dire que la reconnaissance du terrain, l'établissement des plans réclameront un délai d'au moins deux années, en raison de l'importance des études à entreprendre.

« La longueur de la ligne d'Oran à Fez sera d'environ

460 kilomètres. Ce parcours a fait jusqu'ici l'objet des travaux suivants :

Voie large d'Oran à Zoudj-el-Beghal	208 kilom.
Voie de 1,05 de Zoudj-el-Beghal à Oudjda....	14
Voie de 0,60 d'Oudjda à M'çoun	130

La ligne est donc reconnue sur 352 kilom.

« Mais cette reconnaissance nécessitera encore, sur certains points, des études complémentaires qui réclameront de longs délais.

« La lacune de M'çoun à Fez est d'environ 110 kilomètres et sur cette section, tout est à faire.

« Il serait donc à désirer que, pour hâter la construction de cette ligne qui est la seule voie susceptible d'assurer des relations sûres et rapides entre la France, l'Algérie et le Maroc, les études de son établissement fussent entreprises sans retard.

« On peut avoir la certitude que quelque diligence qui y soit apportée les travaux préparatoires ne seront pas achevés au moment où la mise en adjudication de la voie Tanger-Fez aura libéré notre grande voie de pénétration de la servitude que lui a créée l'accord franco-allemand.

« Après en avoir délibéré la Chambre de Commerce d'Oran adopte la motion de son Président et décide d'appeler sur cette importante question la haute attention de M. le Ministre des Affaires Etrangères, de M. le Résident Général au Maroc et de M. le Gouverneur Général de l'Algérie. »

Le Comité s'associe au vœu émis par la Chambre de Commerce.

Il décide que ce vœu sera transmis à M. le Ministre des Affaires Etrangères, à M. le Résident de France au Maroc et à M. le Gouverneur Général de l'Algérie.

Le Comité donne son adhésion, en principe, à la participation de la Société à l'Exposition Coloniale de Marseille en 1916 et nomme une commission composée de MM. le général BASCH et DECHAUD et LEVAIN, chargée de s'occuper de cette question.

Le Congrès des Sociétés Françaises de Géographie se tenant à Brives, du 19 au 26 juillet, le Comité accepterait d'y déléguer un membre de la Société.

Le Comité arrête une nouvelle liste d'ouvrages et de cartes à acheter.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE

1^{er} Semestre 1914

1° PÉRIODIQUES

Pour les publications périodiques, voir la *Liste des Sociétés correspondantes*. (Bull. 1^{er} trimestre 1914, p. 19.)

2° NON PÉRIODIQUES

(Dons et Achats)

GÉNÉRALITÉS

BOSSAVY. — Les photographies des prétendus effluves humains, broch. in-8°, 20 p. Le Mans, Monnoyer, 1900.

CAMM (B. J. S.) — An account of a land map of the world on a new and original projection, broch. in-8°, 55 p. London, 1912.

GUÉBARD (Dr Adrien). — Sur l'anse funiculaire. (Ext. des *Mémoires de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 184 p., 36 pl. Le Mans, Monnoyer, 1913.

— Sur quelques curiosités céramiques de l'antiquité. (Ext. des *Comptes rendus du VIII^e Congrès Préhistorique*), broch. in-8°, 8 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

— Propositions générales de représentation graphique des accidents tectoniques. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 4 p. Lille, Le Bigot, 1897.

— Sur une expérience du professeur Tito Martini, reproduisant expérimentalement certains phénomènes éruptifs du volcanisme. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 2 p. Lille, Le Bigot, 1902.

— Presses et moulins à huile primitifs. Supplément à la notice. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 14 p. Le Mans, Monnoyer, 1910.

— A propos des broches de bronze « à collerettes » et à disques mobiles. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 4 p. Le Mans, Monnoyer, 1911.

— Sur les anses verticales multilobées horizontalement. (Ext. du *Bull. de la Société Préhistorique de France*), broch. in-8° 48 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

— Sur les anses multilobées à trous de suspension verticaux. (Ext. des *Comptes rendus du IV^e Congrès Préhistorique*), broch. in-8°, 38 p. Le Mans, Monnoyer, 1909.

— Nouveau procédé phonéidoscopique par les anneaux colorés d'interférence. Osmose de l'alcool à travers la gutta-percha, broch. in-8°, 11 p. Paris, Chaix, 1879.

— Puissance et grossissements des appareils dioptriques, 2 broch. in-8°, 25-16 p. Paris, 1883.

— Sur la figuration électro-chimique des systèmes équipotentiels, broch. in-8°, 8 p. Paris, Lahure, 1883.

— Sur la force électro-motrice des dépôts électrolytiques de peroxyde de plomb. — Sur le meilleur dispositif d'électrodes dans les expériences de dosage électrolytique, broch. in-8°, 9 p. Paris, Lahure, 1883.

— Sur une méthode expérimentale propre à déterminer les lignes de niveau dans l'écoulement stationnaire de l'électricité à travers les surfaces conductrices. (Ext. des *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1880.

— Sur une particularité expérimentale relative à la loi équipotentielle que suivent les anneaux de Nobili. (Ext. des *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1881.

— Sur la possibilité d'étendre aux surfaces quelconques la méthode électro-chimique de figuration des distributions potentielles. (Ext. des *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*), broch. in-4°. 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1883.

— Sur les partitions anormales des fougères. (Ext. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1895.

— Effets des variations de la pression extérieure sur l'organisme. (Ext. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 115 p. Paris, Gauthier-Villars, 1883.

— Petit manuel de photographie spirite sans fluide, broch. in-8°, 8 p. Compiègne, Henry Lefebvre, 1897.

— Les Brandtiques (polémique effluviste), broch. in-8°, 12 p. Paris, G. Camproger, 1898.

— Les clichés colorés, broch. in-8°, 8 p. Compiègne, Henry Lefebvre, 1898.

— Pourquoi les lointains viennent trop en photographie, broch. in-8°, 7 p. Marseille, Samat et C^{ie}, 1898.

— Photographie sans lumière, broch. in-8°, 8 p. Paris, Gauthier-Villars, 1898.

— Un cas nouveau d'action photographique à travers les corps opaques. — Du rôle de la diffusion dans les bains révélateurs, broch. in-8°, 7 p. Paris, Paul Lemaire, 1898.

— L'inversion photographique, broch. in-8°, 64 p. Paris, Charles Mendel, 1904.

— Notes photographiques. — Silhonettage, irradiation. (Ext. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 42 p. Paris, Gauthier-Villars, 1905.

— Considérations théoriques sur l'autochromie, broch. in-8°, 6 p. Paris, Gauthier-Villars, 1908.

— Notes psychiques, broch. in-8°, 24 p. Paris, Ph. Renouard, 1904.

— Sur l'anomalie en jabot des feuilles de *Saxifraga crassifolia* L. et sur une autre en forme de tubulure. (Ext. des *Comptes rendus de l'Association Française pour l'avancement des Sciences*), broch. in-8°, 3 p. Paris, Chaix, 1905.

— Sur l'antiquité des superstitions attachées aux coquilles fossiles, broch. in-8°, 7 p. Le Mans, Monnoyer, 1907.

GUÉBHAUD (Dr A.) et P. RANCRE. — Sur un petit appareil portatif pour la production facile et sans danger de l'éclair magnésique. (Ext. des *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*), broch. in-4°, 2 p. Paris, Gauthier-Villars, 1889.

GUÉBHAUD (Dr A.) et L. SCHMIT. — Encore un objet énigmatique. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique Française*), broch. in-8°, 3 p. Le Mans, Monnoyer.

HÉRODOTE. — Histoire (traduction nouvelle annotée par Guignot), broch. in-12, 588 p. Paris, Hachette et C^{ie}, 1886.

MAGER (Henri). — Nouvel atlas colonial (supplément aux Colonies Françaises, broch. in-8°, 64 p., 38 cartes. Paris, Ernest Flammarion, 1913.

MORTILLET (Gabriel et Adrien de). — Musée préhistorique, un vol. in-12, 105 pl. Paris, Schleicher frères et C^{ie}, 1905.

MUSÉE GUIMET. — Conférences faites au Musée Guimet en 1911, broch. in-12, 250 p. Paris, Hachette et C^{ie}, 1913.

— Guide illustré du Musée Guimet de Lyon 1910-1911, broch. in-18, 191 p. Châlons-sur-Saône, 1913.

POMPONIUS MELA. — Géographie, traduction Louis Baudet, broch. in-8°, 439 p. Paris, Panckoucke, 1843.

SALLUSTE. — Conjuración de Catilina. — Guerres de Jugurtha, 1 vol. in-12, 348 p. Paris, Ch. Delagrave.

STRABON. — Géographie, traduction nouvelle par Amédée Tardieu, 4 vol. in-12. Paris, Hachette et C^{ie}, 1890-1909.

TACITE. — Œuvres complètes traduites en français par J. L. Burnouf, broch. in-12, 713 p. Paris, Hachette et C^{ie}, 1872.

VASCONELLA (Ernesto de). — Rapport au sujet de l'étude des problèmes coloniaux, broch. in-8°, 28 p. Lisboa, Gaspar Pinto de Sousa, 1913.

EUROPE

GROVA (M^{me} B.) — Hache polie portant des sculptures par érosion. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 4 p., 2 pl. Le Mans, Monnoyer, 1911.

— Une pierre à cupules de notre époque. Survivance et superstition. (Ext. des *Comptes rendus du VI^e Congrès Préhistorique*), broch. in-8°, 11 p. Le Mans, Monnoyer, 1911.

DUTENS (L.) — Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes avec une paléographie numismatique, 1 vol. in-4°, London, P. Elmsly, 1776.

Fritel (P. H.) — Histoire naturelle de la France, 24^e partie, Paléontologie, broch. in-8°, 379 p., 27 pl. Paris, Emile Deyrolle, 1903.

— Sur l'activité de la commission d'études des enceintes préhistoriques et fortifications antihistoriques, Années 1906-1908, 2 broch. in-8°, 26-22 p. Le Mans, Monnoyer, 1908-1909.

Camps et enceintes. (Ext. des *Comptes rendus du III^e Congrès Préhistorique*), broch. in-8°, 62 p. Paris, Chaix, 1908.

GUÉBARD (D^r A.) — Carte géologique détaillée d'une portion accidentée de la Commune de Vence (Alpes-Maritimes). (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 8 p. Lille, Le Bigot frères, 1906.

— Notes sur les Alpes-Maritimes. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), 2 broch. in-8°, 14-26 p. Lille, Le Bigot frères, 1905.

— Notes de géologie Varoise, broch. in-8°, 6 p. Dragnignan, C. et A. Latil, 1900.

— Les Préalpes Maritimes, I. Excursions géologiques, broch. in-8°, 135 p., 20 pl. — II. Paléontologie, broch. in-8°, 273 p., 23 pl. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*). Lille, Le Bigot frères, 1906.

— Les dépôts de bronze du département des Alpes-Maritimes. (Ext. du *VI^e Congrès Préhistorique de France*), broch. in-8°, 20 p. Paris, 1911.

— Les bronzes préhistoriques trouvés dans les Alpes-Maritimes, broch. in-8°. Paris, Berger-Levrault, 1913.

— A propos de la décoration au champ-levé ou par excision d'une poterie préhistorique provençale. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 8 p. Le Mans, Monnoyer, 1911.

— Quelques pièces à remarquer de la céramique néolithique de Provence, broch. in-8°, 18 p. Bergerac, J. Castanet, 1910.

PAGÈS-ALLARY (J.) — Fouilles aux environs de Mural (Cantal). (Ext. des *Mémoires de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 63 p. Le Mans, Monnoyer, 1913.

PRUEN (F.) — Sur les poissons fossiles des terrains tertiaires supérieurs de l'Hérault. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 10 p. Lille, Le Bigot, 1904.

— Sur les poissons fossiles des terrains tertiaires supérieurs du Sud de la France. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 32 p., 2 pl. Mâcon, Prolat frères, 1912.

VIGNER (Paul-Théodore). — Le Cinqcentenaire des Girondins, 1860-1910, broch. in-8°, 354 p., 13 pl. Paris, Schleicher frères et C^{ie}, 1913.

AFRIQUE DU NORD (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara)

BERTHOLOZ (D^r). — Note sur l'ossuaire de Mechta-el-Arbi. (Ext. du *Recueil des Notes et Mémoires de la Soc. Archéologique de Constantine*), broch. in-8°, 15 p. Constantine, D. Braham, 1913.

— Le peuplement du Nord-Est de l'Afrique avant les Phéniciens. (Ext. de la *Revue Tunisienne*), broch. in-8°, 26 p. Tunis, Imp. Rapide, 1911.

BERTHOLOZ (D^r) et WINKLER. — Collection céramique marocaine du Musée de Limoges. (Ext. de la *Revue Tunisienne*), broch. in-8°, 6 p. Tunis, Imp. Rapide, 1913.

BLOCH (Isaac). — Les Israélites d'Oran de 1792 à 1815. (Ext. de la *Revue des Etudes Juives*), broch. in-8°, 20 p. 1886.

BUCHET (Gaston). — Rapport sur une mission scientifique dans le Nord du Maroc. (Ext. du *Bull. de la Soc. Archéologique*), broch. in-8°, 52 p., 4 cartes. 1903.

CHAMBERET (Capitaine G. de). — Souvenirs de l'expédition dans le Sud de la Subdivision de Tlemcen, en avril et mai 1847, broch. in-8°, 61 p., 1 carte. Paris, L. Martinet, 1848.

DAUMAS (L.) — Les Touareg du Sahara, broch. in-8°, 22 p. Alger, 1846.

DECKER DAVID (M. P.) — L'agriculture indigène en Tunisie (rapport de la Commission constituée par décret du 10 mai 1911), broch. in-8°, 777 p. Tunis, Saliba et fils. 1912.

DOUMERGUE (F.) — Note sur quelques relations de la préhistoire de la région de Constantine avec celle des environs d'Oran. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 10 p. Oran, L. Fouque. 1913.

— Herborisations Oranaïses. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 76 p. Oran, L. Fouque, 1913.

DUVEYRIER (Henri). — Sahara algérien et tunisien. Journal de route, publié par Ch. Mannoïr et H. Schermer, broch. in-8°, 213 p. Paris, Eug. Challamel, 1905.

EL BEKRI. — Description de l'Afrique Septentrionale, traduction Mac Guekin de Slane, broch. in-8°, 405 p. Alger, A. Jourdan, 1913.

FLYE SAINTE-MARIE (Capitaine). — Dans l'Ouest de la Saoura. (*Publication du Comité du Maroc*), broch. in-8°, 164 p. Paris, Levé, 1905.

GASSER (D^r J.) — Analyse biologique des eaux potables, 1 vol. relié, in-12, 191 p. Paris, Masson et Gauthier-Villars, 1900.

GIRAULT (Arthur). — Principes de colonisation et de législation coloniale. Tome III. Algérie et Tunisie, 1 vol. in-12, 571 p. Paris, E. Larose et L. Tenin, 1908.

Gouvernement Général de l'Algérie :

Les relations commerciales de l'Algérie avec les pays étrangers de 1902 à 1912. (Supplément au *Bulletin de l'Office du Gouvernement Général de l'Algérie*), broch. in-8°, 72 p. Paris, 1913.

GRIGUER (Jules). — Au Maroc. Notes sur le domaine Makhzen. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 20 p. Oran, L. Fouque, 1913.

GSELL (Stéphane). — Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Tome I., broch. in-8°, 544 p. Paris, Hachette et C^{ie}, 1913.

HARRIS (M. W.) — Le Tafilalet, traduction du lieutenant colonel Rédier. (*Publication du Comité du Maroc*), broch. in-8°, 106 p. Paris, Levé, 1909.

LECHARTIER (Capitaine). — La colonne du Haut-Guir en septembre 1908, broch. in-8°, 53 p., 8 plans. Paris, R. Chapelot et C^{ie}, 1908.

MARÇAIS (Georges). — Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle, broch. in-4°, 767 p., 1 carte. Constantine, Braham, 1913.

MARTINIÈRE (de la). — Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes, broch. in-8°, 47 p. Paris. Imprimerie Nationale, 1912.

PRIEM (F.) — Sur les vertébrés de l'éocène d'Égypte et de Tunisie. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 8 p., 2 pl. Lille, Le Bigot frères, 1908.

— Sur les poissons fossiles des phosphates d'Algérie et de Tunisie. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 14 p., 1 pl. Lille, Le Bigot frères, 1903.

— Notes sur les poissons fossiles des phosphates de Tunisie et d'Algérie. — Sur un *pycnodon* du Sénonien Supérieur de Tunisie. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 12 p. Paris, Le Bigot frères, 1909.

ROULES (Gérhard). — Le Tafilalet. (*Publication du Comité du Maroc*), broch. in-8°, 47 p. Paris, Levé, 1910.

ROUQUETTE (Abbé). — Les sociétés secrètes musulmanes, broch. in-12, 615 p. Lyon, J. Brignet, 1899.

ROZER (Capitaine M.) — Voyage dans la régence d'Alger ou description du pays occupé par l'armée française en Afrique. 3 vol. in-12 avec cartes. Paris, Arthur Bertrand, 1833.

— La bataille d'Isly (14 août 1844), broch. in-8°, 184 p. Paris. Ch. Lavanzzelle, 1910.

TISSOT. — Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane. (Ext. des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*), broch. in-4°. 184 p., 6 pl. Paris 1913.

TOMASSINI (D^r). — Gisement chelléen de Ternifine en Algérie, broch. in-8°, 8 p. 1883.

VIENOT (Capitaine de frégate H.) — Rachgoun, port de guerre, broch. in 8°, 46 p., 2 plans. Toulon, Imp. du *Petit Var*, 1900.

VOISOT (Capitaine L.) — Note sur les tumuli et quelques vestiges d'anciennes agglomérations de la région d'Oudjda. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°. 23 p. Oran, L. Fouque, 1913.

AFRIQUE

CHUDEAU (R.) — Rapport de mission en Maurétanie 1910-1911. (Supplément au *Journal Officiel de l'Afrique Occidentale Française*), broch. in-8°, 29 p. Gorée, Imp. du Gouvernement Général, 1912.

CROVA (A.) — Hache et instruments en pierre polie des côtes de Maurétanie. broch. in-8°, 14 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

CROVA (M^{me} B.) — Essai de classification des flèches de Maurétanie, broch. in-8°, 14 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

— Pièces préhistoriques de l'époque de la pierre polie de Maurétanie. (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 4 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

— Vestiges de l'âge du cuivre en Maurétanie. (Ext. des *Comptes rendus du VIII^e Congrès Préhistorique*), broch. in-8°, 3 p. Le Mans, Monnoyer, 1912.

— Y a-t-il du cuivre en Maurétanie ? broch. in-8°, 7 p. Le Mans, Monnoyer, 1913.

— Notice sur les instruments néolithiques de la presqu'île du Cap Blanc (Maurétanie). (Ext. du *Bull. de la Soc. Préhistorique de France*), broch. in-8°, 7 p. Paris, E. Leroux, 1912.

— L'industrie de l'âge de la pierre en Maurétanie. (Ext. de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*), broch. in-8°, 12 p. Paris, E. Leroux, 1912.

HUE (Edmond). — L'âge de la pierre au Fouta-Djalou. (Collections de M. le Comte Paul Guébhard), broch. in-8°, 72 p., 10 pl. Le Mans, Monnoyer, 1913.

Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française.
— Note sur l'alcoolisme en Afrique Occidentale Française et sur les mesures propres à restreindre la consommation des spiritueux, broch. in-8°, 35 p. Gorée, Imp. du Gouvernement Général.

PRUM (F.) — Sur les poissons de l'éocène du Mont Mokattam (Egypte). (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 22 p., 1 pl. Lille, Le Bigot frères, 1897.

— Sur les poissons fossiles de l'éocène d'Egypte et de Roumanie et rectification relative à *Pseudolalus Heberti*. Gervais. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 14 p., 1 pl. Lille, Le Bigot frères, 1899.

— Sur les poissons fossiles de l'éocène moyen d'Egypte. (Ext. du *Bull. de la Soc. Géologique de France*), broch. in-8°, 10 p. Lille, Le Bigot frères, 1905.

— Poissons tertiaires des possessions africaines du Portugal, broch. in-8°, 6 p., Lisboa, Imp. de l'Acad. Royale des Sciences, 1907.

CARTES

Gouvernement Général de l'Algérie :

SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE :

— *Feuille d'Arzew (Oran)*, au 1/50.000, dressée par MM. Ficheur et Doumergue, 1913.

— *Feuille de Mostaganem (Oran)*, au 1/50.000, dressée par M. Dalloni, 1913.

— *Feuille de Ténès, cap Ténès (Alger)*, au 1/50.000, dressée par M. Brives, 1913.

— *Feuille de Sétif (Constantine)*, au 1/50.000, dressée par M. Savornin, 1913.

Maroc :

— *Cartes provisoires du Maroc (Etat-Major)*, au 1/500.000, 11 feuilles.

— *Cartes provisoires du Maroc Oriental (Etat-Major)* au 1/200.000 et 1/100.000, 1909-1912, 8 feuilles.

ÉMILE GENTIL

Après Fourcau, Gentil. La mort fauche impitoyablement les meilleurs ouvriers de notre œuvre coloniale, les protagonistes, les fondateurs de notre Empire Africain. Par une étrange coïncidence, ces hardis pionniers qui ont donné leur vie entière à l'œuvre si patriotique qu'ils poursuivaient, disparaissent au moment même où se réalise l'unité de l'Afrique Française, en attendant l'heure prochaine où il sera possible de féconder leurs conquêtes en réunissant l'ensemble de nos possessions dans ce grand continent.

Emile Gentil était né à Wolmunster, dans l'ancien département de la Moselle, en 1866. Après de brillantes études, il entra à l'École Navale. Promu enseigne de vaisseau, Gentil se sentit attiré vers les entreprises coloniales. Dès 1888, il fut chargé d'une mission au Gabon. Distingué peu après par de Brazza, il abandonna ses reconnaissances hydrographiques pour se lancer dans la voie glorieuse où il devait prendre une aussi large et si douloureuse place.

L'action de l'explorateur se fonde souvent dans celle du conquérant ; c'est ainsi qu'après lui avoir vu planter le premier le drapeau de la France sur le Tchad, le 1^{er} novembre 1897, nous le voyons conduire à la victoire les effectifs des missions Fourcau-Lamy et Joalland Meynier. Aussitôt après la destruction de l'Empire de Rabah, Gentil fut désigné pour administrer les territoires qu'il venait de conquérir à notre pays.

Sa glorieuse conduite lui avait valu, le 7 août 1900, la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur. A son retour en France, peu après, il fut nommé Gouverneur des Colonies, reçut la Grande Médaille d'Or de la *Société de Géographie*, et fut reçu solennellement par le Conseil Municipal de Paris.

En 1902, il fut nommé Lieutenant Gouverneur du Congo Français, puis, en 1904, Commissaire Général des possessions équatoriales françaises.

Malheureusement, Gentil avait trop présumé de ses forces et fatigué par une vie de labeur et de privations, passée sous un climat pénible, il dut, en 1908, renoncer à la vie active. Il obtint sa mise à la retraite. Il reçut à cette occasion la Cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, et la France entière, reconnaissante à ce bon fils, applaudit à cette juste distinction.

Le nom de Gentil restera indissolublement lié à l'œuvre

accomplie en Afrique et plus particulièrement au Congo. Nos Colonies Equatoriales qu'il a aimées avec tant d'ardeur pourront conserver précieusement le souvenir de cet homme de bien, qui a donné pour elles sa jeunesse et sa vie.

En saluant une dernière fois la dépouille glorieuse de Gentil, comme il y a trois mois nous nous inclinions bien bas, devant celle de Fourcau, nous sommes fiers de constater combien ont été nombreux et féconds les initiatives et les dévouements qui se sont spontanément offerts à notre action coloniale.

La tâche immense accomplie par nos explorateurs et nos conquérants apparaît chaque jour d'une façon plus nette et plus heureuse.

La France en inscrivant dans sa glorieuse histoire, ceux qui ont payé de leur sang ou de leur vie nos conquêtes, ne fera que rendre hommage à des héros modestes qui sont dignes de son admiration.

ED. DÉCHAUD.

MODESTE HOUDOU

Le 11 avril 1914 est décédé à Oran, à l'âge de 80 ans, M. Modeste Houdou qui, depuis de longues années, faisait partie de notre Société. Nous ne laisserons pas disparaître cette figure bien connue des Oranais, sans rappeler la vie de labeur de notre regretté collègue.

Venu comme militaire en Algérie en 1854, il prit part aux opérations de police de la frontière marocaine. Libéré du service, il se fixa à Oran où il se consacra au commerce, puis à la culture.

Il se créa une belle situation de fortune. Homme d'initiative, il fut un de ceux qui, les premiers, comprirent que la ville d'Oran ne pouvait pas rester ensermée dans ses vieilles limites ; en 1881, il les franchit et jeta les fondations de l'Hôtel Continental, dont la masse imposante devint le trait-d'union entre la ville basse et la future ville haute.

Houdou contribua encore au développement de la ville en présidant le Conseil d'Administration des Omnibus Oranais et, plus tard, en facilitant le remplacement de cette Compagnie par celle des Tramways électriques.

Houdon était donc très attaché à la ville d'Oran où, pendant soixante ans, il a mené l'existence laborieuse d'un homme qui tout en ne négligeant pas ses intérêts, s'efforce d'être utile à ses concitoyens.

Au nom de la Société dont il fut un membre dévoué, nous saluons respectueusement sa mémoire et renouvelons à tous les siens l'expression de nos respectueuses et bien vives condoléances.

HENRI OLIVIER

Le 30 mai 1914, la Société a perdu un de ses anciens membres, M. Henri Olivier, propriétaire du domaine de Bouzoug (commune de Bou-Tlélis).

Le père Olivier, comme on l'appelait au village, s'était installé sur son futur domaine en 1853, cinq ans après la création du centre de Bou-Tlélis. Il avait planté sa tente sur le plateau qui domine la plaine de la grande sebkha, en pleine broussaille, seul au milieu des indigènes, sur des terrains sablonneux peu fertiles et, pour ainsi dire, abandonnés des naturels du pays.

Pendant de longues années, Olivier mena la vie d'un homme primitif, vivant et couchant sous le chaume, s'obstinant à mettre en valeur une terre ingrate. Petit à petit, par un travail acharné, soutenu par une ténacité à toute épreuve, il transforma le ravin sauvage et abandonné de Bouzoug; il défricha, étendit ses terres de culture, capta toutes les sources pour arroser ses jardins, entreprit un des premiers la culture des primeurs et fit de Bouzoug un des plus beaux domaines de la région. Arrivé à l'aisance, Olivier porta ses efforts sur l'installation rurale : sa maison de maître, les bâtiments et les dépendances de la ferme complètent ce joyau qu'est le domaine de Bouzoug.

Resté simple, très bienveillant, très accueillant pour tous ceux qui passaient à Bouzoug, Olivier a laissé la réputation d'un homme de bien ; il était surtout estimé des indigènes auxquels, depuis son installation dans le pays, il n'avait cessé de procurer du travail, de rendre des services, de donner des secours.

Esprit cultivé, ayant une instruction solide, Olivier n'avait pas battu les sentiers de la routine et c'est aidé par ses connaissances scientifiques, par ses livres, qu'il mit en valeur les terres de Bouzoug.

Malgré son grand âge (plus de 80 ans), il ne cessait de s'instruire ; il était un des habitués de la bibliothèque de la Société. Chaque fois qu'il venait à Oran, il ne manquait pas de renouveler sa provision de livres.

La perte de cet homme de bien sera particulièrement regrettée par tous ceux qui ont pu l'approcher. A sa famille, à tous les siens, au nom de la *Société de Géographie*, nous adressons l'expression de nos bien vives condoléances.

ALCIDE DIDIÈRE

Une autre perte pour la Société a été celle de M. Alcide Didière, chef géomètre du Service Topographique en retraite, décédé à Oran le 31 mai 1914, à l'âge de 71 ans.

Entré au Service Topographique en 1860, Didière y fit toute sa carrière. De bonne heure il se spécialisa dans la connaissance de la législation relative à la propriété indigène. Nommé commissaire enquêteur, il rendit de grands services lorsqu'il fut procédé à la constitution de cette propriété.

Didière procéda tout particulièrement à la délimitation du grand douar Chonachi, dans le Dahra, territoire très étendu et très morcelé. Ce travail lui valut les félicitations de l'Administration supérieure.

Didière était entré à la *Société de Géographie* en 1893 ; il fit partie du Comité en 1899 et 1900. Trop pris par ses fonctions, il ne demanda pas le renouvellement d'un mandat qu'il n'avait pas, disait-il, le temps de remplir. Il n'en resta pas moins très attaché à notre compagnie.

A tous les siens, au personnel du Service Topographique, la Société adresse l'expression de ses condoléances attristées.

Territoire Militaire d'Aïn-Sefra

(SUD ORANAIS)

(Suite)

CHAPITRE XV

ENNEMIS DE L'AGRICULTURE

Sauterelles :

GÉNÉRALITÉS. — Les acridiens qui ravagent le Nord de l'Afrique sont, d'après les naturalistes : 1° le stauronote marocain (*djerad el adami*) de couleur rouge qui, installé sur les Hauts-Plateaux, y a formé une race autochtone errant de l'Est à l'Ouest sans cependant quitter cette région ;

2° Le criquet pèlerin (*djerad el arbi*) de couleur jaune, qui étend ses ravages de l'Inde à l'Océan Atlantique.

M. Péron prétend que la patrie originaire des pèlerins est le Sahara. Ces acridiens arrivent donc en Algérie par le Sud et le Sud-Est ; leur existence serait liée aux grandes époques de misère, de famine, de peste qui désolent les peuplades habitant les régions chaudes de l'Equateur.

Les indigènes voient arriver avec une réelle stupeur les sauterelles (la huitième plaie de l'Egypte) et surtout les criquets ; c'est pour eux une lutte de tous les instants et souvent ils ne peuvent avoir raison du grand nombre d'insectes qui envahissent leurs cultures.

En 1908 la bande de criquets qui avait envahi le Kreider occupait une longueur de 15 kilomètres et 4 kilomètres de largeur.

Les sauterelles nuisent beaucoup à la qualité des dattes, les palmes rongées ne reverdissant pas. Les palmeraies denses ne souffrent guère des invasions, car les acridiens redoutent le froid et l'obscurité.

Il est très important d'empêcher les sauterelles de s'arrêter pendant la nuit dans les jardins ; aussi au Moghreb, les ksouriens font-ils leur possible pour contraindre le vol à dépasser la palmeraie.

Les sauterelles pondent même dans les parties les plus rocheuses. On lit dans le Mostrataf : « Lorsque la sauterelle « est sur le point de pondre, elle s'en vient à un certain « rocher qu'elle frappe de sa queue et ce rocher, sous le « choc, s'entr'ouvre et la sauterelle y jette ses quatre- « vingt-dix-neuf œufs. »

Pourquoi la sauterelle ne donne-t-elle pas un nombre d'œufs supérieur ? Le Mostrataf va nous l'expliquer : « Un jour une sauterelle tomba aux pieds de l'apôtre de « Dieu et sur ses ailes étaient écrits ces mots : Nous « sommes les troupes du Dieu puissant, nous pondons « quatre-vingt-dix-neuf œufs, si nous arrivions à cent, « nous dévorerions le monde et tout ce qu'il contient. »

La sauterelle et le criquet sont des animaux dociles qui obéissent comme des soldats à leurs chefs.

Le soir, les criquets se répartissent autour des touffes d'alfa, comme des soldats dans leurs différents cantonnements, du côté le moins exposé au froid ou au vent ; le voyageur croirait que l'on a répandu autour des bouquets d'herbes une poussière noirâtre qui tranche sur le fond jaunâtre du sol.

Au matin, dès que le soleil est levé et leur a fait sentir sa chaleur, les criquets se mettent en marche et les groupes se réunissent comme les diverses unités d'une armée se dirigeant vers le point initial indiqué.

INVASIONS. — 1° ZONE DES HAUTS-PLATEAUX :

Aïn-Sefra.— L'année 1906 est marquée par une invasion très importante de sauterelles dites pèlerins, venues du Sud en vols considérables. Toute la partie du territoire de l'Annexe située au Sud du ksar de Slissifa, du centre d'Aïn-Sefra, des ksour de Tiont et d'Asla est littéralement couverte de ces acridiens et les indigènes prétendent que de mémoire d'homme on n'en vit jamais une aussi grande affluence. Les pontes s'effectuent dans cette région du 26 au 31 mars.

Tous les indigènes de l'Annexe organisés en chantiers parviennent, après vingt jours de travail, à détruire à peu près complètement les coques ovigères et les criquets, mais, vers le 25 mai, une deuxième éclosion se produit. La situation devient critique ; la lutte est engagée à nouveau et après un travail opiniâtre, on parvient à

protéger les oasis et les plantations de la dune, qui n'ont à subir que des dégâts relativement peu importants.

Un secours de 5.000 francs est accordé aux gens réquisitionnés qui, la plupart, se trouvent hors d'état de subvenir à leur nourriture et à celle de leur famille.

A la fin de novembre, de nombreux vols de sauterelles venant du Nord s'abattent de nouveau dans la région de Kheneg Namous de Tenaïa, dans les jardins du ksar de Moghrar Tahtani ; chassées de ces jardins, les sauterelles s'enfuient plus au Nord, vers Ghouiba et le Djebel Mekter.

En 1907, nouvelle invasion considérable de sauterelles de même espèce que celle de 1906. Les lieux de ponte sont soigneusement relevés, les indigènes réquisitionnés, jusqu'à la fin d'avril, plus de 1.000 hectolitres d'œufs sont ramassés. A ce moment, l'éclosion se produit et la lutte contre les criquets provenant des œufs qu'on n'avait pu détruire est entreprise et dure jusqu'au 15 juin environ.

La destruction des criquets éclos sur le Territoire est donc complète ; mais de nombreuses bandes nées dans les régions sahariennes envahissent l'Annexe et nécessitent une nouvelle lutte. Grâce à un travail acharné, peu de criquets parviennent à l'âge adulte et réussissent à prendre leur vol.

Tout danger malheureusement n'est pas écarté, car les sauterelles provenant du Sud arrivent à leur tour et leur nuée considérable menace les palmeraies que l'on n'a pu défendre contre les attaques des criquets.

La lutte est aussi vive contre les insectes ailés que contre les criquets, mais les moyens employés ne sont pas suffisamment efficaces. Les oasis de Tiout et de Sfisifa, les plantations d'Aïn-Sefra sont quelque peu endommagées ; cependant les vols sont chassés et la lutte se termine vers la fin de juillet.

Comme l'année précédente, de nombreux secours sont accordés aux indigènes réquisitionnés.

L'année 1908 est encore plus particulièrement marquée par les vols nombreux de sauterelles. Du mois de mars au mois de juillet, plus de 500 travailleurs indigènes sont presque continuellement employés à la lutte ; 13.000 hectolitres d'œufs sont détruits, mais les pontes ayant été considérables et les éclosions favorisées par la température, cet effort ne suffit pas à empêcher le développement des criquets. De juin à septembre, des vols nombreux de

sauterelles venant du Sud cherchent à se poser dans les jardins et les plantations qui ne peuvent être qu'en partie protégés.

Enfin, en 1909, quelques vols sont signalés qui ne produisent que des dégâts insignifiants ; les deux seules pontes sont détruites complètement.

Méchéria. — Les sauterelles paraissent pour la première fois au début d'avril 1906 au Djebel Charoug, au Sud d'Aïn ben Khelil et n'en partent qu'à la fin du mois. Dès l'éclosion des criquets, au mois de mai, les chantiers sont organisés ; malgré cela les bandes de criquets et les vols de sauterelles venant du Sud s'accroissent considérablement, pendant tout le mois de juin on signale des passages très importants sur tout le Territoire.

En avril 1907, les sauterelles envahissent Forthassa et Aïn ben Khelil et pondent dans cette région. Les indigènes montrent un zèle remarquable dans la lutte entreprise ; ils portent à Forthassa 2.100 kilogs d'œufs qui sont incinérés. Malgré les mesures prises et le travail considérable fourni, d'abondantes éclosions se produisent au début de juin, mais les criquets sont détruits avant d'avoir pu nuire aux rares cultures.

En mars 1908, des vols importants s'abattent de nouveau dans le Sud du cercle et, au Nord, à Krébazza. Malgré la surveillance exercée sur les lieux de ponte, des quantités considérables de criquets éclosent en différents points et en particulier à El Aageur Bou Guern. Méchéria est éprouvé ; une partie des arbres peut être protégée, mais les quelques céréales, les quelques légumes qui sont cultivés sont dévorés. La lutte contre les criquets se termine au mois de juin ; Indigènes et Européens s'y sont employés de leur mieux.

En 1909, deux vols sont signalés, l'un au mois de mars, l'autre au mois de juillet, à Méchéria même, vols sans importance qui ne commettent aucun dégât.

Géryville. — Les invasions de 1906 et de 1907 sont formidables ; presque tout le cercle est infesté, surtout la partie Sud Ouest, particulièrement les régions de Arbaoual, Boussenghoum, El Abiod.

D'importantes mesures de défense sont prises dès l'apparition des sauterelles ; la lutte soutenue avec énergie pendant près de deux mois par tous les hommes valides

préserve les cultures, la végétation arborescente seule est ravagée par les acridiens.

Comme les années précédentes, une nuée importante de sauterelles s'abat au mois de juin 1908 dans la région Nord du cercle. Les orges et les blés tardifs, les cultures maraîchères, les fruits de toutes sortes sont pour la plupart dévorés.

Les pertes sont estimées à 50.000 francs pour les Européens et les Indigènes propriétaires immédiats de Géryville, à 140.600 francs pour les nomades et les ksouriens : soit près de 200.000 francs pour l'ensemble du cercle.

Au mois d'avril 1910, deux vols de sauterelles sont signalés dans la région de Ghassoul et de Brésina ; leur atterrissage n'est marqué par aucun dégât, mais une surveillance est rendue nécessaire en raison des pontes constatées sur une superficie de 1.400 mètres carrés. Les coques ovigères sont détruites et les rares criquets qui peuvent éclore sont anéantis.

2° ZONE SAHARIENNE. — Dans l'immensité des étendues sahariennes, il est malheureusement impossible d'entreprendre une lutte efficace contre ce fléau qu'il importe toutefois de combattre, non pas seulement pour empêcher les rares cultures de la région d'être dévorées, mais surtout afin de diminuer le nombre d'insectes ailés qui pourraient arriver dans la contrée fertile du Tell et causer des ravages importants.

De 1906 à 1909, les criquets et les sauterelles font plusieurs apparitions chaque année, ravageant les palmeraies de Beni-Ounif, de Béchar, des Beni Goumi, de la vallée de la Saoura, ainsi que les pâturages du Guir.

3° ZONE DÉSERTIQUE. — Dans cette région, un fait curieux est à retenir : c'est que les invasions de sauterelles sont toujours précédées d'un cataclysme quelconque, soit bourrasques de vent chargé de sable, soit pluie, soit maladie.

Les historiens rapportent « qu'en 1645 les sauterelles « apparurent après un vent rouge qui se mit à souffler de « l'Est, le jour devint nuit. » Ce phénomène a été constaté en 1771 ; en 1864 et en 1905, le jour ne devint pas nuit, mais sa clarté fut à peine sensible.

L'invasion des sauterelles ne paraît pas soumise aux

mêmes lois que sur les Hauts-Plateaux, l'alternance par cycles d'années est mal définie. En effet, dans une étude intéressante faite par le maréchal-des-logis Lejeune, nous voyons que les sauterelles ont envahi le Touat-Gourara en 1600, 1661, 1680, 1727, 1745, 1749, 1756, 1771, 1773, 1782, 1792, 1803, 1812, 1823, 1843, 1864, 1889, 1899 et enfin 1905.

Les invasions varient évidemment d'importance soit par le nombre d'insectes envahisseurs, soit par leur durée, mais il est assez fréquent que les acridiens reparaissent pendant plusieurs années consécutives. C'est ainsi que les sauterelles ont dévasté le pays de 1661 à 1663 inclus, de 1680 à 1686 inclus.

D'après les historiens arabes l'invasion la plus terrible se produisit en 1661, elle amena une famine terrible : pendant quatre mois les acridiens dévorèrent les dattes ne laissant pas une feuille aux arbres, ni aucune plante dans les jardins. Aussi la mort commença ses ravages parmi les malingres, les orphelins et les enfants.

Cheikh Bouzid Sidi Abderrahman ben Aoun raconte que dans le Timmi on inhuma certain jour mille morts, dans le Fenoughil 640 (150 hommes blancs, 120 femmes blanches, 370 harratins ou esclaves de tout sexe et de tout âge).

Les survivants étaient exténués par le travail d'enterrement des cadavres qui, enfouis sommairement, répandaient une odeur pestilentielle.

Les pontes se produisent en général dans le Sahara Soudanais, vers l'Azouad et l'Adrar, le voisinage de nombreuses touffes de verdure étant indispensable aux criquets, d'abord pour leur nourriture, puis comme abri. C'est ce qui explique pourquoi les sauterelles ne pondent pas dans le Sahara central : on a bien relevé des lieux de ponte en 1905-1906, dans le Méguiden et dans l'Erg, entre Ksabi et Oguilet Mohammed, mais il y a lieu de remarquer que d'abord ils furent peu importants et que, d'autre part, la région renferme de bons pâturages qui venaient d'être revivifiés par des pluies abondantes. Les criquets ne sont donc guère connus dans les régions désertiques.

Les acridiens ne séjournent pas forcément dans les palmeraies : si le vent vient du Sud-Est, ils s'arrêtent à peine et reprennent leur vol sans causer de grands dégâts.

Mais si le vent souffle avec violence du Nord, ou si le temps est calme et orageux, rien ne peut leur faire quitter les jardins, chassés d'un endroit, ils y reviennent aussitôt.

Au Touat-Gourara, la capture des sauterelles a lieu, soit le matin quand elles sont encore engourdis, soit à l'aide d'un appât placé à l'entrée d'une excavation de cinquante centimètres de profondeur et à ouverture étroite, dans laquelle tombent les sauterelles lorsqu'elles se sont rassasiées.

Les ksouriens font, paraît-il, une grande consommation de sauterelles, cuites dans l'eau bouillante, séchées et mélangées avec des dattes ; certains disent que les indigènes en sont friands, d'autres que cette nourriture est réservée surtout aux femmes et aux enfants, les hommes la considérant comme un trompe-la-faim.

Touat. — En ce qui concerne la période dont nous nous occupons particulièrement, les sauterelles font leur apparition en 1905 et se renouvellent presque sans interruption en 1906-1907, au printemps et à l'automne, causant une grande perturbation dans les travaux agricoles ; dans le courant d'octobre 1908, les sauterelles reparaissent plus nombreuses que jamais, dévorant en partie les régimes de dattes non encore coupés, les cultures maraîchères et les céréales qui commencent à sortir de terre.

Enfin, elles ne font que de courtes apparitions en 1909.

Gourara. — De 1905 à 1909, les sauterelles envahissent régulièrement la région, en automne et au printemps, dévorant les régimes à peine formés, les graminées d'été (tasfout et bechna) et la plus grande partie des céréales, elles causent chaque fois des dégâts importants et obligent les ksouriens à recommencer leurs semailles plusieurs fois.

En 1909, les sauterelles ne sont signalées qu'au début de l'année et repartent sans commettre de dégâts. Leur disparition coïncide heureusement avec une année agricole très bonne.

*
**

Il ne semble pas exagéré de croire que la crise économique dont ont souffert les Oasis pendant longtemps a

en une de ses principales causes dans les invasions successives de sauterelles, qui produisaient de véritables désastres.

Les habitants, un instant découragés par la lutte constante et déprimante qu'ils avaient eu à soutenir, n'osaient entreprendre les encensements avant d'être fixés sur la venue des sauterelles, d'où perte de temps.

Aujourd'hui l'espoir semble renaître et leur ardeur au travail se réveille ; il est d'ailleurs presque certain que les invasions produiront moins de dégâts, car les indigènes connaissent maintenant les moyens de lutter avec plus de succès. Encore un bienfait que leur a apporté notre civilisation.

Campagnols et moineaux :

En 1912, ces animaux ont constitué pour le Touat un véritable fléau, malgré les moyens de destruction employés pour enrayer le mal. Cette invasion fut comparable à celle des rats, termites et moineaux qui se produisit en 1773 et à celle des alouettes (moineaux rouges ou moineaux de la rivière) qui dévorèrent le grain de Tassafout en 1864.

Les mêmes espèces exercent également leurs ravages dans les autres parties du Territoire.

CHAPITRE XVI

ÉLEVAGE

Devise arabe :

Que celui qui l'a créé te nourrisse.

Devise française :

Aide-toi le Ciel t'aidra.

Grâce à la nature du sol, au climat, à l'immensité des parcours, l'Algérie du Sud est un milieu éminemment favorable à l'élevage du mouton, aussi une grande partie des moutons exportés provient-elle du Territoire.

Depuis 1908, une crise sérieuse a sévi sur les ovins, crise due à des causes que nous étudierons en détail pour chaque cercle. Le tableau de l'élevage fait ressortir en effet, entre les années 1907 et 1911, une diminution de 168.917 têtes pour l'ensemble des cercles d'Aïn-Sefra, de Méchéria et de Géryville, centres exceptionnellement favorables à l'élevage; mais on constate avec joie que le cheptel ovin a subi une augmentation très sérieuse par rapport à l'année 1900 et aux années antérieures.

A ces motifs particuliers, il fallait ajouter, avant 1912, une cause générale : l'exportation mal comprise d'une partie du cheptel. Pour y remédier, il a fallu interdire, d'une façon absolue, sur tous les marchés, la vente des brebis âgées de moins de 5 ans. Le décret du 23 janvier 1911 interdisait, du 15 août au 31 décembre de chaque année, l'abatage des brebis ; il complétait les dispositions des décrets du 12 juillet 1904 et du 1^{er} août 1906, qui défendaient l'exportation des brebis pendant la même période.

Le décret du 30 avril 1912 prorogeait jusqu'au 15 avril l'interdiction de l'exportation et de l'abatage. On admettait, en effet, que d'août à fin décembre, les brebis pleines mettent bas ; mais il ne faut pas oublier, dit M. Ben Danou, qu'en pays indigène, où les accouplements du bélier et de la brebis se font au hasard du rut et des saisons, les naissances se produisent à toute époque de

l'année donnant les « rebeï » au printemps, les « saïfi » en été, les « békri » en automne, les « chetoui » en hiver.

Ces différentes prescriptions donnaient des résultats appréciables au point de vue de la reconstitution du cheptel, mais étaient incomplètes en ce sens qu'au lendemain du terme de ces prohibitions, la vente des brebis était considérable et s'effectuait en bloc et tout ce que les décrets contenaient d'heureux était annihilé instantanément.

Pour mettre en lumière l'insuffisance de cette réglementation, il suffit d'indiquer les chiffres constatés dans la place d'Aïn-Sefra concernant le nombre d'ovins abattus du 15 avril au 25 juin 1912 : 7 moutons, 414 brebis. En 1910, le nombre de brebis exportées par Oran et Arzew s'élevait à 112.000.

Ces décrets viennent d'être complétés par l'arrêté du 31 août 1912 qui interdit l'exportation et l'abatage des femelles de race ovine chaque année, du 1^{er} juillet au 31 décembre, et l'exportation hors de l'Algérie des agneaux et agnelles de moins de 20 mois. Les brebis âgées de 5 ans peuvent être abattues en tout temps.

C'est en grande partie à ces mesures que l'on doit l'accroissement important du cheptel constaté en 1912 et 1913, mais il est absolument indispensable que ces mesures prohibitives soient maintenues à titre définitif, car si on ouvre la porte à l'exportation des femelles ovines, les résultats acquis auront vite disparu.

Trop arriéré, trop apathique, imprévoyant et pauvre, l'indigène est actuellement incapable, abandonné à ses seules ressources, de remplir son rôle d'éleveur vis à vis des demandes d'exportation de plus en plus nombreuses. Insonciant de l'avenir, attiré par l'appât des gains progressifs, il se dessaisira, sans penser plus loin, de son seul capital, devenant ainsi l'agent inconscient de sa ruine et l'ennemi le plus acharné du cheptel ¹.

Il faut donc faire des efforts constants pour lui inculquer la méthode à suivre pour arriver à de bons et durables résultats, pour améliorer les conditions d'existence de la population ovine si justement appréciée par la boucherie

¹ Leurs voisins Berabers ou Beni-Guil sont beaucoup plus prévoyants. Sauf le cas de force majeure, ils n'abattent une femelle que lorsqu'elle est hors d'âge ou incapable du moindre rendement. (M. Ben Danou.)

métropolitaine. La Métropole augmentant de plus en plus ses achats en Algérie, il est absolument indispensable de produire plus lourd et meilleur en qualité pour donner satisfaction aux exigences et aux besoins grandissants du marché français.

L'étude de l'élevage des troupeaux dans le Territoire peut se diviser en trois parties :

1° Elevage dans la zone des pâturages (zone des steppes et zone montagneuse) où le cheptel est très important ;

2° Elevage dans la région en bordure de l'Atlas saharien où il existe quelques pâturages fréquentés en hiver par les tribus du Nord ;

3° Elevage dans la région désertique où le cheptel est insignifiant.

a) **Zone des pâturages.** — Les moutons de la région sont tous du type arabe à tête brune ou noire, ils diffèrent complètement des moutons du Tell qui sont des Berbères ou des Beni-Guil auxquels ils sont préférés. Les moutons de Géryville sont d'un type spécial qu'on ne retrouve que dans quelques tribus limitrophes du cercle. Ils sont trapus, de volume et de poids moyens, à queue fine et à toison irrégulière ; la laine, malgré l'amélioration constatée, n'est encore que de qualité moyenne, mais la chair est particulièrement précisée.

Ceux des Oulad Sidi Cheikh, surtout, sont très bien charpentés, de fort poids, de belle taille et présentent en outre l'avantage d'avoir des toisons fournies, bouffantes et toutes blanches. Les moutons du cercle de Méchéria subissent plus ou moins l'infusion du sang des ovins du Maroc ; néanmoins il existe dans cette région des moutons Hanyans, des moutons Trafis, des moutons Beni-Guil. Les moutons Berabers, petits, à laine grossière, n'apparaissent que lors des transactions commerciales.

Dans les régions immensément étendues comme les parcours du Sud, les troupeaux nomadisent continuellement et par suite sont exposés à tous les caprices du temps. Aussi s'est-il produit chez eux une sélection naturelle mais impitoyable. Les moins aptes, les ratés et les chétifs ont été éliminés, fauchés. Comme dit M. Ben Danou, vétérinaire à Méchéria : « La nature ignore le sentiment, elle a pour devise : Place aux forts ». Les

survivants se sont donc trouvés robustes, doués de qualités spéciales dont les générations successives ont hérité ; qualités qui se sont renforcées, par la suite, dans les luttes journalières dont la vie est faite.

Le mouton du Sud algérien peut donc rivaliser avec son congénère de France ¹.

La chair du mouton est savoureuse ; cela tient d'abord au fait que les ovins trouvent dans leurs pâturages habituels des herbes aromatiques excellentes, qu'on ne rencontre pas dans le Tell et dont ils se nourrissent très volontiers, puis, à ce qu'ils fréquentent pendant l'hiver les pâturages sahariens.

La valeur alimentaire de ces pâturages est mise en lumière par le fait suivant : malgré la période désastreuse de la fin de l'année 1910 et du début de 1911, les moutons présentés sur les marchés étaient tous dans un état de graisse qui les aurait fait rechercher sur les marchés de la Métropole. Et cependant ils avaient eu à supporter la disette de l'automne d'abord, puis les intempéries d'un hiver prématuré et rigoureux. Moins de deux mois de bonne nourriture avaient par conséquent suffi pour les ramener à un état d'embonpoint satisfaisant.

L'hivernage dans les pâturages sahariens a, en outre, l'avantage de permettre la vente des ovins dès le début de la campagne moutonnaire : le mouton du Territoire est donc un mouton primeur.

La laine est également plus fine que celle des moutons du Tell et du Maroc. Pour ces raisons, les ovins sont très prisés sur les marchés de Marseille, où ils se vendent plus chers que leurs congénères algériens (6 fr. 20 par kilog.).

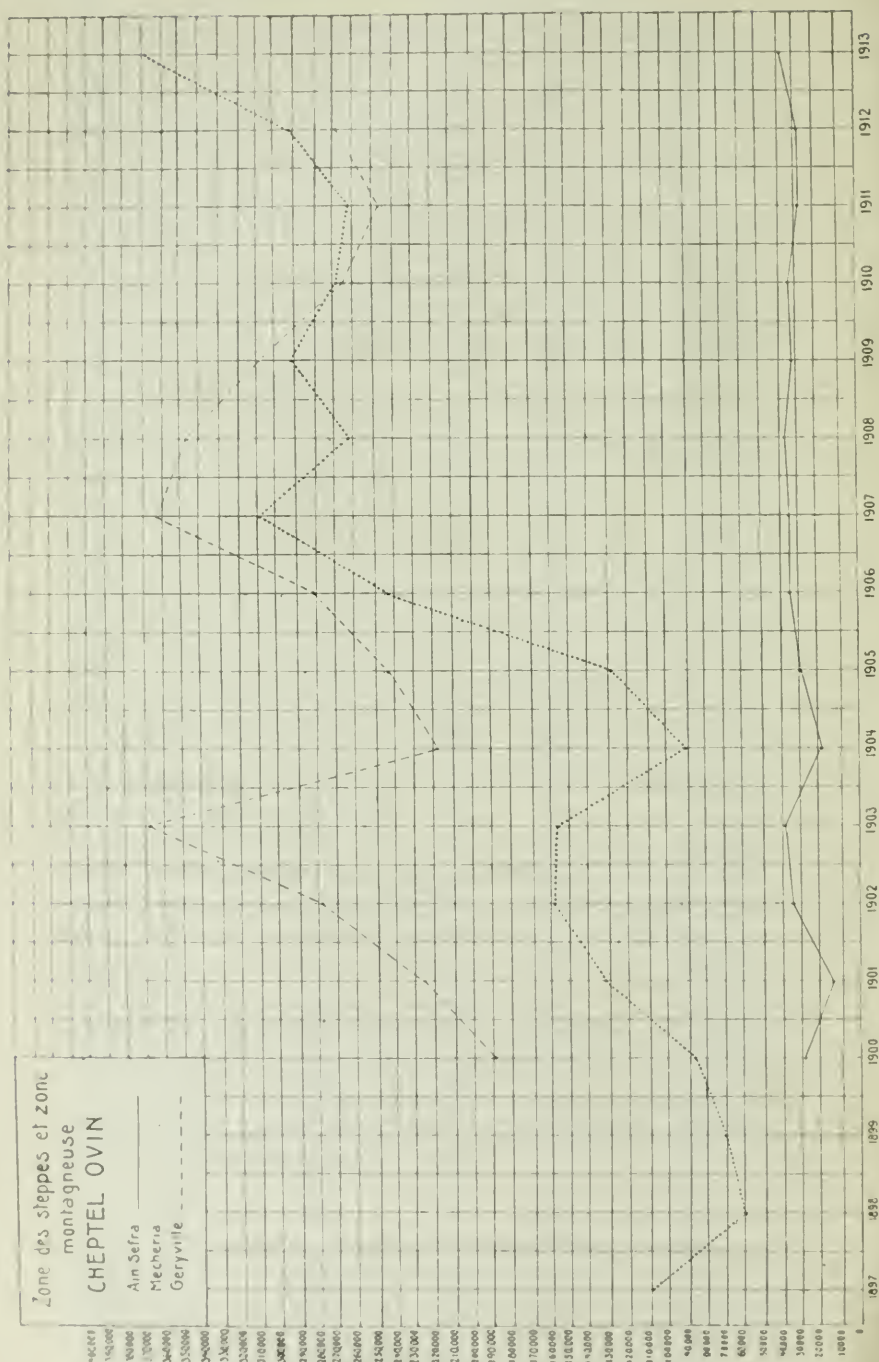
SITUATION DU CHEPTEL : a) Moutons. — La situation numérique du cheptel ovin est indiquée dans le tableau et le graphique ci-après. Nous avons été assez heureux pour avoir des renseignements à partir de 1900, ce qui permettra de se rendre compte d'une façon plus complète du développement du cheptel ².

¹ Le jour où nous pourrions, dit M. Ben Danou, abattre nos moutons sur place et les expédier en frigorifiques, les critiques adressées à la viande de nos ovins auront vécu. Il est évident que le mouton arrive fatigué par suite du voyage et que sa transplantation dans un milieu auquel il n'est pas habitué entraîne une perturbation fatale.

² En 1913 le nombre des ovins était de 639.411.

Tableau de la situation numérique du cheptel ovin de l'année 1900 à l'année 1912

	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Ain-Sefra .	28.828	15.299	34.157	39.775	17.920	29.855	34.698	35.230	36.193	31.899	32.215	28.213	28.362
Méchéria .	87.404	132.078	158.780	156.996	90.955	129.583	244.179	309.191	262.440	290.556	269.363	262.467	291.250
Gerville .	188.955	225.328	279.313	368.729	217.830	214.276	281.177	362.248	346.791	309.535	267.277	247.072	264.576
TOTAUX.	305.187	372.705	472.250	535.500	326.705	403.714	560.051	706.669	645.424	631.990	568.855	537.752	584.188



Aïn-Sefra. — En 1906, la sécheresse et par conséquent le manque de pâturages correspondant avec l'époque de l'agnelage (octobre et novembre), sont cause de la grande quantité d'avortements constatés chez les brebis et de la disparition presque complète des agneaux venus à terme.

Les troupeaux sont disséminés le plus possible par petits groupes dans les régions montagneuses pour leur permettre de trouver plus facilement leur subsistance ; mais cette précaution ne peut remédier au mal et les résultats de l'élevage sont nuls.

Les ovins adultes ont, en 1907, de la peine à se remettre de l'état précaire constaté l'année précédente ; malgré cela, grâce aux pluies qui revivifient les pâturages, la situation devient meilleure et quoique l'augmentation du cheptel soit inférieure à la moyenne normale, le nombre des moutons s'accroît de 3.852.

L'année 1908 est particulièrement mauvaise par suite de l'épidémie de strongylose et de l'absence de pâturages ; aussi le cheptel diminue-t-il de 4.294 moutons.

L'été très sec de 1909, en ruinant complètement les pâturages, contribue encore à décimer les troupeaux déjà affaiblis par la maladie ; heureusement les pluies d'automne font reverdir les pâturages et l'épizootie disparaît, aussi constate-t-on une légère augmentation (316 moutons).

En 1910, la strongylose réapparaît ; elle ne cesse ses ravages qu'après les pluies d'automne, mais les rigueurs de l'hiver 1910-11, succédant à la maladie, font subir des pertes importantes au cheptel ovin, adultes et agneaux (4,002 moutons).

En 1911, légère augmentation du cheptel (149 moutons).

En résumé, de 1906 à 1911, la diminution accusée dans le chiffre du cheptel ovin est de 7,800 têtes. Heureusement l'année 1912 fut excellente pour les troupeaux et, au début de 1913, on enregistre un accroissement de 10.148 ovins.

Méchéria. — L'année 1906 est plutôt bonne ; la température est favorable à l'élevage, donc les jeunes sujets sont robustes ; les pluies tombent régulièrement et au moment propice, donc les pâturages sont excellents ; aussi les troupeaux sont-ils en bon état. Vers le milieu de mars pourtant le besoin d'eau se fait sentir, mais les pluies

abondantes de la première dizaine d'avril et celles de mai assurent une copieuse nourriture jusqu'à fin août.

La sécheresse de la fin de l'année épuise les troupeaux ; les froids précoces de l'hiver sévissant sur des animaux rationnés depuis trois mois, causent une mortalité notable. L'épaisse couche de neige tombée en janvier et février, recouvre les herbes et des troupeaux entiers meurent de faim ; la majorité des agneaux de 1906 succombe.

Toutefois, cette neige permet au sol de s'imprégner lentement d'humidité et, lorsque arrive le printemps 1907, les graines germent en abondance, les troupeaux qui ont résisté aux froids et à la faim trouvent de quoi se refaire ; malheureusement, les premières herbes sont dévorées avec avidité et nombreux sont les animaux qui succombent à l'indigestion gazeuze (neggar). Comme conséquence, le troupeau perd environ un dixième de son effectif.

Les neiges du début de 1908, et la sécheresse qui sévit pendant l'été, éprouvent fortement les troupeaux ; aussi la strongylose se répand-elle avec rapidité et entraîne-t-elle une mortalité atteignant jusqu'à 50 % dans les tribus ; les jeunes agneaux périssent presque tous. Le recensement annuel des ovins fait constater un déficit de 46,751 têtes.

Les mêmes faits se reproduisent en 1909, sur les 290.556 ovins existant au début de l'année il n'en reste plus que 259.363 à la fin, soit encore une diminution de 21.198.

L'année 1910 est mauvaise jusqu'au milieu de mai ; jusqu'à cette époque, en effet, il ne tombe pas d'eau et le ranch exerce ses ravages, mais au moment du passage de la comète de Halley, la pluie tombe abondamment, remplissant les redirs, revivifiant les pâturages.

L'été, de ce fait, se passe assez bien, mais vers septembre les redirs se vident, l'herbe est vite épuisée ; jusqu'à la fin de l'année on a à déplorer la perte de nombreux agneaux mal nourris et de nombreuses brebis épuisées par l'allaitement.

Enfin, l'année 1911 peut être divisée en trois périodes :

Première période (de janvier à fin mars). — Désastreuse pour le cheptel, par suite du froid, des neiges, alternant avec les pluies torrentielles ; les sujets les moins résistants, qui ont déjà souffert de la sécheresse de la fin de 1910, meurent. Les agneaux de lait, les brebis nourricières épuisées par la lactation, les brebis portières fatiguées par la maladie, ou par la gestation, succombent en grand

nombre. La situation devient un moment alarmante. Après la tourmente, les sujets échappés à la mort, grâce à une sélection naturelle et coûteuse, profitent des pâturages, car le soleil est revenu ; les steppes du cercle se couvrent rapidement d'herbes et la situation s'améliore.

Deuxième période (d'avril à fin août). — Les troupeaux trouvent de l'herbe et de l'eau en quantités suffisantes grâce aux averses et à la fonte des neiges du trimestre précédent ; ils passent donc un excellent été. Leur état est de plus en plus satisfaisant : le nombre a diminué, mais ce qui reste est frais et vigoureux.

Troisième période (de septembre à fin décembre). — La fin de novembre et le commencement de décembre sont marqués par des ondées abondantes, continues et pénétrantes ; le sol est détrempé profondément, des orages partiels contribuent à remplir les redirs et les dépressions.

La fin de décembre est ensoleillée et même chaude ; ces alternatives de périodes pluvieuses et froides avec des périodes ensoleillées ont le plus heureux effet, car elles permettent aux troupeaux de manger à satiété et d'arrêter la propagation du pouillottement, qui se répand avec rapidité par les temps froids. On constate quelques cas.

En résumé, l'année 1911, malgré ses débuts fâcheux, se termine heureusement ; elle lègue à 1912 un troupeau diminué de 6.896 têtes, mais en excellent état, et des parcours herbeux très satisfaisants.

L'année 1912 a été une année particulièrement propice à l'élevage du mouton grâce aux conditions climatiques exceptionnelles. Depuis longtemps les pâturages ne furent si riches. Aussi le recensement annuel accuse-t-il une augmentation de 28.783 têtes. Dans ce nombre ne sont pas compris 45.000 agneaux broutards et les tout jeunes produits. Le recensement de 1913 a fait constater un nouvel accroissement de 77.834 moutons.

Géryville. — La situation des troupeaux, très satisfaisante en 1906 et 1907, devient précaire en 1908 ; 21.457 ovins périssent pendant le mois de février à la suite des chutes de neige abondantes et d'une épidémie de distomatose et de broncho-pneumonie infectieuse.

La situation empire en 1909, d'où nouvelle diminution de 27.256 têtes décimées par le rouch ; l'épizootie est générale dans le cercle, elle frappe plus particulièrement

les Oulad Zied Cheraga et Gharba, qui subissent un véritable désastre.

Le nombre des ovins diminue encore en 1910 et 1911, l'épidémie de reuch qui s'était calmée au printemps ayant repris en automne, mais avec moins d'intensité.

Comme on peut s'en rendre compte, l'élevage du mouton a subi une crise très sérieuse, et l'importance du cheptel s'est affaiblie considérablement ; elle accuse entre les années 1907 et 1911 une diminution de 115.176 têtes.

L'année 1912 voit augmenter le cheptel de 17.504 têtes, mais il faudra encore de longues années pour qu'il atteigne le chiffre de 1906.

CAUSES DE MORTALITÉ : a) Maladies. — Nous avons vu que les moutons étaient souvent atteints d'une maladie connue sous le nom de « reuch ou strongylose », infection parasitaire de la caillotte, se traduisant par une anémie profonde, des œdèmes, de la cachexie, et amenant la mort.

D'après M. Ben Danou, cette maladie apparaît toujours à la suite des mauvaises années ; elle est provoquée par le manque d'eau et l'obligation dans laquelle se trouvent les troupeaux d'absorber de l'eau croupie, eau extrêmement riche en parasites de toutes sortes, surtout pendant les années d'invasion de sauterelles dont les cadavres jonchent le sol.

M. Ben Danou croit à l'existence d'un microbe spécial qu'il n'a pu étudier faute de moyens ; il a publié à ce sujet une étude dans la Revue vétérinaire de février 1908.

La gale n'a comme conséquence que de déprécier la laine et d'empêcher les moutons d'engraisser. Les indigènes ne soignent que des cas isolés, alors que des troupeaux entiers auraient besoin d'être soumis à un traitement rendu d'ailleurs difficile par le manque d'eau.

Le pouillottement se développe avec rapidité et prend un caractère dangereux, surtout en hiver. L'indigène, que la force des choses rend observateur, n'a pas été sans remarquer que le soleil qui pique est un excellent traitement contre les poux ; les moutons transpirent, les mèches de laine s'imprègnent de suint qui tue les poux.

b) Causes diverses. — Le froid est l'ennemi du mouton mal nourri. En règle générale, le mouton est assez bien

protégé par sa toison ; s'il meurt en hiver, on peut dire que c'est l'inanition, et non le froid, qui l'a tué.

Les avortements seraient dus, d'après les dires des indigènes, à l'absorption d'une plante appelée « klekh », sorte d'ombellifère désignée en botanique sous le nom de fêrûle, que les brebis seraient dans l'obligation de manger faute d'autres herbages.

MESURES DE PROPHYLAXIE. — Lorsque les troupeaux ne renferment qu'un petit nombre de moutons malades, on peut avec quelque chance de succès administrer aux animaux atteints, pendant 4 ou 5 jours et à raison d'un demi-litre le matin et d'un demi-litre le soir, des infusions de chich (*Artemisia herba alba*), dont les propriétés vermifuges déterminent l'agrandissement des strongles et leur évacuation. On peut aussi donner une cuillerée à soupe, le matin, de la préparation suivante : huile de cade, 40 gr. ; essence de térébenthine, alcool 10 gr. ; sulfate de soude, 10 gr., le tout mélangé dans 150 gr. d'eau.

En tout cas il faut, dès le début :

- 1° Isoler des troupeaux les sujets atteints ;
- 2° Envoyer les troupeaux sains dans des pâturages non contaminés ;
- 3° Interdire la présence sur les marchés d'animaux provenant des zones suspectes ;
- 4° Empêcher dans la mesure du possible la pollution des sources et des redirs par les troupeaux, en établissant autour de ces points des barrières économiques ;
- 5° Installer des abreuvoirs en dehors de ces barrières ;
- 6° Jeter au fond des puits ou redirs quelques poignées de gros sel (5 à 8 kilogs) suivant l'étendue du redir ou la profondeur du puits, le gros sel ayant la propriété de suspendre l'évolution des strongles ou de les détruire au bout d'un certain temps ;
- 7° Enfoncer soigneusement les cadavres à une profondeur minimum de un mètre ou de préférence les incinérer ¹.

BERGERIES COMMUNALES. — Il n'existe qu'une seule bergerie communale dans le Territoire, à Méchéria.

Dans le but d'améliorer les moutons du cercle, des béliers mérinos sont demandés, en 1907, par le Commandant supérieur au Gouverneur Général de l'Algérie, qui en envoie 32.

Au début, on songe à faire venir, de chaque tribu, les

¹ Instructions du Chef du Service vétérinaire de l'Algérie.

meilleures brebis, pour constituer à Méchéria même un troupeau sous la surveillance du vétérinaire ; ce projet rencontre de trop grandes difficultés d'exécution, les indigènes préférant ne pas se séparer, même momentanément, de leurs plus beaux sujets ; on doit se décider à répartir les mérinos dans les tribus.

Malheureusement, l'année 1907 est mauvaise ; presque tous les jeunes agneaux périssent, et la plupart des brebis avortent dans les mêmes conditions que leurs congénères du cercle.

En 1909, il est acheté huit belles brebis de 3 à 4 ans, qui sont saillies par des béliers mérinos, mais ces brebis atteintes de reuch avortent. Une seule met bas, donnant un produit semblable au père.

En 1910, les croisements donnent quelques produits très beaux dont la laine est supérieure à celle des moutons du pays ; de plus, à âge égal, les métis mérinos Hamyans semblent devoir peser plus que les moutons Hamyans.

L'expérience de 1907 n'ayant pas réussi, car les moutons non acclimatés, que l'on oblige du jour au lendemain à partager la dure existence de leurs congénères du bled, dépérissent et succombent à brève échéance, l'Administration locale revient à sa première idée et constitue, en 1911, un troupeau composé :

1° Des béliers mérinos survivants donnés par le Gouvernement Général ;

2° Des brebis jeunes n'ayant pas encore porté (une par douar).

C'était la meilleure solution ; on pourra ainsi tirer une conclusion exacte de la valeur des croisements des mérinos avec les moutons Hamyans au point de vue reproduction, rendement pour la boucherie, qualité de la laine et valeur commerciale.

Cet essai a donné en 1912 les résultats suivants. Les croisements ont fourni de jolis produits, à toisons fines et très belles, aussi belles que les toisons paternelles et sans aucune trace de jarre.

Il n'existe pas de bergerie à Géryville ; la question a été mise à l'étude, mais l'immense étendue du cercle a été un obstacle à la réalisation de ce projet.

CLAVELISATION. — Cette opération avait été réglementée par les arrêtés du Ministre de l'Agriculture du 10 avril 1903,

de M. le Gouverneur Général de l'Algérie du 22 février 1904, modifié le 23 mai et le 21 novembre 1907.

Bien qu'il eût été démontré aux indigènes qu'ils avaient tout intérêt à faire claveliser les ovins destinés à la vente, en raison de la grande facilité d'enlèvement, la clavelisation préventive n'a presque pas été pratiquée. Les éleveurs n'ont recouru à cette opération que lorsque les animaux étaient vendus. Ils trouvaient en effet acheteurs pour leurs moutons non clavelisés à des prix avantageux; ils redoutaient d'ailleurs les formalités de quarantaine.

Dans le cercle de Géryville les opérations de clavelisation étaient très difficiles en raison de l'éloignement des points de concentration des troupeaux. Par suite des difficultés rencontrées, la clavelisation a été supprimée et remplacée par la vaccination qui sera désormais poursuivie concurremment avec la sérumnisation.

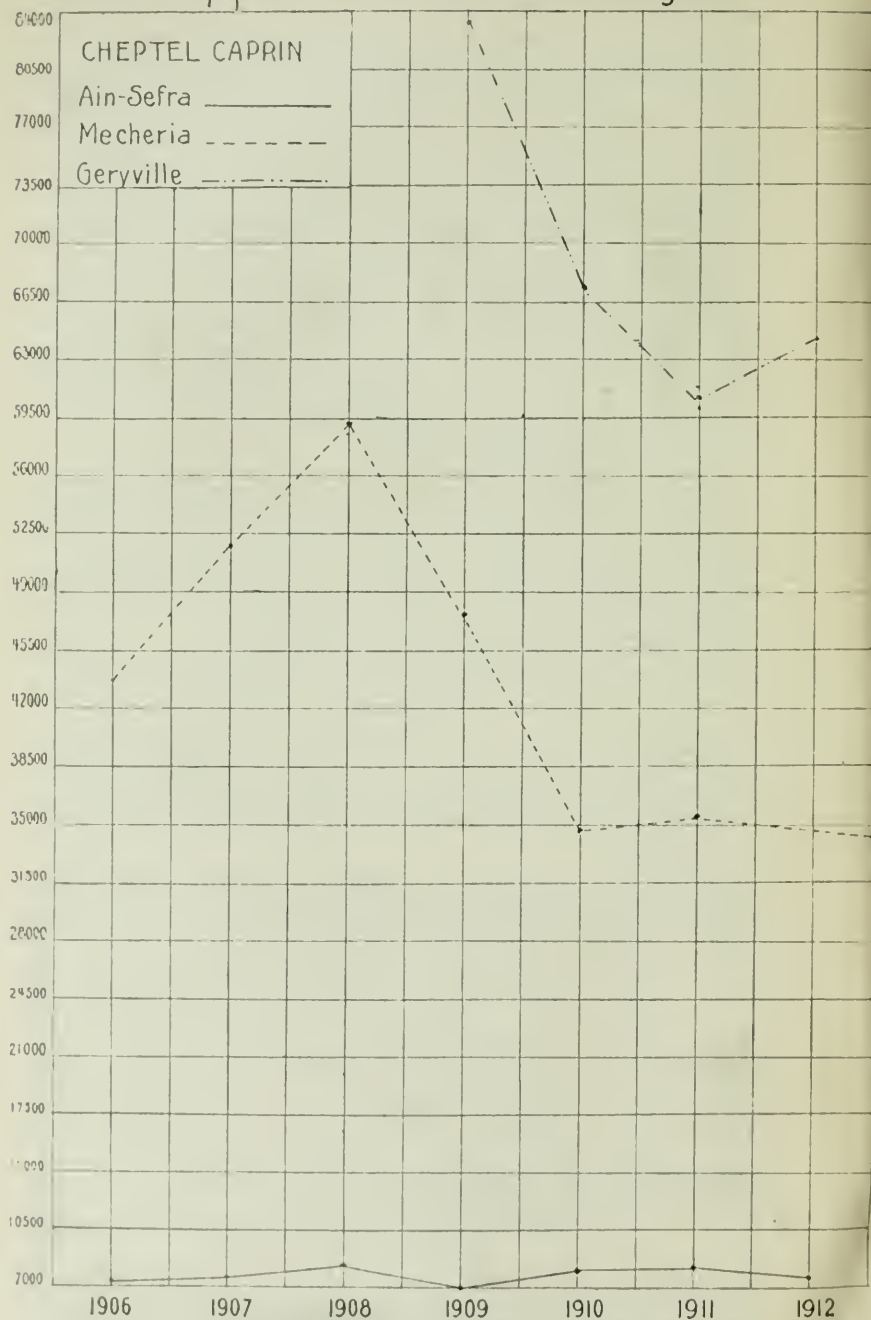
ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE. — Des prix d'une valeur moyenne de 3.000 francs sont distribués chaque année dans le Territoire pour susciter l'émulation parmi les éleveurs indigènes. Des instructions du Gouverneur Général déterminent les conditions à remplir.

Les communes prélèvent sur leur budget une certaine somme (200 à 400 francs) qui vient s'ajouter à ces primes.

CHEPTEL CAPRIN. — Le cheptel caprin s'est trouvé dans les mêmes conditions que le cheptel ovin; ses variations sont dues aux mêmes causes. Le tableau et le graphique ci-après représentent les variations au cours des années considérées :

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra .	7,031	7,812	8,499	6,803	7,591	7,685	7,413
Méchérta .	43,752	52,070	59,230	47,709	34,827	36,106	34,606
Géryville .	66,569	90,501	108,954	83,616	67,396	60,497	61,218
Totaux.	117,352	150,383	176,683	138,158	109,814	104,288	106,237

Zone des steppes et zone montagneuse

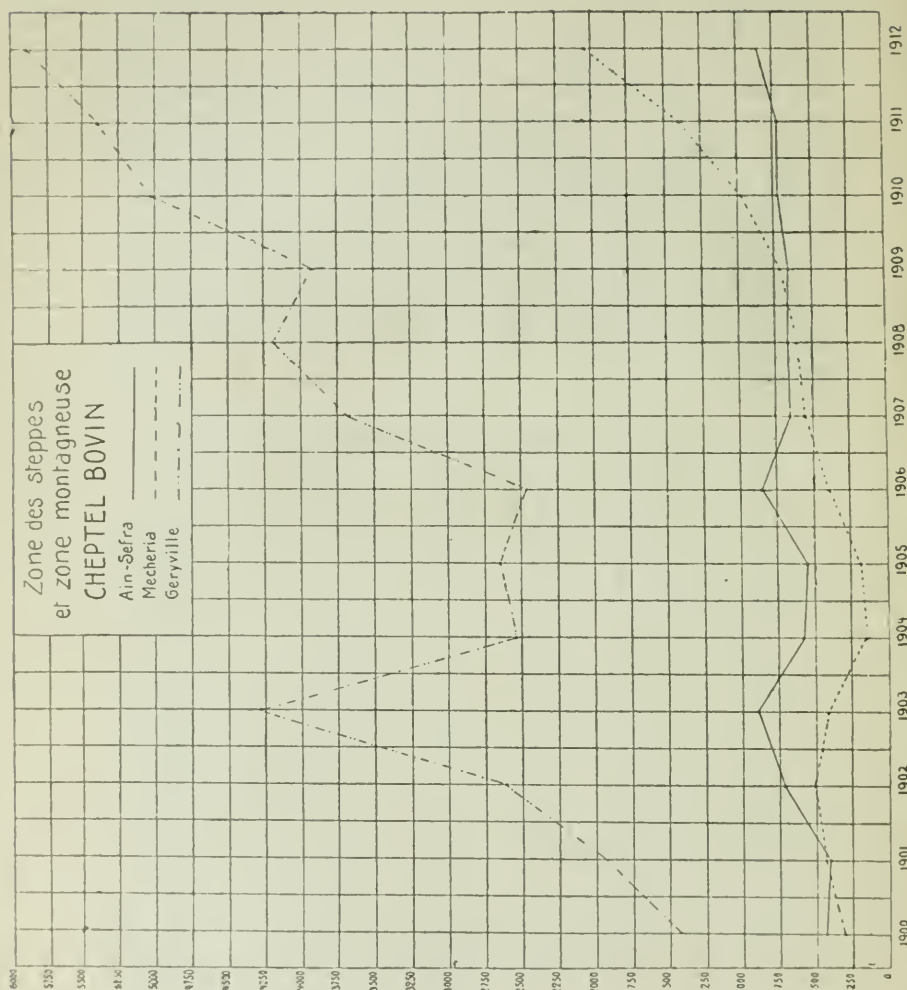


CHEPTEL BOVIN. — Le bœuf du pays est petit, rablé ; il donne de 65 à 80 kilogs de viande nette; son volume réduit lui permet d'être sobre. Les herbes peu riches en eau qu'il mange font qu'il acquiert des tissus fermes, denses et d'un goût agréable. Le manque d'eau courante, la rareté des eaux stagnantes le mettent à l'abri des affections parasitaires si préjudiciables aux ruminants.

Cet élevage est à encourager et a déjà prospéré ainsi que l'indiquent le tableau et le graphique ci-après.

Les Hâmyans qui étaient autrefois des djemala (éleveurs de chameaux) et qui considéraient avec mépris les beggara sédentaires (éleveurs de bœufs) se sont mis à l'élevage du bœuf.

	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra .	139	124	739	903	603	574	823	637	611	643	739	736	866
Mecheria .	294	454	505	135	117	171	399	552	620	717	980	1.405	2.052
Géryville .	1.429	1.924	2.629	4.283	2.533	2.655	2.164	3.657	4.182	3.946	5.045	5.394	5.894
Totaux .	2.162	2.802	3.873	5.621	3.283	3.400	3.686	4.846	5.443	5.316	6.764	7.535	8.812



PÂTURAGES. — La zone des steppes et la zone montagneuse sont couvertes de pâturages communs à toutes les tribus, mais dont l'utilisation est uniquement subordonnée aux points d'eau qui s'y trouvent et à la quantité de pluie tombée, les indigènes ne tenant compte que de ces deux facteurs dans leurs déplacements.

Il existait autrefois des pâturages plus spécialement réservés à telle ou telle tribu ; on en retrouve la trace dans les noms des points d'eau qui y sont situés, tels que Oglat

Békrara, où les Oulad Békrara avaient jadis des droits particuliers, Oglat Sendan, Oglat Akerma, Oglat Serour. Aujourd'hui, les tribus n'en tiennent pas compte et campent librement sur toute l'étendue du Territoire.

De même l'amplitude des migrations était beaucoup plus étendue qu'à l'heure actuelle, cela, pour plusieurs raisons :

1° Les points d'eau étaient beaucoup plus rares, donc plus éloignés les uns des autres ;

2° L'insécurité interdisait la création de points d'eau au milieu des pâturages inutilisés ;

3° Après une attaque fructueuse sur un voisin insuffisamment gardé, il fallait se mettre à l'abri d'un retour offensif, et, pour cela, s'éloigner le plus possible du théâtre des rapines.

Aujourd'hui que la sécurité est plus grande, qu'ils peuvent sans crainte laisser leurs troupeaux paître au loin sous la garde des bergers, qu'ils ont plus de relations avec les centres européens, que les points d'eau sont plus nombreux, les indigènes pasteurs sont devenus des nomades à parcours restreints.

*
* *

Les indigènes de l'annexe d'Aïn-Sefra se déplacent dans l'intérieur de l'annexe où les pâturages sont nombreux. Ils visitent ainsi le Morghad, la plaine d'El Mehizen, la région à l'ouest du djebel Morghad et du djebel bou Amoud, l'oued Baïdj, la plaine de Taïdjet el Betoum, l'Aïssa, l'oued Soum, l'oued Smar, la plaine de Tiout, Djenien bou Rezg.

Le souci de protéger nos tribus et la préoccupation constante du commandement de retenir les Amours sous notre autorité, en les empêchant de se réfugier dans l'Ouest, avaient obligé à restreindre les terrains de parcours des tribus voisines du Maroc, ils étaient limités, d'une façon générale, à Sfisifa. Ce n'est qu'en 1900 que les pâturages de la région Nord du Sahara, de Bou Yala Fendi, furent autorisés.

Chaque année les Hamyans envoient leurs troupeaux dans l'oued Namous, où ils ont des droits d'usage ; les fractions des Megan, Oulad Mebarek, Frahda, Oulad

Toumi, Oulad Ahmed y vont généralement en novembre. Par contre, quelques tribus étrangères viennent s'installer, chaque été, dans les parties du cercle comprises entre les berges Nord du chott Gharbi et la région d'El Aricha ; ce sont les Oulad En Nahar et les Angad, de l'annexe d'El Aricha ; certaines fractions de Sebdon et de Marnia y viennent également.

Comme nous l'avons déjà vu, le cercle de Géryville présente trois zones distinctes par leurs caractéristiques physiques et leurs différences de climat. Au Nord, ce sont les Hauts-Plateaux ; au Sud, c'est la région saharienne, au centre, séparant ces deux régions si différentes au point de vue climatique, la région montagneuse des ksour, où les pâturages abondent, et où les campements établis sur les points culminants jouissent d'une grande fraîcheur.

Chaque année, dès qu'approche la mauvaise saison et surtout si les pluies d'automne ont revivifié les pâturages du Sahara, les Nomades quittent les Hauts-Plateaux et la région montagneuse pour se rendre sur les parcours sahariens, mais le mouvement de transhumance ne dépasse pas les limites du cercle.

Depuis la création d'un maghzen à méhari, ils s'enfoncent dans le Sud, à l'Est jusqu'à Bousida, à l'Ouest jusque dans la région des Méharreg, dans la zone d'épandage de l'oued Gharbi.

Les Trafis et les Oulad Ziad, qui ne vont pas au Sahara, se rapprochent du chott Chergui, où il fait moins froid que sur le versant Nord de la chaîne des ksour et où ils trouvent un excellent terrain de pacage légèrement salé ; les végétaux et arbustes fourragers poussent en abondance sur les bords du chott et fournissent une excellente nourriture aux moutons ; elle paraît produire un effet des plus salutaires ¹.

Au printemps, le mouvement de migration inverse se produit dès que les pâturages sahariens sont épuisés ou s'il y a pénurie d'eau.

PLANTES NATURELLES SERVANT A LA NOURRITURE DES ANIMAUX ². — L'alfa (*Stipa tenacissima*) occupe les steppes rocailleuses dépourvues d'humidité.

¹ Le mouton du Sahara, par Jules Cambon.

² D'après « Le Pays du mouton ».

La steppe limoneuse est couverte d'armoïse blanche (*Artemisia herba alba*, en arabe chich) dans les terrains secs, d'armoïse champêtre (*Artemisia campestris*, en arabe sergoufet) dans les sols plus profonds et plus riches en argile, de *Lygeum spartum* (sennar) dans ceux où l'argile contient un mélange de sable.

Dans le chott pullulent les plantes salées¹ : *Nitraria tridentata*, *Zygophyllum cornutum*, *Limoniastrum Guyonianum*, *Chenopodina maritima*, *Aizoon*, *Statice*, *Frankenia*, *Moricandia*, *Diplolaxis pendula*, *Anabasis articulata*, *Succeda vermiculata*, *Traganum nudatum*, *Caroxylon tetragonum*, *Tamarix africana*, *Atriplex halimus* (guetaf), petit arbrisseau à feuilles d'un blanc argenté.

On y trouve aussi l'*Arundo festuca*, le drinn, l'aigremoine, les *Salicornia fruticosa et herbacea*, le *Lygeum spartum*, un sainfoin (*Hedysarum spinosissimum*) et une grande quantité de petites graminées qui se développent à l'ombre des plantes arbustives.

PLANTES FOURRAGÈRES À CULTIVER. — L'intérêt que présente la constitution des réserves alimentaires pour assurer l'entretien et le développement du cheptel ovin de la Colonie, mérite de donner à l'extension des cultures fourragères une place importante dans les préoccupations de l'Administration.

Il serait à désirer que les indigènes consacrent plus d'efforts à la création de prairies artificielles. Du jour où ils auront à leur disposition des réserves fourragères, le cheptel pourra supporter les mauvaises années sans souffrir, il ne fera plus qu'augmenter en nombre et en quantité. Malheureusement, jusqu'ici, l'espèce facile à multiplier n'a pas encore été trouvée.

LUZERNE. — La culture de la luzerne est en honneur dans les centres qui possèdent une garnison de cavalerie en raison du facile écoulement de cette plante. Cette culture est à encourager, car la luzerne donne une récolte avantageuse ; grâce à ses racines pivotantes, qui pénètrent parfois jusqu'à 12 ou 15 mètres de profondeur, cette plante

¹ Extrait du mémoire : « Les Chevaux de l'Afrique du Nord ».

utilise facilement les réserves d'humidité du sol. Mais il faut se rappeler qu'un champ de luzerne demande plus de soins qu'un champ d'orge, ce qui, pour l'indigène, demande un effort au-dessus de sa volonté.

TRÈFLE. — Le trèfle peut très bien venir dans la région d'Aïn-Sefra moyennant de bons arrosages en été, mais la culture de cette plante n'est guère pratique.

DIVERS. — Dans le livre du docteur Casset (*Dans le Sud Oranais*), nous trouvons mention d'une plante qui semble pouvoir être employée dans la région considérée. C'est le « saltbusch », buisson mousseux, dit M. Casset, qui pousse « sur les sols les plus arides où tout autre plante périrait. « Ses racines, longues parfois de 2 mètres, percent le sol « à la recherche de l'humidité, il est combustible et sert à « l'alimentation du bétail. C'est de plus un précieux fixateur du sol. Cette plante a joué un rôle important dans « la transformation méthodique des affreuses solitudes « d'Australie. »

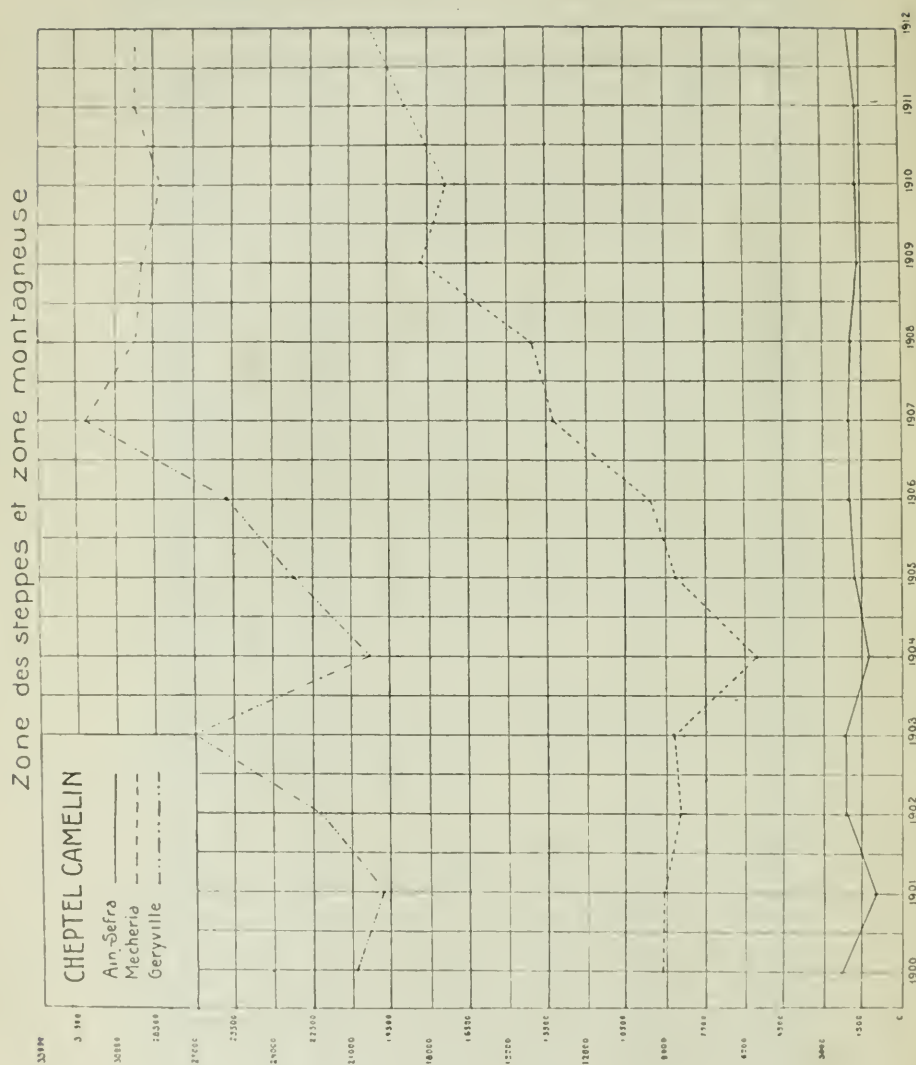
Des expériences pourraient être tentées avec le *Chenopodium amaranticola* qui semble exiger peu d'eau et pousse dans n'importe quel terrain.

CHEPTEL CAMELIN. — Contrairement à la réputation de rusticité qui lui a été faite, le « *camelus dromedarius* », désigné en Algérie sous le vocable impropre de chameau, est en réalité un animal assez fragile demandant, pour vivre, une température sèche et les vastes espaces du sol sablonneux, où poussent les mille plantes désertiques dont il fait sa nourriture. Une alimentation non appropriée, un froid quelque peu excessif, l'humidité surtout altèrent bientôt sa santé. Aussi le Sahara est-il par excellence le pays du chameau.

Comme pour les chevaux, on distingue des chameaux entiers, dont les plus beaux sont réservés pour la reproduction, et des chameaux hongres. Au point de vue transport, tous se divisent en chameaux de bât et chameaux coureurs.

a) CHAMEAUX DE BAT. — Les variations du cheptel sont indiquées dans le tableau et le graphique ci-après :

	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	En 1893 il existait
Aïn-Sefra...	2.430	1.009	2.285	2.239	1.257	1.838	1.927	1.905	1.826	1.627	1.757	1.710	2.196	1.839
Mechéria...	9.054	9.033	8.509	8.845	5.606	8.725	9.914	13.318	14.050	18.223	17.115	18.741	20.174	16.482
Géryville...	20.953	19.568	22.105	27.001	20.349	23.265	25.834	31.039	29.293	28.884	28.398	29.343	29.047	27.624
TOTAUX.	32.437	29.610	38.899	32.085	27.212	33.828	37.675	46.262	45.169	48.734	47.570	49.794	51.417	45.945



Les causes connues d'affaiblissement du cheptel camelin sont les suivantes :

En 1904, il est dû aux fatigues imposées aux animaux déjà très éprouvés par les rigueurs de trois hivers successifs. En 1903, les indigènes voulant améliorer leur situation précaire par la cueillette de l'alfa, ne songent

nullement à leurs chameaux ; 150 sont pris par un rezzou de Chambaa et d'Oulad Djerir, au Nord d'Ouchen. A la suite des colonnes du Touat, 3.000 animaux succombent.

Les mêmes faits se reproduisent de 1909 à 1911 : rigueur de trois hivers consécutifs, fatigues imposées par les convois militaires. D'autre part, les indigènes ayant perçu le prix de leurs transports, achètent des moutons au lieu de combler les vides produits dans le cheptel camelin, opération malheureuse, car précisément à cette époque le rouch ravagea les troupeaux.

En 1911, les indigènes du cercle de Méchéria vendent à la maison Mazella, d'Oran, environ 800 chameaux dont le prix varie de 120 à 150 francs, pour les besoins de l'entreprise de transport de cette maison dans la Chaouïa.

b) CHAMEAUX COUREURS (méhara).— Le méhari ne forme pas, comme nous l'avons vu, une race spéciale. Il est d'abord le résultat d'une sélection, le produit d'individus plus harmonieux, plus légers, aux membres fins et résistants. Puis, au cours de son adolescence, il subit un dressage particulier qui développe ses qualités naturelles et fait de lui un animal plus apte à la course qu'au bât. Il n'y a donc, entre le méhari et le chameau porteur, de différence autre que celle qui existe entre le cheval de selle et le cheval de trait.

Quelques méhara seulement se rencontrent dans le cercle de Géryville (environ 130) ; néanmoins, l'élevage y est encouragé. Il est alloué sur le budget de la Société hippique de Géryville, chaque année, aux méhara ayant pris part aux courses, des prix variant de 150 à 400 francs.

MALADIES DES CHAMEAUX. — Les maladies des chameaux sont le debbah, le mermod, le rouda, la neda, le djemreb.

DEBBAH. — La trypanosomiase des dromadaires, connue sous le nom de debbah, a été étudiée par les docteurs Edm. et Et. Sergent. L'intérêt de cette maladie n'est pas seulement d'ordre scientifique, mais aussi d'ordre économique. Elle cause en effet une mortalité considérable dans les convois militaires, où succombent un grand nombre d'animaux infectés dont la valeur est remboursée par l'Etat.

Les animaux atteints ne présentent, pendant longtemps, aucun symptôme de maladie, ils peuvent exister dans de

fortes proportions dans les troupeaux du Tell. Aussi, y a-t-il intérêt à éliminer les animaux infectés, au moment de la formation des convois, cela, à l'aide d'une investigation très simple.

En 1908, le tiers des méhara de la Compagnie saharienne de la Saoura fut atteint de cette maladie qui, inconnue au Tonat, paraît cantonnée aux bords des oueds Guir et Saoura. Des expériences ont été faites en 1912 à l'Institut Pasteur.

ROUBDA. — Cette maladie provient de l'ingestion d'eau corrompue, elle peut être guérie par une diète complète pendant 5 ou 6 jours.

NEDA. — Occasionne des coliques graves produites par l'absorption de plantes couvertes de rosée. Son traitement consiste dans l'application du feu sur les flanes.

DJEUREUB OU GALE. — Est guérie au moyen du goudron.

CHEPTEL CHEVALIN. — D'après le vétérinaire Aureggio ¹, les chevaux des steppes du Sud ont beaucoup des qualités du cheval syrien. C'est dans la province d'Oran qu'on trouve les plus jolis, les plus gracieux des chevaux d'Algérie.

Le cheval du Sud a la tête petite, carrée, à profil droit ou légèrement convexe à partir du front, l'œil grand et vif, les oreilles petites, bien placées, hardiment portées, l'encolure légère, plus longue et mieux greffée que celle du barbe de montagne, le garrot sec, très accusé, le dos et les reins courts mais moins larges, la croupe moins défectueuse, plus horizontale et mieux portée, la poitrine haute et profonde, avec la côte longue mais un peu plate, les membres légers, bien trempés, secs et nerveux. Il a le sang chaud, beaucoup d'ardeur, une grande énergie et est doué d'une grande vitesse.

D'après le colonel Bricart, le cheval Hamyan est le plus grand et le plus fort du pays, mais aurait peu de distinction, provenant de déviation du type primitif par croisement avec les chevaux marocains. Le cheval des Trafis et

¹ Les Chevaux de l'Afrique du Nord.

des Rezaïna a un grand cachet de race, c'est le cheval arabe pur sang, fin et élégant.

L'élevage du cheval n'est pour ainsi dire pas pratiqué dans les tribus de l'annexe d'Aïn-Sefra, seuls quelques indigènes un peu aisés et les moghazenis font reproduire leurs juments. Il n'existe pas de station de monte, dont l'utilité ne serait pas d'ailleurs justifiée ; lorsqu'il y a lieu, les juments sont conduites à Méchéria.

Au contraire, Méchéria et Géryville sont des pays d'élevage ; chaque année, un dépôt de remonte stationne dans chacune de ces localités pendant quatre mois environ. Dès les premiers beaux jours, les indigènes viennent presque du Sahara pour présenter leurs juments à la station.

La courbe de variation nous indique que le cheptel chevalin s'est affaibli de 700 unités environ depuis 1906. Cette diminution est imputable aux levées nombreuses de goums.

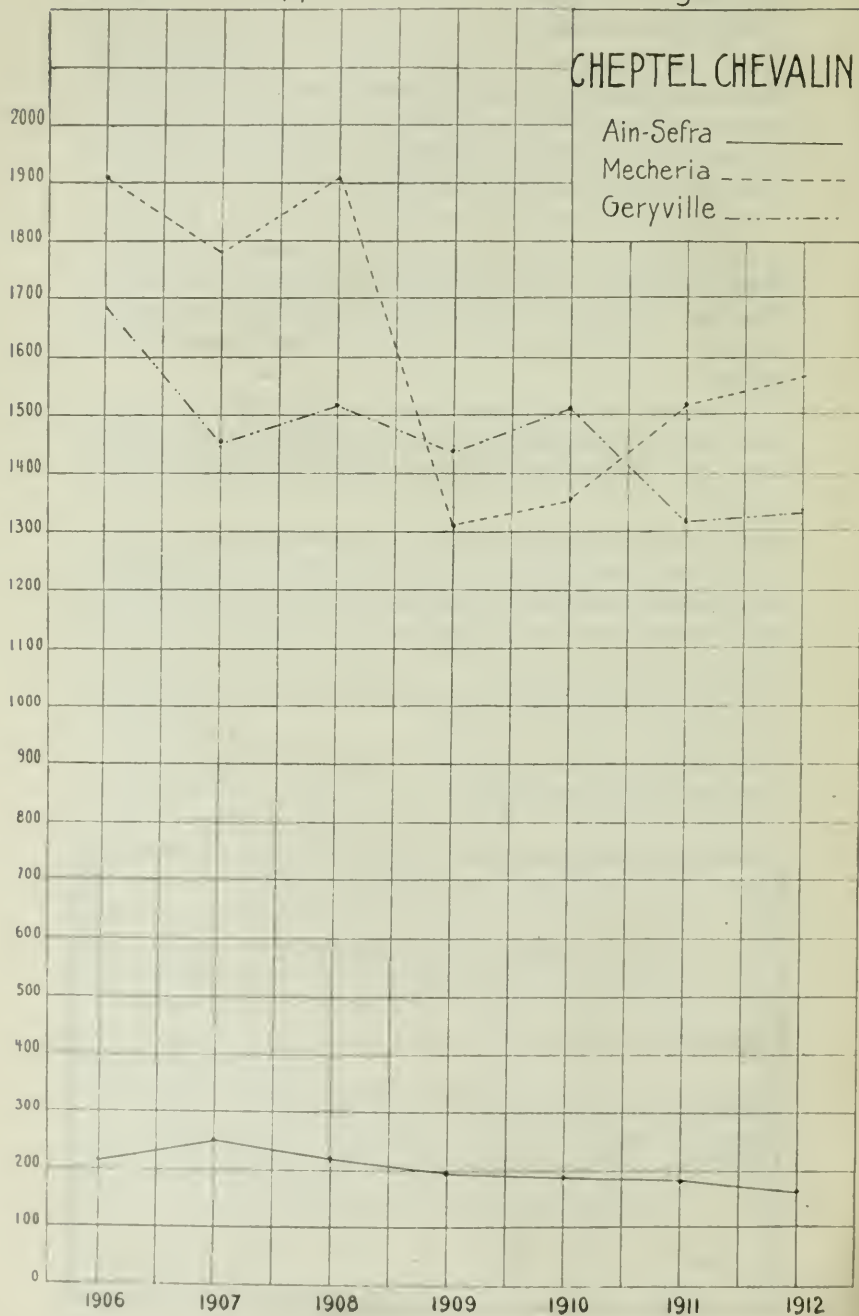
La sécurité qui règne dans la région n'engage plus les indigènes à posséder des montures rapides leur permettant de se mettre à l'abri des incursions de leurs ennemis ; ayant plus de bien-être qu'autrefois, ils se déplacent moins facilement.

La cherté de l'orge incite également les indigènes à se débarrasser de leurs chevaux.

Le tableau et le graphique ci-après montrent les variations du cheptel chevalin :

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra.	228	254	230	199	189	184	170
Méchéria .	1.907	1.781	1.902	1.313	1.350	1.520	1.574
Géryville..	1.688	1.461	1.518	1.444	1.507	1.328	1.333
Totaux.	3.823	3.496	3.650	2.956	3.046	3.032	3.077

Zone des steppes et zone montagneuse



ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE. — Les encouragements sous forme de primes sont donnés annuellement aux éleveurs. Les prix sont remis par les Comités de remonte lors de leurs tournées d'achats ; ils consistent en prix alloués par le Ministre de la Guerre pour les courses dites de guerre (6.000 francs environ) ; par le Gouvernement Général (de 7 à 8.000 francs) ; par les communes (1.300 francs environ) ; par les Sociétés hippiques (de 3 à 4.000 francs).

Dans le courant d'octobre de chaque année sont données à Méchéria et à Géryville de grandes fêtes où l'on peut assister, surtout à Méchéria, à de très jolies courses, à un concours de bassours, « originale et monumentale architecture de soieries multicolores ornées de bijoux et « surmontées de petits balais déplumés que supportent « avec leur attitude solennelle, orgueilleux et ridicules, des « chameaux aux paupières lourdes de sommeil ¹. »

Il est impossible d'assister à une scène plus féerique que la grande fantasia par tous les goums du cercle, ce galop fou de deux mille cavaliers déchargeant leurs fusils sous un ciel merveilleux, au milieu de nuages de poussière.

MULETS. — Le mulet d'Algérie a beaucoup d'analogie avec le mulet corse. Comme ce dernier, il est plus petit que les mulets du continent, mais plus vif, plus alerte et plus robuste, qualités qu'il doit en partie au climat.

Dans la région considérée, il n'existe qu'un petit nombre de mulets, possédés surtout par des Européens et servant au transport des matériaux, de l'alfa, etc.

Les variations du nombre de mulets sont indiquées dans le tableau ci-après :

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra..	66	57	57	133	125	28	17
Méchéria..	68	61	60	177	80	78	38
Géryville..	128	146	180	180	185	205	204
Totaux..	262	264	297	490	390	311	259

¹ Compte rendu des courses.

ÂNES. — Les ânes sont les chevaux du pauvre. Ces animaux, excessivement rustiques, sont petits mais robustes, bien que réduits à une maigre pitance, consistant le plus souvent dans l'herbe desséchée qu'ils trouvent le long de leur route. Ils rendent les plus grands services et sont employés principalement aux travaux de jardinage, aux transports des matériaux et du bois de chauffage.

Les variations du cheptel asinin sont indiquées ci-après :

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn Sefra .	731	918	903	905	813	911	981
Méchérta .	4.318	4.316	5.246	4.769	4.447	4.406	4 223
Géryville .	5.252	3.267	4.358	4.233	4.508	4 596	4.153
Totaux .	10 301	8.501	10.507	9.907	9.768	9.913	9.357

REMÈDES À APPORTER POUR LA RECONSTITUTION DU CHEPTEL. — L'administration doit s'efforcer d'assurer le développement de l'élevage et, pour cela, préconiser l'amélioration zootechnique des espèces et des races, par la substitution des méthodes rationnelles d'élevage et d'exploitation aux procédés routiniers des indigènes ; elle doit poursuivre l'augmentation des pâturages, partout où elle est possible, par l'aménagement de points d'eau.

SURVEILLANCE DE L'EXPORTATION. — Cette question a été traitée au commencement du chapitre.

SURVEILLANCE DE L'ÉLEVAGE. — Les commissions pastorales, créées par décret du 1^{er} avril 1902, se réunissent chaque année pour se rendre compte de la valeur générale des troupeaux. Pendant leurs tournées, les vétérinaires donnent des conseils aux indigènes, notamment en ce qui concerne la castration des jeunes béliers, la sélection à opérer parmi les géniteurs, ainsi que sur la proportion des

derniers par rapport au nombre de brebis composant chaque troupeau, l'allaitement des agneaux, etc.

De notables progrès ont déjà été constatés ; les béliers paraissent avoir toutes les qualités requises pour faire de bons reproducteurs : homogénéité des types, poitrine large, reins très développés.

Les indigènes semblent avoir compris l'avantage qu'ils ont à ne garder qu'un petit nombre de reproducteurs de choix et à castrer les sujets les plus ordinaires ; mais il faudra le leur répéter souvent, car ils sont routiniers et méfiants, n'écoutent que d'une oreille, répugnant à tout effort même lorsqu'ils en connaissent le résultat.

Les pasteurs prétendent même que la castration pratiquée sur des agneaux de moins de 8 mois arrête le développement et, qu'en conséquence, ils n'ont pas intérêt à procéder à cette opération, puisque les acheteurs ne paient bien que les sujets forts et ayant du poids.

Les 240 francs non distribués comme primes en 1912, aucun indigène n'ayant pratiqué l'opération du bistournage, seront consacrés à l'achat d'un lot, bien homogène, d'agneaux âgés de 4 à 6 mois, dont une moitié sera castrée, afin de faire une expérience sérieuse et définitive et contrôler les dires des indigènes.

L'attention des éleveurs a été attirée sur l'importance qu'il y a pour eux de choisir comme reproducteurs des béliers ayant la meilleure laine et désarmés, c'est-à-dire sans cornes, ces animaux faisant prime sur les marchés de la Métropole comme animaux de boucherie.

D'autre part, la laine blanche ayant une valeur marchande plus élevée que la laine colorée, les indigènes ont tout avantage à enlever de leurs troupeaux les sujets à toison noire ou brune.

Dans son rapport sur la distribution des primes en 1913, M. Ben Danou insiste encore sur ces deux points, il encourage les Hamyans à employer comme géniteurs des béliers des Oulad Sidi Cheikh, dont la toison est complètement blanche.

La tonte semble être faite avec plus de soin ; les indigènes prennent plus de précautions pour choisir les emplacements appropriés, en raison de la dépréciation que subit la laine souillée de sable. Toutefois, malgré les recommandations, cette opération est faite encore trop souvent avec des ciseaux ou même avec des faucilles, procédé par

trop barbare mais cher aux indigènes, parce qu'ils l'ont employé jusqu'à ce jour et que l'habitude est une chose sacrée pour eux.

Dans son rapport, M. Ben Danou insiste sur la nécessité qu'il y a d'obtenir des indigènes un allaitement plus rationnel des jeunes sujets. Il cite l'exemple des éleveurs marocains qui, agissant plus judicieusement, laissent aux brebis la quantité de lait nécessaire à l'alimentation de leurs agneaux et ne prélèvent que le surplus pour leurs besoins personnels, alors que nos indigènes font souvent le contraire.

Les agneaux, ayant ainsi plus de lait à leur disposition, seraient meilleurs encore, plus robustes et, à l'âge de 2 ans, atteindraient la taille de nos moutons de 4 ans.

AMÉLIORATION DES PÂTURAGES. POINTS D'EAU.— La grande préoccupation du commandement est la question des points d'eau ; il n'y a qu'à consulter le tableau des sommes dépensées chaque année à ce sujet pour se convaincre que l'administration ne se désintéresse nullement de cette question si importante, mais qui mérite toujours de nouveaux efforts. (Voir tableau page 384.)

En effet, la richesse des indigènes provenant presque exclusivement de leurs troupeaux, il faut donc chercher à augmenter le cheptel par tous les moyens possibles.

Le problème est donc intimement lié à l'extension des surfaces de parcours, extension qui n'est réalisable que par la création de points d'eau nouveaux, car faute d'eau, des immensités sont inexploitées, qui pourraient cependant nourrir de grandes quantités d'ovins. Il s'ensuit que l'agglomération considérable de troupeaux autour d'un point d'eau peut amener la disparition complète du pâturage.

La résolution de ce problème aura donc une influence plus sérieuse que tous les conseils prodigués et trop vite oubliés.

Dans la zone des Hauts-Plateaux, les pâturages ne sont utilisables que sur une petite surface. S'il n'y a pas de pluies et s'il n'existe pas de redirs naturels, tous les troupeaux sont entassés alors autour des puits : l'abreuvement est long et pas toujours possible, les pâturages sont vite épuisés par cette agglomération trop considérable d'animaux.

Pourtant, la quantité d'eau qui tombe dans la région serait en général plus que suffisante si elle pouvait être recueillie, mais les dépressions qui la conservent en partie sont généralement peu profondes et de grande étendue, comme les daïas, par exemple : il en résulte une perte considérable due à l'évaporation, à la bonne saison surtout, au moment où le besoin d'eau se fait le plus sentir.

Pour retenir les eaux de pluies, il faut : 1^o construire des redirs citernes dans les oueds où se produisent à peu près périodiquement des crues. Ces ouvrages, malgré leur prix de revient assez élevé, sont préférables aux puits dont la profondeur dépasse 30 mètres, car ils permettent de mettre à l'abri des souillures l'eau destinée aux animaux, question très importante au point de vue hygiénique ;

2^o Les daïas conservent, grâce à leur fond argileux, une partie de l'eau de pluie qui s'y est amassée, mais peu à peu le fond de ces dépressions se comble, par suite s'exhausse et réduit la hauteur d'eau recueillie.

Il arrive que peu de jours après une pluie du printemps, l'eau a disparu par évaporation parce que la profondeur de la daïa était trop faible.

Pour remédier à cet état de choses, il faut périodiquement curer le fond de ces dépressions, les approfondir, tout en ayant soin de ne pas creuser au-delà de la dernière couche argileuse qui assure l'étanchéité du bassin.

Le premier moyen nécessite des travaux sérieux qui ne peuvent être ordonnés que par l'autorité supérieure, mais le second est à la portée de tous. Il faut faire comprendre aux indigènes le bénéfice qu'ils retireraient de ces travaux simples et peu fatigants.

Dans la région d'Aïn-Sefra, les points d'eau sont très nombreux : ils sont situés dans la plaine d'El Mehizen, de Faïdjet el Betoum, dans l'Aïssa (source de l'Aïn Aïssa (80 m³ à la minute), à Tiont, Tilonlu (30 m³) ; à Aïn Tiourtelt (80 m³), point d'eau très fréquenté ; Aïn Beïda, Aïn Serrara, Aïn Messif (200 m³) ; Teniet el Klah (4 m³) ; Kheneg Tayel (200 m³), dans l'oued Asla.

ENSEIGNEMENT PRATIQUE. — En vertu du vieil adage oriental : « L'enseignement dans le jeune âge s'imprime comme une gravure sur le roc, tandis que l'enseignement dans l'âge adulte laisse autant de traces qu'un sillage dans l'eau », M. Ben Danou dit que le meilleur moyen d'obtenir des résultats parmi les indigènes est de s'adresser aux

jeunes et non aux adultes. Les jeunes gens pourraient être appelés à assister à des séances de tonte, de castration, recevoir des conseils du vétérinaire au moment des opérations de vaccination.

b) **Zone de bordure de l'Atlas.** — Dans cette zone, il n'existe que quelques troupeaux, au douar du maghzen, chez les Doui Ménia et les Oulad Djerir.

Le mouton de la région saharienne diffère du mouton des Hauts-Plateaux en ce qu'il est plus haut sur pattes, plus grossier, sa laine est également moins fine. Autrefois il existait chez les Oulad Djerir un type de mouton très fin, qui n'avait pas de laine sous le ventre et possédait un cou très long, dont la laine était frisée.

Aujourd'hui ce type a disparu par suite des croisements avec les moutons des Doui Ménia, dont la plupart sont des produits berabers.

Les variations du cheptel ovin sont indiquées ci-après

	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Beni-Ounif ...	8.830	8.830 ¹	7.218	5.873	4.117	4.818
Colomb ...	1.850	8.850	9.598	9.100	8.597	5.031
Totaux ..	10.680	17.680	16.816	14.973	12.714	9.849

¹ Augmentation due certainement au recensement effectué pour la première fois des troupeaux des Doui Ménia raliés.

SITUATION DU CHEPTEL :

Beni-Ounif. — Malgré la sécheresse persistante des dernières années envisagées, les troupeaux n'ont pas eu trop à souffrir, car ils ont pâturé toute l'année dans les hautes vallées des massifs montagneux, ils ont trouvé là quelque nourriture ; seuls les agneaux ont succombé en 1910.

En 1911, les prix offerts par le commerce en automne

ont contribué plus que les conditions climatiques à l'affaiblissement du cheptel.

Colomb. — Les années 1906 et 1907 furent favorables à l'élevage des moutons ; les Doui Ménia soumis ont reconstitué peu à peu leurs troupeaux fort éprouvés par le manque de pâturages et l'insécurité des années précédentes. Les Nomades avaient été obligés de grouper leur troupeaux sur des espaces très restreints afin de pouvoir mieux résister aux attaques des djouich.

En 1908, les troupeaux ont souffert du manque de nourriture, les herbes qui avaient pu se développer, malgré le peu de pluie tombée, ayant été dévorées par les sauterelles.

L'année 1909 peut être considérée comme bonne, grâce aux précipitations atmosphériques d'avril ; au contraire, les années 1910, 1911 et 1912 sont médiocres en raison de la sécheresse.

CLAVELISATION. — Le cheptel trop peu important et disséminé ne mérite pas l'installation d'un vétérinaire dans cette région.

ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE. — Malgré le peu d'importance du cheptel, l'élevage est encouragé par des primes d'environ 500 francs ; mais la vente des ovins à un prix élevé semble le meilleur des stimulants.

CHEPTEL CAPRIN. — Le cheptel caprin a subi les variations suivantes :

	1908	1909	1910	1911	1912
Beni-Oanif	940	950	745	714	537
Colomb.	2,000	5,335	7,000	10,552	3,500
Totaux .	2,940	6,285	7,745	11,296	4,037

CHEPTEL CAMELIN. — Les quelques chameaux exclusivement de bât sont employés par les indigènes pour le ravitaillement de la région du Haut-Guir, du Tafilalet et de la Saoura. En 1912, ils ont souffert beaucoup de la sécheresse et des fatigues imposées par les nombreux convois ayant circulé entre Colomb et les postes voisins.

On a relevé les variations suivantes :

	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Beni-Ounif., ..	500	521	480	623	503	650
Colomb	2.100	5.950	4.713	4.100	7.136	7.140
Totaux...	2.600	6 471	5.193	4.723	7.639	7.790

Le graphique donné d'autre part résume les variations du cheptel de la *Zone de bordure de l'Atlas*.

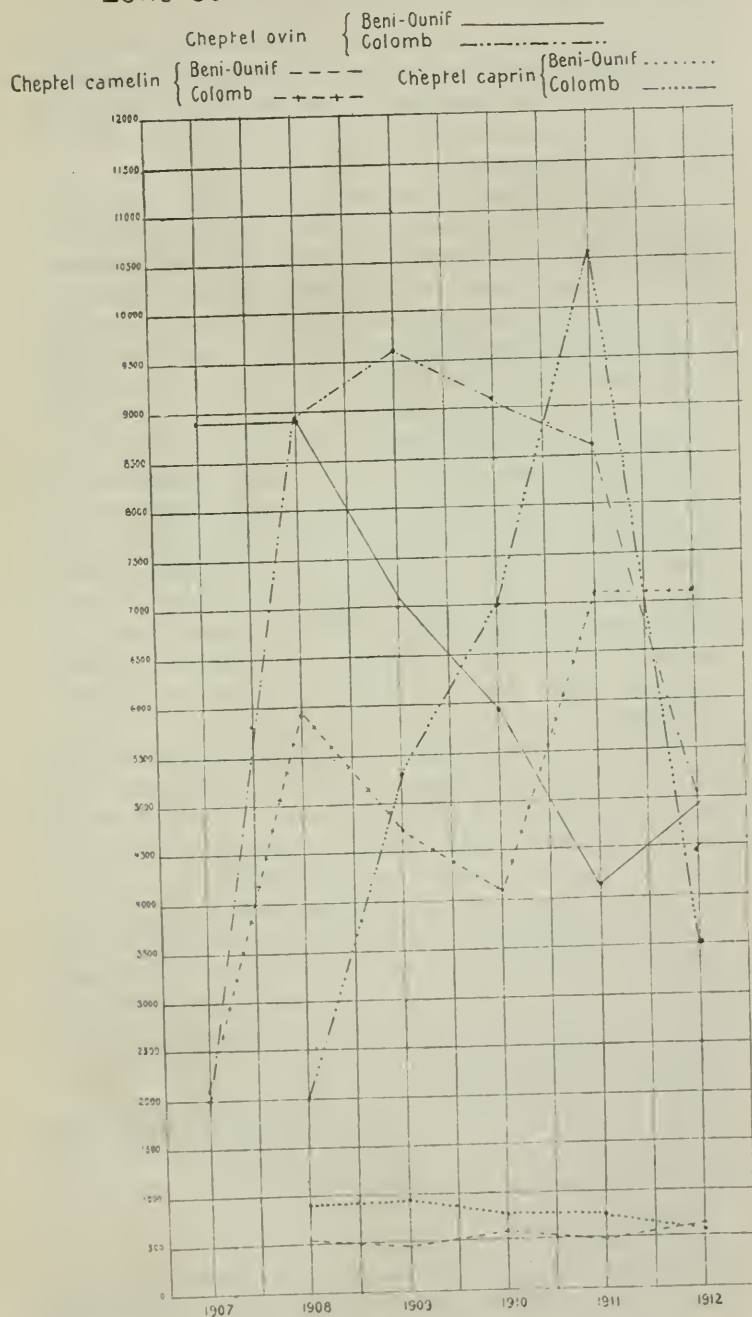
PÂTURAGES. — Ainsi que dans la première zone les pâturages sont communs à toutes les tribus de la région.

Les pâturages autour de Beni-Ounif sont fréquentés en hiver par les troupeaux des Hamyans, des Amour et des Beni Guil. Par mesure de réciprocité, les tribus du Nord donnent, en été, l'hospitalité aux troupeaux sahariens.

Le calme et la sécurité qui règnent dans la région ont permis la reprise du mouvement de transhumance établi depuis des siècles.

Les Doui Ménia et les Oulad Djerir se considèrent comme frères de tribus et ont, de tout temps, joui des mêmes points d'eau et pâturages. Ils prétendent que leurs droits s'étendent sur l'immense zone qu'ils utilisaient autrefois et dans laquelle la plus grande partie des puits ont été creusés par leurs ancêtres. Cette zone est délimitée ainsi qu'il suit : oued Namous, Igli, El Gueisia, Oglat Beraber (commun avec les Aït Kebbach), Sobti, Taouz, Monih el Hardjaoua, Teniet Zerzef, Oglat Rahma, Belibila, Bel Ghiada, Bou

Zone de bordure de l'Atlas



Grara, Métarkâ, Megroun, Ssissifa, Sedad, El Gueraïr et Tissafsaf.

En ce qui concerne la région du Sud, ils prétendent que les Berabers n'en approchaient jamais : considérant les Oulad Djerir et les Doui Ménia comme propriétaires de ces lieux, ils se tenaient de l'autre côté de Taouz, dans la direction de Rembra.

En ce qui concerne la région Nord, ils assurent que les Beni Guil et les Amours leur laissaient autrefois le champ libre. Ils allaient généralement dans le Dahra au printemps et, à ce moment, les Beni Guil se retiraient dans la plaine de Tafрата. En automne, lorsque les Doui Ménia descendaient du Guir, les Beni Guil prenaient leur place sur les terrains de parcours abandonnés. Enfin, quelquefois Beni Guil et Doui Ménia campaient ensemble.

Depuis notre occupation, les Doui Ménia et les Oulad Djerir utilisent les pâturages : 1° de la Zousfana et de l'oned Namous depuis le parallèle de Moungar, au Sud, jusqu'à celui d'Oglat el Hadj Mohammed, au Nord : 2° du djebel Béchar : 3° de la région à l'Ouest du djebel Béchar jusqu'à Menouarar, djorf Torba, oued Guir, djorf el Kholfi, Safsaf, Defilia, Tinkrond, Timenknès, Hassi Bada, Tanézzara, Oglat Abd-el-Djebbar, Figuig. La région à l'Ouest du Guir : Méridja, Mouih Sifer, Talgreml, leur est contestée.

Les Oulad Djerir vont même beaucoup plus loin dans le Sud : grâce à notre présence à Abdala et Méridja, ils utilisent les pâturages de l'oned Namous et de la Zousfana, jusqu'au parallèle d'Igli, aussi ceux des oueds Guir et Bou Dib et de la hammada entre Guir et Tafilalet.

Les points d'eau entre le Nord-Ouest de la hammada et la lisière du Tafilalet, Talgreml, Mouih el Hadjouna, Tisseronin, Hassi Tahla, Refaïa, etc., leur appartiennent ; mais, depuis notre arrivée dans le pays, cette région n'est guère fréquentée, les campements qui s'y établiraient ne jouiraient pas d'une sécurité absolue et craindraient les représailles des Berabers.

Dans l'intérêt des Beni Guil, les Doui Ménia et les Oulad Djerir ne peuvent plus utiliser les pâturages de la région Nord sur lesquels ils revendiquaient des droits.

c) Zone désertique :

TYPE DES OVINS. — Le mouton du Sahara (dhaman) a un corps singulièrement osseux et affilé, remarquable

par la longueur des jambes, il possède, dans une moindre mesure, cette aptitude à la marche qui est la caractéristique du chameau.

La nécessité pour un animal de franchir de grandes distances pour trouver des pâturages se reconnaît au développement de ses membres moteurs ; pauvre en chair, ventru, capable de marcher deux jours sans boire, il s'est débarrassé de sa laine et s'est vêtu d'un poil court et fin, il s'est ainsi adapté au climat.

Les moutons dhamans, plus hauts, plus robustes que les moutons des Hauts-Plateaux, sans doute métiés de races soudanaises et syriennes, vivent dans les ksour, assez chichement, des produits et herbages du jardin, des détritiques qu'ils trouvent dans les rues où ils circulent librement, constamment en quête de pâture.

À côté d'eux, il existe au Touat une race de moutons à poil absolument ras, connus sous le nom de sidaouines et d'importation touareg. Leur taille est plus forte que celle des dhamans, leur chair moins parfumée se rapproche un peu de celle du bœuf ; aussi est-elle moins recherchée que la viande très fine du dhaman. Cette race semble provenir de croisements opérés entre les moutons du Sahara et les moutons du Tell.

Chaque année, pendant l'hiver, les Touaregs importent une grande quantité de sidaouines qui se vendent de 10 à 15 francs et sont presque immédiatement livrés à la consommation.

Étant donné les conditions d'existence des ovins et le manque de pâturages, l'élevage ne semble pas devoir prendre beaucoup d'extension.

Les pâturages de l'Erg fournissent un drinn de qualité supérieure à celui que l'on rencontre dans les Hauts-Plateaux et une plante appelée « nessi », que les chevaux mangent volontiers.

Beni-Abbès. — Le cheptel étant insignifiant ne mérite pas de mention spéciale. Représenté par 1.850 moutons et 1.120 chèvres en 1907, il ne compte plus que 1.450 moutons et 1.110 chèvres en 1912.

Gourara. — Il n'existe pas plus de 600 moutons au Gourara ; ils se rencontrent seulement chez les Chambaa de Taghousi, de Tabelkosa et de Taantas, les Zoua de Tinerkouk, les Khenafsa de l'Aouguerout, dont les tentes nomadisent dans l'Erg ou dans les oueds du Meguiden.

Les ksouriens n'entretiennent que le nombre de moutons nécessaires à leur consommation. S'ils pouvaient les nourrir pendant quelque temps sans trop de frais, ils retireraient de la vente des moutons quelques bénéfices ; ils pourraient les écouler, pendant l'été, sur les marchés à des prix avantageux, mais ce commerce reste entre les mains de quelques rares négociants.

Beaucoup d'ovins sont abattus au moment de l'arrivée des caravanes ; les chèvres seules sont conservées parce qu'elles sont plus sobres, plus robustes et se nourrissent de noyaux de dattes et d'un peu de vert.

Il semble qu'il y aurait lieu d'encourager la multiplication des agneaux, ils seraient ensuite exportés vers le Nord.

D'après M. Boquet ¹, ancien vétérinaire clavelisateur, « le rôle des éleveurs du Sahara est de s'occuper de la multiplication des moutons et de laisser aux éleveurs des Hauts-Plateaux et du Tell le soin d'assurer leur engraissement. »

Touat. — Il n'existe pas à vrai dire de troupeaux de moutons au Touat.

ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE. — Une somme de 600 francs a été distribuée aux éleveurs du Gourara en vue d'encourager la reconstitution des troupeaux par croisements entre les moutons des Hauts-Plateaux et les moutons touaregs.

CRAMEAUX. — Le chameau que l'on trouve le plus fréquemment dans la Saoura est un animal léger tenant plus du méhari que du chameau porteur.

Le cheptel camelin comportait 250 têtes en 1907, à l'heure actuelle il est de 380.

La région possède de nombreux pâturages qui permettraient de développer cet élevage, mais les Ghenanema sont miséreux, et les ressources de la Société de prévoyance ne sont pas suffisantes pour qu'il leur soit accordé des prêts à longue échéance, avec lesquels ils pourraient acheter des producteurs.

¹ Le mouton du Sahara

Au *Gourara*, le cheptel camelin est peu important (2.200 environ), toujours par suite du manque de pâturages. Il sera peut-être possible d'utiliser, lorsque la sécurité sera complète, les pâturages de l'Iguidi, de l'erg Chache et l'erg er Raoui.

Les ksouriens ne comprenaient guère autrefois l'intérêt que nous portions à leurs chameaux, ils semblaient se demander pourquoi nous en suivions si attentivement le développement ; les marques d'intérêt les plus évidentes ne les frappaient pas. Cependant ils font, à l'heure actuelle, quelques efforts pour en augmenter le nombre, diminué autrefois par les nombreux rezzous, mais la petite quantité d'animaux dont ils disposent ne suffit pas à permettre une progression rapide.

Au *Touat*, il existait 174 chameaux en 1909, 194 en 1911, 205 en 1912.

Il semble toutefois possible d'amener les indigènes à augmenter le cheptel camelin d'une façon plus rapide en développant chez eux l'esprit d'association, de façon à assurer le gardiennage des animaux et l'utilisation rationnelle de quelques pâturages de la région, suffisants pour nourrir 3 à 400 têtes. Un faible crédit a été demandé à cet effet pour 1913.

ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE DU CHAMEAU. — Aucune prime n'est allouée au *Touat*.

En 1909 et 1910, 4 chamelles ont été distribuées à des éleveurs du *Gourara*; deux primes d'encouragement ont été attribuées aux plus beaux des produits de celles qui leur avaient été confiées l'année précédente. En 1911 et 1912, la subvention (1.500 francs), a permis de distribuer 8 chamelles et 2 étalons.

En 1908, 300 francs ont été accordés à Beni-Abbès comme prime aux éleveurs possédant des femelles suitées ou pleines.

L'élevage du chameau est à encourager; si l'on remarque que 100 chameaux chargés de dattes hamira allant au mois d'octobre à Méchéria pour les vendre, pourraient rapporter 8.000 francs au moins, c'est-à-dire une somme supérieure à l'impôt que doit payer le caïdat de Tabelkosa par exemple, on est amené à penser que l'impôt annuel serait levé facilement si le *Gourara* pouvait exporter lui-même ses dattes.

Ce sont les chameaux qui lui font défaut. La situation économique s'étant sensiblement améliorée depuis 1909, l'accroissement des ressources a permis aux propriétaires de chameaux d'effectuer vers le Nord, en 1912, des transports de plus en plus rémunérateurs et a concouru puissamment à l'augmentation du cheptel camelin.

L'intérêt est en effet le meilleur stimulant pour maintenir les indigènes dans une voie qu'ils semblent avoir définitivement adoptée.

CHEVAUX. — Au Sahara, le cheval ne peut mener qu'une existence précaire. D'abord le climat a beaucoup de prise sur lui, et son énergie s'affaisse considérablement pendant l'été ; de plus le fourrage est rare et sa pitance ne comporte souvent qu'un peu de drinn ou de paille, de céréales et des dattes. Naguère, il y eut néanmoins un nombre de chevaux comparativement assez élevé ; en 1895 on en comptait 200, mais à l'heure actuelle quelques caïds seulement possèdent des chevaux qui sont des animaux de luxe.

A signaler toutefois un essai d'élevage qui a été tenté en 1912 par un certain nombre de notables indigènes du Gourara.

ÂNES. — Peu pourvus de tissus musculaires mais ventrus, car leur nourriture est grossière et peu abondante, les ânes sont hauts sur pattes, ils marchent bien, font dans une journée 50 kilomètres, endurent bien la soif et vivent avec un ou deux kilogs d'orge et une poignée de dattes.

Les indigènes ont été encouragés à employer, en attendant mieux, les ânes pour l'exportation de leurs produits ; le transport des dépêches est très souvent assuré par ces animaux.

Leur nombre est d'environ 2.000 au Gourara, 280 dans la Saoura.

PÂTURAGES. — Dans cette région, les habitants plutôt sédentaires ne se déplacent pas, leurs troupeaux fréquentent les quelques pâturages voisins des ksour. Ceux de la Saoura vont, après la cueillette des dattes, à 30 ou 40 kilomètres vers l'Ouest, vers la hammada et vers l'Erg.

Dans le désert¹, on trouve comme plantes servant à la nourriture des animaux le *Retama retam*, le *Genista*

¹ Les Chevaux de l'Afrique du Nord.

Saharæ, l'*Euphorbia Guyoniana*, le *Cornulaca monocantha*, le *Zygophyllum Geslini*, l'*Ephedra alata*, le *Calligonum comosum*. Entre les touffes de ces plantes croît le drinn (*Stipa pungens* ou *Arthraterum pungens*).

Au printemps on trouve de nombreuses petites graminées au milieu des sables ; on rencontre une orobanche dont les tiges ressemblent à une grosse asperge, riche en principes féculents et très goûtée des chameaux et des chevaux.

Dans les fonds d'oued on trouve des plantes des genres suivants : *Zilla*, *Randonia*, *Francœuria*, *Rhanterium*, et dans les lieux plus secs : *Fagonia*, *Capparis*, *Rhus*, *Neurada*, *Peralderia*, *Dæmia*, *Linaria*, *Antirrhinum*, etc.

Il existe au Touat une variété de trèfle appelée par les indigènes « fossa », dont la végétation est très active.

CHAPITRE XVII

FORÊTS — REBOISEMENT

Forêts. — Il n'existe aucune forêt placée sous la surveillance directe du service forestier.

Les plus importantes des forêts surveillées par les autorités locales sont celles du cercle de Géryville (10.350 hectares) et de l'annexe d'Aïn-Sefra (8.000 hectares) ; leur garde est assurée par des postes vigies ¹.

¹ Une maison forestière a été construite en octobre 1909 sur le versant de l'Aïssa, à 1.600 mètres d'altitude, à la tête d'un ravin boisé et très pittoresque de plus de 2 kilomètres dont la végétation est abondante au printemps, où aux oliviers du bas du ravin succèdent des térébinthes et des chênes qui forment une deuxième zone, puis viennent des sapins qui couvrent les sommets constituant une troisième zone sylvestre tranchant sur les autres par sa sombre verdure.

Ce poste communique avec Mékalis (11 kilomètres) par un sentier muletier, avec Aïn-Sefra (35 kilomètres) par un chemin carrossable qui s'embranché sur la piste Aïn-Sefra-Géryville vers Tiloula. C'est le but d'une excursion charmante, surtout en été ; on trouve en cet endroit beaucoup de fraîcheur, beaucoup de verdure, qui forment un contraste frappant avec la chaleur et l'aridité de la plaine.

La surface boisée peut être évaluée approximativement pour chaque massif de la façon suivante : djebel Ksel et djebel Makna, 3.200 hectares ; djebel Aïssa, djebel Morghad, djebel bou Derga, 2.000 hectares ; djebel Oustani, 1.800 hectares ; djebel Mekter, Mir Djebel, 1.500 hectares ; djebel bou Noughla, 1.000 hectares ; djebel Mezi, djebel Haïrech, djebel bou Ammoud, 500 hectares ; djebel Fesch, 350 hectares ; djebel bou Legfad et djebel Zarif, 200 hectares.

La récente exploration (juillet 1913) des montagnes du djebel Mekter, Mir Djebel, djebel Mezi, djebel Doug, djebel Morghad, djebel Aïssa, par M. Maire, professeur d'Histoire naturelle à la Faculté d'Alger, que j'ai eu le plaisir et l'honneur d'accompagner, a permis de constater l'existence des essences forestières indiquées ci-après.

Tous les massifs renferment dans leurs parties basses : le *Juniperus phœnicea* (arar), genévrier rouge à fruits rouges (les Arabes confondent généralement le genévrier et le thuya) ; le romarin (lezir), dont le fruit est mangeable ; le caroubier (kharoub), l'olivier et le tizra (*Rhus oxyacantha*). Sur les crêtes, vers 1.700 mètres et dans les vallées vers 1.450 mètres, on trouve le frêne (*Fraxinus dimorpha*) appelé touzelt dans le Mir Djebel ; le betoum (*Pistacia atlantica*) ; le chêne-yeuse (sauf dans le Doug), dont le fruit est appelé bellot par les indigènes ; dans les gorges, l'alenda (*Ephedra nebrodensis*) ; le laurier rose (della) ; le figuier (*Ficus carica*), spontané en certains endroits.

Dans le Mezi seulement, et au sommet, on rencontre le bettaïch (*Acer mouspessulanum*).

Le peuplier blanc (*Populus alba subintegrifolia*) existe dans l'Aïssa ; des empreintes de feuilles recueillies sur des travertins, près de Bab er Rouah, ont permis de constater que cet arbre vivait autrefois dans le djebel Doug.

Le saule (*Salix pedicellata*) et l'arbousier (*Arbutus unedo*) se rencontrent dans le Mezi, près de l'Aïn Tirraïen. Le saule existait autrefois dans le Doug.

Au sommet du Doug on rencontre le *Rhamnus lycioides* et le *Rhamnus alaternus myrtifolia*.

L'Aïssa et le Morghad sont couronnés de *Phyllirea angustifolia* et *media* (vulgairement filaria), voisins de l'olivier.

On y trouve aussi le baguenaudier (*Calutea arborescens*), arbuste de un à deux mètres de hauteur.

Le pin d'Alep n'existe que dans l'Aïssa, les Arabes le dénomment taïda, snobbar ou raouraï.

On trouve dans le Doug, le Morghad et l'Aïssa, le jasmin jaune (*Jasminum fruticans*) ; dans le Doug et l'Aïssa, l'*Eri-nacea pungens*. Dans le premier massif existe un oxycèdre merveilleux dont la photographie a été prise par M. Maire. Cet arbre mesure 2^m 82 de pourtour, c'est le tagga des indigènes.

Dans les autres massifs du djebel Haïrech, djebel bou Ammoud, djebel bou Legfad, djebel Ksel, moins intéressants, on trouve le chêne-yeuse (kerrouch), le genévrier rouge (arar), le betoum, le peuplier blanc.

Dans toutes les vallées poussent les tamarins de plusieurs espèces ; aussi, le *Retama retam*, à fleurs blanches, et le *Retama sphaerocarpa*, à fleurs jaunes.

Reboisement :

PLANTATIONS. — La question du reboisement et des plantations est une de celles qui, à juste titre, préoccupent vivement les esprits éclairés qui s'intéressent à l'avenir de l'Algérie. Si l'on croit les écrivains, ce pays fut autrefois très boisé ; quelques restes de boisements se rencontrent encore sur les montagnes isolées des steppes, comme le djebel Antar ; tous sont formés d'arbres anciens présentant une apparence de décrépitude. Le déboisement doit être dû en grande partie à l'invasion arabe.

Sans se livrer sur une grande échelle à des reboisements méthodiques que l'immensité de leurs territoires, la modicité des ressources rendent impossibles, les communes procèdent cependant au peuplement en arbres de certains points où la nécessité se fait plus particulièrement sentir, comme dans les centres ou au bord des oasis, mais leurs efforts, dont nous donnerons un aperçu, ne sont pas toujours couronnés de succès.

Le manque d'eau, les conditions climatiques, les dégâts causés par les santerelles, sont autant de difficultés rencontrées pour les plantations situées dans les centres ou à proximité ; celles qui sont établies autour des points d'eau sont exposées, en outre, aux ravages causés par les animaux et à la malveillance des indigènes qui sont restés un peuple essentiellement destructeur et imprévoyant.

Au début, l'obligation d'acheter dans le Tell les arbres nécessaires au peuplement présentait d'énormes inconvénients. En effet, en raison de la longueur du trajet effectué

soit par voie ferrée, soit par voiture, soit par chameau, le plus souvent en utilisant ces trois moyens de transport, le prix de revient était élevé, les plants n'arrivaient pas toujours en bon état à destination et leur reprise était incertaine.

La création de pépinières a remédié à cet inconvénient et les économies réalisées ont permis de consacrer l'argent des transports à des travaux plus utiles.

Les essais de semis de *saxaoul* effectués dans tous les cercles n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat, de nouvelles expériences seront faites.

Le bois de *saxaoul* est un combustible remarquable; pour employer l'expression vulgaire, il flambe comme une allumette. Les feuilles, les fleurs, les jeunes pousses sont très recherchées par les chameaux qui s'en font une excellente nourriture.

Zone des Hauts-Plateaux. — Il n'existe pas, à proprement parler, de pépinières à Aïn-Sefra, mais dans un terrain d'une superficie de 40 ares environ, planté d'arbres d'essences forestières, on prépare, chaque année, 5 à 6.000 boutures.

Les plantations ont en outre l'avantage d'arrêter les progrès de la dune qui menace d'envahir le ksar; les travaux entrepris en 1884 dans ce but ont été couronnés de succès et sont continués chaque année.

Méchéria. — Il existe deux pépinières, l'une auprès du village, l'autre dans l'intérieur du cercle. Dans celle du centre, 700 arbres ont été plantés, dans l'autre, 200.

Des plantations de pin d'Alep ont été faites en 1911; des sujets provenant de semis ont déjà été transplantés en divers points.

Géryville :

1° REBOISEMENT. — Des essais ont été faits en 1906 en vue de compléter le boisement d'une partie du versant Nord du Bou Derga et du Ksel; au djebel Beïodh, on a planté 613 pins d'Alep, 40 peupliers blancs, 30 vernis du Japon, 10 mûriers, 92 boutures de saules, soit au total 775 arbres ou boutures. La tentative a échoué, mais l'expérience a été renouvelée en 1910 et a donné de bons

résultats, à la suite desquels 117 arbres nouveaux ont été plantés. Le reboisement se poursuit lentement mais avec méthode en tenant compte des ressources en eau.

2° PÉPINIÈRES. — En 1910, la commune a agrandi la pépinière qu'elle possède près du village et en a créé deux autres ; l'une sur un terrain domanial qu'elle a loué, l'autre près de Kef el Ahmar (15 kilom. Nord-Ouest), sur la route de Géryville à Bouktoub.

A proximité de ce bordj existent en effet de bonnes terres qui peuvent être irriguées au moyen de l'excédent d'eau provenant d'un puits ; l'eau est élevée par un aéro-moteur ; 3.400 boutures racinées d'essences diverses furent plantées.

Mais la pépinière de Kef el Ahmar a été abandonnée en raison de l'insuffisance de l'eau et, surtout, des dégâts causés par les troupeaux venant s'abreuver au puits, dégâts qu'il a été impossible d'arrêter malgré une surveillance active.

Les essais tentés dans les autres pépinières ont été couronnés de succès. Dans celle du centre, a été installé un moteur à vent d'un grand débit qui peut élever jusqu'à 130 mètres cubes d'eau par jour. Malheureusement le puits ne donne que 50 mètres cubes, mais il sera possible d'augmenter son rendement.

En 1911 et 1912 les résultats donnés par les pépinières ont été excellents.

Malgré la sécheresse, les ressources ont été suffisantes, non seulement pour continuer les plantations du centre, mais aussi pour permettre l'envoi de 137 arbres d'essences diverses à Bouktoub, Kef el Ahmar et Alfaville. La commune a ainsi réalisé une économie sérieuse et a employé l'argent qu'elle aurait consacré à des achats, au creusement d'un troisième puits dans la pépinière communale.

3° PLANTATIONS. — Dans la partie Sud-Est des plantations qui couvrent le centre de Géryville, on a planté, depuis 1906, mûriers, acacias, ormeaux et troènes du Japon ; dans les espaces vides on a fait des semis de pins d'Alep dont un assez grand nombre ont été transplantés.

Chaque année, des arbres d'essences diverses sont plantés autour des points d'eau, dans les rues et sur les places de Géryville, ce qui fait de ce joli centre un des coins les plus ombragés du Sud.

En 1908, sur 2.090 arbres plantés, 775 seulement ont repris, les criquets et les sauterelles ayant dévoré les jeunes pousses : d'autre part, la lutte contre les acridiens réclama le concours de tout le personnel qui, en temps ordinaire, est employé à l'arrosage.

300 jeunes sujets du cyprès pyramidal en pots, provenant des pépinières de Boufarik, ont été placés le long du champ de manœuvre pour constituer un rideau contre le vent : 10 % seulement d'entre eux ont péri. Le Génie a planté des pins d'Alep sur les glacis. Ces expériences ont réussi.

Les plantations faites dans l'oued M'rirès, dans le Chabet el Khaddem et dans l'oued El Biod ont été presque complètement enlevées par les crues de 1912.

Au cours de 1912 les plantations se sont accrues de 105 ormeaux, 65 acacias, 34 vernis du Japon, 200 peupliers, 291 pins d'Alep, 13 sycomores, 76 saules, soit au total 784 arbres sur les 1.605 qui avaient été plantés.

Des expériences faites, il résulte que c'est le pin d'Alep qui semble le mieux convenir au climat rude de cette région. Toutefois, pour éviter les incendies, il sera nécessaire de ne pas le multiplier en taillis serrés.

Zone de bordure de l'Atlas :

Beni-Onnif. — De sérieux essais ont été effectués au cours de 1905 en vue de la création d'une pépinière et ont été renouvelés en 1909, les résultats de la première tentative n'ayant pas été satisfaisants. Pour la première fois les jeunes plants de l'année purent se développer sans être dévorés par les sauterelles. Les rues du centre, les places commençaient à être égayées par un peu de verdure, et même à être ombragées, lorsque les appareils élévatoires servant à l'alimentation en eau devinrent indisponibles pendant une longue période: les plantations se ressentirent du manque d'eau.

L'insuffisance des crédits accordés pour 1910 coïncida malheureusement avec une année particulièrement mauvaise : les vents violents, la sécheresse persistante auraient exigé de nombreux soins, il aurait fallu de nombreux ouvriers, travaillant sans relâche, pour obtenir l'eau qui ne se renouvelait que lentement dans les puits épuisés, mais l'insuffisance des sommes consacrées à l'entretien ne le

permet pas, aussi les plantations souffrirent-elles énormément.

A l'heure actuelle, il semble inutile de recommencer les expériences : constamment le même fait se reproduit, l'eau manque à l'époque où le besoin s'en fait le plus sentir, et ce n'est pas au moment où l'on est obligé de rationner la population que l'on peut songer à noyer les arbres.

Colomb. — Les pépinières créées à Colomb et à Taghit, détruites en 1906 par les criquets, ont été reconstituées et sont maintenant en très bonne voie ; les arbres qui donnent les meilleurs résultats sont : le peuplier, l'acacia, le mûrier, le mélia et l'olivier de Bohême.

Zone désertique. — Beni-Abbès :

1° REBOISEMENT. — Un essai de reboisement a été tenté en 1912 dans une partie de l'oued avoisinant Beni-Abbès. Le seul arbre pouvant être utilisé pour le chauffage étant le tamarin, il a paru intéressant de voir dans quelles conditions s'effectuait la croissance de cet arbre lorsqu'il est à l'abri de la dent des troupeaux et d'une exploitation abusive et mal comprise de la part de l'homme. Un espace de 4 hectares a été entouré et absolument interdit, il y a lieu d'attendre les résultats.

2° PÉPINIÈRES. — Une pépinière a été créée en 1905 dans le ravin de Beni-Abbès ; en 1910, les peupliers et les oliviers de Bohême ont donné des plants vigoureux, dont une partie a servi à remplacer les arbres qui ont péri pendant le cours de 1909, par suite de la grande sécheresse ; les essences qui semblent le mieux s'acclimater dans la région sont le saule pleureur et le peuplier.

Courara. — Les cactus croissent lentement et ne donnent pas de fruits ; les acacias, mélías, oliviers de Bohême, mûriers, viennent assez facilement mais exigent beaucoup d'eau.

Quelques plants de casuarina se sont développés rapidement dans le jardin d'essai, alors que dans les ksour les résultats ont été négatifs. Certains arbres tels que les féviers d'Amérique, les catalpas reçus d'El Goléa, paraissent pouvoir s'acclimater facilement.

Touat. — Les semis de plants effectués depuis l'occupation ont très bien réussi grâce aux soins journaliers qui leur sont prodigués.

Les essences qui s'adaptent le mieux au climat sont : le peuplier, le vernis du Japon, le caroubier, l'olivier de Bohême, le mûrier, le casuarina, le tamarin, le mélia, le faux poivrier et les mimosées.

Dans cette région on rencontre beaucoup le talha (*Acacia tortilis* ou *arabica*), variété de gommier dont quelques pieds atteignent 14 à 15 mètres avec 1^m 80 de circonférence, mais le plus grand nombre ne s'élèvent guère à plus de 10 mètres. La gomme recueillie sert à faire de l'encre ou de la teinture pour les étoffes.

CHAPITRE XVIII

COMMERCE

Pour déterminer avec toute la précision désirable l'importance économique du Territoire d'Aïn-Sefra, il faudrait étudier en détail :

- 1° Les tribus algériennes qui occupent le Territoire ;
- 2° Les tribus de l'Ouest avec lesquelles nous avons actuellement des relations commerciales ;
- 3° Les tribus de l'Est chez lesquelles n'a pas encore pénétré notre influence, mais qui infailliblement seront un jour nos clientes..

Ces questions dépassant le cadre de cette étude, nous ne nous en occuperons pas.

COMMERCE EXTÉRIEUR. — Le commerce du Territoire comprend :

- 1° A l'importation, le complément des produits nécessaires à l'alimentation qui ne peuvent être fournis par le sol, des denrées d'usage courant et des produits manufacturés ;
- 2° A l'exportation, les produits du sol : alfa, dans la zone des Hauts-Plateaux ; dattes, dans le Sahara ; moutons, dans la zone des pâturages. Cette dernière exportation est très importante, une grande partie des moutons algériens

importés en France provenant des cercles de Méchéria et de Géryville.

Certains vêtements ou tentures, tels que burnous, dokkalis, etc., sont aussi exportés.

Au point de vue du commerce, il y a lieu de considérer deux zones distinctes :

1° Celle où le commerce est uniquement entre les mains d'Européens ou de Juifs algériens (zone traversée par la voie ferrée) ;

2° Celle où le commerce est fait presque exclusivement par les indigènes (zone désertique).

Le tableau du commerce (pages 350-351) donne des chiffres qui représentent approximativement les quantités de denrées importées dans les centres et consommées soit dans les localités, soit dans les tribus, après acquisition chez les commerçants ou exportées par les voies connues (gares, caravanes, etc.) ; mais ils ne représentent qu'une partie des transactions, beaucoup de marchandises, achetées dans le Tell par les indigènes, rejoignant directement les tribus ou étant vendues, sur les marchés voisins, aux indigènes des territoires limitrophes sans pouvoir être contrôlées, néanmoins, ils peuvent servir de terme de comparaison.

1° Zone du commerce européen.— Comme nous l'avons vu en étudiant la situation économique des Européens, la prospérité du commerce est intimement liée : (a) à la situation des indigènes ; (b) à l'effectif des garnisons.

Nous avons vu que la situation des indigènes s'est améliorée depuis 1906, on devrait donc normalement conclure que le commerce a pris plus d'importance. Pour tant il subit une crise sérieuse dans les centres de Méchéria, Aïn-Sefra et Beni-Ounif, crise qui, il faut l'espérer, est à l'heure actuelle à son maximum d'intensité ; cependant on ne peut compter sur une amélioration bien sensible.

Cette crise est due à la diminution progressive et très sérieuse de l'effectif des garnisons ; la perte subie de ce fait ne sera jamais compensée par l'importance plus grande des achats effectués par les indigènes, quoique la puissance de consommation s'accroisse tous les jours à notre contact, ce qui est une des parties essentielles du commerce.

Les indigènes sont arrivés à se passer de l'intermédiaire des négociants européens qui ont abusé au début de leur

ignorance en matière commerciale, ils ont profité des facilités de transport que leur donne la proximité de la voie ferrée. C'est ainsi que les Figuigniens, qui autrefois prenaient toutes leurs marchandises à Beni-Ounif, sont, aujourd'hui, en relation directe avec les commerçants du Tell et traitent avec eux de grosses affaires. Les marchandises leur sont expédiées en gare de Beni-Ounif où ils viennent en prendre livraison.

Examinons en détail les causes particulières de la crise commerciale que subissent les différentes localités du Territoire (voir graphiques et tableau pages 347 à 351).

a) MARCHÉS DU SUD :

Aïn-Sefra. — En 1908, le commerce local souffre de la situation politique dans l'Ouest, qui éloigne de nos marchés les tribus marocaines voisines, de l'absence des indigènes employés aux goums et aux convois, de la diminution du nombre des acheteurs habituels (le nombre des moutons expédiés tombe de ce fait de 18.039 à 5.888) ¹.

Jusqu'à cette époque les Beni Guil avaient eu des relations fréquentes avec les Amours. C'est ainsi qu'au cours des années 1906 et 1907 ils vendirent sur les marchés d'Aïn-Sefra 20.500 moutons, 215 bœufs, 1.750 kilogs de laine et, par contre, achetèrent 6.000 quintaux de blé, 8.800 quintaux d'orge et pour 200.000 francs de marchandises diverses. Malheureusement ce courant commercial n'a pas duré et malgré les efforts tentés par l'administration locale, les Beni Guil fréquentent de plus en plus le marché de Berguent ².

En 1909 et 1910, la situation commerciale se relève un peu et le chiffre d'affaires augmente de 218.600 francs, bien que les prix élevés de l'orge et du blé, à Aïn-Sefra, aient engagé de nombreux indigènes à aller s'approvisionner dans le Tell. De ce fait, et par suite de la réduction de la garnison, le chiffre des importations diminue de 1.700 francs pour le blé, de 200.180 francs pour l'orge et de 67.798 francs pour la farine et la semoule.

En 1911, le chiffre d'affaires diminue brusquement de

¹ La valeur des moutons exportés peut être évaluée à 67.200 francs en 1908, 64.980 en 1909, 268.000 en 1910, 360.500 en 1911, 495.500 en 1912.

² En 1913, cependant, les Beni Guil sont venus nombreux faire leurs achats de grains à Aïn-Sefra : il leur a été cédé environ 10.000 qx de céréales.

338.855 francs, toujours à cause du cours élevé des céréales. Les importations baissent encore de 59.960 francs pour le blé, 425.000 francs pour l'orge et 95.022 francs pour la farine et la semoule.

En 1912, les mêmes causes ont obligé les indigènes à limiter leurs achats chez leurs fournisseurs européens, d'où nouvelle diminution sensible pour le commerce local.

Aussi de nombreux européens ont-ils quitté Aïn-Sefra pour aller tenter fortune au Maroc, à la suite des troupes parties du Sud-Oranais.

Méchéria. — Le centre de Méchéria qui fait en 1909 pour 10.169.400 francs d'affaires, voit ce chiffre s'abaisser à 3.212.550 francs en 1911. C'est qu'autrefois ce poste était occupé par une compagnie de Discipline, deux compagnies du Bataillon d'Afrique, un escadron de Chasseurs d'Afrique, alors qu'aujourd'hui sa garnison ne comporte qu'un peloton du 2^e Etranger qui garde la redoute.

En 1910, il se produit une brusque diminution de 7.056.015 francs. Il n'est pas sans intérêt de rechercher sur quelles sortes de denrées cette diminution a principalement porté.

Cette différence provient surtout de moins-values :

1°	Sur l'exportation des bœufs 1.	50.750 ^f
2°	— des moutons 2.	700.000 ^f
3°	— de la laine 3.	1.365.500 ^f
4°	— de l'alfa 4.	2.687.500 ^f
5°	— des peaux 5.	39.540 ^f
6°	— des chameaux 6.	48.750 ^f

1 81.440 fr. en 1908, 81.000 fr. en 1909, 30.250 fr. en 1910, 25.400 fr. en 1911, 30.150 fr. en 1912.

2 La valeur des moutons expédiés s'élève à 1.628.820 fr. en 1908, 1.900.000 fr. en 1909, 1.200.000 fr. en 1910, 1.081.950 fr. en 1911, 766.500 fr. en 1912.

3 L'exportation de la laine peut être évaluée à 997.720 fr. en 1908, 1.600.000 fr. en 1909, 234.500 fr. en 1910, 203.650 fr. en 1911, 517.000 fr. en 1912.

4 2.500.000 fr. en 1908, 2.850.000 fr. en 1909, 162.500 fr. en 1910, 67.500 fr. en 1911.

5 56.497 fr. en 1908, 67.500 fr. en 1909, 27.960 fr. en 1910, 228.200 fr. en 1911, 49.650 fr. en 1912.

6 44.200 fr. en 1908, 48.750 fr. en 1909, rien en 1910, 145.000 fr. en 1911, 18.700 fr. en 1912.

En 1911, la situation se relève un peu, le chiffre des exportations augmente de 624.000 francs, mais il ne faut guère espérer d'augmentation notable pour l'avenir, la population devant encore diminuer par suite du transfert à Aïn-Sefra du dépôt des machines.

Géryville. — Le commerce est toujours allé en progressant depuis 1908 malgré les diminutions d'effectifs, grâce aux relations que ce centre entretient avec Ghardaïa, Onargla, El Goléa et aux nombreuses caravanes qui vont visiter les oasis. Cette situation serait plus florissante si les communications entre Géryville et Bouktoub étaient plus faciles.

Les deux sociétés d'automobiles ayant fait faillite pour les raisons déjà indiquées au chapitre VII, Géryville n'est plus reliée à la voie ferrée que par une voiture contenant à peine 6 personnes, qui met environ 12 heures pour effectuer le trajet. Ce moyen de communication précaire éloigne de Géryville beaucoup de touristes et surtout les marchands de moutons qui hésitent à faire un voyage long et pénible : ils éprouvent, en outre, des difficultés pour l'expédition des animaux achetés.

Un projet d'établissement de tramway sur route a été déposé en 1909, mais n'a pas été adopté, bien que l'Inspecteur général des Ponts et Chaussées de l'Algérie se soit montré favorable à sa réalisation. Il est à souhaiter que les Pouvoirs Publics prennent, le plus tôt possible, les mesures nécessaires pour relier, par les voies les plus rapides, la région de Géryville avec le Tell.

En 1908, le commerce local souffre de la mévente des moutons et de la laine ; aussi, à la fin de l'année, les négociants ont-ils en magasin de nombreux approvisionnements qu'ils écouleront dans le courant de 1909 ; le chiffre des importations sera donc inférieur à celui de 1908 et à celui de 1910, puisqu'au cours de cette année les commerçants devront reconstituer leurs stocks de marchandises écoulées en 1909. Le même fait se produit en 1911 et le chiffre des importations augmente de 500.000 francs sur celui de l'année précédente.

Jusqu'en 1910 il n'avait pas été tenu compte du chiffre d'affaires relatif aux objets divers et dont le montant est en moyenne de 100.000 francs, c'est ce qui explique, en partie, l'augmentation constatée à cette époque sur le montant des transactions.

La diminution concernant les céréales doit être attribuée au bon rendement de la récolte. Les exportations de 1910 sont sensiblement les mêmes qu'en 1909 ; la mévente des laines a provoqué une diminution considérable (300.000 fr. environ), mais cette perte a été compensée par une vente plus importante des moutons et de l'alfa.

Le chiffre des importations de 1911 est en diminution d'environ 300.000 francs sur celui de l'année précédente, malgré une augmentation importante (82.982 francs) concernant les céréales que les indigènes ont dû acheter en grande quantité sur les marchés voisins, en raison de la mauvaise récolte.

Les exportations, au contraire, ont accusé une plus-value d'environ 250.000 francs ; cette différence est due :

- 1° A l'achat de chameaux destinés à Casablanca, achat opéré par des courtiers du Tell ;
- 2° A l'exportation des bœufs faite pour la première fois en grande quantité ;
- 3° Aux prix rémunérateurs de la vente des laines et à l'importance des achats.

Par contre, les transactions concernant l'alfa ont diminué d'environ 80.000 francs par suite de la levée de gounis et de la réquisition de convois pour la Chaouïa qui ont enlevé beaucoup d'indigènes à la cueillette de l'alfa.

En 1912, l'augmentation du chiffre des importations porte principalement sur le sucre, le café, la semoule ; elle tient en partie à la situation généralement bonne des indigènes au cours de l'année. Malgré une campagne alfatière très active, qui présente une augmentation de 139.153 fr. sur les transactions de 1911, les exportations diminuent de 74.384 francs. Cette diminution porte principalement :

- 1° Sur les chameaux que les indigènes avaient trouvé à vendre l'année précédente dans des conditions exceptionnelles (46.500 francs) ;
- 2° Sur les laines dont la vente a subi une crise qui s'est traduite par une diminution de 113.106 francs sur l'année précédente.

Malgré cela, l'année commerciale 1912 a été normale.

Les exportations et valeur des principaux produits du cercle de Géryville sont réunies dans le tableau ci-après :

	1908	1909	1910	1911	1912
Chevaux	7.100	6 300	22.300	14 500	16.000
Moutons & Chevres....	462.600	364 000	698.173	688 797	604.923
Chameaux... ..	52.800	»	7 650	46.500	»
Bœufs.....	65.000	1 280	2.560	42.290	38.610
Peaux... ..	25.065	50 200	31.605	31.606	14.666
Laines.....	149.500	124.000	132.540	277.676	164 570
Alfa	130.000	280.000	326 634	245 696	384.849

b) MARCHÉS DE L'EXTRÊME-SUD :

Beni-Ounif. — Si nous jetons un coup d'œil sur les tableaux du commerce, nous sommes tentés de croire que le commerce local dans ce centre est en voie de prospérité. De 2.591.263 francs en 1908, le chiffre d'affaires est monté à 4.162.056 francs en 1911 et il peut être encore susceptible d'augmentation ; pourtant il décline chaque jour. A l'heure actuelle il ne reste plus à Beni-Ounif qu'un seul commerçant d'origine européenne. Une seule maison fait encore un chiffre d'affaires supérieur à 100.000 francs, elle est tenue par un israélite du Tell. Les autres européens sont cantiniers ou épiciers et n'ont d'autre ambition que celle de vivre sur la garnison, bien réduite pourtant.

Or, nous devons envisager que Beni-Ounif est exclusivement un lieu de transit qui ne produit rien par lui-même. Toutes les marchandises ne font que passer, soit de l'Algérie au Maroc, soit du Maroc en Algérie. La valeur des marchandises arrivant en gare de Beni-Ounif n'a pas diminué, au contraire, mais c'est le chiffre d'affaires des négociants de la localité qui a baissé parce qu'ils ne servent plus d'intermédiaires entre les acheteurs de la région et les vendeurs du Tell.

La situation commerciale dépend donc uniquement de l'effectif de la garnison. Avant notre installation dans la région, c'était par l'intermédiaire des Nomades (Doui Ménia et Oulad Djerir), que les Juifs de Figuig commerçaient avec ceux du Tafilalet. Aujourd'hui c'est Colomb qui bénéficie de tout le trafic qui s'effectue entre ce poste et le Tafilalet.

Cependant, il y aura toujours dans cette région l'activité commerciale que donne une agglomération d'environ 15.000 âmes ayant dans la fabrication des burnous une industrie florissante.

En 1906, le commerce a été un peu paralysé par la situation troublée dans laquelle se trouvait le Tafilalet. En 1907, on constate une augmentation de 800.000 francs sur l'année précédente.

En 1909, le chiffre d'affaires s'accroît d'une façon très sensible (1.061.807 francs), augmentation due à une grande importation de denrées alimentaires, de cotonnades, d'objets divers.

En 1910, la prospérité décroît, beaucoup de marchandises de provenance tellienne sont expédiées à Colomb, où le commerce est plus actif, où les négociants ont créé des succursales. Leur valeur doit donc être déduite, l'expédition normale ne consistant que dans un simple changement d'adresse.

On aurait pu croire que la crise était arrivée à son maximum d'intensité, les postes de l'Ouest ayant enlevé à Beni-Ounif le maximum d'affaires, mais l'installation, en 1913, du commandement du cercle des Beni Guil à Figuig attire de plus en plus, et directement vers cette oasis, le peu de vie qui reste à Beni-Ounif et surtout le tourisme dont ce centre avait été jusqu'ici le point de rayonnement.

Néanmoins la situation est susceptible d'amélioration car, depuis quelques années, la sécheresse a détourné des pâturages les Nomades qui auparavant venaient hiverner dans la contrée avec leurs troupeaux et leurs tentes.

D'autre part, les deux compagnies du Bataillon d'Afrique qui y tiennent garnison vont redonner un peu de mouvement à ce centre.

Colomb. — Le commerce de Colomb a progressé de 5.633.412 francs en 1908, à 8.613.535 francs en 1912.

L'installation de négociants à Bou-Denib n'a pas eu pour effet de diminuer le commerce de ce centre qui reste toujours le point terminus de la ligne et l'entrepôt obligé de toutes les marchandises en transit ; aussi le chiffre d'affaires sera-t-il en progression constante.

Les exportations ne portent que sur la seule denrée saharienne, la datté, mais en quantité insuffisante pour permettre un négoce avantageux.

Les produits importés viennent en grande partie du Tell sauf un septième de l'orge, du blé et des bœufs qui viennent du Guir et la presque totalité des moutons qui sortent du Tafilalet et du Guir.

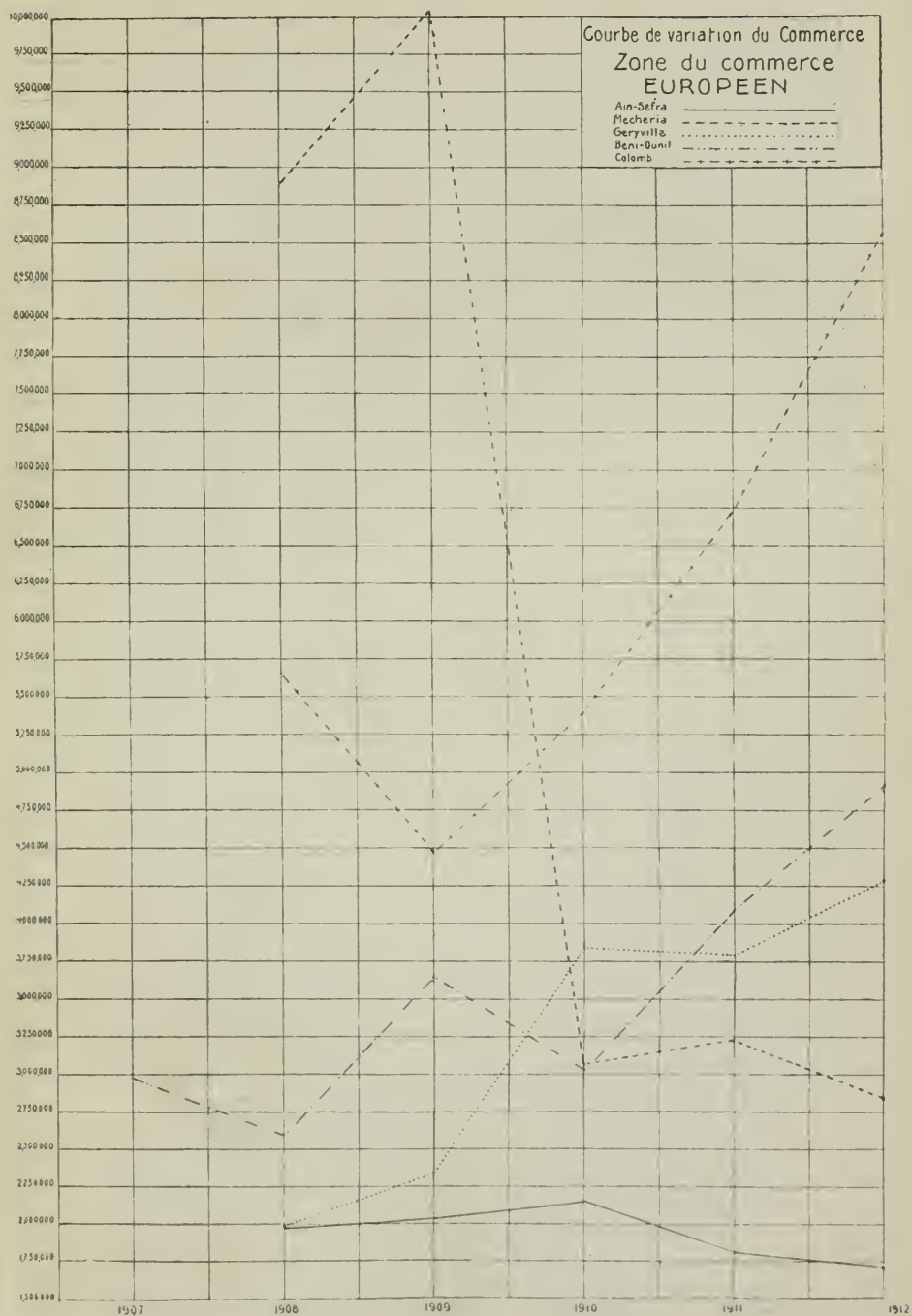
Les relations commerciales s'effectuent avec le Tafilalet par l'intermédiaire des Doui Ménia ; le Haut-Guir, Aïn Chair et les Oasis font du négoce avec Colomb.

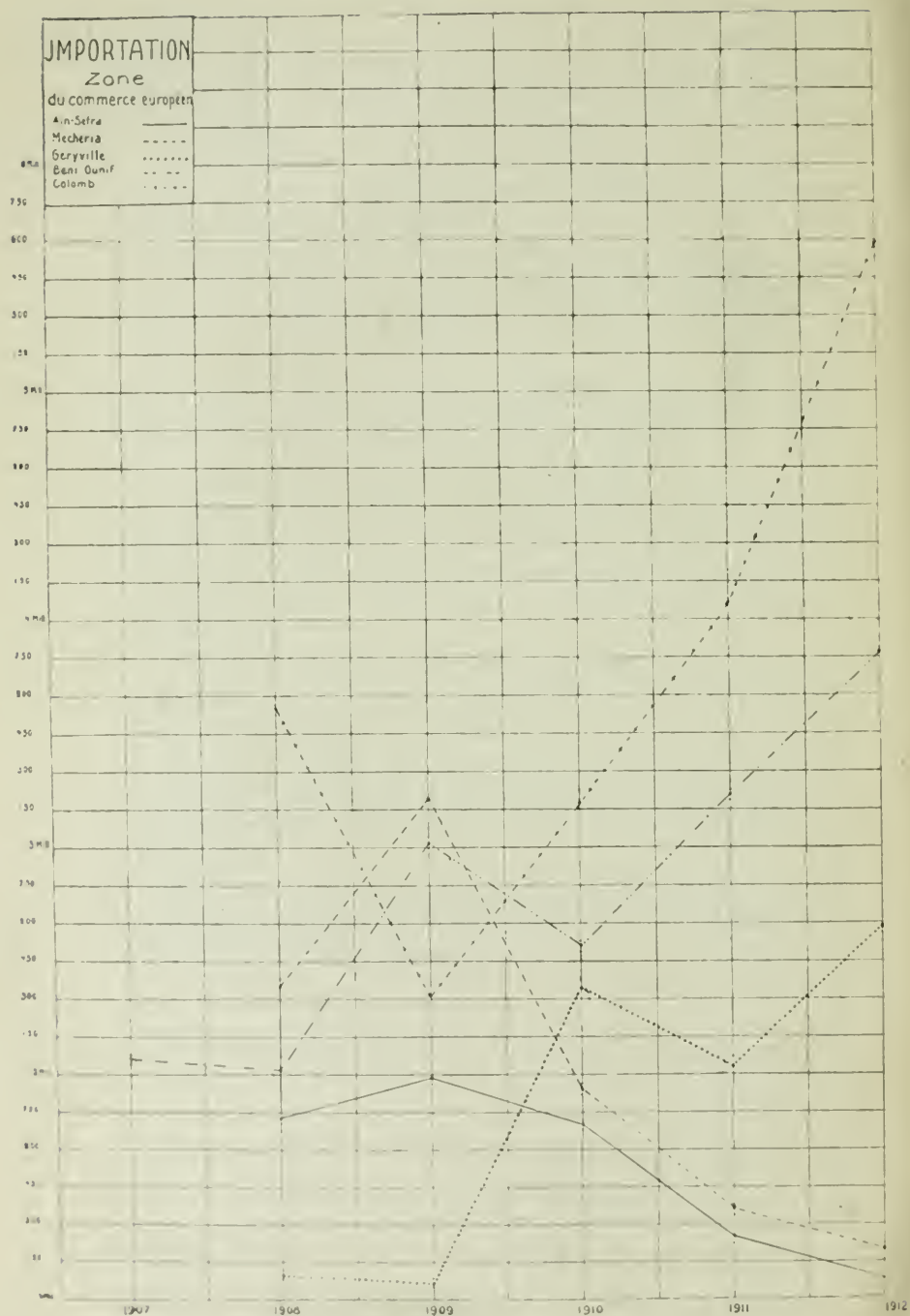
Le commerce de Béchar avait subi en 1908 un arrêt forcé par suite de l'hostilité très vive du Tafilalet et de l'absence des Doui Ménia, absence provoquée par la crainte de voir leurs chameaux réquisitionnés pour les convois ; par contre, il a été avantage par la présence de troupes nombreuses.

En 1910, il a repris un essor plus grand, grâce aux importants convois dirigés sur Bou-Denib et à la reprise des transactions avec le Tafilalet.

En 1912, l'activité commerciale s'est encore accrue par suite du développement de Bou-Denib, où les populations du Haut-Ziz, du Haut-Guir et de la Moulouya viennent se ravitailler.

Les graphiques et le tableau ci-après résument les mouvements des chiffres des importations et des exportations pour les marchés du Territoire.





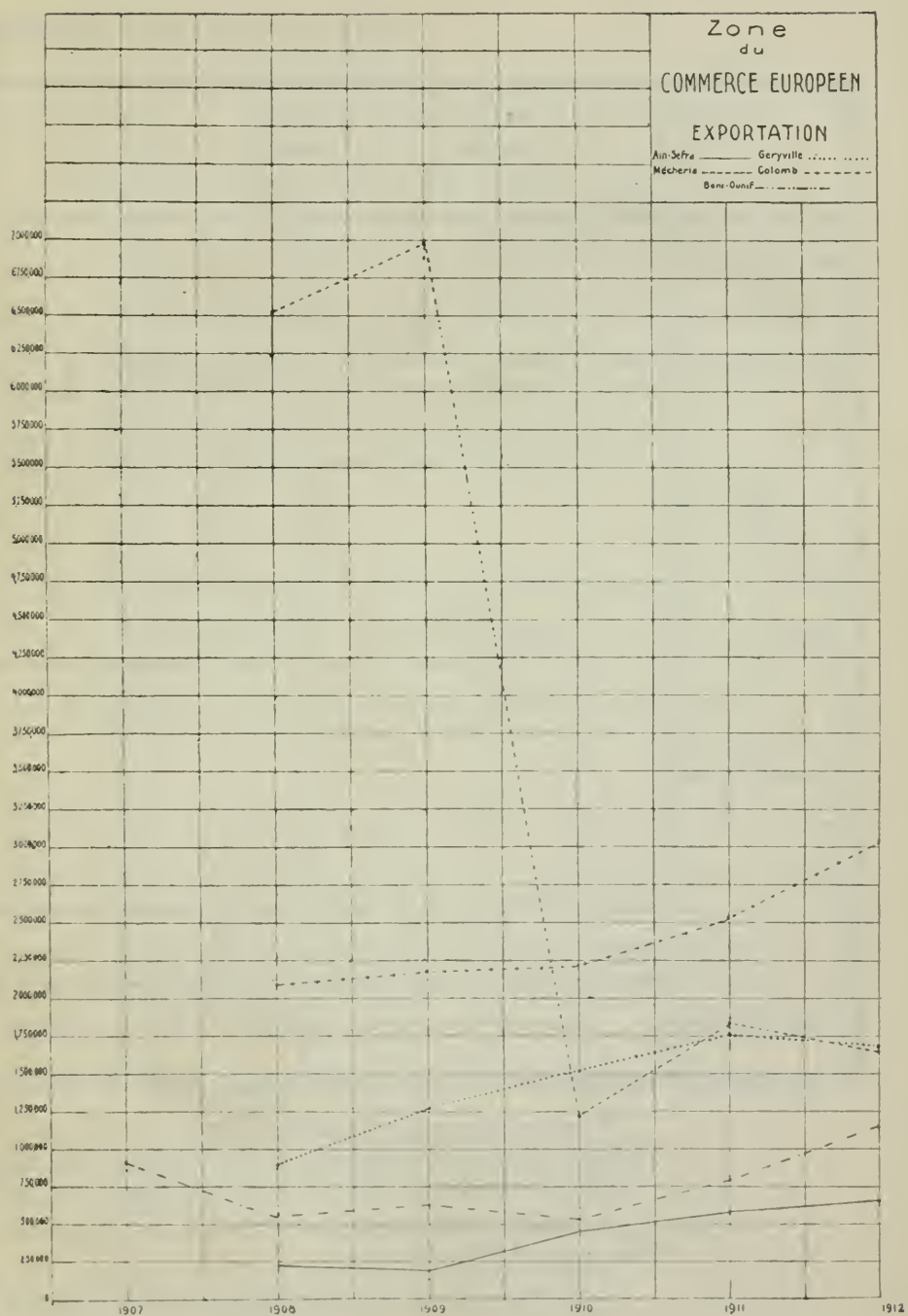


TABLEAU DU COMMERCE

	IMPORTATIONS						EX	
	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1907	1908
MARCHÉS DU SUD								
Ain-Sefra	"	1.738.805	1.925.751	1.705.475	1.245.470	1.079.430	"	205.800
Méchéria	"	2.348.166	3.186.150	1.892.660	1.364.400	1.217.951	"	6.528.770
Géryville	"	1.088.500	1.052.025	2.349.770	2.041.930	2.588.693	"	894.165
TOTAUX...	"	5.175.471	6.164.926	5.947.905	4.651.780	4.886.074	"	7.628.735
MARCHÉS DE L'EXTRÊME SUD								
Beni-Ounif	2.063.428	2.029.002	3.014.970	2.505.463	3.357.430	3.761.742	928.277	562.201
Colomb	"	3.540.488	2.304.945	3.181.934	4.121.019	5.580.145	"	2.092.934
TOTAUX...	"	5.569.490	5.319.915	5.687.397	7.478.449	9.341.887	"	2.655.135
MARCHÉS DES OASIS								
Tonat	152.927	155.607	158.062	160.186	148.539	79.939	35.454	63.025
Gourara	1.048.994	679.315	495.793	519.333	553.394	384.072	905.576	263.250
TOTAUX...	1.201.921	834.922	653.855	679.519	701.933	464.011	941.030	326.275
Ensemble du Territoire.	"	11.579.883	12.138.696	12.314.821	12.832.162	14.691.572	1.269.306	10.610.185

Si nous comparons les chiffres donnés pour 1910, 1911 période sur les marchés de l'Ouest (Marnia, El-Aricha, semblent diminuer d'importance, tandis que ceux du Sud

Le chiffre d'affaires des marchés de l'Ouest était en effet 20.941.417 francs en 1912.

Le commerce du Territoire est environ la 38^e partie du

DANS LE TERRITOIRE

PORTATIONS				CHIFFRES TOTAUX DU COMMERCE					
1909	1910	1911	1912	1907	1908	1909	1910	1911	1912
187.340	457.730	578.900	633.400	"	1.944.005	2.114.091	2.163.205	1.824.350	1.712.830
6.983.250	1.220.725	1.848.150	1.045.000	"	8.876.936	10.169.400	3.113.385	3.212.250	2.863.551
1.268.580	1.519.002	1.754.502	1.680.120	"	1.982.605	2.320.605	3.869.372	3.796.432	4.268.813
8.439.170	3.198.057	4.181.552	3.959.120	"	12.804.206	14.004.096	9.145.962	8.833.332	8.845.194
638.100	557.351	804.626	1.159.550	2.991.705	2.591.263	3.653.070	3.062.816	4.162.056	4.921.292
2.192.998	2.200.564	2.500.562	3.033.390	"	5.633.412	4.497.943	5.382.498	6.714.581	8.613.535
2.831.098	2.757.915	3.395.188	4.192.940	"	8.224.675	8.151.013	8.445.314	10.873.637	13.534.827
23.553	45.778	109.545	103.328	188.381	288.629	181.615	205.964	258.084	183.267
359.338	306.160	527.550	170.015	1.354.569	942.565	855.131	825.493	1.080.944	554.087
381.891	351.938	637.065	273.343	1.542.950	1.231.194	1.036.746	1.031.457	1.339.028	737.354
1.653.159	6.307.910	8.213.835	8.425.403	4.534.055	22.190.065	23.791.855	18.622.731	21.045.997	23.117.375

et 1912, avec les renseignements obtenus pour la même Année), nous pouvons constater que les marchés de l'Ouest au contraire progressent.

de 24.879.344 francs 1910, 21.555.665 francs en 1911,

commerce total de l'Algérie.

2° Zone du commerce indigène, marchés des Oasis.
(Voir tableau pages 350 et 351 et graphique page 357.)

Beni-Abbès. — Les populations de la Saoura sont pauvres, elles sont tributaires des régions voisines pour les céréales et la viande de boucherie qu'elles consomment, il est vrai, en fort petite quantité, ainsi que pour les autres denrées alimentaires ; aussi l'importation est-elle de beaucoup supérieure à l'exportation.

La voie ferrée a rendu faciles les relations entre les ksour de la Saoura et Colomb ; c'est par cet intermédiaire que leur arrivent les produits de première nécessité.

Le peu d'importance du commerce ne mérite pas de rechercher le chiffre des importations et des exportations qu'il est d'ailleurs difficile d'évaluer.

Touat. — Le Touat est un véritable carrefour où viennent se réunir un certain nombre de voies commerciales. Autrefois cette région était une grande station de transit où s'accumulaient les marchandises que l'on dirigeait ensuite vers le Nord ou le Sud.

Les données historiques manquent pour la période antique.

A la fin du ix^e siècle, les historiens arabes signalent l'existence d'une route fréquentée qui partant du Djerid tunisien aboutissait à Bourroum, sur le Niger, en passant par Ouargla et le Touat.

Au xiii^e siècle, Bouda, grand entrepôt commercial du Touat, est supplanté par Tamentit, où les marchandises venant de Tlemcen sont emmagasinées et réexpédiées sur le Soudan.

Au xv^e siècle, Tombouctou commerce avec Tunis par l'intermédiaire du Touat, mais au siècle suivant les brigandages des Touaregs sont cause de la diminution notable du courant commercial ; Ouargla, Constantine et Tlemcen cessent leurs relations.

Nous avons vu au chapitre IV les causes qui ont influé sur la prospérité commerciale depuis que nous occupons les oasis.

Aujourd'hui le commerce est peu florissant, on peut dire qu'il est surtout entre les mains des caravaniers du Tell et de quelques Touaregs et Chambaa d'Ouargla et d'El Goléa.

Les Touatiens sont par suite placés, vis à vis des transporteurs, dans une situation d'infériorité qui les empêche

de tirer le profit désirable des ressources de leur sol. Ils le comprennent, mais l'absence de moyens de transport semble les condamner à rester longtemps encore dans la dépendance presque absolue des caravaniers. Toutefois, il importe de signaler les tentatives qu'ils font pour en sortir et les bénéfices qu'ils peuvent en retirer.

Les habitants du Touat offrent trois produits à l'exportation : le henné, le tabac, les dattes. Certains districts, le Zaouïet Kounta par exemple, peuvent aussi exporter parfois du blé.

Si l'importance du stock de dattes leur interdit de songer à l'exporter eux-mêmes, il n'en est point ainsi du tabac et du henné : en 1910, de grandes quantités de ces denrées ont été dirigées à dos d'âne sur le Tidikelt et Timimoun. Alors que le tabac ne se vend au Touat que de 0 fr. 25 à 0 fr. 30 le kilog, il a été payé 0 fr. 50 à Timimoun, 0 fr. 75 à Beni-Abbès et In Salah ; le henné, qui ne vaut que 0 fr. 50 dans la région, est coté 0 fr. 75 à Timimoun.

Il serait à souhaiter que ce mouvement commercial se continue, car les cultures du henné et du tabac sont susceptibles d'extension.

Ce mouvement aurait en outre l'avantage de dégager en partie les indigènes de la tutelle des commerçants sédentaires qui les exploitent sans scrupule et particulièrement quand ils les savent gênés.

Ces négociants ont vu leur chiffre d'affaires décroître en 1910, par suite du transfert à Timimoun de la portion centrale de la Compagnie Saharienne. Le chiffre des importations baisse d'environ 11.000 francs en 1911, résultat de la bonne récolte des céréales : les 108 quintaux qui sont entrés au Touat ont même entravé momentanément la vente du blé indigène.

A côté de l'heureuse diminution de la consommation du thé et du sucre (plus de 50.000 francs), il faut noter le malaise causé par la faible quantité de laine et d'ovins vendus très cher sur les marchés (16 quintaux de laine et 79½ moutons). Par suite, la hausse de la viande a été très sensible et la fabrication des dokkalis et des autres tissus indigènes a subi un fâcheux temps d'arrêt.

Les augmentations portent sur les produits qui, en majorité, ne sont pas indispensables aux habitants des Oasis, indice certain de l'amélioration des conditions d'existence.

Les exportations passent de 45.778 francs en 1910, à

109.545 francs en 1911, offrant ainsi une plus-value de 63.767 francs, que viennent encore augmenter les achats de céréales faits par la Société de prévoyance (4.000 francs) et par la Compagnie Saharienne (15.000 francs).

Depuis longtemps le commerce n'a été aussi actif et les Touatiens n'ont eu autant de numéraire. Si la forte augmentation de l'exportation des dattes, qui est la conséquence de la venue d'un nombre considérable de caravanes n'est qu'accidentelle, les autres plus-values, dues en partie à l'extension des cultures de céréales, tabac et henné doivent subsister et même progresser dans l'avenir.

En 1912, la valeur des importations a été réduite de moitié, la diminution porte sur la toile, l'huile, le savon, le poivre, les fèves.

Le chiffre d'importation des céréales fait par les caravaniers se ressent des résultats heureux de la récolte qui a été plus que suffisante pour les besoins des indigènes.

Gourara. — Le Gourara est en relations commerciales suivies avec les centres de Beni-Abbès, Beni-Ounif, Géryville, El Goléa et In-Salah.

Le commerce est entre les mains soit de négociants sédentaires résidant dans les ksour importants, soit de négociants nomades.

Les premiers appartiennent soit aux tribus israélites et indigènes du M'zab, soit aux Chambaa d'Ouargla, de Metlili, d'El Goléa et même aux tribus sédentaires de l'oued Souf. En 1906, le nombre de commerçants qui s'établirent près de la kasbah, constituant un nouveau village, était de 16, dont 4 Israélites, 7 Mozabites, 4 Arabes, 1 Français. Ils accusaient 300.000 francs d'affaires. Le nombre des boutiquiers installés dans le ksar était de 15, mais ces derniers n'étaient que les intermédiaires entre les gens du nouveau village et leurs compatriotes.

Ils mènent la vie des boutiquiers du Tell, vendent au détail avec de forts bénéfices et se livrent à l'usure déguisée de la *rahnia* pendant toute l'année, mais particulièrement pendant la période qui s'étend de la récolte des céréales à la récolte des dattes. Ils drainent le numéraire du ksourien en lui vendant le plus cher possible les marchandises qu'ils détiennent, puis, possesseurs du numéraire indispensable au commerce, ils achètent, souvent à des prix dérisoires, les céréales ou les dattes que le ksourien doit vendre pour se procurer ce dont il a besoin.

Les Nomades sont des gens du pays ou des étrangers qui transportent dans le Nord, pour leur compte ou pour celui des sédentaires, les dattes, les dokkalis, les burnous, qui trouvent facilement preneurs sur les marchés du Tell. Ils rapportent au pays les denrées alimentaires qu'ils savent pouvoir écouler avec le plus de profit ; ils retirent de leurs transports des bénéfices suffisants pour ne pas avoir besoin de pratiquer l'usure.

Le jour où les habitants du Gourara auront les moyens de transport suffisants pour se passer des convoyeurs du Tell et des sédentaires, le prix de la vie diminuera beaucoup et ils auront plus de bien-être.

Il est à regretter que les gros bénéfices réalisés sur le sucre et le thé encouragent les commerçants nomades à faire de trop fortes importations de ces denrées : l'effort qu'ils accomplissent demeure improductif, il nuit même aux intérêts économiques des populations inondées d'une denrée dont l'usage ne s'impose pas, dont le prix n'est pas en rapport avec les ressources des consommateurs. Il est heureux de constater que l'importation a sérieusement diminué : en effet, 68 quintaux avaient été importés en 1909, 59 l'ont été en 1910 et 35 seulement en 1911.

La situation commerciale en 1909 et 1910 est inférieure à celle des années précédentes (moins-value de 87.434 fr. en 1909, de 29.638 fr. en 1910). Les commerçants se plaignent au début de l'année que les transactions sont nulles : c'est une conséquence de la crise économique que le Gourara traversait alors, mais peu à peu le mouvement commercial est devenu plus actif.

En 1911, les importations sont supérieures de 57.601 fr. à celles de 1909. La valeur du blé et de l'orge représente une plus-value de 76.407 francs, mais les autres denrées sont en diminution de 18.806 francs. L'abondance produit une baisse sensible des prix de vente. Les indigènes n'étant pas dans la nécessité d'acheter, les caravaniers ont dû abandonner à bas prix leurs grains qu'ils ne voulaient pas remporter dans le Tell.

Les exportations sont supérieures à celles de 1909, surtout en ce qui concerne l'industrie du tissage qui présente une augmentation de 2.250 francs sur les burnous, 11.820 francs sur les ksa, 6.850 francs sur les dokkalis, 11.020 francs sur les gandouras, 2.340 francs sur des djellabas et 4.310 francs sur les haïks ; ces chiffres prouvent que le Gourara paraît disposé à seconder sa torpeur

et que les indigènes peuvent, s'ils le veulent bien, améliorer leur situation matérielle.

En 1911, les chiffres du commerce sont encore supérieurs de 265.451 francs à ceux de 1910, c'est la meilleure preuve des progrès économiques réalisés.

Mais en 1912, on constate une diminution de 26.628 fr. en ce qui concerne l'orge et le blé qu'il faut attribuer à la cherté des céréales dans le Tell, à la faible récolte dans les Oasis et au peu de marchandises apportées par les caravaniens¹ qui, par contre, se sont munis de grandes quantités d'argent. La petite quantité de laine apportée est cause du petit nombre de tissus confectionnés, mais cette industrie reprendra un essor plus grand, grâce aux fortes importations de laine faites au cours de l'hiver 1912-1913.

Le mouvement commercial de l'ensemble du Territoire présente en 1912 une augmentation de 2.071.378 francs sur le chiffre de 1911 et de 4.494.642 francs sur celui de 1910, mais il reste inférieur de 674.480 francs à celui de 1909.

Cette augmentation est due principalement au développement des relations commerciales avec le Tafilalet et avec les populations des confins marocains ; c'est Colomb seul qui bénéficie de cette plus-value².

Dans les années précaires, l'aliment des jours heureux est supprimé et, par suite, les denrées entrant dans la composition du couscous (farine, semoule), subissent une diminution. Le thé, le café, le sucre sont consommés en plus petite quantité. Par contre le couscous étant remplacé par le « harina », mets formé de semoule d'orge indigène, d'eau bouillante, de graisse, de poivre, de girofle, de muscade et de piment, il en résulte une consommation plus grande de ces denrées.

Le pétrole est singulièrement concurrencé par le carbure, l'usage de l'acétylène tendant à se répandre de plus en plus dans les centres du Territoire.

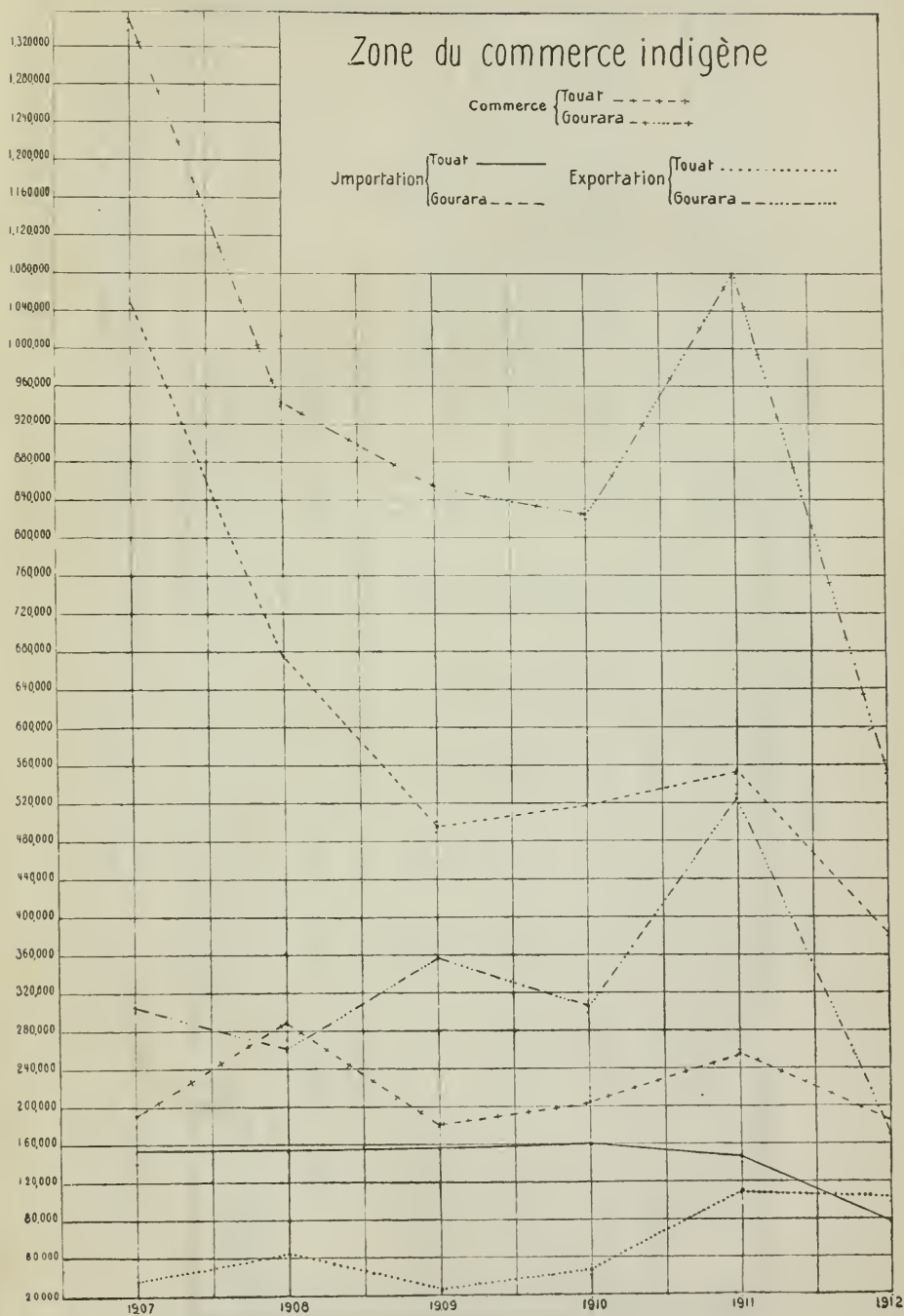
¹ Les caravanes d'Aïn-Sefra et de Géryville ont apporté :

Argent liquide. — 4.900 fr. en 1904, 18.500 fr. en 1905, 19.300 fr. en 1906, 29.140 fr. en 1907, 5.090 fr. en 1908, 17.000 fr. en 1909, 21.000 fr. en 1910, 33.240 fr. en 1911.

Marchandises. — 354.300 fr. en 1904, 122.500 fr. en 1905, 110.500 fr. en 1906, 273.160 fr. en 1907, 61.140 fr. en 1908, 166.000 fr. en 1909, 254.800 fr. en 1910, 231.500 fr. en 1911.

Pas de renseignements pour les caravanes ayant quitté Méchéria.

² Il est presque certain qu'en 1913 le mouvement commercial sera plus important, car les Beni Guil sont venus nombreux acheter leurs grains à Aïn-Sefra. Ce centre profitera donc des relations renouées avec ses anciens clients.

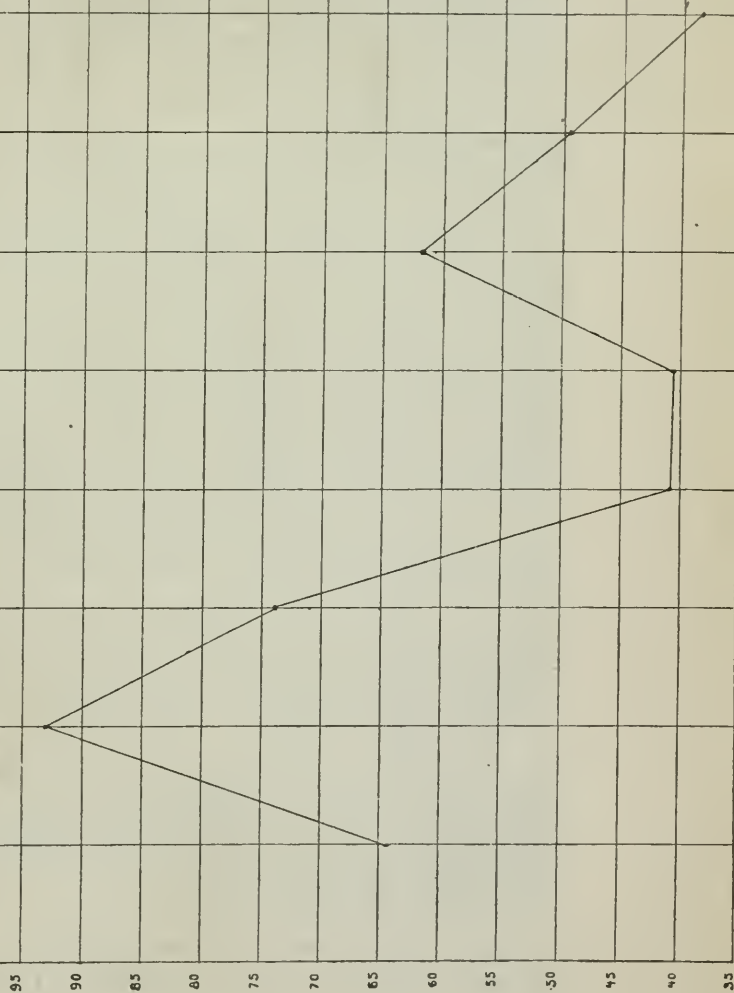


Moutons expédiés par les différentes gares du Territoire

	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	OBSERVATIONS
Boukroub	22.813	27.479	35.825	11.995	16.591	23.196	24.107	18.860	Les indigènes du cercle de Mècheria vendent une partie de leurs moutons sur le marché de fierguent lorsqu'ils campent dans la région comprise entre le Chott Gharbi et El Aricha-Bedeau. Ces moutons embarqués à la gare de Bedeau sont dirigés sur Oran et Marseille. Pour avoir le nombre exact de moutons exporté il faudrait donc ajouter le nombre de moutons expédiés par la gare de Bedeau chiffre que nous ne connaissons pas.
Mècheria	12.903	23.761	11.310	20.753	6.047	11.749	15.145	9.661	
Mekalis	1.125	14.612	»	70	3.892	13.438	4.431	1.715	
Aïn-Sefra	25.313	21.692	18.039	5.888	6.620	8.482	3.129	4.465	
Beni-Ounif	1.395	2.514	2.116	1.071	975	496	196	490	
Colomb	»	2.561	6.311	6.544	6.660	4.711	2.030	2.845	
Autres gares	503	691	277	457	»	35	»	»	
Totaux....	64.052	93.310	73.908	46.778	40.785	62.107	49.038	38.036	
Nombre expédié par le Département d'Oran	403.016	428.729	562.363	553.151	495.086	646.125	516.000	359.617	

Le rapport entre le nombre des moutons expédiés par le Territoire et le nombre des ovins livrés par le département d'Oran est donc de 1/6 en 1905, 1/5 en 1906, 1/7 en 1907, 1/13 en 1908, 1/12 en 1909, 1/10 en 1910 et 1911, 1/9 en 1912.

Courbe
de l'exportation
des
MOUTONS



Echanges commerciaux par les caravanes :

CARAVANES ALLANT AUX OASIS. — En raison de la sécurité qui règne dans le Territoire, les grandes caravanes anciennes de 15.000 à 20.000 chameaux qui se réunissaient pour aller chercher des dattes au Gourara ne sont plus en honneur. Il est préférable en effet de laisser les indigènes s'y rendre par petits groupes, les chameaux trouvent plus facilement leur subsistance, les caravaniers peuvent prendre l'itinéraire qui leur convient, choisir l'époque de leur voyage la plus propice à leurs intérêts.

D'autre part, on évite l'arrivée d'un nombre trop grand de chameaux sur les lieux de campement, on peut installer des postes qui assurent la police d'une façon plus complète et surveiller les points d'eau plus activement.

Le jeu de l'offre et de la demande rend les transactions plus ou moins actives.

La confiance montrée par les indigènes s'accroît chaque année. Amenée par l'occupation de la vallée de la Saoura et de l'oued Guir qui rend difficiles les incursions des rezzous marocains, développée par les mesures de protection qu'on n'a cessé de prendre, cette confiance est devenue presque absolue depuis que l'influence française s'est fait sentir dans le Haut-Guir et que des postes, comme ceux de Bou-Anan et Bou-Denib, tenant la sortie immédiate des montagnes, interdisent toute incursion et assurent une sécurité complète. Un fait le démontre bien. En 1911, une seule tribu du cercle de Géryville a eu devoir demander des armes et des munitions, alors qu'au cours des années précédentes toutes les tribus sans exception portaient armées pour le Touat-Gourara.

C'est en 1907 que les grandes caravanes se rendirent pour la dernière fois aux Oasiss, afin de porter aux fellahs des ksour les grains nécessaires aux ensemencements, dont ils manquaient totalement. 2.384 hommes, 284 femmes et 203 enfants partirent pour les Oasiss, emmenant 2.240 moutons, 410 chèvres et 11.145 chameaux ; la valeur des denrées emportées peut être évaluée à 400.000 francs. Ils rapportèrent 8.980 charges de dattes, représentant une valeur de 250.000 francs, et plus de 13.000 francs d'objets divers.

PETITES CARAVANES. — En attendant que les indigènes des Oasiss puissent se livrer eux-mêmes à l'exportation de

leurs produits, il est nécessaire d'encourager les Nomades des Hauts-Plateaux à aller commercer avec eux en continuant à organiser de petites caravanes. Cette tradition séculaire est une condition essentielle du développement des Oasis, les caravanes leur apportant les produits de première nécessité qui leur permettent de vivre plus largement ; elle procure en outre une utilisation très avantageuse des chameaux et fait réaliser aux caravaniers des bénéfices qui, toute proportion gardée, sont bien supérieurs à ceux des ksouriens.

En 1908, un très petit nombre de caravanes quittent les Hauts-Plateaux pour le Touat. Il faut attribuer cette diminution aux raisons suivantes :

1° La récolte des dattes aux Oasis a été, paraît-il, mauvaise ;

2° Les 4.000 chameaux employés pendant les colonnes du Sud ne sont pas en état de supporter les fatigues du voyage ;

3° Les indigènes se soucient fort peu de partir au moment où ils doivent toucher le montant des convois effectués.

En 1912, les tribus de Géryville n'emmènent aux Oasis qu'un nombre restreint de chameaux du fait qu'un fort convoi, chargé d'assurer les transports dans la région Oudjda-Moulouya, réquisitionné en septembre, ne rentre que fin décembre ; il est absolument nécessaire de donner du repos aux animaux fatigués et incapables de se mettre à nouveau en route pour les Oasis.

Les indigènes de Beni-Ounif sont trop peu nombreux pour former des caravanes, ils louent leurs chameaux pour le ravitaillement de la Compagnie Saharienne du Touat et ramènent des charges de dattes ; quelques-uns se joignent aux caravanes à leur passage dans cette localité ; c'est ainsi qu'en 1910, 185 chameaux partent pour le Gourara.

TRANSACTIONS. — Les tableaux (pages 368 à 370) indiquent l'importance du mouvement commercial effectué par les caravanes entre 1904 et 1912, les quantités de denrées importées ou exportées, les renseignements sur le prix d'achat des denrées dans le Tell, leur prix de vente aux Oasis et réciproquement pour les denrées d'exportation.

BÉNÉFICES RÉALISÉS. — Le tableau (page 370) donne la comparaison entre les diverses années des bénéfices totaux réalisés et du bénéfice par chameau. En 1912, les caravaniers se sont plaints du prix élevé des dattes qui a atteint 40 francs la charge, aussi de nombreux chameaux sont-ils revenus à vide.

Touat. — En 1907, 2.174 chameaux parcourent le Touat, c'est la première fois depuis l'occupation que pareil chiffre est atteint, mais en 1908, le nombre s'abaisse à 380, pour les raisons déjà exposées.

Pendant la campagne 1910-1911, les caravanes comprennent 856 hommes et 4.802 chameaux contre 389 hommes et 1.800 chameaux dans la campagne précédente.

En 1912, l'ensemble des caravanes donne un chiffre de 632 hommes et 3.286 chameaux ; les Nomades ont apporté beaucoup de numéraire, aussi les transactions ont-elle été rapides et actives. Toutes proportions gardées, le chiffre d'affaires a été à peu près le même qu'en 1911.

La composition des caravanes ne change guère, les Hauts-Plateaux fournissent les plus forts contingents ; cependant quelques Nomades du Guir fréquentent les districts de Bouda, de Sba, de Timimoun, de Bou Faddi ; ils sont fort bien accueillis et peuvent facilement faire des échanges parce qu'ils ont de l'argent et de la laine.

Gourara. — Les ksouriens demandaient en 1910 avec insistance que les caravanes leur apportent du numéraire de façon à pouvoir payer l'impôt ; la pénurie d'argent paraissait provenir de la grande différence entre la valeur des denrées importées et la valeur de la seule denrée exportée, la datté.

Les grandes caravanes seules importaient un peu de numéraire au Gourara, alors que les caravaniers du Gourara, du M'zab, d'El Goléa et d'Ouargla en exportaient d'assez grandes quantités. En effet, la quantité de numéraire importée est de 92.000 francs en 1909 et 59.000 francs en 1910, soit au total 151.000 francs, alors que pendant le même temps l'exportation a enlevé 156.000 francs.

Les caravaniers du Gourara, du M'zab, d'El Goléa utilisent naturellement leurs chameaux pour le transport des denrées qui leur permettent de réaliser les plus forts bénéfices, thé, sucre, cotonnades et, dans cette intention, ils se munissent de sommes importantes. Les Mouadhi et surtout

les indigènes d'Ouargla qui reçoivent de l'argent monnayé de la Compagnie Saharienne, de la poste et des négociants, en échange des transports effectués, drainent au dehors le peu de numéraire qui existe dans la région.

D'autre part, les indigènes d'Ouargla vendent les denrées qu'ils apportent, mais n'exportent pas de dattes, ils conservent donc par devers eux l'argent qu'ils reçoivent.

Le désir des ksouriens demandant une plus grande quantité de numéraire a été réalisé dès 1911, les caravaniers des Hauts-Plateaux ont emporté plus d'argent monnayé (voir tableau des importations) et ont permis aux habitants des Oasis de se procurer l'argent nécessaire au paiement des contributions. De 1904 à 1908, la quantité d'argent importée avait été en progressant (34.350 francs à 90.320 francs), puis s'était abaissée brusquement en 1909 à 17.976 francs, on ne sait pour quelle raison.

En 1912, les caravaniers ont même exagéré, ils ont emporté 200.000 francs, somme beaucoup trop importante et ont dû, de ce fait, limiter leurs achats de première nécessité dans le Tell.

Les caravanes venues du Tell au Gourara comprennent en 1903, 5.780 chameaux ; en 1904, 16.500 ; en 1905, 6.745 ; en 1906, 9.000 ; en 1907, 3.299 hommes et 1.311 chameaux ; en 1908, 3.297 hommes, 13.814 chameaux, 110 ânes ; en 1909, 6.072 chameaux ; en 1910, 13.804 animaux et en 1911, 11.676.

ECHANGES ENTRE LE GUIR ET LE GOURARA. — En 1909, les Doui Ménia, en trois caravanes (212 chameaux), viennent faire leur provision de dattes ; ils sont très bien accueillis par les Gourariens, heureux de renouer des relations avec leurs anciens clients et repartent très satisfaits de leurs échanges. Ils reviennent en 1910 avec 1.800 chameaux, en 1911, avec 1.200 et en 1912, avec 500.

CARAVANES PARTANT DES OASIS :

1° *Vers le Nord.* — Sous la domination oppressive des Turcs, les habitants des Oasis se rendaient en caravanes dans le Tell pour faire leurs approvisionnements de grains. Les beys, véritables grands fermiers de leurs maîtres, s'ingéniaient à pressurer par tous les moyens en leur pouvoir leurs malheureux administrés.

Les tribus du Sud étant obligées de se ravitailler chaque année dans le Tell, chaque bey donnait aux tribus inter-

médiatrices entre le Tell et le Sahara, dans toute l'étendue de son gouvernement, l'autorisation d'aller au devant des populations du Sud au moment où elles venaient s'approvisionner de grains et verser leurs produits en échange de ceux du Tell.

Ces tribus intermédiaires, véritables courtiers de commerce, s'efforçaient, par de bons traitements, par des cadeaux, d'amener les caravanes dans leur beylik au détriment du beylik voisin. Chaque bey prélevait alors une contribution considérable et donnait à chaque chef du petit désert qui avait fait ce courtage, entre le Tell et le Sud, la faculté de percevoir pour son compte personnel une redevance appelée « bezra ».

Ce n'est qu'en 1845 que le maréchal duc d'Isly donna des ordres pour la suppression de cette coutume.

Dans ce temps là, c'étaient donc les gens du Sud qui venaient en caravanes dans le Tell, tandis qu'à l'heure actuelle l'inverse se produit. On peut donc en conclure que ce sont les moyens de transport qui ont fait défaut aux indigènes des Oasis ; ils auraient tout intérêt à venir eux-mêmes vendre leurs produits au lieu d'être les tributaires des gens du petit désert.

Les tentatives faites dans ce sens ont donné quelques résultats.

En 1907, 405 indigènes emmenant 515 chameaux exportent pour 85.540 francs de marchandises ; en 1908, 528 chameaux emportent des denrées pour une valeur de 85.332 francs.

En 1909, une caravane de Chambaa (150 chameaux), dirigée sur Méchéria, réalise de beaux bénéfices ; une autre, composée de Khenafsa et de Chambaa (100 chameaux), réussit encore mieux ; plusieurs voyages sont effectués à Beni-Ounif par des indigènes des ksour de Tabelkoza, Tahantas.

Au mois d'octobre 1910, une caravane de 340 chameaux, escortée par 50 méharistes, parvient jusqu'à Colomb apportant 200 kilogs de heunné, 60 kilogs de tabac, 47.345 kilogs de dattes. La réussite ne répond pas à l'effort produit. D'ailleurs, les indigènes redoutent la région Guir-Zousfana qu'ils considèrent comme très dangereuse et refusent de la traverser sans escorte.

2° *Vers le Sud.* — En 1907, l'ex-adjudant Joly, de la Compagnie Saharienne, installé à Tin-Noumeur comme

colon, veut se rendre compte si le mouvement commercial qui existait autrefois entre le Touat et le Soudan ne pourrait être rétabli. Il part au mois de décembre avec des chameaux chargés de cotonnades, qu'il échange contre des productions soudanaises et rentre à Timimoun le 2 mai 1908.

Il veut renouveler l'expérience au mois de décembre de la même année, mais il est lâchement assassiné à Timissao, au moment où son idéal allait recevoir une consécration.

Deux indigènes du ksar de Zaouïa Sidi el Hadj Bel Hassem veulent suivre l'exemple donné. Ils partent en 1908 pour Tombouctou, emportant de la toile bleue (guinée) et du tabac en feuilles qu'ils désirent échanger contre des plumes d'autruche ; ils ont également l'intention de ramener de jeunes autruches vivantes.

Aucun document officiel donnant le résultat de cette tentative n'a pu être trouvé.

ECHANGES DIVERS :

1° *Entre le Guir et la Saoura.* — Chaque année des caravanes composées en majeure partie de Doui Ménia du Guir se rendent dans la Saoura au moment de la récolte des dattes pour faire des échanges.

Il s'est formé dans ce but :

En 1906:315 caravanes (3.980 chameaux, 70 ânes)

1907:196	—	(2.269	—	15	—	777	convoyeurs)
1908:128	—	(2.602	—	néant,	715	—	
1909:256	—	(3.902	—	néant,	1.172	—	
1910:112	—	(1.089	—	néant,	335	—	

2° *Entre la Saoura et le Tell.* — Les gens de la zaouïa de Kerzaz vont assez régulièrement dans le Tell par petites caravanes, emportant des produits qu'ils achètent au Touat : henné, tacahout, dattes, et rapportent des denrées de première nécessité. L'orge et le blé entrent pour une grande partie dans les transactions de ces caravanes qui ramènent même quelquefois des troupeaux de moutons. Des ânes sont parfois emmenés et vendus dans le Tell.

3° *Entre la Saoura et le Soudan.* — Les relations sont très peu fréquentes. En 1911 seulement, une caravane venant de Tadjakant (20 chameaux), est arrivée à Tabelbala. Elle

apportait des peaux de girafes, des tissus soudanais, des parfums et quelques bijoux ; elle partit au mois d'octobre emportant des colonnades, du sucre et des épices.

4° *Entre la région Nord du Territoire et la Saoura.* — Comme les gens du Touat, les indigènes des Hauts-Plateaux redoutent la vallée de la Saoura et bien que les expériences tentées aient donné de bons résultats, l'exemple n'a pas été suivi.

En 1907, une caravane de 603 chameaux emportant surtout du numéraire quitte Aïn-Sefra. Elle rapporte pour 16.460 fr. de dattes qu'elle revend 27.110 fr., réalisant ainsi un bénéfice de 10.650 fr., soit 17 fr. 66 par chameau.

En 1909, les Oulad Ziad, de Géryville, et les Oulad Serour, avec 60 chameaux, vont échanger des dattes ; une partie de la caravane s'arrête à Taghit, l'autre continue jusqu'à El Ouata.

5° *Entre la région Nord du Territoire et le Tafilalet.* — En 1905-1906, 248 hommes, 1.126 chameaux se rendent de Méchéria au Tafilalet, emportant seulement 250 toisons. Ils rapportent des dattes achetées 13 fr. 30 la charge, qu'ils revendent de 35 à 40 fr. à Méchéria et de 40 à 45 fr. à Berguent. Le bénéfice total 24.434 fr., représente 22 fr. 50 par chameau, chiffre inférieur au bénéfice réalisé dans les transactions avec le Touat. Aussi cet essai n'a-t-il pas eu de suite.

6° *Entre Colomb et le Tafilalet.* — Question déjà traitée dans le § : *Commerce extérieur.*

7° *Entre la région Nord du Territoire et le Tell.* — Chaque année, le mouvement vers le Tell s'accroît, les indigènes allant chercher des grains dans la région agricole.

Les indigènes du cercle de Géryville vont à Tiaret, Saïda, Frenda, Teniet el Hâad, Relizane ; les Oulad Sidi Cheikh visitent surtout Tiaret et Frenda, quelque peu Zemmora, Ammi Moussa ; les Laghounat el Ksel fréquentent principalement Frenda, Tiaret, Relizane.

Avant l'occupation française, les Amours organisaient de grandes caravanes pour aller chercher leurs grains jusque dans la région de Fez où s'était installée une de leurs colonies. Jusque vers 1860, les caravanes comprirent en moyenne 500 à 600 chameaux et 300 à 400 hommes. En

raison de l'insécurité et des difficultés de la route, ils cessèrent leurs relations avec Fez à cette date et se rendirent à Oudjda, Sebdou, Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès. Aujourd'hui ils s'approvisionnent à Aïn-Sefra ; toutefois, de petites caravanes fréquentent encore Bedeau et Tlemcen.

Avant 1880, les Hamyans effectuaient leurs achats à Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, dans les plaines de la M'leta et d'Eghris. Ils allaient quelquefois même dans l'Est, à Ammi Moussa, Teniet el Hâad, Boghar et certains points de la vallée du Chélif lorsque la récolte était abondante, rarement à Oudjda, à cause de l'insécurité et du droit de passage qu'il leur fallait acquitter (gharama ou lezma).

Ils vendaient les dattes qu'ils s'étaient procurés au Gourara et réalisaient de beaux bénéfices. Depuis 1880, ils vont à Perrégaux, Saïda, Taria, Lamoricière, Tlemcen, dans les plaines d'Eghris, de la M'leta.

Il a paru intéressant de résumer dans un tableau l'effectif des caravanes ayant fréquenté le Touat au cours de différentes années. Les documents nous ont permis de faire remonter nos recherches jusqu'en 1875, nous n'avons pas trouvé de renseignements pour la période de 1895 à 1904.

Tableau des Caravanes

Années	Personnes	Chameaux	Années	Personnes	Chameaux	Années	Personnes	Chameaux
1875-76	2.001	5.793	1887-88	427	1 131	1904-05	3.664	12 836
1876-77	2.729	6.319	1888-89	2.184	1.846	1905-06	2.067	9.257
1877-79	3.539	9.540	1889-90	3.504	13.524	1906-07	1 971	7.783
1880-81	2.686	7 425	1890-91	4.811	13.585	1907-08	3 452	12.480
1883-84	1.068	8.159	1892-93	4 181	13 881	1908-09	615	2.618
1885-86	2.387	9.691	1893-94	2.132	8.820	1909-10	3.540	11.016
1886-87	4.307	13.875	1894-95	4.594	15.789	1910-11	2.995	11 382
						1911-12	2.840	10.988

TABLEAU indiquant les quantités de dattes exportées du Gourara (par espèces) de 1904 à 1912

ANNÉES	CARAVANES	QUANTITÉS DE : (en quintaux)									TOTALX
		Hamira	Tinnacer	Tinoudjel	Tinhoud	Teggaza	Aghamou	Tinekkour	Daglat	Diverses	
1904-1905	Aïn-Sefra...	670	800	»	56	»	»	»	»	»	1.526
	Méchéria...	3.540	1.452	»	72	340	»	»	70	»	5.474
	Géryville...	3.380	1.620	570	255	2.372	487	195	»	»	8.879
	Totaux...	7.590	3.872	570	383	2.712	487	195	70	»	15.879
1905-1906	Aïn-Sefra...	480	580	»	60	»	»	»	36	»	1.156
	Méchéria...	»	»	»	»	»	»	»	»	6.000	6.000
	Géryville...	2 685	1.326	300	420	345	105	113	»	»	5.291
	Totaux...	3 165	1.906	300	480	345	105	113	36	6.000	12.450
1906-1907	Aïn-Sefra...	810	260	»	50	»	»	»	28	»	1.178
	Méchéria...	5 082	2.178	»	»	»	»	»	»	»	7.260
	Géryville...	2 655	480	337	532	42	»	»	»	»	4 046
	Totaux...	8.577	2 918	337	582	42	»	»	28	»	12.481
1907-1908	Aïn-Sefra...	530	380	»	50	»	»	»	30	»	990
	Méchéria...	6.663	3.331	»	»	»	»	»	»	»	9.994
	Géryville...	3 133	1.926	216	120	2.343	743	»	»	»	8.481
	Totaux...	10 326	5.637	216	170	2.343	743	»	30	»	10 465

1908-1909	Ain-Sefra...	245	227	"	"	"	"	"	"	472
	Méchéria...	"	"	"	"	"	"	"	"	"
	Géryville...	1 462	570	28	143	"	"	"	"	2,203
	Totaux...	"	"	"	"	"	"	"	"	"
1909-1910	Ain-Sefra...	1,900	"	"	52	"	"	"	151	1,106
	Méchéria...	4,037	"	"	280	672	"	"	"	6,334
	Géryville...	7,375	"	"	1,778	"	"	"	3,165	12,318
	Totaux...	12,312	"	"	2,110	672	"	"	3,319	19,758
1910-1911	Ain-Sefra...	300	150	"	450	"	"	"	"	900
	Méchéria...	4 500	1 700	"	250	"	"	"	"	6,450
	Géryville...	3,924	"	"	2,435	"	"	"	2,130	8,509
	Totaux...	8,724	1 850	"	3 135	"	"	"	2,130	15,859
1911-1912	Ain-Sefra...	300	150	"	450	"	"	"	"	900
	Méchéria...	4,250	1,500	"	200	150	"	100	"	6,200
	Géryville...	6,133	"	"	1,096	"	"	"	5,207	12,436
	Totaux...	10,683	1,650	"	1,746	150	"	100	5,207	19,536

En ce qui concerne la période 1876 à 1895 les quantités exportées étaient les suivantes :

[illegible]

Tableau des bénéfices réalisés par les Caravanes de 1904 à 1912 inclus

ANNÉES	POINTS de DÉPART	ALLER		RETOUR				BENÉFICE TOTAL	A DÉDUCTRE pertes de chameaux et frais supplément- naires de voyage	BENÉFICE NET	BENÉFICE par CHAMEAU
		VALEUR DES MARCHANDISES		VALEUR DES DENRÉES							
		au point de départ	au Total-gourara	au Total-gourara	dans les Hauts Plateaux	Bénéfice					
1904-1905	Aïn-Sofra ..	58 117°30	79 834°10	21 716°80	46 845°	25 765°	17 391°80	450°	46 941°80	57°20	
	Mecheria ..	160 232	211 030	50 798	205 242	111 220	162 018	23 550	138 468	32	
	Géryville ..	301 070 50	441 319	81 974 50	329 430	141 229 85	226 201 35	9 574 20	130 161 15	17 38	
1905-1906	Aïn-Sofra ..	33 225 31	41 838 50	8 613 19	40 380	24 250	32 863 19	1 050	31 813 19	52	
	Mecheria ..	"	"	48 165	"	160 000	208 165	27 255	180 910	58 37	
	Géryville ..	107 839 50	146 811	38 971 50	166 920	88 998 50	127 970	2 400	125 570	29 50	
1906-1907	Aïn-Sofra ..	36 482	46 274 70	9 792 70	40 710	25 350	35 142 70	4 148	30 991 70	64 45	
	Mecheria ..	"	"	144 345 20	"	128 865	273 210 20	48 958	224 252	62 00	
	Géryville ..	93 853	128 785	35 532	225 350 75	128 062 50	163 594 50	30 900	132 691 50	36 16	
1907-1908	Aïn-Sofra ..	17 423	22 019	4 596	33 325	19 810	24 076	450	23 626	56 39	
	Mecheria ..	"	"	99 663	"	183 225	272 888	60 258	212 630	42 49	
	Géryville ..	284 945 25	351 056 50	69 111 25	166 044 05	135 397 95	201 006 20	38 885	163 105 03	23 11	
1908-1909	Aïn-Sofra ..	30 775	41 685	13 910	7 692 50	7 692 50	21 602 50	2 910	18 692 50	46 80	
	Mecheria(*) ..	"	"	"	"	"	"	"	"	"	
	Géryville ..	17 373	70 859	23 486	83 836	38 940	62 426	"	62 426	36 39	
1909-1910	Aïn-Sofra ..	12 139	16 076	3 937	26 890	13 320	17 257	720	16 535	30 05	
	Mecheria(*) ..	"	"	"	"	"	"	"	"	"	
	Géryville ..	170 913 50	"	"	"	"	232 178 70	47 355	181 823	26 60	
1910-1911	Aïn-Sofra ..	24 151	32 091	7 940	29 400	12 600	20 540	1 800	18 740	29 55	
	Mecheria(*) ..	"	"	"	"	"	"	"	"	"	
	Géryville ..	251 707 65	"	"	"	"	95 247 80	21 700	75 547 80	12 42	
1911-1912	Aïn-Sofra ..	17 296	21 258 80	3 962 80	30 600	16 125	20 087 80	"	"	32 35	
	Mecheria(*) ..	"	"	"	"	"	"	"	"	"	
	Géryville ..	"	"	"	"	"	191 248 70	1 750	192 498 70	33 72	

(*) Mecheria : De 1908 à 1912, pas de renseignements.

Marchés. — Les marchés¹ ont été créés : ceux d'Aïn-Sefra, Méchéria et Géryville, par arrêté du 21 mars 1905 ; celui de Colomb, par arrêté du 16 mars 1909 ; celui de Timimoun, par un arrêté de 1911.

Dans le cercle de Géryville, il existe deux marchés : l'un à Géryville, l'autre à Bouktoub.

Un marché de minime importance se tient devant le village européen d'Adrar.

Avant notre occupation, Timimoun était le centre d'un grand marché, qui avait lieu trois fois par semaine ; on y venait des ksour environnants et, à certaines dates, d'Adrar et d'El Goléa.

Ce marché vient d'être rétabli, il se tient le vendredi de chaque semaine. Cette mesure donnera une nouvelle vie au pays, secouera la torpeur des ksouriens, provoquera des transactions, encouragera le travail individuel.

Les produits du Gourara semblent pouvoir trouver une partie des débouchés qu'il leur faut dans le pays même, chez les commerçants de Timimoun et des ksour voisins.

Depuis l'occupation, ni le commerçant, ni l'indigène producteur ne cherchaient à se rencontrer ; nous avons fait naître des occasions de vente et d'échange et organisé des réunions qui auront, il faut l'espérer, autant de succès que jadis.

Néanmoins, l'expérience faite permet de penser qu'un marché mensuel serait suffisant. Les distances assez grandes (jusqu'à 300 kilomètres) qu'ont à parcourir les indigènes qui viennent au marché ne leur permettent pas des déplacements fréquents. Un marché mensuel donnerait de meilleurs résultats.

Dans les centres dépourvus de marché, les transactions s'effectuent au fur et à mesure de l'arrivée des caravanes, à proximité des ksour et à libre débat.

¹ Montant de l'affirmage. — AÏN-SEFRA : 2.900 fr. de 1906 à 1908, 3.400 fr. en 1909, 3.700 fr. à partir de cette date.

MÉCHÉRIA : 7.200 fr. de 1907 à 1909, 3.730 fr. depuis cette époque, en 1906 il était en régie et avait rapporté 4.000 fr.

GÉRYVILLE : en 1906, 9.000 fr. ; de 1907 à 1909, 14.200 fr. ; à partir de 1909, 12.700 fr.

COLOMB : 1.500 fr. en 1909, 3.500 fr. depuis 1910.

Tableau des principales marchandises vendues sur les marchés

LOCALITÉS	ANNÉES	JOURS de MARCHÉ	MONTANT de l'andemage	BŒUFS	MOUTONS	CHÈVRES	LAINES (quintaux)	PEAUX	CHAMEAUX	CHEVAUX	BLÉ (quintaux)	ORGE (quintaux)	BURNOUS	TAPIS	BEURRE (quintaux)	ANES
AÏN-SEFRA	1906	Lundi	2900	500	27622	3452	1200	»	9	16	»	»	150	7	25	50
	1907		2900	392	18772	2685	8000	»	40	10	»	»	130	10	35	70
	1908		2900	395	14900	3602	1500	»	60	5	2293	2924	»	»	25	15
	1909		3400	409	10772	2950	1265	»	2	1	»	340	»	»	49	49
	1910		3400	200	9400	1780	1250	»	50	7	115	2000	»	»	15	12
	1911		3700	250	11400	3400	1300	»	12	8	40	400	»	»	50	40
	1912		3700	759	19969	3333	1500	»	7	11	»	300	»	»	60	88
MÉCHÉRIA	1906	Mercredi	4000 régie	»	20000	»	2500	»	»	»	»	»	»	»	37	»
	1907		7200 affermage	64	25591	»	682 charges	1599	»	2	»	»	504	»	730	6
	1908		7200	203	26052	12	1562	»	120	2	»	»	»	»	»	14
	1909		7200	125	22000	1800	»	7000	150	10	12500	20000	»	»	»	125
	1910		3730	300	33700	5200	6500	2000	60	10	5300	12600	»	»	95	50
	1911		3730	382	46800	6580	6550	7450	1332	5	13556	24400	»	»	31	76
	1912		3730	495	44500	3350	2114	2101	90	2	12500	33600	»	»	291	69
GÉRYVILLE	1906	Jeudi	9000	500	56000	10000	1500	»	300	30	1400	1800	200	150	80	120
	1907		14200	1586	70000	8674	2124	»	760	25	789	4358	200	910	96	400
	1908		14200	1250	42000	3000	350	»	1000	150	1200	2500	»	»	1000	100
	1909		14200	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	1910		12700	»	52395	9625	304	»	868	27	1458	2310	»	»	191	535
	1911		12700	2925	43227	13342	509	»	974	17	1867	2745	»	»	»	523
	1912		12700	300	35810	9000	509	»	520	32	1800	2700	»	»	200	450
COLOMB	1909		1500	601	»	9226	301	1321	15	»	189	480	»	»	»	»
	1910		3500	320	2000	9000	1150	4040	430	150	2019	2509	»	»	»	»
	1911		3500	192	2000	2989	840	2195	26	11	»	»	»	»	»	»
	1912		3500	200	2000	3000	900	2100	35	20	»	»	»	»	»	»

CHAPITRE XIX

INDUSTRIES EUROPÉENNES ET ARTS INDIGÈNES

Industries européennes. — Les industries qui sont fonction du nombre des habitants ont forcément périclité par suite de la réduction de l'effectif des garnisons. Il n'existe pas d'industries agricoles, manufacturières, extractives. (Voir chapitre VIII.)

Industries et arts indigènes :

Aïn-Sefra. — Les femmes indigènes se livrent à la fabrication des burnous blancs en laine, et noire (kheidous) en laine et poil de chèvre ou de chameau ; dans certaines tribus nomades les femmes tissent des fleids (bandes tressées en laine et poil de chameau), destinés à la réparation des tentes et à la confection des graras (tellis). Dans d'autres, les femmes confectionnent les haïks nécessaires aux besoins de la tribu, mais il faut dire que le bon marché des étoffes que les indigènes trouvent chez les commerçants des centres nuit considérablement à cette petite industrie locale.

Le produit de la fabrication, qui excède les besoins locaux, est écoulé soit à Aïn-Sefra, soit à Tlemcen, soit à Sebdoû ; ainsi le ksar de Sfisifa livre en moyenne chaque année au commerce 500 à 600 vêtements, tels que burnous, haïks, habaïas (chemises de laine).

Une famille juive, installée à Sfisifa depuis de longues années, fabrique les outils nécessaires à la culture.

Méchéria. — L'industrie indigène est presque nulle dans le cercle : les Hamyans, étant essentiellement pasteurs, ne fournissent ni les éléments ouvriers, ni la stabilité voulue par le travail de la laine, des peaux ou des métaux. Des vêtements grossiers, des tentes, des sacs, sont fabriqués avec la laine des moutons ou le poil des chameaux.

Un projet à l'étude tend à favoriser la fabrication des tapis, des nattes en alfa et en laine ; ces travaux pourraient

devenir pour les indigènes une source sérieuse de revenus, la matière première étant abondante sur place.

Dans le centre même de Méchéria, la bijouterie est représentée par des Juifs d'origine marocaine (Figuig, Kenadsa).

La teinturerie est pratiquée par des Juifs marocains qui teignent les laines prêtes à être tissées, au moyen de couleurs d'aniline venant d'Allemagne.

Le travail de la broderie sur cuir filali (or et soie) est exécuté par un nègre du Gourara et par deux Figuigiens qui fabriquent des djebira, des cartouchières, des gâines en cuir pour poignard, voire même des enveloppes de selle arabe et des brides.

Deux Kabyles se livrent aux travaux d'incrustation et de l'armurerie.

Le travail du bois (cardes, tables à thé, gassaa) est également pratiqué par des Kabyles.

Le tissage de la laine pour la fabrication des burnous ordinaires, des burnous fins, de luxe, avec bandes de soie genre Mascara, des burnous noirs, est faite par deux familles indigènes.

Les tapis à haute laine (genre Allou ou genre Tlemcen) sont fabriqués par une femme indigène originaire du Tell, qui s'est installée à Méchéria vers 1910.

Géryville. — La majeure partie des burnous dont se servent les indigènes est fabriquée dans les ksour, d'où sortent également quelques tapis à haute laine, dits du Djebel Amour. Les indigènes teignent eux-mêmes leur laine avec des plantes tinctoriales ou la font teindre par des Israélites qui emploient des produits chimiques. (Pl. XIII, fig. 1.)

Avec l'alfa, les indigènes confectionnent des couffins, des nattes, des tebeg (dessous de plat de dimensions variables), mais leurs produits ne s'écoulent pas au dehors du cercle.

Le goudron dont il est fait un si large emploi dans les soins à donner aux chameaux et pour la préparation des guerbas, est produit dans la région par la distillation du genévrier que les indigènes font brûler à moitié puis recouvrent de terre ; à la suite de cette opération, la résine s'écoule donnant ainsi le goudron. Une quantité notable de goudron est exportée au Gourara.

Dans quelques ksour on fait un peu de poterie grossière.

Beni-Ounif. — Au ksar de Beni-Ounif, les indigènes fabriquent des burnous blancs (environ 400 par an), des kheidous, des maghtouses, des gandouras, des babouches, des gharrès et des ceintures, mais en petite quantité. Un Juif fabrique quelques bijoux indigènes.

Colomb. — En dehors de tous les travaux de tissage que la femme assure dans chaque famille pour les besoins du ménage, les indigènes ne se livrent à aucune industrie spéciale. On tisse pour la tente et non pour les besoins commerciaux, suivant les procédés indigènes et sans art.

La seule industrie locale consiste dans la confection de paniers de vannerie que les gens du ksar d'Agdal (60 kilomètres au Sud de Beni-Abbès) confectionnent avec la feuille tressée du palmier. Ces paniers affectent la forme de plats ou de corbeilles à couvercle, avec ou sans pied, enjolivés de laine multicolore et portent le nom de taddaras ou tebeg.

Les autres artisans, forgerons et bijoutiers, comptent peu de représentants. Ce sont en grande partie des Israélites originaires du Tafilalet, domiciliés à Igli ou circulant entre le Guir, la Zousfana et la Saoura ; ils viennent à période fixe, généralement au moment de la récolte des dattes, fabriquer sur place dans chaque ksar de grossiers bijoux, habituellement en cuivre, ou graver quelques vieux fusils à pierre et à piston.

Quelques forgerons sont originaires de la Saoura, le ksar des Oulad Raffaa, en particulier, en fournit d'assez adroits qui travaillent indifféremment le fer et le bois, confectionnent montures et bâts en bois d'éthel ou des crosses de fusil.

Le cuir dit filali est très peu travaillé, seuls quelques cordonniers israélites filaliens viennent façonner le cuir au hasard des besoins de chacun.

Depuis 1909, il existe à Colomb quelques bijoutiers qui fabriquent des bijoux très communs, sans grand caractère artistique.

Gourara. — Les indigènes utilisent la laine qu'ils reçoivent des caravanes, ou vont eux-mêmes chercher dans le Nord, à la fabrication des burnous (confectionnés au Tinerkoug et vendus de 10 à 20 francs), des ksa (venant des Oulad Saïd, 10 à 25 francs), des djellabas (venant de

Charrouin, valeur 11 à 16 francs), des haïks (7 fr. 50 à 15 francs) et enfin des dokkalis (7 à 50 francs).

Les haïks, les ksa et les dokkalis sont rayés de bandes blanches tissées avec le coton récolté dans les jardins des ksour.

La fabrication excède les besoins locaux et chaque année plusieurs milliers de vêtements de laine sont exportés par les caravanes. En 1907, les ksour de Tinerkouk et de Souani ont fourni 300 burnous à la Compagnie du Tidikelt, 500 à la Compagnie du Touat. Les ksouriens de Charrouin ont vendu 100 djellabas à la Compagnie du Touat.

Cette industrie ne semble pas susceptible de perfectionnement, c'est la modicité des vêtements, leur solidité, leur bon marché, qui sont les principales causes de leur vogue. Les tissus plus fins reviendraient certainement plus cher que dans le Tell aux producteurs qui n'ont, par suite, aucun intérêt à perfectionner leurs méthodes de travail.

Mais l'industrie des dokkalis qui sont de plus en plus recherchés dans le Tell et qui se vendent certainement au Gourara à des prix inférieurs à leur valeur réelle, étant donné l'agencement harmonieux de leurs dessins, mériterait d'être développée. Un certain nombre de dokkalis ont figuré en décembre 1910 à l'Exposition des arts familiaux à Alger ; un crédit de 1.000 francs a été accordé comme prime d'encouragement.

Mais il faut surtout s'efforcer de procurer aux indigènes, à meilleur marché, la laine nécessaire et, pour cela, faciliter les achats dans le Tell, puis, proscrire l'usage des couleurs d'aniline, mettre à leur disposition des ingrédients de bonne qualité à des prix avantageux et les munir d'un outillage approprié à leurs besoins.

Il faut aussi donner aux indigènes le moyen de filer moins péniblement le coton, de façon à ce que son prix soit moins élevé ; il faut proscrire l'usage du coton filé (gourziane), qui est de qualité bien inférieure à celui qui est récolté au Touat.

Enfin, il faut protéger les fabricants consciencieux, favoriser la vente des produits de bonne qualité, au détriment des autres et chercher, pour leur écoulement, des débouchés avantageux.

Les dokkalis pourraient trouver acquéreur dans le Tell et même en France à des prix relativement élevés ; on doit

donc essayer de nouer des relations avec le Nord pour assurer la vente.

Pour faire connaître les dokkalis, il est nécessaire de donner leur description ¹.

Les dokkalis sont tous rectangulaires, mais de dimensions variables.

Les tailles habituellement adoptées sont :

5 mètres de longueur sur	1 ^m 75	de largeur
3	—	1 ^m 50
2 ^m 50	—	1 ^m

L'aspect d'ensemble et l'arrangement des desseins permettent de les classer en deux catégories :

1° Dokkalis du Tinerkouk, dits « Fatīs », tissés dans les ksour de Fatīs, Tabelkoza, In-Ilammou, Tahantas, Zaoui et Debbagh. Ils sont en laine, présentent dans leur milieu une large bande blanche perpendiculairement de laquelle partent latéralement des raies colorées successivement de rouge, de blanc, de vert, de pourpre, ou de prune orange. Entre ces raies on voit de petits dessins linéaires très variés. Ces raies latérales sont quelquefois remplacées par de larges bandes rectangulaires colorées, sur lesquelles sont tracés des dessins.

Le dokkali présente presque toujours en son centre, au milieu de la large bande, un rectangle de couleur quelconque orné de dessins assortis.

2° Dokkalis du Gourara, dits de Timimoun, relativement simples, tissés dans les ksour de Timimoun, Zaouïa Sidi el Hadj Belkassam, Beni Mahlal, Lichta, Ouadja, Marinat. Ils comportent deux larges bandes en laine rouge lie de vin ou cramoisi, tracées dans le sens latéral et symétriques par rapport au centre du dokkali. Ces bandes le divisent en trois zones formées alternativement en laine et en coton ; sur les bandes en laine, de couleur blanc jaunâtre, de petits traits rouges et verts sont placés symétriquement par rapport à l'axe longitudinal ; les bandes de coton, d'un blanc uniformément mat, les font ressortir. Chaque bande rouge est suivie d'une bande verte moins large, puis d'une bande jaune serin, orangé ou ocre, plus étroite encore. A chaque extrémité, le dokkali présente une bordure com-

¹ Description faite par le lieutenant Gauthier, de la Compagnie Saharienne du Touat, dans son rapport au Gouverneur Général.

posée de deux bandes jaunes et deux bandes vertes avec liseré rouge. Il est prolongé par des franges obtenues avec les fils de la chaîne assemblés par groupes et quelquefois teints en jaune. De petits triangles ou rectangles, jaunes, verts et rouges, bordent les grands côtés.

Les indigènes de Héha, du Tsabit, de Zoua et d'Onfrane fabriquent avec des djerid, des tebeg, des saddara de formes variées, dont l'une, munie d'un couvercle terminé en pointe, sert de coffre à bijoux ; des keskas, entonnoirs pour cuire le couscous ; des cordes en lif, des guenina, corbeilles de toutes dimensions, depuis la tasse à boire jusqu'au delou qui sert à puiser l'eau.

Beaucoup de ces objets sont achetés par les caravanes, mais ils n'ont qu'une valeur marchande infime.

Les bijoutiers venant pour la plupart du Touat se répartissent dans les divers ksour et fabriquent des bijoux d'un travail souvent très soigné.

Les résultats de l'exportation des principaux articles sont indiqués dans le tableau (page 379).

Touat. — La principale industrie est celle des dokkalis qui, de facture moins originale que ceux de Timimoun, sont souvent mieux tissés.

En 1912, l'industrie des dokkalis a été particulièrement active, 350 francs ont été répartis entre les fabricants qui ont présenté les meilleurs tissus et ont été un précieux stimulant pour les indigènes.

Le dokkali du Touat diffère de celui du Gourara ¹. Tissé dans les districts de Timmi, Bouda, Meraguen, Tamentit et Bou Faddi, le dokkali est beaucoup plus sobre de dessins. Il se compose essentiellement des deux larges bandes rouges que comporte le dokkali du Gourara, suivies de bandes vertes et jaunes. La zone comprise entre les bandes est toute en laine, les deux autres présentent alternativement des bandes en laine et des bandes en coton qui ont presque toutes la même largeur.

Les dessins grossiers, très rares, sont disséminés sur les bandes en laine blanche ou rouge. Les bandes en coton sont légèrement gaufrées dans le sens de la largeur. Cette particularité donne au dokkali du Touat une originalité propre.

¹ (*Loc. cit.*)

L'industrie du fer se borne au travail des taillandiers et des forgerons, à la production d'outils de jardinage, au travail des serruriers et des armuriers.

Il existe à Tamentit et à Zaglou quelques maalem qui fabriquent des bijoux assez grossiers et des objets en cuivre agrémentés de quelques dessins gravés, très simples.

Le ksar de Tamentit compte aussi plusieurs brodeurs assez adroits, mais très inférieurs cependant à ceux du Tell.

Tableau des principaux effets exportés du Touat Gourara par les Caravanes

ANNEES	Burnous	Ksa	Dokkalis	Gandouras	Djellaba	Haïks	VALEUR
							francs
1887	441	»	»	»	»	369	12 200
1888	410	»	»	»	»	940	20.250
1889	352	»	»	»	»	1095	17.370
1890	16	»	»	»	»	483	6.590
1892	548	»	»	»	»	80	11.924
1893	»	»	»	»	»	100	1.500
1894	184	»	»	»	»	756	10.998
1907	1200	400	150	»	250	500	28.000
1908	800	»	»	»	150	1100	20.000
1909	669	750	380	390	100	470	33.450
1910	1010	950	780	600	200	600	59.000
1911	1160	1570	1020	690	180	970	87.680
1912	1000	1113	1000	600	300	700	67.375

CHAPITRE XX

TRAVAUX PUBLICS

1° **Chemins de fer.** -- La voie ferrée d'Arzew à Colomb traverse le territoire d'Aïn-Sefra sur un parcours de 429 kilomètres, de Bouktoub, sur le chott Chergui, jusqu'au terminus actuel de Colomb 1.

Le premier tronçon de cette ligne Arzew-Saïda (238 kilomètres), fut établi dans le but d'assurer l'exploitation des champs d'alfa des Hauts-Plateaux et des 9.000 hectares de forêts domaniales qui s'étendent autour de Saïda, pour permettre à la colonisation de se répandre sur une profondeur de plus de 200 kilomètres à travers les plaines de l'Habra, d'Eghris et de Taria, dans la vallée de Saïda et sur les Hauts-Plateaux.

Au point de vue stratégique, cette ligne permit d'abord de contenir à distance du Tell le mouvement insurrectionnel de 1881, puis de le réprimer avec rapidité. Ce tronçon fut prolongé de Saïda à Modzbah, le 1^{er} juin 1881.

L'insurrection des tribus du Sud nécessita plus tard la continuation de la voie ferrée pour établir des communications rapides entre nos postes du Nord et celui de Méchéria, assurer le ravitaillement de ce poste, chargé de barrer le passage aux insurgés. 239 jours après le commencement des travaux, c'est-à-dire le 1^{er} septembre 1883, 115 kilomètres de voie ferrée étaient ajoutés au réseau algérien qui aboutissait alors à Méchéria. On avait hésité sur la direction à faire prendre au chemin de fer à partir du Kreider ; un projet proposait d'atteindre Méchéria par Fékarine, un autre prolongeait la voie jusqu'à Géryville par Tismoulin. Le premier projet répondait seul aux besoins du moment, il fut adopté ; la construction accélérée de ce tronçon fut un des éléments précieux de la pacification.

Les événements du Sud Oranais ayant démontré la nécessité d'occuper la région des ksour, pour interdire aux

1 Colomb ne sera peut-être plus tard qu'une station de chemin de fer transsaharien.

rebelles l'accès des Hauts-Plateaux, la voie ferrée fut prolongée, le 28 août 1887, de 102 kilomètres, jusqu'au poste d'Aïn-Sefra, qui venait d'être créé.

Le 31 août 1901, le chemin de fer aboutit à Djenien bou Rezg (85 kilomètres d'Aïn-Sefra), dont l'occupation est décidée par l'autorité militaire. Cette construction est jugée indispensable pour assurer le ravitaillement des postes du Sud, les transports entre Aïn-Sefra et Djenien, par Founassa, étant longs et coûteux (60 francs la tonne alors que par la voie ferrée ils devaient revenir à 6 fr. 90).

Notre marche progressive en avant nous incita à prolonger la voie jusqu'à Duveyrier (34 kilomètres). En juin 1903, on inaugura le tronçon Duveyrier-Beni-Ounif, destiné au transport des ravitaillements pour les garnisons de la Saoura, du Touat-Gourara. On constitua ainsi une base d'opérations solide du côté de Figuig. C'est grâce à l'installation de la voie ferrée, jusqu'à ce point, que le ksar de Zenaga fut rapidement châtié du guet-apens du 31 mai et qu'après cette vigoureuse répression, l'œuvre de pacification put s'accomplir rapidement.

Notre influence se répandit vite et, aujourd'hui, il est possible de pénétrer dans l'oasis de Figuig où, jusqu'à une époque assez rapprochée, la présence des Européens n'était pas tolérée. C'est à la même cause qu'il faut attribuer la soumission des Doui Ménia et des Oulad Djerir, considérés pendant longtemps comme irréductibles.

A la suite des attaques répétées des harkas contre la ligne de communication de la Zousfana, on décida de pousser la voie jusqu'à Ben Zireg (les 60 kilomètres furent ouverts à l'exploitation le 4 février 1905), puis jusqu'à Colomb, en face du Tafilalet, où se formaient les bandes ennemies et à proximité de l'oued Guir, où elles passaient pour atteindre la Saoura. Les 51 derniers kilomètres furent achevés au mois de septembre 1905 et le dernier tronçon livré au trafic le 7 avril 1906.

En 1900, l'Etat Algérien remplaça la Compagnie Franco-Algérienne dans l'exploitation de la voie ferrée.

Depuis l'établissement de la voie ferrée, de nombreuses améliorations ont été apportées tant en ce qui concerne le confort des voyageurs que l'horaire des trains ; de nouvelles modifications seront probablement apportées en vue de faciliter aux touristes les moyens de visiter la merveilleuse oasis de Figuig, le centre de Colomb et sa palmeraie.

Les résultats de l'exploitation sont résumés dans le

tableau suivant ; l'augmentation considérable constatée en 1908 provient des transports de troupes que les opérations dans le Haut-Guïr ont nécessité.

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Voyageurs.	263.514	246.081	622.735	321.268	3.5.434	293.657	298.264 77
Marchandises G. V. .	58.907	48.509	262.324	74.190	66.642	74.992	62.274 20
Marchandises P. V. .	707.010	655.512	905.617	832.356	726.590	684.610	697.877 80
Recettes en dehors du trafic	71.767	46.559	21.998	23.203	11.733	9.622	15.106 65
Totaux. . .	1.100.298	996.661	1.812.674	1.251.017	1.139.799	1.062.881	1.073.523 42

2° Routes et chemins. — Il serait absolument oiseux de détailler toutes les améliorations apportées depuis 1906 aux voies de communication : il suffira de jeter un coup d'œil sur le tableau (page 384) des sommes dépensées, soit par le budget des Territoires du Sud, soit par le budget des communes pour se rendre compte des sacrifices consentis dans le but de faciliter les relations, des résultats obtenus malgré les difficultés rencontrées, dues tant au climat qu'au terrain et à la grande distance qui sépare les centres disséminés dans le Territoire ¹.

L'année 1913 a vu s'accomplir des travaux nombreux et importants. Beaucoup de pistes ont été ouvertes pour relier des points d'eau ; les routes reliant les chefs-lieux des annexes de la région Nord ont été aménagées pour la circulation des voitures automobiles, les travaux seront continués prochainement entre Aïn-Sefra et le Sud et, dans un avenir peu éloigné, les automobiles pourront rouler d'Oran à Colomb emportant de nombreux touristes.

3° Travaux hydrauliques. — Le même tableau (page 384) indique que l'administration n'a cessé de développer le cheptel par l'aménagement des points d'eau qui ont rendu utilisables les pâturages qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pu

¹ Plus de chemins, plus d'eau, partant plus de blé, de troupeaux, de minéral, de négoce, plus de mouvement, de vie et de travail, voilà ce que nous devons avant tout à l'Algérie, le reste viendra par surcroît. (R. Aynard.) »

être fréquentés par les troupeaux. Des citernes, des abreuvoirs ont été construits en différents points pour assurer au cheptel une nourriture plus abondante.

De nombreux barrages ont été entrepris dans la région, ouvrages peu sérieux mais moins coûteux et moins dangereux que les grands barrages ; les montagnards du pays nous ont donné l'exemple en établissant sur le cours des torrents de petits ouvrages en branchages, en pierraille, en argile battue, pour rompre l'élan des crues et les employer à féconder les rives, tel le barrage de Colomb qui a résisté nombre d'années à la pression des eaux. Ces travaux primitifs ont le mérite de se réparer aussi facilement qu'ils s'édifient.

Un seul ouvrage important a été entrepris dans le Territoire, c'est le barrage du Foum el Kheneg, destiné à à ramener les eaux de la Saoura dans leur ancien lit. En effet, au Nord de Ksabi, la Saoura coule dans un lit uniquement bordé à l'Ouest par une barrière infranchissable formée par les hauteurs de Timmoudi-Ksabi ; au Sud de cet obstacle existe une sorte de dépression de niveau notablement inférieur à celui de l'oued. Or, vers l'extrémité orientale des collines s'est produit, il y a 20 ans, dans cette barrière, une trouée par laquelle les eaux des crues étaient parvenues à s'écouler, sollicitées par la dépression, et avaient abandonné le lit normal pour aller se perdre dans les sables de la sebkha.

La construction du barrage du Foum el Kheneg a ramené l'ancien état de choses.

La longueur atteint 450 mètres, la hauteur 2^m 50, l'épaisseur 16 mètres en moyenne. Un canal de dérivation, d'une longueur de 3 kilomètres et d'une largeur de 22 à 25 mètres, lui fait suite, bordé de talus dont la hauteur varie entre 3 et 6 mètres.

Emporté en 1907, il fut reconstruit au cours de 1908, mais il a été de nouveau enlevé en mars 1911 par une crue. Depuis, 2.000 francs ont été dépensés pour mettre le barrage en mesure de résister aux crues les plus violentes.

Lors de la crue de la Saoura, ce barrage a rendu un grand service, les eaux ont pu s'acheminer par le canal de dérivation et atteindre l'ancien lit du fleuve, mais n'ont pas dépassé Hassi Djabel, à 60 kilomètres en aval du Foum el Kheneg, en raison de la quantité énorme de sable qui, en certains endroits, s'était accumulé au point qu'il n'était plus possible de distinguer ni berge, ni thalweg.

Sommes dépensées pour l'aménagement des pistes, points d'eau, centres

ANNÉES	BUDGET DU TERRITOIRE			BUDGET DES COMMUNES		
	PISTES	POINTS D'EAU	CENTRES	PISTES	POINTS D'EAU	CENTRES
1907	44.938 ^f 38	28.903 ^f 00	75.641 ^f 00	28.761 ^f 43	92.304 ^f 00	3 870 ^f 00
1908	44.059 00	64.182 00	39.547 00	72.593 00	90.468 00	79.989 00
1909	67.000 00	37.000 00	3.615 00	40.270 00	9.100 00	2.100 00
1910	27.077 00	8.000 00	31.255 00	36.370 00	»	3.903 00
1911	37.795 41	16.972 90	4.694 00	31.609 00	15.446 38	63 095 67
1912	71.500 00	25 188 00	297 89	21.692 00	48.270 00	51 008 50
	292.369 ^f 79	180.545 ^f 90	145.049 ^f 89	231.295 ^f 43	255.588 ^f 38	203 966 ^f 17
	617.965 ^f 58			690.849 ^f 98		
	soit en moyenne : 103.000 fr. par an			soit en moyenne : 115.000 fr. par an		

CHAPITRE XXI

PRÉVOYANCE SOCIALE

1° **Sociétés indigènes de prévoyance.** — Il existe actuellement une Société de prévoyance dans chaque commune du Territoire.

Leur but est : 1° de venir en aide, par des secours temporaires aux indigènes, ouvriers agricoles, cultivateurs pauvres ou gravement atteints par les maladies ou les accidents :

2° De permettre, par des prêts annuels en nature ou en argent, aux indigènes fellahs ou khammès, de maintenir et de développer leurs cultures, d'améliorer et d'augmenter leur outillage et leurs troupeaux ;

3° De consentir jusqu'à concurrence de 1/10 de leurs fonds disponibles des prêts à d'autres Sociétés.

Elles peuvent contracter des assurances collectives contre l'incendie des récoltes, la grêle, mais il leur est interdit de s'associer entre elles.

Les sociétés cherchent également à constituer un capital sérieux leur permettant, en cas de disette, d'acheter dans le Nord toutes les semences nécessaires.

Leurs bienfaits ne sont pas discutables ; ce sont elles qui ont pu atténuer les conséquences de la crise économique qui a éprouvé la population du Territoire au cours de ces dernières années, en venant largement en aide à leurs sociétaires ; elles leur ont permis de se procurer les grains qui leur étaient nécessaires, à des prix très inférieurs à ceux des marchés locaux.

Un très grand nombre de prêts ont été consentis à des taux très faibles, afin de ne pas obliger les emprunteurs à s'imposer de trop lourds sacrifices pour se libérer, d'où, conséquence heureuse, diminution sensible des affaires de justice de paix entre prêteurs et emprunteurs, diminution des prêts à usure, la société se substituant aux usuriers, par suite, plus grande facilité pour le recouvrement de l'impôt, plus de bien-être chez les indigènes. Il est à prévoir que

la prospérité des sociétés amènera la suppression complète de l'usure.

Avant notre arrivée aux Oasis, il existait bien quelques vagues notions de mutualité. Le maghzen de la djemaa n'était en effet autre chose qu'une société de prévoyance ; il était alimenté par des cotisations en blé, orge et dattes, à l'aide desquelles la djemaa assurait l'entretien des feggaguir et des barrages, fournissait des semences aux pauvres au moment des labours et distribuait des secours en cas de disette.

Ces maghzens, excellents en principe, présentaient le très grave inconvénient de laisser à l'entière disposition des notables des ksour des quantités considérables de céréales et de dattes, qui excitaient leur convoitise et qu'ils finissaient presque toujours par s'approprier.

C'est dans le courant de l'année 1907 que l'organisation de sociétés de prévoyance au Touat-Gourara fut décidée ; les statuts furent approuvés par arrêté du 9 mai 1908.

*
**

Au début, les indigènes n'ont accepté de faire partie de la société qu'avec une hésitation très marquée, car ils ne se rendaient pas bien compte du but de cette institution ; ils ne sont revenus de leur réserve que sur les conseils qui leur ont été prodigués et après avoir vu les résultats obtenus.

Le tableau (page 390) indique le nombre des adhérents et l'actif de chaque société au cours des différentes années. Le résultat des opérations financières effectuées, la répartition de l'actif en argent et en nature et les renseignements concernant la constitution des réserves de grains présentent aussi un grand intérêt.

Société d'Aïn-Sefra. — Créée par décret du 31 janvier 1906, la Société n'a commencé à fonctionner qu'en 1907.

Elle n'a pas construit de silos en raison de la proximité de la voie ferrée. En s'adressant aux commerçants d'Aïn-Sefra, qui possèdent les moyens de vendre leurs grains à peu près dans les mêmes conditions (orge, 17 à 18 francs), que si la Société s'adressait dans le Tell, elle achète au moment des besoins ; elle évite ainsi l'emmagasinage et

les déchets de conservation. Elle fait en outre profiter le commerce local des achats qu'elle doit effectuer.

Société de Méchéria. — La Société a été créée par décret du 31 janvier 1906.

En 1909, elle s'est trouvée dans une situation peu prospère et a dû emprunter 7.000 francs à la Société de Saïda. Elle a consacré tous ses fonds disponibles à l'achat de grains qu'elle a distribués aux indigènes. Malgré la récolte peu abondante, les prêts consentis ont été entièrement remboursés l'année suivante.

Les indigènes se rendent maintenant parfaitement compte des avantages qu'ils peuvent obtenir ; ils empruntent de l'argent pour acheter des denrées qu'ils vont vendre au Gourara. S'ils étaient obligés de s'adresser à des prêteurs ordinaires, les conditions de prêt seraient beaucoup plus dures.

En 1911, la Société a prêté 60.920 francs aux caravaniers ; en 1912, 78.150 francs.

Elle ne possède pas de silos en raison de la facilité avec laquelle elle peut se procurer des grains.

Les services qu'elle rendra aux indigènes seront de plus en plus nombreux, leur importance augmentera au fur et à mesure de l'accroissement des ressources.

Société de Géryville. — Les débuts de la Société furent pénibles, malgré les instances, les recommandations, la Société ne groupa la première année que 610 membres : le résultat de la deuxième année fut plus heureux, le nombre des sociétaires passa de 610 à 6.555. Cette augmentation sensible fut due au zèle, au dévouement avec lequel les officiers des Affaires Indigènes surent profiter de toutes les occasions pour engager les indigènes à faire partie de la Société.

En même temps que le nombre des sociétaires, l'actif augmenta et passa de 39.061 fr. en 1907 à 126.641 fr.

Le taux de la cotisation a atteint 10 % de l'impôt zekkat (principal et centimes additionnels) ; il n'est plus actuellement que de 5 %. Toutefois, les indigènes dont l'impôt zekkat n'atteint pas la valeur de 20 francs et les ksouriens, propriétaires de jardins, qui ne possèdent pas d'animaux, ne paient qu'une cotisation de 1 franc par sociétaire.

En 1912, la Société a distribué 1.300 quintaux d'orge et 1.000 quintaux de blé ; il n'a pas été constitué de réserve de grains en raison de la cherté des céréales ; elle a distribué en argent 4.400 francs à titre de prêt. Il existe deux groupes de trois silos en maçonnerie, l'un à Kheneg Azir, l'autre au Petit Méchéria.

La Société aurait voulu pouvoir constituer un approvisionnement suffisant pour assurer les ensemcements de la campagne agricole et la subsistance des sociétaires et de leur famille. Or, en 1906-1907, la Société n'arriva qu'à créer un groupe de trois silos à Kheneg Azir, qui contenaient 600 quintaux d'orge et 380 quintaux de blé, soit en faisant la transformation en farine, 78.440 kilogs.

Les calculs ont permis de se rendre compte que ce groupe de silos ne contenait du grain pour tous les sociétaires et leurs familles que pour environ 4 jours. Un groupe de silos revenant à 18.000 francs comme construction et pouvant emmagasiner 16.700 francs de céréales aurait été nécessaire : il aurait donc fallu 40 ans pour atteindre le but que la Société s'était proposé.

En 1912, la réserve de grains comprend 1.000 quintaux de blé et 1.300 quintaux d'orge. Le prix moyen d'achat du blé est de 28 fr. 15, celui de l'orge 18 francs.

Société de Colomb. — La Société, qui a été fondée en 1909, a déjà rendu de grands services et sa situation est de plus en plus prospère. Comme à Aïn-Sefra et à Méchéria, il n'existe pas de réserve de grains.

Gourara. — La Société a pour but particulier : 1° de consentir aux indigènes des prêts d'argent pour achat de chameaux ;

2° De prêter à ceux qui se livrent à l'industrie des dokkalis au moment où ils doivent s'approvisionner en laines et teintures ;

3° De prêter aux commerçants originaires du pays, pour les encourager à développer leurs transactions avec le Tidikelt et le Sud.

Ce troisième point n'est pas sans importance : il sera probablement l'origine de la participation future des indigènes du Gourara aux foires bi-annuelles de Taraonkérout, organisées par le colonel Laperine, dans le but de faire

profiter l'Algérie du commerce soudanien, dévié à tort vers la Tripolitaine.

La Société exerce donc une influence de plus en plus salubre sur la situation économique du pays. Elle n'a pas construit de silos, car elle ne garde les grains de semence que pendant trop peu de temps : ainsi elle n'a pas de craintes sérieuses au sujet de leur conservation.

Elle n'est pas assez puissante pour conjurer une famine, mais elle cherche surtout à encourager et à développer les cultures en permettant à tous les fellahs de venir puiser dans les approvisionnements qu'elle a constitués dans les meilleures conditions possibles.

Touat. — La Société possède des silos à Bou-Ali, à proximité des deux centres les plus éloignés d'Adrar, Zaouïet Kounda et Inzegmir. Les caïds ont été autorisés à construire plusieurs locaux au centre de leurs districts. Elle a le même but particulier que la Société du Gourara et sa situation est en voie de prospérité.

Touat-Gourara. — Par arrêté du Gouverneur Général en date du 11 décembre 1911, les Sociétés de prévoyance du Touat et du Gourara ont été fusionnées pour constituer la Société de la commune indigène de Timimoun.

En 1912, la Société a déposé dans les caïdats un stock de dattes et de grains. Les dattes ont été distribuées soit à titre de secours aux nécessiteux, soit aux travailleurs des foggaras pendant l'été et récupérées, à la récolte, par les soins des djemaa et sous le contrôle de l'Administration. Cette mesure a donné de bons résultats. En particulier, elle a aidé au paiement des travaux de foggaras dont l'époque coïncide avec celle de l'augmentation du prix des dattes.

En 1912, la Société dispose de :

2.199	doubles	décalitres	de blé
1.405	—	—	d'orge
5.898	—	—	de dattes.

Des magasins vastes, propres, bien aérés, de dimensions assez vastes en prévision du développement de la Société et de l'augmentation des réserves, ont été édifiés dans les chefs-lieux de caïdat aux frais des djemaa.

Tableau indiquant la marche des sociétés au point de vue effectif et caisse

	EFFECTIF						SITUATION DE CAISSE (en chiffre ronds de francs)					
	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Aïn-Sefra ..	994	994	1026	1026	973	973	»	4.517	6.697	8.923	11.330	13.743
Méchéria ..	3700	3690	4075	4122	4173	4173	224	7.360	13.442	388	3.385	2.429
Géryville ..	6555	7005	6988	6679	6843	6649	»	39.060	47.408	86.326	77.005	101.340
Colomb	»	»	3018	2976	3113	3260	»	»	»	13.549	23.319	22.483
Touat	»	3806	4513	4513	4513	»	»	»	5.887	4.511	6.156	»
Gourara ...	»	7173	7173	7173	7173	»	»	»	7.375	7.950	14.944	»
Touat Gourara(*)	»	»	»	»	»	11.326	»	»	»	»	»	27.495

(*) Les sociétés de prévoyance du Touat et du Gourara n'en forment plus qu'une à partir de 1912.

2° **Assistance publique.** — L'assistance aux Européens et aux Indigènes incombe en première ligne aux autorités municipales ; les communes ont affecté à l'accomplissement de ce devoir des sommes assez importantes, étant donné leurs revenus. Le budget des Territoires du Sud est intervenu pour compléter l'action des autorités, assurer le fonctionnement des Infirmeries indigènes et la création de nouveaux établissements hospitaliers.

Ces renseignements sont indiqués au tableau (page 395).

ASSISTANCE MÉDICALE. — Dans chaque commune il existe un service de consultations gratuites avec distribution de médicaments aux indigènes.

En principe, les médicaments sont administrés sur place; cependant, certains d'entre eux sont remis à quelques malades pour leur permettre de se soigner plus facilement chez eux, ainsi qu'à ceux qui viennent de loin et qui ne pourraient que difficilement se présenter à la visite. Certains remèdes préventifs sont laissés entre les mains des caïds qui les distribuent au fur et à mesure des besoins ;

ainsi en est-il de ceux qui concernent les maladies d'yeux ; mais aucun médicament toxique ne leur est confié.

Le service des consultations est particulièrement apprécié des indigènes, parce qu'il ne coûte rien, qu'ils n'y sont pas retenus par l'hospitalisation et qu'ils trouvent des conseils et des remèdes appropriés à la maladie ; aussi la clientèle est-elle nombreuse (46.800 consultations en moyenne par an pour les 10 centres où ce service fonctionne).

Les indigènes qui viennent du Tafilalet, du Sahel, du Guir, constituent une clientèle régulière qui s'accroît d'une façon sensible. Certains indigènes sont même venus de la région d'Anaoual solliciter les soins des médecins. Pendant les reconnaissances faites pour la première fois, en 1908, dans le Haut-Guir, région qui trois mois auparavant nous était complètement hostile, le médecin de la colonne a trouvé sur sa route plus de 300 indigènes qui venaient réclamer ses soins et demander des médicaments ; les femmes elles-mêmes étaient en quantité notable (75).

Il est regrettable que les indigènes ne suivent pas très régulièrement les consultations. Ils s'imaginent que leurs maux vont disparaître d'une façon rapide ou même immédiate par l'absorption du médicament approprié comme devant la puissance magique d'un sorcier. La magie, la sorcellerie, les amulettes et les talismans sont la base de la thérapeutique de leurs « tobib » fantaisistes et, bien que les infirmeries soient depuis longtemps connues et fréquentées, la foi des indigènes dans cette science simpliste n'a guère diminué. Leur imagination est frappée par notre thérapeutique chirurgicale dont les effets sont immédiats et tangibles. C'est d'ailleurs une des causes du succès des infirmeries régionales et plus d'une cure retentira dans les gourbis à la gloire de la science des infidèles.

INFIRMERIES INDIGÈNES. — Tous les chefs-lieux d'annexe ou de cercle et les centres importants sont aujourd'hui pourvus d'infirmeries pour les indigènes.

L'infirmerie de Géryville était créée avant l'organisation des Territoires du Sud, celle de Beni-Ounif le fut en 1905, en même temps que celle de Colomb-Béchar, mais une clinique seule a fonctionné au cours de cette année, l'infirmerie n'ayant pu être complètement aménagée qu'en 1906. Les dépenses de construction de cette infirmerie furent en partie couvertes par un don de 16.000 francs du docteur

Henri de Rothschild. (Pl. XIII, fig. 2.) La même année vit naître les infirmeries de Taghit, Adrar et Timimoun. Une nouvelle infirmerie indigène a été créée en 1909 à Géryville, les locaux de la première étant insuffisants.

Par contre, on a dû supprimer l'infirmerie d'El-Abiodh, en raison du petit nombre de malades soignés : 5 en 1908, 26 en 1909. L'infirmerie indigène avait été créée pour utiliser les locaux de l'hôpital installé dans cette localité par les Pères Blancs ; elle n'a jamais donné les résultats que l'on pouvait espérer, la population sédentaire du ksar est peu nombreuse et les quelques tribus qui nomadisent dans la région ont leurs campements trop éloignés pour pouvoir, sans difficultés, recourir à l'assistance médicale que leur offrait l'infirmerie d'El-Abiodh.

Les médecins militaires s'accordent pour reconnaître la grande richesse clinique qui s'offre à leurs investigations dans les places du Sud, ainsi que le profit et l'intérêt d'ordre professionnel et moral qu'ils en retirent. Ils possèdent ainsi dans ces régions éloignées et parfois perdues au milieu des sables, tous les éléments nécessaires à la thérapeutique médicale et chirurgicale. Ils s'intéressent beaucoup à leur rôle et ne se laissent pas rebuter par les difficultés qu'ils rencontrent assez souvent, leur patience et leur dévouement ont fini par triompher des craintes que parfois inspire leur intervention.

On doit noter parmi les consultants la proportion relativement élevée des femmes, ce qui témoigne d'une confiance en nos procédés médicaux et en nos médecins particulièrement significative chez les indigènes. En 1912, le médecin du Touat a vacciné un grand nombre de femmes et de jeunes filles.

L'influence du médecin est considérable en pays arabe ; constamment en contact avec eux, il gagne leur confiance et il est par excellence l'artisan des rapprochements et de la conquête des indigènes ; mais il est à souhaiter que les mutations des médecins soient moins fréquentes ; les indigènes, méfiants par nature, n'accordent leur confiance aux docteurs qu'après les avoir vus à l'œuvre pendant un temps relativement appréciable.

Dans une excellente étude, M. le médecin major Cellierier a très bien fait ressortir les données du problème que doit résoudre le médecin chargé du Service des Affaires Indigènes. « Etant donné, dit-il, l'organisme et le milieu

« extérieur dans lequel il vit, la manière habituelle de
« l'individu et ses coutumes, il faut rechercher les moyens
« les plus judicieux à employer pour le soigner ou le mettre
« à l'abri des infections.

« Il n'est pas, quand on les a quelque peu étudiés et mis
« en confiance, de gens plus faciles à soigner que nos
« indigènes, mais il n'en est pas de plus difficiles à traiter
« si on méconnaît leur vie, leurs habitudes, leur tempé-
« rament. On ne saurait soigner en milieu indigène un
« tuberculeux, un diphtérique, un albuminurique comme
« on le ferait en France.

« Le problème se complique du côté féminin.

« A voir les femmes aux vaccinations est chose assez
« facile, mais il faut se déranger et ne pas craindre d'aller
« chez elles ; on rassemble quelques familles dans une
« maison amie et seul on y va ; de cette façon, avec il est
« vrai un travail doublé, on arrive parfaitement à vacciner
« jeunes filles et femmes.

« A l'infirmierie indigène c'est une autre affaire ; la
« solution est tout simplement fonction de l'autorité qu'a
« acquise le médecin et la confiance qu'on lui donne. Il y a
« dans la clientèle féminine un doigté particulier à acqué-
« rir. Il faut veiller à ne pas froisser les coutumes, les
« vieux préjugés ancrés par les siècles dans ces âmes
« enfantines.

« Certes, le médecin est « persona grata » dans la famille
« indigène, mais cette confiance ne saurait lui interdire
« toute délicatesse. Il ne faut pas effaroucher la malade,
« mais la gagner par des manières très réservées. Qu'on se
« contente, au début, de diagnostic approximatif, petit à
« petit on aura procédé à l'examen complet. »

Le tableau ci-après fait ressortir les résultats du fonc-
tionnement des infirmeries de 1906 à 1911 et fait table
rase des préjugés de certains esprits.

M. Aynard dit à ce sujet : « Ils prétendent que les infir-
« meries indigènes sont la manifestation du souci ridicule
« de flatter l'indigène et ses amis de la Métropole. D'après
« eux, les infirmeries indigènes passent pour une réclame
« inutile et coûteuse, désertées par les malades et peuplées
« de vagabonds qui s'y engraisent au compte de la
« Colonie. Les arabes n'ont nul souci de notre médecine
« ou l'accrochent à leur façon; ils suspendent au cou de

« leurs chevaux les fioles de médicaments qu'on leur
 « donne dans les dispensaires ou bien vident, en un jour,
 « les fioles des médicaments qu'ils doivent épuiser en un
 « mois. »

Ces assertions n'ont pas de fondement et sont faciles à réfuter, mais alors même que cet effort d'assistance n'aurait pas été très efficace, il a eu une réelle importance au point de vue moral. « Il faut que ça et là le symbole de la bonté française se dresse, visible à tous ; il faut que les indigènes ne nous considèrent pas seulement comme des gendarmes ou des marchands, qu'ils trouvent chez nous aux heures de souffrance, souper, gîte et les bénédictions d'Allah sur les médecines. » (R. Aynard : *Œuvre française en Algérie.*)

Nombre de journées d'hospitalisation

ANNÉES	AIN-SEFRA	MECHERIA	GERVILLE	EL-ABIODH	BENI-OUNIF	COLOMB	BENI-A BBÈS	TAGHIT	ADRAR	TIMIMOUN
1907	»	»	3208	318	4451	»	»	»	2059	1473
1908	1955	»	4498	23	5513	137	»	»	2594	1404
1909	4543	1769	3541	437	6362	1848	»	»	2957	1817
1910	1800	1566	2771	»	4476	2166	»	»	2393	2060
1911	2238	1594	2894	»	5834	2280	»	»	1852	1117
1912	2460	1422	2642	»	3179	1944	»	»	2730	5071

Dépenses effectuées au titre " Assistance publique et Œuvres de bienfaisance "

ANNÉES	BUDGETS COMMUNAUX			BUDGET DU TERRITOIRE							
	FRAIS d'hospitalisation	Fonctionnement des infirmières	Personnel et secours aux indigents	FRAIS d'hospitalisation	ENFANTS assistés	SECOURS aux indigents	Médicaments et matériel de pharmacie	CONSTRUCTION d'infirmières	Fonctionnement des infirmières	ATELIER d'apprentissage	VACCINATION
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
1907	10.702	10.400	4.434	250	924	13.352	»	30.294	23.750	»	3.298
1908	11.258	11.774	4.258	1.115	1.097	12.245	»	19.130	26.150	5.185	3.255
1909	9.460	21.810	6.076	5.266	946	2.845	2.860	3.000	24.370	4.985	2.542
1910	4.864	17.684	7.307	3.870	1.267	2.845	2.400	»	21.250	4.195	6.687
1911	5.373	18.040	6.574	»	»	»	115	»	»	»	5.998
1912	7.198	21.330	7.690	2.270	745	16.735	»	3.000	26.668	4.050	4.513

En outre, des subventions importantes ont été accordées aux sociétés de Prévoyance du Touat (6.000 fr. en 1908, 3.000 fr. en 1912), de Colomb (2.000 fr. en 1909, 4.800 fr. en 1911 et 1.000 fr. en 1912).

INFIRMERIE INDIGÈNE MOBILE. — L'infirmérie mobile créée à Méchéria en 1907 a campé pendant trois mois et demi à proximité des principales agglomérations des tribus ; le médecin a donné ses soins à 2.130 indigènes. En 1908, cette infirmérie a suivi la colonne du Haut-Guir et a été installée à Bou-Denib, où elle a rendu de très grands services.

Revenue à Méchéria, elle a circulé du 11 juin au 17 août 1910 chez les Rezaïna Cheraba et Cheraga, les Bekrara, les Oulad Mansourah, les Beni Métharef et plus de 2.000 indigènes sont venus en consultation. Pendant la campagne effectuée du 4 mai au 11 juin 1912, le nombre des malades consultants s'est élevé à une trentaine par jour environ. Le médecin a visité la partie Est du cercle, c'est-à-dire les tribus des Sendan, Megan, Oulad Toumi, Fradhia, Oulad Messaoud, Oulad Ahmed, Meghaoulia et Akerma.

Ces résultats démontrent une fois de plus que ce mode d'assistance répond à une nécessité réelle et aux habitudes et genre de vie des Nomades, car il a l'avantage, sur l'infirmerie régionale, de permettre à un grand nombre de malades de voir le médecin sans quitter leur famille et leur tribu, mais on ne pourra songer à l'étendre que lorsque la pénurie du personnel médical sera comblée ; ce système ne donnera de résultats vraiment satisfaisants que lorsque le même médecin pourra rester à la tête de l'infirmerie mobile pendant plusieurs années consécutives, parce qu'il sera connu des indigènes et aura pu capter leur confiance. Mais, en tout temps, les résultats seront faibles comparés à ceux des infirmeries régionales. Toutefois, c'est un excellent mode de vulgarisation, capable de rendre de très grands services dans la zone frontrière ; c'est un excellent moyen de pénétration pacifique.

SANATORIUM. — Un sanatorium avait été installé en 1886 sur le versant Est du Djebel Aïssa, à 1.600 mètres d'altitude et recevait les militaires de la région dont l'état de santé nécessitait des soins spéciaux.

Cet établissement a été abandonné pour deux raisons :

1° Les communications avec Aïn-Sefra étaient difficiles, d'où complication pour le ravitaillement ;

2° La mortalité qui sévissait sur les convalescents était importante, ceux-ci commettant souvent des imprudences et oubliant que, même en été, à cette altitude, les matinées et les soirées sont excessivement fraîches ; aussi, par suite des refroidissements, les bronchites et pneumonies étaient-elles fréquentes et souvent fatales.

MALADIES. — D'après les rapports des divers médecins, dont je ne fais que citer les observations, les maladies les plus répandues chez les indigènes sont la syphilis, des affections de la peau, en particulier du cuir chevelu, qu'il faut attribuer au manquement aux règles de l'hygiène la plus élémentaire, un assez grand nombre d'accidents qui nécessitent quelques interventions chirurgicales, les maladies des yeux, surtout la conjonctivite, et les affections des voies respiratoires.

Chez les Européens, les fortes chaleurs de l'été dans le Sud algérien fatiguent leur organisme prédisposé et occasionnent d'assez nombreux embarras gastriques, généralement peu graves.

1° *Maladies de la peau.* — Le manque absolu d'hygiène et de propreté se retrouve partout chez les arabes, sous la tente aussi bien que dans les ksour ; les enfants sains couchent à côté de teigneux et de syphilitiques, le même rasoir rase indifféremment toutes les têtes, la même cuiller, quand il en existe, sert souvent à toute une famille.

La saleté corporelle constitue un terrain favorable à l'éclosion de toutes les affections cutanées parasitaires. Il suffit de jeter un coup d'œil sur un groupe d'indigènes accroupis près d'une tente, sur une place ou sur la voie publique, pour voir combien d'entre eux sont occupés à se gratter.

Le nombre de teigneux de tout sexe et de tout âge est énorme. Leur affection ne disparaît le plus souvent qu'après la chute complète des cheveux. Pendant nombre d'années leurs têtes sont couvertes de croûtes, de godets jaune soufre, de pustules, sans qu'ils aient seulement l'idée de se laver la tête avec de l'eau et du savon.

Malgré les conseils donnés, le plus grand nombre d'entre eux abandonnent le traitement sous un prétexte quelconque.

Il est difficile de lutter contre l'insouciance d'un peuple arriéré qui envisage la maladie avec tant de résignation et s'en console, quand elle devient fatale, par la phrase sacramentelle « c'est écrit, gloire à Dieu ».

2° *Syphilis.* — La maladie par excellence des musulmans est la syphilis. Il n'est guère d'indigènes qui n'aient cette maladie, soit sous la forme acquise, soit sous la forme héréditaire. Comme cette maladie est le plus souvent mal soignée ou non soignée, on assiste à des manifestations graves des muqueuses, de la peau, des os, avec pertes de substances considérables, ulcères aux bras, aux jambes, à la poitrine, nez « en lorgnette ». La perforation de la voie palatine, faisant communiquer largement les fosses nasales avec la bouche, est un accident fréquent. En revanche, la syphilis semble respecter le système nerveux qui, chez eux, peu surmené, constitue un élément peu favorable à la localisation de cette maladie.

La prophylaxie de cette maladie est des plus difficiles parce que les malades en général ne viennent à la consultation que pour les accidents d'une certaine gravité, les gênant par exemple dans leurs travaux ou rendant la déglutition pénible ; ils ne se préoccupent guère des

lésions minimales, mais tout aussi contagieuses ; d'autre part, malgré les recommandations prodiguées, les malades ne semblent pas attacher beaucoup d'importance à l'utilité de la continuation du traitement lorsque les accidents, pour lesquels ils étaient venus se faire soigner, ont disparu. La construction de dispensaires, où sont isolées et soignées les femmes qui se livrent à la prostitution, permet d'espérer la diminution des cas de syphilis. Elle semble en effet décroître, mais la blennorragie est toujours aussi fréquente ; c'est dans la prostitution clandestine que réside tout le mal.

3° *Affections du tube digestif.* — Les affections du tube digestif ne sont pas rares. Beaucoup d'indigènes éprouvent des troubles digestifs qu'entrelient l'irrégularité des repas, les mets fortement épicés, la mauvaise qualité des eaux de boisson. Il est difficile de soigner ces maladies qui demandent un régime spécial auquel ne pourraient s'astreindre les Nomades. Ces troubles ne les empêchent nullement d'ailleurs de faire honneur à un copieux repas, quand l'occasion se présente.

4° *Fièvres.* — Les *fièvres éruptives* constituent aussi un chapitre important de la pathologie. La rougeole sévit surtout chez les enfants ; on l'observe très rarement chez les adultes. La variole est devenue moins fréquente, grâce à la pratique de la vaccination, qui est acceptée mieux qu'autrefois par les indigènes qui en reconnaissent la nécessité ; mais, en principe, ils ne se font vacciner que lorsque la maladie a fait son apparition¹. Depuis 1907, les vaccinations se sont étendues aux extrêmes limites du poste de Beni-Abbès ; Tabelbala a reçu la visite d'un médecin qui a vacciné 2.000 individus. En 1909, les habitants de Tabelbala ont amené 75 enfants jeunes ou adultes à la vaccination.

Le réveil épidémique de la variole en 1911 à Beni-Ounif a provoqué chez les gens de Figuig un empressement jusqu'alors inconnu pour demander la vaccination.

La comparaison pour les ksouriens fut instructive ; tandis que l'épidémie ravagea le ksar de Zénaga, le ksar d'El Hammam, où le médecin, depuis plusieurs années, était

¹ La moyenne des vaccinations pour l'ensemble du Territoire pendant les 6 dernières années a été de 18.066.

accueilli avec empressement, fut complètement épargné.

La fièvre récurrente qui est rarement signalée, assez souvent même méconnue en Algérie, présente un intérêt particulier. Elle paraît être par sa gravité, son extension, sa contagion, un des éléments importants de la pathologie des indigènes dans la région de Beni-Ounif. Presque tous les habitants du ksar ont été atteints en 1908; 32 cas ont été observés dans la population masculine seulement. On peut admettre que ce chiffre ne présente pas la moitié du nombre des cas qui se sont produits pendant le premier semestre sur une population de 400 habitants : de nouveaux cas ont été signalés en décembre. Des recherches ont été faites par le docteur Sargent sur le spirile qui est l'agent canal de la maladie.

5° *Maladie des yeux*. — Continuellement exposés aux vents, à la poussière, à la fumée des feux qu'ils allument sous la tente l'hiver, négligeant de se laver, même s'ils ont de l'eau, les indigènes sont atteints de conjonctivites banales, qui deviennent chroniques en raison du manque de soins et aboutissant parfois à des complications graves (conjonctivites purulentes, ulcères et abcès de la cornée). Il n'est pas inexact de dire que dans les ksour tous les cas de cécité, toutes les affections oculaires qui ne sont pas dues à la variole, relèvent de la conjonctivite granuleuse. Les conjonctivites aiguës sont d'une extrême violence en été.

6° *Affections parasitaires intestinales*¹. — On rencontre chez les ksouriens nombre d'affections causées par les parasites intestinaux. A Figuig, 90 % des indigènes de tout âge sont porteurs de vers intestinaux. L'immunité relative des Arabes nomades contraste avec cette haute infection parasitaire des Berbères sédentaires et cultivateurs.

Chez les enfants de 1 à 10 ans, on trouve dans la proportion de 12 % un autre téniadé de petite taille dont la répartition mondiale est étendue, mais qui dans l'Afrique du Nord n'avait été jusqu'ici signalé qu'en Egypte.

D'autres parasites du même ordre répandus dans l'Afrique tropicale et qui n'avaient pas été signalés dans la région ne seraient cependant pas inconnus à Figuig, tel le

¹ Rapport du docteur Foley.

ver de Guinée, par exemple, que l'on aurait vu parfois chez les Nègres récemment arrivés du Soudan.

En 1908, le docteur Sergent a signalé un cas de *Filaria perstans*, le premier observé dans l'Afrique du Nord, chez un Arabe des Hauts-Plateaux, fixé depuis quelques années à Beni-Ounif. Cette observation démontre qu'il existe en Algérie un mode de transmission d'une filiarose.

Les examens microscopiques du sang qui ont été pratiqués depuis 4 ans sur les habitants de la région permettent cependant d'y affirmer l'extrême rareté de la filiarose ; on ne peut donc ne pas attacher une certaine importance à cette constatation que l'arrivée des Tirailleurs Sénégalais dans le Sud Oranais, où ils tiennent garnison depuis le mois de mai 1910, a créé un foyer considérable de filiarose dans les deux postes de Colomb-Béchar et de Beni-Onnif. De l'enquête faite par l'autorité militaire, il ressort que sur 800 tirailleurs, $23\frac{1}{4}$ sont porteurs de micro-filaires. Dès lors, la propagation de ces parasites ne saurait être mise en doute. Elle est réalisée par des moustiques. La prophylaxie de la filiarose se confond donc avec celle du paludisme, c'est une raison de plus de poursuivre avec vigilance la lutte anti-paludique.

7° *Tuberculose*. — La tuberculose pulmonaire est assez fréquente chez les ksouriens ; elle est peu répandue chez les Nomades en raison de leur genre de vie en plein air.

PALUDISME :

1° *Zone des Hauts-Plateaux*. — La région des Hauts-Plateaux, en raison de sa situation (sans eau stagnante et continuellement balayée par les vents), présente le maximum de salubrité. De tous les cas de paludisme que l'on a constatés, aucun ou à peu près n'est autochtone. Tous les sujets atteints l'ont été dans d'autres pays et présentent quelques accès intermittents sans gravité le plus souvent, d'ailleurs on ne rencontre que très peu de moustiques dangereux (anophèles).

Aucun décès n'est dû au paludisme. Depuis l'épidémie sérieuse de 1903, qui a sévi à Gélyville, il n'a été observé que quelques cas de récurrence isolés. Les cas de première invasion sont exceptionnels ; sur une population de 70.000 habitants, il y a eu une dizaine de cas de première invasion et une centaine de récurrence.

2° *Zone saharienne.* — Le paludisme occupait jadis par sa fréquence et sa gravité la première place. C'est en 1904 que l'épidémie de paludisme s'est manifestée pour la première fois à Beni-Ounif, avec une gravité particulière. On releva en effet un total de 411 cas sur un effectif de 1.500 hommes. En 1906, ce chiffre augmenta encore et dépassa 500 cas sur un effectif de 1.300 hommes avec 105 cas de première invasion. On n'a aucune donnée sur la gravité de l'épidémie chez les indigènes, mais nul doute qu'elle n'ait suivi une marche parallèle. C'est en 1907 que la première enquête épidémiologique fut conduite avec méthode, à la fois dans la population indigène et dans la population européenne. Au cours de cette année, l'épidémie frappa les habitants des ksour et surtout les douars du maghzen qui, comme tous les Nomades, semblent moins immunisés contre cette infection que les ksouriens.

Les docteurs Foley et Yvernault étudièrent la question du paludisme à Ounif. Ils reconnurent la présence exclusive¹ dans la région pendant la durée de l'épidémie d'un anophèle qui semble spécial aux Oasis sahariennes, le *Pyretophorus Chaudoyer*. Leur détermination a été confirmée par M. le professeur Laveran et les docteurs Edmond et Etienne Sergent, de l'Institut Pasteur.

Les foyers de reproduction des anophèles qui paraissent être les agents de propension de la fièvre, sont limités aux mares qui se constituent pendant la saison chaude dans le segment du lit d'un oued près de la palmeraie. D'importants travaux de défrichement et de canalisation ont été effectués dans l'oued Mélias, afin d'assécher et de réduire au minimum les mares qui servent de gîte aux larves anophélines. Les mares qui n'ont pu être supprimées ont été pétrolées. Grâce à ces mesures et aux distributions de quinine, on n'a enregistré en 1908 aucun cas de paludisme de première invasion sur la population européenne.

Les populations indigènes gravement éprouvées en 1907 n'ont presque pas été atteintes. Enfin, dans la population militaire, on n'a enregistré que 7 cas (au lieu de 45 en 1907), sur un effectif moyen de 500 hommes. Le paludisme est donc en diminution nette depuis l'organisation de la lutte anti-paludique.

L'oued Béchar, coulant toute l'année, il ne peut se former des mares stagnantes propices au développement des

1 Rapport au Comité technique et au Gouverneur Général.

anophèles. Les recherches pratiquées à Colomb ont prouvé l'extrême rareté des anophèles dans ce centre.

3° *Zone désertique.* — Le paludisme tend à disparaître de plus en plus de Beni-Abbès. La morbidité malarienne qui, en 1903, était de 3,4 %, s'abaissait à 2,8 % en 1904, à 1,2 % en 1905, pour ne donner en 1906 que 0,44 %. Cette diminution régulière, bien que les conditions climatiques ne soient pas modifiées, s'explique facilement.

A mesure que les indigènes apprécient davantage les effets rapides et certains de la quinine que nous leur distribuons, ils en usent avec plus de confiance et sont mieux en état de résister aux attaques de la maladie.

Les mesures prises : dessèchement des mares, pétrolage, ont entravé l'éclosion des moustiques et restreint le champ des infections. En 1907, quelques cas ont été observés sans présenter la moindre gravité. Ce réveil tient à ce que la Saoura a coulé plusieurs mois consécutifs et qu'elle a maintenu dans les ksour une continuelle humidité. Une légère épidémie a éclaté pendant les mois de novembre et de décembre 1910 et quelques cas se sont produits en 1911 : les ksour les plus atteints ont été ceux d'Agdal, Kerzaz, Ouled Raffa, Ouled Khodeir et Ksabi. En 1912, les cas ont été plus nombreux en raison des fréquentes crues de la Saoura.

Au Gourara et au Tonal, le paludisme sous toutes ses formes présente quelques cas, mais il semble que ce soit des cas isolés provenant tous de manifestations tardives ; les inoculations actuelles sont très rares ; en fait, il n'existe pas à Timimoun de moustiques d'espèce dangereuse.

Il est à remarquer que seuls les indigènes sont atteints par cette maladie qui semble épargner les Français. De nombreux cas ont été constatés en 1911 et 1912, mais il convient d'observer que ce sont les mares et les bassins des jardins des sebkhas qui ont favorisé le développement des moustiques.

Par cet exposé succinct, on peut se rendre compte aisément que l'état sanitaire de l'élément civil a toujours été excellent dans le Territoire d'Aïn-Sefra et il ne pourra, dans l'avenir, que l'être davantage.

Cet état satisfaisant doit être attribué surtout au climat très sec et sain, et à ce fait que, dans la plupart des régions, les indigènes, habitués à recevoir des soins, hési-

tent moins d'y recourir dès le début de leur maladie. Ce souci de leur santé est sans doute la cause de l'absence d'épidémies graves.

ALIÉNÉS. — Le budget du Territoire pourvoit à l'entretien d'un certain nombre d'aliénés dans les asiles de la Métropole. Depuis 1910, ce service a été centralisé ; c'est le Gouverneur Général, exerçant les attributions préfectorales dans les Territoires du Sud, qui prend les arrêtés d'internement des aliénés domiciliés dans les communes de ces Territoires. D'autre part, les frais d'entretien de ces aliénés, lorsqu'ils sont indigents, sont supportés par le budget du Territoire dans la proportion des 2/3 et, pour le surplus, par la commune. Ceux qui n'ont pas acquis domicile de secours sont à la charge exclusive de la Colonie.

ENFANTS ASSISTÉS. — La Colonie du Sud fait également face aux dépenses que nécessite l'entretien des enfants confiés au service des enfants assistés des départements algériens. Les communes de domicile de secours remboursent le tiers de ces dépenses au budget du Territoire.

BUREAUX DE BIENFAISANCE. — Il n'existe aucun bureau de bienfaisance dans le Territoire d'Aïn-Sefra.

CHAPITRE XXII

SITUATION FINANCIÈRE DU TERRITOIRE

Avant propos. — Les Territoires du Sud comprennent

- 1° Le Territoire d'Aïn-Sefra ;
- 2° Le Territoire de Ghardaïa ;
- 3° Le Territoire de Touggourt ;
- 4° Le Territoire des Oasis.

Ces Territoires indépendants, constitués par la loi du 29 décembre 1902, forment un groupement spécial doté de la personnalité civile et pourvu d'un budget distinct de celui de l'Algérie.

Cette organisation avait pour but, dans l'idée de ses créateurs, non seulement de consacrer au développement et à la mise en valeur des Territoires du Sud la totalité des ressources provenant des divers impôts, taxes et revenus qui y sont perçus et qui étaient auparavant pour leur majeure partie employés pour l'Algérie du Nord, mais encore de doter ces Territoires, d'une nature spéciale, d'une administration originale, sans analogie dans le monde, appropriée au type exceptionnel saharien, c'est-à-dire plus légère, moins onéreuse, de manière qu'en vertu de cette législation spéciale ces Territoires puissent se suffire à eux-mêmes.

Les populations directement intéressées à la gestion de ce budget devaient ainsi, par des améliorations de toutes sortes, tangibles et immédiates, bénéficier de l'intégralité des ressources, tandis qu'auparavant les départements affectaient la moitié de l'impôt arabe que leur versaient les populations du Sud aux besoins des régions du Nord. En 1894, alors que le Territoire de Commandement rapportait 45.000 fr. au budget départemental, 28.000 fr. seulement étaient consacrés à ses besoins.

Son but était également de grouper et faire apparaître en un compte unique, de manière à les suivre et les mesurer exactement, les dépenses militaires nécessitées par l'occupation et la garde des Territoires situés au Sud de l'Algérie.

Ce projet ne fut exécuté qu'en partie.

Enfin, en confiant la direction de ces Territoires à l'Algérie, on faisait l'économie d'une haute Administration distincte. Ces résultats du moins furent acquis et sont la base de l'organisation actuelle.

Grâce à l'attention éclairée apportée par le Directeur des Territoires du Sud, M. de Saint-Germain, ceux-ci ont pu prendre le développement qu'ils ne pouvaient acquérir sous l'ancien régime.

Un signe caractéristique du développement qu'ont pris les Territoires du Sud après leur organisation, résulte de l'augmentation continue des recettes budgétaires qui ont passé de 2.903.459 francs à 3.391.969 francs en 1910. Cependant, à l'exception de l'impôt sur les tabacs et de l'augmentation des droits sur les alcools destinés à compenser la détaxe sur l'affranchissement des lettres et celle des droits sur les sucres, et qui présentent donc le caractère d'un impôt de remplacement, il ne s'est produit aucune

modification dans les tarifs existants, ni création de taxes nouvelles.

Les excédents de recettes constatés proviennent donc réellement de l'augmentation de la matière imposable.

Les dépenses ont passé de 2.183.386 francs à 3.065.533 francs, en augmentation de 882.147 francs ; c'est l'indice le plus évident de l'amélioration économique du pays.

Il a paru intéressant et utile de rechercher quelle était la situation particulière du Territoire militaire d'Aïn-Sefra dans l'ensemble des Territoires du Sud.

Ce sera l'objet de la présente étude.

Nous examinerons la situation financière du Territoire, comprenant : 1° le budget métropolitain ; 2° le budget du Territoire ; 3° le budget des communes.

1° Budget métropolitain :

a) RECETTES CIVILES. — Ces recettes sont incluses dans différentes parties du budget métropolitain et comprennent surtout la portion des recettes de l'Etat, qui sert à payer les dépenses des Chemins de fer de l'Etat dans le Sud.

Nous ne les mentionnons que pour mémoire, les Territoires du Sud étant placés dans les mêmes conditions que l'Algérie à ce point de vue et les chiffres qui en découlent ne pouvant exercer aucune influence sur le budget.

b) RECETTES MILITAIRES. — Le chapitre spécial des recettes est inscrit chaque année pour ordre au Budget des Territoires du Sud en vue du rattachement de la subvention métropolitaine destinée à couvrir les dépenses militaires effectuées dans le Territoire d'Aïn-Sefra. A la clôture de l'exercice, la subvention est rattachée au chapitre déjà ouvert.

Cette subvention se monte pour l'année 1912 approximativement à la somme de 2. 691.418 francs.

Ce chiffre, qui constitue pour le Territoire d'Aïn-Sefra la part de la subvention qui lui revient au titre du chapitre 64 du Budget de la Guerre (subvention aux Territoires du Sud), ne doit pas être considéré comme définitif.

Il faut en effet y rattacher la part afférente à la solde des troupes et autres remboursements de dépenses éparses dans les différents chapitres du budget et dont le total a varié de 800.000 francs en 1903 à 1.450.000 francs en 1911.

c) DÉPENSES CIVILES. — Ces dépenses correspondent exactement aux recettes déjà mentionnées, nous n'en parlons que pour mémoire.

d) DÉPENSES MILITAIRES. — Il est ouvert pour ordre un chapitre correspondant aux dépenses militaires ; toutefois, celles-ci continuent à être imputées directement au budget de la Guerre, où elles sont groupées dans un chapitre unique.

Les ordonnateurs délégués rendent compte trimestriellement de la marche des dépenses au Ministère de la Guerre, par l'intermédiaire du Gouverneur Général. A la clôture de l'exercice, les dépenses réellement faites sont rattachées pour ordre au chapitre déjà ouvert au budget des Territoires du Sud.

Les prévisions pour 1912 sont les suivantes :

Art. 1 ^{er}	Solde des officiers des		
	Affaires Indigènes ..	128.904 ^f	174.425 ^f
	Indemnité.....	45.521 ^f	
	Solde des Compagnies		
	Sahariennes	674.905 ^f	1.152.923 ^f
	Indemnité.....	278.018 ^f	
	Solde des maghzens..	200.000 ^f	
	Personnel en dehors de l'organisa-		
	tion spéciale des Territoires		
	du Sud		9.000 ^f
	Supplément de dépenses occasion-		
	nées par la présence des troupes		
	du 19 ^e Corps		90.780 ^f
Total de l'article 1 ^{er}			1.427.128 ^f
Art. 2. — Transports généraux, frais de dé-			
placement			738.555 ^f
Art. 5. — Remonte et harnachements			14.200 ^f
Art. 6. — Subsistances			495.835 ^f
Art. 7. — Habillement			13.000 ^f
Art. 8. — Santé			2.700 ^f
Total général.....			<u>2.691.418^f</u>

Ces chiffres, qui forment pour le Territoire d'Aïn-Sefra la part qui lui incombe dans les dépenses du chapitre 64 du Budget de la Guerre (subvention aux Territoires du Sud), ne doivent pas être considérés comme complets.

Il faut en effet y rattacher la solde des troupes et les autres dépenses éparses dans les différents chapitres du Budget et dont le total était de 800.000 francs en 1903, 1.800.000 francs en 1904, 2.200.000 francs en 1905, 2.450.000 francs en 1906, 2.650.000 francs en 1907, 2.300.000 francs en 1908, 1.650.000 francs en 1909, 1.950.000 francs en 1910, 1.450.000 francs en 1911.

2° Budget du Territoire. — Pour établir ce premier projet, nous avons dû effectuer dans le Budget des Territoires du Sud une ventilation des recettes et des dépenses qui intéressent spécialement le Territoire.

Cette opération quoique faite minutieusement ne peut présenter le caractère de précision mathématique.

Grâce au bienveillant accueil trouvé auprès des autorités administratives, les chiffres ci-après peuvent cependant servir de base exacte et sûre.

Le Budget comprend, à l'exception des dépenses relatives aux pensions civiles, toutes les recettes et toutes les dépenses effectuées antérieurement dans le Territoire au titre du Budget d'Algérie et du département d'Oran.

a) RECETTES. — Les renseignements relatifs aux recettes sont consignés dans le tableau ci-après. Comme prévision de recettes, nous avons pris approximativement les chiffres correspondant à l'année 1911.

DROITS ET PRODUITS	Recettes 1910	Recettes 1911	AUGMENTATION de Recettes	DIMINUTION de Recettes
§ 1 — Contributions-Douanes..	762.738 78	889.841 34	133.303 16	6.200 60
§ 2 — Postes et Télégraphes..	88.253 43	85.870 00	»	2.383 43
§ 3 — Domaines.....	4.563 78	13 741 73	9.177 95	»
§ 4 — Recettes accidentelles..	8.587 00	2.368 49	32 12	6.250 63
§ 6 — Octroi-Amendes Hospitalisation..	19.486 94	19.200 00	9 08	296 02
Totaux..	883.629 93	1.011.021 56	142.522 31	15.130 68
	127.391 63		127.391 63	

Observations. — L'augmentation des recettes concernant l'impôt arabe, constatée en 1911, est due à la perception pour la première fois en 1911 de l'impôt de la Zousfana, Saoura (69.650 fr.), et à la lezma (127.500 fr.) payée par le Touat qui n'avait pas dû être comprise dans le chiffre de 489.788 francs accusé en 1910.

La différence aurait dû être plus accentuée, mais il faut tenir compte des épidémies de « reuch » qui ont sévi à Géryville et à Aïn-Sefra en 1909. La sécheresse de 1909 et les froids rigoureux des hivers 1910 et 1911 ont provoqué des pertes sensibles dans les troupeaux et n'ont pu permettre la reconstitution complète du cheptel déprimé par les précédentes campagnes.

Pour le Territoire d'Aïn-Sefra, le zekkat présente en 1911 une diminution de 17.554 francs par rapport à l'année précédente.

D'autre part, le nombre de chameaux sur le Territoire d'Aïn-Sefra a diminué sérieusement (1.615). Cette diminution provient des mêmes causes (sécheresse, pénurie de pâturages) et du ravitaillement des colonnes du Haut-Guir qui a nécessité la réquisition de nombreux chameaux dont beaucoup sont morts en cours de route et dont les vides se font sentir actuellement.

Il y aurait lieu sans doute de prévoir une nouvelle diminution au grand détriment de l'Algérie, si les convois du Sud continuaient à être effectués par chameaux algériens.

Le chiffre du produit des douanes peut paraître exagéré ; il ne concorde pas en effet avec le chiffre de recettes indiqué ; mais il faut se rappeler que les marchandises qui entrent dans le Territoire d'Aïn-Sefra sont généralement importées par la voie du Nord. Elles ont par suite déjà acquitté les droits de douane dont elles sont passibles.

Pour tenir compte de cette particularité du Budget, les recettes du service des douanes font chaque année l'objet d'une répartition entre les deux Budgets du Nord et du Sud ; il en est de même des dépenses. (Décret du 30 novembre 1903.)

Cette répartition est faite d'après un barème très compliqué qui tient compte de la population, de la consommation moyenne des Européens et des Indigènes. Une partie allant au Tafilalet, il serait désirable de faire entrer en ligne de compte cette population, puisqu'une partie est algérienne (Doui-Ménia).

Le produit des recettes des Postes et Télégraphes a diminué par suite du rattachement à l'Algérie du Nord du Bureau de Berguent à compter du 1^{er} août 1910, suppression qui a eu une répercussion surtout sur les recettes télégraphiques

b) DÉPENSES. — Les renseignements relatifs aux dépenses sont consignés dans le tableau donné à la page 411.

Observations. — Les dépenses peuvent être évaluées approximativement à 781.187 fr. 71, en diminution de 45.250 fr. 63 sur l'année 1910.

Cette diminution s'explique :

1° Par une économie sur les dépenses secrètes	5.000 ^f »
2° Par une économie sur les dépenses du personnel des Affaires Indigènes	13.142 79
3° Par une économie sur les dépenses de la section 4	9.376 75
(Toutes les communes sont à peu près pourvues à l'heure actuelle des locaux nécessaires pour l'instruction des élèves dont le nombre n'augmente plus sensiblement).	
4° Par une économie sur les dépenses de la section 7	2.204 80
5° Par une économie sur les dépenses de la section 8	54.438 97
(Les grands travaux sont en partie terminés).	
Total.....	84.163 31

A diminuer :

1° L'augmentation de dépenses de la section 4	27.477 »
2° L'augmentation de dépenses de la section 6	9.320 37
3° L'augmentation de dépenses de la section 9	2.115 30
Total.....	39.912 68

En résumé, on a :

Diminution de dépenses	84.163 31
Augmentation de dépenses	39.912 68
Economies réalisées	45.250 63

Comme l'indique le tableau de la page 411, le budget général est établi en recettes et dépenses comme il suit :

Recettes	1.011.021 ^f 56
Dépenses	781.187 ^f 71
Excédent de recettes	229.833 ^f 85

qui s'explique par :

1° Diminution de dépenses constatées plus haut	45.250 63
2° Excédent de recettes de 1911 sur 1910 (1.011.021 fr. 56 — 883.629 fr. 93)	127.391 63
3° Excédent de recettes de 1911 sur 1910 (883 629 fr. 93 — 826.438 fr. 34)	57.191 59
Total égal	229.833 ^f 85

Budget général du Territoire : DÉPENSES

DÉSIGNATION DES SERVICES	DÉPENSES en 1911	PRÉVISIONS pour 1912	Augmentation de dépenses	Diminution de dépenses	Récapitulation des sommes de la colonne 3			
					ordonnan- cées par le Commandant du Territoire	ordonnan- cées par le Gouverneur Général	ordonnan- cées par le Total- Général	ordonnan- cées par divers
I	2	3	4	5				
SECTION I. — Dette	25,462 50	25,462 50	»	»	»	25,462 50	»	»
II. — Administration centrale	10,000 00	5,000 00	»	5,000 00	»	5,000 00	»	»
III. — Commandement	200,399 79	187,257 00	»	13,142 79	148,077 00	»	39,180 00	»
IV. — Administration générale	24,168 89	51,675 90	28,176 47	1,699 46	800 00	5,550 90	45,295 00	»
V. — Services administratifs	94,056 75	87,680 00	2,547 25	11,924 00	18,700 00	»	»	224,500 00
VI. — Services financiers	293,969 63	243,290 00	17,259 26	7,938 89	74,605 00	10,000 00	275 00	»
VII. — Commerce, Agriculture	13,729 80	11,525 00	625 20	2,830 00	5,780 00	4,900 00	240 00	605 00
VIII. — Travaux publics	134,528 97	80,090 00	168 03	54,607 00	600 00	79,630 00	»	»
IX. — Œuvres d'utilité publique	32,284 70	34,400 00	2,115 39	»	8,500 00	26,000 00	»	»
XI. — Exercices clos et périmés	5,837 31	5,837 31	»	»	»	5,837 31	»	»
XII. — Dépenses extraordinaires	22,000 00	22,000 00	»	»	»	22,000 00	»	»
Quote-part du Territoire dans les dépenses d'administration générale	30,000 00	30,000 00	»	»	»	30,000 00	»	»
TOTAUX	826,438 34	781,187 71	50,891 51	96,142 14	256,622 00	492,380 71	85,990 00	225,145 00
	45,250 63	781,187 71	45,250 63					

3° Budget des communes :

a) RECETTES. — Les recettes comprennent le produit des taxes diverses, des centimes additionnels, de l'octroi de mer et la subvention reversée sur le Budget du Territoire.

NATURE DES RECETTES	Aïn-Sefra	Méchéria	Géryville	Beul-Ounif	Colomb	Timlmonn	TOTAUX
CHAPITRE I							
Recettes ordinaires . . .	56.067 00	150.152 50	162.503 00	12.908 00	19.447 00	18.725 09	419.892 59
CHAPITRE II							
Recettes extraordinaires.	4.903 00	9.010 30	27.620 10	10.860 00	13.778 00	45.295 00	111.466 40
TOTAUX GÉNÉRAUX. . .	60.970 00	159.162 80	190.213 10	23.768 00	33.225 00	64.020 09	531.358 99

État indiquant les sommes revenant aux Communes comme quote-part d'octroi de mer

COMMUNES	1907	1908	1909	1910	1911	OBSERVATIONS
Aïn-Sefra.....	15.715 86	5.746 82	16.423 18	16.990 50	18.299 04	Les communes indigènes ne perçoivent pas de quote-part d'octroi de mer.
Méchéria.....	8.813 51	8.830 87	9.210 18	9.528 33	10.262 17	
Géryville.....	13.938 28	13.985 78	14.586 50	15.090 36	16.252 17	
Totaux...	38.467 65	38.563 47	40.219 86	41.609 19	44.813 38	

Les recettes pour l'ensemble du Territoire s'élèvent à 436.468^f 39

La subvention du Territoire est de..... 94.890 60

Total des recettes.... 531.358^f 99

b) DÉPENSES. — Les dépenses concernent : les frais d'administration générale, d'entretien des bâtiments, de la

Situation financière des Communes

ANNÉES	AIN-SEFRA			MÉCHÉRIA			GÉRYVILLE			COLOMB			TOUAT-GOURARA (1)		
	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes
1905	244.744 34	169.852 00	74.892 30	108.454 96	88.032 87	20.412 09	446.929 46	301.917 79	145.011 67	774.790 50	58.044 00	16.746 50	"	"	14.212 56
1906	183.397 53	151.351 66	32.045 87	158.482 32	125.570 65	33.061 67	486.278 41	390.974 61	176.308 80	88.608 39	62.632 18	25.916 21	133.270 77	120.472 78	12.897 99
1907	178.142 54	141.871 92	36.270 59	244.044 22	212.147 89	31.890 33	446.336 67	305.180 28	141.156 39	79.981 26	56.706 41	23.274 85	146.729 59	146.729 59	"
1908	155.525 14	100.918 58	55.606 56	293.966 29	210.988 58	22.977 71	416.882 73	345.088 85	71.793 88	62.860 46	48.451 34	14.309 12	152.170 63	123.743 61	28.427 08
1909	153.014 86	112.757 29	40.257 57	242.887 66	228.368 79	20.518 87	382.259 22	283.439 08	98.819 54	62.386 55	43.479 86	18.846 69	86.309 38	72.845 22	13.411 16
1910	129.945 82	80.779 38	49.166 44	290.557 15	171.973 19	37.583 96	312.290 09	261.497 13	50.792 96	89.131 46	47.439 97	35.691 49	"	"	1.085 42
1911	1.42082 65	85.829 70	52.252 35	212.461 63	165.641 80	46.819 83	252.349 18	211.069 04	41.340 14	77.124 44	62.086 26	15.088 18	60.452 30	59.253 64	1.398 56

1 Les ressources ordinaires de la commune recevront un accroissement en 1912 par suite de la création de nouvelles taxes sur les loyers, le stationnement, l'abatage, l'immatriculation des armes.

voirie, certaines dépenses de l'instruction publique, de police, d'assistance, d'hygiène publique, de travaux divers. (Voir tableau récapitulatif, page 413.)

Les dépenses pour l'ensemble des communes du Territoire s'élèvent à : 524.822 fr. 03.

En résumé, le Budget des communes s'équilibre de la manière suivante :

Recettes	531.358 ^f 99
Dépenses.....	524.822 03
Excédent de recettes....	6.536 ^f 96 ¹

4° Fonds de réserve. — Le fonds de réserve du Territoire a été constitué :

1° Par une somme de 500.000 francs qui lui a été attribuée au moment de sa création par prélèvement sur le fonds de réserve créé pour l'Algérie par la loi du 19 Décembre 1900 ;

2° Par les excédents de recettes constatés en fin d'exercices.

Le montant total du fonds de réserve des Territoires du Sud au 31 décembre 1910 était de :

$$2.327.870 \text{ fr. } 13 - 601.088 \text{ fr. } 36 = 1.726.781 \text{ fr. } 77.$$

Le nombre 601.088 fr. 36 représente le montant des travaux d'intérêt public effectués avec le fonds de réserve.

En admettant que chacun des Territoires du Sud ait droit à une part égale de ce fonds de réserve, la part attribuée au Territoire d'Aïn-Sefra serait de 431.697 francs, dont 150.000 francs comme portion indisponible (le quart de 600.000 francs) et 281.697 francs comme excédent disponible.

¹ Si l'on compare ce chiffre avec celui qui est indiqué au § 2 comme représentant la situation financière de chaque commune, on trouve une différence énorme, mais qui peut être expliquée facilement. Aux recettes que nous avons considérées viennent en effet s'ajouter celles qui proviennent de la quote-part des recettes générales, telles que le produit de l'octroi de mer, des donaux, dont nous avons déjà parlé au § recettes du Territoire, où elles figurent en bloc.

Récapitulation. — En résumé, la situation des budgets réunis est la suivante :

RECETTES. — a) Budget métropolitain :		
Recettes civiles		pour mémoire
Recettes militaires	2.691.418'	»
b) Budget du Territoire	1.011.021	56
c) Budget des communes	531.358	99
Total.....	4.233.798'	55

DÉPENSES. — a) Budget métropolitain :		
Dépenses civiles		pour mémoire
Dépenses militaires ...	2.691.418'	»
b) Budget du Territoire	781.187	71
c) Budget des communes	524.822	03
Total.....	3.997.427'	74

Balance {	Recettes totales	4.233.798'	55
	Dépenses totales	3.997.427	74

Excédent de recettes....	236.370'	81
--------------------------	----------	----

dont 229.833 fr. 85 pour le Budget du Territoire
et 6.536 fr. 96 pour le Budget des communes.

CONCLUSION

L'augmentation si minime de la population européenne témoigne de la lenteur du mouvement d'immigration dans la région Sud, dont la mise en valeur par les Européens ne se produira vraisemblablement que lorsque les Hauts-Plateaux auront été eux-mêmes colonisés. Comme nous l'avons vu, la rigueur du climat, l'insuffisance et l'irrégularité des pluies, la pauvreté du sol ont pour effet de restreindre le développement cultural du pays.

Par contre, l'élevage permet de lui assurer un certain avenir économique, et c'est surtout de ce côté que doivent

tendre les efforts de l'administration. Mais l'élevage restera aux mains des indigènes tant que l'on n'aura pas trouvé le moyen de remédier à la pauvreté des pâturages par la création de prairies artificielles.

Le Français n'aime guère à s'expatrier, car il est trop heureux chez lui. S'il consent à s'éloigner de son pays natal c'est pour mettre en valeur des terrains dans le Tell, mais non pour se livrer à l'élevage dans le Sud.

Les conditions d'existence du pasteur, conséquences de l'état du sol et du climat, ne conviendraient nullement à des Européens aimant trop le confortable pour vivre sous la tente : ces colons ne pourraient s'astreindre à se déplacer à chaque instant avec leur famille pour trouver l'alimentation nécessaire à leurs troupeaux. La vie nomade ne leur convient pas.

Cela ne veut pas dire qu'on ne devra pas encourager toutes les initiatives ; loin de là, mais pendant longtemps encore on sera obligé de se borner à développer chez les indigènes le goût de la culture, de façon qu'ils puissent un jour se passer des habitants du Nord en ce qui concerne l'achat des grains de semence et le complément de leur alimentation. Si l'on arrive à ce résultat, le bien-être augmentera ; le commerce, ne pouvant plus compter que sur la prospérité des Indigènes, sera plus florissant.

Mais très rares sont les indigènes prévoyants. Puisque « Dieu nourrit ses enfants », à quoi bon mettre de côté pour les mauvaises années. Allah, dans les circonstances malheureuses, pourvoira à leur subsistance. Pourquoi se priver pendant les beaux jours, puisqu'on croit avoir le nécessaire pour les mauvais.

Il faudra donc de longues années de patience, de labeur acharné et persévérant, pour arriver à un résultat bien sérieux : je doute que nos descendants aient à enregistrer le succès complet des espérances et des désirs de ceux qui s'intéressent à l'avenir de ces contrées déshéritées.

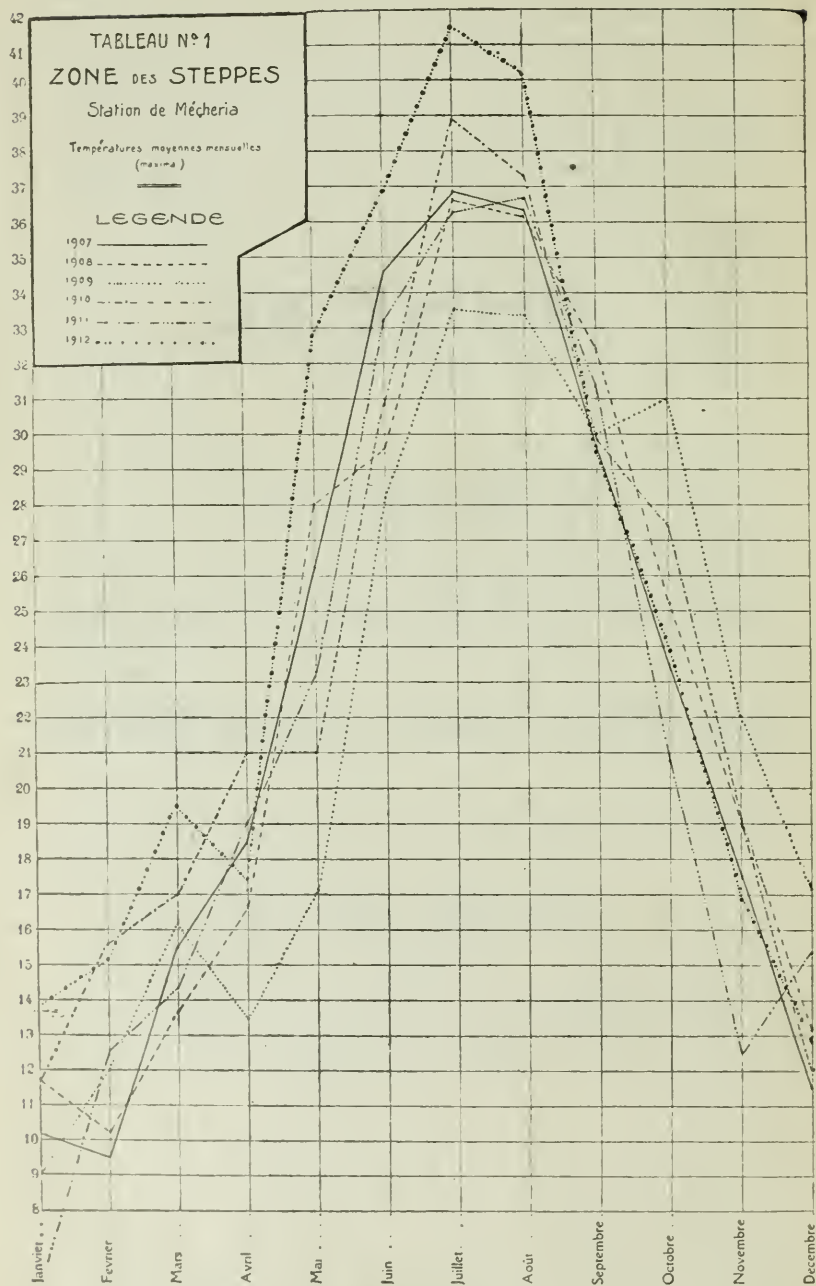
ANNEXE

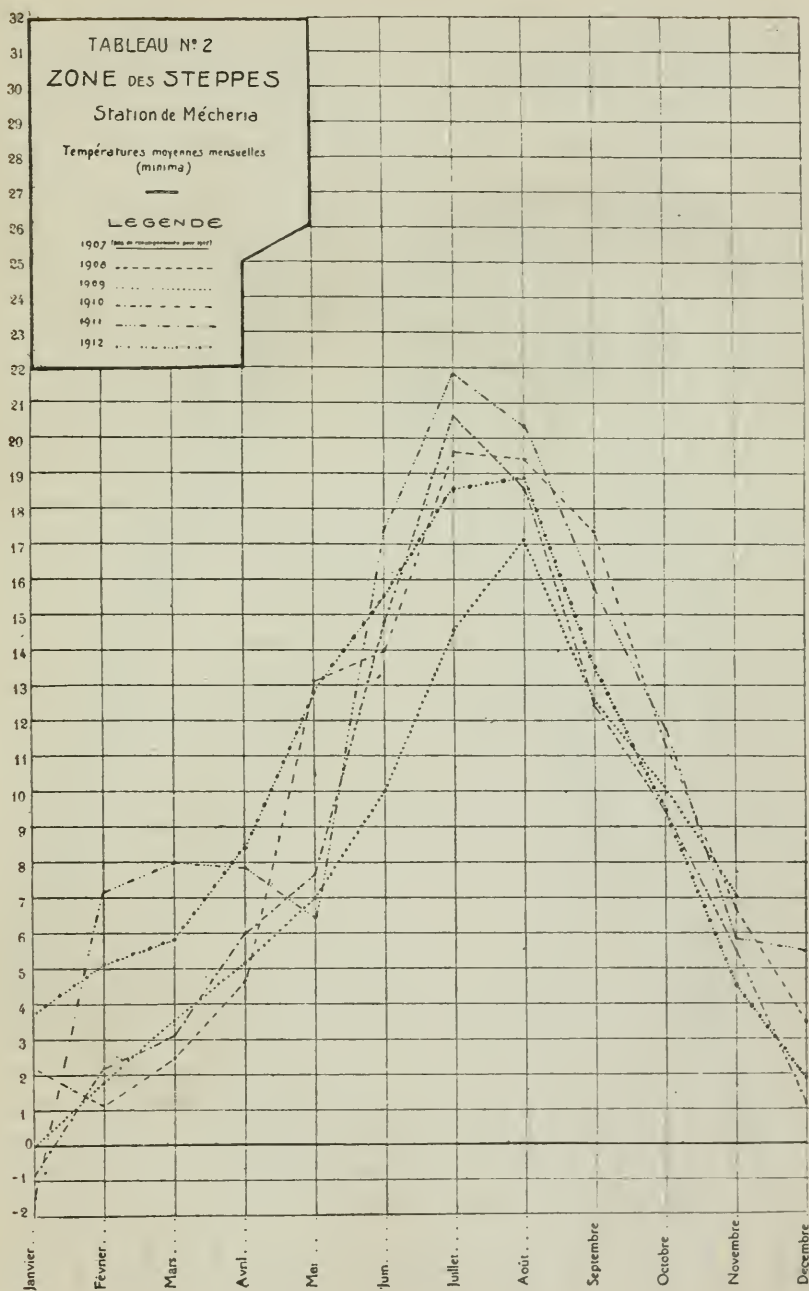
GRAPHIQUES

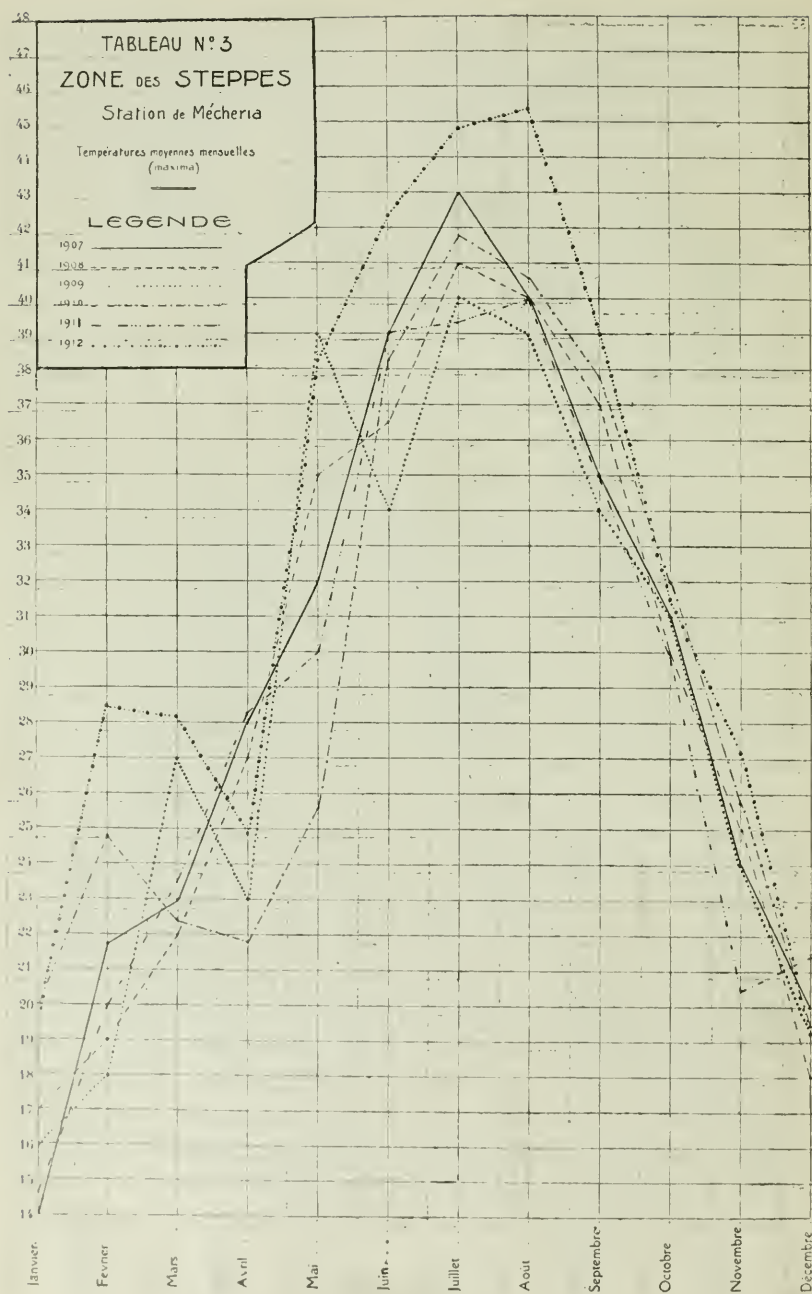
concernant les Observations Météorologiques
faites dans le Territoire militaire d'Aïn-Sefra

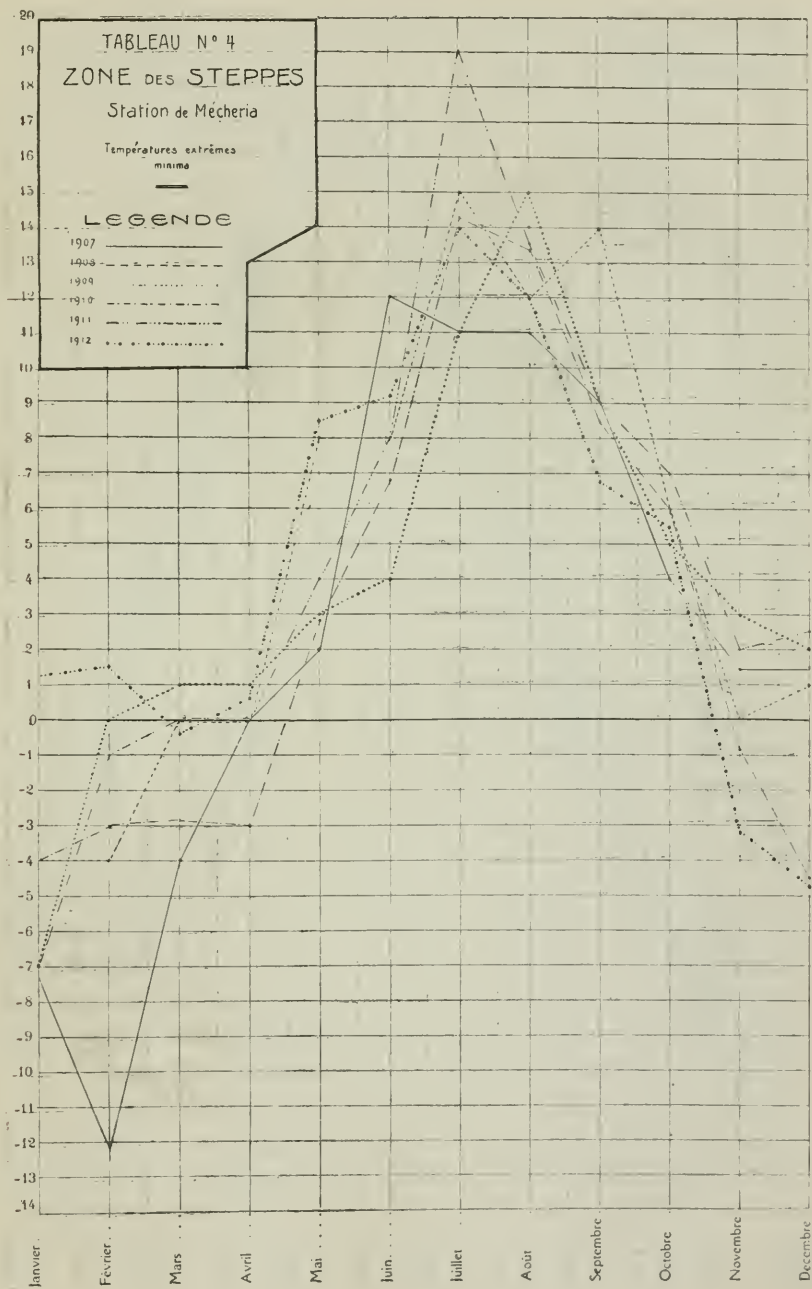
ANNÉES 1907 à 1912

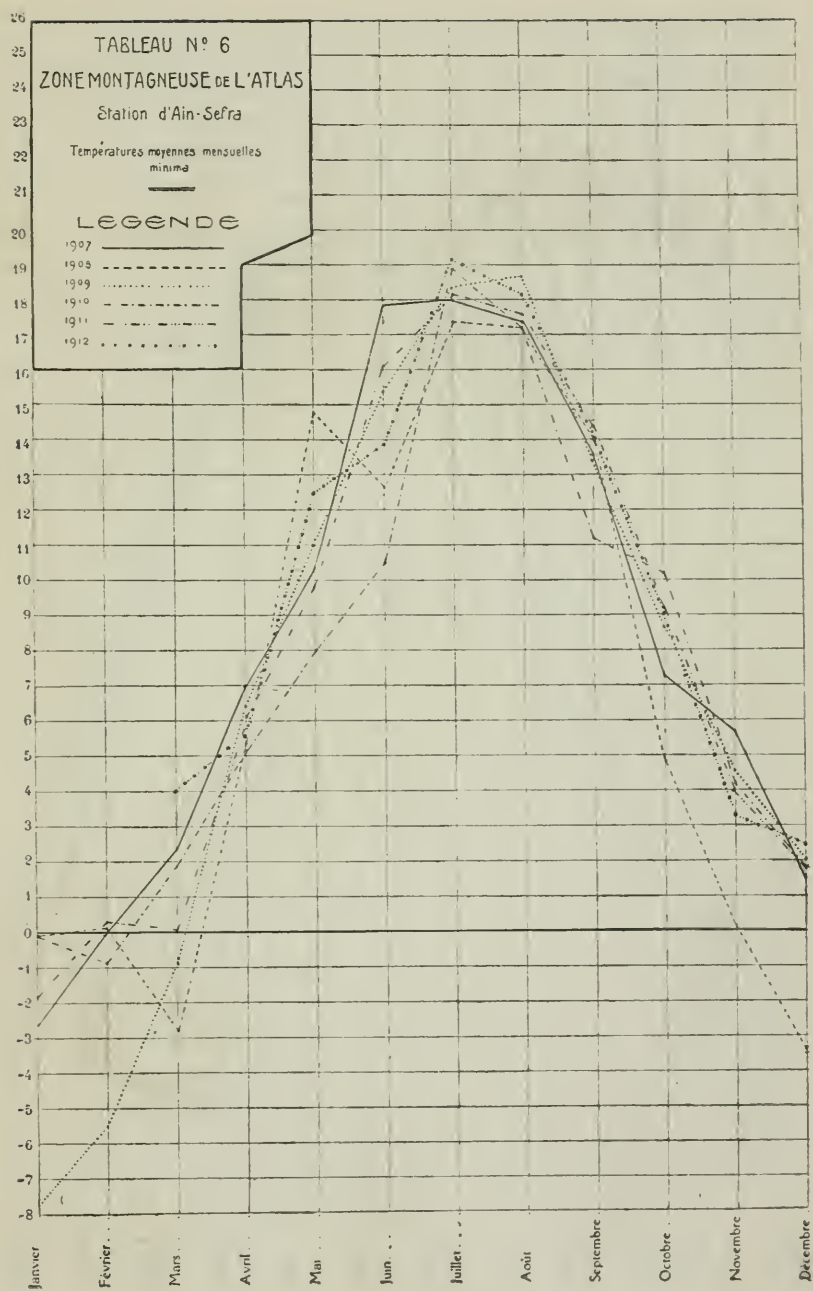
(Voir le texte page 38)

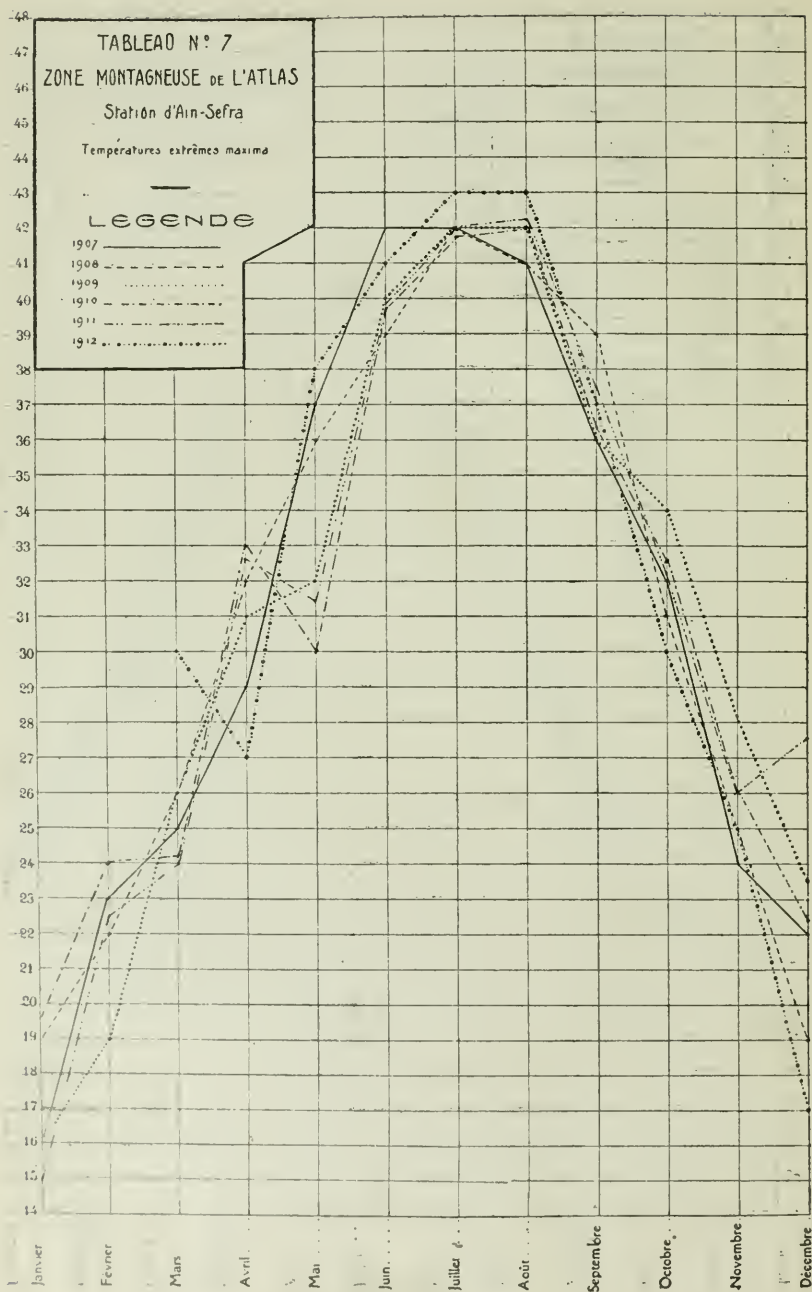


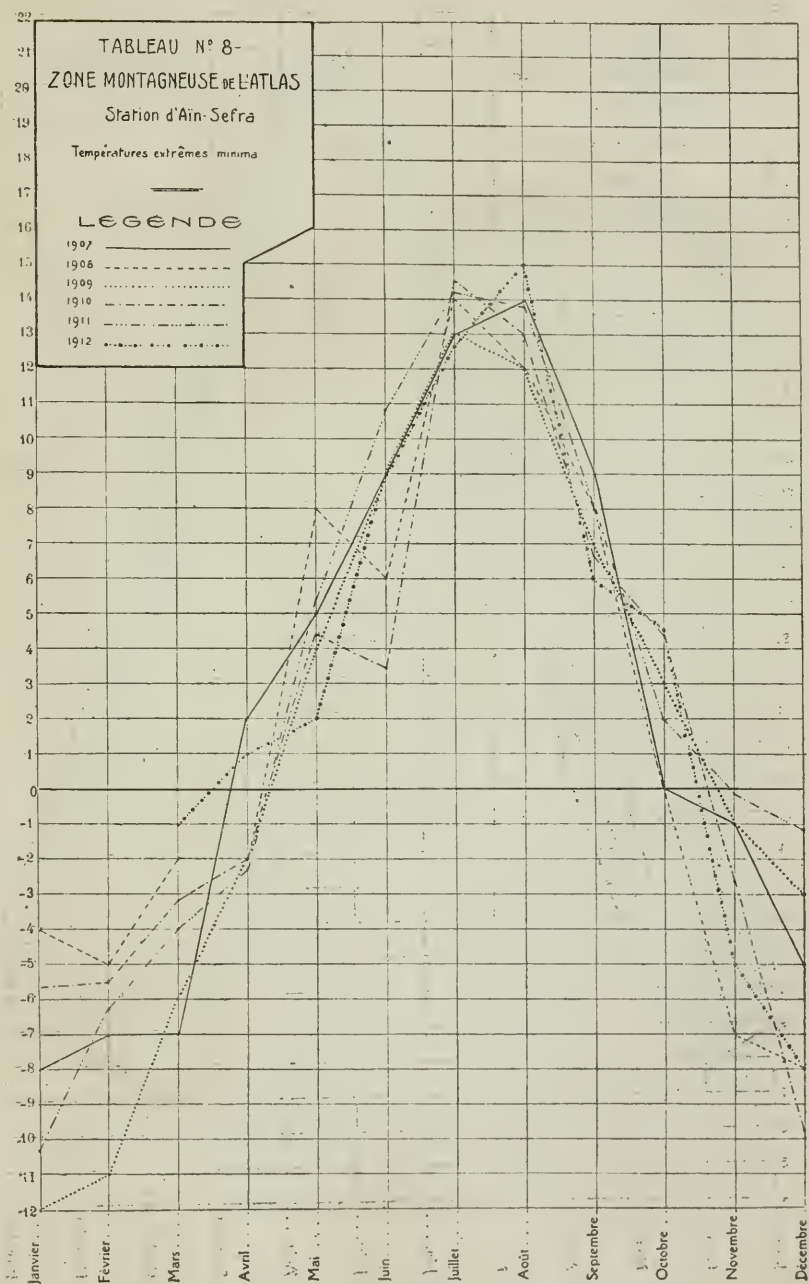


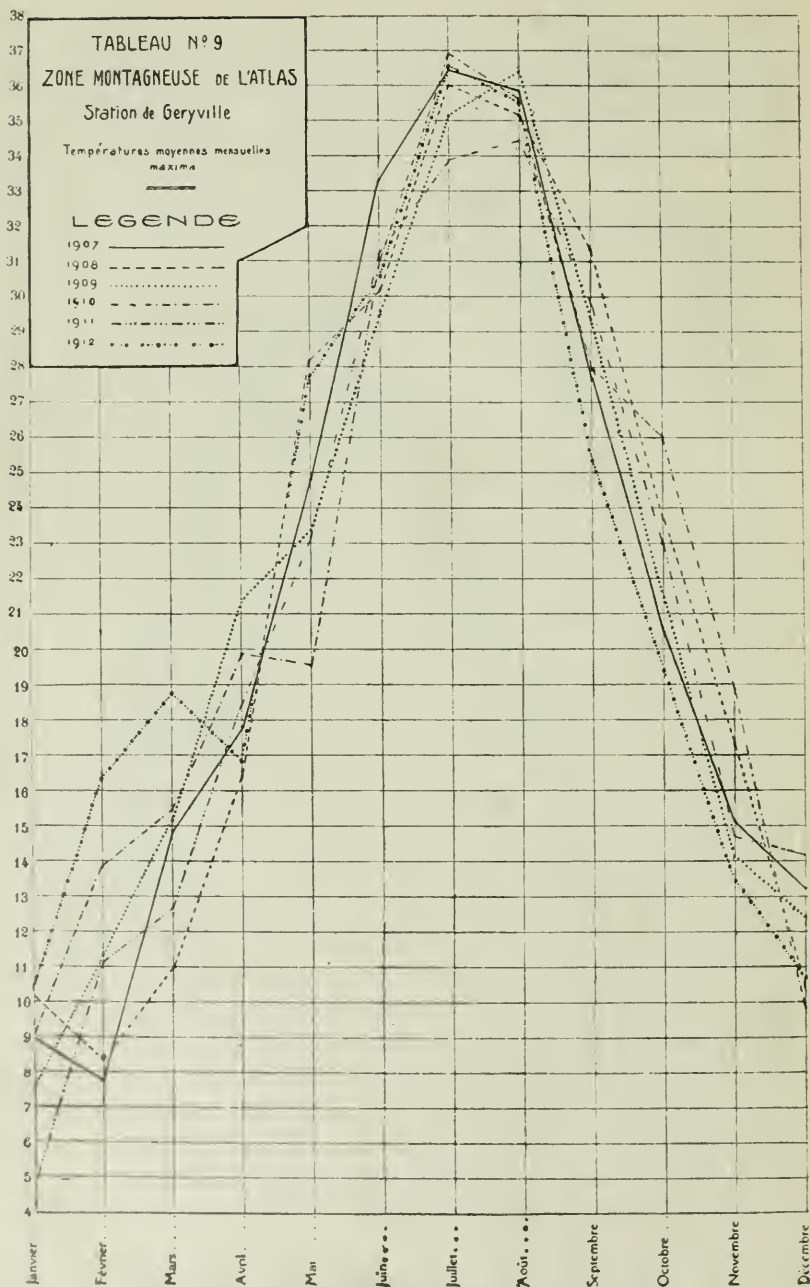


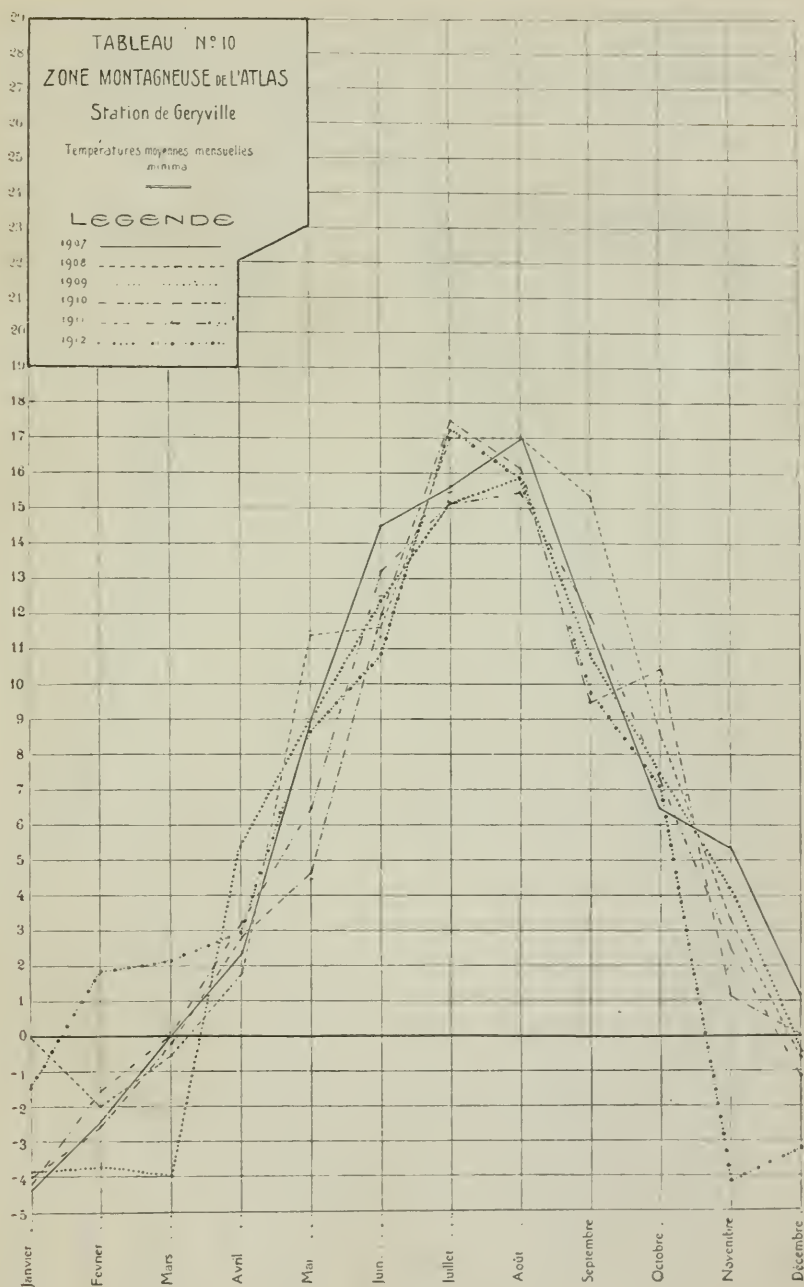


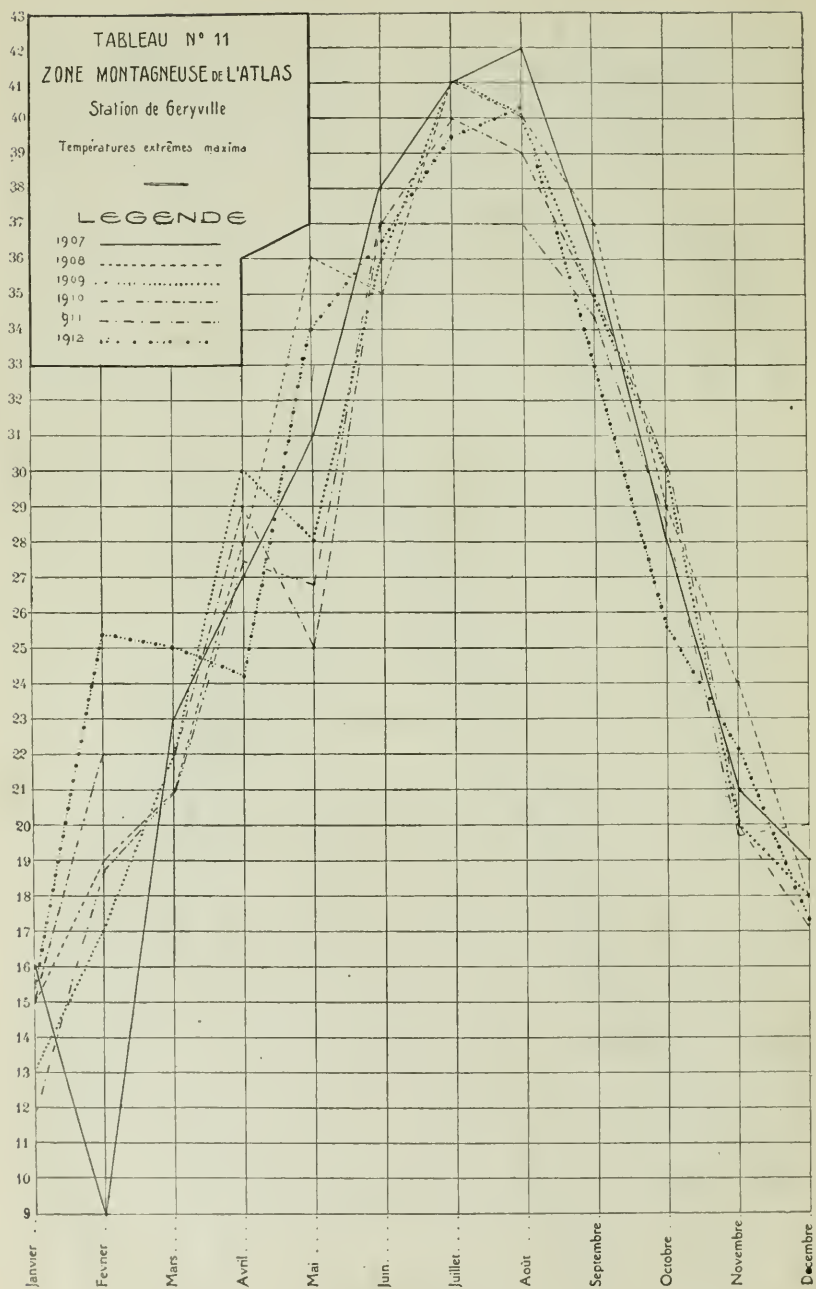


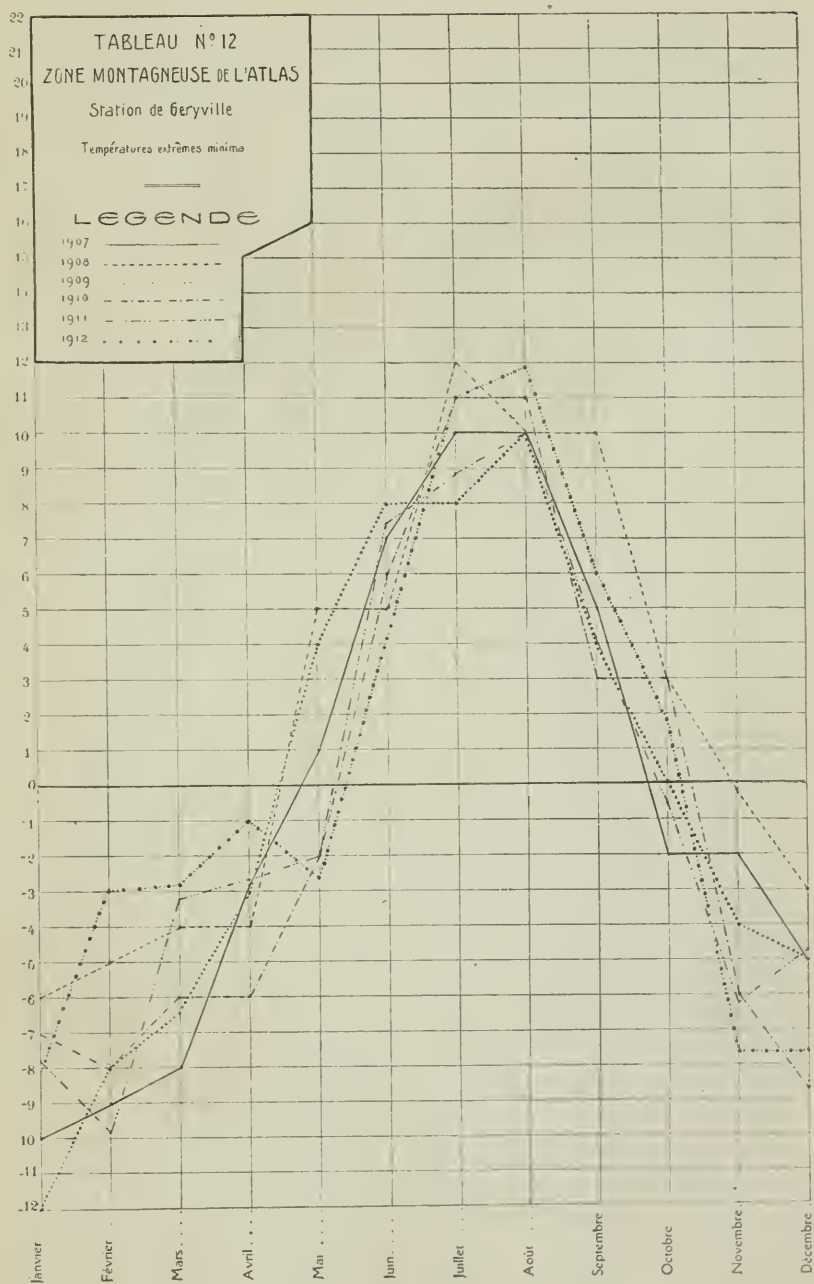


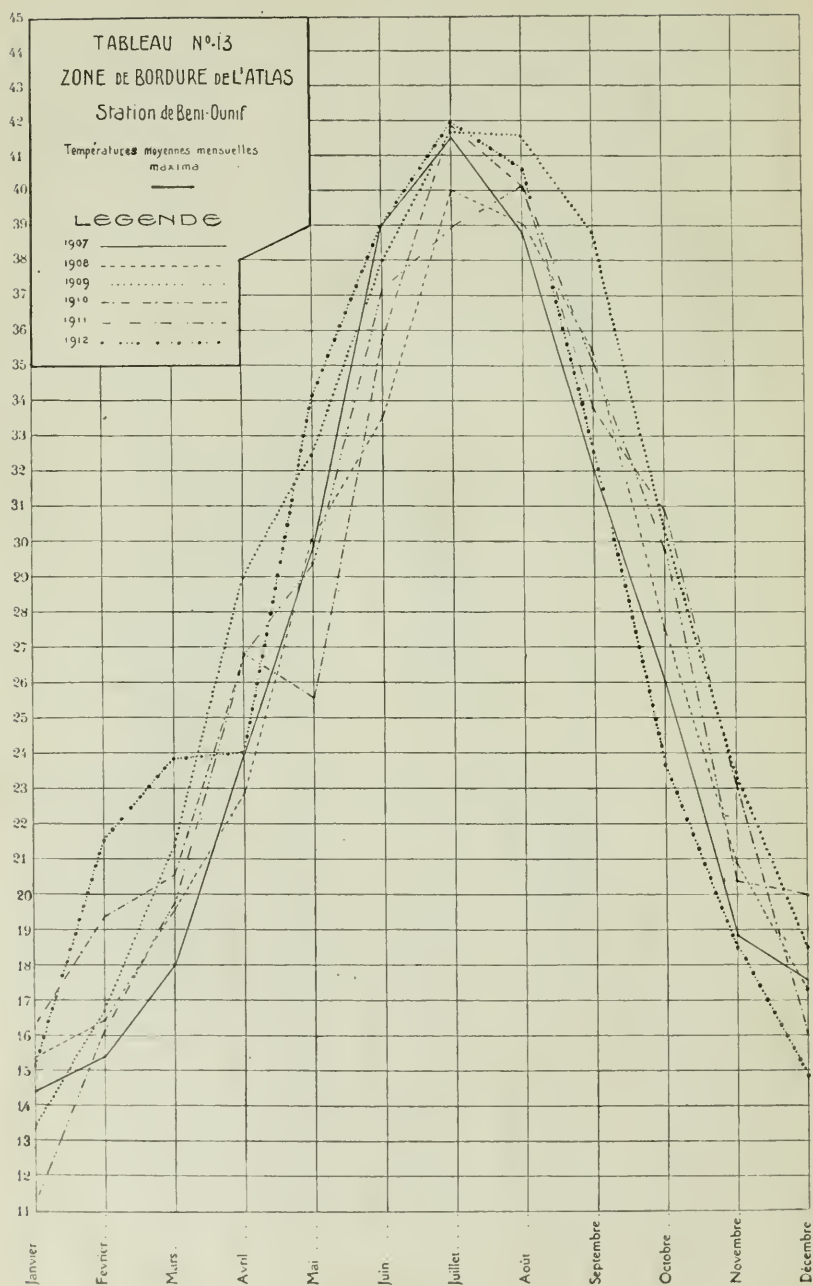


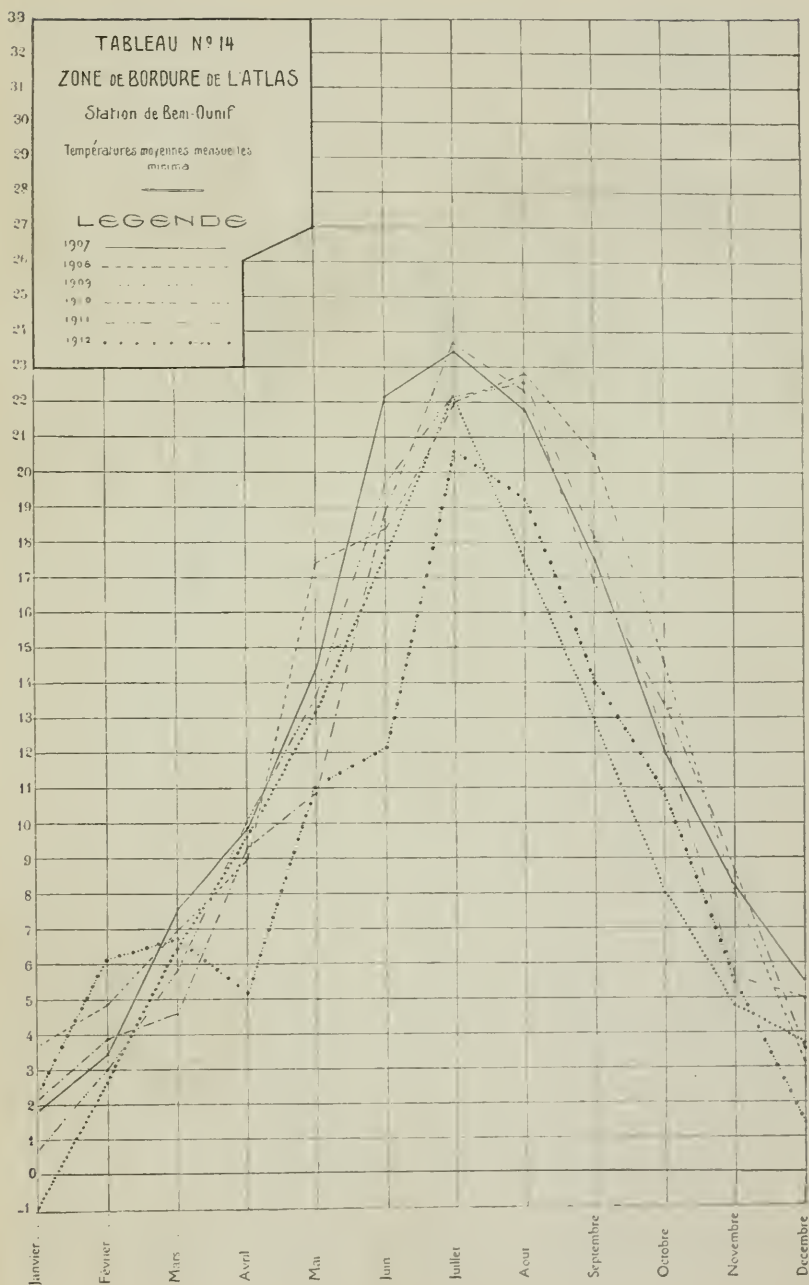


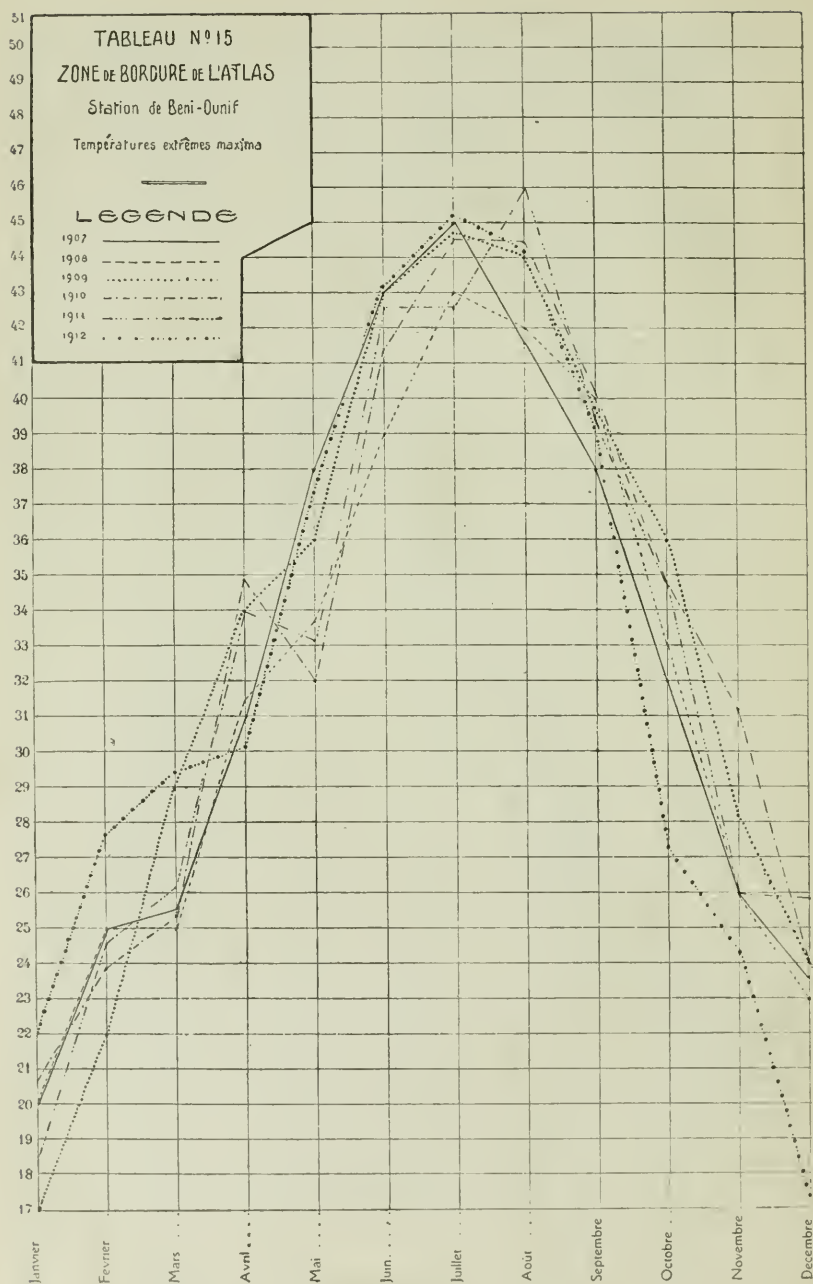


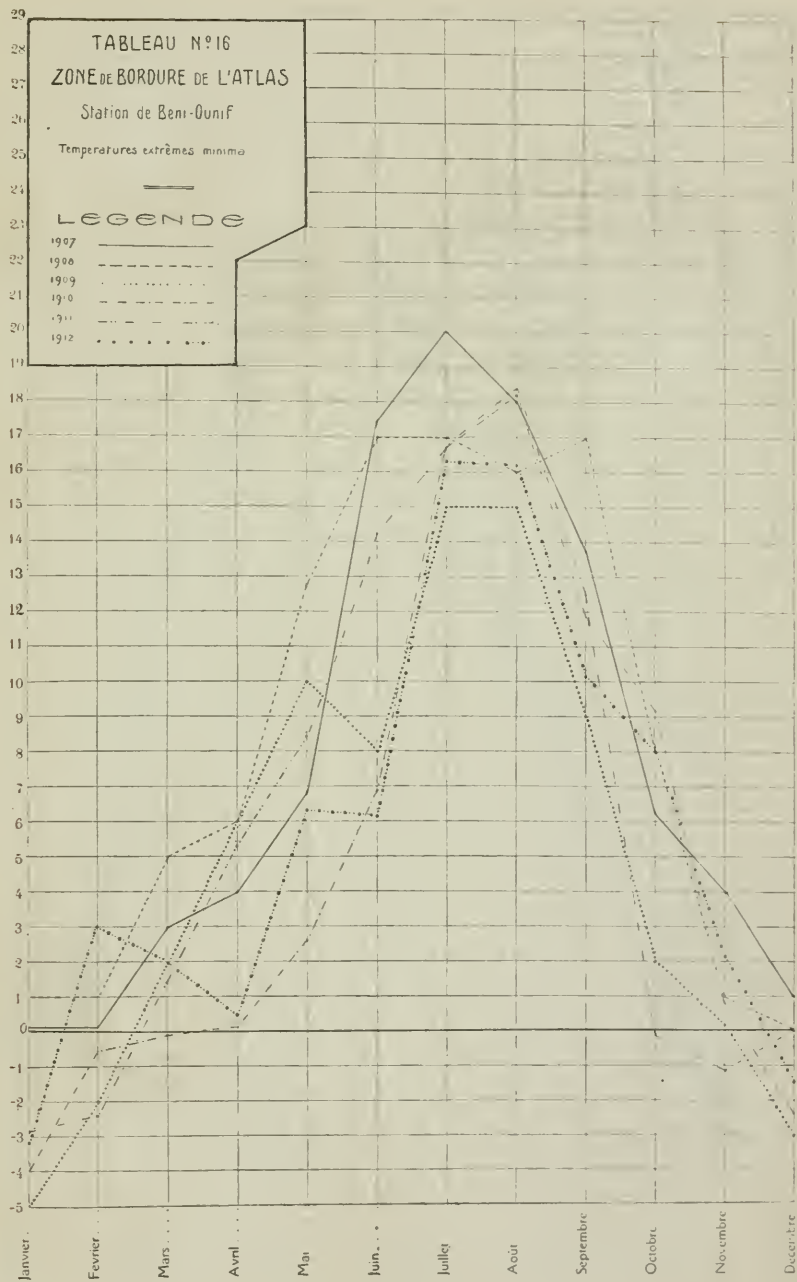


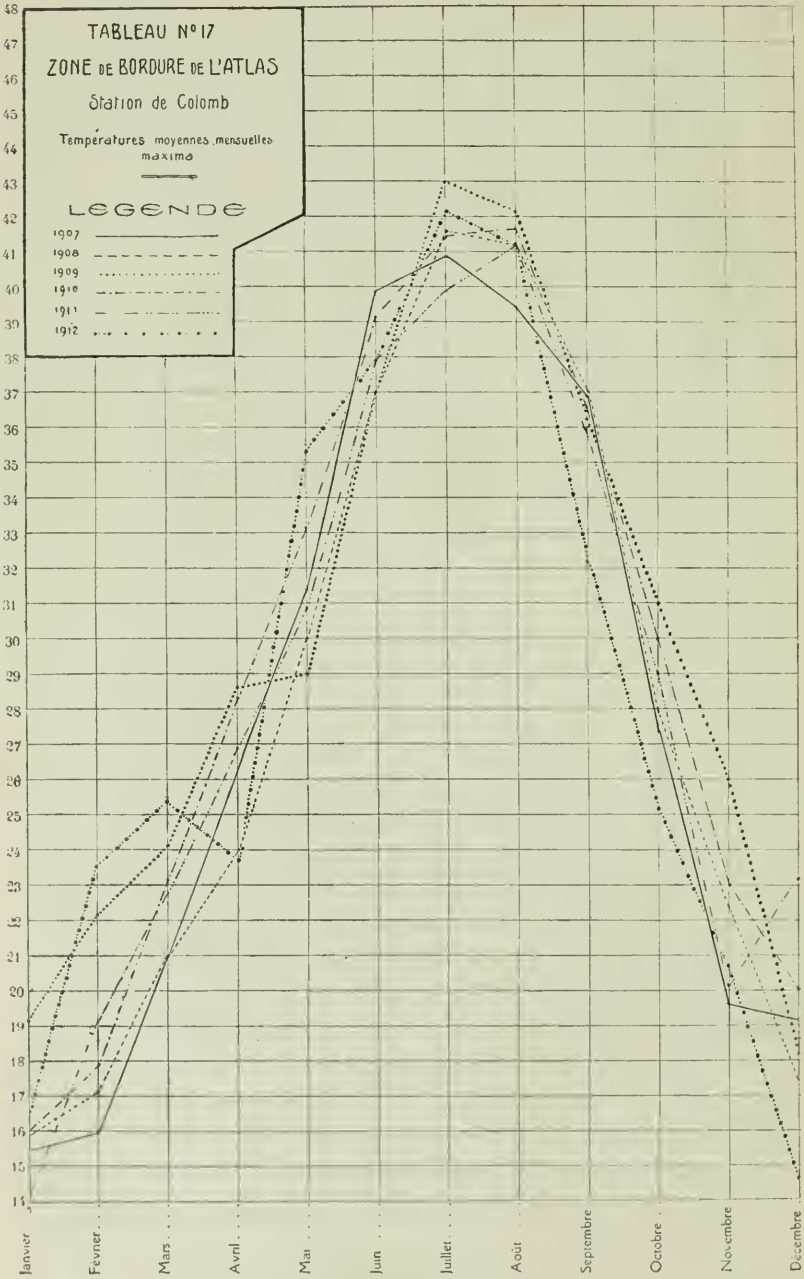


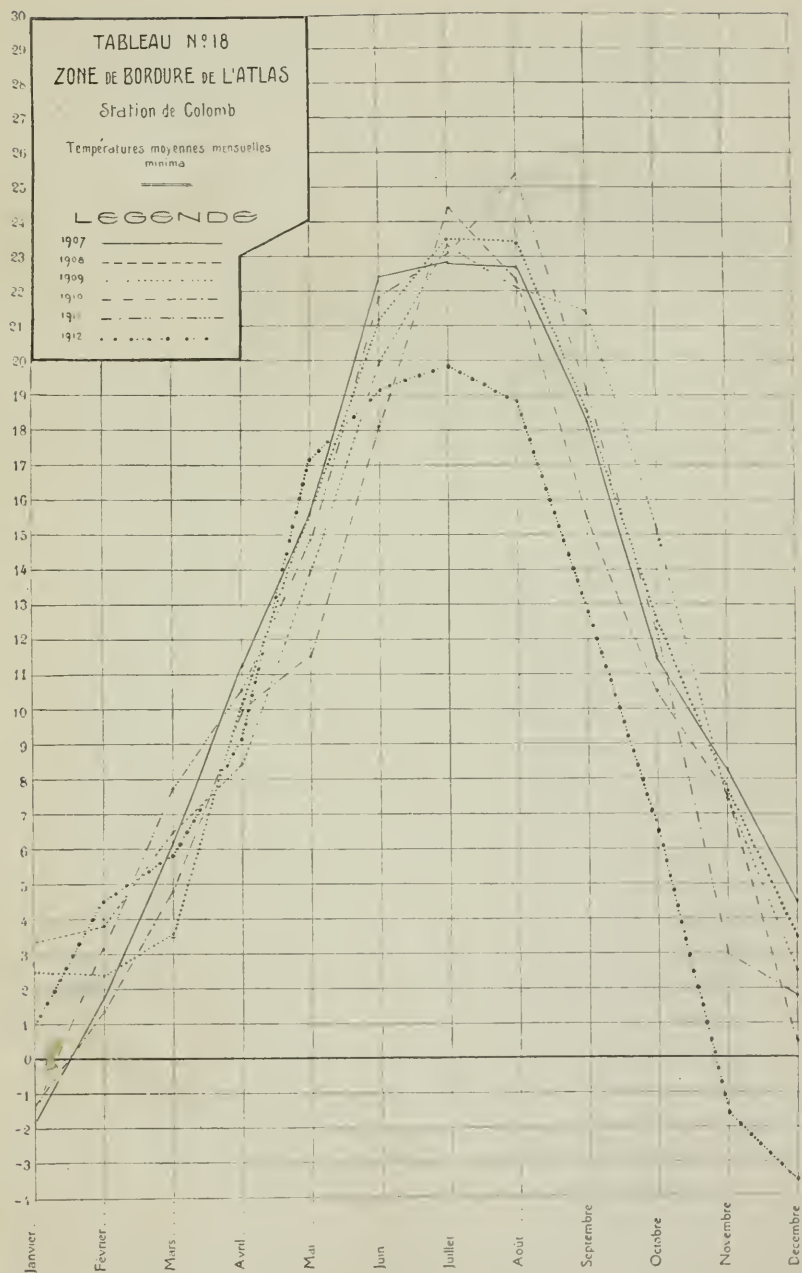


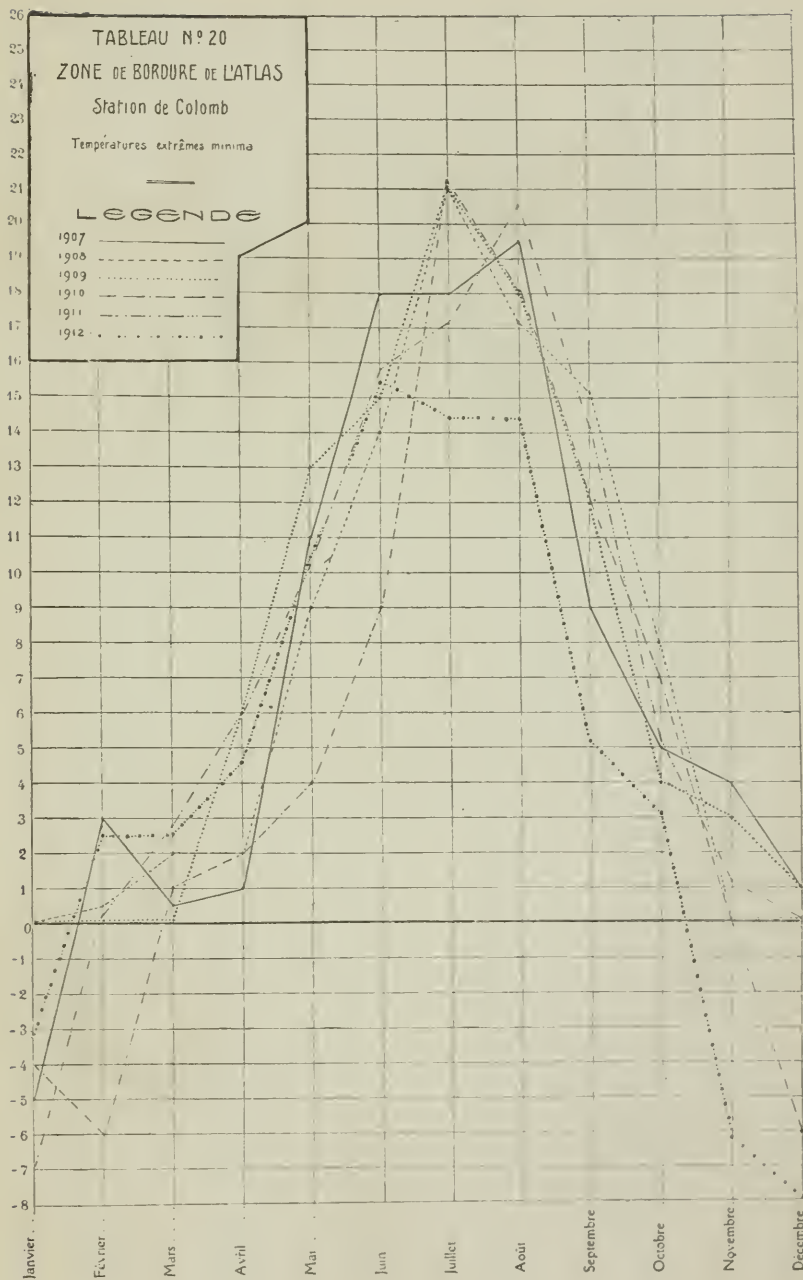


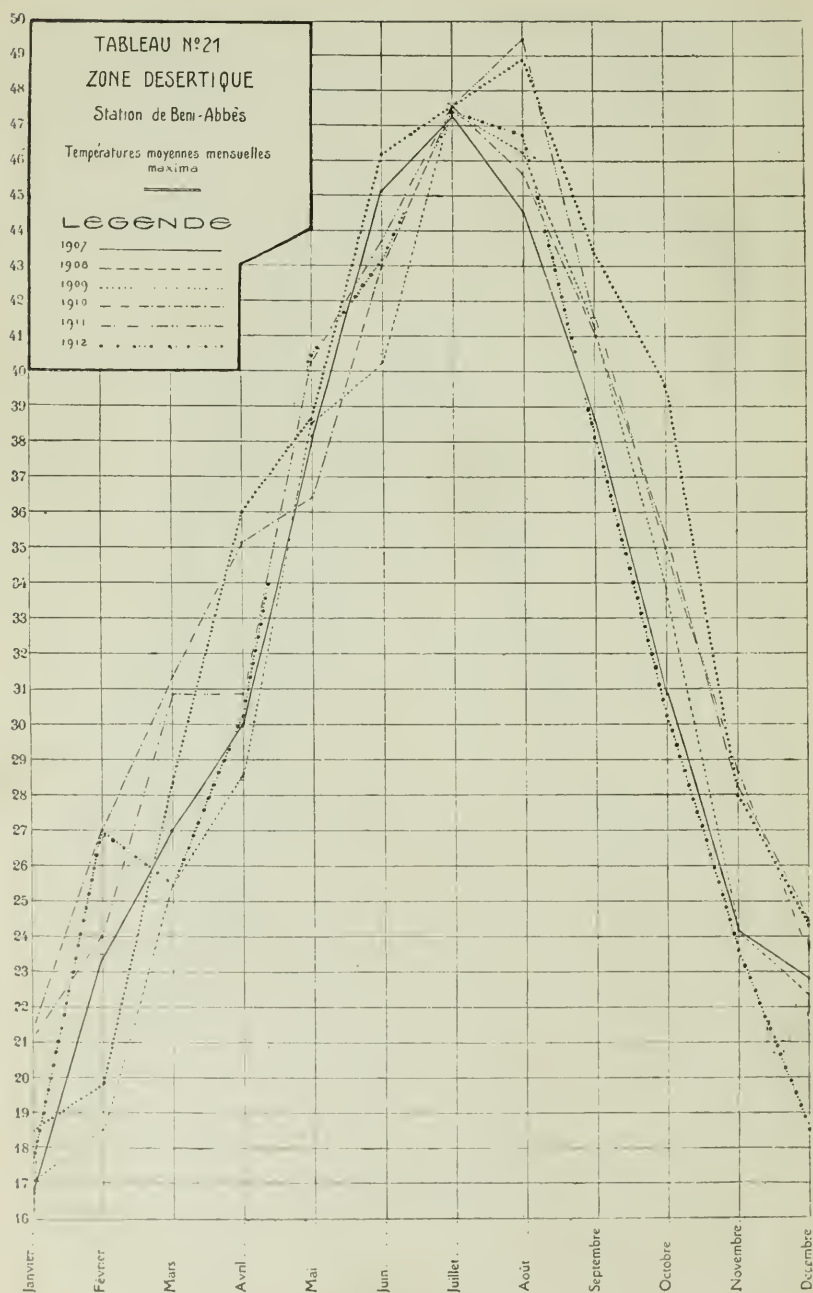


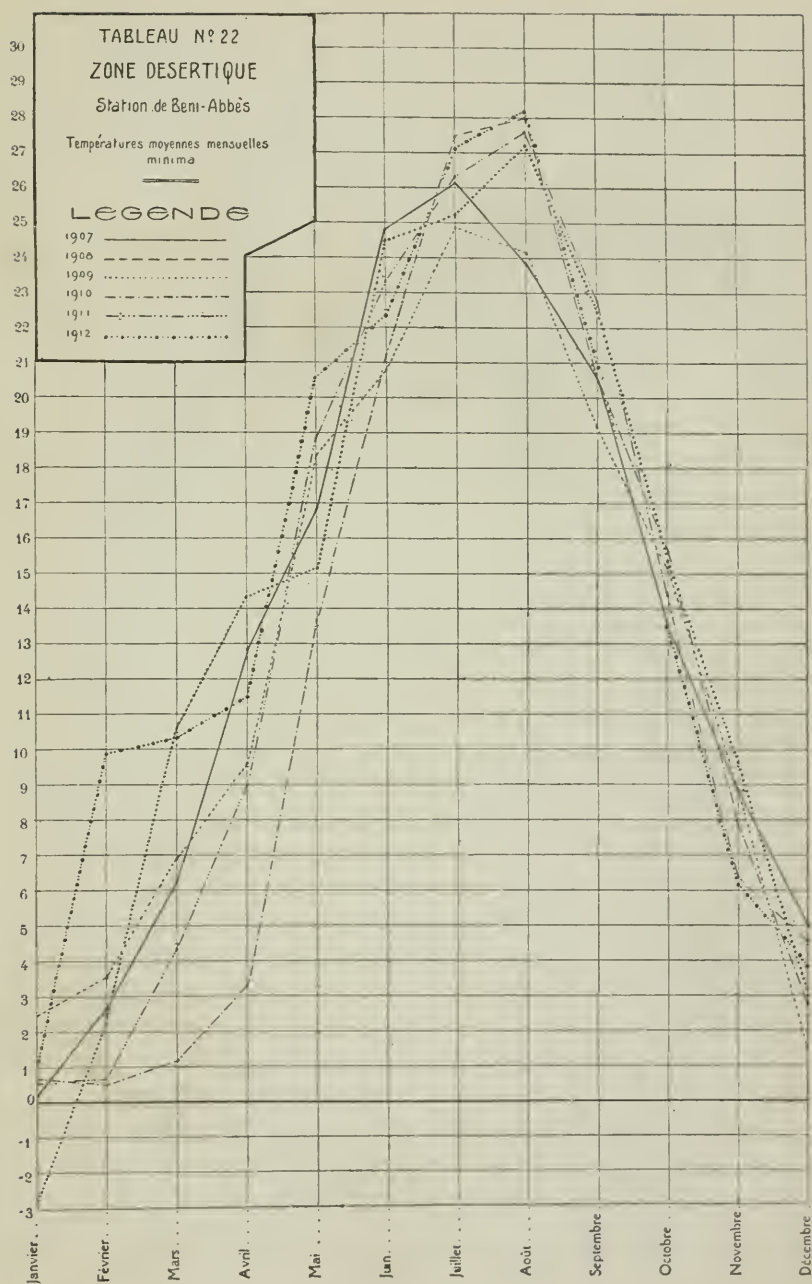


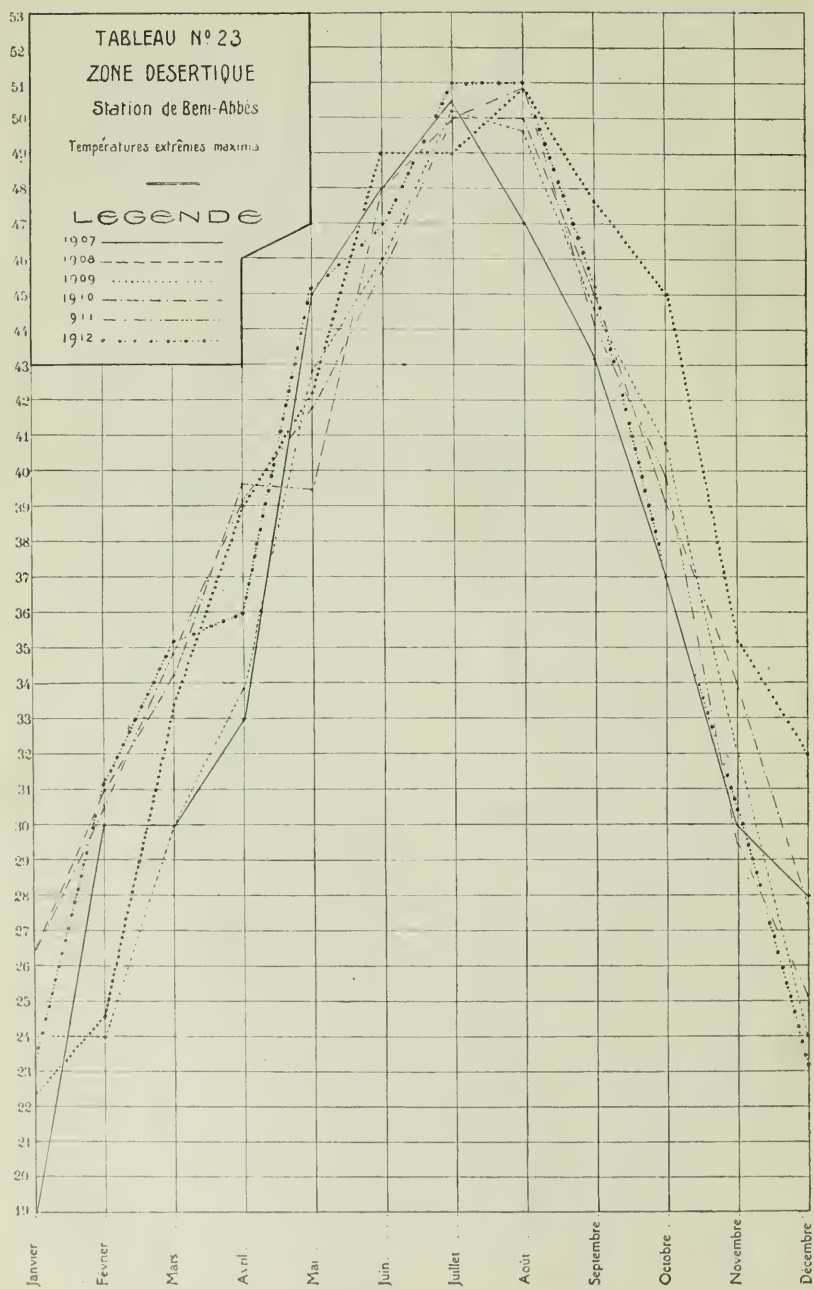


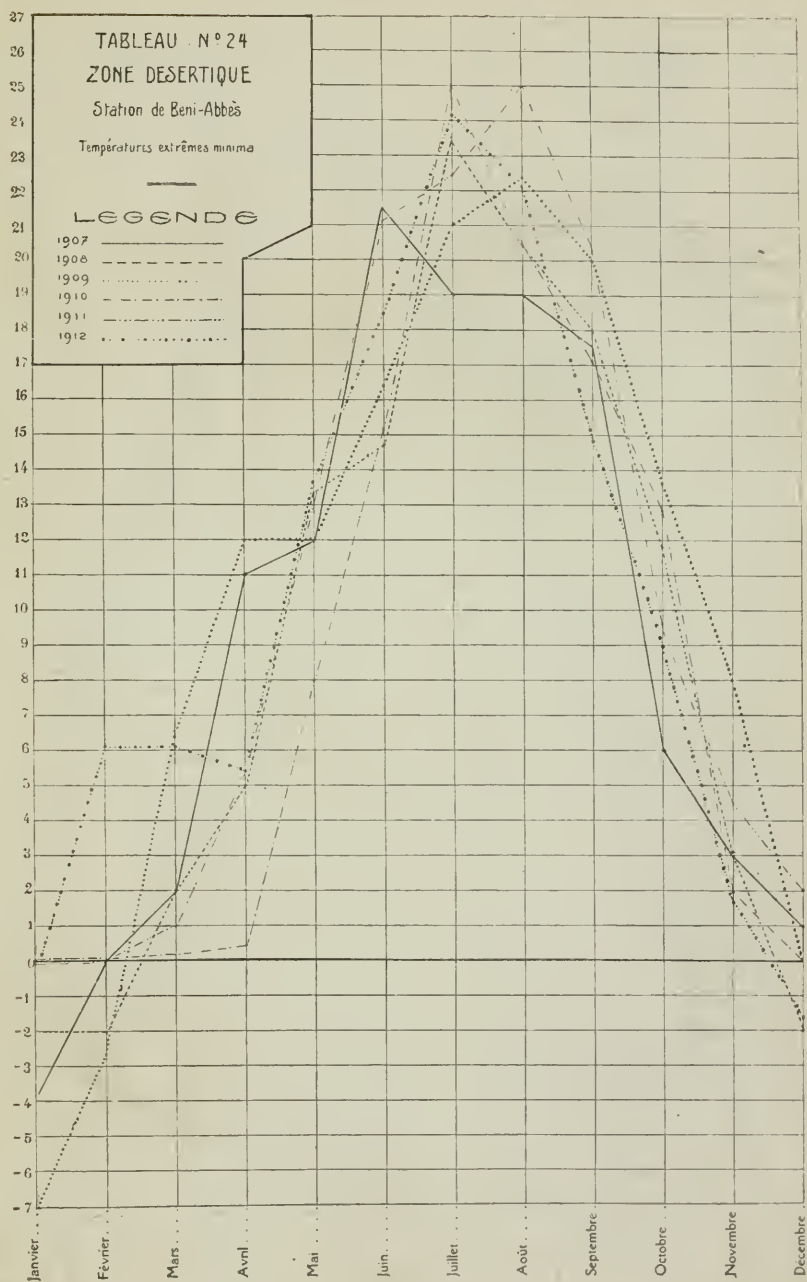


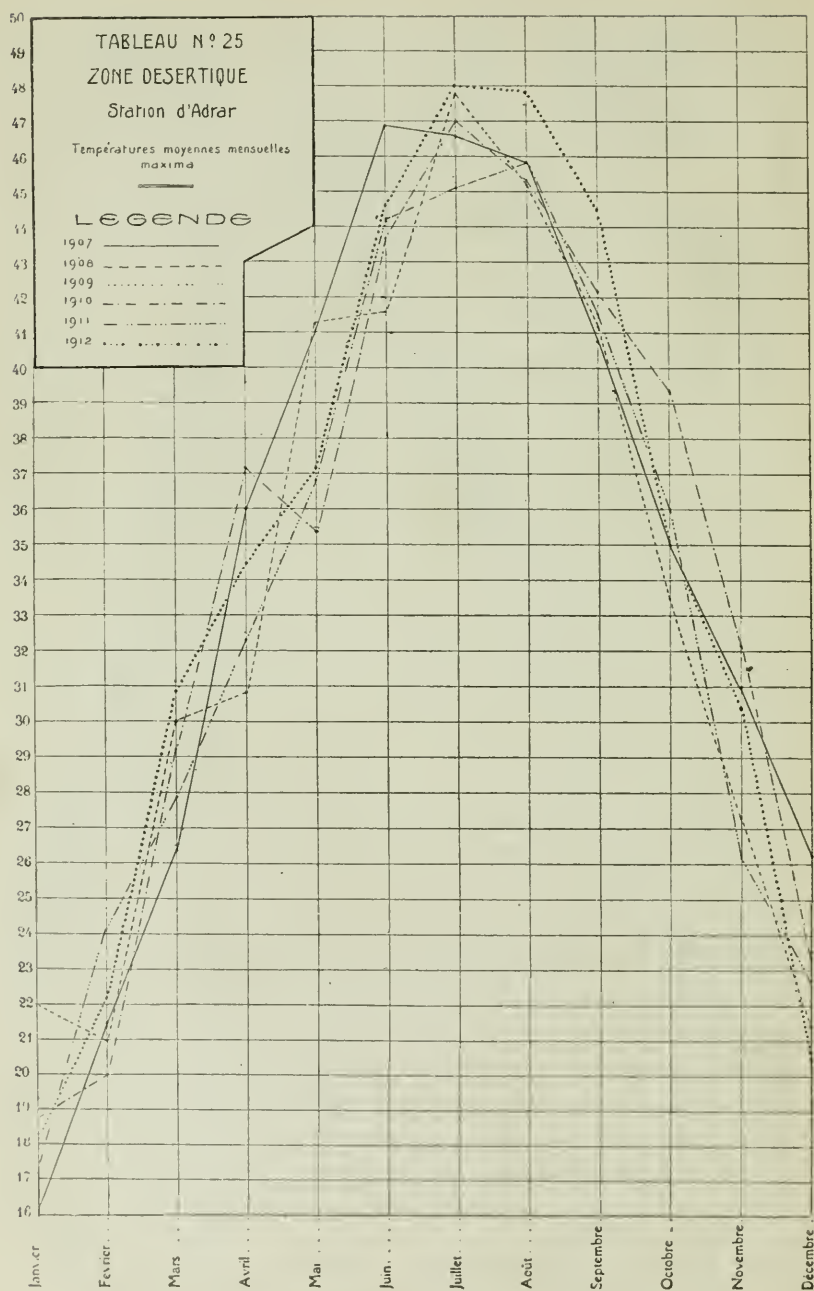


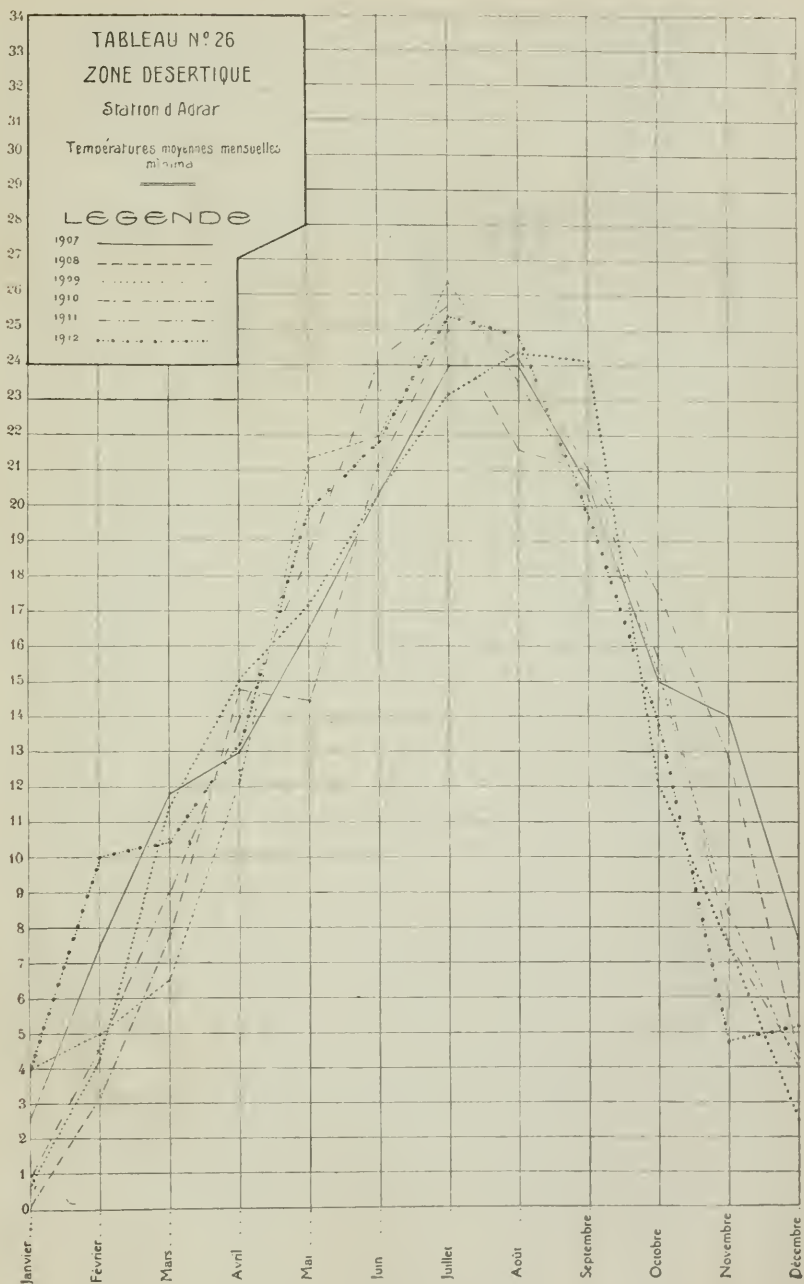


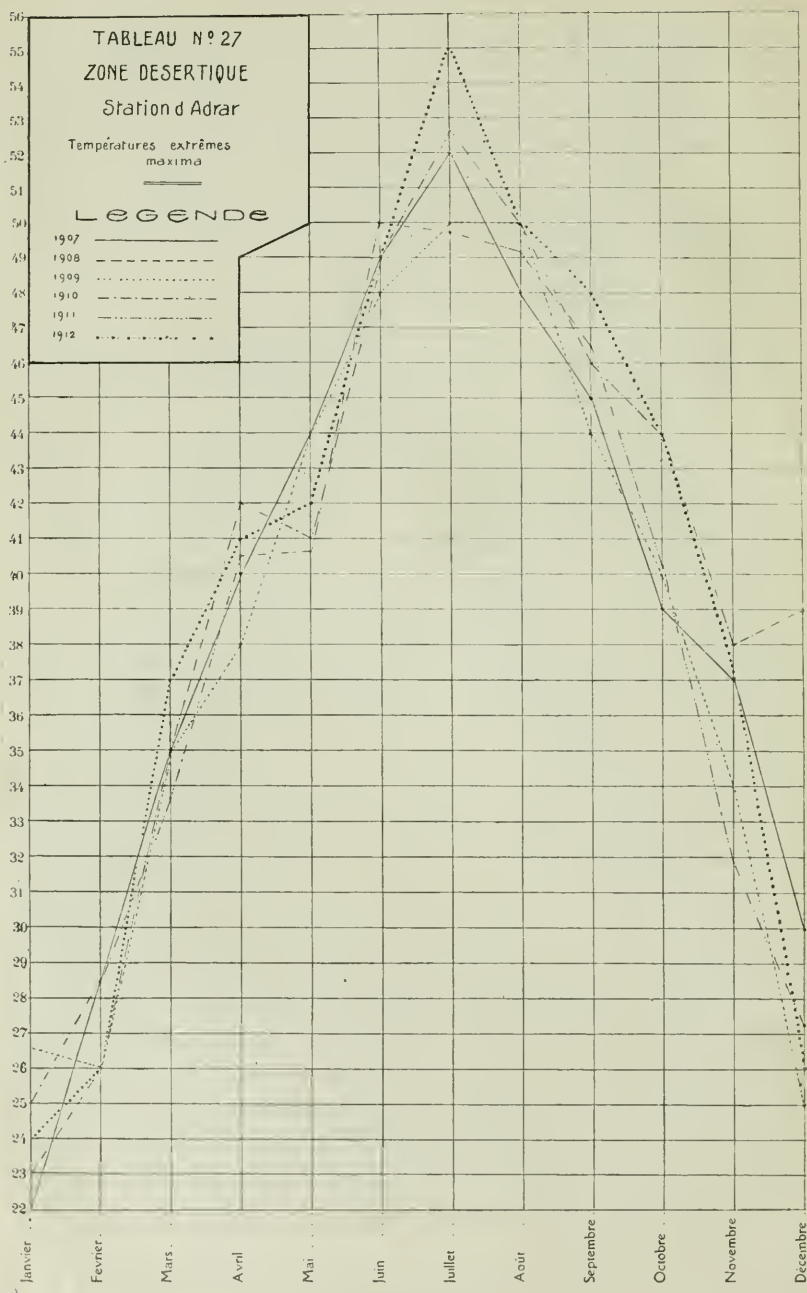


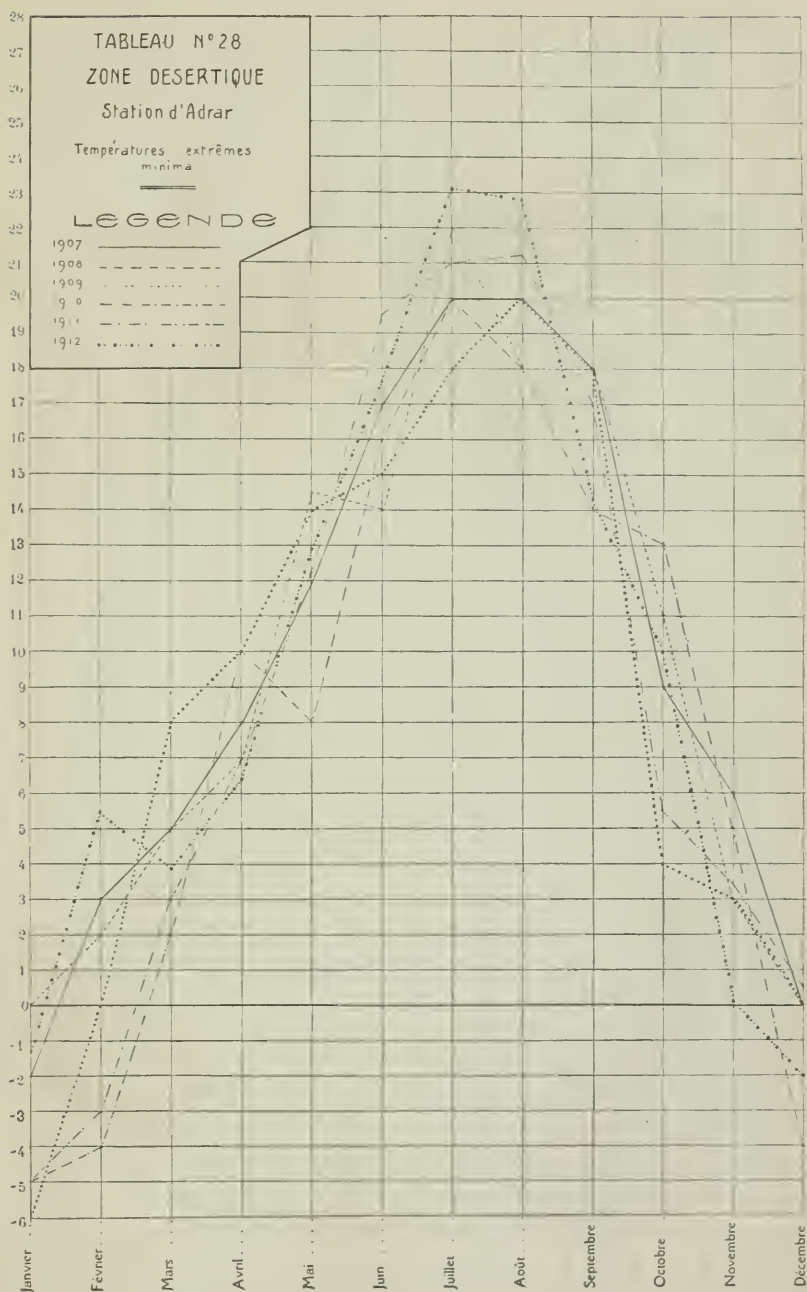


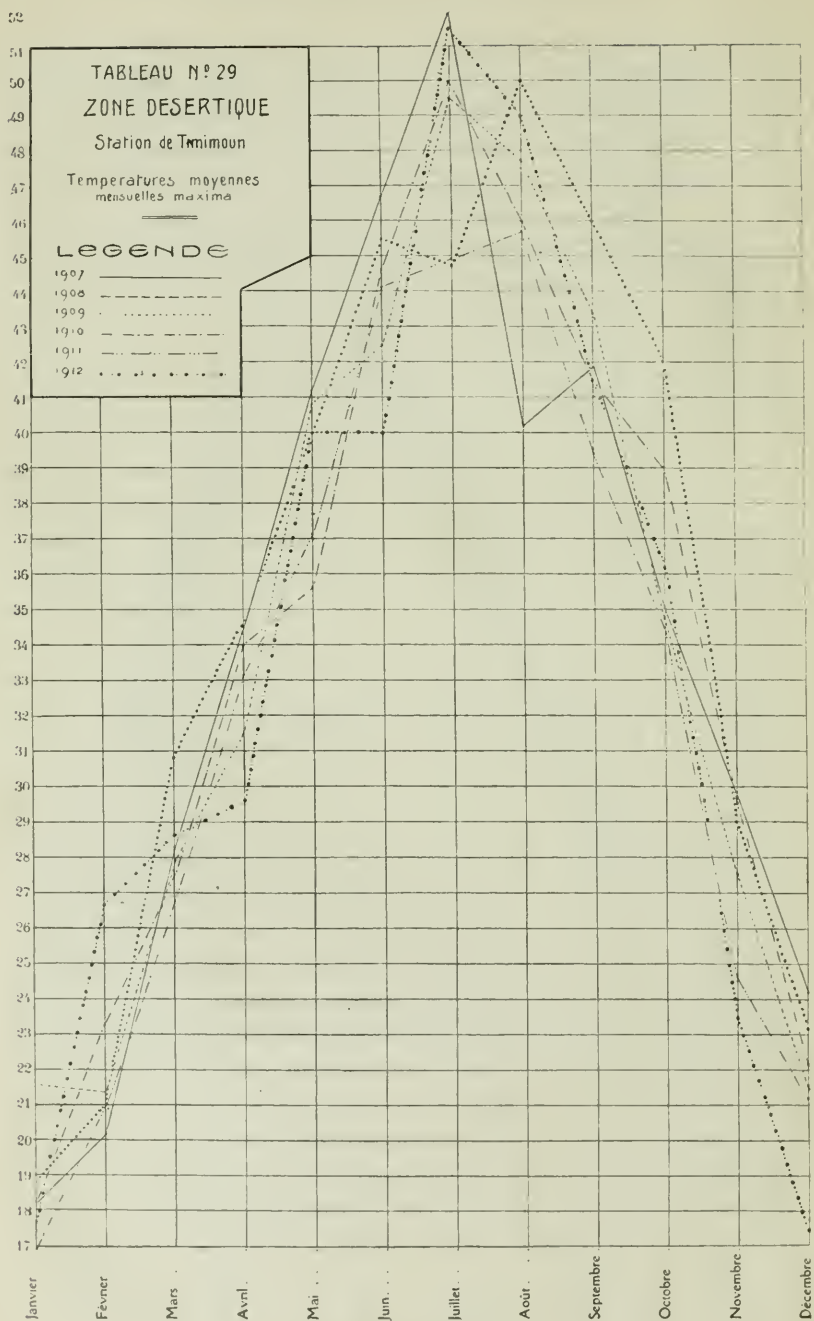


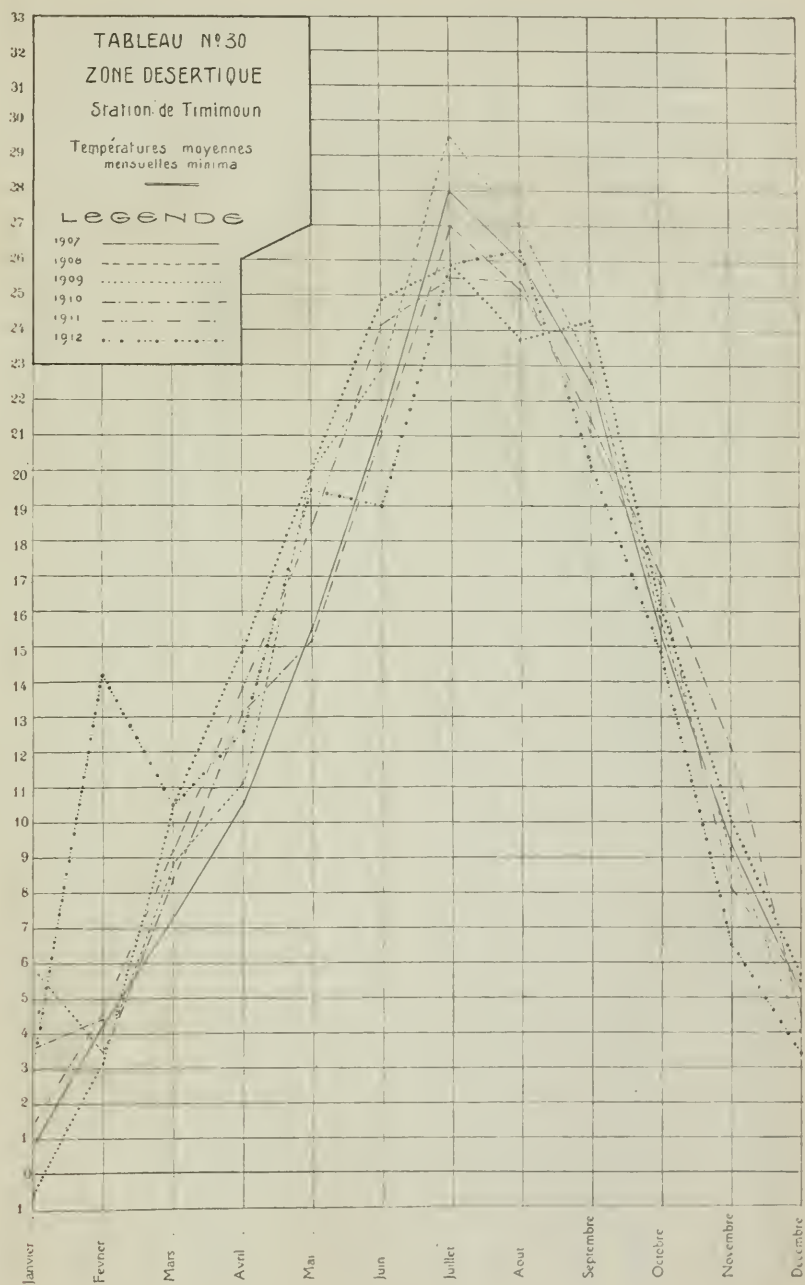


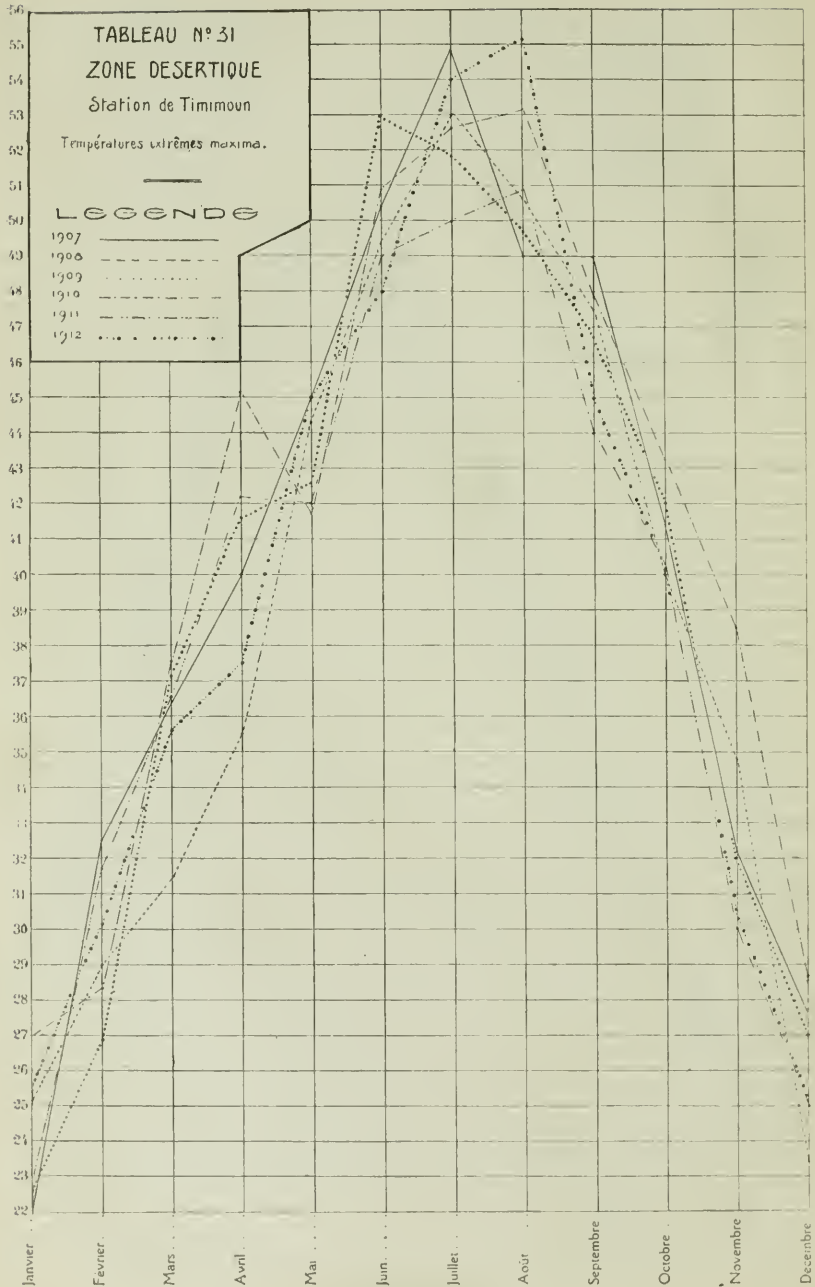


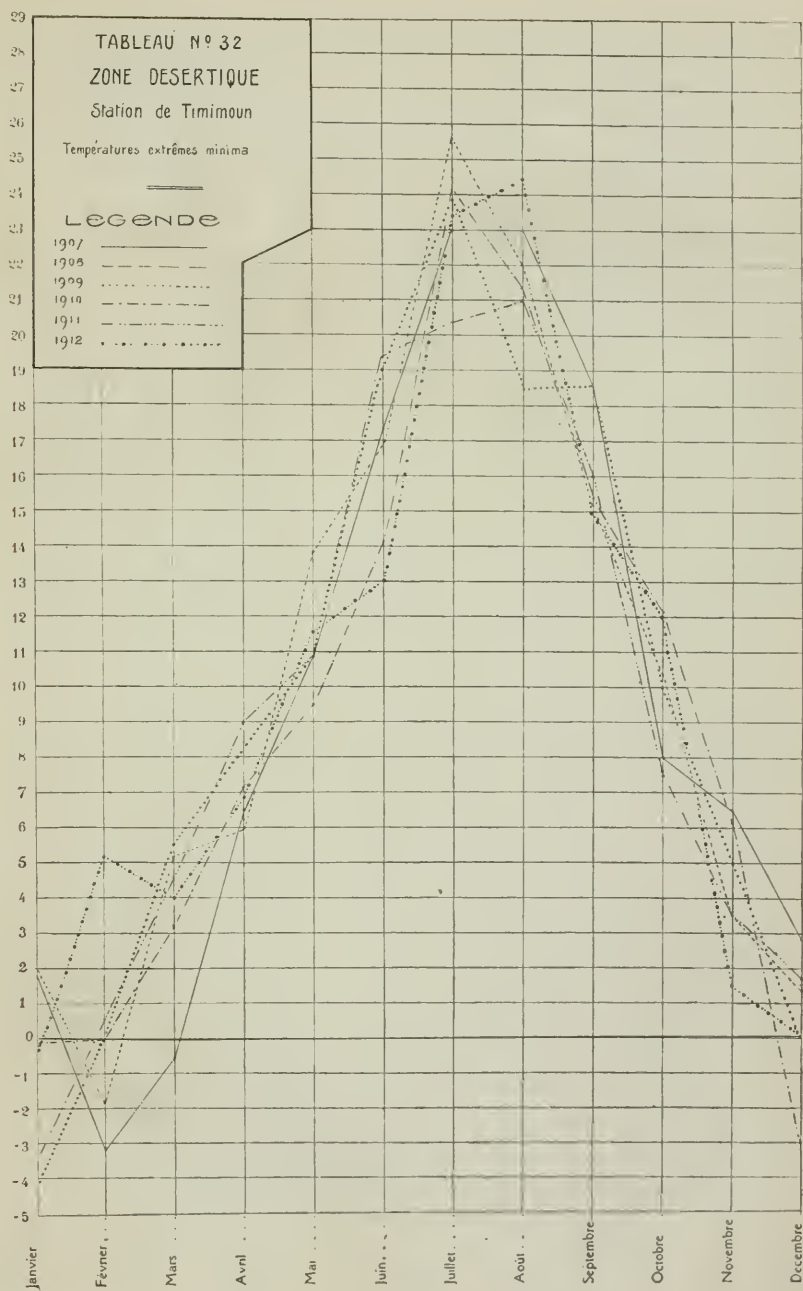


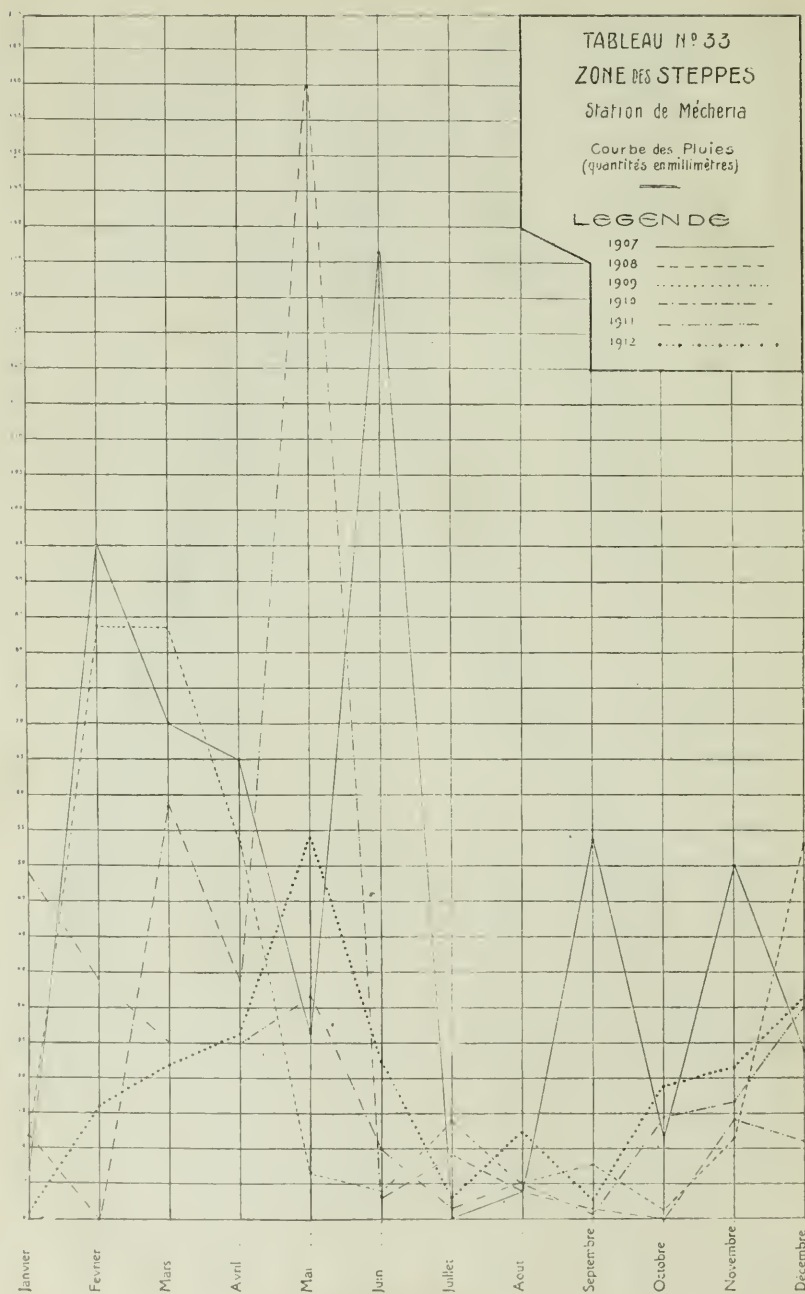


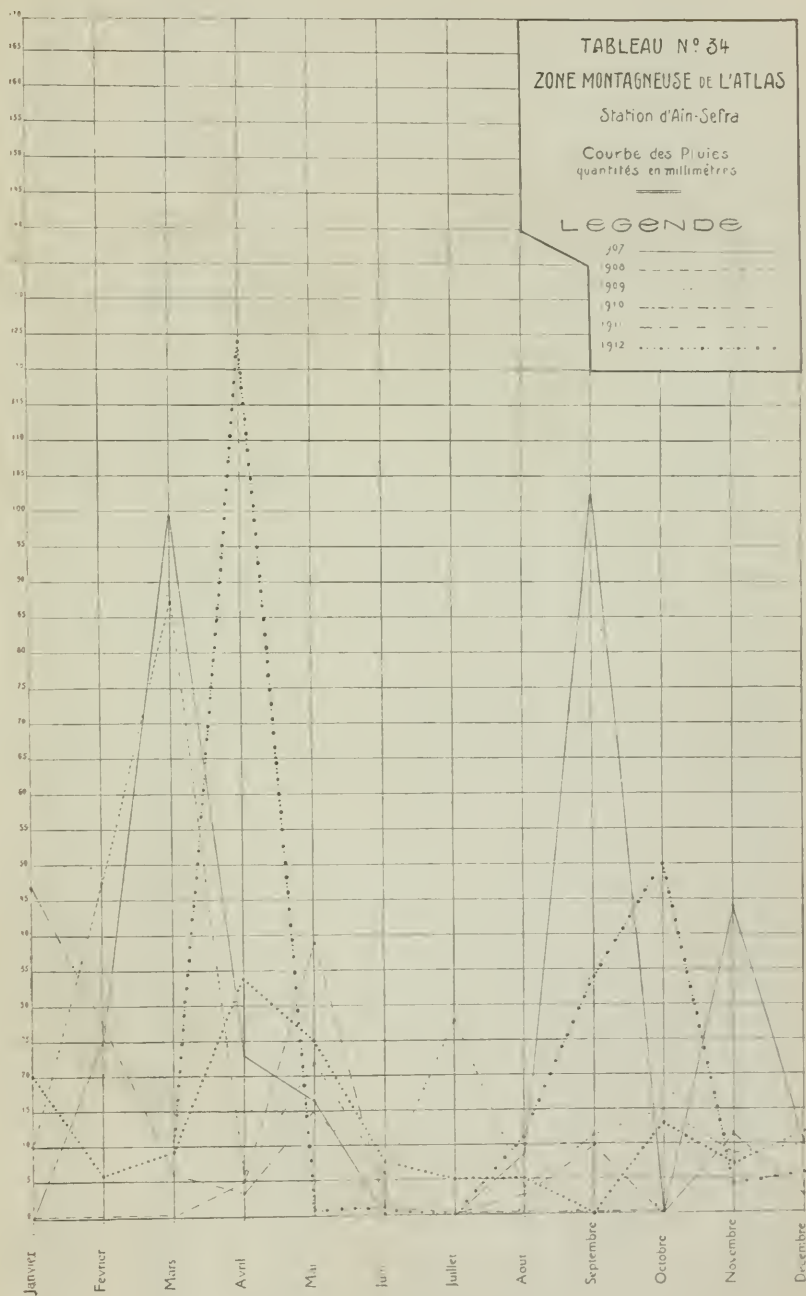


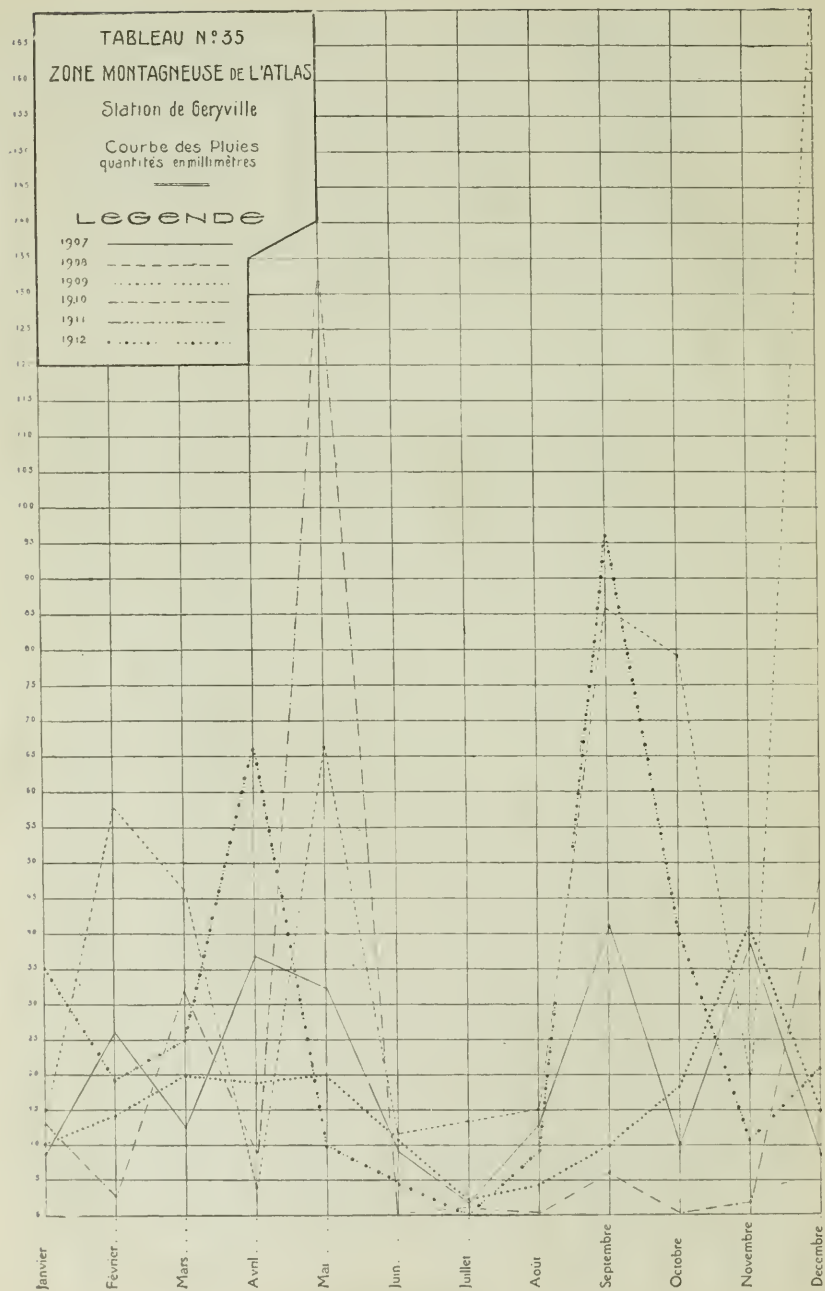












OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 4^{er} Juin au 1^{er} Décembre 1914

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en $\frac{m}{m}$	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITE (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Juin	731,3	19,6	29,9	24,7	76,0	598,6	20,4	3	S. E.	4,0	3,6	15,5	12
Juillet.....	730,5	22,8	33,9	28,3	79,0	670,1	0	0	S. E.	4,1	3,1	14,5	15
Août	730,6	26,5	36,7	31,6	80,0	565,4	gouttes	2	S. E.	4,0	3,5	14,5	16
Septembre.....	729,1	23,0	34,4	28,7	78,0	596,1	0	0	S. E.	1,0	2,4	14,0	17
Octobre.....	731,2	12,7	24,0	18,3	72,0	493,0	26,0	5	S. W.	4,1	2,7	14,5	12
Novembre....	729,1	11,2	22,4	16,8	70,0	304,7	47,0	8	S. E.	4,5	3,2	16,5	14
TOTAUX.....	—	—	—	—	—	—	94,4	18	—	—	—	—	—

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1914

ROSE des VENTS	Juin			Juillet			Août			Septembre			Octobre			Novembre			TOTAUX du 1 ^{er} juin au 1 ^{er} décembre 1914	TOTAUX du 1 ^{er} juin au 1 ^{er} décembre 1913
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir		
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	0	5	0	6	4	1	4	2	1	2	2	0	4	2	5	2	5	2	47	57
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	2	0	8	11	1	1	3	2	0	0	1	0	3	1	2	2	0	29	27
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	15	16	15	8	15	22	16	22	14	18	17	17	6	8	15	12	9	17	253	239
S. S. E.	0	1	1	0	0	0	1	0	4	1	0	1	0	1	0	1	0	0	11	19
S.	7	2	2	5	3	2	2	4	0	2	3	7	5	3	8	4	5	8	72	64
S. S. W.	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	0	3	0
S. W.	8	4	6	16	3	9	5	3	5	9	5	3	19	11	5	9	7	3	130	135
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	2	0	0	0	0	4	1
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	7	0
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	30	30	30	31	31	31	31	31	31	30	30	30	31	31	31	30	30	30		

MOUVEMENT DE LA NAVIGATION

DANS LES

PORTS

du Département d'Oran

MOUVEMENT COMMERCIAL

PRODUITS AGRICOLES



Mouvement de la Navigation du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1912

INDICATION du PAVILLON	ENTRÉES		SORTIES		Entrées et Sorties réunies	
	NOMBRE	Tonnage	NOMBRE	Tonnage	NOMBRE	Tonnage
	de navires		de navires		de navires	
Français.....	2.183	1.669.116	2 186	1.672.805	4.369	3.341.921
Anglais	492	855.682	499	858.510	991	1.714.192
Autrichien.....	137	255.175	139	257.847	276	513.022
Allemand	148	233.189	150	237.579	298	470.768
Italien.....	153	186.152	153	185.720	306	371.872
Espagnol.....	329	110.446	320	109.563	649	220.010
Grec	55	88.460	56	89.552	111	178.012
Norvégien	59	84.161	55	77.230	114	161.391
Belge	46	61.738	46	61.821	92	123.559
Danois	50	54.734	51	55.414	101	110.148
Suédois	24	24.483	21	22.269	45	46.752
Hollandais.....	14	19.619	15	21.034	29	40.653
Russe.....	4	7.191	5	9.236	9	16.427
Américain.....	2	3.558	2	3.558	4	7.116
Portugais.....	4	441	4	441	8	888
TOTAUX en 1912.	3.700	3.654.148	3 702	3.662.582	7.402	7.316.730
— en 1911.	4.133	4.183.819	4.130	4.174.160	8.263	8.357.979
DIFFERENCE 1912.	»	»	»	»	— 1.161	— 1.041.249

Relevé total du Mouvement des ports du département d'Oran, pendant l'année 1912

(Entrées et sorties réunies)

DÉSIGNATION DES PORTS	ENTRÉES		SORTIES		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIES	
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE
Oran	3,700	3,654,148	3,702	3,662,582	7,402	7,316,730
Mers-el-Kebir	294	29,786	295	29,937	589	59,723
Mostaganem	578	277,599	577	277,806	1,155	555,405
Arzew	429	264,995	424	268,409	853	533,404
Beni-Saf	288	246,196	286	244,523	574	490,719
Nemours	269	122,749	266	123,069	535	245,818
Houatme	39	15,990	37	14,195	76	30,185
Kiss-Adjeroud	51	5,817	51	5,817	102	10,634
Totaux en } 1912....	5,648	4,617,280	5,638	4,626,338	11,286	9,243,618
} 1911....	6,330	5,137,694	6,329	5,130,317	12,659	10,268,011
Différence en } plus....	682	520,414	691	503,979	1,373	1,024,393
} moins.						

Mouvement de la Navigation du port d'ORAN, par pavillon, pendant l'année 1913

INDICATION du PAVILLON	ENTRÉES		SORTIES		Entrées et Sorties réunies	
	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage
Français.....	2.361	1.984.806	2.350	1.976.617	4.711	3.961 423
Anglais.....	445	696.751	447	694.987	892	1.391.738
Autrichien	182	353.402	175	345.109	357	698 511
Allemand	139	216.916	143	219.931	282	436 847
Espagnol	393	179.564	389	182.269	782	361.833
Italien	79	93.479	83	93.052	162	186.531
Grec	51	88 938	52	89.745	103	178.683
Norvégien.....	47	66.036	47	67.929	94	133.965
Belge	35	44.087	36	45 216	71	89.303
Danois	43	44.426	40	41.773	83	86.199
Hollandais.....	32	25 930	31	25.745	63	51.675
Suédois	21	23.076	22	23.874	43	46.950
Russe	4	7.074	4	7.074	8	14.148
Américain	1	1.616	1	1.616	2	3.232
Portugais	5	776	5	769	10	1.545
Egyptien	1	87	1	87	2	174
TOTAUX en 1913.	3 839	3.826.964	3.826	3.815.793	7.665	7.642.757
— en 1912.	3.700	3.654.148	3.072	3.662.582	7.402	7.316.731
DIFFÉRENCE 1913.	»	»	»	»	+ 263	+ 326.026

Relevé total du Mouvement des ports du département d'Oran, pendant l'année 1913

(Entrées et sorties réunies)

DÉSIGNATION DES PORTS	ENTRÉES		SORTIES		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIES	
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE
Oran	3.839	3.826.964	3.826	3.825.793	7.665	9.642.757
Mers-el-Kébir.....	220	28.486	217	27.979	437	56.465
Mostaganem	569	318.778	569	319.880	1.138	638.658
Arzew.....	426	286.559	429	287.329	855	573.888
Beni-Saf	311	267.193	310	265.370	621	532.563
Nemours	256	134.870	257	134.506	513	269.376
Honaïne.....	39	16.429	40	18.223	79	34.652
Kiss-Adjeroud	78	7.358	78	7.358	156	14.716
Totaux en { 1913...	5.738	4.886.637	5.726	4.876.438	11.464	9.763.075
{ 1912...	5.648	4.617.280	5.638	4.626.338	11.286	9.243.618
Différence en { plus ..	90	269.357	88	250.100	178	519.457
{ moins ..	0	0	0	0	0	0

STATISTIQUE DU MOUVEMENT COMMERCIAL DES PORTS

du département d'Oran, pendant l'année 1913

comparé au mouvement de l'année 1912, et par nature de marchandises

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES		UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1913	Totaux en 1912
			de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux vivants	bêtes de somme..	Tête	2.169	2.335	4 504	6.169
	Bestiaux	race bovine..	734	6.892	7.626	4.535
		ovine et autres.	520.018	873	520.891	371.943
Peaux brutes fraîches ou sèches...		Kilog.	519.600	524.100	1.043.700	929.900
Laine en masse		»	3.788.400	169.900	3.958.300	1.848 600
Poissons	frais	»	181.210	»	181.210	171.200
	de mer	salés ou conservés..	»	398.590	389.900	788.490
Os, sabots. cornes de bétail		»	820.800	40.000	860.800	852.700
Céréales en grains	froment	Quintal	882.969	26.619	909.588	645 808
	avoine.....	»	357.715	108.388	466.703	290.082
	orge.....	»	111.913	472.039	583.952	379.312
	maïs	»	5	12.887	12.892	803
Farine de froment.....		»	27.370	132.975	160.345	97.909
Semoules en gruau		Kilog.	123.800	4.126.200	4.250.000	2 257.900
Légumes secs et leurs farines....		»	984.700	3.845.900	4.830 000	2.319.100
Pommes de terre.....		»	303.300	1.320.900	1.651.200	1.685.500
Fruits frais de table		»	8.114.800	7.347.000	15.461.800	16.897.300
Mares de raisin et mouls.		»	2.116.000	162.500	2.278.500	2.769.900
Fruits secs ou tapés.....		»	153.400	137.800	291.200	452.000
Graines et fruits oléagineux		»	416.000	4 000	420 000	608.300
Tabac en feuilles		»	»	16.900	16.900	19.200
— fabriqué		»	54.200	1 373.600	1.427.800	967.410
Huile fixe d'olives.....		»	119 200	114.000	263.200	467.800
— de graines grasses...		»	22.700	204.510	227.210	208.400

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1913	Totaux en 1912
		de France	de l'Etranger et des Colonies		
Résines et produits résineux	Kilog.	411.600	60.120	471.720	600.100
Racines, herbes et fleurs médicinales.	»	21.810	13.400	35.210	35.538
Liège.....	»	207.000	55.000	262.000	296.000
Coton.....	»	2 700	3.800	6.500	6.000
Crin végétal.....	»	2 994.000	37.669.100	40.663.100	36.161.900
Alfa.....	»	388.900	93.812.000	94.201.800	97.262.500
Écorces à tan.....	»	3.134.000	810.300	3.944.300	3.843.500
Légumes frais.....	»	9.039.700	641.200	9.680.900	10.683.900
Fourrages.....	»	17.200	22 420.000	22.437.200	11.291.307
Son.....	»	15.881.400	659.180	16.540.580	13.947.593
Drilles.....	»	779.000	242.900	1.021.900	547.400
Mistelles.....	Litre	4.724.100	200	4.724.300	4.280.300
Vin ordinaire.....	»	151.017.200	7.155.100	158.172.300	228.900.800
— de liqueurs.....	»	371.000	105.400	476.400	743.400
Eaux-de-Vie et spiritueux (alcool pur)	»	572.100	1.268.800	1.840.900	2.210.724
Esprits de toutes sortes....	»	417.013	28.400	445.413	743.956
Marbres bruts.....	Kilog.	446.000	202.000	648.000	988.700
Kaolin, terre à infusoires..	»	130.200	627.000	752.200	986.800
Briques, plâtre, chaux, ciments ...	»	»	4.983.000	4.983.000	4.650.000
Goudron minéral.....	»	»	280.000	280.000	402.000
MINÉRAI	de fer.....	50.531.000	531.423.000	581.954.000	520.187.000
	de cuivre.....	»	»	»	»
	de plomb.....	6.000	669.000	675.000	700.000
	de zinc.....	»	7.527.000	7.527.000	6.329.000
Sel brut et raffiné.....	Quintal	44.871	11.849	56 720	39.138
Lie de vin.....	Kilog.	1.109.000	206.900	1.315.900	2.172.000
Tartre brut.....	»	266.300	237.400	503.700	553.900
Ouvrage en sparterie.....	»	331.500	322.500	654.000	324.400
Colis postaux.....	Nombre	71.847	21.115	92.962	63.391

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1913	Totaux en 1912
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux vivants { bêtes de somme.....	Tête	1.951	6.780	8.731	1.714
{ Bestiaux { race bovine...	»	668	733	1.401	3.379
{ ovine et autres	»	2	147.228	147.230	112.850
Vlantes salées et conservées.....	Kilog.	277.000	140.900	417.900	348.300
Graisses animales autres que de poissons.	»	339.700	467.800	807.500	673.900
Beurre et fromages.....	»	1.400.200	310.700	1.710.900	1.453.500
Poissons de mer salés ou conservés	»	786.300	259.100	1.015.400	1.041.600
Céréales en grains	Quintal	11.497	279.466	290.963	127.345
Farines.....	»	98.523	5	98.528	4.127
Semoules et pâtes d'Italie..	Kilog.	2.523.500	700	2.524.200	512.700
Riz.....	»	3.795.600	3.723.100	7.518.700	4.606.700
Légumes secs et leurs farines	»	4.085.600	1.392.700	5.478.300	4.455.900
Marrons et châtaignes. . .	»	554.400	3.800	558.200	660.000
Pommes de terre	»	7.028.000	3.995.200	11.023.200	16.867.800
FRUITS { frais.....	»	691.600	3.518.800	4.210.400	4.543.600
DE TABLE { secs ou tapés...	»	317.700	608.800	926.500	809.700
Sucres	»	26.641.000	5.000	26.646.000	16.646.800
Cafés.....	»	1.300	4.784.500	4.785.800	3.194.600
Chocolat.....	»	628.300	700	629.000	459.900
Poudre, cannelle, muscade, clous de girofle, macis et vanille.....	»	6.500	159.800	166.300	96.300
Thés	»	3.700	864.400	868.100	233.100
Tabacs en feuilles ou en côtes ...	»	»	2.132.500	2.132.500	632.000
Tabac fabriqué	»	1.000	78.000	79.000	13.500
Huile fixe d'olives.....	»	69.900	194.900	262.800	597.200
Huiles de graines grasses..	»	7.292.500	66.200	7.358.700	6.162.200
Bois à construire	1.000 K.	24.661	7.822	32.483	42.288
Merrains de chêne et autres	Kilog.	1.267.000	390.860	1.657.860	2.266.000

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1913	Totaux en 1912
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Légumes frais ou conservés	Kilog.	216.400	502.800	719.200	752.700
Vins ordinaires.....	Litre	310.700	155.500	466.200	547.400
Vins de liqueur	"	532.900	22.800	555.700	455.600
Alcool, eaux-de-vie et esprits de toutes sortes..	"	3.898.500	10.300	3.908.800	3.177.500
Eaux minérales.....	Kilog.	2.140.400	14.700	2.155.100	1.686.300
Matériaux de construction	"	106.925.000	215.000	107.140.000	103.040.000
Soufre	"	3.643.000	9.002.000	12.645.000	8.591.000
Houille crue et agglomérée	Quintal	33.910	5.128.310	5.162.220	4.369.170
Huiles minérales raffinées.	Hectol.	31.159	26.124	57.283	51.146
Huiles lourdes.....	Kilog.	1.826.200	164.100	1.990.300	1.458.400
Fers, fontes et aciers....	"	35.334.500	2.336.400	37.670.900	31.137.900
Carbure de calcium	"	2.454.500	"	2.454.500	1.722.300
Sulfate de cuivre	"	431.000	"	431.000	428.900
Superphosphates et engrais	"	7.403.800	6.206.300	13.609.100	204.764
Savons de parfumerie et autres	"	6.808.600	49.400	6.858.000	6.414.500
Chicorée brûlée ou moulue.	"	468.300	"	468.300	607.900
Bougies de toutes sortes	"	1.765.100	50.200	1.815.300	1.474.900
Poteries, faïences et porcelaines.	"	8.502.800	921.400	9.424.200	7.385.400
Verres et cristaux.....	"	3.528.800	345.000	3.873.800	3.580.800
Fils, ficelles et cordages..	"	1.056.700	36.000	1.092.700	1.159.800
Sacs vides en jute	"	4.036.100	185.900	4.222.000	4.310.800
Tissus de lin et de chanvre	"	156.700	3.600	160.300	163.400
— de coton	"	3.567.700	116.000	3.683.700	4.901.176
— de laine.....	"	238.500	10.000	248.500	226.300
— de soie.....	"	11.200	3.000	14.000	12.918
Vêtements et lingerie.....	"	379.000	59.900	438.900	237.208
Papier et ses applications	"	6.129.400	78.600	6.208.000	5.568.200
Peaux et pelleteries ouvrées	"	726.800	177.700	904.500	741.000

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1913	Totaux en 1912
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Bijouterie et horlogerie...	Kilog.	54.110	860	54.970	51.925
Machines et mécaniques..	»	2.905.400	2 064 400	4.969.800	5.771.800
Autres ouvrages en métaux	»	11.424.000	532.500	11.956.500	11.743.600
Meubles et ouvrages en bois	»	4 920.200	207.400	5.127 600	4.907.900
Ouvrages de vannerie, de sparterie et de corderie..	»	229.300	360.500	589.800	570 600
Carrosserie..	»	562.700	161.100	723 800	749.500
Bimbeloterie, tabletterie et broserie	»	488.700	45 600	534.300	502.838
Colis postaux.	Nombre	355.815	10 705	366.520	329.998

PRODUITS AGRICOLES 1912

ARRONDISSEMENTS	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Huiles hectolitres
TERRITOIRE CIVIL (Européens)								
Oran	159,892	98,523	207,544	126,008	37,263	691,026	12,471	6,453
Mascara.....	216,996	109,681	108,423	257,121	5,629	132,501	14,635	881
Mostaganem.....	207,735	211,569	71,586	148,761	16,472	519,726	1,634	223
Sidi-Bel-Abbès	310,060	116,910	188,302	282,790	18,282	404,264	12,855	8,367
Tlemcen	96,526	73,328	99,059	165,372	4,528	118,149	8,180	668
TOTAUX.....	991,209	612,011	674,914	980,052	82,174	1,865,669	79,775	16,592
TERRITOIRE CIVIL (Indigènes)								
Oran	17,529	41,675	106,411	13,134	258	4,290	136	6
Mascara.....	31,809	136,075	448,185	15,336	484	20	1,679	»
Mostaganem.....	46,240	264,364	628,257	3,420	1,207	5,490	2,795	152
Sidi-Bel-Abbès	24,681	36,935	150,253	27,105	47	105	177	»
Tlemcen.....	11,675	10,595	129,177	1,710	174	7,717	7,785	1,292
TOTAUX.....	131,930	519,644	1,462,383	60,704	2,140	17,622	12,572	1,450

PRODUITS AGRICOLES 1912

TERRITOIRES	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Huiles hectolitres
TERRITOIRE MILITAIRE (Européens)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara	»	»	»	»	»	»	»	»
Tlemcen	237	405	592	163	35	220	1,070	82
DU SUD								
Aïn-Soufra	4	300	756	»	»	»	»	»
TOTAUX	241	705	1,348	163	35	220	1,070	82
TERRITOIRE MILITAIRE (Indigènes)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara	»	7,530	22,140	»	»	»	»	»
Tlemcen	7,682	8,250	40,817	73	»	»	1,625	145
DU SUD								
Aïn-Soufra	»	2,555	29,730	»	»	»	»	»
TOTAUX	7,682	18,335	92,687	73	»	»	1,625	145

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

LES POTERIES ET FAÏENCES DE LA QAL'A DES BENI HAMMAD
(XI^e SIECLE). Contribution à l'étude de la céramique musulmane, par
G. MARÇAIS. 1 vol. petit in-f° de 33 p. et 33 pl. Braham, Constantine, 1913.

M. G. Marçais, bien connu par ses travaux sur l'art musulman en Algérie, vient de publier une étude sur les poteries et les faïences de la vieille cité berbère connue sous le nom de Qal'a des Beni Hammâd. Cette forteresse, dont il ne reste que des ruines, remonte au XI^e siècle ; elle est située entre Bord-bou-Arréridj et Msila (Constantine).

Elle fut fondée par un nommé Hammâd, en 398 de l'hégire (1007-1008 J.-C.) et devint une cité florissante. Mais sa déchéance fut rapide et, dans la moitié du XVI^e siècle, les géographes n'en font plus mention.

Au milieu de ses ruines abondent des débris de poteries. Cette céramique a permis à M. G. Marçais de faire, pour une époque bien déterminée, une étude de l'art berbère (XI^e et XII^e siècles).

L'auteur fait un judicieux classement des matériaux qu'il a examinés. Le sommaire suivant montre tout l'intérêt de l'œuvre publiée :

- I. — Introduction ; historique.
- II. — Les emplois et les formes :
 - A. — Céramique architecturale ;
 - B. — Ustensiles ménagers et vases décoratifs.
- III. — Les techniques.
- IV. — Les décors :
 - A. — Poteries ;
 - B. — Faïences.
- V. — Conclusions.

Dans les 33 planches qui accompagnent le texte, les architectes et les amateurs d'art musulman trouveront de jolis motifs de décoration.

On ne peut que remercier et féliciter M. G. Marçais pour cette nouvelle contribution à l'art musulman.

F. D.

EXPÉDITION TO THE CENTRAL WESTERN SAHARA, par MM. Ernst HARTERT et Walter ROTHSCHILD. — Fascicules XV à XX, grand in-8°. (Extraits du *From « Novitates Zoologicae »*, vol. XX, octobre 1913; vol. XXI, février-juin 1914), London.

Dans le bulletin du 4^e trimestre 1913, page 571, j'ai signalé les premières publications relatant les résultats obtenus par la mission de MM. Ernst Hartert et Walter Rothschild de Londres.

Six nouveaux fascicules viennent de compléter les publications relatives à l'œuvre de la mission dans le Sahara Oriental.

En voici l'énumération :

Rhyncotes héteroptyères, par M. Dr G. Horváth.

Hyménoptères, par The Rev. P. D. Morice.

Orthoptères, par M. Ignacio Bolivar.

Remarques sur les coléoptères sahariens rapportés par M. le Dr Hartert, par M. L. Bedel.

On a remarkable coccid, with branched antennae from the Sahara, par M. E. Ernest Green.

Diptères (Part. II), par M. Ernest E. Austen.

Comme les premières, ces publications intéresseront vivement les spécialistes qui s'occupent de l'histoire naturelle de l'Algérie.

A ZOOLOGICAL TOUR IN WEST ALGERIA, par MM. Walter ROTHSCHILD, F. R. S., et Ernst HARTERT, Ph. D. (*Loc. cit.*, vol. XXI, février 1914), London.

Fascicule I-II, *Narrative, Aves*.

En 1913, MM. W. Rothschild et E. Hartert ont continué l'exploration du Sahara par le Sud Oranais. Ils ont aussi parcouru une partie du Tell et des Hauts-Plateaux oranais. Ils ont séjourné à Oran, Tlemcen, Saïda, Aïn-Sefra et fait de fructueuses récoltes.

Dans le fascicule I-II, le seul distribué, M. Hartert fait la narration du voyage et donne la liste des oiseaux observés. Il signale 108 espèces.

Cette liste, quoique forcément incomplète, apporte une sérieuse contribution à la faune des oiseaux du département d'Oran.

Depuis Loche l'étude des oiseaux a été bien négligée en Algérie. Il est à souhaiter que quelque spécialiste dévoué publie, le plus tôt possible, la faune ornithologique de l'Algérie ou, tout au moins, du département d'Oran.

F. D.

LES SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC, par le Comte Henry de CASTRIES. Première série. — Dynastie Saadienne. — Archives et bibliothèques des Pays-Bas. Tomes III et IV. 2 vol. grand in-8°, 592 et 656 p. Ernest Leroux, Paris, et Martinus Nijhoff, La Haye, 1912-1913.

M. le Comte Henry de Castries, continuant sa magistrale étude sur les *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, vient de publier les tomes III et IV des Archives et Bibliothèques des Pays-Bas. Le tome V est sous presse. Le tome IV porte à sept le nombre de volumes parus de cette publication qui en comprendra une trentaine.

Le tome III comprend la correspondance et les actes des Etats Généraux des Pays-Bas dans ses relations diplomatiques avec le Maroc du 14 janvier 1617 au 24 juillet 1624 ; le tome IV, les documents du 31 juillet 1624 au 21 novembre 1641.

Souhaitons que l'auteur puisse mener à bien l'œuvre colossale qu'il a entreprise. Félicitons-le d'avoir d'abord publié les documents relatifs à la Belgique ; ils pourraient maintenant lui faire défaut.

F. D.

UNE NOUVELLE MÉTHODE POUR L'ÉTUDE DES TERRAINS MINIERES ET POUR LA RECHERCHE DES MINÉRAIS ENFOUIS DANS LES PROFONDEURS DU SOL, par Henri MAGER. Broch. in-8° de 8 p. Office International de la Presse, Paris, 1914.

M. Mager, continuant ses recherches sur les actions des corps à distance, vient de réunir en une plaquette les résultats de ses travaux et de ses expériences.

Il admet : 1° *Que les actions à distance émises par tous les corps peuvent influencer certains dispositifs d'enregistrement.*

2° *Que tous les minéraux peuvent par suite déceler leur présence par les actions enregistrables qu'ils exercent.*

Il indique ensuite comment se produit l'action de chacun des minéraux sur la baguette.

De là à appliquer la théorie à la pratique pour la recherche des divers minéraux dans les profondeurs du sous-sol, il n'y a qu'un pas, M. Mager n'hésite pas à le franchir.

Comme il est assez difficile à un profane de saisir le sens des manifestations des divers corps, je me borne à signaler la brochure de M. Mager à ceux que cette passionnante question peut intéresser.

F. D.

LE LABYRINTHE D'ECKMÜHL, par M. Lucien Jacquot. (Extrait du Bulletin de la Société Préhistorique Française, février-avril 1914.) Brochure de 8 p., in-8°, avec plans. Paris, 1914.

Dans une notice très intéressante, M. Jacquot, jadis juge d'instruction à Oran, rend compte de l'exploration qu'il fit des souterrains d'Eckmühl. Ces souterrains s'ouvrent sous le chemin qui va du Tir au Pistolet au Château d'Eau. La longueur des galeries atteindrait, d'après M. Jacquot, environ 2 kilomètres. Le plus curieux c'est que, quoique continues, elles sont établies à deux étages. Elles présentent à droite et à gauche plusieurs ramifications en cul de sac. L'auteur n'a pu définir le rôle de ces souterrains dont l'exploration pourrait être reprise si les éboulements n'en rendaient pas aujourd'hui le parcours absolument impossible.

On ne peut que féliciter M. Jacquot d'avoir attiré l'attention sur ces curieux souterrains.

Souhaitons que l'exploration soit reprise par quelque Oranais intrépide.

F. D.

LE CHRISTIANISME EN AFRIQUE. Origines, Développement, Extensions, par le R. P. MESNAGE. 1 vol. broch. de 352 p. in-8 avec carte. Chez A. Jourdan, place du Gouvernement à Alger et chez A. Picard, 82, rue Bonaparte à Paris.

Sous le titre énoncé ci-dessus, le R. P. Mesnage, des Pères Blancs, vient de faire paraître une suite à ses précédents ouvrages: *L'Afrique Chrétienne* et *la Romanisation de l'Afrique*.

Les Juifs, très répandus dans le monde romain furent le canal des idées chrétiennes dans l'empire. Aussi, l'auteur étudie-t-il la Diaspora Africaine. Les documents qu'il apporte dans cette question montrent assez l'afflux énorme des Juifs en Afrique et cette émigration permet à l'auteur de déduire l'idée de la prédication apostolique en Lybie et Maurétanie.

Ce n'est pas l'opinion de Duchesne, de Don Leclercq, d'un grand nombre d'autres. Mais le P. Mesnage, s'appuyant sur certains textes, pense qu'on peut affirmer la venue en Lybie et en Maurétanie d'un apôtre ou même de deux : Saint Simon et Saint Jude. M. Monceaux, d'ailleurs, admet que le Christianisme a été importé d'Orient en Afrique avant l'intervention des premières missions romaines. C'est aussi l'avis de M. Andollent, bien que cet auteur affirme, autre part, que le Christianisme de Carthage n'a pas d'origine apostolique.

Il faut avouer que les textes ne peuvent nous donner une complète certitude. Tout au plus, arriverons-nous à une certaine

probabilité. On sera allé jusqu'à la dernière limite, en admettant que Carthage a pu être évangélisée par un disciple de Saint Pierre, l'évêque Crescent.

L'auteur plante des jalons plus nets, lorsque, faisant l'énumération des églises de l'Afrique chrétienne, il recherche l'extension du Christianisme.

Il pense que cette extension fut considérable et rapide : le grand nombre des évêques, dès le ⁱⁱ^e siècle, suffirait à le démontrer. Mais les indigènes, Berbères, Lybiens, Numides, furent-ils aussi vite christianisés que les Romains et les romainisés ? L'auteur pense que les peuples indigènes, ceux du moins qui vivaient en-deçà de la Proentura, ne furent pas atteints par la prédication évangélique.

On peut donc conclure, qu'à la mort de Saint Augustin, au ^v^e siècle, le Christianisme était établi dans les limites romaines, mais pas au-delà.

Veut-on nous permettre une critique ? Cet ouvrage, fort documenté, contient quelques hors-d'œuvre. Tels, par exemple, les longues pages sur Saint Martin et le monachisme en Gaule, la question de l'annonce. Quelques notes rapides suffisaient sur ces questions.

De même, l'auteur aurait pu ajouter le monastère d'Alamiliaria parmi la nomenclature des monastères de femmes, et parmi les dieux locaux, la déesse Maura, honorée en divers endroits, à Albulae (Témouchent) en particulier.

Malgré ces lacunes de peu d'importance, l'ouvrage reste un instrument de travail que devra consulter celui qui cherche à se documenter sur cette période si obscure du développement du Christianisme en Afrique.

ABBÉ FABRE.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 6 JUILLET 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, TOURNIER, DANGLES, DUPUY, abbé FABRE, LEMOISSON, PELLET.

Absents excusés : MM. général BASCHUNG, POCK, ARAMBOURG, DÉCHAUD, LEVAIN, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC, D^r SANDRAS.

Absents : MM. HUOT, KRIÉGER, LAMUR, PÉREZ, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la séance de juin est lu et adopté.

Le Secrétaire général lit une lettre de M. LAMUR qui remercie le Comité pour les félicitations qu'il lui a adressées à l'occasion de son élection comme Vice-Président du Conseil Supérieur de l'Algérie et assure la Société de son entier dévouement.

Sont acceptés comme membres titulaires :

MM. HOUDOU, GARROUSTE, MASSIOU et SÉGUI, présentés dans la séance du 5 juin.

Est présentée et acceptée la candidature de M. JEANNEL, docteur en médecine, attaché au Museum d'histoire naturelle de Paris, présenté par MM. Arambourg et Doumergue.

Est acceptée la démission de M. MANTOZ, directeur des Contributions Diverses en retraite, qui quitte Oran sans espoir de retour.

Le Président donne lecture de la réponse de M. le Ministre des Affaires Etrangères au sujet du vœu relatif à la prolongation de la voie ferrée vers Taza et Fez. M. le Ministre nous donne l'assurance que la question n'a pas été négligée et que les études sont depuis longtemps entreprises et poursuivies.

M. le général LYAUTEY, Résident Général de France au Maroc, a, sur le même sujet, répondu dans le même sens que M. le Ministre.

M. le lieutenant AUBERT, du Service des Affaires Indigènes de Bou-Denib, a mis à la disposition de ceux des membres du Comité, qu'ils pourraient intéresser, quelques fossiles et silex de la région. Des remerciements lui sont renouvelés.

Le IV^e Congrès International d'Archéologie se tiendra à Alger au printemps de 1915. Un Comité d'organisation s'est constitué à Alger ; le Président de notre Société ayant été invité à en faire partie, M. DOUMERGUE s'est fait un devoir d'accepter.

La bibliothèque a reçu :

De M. Varnier, Haut Commissaire du Gouvernement à Oudjda : *Exposé de la situation du Maroc Oriental à la fin de 1912* ;

De M. Déchaud : *Oran, son port et son commerce* ;

De M. le général Jourdy : *Coraux, Métobésies, Dolomies* ;

M. Mantoz a fait don du II^e volume de la *Géographie de Marmol* qui concerne l'Afrique du Nord.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Comité souscrit à la réédition de l'*Histoire des Berbères*, par Ibn Khaldoun, entreprise par la librairie Geuthner, sous la direction de M. Doutté.

Le Président présente divers travaux, presque tous destinés au bulletin de 1915.

L'ordre du jour étant épuisé, le Comité s'ajourne au premier lundi d'octobre.

La séance est levée à 6 heures 40.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DANGLES, DÉCHAUD, DUPUY, KRIEGER, LEMOISSON, LEVAIN, PÉREZ, D^r SANDRAS.

Absents excusés : MM. général BASCHUNG, ARAMBOURG, HUOT, DE PACHTERE, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; MM. abbé FABRE, LAMUR, PELLET, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. PONTET, POUSSEUR.

Le procès-verbal de juillet est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président rappelle les graves événements qui se sont produits depuis la dernière réunion de juillet. Il salue avec émotion tous ceux qui défendent le sol sacré de la Patrie.

« La Société, dit-il, a un grand nombre de membres mobilisés

dont six du Comité. Nombreux aussi sont les fils, les neveux, les parents des Sociétaires qui font leur devoir à la frontière. Je souhaite que tous reviennent couverts de lauriers de la terrible mêlée qui décidera du sort de l'Europe, de notre chère France, de l'Algérie. »

M. DOUMERGUE nous annonce que déjà M. de PACHTERE, membre du Comité, et M. le capitaine MESNIER, notre précieux collaborateur, ont reçu de glorieuses blessures. Au nom du Comité, il leur a fait parvenir ses souhaits de prompt guérison.

Le Président adresse ensuite un hommage d'admiration et de reconnaissance aux vaillants alliés qui combattent à nos côtés pour la cause commune. Il salue le petit peuple belge et son roi qui, en défendant énergiquement leur sol violé par les nouveaux Barbares, ont donné au monde l'exemple d'une virilité renouvelée de l'antique.

Et, au sujet de cette séance de rentrée, le Président ajoute :

« Certaines personnes estimeront qu'étant données les circonstances, nous aurions pu remettre à plus tard la reprise de nos travaux ; elles jugeront que, dans l'état actuel, les publications de la Société seront peu suivies. Qu'importe ! Nous devons avoir une compréhension plus haute du devoir inspiré par les événements. Pendant que le Gouvernement demande à l'Agriculture, à l'Industrie, au Commerce de revenir à la vie active pour assurer la subsistance de la Nation, M. le Ministre de l'Instruction Publique fait rouvrir Ecoles, Lycées et Facultés, ranime la vie scolaire de la France. A ce mouvement intellectuel, les Sociétés Savantes françaises se feront un devoir de prendre part, car « servir la Science, c'est servir la Patrie ». Puisque la situation financière et morale de notre Société nous permet, moyennant quelques durs sacrifices, de ne pas tomber en sommeil, nous devons reprendre notre tâche interrompue pendant les vacances. Quelle que soit l'étendue de nos sacrifices, nous devons participer à la vie intellectuelle de la Nation. A la Mère Patrie, aux Sociétés sœurs de la Métropole, nous montrerons, une fois de plus, que le même esprit nous anime, que pour si modeste que soit le rôle de la *Société de Géographie et d'Archéologie de la Province d'Oran*, elle le remplira toujours avec le désir et la conviction de servir les intérêts intellectuels, moraux et matériels de la France et de l'Algérie. Aussi le Comité est persuadé qu'il ne fera pas appel en vain au patriotique concours de tous les Sociétaires. »

On aborde l'ordre du jour :

Le Président rappelle que pendant les vacances, notre sympathique collègue M. DÉCHAUD a eu la douleur de perdre son père. Il lui renouvelle les bien vives condoléances du Comité.

Il adresse ensuite ses plus vives félicitations à M. LEVAIN qui a contracté mariage dans le mois de juillet. Notre collègue, présent à la séance, très sensible à cette marque de sympathie, remercie

et annonce qu'il va sous peu rentrer en France sans esprit de retour. Il n'en restera pas moins, dit-il, un de nos sociétaires les plus dévoués.

M. DOUMERGUE donne communication d'une lettre par laquelle M. GARROUSTE remercie le Comité de l'avoir admis comme sociétaire.

Lecture est donnée d'une circulaire de la *Société Nationale des Antiquaires de France* (Musée du Louvre), par laquelle cette Société proteste avec indignation au sujet de la destruction de la Cathédrale de Reims, un des plus beaux bijoux de l'art gothique, et nous demande de nous associer à la protestation qu'elle adresse aux Sociétés Savantes du monde civilisé.

Le Comité s'associe énergiquement à cette protestation et donne en outre mandat à la *Société des Antiquaires* de joindre notre protestation à celle qu'elle ne manquera pas d'adresser aux représentants autorisés de la vaillante nation belge, au sujet des actes de vandalisme commis par les Allemands à Louvain.

La *Société de Géographie de Paris*, par l'organe de M. Le Myre de Vilers, nous a demandé au mois de juillet de participer aux frais de publication des documents scientifiques recueillis par la mission du Transafricain, le Comité d'Etudes se trouvant dans l'impossibilité de publier les rapports. Ces documents présentant un réel intérêt, le Comité souscrit 100 francs pour un exemplaire de l'ouvrage.

Le Président aborde ensuite la principale question portée à l'ordre du jour : « Situation financière créée à la Société par les événements actuels ». Après discussion, il est décidé qu'une circulaire sera adressée à tous les sociétaires pour les rassurer sur l'avenir de la Société qui n'est en rien compromis, aussi, pour les informer que nous reprendrons la publication du Bulletin aussitôt que l'imprimerie sera en mesure de faire le travail. La vie de la Société n'étant que ralentie, il est donc nécessaire de faire face aux dépenses ; dans ce but le Comité décide de faire effectuer le recouvrement des cotisations, en laissant aux sociétaires toute la latitude imposée par les événements.

A ce sujet, le Président fait connaître que plusieurs membres se sont offerts à verser une cotisation supplémentaire ; il a jugé inutile d'accepter cette proposition.

La bibliothèque a reçu de leurs auteurs : MM. de Castries, Ernst Hartert et Walter de Rothschild, divers ouvrages qui seront signalés à la Bibliographie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général,

Signé : BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, abbé FABRE, LEMOISSON, PÉREZ, D^r SANDRAS.

Absents excusés : MM. général BASCHUNG, ARAMBOURG, HUOT, DE PACHTERE, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; DANGLES, KRIÉGER, LEVAL, PELLET, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, DUPUY, LAMUR, PONTET, POUSSEUR.
Le procès-verbal du 5 octobre est lu et adopté.

Est proposé comme membre titulaire : M. OLIVIER PIERRE, propriétaire à Bon-Tlélis, présenté par MM. Pinel et Doumergue.

Le Président nous annonce que deux membres de la Société, le lieutenant MASSON, contrôleur des Produits Communaux de la ville d'Oran et M. HEIBLIG, sous-directeur de la *Société Générale* à Oran, ont été blessés. Au nom du Comité il souhaite une prompte guérison à nos deux collègues.

M. DE PACHTERE, guéri de sa blessure, a rejoint le front.

Une triste nouvelle nous est parvenue bien tardivement, M. le D^r BERTHOLOX, le savant anthropologiste de l'Afrique du Nord, est décédé au mois d'août. Dans le fracas des événements sa mort est passée inaperçue. Le Comité s'associe aux condoléances que le Président s'est empressé d'adresser à l'Institut de Carthage, dont le D^r Bertholon était un des membres les plus éminents. Une notice lui sera consacrée au Bulletin.

Le 53^e Congrès des Sociétés Savantes doit être tenu à Marseille au mois d'avril 1915. Puisse-t-il avoir lieu !... 1.

A la suite de la circulaire du 20 octobre, certains membres d'honneur et correspondants ont eu la généreuse pensée de venir pécuniairement en aide à la Société. Il a été reçu de ce fait une somme de 90 francs.

Le Comité, agréablement impressionné par ces marques d'attachement à la Société, est heureux de s'associer aux remerciements que le Président a déjà adressés à nos généreux collègues.

1 Une circulaire ministérielle du 14 décembre 1914 vient de nous informer que l'arrêté organisant le Congrès est rapporté.

La bibliothèque a reçu :

De M. Lucien Jacquot : *Les souterrains d'Eckmühl (Oran)* ;
De M. G. Marçais : *Les Poteries et Faïences de la Qa'a des Beni Hammad*.

Des remerciements sont votés aux auteurs.

Le Président annonce que l'imprimerie sera en état d'entreprendre la composition du Bulletin dans le courant du mois. Quand le travail sera en bonne voie d'exécution, on décidera s'il y a lieu de publier cette année un ou deux fascicules.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures et demie.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

RÉUNION MENSUELLE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1914

Présidence de M. DOUMERGUE, président

La séance est ouverte à 5 heures et demie.

Sont présents au Comité : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, DANGLES, DUPUY, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. général BASCHUNG, ARAMBOURG, HUOT, DE PACHTERE, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; KRIÉGER, LEMOISSON, LEVAIN, TOURNIER.

Absents : MM. DÉCHAUD, abbé FABRE, LAMUR, PONTET, POUSSEUR, D^r SANDRAS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président nous fait part d'une bien triste nouvelle, le fils de notre sympathique bibliothécaire, M. Tournier, est tombé glorieusement au champ d'honneur. Jeune soldat au 6^e Tirailleurs de Tlemcen, Georges Tournier était parti avec son régiment dès la déclaration de guerre. Il fut de Charleroi. Après trois mois de combats, où il ne reçut aucune blessure, la mitraille l'a subitement fauché, enlevant à la Patrie un de ses vaillants défenseurs, arrachant à sa famille le meilleur, le plus docile et le plus dévoué des enfants. A M. TOURNIER, à sa famille, le Comité adresse ses condoléances les plus attristées et charge, M. le Secrétaire général, de les transmettre à notre dévoué collègue, en lui renouvelant l'assurance de nos bien vives et affectueuses sympathies.

M. DOUMERGUE nous annonce aussi la mort de M. le capitaine DÉCHELETTE, conservateur du Musée de Roanne, le savant auteur du *Manuel d'Archéologie préhistorique*, tué à la tête de sa compagnie au combat de Vic-sur-Aisne. Le Comité s'associant à son Président, salue bien bas le patriote et le savant.

Le capitaine MESNIER, notre collaborateur, a bien voulu nous donner de ses nouvelles. sa blessure est en très bonne voie de guérison, il espère pouvoir rejoindre sous peu le dépôt, mais il ne sait encore s'il pourra regagner le front.

Le Comité aborde l'ordre du jour.

Est admis comme membre titulaire :

M. OLIVIER Pierre, présenté dans la dernière séance.

Est proposé comme membre titulaire :

M. le lieutenant GRAPINET, adjoint au Commandant militaire du Territoire d'Aïn-Sefra, présenté par MM. le général Levé et Doumergue.

Le Président rappelle que notre éminent collègue, le général HENRYS, a remporté un brillant succès à Khenifra et que son heureuse intervention lui a valu les étoiles de divisionnaire. Le Comité, s'associant à la proposition du Président, vote de chaleureuses félicitations au Général et charge, M. le Secrétaire général, de les lui transmettre avec l'expression de ses respectueuses sympathies.

M. le Trésorier rend compte des résultats de la mise en recouvrement des cotisations. Près de 80 *sociétaires* sont mobilisés ; d'autres subissent durement le contre-coup des événements. De nombreuses quittances sont donc revenues impayées, mais très rares sont celles qui ont été refusées. Il n'en reste pas moins acquis qu'il faut escompter, pour la durée de la guerre, une perte de près d'un quart du montant ordinaire des cotisations.

La bibliothèque a reçu :

Du R. P. Mesnage : *Le Christianisme en Afrique*.

Des remerciements sont votés à l'auteur.

Le Président annonce au Comité que la composition du Bulletin est commencée. Etant donné le retard imposé par les circonstances — et comme il y a urgence à terminer la publication du travail du capitaine MESNIER, sur Aïn-Sefra — il est décidé que tout paraîtra dans un seul fascicule (3^e et 4^e trimestres réunis). Une raison d'économie dicte aussi cette mesure.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures 45 minutes.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

DOCTEUR BERTHOLON, de Tunis

Le dernier fascicule de la *Revue Tunisienne*, distribué en octobre, nous apportait une bien triste nouvelle : M. le docteur Bertholon était décédé le 4 août 1914. Dans le tumulte des événements qui venaient d'appeler la France aux armes, cette mort était passée inaperçue.

Bertholon était né à Metz en septembre 1854. Après de sérieuses études, il se destina à la Médecine militaire. Entré dans le Service de Santé en 1871, il était aide-major stagiaire au Val-de-Grâce lorsqu'il publia, en 1877, son premier mémoire :

De la Vitalité des races du Nord dans les pays chauds exempts d'impaludisme.

Ce travail lui valut une mention honorable de la Faculté de Médecine de Paris.

En 1881-1883, il fit la campagne de Tunisie ; il s'intéressa au pays et commença à se documenter. Nommé à Tunis, il s'y fixa. Dès lors, il put consacrer plus de loisirs à ses études personnelles et, jusqu'en 1887, il publia plusieurs brochures sur l'hygiène coloniale et des sujets divers. Bertholon semblait chercher sa voie.

Ce n'est qu'en 1888 qu'il paraît s'être orienté définitivement vers les sciences anthropologiques. Il se signale par trois notes :

L'Industrie mégalithique en Tunisie (1888) ;

Lettre sur la Craniologie de la Tunisie (1888) ;

Note sur deux crânes phéniciens trouvés en Tunisie (1890).

En 1890, il démissionne de l'Armée. A partir de ce moment, ses publications sur l'ethnographie et l'anthropologie de la Tunisie se succèdent, nombreuses.

Bertholon s'attache surtout à rechercher les origines des populations de l'Afrique du Nord. Sur ce sol, où tant de peuples envahisseurs se sont succédé, il entrevoyait la possibilité de débroniller l'écheveau où s'entremêlaient une multitude de caractères ethniques. Après 25 ans de laborieuses études, après avoir patiemment accumulé une énorme quantité de matériaux, il arrive, avec la précieuse collaboration de M. Ernest Chantre, à publier, sous le titre : *Recherches anthropologiques dans la Berbérie Orientale*, l'œuvre magistrale qui le classait parmi nos meilleurs anthropologistes contemporains.

Mais Bertholon ne s'était pas borné à travailler pour sa satisfaction personnelle ; caractère généreux, il n'était pas de ceux qui se renferment dans leur tour d'ivoire ; aussi, dès qu'il en eut la possibilité, il songea à grouper ceux qui voient, dans le progrès scientifique, un élément de prospérité, même pour les Colonies. Pour rapprocher les travailleurs de la Tunisie, pour aider aux recherches, pour faciliter la diffusion des résultats acquis, il

fonda, en 1893, avec le concours de quelques collaborateurs dévoués, l'*Association Tunisienne des Lettres, Sciences et Arts*, qui devint, en 1894, l'*Institut de Carthage*. Il en fut le premier Président. La même année paraissait le premier fascicule de la *Revue Tunisienne*, organe de l'*Institut*.

Grâce à ses savants collaborateurs, la *Revue* prit bientôt une place marquée parmi les publications similaires. Bertholon y publia de nombreux travaux personnels et une *Chronique anthropologique* annuelle, très remarquée. A l'amélioration de la *Revue*, Bertholon apporta ses soins de tous les instants et, quoique réélu Président annuel en 1900 et en 1902, il s'enorgueillissait du titre de : *Directeur de la Revue*, sous lequel il faisait partie du Comité. Jusqu'à sa mort, il marqua ainsi tout l'intérêt qu'il portait à l'œuvre dont il avait jalousement surveillé la croissance et assuré le succès.

Du poids de sa lourde tâche, la santé du Dr Bertholon n'avait jamais paru trop se ressentir. Aussi, grande fut la surprise, chez ceux qui le virent subitement dépérir sous les attaques d'un mal qui ne put être diagnostiqué. Au mois de juillet, Bertholon décida d'aller à Lyon, sa ville natale, où les soins de ses amis de la Faculté ne purent retarder l'heure fatale. Subitement il s'éteignit, après une vie bien remplie, après avoir marqué d'une pierre blanche son passage sur cette terre d'Afrique, où les savants de sa valeur deviennent de plus en plus rares.

A sa famille, à l'*Institut de Carthage*, la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* renouvelle l'expression de ses condoléances attristées.

JOSEPH-ANDRÉ OLIVA

Mort au Champ d'Honneur, le 21 décembre 1914, Joseph-André Oliva était né à Oran, le 30 novembre 1872.

En 1888, il entra à l'Ecole Normale Primaire de la Bonzaire et, de 1891 à 1903, exerçait les fonctions d'instituteur dans diverses écoles du département d'Oran. Tout en se dévouant à ses élèves, le jeune maître consacrait ses loisirs à des études personnelles. En collaboration avec M. Mazel, son directeur au Sig, il publia un *Précis d'Histoire et de Géographie de l'Algérie*, destiné aux écoles primaires. En 1903, il fut lauréat de la *Société de Géographie d'Oran*, pour une *Géographie du département d'Oran*. Il faisait partie de la Société depuis 1901.

Doté de précieuses qualités intellectuelles et morales, mu par une noble ambition, Oliva rêvait d'une situation meilleure ; il s'orienta vers l'enseignement secondaire. Il prépara seul et

obtint, en 1901, le baccalauréat de Philosophie (Ens. mod.), en 1903, le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol. La même année, il entre comme répétiteur au Lycée d'Oran et prépare le baccalauréat latin-langue (Philosophie). Reçu en 1905, il abandonne l'espagnol et étudie le droit. Licencié en 1909, il quitte l'enseignement et se fait inscrire au Barreau d'Oran.

Ces efforts qui assuraient à Oliva une situation plus indépendante et plus lucrative, n'avaient pas épuisé ses réserves de volonté et d'énergie, le succès n'avait pas étouffé les sentiments d'altruisme qui l'avaient toujours animé. Enfant du peuple, il n'oublia jamais ses origines. Il fut de tous les groupements qui ont pour but l'amélioration des conditions physiques, morales et sociales des individus et des collectivités. Il fit aussi partie de la municipalité Colombani. Partout il joua un rôle très actif. C'est surtout au Corps des Sapeurs-Pompiers de la ville d'Oran qu'il se dévoua corps et âme. Il en était le Capitaine commandant, depuis le 24 février 1907. Ce fut dans ce corps d'élite qu'il montra les qualités de race de l'homme bien trempé. Pour actes de courage et de dévouement, il obtint, en 1909, une médaille de bronze et, en 1914, la médaille d'or des épidémies.

Cette vie civile si bien remplie n'avait pas absorbé toute l'activité d'Oliva et son ardent patriotisme lui avait dicté des devoirs plus élevés. Bon citoyen, il tenait à honneur d'être un bon soldat. Sous-lieutenant de réserve du 22 février 1902, lieutenant du 2 juillet 1906, affecté, le 4 juillet 1908, à l'Etat-Major du Gouverneur de la Place d'Oran, il était l'objet, en 1908 et 1909, de deux citations au Bulletin Officiel.

Promu capitaine le 22 juin 1913 et maintenu, il fut mobilisé à l'Etat-Major dès la déclaration de guerre. Ce poste, où il pouvait rester en paix pendant toute la durée de la guerre, ne lui convenait plus ; il demanda énergiquement à faire campagne. Son désir fut exaucé et, le 3 septembre, il était versé aux zouaves.

Le 15 septembre, après avoir embrassé pour la dernière fois sa femme et ses cinq jeunes enfants, il s'embarquait, heureux de prêcher d'exemple, fier d'aller faire à la Patrie le sacrifice de sa vie. Hélas ! le 21 décembre, le grand sacrifice était accompli. A la tête de sa compagnie, entouré de vaillants enfants d'Oran, Oliva tombait face à l'ennemi après lui avoir enlevé trois tranchées. Ce fut l'apothéose de cette vie si bien remplie. Homme de devoir, Oliva était mort en exaltant le Devoir.

A sa veuve, à ses enfants, à sa vieille mère, à tous ceux qui le pleurent, la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* renouvelle l'expression de ses sincères condoléances.

ERRATUM

MESNIER. — *Territoire militaire d'Aïn-Sefra* :

Fascicule Mars 1914, page 48, 7^e ligne, lire : « Tiout, à
17 kilomètres d'Aïn-Sefra », au lieu de 7 kilomètres.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XXXIV. — 1914

	Pages
Bureau et Comité administratif de la Société	3
Liste générale des Membres de la Société	4
Sociétés correspondantes	19
Procès-verbaux des réunions de la Société 132, 248,	472
Assemblée générale du 3 mai 1914	251
Rapport sur les concours (1913-1914)	259
Conférence H. Mager	114
Mouvement de la bibliothèque	270
Fondation Georges-Hachette	143
Avis de Congrès	143
Programme des Concours de la Société en 1914-1915	144
Erratum	482

MESNIER (Capitaine). — Territoire militaire d'Aïn-Sefra
(Pl. I à VI ; XI à XIII. *Cartes :*
1 à 4.) 21, 145, 283

A. COUR. — Acte de *Horm* délivré à un Israélite par un
Caïd marocain (Pl. VII.) 109

F. DOUMERGUE. — Conférence de M. H. Mager 114

MINISTÈRE DES COLONIES. — Le graphite à Madagascar..... 120

M. PETIT (Capitaine). — Le préhistorique au Maroc Oriental:
Note sur la station de Goutitir
(Pl. VIII à X.) 229

GUILLAUME et LIUILLIER. — Observations météorologiques faites à la station de Santa- Cruz	235, 453
A. TOURNIER. — Mouvement de la navigation dans les ports du département d'Oran pendant les an- nées 1912-1913. Mouvement commercial. Produits agricoles	455

BIBLIOGRAPHIE

A. COUR. — Mission au Sénégal, par R. BASSET	122
F. DOUMERGUE. — L'industrie de l'âge de la pierre en Mau- ritanie, par M ^{me} B. CROVA. — Haches et instruments en pierre polie des côtes de la Mauritanie. par M. B. CROVA...	125
— Sur l'anse funiculaire, par M. le docteur Adrien GUEBARD	126
A. JULIEN. — Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, par M. St. GSELL (T. I.)	126
E. LEMOISSON. — Rapport de mission en Mauritanie (1910- 1911), par M. R. CHUDEAU	131
A. COUR. — Les Arabes en Berbérie du xi ^e au xiv ^e siècles, par G. MARÇAIS	237
F. DOUMERGUE. — Oran. son port et son commerce, par Ed. DÉCHAUD	238
— Exposé de la situation générale du Maroc Oriental à la fin de l'année 1912, mis au courant au 31 décembre 1913, par M. Maurice VARNIER, Haut-Commis- saire	241
— Caractères agronomiques des terrains tertiaires et quaternaires de la région de Mostaganem, par M. J. MANQUENÉ.	244
E. KRIÉGER. — Le cinquantenaire des Girondins, par Paul- Théodore VIBERT	245
E. LEMOISSON. — La position géographique d'In-Salah, par J.-B. M. FLAMAND	246

F. DOUMERGUE. — Les Poteries et Faïences de la Qal'a des Beni Hammad (XI ^e siècle), par G. MARÇAIS	467
— Les sources inédites de l'histoire du Maroc, par M. le Comte DE CASTRIES. — 1 ^{re} série.— Dynastie Saadienne. — Archives et bibliothèques des Pays-Bas. T. III et IV	469
— Expédition to the central western Sahara, par MM. Ernst HARTERT et Walter ROTHSCHILD. (<i>Fin</i>)	468
— A Zoological tour in west Algeria, par les MÊMES. Fascicule I et II. Oiseaux....	468
— Une nouvelle méthode pour l'étude des terrains miniers, par H. MAGER.....	469
— Le labyrinthe d'Eckmühl, par Lucien JACQUOT	470
Abbé FABRE. — Le Christianisme en Afrique : origine, développement, expansion, par le R. P. MESSAGE	470

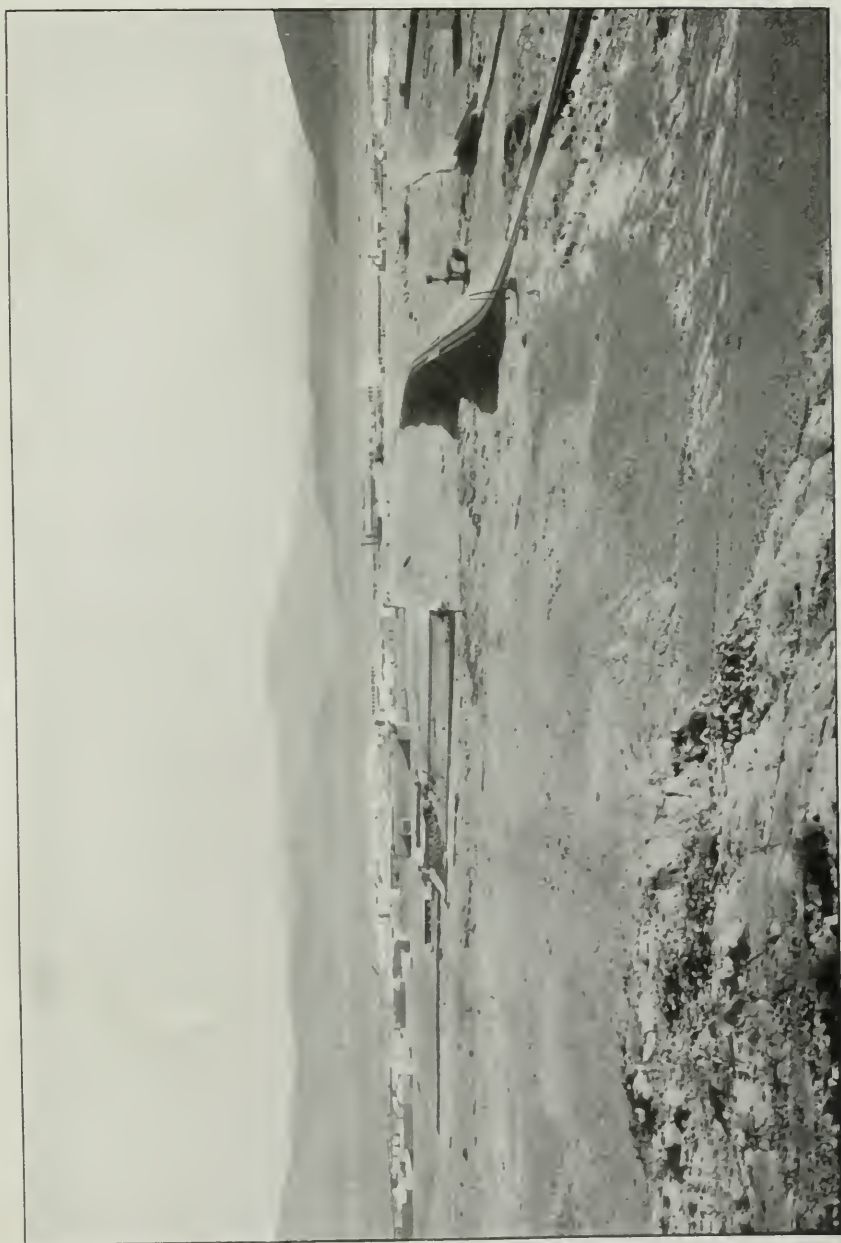
NÉCROLOGIE

Pierre Brevet	140
Fernand Foureau	141
Emile Gentil	279
Modeste Houdou	280
Henri Olivier	281
Alcide Didière	282
D ^r Bertholon (<i>de Tunis</i>)	479
Joseph-André Oliva	480



AIN-SEFRA : VUE GÉNÉRALE PRISE DE LA GARE

(Photographie J. Geiser, Alger.)



(Photographie J. Geiser, Alger.)

BENI-OUNIF : VUE D'ENSEMBLE



FIGUR (EL HAMM) : VUE GÉNÉRALE

(Photographie J. Gélser, Alger.)



MÉCHÉRIA : VUE D'ENSEMBLE

(Photographie J. Geiser, Alger.)



COLOMB-BÉCHAR : LE Ksar ET LE VILLAGE INDIGÈNE

(Photographie J. Geiser, Alger.)



KENADSA : PARTIE DU Ksar

(Photographie J. Geiser, Alger.)

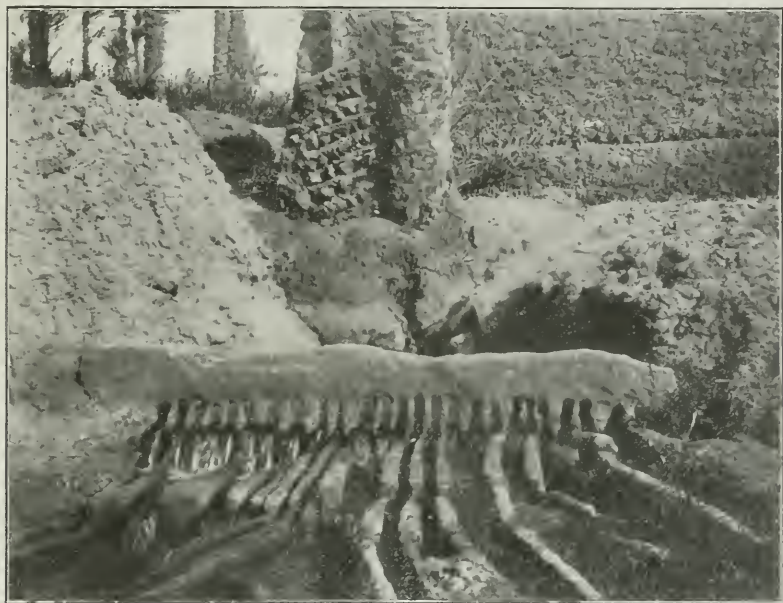




1. — AÏN OUARKA.

2. — KOUBA DE SIDI-CHEIKH.





1. — KESBHA MÈRE A LA SORTIE D'UNE MEJRA.
2. — MADIEN ET PALMIERS A TIMINGOUN



1. — TEINTURER INDIGÈNE.

2. — INFIRMERIE INDIGÈNE DE BENI-OUNIF.

(Photographie J. Geiser, Alger)

Terri
ZO

Lim
Lim
Ro
Pis
Ou



CI

OUL
MAN

376

DT
298
08S622
t. 33-34

Société de géographie et
d'archéologie de la province
d'Oran

Bulletin trimestriel de
géographie et d'archéologie

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

